



HAL
open science

L'idée de guerre à la Préhistoire dans l'anthropologie française (1859-1996) : étude historique et mise en perspective (France, monde anglo-saxon)

Jean-Claude Favin Lévêque

► To cite this version:

Jean-Claude Favin Lévêque. L'idée de guerre à la Préhistoire dans l'anthropologie française (1859-1996) : étude historique et mise en perspective (France, monde anglo-saxon). Archéologie et Préhistoire. Museum national d'histoire naturelle - MNHN PARIS, 2021. Français. NNT : 2021MNHN0002 . tel-03331783

HAL Id: tel-03331783

<https://theses.hal.science/tel-03331783v1>

Submitted on 2 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
École doctorale Sciences de la Nature et de l'Homme – ED 227

Année 2020

N° attribué par la bibliothèque

□□□□□□□□□□□□□□

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

Spécialité : Préhistoire

présentée et soutenue publiquement par

Jean Claude FAVIN LÉVÊQUE

le 30 novembre 2020

L'idée de guerre à la Préhistoire dans l'anthropologie française

(1859-1996). Étude historique et mise en perspective

(France, monde anglo-saxon)

Sous la direction de :

HUREL Arnaud, Ingénieur de recherche, UMR 7194,

Muséum national d'histoire naturelle, Paris

JURY :

BLANCKAERT Claude	Directeur de recherche émérite CNRS, centre Alexandre Koyré, Paris	Examineur
BON François	Professeur, Laboratoire TRACES, UMR 5608, Université Toulouse – Jean Jaurès, Toulouse	Rapporteur
FORESTIER Hubert	Professeur, UMR 7194, MNHN, Paris	Examineur
GUILAINE Jean	Professeur honoraire au Collège de France	Examineur
HUREL Arnaud	Ingénieur de recherche, UMR 7194, MNHN, Paris	Directeur de thèse
RICHARD Nathalie	Professeur, Laboratoire TEMOS, UMR 9016, Université du Mans, Le Mans	Rapporteur
STOCZKOWSKI Wiktor	Directeur d'études à l'EHESS, Laboratoire d'anthropologie sociale, UMR 7130, Paris	Examineur
VIALET Amélie	Maître de conférences, UMR 7194, MNHN, Paris	Examineur

« Un grand principe de violence commandait à nos mœurs »

SAINT-JOHN PERSE, *Anabase VIII*

« Venant de l'âge de pierre une rumeur de bataille
Traverse l'air éternel
Montant la côte du ciel
Entourée de cris errants »

Jules SUPERVIELLE, *Gravitations*, « Le long couloir »

Avant-propos

Pourquoi ce sujet de la guerre à la Préhistoire ?

Est-ce un prolongement de mon parcours de militaire ? Certainement pour une part. Celui-ci m'a effectivement amené à réfléchir longuement sur la guerre. Comment la faire ? C'est l'objet de la tactique et de la stratégie. Pourquoi la faire ? C'est celui de la politique ou de la géopolitique. Cela amène à lire et étudier quelques maîtres de la pensée, Machiavel, Clausewitz, de Gaulle, Aron, et à s'interroger sur certaines destinées, Alexandre le Grand, Gengis Khan ou Napoléon.

Mais il reste alors une question troublante. Pourquoi la guerre existe-t-elle ? On peut prendre le chemin de la métaphysique, une manière de ne pas répondre. On peut chercher du côté de la philosophie, voie qui m'a toujours dérouté. J'ai trouvé dans l'anthropologie et la préhistoire une démarche suffisamment concrète pour ma manière de penser.

Donc, à *pourquoi ce sujet*, la réponse est *parce qu'*il permet d'explorer la question de *pourquoi la guerre*. La thèse que je présente ne m'a évidemment pas permis de trouver la réponse. Mais j'ai mis un peu d'ordre dans mes idées.

Jean Claude FAVIN LÉVÊQUE

Remerciements

Ce travail de réflexion sur la guerre préhistorique a commencé avec mon mémoire de master en 2012. Il se concrétise avec cette thèse. Durant cette période, l'UMR 7194, Histoire naturelle de l'Homme préhistorique, m'a donné le cadre scientifique nécessaire pour mener mon travail. Je suis reconnaissant à Christophe Falguères et à son successeur Jean-Jacques Bahain qui, en tant que directeurs cette unité, ont accepté ce projet et l'ont soutenu.

Christophe Falguères a de plus assuré la co-direction de cette thèse. Je le remercie pour son temps, ses questionnements pleins de recul et son attitude confiante vis-à-vis de mon travail.

Arnaud Hurel, co-directeur puis directeur de thèse, a tenu pendant tout le temps de ma réflexion une place particulière à mes côtés. Il a le grand mérite de l'avoir rendue possible. Je n'avais qu'une idée un peu vague – travailler sur la guerre préhistorique – et une grande méconnaissance de ce à quoi cela pouvait mener au plan scientifique. Je lui suis reconnaissant d'avoir accepté cette idée, d'en avoir respecté l'esprit pour me conduire et m'aider à la transformer en projet de recherche. Je me rends compte, après coup, de la difficulté que cela créait. Sa tâche de direction de doctorant était rendue difficile par un sujet peu conventionnel et un profil de candidat éloigné du profil type. Au cours de ces presque quatre années de collaboration, j'ai bénéficié d'un accompagnement d'une grande qualité, fait d'abondants conseils de lecture, de questionnements d'autant plus stimulants que parfois déroutants pour moi et de débats animés et riches de relances intellectuelles. Je ne crains pas d'affirmer que, sans lui, ce travail n'aurait pas pu exister.

Cette thèse a également bénéficié de l'appui et des conseils de mon comité de suivi de thèse composé de Wiktor Stoczkowski, Claude Blanckaert, Dominique Grimaud-Hervé et Aurélien Mounier. Je les remercie pour leur attention, leur attitude bienveillante et leurs questionnements larges et pertinents.

Elle a par ailleurs été l'occasion d'échanges avec de nombreux auteurs et chercheurs français qui ont accepté de me recevoir ou de répondre à mes questions. Ils m'ont fait part de leurs propres expériences, m'ont donné leur avis, fourni de nombreuses pistes de lectures ou de recherches. Ils m'ont tous encouragé à poursuivre. Je remercie plus particulièrement : Françoise Audouze, Directrice de recherche honoraire au CNRS ;

Alain Beyneix, Enseignant, membre associé à l'UMR 7194 du CNRS ;

Bruno Boulestin, Chercheur associé au Laboratoire d'anthropologie des populations du Passé, UMR 5199 du CNRS ;

Christophe Darmangeat, Maître de conférences de l'université Paris-Diderot, Auteur du blog « La Hutte des classes » ;

Jean-Paul Demoule, Professeur émérite à l'université de Paris I – Panthéon-Sorbonne et à l'Institut universitaire de France ;

Philippe Descola, Professeur du Collège de France ;

Jean Courtin, Directeur de recherche honoraire au CNRS ;

Hubert Forestier, Professeur du Muséum, UMR 7194, MNHN ;

Jean Guilaine, Professeur honoraire du Collège de France, membre de l'Institut ;

Pierre Lemonnier, Directeur de recherche émérite au CNRS ;

Jean-Loïc Le Quellec, Directeur de recherche CNRS ;

Esther López-Montalvo, Chargée de recherche CNRS, UMR 5608 TRACES, Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès ;

Sébastien Plutniak, Maître de conférences, UMR 5608 TRACES Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès ;

Philippe Soulier, Historien, Archéologue et Préhistorien.

J'associe à ces remerciements Valérie Lécivain, Chercheuse associée, ArTeHis, UMR 6298, Université de Bourgogne, qui m'a autorisé l'accès à un document des archives d'Alain Testart.

Je suis reconnaissant à Nathalie Charrier-Arrighi, Éric Fileyssant et Élise Edy de la Bibliothèque Yvonne Oddon du Musée de l'Homme, que j'ai fréquentée assidument. Ils ont contribué à mon travail par leur accueil, leur disponibilité et quelques conseils de lecture bienvenus.

J'ai été particulièrement sensible à l'attitude et la gentillesse des chercheurs et membres de l'unité. Ils m'ont accepté parmi eux et m'ont fait profiter de leurs savoirs. Les personnels des différents services m'ont fait bénéficier de leur appui administratif et logistique.

Enfin je tiens à souligner que la mise en forme du document doit tout à la patience et aux talents éditoriaux d'Hélène Vaultier.

Sommaire général

Avant-propos.....	5
Remerciements.....	7
Sommaire général	9
VOLUME 1 ~ THÈSE	13
INTRODUCTION	15
PREMIÈRE PARTIE. La découverte de la guerre préhistorique 1859-1913	43
CHAPITRE 1. La science, l'homme préhistorique et la guerre	45
CHAPITRE 2. La guerre préhistorique et primitive dans l'anthropologie française	101
DEUXIÈME PARTIE. L'effondrement du paradigme évolutionniste permet l'émergence d'un nouveau questionnement 1914-1949	151
CHAPITRE 1. Le changement du paysage anthropologique international et ses conséquences sur le sujet de la guerre préhistorique.....	153
CHAPITRE 2. L'anthropologie française sous le choc de la Grande Guerre se divise entre préhistoire et ethnologie.....	189
TROISIÈME PARTIE. L'origine de la guerre trouve sa place dans la réflexion anthropologique 1950-1996	233
CHAPITRE 1. Le contexte anthropologique international : l'âge d'or du Paléolithique face à la multiplication des thèses darwiniennes	235
CHAPITRE 2. Le cheminement de l'anthropologie française.....	295
CONCLUSION. Déconstruction et perspectives.....	365
Résumé et mots clés	387
Abstract and key words	387
VOLUME 2 ~ FIGURES, ANNEXES, BIBLIOGRAPHIE & TABLES.....	389
Sommaire du volume 2	391
Planches	393
Annexes	431
Sources & bibliographie générale	625
Sources.....	627
Bibliographie.....	629
Index des auteurs.....	685
Table des matières.....	693

**L'IDÉE DE GUERRE À LA
PRÉHISTOIRE DANS
L'ANTHROPOLOGIE FRANÇAISE**

1859-1996

**Étude historique et mise en perspective
(France, monde anglo-saxon)**

VOLUME 1

~

THÈSE

INTRODUCTION

« La guerre est la grande affaire des nations ; elle est le lieu où se décident la vie et la mort ; elle est la voie de la survie ou de la disparition. » (Sun Tzu, 2013, p. 36)

Ainsi commence le très célèbre *Art de la guerre* de Sun Tzu ([planche A, fig. 1](#)), le plus ancien ouvrage connu (VI^e siècle av. J.-C.) consacré à la guerre. La plus ancienne bataille documentée par des textes est, en l'état actuel, celle de Meggido (Israël) qui permet au Pharaon Thoutmosis III d'imposer la puissance égyptienne face à une coalition cananéenne (Holmes, 1989, p. 11). Cette bataille a lieu à une date non connue précisément, vers le milieu du XV^e siècle av. J.-C. Les plus anciennes traces historiques de la guerre ont été découvertes en Irak : la Stèle des Vautours¹ qui célèbre la victoire de l'État-cité de Lagash sur sa voisine Umma (période 2600-2350 av. J.-C.) et l'Étendard d'Ur² (XXVII^e av. J.-C.) dont « la face de guerre » ([planche A, fig. 2](#)) représente une armée sumérienne.

Des premières traces aux premiers livres en passant par la première bataille, il s'est donc écoulé environ deux millénaires. Les historiens ont ainsi longtemps fait commencer la guerre avec la période historique et les premières traces écrites. Ils font aussi de la guerre l'un de leurs sujets principaux. Avec *La Guerre du Péloponnèse*, Thucydide (V^e siècle av. J.-C.) donne un ouvrage majeur de réflexion historique, politique et stratégique. Thucydide et Sun Tzu sont encore réédités et lus de nos jours. Cela tient en grande partie, outre leur qualité propre, à un sujet à la place particulière dans la réflexion humaine.

¹ Cette stèle a été retrouvée dans les années 1880 sur le site de Tello, site de l'ancienne cité sumérienne de Girsu. Elle est conservée au musée du Louvre (<https://www.louvre.fr/oeuvre-notices/stele-des-vautours>).

² Cet artefact a été retrouvé dans les années 1920 dans une des tombes royales de la cité sumérienne d'Ur. Il est conservé au British Museum.

1. La guerre dans les sciences humaines

Les historiens et les stratèges n'ont pas le monopole de l'intérêt pour la guerre. Outre les mythologies fondatrices souvent synonymes de discours violents et belliqueux (la Bible, les mythologies grecque ou latine), les philosophes (avec l'opposition entre Thomas Hobbes (1588-1679) et Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) ou Emmanuel Kant (1724-1804) et son appel à la paix perpétuelle), les théologiens (saint Augustin (354-430), saint Thomas d'Aquin (1225-1274) et le débat sur la guerre juste), les juristes (Hugo Grotius (1583-1645) ou Emer de Vattel (1714-1767) siècle avec la distinction entre *Jus ad bellum* et *Jus in bello* et *Le Droit des gens*) ou encore les conseillers des princes (de Nicholas Machiavel (1469-1527) à Henry Kissinger au XX^e siècle) marquent les siècles de contributions majeures. Le discours sur la guerre ne se résume donc pas à l'histoire des guerres ou à l'histoire militaire. Celle-ci recouvre un sujet traité depuis longtemps et abondamment dans une historiographie qui porte sur les grands hommes (la série *Le Rêve le plus long de l'Histoire*³ de Jacques Benoist-Méchin (1901-1983)⁴), les guerres (*La Guerre de Cent Ans* de Jean Favier (1932-2014)⁵) ou les batailles (*Les Batailles décisives du monde occidental* de John Frederick Charles Fuller⁶ (1878-1966) ou l'*Atlas historique de la Guerre. Les armes et les batailles qui ont changé le cours de l'histoire* d'Edward Richard Holmes⁷ (1946-2011)).

Cette couverture du phénomène guerre souligne son importance pour les sociétés et la sensibilité du questionnement pour l'humanité. Ce dernier commence par la définition de la guerre. Le mot français guerre est polysémique. Il peut renvoyer à une situation (deux pays qui sont en guerre), à des pratiques (la manière dont des hommes utilisent les armes), à un phénomène social (le fait que des groupes s'affrontent), un mode d'action (d'une entité politique contre une autre). Il peut être accolé à des qualificatifs variés, historique (la Grande Guerre), géographique (guerre des Gaules), ethnique (guerres Maoris), typologique (guerre civile, guerre de religions), etc. Autant d'expressions renvoyant à des affrontements violents

³ Cette série de sept ouvrages est publiée de 1961 à 1980 par la Librairie académique Perrin. Elle est consacrée à sept grands personnages de l'histoire : Lawrence d'Arabie, Cléopâtre, Bonaparte, Lyautey, l'empereur Julien, Alexandre le Grand et Frédéric de Hohenstaufen.

⁴ Essayiste, historien et journaliste, membre du gouvernement de Vichy, il est condamné à mort à la libération, gracié par le président Auriol puis libéré en 1954.

⁵ Historien médiéviste, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (en 1985).

⁶ Officier britannique, historien militaire et stratéiste.

⁷ Officier britannique et historien militaire.

mais qui diffèrent par la taille, l'intensité, la durée, les peuples, les cultures, les motifs, les méthodes, l'issue ou la situation en résultant pour les belligérants, vainqueurs ou vaincus (extermination, esclavage, soumission, sanctions, etc.). À la différence de la langue française, la langue anglaise a recours à deux mots distincts, celui de *war* qui désigne la situation ou l'évènement historique et celui de *warfare* qui renvoie aux pratiques, aux procédés et aux modes d'action.

L'historique du mot montre une évolution depuis un sens qui semble aller de soi depuis l'Antiquité et les premiers ouvrages sur la guerre, à une perte de sens au XX^e siècle. Sun Tzu se contente de constater l'existence du phénomène et son enjeu « la survie ou [de] la disparition ». Thucydide voit simplement une « loi de nature » qui autorise les plus forts à asseoir leur domination (Thucydide, 1964, p. 12). Tant Frontin (fin du I^{er} siècle), dans *Les Stratagèmes*, que Végèce (IV^e siècle), dans *Le Traité de l'art militaire*, Machiavel, dans *L'Art de la guerre* ou encore le comte de Guibert (1743-1790), dans ses *Écrits militaires*, auteurs qui ont marqué la littérature guerrière, ne prennent la peine de préciser une définition du phénomène guerrier. En revanche, Hugo Grotius pose les questions « Ce qu'est la guerre ? Ce qu'est la paix ? » dans le premier chapitre de son ouvrage *Le Droit de la guerre et de la paix* (1625). Il y répond, en faisant référence à Cicéron, que « l'usage a prévalu de désigner par ce mot non pas une action mais un état ; ainsi la guerre est l'état d'individus qui vident leurs différends par la force, considérés comme tels » (Grotius, 1999, p. 34).

Dans les siècles qui suivent, les lexicographes (Furetière, 1690 ; Trévoux, 1743 ; Larousse du XIX^e siècle ; Littré, 1880) reprennent dans leurs définitions quelques termes récurrents :

« ... 1/ différend ou querelle, recours à la force après l'abandon du recours à la justice ou à la voie de droit, emploi des armes ; 2/ avec État-prince souverain ou peuples, le caractère collectif du phénomène. » (Corvisier et Coutau-Bégarie, 2005, p. 9-10)

Le vocabulaire va beaucoup évoluer à partir du XIX^e siècle avec une révolution dans le discours militaire, amenée par l'ouvrage *De la guerre* de Carl von Clausewitz (1780-1831) qui introduit une distinction entre le militaire et le politique⁸. Il pose la première définition d'un stratéliste : « La guerre est donc un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté » (Clausewitz, 1955, p. 51). Avec le XX^e siècle et la mondialisation de la guerre, le mot cède la place à celui de conflit :

« La seconde moitié du XX^e siècle, sans doute à cause de la répulsion que suscite la guerre, vit le succès du terme conflit avec la création de ses dérivés comme

⁸ Voir [1^{re} partie, chap. 1, § 1.1.1.](#)

conflictuel. Ainsi, étendant son champ d'étude aux guerres actuelles, le *Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, devient *l'Institut d'histoire des conflits contemporains*. » (Corvisier et Coutau-Bégarie, 2005, p. 12)

2. L'anthropologie, la guerre, la guerre préhistorique et la guerre primitive

L'anthropologie du XIX^e siècle apporte en abordant le sujet guerre un regard nouveau, en changeant le champ d'investigation et en remettant en cause deux limites implicites, celle de l'espèce et celle de l'État. En anthropologie (au sens large de ses différentes disciplines), la référence à la guerre animale est explicitement utilisée (Letourneau, 1889 et 1895 ; Wright, 1942 ; Bouthoul, 1952, Wilson, 1996). La continuité biologique des espèces fait voir la violence humaine comme une continuité naturelle de la violence animale. Les exemples abondent pour alimenter l'analogie entre la guerre humaine et certains affrontements collectifs des insectes sociaux (fourmis, termites). Par ailleurs, alors que, dans le monde de l'homme, la guerre est traditionnellement vue comme le domaine réservé du souverain et de l'État, l'ethnographie montre que cette activité existe abondamment dans des sociétés où le pouvoir politique semble faible, voire absent.

Cet élargissement anthropologique du champ de réflexion a pour conséquence une remise en cause de la définition du mot guerre et une approche qui, sans surprise, est très différente de celle traditionnelle de la stratégie, de l'histoire ou de la politique. On trouve donc en anthropologie de nombreuses définitions. Deux d'entre elles permettent d'illustrer le débat et le spectre existant. Pour Quincy Wright (1890-1970), « In the broadest sense war is a *violent contact of distinct but similar entities*⁹ » (Wright, 1965, p. 8). La définition repose sur le simple constat de l'existence de la violence collective entre deux groupes à la seule condition qu'ils soient *distincts* mais *similaires*. Au contraire, Bronislaw Malinowski (1884-1942) voit la guerre « as an armed contest between two independent political units, by means of organized military force, in the pursuit of a tribal or national policy¹⁰ » (Malinowski, 1941, p. 523). Il pose donc des conditions complémentaires pour reconnaître le statut

⁹ « Au sens le plus large, la guerre est un *contact violent* entre des entités *distinctes* mais *similaires*. »

¹⁰ « comme une confrontation armée entre deux unités politiques indépendantes, aux moyens de forces militaires organisées, à la poursuite d'une politique tribale ou nationale. »

guerrier à des évènements violents entre groupes, notamment les notions contraignantes et complexes de force organisée et de politique consciente d'un groupe.

Le champ de recherche de l'anthropologie sur la guerre se distingue donc de celui de la guerre moderne. Son questionnement ne se situe pas dans le temps contemporain ni dans celui des relations internationales des États mais dans le temps long de l'histoire de l'humanité. Son but est d'aborder deux types d'interrogations. La première vise à répondre non pas à la question de pourquoi telle guerre existe mais de s'interroger sur l'énigme que semble constituer le phénomène : pourquoi la guerre existe-t-elle ? En termes scientifiques qui excluent les approches finalistes, cela se traduit par un « comment le phénomène guerre émerge dans la lignée humaine ». La question du « quand » en découle. La deuxième est de mesurer le poids du phénomène guerre dans le changement ou l'évolution du monde. L'anthropologie explore alors deux voies. Tout d'abord la voie préhistorique qui consiste à remonter le temps pour trouver « une origine ». Le processus ressemble à sa démarche pour remonter, par exemple, à l'émergence de l'activité chasse et à son évolution : armements (arc, épieu, biface), traces de boucherie, régimes alimentaires (Hublin et Richards, 2009). L'autre voie, celle de l'ethnologie ou de l'anthropologie sociale, étudie la guerre dans les sociétés traditionnelles. Dans ces sociétés plus petites et vues comme plus simples, les mécanismes (motivations, règles, pratiques) du phénomène sont censés ressortir plus aisément. Le champ de recherche principal de l'anthropologie se trouve donc dans les sociétés actuelles traditionnelles ou dans les sociétés disparues, notamment celles du monde préhistorique. Elle met l'accent sur la *guerre préhistorique* et la *guerre primitive*. Elle fouille les expressions limites du phénomène dans les sociétés traditionnelles ou les plus anciennes pour en faire ressortir les traits saillants et récurrents et trouver dans l'histoire longue de la lignée humaine des éléments de réponse à la question de l'émergence (quand, comment). Bien évidemment, la question du lien entre ces formes apparemment distinctes du phénomène guerre et de sa continuité dans l'histoire de l'humanité se pose *in fine*. Des anthropologues, ou nombre d'entre eux, revendiquent l'ambition que leurs recherches contribuent à la paix contemporaine voire à l'élimination du phénomène dans un avenir raisonnable. Nous retrouverons des traces de cet engagement qui influera sur la réflexion sur la guerre et la vision de la guerre préhistorique.

3. L'anthropologie française, la guerre et la guerre préhistorique

En ce début de XXI^e siècle, la littérature française semble abondante sur le sujet de la guerre préhistorique et connaît un réel succès d'édition. Jean Guilaine, professeur au Collège de France et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, montre la voie. Il publie avec Jean Zammit en 2001, *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence néolithique*. Le livre reçoit une grande audience. Guilaine revient sur le sujet à plusieurs reprises (2011, 2015, 2016). Des auteurs suivent : Marylène Patou-Mathis dans *Préhistoire de la violence et de la guerre* (2013), Jean-Paul Demoule *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on invente l'agriculture, la guerre et les chefs* (2017) ou encore Anne Lehoërff, dans *Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre* (2018).

Une première interrogation apparaît. Avant ces publications du XXI^e siècle, le dernier auteur français à avoir publié un ouvrage consacré à la guerre préhistorique ou la guerre primitive remonte à plus d'un siècle. Il s'agit de Charles Letourneau¹¹ (1831-1902) avec *La Guerre dans les diverses races humaines* (1895). Pourquoi un si long silence ? Pourquoi un tel intérêt aujourd'hui ? Les auteurs avancent plusieurs types d'arguments. Le premier est que le sujet aurait été délaissé. Lehoërff affirme que « l'ethnologie délaissa le sujet guerre » et que « les préhistoriens n'aborderent pas le sujet de la guerre, ni à la fin du XIX^e siècle, ni pendant des décennies au cours du XX^e siècle » (Lehoërff, 2018, p. 56, 58). Guilaine, pour sa part, remarque que « depuis quelques années, le thème de la violence chez les populations préhistoriques s'affirme » (Guilaine, 2001, p. 7) et fait l'hypothèse d'un lien avec le renouveau de la violence guerrière en Europe.

L'explication semble venir, en partie, d'un livre qui crée en 1996 l'évènement, *War before Civilization. The Myth of the Peaceful Savage* de Lawrence Keeley (1948-2017), archéologue anglais qui professe à l'Université de Chicago. Il dénonce une pacification du passé par les préhistoriens et affirme, au contraire, la réalité guerrière et meurtrière de la préhistoire. Il remet ainsi le sujet sur le devant de la scène. Il est publié en français en 2002 sous le titre *Les Guerres préhistoriques*.

¹¹ Charles Letourneau, secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris, troisième titulaire du poste de 1856 à 1902.

Ce dernier argument fait toutefois naître une nouvelle interrogation. Les auteurs français, tout en soulignant l'intérêt de l'ouvrage de Keeley, affichent une sorte de consensus¹² en faveur de la thèse qu'il vient de déconstruire. Au même moment, une controverse secoue le monde de l'anthropologie anglo-saxonne. La thèse hobbesienne de la violence originelle y est reprise dans une série d'ouvrages à la forte audience *Constant Battles. The Myth of the Peaceful. Noble Savage* de Steven LeBlanc (2003), *War in Human Civilization* d'Azar Gat (2006), *The Better Angels of our Nature: Why Violence has Declined* de Steven Pinker (2011), *War! What Was it Good For? Conflict and the Progress of Civilization from Primates to Robots* de Ian Morris (2015). À ces faucons répondent les arguments de colombes¹³, parmi lesquels Douglas Fry avec *Beyond War. The Human Potential for Peace* (2007) et *War Peace and Human Nature. The Convergence of Evolutionary and Cultural Views* (2013), Brian Ferguson avec « The birth of war » (2003) ou « Ten points on war » (2008). Le questionnement porte sur cette vision apparemment consensuelle portée par les préhistoriens français actuels d'un paléolithique majoritairement pacifique et d'une invention récente de la guerre et de son développement conséquence de la néolithisation et de la civilisation. Cette unanimité française contraste face à une polémique scientifique américaine qui paraît légitime et demande explication.

4. Les objectifs, la démarche et le plan de l'étude

Le point de départ de notre questionnement est donc cette spécificité apparente de l'anthropologie française, qui serait caractérisée par un long délaissement du sujet et un décalage aujourd'hui par rapport à la science anglo-saxonne. Cette caractérisation demande à être objectivée. Or il n'existe pas d'histoire du sujet de la guerre préhistorique dans l'anthropologie française. Wiktor Stoczkowski souligne la part marginale traditionnellement accordée à l'histoire de l'archéologie, et plus particulièrement en France « où la pratique de l'archéologie et l'étude de son histoire demeurent fortement séparés » (Stoczkowski, 2011, p. 222). Notre recherche exige donc de restituer une histoire des discours scientifiques ayant pour objet le sujet de la guerre préhistorique dans l'anthropologie française (au sens large).

¹² À quelques nuances près sur les causes et la chronologie. Nous reviendrons sur ces variantes lors de la conclusion de ce travail.

¹³ La formulation de cette classification des scientifiques en colombes et faucons vient du monde de la politique américaine. Keith Otterbein (1936-2015) a recours à cette classification dans « A History of Research on Warfare in Anthropology » (Otterbein, 1999). C'est significatif d'une polarisation très forte de l'anthropologie étatsunienne.

Nous nous inscrivons délibérément dans une vision *utile* de cette histoire et reprenons à notre compte cette affirmation :

« Pourtant, ce que j’espérais y trouver, ce n’était pas un savoir sur le passé de ma discipline, mais un savoir utile, voire nécessaire, pour mieux comprendre le passé auquel la préhistoire s’intéresse. » (Stoczkowski, 2011, p. 222)

Au-delà de la connaissance du passé scientifique, qui a son intérêt propre, nous espérons donc y trouver un éclairage de la situation actuelle d’un débat qui n’a jamais réellement dégagé de consensus.

Enfin nous avons opté par une mise en perspective de la science française par rapport à sa contrepartie anglo-saxonne. L’expression recouvre le vaste ensemble scientifique de langue anglaise qui porte sur un sujet où l’anthropologie de l’ex-empire britannique et des États-Unis est largement et mondialement dominante. Nous verrons qu’elle l’est par l’importance qui est accordée au sujet de la guerre préhistorique et primitive dans le discours anthropologique, et révélée par la notoriété des scientifiques qui y contribuent. La multiplicité des thèses sur l’origine de la guerre et les débats et certaines polémiques qu’il suscite montrent l’intérêt d’une société scientifique, voire son engagement. Sans ce repère, le discours français risquerait d’apparaître partiel et déconnecté de l’ensemble de la problématique. Cela implique une dissymétrie dans l’approche de l’un et de l’autre. Notre recherche pour la partie française vise une forme d’exhaustivité sur les auteurs et les thèses qui contribuent directement au sujet, de sorte d’avoir une histoire la plus complète possible du discours sur la guerre préhistorique pour l’ensemble de la période étudiée. Pour la partie anglo-saxonne, nous avons recherché les éléments principaux et les auteurs représentatifs qui nous paraissent marquer l’évolution d’un discours très abondant et ses grands courants d’idées. Cela a entraîné une certaine sélection. Nous avons veillé à couvrir l’ensemble de la période en recherchant une continuité de l’histoire, en évitant autant que faire se peut de laisser de côté un élément majeur de discours.

Pour être complète, cette histoire doit couvrir le parcours de l’anthropologie depuis ses débuts jusqu’à aujourd’hui. Nous l’avons divisé en quatre périodes. Comme point de départ, la date de 1859, celle de l’artéfact historiographique des « trois glorieuses » (Blanckaert, 2010)¹⁴, s’impose, outre son statut officiel, quoique discuté, de repère, pour trois raisons. Tout d’abord, pour que la guerre préhistorique puisse être envisagée par la science, il faut la reconnaissance de l’homme préhistorique. À partir de cette existence, la question de cette

¹⁴ L’expression provient d’un article de Georges Hervé de 1909.

activité humaine peut être légitimement posée. Ensuite, le darwinisme, avec le principe central de lutte pour la vie, se révèle dès le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours une source abondante de thèses explicatives de l'origine de la guerre. Enfin, certains objets archéologiques sont interprétés, dès la décennie 1860, comme des indices voire des preuves de guerre. Il s'agit plus particulièrement de la blessure de Cro-Magnon, étudiée en 1868 par Paul Broca (1824-1880), et des armes qui sont au cœur de la vision de guerre primitive d'Augustus Pitt-Rivers (1827-1900)¹⁵.

La première période de notre travail s'étend de cette date à la Grande Guerre. La notion de guerre préhistorique est à créer. La question est de savoir comment elle apparaît et intègre un savoir en constitution, celui de la préhistoire. Au moment où démarre notre étude, le concept de guerre existe. Nous commençons donc par poser la vision de la guerre dans le monde occidental et en France au XIX^e siècle. La continuité du phénomène guerre semble une évidence. Le concept de guerre du XIX^e siècle sera-t-il simplement transposé au passé préhistorique ou, au contraire, l'idée de guerre préhistorique fera-t-elle bouger le concept ? Face à ce monde occidental, celui des sociétés primitives renvoie une image de grande violence et de pratiques guerrières bien différentes. Elles font l'objet de premières approches scientifiques qui fournissent un corpus de connaissances qui rationalise une vision jusque-là émotionnelle ou justificatrice. C'est la naissance de la notion de guerre primitive et d'une référence comparative. Le phénomène de la guerre peut ainsi intégrer le cadre explicatif évolutionniste de l'histoire de l'humanité, issu de l'approche anthropologique des sociétés primitives. Toutefois, une deuxième thèse existe à côté de celle-ci. Son inspiration est darwinienne. Elle repose sur le primat du conflit. Nous analysons son origine et ses caractéristiques dans un monde où les rivalités étatiques montent.

Comment le sujet est abordé sur cette période dans une France belliqueuse et conditionnée par sa rivalité avec l'Allemagne ? Les thèses explicatives y sont les mêmes mais y reçoivent des développements particuliers. De plus, l'archéologie française produit de nombreux documents archéologiques (armes, blessures) qui trouvent leurs places en appui des thèses explicatives.

La deuxième période commence avec la Grande Guerre qui constitue une rupture sur ce plan-là également. L'évènement historique a pour conséquence dans notre sujet la remise en cause de la légitimité de la guerre. C'est donc l'idée même de guerre qui change. Parallèlement, l'évolutionnisme linéaire est repoussé. Alors qu'il offrait une thèse très

¹⁵ Nous présentons ces éléments dans la [1^{re} partie](#).

majoritairement partagée, il est remplacé par une diversité d'approches dans lesquelles la guerre préhistorique et la guerre primitive tiennent des places variées. Au paysage unifié succède un monde scientifique en questionnement. La France illustre cet état de fait. La Grande Guerre suscite de nombreuses réactions sur la guerre, qui est rejetée, et sur les discours explicatifs. Le monde scientifique se divise. D'un côté, la préhistoire semble éviter le sujet. De l'autre, l'ethnologie s'empare de celui de la guerre primitive mais se tient à l'écart du débat sur le comparatisme. Cette période d'entre-deux guerres constitue un moment de déconstruction. Le rejet de la guerre se transforme en rejet d'une guerre phénomène naturel qui existe depuis toujours. C'est enfin pendant la décennie qui englobe les années de guerre du deuxième conflit mondial que l'anthropologie américaine renouvelle complètement l'argumentaire anthropologique sur la guerre, la guerre préhistorique et la guerre primitive. Nous avons choisi comme année charnière la date de 1949, qui correspond d'une part à la sortie d'un livre, *Primitive War* de Harry Turney-High (1899-1982), seul ouvrage jamais dédié à ce sujet, et d'autre part au commencement de la Guerre froide.

La troisième période s'étend sur le second XX^e siècle. Le renouvellement des idées entraîne un basculement d'une thèse majoritaire de guerre ancienne vers une guerre invention humaine récente qui menace l'humanité. Nous revenons sur ce moment clé et les débats qui animent l'anthropologie alors que la guerre contemporaine a changé de registre avec la Guerre froide et la décolonisation. Dans cette période, la science française, préhistoire d'un côté et ethnologie de l'autre, semble suivre un chemin propre. Elle converge vers une thèse mondiale dominante mais ignore bien des approches alternatives.

La décennie 1990 marque le passage dans le temps scientifique présent. Nous avons choisi la date de 1996 pour marquer la fin de la troisième période. L'évènement est scientifique. Deux livres, d'une part celui déjà cité de Keeley et d'autre part *Demonic Males: Apes and the Origins of Human Violence* de Richard Wrangham et Dale Peterson ébranlent la thèse dominante.

La quatrième période qui commence avec le XXI^e siècle est donc celle de la science actuelle. Elle s'ouvre sur une ouverture du champ de recherches sans précédent. Ce n'est plus le regard historique que nous proposons mais celui de la prospective en faisant ressortir ce qui nous paraît, à la lumière du passé, constituer les éléments déterminants pour l'avenir de cette question de la guerre préhistorique, laquelle est devenue en un siècle et demi une question centrale de la problématique du phénomène guerrier dans l'humanité.

Avant d'exposer la méthodologie que nous avons adoptée pour cette recherche, nous posons les définitions que nous utilisons dans ce travail. Pour le mot « guerre », nous

retenons une définition la plus large possible pour ne pas exclure *a priori* des éléments qui pourraient faire partie du débat. Nous adoptons une formulation proche de celle de Wright : la guerre (au sens large) est l'utilisation de la violence entre groupes similaires et distincts. Cela inclut deux sous-ensembles, celui de la guerre animale et celui de la guerre humaine. Pour cette dernière, la définition devient : la guerre humaine est la guerre appliquée à l'humanité soit la guerre (dans le sens précédemment défini) entre communautés de la lignée humaine ou encore l'utilisation de la violence collective entre communautés de la lignée humaine. Cette dernière expression permet d'explicitier les notions de similaire et distinct. Nous évitons l'expression d'espèce qui correspond à un concept complexe et objet de débats scientifiques. Pour décliner et illustrer notre définition dans le temps paléanthropologique, elle inclurait, si de tels événements existèrent, des affrontements entre deux groupes d'*Erectus* ou entre des bandes de *Néandertal* et de *Sapiens*.

Pour faciliter la lecture dans cette étude, l'expression de guerre sera utilisée pour la guerre humaine, celle de guerre au sens large étant précisée quand nécessaire. Pour éviter d'autres ambiguïtés, l'expression de guerre animale est explicitement employée pour désigner des combats entre groupes d'animaux.

Enfin il nous faut préciser l'emploi des expressions de *guerre préhistorique* et de *guerre primitive*. La première désigne, conformément à ce qui précède, la guerre entre communautés de la lignée humaine pendant la période préhistorique. La deuxième peut avoir deux significations. Au sens restreint, elle correspond à la guerre entre sociétés traditionnelles contemporaines, lesquelles sont désignées pendant la plus longue partie du temps que couvre notre étude par la dénomination de sociétés primitives. Toutefois, cette expression de guerre primitive est également employée dans la littérature scientifique dans un sens large qui englobe guerre préhistorique et guerre primitive. Dans cette étude, nous employons dans notre rédaction l'expression de guerre primitive dans son sens restreint mais le sens large peut apparaître dans la présentation de discours anthropologiques dans leur époque.

5. Éléments de méthodologie

« Dans ces conditions, que nous apprend donc l'anthropologie sur l'activité guerrière des sociétés préhistoriques et "primitives" ? La réponse est simple : fort peu de chose. Selon un récent inventaire, seuls trois ouvrages traitant spécifiquement du sujet (ainsi qu'une poignée d'anthropologues et

d'ethnologues) ont fait l'objet d'une publication au XX^e siècle, soit infiniment moins que le nombre d'ouvrages consacrés à la guerre de Sécession édités chaque année. » (Keeley, 2009, p. 25)

Cette opinion de Keeley est assez largement partagée, par exemple par Pierre Clastres (1934-1977) en France dans l'introduction de son article sur *L'Archéologie de la violence* (1977) ou encore par Keith Otterbein dans « A history of research on warfare in Anthropology » (Otterbein, 1999, p. 795). Quelques bibliographies semblent conforter cette impression comme *The Anthropology of War: A Bibliography* (1988) de Brian Ferguson et Leslie Farragher. Ce recensement bibliographique contient 1 853 références, relève les noms de 1 376 auteurs et fournit aussi un historique du rythme des publications. Cette étude montre un faible niveau pendant la première moitié du XX^e siècle et une forte croissance au-delà¹⁶ ([planche B, fig. 1](#)).

Par ailleurs, la part française de cette bibliographie est marginale : seulement 19 auteurs français, avec 11 références de langue française et 8 en anglais (traduction ou écrite en cette langue) avec notamment Claude Lévi-Strauss (1908-2009), Marcel Mauss (1872-1950), Pierre Clastres et René Girard (1923-2015). Un autre constat simple vient confirmer l'hypothèse de la faiblesse de la source bibliographique française : en un siècle, on ne décompte que deux, voire trois ouvrages¹⁷. Cette rareté constitue une difficulté et rend d'autant plus nécessaire de correctement caractériser l'objet de notre recherche. L'anthropologie se décline aujourd'hui en de multiples disciplines, anthropologie physique, anthropologie culturelle, anthropologie sociale, ethnologie, préhistoire, etc. La guerre est une activité humaine qui est abordée par de nombreux domaines des sciences humaines : philosophie, politique, stratégie, théologie, droit¹⁸. Mais en quoi la guerre est-elle un sujet d'anthropologie ? Qu'est-ce qui fait partie du sujet ou n'en fait pas partie ?

¹⁶ Cet histogramme n'est que factuel sur le nombre de publications. La cause de cette croissance peut être mise sur l'augmentation de l'intérêt porté au sujet ou celle du nombre d'anthropologues qui s'y intéressent. Mais le résultat reste que le registre bibliographique anglo-saxon est pauvre dans la première partie du siècle et devient abondant ensuite.

¹⁷ Entre le livre *La Guerre dans les diverses races humaines* de Charles Letourneau (1895) et *Le Sentier de la guerre* de Jean Guilaine et Jean Zammit (2001), on ne trouve que *Les Guerres. Éléments de polémologie* (1951) de Gaston Bouthoul (1896-1980), livre sur la guerre en général mais centré sur la guerre du XX^e siècle et qui comprend un chapitre sur « la guerre chez les primitifs ».

¹⁸ Les aspects juridiques font partie intégrante des débats sur la guerre. L'un des ouvrages de référence est celui de Grotius au XVII^e siècle, *Le Droit de la guerre et de la paix*. Les notions *Jus ad bellum* et *Jus in bello* (droit à la guerre et droit de la guerre) remontent à l'antiquité et aux débats sur la guerre juste. Emer de Wattel (1714-1767) est l'auteur au XVIII^e d'un autre ouvrage majeur avec *Le Droit des gens, ou Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des Nations et des Souverains*, considéré comme fondant le droit de la guerre et le droit international. Le droit oral ou coutumier tient cette place pour la guerre primitive.

5.1. La recherche anthropologique sur la guerre préhistorique

Pour répondre à cette interrogation sur le contenu du sujet, nous nous proposons de définir quel est le domaine de questionnement de l'anthropologie, de voir comment se structure la réflexion et quelles sont les principales dynamiques de cette réflexion et de son évolution.

5.1.1. Le domaine de questionnement de l'anthropologie

L'anthropologie du XIX^e siècle reprend le questionnement philosophique ontologique du phénomène guerre, tout en le plaçant dans une démarche scientifique. Son travail repose sur deux grands types de questionnements.

Le premier vise à documenter la guerre. Il s'agit tout d'abord de décrire, répertorier, classer et expliquer la diversité des formes de la guerre. Voici les rubriques que nous avons identifiées comme pouvant alimenter cette documentation pour un groupe sociétal donné ou pour un ensemble géographique ou ethnique :

- Le niveau de bellicosité : la fréquence des guerres, leur durée, les formes et dénominations de violence collective ;

- Les motifs de guerre, c'est-à-dire la causalité directe d'un affrontement entre deux communautés : l'accès aux femmes (mariage, tromperie, rapt), la vengeance (individuelle, collective), le territoire (chasse, eau, terre), la gloire (du chef, des guerriers, du groupe), le vol (nourriture, bétail, richesse) ;

- Les modalités de déclenchement de la violence et les modalités de résolution et de la paix ;

- Le combat : les armes et leurs emplois, les tactiques (bataille, raid, embuscade, massacre), la formation des guerriers (initiation, entraînement, jeux), l'organisation (décision, chef, recrutement), les comportements ;

- Les effets et conséquences du combat : les pertes létales, les blessures, les massacres, les destructions, le devenir du groupe ;

- Les rites : les danses, les chants, les parures, les funérailles ;

- La magie et la religion : son rôle, son importance, les conséquences sur les rites et pratiques ;

- Le traitement des prisonniers (adoption, torture, viol, meurtre), le traitement des corps (cannibalisme, trophées) ;

- Le culturel : la place du guerrier, l'expression artistique (peintures rupestres, décoration des armes), les récits et légendes.

Le deuxième questionnement est celui de l'origine de la guerre. Pour expliciter le sens que nous donnons à ce terme, nous avons recours à l'ouvrage de Pascal Nouvel, *Avant toutes choses. Enquête sur les discours d'origine* (Nouvel, 2020). L'auteur valide la question sur les origines que les positivistes rejetaient car relevant de l'état mythique ou théologique (Nouvel, 2020, p. 54). Il identifie quatre types de discours dont celui du récit scientifique. Ce dernier repose sur la narration d'une émergence historique « qui implique qu'une structure apparaisse qui aurait pu ne pas apparaître » (Nouvel, 2020, p. 246). Dans ce processus, « l'origine est seulement une direction vers laquelle l'explication tend à remonter et non un point à partir duquel la narration se constitue » (Nouvel, 2020, p. 288). Il conclut sur les limites de la démarche :

« La science ne produit jamais de scénarios d'origine exacts mais toujours des hypothèses d'origine présentant, en fait, un certain nombre de récits compatibles avec les données disponibles à un moment de son développement. » (Nouvel, 2020, p. 304)

Notre questionnement se reformule donc : comment la guerre émerge dans la lignée humaine ? Cette question remplace le pourquoi philosophique par les conditions de l'émergence du phénomène. Le récit doit comprendre le moment, la description des circonstances et l'enchaînement causal. La suite de l'émergence est dans l'instauration dans la durée d'un phénomène que l'on peut conjecturer universel dans l'espèce humaine. Il s'agit de préciser par quels mécanismes le phénomène se généralise dans le monde et finit par s'installer comme une activité récurrente.

La réponse à ce questionnement repose sur une hypothèse de théorie scientifique de l'origine de la guerre. Cette théorie fournit une explication à l'existence du phénomène-guerre dans la lignée humaine (à tout le moins chez *Sapiens*). Nous avons dénommé thèses explicatives¹⁹ ces hypothèses de théorie que nous avons identifiées dans le discours scientifique. Outre de fournir une réponse à la question de l'existence du phénomène, la thèse donne le cadre interprétatif des éléments fournis par la documentation.

Quels sont les composants principaux d'une thèse ? Le premier niveau ([planche B, fig. 2](#)) correspond à un schéma explicatif de l'apparition et de l'installation dans le temps de la guerre associant causalité, temporalité et processus. Ce schéma explicatif ressortit aux quatre

¹⁹ Nous avons privilégié l'expression de thèse explicative par rapport aux termes d'hypothèse ou de théorie pour les raisons suivantes. Aucune des thèses identifiées dans cette étude ne peut prétendre au concept de théorie en ce sens qu'elles n'ont jamais rassemblé un consensus scientifique suffisant, même momentané. De plus, elles ne répondent généralement pas aux exigences d'une hypothèse scientifique. Si nous nous référons au schéma général d'une démarche hypothético-déductive proposé par Jean-Yves Cariou dans *Histoire des démarches scientifiques*, ces thèses se rapprochent de « l'idée éclairante *a priori* » (Cariou, 2019, p. 726) qui constitue la première étape d'un processus qui en comporte sept.

grands types suivants ou d'une combinaison d'entre eux : l'héritage phylogénétique, l'évolution sociobiologique, un évolutionnisme socio-culturel ou une invention. Ce premier niveau de discours est complété par les explications sur la pérennité de la guerre : comment la guerre, une fois acquise dans le comportement humain s'installe de façon durable, se généralise, s'institutionnalise, acquiert une fonction régulatrice, évolue. Une dernière interrogation porte notamment sur le rôle intrinsèque de la guerre dans l'histoire des groupes et des sociétés. Est-ce qu'elle constitue ou peut constituer une force de changement ou de régulation dans l'histoire de l'humanité au niveau de l'individu, du groupe ou de l'espèce ?

À un deuxième niveau, il existe des composants explicatifs intermédiaires. Ils ne constituent pas en eux-mêmes une thèse mais ils peuvent y contribuer. Parmi ceux-ci, on trouve notamment les grands facteurs qui pèsent sur la bellicosité (ou la propension à l'activité guerrière) et les pratiques. On y trouve plus particulièrement la relation entre la société et la guerre (par ex., la bande de chasseurs-cueilleurs ou l'État), l'interaction entre la culture et la guerre (par ex., les cultures apollonienne ou dionysiaque²⁰) et les contraintes environnementales (par ex., la famine pour sécheresse).

Dans notre recherche sur le sujet, nous trouvons donc dans la littérature scientifique des discours qui constituent une pyramide à trois degrés. Au sommet se trouvent les thèses explicatives. Ensuite les discours explicatifs intermédiaires. À la base, nous trouvons la documentation de la guerre. L'existence de ces deux types, documentaire et explicatif, de discours a deux corollaires : le premier porte sur l'interrogation concernant le lien entre thèse et documentation, cette dernière pouvant être prise comme preuve de la thèse, comme indice concordant, comme application ou encore comme point de départ de sa proposition. Le deuxième est que le discours sur l'origine de la guerre s'éteint au moment de la préhistoire où la preuve de l'existence de la guerre est établie. Au-delà, il n'existe plus qu'un discours de documentation ou d'explication intermédiaire d'un phénomène établi qui évolue. C'est la raison pour laquelle nous avons exclu de notre recherche la période des âges des métaux, moment où l'existence attestée par l'archéologie des armes défensives et offensives prouvent que l'activité guerrière existe au moins à partir de ce moment-là, ce qui implique que la question de l'origine ne se pose plus, à tout le moins dans les mêmes termes.

²⁰ Voir Ruth Benedict, [2^e partie, § 1.3.4.1.](#)

5.1.2. La structure de la réflexion anthropologique

Depuis le XIX^e siècle, l'étude de la guerre préhistorique par les disciplines anthropologiques se caractérise par une grande diversité d'approches, synonyme de profondes divergences. Elle provient de celle des sources, des méthodes, des corpus de connaissances et du cœur de réflexion des nombreuses disciplines (archéologie, préhistoire, ethnographie, ethnologie, sociologie, écologie, droit, etc.) qui se déclinent elles-mêmes selon les pays ou cultures scientifiques.

Malgré cela, la réflexion scientifique sur la guerre préhistorique peut être articulée dans un ensemble à quatre dimensions. Chacune est définie par son objet d'étude, sa source de données principale, son champ disciplinaire de rattachement et les problématiques qu'il couvre ([planche B, fig. 3](#)).

La première, la dimension préhistorique, correspond à l'approche préhistorique, fondée sur l'archéologie. Ses problématiques sont de caractériser les actes de violences et de guerre préhistorique, identifier les traces de l'activité guerrière et du processus d'émergence du phénomène-guerre dans l'espèce humaine. Les traces reposent principalement sur les armes, les blessures, les fortifications et l'art pariétal. Le corpus de connaissance est celui de la discipline préhistorique. Cette dimension permet de confirmer la réalité de faits de violence collective, d'établir une chronologie dans le temps long, d'inscrire le phénomène dans l'histoire de la lignée humaine (tout au moins dans sa dernière partie).

La deuxième, la dimension ethnologique, est celle du couple ethnographie-ethnologie. Elle est centrée sur la guerre primitive, soit l'activité guerrière dans les sociétés traditionnelles. Ses problématiques rassemblent la bellicosité de ces entités, la corrélation entre cette bellicosité, les structures sociétales et l'environnement, les pratiques guerrières et leurs éléments culturels. Sa contribution est essentielle à la compréhension de la dimension socio-culturelle de l'activité guerrière avec la diversité de ses pratiques.

La troisième, la dimension actualiste s'appuie sur la connaissance de la guerre classique et moderne (dont les affrontements entre modernes et primitifs), donc la ressource historique. Les problématiques qu'elle permet d'aborder sont celles de l'évolution de la guerre sur le temps long, des comportements humains dans la guerre, de la transition protohistorique, de la pathologie guerrière²¹. Par ailleurs, il existe une interaction entre l'évènement-guerre (la guerre vécue par le monde du scientifique) et la réflexion scientifique.

²¹ Un exemple en est que le taux de mortalité des blessures par flèche a pu être évalué sur les soldats américains touchés par ce type de projectiles pendant les guerres indiennes.

La quatrième, la dimension évolutionnaire, a pour objet la violence animale et humaine. Elle repose sur une palette disciplinaire large allant de la phylogénie à la paléoanthropologie en passant par l'éthologie et la primatologie. Sa problématique recouvre l'évolution cognitive dans la lignée humaine ainsi que la place de la violence et de la violence collective dans cette évolution. Sa contribution principale concerne la violence dans le genre humain. Elle est essentielle dans les thèses sur une origine ancienne de la guerre.

Il existe des flux d'information qui s'échangent entre ces dimensions. Le flux entre les dimensions préhistorique et ethnologique repose sur le comparatisme ethnographique. Celui entre les dimensions préhistorique et actualiste comprend notamment l'anthropologie médico-légale, l'archéologie des conflits (qui s'intéresse aux conflits de toutes périodes) ou encore la transition protohistorique. Celui entre les dimensions actualiste et évolutionnaire comprend les comportements humains, les neurosciences et les sciences cognitives. Enfin entre les dimensions ethnographie-ethnologie et évolutionnaire, les échanges portent notamment sur l'adaptation environnementale.

Pour notre étude de la recherche anthropologique sur la guerre préhistorique, ces dimensions délimitent des champs d'investigation du discours scientifique. Elles offrent un cadre de lecture transdisciplinaire et trans-communautés scientifiques. Elles donnent également un mode de compréhension des confrontations entre des approches disciplinaires différentes. Comme ces quatre dimensions ne constituent pas des domaines fermés, les échanges entre elles fournissent un marqueur important de la démarche scientifique. La [figure 4, planche B](#), présente, à titre d'exemple à ce stade, les échanges d'informations dans l'anthropologie française pendant notre troisième période d'étude. Chaque échange est formalisé par une flèche partant de la dimension principale de l'auteur (correspondante à la colonne où il est positionné) vers les autres dimensions qu'il aborde. Dans cet exemple, le schéma fait notamment ressortir la dominante préhistorique, l'abandon de la dimension évolutionnaire et une faible densité des échanges entre les dimensions. Ces schémas ont été, outre leur aspect illustratif, un outil de questionnement tant sur le poids respectif des dimensions et le niveau d'échanges entre elles que de mise en perspective des mondes français et anglo-saxon.

5.2. Les dynamiques de la pensée anthropologique sur la guerre

On peut identifier trois grandes dynamiques qui font évoluer la recherche sur la guerre en général et plus particulièrement sur la question de l'origine de la guerre : une dialectique conceptuelle, une dynamique propre à la science et celle générée par l'histoire.

5.2.1. La dialectique conceptuelle nature-culture

La dialectique nature-culture n'est pas spécifique du sujet guerre mais elle y trouve un développement particulier. Historiquement l'opposition Hobbes-Rousseau en est la formalisation traditionnelle. Le premier affirme dans *Léviathan* (1651) que l'état de nature est celui de la guerre de tous contre tous. Le second lui répond dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) que l'état de nature originel est celui du bon sauvage, dont les besoins sont satisfaits et qui n'a nul besoin d'agresser son voisin. La rupture se fait alors avec l'apparition des inégalités créées par la société. Cet héritage philosophique n'entre dans le débat scientifique sur la guerre qu'à partir du XX^e siècle. Otterbein voit dans « A History of Research on Warfare in Anthropology²² » l'installation du mythe du bon sauvage en deux temps. Il le voit émerger dans ce qu'il appelle la « Classical Period (c.1920-c.1960) » et devenir particulièrement influent dans la période suivante du « Golden Age (c.1960-c.1980)²³ ». Dans la littérature française, la référence à l'opposition Hobbes-Rousseau est systématique dans les ouvrages du XXI^e siècle (Guilaine, Demoule, Lehoërff, Patou-Mathis). Précédemment, Gaston Bouthoul (1896-1980) cite Rousseau et oublie Hobbes dans son rappel historique des doctrines de la guerre. Letourneau ne fait référence à aucun des deux. Dans la littérature anglo-saxonne, le couple Hobbes-Rousseau apparaît dans les ouvrages récents comme *War in Human Civilization* d'Azar Gat (Gat, 2006, p. 5) ou *The Better Angels of our Nature* de Steven Pinker (Pinker, 2011, p. 35-36). Keeley y consacre six pages (Keeley, 2009, p. 26-32). Wright les cite abondamment (24 fois pour Hobbes, 17 pour Rousseau). Ce sont en fait les hyperdiffusionnistes²⁴ anglais qui relancent le mythe du bon sauvage après la Première Guerre mondiale sans référence de

²² Il est important de noter que cet article est de 1999 soit trois ans après la sortie du livre de Keeley, *War before Civilization*, où Keeley propose sa vision de l'émergence du mythe du bon sauvage et qu'il y a débat sur la chronologie et l'attribution des idées.

²³ L'appellation peut prêter à confusion avec l'expression de l'Âge d'or du Paléolithique. La période qualifiée d'Âge d'or par Otterbein est celle où le sujet de la guerre en anthropologie est marqué par une forte augmentation du nombre des anthropologues concernés et des publications consacrées au sujet.

²⁴ Voir [2^e partie, § 1.3.3.](#)

principe au débat philosophique même si *Human History* de Smith G. E. (1934) fait référence à Hobbes et dans une moindre mesure à Rousseau.

Bien avant ce retour du bon sauvage, l'opposition conceptuelle nature-culture s'est renforcée d'un mouvement propre à l'anthropologie du fait d'une redéfinition de la notion de culture à partir de *Primitive Culture* de Tylor (Blanckaert, 1998, p. 22) et de la montée d'une opposition biologie-culture entre des courants matérialistes, transformistes et darwiniens notamment, et une anthropologie sociale proclamant l'indépendance du fait social et culturel²⁵ :

« À partir de Boas, de Mauss, de Haddon, pris pour repères, l'opposition nature/culture a garanti les frontières d'un territoire professionnel pour l'anthropologie "culturelle". » (Blanckaert, 1998, p. 22)

Plus particulièrement dans l'anthropologie française, Émile Durkheim (1858-1917) introduit une rupture dans l'ethnologie et rejette « tout rapport entre la constitution physiologique des hommes et leurs productions sociales » (Mucchielli, 1998, p. 42). Cette opposition nature/culture se retrouve dans le débat sur l'origine de la guerre sur toute la durée de notre étude. Nous avons personnellement décliné sa caractérisation dans le tableau suivant :

Idée directrice	Culture	Nature
Comportements humains	Acquis	Innés
Origine de la guerre	Invention humaine	Héritage phylogénétique
Ancienneté de la guerre	Récente	Ancienne / depuis toujours
Phénomène	Humain	Animal
Mécanismes	Culturels ou fonctionnels	Compétition et conflits
Discipline princeps	Anthropologie	Biologie
Disciplines subordonnées	Ethnologie, psychologie, préhistoire	Éthologie, primatologie, paléanthropologie
Étiquette	Colombes	Faucons
Relations internationales	Idéalisme-pacifisme	Réalisme-bellicisme
Attitude	Acceptation de la guerre juste (voire rejet total)	Justification de la guerre (voire glorification)
Objectif de l'humanité	Éliminer la guerre	Maîtriser la guerre

Cette dialectique peut même conduire à des engagements qui biaisent la démarche scientifique. Douglas Fry avance que le fait même de soutenir que la guerre ancienne ou naturelle constitue un discours performatif, susceptible d'encourager des attitudes agonistiques :

« A view, erroneous though it may be that war is ancient and presumably thus reflects some natural feature of humankind or human social life, feeds a suspicious and hostile view toward other peoples and countries, making the

²⁵ Voir également Stocking G. W. Jr, « Franz Boas and the Culture Concept in Historical Perspective », 1982 p. 195-233.

preparation for war and the practice of war that much easier [...] This implicit assumption, in great part simultaneously stemming from and reinforcing of the violent view of human nature, can be seen as contributing to arms race, preemptive strikes, excessive spending on weapons, hostility toward others, and inordinate fear of other nations or groups, who are by this thinking naturally inclined to attack [...] In the ever-more interdependent world community, global cooperation to successfully address climate change and other shared challenges to human survival is critically needed, and holding an erroneous warlike image of human nature only hinders the process of working²⁶. » (Fry, 2013, p. 5)

5.2.2. La dynamique de la science

La dynamique de la science s'appuie principalement, pour ce sujet, sur trois composantes. La première est celle de la documentation qui s'enrichit de données avec certains faits qui apportent des éléments nouveaux (par exemple l'épieu de Clacton-on-Sea qui repousse une limite chronologique) ou d'autres qui remettent en cause une connaissance (l'observation que les chimpanzés de Gombe s'affrontent de façon collective alors qu'on considérait jusque-là ce trait inexistant). Enfin une réinterprétation de données anciennes avec l'appui de savoirs nouveaux et dans un contexte épistémologique différent peut là encore conduire à une lecture nouvelle (les traces ostéologiques de violence fournissent des débats qui s'étendent sur plusieurs décennies). Enfin certaines découvertes peuvent directement amener à remettre en cause des thèses explicatives (la découverte du site de Nataruk fournit des éléments pour réfuter la thèse de l'invention de la guerre au Néolithique).

La deuxième composante est celle des thèses explicatives qui constituent le cœur du débat scientifique au travers du travail de proposition-réfutation. Les hypothèses se succèdent et se remplacent : évolutionnisme, néo-évolutionnisme, bon sauvage, invention néolithique, etc. Dans cette composante, le darwinisme est présent sur les trois périodes (quoiqu'à des niveaux de présence variables) et avance différentes propositions : paradigme du conflit, singe tueur, sociobiologie, etc., lesquelles déclenchent généralement une contre-argumentation venant de l'anthropologie sociale.

Enfin il existe une dynamique liée à l'organisation disciplinaire selon les pays ou les communautés scientifiques. Le positionnement respectif de l'archéologie préhistorique, de

²⁶ « Une vision, quelque erronée puisse-t-elle être, que la guerre est ancienne et qu'elle reflète probablement ainsi quelque trait naturel de l'humanité ou de sa vie sociale, nourrit un regard suspicieux et hostile envers les autres peuples et pays, rendant la préparation et la pratique de la guerre beaucoup plus facile [...] Cette supposition implicite, en grande partie venant de et simultanément renforçant cette vision violente de la nature humaine, peut être vue comme contribuant à la course aux armements, aux frappes préemptives, aux dépenses excessives en armes, l'hostilité envers les autres, et la peur immodérée des autres nations ou groupes, lesquels sont enclins par cette manière de pensée à attaquer [...] Dans un monde de plus en plus interdépendant, une coopération globale pour faire face avec succès au changement climatique et autres défis partagés par l'humanité pour sa survie est critique et indispensable, et entretenir une image guerrière erronée de la nature humaine fait seulement obstacle au processus de travail commun à l'échelle nécessaire. »

l'anthropologie, de l'ethnographie, de la sociologie dans les systèmes universitaires et la recherche, dans un sujet qui couvre un champ de connaissances extrêmement vaste, jouent un rôle sur la qualité et l'intensité des échanges et sur le choix de certaines approches. La différence des systèmes français et américain est, comme nous le verrons, illustrative de cet état de fait.

5.2.3. La dynamique de l'histoire

L'évènement-guerre, celui que vivent les peuples et les savants, rétroagit sur la réflexion anthropologique sur la guerre. La guerre, une force de l'histoire, peut devenir une force de l'histoire de la pensée sur la guerre. Mais le mécanisme en est complexe et difficilement traductible en règles simples d'interprétation. Les conflits ont un effet attractif/répulsif sur l'idée de guerre et sur sa perception par les scientifiques. L'effet le plus perceptible porte sur l'acceptation ou le rejet de la guerre qui peuvent se traduire en patriotisme-nationalisme ou pacifisme. Mais ce qui importe pour notre sujet, c'est la deuxième étape de la transposition, l'influence que l'idée de guerre qui sort du moment historique peut avoir sur la notion de guerre préhistorique et d'origine de la guerre. Cette interrogation étant posée, on peut relever au XX^e siècle une série de concomitances entre un instant guerrier et une réaction/réflexion du monde de l'anthropologie²⁷ :

– 1914-1918 : adhésion nationaliste des scientifiques et des anthropologues en France et en Allemagne.

– 1933 : « Pourquoi la guerre ». La correspondance échangée entre Sigmund Freud (1856-1939) et Albert Einstein (1879-1955) que nous abordons dans la deuxième période n'a existé que par la crainte montante d'une guerre qui a poussé deux intellectuels, un nationaliste (qui s'interroge) face à un pacifiste convaincu, à prendre la parole. L'influence en résultant est difficile à évaluer.

– 1939-1945 : La guerre mobilise la prise de parole engagée des ethnologues américains (Franz Boas (1858-1942), Bronislaw Malinowski, Ruth Benedict (1887-1948), Margaret Mead (1901-1978)). La dominante de cette réflexion penche du côté de la culture.

– Années 1950 : les guerres de décolonisation sont mal vécues par les puissances coloniales. La guerre a une mauvaise image. La polémologie de Gaston Bouthoul se propose comme science.

²⁷ Nous reviendrons dans le cours de cette thèse sur les éléments cités ici.

– 1947-1989 : Guerre Froide. Les mouvements pacifistes fleurissent du côté occidental à l'ombre de la menace nucléaire. Sur cette période, se déploie l'idéal de l'âge d'or paléolithique et est publié « Le Manifeste de Séville sur la violence » (1986).

– Années 1960 : la guerre du Vietnam se transforme en une guerre à la guerre. Le symposium du 30 novembre 1967 sur la guerre réunit les anthropologues américains (*War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression* de Morton Fried, Marvin Harris et Robert Murphy, 1968)

Ces concomitances peuvent suggérer l'hypothèse d'une relation. Mais fournir une explication causale à ces rapprochements temporels est difficile à établir. Le contexte constitue, à n'en pas douter, un élément de la construction de la pensée sur la guerre. Mais on ne peut pas fonder une loi simple qui associerait guerre et montée du sentiment pacifique et une relation entre opinion pacifique et vision d'un préhistorique pacifique. Le transfert n'est en effet pas univoque. Les intellectuels français, face au même ennemi, sont (majoritairement) nationalistes en 1914 et (souvent) pacifistes en 1939. Une autre interrogation porte sur le poids du sentiment de victoire ou de défaite sur la perception de la guerre. On peut seulement constater que la guerre nature va plus généralement avec les sentiments nationalistes/bellicistes. Les exemples contraires pourtant ne manquent pas. Letourneau, tenant de la guerre nature, était pacifiste. Donc un lien simple entre événement-guerre, pacifisme et guerre-culture apparaît contestable. Dans cette thèse, nous soulignerons les moments où l'influence de l'évènement-guerre sur le sujet de la guerre préhistorique peut être soutenue avec des arguments démontrables.

5.3. Modalités pratiques de la collecte de données dans la littérature scientifique française

Nous qualifions de données toutes informations des discours scientifiques qui permettent de documenter la guerre ou qui exposent des éléments explicatifs. Les modalités de collecte reposent sur une orientation thématique et des champs d'investigations.

5.3.1. Orientation thématique

Pour des raisons d'efficacité de la recherche dans des sources extrêmement diverses, nous avons redéployé les grands éléments du discours scientifique présentées ci-dessus en thèmes de collecte.

Le premier de ces thèmes est consacré à l'armement. Les armes sont les outils de l'homme pour les activités de chasse et de guerre. Elles correspondent à « la recherche de preuves par la *re-co-naissance* de l'objet technique selon une double portée co-évolutive : l'outil lui-même et l'homme qui en est l'utilisateur et le confectionneur » (Forestier & Boëda, 2018, p. 401). Reconstituer l'évolution de l'armement préhistorique consiste à déterminer les armes dont les sociétés disposent pour la chasse et/ou la guerre au cours du déroulement de la lignée humaine. Cela recouvre une triple dimension, chronologique (à quelles périodes), spatiale (sur quels continents ou régions) et culturelle (paléolithique, néolithique, etc.). De cette évolution de l'armement, la science propose à un moment donné un état de la connaissance, lequel a varié dans le temps de l'histoire de la discipline préhistorique. Dans notre approche de l'histoire de l'idée de la guerre préhistorique, il nous faut donc nous intéresser à l'histoire de cette connaissance, c'est-à-dire l'histoire de l'évolution de l'armement préhistorique, sans qu'il s'agisse d'une histoire des techniques à proprement parler.

La source peut être archéologique ou ethnographique. La collecte inclut les armes de chasse ou de guerre. Elle s'intéresse à la typologie que nous avons établie en armes de poing, armes d'hast, armes de lancer, armes de jet et armes défensives mais aussi aux cinq sous-rubriques de l'armement, à savoir l'industrie (comment l'objet est produit), les caractéristiques techniques, le maniement, les tactiques d'emploi et les aspects culturels²⁸. Notre recherche vise notamment à préciser la chronologie reconnue avec une attention particulière sur les données concernant les deux principales problématiques de l'armement²⁹, celle de l'emmanchement et celle du remplacement du propulseur par l'arc.

Le deuxième thème de collecte concerne les traces ostéologiques de violence. La source première est archéologique mais le comparatisme peut être établi avec la source ethnographique et la source actualiste. Il s'agit de la seule trace qui peut, sous certaines conditions d'interprétation, être reliée directement à un comportement humain de violence. Au-delà de l'examen anthropo-légal de la blessure, c'est l'environnement du fossile qui peut conduire au lien avec une activité guerrière, notamment en mettant en évidence l'aspect collectif de l'affrontement³⁰.

Il existe une proximité avec le thème du cannibalisme. Ce dernier se nourrit aux deux sources archéologique et ethnographique. Pour la première, il s'agit de traces ostéologiques,

²⁸ Voir [annexe 3 sur l'armement](#).

²⁹ Voir [annexe 3 sur l'armement](#).

³⁰ Voir [annexe 5 sur les traces ostéologiques](#).

pour la seconde de témoignages. Ce sujet tient une place importante dans les discours sur la guerre sur toute notre période d'étude car la source ethnographique a fait du cannibalisme un marqueur de la violence primitive et l'a relié aux pratiques guerrières de maltraitance des prisonniers. Le comparatisme l'impose dans le débat sur la guerre préhistorique dès le début de la période d'étude.

Le quatrième thème de collecte regroupe les deux derniers indices archéologiques de la guerre, à savoir l'art rupestre et les restes de fortification. Ils s'avèrent peu nombreux et peu utilisés.

Le cinquième thème regroupe les informations de documentation sur la guerre primitive. La source est donc principalement ethnographique, mais peut être historique du fait des confrontations primitifs-modernes qui offre un regard (non neutre) sur la guerre primitive.

Le sixième thème est celui des thèses explicatives. La collecte s'est voulue large pour englober tout ce qui peut être considéré comme des interprétations explicatives de l'activité guerre. Les sources sont archéologique, ethnographique, évolutionnaire ou historique. Sont retenus comme corpus explicatifs les éléments de discours intégrant plus particulièrement l'origine de la guerre, son évolution et certains de ses déterminants structurels.

Enfin le septième thème de collecte porte sur le comparatisme et notamment le comparatisme ethnographique. Cette démarche scientifique est au cœur de toute réflexion sur la guerre préhistorique, au point qu'il y a souvent confusion entre guerre préhistorique et guerre primitive. Il nous a paru intéressant de faire cette collecte pour mettre en évidence ces mécanismes sous-jacents et souvent implicites dans le travail anthropologique sur le sujet guerre.

5.3.2. Les champs d'investigations

Les sources utilisées dans les quatre dimensions constituent les champs potentiels d'information. Au plan pratique, la rareté du sujet nécessite une recherche systématique assez large dans la littérature scientifique. Nous avons déjà fait le constat du très petit nombre d'ouvrages français qui sont explicitement dédiés au sujet de la guerre préhistorique. Il a donc fallu explorer des ouvrages plus généraux qui pouvaient contenir des passages abordant le sujet. Pour détecter cette présence, nous avons utilisé la fonction recherche par mots clés de PDF Viewer pour les ouvrages disponibles en numérique ; pour les autres, la recherche s'est faite sur l'analyse du sommaire et/ou les index disponibles. Nous avons porté notre attention sur les ouvrages de préhistoire, d'anthropologie ou d'ethnographie générales,

notamment les ouvrages considérés comme des références du fait de la notoriété de l'auteur ou des rééditions.

Nous avons également fait une exploration systématique dans la presse scientifique française sur l'ensemble de la période d'étude. Notre choix s'est porté sur quelques revues institutionnelles reconnues au plan international et fournissant une continuité de parution sur toute la période ou sur une période significative. Cette sélection se compose des parutions suivantes : les *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences (CRAS)* dont l'édition numérique est disponible de 1835 à nos jours, les *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris (BMSAP)*, de la première société savante au monde d'anthropologie, fondée par Paul Broca, disponible en version numérique de 1864 à 2008, les *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme* créés dès 1864 par Gabriel de Mortillet (1821-1898), auxquels succède à partir de 1890 *L'Anthropologie*, encore existante de nos jours, les *Bulletins de la Société préhistorique Française (BSPF)*, publiés depuis la création de le SPF à nos jours, la *Revue anthropologique* publiée par les professeurs de l'École d'anthropologie de sa création en 1891 à la Seconde Guerre mondiale. À ce premier ensemble disponible dès la première période, nous avons ajouté deux publications créées dans la deuxième partie du XX^e siècle : la première est la revue *L'Homme*, fondée en 1961 par Émile Benveniste, Pierre Gourou et Claude Lévi-Strauss et publiée par les éditions de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) ; la deuxième est *PALEO*, revue créée en 1989, consacrée à la Préhistoire paléolithique et éditée par le Musée national de Préhistoire avec le soutien de l'Institut des sciences humaines et sociales du CNRS (InSHS) et la participation de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP) et du Muséum national d'histoire naturelle.

Cette recherche dans les revues scientifiques apporte deux sortes d'informations. Elle permet d'évaluer – de confirmer – la rareté du sujet, tout en soulignant la présence plus ou moins forte de certains thèmes selon les périodes. Pour affiner cet aspect quantitatif, les données sont classées selon quatre niveaux. Au premier niveau (I1), l'objet guerre est abordé et étudié ; au deuxième (I2), il est abordé à l'occasion d'un autre thème (exemple d'une scène de combat à propos d'un article sur l'art pariétal) ; au troisième niveau (I3), il est seulement évoqué (exemple de blessures où l'hypothèse d'une origine guerrière est juste citée) ; enfin le quatrième (I4) correspond aux occurrences où un lien avec l'activité guerrière pourrait être fait mais n'est pas explicité (exemple des armes de chasse où l'usage guerrier n'est pas mentionné). Ainsi, les deux premiers niveaux signalent des textes qui entrent pleinement

dans notre objet de recherche, les deux autres niveaux soulignant une absence de lien ou seulement une proximité potentielle.

Cette recherche permet donc de construire une base de données hiérarchisées et présentées par revue, par période et par thème. Elle fait ressortir également les auteurs qui abordent le sujet guerre et fournit des pistes de recherche bibliographique.

5.3.3. Analyse de la base de données

La base de données obtenue à partir des revues scientifiques fait l'objet de l'[annexe 1](#). Elle souffre d'une certaine hétérogénéité due à la diversité des revues, au fait que pour certaines, la durée de parution ne couvre que partiellement l'ensemble de la période, voire que l'orientation éditoriale a pu changer sur la durée. En revanche, le nombre de données est significatif et la nature des données est cohérente (le même fait est sélectionné de la même manière quelles que soient la revue et la période à la variabilité près du collecteur). Cela nous autorise à en proposer une analyse dont nous rappelons ici les résultats les plus significatifs. L'analyse détaillée est fournie dans l'[annexe 1](#).

Nous avons collecté dans les revues scientifiques, sur la période allant de 1859 à 1996, un total de 458 entrées³¹ sur 139 années ce qui correspond à un ratio annuel de 3.29, une entrée par trimestre. Si on réduit la base à sa partie où le sujet « guerre » est vraiment abordé (soit les niveaux 1 et 2), le chiffre est 140 entrées soit une fois par an. Bien que nous ne disposions pas d'une référence comparative, il semble possible de dire que c'est un sujet rare. Cette rareté se maintient sur toute la durée de l'étude avec une légère variation à la baisse sur la troisième période sans qu'elle puisse être jugée comme significative.

Concernant les thèmes, ils sont tous représentés sur chacune des périodes. C'est celui de l'armement qui compte le plus d'entrées. Mais ce résultat est associé à une moindre pertinence car les données « Armement » appartiennent quasi exclusivement (95 %) aux niveaux 3 et 4. Cela veut dire que l'armement n'est pas un point d'entrée pour le sujet. Cela peut s'expliquer par les arguments suivants : tout d'abord, l'accent en archéologie est resté longtemps focalisé sur la pièce, l'arme en étant un archétype ; ensuite une lecture « industrie » des objets a prévalu longtemps par rapport à une approche par l'usage.

Ce sont les thèmes « Thèses explicatives » et « Guerre primitive » qui montrent la plus forte pertinence avec plus de la moitié de niveau 1 et 2. Ce sont bien ces deux thèmes qui

³¹ Voir [annexe 1](#).

rendent le plus compte de la présence du sujet guerre. On note un taux dans la première période deux fois supérieures aux deux suivantes sans qu'une explication claire se dégage.

Enfin on peut aussi noter que la présence du thème cannibalisme semble baisser avec le temps. Il est relativement assez présent sur la première période et diminue ensuite. Le lien avec la guerre (I1 ou I2) n'est fait que dans un quart des cas. L'hypothèse est que cela corresponde soit à une baisse d'intérêt pour la question du cannibalisme soit à un changement du questionnement, évoluant de l'existence du cannibalisme (comme marqueur de barbarie) à l'acceptation et l'analyse du phénomène socio-culturel.

5.4. Présentation des annexes

Cinq annexes viennent compléter le texte de cette thèse. Les deux premières sont essentiellement informatives. La première présente la base de données que nous avons collectées dans les revues françaises. Elle comprend une analyse générale sur l'ensemble des revues ainsi que des éléments propres à chaque revue.

La deuxième permet au lecteur de retrouver les informations essentielles de chacune des thèses explicatives identifiées. Pour rendre plus aisé le suivi de l'exposé de cette thèse, nous présentons dès maintenant ([planche B, fig. 5](#)) le tableau général des principales thèses explicatives que nous avons identifiées sur l'ensemble de la période. Dans l'[annexe 2](#), nous donnons, pour chaque thèse, l'idée de principe, une description sommaire, les variantes quand il y en a, une conclusion-commentaire et une courte bibliographie. Nous proposons une période pendant laquelle cette thèse est repérable dans la littérature, c'est-à-dire correspond à des scientifiques qui s'en réclament, ou continue à avoir une présence dans le discours sur le sujet. Les dates données sont indicatives. Vingt-deux thèses ont été retenues et présentées ci-dessous. Leur positionnement dans le temps fournit un paysage général des thèses explicatives sur l'origine de la guerre du XIX^e siècle à aujourd'hui.

Outre l'historique général, cette visualisation illustre deux résultats. Le premier est la forte croissance du nombre de thèses à partir de la Seconde Guerre mondiale. Le deuxième est l'absence aujourd'hui de consensus scientifique, montrée par le nombre de thèses disponibles, leurs diversités et leurs divergences. Ces deux résultats vont de pair avec l'envolée de la production scientifique sur le sujet à la fin du XX^e siècle.

Les trois autres visent à apporter des données et des informations sur des thèmes spécifiques. L'[annexe 3](#) est consacrée à l'armement. Ce domaine qui est riche de très nombreuses pièces archéologiques est l'objet d'un paradoxe. Tous ces éléments sont souvent

considérés comme ne permettant pas d'éclairer le sujet de l'origine de la guerre. Ils se limitent souvent à l'aspect descriptif. Cette annexe comprend des éléments complémentaires qui doivent être disponibles si le lecteur souhaite approfondir la bonne compréhension de la problématique de l'armement. Elle vise notamment à rendre accessibles les principes généraux de l'expertise technique qui préside aux travaux de recherche actuels. Elle propose des informations pour aborder certains questionnements concernant l'emmanchement ou le débat arc-propulseur et explore des voies nouvelles sur ce que pourraient dire les armes sur la guerre.

La suivante, l'[annexe 4](#), aborde la question de comment mesurer la violence et la guerre. Il s'agit d'un sujet qui est généralement peu traité et de façon assez disparate. Il nous est apparu nécessaire de rassembler quelques éléments de connaissance disponibles, même si l'annexe peut sembler peu conclusive. Elle expose la difficulté des statistiques disponibles, de leur fiabilité et de leurs usages dans la comparaison de mondes aussi différents que ceux des temps modernes, primitifs ou préhistoriques.

La dernière, l'[annexe 5](#), traite des traces ostéologiques de violence et de guerre sous l'aspect méthodologique. Comment passe-t-on d'une trace sur un ossement à un indice ou à une preuve de violence guerrière ? Il s'agit de répondre aux questions de Lewis Binford « Que s'est-il passé ? » et « Qu'est-ce que cela signifie ? » (Binford, 2002). Là encore, le but est de rendre accessibles des résultats de travaux pluridisciplinaires complexes qui font appel à des expertises très spécialisées. Pour ces deux dernières annexes, nous avons conscience de nous attaquer à une mission délicate. Malgré cette réserve, elles nous paraissent avoir toute leur place dans ce travail.

PREMIÈRE PARTIE.
LA DÉCOUVERTE DE LA GUERRE
PRÉHISTORIQUE
1859-1913

CHAPITRE 1.

La science, l'homme préhistorique et la guerre

L'ancienneté de l'homme repose de façon nouvelle les questions traditionnelles sur la diversité humaine, physique et culturelle. Les sujets majeurs qui dominent les travaux des anthropologues ou préhistoriens sur cette période sont ceux de l'origine de l'homme, de son ascendance, de la spécification des races, des migrations, de la provenance des populations. La question de la guerre préhistorique ne fait pas partie de ce premier ensemble. Mais elle apparaît très tôt, avec l'existence même de l'antiquité de l'homme : Puisqu'un tel ancêtre a existé, faisait-il – lui-aussi – la guerre ? Jacques Boucher de Perthes (1788-1868) semblait considérer le fait comme relevant d'une évidence :

« Mais il [l'homme] l'a compris dès qu'il a eu la conscience de sa faiblesse, et le premier emploi qu'il a fait de sa raison, a été de se créer les moyens d'y suppléer, de se procurer un asile, de se pourvoir d'armes pour repousser l'ennemi qui aurait pu le lui disputer, de se munir d'une pierre pour la lui lancer, d'un bâton pour l'en frapper. » (Boucher de Perthes, 1860, p. 55)

Dans un premier chapitre, nous commençons donc par analyser le regard contemporain sur la guerre en général. Le constat est fait d'une forte actualité de la guerre en Europe et dans le monde civilisé alors que le regard philosophique se partage entre un pacifisme idéaliste et un bellicisme qui magnifie la guerre. Parallèlement, le discours politico-militaire se rationalise. Puis nous examinons comment sont abordés les sujets de la guerre préhistorique et de la guerre primitive. La violence naturelle du monde primitif conduit à supposer l'affrontement entre les groupes humains préhistoriques. Le comparatisme ethnographique permet de confirmer l'hypothèse et de documenter la guerre préhistorique. Enfin, nous présentons les thèses explicatives sur la guerre, son origine et son rôle dans l'histoire de l'humanité. Dans ce premier chapitre, l'approche reste internationalisée. Elle est déclinée et développée dans un deuxième chapitre au niveau de l'anthropologie française.

1.1. Un monde contemporain guerrier

La question de la guerre préhistorique se pose dans un monde où la guerre est omniprésente sur tous les continents. L'Europe, qui englobe dans ses empires coloniaux une

grande partie de la planète, qui rayonne par sa pensée philosophique et dont les avancées scientifiques et technologiques amorcent une révolution industrielle, connaît un XIX^e siècle guerrier. La Révolution française relayée par Napoléon met l'espace européen à feu et à sang pendant un quart de siècle. Napoléon III reprend cette tradition pour finalement se heurter à la nouvelle puissance prussienne. Cette dernière réunit l'Allemagne et installe son empire en Europe centrale par la force au détriment de l'ancien empire austro-hongrois.

En Amérique, les États-Unis vivent la Guerre de Sécession, suivie de la dernière phase des Guerres Indiennes. La France s'aventure au Mexique. Au tournant du XX^e siècle, sous l'impulsion de Théodore Roosevelt (1858-1919), la nouvelle puissance américaine impose son pré carré. À l'issue de la guerre hispano-américaine, elle contraint l'Espagne à abandonner Cuba, Porto-Rico, Guam et les Philippines. Elle prend le contrôle de Panama. Elle fait céder la Grande-Bretagne sur le différend de la Colombie-Britannique (Allison, 2017, p. 123-132).

L'Afrique est l'objet d'une conquête par la force des deux puissances européennes rivales, l'Angleterre et la France. Le décalage d'efficacité des forces en présence permet l'installation rapide de nouveaux empires coloniaux.

En Asie, l'ère Meiji (1868-1912) transforme le Japon en une puissance militaire moderne qui avance en Corée et en Chine (1894-1895) et affronte la Russie (1904-1905). Elle impose sa volonté par la force armée aux deux autres empires asiatiques.

Ce rapide survol des conflits montre que le monde dans lequel vivent anthropologues et préhistoriens du XIX^e siècle est très belliqueux. L'état des nations y est le résultat d'une histoire d'affrontements. La guerre y fait l'histoire contemporaine. Est-il concevable d'imaginer un monde sans guerre ?

1.1.1. La pensée militaire et la rationalisation de la guerre

La Révolution française a bouleversé la pratique de la guerre avec la levée en masse qui met en jeu des armées beaucoup plus nombreuses. Les campagnes napoléoniennes illustrent ce changement et sont vues comme le sommet de l'art de la guerre. Face à cette expression consacrée, les mots de science et de stratégie apparaissent dans les discours militaires dès le XVIII^e siècle³². Les campagnes napoléoniennes fournissent alors un matériau d'étude exceptionnel qui alimente l'ambition d'une science militaire. Elles sont analysées,

³² Voir Coutau-Bégarie, « La renaissance de la stratégie au XVIII^e siècle », 2011, p. 62-65 et Widemann Thierry, « L'émergence de la raison stratégique au XVIII^e siècle » (Widemann, 2013).

disséquées et débattues par tous les états-majors et les penseurs militaires pendant des décennies. Le stratégeste fait son apparition à côté du stratège :

« Le stratégeste (celui qui pense) doit penser globalement alors que le stratège (celui qui agit) doit agir localement. Le premier ne fait appel qu'au raisonnement, il travaille dans le calme de son bureau et il a la durée pour lui ; le deuxième est obligé d'agir dans l'instant, sur la base d'informations insuffisantes et incertaines [...]. La science stratégique n'est qu'une étude préparatoire, au service de l'art stratégique. » (Coutau-Bégarie, 2011, p. 37)

Deux stratégestes se distinguent au lendemain de la période napoléonienne. Les deux produisent un œuvre historique considérable sur les conflits contemporains mais ils sont plus particulièrement reconnus pour leurs ouvrages théoriques. Antoine Henri Jomini (1779-1869), né en Suisse, est un professionnel de la guerre. Il met ses talents au service de la France du « Camp de Boulogne » (1803) à la campagne de Russie (1813). Il devient le chef d'état-major du maréchal Ney (1769-1815) en 1805. Il passe alors pour décrypter et anticiper les manœuvres napoléoniennes³³. Déçu par ce qu'il estime un manque de reconnaissance à son égard, il se met au service du Tsar en 1813. Il écrit une *Histoire critique et militaire des guerres de la révolution*, en huit volumes. Mais son ouvrage de référence est le *Précis de l'art de la guerre* (1837-1838), qualifié de « plus grand succès du siècle en littérature militaire » (Coutau-Bégarie, 2011, p. 223)³⁴. Il y décrit le système napoléonien et explique son fonctionnement. Jomini est vu comme celui qui dit comment faire la guerre. Il influence la pensée militaire partout en Europe.

C'est en Allemagne qu'il va trouver son grand rival³⁵ en matière de pensée stratégique, celui qui va le supplanter dans la seconde partie du siècle. Carl von Clausewitz va établir comment penser la guerre³⁶ dans un ouvrage *De la guerre* (Clausewitz, 1976) devenu un incontournable de toute réflexion sur le sujet :

« Clausewitz est aujourd'hui le plus connu de tous les penseurs militaires. Son œuvre majeure *Vom Kriege* est comparable au Prince de Machiavel : C'est une référence constante et obligée, une source inépuisable de citations. » (Coutau-Bégarie, 2011, p. 224)

L'auteur est un général prussien qui affronte « le dieu de la guerre³⁷ » soit dans l'armée prussienne (bataille d'Auerstedt où il est fait prisonnier, 1806 ; bataille de Ligny qui précède

³³ Voir Jean-François Baqué, *L'Homme qui devinait Napoléon : Jomini* (Baqué, 1994) ou Xavier de Courville, *Jomini, le devin de Napoléon* (Courville, 1935).

³⁴ Voir également « Lire Jomini » (Colson, 1991).

³⁵ La rivalité entre Jomini et Clausewitz commence de leur vivant. Les débats sur leurs œuvres respectives se poursuivent dans le monde de la stratégie au XIX^e et au XX^e siècle.

³⁶ L'expression est de Coutau-Bégarie dans la préface de *Clausewitz en France* de Benoît Durieux (Durieux, 2008).

³⁷ C'est ainsi qu'il qualifia Napoléon.

celle de Waterloo, 1815) soit dans l'armée russe (bataille de Borodino, 1812). Il dirige la Kriegsakademie de 1818 à 1830. Il meurt du choléra en 1831 sans avoir achever l'œuvre dont il avait l'ambition. Sa femme fait éditer ses écrits de 1832 à 1837³⁸.

La montée de sa renommée vient tardivement avec les succès de Moltke³⁹, grand lecteur de Clausewitz, reconstruteur de l'armée prussienne qui remporte des victoires décisives à Sadowa contre l'Autriche (1866) et à Sedan contre la France (1870). Clausewitz, qui souligne le « côté scientifique » de son ouvrage dans sa préface (Clausewitz, 1976, p. 47), établit notamment les principes de l'articulation du politique et du militaire. La guerre n'est pas un jeu de princes avides de puissance mais a pour finalité de satisfaire aux intérêts objectivés d'un État. D'où la célèbre formule que « La guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens » (Clausewitz, 1976, p. 67). Aron s'interroge dans *Penser la guerre, Clausewitz. I. L'âge européen* sur la portée de cette formule reprise à l'infini et aux multiples interprétations. Il exclut la critique de banalité pour souscrire au sens réel que la guerre étant un « acte de violence en vue d'imposer sa volonté à l'autre » (selon la propre définition de la guerre par Clausewitz), elle « inclut un moyen, la violence, et une fin, fixée par la politique » (Aron, 1976, p. 169). Il cite à l'appui de sa thèse ce passage de Clausewitz :

« Que la politique unisse et équilibre en soi tous les intérêts de l'administration intérieure, ceux aussi de l'humanité et tout ce que l'entendement philosophique peut encore faire valoir, nous l'avons admis par hypothèse, car la politique n'est rien d'autre que le simple gestionnaire de tous les intérêts vis-à-vis d'autres États. » (Clausewitz cité par Aron, 1976, p. 172)

Clausewitz devient une référence quasi universelle de la réflexion stratégique. Son œuvre génère une littérature particulièrement abondante du XIX^e siècle à nos jours, « Les études clausewitziennes » qui « sont à l'intersection de plusieurs disciplines : l'histoire militaire, l'histoire des idées politiques, celle de la littérature, les études germaniques, la science politique et, en particulier, la théorie des relations internationales et les études stratégiques, mais aussi la sociologie, la philosophie, voire les sciences économiques et de gestion » (Colson, 2016, p. 7). Son influence touche d'abord la pensée militaire où « la réflexion stratégique change de dimension à tous points de vue. Elle se généralise et s'institutionnalise » (Coutau-Bégarie, 2011, p. 243). Écoles, académies militaires,

³⁸ Pour sa biographie, voir Colson, 2016.

³⁹ Helmuth Karl Bernhard, comte von Moltke (1800-1891), chef du Grand État-Major général de l'Armée prussienne. Son neveu, Ludwig von Moltke occupera le même poste en 1914. Le premier est surnommé Moltke l'Ancien et le second Moltke le Jeune.

publications⁴⁰ se multiplient. Pour la France⁴¹, l'École d'état-major remonte à 1818 mais l'École supérieure de guerre est créée en 1873. Dans un article intitulé « La science de la guerre » publié en 1873 dans le *Journal des Sciences militaires*, le colonel Lewal (1823-1908)⁴² plaide « la transformation de l'enseignement militaire, de spéculatif en positif, d'art en science » :

« La science militaire doit donc être rangée parmi les sciences exactes, auxquelles elle emprunte beaucoup. Comme elles, elle repose sur des axiomes peu nombreux, fondements et source des combinaisons les plus multipliées. » (Lewal, 1873, p. 13)

Tous les états-majors et stratégestes étudient *De la guerre* avec pour modèle l'armée allemande et Moltke l'Ancien. Leurs travaux vont peser directement sur la Grande Guerre. Clausewitz se distingue notamment de Jomini par la dimension philosophique de ses écrits, qui donne à son œuvre la place exceptionnelle qu'elle occupe dans la pensée sur la guerre et la résonance qu'elle trouve – comme nous le voyons plus loin – avec certains auteurs comme Hegel.

Le dernier levier de cette rationalisation est la révolution industrielle. Les armements offensifs offrent des capacités nouvelles. La mitrailleuse démultiplie la cadence de tirs par rapport au fusil. Sidérurgie et chimie transforment l'artillerie, sa puissance de destruction et sa portée (qui atteint désormais plusieurs kilomètres). Le transport mécanique commence à supplanter la force hippomobile et fait faire un bond en matière de capacité et de vitesse. Dans les leçons de la défaite de 1870, il y aura celle d'une maîtrise insuffisante du côté français des possibilités du ferroviaire :

« L'expérience du gouvernement de la Défense nationale venait confirmer la double inadaptation aux exigences de la guerre des conceptions logistiques des militaires dans le domaine des transports d'une part, des installations ferroviaires d'autre part. » (Caron, 1997, p. 426)

Dernier élément, les militaires s'approprient les méthodes organisationnelles de l'industrie qui apportent efficacité et productivité des forces. La guerre de Sécession illustre

⁴⁰ « En France, le *Journal des sciences militaires* et *Le Spectateur militaire* sont rejoints par une revue d'information, la *Revue militaire de l'étranger* (ou *Revue militaire des armées étrangères*) en 1871, puis par la *Revue d'histoire* rédigée à l'état-major de l'Armée en 1899, et par la *Revue militaire générale* en 1907. » (Coutau-Bégarie, 2011, p. 244). Le *Journal des Sciences militaires* et *Le Spectateur militaire* sont plus anciens, leurs créations remontant respectivement à 1825 et 1826 (Coutau-Bégarie, 2011, p. 241).

⁴¹ Voir par exemple *Clausewitz en France. Deux siècles de la réflexion sur la guerre 1807-2007*, livre issu d'une thèse soutenue à l'École pratique des hautes études par le colonel Benoît Durieux, saint-Cyrien, docteur en histoire, breveté de l'École de guerre, diplômé de l'IEP Paris et de l'université de Georgetown.

⁴² Jules Lewal, (1833-1908), stratégeste français. Il participe à la guerre de 1870 en tant que colonel. Il contribue à la création et dirige l'École supérieure de guerre. Général de division, il est brièvement ministre de la Guerre en 1885 dans le gouvernement Jules Ferry. Il publie *Études de guerre* de 1873 à 1879.

ce virage industriel de l'activité guerre. Elle voit par exemple le premier combat naval entre cuirassés, navires à coque en fer et à propulsion à vapeur⁴³.

1.1.2. Les philosophes et une guerre contestée mais magnifiée

Thomas Berns⁴⁴ souligne dans *La Guerre des philosophes* que le sujet « oppose [aux philosophes] une résistante permanente » et qu'ils s'en emparent « tout en recouvrant, en éloignant, en étouffant, voire en neutralisant la conflictualité située au cœur de la guerre » (Berns, 2019, p. 7). La philosophie du XIX^e siècle propose tout un ensemble de discours sur la guerre qui vont du pacifisme au bellicisme.

L'essai d'Emmanuel Kant *Vers la paix perpétuelle, essai philosophique*⁴⁵, publié en 1795, affiche à la veille d'un siècle guerrier une ambition de paix pour le monde. Alexis Philonenko (1932-2018), philosophe français, spécialiste de Kant et auteur d'un *Essai philosophique de la guerre*⁴⁶ rappelle que le XVIII^e siècle a vu plusieurs projets de ce genre en Allemagne (J.F. von Palthen, 1758) et en France (l'abbé de Saint-Pierre, 1742). Mais il souligne le moment remarquable de sa publication alors que la Révolution française voit chuter Robespierre et signer la paix de Bâle⁴⁷. Il soutient que c'est cet ouvrage qui « attira le regard de la France sur l'œuvre de Kant » (Philonenko, 2003, p. 31).

Le texte de Kant, assez court⁴⁸, propose une série d'articles, six articles *préliminaires* suivis de trois articles *définitifs*, complétés par des *adjonctions*, un *appendice* et des notes. Les premiers articles contiennent des propositions très concrètes comme « les armées permanentes (*Miles perpetuus*) doivent, avec le temps, disparaître complètement » (Kant, 1985, p. 51) ou « Aucun État ne doit s'immiscer par la violence dans la constitution d'un autre État » (Kant, 1985, p. 52). Les articles définitifs sont plus généraux. Le premier stipule que la constitution civile des États doit être républicaine, le deuxième que « le droit

⁴³ Le combat de Hampton Roads de 1862 entre le CSS *Virginia* et l'USS *Monitor*.

⁴⁴ Professeur de philosophie politique à l'Université de Bruxelles.

⁴⁵ Le titre allemand *Zum ewigen Frieden. Ein philosophischer Entwurf* est qualifié d'« étonnamment polysémique » (p. 49) dans la publication utilisée ici pour les citations, celle de la collection « Les classiques de la philosophie » au Livre de Poche. Les titres français varient légèrement autour de l'expression traditionnelle de « La paix perpétuelle » : *Projet de paix perpétuelle, essai philosophique* (Jansen & Perronneau, 1796), *Essai philosophique sur la paix perpétuelle* (Fishbacher, 1880), *Pour la paix perpétuelle. Projet philosophique* (Le Livre de Poche, 1985), *Projet de paix perpétuelle* (Vrin, 2002).

⁴⁶ Philosophe et historien de la philosophie, spécialiste de la philosophie allemande, auteur notamment de *L'Œuvre de Kant* en deux volumes chez J. Vrin (1969-1972). Son *Essai sur la philosophie de la guerre* regroupe un certain nombre d'articles parus dans différentes revues, *Revue Guerre et Paix*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, *Revue de Théologie et de Philosophie*, *Études polémologiques* (Philonenko, 2003, p. 12).

⁴⁷ La France révolutionnaire signe en 1795 deux traités de paix avec d'une part la Prusse et de l'autre l'Espagne.

⁴⁸ Cinquante pages dans le format de poche.

international doit être fondé sur un fédéralisme d'États libres », le troisième précise les limites du *droit cosmopolite*⁴⁹ » (Kant, 1985, p. 55-64).

Pour Philonenko, Kant exprime un projet volontariste où « l'homme passerait, enfin, d'une histoire déterminée par la guerre, c'est-à-dire d'une *histoire dialectique* à une histoire fondée sur la paix et comme telle *non-dialectique*. » (Philonenko, 2003, p. 42). Mais cela lui apparaît comme « la réponse que l'âge classique pouvait donner au problème de la guerre et de la paix » alors qu'un « nouvel âge de l'esprit humain s'annonce » (Philonenko, 2003, p. 50).

Le texte reçoit un accueil immédiat très favorable. Le premier tirage est rapidement épuisé. Il y en aura douze de la vie de l'auteur. Il est traduit en danois, en anglais et en français.

« Kant reste bien le point de référence obligé dans toute discussion sur la guerre et la paix, qui se poursuit sans interruption jusqu'en 1815. » (Lefebvre dans Kant, 1985, p. 10)

Mais son impact sur le monde du XIX^e siècle apparaît limité. Le pacifisme tend certes à se structurer : des sociétés de paix, la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté sont créées ; des congrès internationaux se tiennent à Londres (1843), Bruxelles (1848), Paris (1849) ; la première conférence de paix de La Haye se tient en 1889. Elle « s'attache à fonder la paix sur une organisation juridique du monde » ; la deuxième (1907) échoue sur un traité d'arbitrage obligatoire mais fait adopter l'expression de « Société des Nations » (Tixier, 2017, p. 1317). Le droit des conflits armés marque quelques avancées : la convention de Genève (1864) pour l'amélioration du sort des blessés, inspirée par Henry Dunant (1828-1910)⁵⁰ ou la Déclaration de Saint Pétersbourg (1868) sur l'interdiction des balles explosives et incendiaires (David, 2017, p. 414-415). Mais ces résultats paraissent maigres. Charles Lemonnier (1806-1891), philosophe, saint-simonien⁵¹, déplore dans sa préface de la réédition de l'ouvrage en 1880 « l'oubli dans lequel l'*Essai* demeure encore enseveli » (Lemonnier dans Kant, 1880, p. ix). Le véritable premier résultat de ces efforts de paix sera la Société des Nations (SDN) à l'issue de la Première Guerre mondiale.

⁴⁹ « droit s'appliquant aux nations dans leurs relations respectives mais aussi aux individus en tant que membres de la "grande famille" de l'humanité » (Marc Belissa et Florence Gauthier, « Kant, le droit cosmopolitique et la société civile des nations », *Annales historiques de la Révolution française* [en ligne], 317 | juillet-septembre 1999).

⁵⁰ Henry Dunant, suisse naturalisé français. La vue du sort des blessés à la bataille de Solferino (1859), à laquelle il assista est à l'origine de la Croix-Rouge internationale.

⁵¹ Il est l'auteur notamment de *Les États-Unis d'Europe* (1872).

Des philosophes prolongent l'*Essai* : Friedrich Gentz (1764-1832), disciple de Kant, dans un écrit « Sur la paix perpétuelle » (1800) ou Jean-Paul⁵² (1763-1825) et sa *Déclaration de guerre à la guerre* (1809)⁵³. Mais l'idéologie de l'État national se met en place au tournant du siècle dans la pensée allemande avec Johann Fichte (1762-1814), autre disciple de Kant (Kant, 1985, p. 139). Face à un pacifisme volontariste qui vise à éliminer la guerre, d'autres discours la légitiment voire en font l'apologie. Charles Letourneau dans son ouvrage *La guerre dans les diverses races humaines* (1895) dénonce plus particulièrement Joseph de Maistre, et son « satellite » Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865).

Le comte Joseph de Maistre⁵⁴ (1753-1821) est un adversaire déterminé de la Révolution française. Il s'oppose aux Lumières et notamment à la vision du contrat social de Rousseau⁵⁵ et représente un courant résolument conservateur. Il proclame dans *Les Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* (1821) que « La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde ». La guerre a une fonction rédemptrice pour un homme en décadence du fait des excès de la civilisation et qui reste soumis à la puissance divine universelle (Venesson, 2017, p. 157).

D'une autre nature est la position de Georg Hegel (1770-1831), figure majeure de la philosophie allemande. Selon Philonenko, Hegel partage avec le Rousseau du *Discours sur les sciences et les arts* une « admiration de la guerre » et un « profond scepticisme » sur les projets de paix perpétuelle (Philonenko, 2003, p. 69). Hegel propose une glorification du courage et de la guerre pour l'individu et la société :

« La guerre a cette signification supérieure que par elle [...] Non seulement les peuples sortent renforcés de la guerre, mais de plus les nations, qui, sont en elles-mêmes hostiles les unes aux autres, trouvent grâce à la guerre à l'extérieur la paix au-dedans. » (Hegel cité par Philonenko, 2003, p. 66)

Par ailleurs, elle est une force au service de l'histoire. Philonenko reprend la formule « L'histoire est le tribunal du monde » pour souligner que dans la pensée hégélienne « la valeur de la guerre, c'est la valeur de l'histoire » (Philonenko, 2003, p. 71). Jean Guitton (1901-1999), philosophe, écrivain et académicien français rappelle dans *La Pensée et la Guerre*⁵⁶ l'enthousiasme de Hegel après avoir vu Napoléon à Iéna :

⁵² Nom d'auteur de Johann Paul Friedrich Richter, romancier et philosophe allemand.

⁵³ Pour ces deux textes, voir Kant, 1985, p. 141-150.

⁵⁴ Le comte Joseph de Maistre, né dans une Savoie indépendante (qui est envahie par les troupes françaises en 1792), est un homme politique, philosophe et franc-maçon.

⁵⁵ Voir Encyclopaedia Britannica.

⁵⁶ Ce livre reprend des conférences faites par Guitton à l'École supérieure de guerre entre 1953 et 1969. Les éléments mentionnés ici sont repris de la conférence intitulée « La pensée hégélienne et la conduite de la guerre ».

« C'est une chose merveilleuse que de voir personnifiée l'âme du monde, que de voir un tel individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, étend sa main sur le monde et le domine. » (Hegel cité par Guitton, 2017, p. 164-165)

Guitton souligne la conséquence de la dialectique hégélienne dans l'approche de la guerre car chez Hegel « la contradiction est source de progrès et de synthèse » :

« Si on transposait cette haute et pure conception de l'ordre des idées dans celui des faits et des actes nationaux, on obtenait facilement l'idée que la guerre est la loi permanente des relations, qu'il ne faut pas s'en surprendre, ni même travailler à la diminuer, puisque le bien suprême ne peut sortir que de l'extrême opposition. Ainsi la différence entre la paix et la guerre est abolie, non pas parce que tout devient à certains égards paix, même la guerre [...] mais parce que tout, à certains égards, est guerre, même la paix. » (Guitton, 2017, p. 181)

C'est à côté de Hegel que la dimension philosophique de Clausewitz est généralement positionnée. Ce dernier apparaît dans les ouvrages de Berns et Philonenko sur la philosophie et la guerre. Mais il est également le cœur de sujet de travaux de philosophes, *Penser la guerre, Clausewitz* de Raymond Aron (1976) ou *Achever Clausewitz* de René Girard (2007). Hegel et Clausewitz meurent la même année en 1931. Le premier n'a donc pas pu lire *De la guerre* ; le second ne se réclame pas du premier. Berns retient pourtant la proximité de ces deux pensées :

« Chez Hegel, la guerre est donc considérée comme le passage nécessaire pour penser une véritable politique et pour penser l'État à l'aune de l'histoire du monde. Chez Clausewitz, la politique, est ce à partir de quoi doit se penser toute guerre, quand bien même cette dernière ne cesserait de vouloir s'en affranchir. Guerre et politique sont donc fondamentalement liées, et c'est ce lien considéré comme fondamental qui sera désormais l'objet de la philosophie, un objet infiniment réversible. » (Berns, 2019, p. 239)

L'ouvrage de Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), *La Guerre et la Paix*, paraît en 1861 et fait scandale. Philosophe, journaliste, autodidacte issu de milieu ouvrier, l'auteur au style polémique et provocateur se revendique anarchiste et se rend célèbre par la formule « la propriété, c'est le vol⁵⁷ ». Son « Salut à la guerre » (Proudhon, 2012, p. 99) est d'abord un hommage à celle-ci car « Chez tous les peuples, la guerre se présente à l'origine comme un fait divin » (Proudhon, 2012, p. 97). Dans cet hommage, il reprend les arguments sur la noblesse et l'élévation de l'homme de Hegel ou Maistre. Il avance « La théorie du droit de la force » (Proudhon, 2012, p. 195-203) en vertu duquel « le plus fort a droit, en certaines circonstances, à être préféré au plus faible » (Proudhon, 2012, p. 198). Ce droit de la force est « la souche et le fondement de toute espèce de droit » (Proudhon, 2012, p. 200) et engendre le droit de la guerre. Proudhon termine ainsi son apologie de la guerre :

⁵⁷ Voir *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du droit et du gouvernement*, Librairie de Prévot, 1841.

« La guerre sans haine ni injure entre deux nations généreuses, pour une question d'État inévitable et de toute autre manière insoluble ; la guerre, comme revendication du droit de la force, de la souveraineté qui appartient à la force : voilà, je ne m'en cache pas ce qui me semble à moi l'idéal de la vertu humaine et le comble du ravissement. Qui oserait parler ici de *voleurs* et d'*assassins* ? » (Proudhon, 2012, p. 219)

Philonenko explique comment Proudhon retourne sa propre argumentation pour prôner la fin de la guerre. Il montre que « la guerre a été pervertie » (Philonenko, 2003, p. 160) par la ruse ou le matérialisme de la bataille. Il dénonce « la bestialité de la guerre » (Philonenko, 2003, p. 163) et se lance à la recherche de sa cause première qu'il identifie dans le paupérisme et les inégalités économiques :

« La cause première de la guerre, avons-nous dit, est le paupérisme. [...] Supprimez la cause première de la guerre, elle n'existe pas, elle n'a plus de raison d'être. Or comme le paupérisme ne semble pas pouvoir jusqu'ici être éteint [...] la guerre ne peut pas être éliminée. » (Proudhon cité par Philonenko, 2003, p. 176)

La conclusion de Proudhon est alors qu'il faut transformer la guerre et il propose de « substituer à l'héroïsme guerrier l'héroïsme industriel » (Philonenko, 2003, p. 179). Mais étrangement, de ce livre qui se veut pacifique⁵⁸, les passages les plus cités sont ceux relatifs à l'éloge de la guerre, donnant à l'auteur une réputation de belliciste.

1.1.3. Le discours politique et la guerre justifiée

Le discours militaire et le discours philosophique concourent pour renforcer la position du politique : d'un côté la subordination du fait guerrier au fait politique, de l'autre la guerre admise comme une force légitime de l'histoire.

Les hommes politiques vont se saisir de ces discours et les réinterpréter. On peut en trouver une lecture militaire chez Jean Jaurès (1859-1914) dans *L'Armée nouvelle* (1911)⁵⁹. Non seulement il a lu Clausewitz, mais il en a étudié les interprétations des différents penseurs militaires français :

« Ce qui est remarquable dans ces écrits, au-delà de la pertinence de l'analyse militaire de Jaurès, c'est la culture militaire qu'ils révèlent. De Clausewitz, il a lu non seulement le *Traité De la Guerre* mais aussi plusieurs campagnes ; il a lu également les ouvrages de Gilbert, Langlois, Maillard, Goltz, Bernhardi⁶⁰. » (Durieux, 2008, p. 318)

⁵⁸ Tolstoï s'inspira de Proudhon pour le titre de son roman *Guerre et Paix*.

⁵⁹ Voir Benoît Durieux, *Clausewitz en France*, p. 167, 312, 313, 318.

⁶⁰ Capitaine Gilbert, auteur d'« une étude sur Clausewitz » dans la *Nouvelle Revue* (1887) ; Général Langlois, directeur de l'École supérieure de guerre (ESG) ; colonel Maillard, enseignant à l'ESG ; le colonel von Goltz et le général von Bernhardi sont deux officiers allemands dont les ouvrages ont été traduits en français.

Il leur apporte la contradiction pour critiquer le dogme de l'offensive en vigueur dans les états-majors et réaffirmer notamment la supériorité de la défensive⁶¹ :

« Du capitaine Gilbert au général Langlois, tous les critiques militaires en faveur dans notre armée et qui inspirent l'enseignement de nos hautes écoles, conseillent l'offensive, sans prendre garde quelle sera la contrepartie misérable, la réplique nécessairement inférieure de l'offensive allemande et que c'est ailleurs, dans la concentration totale de la nation armée, que sera la ressource géniale, la victorieuse originalité de la France. En parlant d'offensive, ils se croient audacieux ; ils ne sont que timides, et leur pensée routinière est à la discrétion des pensées et des mouvements de l'adversaire au moment même où elle croit s'en affranchir. Pour cette ombre vaine d'une fausse offensive qui ne serait qu'un plagiat impuissant et funeste, ils négligent d'organiser vraiment la défense de la France par la mise en œuvre simultanée et totale de ses forces. » (Jaurès, 1911, p. 152-153)

Plus radical est ce qui va être dénommé par le retournement de la formule de Clausewitz, expression qui recouvre le fait d'inverser dans la phrase les deux termes de guerre et de politique, cette dernière devenant la continuation de la guerre. Le sens de l'histoire hégélien est d'abord réinterprété par Marx et Engels dans une perspective révolutionnaire : « la guerre et la violence sont les moteurs de l'histoire et du changement politique et social » (Holeindre, 2011, p. 6). Dans un deuxième temps, la formule est retournée par Lénine, dans la continuité de l'approche révolutionnaire, mettant en premier la guerre, en second la politique, qui consiste à poursuivre l'action de la guerre par d'autres moyens.

« [...] la tentation est grande de considérer la guerre non pas comme le moyen politique dont on fait usage dans les situations extrêmes, mais comme la donnée essentielle à partir de laquelle fonder l'ordre politique. C'est ce que [fait] Lénine avec le concept de "guerre révolutionnaire" ce qui [le] conduit [...] à retourner la Formule de Clausewitz. » (Holeindre, 2011, p. 5)⁶²

Enfin la justification de la guerre va également trouver des arguments nouveaux dans une anthropologie qui avalise l'inégalité des races et des peuples dans une histoire progressiste de l'humanité. Au plan théorique, la guerre est vue comme nécessaire et utile par le progrès qu'elle a généré. Elle est l'un des moteurs du processus civilisationnel selon Walter Bagehot

⁶¹ Conformément à Clausewitz qui soutient que la défensive offre un avantage théorique de principe (Clausewitz, p. 399).

⁶² Lénine semble être le premier mais n'est pas le seul à retourner la formule de Clausewitz. Holeindre mentionne également le maréchal Ludendorff, chef des armées allemandes de 1916 à 1918 et son concept de guerre totale et plus récemment Michel Foucault qui avance : « Je crois que ce à quoi on doit se référer, ce n'est pas au grand modèle de la langue et des signes, mais de la guerre et de la bataille. L'historicité qui nous emporte et nous détermine est belliqueuse ; elle n'est pas langagière. » (Foucault cité par Holeindre, 2011).

(1826-1877)⁶³, « one of the most influential journalists of the mid-Victorian period⁶⁴ », qui constate que la force militaire s'est accrue sans discontinuer :

« La cause de ce progrès continu est très simple. La nation la plus forte a toujours vaincu la plus faible, parfois la subjuguant, toujours la dominant. Tout gain intellectuel, si je puis parler ainsi, que faisait une Nation, était dans les temps les plus anciens, employé, dépensé à la guerre. La guerre en était l'unique placement. Tout le reste dépérissait. [...] La conquête améliorait le genre humain par le mélange, le croisement des forces. La trêve armée, qui portait alors le nom de paix, l'améliorait par la concurrence des procédés d'éducation et la création d'une puissance nouvelle qui en résultait. » (Bagehot, 1875, p. 53-54)

Le monde civilisé est donc le résultat d'un long processus de progrès où la guerre a fait un travail de sélection. La guerre est encore utile au XIX^e siècle, car elle permet d'exporter le progrès et les bienfaits du monde civilisé aux populations inférieures. La guerre permet l'expansion et la construction de nouveaux empires. Un extrait des débats à l'Assemblée nationale qui opposent Jules Ferry (1832-1893) à Georges Clemenceau (1841-1929) sur la conquête de Madagascar⁶⁵ illustre l'argumentaire :

« M. Jules Ferry. Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit parce qu'il y a un devoir pour elles.

Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures... (Marques d'approbation sur les mêmes bancs à gauche – Nouvelles interruptions à l'extrême gauche et à droite.)

.../...

M. Jules Ferry. Est-ce que vous pouvez nier, est-ce que quelqu'un peut nier qu'il y a plus de justice, plus d'ordre matériel et moral, plus d'équité, plus de vertus sociales dans l'Afrique du Nord depuis que la France a fait sa conquête ?

M. Clemenceau. C'est très douteux.⁶⁶ » (JORF, 1885, p. 1668)

En conclusion, ce siècle très belliqueux voit se renouveler les discours militaires, philosophiques et politiques sur la guerre. La chose militaire s'est rationalisée et institutionnalisée. La stratégie semble atteindre le statut de science. La guerre se civilise et admet son rôle de moyen au service d'une fin décidée par le politique. Sa légitimité en sort renforcée. Si le pacifisme la conteste et rationalise lui-aussi son discours, il ne fait pas

⁶³ Walter Bagehot (1826-1877), journaliste politique, rédacteur en chef de *The Economist* et essayiste renommé, publie en 1872 *Physics and Politics, or Thoughts on the Application of the Principles of Natural Selection and Inheritance to Political Society*, titre traduit en français par *Lois scientifiques du développement des nations : dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité* (1875).

⁶⁴ « L'un des journalistes les plus influents de la mi-période Victorienne », *Encyclopaedia Britannica*.

⁶⁵ L'île de Madagascar est l'objet d'une rivalité entre la France et l'Angleterre. Une première expédition française aboutit à un protectorat sur la monarchie en place (1885). La deuxième se termine par la destitution de la reine et l'annexion de l'île sous l'autorité du général Gallieni (1849-1916) qui en devient le gouverneur (1897). Voir aussi Général Gallieni, *La Pacification de Madagascar* (opérations d'octobre 1896 à mars 1899), 1900. Ouvrage rédigé d'après les archives de l'état-major du corps d'occupation, par F. Hellot, Librairie militaire R. Chapelot et C^e.

⁶⁶ JORF, p. 1668, 29 juillet [Chambre], Débats parlementaires, Année 1885. Voir également Lebrun et Pisani-Ferry, 2014, p. 216-221.

obstacle à un recours à la guerre qui apparaît comme une entreprise humaine raisonnée et raisonnable.

1.2. La préhistoire, l'homme préhistorique, la violence et la guerre

L'homme préhistorique apparaît aux yeux de la science dans la seconde partie du XIX^e siècle et se dévoile progressivement au fur et à mesure de l'interprétation de deux types de fossiles, les outils et les restes humains. Aux premiers, la preuve de l'existence d'un homme antédiluvien et les traces de ses activités, aux seconds la description des caractéristiques physiques de cet ancêtre. Aucune preuve de guerre ne ressort de ces premiers documents. L'idée que la guerre préhistorique ait pu exister est le résultat d'une construction. L'interrogation initiale repose sur une forme d'actualisme : Si ce comportement existe aujourd'hui, pourquoi n'aurait-il pas existé chez l'homme préhistorique ? Dans cette partie, nous mettons en évidence comment la préhistoire passe de cette interrogation à l'hypothèse scientifique de l'existence d'une violence généralisée et à une de ses applications, la guerre. La démarche repose majoritairement sur la comparaison avec les sociétés primitives. Dans un premier temps, nous rappelons l'idée déjà établie d'une violence inhérente à l'origine de l'homme, puis nous montrons comment le comparatisme permet d'établir le lien entre la violence des sociétés primitives et préhistoriques. Enfin nous voyons comment la guerre primitive est documentée par l'ethnographie.

1.2.1. Violence originelle ou primitive

Wiktor Stoczkowski dans *Anthropologie naïve, anthropologie savante* (1994) montre qu'« une préhistoire “imaginaire” ... a précédé l'essor de la préhistoire “savante” » (Stoczkowski, 2001, p. 15). Il la fait remonter à la seconde moitié d'un XVIII^e siècle empreint d'optimisme et de progrès et aux philosophes des Lumières voyant une nature originelle essentiellement hostile à l'homme :

« Une nature hostile, avec son lot d'animaux agressifs, la condition pitoyable des hommes primitifs, et la genèse pragmatique de la culture, engendrée par une nécessité élémentaire. » (Stoczkowski, 2001, p. 24)

La condition de l'homme primitif se trouve confirmée par le contact avec les populations sauvages, qui montrent concrètement ce qu'est l'homme sans la civilisation. Des navigateurs

ou des conquérants apportent le témoignage de leurs attitudes belliqueuses et de leurs mœurs violentes. La pratique anthropophage est souvent mise en avant pour montrer leur état inférieur ou leur retard civilisationnel.

Des récits plus développés suivent avec des explorateurs et surtout les missionnaires religieux.

L'explorateur géographe français André Thévet (1516-1590) publie *Les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs terres et isles découvertes de nostre tems* (1557). Le pasteur calviniste Jean de Léry (1536-1613) rejoint la colonie française (aujourd'hui Rio) et raconte dans *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique* « les mœurs et façons de vivre étranges des Sauvages » :

« Non pas, quant à ces Barbares, qu'ils se facent la guerre pour conquerir les pays et terres les uns des autres, car chacun en a plus qu'il ne luy en faut : moins que les vainqueurs pretendent de s'enrichir des despouilles, rançons, et armes des vaincus : ce n'est pas di-je tout cela qui les meine. Car, comme eux mesmes confessent, n'estans poussez d'autre affection que de venger, chacun de son costé, ses parens et amis, lesquels par le passé ont esté prins et mangez, à la façon que je diray au chapitre suyvant, ils sont tellement acharnez les uns à l'encontre des autres, que quiconque tombe en la main de son ennemy, il faut que sans autre composition, il s'attende d'estre traité de mesme : c'est-à-dire assommé et mangé. » (Léry, 1578, p. 219)

La [figure 1 \(planche 1.1\)](#) illustre son propos. Deux guerriers, entièrement nus, armés l'un d'un casse-tête, l'autre d'un arc, affichent une musculature impressionnante, avec des scarifications sur les cuisses et la poitrine. À leurs pieds, une tête coupée complète ce tableau de nature à montrer leur sauvagerie et leur férocité.

Jean Staden, marin allemand fait prisonnier par les Tupinambas, promis au festin anthropophagique, raconte ses neuf mois de captivité avant d'en réchapper dans *Hans Staden: The True History of his Captivity* (1557). La [figure 2 \(planche 1.1\)](#) présente une scène d'anthropophagie : une foule nombreuse d'hommes et de femmes tous entièrement nus, dont certains brandissent des membres coupés, se bouscule pour assister au spectacle d'un tronc éventré qui cuit au-dessus d'un feu.

Cette condition de nature renvoie à une origine animale de l'homme, laquelle correspond également à un imaginaire anthropologique ancien : « L'idée de la condition animale – disons plutôt bestiale – de nos ancêtres fait partie du patrimoine classique de l'anthropologie naïve » même si le XVIII^e siècle apporte une correction importante. « L'homme a bien débuté comme animal, mais ce fut un animal particulier, dont la forme s'apparentait à celle du singe » (Stoczkowski, 2001, p. 53).

Le XIX^e siècle apporte deux révolutions scientifiques. La première est celle de la preuve de l'antiquité de l'homme : « la préhistoire imaginaire s'est trouvée confrontée à des traces de la préhistoire réelle » (Stoczkowski, 2001, p. 35). Pour la violence et la guerre, les preuves archéologiques vont rester hypothétiques et débattues pendant longtemps. Les armes ne semblent fournir d'éléments clairs qu'à l'âge des métaux avec l'identification d'armes offensives (l'épée) et défensives (casque, cuirasse) ; les armes de pierre peuvent être outils de chasse avant tout usage d'agression interhumain. L'interprétation des blessures sur les squelettes est techniquement difficile et largement controversée. Dès 1856, John Thurnam (1810-1873), médecin et archéologue britannique, diagnostique des traces de sacrifices sur un crâne de l'âge de Pierre (Schulting & Fibiger, 2012, p. 1). Son hypothèse est contestée par George Rolleston (1829-1881)⁶⁷ :

« I have further to remark that fractured surfaces such as those described by Dr. Thurnam, and interpreted by him as indicating slaughter of victims at the funeral of a chief, may be and often are found in skulls of skeletons buried singly and in skulls buried with relics, provided that they have been subjected to pressure from the shifting of soil or the downward settling of stones upon them⁶⁸. »
(Rolleston⁶⁹, 1877, p. 689)

Les découvertes de traces de blessures sur des ossements fossiles vont se multiplier, notamment en France⁷⁰. Il s'agit le plus souvent de cas individuels où le lien avec une activité guerrière reste à prouver. Les sites portant témoignage de violences collectives apparaissent plus tardivement, Krapina (Croatie, 1895) avec l'hypothèse débattue de cannibalisme et le dépôt de têtes d'Ofnet (Bavière, Allemagne, 1909)⁷¹.

La deuxième révolution, le darwinisme, relance et rénove le débat sur l'animalité. Dans *L'homme préhistorique, Images et imaginaire* (Ducros & Ducros, 2000), Claude Blanckaert explicite « les représentations analogiques de l'homme fossile dans la première moitié du XIX^e siècle », souligne le « contingent de métaphores » et voit une humanité primitive

⁶⁷ George Rolleston, professeur d'anatomie et de physiologie à Oxford, darwinien, proche de Thomas Huxley (1825-1895) qui fut surnommé le « bouledogue de Darwin ».

⁶⁸ « J'ai ensuite à faire remarquer que des surfaces fracturées comme celles décrites par le Dr Thurnam, et interprétées par lui comme indiquant le massacre de victimes lors des funérailles d'un chef, peuvent être et sont souvent trouvées sur les crânes de squelettes enterrés seuls et sur ceux enterrés avec des reliques, pourvu qu'ils aient été soumis à des pressions dues à des mouvements du sol ou l'enfoncement de pierres au-dessus d'eux. »

⁶⁹ Rolleston fournit dans cet appendice un rappel des découvertes de crânes aux « supposées » blessures *ante mortem*. Avant Thurnam, il en mentionne deux, la première en 1801 à Bowls Barrow (trad. tumulus), près de Heytesbury dans le Wiltshire, comté du sud-ouest de l'Angleterre et la deuxième en 1817 à Round Barrow, près de Stonehenge (Rolleston, 1877, p. 684).

⁷⁰ Voir [1^{re} partie, chap. 2, § 2.1.2.](#)

⁷¹ Voir [annexe 5.](#)

réfléchi « sur le mode de l'altérité, de l'écart, du moins-homme, du sous-homme » (Blanckaert, 2000, p. 53).

L'image de l'homme bestial reste durablement dans les représentations. Deux sculptures d'Emmanuel Fremiet (1824-1910), par exemple, illustrent cette vision à la fin du XIX^e siècle. Dans la première ([planche 1.1, fig. 3](#)), un sauvage nu est en train d'être étranglé par un grand mâle orang-outan, sous le regard d'un jeune. Dans la deuxième ([planche 1.1, fig. 4](#)), un homme de l'âge de pierre, à la stature herculéenne, vêtu d'un seul cache-sexe, brandit la tête d'un ours. Les deux scènes montrent ainsi la similitude de conditions (nudité) et la lutte pour la vie qui confronte l'homme à son proche rival, l'animal.

1.2.2. Le comparatisme ethnographique et la violence

1.2.2.1. Le comparatisme du XVIII^e siècle

Au XVIII^e siècle, Joseph-François Lafitau (1681-1746), missionnaire jésuite, botaniste, se fait observateur des peuples et produit une étude comparative⁷² des mœurs des Iroquois de Nouvelle France⁷³ dans *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (1724). Son ouvrage soutient une ressemblance entre les religions et coutumes des Amérindiens et du monde gréco-romain (Trigger⁷⁴, 2018, p. 111). Le tome 2 comprend un long chapitre sur la guerre (Lafitau, 1724, t. 2, p. 161-310). Après avoir rapproché le dieu Areskoui à l'Arès des grecs ou le Mars de Thraces pour placer les Hurons et Iroquois « au plus près du Dieu de la guerre », il voit dans le jeu des alliances des différentes nations amérindiennes une similitude avec la Gaule méridionale dépeinte par Diodore de Sicile. Il mentionne les motifs de conflits, les modalités de déclenchement, les armes (l'arc dont l'invention est attribuée aux Crétois, le casse-tête, le javelot, le bouclier, la cuirasse et le casque), les tactiques (« guerre de surprise, à la façon des Parthes », (Lafitau, 1724, t. 2, p. 247), les rites (danses, peintures). Les longues expéditions en canoé et pirogues sur les voies fluviales du Canada lui rappellent celle des Argonautes :

« J'ai un plaisir singulier à lire le poème d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance parfaite que je trouve dans toute la suite de l'ouvrage, entre ces Héros fameux de l'antiquité & les Barbares du temps

⁷² Le comparatisme ethnographique n'apparaît qu'au XIX^e siècle Mais on peut parler de comparatisme pour le XVIII^e (Coye, 1997, p. 42-43).

⁷³ Capitale Québec.

⁷⁴ Bruce Trigger (1937-2006) était professeur au département d'anthropologie de la McGill University (Montréal). Son ouvrage *A History of Archeological Thought* sort en 1989. La seconde édition est publiée en 2006 et rééditée à quatre reprises (2008, 2009, 2010 et 2018).

présent, dans leurs voyages et dans leurs entreprises militaires. » (Lafitau, 1724, t. 2, p. 199)

Au-delà du combat lui-même, il expose les mauvais sorts réservés aux vaincus depuis la simple exécution des inutiles (vieillards, enfants, handicapés) aux tortures et maltraitements des corps (bûcher, scalp, décapitation) et les rapproche des pratiques des Scythes rapportées par Hérodote selon lequel « Un scythe boit du sang du premier prisonnier qu'il fait et il présente au roi les têtes de tous ceux qu'il a tués dans le combat » (Lafitau, 1724, t. 2, p. 257). Les survivants sont ramenés au village comme esclaves où leur destin le plus probable est celui du sacrifice dans d'horribles supplices et de finir comme repas anthropophage. Ce retour des vainqueurs et ces débauches de férocité sont longuement décrits (Lafitau, 1724, t. 2, p. 263-310) et de nature à mettre en évidence l'extrême violence des populations sauvages, le rappel de l'existence de telles pratiques dans l'antiquité méditerranéenne soulignant le progrès résultant du processus de civilisation. Ce chapitre contient tous les différents thèmes qui contribuent à décrire la guerre primitive et dont certains (les armes, l'anthropophagie) serviront plus particulièrement d'appui à une démarche comparative.

1.2.2.2. Le comparatisme ethnographique

Au début de notre période d'étude, paraît un ouvrage qui affiche également dans son titre une démarche comparative, *Prehistoric Man, Researches into the Origin of Civilisation in the Old and the New World* (1862). Il est réédité à plusieurs reprises (1865, 1876). L'auteur Daniel Wilson (1816-1892) est un Écossais qui réorganise une collection de la Society of Antiquaries of Scotland à Edinbourg en utilisant le système des trois âges de Christian J. Thomsen (1788-1865)⁷⁵ et publie *The Archaeology and Prehistoric Annals of Scotland* (1851)⁷⁶. Deux ans plus tard, il s'en va comme enseignant à l'University College de Toronto et commence à étudier les populations indigènes du Canada. Il revendique cette double expérience de la préhistoire et de l'ethnologie :

« After long investigation of the archaeology and ethnology of Britain, and to some extent of Europe at large, it was the Author's fortune to be transferred to a young colony of the New World, from whence, during the last twelve years, he has looked on many novel phases of life, strikingly contrasting with all that had previously excited his interest and attracted his study. During the same period many zealous observers have been striving to recover the traces of Man in that strange era of Europe's unchronicled centuries, which long preceded all beginnings of history. But while their researches are being rewarded by

⁷⁵ Système des trois âges de Pierre, Bronze et Fer. Voir Trigger, 2018, chapitre 4, « The beginnings of Prehistoric Archaeology », p. 121-133.

⁷⁶ Trigger lui attribue l'invention du mot *Prehistory* (Trigger, 2018, p. 133). Blanckaert relativise cette paternité dans « Nommer le préhistorique au XIX^e. Linguistique et transfert lexicaux » (Blanckaert, 2017, p. 66).

discoveries of the profoundest interest, every fresh disclosure confirms the impression produced on the Author's mind in reference to the aboriginal tribes, and the native arts and customs of the American continent: that he had previously realized much in relation to a long obliterated past of Britain's and Europe's infancy, which he has there found reproduced as a living reality⁷⁷. » (Wilson, 1865, p. xvii)

Il utilise l'image selon laquelle la vision américaine offre une parallaxe de l'homme européen à l'aube de la préhistoire, ce qui signifie selon l'étymologie du mot que les différences ne sont dues qu'au changement de position de l'observateur. Il précise plus loin que « man appears there still in the initial stages of savage life⁷⁸ » (Wilson, 1865, p. 1), soit un niveau de développement « such a type of unprogressive life as the nomades of the Asiatic steppe⁷⁹ » (Wilson, 1865, p. 10). Il positionne ainsi les Indiens d'Amérique dans l'âge de pierre mais souligne un point de méthode, supposant la nécessaire existence de traces comparables d'un stade correspondant dans la préhistoire britannique :

« Such therefore appears to me to be a condition of things, the comparison of which with traces of a corresponding stage in the early ages of Britain, may be of use in clearing the subject from much confusion⁸⁰. » (Wilson, 1865, p. 123)

Sur le thème du comparatisme ethnographique, l'histoire de la discipline a fait une place prépondérante⁸¹ à Sir John Lubbock (1834-1913), « the most influential work dealing with archaeology published during the nineteenth century » (Trigger, 2018, p. 171) :

« Lubbock and other archaeologists argued that ethnographic evidence provided an easy way to achieve a rounded understanding of how people had lived in prehistoric times. They believed that, so long as archaeological data, in the form of diagnostic artifacts, could reveal the level of development that a particular culture had reached, ethnographic data concerning modern societies at the same stage of development were capable of supplying all the information that was

⁷⁷ « Après de longues investigations dans l'archéologie et l'ethnologie britanniques, et d'une certaine manière de toute l'Europe, ce fut la chance de l'Auteur d'être transféré vers une jeune colonie du Nouveau Monde, d'où, pendant ces douze dernières années, il a regardé de nouvelles phases de la vie, contrastant de façon frappante avec tout ce qui avait auparavant excité son intérêt et focalisé ses études. Pendant la même période, beaucoup d'observateurs zélés se sont efforcés de retrouver les traces de l'Homme dans cette période étrange de siècles européens restés sans chroniques, qui ont longtemps précédé tous les commencements de l'Histoire. Mais pendant que leurs recherches sont récompensées par des découvertes du plus profond intérêt, chaque nouvelle révélation confirme l'impression produite dans l'esprit de l'Auteur en référence aux Tribus Aborigènes, et les arts et coutumes du continent Américain : ce qu'il avait auparavant réalisé en grande part en relation avec un long passé caché d'une enfance britannique et européenne, qu'il a trouvé reproduit ici comme une réalité vivante. »

⁷⁸ « l'homme apparaît ici dans les phases initiales de la vie sauvage ».

⁷⁹ « un mode de vie aussi retardé que celui des nomades de la steppe asiatique ».

⁸⁰ « Tel donc m'apparaît une condition des choses, la comparaison de laquelle avec des traces d'un stade correspondant dans les premiers âges de Grande-Bretagne, peut être utile pour clarifier le sujet d'une grande confusion. »

⁸¹ Voir sur ce sujet la critique d'Alice Kehoe, « Recognizing the Foundation of Prehistory, Daniel Wilson, Robert Chambers, and John Lubbock », 1999.

needed to know what sorts of human behaviour had been associated with that culture⁸². » (Trigger, 2018, p. 208-209)

Cet entomologiste, anthropologue et préhistorien britannique est un darwinien de la première heure. Il publie en 1865 *Prehistoric Times as Illustrated by Ancient Remains and the Manners and Customs of Modern Savages*, ouvrage réédité sept fois jusqu'en 1913 et traduit en 1867 par Edmond Barbier (1834-1880), second traducteur de Darwin en langue française, sous le titre un peu décalé de *L'Homme avant l'histoire, étudié d'après les monuments et costumes, retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivie d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes*. Dans ce livre, il complète le système chronologique danois des trois âges en divisant l'âge de pierre en deux périodes, une plus ancienne qu'il appelle Paléolithique et une plus récente dénommée Néolithique, qui correspond à la pierre polie (Trigger, 2018, p. 147)⁸³. Il revient sur le sujet avec *The Origin of Civilization and the Primitive Condition of Man* consacré à « l'état intellectuel et social des sauvages ». Il précise l'intérêt de leur étude :

« The study of the lower races of men, apart from the direct importance which it possesses in an empire like ours, is of great interest from three points of view. In the first place, the condition and habits of existing savages resemble in many ways, though not in all, those of our own ancestors in a period now long gone by: in the second, they illustrate much of what is passing among ourselves, many customs which have evidently no relation to present circumstances; and even some ideas which are rooted in our minds, as fossils are imbedded in the soil: while thirdly, we can even, by means of them, penetrate some of that mist which separates the present from the future⁸⁴. » (Lubbock, 1870, p. 1)

Cela s'inscrit dans une vision générale où «the history of the human race has, I feel satisfied, on the whole been one of progress » alors que « that the primitive condition of man was one of utter barbarism » (Lubbock, 1870, p. 366-367), donc un progrès continu de l'humanité à partir d'un point origine misérable.

⁸² « Lubbock et les autres archéologues arguaient que la preuve ethnographique fournissait un moyen facile d'effectuer une compréhension complète de comment les populations avaient vécu dans les temps préhistoriques. Ils croyaient que, tant que les données archéologiques, sous la forme d'artéfacts directs, pouvaient révéler le niveau de développement qu'une culture particulière avait atteint, les données ethnographiques concernant les sociétés modernes au même stade de développement permettaient de fournir toute l'information qui était nécessaire pour savoir quelles sortes de comportements humains avaient été associés avec cette culture. »

⁸³ Lubbock propose ces deux termes en pages 2 et 3 de la version anglaise de 1865.

⁸⁴ « L'étude des races humaines inférieures, hors l'importance directe que cela représente dans un empire comme le nôtre, est d'un grand intérêt d'un triple point de vue. En premier lieu, la condition et les usages des sauvages existants ressemble sous bien des rapports, même si pas tous, à ceux de nos propres ancêtres dans une période aujourd'hui lointaine ; en second lieu, ils éclairent certains de nos propres usages, coutumes qui n'ont évidemment aucun lien avec les circonstances présentes ; et même certaines idées qui sont enracinées dans nos esprits, comme des fossiles enterrés dans le sol : tandis que, troisièmement, nous pouvons même, grâce à eux, pénétrer une partie du brouillard qui sépare le présent du futur. »

Les comparatismes de Wilson et Lubbock s'organisent différemment. Wilson présente ses informations par thème en y analysant les éléments des différentes régions du nouveau monde. Ses chapitres traitent successivement du langage, du feu, du canoé, des outils, du métal, des sépultures, de l'architecture, des arts. En revanche, Lubbock commence par faire un état des lieux des connaissances préhistoriques. Dans un deuxième temps, il compile des informations sur *les sauvages modernes* passant en revue diverses populations, tels que Hottentots, Australiens, Tasmaniens, Tahitiens, Maoris, Esquimaux, Indiens d'Amérique du Nord, Patagons, Habitants de la Terre de Feu. Pour chacune, il aborde des rubriques comme « costumes, ornements, déformités de la tête, religions, mariage, caractère, cruauté, infanticide, ustensiles, armes, canots, feu, demeures, agriculture, aliments, sépultures⁸⁵ ».

Pour Jean-Yves Pautrat dans « L'homme primitif, la vie, l'histoire », la démarche comparatiste se trouve validée comme une méthode permettant d'accéder à une compréhension du passé :

« Le sauvage permet de connaître le primitif dont il est le *représentant* contemporain. Le sauvage est ainsi la *ratio cognoscendi* du primitif. Mais on peut parcourir l'axe temporel en sens inverse, le primitif devient alors la *ratio essendi* du sauvage : il permet de comprendre, en son essence, le *sauvage*, comme un *attardé* ; et il n'est pas rare qu'on l'imagine à peine sorti de l'animalité. »
(Pautrat, 2000, p. 151)

La méthode qui permet alors de passer d'un monde à l'autre, de l'ethnologie à la préhistoire, repose sur l'identification d'un niveau de développement dans les traces archéologiques, auquel on fait correspondre des comportements proposés par l'ethnographie pour une société de même niveau. Mais la frontière peut facilement être franchie entre la reconstruction du passé à partir d'un témoin actuel argumenté et la simple similitude. Pautrat cite par exemple du Cleuziou⁸⁶ (Pautrat, 2000, p. 151) pour lequel les Esquimaux du XIX^e siècle vivaient comme les êtres de l'époque quaternaire au Périgord.

1.2.2.3. Le comparatisme ethnographique et la guerre

Dans ce comparatisme, quelle place tient l'activité guerrière ? Wilson fait assez peu de place à la question. Il mentionne la bellicosité traditionnelle et ses conséquences :

« As the curtain rises on the aboriginal nations of the forest and the prairie, we find them engaged in the exterminated warfare; and a glance on the map of subsequent centuries, or a reconstruction of the traditionary history of the oldest

⁸⁵ Cet exemple correspond au sommaire pour les Indiens d'Amérique du Nord (Lubbock, 1865).

⁸⁶ Henri Raison du Cleuziou (1833-1896), historien et archéologue, auteur de *La Création de l'homme et les Premiers Âges de l'humanité*, C. Marpon & E. Flammarion, Paris, 1887.

tribes, tells the same tale of aimless strife, expatriation and extinction. » (Wilson, 1865, p. 535)

Il parle également des armes ou de certaines traditions comme celle du *war pipe* (calumet de la paix) mais il ne consacre pas de chapitre à ce sujet, ni ne s'étend sur les guerres des Iroquois, dont il souligne pourtant le rôle prééminent dans cette partie du continent⁸⁷.

Lubbock affirme la place importante de la guerre dans l'histoire de l'Humanité :

« we may be sure that in the long period which elapsed between the commencement of the Drift period and that of the Polished Stone age, there were many wars and rumours of wars, and very possibly several changes in the population⁸⁸. » (Lubbock, 1865, p. 117)

Le thème apparaît à plusieurs reprises dans ses livres sans faire l'objet d'un chapitre ou de développements très spécifiques. Concrètement il rapporte des éléments sur la bellicosité, tels que « The Maories were perpetually at war during life, and hoped to continue so after death » (Lubbock, 1865, p. 369) alors que les Esquimaux sont « a quiet, peaceable people » (Lubbock, 1865, p. 410) ou que les Indiens d'Amérique du Nord se montrent particulièrement cruels dans le traitement des prisonniers de guerre (Lubbock, 1865, p. 418).

Il est plus disert sur les armes :

« [...] because the weapons and implements now used by the lower races of men throw much light on the signification and use of those discovered in ancient tumuli [...]»⁸⁹ » (Lubbock, 1870, p. v)

Il fournit un tableau récapitulatif et comparatif de la panoplie en usage pour la chasse et la guerre dans les sociétés de sauvages modernes au moment du contact. Cela lui permet de préciser le poids des différents facteurs qui expliquent la variabilité qui n'est pas seulement le résultat d'un processus de progrès cumulatif :

« The civilisation, moreover, of the Stone age differs not only in degree, but also in kind, varying according to the climate, vegetation, food, etc ; from which it becomes evident —at least to all those who believe in the unity of the human race— that the present habits of savage races are not to be regarded as depending directly on those which characterised the first men, but on the contrary as arising from external conditions, influenced indeed to a certain extent by national character, which however is after all but the result of external conditions acting on previous generations⁹⁰. » (Lubbock, 1865, p. 446)

⁸⁷ Bien qu'il fasse référence à plusieurs reprises à l'ouvrage *League Ho-De'-No-Sau-Nee, or Iroquois* (1851) de Lewis Morgan, lequel décrit abondamment les guerres des Iroquois. Nous revenons sur cet ouvrage plus loin.

⁸⁸ « Nous pouvons être sûrs que durant la longue période qui s'est écoulée entre le commencement du diluvium et celle l'âge de la pierre polie, il y eut beaucoup de guerres et des rumeurs de guerre, et très probablement plusieurs changements dans la population. »

⁸⁹ « [...] parce que les armes et les instruments utilisés aujourd'hui par les races humaines inférieures éclairent la signification et l'usage de ceux qu'on a découverts dans les anciens tumuli [...] ».

⁹⁰ « En outre, la civilisation de l'âge de pierre diffère non seulement en degré, mais aussi en nature, variant selon le climat, la végétation, la nourriture, etc. ; de cela, il devient évident – au moins à tous ceux qui croient

Dans les deux cas, le sujet n'est pas central dans ces approches comparatistes. La guerre primitive n'est alors connue que superficiellement, notamment par ce qui a choqué les voyageurs ou premiers explorateurs, des pratiques de violence différentes, comprenant des tabous dans le monde occidental, notamment ceux relatifs à l'anthropophagie et aux traitements des prisonniers et des corps. La guerre primitive devient par ce biais un sujet d'étude de l'ethnographie en cette fin de XIX^e siècle.

1.2.3. La guerre primitive, source de documentation de la guerre

La guerre primitive prend rapidement une place importante dans l'anthropologie anglo-saxonne. Les deux mondes ethnographiques qui alimentent majoritairement ces travaux sur la période sont ceux des Aborigènes d'Australie et des Indiens d'Amérique du Nord, colonies ou ex-colonies britanniques. Nous commençons par l'approche géographique qui propose des études localisées sur un territoire ou centrées sur une population ou une culture donnée. Nous étudions ensuite l'approche plus globale que propose Augustus Pitt-Rivers.

1.2.3.1. La guerre des Aborigènes australiens

L'un des intérêts du continent australien est de fournir un territoire peuplé exclusivement de chasseurs-cueilleurs à l'arrivée des Européens. Ce caractère revêt une importance particulière dans toute approche comparatiste puisqu'il positionne aux yeux des observateurs la population étudiée dans une phase de développement facilement identifiable. En l'occurrence les Aborigènes australiens sont perçus à ce moment-là comme particulièrement bas dans la hiérarchie civilisationnelle. Lubbock les qualifie « d'à peine plus avancés en civilisation que ceux des îles Andaman » lesquels étant considérés comme « perhaps, the most primitive, or lowest in the scale of civilisation of the human race⁹¹ » (Lubbock, 1865, p. 345-346). Leurs pratiques guerrières sont l'objet de témoignages et descriptions dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ceux-ci peuvent être de natures assez différentes et vont du simple récit d'aventures personnelles à l'approche ethnographique.

Dans la première catégorie, deux Européens, recueillis par des groupes aborigènes, fournissent des récits qui décrivent la vie et les mœurs de leur tribu. Le premier, William Buckley, bagnard britannique évadé, connut ce sort pendant trente-deux ans dans une tribu

en l'unité de la race humaine – que les coutumes actuelles des sauvages ne doivent pas être regardées comme dépendant directement de celles qui caractérisaient les premiers hommes, mais au contraire comme émergeant des conditions extérieures, influencées jusqu'à un certain point par le caractère national, lequel cependant est après tout le résultat des conditions extérieures agissant sur les générations précédentes. »

⁹¹ « le peuple le plus primitif, ou le plus bas dans l'échelle de la civilisation humaine ».

Wadawurrung dans la péninsule Bellarine, province de Victoria⁹². John Morgan, écrivain⁹³, recueille le récit alors que Buckley a 72 ans et le publie en 1852. Plus tard et à l'autre extrémité nord du continent, Narcisse Pelletier, marin français, victime d'un naufrage en 1858, est recueilli en terre d'Endeavour⁹⁴ par une tribu aborigène (Wanthalaa) dans laquelle il vit dix-sept ans⁹⁵. Récupéré de force par un navire anglais en 1875 puis rapatrié, son histoire est recueillie et publiée par Constant Merland, médecin et écrivain, en 1876 sous le titre *17 ans chez les sauvages, aventures de Narcisse Pelletier*. Elle fait l'objet d'une reprise récente sous le titre *Narcisse Pelletier, la vraie histoire du sauvage blanc* (2016).

Ces récits n'ont pas la rigueur d'un travail ethnographique. Mais ils apportent des témoignages, probablement déformés, mais au plus près du terrain, avec la maîtrise de la langue et une imprégnation complète dans un groupe aborigène (les deux s'y marièrent). Pour notre sujet, ils fournissent des descriptions des querelles et batailles, leurs motifs, les manières de combattre et les traitements des prisonniers. Le premier témoin, dont l'expérience est reprise dans les ouvrages à vocation ethnographique que nous mentionnons plus loin (Smyth, Howitt, Wheeler) fait, par exemple, une narration détaillée (Morgan J., 1852, p. 41-44) de l'attaque surprise dont ils sont victimes et qui se termine par la maltraitance des corps des vaincus :

« The bodies of the dead they mutilated in a shocking manner, cutting the arms and legs off, with flints, and shells, and tomahawks. When the women saw them returning, they also raised great shouts, dancing about in savage extacy. The bodies were thrown upon the ground, and beaten about with sticks—in fact, they all seemed to be perfectly mad with excitement; the men cut the flesh off the bones, and stones were heated for baking it; after which, they greased their children with it, all over. The bones were broken to pieces with tomahawks, and given to the dogs, or put on the boughs of trees for the birds of prey hovering over the horrid scene⁹⁶. » (Morgan J., 1852, p. 44)

⁹² Cette province constitue la partie sud-est de l'île principale. La péninsule Bellarine est proche de Melbourne.

⁹³ Morgan a été officier et a notamment combattu dans la deuxième guerre d'Indépendance américaine (1812-1815). Il en livre un récit dans *The Emigrant's Note Book and Guide; With Recollections of Upper and Lower Canada, during the Late War*, Longman, Hurst, Rees, Orme, And Brown, London, 1824.

⁹⁴ Presqu'île au nord-est de l'Australie dans l'État du Queensland, capitale Brisbane.

⁹⁵ Il a 14 ans à son départ et revient à 31 ans.

⁹⁶ « Ils mutilèrent les corps des morts de manière choquante, coupant les bras et les jambes avec des silex, des coquilles et des tomawaks. Quand les femmes les virent revenir, elles aussi poussèrent des grands cris, dansant dans une excitation sauvage. Les corps furent jetés sur le sol et battus avec des bâtons. En fait, ils semblaient être parfaitement fous d'excitation ; les hommes découpaient la chair des os et des pierres furent chauffées pour la cuire ; après quoi ils enduisaient de graisse tout le corps des enfants. Les os furent brisés en morceaux avec des tomawaks et donnés aux chiens ou mis sur les branches des arbres pour les oiseaux de proie tournoyant au-dessus de l'horrible scène. »

Le récit de Pelletier, qui dit avoir participé à onze guerres, est plus complet avec le chapitre VIII, intitulé « Guerre des tribus, Combats individuels, Châtiments infligés aux coupables ». Il souligne combien la bonne harmonie n'est pas toujours la règle et que :

« Ce n'est point l'ambition, la soif des conquêtes, le désir d'étendre ses droits, l'appât des richesses et de la toute-puissance qui leur donnent naissance. Elles tiennent à des causes purement individuelles, à des violences sur les personnes, le plus souvent à l'enlèvement des femmes avec ou sans leur consentement. » (Duranteau & Porteau, 2016 p. 111)

Il nous donne alors les détails d'une bataille qui n'a rien de « rangée » :

« Comme toujours, les sauvages marchent au-devant de l'ennemi sans être sous le commandement de personne. Ils n'ont point d'éclaireurs, point de grands-gardes ; leur plan de campagne est des plus simples et n'exige point d'études stratégiques. Les deux armées, qui rarement se composent de plus de quatre-vingts hommes chacune, s'avancent l'une contre l'autre sans chercher à se surprendre, sans se tendre d'embuscade. [...] Mais ce n'est guère que lorsqu'elles sont à une distance d'une trentaine de mètres l'une de l'autre, que la lutte commence. Jamais les combattants ne se prennent corps à corps. N'ayant ni lances, ni haches, ni casse-tête, c'est leur adresse qui décide seule du sort de la bataille. » (Duranteau et Porteau, 2016 p. 112)

Puis il explique les modalités de l'issue de l'affrontement :

« Le combat ne finit point faute de combattants. Quand un certain nombre de soldats ont reçu des blessures, quand quelques-uns ont mordu la poussière, l'armée la plus maltraitée prend la fuite, laissant aux vainqueurs le champ de bataille. Ceux-ci sont impitoyables, jamais ils ne font de prisonniers. Ils achèvent le malheureux blessé resté étendu sur le sol, quitte à rendre son cadavre à sa famille ou à sa tribu. » (Duranteau & Porteau, 2016 p. 113)

Ces deux aventures viennent confirmer l'idée générale de populations sauvages et misérables où la violence entre groupes existe bien, même si elle n'est pas omniprésente.

À côté de ces chroniques réduites au regard sans recul d'un individu isolé au milieu d'un groupe, *The Aborigines of Victoria with notes relating to the habits of the natives of other parts of Australia and Tasmania compiled from various sources for the Government of Victoria* (1878) affiche l'ambition d'une démarche ethnographique. Robert Brough Smyth (1830-1889), né en Angleterre, est ingénieur des mines et part travailler en Australie en 1852 dans la région de Melbourne (Victoria). Tout en poursuivant sa carrière d'ingénieur et de géologue, il devient « Secretary of the Board for the Protection of the Aborigines » de l'État de Victoria. Son ouvrage en deux volumes documente tous les aspects de la vie des Aborigènes : population, éducation des enfants, mariages, vie quotidienne, alimentation, habillement, mythes, langage, etc. La région couverte par ses travaux est plus spécialement celle de Victoria, qui comprend une population aborigène estimée à près de 2 000 personnes

ainsi que de l'île de Tasmanie, même si son approche est souvent replacée dans le cadre plus général de l'Australie.

Les combats (*fighths*) font l'objet d'un long passage (Smyth, 1878, p. 154-165) dans un chapitre intitulé « A Native Encampment and the Daily Life of the Natives ». Il affirme le caractère sourcilleux et batailleur des tribus aborigènes pour lesquelles les motifs d'affrontement sont nombreux :

« As a rule, fights are brought about by the misconduct of the women, the unauthorized killing of game, the sickness of some member of a tribe, the death of a prominent man, the quarrels of children of different families, or, not seldom, by trivial differences arising out of imaginary grievances⁹⁷. » (Smyth, 1878, p. 154)

Les affrontements ont un côté spectaculaire du fait des peintures corporelles et des cris. Les pertes directes sont limitées mais les conséquences ne sont pas négligeables pour la famille du guerrier tué :

« Though there were commonly few deaths on such occasions, men and women were killed sometimes, and the wars consequently had a tendency to reduce the numbers of the tribes. When a warrior was slain, his wives were disposed of, and the youngest children of the wives, and the children born after the decease of the husband, most probably destroyed⁹⁸. » (Smyth, 1878, p. 157)

Selon Smyth, ce type d'affrontement est commun dans toute l'Australie (Smyth, 1878, p. 160). Il souligne également l'existence des pratiques de torture, de mutilation et de décapitation (Smyth, 1878, p. 165). Enfin il consacre plusieurs pages aux armes offensives et défensives, provenant de toute l'Australie. Les premières sont longuement décrites et illustrées⁹⁹ : club, sabre en bois, casse-tête, boomerang, javelot, propulseur. Pour chacune, les usages guerriers sont spécifiés. La panoplie est particulièrement diversifiée selon les régions. Le vocabulaire choisi avec les mots d'offensif et défensif souligne l'orientation vers le combat. Les armes strictement défensives – dont l'existence est un indicateur indiscutable du combat humain – font l'objet d'un chapitre dédié de cinq pages où sont décrits deux types de boucliers :

« Of shields there are two kinds —the *Mulga* used for warding off blows given by the *Kud-jee-run* [club ou waddy] and *Leon-ile*, mostly in single combat, and

⁹⁷ « Le plus généralement, les combats sont déclenchés par la mauvaise conduite des femmes, l'abattage de gibier interdit, la maladie d'un membre de la tribu, la mort d'un homme éminent, les querelles d'enfants de différentes familles, et pas si rare, des différends triviaux naissant de doléances imaginaires ».

⁹⁸ « Bien qu'il y eût généralement peu de morts en de telles occasions, des hommes et des femmes étaient parfois tués, et en conséquence les guerres tendaient à réduire les effectifs des tribus. Quand un guerrier était tué, il était disposé de ses femmes, et les plus jeunes enfants des femmes, et les enfants nés après le décès du mari, étaient plus probablement assassinés. »

⁹⁹ Smyth, 1878, p. 299-330 et fig. 56 à 112.

the *Gee-am* for protection in a general fight against spears¹⁰⁰. » (Smyth, 1878, p. 330)

Cette arme se prête bien à la décoration, tel cet exemplaire provenant de Rockingham Bay (Queensland) ([planche 1.1, fig. 5](#)). Smyth montre de façon claire la bellicosité des Aborigènes d'Australie, laquelle ressort des témoignages d'affrontements mais aussi de l'abondance et de la diversité de l'armement offensif et défensif¹⁰¹. Toutefois, il souligne que cette activité guerrière se traduit dans les faits par des pertes numériquement réduites. Cette question des conséquences des combats primitifs constitue un élément important et récurrent du débat sur la guerre primitive.

L'ouvrage *Kamilaroi and Kurnai* est publié en 1880 par Lorimer Fison (1832-1907), missionnaire et anthropologue et Alfred William Howitt (1830-1908)¹⁰², explorateur, naturaliste, administrateur et magistrat. La deuxième partie s'intitule *The Kurnai Tribe. Their Customs in Peace and War*. Howitt, son auteur, souligne que cette population de la province de Victoria, qui regroupe 1 500 à 2 000 personnes, a été fortement affectée par la colonisation. Il s'efforce de rapporter des témoignages significatifs d'avant le contact. Il apporte des éléments sur la pratique du *blood feud*, fournit un récit sur « the last battle of the clans » qui intervint en 1856-1857 et livre son analyse :

« From the preceding instances we may, perhaps, draw two conclusions. First, that in the case of a member of the same tribe, a blood feud is not necessarily to the death, but may be expiated by his undergoing a certain ordeal. Second, that in the case of members of an alien tribe the blood feud is fatal, and cannot be satisfied but by the death of the offender; and, further, that the feud attaches not only to the individual, but also to the whole group of which he is a member. We may also gather that the blood feud would be prosecuted not only by the immediate relatives of the dead person, but also by the whole division, or even by the whole clan. It would be the duty of the agnates of the person aggrieved, as nearest to him, and it would also be the duties of his cognates, as is evident from the fact that, in the case of Bublik, it was the sister's son who avenged him¹⁰³. » (Howitt, 1880, p. 220-221)

¹⁰⁰ « Il y a deux sortes de boucliers, le *mulga* pour écarter les coups portés avec un *Kud-jee-run* ou un *Leon-ile*, principalement en combat singulier, et le *Gee-am* pour se protéger des javelots dans un combat général. »

¹⁰¹ Voir également le chapitre XIX de James Dawson (Dawson, 1881).

¹⁰² Australian Dictionary of Biography.

¹⁰³ « Des exemples précédents, nous pouvons, peut-être, tirer deux conclusions. Premièrement, que dans le cas d'un membre de la même tribu, une vengeance de sang n'est pas nécessairement à mort, mais peut être expiée au travers d'une ordalie. Deuxièmement, dans le cas de membre d'une tribu étrangère, la vengeance de sang est fatale, et ne peut pas être satisfaite par la mort de l'offenseur ; et, au-delà, que la vengeance concerne non seulement l'individu, mais aussi tout le groupe dont il est membre.

Nous pouvons aussi penser que la vengeance de sang serait poursuivie non seulement par les parents immédiats du tué, mais aussi par toute la division ou même l'ensemble du clan. Il serait le devoir des agnates de la personne offensée, comme ses plus proches, et il serait également le devoir des cognates, comme c'est mis en évidence par le fait que dans le cas de Bublik, ce fut le fils de sa sœur qui le vengea. »

Enfin il souligne que l'anthropophagie guerrière existe mais seulement quand les adversaires sont de clans suffisamment distants (Howitt, 1880, p. 223).

Ces deux auteurs sont proches de Francis James Gillen (1855-1912) et de Sir Walter Baldwin Spencer (1860-1929) qui fournissent un ouvrage de référence de la fin du XIX^e siècle sur l'Australie avec *The Native Tribes of Central Australia* (1899). Le premier est fils d'émigrés irlandais qui arrivent en Australie l'année de sa naissance. Il poursuit une carrière professionnelle dans le service public postal¹⁰⁴. Parallèlement, il s'engage dans la protection des Aborigènes. Il fait la rencontre en 1894 de Spencer, universitaire, biologiste darwinien et anthropologue¹⁰⁵. Les deux vont travailler ensemble pendant dix-sept ans. Outre *The Native Tribes*, ils publient en 1904 *The Northern Tribes of Central Australia* et rassemblent une collection exceptionnelle d'objets aborigènes¹⁰⁶. Leurs travaux ont une influence sur l'ensemble de la discipline anthropologique, et plus particulièrement dans le domaine des religions primitives et du totémisme (Rosa, 1999, p. 119-128) et de celui de l'interprétation de l'art préhistorique. Breuil et Cartailhac font de nombreux rapprochements avec l'Australie dans leurs articles en commun sur l'art pariétal (Breuil et Cartailhac, 1903, 1904, 1908). Dans le premier cité, Salomon Reinach (1858-1932)¹⁰⁷ intervient pour souligner ce comparatisme et fait explicitement référence à Spencer et Gillen¹⁰⁸.

Le deuxième livre propose une monographie ethnographique sur les tribus du centre de l'Australie et particulièrement les *Arunta* qui habitent une zone plus tardivement et plus faiblement pénétrée par la colonisation. Les populations observées sont encore préservées des conséquences populationnelles (maladies) et culturelles (pertes des coutumes) dûes au contact avec la civilisation occidentale (Gillen & Spencer, 1899, p. 8). Le sujet guerre est assez peu abordé. Les *Arunta* apparaissent plutôt pacifiques ; les affrontements existent mais semblent rares :

« As a general rule the natives are kindly disposed to one another, that is of course within the limits of their own tribe, and, where two tribes come into contact with one another on the border land of their respective territories, there the same amicable feelings are maintained between the members of the two. There is no such thing as one tribe being in a constant state of enmity with another so far as these Central tribes are concerned. Now and again of course fights do occur

¹⁰⁴ Voir *Australian Dictionary of Biography* : <http://adb.anu.edu.au/biography/gillen-francis-james-6383>.

¹⁰⁵ Voir *Australian Dictionary of Biography* : <http://adb.anu.edu.au/biography/spencer-sir-walter-baldwin-8606>.

¹⁰⁶ Cette collection fait l'objet d'un site internet dédié : <http://spencerandgillen.net/spencerandgillen>.

¹⁰⁷ Historien, conservateur au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye.

¹⁰⁸ Voir également Cataldi, 2019, p. 165-169.

between the members of different local groups who may or may not belong to the same or to different tribes¹⁰⁹. » (Gillen & Spencer 1899, p. 32)

En revanche, l'armement y est décrit dans toute sa variété, plus particulièrement dans le chapitre XIX sur une trentaine de pages : « The most characteristic weapons of the native are spears, spear-throwers, shields and boomerangs, all of which he habitually carries about with him when on the march¹¹⁰ » (Gillen & Spencer, 1899, p. 574). L'accent est mis sur le boomerang, le propulseur et le bouclier. Le premier est une spécificité australienne ; le second constitue l'arme de lancer alors que l'arc est inconnu sur le continent. Les boucliers soulignent par leur présence que le combat humain existe et que les hommes s'y préparent. Boomerangs et boucliers sont décorés.

Pour finir cette revue des études ethnographiques des Aborigènes australiens, il faut mentionner *The Tribe, and Intertribal Relations in Australia* (1910) de l'Anglais Gerald C. Wheeler (1872-1943), travail qui correspond à sa thèse de doctorat¹¹¹. Il décrit un monde de relations intertribales strictement régulées :

« We shall find in what follows that among the Australians there is a community of independent (or practically independent) local groups, each with a certain measure of government; they are brought into relations with one another through intermarriage and trade, and through meetings for hunting, the corobori, and gatherings for initiation¹¹². » (Wheeler, 1910, p. 8)

Il distingue deux types d'activités guerrières, la guerre régulée qui consiste en des combats rituels arrêtés au premier sang qui font peu de victimes et une guerre au plein sens du terme, où la vengeance « is carried out indiscriminately on the members of another tribe¹¹³ » (Wheeler, 1910, p. 153) et se fait sans quartier et sans prisonnier (à l'exception des femmes).

L'ethnographie australienne documente donc sans ambiguïté la guerre primitive chez les Aborigènes sur la période étudiée. Elle renvoie une image de populations « arriérées », qui s'affrontent dans des combats, du duel à la bataille collective entre clans ou tribus. Les motifs

¹⁰⁹ « En règle générale, les indigènes sont bien disposés les uns avec les autres tout au moins dans les limites de la tribu, et si deux tribus entrent en contact aux frontières de leurs territoires respectifs, la même attitude amicale est maintenue entre les deux tribus. La situation où deux tribus sont de ennemis constants n'existe pas chez les tribus du centre. Naturellement des combats éclatent ici et là entre des membres de différents groupes locaux qui peuvent appartenir ou ne pas appartenir à la même tribu. »

¹¹⁰ « Les armes les plus caractéristiques des indigènes sont les javelots, les propulseurs, les boucliers et les boomerangs, lesquelles il porte habituellement avec lui quand il se déplace. »

¹¹¹ Le livre est préfacé par le sociologue danois Edward Westermarck (1862-1939) plus connu pour ses travaux sur le mariage et l'« effet Westermarck », mécanisme naturel d'évitement de l'inceste.

¹¹² « Nous trouvons dans ce qui suit que parmi les Australiens il y a une communauté de groupes locaux indépendants (ou pratiquement indépendant), chacun ayant un certain niveau de gouvernement ; leurs relations entre eux s'établissent via l'intermariage et le commerce, des rassemblements de chasse, les corobories, et les rassemblements d'initiation. »

¹¹³ « est exercée de façon indiscriminée sur les membres d'une autre tribu ».

vont du différend sur les femmes à la vengeance. Les pertes sont limitées. Les vaincus peuvent en revanche subir des violences et les corps être objets de cannibalisme. L'armement est abondant. Les armes offensives comptent le club, le javelot, le boomerang et le propulseur, mais pas l'arc. Les boucliers constituent une preuve matérielle de l'existence du combat humain.

1.2.3.2. Les Indiens d'Amérique du Nord

Le continent nord-américain fournit au XIX^e siècle un terrain d'étude de la guerre primitive de premier intérêt. Il est fort différent de l'Australie sur au moins deux plans. Les populations y sont perçues dans un état de civilisation plus avancé (Lubbock, 1865). La chasse-cueillette voisine des pratiques horticoles ; les arts (tissage, poterie) y sont développés ; l'arc a remplacé le propulseur pour ne citer que quelques exemples. Par ailleurs, le XIX^e siècle est celui de la « conquête de l'ouest » des États-Unis d'Amérique. La mission Lewis et Clark¹¹⁴, financée par le gouvernement dirigé par le président Thomas Jefferson (1743-1826), traverse pour la première fois le continent et atteint la côte pacifique (1804-1806). Les affrontements avec les populations indigènes vont se multiplier et mettre l'accent sur les cultures guerrières de ces régions, notamment les « Peaux-Rouges », nom donné aux Indiens d'Amérique du Nord (Dubois et Berger, 2007, préface). Enfin les créations du Smithsonian Institute en 1846 sous l'égide de l'administration américaine¹¹⁵ et du Peabody Museum of Archaeology and Ethnology à l'Université d'Harvard¹¹⁶ en 1866 sont des leviers importants du développement de la recherche scientifique et du mouvement muséographique aux États-Unis.

La connaissance des pratiques guerrières des Indiens ressort de deux approches, l'étude ethnographique des populations amérindiennes dans leurs conflits entre elles et celle des affrontements avec les forces fédérales, notamment l'épisode des « Guerres indiennes ». Ces dernières s'étendent sur la période 1855-1890 et sont jalonnées de quelques événements repères, le massacre de Sand Creek (29 novembre 1864)¹¹⁷, la bataille de Little Big Horn

¹¹⁴ Le capitaine Meriwether Lewis (1774-1809) est le chef de l'expédition avec comme second le capitaine William Clark (1770-1838).

¹¹⁵ Dénommé d'après le patronyme du donateur James Smithson (1765-1829), scientifique et chimiste britannique.

¹¹⁶ Cette université prestigieuse est créée en 1636 à Cambridge, près de Boston (Massachusetts) et est la plus ancienne des États-Unis.

¹¹⁷ Une force américaine commandée par le colonel John Chivington détruit un village Cheyenne et Arapaho dans le Colorado. Le nombre de victimes, les deux tiers étant des femmes et des enfants, est évalué à des centaines de morts mais varie beaucoup selon les sources.

(Montana, 25 et 26 juin 1876)¹¹⁸, qui eut un retentissement extraordinaire et enfin la reddition de Geronimo (1829-1906) en 1886. Ces affrontements ne sont pas les plus pertinents pour étudier la guerre primitive. La dissymétrie des pratiques guerrières, la guerre occidentale avec des forces militaires régulières et à l'armement industriel face à des modes de combat ancestraux, brouille l'analyse de l'observateur, qui de plus est le vainqueur. Enfin les pratiques guerrières originales des Indiens sont profondément modifiées par le contact même et par l'irruption de nouveautés technologiques, notamment l'arme à feu. Ce sont les guerres internes aux populations amérindiennes qui constituent le phénomène le plus significatif pour notre sujet, alors que la confrontation guerre primitive/guerre moderne offre un autre champ d'analyse dans la dimension actualiste.

Là encore, nous disposons du témoignage d'un « indien blanc ». John Tanner, enlevé enfant, reste chez les Ojibwa de 1789 à 1819. Son histoire est recueillie par le médecin, Edwin James (1797-1861), qui le soigne à son retour dans son milieu d'origine¹¹⁹. Ce récit comprend tous les éléments de la vie quotidienne et de nombreuses anecdotes guerrières, notamment le chapitre IX avec une « War excursion to Turtle mountain » et la « Battle at a village of the Mandans » (James, 1830, p. 144-165).

D'une tout autre nature est l'ouvrage *League Ho-De'-No-Sau-Nee, or Iroquois* (1851). Son auteur est Lewis Morgan (1818-1881), plus particulièrement connu pour deux ouvrages postérieurs majeurs *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family* (1871) et *Ancient Society* (1877). Juriste de formation, il prend fait et cause pour les Indiens. Adopté par la tribu *Seneca*, qui constitue la Nation la plus importante de la ligue des Iroquois, il y mène une « enquête scientifique de terrain » (Bonte et Izard, 2016, p. 54). La guerre occupe une place significative dans l'histoire des Iroquois et dans son livre. La Ligue des Iroquois affiche un passé récent belliqueux qui leur permet d'établir leur pouvoir sur une grande zone à cheval sur les territoires actuels des États-Unis et du Canada, entre la côte Est et les Grands Lacs :

« For about a century, from the year 1600 to the year 1700, the Iroquois were involved in an almost uninterrupted warfare. At the close of this period, they had subdued and held in nominal subjection all the principal Indian nations occupying the territories which are now embraced in the states of New York, Delaware, Maryland, New Jersey, Pennsylvania, the northern and western parts of Virginia, Ohio, Kentucky, Northern Tennessee, Illinois, Indiana, Michigan, a portion of the New England states, and the principal part of Upper Canada. Over these nations,

¹¹⁸ Le général Custer (1839-1876) à la tête d'un régiment de cavalerie est écrasé par une coalition de Sioux et de Cheyennes menée par le chef Sitting Bull (1831-1890). Custer et 267 hommes périssent dans la bataille.

¹¹⁹ Elle est reprise et traduite en français par Pierrette Désy chez Payot sous le titre *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa. Récit de John Tanner* (1983).

the haughty and imperious Iroquois exercised a constant supervision¹²⁰. »
(Morgan, 1851, p. 14)

Le déclin des Iroquois a pour cause l'arrivée des Européens. Ils doivent affronter les Français puis les Anglais. Morgan souligne leur caractère belliqueux et conquérant mais aussi l'organisation particulière de cette activité qui est laissée à « l'entreprise privée » (Morgan, 1851, p. 72). Quand un état de guerre est déclaré, il est affiché dans les villages et un *war-party* peut être organisé à l'initiative d'un chef qui sollicite des volontaires (Morgan, 1851, p. 339). Dans certains cas, plusieurs centaines de guerriers se rassemblent (Morgan, 1851, p. 13 et 20). Les Iroquois n'échangent pas de prisonniers. Des exceptions sont faites pour les guerriers réputés, qui sont libérés sous l'engagement de ne pas reprendre les armes contre la Tribu. Pour le reste des captifs, le destin réside dans l'adoption après de sévères épreuves de sélection ou la torture jusqu'à la mort. Mais le guerrier doit en toutes circonstances faire preuve d'un courage à toute épreuve.

Morgan décrit succinctement l'armement : le *war-club* se divise en *gä-je'-wä*, sorte de casse-tête, et *ga-ne-u'-ga-o-dus-ha*, un *war-club* équipé d'une corne de cerf ; le tomahawk, à tête en pierre puis métallique, qui sert dans le combat rapproché mais également comme arme de lancer, l'arc auquel se substitue le fusil. Il ne mentionne pas de bouclier. L'arme symbole est le tomahawk :

« With the Indian, the tomahawk is the emblem of war itself. To bury it, is peace; to raise it, is to declare the most deadly warfare¹²¹. » (Morgan L., 1851, p. 364)

Mais plus que l'armement, c'est la culture du guerrier qui domine :

« When the Indian went out upon the war-path, he prepared his mind for this very contingency, resolving to show the enemy, if captured, that his courage was equal to any trial, and above the power of death itself the exhibitions of heroism and fortitude by the red man under the sufferings of martyrdom, almost surpass belief¹²². » (Morgan L., 1851, p. 344)

Vers la fin du siècle, George Bird Grinnell (1849- 1938), naturaliste, participe à plusieurs expéditions scientifiques puis se spécialise dans la conservation et l'ethnographie des

¹²⁰ « Pendant environ un siècle, de 1600 à 1700, les Iroquois furent impliqués dans une guerre presque ininterrompue. À la fin de cette période, ils avaient soumis et tenaient en soumission toutes les principales Nations indiennes occupant des territoires aujourd'hui inclus dans les États de New York, du Delaware, du Maryland, du New Jersey, de Pennsylvanie, de la Virginie nord et ouest, une portion de la Nouvelle-Angleterre et la partie principale du Canada supérieur. Sur ces nations, les Iroquois hautains et impériaux exerçaient une supervision constante. »

¹²¹ « Avec les Indiens, le tomahawk est l'emblème de la guerre même. L'enterrer, c'est la paix ; le brandir, c'est déclarer la plus mortelle des guerres. »

¹²² « Quand l'Indien prenait le sentier de la guerre, il préparait son esprit à cette éventualité, résolu à montrer à l'ennemi, si capturé, que son courage était à la hauteur de toute épreuve, et au-delà du pouvoir de la mort elle-même, la démonstration de l'héroïsme et de la force d'âme par le peau-rouge sous les supplices du martyr, surpasse presque la croyance. »

Indiens, notamment les Blackfoots, les Pawnees et les Cheyennes. Il publie *Pawnee Hero Stories and Folk Tales* (1889), *Blackfoot Lodge Tales, the Story of a Prairie People* (1893) et *The Story of the Indians* (1895)¹²³. Nous y trouvons de nombreux traits de cette culture de la guerre. Tout d'abord la coutume du « coup » si caractéristique et si étonnante pour un esprit occidental :

« The most creditable act that an Indian can perform is to show that he is brave, to prove, by some daring deed, his physical courage, his lack of fear. In practice, this courage is shown by approaching near enough to an enemy to strike or touch him with something that is held in the hand—to come up within arm's length of him. To kill an enemy is praiseworthy, and the act of scalping him may be so under certain circumstances, but neither of these approaches in bravery the hitting or touching him with something held in the hand. This is counting coup¹²⁴. » (Grinnell, 1893, p. 245)

Ces faits d'arme sont codifiés et décomptés soigneusement tout au long de la vie du guerrier depuis le premier « coup » du jeune guerrier :

« The striking the blow was an important event in a man's life, and he who performed this feat remembered it. He counted it. It was a proud day for the young warrior when he counted his first coup, and each subsequent one was remembered and numbered in the warrior's mind, just as an American of to-day remembers the number of times he has been elected to Congress. At certain dances and religious ceremonies, like that of the Medicine Lodge, the warriors counted—or rather re-counted—their coups¹²⁵. » (Grinnell, 1893, p. 246)

Il distingue deux types d'activités guerrières, le raid effectué en petit nombre généralement pour voler des chevaux et la bataille qui peut engager des centaines d'hommes. Il souligne lui-aussi la dure loi de la guerre qui peut être sans merci quels que soient le sexe ou l'âge :

« The Indian, as a rule, shows no mercy in his warfare, killing alike men and women and children, and acting as if his motto were "Slay and spare not"¹²⁶. » (Grinnell, 1895, p. 123)

¹²³ Il publiera ultérieurement plusieurs ouvrages faisant référence sur les Cheyennes, notamment *The Fighting Cheyennes* en 1915 ([voir 2^e partie, chap. 1, § 1.2.2.2.](#)).

¹²⁴ « L'acte le plus valeureux qu'un Indien puisse faire est de montrer qu'il est brave, pour prouver par quelque fait audacieux son courage physique, son absence de peur. En pratique ce courage est démontré en approchant suffisamment près de l'ennemi pour le frapper ou le toucher avec quelque chose tenue dans la main – de venir à portée de main avec lui. Tuer un ennemi est louable, et l'acte de le scalper peut l'être sous certaines circonstances, mais aucun des deux n'égalisent en bravoure le fait de le frapper ou de le toucher avec quelque chose tenu à la main. C'est un coup qui compte. »

¹²⁵ « La frappe du coup était un événement important dans la vie d'un homme, et celui qui réalisait ce fait d'armes s'en souvenait. Il le comptait. C'était un jour de gloire pour le jeune guerrier quand il comptait son premier coup, et chacun des suivants était enregistré et décompté dans l'esprit du guerrier, juste comme un Américain aujourd'hui enregistre le nombre de fois où il a été élu au Congrès. Lors de certaines danses et cérémonies religieuses, comme celle du Medicine Lodge, les guerriers comptaient – ou plutôt recomptaient – leurs coups. »

¹²⁶ « Les Indiens, d'habitude, se montrent sans merci dans la guerre, tuant aussi bien les hommes, les femmes et les enfants, et agissant comme si le mot d'ordre était "massacre et pas de quartier". »

C'est dans la partie « The Pawnee in war » de son ouvrage de 1889 qu'il consacre 45 pages (p. 304-349) au sujet de la guerre de cette « race de guerriers », laquelle considère cette activité comme un plaisir et un business (Grinnell, 1889, p. 304) :

« In the old days before the coming of the whites the Pawnees had no enemies near at hand. They had conquered all surrounding nations, and claimed and held the country from the Missouri River to the Rocky Mountains, and from the Niobrara, south to the Arkansas River or to the Canadian¹²⁷. » (Grinnell, 1889, p. 306)

Ils sont entourés d'ennemis : au nord les Dakotas et les Crows, à l'ouest, les Utes, les Arapahoes, les Kiowas et les Cheyennes, au sud les Comanches, les Cheyennes, les Kansas, les Osages et les Wichitas. La guerre est une constante avec de temps en temps des évènements marquants aux pertes sévères : en 1832 contre les Comanches, en 1847 contre une bande de plusieurs centaines de Dakotas, en 1854 avec les Cheyennes et des Kiowas qui exterminent une bande d'une centaine de guerriers. Seule exception, un voisinage pacifique avec les « blancs » qui les utilisent comme éclaireurs (scouts).

Au plan tactique, le Pawnee privilégie l'embuscade. Mais il s'engage également dans des batailles rangées. Grinnell décrit un affrontement de ce type, mélange de provocations et démonstrations individuelles de bravoure avec des pertes limitées :

« In this way the battle might go on for the greater part of a day with varying fortunes, but without the loss on either side of more than a man or two, until at last one party or the other would become discouraged, and would break and run¹²⁸. » (Grinnell, 1889, p. 316)

La narration des multiples combats – l'auteur donne l'exemple de récits de « *war-parties* » donnés par trois « *braves* » – nourrit la culture du guerrier en célébrant les exploits individuels et collectifs devant le groupe.

Une approche d'un troisième type nous est donnée par George Catlin (1796-1872). Peintre, voyageur et écrivain, il effectue de 1831 à 1837 dix voyages dans les territoires amérindiens du Missouri jusqu'aux pieds de Rocheuses. L'œuvre qu'il tire de ces voyages comprend quelques cinq cents peintures qu'il expose pour la première fois en 1837 à New York ainsi que des chroniques publiées en 1841 sous le titre de *Letters and Notes on the Manners, Customs, and Condition of the North American Indians*. Il entame une tournée européenne avec l'Indian Gallery qui le mène notamment à Londres (1840-1844) et à Paris

¹²⁷ « Autrefois, avant l'arrivée des Blancs, les Pawnees n'avaient aucun ennemi à proximité. Ils avaient conquis toutes les Nations aux alentours, et réclamaient et détenaient le pays du fleuve Missouri aux Montagnes Rocheuses, et depuis le Niobrara, au sud du fleuve Arkansas jusqu'au Canada. »

¹²⁸ « De cette manière la bataille pouvait durer une grande partie de la journée avec des fortunes diverses, mais sans la perte de chaque côté de plus d'un homme ou deux, jusqu'à ce qu'à la fin une des deux parties ne se décourageait, et rompait en s'enfuyant. »

(1845). La faillite l'oblige à céder ses collections qui seront léguées en 1879 au Smithsonian Institute et rejoignent son Musée indien. Cette histoire compliquée fait que « la réception de l'œuvre complète de Catlin fut, en son temps, essentiellement européenne » alors que « le Musée indien a constitué la première grande exposition anthropologique visible en Europe » (Fabre, 2006, p. 3). La voix de Catlin met du temps à être entendue dans son pays¹²⁹ même si son œuvre est signalée par Morgan (*La Ligue des Iroquois*). En Europe, il est cité à plusieurs reprises par Edward Tylor (1832-1917) (*Researches into the Early History of Mankind*, 1865 ou *Primitive Culture*, 1871) ; D. Wilson y fait référence dans *Prehistoric Man* ainsi que Lubbock dans *Prehistoric Times* et *The Origin of Civilization*.

La première lettre de Catlin affiche sa conviction « that the tribes of the red men of North America, as a nation of human beings, are on the wane ¹³⁰ » et invite son lecteur à découvrir « the true character of that “*strange anomaly*” of man in the simple elements of his nature, undissolved or compounded into the mysteries of enlightened and fashionable life¹³¹ » (Catlin, 1989, p. 8). Ses peintures et ses chroniques comprennent des portraits et des scènes de la vie quotidienne et constituent un plaidoyer pour ces populations à la réputation de sauvages. On y trouve également les composantes de la culture guerrière de ces tribus. Les peintures illustrent l'attitude et l'apparat qui souligne la noblesse du guerrier (voir [planche 1.1, fig. 6 à 9](#)), la coiffure, les peintures, les vêtements, la décoration des armes) et sa place dans la société. Chez les Mandans, le jeune guerrier doit passer par une mise à l'épreuve que Catlin raconte dans le détail dans les *Lettres* n° 21 et 22 et reproduit dans une série de tableaux :

« an ordeal of privation and torture, which, while it is supposed to harden their muscles and prepare them for extreme endurance, enables the chiefs who are spectators to the scene, to decide upon their comparative bodily strength and ability to endure the extreme privations and sufferings that often fall to the lots of Indian warriors ; and that they may decide who is the most hardy and best able to lead a war-party in case of extreme exigency¹³². » (Catlin, 1989, p. 151)

¹²⁹ Le Smithsonian Institute s'est vu refuser par le Congrès l'autorisation d'acquérir l'Indian Gallery en 1852-1853 (Matthiessen dans Catlin, 1989, p. xvi-xvii).

¹³⁰ « Que les tribus de peaux-rouges d'Amérique du Nord en tant que nations d'êtres humains, sont en train de disparaître. »

¹³¹ « du vrai caractère de cette *étrange anomalie* de l'homme dans le simple élément de sa nature, non dissoute ou altérée dans les mystères d'une vie éclairée ou à la mode ».

¹³² « Une ordalie de privation et de torture, qui, tandis qu'elle est supposée endurcir les muscles et les préparer à l'endurance extrême, permet aux chefs qui assistent en spectateurs à la scène, de décider à partir de la comparaison de leur force corporelle et leur capacité à endurer les privations et souffrances extrêmes qui sont souvent le lot des guerriers Indiens ; et ainsi ils peuvent décider qui est le plus solide et le mieux à même de diriger une expédition. »

La cérémonie ([planche 1.1, fig. 10](#)) s'étale sur quatre jours et se déroule parmi les danses et les cris. Après trois jours de privation d'eau, de nourriture et de sommeil, le jeune guerrier, harnaché et alourdi avec son armement, est suspendu dans les airs par des crochets qui lui transpercent les chairs, puis doit s'élancer dans une dernière course jusqu'à l'arrachage des charges qu'ils traînent et à son épuisement final.

1.2.3.3. Augustus Pitt-Rivers

Augustus Henry Lane Fox Pitt-Rivers¹³³ est tout à la fois un militaire, un ethnologue, un archéologue et un grand collectionneur. Il fait d'abord une carrière d'officier dans l'armée britannique. Il participe notamment à la bataille de l'Alma (1854) pendant la guerre de Crimée¹³⁴. Il s'occupe plus particulièrement d'armement où il fait le constat que le progrès technique y avance par de petites et continues améliorations. Il inaugure en parallèle une carrière d'archéologue et de collectionneur à laquelle il se consacre entièrement à partir de sa retraite comme lieutenant-général en 1882. Son monde scientifique est darwinien¹³⁵. Pour notre propos, nous nous intéressons à sa réflexion et ses écrits sur la guerre primitive d'une part et à son travail de collectionneur, les deux étant intrinsèquement liés.

Si le deuxième s'étend sur toute sa vie, les premiers interviennent dès la fin de la décennie 1860, soit tôt dans l'histoire de la discipline. Il fait trois conférences sur la guerre primitive en 1867, 1868 et 1869¹³⁶ qui sont publiées à titre posthume en 1906 dans *The Evolution of Culture and Other Essays* (Pitt-Rivers, 1906). La première est simplement titrée « Primitive warfare », la seconde « Primitive warfare II. On the resemblance of the weapons of early man, their variation, continuity, and development of form », la troisième « Primitive warfare III. On the resemblances of the weapons of early races; their variations, continuity and development of form: metal period ».

Le lien entre cet aspect de sa carrière et son travail de collection et de muséographie semble assez direct : « it was his ordnance work that propelled his concern with systematic

¹³³ Il naît Augustus Henry Lane Fox. Il hérite de son cousin Horace Pitt-Rivers et adopte ce nom conformément aux exigences du testament.

¹³⁴ La guerre de Crimée (1853-1856) oppose l'Empire russe à une coalition réunissant la France, la Grande-Bretagne et l'Empire Ottoman.

¹³⁵ *Evolution of culture* comprend plusieurs références à Darwin. John Lubbock est son gendre.

¹³⁶ Les trois conférences sont données au Royal United Service Institution (RUSI), organisme indépendant de réflexion sur les questions de défense créé en 1831 par le duc de Wellington (le vainqueur de Waterloo). Le RUSI est encore actif de nos jours (<https://rusi.org/>). Il est présidé par le duc de Kent et son vice-président est le général Petraeus, ancien commandant des forces américaines en Afghanistan et ancien directeur de la CIA.

typological collection¹³⁷ » (Evans, 2014, p. 14). Pitt-Rivers commence ce travail au début des années 1850 et assemble les objets dans sa propre maison. La collection grandissante déménage plusieurs fois pour être finalement accueillie par l'Université d'Oxford au sein d'un bâtiment qui lui est dédié. Ce qui avait été désigné par Tylor¹³⁸ comme le « Museum of Weapons » intègre le Pitt-Rivers Museum en 1886 (Petch, 1996, p. 11-13)¹³⁹.

Les armes constituent pour Pitt-Rivers le point d'entrée d'une guerre primitive qui doit être abordée dans un cadre scientifique :

« yet the fact of your possessing in the three large apartments devoted to your armoury, one of the best assortments of semi-civilized and savage weapons to be found in this country, or, perhaps, in any part of the world, is sufficient to prove that it is not foreign to the objects of the Institution that the science of war should be ethnographically and archaeologically, as well as practically, treated¹⁴⁰. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 46)

Pitt-Rivers part d'un préalable que l'arme est le premier des outils car il satisfait un besoin prioritaire, la guerre, qui remonte au règne animal et qui répond à trois instincts primaires avec l'alimentation, la reproduction et la combativité pour la survie et la sélection naturelle. L'arme précède donc l'outil qui en est une adaptation :

« Man's earliest technology was in defensive and offensive weaponry, a technology which he copied from animals. Weapons later found dual usage as tools, forming the basis for subsequent creations in material culture¹⁴¹. » (Keuren, 1984, p. 177)

L'exemple de la faune fournit les schémas originaux des armes humaines. Pour les armes défensives, l'analogie est faite avec les carapaces des tortues. Pour les offensives, les exemples sont nombreux avec les pointes du gnou, du rhinocéros, du sanglier, du morse ou du narval ou encore les dents des carnivores. Mais il constate que les armes de jet sont une spécificité humaine, preuve de sa supériorité : « It is this which so essentially distinguishes man from the lower creation. Man is the tool-using animals¹⁴² » (Pitt-Rivers, 1906, p. 30).

¹³⁷ « Ce fut son travail dans le matériel militaire qui poussa son intérêt de collectionneur pour une systématique typologique. »

¹³⁸ Au moment où Edward Tylor cède à Pitt-Rivers sa place de Président de l'Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. Voir Tylor, 1881b. Presidential Address to the Anthropological Institute.

¹³⁹ La collection cédée comprend alors de 14 000 à 15 000 pièces.

¹⁴⁰ « Cependant le fait que vous possédiez dans les trois grands départements consacrés à l'armement, l'un des meilleurs assemblages d'armes de populations sauvages ou semi-civilisées qui puissent être trouvés dans ce pays ou peut-être dans le monde, est suffisant pour prouver qu'il n'est pas étranger aux objets de l'Institution que la science de la guerre soit traitée aux plans ethnographique, archéologique et également pratique. »

¹⁴¹ « Les technologies les plus précoces de l'homme furent dans l'armement défensif et offensif, technologie qu'il copia sur l'animal. Les armes trouvèrent plus tard un deuxième usage comme outil, formant la base pour les créations suivantes de la culture matérielle. »

¹⁴² « C'est ce qui distingue essentiellement l'homme de la création inférieure. L'homme est l'animal qui utilise l'outil. »

Ces outils se transforment dans le temps par de multiples et petits changements. Cette idée remonte à son passé dans l'armement où il observe que le perfectionnement technologique passe par l'accumulation successive d'améliorations¹⁴³. Cette évolution matérielle est darwinienne dans ses mécanismes d'un lent processus de transformation continue où une sélection opère un tri parmi de nombreuses variétés. Le boomerang arme de chasse et de guerre fait l'objet d'une conclusion explicite :

« Enough has been said to show: (1) that the boomerang was used in many different countries at a very early period, and in a very primitive condition of culture, and that it was everywhere employed chiefly in the pursuit of game; (2) that it was everywhere constructed of wood, before it was copied in metal [...]; (4) that the subsequent improvements by which its return flight was ensured, arose from a practical selection of suitable varieties, and was not the result of design, and (5) that the form of the boomerang passes by minute gradations into at least three other classes of weapons in common use by the same people, and may therefore be regarded as a branch variety of an original normal type of implement, used by the most primitive races as a general tool or weapon¹⁴⁴. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 131)

Cette évolution est illustrée par la [figure 11 \(planche 1.1\)](#) où Pitt-Rivers présente presque toutes les armes en usage en Australie. Le simple bâton, positionné au centre, se transforme par dérivations vers d'autres usages que l'usage premier. Sur l'axe horizontal, le bâton devient boomerang (lancer) ou bouclier (parer les coups). Sur l'axe verticale, il devient lance (percer) ou casse-tête (fracturer).

Mais cette évolution peut également être qualifiée de spencérienne dans une vision d'un monde qui va du simple au complexe et qui propose « the progress of life »¹⁴⁵ :

« Pitt-Rivers defined his goal as following (in Spencerian terms) the succession of ideas by which the mind of Man has developed from the simple to complex, and from the homogeneous to the heterogeneous¹⁴⁶. » (Keuren, 1984, p. 175)

Elle s'inscrit dans un cadre évolutionniste qui permet un comparatisme entre les mondes préhistoriques et primitifs actuels :

« As a consequence, the material artifacts which were employed by different peoples were representative of varied stages in the unilinear path of cultural development. Different stages of development were locatable within different

¹⁴³ Voir notamment l'introduction de Henri Balfour dans Pitt-Rivers, 1906, p. v.

¹⁴⁴ « Suffisamment a été dit pour montrer : (1) que le boomerang fut utilisé dans beaucoup de régions différentes dès les premières périodes, et dans une condition très primitive de culture, et qu'il était partout employé principalement en vue de la chasse ; (2) qu'il fut partout construit en bois, avant d'être copié en métal [...]; (4) que les améliorations successives par lesquelles son vol retour était assuré, proviennent d'une sélection pratique de variétés appropriées, et n'était pas le résultat d'un dessein, et (5) que la forme d'un boomerang passe par de minimes étapes dans au moins trois autres classes d'armes d'un usage commun aux mêmes peuples, et peuvent dès lors être regardées comme une branche différente d'un type original d'instrument, utilisé par les races les plus primitives comme un outil ou une arme générale. »

¹⁴⁵ Pitt-Rivers citant Spencer, *Princ. of Psych.* (Pitt-Rivers, 1906, p. 29).

¹⁴⁶ « Pitt-Rivers précisa son but de suivre (au sens de Spencer) l'enchaînement des idées par lequel l'esprit de l'Homme s'était développé du simple au complexe et de l'homogène à l'hétérogène. »

contemporary cultures, artifacts of which could be abstracted and combined, along with prehistoric implements, to form a complete record of evolution in the material arts¹⁴⁷. » (Keuren, 1984, p. 176-177)

Cette vision générale conditionne ses principes de classification puisque les objets ont une vie propre qui n'est pas spécifique à une région géographique ou à une population :

« As a result of that process, each weapon could be shown to possess a kind of “history of its own”, as Fox explained —one independent of the intentions of their makers. Early African and Australian throwing sticks and boomerangs, for example, were shown to possess a common origin and continuity¹⁴⁸. » (Chapman, 1981, chap. V, § 4)

Cela conduit donc à privilégier la typologie dans la présentation des collections en décalage avec les pratiques les plus courantes du moment, fondées sur la géographie. Pitt-Rivers s'inspire du modèle des séries numismatiques de John Evans (1823-1908), antiquaire britannique, numismate et archéologue, qui publie notamment *The Coins of the Ancient Britons* (1864), *The Ancient Stone Implements, Weapons, and Ornaments, of Great Britain* (1872)¹⁴⁹. Il présente des « séries progressives¹⁵⁰ », montrant une suite d'armes, chacune offrant une légère variation de forme par rapport à sa voisine, l'ensemble mettant en évidence un long cheminement d'un point originel à un objet final. Pour Sophie de Beaune, Pitt-Rivers « au lieu d'écrire l'histoire de l'humanité du passé vers le présent, en partant du simple pour aller vers le complexe, [il] tente de l'écrire à rebours » (Beaune, 2013, p. 181). Sa méthode de présentation muséographique en est l'illustration :

« Plus précisément, il préconise de répartir les objets à exposer selon de grandes classes correspondant à leur fonction : les arcs, les lances, les massues, les boomerangs, etc. Dans chaque classe, on les distinguera selon leur origine géographique, ce qui donnera autant de sous-classes dans lesquelles on regroupera les objets selon leur air de famille, en les alignant du plus simple au plus complexe. » (Beaune, 2013, p. 181)

Dans son introduction au livre *The Evolution of Culture* rassemblant des textes de Pitt-Rivers, Lord Henri Balfour¹⁵¹ (1863-1939), qui fut le premier administrateur du Pitt-Rivers

¹⁴⁷ « Comme conséquence, les artefacts matériels qui étaient employés par différents peuples étaient représentatifs des stades multiples sur le chemin unilinéaire du développement culturel. Différents stades de développement étaient repérables à l'intérieur de différentes cultures contemporaines, dont les artefacts pouvaient être isolés et combinés, parallèlement avec des objets préhistoriques, pour composer une archive complète de l'évolution en matière d'arts matériels. »

¹⁴⁸ « Comme résultat de ce processus, chaque arme peut être montrée comme possédant une histoire propre, comme l'expliquait Fox, une histoire indépendante des intentions de l'artisan. Les premiers bâtons à lancer et boomerangs africains et australiens, par exemple, étaient montrés comme possédant une origine commune et une continuité. »

¹⁴⁹ Voir Schlanger, « Series in progress: antiquities of nature, numismatics and stone implements in the emergence of prehistoric archaeology », 2010.

¹⁵⁰ Traduction proposée de l'expression « series in progress ».

¹⁵¹ Archéologue, qui fut également président du Royal Anthropological Institute.

Museum, souligne que l'auteur propose une approche globale de la compréhension de l'histoire de l'humanité :

« It was a fundamental principle in the general theory of Colonel Lane Fox that in the arts and customs of the still living savage and barbaric peoples there are reflected to a considerable extent the various strata of human culture in the past, and that it is possible to reconstruct in some degree the life and industries of Man in prehistoric times by a study of existing races in corresponding stages of civilization¹⁵². » (Balfour, 1906, p. xiv)

Les travaux de Pitt-Rivers qui s'étendent sur quatre décennies et laissent comme héritage le Pitt-Rivers Museum constituent une contribution de première importance « to the scientific study of the arts of mankind and the development of culture in general¹⁵³ » (Balfour, 1906, p. xx), soit un projet qui dépasse le seul sujet de l'armement ou de la guerre primitive.

La revue de ces exemples de travaux durant ce second XIX^e siècle montre que la connaissance de la guerre primitive ne se résume plus à quelques récits effrayants sur les mœurs des sauvages. James Farrer, (1849-1925), avocat et écrivain¹⁵⁴, est une voix qui dénonce ces rumeurs infondées qui permettent de justifier l'emploi de la force :

« Their customs are painted in the blackest colours; the details of savage usages are raked up from old books of travel; rumours of massacres and injuries are sedulously propagated; and the whole country is represented as in such a state of anarchy, that the majority of the population, in their longing for deliverance from their own rulers, would gladly welcome even a foreign conqueror. In short, a war against them comes speedily to be regarded as a war in their behalf, as the last word of philanthropy and beneficence¹⁵⁵. » (Farrer, 1885, p. 177)

La guerre primitive est documentée par des sources multiples et dans une approche qui se veut scientifique. Les récits individuels, qui comportent certes une part invérifiable, fournissent un regard de l'intérieur. Les premières approches de type ethnographique se mettent en place. La documentation s'articule autour de quelques thèmes : la bellicosité avec la fréquence et l'intensité des affrontements, les motivations (de la querelle individuelle aux différends pour les femmes, à la vengeance ou à l'animosité ethnique), les formes de combats

¹⁵² « C'était un principe fondamental dans la théorie générale du Colonel Lane Fox que les arts et coutumes des peuples barbares et sauvages encore vivants sont largement le reflet des différentes couches de la culture humaine dans le passé, et qu'il est possible de reconstruire jusqu'à un certain point la vie et les industries de l'Homme dans les temps préhistoriques par l'étude des races existantes dans les stades correspondants de civilisation. »

¹⁵³ « à l'étude scientifique des arts de l'humanité et le développement de la culture en général ».

¹⁵⁴ Auteur notamment de *Primitive Manners and Customs* (1879) et de *Military Manners and Customs* (1885).

¹⁵⁵ « Leurs coutumes sont décrites sous les couleurs les plus sombres ; les détails des mœurs sauvages sont ramassés dans les vieux livres de voyages ; les rumeurs de massacres et de blessures sont propagées démagogiquement ; et tout la région est représentée dans un tel état d'anarchie que la majorité de la population, dans leurs désirs d'être délivrée de leurs propres dirigeants, accueillerait favorablement même un conquérant étranger ; en résumé, une guerre contre eux pourrait être rapidement regardée comme une guerre en leur nom, comme l'expression même de la philanthropie et de la bienfaisance. »

(raids ponctuels, batailles rangées rituelles, attaques de villages), les armes utilisées (bouclier, arc ou propulseur, arme de poing), les rites (danses, chants, peintures), le traitement des vaincus, des prisonniers ou des corps (avec les trophées et l'anthropophagie), les cultures (le guerrier et les récits de ses exploits).

Ces travaux font dès lors apparaître des grandes diversités selon les peuples et les régions. Des éléments fournis ici, l'image résultante pour l'ethnographie australienne est bien différente de l'amérindienne. D'un côté, un monde modérément belliqueux alimenté par des querelles très locales (femmes, vengeance individuelle) et de l'autre une culture du guerrier. Dans le premier, la documentation comprend une part importante d'armement. De l'autre, elle repose davantage sur les pratiques.

Le phénomène de guerre primitive, une fois objectivé et débarrassé de préjugés enracinés dans l'esprit occidental par le décalage culturel, apparaît finalement très proche de la guerre que pratiquent les États modernes :

« the difference in these respects between barbarism and civilisation is thus one that rather touches the surface than the substance of war¹⁵⁶. » (Farrer, 1885, p. 158)

Cette documentation de la guerre primitive doit maintenant être replacée dans le cadre plus général des théories anthropologiques de cette période.

1.3. Des thèses explicatives de la guerre

Des thèses explicatives de la guerre – son origine, son universalité, son rôle, son évolution – émergent dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elles trouvent leur cadre général dans une vision de l'humanité et de la société. Deux grandes théories, l'évolutionnisme et le darwinisme social, offrent principalement ce cadre permettant d'alimenter des thèses explicatives de la guerre préhistorique et primitive.

1.3.1. L'évolutionnisme ethnologique

Alain Testart (1945-2013)¹⁵⁷ propose, dans son ouvrage *Avant l'histoire*, une histoire d'un évolutionnisme conçu comme une « ethnologie évolutionniste » (Testart, 2012, pp. 20-

¹⁵⁶ « La différence, à cet égard, entre barbarie et civilisation en est ainsi une qui relève plutôt de la surface que de la substance de la guerre. »

¹⁵⁷ Anthropologue français qui revendique l'approche évolutionniste (voir [3^e partie, chap. 2, § 2.3.1.3.](#)).

24). Il en situe les prémices au début du XVIII^e siècle. En affirmant la supériorité des Modernes sur les Anciens, l'excellence n'est plus dans l'imitation des modèles du passé mais celle espérée pour le futur. Antoine de Jussieu (1686-1758), botaniste et médecin, et Lafitau rapprochent les sauvages d'Amérique avec les traces des peuples de l'Antiquité (Testart, 2012, p. 16-17). Testart situe un premier évolutionnisme dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, auquel il associe Adam Smith (1723-1790), Jacques Turgot (1727-1781) ou Nicolas de Condorcet (1743-1794) et qui correspond au progrès des « Lumières » ainsi qu'à l'idée du Bon Sauvage avec comme source d'inspiration les Indiens d'Amérique du Nord et les peuples d'Océanie (Testart, 2012, p. 24-25). Il identifie ce qu'il appelle le deuxième évolutionnisme sur cette période 1860-1913. Il naît dans la « décennie prodigieuse » avec *Das Mutterrecht*¹⁵⁸ (1861) de Johann Bachofen (1815-1887), *Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization*¹⁵⁹ (1865) d'Edward Tylor (1832-1917), *Ancient Law, Its Connection with the Early History of Society, and Its Relation to Modern Ideas*¹⁶⁰ (1861) d'Henry Maine (1822-1888), *La Cité antique* (1864) de Denis Fustel de Coulanges (1830-1889) et enfin *Ancient Society, or Researches in the Lines of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization*¹⁶¹ (1877) de Lewis Morgan (1818-1881). Tous ces titres montrent la recherche du lien entre le lointain passé et les sociétés actuelles et portent une autre vision du primitif :

« Le grand apport de Morgan, de Fustel et de Maine est de décrire, avec des méthodes différentes, et pour des objets différents, une société primitive fortement organisée. Pour la première fois, elle n'est plus caractérisée par des manques, mais par une organisation, différente de celle de nos sociétés historiques. Elle l'est sur la base de la parenté. » (Testart, 2012, p. 31)

Testart souligne que cet alignement va prendre fin à la fin du XIX^e siècle. L'emprunt devient alors à sens unique, les archéologues continuant à utiliser les données ethnographiques mais pas l'inverse (Testart, 2012, p. 31).

Bruce Trigger¹⁶² (1937-2006), dans *A History of Archaeological Thought*, voit de même « a great revival of theoretic history » à partir de 1860 qu'il attribue aux ethnologues (Tylor, Morgan) et leur démarche comparative (Trigger, 2018, p. 154). Il constate une convergence de l'archéologie préhistorique et de l'ethnologie en Europe et aux États-Unis :

¹⁵⁸ « Le droit maternel ».

¹⁵⁹ « Recherche dans l'histoire primitive de l'humanité et le développement de la civilisation ».

¹⁶⁰ « Le droit antique, sa connexion avec l'histoire primitive de la société et sa relation avec les idées modernes ».

¹⁶¹ « La société archaïque, ou recherches dans la lignée du progrès humain de la sauvagerie à la barbarie et à la civilisation ». Cet ouvrage est traduit en français en 1971 aux éditions Anthropos.

¹⁶² Archéologue, professeur au département d'anthropologie de la McGill University de Montréal (Canada).

« A shared commitment to an evolutionary approach promoted a close alignment between prehistoric archaeology and ethnology in Western Europe and the United State beginning in the 1860s¹⁶³. » (Trigger, 2018, p. 166)

Ce moment fut précédé par l'émergence dans l'archéologie scandinave de l'idée de trois phases qui ont structuré le déroulement de l'histoire humaine. Tout d'abord, Christian Jürgensen Thomsen (1788-1865), propose les trois âges de pierre, de bronze et de fer (Klindt-Jensen, 1975 p. 134). Ensuite, Sven Nilsson (1787-1883) « pointed out that the artifacts indicated specific life styles which could be reconstructed by using ethnographical parallels¹⁶⁴ » et propose comme schéma évolutionniste des sociétés primitives la suite « sauvages, nomades et agriculteurs » (Klindt-Jensen, 1975 p. 134). Ce principe de trois phases se retrouve dans l'évolutionnisme du second XIX^e siècle.

1.3.1.1. L'évolutionnisme de Tylor et la guerre

Edward Tylor expose sa vision du « développement » et du processus qui mène l'homme des premiers temps vers la civilisation dans *Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization* (1865) et dans son ouvrage en deux volumes *Primitive Culture, Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom* (1871). Il s'intéresse plus particulièrement à la culture qu'il définit ainsi :

« Culture or Civilization, taken in its wide ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society¹⁶⁵. » (Tylor, 1871, p. 1)

Il souligne que son ouvrage apporte une « especial consideration of the civilization of the lower tribes as related to the civilization of the higher nations¹⁶⁶ » (Tylor, 1871, p. 1). Le développement est, pour Tylor, un résultat, « autant de contacts et d'échanges parmi les peuples, que de processus d'élaboration culturelle autonomes, mis en œuvre par chaque groupe humain » (Di Brizio, 2015, p. 51) conduisant au fait que « the history of mankind has been on the whole a history of progress¹⁶⁷ » (Tylor, 1865, p. 363).

¹⁶³ « Un engagement partagé dans une approche évolutionnaire promut un étroit alignement entre l'archéologie préhistorique et l'ethnologie en Europe de l'Ouest et les États-Unis à partir des années 1860. »

¹⁶⁴ « fit remarquer que les artefacts indiquaient des styles de vie différents qui pouvaient être reconstruits en utilisant des parallèles ethnographiques ».

¹⁶⁵ « La culture ou la civilisation, prise dans son sens ethnographique large, est cet ensemble complexe qui inclut le savoir, les croyances, l'art, la morale, les lois, les coutumes, et tout autres capacités et habitudes acquise par l'homme comme membre d'une société. »

¹⁶⁶ « une considération particulière à la relation entre la civilisation des tribus inférieures et celle des nations supérieures ».

¹⁶⁷ « L'histoire de l'humanité a été dans son ensemble une histoire du progrès. »

Son comparatisme, comme le montre Marie-Béatrice Di Brizio, a été critiqué, qualifié d'« anecdotique » et faisant usage de « données affranchies de tout contrôle critique et arbitrairement décontextualisées ». Au contraire, elle soutient que « loin d'être méthodologiquement naïves, les procédures tyloriennes de sélection et traitement des données sont complexes, explicites, justifiées en faisant référence aux méthodes des sciences naturelles » (Di Brizio, 2015, p. 127). Rappelant que Tylor voit dans « la transition de l'âge de la pierre taillée à l'âge de la pierre polie » comme le meilleur « point de départ » (starting-point) pour démontrer le développement progressif de la civilisation », elle montre comment le rapprochement entre le passé lointain et le présent « est justifié à la fois par l'absence de métallurgie chez plusieurs de ces dernières, par les ressemblances remarquées entre leur outillage lithique et celui des peuples préhistoriques, par l'absence d'agriculture et domestication des animaux à l'âge de la pierre taillée et chez les sauvages contemporains » (Di Brizio, 2015, p. 55).

Quelle place tient la guerre dans la vision de Tylor ? Dans *Early History of Mankind*, le mot *war* n'apparaît que marginalement, par exemple dans le rôle de la guerre dans le phénomène de dégénérescence :

« Among the lower races, degeneration is seen to take place as a result of war, of oppression by other tribes, of expulsion into less favourable situations, and of various other causes¹⁶⁸. » (Tylor, 1865, p. 182)

S'il lui arrive de faire des rapprochements rapides, par exemple avec les esquimaux modernes (Tylor, 1865, p. 362), il prend soin de préciser la distance entre la condition des sauvages modernes et celle de leurs lointains ancêtres :

« But if we may judge that the present condition of savage tribes is the complex result of not only a long but an eventful history, in which development of culture may have been more or less interfered with by degradation caused by war, disease, oppression, and other mishaps, it does not seem likely that any tribe known to modern observers should be anything like a fair representative of primary conditions¹⁶⁹. » (Tylor, 1865, p. 369)

¹⁶⁸ « Parmi les races inférieures, la dégénération est vue comme un résultat de la guerre, de l'oppression par les autres tribus, de l'expulsion vers des situations moins favorables, et de multiples autres causes. »

¹⁶⁹ « Mais si on peut penser que la condition présente des tribus sauvages est le résultat complexe d'une histoire longue et pleine d'évènements, dans laquelle le développement de la culture peut avoir plus ou moins interférer avec la dégradation causée par la guerre, la maladie, l'oppression et autres malheurs, il ne semble pas probable qu'une quelconque tribu connue des observateurs modernes soit quelque chose comme une juste représentation des conditions premières. »

Dans le deuxième ouvrage, les pratiques et les rites liées aux *warriors* sont mentionnées sans développement. Le sujet de la guerre primitive apparaît brièvement avec deux références à Pitt-Rivers¹⁷⁰, dont nous avons vu qu'il était proche¹⁷¹ :

« Colonel Lane Fox, in his lectures on Primitive Warfare, take a more instructive line in tracing the early development of arts, not to a blind instinct, but to a selection, imitation, and gradual adaptation and improvement of objects and operations which Nature, the instructor of primaeval man, sets before him¹⁷². » (Tylor, 1871, vol. 1, p. 58).

Il y accorde plus de place dans son *Antropology* (1881) où le chapitre « Arts of life » comprend dans un premier temps un long passage consacré aux armes qui montre le progrès technologique allant du bâton à l'arme de jet et aux armes métalliques. Dans un deuxième temps, il enchaîne les sujets suivants : « War, Weapons, Armour, Warfare of lower tribes, warfare of higher nations » (Tylor, 1881a, p. 221-228). Il reprend une idée de Pitt-Rivers selon lequel le premier besoin de l'homme après la nourriture est de se défendre contre les animaux et les hommes :

« After the quest of food, man's next great need is to defend himself. The savage has to drive off the wild beasts which attack him, and in turn he hunts and destroys them. But his most dangerous foes are those of his own species, and thus in the lowest known levels of civilization war has already begun, and is carried on against man with the same club, spear, and bow used against wild beasts. » (Tylor, 1881a, p. 221)

Il s'efforce ensuite de montrer la différence qu'il y a entre les affrontements des populations primitives et la guerre des civilisés :

« The savage or barbarian is apt to fall on his enemy unawares, seeking to kill him like a wild beast, especially where there is bitter personal hatred or blood-vengeance. But even among low tribes we find a strong distinction drawn between such manslaughter and regular war, which is waged not so much for mutual destruction as for a victory to settle a quarrel between two parties. For instance, the natives of Australia have come far beyond mere murder when one tribe sends another a bunch of emu-feathers tied to the end of a spear, as a challenge to fight next day. Then the two sides meet in battle array, their naked bodies terrific with painted patterns, brandishing their spears and clubs, and clamouring with taunts and yells. Each warrior is paired with an opponent, so that the fight is really a set of duels, where spear after spear is hurled and dodged or parried with wonderful dexterity, till at last perhaps a man is killed, which generally brings the fray to an end¹⁷³. » (Tylor, 1881a, p. 223)

¹⁷⁰ Pitt-Rivers est également cité dans l'édition de 1878 de *Early History of Mankind*, p. 176 et 187.

¹⁷¹ Voir [ce chapitre § 1.2.3.3.](#)

¹⁷² « Colonel Lane Fox, dans ses conférences sur la guerre primitive, soutient une ligne plus instructive en faisant remonter les développements précoces des arts, non à un instinct aveugle, mais à une sélection, une imitation, une adaptation graduelle et une amélioration d'objets et d'opérations que la Nature, l'instructeur de l'homme primitif, installa avant lui. »

¹⁷³ « Le sauvage ou le barbare peut tomber par surprise sur son ennemi, cherchant à le tuer comme une bête sauvage, spécialement en cas de haine personnelle ou une vengeance de sang. Toutefois même chez les populations inférieures, nous trouvons une forte distinction entre un tel massacre et la guerre régulière qui est

Il souligne quelques pratiques de la guerre parmi les races inférieures (« low tribes ») où existent massacre, torture, trophées, cannibalisme. Il voit une évolution caractérisable. Le massacre des prisonniers laisse place à la mise en esclavage. Une aristocratie guerrière apparaît. Avec la propriété et l'agriculture, le pillage devient un motif important (Tylor, 1881a, p. 225). Mais la guerre primitive est inférieure face à la guerre des civilisés, mieux équipés et entraînés, comme les armées égyptiennes. Les Grecs portent ensuite l'art de la guerre à un sommet :

« But when we come to later ages of Greek history, it is seen that they had by that time not only learnt what the older civilization had to teach, but had brought their own genius to develop it further¹⁷⁴. » (Tylor, 1881a, p. 227)

Dans ces pages, il montre plus une progression technologique de l'armement qu'une véritable évolution de nature de la guerre ou un progrès civilisationnel identifiable autre que l'élimination de certaines pratiques jugées barbares par les civilisés.

Par ailleurs, son interprétation du rôle du mariage dans les relations intergroupes mérite l'attention. Dans son ouvrage de 1865, il évoque très brièvement un éventuel effet d'alliance et d'amitié entre tribus obtenu par les mariages extérieurs (Tylor, 1865, p. 284). Il développe cette idée dans un article de 1889 sur le mariage dans les phases matriarcale et patriarcale. Il rappelle que Morgan soutenait que l'intermariage contribuait à la paix chez les Iroquois (Tylor, 1889, p. 266). Mais il va plus loin en mettant en évidence les conséquences respectives de l'endogamie et exogamie :

« But when tribes begin to adjoin and press on one another and quarrel, then the difference between marrying-in and marrying-out becomes patent. Endogamy is a policy of isolation, cutting off a horde or village, even from the parent-stock whence it separated, if only a generation or two back. Among tribes of low culture there is but one means known of keeping up permanent alliance, and that means is intermarriage. Exogamy, enabling a growing tribe to keep itself compact by constant unions between its spreading clans, enables it to overmatch any number of small intermarrying groups, isolated and helpless. Again and again in the world's history, savage tribes must have had plainly before their minds the simple

déclenchée moins pour une destruction mutuelle que pour une victoire réglant une querelle entre deux parties. Par exemple, les natifs d'Australie vont bien au-delà du simple meurtre quand une tribu envoie à une autre un bouquet de plumes d'émeu attachées à la pointe d'un javelot comme un défi à combattre le jour d'après. Alors les deux côtés se rencontrent sur le champ de bataille, leurs corps nus et terrifiant par leurs peintures, brandissant leurs javelots et leurs clubs, vociférant cris et insultes. Chaque guerrier fait face à un autre de sorte que le combat est une suite de duels, où les javelots les uns après les autres sont lancés, esquivés ou parés avec une dextérité remarquable, jusqu'à ce qu'à la fin peut-être un homme soit tué, ce qui généralement met fin à la bagarre. »

¹⁷⁴ « Mais quand nous en venons aux âges anciens de l'histoire de la Grèce, on s'aperçoit qu'ils avaient à ce moment là non seulement appris ce que la civilisation plus ancienne avait à enseigner, mais qu'ils avaient apporté leur propre génie pour le développer plus loin. »

practical alternative between marrying-out and being killed out¹⁷⁵. » (Tylor, 1889, p. 267)

Il conclut à l'importance de l'exogamie comme pratique visant à la pacification des relations entre tribus, argumentation qui sera reprise par Claude Lévi-Strauss¹⁷⁶ :

« Exogamy thus shows itself as an institution which resists the tendency of uncultured populations to disintegrate, cementing them into nations capable of living together in peace and holding together in war, till they reach the point of higher political and military organization¹⁷⁷. » (Tylor, 1889, p. 268)

1.3.1.2 L'évolutionnisme de Morgan et la guerre

Ancient Society (1877) fournit une théorie globale de l'évolution sociétale humaine. Robert Lowie (1883-1957), « l'un des maîtres de l'anthropologie américaine » (Bonte et Izard, 2016, p. 427), explique la place prépondérante de cet ouvrage :

« Le livre de Morgan, *Ancient Society*, était une synthèse de matériaux sociologiques qui rassemblaient pour la première fois des données sur les indigènes australiens et américains, sur l'ancienne Grèce et Rome ; et tout cela dans une mise en ordre nette, prescrite par une doctrine évolutionniste. Qu'on ne s'étonne donc pas que le livre soit considéré un peu partout comme un classique. » (Lowie, 1991, p. 56)

Morgan propose une séquence évolutive linéaire du progrès des sociétés humaines et décrit leur état d'avancement vers la civilisation au travers de trois grands stades, subdivisés en sept périodes. Dans l'état de *sauvagerie*, l'homme vit de la chasse et de la cueillette. Le premier stade correspond à l'enfance de l'humanité vit de cueillette et où apparaît les premières formes de langage articulé : il n'existe plus aujourd'hui d'humains à ce stade. Dans la deuxième, il invente la pêche et le feu ; Australiens et Polynésiens relèvent de cette sauvagerie. Dans la troisième, apparaît l'arc avec pour exemple certaines tribus américaines. La *barbarie* comprend les tribus qui possèdent la poterie et n'ont pas encore l'alphabet et l'écriture. Les trois périodes se délimitent respectivement par la poterie, la domestication des plantes (hémisphère ouest) et animaux (hémisphère est) et la maîtrise du fer. Avec l'alphabet et l'écriture, l'homme entre dans le monde *civilisé* qui se poursuit jusqu'au temps présent.

¹⁷⁵ « Mais quand les tribus commencent à se voisiner, à se presser, à se quereller, alors la différence entre le mariage interne et le mariage externe devient évident. L'endogamie est une politique d'isolation, coupant une horde ou un village, même de sa parenté d'origine, après seulement une ou deux générations. Parmi les tribus de culture inférieure, il n'y a qu'un seul moyen connu de conserver une alliance et ce moyen est l'intermariage. L'exogamie, permettant à une tribu en croissance de garder son unité, par des unions constantes entre ses différents clans, lui permet de surclasser nombre de petits groupes endogamiques, isolés et sans secours. Encore et encore dans l'histoire du monde, les tribus sauvages ont gardé à l'esprit l'alternative simple et pratique entre mariage externe ou extermination. »

¹⁷⁶ Voir [2^e partie, chap. 2, § 2.3.3.2.](#)

¹⁷⁷ « L'exogamie se montre ainsi comme une institution qui résiste à la tendance des populations sans culture à se désintégrer, les cimentant dans des nations capables de vivre ensemble en paix et de se rassembler à la guerre, jusqu'à ce qu'elles atteignent le point d'organisation politique et militaire supérieur. »

Chaque société doit faire le même parcours des différents stades pour parvenir au statut du monde civilisé.

Quelle place occupe la guerre dans cette vision évolutionniste de la deuxième moitié du XIX^e siècle ? Dans *Ancient Society*, Morgan ne range pas la guerre dans les deux lignes d'investigation du progrès humain, d'un côté les inventions et découvertes et de l'autre les institutions primitives dont il dresse une liste de sept items : subsistance, gouvernement, langage, famille, religion, vie et architecture de la maison, propriété. Par la suite, il structure son étude en trois grandes parties consacrées respectivement au développement de trois idées (« growth of the idea of... »), le gouvernement, la famille et la propriété. Il aborde le sujet guerre (*warfare*) assez marginalement, pour la plus grande part dans la partie sur l'idée de gouvernement, ponctuellement dans celle sur la famille et dans celle sur la propriété. Il est ainsi difficile de trouver un lien clair entre pratiques guerrières et développement.

Il note le caractère *incessant, persistant* (Morgan, 1907, p. 110) ou encore « l'état de guerre perpétuelle » (Morgan, 1907, p. 122) de la guerre chez les Iroquois. Il en trace l'origine dans le mécanisme de dispersion et migration qui permet de créer et identifier des tribus sur des territoires avec pour conséquence que « The multiplication of tribes and dialects has been the fruitful source of the incessant Warfare of the aborigines upon each other¹⁷⁸ » (Morgan, 1907, p. 110). Il voit dans cette bellicosité une force poussant au regroupement au sein de confédérations plus larges :

« A tendency to confederate for mutual defense would very naturally exist among kindred and contiguous tribes. When the advantages of a union had been appreciated by actual experience the organization, at first a league, would gradually cement into a federal unity. The state of perpetual warfare in which they lived would quicken this natural tendency into action among such tribes as were sufficiently advanced in intelligence and in the arts of life to perceive its benefits. It would be simply a growth from a lower into a higher organization by an extension of the principle which united the gentes in a tribe¹⁷⁹. » (Morgan, 1907, p. 122)

La guerre chez les Iroquois (qui sont au stade de barbarie) a donc pour effet de renforcer le besoin de structures gouvernementales. Mais il observe un décalage entre leur niveau de développement et certaines de leurs pratiques qui relèvent de la sauvagerie :

¹⁷⁸ « La multiplication des tribus et dialectes a été la source fructueuse de la guerre incessante des aborigènes entre eux. »

¹⁷⁹ « Une tendance à se confédérer pour une défense mutuelle devrait très naturellement exister dans les tribus voisines et apparentées. Quand l'avantage d'une union a été apprécié par une expérience réelle, l'organisation, d'abord d'une ligue, va graduellement se cimenter en une unité fédérale. L'état de guerre perpétuelle dans lequel ils vivent hâterait cette tendance naturelle vers l'action pour les tribus suffisamment avancées en intelligence et dans les arts de la vie pour en percevoir les bénéfices. Ce serait simplement un développement d'une organisation inférieure vers une supérieure par une extension du principe qui unifia les hommes en tribu. »

« If their military achievements are dreary with the atrocities of savage Warfare, they have illustrated some of the highest virtues of mankind in their relations with each other¹⁸⁰. » (Morgan, 1907, p. 149)

Pour l'armement, il établit quelques liens partiels entre technologie et développement. L'arc, « This remarkable invention, which came in after the spear and war club, and gave the first deadly weapon for the hunt¹⁸¹ » (Morgan, 1907, p. 21), est inventé dans la troisième période du stade de sauvagerie. Il constate son absence en Australie et en Polynésie. Il observe en revanche que les Indiens d'Amérique, qu'il place dans la première période de barbarie (Morgan, 1907, p. 529), utilisent une panoplie qui comprend la palissade, le bouclier en cuir brut, l'arc et le war-club équipé d'une tête en silex ou d'une corne de cerf. Quant au javelot, dont il affirme qu'il n'est pas une arme des tribus des forêts, il précède avec une pointe en silex ou en os l'arc qui le supplante (donc en sauvagerie) puis redevient une arme performante pour le combat rapproché avec une pointe en cuivre à la troisième période de barbarie (Morgan, 1907, p. 529). Le progrès de l'armement a pour effet d'aggraver les pertes au stade de barbarie par rapport à celui de sauvagerie (Morgan, 1907, p. 460). Enfin, il souligne que la guerre est toujours l'affaire des mâles quelle que soit la période :

« The males, in all periods and conditions of society, have assumed the trade of fighting, which tended to change the balance of the sexes, and leave the females in excess¹⁸². » (Morgan, 1907, p. 460)

Tant chez Morgan que chez Tylor, le lien entre guerre et développement n'est que très imparfaitement établi. Nous retrouvons l'idée de forte bellicosité des peuples primitifs, que cette bellicosité a existé à tous les stades avec une aggravation progressive des effets. Mais la guerre n'est pas identifiée comme un facteur déterminant de l'évolution des sociétés ni comme un marqueur (sauf pour l'arc) de moments importants dans la trajectoire humaine. La théorie évolutionniste intègre donc le phénomène de guerre primitive dans son modèle de développement dont les forces majeures se situent dans d'autres domaines. Cela implique que la guerre existe parmi les populations préhistoriques. Les pratiques sont en phase avec les différents stades de la sauvagerie, de la barbarie et de la civilisation, mais l'évolution de la pratique guerrière censée accompagner le mouvement général n'est pas vraiment décrite.

¹⁸⁰ « Si leurs faits militaires sont assombris par des sauvages atrocités guerrières, ils ont illustré quelques des plus hautes vertus de l'humanité dans leurs relations entre eux. »

¹⁸¹ « Cette remarquable invention, qui vint après le javelot et le club de guerre et donna la première arme mortelle pour la chasse. » La phrase est surprenante à deux titres : d'une part, le javelot peut tuer et, d'autre part, il mélange la notion d'arme de guerre et d'arme de chasse et n'envisage que l'usage de chasse pour l'arc.

¹⁸² « Les mâles, dans toutes les périodes et conditions de la société, ont assumé l'activité du combat, ce qui tendait à changer l'équilibre des sexes et à laisser les femmes en excès. »

Il en résulte notamment que la guerre n'est pas considérée comme une force de changement. Elle accompagne le fonctionnement des sociétés et leurs évolutions.

1.3.2. Le darwinisme social et le paradigme du conflit

À côté de cette thèse liée à l'évolutionnisme, il en existe une autre qui s'inscrit dans une vision anthropologique différente, le darwinisme social, qui donne lieu à une déclinaison guerrière que Paul Crook, historien, développe dans *Darwinism, War and History* (Crook, 1994). Nous commençons par présenter brièvement le darwinisme social.

1.3.2.1 Le darwinisme social

Jean-Marc Bernardini, auteur de *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, qualifie le darwinisme social d'« objet historique difficilement identifiable » (Bernardini, 1997, p. 35) et le définit comme :

« l'extension aux sociétés humaines des lois darwiniennes de la "lutte pour l'existence" et de la "sélection naturelle". » (Bernardini, 1997, p. 17)

L'expression même de darwinisme social est sujette à débat, à savoir si Darwin en fut « le promoteur, le relais ou le simple témoin à son corps défendant » (Bernardini, 1997, p. 18). Nous nous limitons ici à rappeler les éléments de ce discours qui constituent les bases du paradigme du conflit.

La paternité de ce discours est généralement attribuée à Herbert Spencer (1820-1903), philosophe anglais et sociologue, partisan d'un libéralisme politique, d'une grande notoriété en son temps et à l'œuvre encyclopédique. Robert Carneiro¹⁸³ le classe à côté de Morgan et Tylor dans les trois grands évolutionnistes du XIX^e siècle (Carneiro, 1981, p. 153). Il développe le concept de l'évolution dès les années 1850 dans *Progress, its Laws and Cause* (1857)¹⁸⁴ et y voit un principe universel qui s'applique à tous les domaines de la vie sur terre qu'ils soient matériels ou culturels :

« The advance from the simple to the complex, through a process of successive differentiations, is seen alike in the earliest changes of the Universe to which we can reason our way back; and in the earliest changes which we can inductively establish; it is seen in the geologic and climatic evolution of the Earth, and of every single organism on its surface; it is seen in the evolution of Humanity, whether contemplated in the civilized individual, or in the aggregation of races; it is seen in the evolution of Society in respect alike of its political, its religious,

¹⁸³ Carneiro est un anthropologue, évolutionniste, auteur de la « circumscription theory » sur l'origine de l'État sous l'action combinée d'un environnement délimité, la croissance de la population et la guerre. Voir Carneiro, 1970.

¹⁸⁴ Donc avant l'ouvrage de Darwin sur *L'Origine des espèces*. Le mot « évolution » est par ailleurs peu utilisé par Darwin.

and its economical organisation; and it is seen in the evolution of all. . . [the] endless concrete and abstract products of human activity¹⁸⁵. » (Spencer cité par Carneiro, 1981, p. 157)

Il décline ce principe universel en biologie en 1864 (*Principles of Biology*) et amène l'expression de « survival of the fittest » traduite par « la survie du plus apte ». Elle se rapproche de certaines expressions de *La Sélection des espèces* de Darwin. Elle est reprise par Darwin dans *The Descent of Man*. Mais elle constitue un glissement de sens du succès reproductif posé initialement par Darwin à celui d'une aptitude face à l'environnement pour permettre l'interprétation du droit du plus fort. Du darwinisme était oublié la descendance avec modification pour ne retenir que la sélection dans son aspect réducteur de tri ou d'élimination. Un autre glissement se produit en faisant opérer la sélection non seulement au niveau de l'individu mais également à celui de la société, en le sortant du domaine biologique pour l'appliquer au domaine social. Darwin lui-même se laissera entraîner sur cette voie de la « compétition entre tribus » dans le chapitre « Sur le développement des facultés intellectuelles et morales au cours des temps primitifs et civilisés » de *The Descent of Man* (Darwin, 2000, p. 217). Cette expression de survie du plus apte, qui peut s'appliquer à l'individu, au groupe, à la société ou encore aux races, établit un lien entre biologie et sociologie et fonde le darwinisme social, lequel justifie le succès des plus forts et par conséquence l'abandon voire l'élimination des plus faibles.

Dans un domaine proche, l'eugénisme émerge avec Francis Galton (1822-1911)¹⁸⁶ qui crée l'eugénique en tant que science de l'hérédité humaine. La sélection permet d'entrevoir le moyen d'améliorer les races ou l'espèce. Il voit dans les conflits un élément qui peut influencer positivement ou négativement sur le sort des peuples (Galton, 1883, pp.78-81). En 1890, *The American Naturalist* publie un article intitulé « From brute to man » qui soutient l'effet eugénique de la guerre en éliminant les plus faibles et préservant les plus énergiques et capables :

« War acts vigorously on men's minds, peace acts sluggishly; and the whole story of mankind tells us that intellectual evolution has been due in great part to the destruction in war of the mentally weaker, the preservation of the more energetic

¹⁸⁵ « L'avance du simple vers le complexe via un processus de différenciations successives se voit pareillement jusque dans les premiers changements de l'Univers auxquels nous avons accès par la raison ; et dans les premiers changements que nous pouvons établir par induction ; elle se voit dans l'évolution géologique et climatique de la terre et de tout organisme à sa surface ; elle se voit dans l'évolution de l'Humanité, qu'on regarde l'individu civilisé ou l'agrégation des races ; elle se voit dans l'organisation aussi bien politique que religieuse ou économique de la Société ; et elle se voit dans l'évolution sans fin de tous les produits concrets ou abstraits de l'activité humaine. »

¹⁸⁶ Sir Francis Galton, cousin de Darwin, est un scientifique aux multiples facettes. Il est plus particulièrement connu pour ses travaux sur les statistiques et les caractères héréditaires.

and able, and the effect of conflict in producing intellectual activity¹⁸⁷. » (Morris, 1890, p. 344)

Dans ce processus revendiqué de sélection des meilleurs ou des plus forts, la guerre semble pouvoir jouer un rôle particulier.

1.3.2.2 Le paradigme du conflit

L'expression de « conflict paradigm » provient du livre *Darwinism, War and History* de Paul Crook (Crook, 1994, p. 6). Cela recouvre diverses approches qui se veulent scientifiques et qui reposent sur le principe de la lutte pour la vie. Par là, les auteurs revendiquent le plus souvent un rattachement à la pensée darwinienne :

« Darwin's conflict model generated militarist and racist extrapolations that conferred approval on war and imperial struggle as "biological necessities"¹⁸⁸. » (Crook, 1994, p. 7)

Le conflit est censé incarner cette lutte pour la vie en exerçant une pression sélective à différents niveaux, celui des individus ou celui des groupes.

« Taken to extremes, Darwinist discourse conferred approval on a range of doctrines glorifying power, status, elitism, conquest and repression. Differences between cultures, genders, classes and races were reduced to fixed biological differences, printed in humans during eons of selective struggle¹⁸⁹. » (Crook, 1994, p. 7-8)

Il constitue donc une force agissante de l'évolution. Il se retrouve chez l'homme dans son expression la plus radicale qu'est l'activité guerrière qui sélectionne parmi les individus, les groupes ethniques ou les sociétés :

« Darwin's conflict model generated militarist and racist extrapolations that conferred approval on war and imperial struggle as "biological necessities"¹⁹⁰. » (Crook, 1994, p. 7-8)

Au tournant du siècle, les tout débuts de la génétique voient l'émergence de multiples théories, notamment celle d'un homme déterminé par ses gènes ou son instinct :

¹⁸⁷ « La destruction à la guerre du mentalement faible et la préservation du plus énergique et capable ».

¹⁸⁸ « Le modèle du conflit darwinien généra des extrapolations militariste et racistes qui confèrent une acceptation de la guerre et du conflit impérial comme des nécessités biologiques. »

¹⁸⁹ « Poussé à ses extrêmes, le discours darwiniste donne l'approbation à nombre de doctrines glorifiant la puissance, le statut, l'élitisme, la conquête et la répression. Les différences entre cultures, genres, classes et races étaient réduites à des différences biologiques fixes, imprimées chez les humains au cours d'éons de lutte sélective. »

¹⁹⁰ « Le modèle du conflit darwinien généra des extrapolations militaristes et racistes qui apportèrent une validation de la guerre et de la lutte impérial comme des "nécessités biologiques". »

« Under gene theory, man was projected as a “fighting animal” dominated by aggressive territorial instincts. War was seen as a guarantee of biological health, the safeguard of nations¹⁹¹. » (Crook, 1994, p. 77)

La guerre devient ainsi un outil de l'évolution, une force de changement au service du progrès global de l'humanité. Pour Spencer, elle est un déterminant de la société et de sa progression vers l'État :

« We see that in the struggle for existence among societies, the survival of the fittest is the survival of those in which the power of military cooperation is the greatest; and military cooperation is that primary kind of cooperation which prepares the way for other kinds. So that this formation of larger societies by the union of smaller ones in war, and this destruction or absorption of the smaller un-united societies by the united larger ones, is an inevitable process through which the varieties of men most adapted for social life, supplant the less adapted varieties¹⁹². » (*Principles of Sociology*, Spencer, cité par Carneiro, 1981, p. 182)

Carneiro souligne que Spencer considère que ce rôle positif de la guerre relève du passé et qu'elle ne peut plus avoir dans le monde civilisé que des effets régressifs.

William G. Sumner (1840-1910)¹⁹³, sociologue américain et darwiniste assumé, publie en 1903 un essai intitulé *War* (Sumner, 1911). Il souhaite montrer « just what war has done and has not done for the welfare of mankind » (Sumner, 1911, p. 3). Il y distingue le concept de « the struggle for existence » de celui de « the competition for life ». Au premier, il fait correspondre la lutte contre la nature, laquelle est hostile à l'homme. Le deuxième correspond à la compétition entre les hommes (Sumner, 1911, p. 9) soit au niveau individuel soit au niveau du groupe d'appartenance. La guerre vient de la compétition même pour la vie. Elle est « the highest stimulus to racial progress » (Sumner, 1911, p. 9) et la voie vers la civilisation :

« If it had been possible for men to sit still in peace without civilization, they never would have achieved civilization; it is the iron spur of the nature-process which has forced them on, and one form of the nature-process has been the attack of some men upon others who were weaker than they. » (Sumner, 1911, p. 34)

Les années précédant la Grande Guerre voient des mises en circonstances directes sur le théâtre européen. Peter Chalmers Mitchell (1864-1945) offre un exemple très illustratif de

¹⁹¹ « D'après la théorie du gène, l'homme était projeté comme “un animal combattant” dominé par ses instincts territoriaux agressifs. La guerre était vue comme une garantie de santé biologique, la sauvegarde des nations. »

¹⁹² « Nous voyons que dans la lutte pour la vie parmi les sociétés, la survie du plus apte est la survie de celles chez qui le pouvoir de coopération militaire est le plus grand ; et la coopération militaire est cette première forme de coopération qui prépare le chemin pour d'autres choses. Si bien que la formation de plus grandes sociétés par la réunion de plus petites par la guerre et la destruction ou l'absorption de sociétés plus petites et désunies par celles unies et plus grandes est un processus inévitable par lequel les variétés des hommes les mieux adaptés à la vie sociale supplantent celles des moins adaptés. »

¹⁹³ Professeur à l'Université de Yale (New Haven, Connecticut) de 1872 à 1909, partisan du laisser-faire, inventeur de la notion d'ethnocentrisme.

débats que cette thèse a pu provoquer en lien avec la situation contemporaine. Ce zoologue, écossais, qui dirige la Zoological Society of London pendant plus de trente ans, est qualifié d'« impressively cosmopolitan thinker¹⁹⁴ » (Crook, 1994, p. 184). Il publie un article en février 1896 dans *The Saturday Review* où il prédit le futur affrontement entre l'Angleterre et l'Allemagne. Le titre « Biological view of English Foreign Policy » souligne la logique biologique de son argumentation : les races les plus faibles ayant été progressivement éliminées, les plus fortes sont désormais condamnées à s'affronter. Toutefois, il livre en février 1915 trois conférences à la société savante The Royal Institute of Great Britain, intitulées « Evolution and the war¹⁹⁵ », que Crook qualifie de « the more intelligent restatements of the “optimist” tradition on the biology of war¹⁹⁶ » (Crook, 1994, p. 183). Mitchell part d'une déclaration du Général von Bernhardi¹⁹⁷ dans son livre *Britain as Germany's Vassal* (1914) :

« Wherever we look in nature, we find that war is a fundamental law of development. This great verity, which has been recognized in past ages, has been convincingly demonstrated in modern times by Charles Darwin. It proved that nature is ruled by an unceasing struggle for existence, by the right of the stronger, and that this struggle in its apparent cruelty brings about a selection eliminating the weak and the unwholesome¹⁹⁸. » (Bernhardi cité par Mitchell, 1915, p. 3-4)

Mitchell réfute point par point l'argumentation et conclut que la lutte pour la vie telle que proposée par Darwin et observable dans la nature n'avait aucun point commun avec la guerre humaine (Mitchell, 1915, p. 108).

Le paradigme du conflit donne donc des atours scientifiques à l'ancienne loi du plus fort. Il s'articule sur deux idées. La première est celle du darwinisme social qui réduit l'évolution à l'action de la sélection naturelle qui élimine les plus faibles, fait réussir les plus aptes et assure ainsi le progrès de l'humanité. La deuxième est la place donnée au conflit dans ce processus. La guerre est un des mécanismes de sélection, très efficace, qui agit au niveau des individus et surtout des groupes, peuples, races ou nations, pour faire émerger les plus forts.

¹⁹⁴ « Un penseur extraordinairement cosmopolite ».

¹⁹⁵ Les conférences sont publiées sous le titre *Evolution and the War*, qui fut traduit en français sous le titre *Le Darwinisme et la Guerre*.

¹⁹⁶ « La plus intelligente des remises en cause de la tradition optimiste sur la biologie de la guerre ».

¹⁹⁷ Friedrich von Bernhardi (1849-1930, général prussien et historien militaire, qui participa à la guerre de 1870 et à la Grande Guerre. Belliciste, il publia *Germany and the Next War* en 1912, ouvrage qui eut un grand retentissement.

¹⁹⁸ « Où que nous regardions dans la nature, écrit-il, nous trouvons que la guerre est la loi fondamentale de l'évolution. Cette grande vérité, qui avait été déjà reconnue dans les siècles passés, a été démontrée d'une manière convaincante dans les temps modernes par Darwin. Il a prouvé que la nature est gouvernée par la lutte incessante pour l'existence, par le droit du plus fort et que cette lutte, dans sa dureté apparente, produit une sélection en éliminant les faibles et les nuisibles. » Traduction de Maurice Solovine pour la version française, *Le Darwinisme et la Guerre*, F. Alcan (1916), préfacée par Émile Boutroux, philosophe, historien, membre de l'Académie française.

Ses partisans qu'ils se réclament de Spencer ou de Darwin voient dans l'affrontement armé un mode opératoire de la sélection naturelle. Ils en font une force de progrès pour l'humanité. Cette argumentation constitue une des composantes des discours nationalistes qui précèdent la Grande Guerre.

1.4. Conclusion

L'anthropologie du XIX^e siècle découvre l'homme préhistorique et propose un discours sur ses différents aspects biologiques, culturels ou sociétaux. La vision évolutionniste linéaire et progressiste de l'histoire de l'humanité fournit un corpus théorique qui constitue une base partagée par les approches scientifiques des différentes disciplines, archéologie préhistorique et ethnologie, et des deux côtés de l'Atlantique. Dans ce cadre général, un monde chaotique et violent et une lutte impitoyable pour la vie sont supposés caractériser les débuts de l'homme. Le lent et long progrès lui permet de s'arracher à cette condition matérielle misérable et de s'élever au niveau que connaissent les nations du monde occidental. Ce cheminement comprend différentes étapes qui font passer l'homme de la sauvagerie à la barbarie et à la civilisation.

Comment la guerre préhistorique est-elle appréhendée dans le monde anglo-saxon ? La dimension ethnologique est largement dominante ([planche 1.5, fig. 1](#)). La source ethnographique est privilégiée et met l'accent plus particulièrement sur l'armement (Pitt-Rivers) et les aspects culturels (Australie, Indiens d'Amérique du Nord). La thèse principale qui fournit le cadre interprétatif est l'évolutionnisme. La guerre y existe à tous les stades du développement de l'humanité. Elle n'y est pas ou peu une force de changement. Elle fait partie intégrante de la vie des sociétés. Elle est parfois utile. Ses caractéristiques (armement, pratiques) varient avec le stade d'évolution de la société concernée.

Dans la dimension évolutionnaire, la thèse du paradigme du conflit voit dans la guerre un mécanisme de l'évolution et de la lutte pour la vie. La guerre y est une force de changement puissante qui élimine les groupes ou races faibles, fait gagner les sociétés et races fortes et rassemble les hommes dans des unités plus grandes et plus complexes. Elle accélère le progrès et améliore la race humaine. Ces deux visions explicatives peuvent se mélanger et se renforcer, notamment dans les approches raciales. Elles perdurent alors même que le principe de l'évolutionnisme linéaire est remis en cause au tournant du siècle.

Enfin dans la dimension actualiste, une interaction se produit dans la perception des différentes guerres, la guerre moderne qui est vécue, la guerre primitive qui est observée et la guerre préhistorique qui est imaginée. L'unité du phénomène n'est pas contestée. Les guerres contemporaines, modernes et primitives, rendent alors vraisemblable la guerre préhistorique. Les rares indices apportés par les fossiles sont facilement convertis en preuve. À son tour, la guerre préhistorique justifie la guerre moderne qui n'est que la continuation d'une longue histoire de l'humanité que l'anthropologie cherche à embrasser dans sa

globalité. Dans la partie suivante, nous analysons comment ces éléments se déclinent dans l'anthropologie française sur cette période 1859-1913.

CHAPITRE 2.

La guerre préhistorique et primitive dans l'anthropologie française

Dans ce paysage de la science anthropologique et préhistorique qui va de l'émergence jusqu'à la Grande Guerre, la science française tient une place importante avec des grands noms du début de la discipline comme Jacques Boucher de Perthes, Paul Broca (1824-1880), Édouard Lartet (1801-1871), Gabriel de Mortillet (1821-1898). Le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain est créé en 1862. Le pays devient un territoire de recherches préhistoriques où « des centaines d'érudits fouillent, sondent et explorent terrasses alluviales, gisements paléolithiques et monuments mégalithiques » (Hurel, 2007, p. 7). Fouilles, collections, sociétés savantes, congrès se multiplient, accompagnées de grandes découvertes comme celle de Cro-Magnon.

La guerre ne fait pas partie des sujets au cœur de la réflexion sur les temps préhistoriques. Dans *L'Invention de la préhistoire*, Nathalie Richard voit, après la phase de « reconnaissance de l'antiquité de l'homme », la construction d'un « paradigme préhistorique » autour de trois grands thèmes, « l'établissement de la chronologie des temps préhistoriques », « le débat sur l'ancêtre tertiaire de l'homme » et « l'interprétation de l'art paléolithique » (Richard, 1992). Elle souligne le positionnement théorique général des préhistoriens français :

« Dans l'ensemble, les préhistoriens se soumièrent à la vision alors la plus généralement répandue en France d'un transformisme dominé par l'influence du milieu et l'hérédité des caractères acquis et désigné par le terme de néo-lamarckisme. Sa caractéristique principale ne tenait cependant pas à ses modalités, mais à son universalité et à sa sticte linéarité. Touchant tout à la fois le biologique et le culturel, il excluait toute notion d'évolution divergente ou parallèle. » (Richard, 1992, p. 23)

Toutefois le point important pour notre sujet est que la préhistoire française vit sur cette période dans un « internationalisme savant » où « les frontières nationales s'effacent devant la circulation des pièces, des collections, des idées, des publications » et génère une « nature collective et européenne des sciences pré- et protohistoriques jusqu'à la Première Guerre mondiale » (Hurel, 2018, p. 130-131).

Il nous faut voir maintenant comment l'anthropologie et la préhistoire française s'inscrivent dans cet ensemble international sur le sujet de la guerre préhistorique. Dans ce cadre, la première étape de notre recherche est d'étudier la documentation de la guerre. Nous

analysons tout d'abord comment les armes sont ou ne sont pas interprétées comme d'éventuels outils de guerre. Puis nous regardons comment les blessures de fossiles humains sont vues comme des traces de violence guerrière. Enfin nous présentons les collections du musée d'Artillerie qui fournit une illustration de guerriers préhistoriques. La deuxième étape comprend l'analyse des deux théories explicatives de la guerre qui dominent l'anthropologie et la préhistoire française sur cette période.

2.1. La documentation de la guerre

2.1.1. Les armes comme preuves archéologiques d'une activité guerrière potentielle

Dans un monde où « la pratique tend à faire de la pièce le cœur de l'activité » (Hurel, 2009, p. 71), les premières fouilles fournissent de multiples artefacts. Certains sont vus comme des armes ou des pointes d'armes. L'interprétation fait passer l'objet mis au jour au statut d'outil (un objet qui sert à une ou des tâches) puis à celui d'arme (outil à tuer) laquelle peut être arme de chasse ou arme de guerre, souvent les deux, parfois les trois (comme la hache). La difficulté apparaît d'emblée. Sur quoi fonder l'interprétation et identifier une arme de guerre ? L'existence de l'objet prouve-t-elle le geste ou un comportement ?

L'[annexe 3](#) présente notamment la définition de l'objet dénommé arme, la classification et le vocabulaire que nous avons choisi, le mot lui-même (qui se traduit par *weapon* en anglais) n'étant généralement pas précisément défini par les préhistoriens.

Pour illustrer la place de ces objets dans le travail des préhistoriens et leur lien éventuel avec la guerre, nous avons choisi de présenter deux collections françaises du dernier quart du XIX^e siècle, l'une réelle, la collection des Armes antiques du musée d'Artillerie et l'autre, dématérialisée, celle du *Musée préhistorique* de Mortillet. Le musée d'Artillerie est en effet l'un des premiers musées parisiens à présenter des pièces préhistoriques (Favin Lévêque, 2012, p. 45) en attendant l'ouverture du musée des Antiquités nationales. Gabriel de Mortillet (1821-1898), pour sa part, « règne en maître sur la préhistoire française » (Bon, 2009, p. 39). Après avoir créé en 1864 les *Matériaux pour servir à l'histoire positive et philosophique de l'homme*, il propose un tableau de classification chronologique ([planche 1.2, fig. 9](#)) illustrant une « évolution de l'homme incarnant le progrès accompli »

(Bon, 2009, p. 37). Il publie le *Musée préhistorique* en 1881 et deux ans plus tard *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*.

2.1.1.1. La collection des Armes antiques du musée d'Artillerie

Le musée de l'Armée actuel provient de la fusion en 1905 de deux entités, le musée d'Artillerie à la mission de conservatoire technique et le musée historique de l'Armée dont la mission était mémorielle. Le premier va présenter trois collections, une collection d'armes et deux collections de mannequins, qui portent une image muséographique du guerrier préhistorique et positionnent cette image dans une vision universelle de la guerre. Nous rappellerons ici quelques éléments d'histoire de ce musée et les caractères essentiels la collection des Armes antiques¹⁹⁹ avant d'en proposer une lecture de l'histoire des armes préhistoriques. Nous reviendrons ultérieurement sur celles de mannequins.

Le musée d'Artillerie est le premier musée parisien à accueillir des objets préhistoriques. Ceux-ci furent donnés par Boucher de Perthes, sans doute en retour du soutien que lui avait apporté Louis Félicien Joseph Caignart de Saulcy (1807-1880), polytechnicien artilleur, aux multiples talents dont celui d'archéologue²⁰⁰, qui en était le directeur. Ils rejoignent une collection déjà existante, la collection des Armes antiques. Ce travail est poursuivi par les directeurs qui lui succèdent, Octave Penguilly L'Haridon (1811-1870) et le colonel Léon Robert, qui enrichissent la collection en liaison avec le musée des Antiquités nationales de Saint Germain-en-Laye.

Le contenu de cette collection est fourni par le *Catalogue des collections composant le musée d'Artillerie* dont la dernière édition date de 1889²⁰¹. La partie préhistorique comprend 454 objets du Paléolithique et 114 du Néolithique, les pièces étant désignées par les appellations de hache, lance, javelot, poignard et flèche. Nous avons décompté comme pouvant être qualifiés d'armes 83 haches, 29 lances, 89 javelots, 110 pointes de flèches, 2 harpons et 25 poignards auxquels on peut ajouter 10 bâtons de commandement (Favin Lévêque, 2012, p. 47-48).

Pour notre propos, deux points méritent un développement. Tout d'abord, le fait d'inclure dans une collection d'armes de guerre des pièces préhistoriques est une démarche sans

¹⁹⁹ Cette collection fait l'objet d'une présentation plus détaillée dans Favin Lévêque (2012) et Favin Lévêque (2015).

²⁰⁰ Boucher de Perthes le qualifie ainsi : « le savant antiquaire, l'écrivain élégant, le voyageur intrépide » (Boucher de Perthes, 1860, p. 45).

²⁰¹ Ce catalogue a connu trois éditions, celle de Saulcy en 1855, celle de Penguilly L'Haridon en 1862 et enfin celle du colonel Robert en 1889.

précédent. C'est affirmer par-là que des traces de l'activité guerrière existent aussi loin dans le temps que l'Acheuléen, soit aussi loin que l'archéologie permet de remonter. Dans les pièces présentées par le musée d'Artillerie, le lien avec l'usage repose principalement sur la forme. Pour certaines, le lien est direct et pour d'autres hypothétiques. L'exemple des quatre pièces suivantes illustre ce fait. La pointe de flèche ([planche 1.2, fig. 4](#)) renvoie sans ambiguïté à l'arc, arme de chasse et probable arme de guerre. Le harpon ([planche 1.2, fig. 2](#)) a une forme très actuelle qui désigne la pêche qui rend l'emploi guerrier peu vraisemblable. La hache néolithique ([planche 1.2, fig. 3](#)) peut autant être un outil qu'une arme. Quant à la hache acheuléenne ([planche 1.2, fig. 1](#)), elle reprend l'appellation de hache que lui avait donnée Boucher de Perthes. Mais, elle n'est pas montrée comme emmanchée, possibilité fortement contestée à ce moment-là. Un point significatif réside dans la surreprésentation des bâtons de commandement²⁰², qui semble supposer l'existence d'un chef de guerre, idée conforme à la culture militaire. C'est bien évidemment une vision d'un monde professionnel traditionnel qui affirme par ce geste une grande ancienneté de la guerre, ancienneté qui constitue un argument de sa légitimité.

Le deuxième élément qu'il faut souligner dans cette collection est l'illustration d'une évolution technique et culturelle. Le musée d'Artillerie reprend la classification proposée par les scientifiques. Elle comprend la division paléolithique et néolithique et pour la première les grandes périodes de la Pierre taillée :

« Pour la facilité du classement des produits de l'industrie paléolithique, certains archéologues ont considéré trois ou quatre types de pierre taillée par éclats : 1° celui de *Saint Acheul*... 2° le type du *Moustier*... 3° celui de *Solutré*... 4° enfin le type de la *Madeleine*. » (Robert, 1889, p. 25-26)

L'espace de temps couvert par la collection des Armes antiques s'étend ainsi du Paléolithique jusqu'aux temps Mérovingiens (un repère français). Elle donne une évolution de l'armement sur le temps long : les armes de Saint-Acheul, du Moustier, de Solutré et de La Madeleine pour le Paléolithique, puis celles du Néolithique précèdent les « Armes en bronze de l'ère celtique », les « Armes en bronze et fer de l'ère gauloise », les « Armes romaines », les « Armes mérovingiennes », les « Armes grecques et étrusques » et les « Armes scandinaves ». La collection montre la continuité de cette production et le progrès technologique mis en œuvre par l'homme. L'ensemble se situe dans un musée militaire où les progrès de l'armement se prolongent jusqu'aux temps modernes. La classification

²⁰² Neuf moulages des cotes A75 à A79 et un original dans la cote A40. Cet objet, dénommé ainsi par Lartet (Mortillet, 1883, p. 407), est dès cette époque sujet à débat sur sa fonction. Le musée d'Artillerie semble avoir choisi celle qui correspond aux valeurs militaires.

périodique porte l'idée d'évolution technologique dans le temps et du progrès technique de l'armement, les armes préhistoriques constituant la première phase d'un long développement continu qui se poursuit avec les périodes antiques et aux temps mérovingiens, étant entendu que ce mouvement pérenne conduit aux armes modernes.

2.1.1.2. Les armes dans le *Musée préhistorique*

Les armes sont nombreuses dans le *Musée préhistorique*. Elles contribuent à un double discours, le premier, général et comme les autres pièces, sur l'évolution des industries, le deuxième plus spécifique sur l'histoire des armes.

Pour le premier, Mortillet propose une « Classification des diverses périodes de l'âge de pierre » en 1869 devant l'Académie des sciences (Richard, 2008, p. 171) dans lequel « l'outil résume à lui tout seul l'ensemble des processus évolutifs (climatologiques, biologiques, psychologiques) qui affectent l'humanité » (Richard, 2008, p. 172).

Pour le second, il emploie le mot arme pour la première fois planche XII à propos des pointes moustériennes. Il évite ainsi d'attribuer le statut d'arme aux objets du Chelléen qu'il dénomme *instrument chelléen* ou *coup de poing*²⁰³, alors que Boucher de Perthes parlait de hache diluvienne, appellation renvoyant tant à un âge qu'à la fonction. Mortillet considère qu'il ne peut pas être emmanché et en propose une prise à la main qu'il justifie par l'existence d'une encoche pour le pouce²⁰⁴ ([planche 1.2, fig. 5](#)) :

« L'instrument en silex provient des alluvions d'Abbeville (Somme). Il est parfaitement taillé sur les deux faces et sur tout le pourtour, sauf un petit point vers la base. C'est là où se place la main. Un long éclat a été détaché pour loger le pouce. » (Mortillet, 1881, pl. IX)

L'étape de l'emmanchement dans l'évolution de l'outil et de l'arme est décisive. Pour l'arme, il apporte la facilité de maniement, la démultiplication de la force (par effet de levier) et la distance soit par la prolongation du bras soit par la possibilité du lancer. Mortillet dénie également – en avouant que son opinion est minoritaire – l'appellation d'arme aux pointes moustériennes au motif qu'elles sont difficilement emmanchables :

« Ces pointes moustériennes étaient-elles emmanchées ? La plupart des paléoethnologues prétendent que oui. Je crois que non. À la rigueur, il était possible de les fixer à un manche, soit poignée de poignard, soit hampe de javelot ou de lance. Pourtant l'épaisseur et l'irrégularité de la base, surtout la présence d'un conchoïde de percussion, rendent l'emmanchure difficile et peu pratique. Je pense qu'au lieu d'être des armes, ces pointes étaient des outils pour percer, couper, scier, racler, etc. Outils se maniant très bien à la main, saisis par la base

²⁰³ La terminologie utilisée aujourd'hui est celle de « biface ».

²⁰⁴ L'argument est peu convaincant car il supposerait que cette encoche se retrouve assez régulièrement sur ces objets.

entre le pouce allongé sur le côté retailé et l'index replié du côté opposé, autour du conchoïde de percussion. » (Mortillet, 1881, pl. XII)

Il confirme sa position en explicitant longuement la prise à la main de la pointe moustérienne :

« Les pointes moustériennes étaient maniées à la main et non emmanchées. En effet, c'est la base qui est la partie la plus large, la plus épaisse, la plus grossière, conditions très défavorables pour la jonction et la fixation à un manche, excellentes au contraire, pour l'emploi à la main. L'épaisseur et la largeur permettent de saisir plus facilement. La grossièreté de la taille empêche la main d'être blessée. En outre, le conchoïde en creux et le plat supérieur sont très commodes pour placer le pouce. Le conchoïde en relief, du côté opposé, sert à reposer et à fixer l'index recourbé en crochet. La forme ne peut pas être plus favorable pour la préhension. » (Mortillet, 1881, pl. XVI)

Le refus de l'emmanchement au Moustérien contraint l'histoire de la technique des armes dans les limites temporelles du Paléolithique supérieur. Mortillet place ainsi l'avènement de l'emmanchement au Solutréen :

« Elles [les pointes en feuille de laurier] ont été faites pour être emmanchées et la pièce mexicaine donne une idée de leur mode d'emmanchure. Ce devait être des lames de poignards plutôt que des pointes de javelot. Elles sont toujours assez rares. » (Mortillet, 1881, pl. XVII)

Une première séquence va donc de la pointe d'has²⁰⁵ au javelot²⁰⁶ lequel apparaît dans le *Musée Préhistorique* au Magdalénien (pl. XXV). Mortillet utilise l'expression « d'arme de jet²⁰⁷ sous forme de sagaies, harpons et traits ». Dans les descriptions de pièces, il précise à plusieurs reprises la modalité d'emmanchement : « Pointe de sagaie en bois de renne, base à double biseau pour entrer dans un manche fendu au bout ». La part des harpons dans la planche XXV souligne la fonction cynégétique de l'arme au Magdalénien ([planche 1.2, fig. 6](#)).

L'arc émerge au Néolithique avec les premières flèches (pl. XLIII) et le premier arc à la planche XLV. Il s'agit de la pièce n° 410 « Arc en bois d'if. Palafitte tourbeuse, de Robenhausen. Branche refendue, avec renflement au centre et coches aux deux extrémités. Récoltes Messikommer. (Musée archéologique de Zurich.) ». Enfin les armes en métal

²⁰⁵ L'arme d'has recouvre toute pointe au bout d'un long manche et est portée (et non lancée). La pointe peut être en bois ou emmanchée (pointe lithique ou métallique). Voir [annexe 3](#) sur l'armement.

²⁰⁶ Le propulseur en est pour l'instant absent : « Les premiers propulseurs ont été découverts en fouille par Lartet et Christy, à Laugerie-Basse, en 1862, et publiés dès 1864. Toutefois, ces pièces n'ont pas été identifiées sur le moment comme étant des propulseurs. L'interprétation de ces pièces en tant que propulseurs ne sera faite qu'en 1891 par Adrien de Mortillet qui les rapproche des womera utilisés par les aborigènes australiens. » (Lansac, 2004, p. 30)

²⁰⁷ La formulation d'arme de jet prête à ambiguïté. Dans cette thèse, nous avons choisi de distinguer les armes de lancer (javelot, propulseur, boomerang) des armes de jet (arc, lance-pierre, bola). Voir [annexe 3](#) sur l'armement.

apparaissent au Morgien avec les épées en bronze (pl. LXIX) et au Larnaudien (pl. LXXXIII) pour les armes défensives (armures).

Quelle histoire des armes en découle ? Mortillet attend le chapitre sur le Robenhausien²⁰⁸ pour dire quelle fut la première arme avec – fait rare – une argumentation ethnographique :

« L'arme principale de tous les peuples sauvages est le casse-tête en bois. Certains singes anthropoïdes de nos jours savent même briser une branche pour s'en servir d'arme. Le casse-tête en bois a donc dû être l'arme primitive de l'homme. » (pl. III)

Il ne précise pas à quand remonte cette arme. Dans le même chapitre, il voit ce casse-tête comme une arme offensive, qualificatif qui semble supposer son usage dans l'affrontement humain. Pourtant il affirme dans *Le Préhistorique* à propos du Magdalénien :

« Ces hommes, peu nombreux, n'avaient pas à se combattre entre eux ; la guerre était inconnue. Sans idées religieuses, de folles terreurs ne venaient pas troubler et pervertir leur imagination. Ils aimaient et admiraient la nature. » (Mortillet, 1883, p. 601)

L'apparition de l'arme de guerre n'est pas explicite dans le *Musée Préhistorique*. Le mot guerre est d'ailleurs absent de l'ouvrage. Pour autant, des armes qui sont implicitement de guerre y sont bien présentes. Les épées apparaissent dans plusieurs planches (LXIX, LXX, LXXI, LXXXI et LXXXII) et la planche LXXXIV montre les armes défensives telles que casques et armures avec l'absence remarquable du bouclier ([planche 1.2, fig. 8](#)).

La place des armes dans le *Musée préhistorique* fixe ainsi les grands moments d'une évolution technique qui – pour Mortillet – va de l'outil à l'arme puis de l'arme à l'arme spécifique pour la chasse ou la guerre. Si le vrai commencement, le casse-tête, est positionné de façon indéterminé dans le temps, le premier tournant se caractérise par l'emmanchement et le lancer ; il se produit au Paléolithique supérieur. Le deuxième tournant est celui de l'arc²⁰⁹ qui émerge au Néolithique. Le troisième correspond à l'arrivée des métaux et la différenciation entre arme de chasse et arme de guerre. Si certaines restent duales (comme l'arc), les armes défensives représentées par les casques, armures, sont les premières à constituer à elles-seules des preuves de l'existence de la guerre en montrant la volonté de se protéger vis-à-vis d'une intention de menace externe.

Dans le *Musée préhistorique*, les armes implicites ou explicites sont d'abord des objets repères d'un « répertoire », des « types caractéristiques » (Mortillet, 1881, introduction),

²⁰⁸ Le Robenhausien dans la classification de Mortillet correspond à la pierre polie.

²⁰⁹ Mortillet qualifie le javelot d'arme de jet. Ce terme devrait plutôt être réservé à l'arc, javelot et propulseur correspondant à un lancer. Voir [annexe 3](#) sur l'armement.

c'est-à-dire des fossiles directeurs²¹⁰ d'un système d'industries qui caractérisent les différentes époques d'une évolution humaine. Les grandes étapes que nous venons de définir sont affinées par l'utilisation de différentes matières silex, os, ivoire ou métaux, qui peuvent désigner soit une variabilité due à l'environnement (os, ivoire) soit une évolution structurante (silex, métal). Pour l'armement, cette évolution marque le passage de l'outil utilisé comme arme à l'outil conçu comme arme de chasse qui peut être employée à la guerre et enfin à l'arme conçue pour la guerre. La séquence des armes va du casse-tête à la pointe emmanchée et portée (arme d'hast), le trait ou javelot, l'arc et enfin les armes de guerre en bronze offensives (épée) ou défensives (casques, armures).

2.1.1.3. Commentaires sur l'évolution constatée des armes

Les deux musées portent deux visions assez différentes. Le *Musée préhistorique* porte la vision de l'objet qui est un outil, lequel peut être une arme de chasse, laquelle finit par devenir arme de guerre. Le musée d'Artillerie porte directement l'idée de l'arme de guerre qui est aussi ancienne que l'arme.

Outre cette différence de finalité des objets, la profondeur du temps est grande pour le musée d'Artillerie qui voit implicitement dans les objets acheuléens des haches de guerre alors que Mortillet n'y voit qu'un outil et que pour lui, les armes (de chasse) commencent au Paléolithique supérieur. Les deux collections diffèrent fortement sur ce point.

En revanche, elles s'accordent sur le basculement final que constitue le bronze. Le musée d'Artillerie distingue les « Armes de l'âge de la pierre » d'un côté, et les « Armes en bronze de l'ère celtique » de l'autre. C'est un changement de monde. L'arrivée du bronze chez Mortillet est plus progressive. Elle matérialise les deux différenciations, qui après la spécialisation de l'outil en arme (l'outil à tuer) qui se produit au Paléolithique supérieur, voient l'arme de guerre se distinguer de l'arme de chasse puis se diviser entre l'offensive et la défensive. Elles sont évidemment achevées avec le bronze. Mais datent-elles de cet âge, ce qui en ferait un moment favori pour l'apparition de la guerre ?

Dès cette époque, une certaine spécification chasse/guerre peut être repérée avant le bronze. Lubbock faisait déjà remarquer qu'une flèche de chasse différait d'une flèche de guerre chez les Indiens d'Amérique du Nord :

« Indeed, it is very evident that each distinct type of flint implement must have been designed for some distinct purpose. Thus the different forms of arrowhead,

²¹⁰ « G. de Mortillet entend affirmer qu'il donne à la notion de type, déjà présente chez Boucher de Perthes et chez Lartet, une signification chronologique et appliqué aux industries humaines la valeur de fossile directeur que possédaient les restes animaux. » (Coye, 1997, p. 140)

of harpoon, or of stone axe, cannot have been intended to be used in the same manner. Among the North American Indians the arrows used in hunting were so made that when the shaft was drawn out of the wound the head came out also; while in the war arrows the shaft tapered to the end, so that even when it was withdrawn the head of the arrow remained in the wound²¹¹. » (Lubbock, 1865, p. 442)

De même, armures et casques métalliques ne sont pas les premières armes défensives connues. Le bouclier (en bois ou peau) existe dans les sociétés primitives. Un bouclier préhistorique en cuir est trouvé à Clonbrin, comté de Longford (Grande-Bretagne) et exposé au Musée national de Dublin²¹².

Toutefois le constat est que les préhistoriens français du XIX^e siècle ont reconstitué la panoplie des armes préhistoriques. Elle se complète à la fin du siècle avec le propulseur. La correspondance entre types d'armement et périodes est établie. La révolution du bronze est identifiée. La vision d'un progrès se déploie dans les techniques employées, les matériaux utilisés, les procédés de production et la performance obtenue, notamment en distance.

Par ailleurs, dans les deux musées, l'usage est peu documenté. La pièce archéologique est en elle-même insuffisante pour démontrer une utilisation, encore moins un comportement. Le musée de l'Armée ne dispose pas de documentation explicative de la collection des Armes antiques autre que l'origine des pièces. Pour Mortillet, les armes, comme les autres objets, sont principalement des marqueurs des époques préhistoriques. La fonction de l'outil ou de l'arme résulte d'un comparatisme implicite qui repose sur la forme (exemple du poignard, [planche 1.2, fig. 7](#)). Mortillet ne se sert que très ponctuellement de l'ethnographie pour proposer certains managements²¹³. Pour autant, il faut mentionner le travail original du vicomte Ludovic Napoléon Lepic (1839-1889), peintre et archéologue, qui initie

²¹¹ « Vraiment, il est bien évident que chaque type d'instrument lithique doit avoir été dessiné pour un but bien distinct. Ainsi les différentes formes de point de flèches, de harpons ou de hache, ne pouvaient pas être destinées à être utilisées de la même manière. Parmi les Indiens d'Amérique du Nord, les flèches utilisées à la chasse étaient ainsi faites que lorsque le fût était retiré de la blessure la tête venait également ; tandis que pour les flèches de guerre, le fût était effilé à son extrémité de sorte que lorsqu'il était retiré, la tête de flèche restait dans la blessure. »

²¹² Le fait est rapporté par Marcellin Boule dans *L'Anthropologie*, 1909, p. 396. Armstrong (R.). Prehistoric leather shield found at Clonbrin. *Extr. des Proceed. of The Royal Hist. Acad.*, vol. XXVII, section C, n° 11, p. 259.

²¹³ Testart est assez sévère vis-à-vis de Mortillet : « Gabriel de Mortillet, quand il veut mettre un peu de chair autour de ses coups de poing, dit : cela doit ressembler à ce que font les Massaï, les Inuits ou bien les Australiens » (Testard, 2012, p. 44). Défenseur d'un comparatisme ethnographique argumenté, il dénonce le « parallèle ethnographique » : « À la fin du XX^e et encore longtemps au XX^e, on se contenta de parallèles, et, pour justifier une hypothèse explicative, il parut suffisant de citer telle ou telle coutume qui l'illustrait. » Testard, 2012, p. 190)

l'archéologie expérimentale au sein du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain et publie *Les Armes et les Outils préhistoriques reconstitués*²¹⁴ en 1872. Voici sa méthode :

« Quand j'avais ébauché une hache, je la portais à un bûcheron, qui la critiquait au point de vue pratique ; rentré chez moi, je modifiais ou complétais mon œuvre, puis, une fois terminée elle était reportée à l'ouvrier, qui s'en servait devant moi. Si elle ne se brisait pas, si elle remplissait bien le but, auquel je la croyais destinée, je la tenais comme bonne. » (Lepic, 1872, p. 2)

Ces deux collections montrent que l'approche française de l'armement reste majoritairement fondée sur la source archéologique et peine à passer de l'objet à l'usage. Les armes suffisent à prouver l'existence de la guerre à partir du bronze. À partir de ce moment-là, l'abondance peut même laisser supposer une forte bellicosité. Auparavant, elles ne sont que la preuve que l'homme dispose des équipements matériels pour s'affronter physiquement. Le musée d'Artillerie n'hésite pas à affirmer le côté guerrier ; *Le Musée préhistorique* affiche principalement l'outil de chasse. S'il y a accord sur les objets, la vision de leur finalité diffère.

2.1.2. Les fossiles humains, preuves de la violence ou témoignages de la guerre ?

Les fossiles humains tiennent naturellement une place importante dès les débuts de notre période. Après les quelques rares premières pièces (Engis, Néandertal), les découvertes se multiplient rapidement. Elles alimentent un travail d'anthropologie physique qui vise à comprendre une histoire humaine en répertoriant et décrivant la diversité des types humains qui se sont succédé jusqu'à l'homme moderne.

Les ouvrages marquent l'avancée de la connaissance. En 1882, *Crania ethnica* de Armand de Quatrefages²¹⁵ (1810-1892) et Ernest Hamy (1842-1908)²¹⁶, en fournit une synthèse organisée autour des deux principales races de Canstadt et de Cro-Magnon et de différents types ethniques où la forme du crâne (dolichocéphale et brachycéphale) constitue un critère de classification structurant (Violet *et al.*, 2016, p. 396).

Le fossile est donc d'abord la base d'un travail d'identification et de description des races qui se sont succédé sur le sol français. Les traces de violence ne sont donc pas au cœur de la

²¹⁴ L'ouvrage est dédié à M. de Saulcy, qui fut directeur du musée d'Artillerie. L'œuvre de Lepic a donné lieu à une exposition au MAN en décembre 2017. Voir Chew H., 2016-2018.

²¹⁵ Jean Louis Armand de Quatrefages du Bréau, zoologue et anthropologue, monogéniste et anti-darwinien partisan du « règne humain ». Auteur notamment de *Crania ethnica : les crânes des races humaines* (1873-1879) avec Ernest Hamy et de *L'Espèce humaine* (1877) aux douze éditions. Il entre à l'Académie des sciences en 1852 et occupe la chaire d'anthropologie au Muséum national d'histoire naturelle de 1855 à 1892.

²¹⁶ Médecin, anthropologue et ethnologue, fondateur du musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878).

recherche anthropologique. Elles apparaissent pourtant très tôt dans l'histoire de la discipline puisque de telles traces sont identifiées sur deux des trois squelettes de Cro-Magnon. Ces fossiles avec traces de blessures sont certes rares par rapport à l'ensemble des fossiles mais les découvertes sont suffisantes pour alimenter un discours sur la violence et la question de son lien avec l'activité guerrière. Deux grands fouilleurs français, le Dr Barthélémy Prunières (1829-1893) et le baron Joseph de Baye (1853-1931) s'y sont distingué tant par le nombre de découvertes qu'ils font que par l'analyse qu'ils construisent pour tenter d'établir un lien entre blessure et violence. Nous analysons les découvertes et les discours proposés, allant du constat de blessures à l'interprétation de l'acte de violence associé²¹⁷.

2.1.2.1. Cro-Magnon, les premières victimes

« Aucune découverte ne pouvait offrir plus d'intérêt pour la Société d'anthropologie que celle dont monsieur Lartet fils vient de nous entretenir [...] Mais il restait encore à connaître les caractères anatomiques de cette race intelligente et artistique, dont les admirables sépultures sont pour nous un sujet d'étonnement. C'est cette lacune que viennent combler aujourd'hui les ossements présentés par M. Lartet fils. » (Broca, 1868, p. 350)

C'est donc Paul Broca, l'un des fondateurs de la SAP et anthropologue à la renommée internationale²¹⁸, qui vient examiner « la race quaternaire des Eyzies » et les fossiles mis au jour par Louis Lartet (1840-1899)²¹⁹, lequel notait :

« Parmi ces ossements, se trouvait, à gauche du vieillard, le squelette d'une femme (M) dont le crâne présente au front une entaille profonde, faite par un instrument tranchant, blessure à laquelle elle a dû survivre plusieurs semaines, d'après l'avis de médecins fort compétents, car l'os s'était réparé sur les lèvres de la plaie. » (Lartet, 1868, p. 346)

Il revient ainsi au médecin et craniologue Broca d'étudier cette blessure ainsi que d'autres traces de violence observées sur les trois fossiles, *le grand vieillard* (numéro 1), *la femme* (numéro 2) et *l'adulte* (numéro 3). Voici le compte rendu qu'il fait de la blessure de la femme dans son article « sur les crânes et ossements des Eyzies »²²⁰. Nous joignons une photo pour en faciliter la compréhension^{221,222} ([planche 1.3, fig. 1](#)).

²¹⁷ Voir également [annexe 5](#) sur les traces ostéologiques de violence.

²¹⁸ « Il y a peu de savants français contemporains, sinon Louis Pasteur ou Claude Bernard, dont la gloire ait été aussi vive, et aussi durablement entretenue, dans la mémoire scientifique. » (Blanckaert, 2009, p. 18)

²¹⁹ Fils d'Édouard Lartet.

²²⁰ Les résultats de la fouille de Lartet et de l'examen de Broca sont présentés lors de la même séance du 21 mai 1868 de la SAP.

²²¹ Le crâne original est référencé 4254, le moulage 26772 au MNHN dans la collection d'anthropologie du MNHN.

²²² Pour éviter toute ambiguïté concernant notre propos sur cette blessure, nous précisons dès maintenant qu'elle sera contestée un siècle plus tard par Jean Dastugue. Aujourd'hui, cette trace est considérée comme le résultat d'un accident de fouille (voir [3^e partie, chap. 2, § 2.1.1.1.](#)).

« Le crâne du numéro 2 est incomplet, surtout en arrière et à gauche. La face, quoiqu'incomplète, peut cependant encore être étudiée dans ses traits principaux. Sur la moitié gauche du frontal, au-dessus de la moitié externe de l'orbite, existe une perte de substance oblique, longue de 33 millimètres, large de 12 à sa partie moyennes, terminée en pointe à ses deux extrémités, et produite, selon toutes probabilités, par un coup porté avec une petite hache de silex. Cette plaie de l'os frontal pénètre dans le crâne. Elle a été faite pendant la vie et a probablement déterminé la mort, mais non une mort immédiate, ni même une mort rapide, car on aperçoit à la face interne du frontal, autour de la perte de substance, une vascularisation de l'os et un dépôt de matière osseuse finement poreuse, indice d'une ostéite dont les lésions n'ont pu se produire en moins de quinze à vingt jours. Le petit fragment de l'os frontal qui a été détaché par le coup de hache n'a pas été retrouvé ; il avait été probablement été enfoncé dans le cerveau ; malgré cela, il n'existe aucune esquille sur la table interne, où les bords de la plaie sont presque aussi nets que sur la table externe. Cette disposition indique que le coup a été asséné avec une très grande force. » (Broca, 1868, p. 356)

En complément de cette blessure létale, Broca rend compte également des traces d'un choc qu'il observe sur le fémur du vieillard ²²³:

« L'un des fémurs présente à sa partie inférieure, immédiatement au-dessus des condyles, une dépression peu profonde, très-circonscrite, très-ancienne, et évidemment traumatique, due au choc d'un corps très-dur, qui a produit l'enfoncement de la lame compacte dans le tissu spongieux subjacent, sans interrompre la continuité de l'os. J'ai lieu de croire que cette lésion a été le résultat de l'action d'un projectile mousse, lancé peut-être par une fronde, car nos balles mortes produisent quelquefois des lésions tout à fait semblables ; mais un coup de corne, un coup de défense d'éléphant, auraient très bien pu produire le même effet. » (Broca, 1868, p. 354)

Nous voyons que Broca se livre à l'examen clinique des blessures et détermine leurs conséquences sur la santé (la mort ultérieure pour la femme), la source (des coups reçus), l'objet ou arme (hache en silex, fronde ou défense animale). Dans le premier cas, il propose donc un acte de violence volontaire ; pour le second, il envisage aussi l'accident de chasse. Mais dernière étape dans l'enchaînement du raisonnement, il en déduit :

« Les habitants des Eyzies se montrent à nous comme une population aux mœurs violentes, car si la blessure du vieillard a pu à la rigueur n'être qu'un accident de chasse, celle de la femme a été évidemment produite par une main meurtrière. » (Broca, 1868, p. 354)

Cette société lui apparaît donc intrinsèquement violente dans un monde dangereux pour l'homme, d'où son interrogation finale :

« Qu'est devenue cette race si remarquable [...] ? [...] a-t-elle perdu une partie de l'énergie guerrière qui seule pouvait la défendre contre les agressions féroces de la sauvagerie environnante [...] ? » (Broca, 1868, p. 356-357)

Toutefois le « moment Cro-Magnon » n'est pas encore celui du questionnement sur la violence interhumaine :

²²³ Cette pièce porte le n° 4325 dans la collection d'anthropologie du MNHN.

« Polygénisme, monogénisme, races, espèces, transformisme, fixité, philosophie, politique constituent les termes et fixent le cadre d'action de l'anthropologie française au milieu du XIX^e siècle. C'est donc dans cet espace sémantique et programmatique que les découvertes faites dans l'abri Cro-Magnon prennent place. Elles deviennent également un enjeu du principe de classification binaire du genre humain entre races dolichocéphales et brachycéphales alors majoritairement en vogue chez les anthropologues. » (Hurel, 2018, p. 117)

Édouard Piette (1827-1906)²²⁴ se livre en 1873 à une analyse aussi spéculative pour voir dans les morceaux de crâne de la grotte de Gourdan des trophées résultant d'un combat :

« Il est donc évident que ces restes sont ceux d'individus tués dans les champs dont les chasseurs de Gourdan rapportaient seulement les têtes dans la grotte. Il est probable que lorsqu'une tribu étrangère ou quelques individus isolés venaient dans leurs cantonnements de chasse, ils leur livraient combat pour rester seuls possesseurs de la vallée où pullulait le gibier. S'ils tuaient un de leurs adversaires, ils lui coupaient la tête et la rapportaient comme un trophée dans la grotte. » (Piette, 1873, p. 408)

Les blessures de Cro-Magnon et les restes de crâne de la grotte de Gourdan semblent illustrer une condition primitive de l'homme, synonyme de dureté et de danger. Ces observations trop rapides vont être suivies assez rapidement par d'autres découvertes archéologiques et des analyses plus approfondies.

2.1.2.2. Le Dr Prunières, pionnier de la paléopathologie

Le nom de Prunières est associé à quelques sites archéologiques français : la caverne de l'Homme-Mort, celle des Baumes-Chaudes, d'Almières, d'Aragon, de Mas-de-Frech (Esquillon) ainsi que les dolmens de la Lozère²²⁵. Ce médecin de Marvejols en Lozère, membre de la SAP et archéologue amateur, fouille 120 dolmens, 60 tumulus, et une quinzaine de grottes²²⁶. Il constitue une collection remarquable qui a été acquise par le Muséum. Ses travaux ont notamment porté sur la pratique de la trépanation et plus généralement sur les traces de blessures observables sur les fossiles préhistoriques.

Sa démarche est d'abord celle d'un médecin légiste qui cherche les causes d'une blessure, les effets du coup reçu et les conséquences sur la vie de l'individu. Voici sa reconstitution de la trajectoire du projectile d'une pointe retrouvée dans un os iliaque provenant des Baumes-Chaudes²²⁷ ([planche 1.3, fig. 2](#)) :

²²⁴ Magistrat et préhistorien, il fouille de nombreux sites dans le Sud-Ouest de la France. Il est le découvreur de la Dame de Brassempouy. Il lègue une remarquable collection au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, rassemblée dans une salle Piette. Il est l'auteur de *L'Art pendant l'âge du renne* (1907).

²²⁵ Léonce Manouvrier et Adrien de Mortillet en fournissent l'inventaire lors de la séance du 1^{er} juin 1893 de la SAP (Manouvrier & Mortillet, 1893, p. 352-364).

²²⁶ Voir également Costantini G., 1998 : « G. H. Truman Simanjuntak. Étude de la collection du Dr Prunières. Contribution à l'étude de la Préhistoire et de la Protohistoire de la Lozère et des Grands Causses ».

²²⁷ Ce fossile porte le n° 17186 (collection Prunières n° 130).

« Quoi qu'il en soit, la flèche en pénétrant directement d'avant en arrière et de droite à gauche, car ces traits ne sauraient suivre des lignes courbes dans les tissus comme parfois les balles, a dû intéresser de nombreux tissus, les parois abdominales furent perforées ; peut-être le caecum blessé, le muscle psoasiliaque, *id.*, et cependant le sujet est parfaitement guéri, sans que l'os présente aucun symptôme d'inflammation, ou de suppuration, seulement à un millimètre de distance de la partie blessée. » (Prunières, 1882, p. 3)

La collection de Prunières comprend un nombre significatif de blessures « une douzaine d'os (vertèbre, tibias, os iliaque, etc.) » avec des pointes de flèches encore en place et « une vingtaine d'os longs ou de fragments de crânes avec des traces de suppuration » (Manouvrier & Mortillet, 1893, p. 356)²²⁸. Cela constitue une preuve de la violence humaine mais pas celle de la guerre. Prunières franchit ce pas lors de la séance de la SAP du 16 mai 1878 où il présente les résultats de ses fouilles de la caverne des Baumes-Chaudes. Il ne s'agit plus de blessures isolées mais d'une vaste sépulture où il décompte trois cents sujets. Parmi ceux-ci de nombreuses traces de blessures avec la pointe encore en place (une lance en bronze, des pointes de silex). Des pointes de flèches gisent à côté des corps. Il en conclut qu'elles n'ont pas été déposées mais apportées avec le corps où elles étaient logées dans les parties molles dont elles auraient été libérées après décomposition. Le lien avec la guerre est établi par le fait que les armes proviennent d'une population extérieure. La preuve repose sur le fait que « ces silex ne sont pas ceux que taillaient les habitants de Baumes-Chaudes dans leurs grottes d'habitat, mais ce sont les fines flèches si caractéristiques des dolmens voisins » (Prunières, 1878, p. 215). Prunières en conclut à « une guerre d'extermination » entre les hommes des dolmens et ceux des cavernes des gorges du Tarn (Prunières 1878, p. 216).

La discussion qui suit la présentation de Prunières voit l'intervention de Broca²²⁹ sur ce sujet de la guerre. Il y voit la confirmation d'une hypothèse qu'il avait émise antérieurement et la preuve de l'affrontement entre des agriculteurs néolithiques envahisseurs et les descendants de Cro-Magnon :

« Que les troglodytes de l'Homme-Mort descendant des anciens chasseurs de renne et conservant encore la plupart des caractères ostéologiques de la race de Cro-Magnon, étaient une tribu proscrite, dépossédée de ses grands territoires de chasse par la race envahissante des constructeurs de dolmens et réfugiée dans des gorges sauvages, pendant que les conquérants agricoles occupaient le plateau voisin, je supposais qu'il avait dû s'engager entre ces deux populations une

²²⁸ Nous avons pu faire le rapprochement de certaines pièces détenues par le Muséum avec les descriptions de blessures faites par Prunières pour cinq pièces avec des pointes en silex : un os iliaque droit (fossile n° 17186, provenant des Baumes-Chaudes), une vertèbre lombaire (n° 17187, des Baumes-Chaudes), un tibia (n° 17189, des Baumes-Chaudes), une astragale (n° 17190, caverne d'Almières) et un tibia droit (n° 17213, Aveyron) (Favin Lévêque, 2012, p. 32-36 et annexe 5, p. 140-148).

²²⁹ Nous sommes alors dix ans après son article sur Les Eyzies.

longue lutte, terminée par le triomphe de la race néolithique. » (Prunières, 1878, p. 219)

Nous avons là tous les éléments qui constituent l'argumentation de base sur le lien entre violence et guerre préhistorique : la mise en évidence d'une violence collective et l'opposition entre deux populations, fondée en l'occurrence sur la race et l'activité (chasse/agriculture). Rappelons qu'il ne s'agit pas d'une invention à proprement parler de la guerre puisque Broca soutient que la race de Cro-Magnon est en elle-même belliqueuse, et cela bien avant cet épisode néolithique.

2.1.2.3. Le baron de Baye et la preuve du combat

Nous trouvons un raisonnement similaire à celui de Prunières chez le baron de Baye. Cet aristocrate fortuné, grand voyageur²³⁰, est membre de la Société française d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Paris. Il mène de nombreuses fouilles dans la Marne, fait don au musée des Antiquités nationales d'une collection qui fait l'objet d'une salle dédiée inaugurée le 21 janvier 1909²³¹ et publie de multiples ouvrages dont *L'Archéologie préhistorique* (1880). Nous nous intéressons ici plus particulièrement à deux chapitres, le premier intitulé « Flèches à tranchant transversal », le deuxième « Les pointes de flèches ».

Comme Prunières, il fonde le lien entre traces de violence et affrontement sur le nombre de corps dans les sépultures qu'il explore :

« Vingt-deux squelettes reposaient dans la grotte [*la pierre Michelot*] [...] Parmi cette quantité d'ossements se trouvait une vertèbre humaine percée d'une flèche à tranchant transversal. » (Baye, 1880, p. 254-256)

Comme Prunières encore, il voit dans les pointes qui jonchent le sol des projectiles apportés avec les corps des tués :

« Dans les grottes, les flèches à tranchant transversal jonchent invariablement le sol sous les squelettes, [...] les flèches étaient engagées dans le corps qu'elles accompagnent et qu'elles sont tombées dans les situations les plus voisines de la partie à laquelle elles étaient adhérentes. » (Baye, 1880, p. 254)

Mais il ajoute comme argument supplémentaire la composition de la population, celle de mâles adultes et donc en âge de combattre :

« Tous les sujets reposant dans la grotte étaient adultes et ils avaient tous reçu simultanément la sépulture. Évidemment la grotte ne contenait que des hommes capables, par leur stature et leur âge, de soutenir la lutte et d'affronter les dangers

²³⁰ Il passe notamment de nombreuses années en Russie et organise des échanges avec la préhistoire française. Voir Capitan L., 1899.

²³¹ Inaugurée le 21 janvier 1909. Voir Salomon R., 1909, « Inauguration des collections archéologiques de M. le baron Joseph de Baye au Musée de Saint-Germain ».

d'un combat. Ils avaient été inhumés avec les silex lancés contre eux et restés dans les blessures. » (Baye, 1880, p. 256)

Par ailleurs, il observe dans ces sépultures la présence de pointes particulières, les *tranchets*, qu'il voit comme un projectile particulièrement efficace. Dans une station, il découvre une trentaine de squelettes et 73 « flèches à tranchant vertical » (Baye, 1880, p. 263-264). Ces flèches font débat et l'oppose à Mortillet qui conteste que ces pointes puissent être « des engins de chasse ou de guerre » et les relie à une éventuelle pratique chirurgicale ou religieuse²³². De Baye y voit au contraire une optimisation qui prend en compte la balistique :

« Les archers préhistoriques, dont plusieurs savants ont préconisé la force et la dextérité, avaient donc pourvu leur petit arsenal d'une série de flèches proportionnées à la trajectoire qu'ils se proposaient de décrire. » (Baye, 1880, p. 272)

Enfin de Baye reprend l'argument de Lubbock sur la spécialisation des flèches « montées de manière à rester dans la blessure lorsqu'elles étaient destinées à la guerre » (Baye, 1880, p. 293). Il s'appuie également sur Prunières pour renforcer sa démonstration. Il rappelle certains résultats de ce dernier et souligne qu'ils « autorisent les mêmes conclusions » (Baye, 1880, p. 290).

Prunières et de Baye ont rassemblé en une décennie un nombre significatif de traces de blessures qui montrent l'existence d'une violence interhumaine à un niveau archéologiquement détectable. Dans cette violence, la part de blessures par flèche, c'est-à-dire par armes de jet, prouve la distance d'action, laquelle va souvent de pair avec une intentionnalité. Elle intervient entre groupes puisque les sépultures rassemblent plusieurs victimes, parfois des dizaines. Enfin le phénomène n'est pas une exception locale puisqu'il se retrouve dans plusieurs régions françaises.

Le marquis de Nadaillac (1818-1904) mène parallèlement une carrière d'administrateur et une production littéraire abondante et extrêmement diverse. Son intérêt pour la préhistoire se traduit par la sortie de plusieurs ouvrages de vulgarisation bien accueillis par le monde scientifique, dont *L'Ancienneté de l'homme* (1868) et *Les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques* (1881) ou encore *L'Amérique préhistorique* (1883). Dans le deuxième de ces ouvrages, il fait un long inventaire des traces de violence en Europe et dans le monde²³³. Il affirme la violence de la vie et des mœurs :

²³² Mortillet dans « Races humaines et la chirurgie religieuse de l'époque des dolmens », cité par de Baye (Baye, 1880, p. 260-261).

²³³ Chapitre XI, tome 2, p. 199-218.

« Leur existence se résume dans la lutte, la lutte incessante et sans relâche d'où cette existence elle-même dépendait. Il faut lutter contre les animaux, lutter contre les hommes, leur disputer, avec les armes que nous connaissons, les terrains de chasse ou de pêche, les cours d'eau, les prairies indispensables aux bestiaux des premiers pasteurs. Aussi est-il trop certain que les hommes, dès l'aurore de l'humanité, étaient livrés à leurs passions brutales qu'aucune force, qu'aucun frein ne venaient maîtriser. [...] Partout où l'homme pénètre, il porte avec lui la violence et la guerre. » (Nadaillac, 1881, p. 199-200)

Il complète le paysage français dominé par Prunières et de Baye en listant plusieurs découvertes : Sordes, Vauréal, Gourdan, cavernes du Vivarais, Challe, Castelet, Trou d'argent, autant de grottes ou lieux où sont mis au jour des crânes et ossements portant des traces de blessures (Nadaillac, 1881, p. 200-205). Il poursuit par un inventaire européen et américain : Sutz (Suisse), Chauvaux (Belgique), Cesareda (Portugal), Gibraltar, Lagoa do Sumidouro en Amérique du sud, Comox dans l'île de Vancouver ou Madisonville (Ohio) (Nadaillac, 1881, p. 205-206). Ce portrait d'une humanité universellement violente se termine par l'affirmation de l'anthropophagie suivi d'une longue description de ces pratiques (Nadaillac, 1881, p. 206-217) ainsi que de celles des trophées :

« La lutte et la guerre, faut-il encore le répéter, ont toujours été le triste apanage de l'Humanité ; notre brillante civilisation n'a pu, nous ne le savons que trop, les éviter ; durant ces temps de barbarie auxquels on a donné le nom d'âge de pierre, elles étaient l'état normal et pour ainsi dire nécessaire. Mais nos ancêtres ne se contentaient pas de tuer leurs ennemis, ils se nourrissaient de la chair des vaincus et de trop nombreux faits ne permettent pas de douter que les premiers habitants de l'Europe ne le cédaient en rien sous ce rapport aux cannibales, dont les voyageurs racontent aujourd'hui encore les hideux festins. » (Nadaillac, 1880, p. 206)

Sur cette période, l'anthropologie française constituent rapidement un ensemble de données significatives des traces de violence observées sur les fossiles. L'explication guerrière est facilement avancée. Elle est argumentée chez Prunières et de Baye dans l'examen de certaines sépultures collectives. La généralisation apparaît hâtive dans beaucoup d'autres cas. L'idée de la violence interhumaine du monde préhistorique peut désormais s'appuyer sur des données archéologiques. Le lien causal avec l'activité guerrière paraît plus occasionnel et plus faible.

2.1.3. Les autres sources de documentation

Nous voyons à ce stade que potentiellement la source archéologique sous les deux aspects des armes et des traces de blessures documente une hypothèse de violence préhistorique provenant d'une possible activité guerrière. Des premières, il ressort une histoire des armes qui prouve l'existence de l'activité guerrière à partir du bronze et soutient l'hypothèse de

son existence auparavant en soulignant que les outils du combat sont à la disposition de l'homme. Les secondes prouvent que la violence interhumaine existe et qu'elle est largement répandue. Elles sont interprétées comme les résultats d'affrontements entre groupes humains mais le statut de preuve n'est véritablement argumenté qu'en de quelques occasions. Ces deux composantes sont construites assez rapidement dans les vingt premières années de notre période.

À côté de ces deux composantes, qui documentent de façon abondante le sujet de la guerre préhistorique, les autres thèmes de recherche y contribuent de façon plus diverse. En matière de fortifications, il faut d'abord signaler les travaux du lieutenant-colonel Gaston Ovide de La Noë (1836-1902)²³⁴, homme de l'art, qui publie un ouvrage *Principes de la fortification antique depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croisades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de la France a gardé la trace* (Noë, 1888a). L'auteur présente longuement son ouvrage dans les *Matériaux* (1888) et y reproduit des parties entières. Il conclut :

« En résumé, si les hommes de la pierre polie ont construit des retranchements, l'absence constatée de leurs ruines serait due seulement à leur disparition ultérieure. Mais il semble plus logique d'attribuer le premier emploi de la fortification en Gaule à des populations parvenues à un degré plus avancé de civilisation. » (Noë, 1888b, p. 341)

Ultérieurement, le conseil d'administration de la SPF décide lors de sa séance du 26 juin 1906 une commission spéciale pour l'études des enceintes préhistoriques. La présidence en est confiée à Adrien Guébard (1948-1924) qui en avait fait la proposition à la séance précédente. Lors de celle du 27 décembre 1906 de la SPF, il est fait le constat :

« ... l'épithète de préhistorique, qui semblait obligatoire pour une Commission émanée de la Société de ce nom, aurait pour effet, si l'on voulait s'y tenir strictement, à réduire à presque rien notre premier effort, qui ne saurait se borner à enregistrer le très petit nombre de cas de préhistoricité déjà reconnus, mais qui doit s'efforcer d'inventorier le plus grand nombre possible de monuments sans histoire, afin de reconnaître ensuite ceux d'entre eux qui ont réellement précédé l'histoire. » (*BSPF*, 1906, p. 414)

L'élargissement du domaine de recherche donne donc naissance à la Commission des études des enceintes préhistoriques et des fortifications anhistoriques. Le congrès préhistorique de France d'Autun (1907) est même qualifié de « Congrès des Camps et Enceintes » par Guébard. Il compte 23 contributions (p. 535-761). Après ce départ en fanfare, le travail rencontre des difficultés sur le fond. Les rapports se résument au signalement de sites (par exemple, le camp néolithique de Peurichard ou la station

²³⁴ Cet officier du Génie, géographe, dirigera ultérieurement le musée de l'Armée comme général de brigade.

néolithique d'Ayer) qui s'avèrent nombreux. Mais les informations recueillies ne vont guère au-delà d'une simple description. La datation est imprécise et ne permet guère d'identifier et caractériser une enceinte préhistorique. La commission fait un appel à ses correspondants qui vaut avec un échec :

« Pour que notre enquête porte tous ses fruits, il faut qu'elle se compose de matériaux homogènes et facilement comparables entre eux. Il est toujours bon de nous dire simplement qu'il existe en tel endroit une butte ou une enceinte ayant telle forme et telles dimensions. Mais il est à désirer qu'on puisse constituer à cet ouvrage un état civil aussi complet que possible. » (BSPF, 1909, p. 448)

C'est au tournant du siècle que l'art pariétal est reconnu. Son interprétation n'en est qu'à ses débuts. Au croisement de la source archéologique et de la source ethnographique, il faut mentionner la parution en 1897 d'un livre intitulé *Au sud de l'Afrique*. L'auteur est Frédéric Christol, missionnaire protestant en Afrique du sud et peintre dessinateur. Son livre contient 152 dessins et croquis, dont l'un connaîtra une grande notoriété. Il représente selon l'auteur un affrontement entre des Cafres et des Bushmen, voleurs de bétails :

« une rencontre entre des Cafres et des Bushmen (p. 153) ; ceux-ci sont attaqués et, tandis qu'une partie d'entre eux chassent les bœufs et les vaches pour les mettre à l'abri, d'autres soutiennent le choc de l'ennemi : les assaillants sont des géants auprès de ceux qui essaient de leur résister. » (Christol, 1900, p. 10)

Émile Cartailhac fait un compte rendu de lecture de cet ouvrage dans *L'Anthropologie*. Il reproduit ce dessin avec comme commentaire « Peinture noire et rouge de Bushmen dans la caverne de Hermon. Matébélés attaquant des Bushmen en chasse » (Cartailhac, 1900, p. 77). Après avoir rappelé que « ces peuplades essentiellement primitives ont peint et gravé des images sur les parois des cavernes où ils (sic) ont séjourné », il a recours à des expressions explicites en parlant de « scènes de guerre » et de rencontres opposant de « mortels ennemis » et fait le rapprochement avec de récentes découvertes en France :

« Les œuvres d'art des Bushmen ont encore plus d'intérêt pour nous depuis que MM. Daleau et Rivière nous ont appris à en découvrir de semblables sur les parois de nos cavernes habitées à l'âge du renne. » (Cartailhac, 1900, p. 78)

Il a par ailleurs recours à des expressions explicites en parlant de « scènes de guerre » et de rencontre opposant de « mortels ennemis ».

L'histoire de cette peinture illustrera la difficulté de l'interprétation de ce type de représentation et plus généralement de scènes d'affrontements. Une copie sera reprise par Breuil et Cartailhac dans leur monographie d'Altamira (1906) :

« Les deux préhistoriens, sans surprise, interprètent la peinture – car elle est désormais la doxa – comme figurant “un troupeau de bœufs volés aux Cafres par des Bushmen” » (Le Quellec, Fauvelle-Aymar & Bon, 2009, p. 57)

Keeley, pour sa part, y verra une « peinture rupestre préhistorique montrant une bataille entre les pillleurs san à gauche et les fermiers bantous à droite » (Keeley, 2002, fig. 9.1, p. 279)²³⁵. *Vols de vaches à Christol Cave. Histoire critique d'une image rupestre d'Afrique du Sud* remettra en cause la thèse originale pour « s'interroger sur l'identité des victimes et sur celle des auteurs de la fresque » (Le Quellec, Fauvelle-Aymar, & Bon, 2009, p. 153)

Un autre document où la guerre est évoquée est l'article de Breuil de 1912 sur les abris del Bosque à Alpera (Albacete). Il conclut à des « figures naturalistes d'animaux et de personnages » (Breuil *et al.*, 1912, p. 560). Il souligne l'abondance des représentations humaines et l'usage de l'arc dans des scènes de chasse qu'il rapproche de fresques sud-africaines, même s'il soutient le rattachement à l'art magdalénien. Il évoque alors brièvement l'hypothèse d'une représentation de « scènes de chasse, de campement, peut-être de guerre » (Breuil *et al.*, 1912, p. 561). Mais il ne reproduit pas les éléments qui lui font faire cette remarque et ne commente pas le fait que cette interprétation signifierait l'existence d'une activité guerrière au Magdalénien.

La source ethnographique ne fournit pas de corpus aussi élaboré que ceux des armes ou des blessures. Mais elle est présente dans les revues. Le thème guerre primitive a été relevé à 40 reprises. On note une augmentation à partir du moment (1990) où *L'Anthropologie*²³⁶ succède aux *Matériaux*. Cela comprend des notes de lectures de livres étrangers mais aussi des articles des personnels administratifs et militaires des colonies françaises. Le pharmacien de la marine Liotard, commissaire du gouvernement dans l'Oubangui, parle des guerres entre les Oroungous et les Adjumbas, « ces derniers vaincus et mangés par leurs adversaire » (Liotard, 1895, p. 56). De même, le médecin de marine A. Hagen écrit sur « Les indigènes des Iles Salomon » et commente leurs guerres :

« On ne voit donc pas aux îles Salomon des batailles rangées où le sang coule à flots, où les tués se chiffrent par centaines. C'est une guerre d'embuscades où chacun s'attaque par surprise, en se cachant derrière un arbre ou un rocher. Néanmoins, comme ces combats singuliers ont toujours une terminaison fatale, comme ces luttes entre villages sont continuelles, on comprend qu'elles puissent décimer à la longue les tribus les plus faibles. » (Hagen, 1893, p. 4)

²³⁵ Il s'agit de la traduction assez littérale (sauf pour le mot forager traduit par pillleur) du texte original anglais « Prehistoric rock painting showing battle between San foragers on the left and Bantu farmers on the right. »

²³⁶ *L'Anthropologie* est créée en 1890 sous la direction de Cartailhac, Hamy et Topinard en fusionnant trois revues : *Matériaux pour l'histoire naturelle et primitive de l'homme*, *La Revue d'anthropologie*, et *la Revue d'ethnographie*.

L'anthropologie institutionnelle intègre ces sujets avec par exemple « Les races malaises et américaines, leçon d'ouverture du cours d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle » de Hamy qui souligne :

« Un trait de mœurs qui domine toute la vie battak, la chasse aux crânes. Décapiter un homme et rapporter sa tête qu'on prépare et qu'on conserve, est chez ces Indonésiens l'acte le plus méritoire qu'un guerrier puisse accomplir. Autant il est glorifié s'il revient de sa chasse avec un ou plusieurs crânes, autant au contraire il est méprisé et mal traité s'il rentre les mains vides. » (Hamy, 1896, p. 135)

Pour sa part, le jeune médecin militaire Paul Rivet²³⁷ (1876-1958) part avec la deuxième mission géodésique française de l'Équateur²³⁸ dirigé par le commandant Bourgeois (Laurière, 2008, p. 35-70) et y découvre sans doute sa vocation d'anthropologue. Il publie une série de quatre articles sur les Indiens Jibaros dans *L'Anthropologie* en 1907 et 1908. Consacrant quatre pages à leurs guerres (Rivet, 1907, p. 615-618), il affirme leur bellicosité permanente, « On peut dire sans exagération que l'état de guerre est l'état normal chez les Jibaros » (Rivet, 1907, p. 615), et l'enjeu social pour le guerrier étant : « [...] La possession d'un tsanta [serait] indispensable pour être admis dans la caste des guerriers et pour pouvoir posséder des femmes » (Rivet, 1908, p. 249).

Les questionnaires de sociologie et d'ethnologie de la SAP y contribuent avec la sous-rubrique « Guerre » de la rubrique « Vie affective. Sensibilité morale. Sentiments affectifs » Plusieurs sont rapportés sur cette période. Carl Lumholtz (1851-1922), explorateur norvégien, précise par exemple à propos des Australiens de Herbert-River :

« 1. On tue les prisonniers pour les manger. 2. La guerre est une guerre d'embuscade. Ils n'ont ni stratégie, ni lieux fortifiés. Les armes offensives sont : la lance et l'épée de bois, le nolla-nolla²³⁹ et le boomerang. Comme arme défensive, ils n'ont que le bouclier en bois. 3. On ne connaît pas d'institutions guerrières. » (Lumholtz, 1888, p. 653-654)

Toutes ces données recouvrent de façon assez diverse des informations sur les mœurs guerrières des peuples primitifs : la fréquence des guerres, les pratiques « sauvages », le traitement des vaincus, le cannibalisme, l'enlèvement des femmes. Ces éléments concernent toutes les parties du monde : Bornéo, Sumatra, Ceylan, Iles Solomon, Afrique, Amérique du Nord, Esquimaux, Australie, Amérique du Sud. On se situe essentiellement dans le recueil d'information.

²³⁷ Médecin et anthropologue, directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro puis cofondateur du musée de l'Homme, fondateur de l'École française de Mexico (1945).

²³⁸ La deuxième mission géodésique de l'Équateur se déroula de 1901 à 1906. Elle comprenait une nouvelle mesure d'un arc de méridien en Équateur et au Pérou ainsi que des travaux d'astronomie et d'histoire naturelle.

²³⁹ Sorte de massue que l'on jette.

Enfin le cannibalisme est un thème récurrent (18 entrées ont été collectées) aussi bien en préhistoire qu'en ethnographie. La réalité du phénomène préhistorique est objet de débats contradictoires. Par exemple, Émile Cartailhac (1845-1921)²⁴⁰ s'oppose à l'article du marquis de Nadaillac « L'anthropophagie et les sacrifices humains » publié dans *La Revue des Deux Mondes*. Il conteste une à une les interprétations des traces sur les fossiles et affirme « qu'il n'y a pas en Europe une seule preuve de cannibalisme préhistorique » (Cartailhac, 1885, p. 133). Le rapprochement entre cannibalisme et guerre n'est toutefois mentionné que dans deux cas, d'une part un article d'Élie Massenat²⁴¹ « objets gravés et sculptés de l'Augerie basse (Dordogne) » qui envisage positivement cette hypothèse en rappelant la blessure de Cro-Magnon (Massenat, 1869, p. 356), d'autre part le professeur Carl Vogt²⁴² (1817-1895), dont le discours « Sur les résultats des recherches préhistoriques », prononcé devant le Congrès des naturalistes allemands d'Innsbruck (22 sept, 1869) est reproduit intégralement en français dans les *Matériaux*, qui affirme que :

« nos ancêtres sauvages étaient aussi des cannibales. Or on ne peut pas nier que l'anthropophagie ne soit en relation intime avec le développement des certaines idées religieuses. L'homme dévorait d'abord son ennemi tué, pensant que certaines qualités de la victime, son courage, sa force, sa ruse passaient ainsi dans son propre corps.» (Vogt, 1870, p. 17).

Enfin, René Verneau (1852-1938)²⁴³ soutient que « certaines peuplades n'ont d'autre occupation que la chasse à l'homme pour se procurer du bétail humain, qui est vendu comme viande de boucherie aux gens de l'Oubanghi. » (Verneau, 1896, p. 119-120)

En conclusion, la documentation de la guerre se révèle assez riche dans l'anthropologie française. L'archéologie fournit des données abondantes au plan de l'armement et des traces ostéologiques de violence. L'ethnographie montre que la guerre est une activité très répandue dans l'espèce humaine et notamment dans les tribus primitives. Comment ces éléments vont-ils être intégrés dans un ensemble explicatif ? Nous avons une première approche que propose le musée d'Artillerie, musée militaire, avec une représentation du guerrier préhistorique ouverte au grand public.

²⁴⁰ « Avocat et préhistorien français, un des grands promoteurs de la préhistoire en France. » Il reprend en 1869 la revue des *Matériaux* créée par Mortillet. Il publie en 1889 *La France préhistorique d'après les sépultures et les monnaies* qui « suscite l'enthousiasme d'un très large public » (Gran-Aymerich, 2007, p. 673).

²⁴¹ Fondateur et président de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (en 1878).

²⁴² Médecin suisse, paléontologue, matérialiste, homme politique à Francfort et à Genève et darwinien de la première heure.

²⁴³ Médecin, anthropologue, professeur au MNHN, futur directeur du musée d'Ethnographie.

2.1.4. Le comparatisme appliqué ou les guerriers préhistoriques du musée d'Artillerie

Les guerriers préhistoriques du musée d'Artillerie sont des mannequins de taille humaine fabriqués en interne par cette institution. Ils sont au nombre de quatre qui correspondent aux différentes époques préhistoriques, soit « l'âge de pierre dit paléolithique », « l'époque de la Madeleine » et « l'époque de la pierre polie, dite néolithique ». Ces mannequins ont disparu et nous ne les connaissons aujourd'hui que par la documentation du visiteur, les fiches descriptives établies par le colonel Le Clerc (1822-1900), le directeur du musée qui les fait fabriquer, ainsi que par des photographies. Ces mannequins sont à l'origine d'une iconographie largement reprise au XIX^e et XX^e siècle (voir [planche 1.4, fig. 3](#)).

De la description détaillée que nous avons faite (Favin Lévêque, 2012), nous reprenons ici ce qui caractérise la séquence proposée. Pour couvrir le temps préhistorique allant de Saint-Acheul au Néolithique, il n'est présenté que quatre types de guerriers préhistoriques, celui du Moustier pour les périodes de Saint-Acheul et du Moustérien, le type de La Madeleine pour le Solutréen et le Magdalénien et enfin deux mannequins pour le Néolithique divisé en type des dolmens et type des stations lacustres. La *Notice sur les costumes de guerre* (1885) fournit une présentation succincte du contexte préhistorique de l'individu présenté et décrit plus précisément l'armement. Par exemple :

« L'homme [de La Madeleine] représenté ici est armé d'un harpon à pointes barbelées en os, d'un poignard en ivoire dont le manche représente un mammouth ; et il tient à la main un bâton de commandement en bois de cerf sur lequel sont sculptés des chevaux en bas-relief²⁴⁴. » (*Notice sur les costumes de guerre*, 1885, p. 12)

La caution scientifique du musée repose sur les échanges du colonel Le Clerc avec le Muséum, notamment avec Armand de Quatrefages, son assistant Ernest Hamy, premier directeur du musée d'ethnographie au Palais du Trocadéro et René Verneau, qui succèdera à Hamy au musée d'Ethnographie.

Ce qui donne une valeur particulière à ces quatre mannequins, c'est leur position dans les collections du musée d'Artillerie. Comme les armes préhistoriques, ils rejoignent une collection déjà existante, la Galerie des costumes de guerre, inaugurée en 1876, composée d'une quarantaine de mannequins, et qui se propose de donner au visiteur « une idée précise de ce qu'a été l'homme de guerre en France, à toutes les époques de l'histoire » (*Notice*,

²⁴⁴ La collection des Armes antiques comprend un moulage (référence A.74) d'un bâton de commandement magdalénien comprenant sur chaque face des files de chevaux sculptés. L'original est au MAN (réf. 8164).

1885, p. 4). Jusque-là, cette collection débutait à l'ère celtique. Par ailleurs, le musée d'Artillerie crée une deuxième collection de mannequins, dénommée galerie ethnographique, laquelle présente « les hommes de guerre d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et d'Océanie » (Mouillard, 2005-2007, p. 4). La première collection est restée la propriété du musée de l'Armée et fut exposée jusqu'en 1971. Fortement dégradés par le temps, quelques mannequins subsistant seulement parmi la quarantaine ont bénéficié d'une restauration. Les mannequins préhistoriques ont disparu. La deuxième collection a été transférée au musée d'ethnographie du Trocadéro en 1917 puis fut dispersée.

Le guerrier préhistorique se retrouve donc au croisement de trois collections du musée d'Artillerie, celle des Armes antiques, la Galerie des costumes de guerre et la Galerie ethnographique²⁴⁵. Le musée d'Artillerie puise donc à trois sources, la source archéologique et préhistorique avec les armes et les périodes, la source ethnographique avec les guerriers du monde et la source historique avec les costumes de guerre. Il met en œuvre un comparatisme à trois composantes. La première positionne la guerre préhistorique comme l'antécédent de la guerre historique. La deuxième souligne la similitude de nature du phénomène de guerre chez les sauvages et chez les civilisés (notamment le statut du guerrier). La troisième fait le rapprochement entre le guerrier préhistorique et le guerrier sauvage. Il affirme ainsi l'unité d'un phénomène humain, la guerre.

Il produit la représentation de « l'homme de guerre ». Les termes sont signifiants. Le Clerc n'a pas choisi le mot soldat, militaire ou même gens d'armes. D'une part, l'expression souligne le partage sexuel des activités. La guerre dans les trois mondes préhistorique, historique et sauvage est une affaire de mâles. Cela correspond aussi à une vision des rôles homme/femme dans la France du XIX^e siècle. D'autre part, l'activité de guerre est clairement désignée, la chasse ou la pêche n'étant qu'évoquées au travers de certaines armes (par ex., le harpon). Il existe donc une identité et une communauté des hommes de guerre quels que soient le lieu et l'époque. L'apparat dans lequel ils sont exposés souligne la noblesse d'une fonction universelle et éternelle (ou qui tout au moins remonte au Moustier).

À côté de l'universalité de l'homme de guerre, sa représentation entend montrer le progrès. La typologie vaut démonstration technique. Ce progrès apparaît dans l'armement sur le temps long avec la supériorité des armes occidentales sur les armes primitives. Mais le progrès est visible sur le temps même de la préhistoire. Le guerrier du Moustier ne dispose

²⁴⁵ Les documents disponibles sur ces collections sont la *Notice sur les costumes de guerre* (1885), le *Catalogue de la galerie ethnographique* (1877), les fiches manuscrites du colonel Le Clerc ([planche 1.4, fig. 2](#)) ainsi que des cartes postales et des photographies datant du début du XX^e siècle.

que d'une pique et d'une massue en bois alors que celui des stations lacustres est équipé d'un arc, d'une hache emmanchée et d'une massue. Le premier paraît vêtu misérablement à côté de l'habillement soigné et fonctionnel du second ([planche 1.4, fig. 1](#)). Le vocabulaire évolutionnisme est repris dans le parcours de l'habitant des Gaules :

« d'abord sauvages aux premiers âges de la pierre, barbares à l'âge de la Madeleine et à celui de la pierre polie (si le sentiment artistique est compatible avec la barbarie ?) ; dont on voit ensuite la civilisation s'affiner aux époques du bronze et du fer, et qui enfin, au moment de la conquête des Gaules par Jules César, sont prêts à s'assimiler la civilisation romaine. » (*Notice sur les costumes de guerre*, 1885, p. 10)

Une comparaison entre les périodes du musée avec celles de Lewis Morgan (dont l'ouvrage est légèrement postérieur) fait ressortir que le magdalénien est classé chez les barbares, peut-être pour être cohérent avec la présence de flèches dans la collection des armes antiques dès cette période.

Quelle vision de la guerre ressort de ces collections ? Le musée d'Artillerie ne décrit pas le combat. Il est muet sur les pratiques, les motifs de guerre. Il affirme seulement que la guerre est une activité très ancienne et universelle, même si sa préhistoire est celle du territoire français. Il ne s'aventure pas plus sur la question de l'origine de la guerre, héritage de la lointaine condition animale ou invention humaine. La galerie ethnographique souligne, à côté de l'universalité, la diversité culturelle de cette activité ([planche 1.4, fig. 4](#)).

À ce stade, il paraît intéressant de faire un parallèle entre la démarche du musée d'Artillerie et celle du Pitt-Rivers Museum. Dans les deux cas, il s'agit de militaires spécialistes de l'armement²⁴⁶ qui investissent ce nouvel espace de réflexion offert par la préhistoire. Ils jouent les défricheurs en un temps où la guerre est considérée par les historiens et la pensée militaire comme commençant avec la période historique. Le cœur de la démarche et de la réflexion repose sur l'arme. Alors que la source archéologique est très présente en France, elle n'est réellement utilisée qu'avec l'apparition du métal chez Pitt-Rivers. La source ethnographique est utilisée dans les deux cas. Elle est prépondérante chez Pitt-Rivers avec un monde primitif englobant préhistorique et primitif contemporain. Le musée d'Artillerie garde les deux mondes séparés avec une galerie ethnographique voisine physiquement et dans la forme mais distincte. Enfin et point le plus important, la collection anglaise comprend une double composante explicative la première sur une sorte de systématique des armes et la deuxième sur la guerre primitive. Le musée d'Artillerie garde une distance (un devoir de réserve ?) et n'avance pas explicitement de discours sur la guerre,

²⁴⁶ Aujourd'hui, on parlerait d'ingénieurs de l'armement.

hors le message général et implicite d'une guerre très ancienne, activité universelle porteuse de valeurs culturelles et inséparables de l'histoire de l'humanité.

2.2. Les thèses explicatives de la guerre préhistorique

Le musée d'Artillerie s'appuie sur certaines informations scientifiques (périodes, industries) puisées au Muséum mais ne fournit qu'une représentation de l'homme de guerre dans le temps long de l'histoire humaine. Il ne propose pas et ne s'appuie pas sur une thèse explicative de la guerre. Le discours scientifique français contient-il de telles thèses ? Il existe – nous l'avons vu – deux thèses explicatives dominantes de la guerre préhistorique durant cette période de 1859 à la Grande Guerre dans le monde anglo-saxon, l'une s'inscrivant dans la théorie évolutionniste, la deuxième déclinant du darwinisme social. Nous retrouvons ces deux thèses en France. Après la présentation de leurs moutures françaises, nous verrons que le paysage scientifique français est un peu plus éclaté.

2.2.1. Le paradigme du conflit

Nous avons vu dans le premier chapitre les éléments principaux de cette thèse, de son émergence dans le monde anglo-saxon et de sa construction qui repose sur le darwinisme social et le rôle bénéfique de la guerre dans la sélection.

Le darwinisme lui-même s'installe difficilement en France, nous dit Yvette Conry (1930-1992)²⁴⁷, dans *L'Introduction du darwinisme en France* :

« Il n'est pas une contrée scientifiquement cultivée en Europe où la doctrine de Darwin ait eu si peu d'influence, où elle ait été aussi mal comprise qu'en France, à tel point que, dans le cours de ces études, nous n'aurons plus à mentionner les naturalistes français. » (Conry, 1974, p. 45)

Cette incompréhension a sans doute facilité une confusion française autour du darwinisme social. Bernardini recense « une large population d'acteurs historiques ayant utilisé abusivement cette doctrine éclatée et protéiforme » (Bernardini, 1997, p. 32). Il distingue cinq variantes allant du « spencérisme social » au « lamarcisme social ». Parmi celles-ci, il identifie « un “darwinisme social impérialiste” exploitant les lois darwiniennes

²⁴⁷ Yvette Conry, agrégée de philosophie, attachée de recherches au CNRS de 1967 à 1972 et chargée de cours à la Sorbonne de 1968 à 1979, soutient sa thèse de doctorat d'État sur « L'introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle » en 1972. Elle dirigea le Centre européen d'histoire des sciences et des cultures philosophiques.

de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle en vue d'une apologie et d'une rationalisation des luttes raciales, nationales et militaires. » (Bernardini, 1997, p. 32)

Chronologiquement, il voit la période 1859-1870 comme celle des pionniers. Clémence Royer (1830-1902), « autodidacte, économiste et femme de surcroît – ce qui n'est pas indifférent pour le temps » (Bernardini, 1997, p. 75), la première traductrice de l'ouvrage de Darwin sous le titre *De l'origine des espèces ou Des lois du progrès chez les êtres organisés* (1962), est aussi « le premier auteur authentiquement darwiniste social » (Béjin cité par Bernardini, 1997, p. 74)²⁴⁸. Durant cette période, des groupes sociologiques universitaires scientifiques (Ernest Renan, Hippolyte Taine, Edgar Quinet²⁴⁹) et médecins matérialistes (« la constellation de la SAP ») jouent le « rôle de médiateur entre les sciences et les idéologies » (Bernardini, 1997, p. 82).

C'est toutefois dans les vingt dernières années du siècle qu'agissent « les principaux diffuseurs des diverses thèses darwiniennes et lamarckiennes sociales » (Bernardini, 1997, p. 137) qui comprennent des naturalistes (Edmond Perrier, Jean-Louis de Lanessan, Félix Le Dantec²⁵⁰), des anthropologues et des médecins (« le couple “évolutionnisme scientifique et progressisme en politique” est décliné à l'envi dans l'ensemble de la presse anthropologique » (Bernardini, 1997, p. 153)) et des économistes libéraux.

Gustave Le Bon (1841-1931) et Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) occupent toutefois une place spéciale dans le darwinisme social français. Le premier est médecin, membre de la SAP. Vulgarisateur scientifique, ses travaux portent principalement sur la psychologie collective avec deux ouvrages à la forte notoriété *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894) et *Psychologie des foules* (1895). Le deuxième, juriste, poursuit des études d'anthropologie et de sciences naturelles. Son parcours est complexe. Marxiste, militant au sein du parti socialiste ouvrier de Jules Guesde (1845-1922), il publie en 1896 *Les Sélections sociales* et en 1909 *Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, discipline nouvelle dont l'objet serait « l'étude des réactions réciproques de la race et du milieu social » (Vacher de Lapouge, 1909, p. vii).

²⁴⁸ Voir également Blanckaert, « “Les bas-fonds de la science française”, Clémence Royer, l'origine de l'Homme et le darwinisme social », 1991.

²⁴⁹ Ernest Renan (1823-1892), philosophe, historien et auteur d'une *Histoire des origines du christianisme* (1863-1883) ; Hippolyte Taine (1828-1893), philosophe et historien, auteur de *Les Origines de la France contemporaine* (1875-1893) ; Edgar Quinet (1803-1875), homme politique, historien, écrivain et auteur de *La création* (1870).

²⁵⁰ Edmond Perrier (1844-1921), professeur de zoologie au Muséum ; Jean-Louis de Lanessan (1843-1919), médecin de la Marine, professeur d'histoire naturelle à la faculté de médecine de Paris ; Félix Le Dantec (1869-1917), professeur de zoologie à la Sorbonne, philosophe des sciences, auteur notamment de *Les Influences ancestrales* (1904) et *La Lutte universelle* (1906).

Au-delà de la raciologie, Pierre-André Taguieff porte un autre regard en proposant quatre types de racisme : le racisme universaliste/spiritualiste fondé sur la mission civilisatrice des races supérieures où il place Jules Ferry ; le racisme bio-évolutionniste, qui postule que les races inférieures sont inaptes au progrès, où il classe Clémence Royer ; le racisme communautariste/spiritualiste où il s'agit de préserver le type spirituel/culturel de chaque race ; enfin le racisme matérialiste/zoologique où les races sont des quasi-espèces séparées par des barrières interspécifiques. Il range dans ce dernier cas Gustave Le Bon et Georges Vacher de Lapouge (Taguieff, 1987, p. 395).

Dans ce paysage complexe, quelle place tient le sujet guerre ? Le conflit est omniprésent dans l'ouvrage *l'Origine de l'homme et des sociétés* (1870) de Royer. La dureté de la vie primitive condamne à périr « tous les faibles avec tous les indolents » (Royer 1870, p. 187). Un chapitre entier décrit l'instinct guerrier et l'esprit de conquête²⁵¹ dans un monde où « la lutte, la guerre et non la paix, est la loi fatale de la vie » (Royer, 1870, p. 533). Elle explicite le mécanisme simple qui fait réussir le groupe le plus fort :

« Si, en effet, de deux troupes humaines, cantonnées dans une même forêt, l'une détruit l'autre, celle qui est victorieuse a, pour prix de la victoire, une chasse plus facile, un gibier plus abondant, et, en vertu de la loi d'équilibre entre la population et les subsistances, au bout de quelques générations ou même de quelques années, l'abondance a doublé le nombre de ses individus. Et si, à mesure qu'elle se multiplie, l'abondance où elle vivait diminue, en revanche elle a doublé ses forces en doublant le nombre de chasseurs, de guerriers qu'elle pourra opposer aux tribus cantonnées dans d'autres forêts plus éloignées, et avec lesquelles la loi de famine la fera bientôt entrer en conflit. » (Royer, 1870, p. 522-523)

Elle fait de plus le lien entre la compétition, le patriotisme et le progrès de l'espèce qui passe par la victoire des plus parfaits et la disparition des inférieurs dans un article intitulé « La nation dans l'humanité et dans la série organique » :

« Mais, de toutes façons et en toute occurrence possible, cette loi fatale de concurrence, qu'on serait tenté de maudire, explique et fait comprendre l'origine et le but de ce puissant instinct social, de ce sentiment passionné, ardent, que l'on nomme le patriotisme et qui sollicite et emporte tous les individus d'un même groupe national à en embrasser la défense, même au prix de leur vie. Car le groupe national est en réalité l'organe le plus nécessaire au progrès constant de l'espèce et à son triomphe définitif sur tous les autres, puisque c'est grâce à la victoire des groupes nationaux des plus parfaits, à la disparition des groupes inférieurs, à l'émulation des groupes égaux, que la moyenne totale du développement spécifique se trouve constamment élevée. » (Royer, 1875, p. 249)

Pour Blanckaert, ce livre n'eut pas un grand succès. Royer représente « le prototype même du "racisme bio-évolutionniste" » qui justifiait la conquête coloniale française :

²⁵¹ Chapitre XII, p. 520-537.

« Conformément à ses prises de position en faveur du darwinisme social et de l'eugénisme, Royer prolonge ses considérations naturalistes sur les origines de l'homme, de ses institutions et de sa technologie, d'une mise en garde contre les métissages raciaux, jugés "immoraux" et d'une défense et illustration de l'expansionnisme colonial, "nécessité relative au progrès de l'espèce et à la victoire définitive de ses rameaux supérieurs". » (Blanckaert, 1991, p. 124)

Le Bon donne à la guerre une place importante dans *L'Homme et les Sociétés* (1881). La première partie est consacrée à « L'homme, développement physique et intellectuel ». Il y dénonce d'abord le rousseauisme :

« Dans cet âge d'or rêvé par les poètes et par des philosophes dont la parole est vivante encore, la science actuelle ne voit qu'une période de barbarie, dont les tribus modernes les plus sauvages ne peuvent donner qu'une imparfaite idée. » (Le Bon, 1881, t. 1, p. 18)

Se réclamant de Darwin, il affirme que dans la lutte pour l'existence « la guerre et la destruction sont les lois essentielles de la nature vivante » (Le Bon, 1881, t. 1, p. 130) et n'hésite à proclamer la loi du plus fort :

« Ce n'est pas l'heure du repos, c'est celle d'une bataille universelle, d'un furieux carnage, qui vient de sonner, l'heure d'une lutte sans merci où ne règne d'autre loi que celle du plus fort. » (Le Bon, 1881, t. 1, p. 130)

Le résultat de cette grande bataille est le perfectionnement des espèces qui passe par la disparition des inférieurs :

« Elle a successivement tiré les formes supérieures des formes inférieures, et graduellement éliminé le mal. Et quand, remontant le cours des siècles, nous voyons combien les premiers êtres furent inférieurs à ceux qui habitent notre globe aujourd'hui, nous arrivons à comprendre cette loi de fer, tout à la fois bienfaisante et cruelle, clairvoyante et aveugle, qui fait toujours périr le faible au profit du fort et transforme l'univers en un immense champ de bataille. » (Le Bon, 1881, t. 1, p. 141)

La deuxième partie porte sur les sociétés, leurs origines et leur développement. Il y soutient tout d'abord que « l'état de guerre contre ses semblables est l'état naturel », état qui a commencé avec « nos premiers ancêtres » (Le Bon, 1881, t. 2, p. 88) et qui constitue « pour les nations une condition de progrès » (Le Bon, 1881, t. 2, p. 94). Bien plus, la guerre est *seule* à pouvoir créer certaines valeurs indispensables aux grandes sociétés :

« Mais ce n'est pas seulement en obligeant les peuples à se perfectionner, que les guerres auxquelles ils n'ont cessé de se livrer ont exercé une influence profonde sur leur évolution. Elles ont créé en effet, et seules elles pouvaient créer, certaines qualités telles que la valeur, la fermeté, l'esprit d'obéissance et de discipline qui sont indispensables au maintien d'une société. La guerre seule pouvait établir entre les membres d'une tribu cette solidarité, ces habitudes d'ordre et de respect de l'autorité sans lesquelles aucune société n'est possible. On comprend l'importance de l'acquisition de qualités semblables quand on voit ce que deviennent les nations chez lesquelles elles se sont affaiblies ou ont disparu. » (Le Bon, 1881, t. 2, p. 95)

Le Bon voit donc dans la guerre un mécanisme de sélection des individus et des groupes, indispensable au progrès de l'humanité et unique dans certains résultats, lequel mécanisme est à l'œuvre dès l'origine de l'homme.

La vision de Vacher de Lapouge, pour sa part, repose sur deux postulats « l'inégalité raciale et le puissant déterminisme héréditaire, fatal et inexorable » (Bernardini, 1997, p. 170). Dans *Les Sélections sociales*, il commence par affirmer le caractère social des sélections guerrières :

« La lutte de l'homme contre l'homme par la guerre n'a pas cessé, mais elle a pris un caractère social, et de l'état de société en général est née pour l'homme une série de causes de sélection sociale. Cette sélection, qui est le privilège de notre espèce, est le facteur fondamental de son évolution historique. » (Vacher de Lapouge, 1896, p. 60)

Son racialisme s'accompagnant d'une forte conviction eugéniste, il s'interroge sur les effets eugéniques ou dysgéniques de la guerre. Parmi toutes les sélections sociales, il souligne le rôle de la sélection militaire :

« ... celle qui s'accomplit par l'effet de la guerre, soit entre petites bandes à l'état primitif, soit entre grandes armées à l'état de civilisation. Elle s'exerce non seulement sur les combattants, mais encore sur les autres individus, d'une manière tantôt directe, tantôt indirecte. » (Vacher de Lapouge, 1896, p. 207)

Pour sa démonstration, il fournit des chiffres de pertes impressionnantes : 40 millions par siècle pour le monde civilisé, 2,5 milliards sur cinq mille ans, 2,5 millions de Français et 3,5 millions d'étrangers pour les guerres napoléoniennes, 750 000 hommes pour la guerre de Crimée, 200 000 hommes pour la guerre de Sécession ou encore 13 millions de morts en cent ans (Vacher de Lapouge, 1896, p. 215 à 221).

Il explique que cette terrible sélection militaire opère différemment chez les peuples barbares et chez les peuples civilisés. Chez les barbares, la guerre est eugénique. Elle élimine les plus faibles et bénéficie « aux plus forts, aux plus braves, aux plus adroits ». L'effet est accentué par une reproduction favorisée par la polygamie qui récompense les meilleurs guerriers :

« La polygamie, conséquence de la surabondance de femmes dans la tribu et des enlèvements nombreux de captives, assure une natalité des plus fortes, et ce sont les meilleurs guerriers qui ont aussi le plus de femmes. Leur race tend ainsi à prédominer dans la tribu. La sélection est, en quelque sorte, à double effet, les individus défectueux sont éliminés sans avoir reproduit, et les meilleurs sont placés dans des conditions qui leur assurent une postérité d'autant plus abondante que leur propre mérite les élève au-dessus de la médiocrité. » (Vacher de Lapouge, 1896, p. 229)

Mais pour les peuples civilisés, l'effet de la sélection militaire est inversé car « les plus intelligents et les plus braves s'exposent le plus » alors que « les imbéciles, les malfaiteurs, les débiles sont à l'abri du recrutement » d'où un résultat dysgénique :

« Le sens de la sélection n'est pas le même que chez les peuples barbares et primitifs, il est renversé. Elle frappe de préférence les éléments les meilleurs, et la valeur moyenne des soldats qui sont victimes de la guerre, et victimes obscures, reste au-dessus de la moyenne générale. » (Vacher de Lapouge, 1896, p. 232)

Toutefois Vacher de Lapouge n'est pas à ranger dans la catégorie des apôtres de la guerre. Pour lui, le militarisme contemporain « compromet l'avenir de l'Europe » (Vacher de Lapouge, 1896, p. 241). En revanche, sa vision fait de la guerre un facteur de progression de l'humanité dans les premières phases de son histoire qui la conduisent à la civilisation. Il disparaît de la scène anthropologique française à partir de 1909 (Bernardini, 1997, p. 176).

Le paradigme du conflit trouve également quelques partisans dans le milieu militaire français. Plusieurs auteurs se réclament de Darwin pour y voir une justification de la guerre dans le *Journal des Sciences militaires (JSM)*, revue officielle publiée avec l'approbation des ministres de la guerre et de la marine²⁵². Tout d'abord un écrivain français, Auguste Salières, auteur spécialisé dans le discours patriotique²⁵³. Son ouvrage *La Guerre*, publié par la Librairie militaire J. Dumaine est diffusé dans le *JSM*²⁵⁴. Il reprend le thème de la « lutte perpétuelle pour la vie des peuples » et peut conclure : « À combattre, l'on devient fort. » (Salières, 1879, p. 558).

La Guerre et son histoire est la traduction par un officier français, le capitaine de Lort de Sérignan, d'un ouvrage écrit par un colonel italien. Il est également repris par le *JSM*²⁵⁵. Il transpose la lutte pour l'existence du monde animal au monde humain et voit dans la guerre un instrument indispensable à la civilisation.

Nicolas André Constantin (1868-1934) est l'auteur de *Le Rôle sociologique de la guerre et le sentiment national* (1907). Cet officier est à la sortie du livre simple capitaine de cavalerie. Il va survivre à la Grande Guerre et faire un parcours scientifique en anthropologie dans la région lyonnaise²⁵⁶. Son livre comprend un appendice intitulé *La Guerre, moyen de sélection collective*. Ce texte est la traduction de *Der Krieg als soziologisches Problem*²⁵⁷,

²⁵² Il s'agit de la plus ancienne des revues militaires française, créée en 1825. Voir [cette partie, chap. 1, § 1.1.1.](#)

²⁵³ *Une poignée de héros. Scènes de la vie de campagne* (1878), *Le Patriotisme* (1881), *Le Panthéon démocratique et social* (5 volumes).

²⁵⁴ Tomes 22 et 23 (8^e série).

²⁵⁵ Tomes 3, 4 et 5 de la 9^e série, 57^e année.

²⁵⁶ Il est notamment membre de la Société d'anthropologie de Lyon, de la Société linnéenne de Lyon (dont il est président), et de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

²⁵⁷ Traduction littérale : « La guerre appréhendée comme un problème sociologique ».

écrit en 1899 par le sociologue néerlandais Sebald Rudolf Steinmetz (1842-1940) qui a publié en allemand plusieurs textes sur la guerre²⁵⁸. Là encore, c'est la capacité sélective unique de la guerre qui est affirmée :

« La guerre a encore une autre fonction, mais qui est indirecte. Elle est le seul mode de sélection collective, c'est par elle uniquement qu'il s'établit une sélection entre les collectivités [...] La guerre élimine directement les communautés incapables et élève les plus fortes. » (Steinmetz dans Constantin, 1907, p. 241)

Dernier élément de la problématique, quels liens existent entre la thèse, son argumentation et les indices de guerre fournis par les sources archéologique, ethnographique et historique ? L'inégalité des races se fonde sur l'observation ethnographique qui distingue des races inférieures et des races supérieures. La disparition des premières repose-t-elle sur la guerre ? Le mouvement de colonisation est effectivement une force qui fait disparaître les plus primitifs tels les Tasmaniens ou les Fuégiens. Il utilise si nécessaire la force et la violence. Royer voit par exemple le mouvement en marche en Amérique du Nord :

« Les Peaux-Rouges aimèrent mieux mourir. Reculant toujours à l'ouest devant les colonies envahissantes, ils sont destinés à périr prochainement dans une lutte trop inégale. » (Royer, 1870, p. 466)

Le Bon reprend l'exemple des Peaux-Rouges et justifie ce système d'élimination historique des plus faibles, conséquence de la colonisation :

« Les causes de cette destruction sont multiples. Il y a d'abord le massacre méthodique, sous un prétexte quelconque, du peuple envahi par le peuple envahisseur. C'est le système autrefois suivi par les Espagnols en Amérique, et que les Anglais continuent à y pratiquer à l'égard des Peaux-Rouges. Des races aussi différentes ne pouvant du reste subsister côte à côte, il faut nécessairement que l'une d'elles disparaisse ; c'est à la plus faible naturellement qu'échoit un tel sort. » (Le Bon, 1881, p. 218)

Il complète son explication en soutenant qu'une fois l'élimination faite des races inférieures la distance entre l'homme et l'animal apparaîtra plus grande et que « bien des échelons intermédiaires qui nous manquent maintenant ont dû s'éteindre d'une façon analogue » (Le Bon, 1881, p. 210).

La sélection différentielle entre élite et couches inférieures peut reposer sur des affirmations peu vérifiables :

« Le jour où l'aristocratie gauloise, européenne de race, eut été détruite par César, et les tribus les plus voisines du même type dolicho-blond anéanties en masse, la plèbe formée de métis, de brachycéphales divers et d'*H contractus* fut docile à la domination romaine. » (Vacher de Lapouge, 1896, p. 75)

²⁵⁸ *Die Philosophie des Krieges* en 1907 puis ultérieurement *Die Soziologie der Krieger* en 1929.

Le lien avec la guerre préhistorique est rare. Il peut reposer sur le comparatisme des armes, par exemple le fait que les populations des Iles Andaman ou de la Terre de Feu utilisent des pointes en silex (Le Bon, 1881, p. 218). Les travaux de Prunières et de Baye sont mentionnés par Vacher de Lapouge (1896, p. 210).

Beaucoup de raisonnements sont circulaires : les vainqueurs de l'histoire sont vainqueurs parce que supérieurs, laquelle supériorité est prouvée par leur victoire. Le paradigme du conflit est une forme d'adaptationisme²⁵⁹, où le rapport de force explique toujours le fait accompli et le passé. La preuve de l'efficacité du paradigme du conflit se trouve donc dans l'histoire, y compris l'histoire récente et en cours entre nations civilisées et peuples arriérés. Enfin plus il y a d'affrontements, plus la thèse paraît vraie d'où la mise en valeur de la bellicosité des primitifs.

La mouture française du paradigme du conflit se déploie dans un monde scientifique français où le darwinisme est mal intégré et où se côtoient darwinisme social et lamarckisme social, mais aussi l'idéologie du progrès. Elle fournit une vision d'une guerre qui existe depuis toujours puisqu'elle est liée à la biologie et à la lutte pour la vie et qui exerce une pression sélective au niveau des individus et des groupes. Elle constitue une force de changement en permettant aux sociétés les meilleures ou aux peuples les plus forts de surclasser par le conflit les plus faibles ou de les éliminer. Les tenants les plus caractéristiques de cette thèse se positionnent plus largement en dehors du monde de la préhistoire ou aux marges de l'anthropologie.

2.2.2. La vision évolutionniste de la guerre

Le discours évolutionniste de la guerre est porté en France par Charles Letourneau. Ce médecin appartient au courant du matérialisme scientifique qui pratique une anthropologie engagée et s'appuie sur « the potent combination of evolutionary anthropology, philosophical materialism, and left-wing politics²⁶⁰ » (Hammond, 1980, p. 118).

Il souscrit indéniablement « au paradigme évolutionniste, dans ses traits généraux » (Blanckaert, 2009, p. 479) et notamment au fait que « la préhistoire vit encore sous nos yeux ; l'antiquité passée ressuscite dans l'antiquité actuelle » (Letourneau cité par

²⁵⁹ Voir Gould S. J. et Lewontin R. C., « The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm: A Critique of the Adaptationist Programme », 1979.

²⁶⁰ « La puissante combinaison d'une anthropologie évolutionniste, un matérialisme philosophique et un radicalisme politique ».

Blanckaert, 2009, p. 480). Dès l'année 1867, lors d'un débat de la SAP sur le thème de la civilisation, il communique en séance du 6 juin sur « les phases sociales » :

« En résumé, je crois que l'homme, individuellement et collectivement, passe par une série de phases se succédant et s'engendrant l'une l'autre [...]. J'appelle donc civilisation le développement progressif du groupe social. » (Letourneau, 1867, p. 388)

Charles Pellarin (1804-1883)²⁶¹ lui répond et le critique lors de la séance du 18 juillet 1867 avec « ce qu'il faut entendre par le mot civilisation » :

« Ils [les régimes sociaux] forment une série régulière qui s'établit ainsi, en allant de la forme la plus arriérée, à celle qui est jusqu'à présent la plus avancée sur la voie du progrès : état sauvage – état patriarcal – état barbare – état civilisé. » (Pellarin, 1867, p. 448)

On retrouve ce thème de la civilisation dans un article de Charles Ploix (1824-1895)²⁶² intitulé « Des origines de la civilisation » et qui pose la question de l'origine de la guerre. Trois idées principales sont avancées, celle que la civilisation correspond à un développement continu de l'humanité (Ploix, 1871, p. 20), que « tous les peuples sont successivement chasseurs, pasteurs, agriculteurs » (Ploix, 1871, p. 22) et enfin que :

« La guerre commence dès l'origine de l'humanité. Une tribu de chasseurs ne fait pas seulement la guerre au gibier ; si celui-ci devient trop rare, elle extermine sans scrupule la tribu voisine pour rétablir l'équilibre entre la somme des subsistances et le nombre des bouches à nourrir ; s'il vient à manquer, l'ennemi lui-même devient une ressource alimentaire. » (Ploix, 1871, p. 26)

Pour sa part, Letourneau développe l'articulation entre guerre et théorie évolutionniste au travers de plusieurs travaux et textes. Tout d'abord, il aborde pleinement le sujet guerre dès 1880 dans *La Sociologie d'après l'ethnographie*, « le premier livre d'ethnographie et de sociologie publié chez nous » (Blanckaert, 2009, p. 462). Le chapitre XI est consacré aux mœurs guerrières, le suivant à l'anthropophagie. Dans les deux cas, il présente les observations ethnographiques connues en suivant un itinéraire géographique de la Mélanésie à la race Mongolique en passant par l'Amérique et l'Afrique. Il faut noter l'introduction aux mœurs guerrières qui repose sur un comparatisme avec les animaux et notamment les fourmis. Ces deux chapitres préfigurent son livre de 1895 que nous étudions plus loin. Toujours dans le domaine de la sociologie et de l'ethnographie, Letourneau soutient puis dirige le projet du questionnaire de sociologie et d'ethnographie de la SAP qui est adopté en 1882, document proposé comme « "aide-mémoire" pour l'observation "suivie, méthodique, complète" des phénomènes généraux de la sensibilité, des mœurs et de l'organisation sociale

²⁶¹ Médecin chirurgien de la Marine, membre de la SAP, militant fouriériste (BNF, Catalogue général).

²⁶² Ce polytechnicien, ingénieur hydrographe de la Marine nationale, est membre puis président de la SAP.

des peuples visités par les voyageurs » (Blanckaert, 2009, p. 462). Ce questionnaire comprend un alinéa « Guerre » dans la partie « Vie affective. Sensibilité morale. Sentiments affectifs » dont nous avons donné un exemple au [§ 2.1.3](#).

Letourneau approfondit son travail sur la guerre dans deux textes majeurs. Il est l'auteur de la rubrique « Guerre (sociologie) » du *Dictionnaire des sciences anthropologiques* (Bertillon *et al.*, 1889). Il y affirme le côté inexorable du phénomène :

« Nous pourrions dire que la guerre est dans le plan de la Nature, puisque, dans le monde organisé tout entier, la lutte pour vivre est une inexorable nécessité. Détruire pour créer, tuer pour vivre, c'est là une terrible loi, à laquelle jusqu'ici l'homme n'a pu réussir à se soustraire. » (Letourneau, 1889, p. 554)

Aux trois états de la théorie évolutionniste, il fait correspondre trois stades de la guerre, celui de la guerre animale, celui de la guerre barbare et celui de la guerre civilisée. La première est notamment caractérisée par deux comportements, l'anthropophagie, marqueur absolu de l'inhumain et la guerre comme *chasse à l'homme*, laquelle ramène l'homme à l'animalité du gibier. L'auteur souligne à plusieurs reprises l'identité de la guerre et de la chasse. Après avoir cité quelques exemples de pratiques guerrières de populations contemporaines, il réaffirme que « ces exemples suffisent à caractériser la phase la plus animale des mœurs guerrières : c'est simplement la chasse à l'homme » (Letourneau, 1889, p. 554). La disparition de cette pratique est un marqueur des progrès dans l'avancement vers la civilisation. Avec le temps de la barbarie « moralement fort supérieure à la guerre sauvage », « la lutte guerrière tend à s'éloigner de plus en plus de la chasse à l'homme » (Letourneau, 1889, p. 555). Le vainqueur cherche à tirer un bénéfice de sa victoire ; il épargne la vie des prisonniers mais s'approprie les biens et les personnes d'où l'esclavage et la rançon. Enfin, le civilisé se distingue par une réglementation des pratiques guerrières et un usage « modéré » de la victoire, le vaincu devant payer sa défaite au plan économique (tributs) ou politique (pertes de territoires ou d'indépendance).

En 1893, il publie « Le passé et l'avenir de la guerre » dans la *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*. Ce texte est repris comme conclusion de *La Guerre dans les diverses races humaines* (1895). Avec cet ouvrage, Letourneau vise à « l'étude scientifique de la guerre » et propose « un voyage d'exploration à travers le genre humain tout entier » (Letourneau, 1895, p. 25). En avant-propos, il s'explique sur le mot évolution et distingue entre « le fond de la guerre [qui] ne saurait évoluer » et l'aspect de la guerre qui « varie suivant la race, le pays, le degré de civilisation » (Letourneau, 1895, p. v). Les limites qu'il donne à son champ d'exploration sont larges : commençant avec le règne animal, il couvre toute l'histoire de l'humanité, toutes les races et « le passé et l'avenir de la guerre »

(chap. XX). Enfin Letourneau est un pacifiste qui considère que « toute guerre n'est qu'une rechute en sauvagerie » (Letourneau, 1895, p. v) et qui mène un combat contre ceux qu'il appelle les apologistes de la guerre, Maistre, Hegel et Proudhon.

Le livre décrit la guerre en suivant une progression allant de la guerre animale à la guerre chez les races noires (trois chapitres), puis les races jaunes (cinq chapitres) et enfin les races blanches (dix chapitres) pour terminer par une réflexion conclusive sur la guerre.

Le premier chapitre, « La guerre dans le règne animal », lui permet de préciser sa méthode pour analyser « le grand fait social de la guerre à la lumière de la méthode comparative » (Letourneau, 1895, p. 6) et de rappeler que l'homme n'est qu'un animal²⁶³, ce qui justifie pleinement ce point de départ. Dans ce règne, la cause maîtresse de la lutte pour la vie est la nutrition. Cela lui permet de faire la distinction entre la chasse (lutte entre diverses espèces) et la guerre (lutte au sein de la même espèce). Il passe rapidement sur les vertébrés (« le gorille marche en poussant, comme l'homme primitif, un long cri de guerre » (Letourneau, 1895, p. 15) pour trouver des exemples plus illustratifs chez les insectes sociaux, abeilles et fourmis.

Ce chapitre propose une formulation explicite de ce qui constitue un tournant dans l'histoire de l'idée de guerre. Pendant deux millénaires, elle a été dans les discours un affrontement qui se limitait aux humains et ceci pendant la période historique. Avec la découverte de l'antiquité de l'homme, il est préjugé que la guerre a existé *pendant* la préhistoire. Avec la guerre animale, elle existe aussi *avant* la préhistoire. Ceci n'est rendu possible que dans un monde où il y a continuité entre l'animal et l'homme. Cette continuité permet un travail comparatif entre l'homme et l'animal, y compris dans cette activité dénommée par le mot guerre. Enfin la dissymétrie qui caractérise la violence de la relation prédateur/proie met en évidence ce qui conditionne au préalable le fait guerrier, à savoir la situation de congénères des individus s'affrontant. Le sens proposé par le mot guerre change donc profondément de contenu à ce moment de la pensée scientifique.

Peut-on attribuer à Letourneau ce changement de concept ? Avant lui, Pitt-Rivers y fait allusion de deux manières. Tout d'abord, au plan du principe de la sélection « from the remotest age in which we find evidence of organized beings, war has been ordained to an important function in the creative process » (Pitt-Rivers, 1906, p. 55). Ensuite, dans l'armement où l'homme s'inspire de l'animal. Mais il ne s'appuie sur aucun exemple de comportements d'animaux. Letourneau donne dans ce chapitre les références de trois

²⁶³ « Grâce à l'anthropologie scientifique, nous sommes enfin guéris de la vieille illusion, qui faisait de l'homme un être à part dans l'univers, "un dieu tombé" » (Letourneau, 1895, p. 9).

ouvrages où on peut retrouver des sources au comparatif homme-animal. Le premier est celui du sociologue Alfred Espinas (1844-1922), *Des sociétés animales*, qui pose explicitement ce comparatif sans toutefois aborder la question de la guerre. Le deuxième du zoologue et vulgarisateur Alfred E. Brehm (1829-1884), *Les Mammifères, caractères, mœurs, chasses, combats, captivité, domesticité, acclimatation, usages et produits*, fait l'éloge de ces animaux en des termes indubitablement comparatifs²⁶⁴. Le mot « guerre » est très présent dans le sens d'affrontement entre l'homme et des espèces qui le menacent. En revanche, *La Vie psychique des bêtes*²⁶⁵ du Dr Ludwig Büchner (1824-1899), naturaliste matérialiste, décrit longuement la guerre chez les fourmis. Il parle de *bataille rangée*, d'*alliances* et de *traités de paix*, d'*armistices*, de *castes de soldats*, de *fourmis pacifiques* et la comparaison avec l'homme est clairement assumée :

« Le nombre des morts, des blessés et des mutilés de ces guerres de fourmis n'est pas moins considérable que dans les guerres et les batailles humaines. L'acharnement de la lutte ne le cède pas à celui des luttes entre hommes, et tous les instincts sauvages de la nature humaine, tels que la volupté du carnage, la férocité, la soif du sang, éclatent alors dans ces petites âmes de fourmis aussi violemment que dans celles des "rois de la création". » (Büchner, 1881, p. 246)

En cette fin de siècle, Letourneau reformule donc la question de la guerre humaine en la positionnant dans son contexte anthropologique le plus large, celui de l'homme au milieu du monde animal, ce qui lui donne un recul sur le temps long de l'humanité et une base comparative naturaliste. Mais la démarche comparatiste la plus importante est celle des races entre elles, qui vont se situer sur la palette allant de la guerre animale à la guerre des civilisés.

Il inaugure son tour des races noires par la Tasmanie, « la moins développée ». Il constate que les Australiens ont une faible bellicosité et pratiquent différentes sortes d'affrontement allant du combat loyal à la « guerre bestiale, à la manière des fauves » (Letourneau, 1895, p. 33). Ils ont des armes très primitives et ignore l'arc, alors qu'il est présent chez leurs congénères Papous et que les Néo-Calédoniens, les plus civilisés des Mélanésiens, en connaissent l'usage mais sans s'en servir à la guerre. Letourneau explique la faible bellicosité des Australiens, « survivant des races paléolithiques » et « pas encore sortie du

²⁶⁴ Comme par exemple dans le passage suivant : « Le mammifère a de la mémoire, de la raison, du sentiment, il a souvent un caractère nettement tranché. Il a la faculté de comparaison, la notion du temps, de l'espace, des couleurs, des bienfaits, la reconnaissance, l'entendement, le jugement, la volonté ; il profite de l'expérience, il connaît le danger et cherche à l'éviter ; il montre de l'amour et de la haine : de l'amour pour sa compagne, ses petits, ses amis, ses bienfaiteurs ; de la haine pour ses ennemis, ses rivaux ; il est capable de reconnaissance, de fidélité, de considération comme de mépris ; il ressent la joie et la douleur, la colère et la douceur ; il est prudent, rusé, honnête ou sournois. Prudent, il réfléchit, il compte, il considère, il pèse tout avant d'agir ; passionné, il expose sa liberté et sa vie pour accomplir son désir. » (Brehm, 1891, « Introduction », p. XIV)

²⁶⁵ La traduction de l'ouvrage est de Letourneau.

stade sociologique primaire » (Letourneau, 1895, p. 51) par une évolution régressive²⁶⁶. Il conclut à propos de ces « êtres encore voisins de l'animalité » que la rivalité y pousse « à des actes affreux » vis-à-vis d'un homme considéré comme un simple gibier alimentaire :

« La stratégie eut, pour unique procédé, le guet-à-pens (*sic*) : elle eut l'extermination pour but. » (Letourneau, 1895, p. 104)

L'homme jaune, « bien supérieur au type nègre » (Letourneau, 1895, p. 243), pratique « une gamme complète » de la guerre », du pacifique Esquimau à l'homme « bête fauve » de l'ancien Mexique, aux grands tueurs tartares, Gengis et Timour et à la sagesse du Chinois qui manifeste un « profond éloignement » vis-à-vis de la guerre.

Son examen de la guerre dans les races blanches est particulièrement extensif avec dix chapitres portant sur les Berbères, l'Égypte ancienne et l'Éthiopie, les Arabes, les Hébreux, les Assyriens et Phéniciens, l'Inde et la Perse, la Grèce d'Homère, celle d'Athènes, Rome, les Barbares européens (dont les Celtes), pour terminer par les guerres mérovingiennes et médiévales (dont les Croisades). Il voit pour la première fois dans la philosophie grecque une forme de rejet de la guerre : « Si l'humanité écoute la voix du sage, elle comprendra qu'elle n'a que faire de soldats » (Havel cité par Letourneau, 1895, p. 440). Son jugement est sans concession sur Rome et Jules César, « ce faux héros » qui chercha « un refuge dans la guerre » (Letourneau, 1895, p. 470). De même, le progrès semble loin de la guerre européenne médiévale où Dieu est omniprésent :

« Combattre pour Dieu lui-même avec la perspective de pieux pillages en ce monde et du paradis dans l'autre ; cela était bien tentant. L'élan fut considérable et on sait à quels inutiles carnages il aboutit. » (Letourneau, 1895, p. 526)

Au cours du déroulé du livre, la démonstration évolutionniste de Letourneau s'affaiblit²⁶⁷ au bénéfice de son combat contre la guerre. Il dénonce « les crimes de lèse-humanité » (Letourneau, 1895, p. 538), les pratiques des Européens quand ils affrontent les races inférieures, la prétendue sélection militaire, l'absence de morale du droit de la guerre. Il en vient même à constater que « la guerre change d'aspect suivant la diversité des contrées, des âges et des races ; mais elle ne subit pas d'évolution véritable » (Letourneau, 1895, p. 532). Son discours en devient contradictoire avec cette évolution qu'il avait structurée en trois stades. Tout d'abord sur la bellicosité originelle : « Tout à fait au début des sociétés, quand les hommes très peu nombreux, ne se gênaient point sur la terre, la guerre leur était aussi

²⁶⁶ Évolution régressive assez mal argumentée par le fait que « durant la période tout à fait primitive de la formation des espèces, l'absence de compétition pour la vie a pu rendre la guerre inutile » (Letourneau, 1895, p. 50).

²⁶⁷ Son livre est sévèrement critiqué sur ce point dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1896-07, p. 196-199.

étrangère qu'elle l'était, il y a peu d'années encore, aux Esquimaux de l'extrême nord » (Letourneau, 1895, p. VI). Reprenant cette idée dans le dernier chapitre « Le passé et l'avenir de la guerre », il voit plutôt une aggravation de la bellicosité avec l'agriculture et le pastoralisme puis avec les « sociétés dominées par des aristocraties et des rois » qui ouvrent « l'ère des conquêtes » (Letourneau, 1895, p. 531). Pourtant, un an plus tard, le même Letourneau affirme dans « Le commerce primitif » (1896) l'existence d'un âge précommercial (il donne pour exemple les Australiens, les Fuégiens ou les Hottentots) où « entre tribus, le mode habituel de relation était la guerre » et où « le vol à main armée tenait donc lieu de commerce et tout étranger était considéré comme un ennemi » (Letourneau, 1896, p. 205).

La vision de la guerre de Letourneau stipule donc l'ancienneté de la guerre mais il laisse un doute sur son émergence. Alors qu'il souligne l'animalité de l'homme et assume le comparatif avec la guerre animale (« legs d'un passé sanguinaire », (Letourneau, 1895, p. v), il envisage un « âge d'or du genre humain » au moment des races « les plus infimes²⁶⁸ » (Letourneau, 1895, p. 104). D'ailleurs, il soutient que la guerre n'est nullement dans la nature de l'homme : « l'instinct guerrier » qui s'est « implanté dans le cerveau des hommes » est pour lui « un vice acquis » (Letourneau, 1895, p. VI). Le discours de Letourneau semble pris dans une double contradiction. La première se situe entre culture et nature. La continuité homme-animal tendrait vers une nature humaine guerrière, conclusion qu'il rejette en niant l'instinct. La deuxième oppose la progression civilisatrice de l'évolutionnisme à une réalité guerrière qui en fournit un cruel démenti.

La question de l'origine la plus lointaine reste donc ouverte. En revanche, l'universalité de la guerre est implicite dans le titre de son livre et dans un contenu qui rend compte du phénomène dans toutes les races. Les primitifs sont le plus souvent belliqueux (avec quelques exceptions) et leurs pratiques particulièrement inhumaines avec notamment l'anthropophagie :

« Le cannibalisme est le péché originel de toutes les races et nous avons vu dans les chapitres précédents que nombre de peuples primitifs se font la guerre surtout pour s'entre-dévorer. Parfois, les guerriers cannibales ont une excuse physiologique, l'impérieux besoin de manger de la viande, ce qu'on appelle au Gabon la *gouamba* ; mais souvent ils agissent par simple gourmandise, à moins que ce soit par religion. » (Letourneau, 1895, p. 529)

²⁶⁸ Qualificatif qu'il n'explique pas, hormis le fait qu'il complète son expression par un « notamment en Australie ». Il semble y avoir pour lui un paradoxe dans le statut très primitif des Australiens et leur faible bellicosité.

La transition néolithique, première étape vers la civilisation, semble avoir eu comme dommages collatéraux la transformation d'un phénomène récurrent mais occasionnel en calamité pour l'humanité.

La source quasiment essentielle de Letourneau est ethnographique. Il compile les récits et travaux qui lui permettent de proposer un état des lieux de la connaissance du sujet guerre dans le monde. À côté de cette source principale, il s'appuie sur une approche naturaliste pour alimenter son comparatisme avec la guerre animale. Il a peu recours à la source préhistorique. La démarche comparatiste l'amène occasionnellement à considérer l'Australien comme un survivant du paléolithique (Letourneau, 1895, p. 51), à parler des néolithiques modernes (à propos des Berbères) ou encore à mentionner que certaines tribus sont encore à l'âge de la pierre taillée (en Mélanésie). Les informations fournies par l'archéologie préhistorique française, notamment les travaux de Prunières et de Baye sur les traces de blessures, sont absentes de son argumentation.

La guerre dans cette vision évolutionniste française est un phénomène qui accompagne l'évolution humaine. Elle n'est pas en soi un facteur de progrès de l'humanité. Elle est même vue comme un moment régressif, « une rechute en sauvagerie » (Letourneau, 1895, p. v). Mais le progrès technique (les armes) et sociétal (les coutumes et le droit) se répercute dans les pratiques d'une activité humaine qui évolue non dans sa *nature* mais dans ses *aspects*, qui varient selon « la race, le pays, le degré de civilisation, etc. » (Letourneau, 1895, p. v).

2.2.3. Diversité des prises de position sur la guerre

Ces deux grandes thèses explicatives de la guerre, paradigme du conflit et évolutionnisme, ne rallient pas unanimement le monde de l'anthropologie ou de la préhistoire. Tout d'abord, le sujet guerre est – nous l'avons déjà dit – un sujet secondaire, voire marginal dans la réflexion des anthropologues et préhistoriens français, centrée sur l'ancienneté de l'homme, ses origines, la diversité des races. Dans des ouvrages d'anthropologie tels que l'*Anthropologie* (1876) de Paul Topinard (1830-1911)²⁶⁹ ou *Crania ethnica* (1875-1882) d'Hamy et Quatrefages, le sujet de la guerre préhistorique n'est pas évoqué. Nous trouvons donc à côté des thèses explicatives exposées précédemment des prises de position assez hétérogènes et plus ou moins argumentées.

²⁶⁹ Médecin, anthropologue, directeur adjoint du Laboratoire d'anthropologie à l'École pratique des hautes études.

Broca, nous l'avons vu, fait simplement le lien entre une trace de violence humaine (Cro-Magnon) et une origine guerrière, phénomène qu'il ne questionne guère. Tantôt il affirme la grande bellicosité des Cro-Magnon²⁷⁰, tantôt il la minimise (Broca, 1872, p. 468). Mortillet consacre peu d'énergie au sujet. Le mot « guerre » est absent du *Musée préhistorique* même si les armes de guerre y sont abondantes. Dans *Le Préhistorique, Le Musée de l'Homme*, le mot « guerre » n'apparaît qu'une fois au sens de guerre préhistorique. Mais c'est pour nier son existence au Magdalénien :

« Ces hommes, peu nombreux, n'avaient pas à se combattre entre eux ; la guerre était inconnue. Sans idées religieuses, de folles terreurs ne venaient pas troubler et pervertir leur imagination. Ils aimaient et admiraient la nature. Il est donc tout simple qu'ayant des loisirs, ils aient fait leurs efforts pour reproduire cette nature le plus fidèlement possible. » (Mortillet, 1883, p. 601)

Ce passage est tiré du chapitre XI sur le Robenhausien²⁷¹, période où Mortillet voit l'arrivée d'un peuple envahisseur :

« Quant au peuple envahisseur, il n'en avait pas le moindre sentiment. En combattant et asservissant la population autochtone, il a détruit les derniers germes artistiques qui pouvaient encore exister dans cette population. » (Mortillet, 1883, p. 602)

Mortillet soutient la thèse d'un flux immigrant au Néolithique d'une population qu'il qualifie de supérieure, même si elle est dépourvue de sentiments et de sens artistique :

« C'est que dans ce cas il n'y a pas développement progressif et local, mais envahissement par une civilisation nouvelle bien supérieure, par une civilisation importée de toute pièce et s'installant en maîtresse non seulement parce qu'elle est supérieure, mais encore et surtout par droit de conquête, parce qu'elle est la civilisation des plus forts qui deviennent les maîtres. » (Mortillet, 1883, p. 483)

Ces termes n'en font pas un adepte du paradigme du conflit. Dans une position marginale pour l'époque, il voit ainsi une paix paléolithique en Europe et une importation d'un phénomène d'invasion. Il ne précise d'ailleurs pas le recours à la violence que les mots d'invasion ou conquête pourraient laisser supposer. Il n'explique pas pourquoi cette nouvelle population est conquérante, outre que sa supériorité repose sur l'avance de son industrie. Sa vision du progrès de l'humanité cadre mal avec la thèse évolutionniste de la guerre.

En revanche, Quatrefages revient sur le sujet de la guerre et de la guerre préhistorique à plusieurs reprises. *L'Espèce humaine*, ouvrage de référence²⁷², est centré sur les questions anthropologiques d'origine de l'espèce, son ancienneté, son cantonnement primitif, etc.²⁷³.

²⁷⁰ Voir [ce chapitre § 2.1.2.1](#).

²⁷¹ Soit la pierre polie dans la classification de Mortillet.

²⁷² Ouvrage aux douze éditions entre 1877 et 1896.

²⁷³ Ces termes correspondent aux titres des premiers chapitres.

Toutefois, la guerre au sens large est présente ; elle semble accompagner notamment les mouvements de population. Il évoque la possibilité de « guerre des races » dans son chapitre sur les races fossiles (Quatrefages, 1877, p. 218).

Dans un bref passage, il distingue sommairement trois états. Le premier, celui du chasseur, est *inévitavelmente* guerrier :

« Le chasseur, par suite même de ses habitudes de lutte, sera inévitablement guerrier ; la guerre n'est au fond qu'une chasse à l'homme. Chez lui toute discussion pour un terrain de chasse deviendra aisément une guerre, car il s'agit de sa subsistance. Cette guerre sera sans merci, car tout prisonnier est pour lui non-seulement inutile, mais nuisible ; c'est une bouche à nourrir. Le chasseur le tuera ; et pour peu que la passion d'une part, l'amour-propre de l'autre entrent en jeu, il le fera périr dans des tourments supportés avec une héroïque fermeté. » (Quatrefages, 1877, p. 331)

Avec le pasteur, la guerre s'adoucit : le prisonnier doit la vie sauve à son utilité comme esclave. Ce statut s'améliore encore avec l'agriculture où l'esclave devient serf :

« N'était le besoin de s'entre-détruire, qui semble inné chez l'homme et que la civilisation n'a pu encore extirper, les peuples cultivateurs n'auraient aucune raison pour se faire la guerre ; ils en auraient beaucoup pour l'éviter. Mais, du moins, chez eux elle devient de moins en moins cruelle. Le prisonnier peut ici encore être utilisé. On le réduira d'abord en esclavage. Puis, on reconnaîtra qu'un certain degré de liberté peut être profitable au maître, et d'esclave il passera serf. » (Quatrefages, 1877, p. 331)

Ce « progrès » de la guerre²⁷⁴ s'inscrit dans un ensemble anthropologique où sauvagerie puis barbarie précèdent la civilisation. Quatrefages y fait référence à Lubbock mais ni Morgan ni Tylor ne sont cités.

Son livre *Hommes fossiles et Hommes sauvages* (1884) rassemble sous ce titre une série d'articles parus dans *Le Journal des Savants*. Le titre mettant en continuité hommes fossiles et sauvages contemporains souligne le comparatisme de la démarche. Voici comment Quatrefages explicite l'articulation entre les deux parties, très inégales, du livre :

« Les hommes de Cro-Magnon eux-mêmes, en dépit des instincts élevés dont ils ont laissé les preuves, ne s'étaient pas élevés au-dessus de l'état inférieur ; ils étaient restés *chasseurs* et franchement *sauvages*.

Les hommes de la pierre polie arrivèrent accompagnés d'animaux domestiques. Ils avaient donc atteint le second degré par lequel semblent avoir passé les plus grandes sociétés humaines ; ils étaient pasteurs et présentaient cet état intermédiaire entre la sauvagerie et la civilisation commençante que l'on peut appeler *l'état de barbarie*.

Je vais dans les Études suivantes esquisser l'histoire de populations qui se sont arrêtées, soit à la première, soit à la seconde de ces deux étapes. » (Quatrefages, 1884, p. 141)

²⁷⁴ Cette notion de l'amélioration du sort des vaincus avec l'esclavage puis le statut de prisonnier se retrouve plus tard dans la rubrique « Guerre » du *Dictionnaire des sciences de l'anthropologie*, rédigée par Letourneau.

Quatrefages associe bien *chasseurs, sauvages* et Cro-Magnon d'une part et d'autre part *la barbarie* avec la pierre polie et la domestication, notamment le pastoralisme. Quant aux populations contemporaines, il les classe en fonction de ce cheminement en soulignant que certaines se sont arrêtées en route. Il utilise là-aussi un vocabulaire similaire aux évolutionnistes dont il n'épouse pas les thèses et auxquels il ne fait pas référence²⁷⁵.

Il ne semble pas douter que la guerre existe dès les temps préhistoriques. Il fait abondamment référence aux traces de blessures découvertes par Prunières. Dans une « note sur les dernières découvertes effectuées dans la Lozère » (Quatrefages, 1880, p. 564-566), il en déduit une histoire guerrière de ces régions :

- « 1. Au début dès les temps paléolithiques, les dolichocéphales sont seuls [...] et appartenaient à la race de Cro-Magnon. [...]
2. Les brachycéphales constructeurs de dolmens sont arrivés à un moment donné, et la guerre a été d'abord la suite de ce contact. C'est ce qu'attestent ces nombreux squelettes de dolichocéphales purs, portant encore les pointes de flèche. Le même fait met hors de doute la coexistence des deux races, la survivance de celle de Cro-Magnon.
3. La guerre n'a pas amené l'extermination des dolichocéphales ; les deux races se sont unies, mais la race brachycéphale paraît avoir prévalu. » (Quatrefages, 1880, p. 564)

Il reprend ce thème des dolichocéphales attaqués par les brachycéphales dans *Hommes fossiles et Hommes sauvages* (Quatrefages, 1884, p. 105).

Il fait de même avec les travaux de Baye. Il reprend à son compte la démonstration de ce dernier sur les pointes qu'il retrouve en nombre sous les squelettes :

« C'est, au contraire, sous les ossements et mêlés à la poussière, résultat de la destruction des chairs, qu'on les rencontre par centaines ! M. de Baye en conclut qu'au moment de l'ensevelissement, ils étaient enfoncés dans les tissus et sont tombés lorsque ceux-ci se sont décomposés. » (Quatrefages, 1884, p. 133-134)

Pour Quatrefages, le Néolithique est aussi un moment belliqueux car « la guerre naquit naturellement entre les anciens possesseurs du sol et les envahisseurs²⁷⁶ » (Quatrefages, 1884, p. 77).

Sa revue de populations sauvages lui fait faire le tour de l'Océan Pacifique (Papouasie, Mélanésie, Polynésie, Tasmanie, Nouvelle-Zélande), puis le mène en Inde et en Finlande. Le mot « guerre » est très présent. Mais les conflits ou pratiques qu'il décrit recouvrent aussi bien des affrontements interethniques que ceux liés à la colonisation (comme la Tasmanie et

²⁷⁵ Une seule référence est faite à Lubbock à propos de la division des âges préhistoriques en *période archéolithique* et *période néolithique* (p. 2).

²⁷⁶ Nous comprenons la phrase au sens où la guerre éclate entre possesseurs du sol et envahisseurs et non au sens où la guerre aurait été *inventée* à ce moment-là car, pour Quatrefages, la guerre existe chez les *sauvages* ou chez les *chasseurs*.

ses massacres). Il décrit une bellicosité variable selon les populations, pacifiques comme les Doreyens de Nouvelle-Guinée (Quatrefages, 1884, p. 190), ou terribles guerriers comme les Maoris, avec des marqueurs de la sauvagerie telle la pratique cannibale :

« On sait à quel excès en était arrivé le cannibalisme à la Nouvelle-Zélande. Tout ennemi tombé dans une bataille servait au repas des vainqueurs. Bien des chants maoris célèbrent ces festins d'anthropophages, qui duraient parfois plusieurs jours. » (Quatrefages, 1884, p. 445)

On trouve confirmation de ce discours sur la guerre dans son *Introduction à l'étude des races humaines* (1887). Ce livre d'ethnologie, « branche de l'Anthropologie qui a pour but de faire connaître à tous les points de vue les diverses races humaines » (Quatrefages, 1887, p. v), les organise en trois types fondamentaux :

« Les considérations tirées de l'état social nous montrent dans les trois types humains fondamentaux des prédispositions identiques. En ramenant cet état à ses formes élémentaires principales, on peut partager les peuples en chasseurs ou pêcheurs, en pasteurs, en agriculteurs. Les nations les plus avancées ont, selon toute apparence, passé par ces trois étapes avant d'atteindre le haut degré de civilisation que nous leur connaissons. » (Quatrefages, 1887, p. 237)

Le rapport de forces préside aux destinées des peuples :

« En effet, surtout quand il s'agit de peuples sauvages et de mœurs violentes, on ne peut admettre qu'une race relativement faible d'esprit ou de corps ait envahi la contrée occupée déjà par des hommes plus énergiques, plus forts ou plus intelligents et qu'elle soit parvenue à s'y faire une place. » (Quatrefages, 1887, p. 162)

Quatrefages insiste dans cet ouvrage sur le mélange des races. Il attribue à la guerre un rôle particulier dans ce travail de métissage humain d'où sont issus les peuples actuels « enchevêtrés par les hasards de l'immigration, brassés par la guerre, fusionnés par la paix » (Quatrefages, 1887, p. 452).

Pour être complet sur ce sujet de Quatrefages et la guerre, il faut enfin mentionner un débat annexe qui l'oppose à Paul Hunfalvy (1810-1891) à propos de son ouvrage *La Race prussienne*²⁷⁷. Hunfalvy l'interroge sur « l'anthropologie prise dans le sens de l'anatomie et de la physiologie peut-elle à elle seule expliquer les faits historiques, par exemple, la dernière guerre entre la France et l'Allemagne ? ». Quatrefages lui répond qu'« on a tort de mêler les questions de races à la politique [...] Ce que je reproche à la Prusse c'est d'avoir fomenté les haines [...] en fondant sa propagande sur une erreur anthropologique (la race prussienne) » (Hunfalvy et Quatrefages, 1872, p. 154).

²⁷⁷ Petit livre réquisitoire contre la Prusse au lendemain de la guerre de 70. Hunfalvy, linguiste et ethnographe, réagit en tant que hongrois.

Paul Topinard offre un autre ton avec un discours quelque peu ambigu sur la guerre. Ce médecin, polygéniste, disciple de Broca, fut « investi des plus hauts pouvoirs dans l'administration de la Société d'anthropologie, du laboratoire Broca de l'École pratique des hautes études et de l'École d'anthropologie, directeur de la *Revue d'anthropologie* » (Blanckaert, 2009, p. 390). Il est secrétaire général de la SAP de 1880 à 1886 avant d'être victime des dissensions internes qui opposent « les partisans de la tradition Broca aux matérialistes scientifiques » (Wartelle, 2004, p. 138) et de céder son siège à Letourneau. Son ouvrage principal, *L'Anthropologie* (1876), est préfacé par Broca et réédité à quatre reprises²⁷⁸.

Il aborde brièvement la guerre dans un de ses premiers articles, « Étude sur les races indigènes de l'Australie » (1872), compilation d'informations ethnographiques issues des rapports de voyageurs et explorateurs. Il vise à orienter le travail de recherche des futurs voyageurs français. Il s'agit donc d'une approche ethnographique. Si la guerre y tient peu de place – l'Australien du *bush* étant « peu belliqueux » (Topinard, 1872, p. 278) –, la bataille rituelle y est décrite :

« Lorsqu'une guerre devient inévitable, les deux tribus, comme dans Queensland, s'envoient des délégués chargés de régler les conditions du combat, fournissent au besoin des armes à celle qui en manque et se donnent rendez-vous dans un lieu découvert. Là, face à face, en présence des femmes et des enfants qui attendent ou ramassent les traits, ils commencent au signal convenu et échangent plusieurs tournées de zagaies, que chacun évite de son mieux avec son bouclier. Après un certain nombre de victimes, on se rapproche, on se donne la main, et tout finit par des danses. » (Topinard, 1872, p. 276)

En revanche, la guerre et le militarisme sont très présents dans *Science et Foi : l'anthropologie et la science sociale* (1900). L'auteur précise la particularité de ce livre²⁷⁹ :

« En définitive, mon livre de 1876 était le résumé et le programme de l'anthropologie entendue au sens étroit, celui-ci est le résumé et le programme de l'anthropologie entendue *au sens le plus large*. » (Topinard, 1900, p. vi)

Il y fait référence aussi bien à Darwin qu'à Spencer²⁸⁰. Recherchant les causes de l'évolution sociale, Il voit dans la concurrence et la lutte qui en résulte la « cause générale et déterminante de l'évolution des sociétés » (Topinard, 1900, p. 284) et précise ce qu'il entend par lutte :

²⁷⁸ La cinquième édition sort en 1895.

²⁷⁹ Il confesse ainsi sortir d'un devoir de réserve dû à ses charges officielles : « Aussi longtemps que m'y obligea ma situation à la Société d'anthropologie, à la *Revue d'anthropologie*, au Laboratoire d'anthropologie et à l'École d'anthropologie, je continuai à défendre la tradition et autant que possible à écarter de l'anthropologie les études sociales, politiques et religieuses. » (Topinard, 1900, p. v.)

²⁸⁰ Il dit mettre Huxley et Spencer « en première ligne » des savants qu'il « vénère » (Topinard, 1900, p. 569).

« De toutes ces causes, celle qui tient le premier rang, qu'il faut aborder immédiatement et qui réagit le plus sur toutes les autres est la concurrence pour la vie la plus large et la plus rémunérée, si merveilleusement décrite par Darwin chez tous les êtres, à laquelle l'homme à l'état social n'échappe pas plus que l'homme à l'état de nature, et qui, dans sa forme la plus violente, est précisément le militarisme dont nous venons de parler. La lutte de Darwin revêt dans les sociétés deux formes en effet l'une à l'extérieur, entre sociétés rivales, l'autre à l'intérieur entre les éléments constituants de la société. La première, plus aiguë, nous occupera d'abord. » (Topinard, 1900, p. 206)

La nature de la guerre et les comportements qu'elle génère renvoient à l'animalité de l'homme :

« La guerre, entre sociétés humaines, est analogue à celle que l'on voit chez les animaux lorsque deux troupes jalouses et hostiles de même espèce ou d'espèces différentes se rencontrant l'une anéantit l'autre si elle le peut. Elle rappelle les combats dont parle le lieutenant Mizon, entre Cynocéphales, Colobes et Cercopithèques sur les rives du Benoué²⁸¹. » (Topinard, 1900, p. 211)

Il voit la guerre évoluer d'une activité qualifiée de *raisonnable* chez les primitifs à un métier lucratif et au militarisme des nations modernes « qui suffirait à prouver que la nature de l'homme n'a pas changé depuis son origine et conserve les caractères d'animalité qu'une longue phylogénie a confirmés » (Topinard, 1900, p. 211). Il constate que la guerre a pour conséquence des morts de masse et la disparition des peuples :

« Sous nos yeux, depuis les découvertes des XVII^e et XVIII^e siècles, des populations entières plus ou moins sauvages que nous avons connues ont disparu. Auparavant de nombreux peuples que les écritures hiéroglyphiques et sanscrites nous font connaître ont disparu de même. L'histoire n'est qu'une hécatombe perpétuelle de peuples. Au-delà, dans la nuit des temps, le même spectacle a dû se présenter la guerre, la misère, les changements météorologiques et topographiques ont jonché la terre de victimes. » (Topinard, 1900, p. 172)

Il soutient aussi l'aspect qualitatif de la sélection qu'il différencie entre classes supérieures et inférieures dans une formulation sociale darwiniste :

« Quant à la mortalité, si la misère la rendait plus forte dans les basses classes, elle était augmentée dans les hautes classes par la guerre dont elles faisaient leur métier. » (Topinard, 1900, p. 303)

Topinard fait donc une place décisive à la guerre dans l'histoire de l'humanité. Son approche, mélange de darwinisme et de spencérisme²⁸², est particulière et ne se range pas dans les cases des thèses explicatives dominantes.

Notre revue serait incomplète sans mentionner le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* de Joseph Déchelette (1862-1914), protohistorien considéré

²⁸¹ Le lieutenant Mizon (1853-1899) est un officier de marine et explorateur français, qui réalisa plusieurs missions en Afrique centrale, dont une des rives du Niger à celles du Congo (1890-1892).

²⁸² Ce qui peut expliquer une attitude bienveillante (ou un manque de « clairvoyance ») en tant que secrétaire de la SAP vis-à-vis de Le Bon et Vacher de Lapouge. Voir Wartelle, 2004, p. 136-139.

comme l'avenir de sa discipline au début du XX^e siècle et officier de réserve mort sur le front en 1914. Son ouvrage, publié entre 1908 et 1914 et réédité en 1927, ne traite pas le sujet guerre. Il conteste les hypothèses d'invasions émises par les préhistoriens du XIX^e. Il n'aborde explicitement les armes offensives et défensives que dans le tome 2, *Archéologie celtique et protohistorique*. Il évoque brièvement le sujet des blessures humaines par arme avec une figure « les os percés de flèches en silex » (Déchelette, 1908, fig. 175, p. 499) montrant cinq fossiles sans autre développement sur l'action humaine qui en est la cause. Il traite un plus longuement des enceintes fortifiées et les envisage au Néolithique. Autre archéologue mort à la guerre, Adolphe Reinach (1887-1914) publie en 1913 dans la *Revue d'ethnographie et de sociologie*²⁸³ un article intitulé « Les trophées et les origines religieuses de la guerre ». Les sources comparées sont le monde primitif et le monde antique, particulièrement gréco-romain. Son analyse, entièrement symbolique, repose sur une évolution de la guerre dont le point de départ est la lutte animale :

« Ainsi s'introduisent, côte à côte, les deux facteurs nouveaux qui vont transformer la lutte animale pour en faire la guerre des civilisés : d'une part, la réglementation de la lutte elle-même et du sort de ce qu'elle livre au vainqueur ; d'autre part, le sentiment que l'une et l'autre dépendent de puissances mystérieuses, supérieures à celles des combattants. » (Reinach, 1913, p. 212)

Le sujet guerre soulève donc en France un intérêt variable selon les auteurs. Il n'est pas l'occasion de grands débats entre scientifiques comme celui, par exemple, de la race²⁸⁴. À côté des thèses explicatives les plus construites sont proposées des visions personnelles plus ou moins argumentées.

²⁸³ Revue publiée par l'Institut ethnographique international de Paris, sous la direction de l'ethnologue français Arnold Van Gennep (1873-1957), elle fait suite à la *Revue des études ethnographiques et sociologiques* (1908-1909) et ne comprend que cinq volumes (1909-1914).

²⁸⁴ Voir Topinard, 1876.

2.3. Conclusion

Dans ce demi-siècle de 1859 à 1913, le sujet de la guerre préhistorique, de son origine et de son rôle dans l'histoire de l'humanité est resté secondaire en France à côté des grands débats anthropologiques (l'origine de l'homme, les races) ou préhistoriques (les époques, les industries). Mais il est identifié et abordé de façon variable. Le discours scientifique se structure autour d'une part de la question de l'origine ou de l'ancienneté de la guerre et d'autre part sur la documentation de la guerre.

Au premier terme répondent les thèses explicatives qui fournissent le cadre interprétatif. Les quatre dimensions contribuent à son élaboration ([planche 1.5, fig. 2](#)). Il en ressort deux thèses principales, la première évolutionniste et le paradigme du conflit, sujettes à variations selon les scientifiques. Les deux s'appuient sur l'idée de progrès. Mais pour l'une, il vient d'une évolution culturelle, sociale et technique alors que pour l'autre, l'avancée repose sur la sélection des meilleurs et des plus forts. Dans la première, la guerre accompagne l'évolution sociale. Dans la seconde, elle est force de changement. Mais une ambiguïté s'installe entre les deux versions de l'évolution, celle de l'angle social ou celle de la biologie : la guerre sélection peut être vue comme parachevant la marche civilisatrice de l'humanité. En France, le paradigme du conflit occupe une place secondaire dans le monde scientifique mais il est présent dans les idéologies, notamment dans le contexte de la rivalité franco-allemande.

Concernant la documentation de la guerre, la période voit se déployer la recherche dans les quatre dimensions que nous avons identifiées ([planche 1.5, fig. 3](#)). La première, préhistorique, s'appuie largement sur les traces ostéologiques et les armes avec l'apparition de l'art rupestre en fin de période. Le registre des blessures est particulièrement riche en France avec les découvertes de Prunières et de Baye. Les éléments de l'argumentation de la preuve sur le lien entre traces de violence et action guerrière sont posés. Ce type de preuves n'apporte toutefois pas encore de réponses définitives tant sur la réalité du phénomène que sur son ancienneté. En fin de période, l'apport de cette dimension est double : l'existence de la violence préhistorique d'une part et une typologie des armes adossée à une chronologie relative d'autre part.

Dans la deuxième dimension, la source ethnographique, et le comparatisme qui l'accompagne, construit une tout autre réponse, celle d'une guerre qui existe chez les peuples primitifs, donc d'une guerre ancienne sinon d'une activité aussi ancienne que l'homme. La source ethnographique fournit par ailleurs la preuve de l'universalité d'une activité qui

s'observe quasiment partout, à l'exception de quelques peuples comme les Esquimaux. Cette source permet de documenter les pratiques guerrières. La ressemblance des armes des primitifs contemporains avec les objets archéologiques permet de déduire l'usage. La théorie évolutionniste propose une grille de lecture du développement des sociétés et de transposer sous conditions méthodologiques les mœurs et coutumes primitives, dont les pratiques guerrières, aux temps préhistoriques. La dimension préhistorique se trouve équilibrée par l'ethnologique à partir des années 1880 avec l'apport de Letourneau.

La dimension évolutionnaire est doublement présente. D'une part, la guerre animale fournit une autre base comparative. Elle propose l'idée d'une guerre humaine d'autant plus ancienne qu'elle remonterait aux ancêtres préhumains et résulterait d'un long processus d'évolution. Par ailleurs, elle installe la guerre humaine dans le système global de lutte pour la vie et nourrit la thèse du paradigme du conflit. L'idée d'une violence guerrière originelle s'installe d'autant plus facilement qu'elle conforte la vision progressiste du siècle.

La dimension actualiste apporte comme une évidence l'idée de guerre et de la continuité entre les temps de la préhistoire et de l'histoire. La colonisation occidentale, affrontement entre civilisés et primitifs propose une illustration en temps réel d'une marche de l'humanité qui suppose soit la disparition des plus faibles (paradigme du conflit) soit la civilisation (forcée) des arriérés (évolutionnisme).

Dans cet ensemble, la question de l'anthropophagie divise. La source ethnographique abonde. La source archéologique propose des traces hypothétiques. Les désaccords portent sur plusieurs points : tout d'abord sur la réalité du phénomène et la fiabilité de l'interprétation de traces ostéologiques ou des témoignages ; ensuite sur le lien entre cannibalisme et guerre. Enfin comment interpréter cette pratique ? Pour certains, c'est clairement le marqueur de l'état le plus primitif de l'humanité où la guerre fournissait du gibier humain.

À la fin de cette longue période, on peut conclure que la question de la guerre préhistorique n'est pas un sujet central de l'anthropologie française mais que sa problématique s'est installée dans les discours.

Comment la démarche française se positionne-t-elle par rapport à sa voisine anglo-saxonne ? Le contexte général est celui d'une science préhistorique par essence internationalisée. Cela entraîne une certaine homogénéité entre les deux mondes. L'anthropologie française se démarque de sa voisine anglo-saxonne moins par ses résultats que par le poids respectif des dimensions qui sont mobilisées par les scientifiques. Les figures [1](#) et [3](#) (planche 1.5) illustrent ce point d'une part avec le nombre d'auteurs et leurs

positionnements premiers et d'autre part par les échanges d'information. Le monde anglo-saxon est caractérisé par une dimension ethnologique prépondérante, avec une dimension évolutionnaire forte. Le paysage français est marqué par une dimension préhistorique dominante, appuyée par l'ethnologique. La composante évolutionnaire y est plus faible, mais néanmoins présente *via* l'analogie animalière. L'actualiste est représentée par le musée d'Artillerie et sa représentation d'une guerre ancienne et universelle. La démarche et la réflexion part donc en France de l'archéologie préhistorique mais est assez équilibrée entre les quatre dimensions.

Au niveau du discours explicatif, les deux thèses principales, évolutionnisme et paradigme du conflit, se retrouvent dans les deux mondes. Si le deuxième existe en France, il occupe moins de place que dans le monde anglo-saxon. Les porte-paroles (Royer, Le Bon, Vacher de Lapouge) pèsent moins dans le débat que des noms comme Spencer ou Sumner. Le poids du darwinisme y est également plus faible. Le contexte de la rivalité franco-allemande tend aussi à éloigner les scientifiques de cette thèse.

Concernant la thèse évolutionniste, elle repose dans le monde anglo-saxon sur l'anthropologie sociale et une ethnographie abondante. La deuxième documente largement une évolution de la violence primitive dont l'affrontement est une expression extrême. En France, la thèse repose sur deux approches. Du côté de l'anthropologie sociale, Letourneau élabore une argumentation de la guerre en trois stades, sauvage, barbare et civilisée, de façon beaucoup plus détaillée que ne le fait la science anglo-saxonne. Il s'appuie sur une ethnographie internationale. L'autre approche est celle du musée d'Artillerie qui, avec l'appui du Muséum, met en scène une évolution du guerrier et de son équipement.

Les deux mondes scientifiques suivent donc des trajectoires assez différentes mais convergent au niveau du discours explicatif, même si le paradigme du conflit est nettement plus présent dans l'univers anglo-saxon.

Cette première période de la réflexion anthropologique sur la guerre préhistorique laisse une marque importante et durable en France, car deux composantes simples, l'ancienneté et l'universalité, sont reprises dans la littérature de vulgarisation. Louis Figuier (1819-1894) affirme « Les batailles et la guerre sont nées sans doute avec l'humanité même » (Figuier, 1870, p. 217). C'est aussi l'image que porte durant trois décennies le musée d'Artillerie. Cette idée d'une violence originelle et primitive s'inscrit durablement dans les esprits. *La Guerre du feu, roman des âges farouches* de J.-H. Rosny aîné (1856-1940) paraît en 1909.

DEUXIÈME PARTIE.

**L’EFFONDREMENT DU PARADIGME
ÉVOLUTIONNISTE PERMET L’ÉMERGENCE
D’UN NOUVEAU QUESTIONNEMENT
1914-1949**

Notre deuxième période commence avec la Première Guerre mondiale. Rappelons simplement en quoi cette guerre fut exceptionnelle. Le théâtre des combats comprend toute l’Europe, les mers qui l’entourent ainsi que certains territoires coloniaux éloignés²⁸⁵. Par le jeu des empires, les combattants viennent du monde entier²⁸⁶. Toutes les grandes puissances économiques et industrielles du monde occidental y sont impliquées. Enfin la Grande Guerre est l’expression d’une violence extrême, qui se traduit dans un bilan en destruction de vies humaines jamais vu auparavant : 10 millions d’individus pour les seules pertes militaires (Audoin-Rouzeau, 2017, p. 1071). À la « parfaite cohésion des sociétés européennes lors de l’entrée en guerre » (Audoin-Rouzeau, 2017, p. 1072) répond le sentiment de folie collective que symbolise le « plus jamais ça » de la fin. La SDN marque la tentative de faire reposer la paix non plus dans le rapport de forces mais sur la loi. La guerre que nous avons vu acceptée au XIX^e siècle est maintenant l’objet d’un rejet qui s’exprime dans un pacifisme influent :

²⁸⁵ Voir par exemple « Bastions allemands en Afrique » (Comte, 1988, p. 271-280).

²⁸⁶ Voir « L’appel aux troupes “indigènes” » (Bouche, 1991, p. 287-290).

« Le pacifisme de l'entre-deux-guerres peut déjà être qualifié de mouvement de masse en raison des moyens médiatiques mis en œuvre pour diffuser ses idées, par l'étendue des manifestations publiques (associations, pétitions, consultations, concours, etc.), par son appui populaire, de même que par sa dimension transnationale. » (Bouchard, 2017, p. 965)

« Non à la guerre ! » (Bouchard, 2018, p. 175), tel est le contexte général dans lequel la perception de la guerre préhistorique par le monde anthropologique va évoluer.

Nous avons choisi la date de 1949 comme fin de cette période d'étude. Elle correspond à la sortie de *Primitive War, its Practices and Concepts* de Harry Turney-High. Ce livre est le dernier texte d'une série de sept publications qui s'étalent sur une décennie et qui retournent la vision globale de la guerre préhistorique. Le calendrier lie cette production à la Seconde Guerre mondiale et à sa suite, la Guerre froide. Le blocus de Berlin qui en est le marqueur commence en effet en mai 1948 et dure onze mois. La chute du Mur de Berlin en symbolisera la fin en 1989.

Dans un premier chapitre, nous voyons tout d'abord le changement de paysage anthropologique international et notamment anglo-saxon et ses conséquences sur la réflexion sur la guerre préhistorique. Dans le deuxième chapitre, nous voyons le parcours de la science française qui suit un cheminement particulier.

CHAPITRE 1.

Le changement du paysage anthropologique international et ses conséquences sur le sujet de la guerre préhistorique

La remise en cause de la pensée évolutionniste commence dès la fin du XIX^e siècle. Selon Alain Testart « tout se combine donc pour dissocier l'anthropologie de l'archéologie préhistorique alors même que, évolutionniste, la première ne peut trouver ses preuves que dans la seconde » (Testart, 2012, p. 48). Il décèle un basculement au début du siècle vers un universalisme :

« Ce qui s'annonce entre 1900 et 1914, c'est ce que j'appellerai une pensée universaliste, pour laquelle les variations restent secondaires par rapport à des institutions qui sont tenues pour fondamentales et qui sont tenues, grosso modo, similaires en dépit de ces variations. C'est le contraire d'une pensée évolutionniste, pour laquelle ces variations sont fondamentales, même s'il ne s'agit que de microvariations, parce que c'est à partir d'elles et d'elles seulement, que l'on peut espérer reconstruire une évolution » (Testart, 2012, p. 51)

Il voit par exemple des expressions de cet universalisme du XX^e siècle tant dans le fonctionnalisme que dans le structuralisme. Par ailleurs, la Grande Guerre constitue bien, pour lui, le moment où « l'anthropologie renonce définitivement à l'évolutionnisme (Testart, 2012, p. 48).

Pour Bruce Trigger également, l'évolutionnisme unilinéaire apparaît comme répondant mal aux besoins de la collecte et de l'interprétation du registre préhistorique (Trigger, 2018, p. 208). Il voit deux grands courants succéder à la pensée unitaire de l'évolutionnisme, l'approche historico-culturelle et l'approche fonctionnaliste. Nous examinons dans un premier temps les grandes lignes de ces deux courants puis nous étudions l'évolution de la documentation de la guerre pour terminer par les thèses explicatives qui émergent sur cette période.

1.1. Le changement de paysage anthropologique

Nous présentons dans un premier temps les deux courants qui fournissent le cadre anthropologique général dans lequel se produit la recherche sur la guerre préhistorique et la guerre primitive.

1.1.1. L'approche historico-culturelle

Cette approche émerge à la fin du XIX^e siècle comme réponse à la variabilité géographique du registre archéologique. Elle correspond au déclin de la foi dans le progrès et à la montée des nationalismes et du racisme. Trigger souligne que l'ethnicité devient un facteur déterminant de l'histoire humaine :

« It was argued that French, Germans, and English were biologically different from one another and that their behaviour was determined, not by economic and political factors, but by essentially immutable racial differences²⁸⁷. » (Trigger, 2018, p. 217).

Nous rappelons ici les composantes principales de ce mouvement complexe.

1.1.1.1 La notion de culture

Le concept de culture vue « as ways of life related to specific ethnic groups²⁸⁸ » (Trigger, 2018, p. 218) est développé par Friedrich Ratzel²⁸⁹ (1844-1904) et son disciple Franz Boas. Ce dernier fait un parcours universitaire de mathématicien et physicien en Allemagne, s'oriente vers la géographie et participe à une expédition chez les Esquimaux en terre de Baffin (Canada) qui décide de son orientation finale. Il s'installe aux États-Unis, acquiert la nationalité américaine et enseigne l'anthropologie à l'université de Columbia (New York). Il se montre un critique sévère de l'évolutionnisme et de son comparatisme²⁹⁰.

« Quand nous rencontrons des traits individuels analogues dans la culture des peuples éloignés les uns des autres, on ne doit pas présupposer qu'ils possèdent une source historique commune mais plutôt qu'ils sont apparus de manière isolée. » (Boas, 2017, p. 538)

²⁸⁷ « Il était argumenté que Français, Allemands et Anglais étaient biologiquement différents les uns des autres et que leur comportement était déterminé non par des facteurs économiques et politiques, mais par des différences raciales immuables par essence. »

²⁸⁸ « Comme des modes de vie liés à des groupes ethniques spécifiques ».

²⁸⁹ Ethnologue et géographe allemand.

²⁹⁰ Voir dans *Anthropologie amérindienne* (Boas, 2017) les articles « L'histoire de l'anthropologie » p. 525-535 (« The History of Anthropology », *Science*, 20, 1904, p. 513-524) ou « les limites de la méthode comparative en anthropologie » p. 536-547 (« The Limitations of the Comparative Method in Anthropology », *Science*, 4, 1896, p. 901-908).

Boas est un « défenseur acharné du relativisme qui devait tant marquer l'anthropologie américaine » où les groupes qu'elle étudiait « étaient en quelque sorte incommensurables » (Deliège, 2013, p. 136 et 138). Parmi ses élèves, Ruth Benedict, auteur d'un ouvrage de référence pour le culturalisme, *Patterns of Culture* (1934)²⁹¹, voit la culture d'une société comme un assemblage de possibilités offertes :

« In culture too we must imagine a great arc on which are ranged the possible interests provided either by the human age cycle or by the environment or by man's various activities [...] Its identity as a culture depends upon the selection of some segments of this arc. Each human society everywhere has made such selection in its cultural institutions²⁹². » (Benedict, 2005, p. 24)

Cette approche ethnologique trouve une correspondance dans le concept de culture préhistorique. Gustav Kossinna (1858-1931), archéologue et linguiste allemand, en est l'expression la plus caractérisée. Selon François Djindjian, il recherche « une continuité historique dans la remontée du temps en remplaçant les données philologiques inexistantes par le matériel archéologique. » (Djindjian, 2018, p. 5). Il pose l'équation de la culture matérielle comme :

« Le territoire [est] interprété comme étant peuplé par une même ethnie, de même race (au sens anthropologique du terme), parlant la même langue (équation culture matérielle = territoire = ethnie = langue = race), avec une hiérarchisation : groupements de civilisations archéologiques = peuples ; civilisations archéologiques = tribus. » (Djindjian, 2018, p. 6)

La théorie de Kossinna passe notamment pour avoir exercé une influence importante sur Gordon Childe, donc pour la préhistoire européenne, avec la vision que « the archaeological record of central Europe could be organized as a mosaic of cultures, the location and content of which had altered over time²⁹³ » (Trigger, 2018, p. 237).

1.1.1.2 Le diffusionnisme

Dans l'approche historico-culturelle qui se déploie plus particulièrement en archéologie préhistorique, l'argumentaire diffusionniste tient une place importante. Il repose sur une idée centrale, le fait que l'homme est peu créatif : « Le sauvage n'a jamais rien découvert ni

²⁹¹ Benedict, née Fulton, après des études d'anthropologie, devient l'assistante de Boas. Ses premiers travaux de terrain se déroulent sur le territoire américain et concernent les Indiens Pueblos et les Indiens des Plaines. Il faut noter à côté de son maître livre *Pattern of Culture* l'ouvrage *The Chrysanthem and the Sword. Patterns of Japanese culture* (1946), travail effectué sur commande de l'armée américaine.

²⁹² « Dans la culture aussi nous devons imaginer un grand arc sur lequel se rangent les intérêts possibles fournis par le cycle humain de l'âge ou l'environnement ou par les différentes activités de l'homme [...] Son identité comme culture dépend de la sélection de quelques segments de cet arc. Chaque société humaine partout dans le monde a fait une telle sélection dans ses institutions culturelles. »

²⁹³ « Le registre archéologique d'Europe centrale pouvait être organisé comme une mosaïque de cultures, la localisation et le contenu desquelles avaient changé dans le temps. »

inventé » (Deliège, 2013, p. 58). Une invention étant un phénomène rare, elle ne se produit le plus généralement qu'une fois et tend à se répandre. Le diffusionnisme explique donc les similarités entre cultures différentes par des échanges qui s'effectuent entre groupes ou par des migrations où le nouveau venu apporte sa technologie, ses modes de vie et ses pratiques :

« Almost all cultural change in the archaeological record was attributed to the diffusion of ideas from one group to another or to migrations that had led to the replacement of one people and their culture by another²⁹⁴. » (Trigger, 2018, p. 221)

Oscar Montelius (1843-1921), archéologue suédois, se situe dans la suite de l'archéologie scandinave. Il propose un schéma diffusionniste de la préhistoire européenne :

« Montelius thought that his chronology indicated that in prehistoric times cultural development had occurred in the Middle East and achievements had been carried from there to Europe by waves of diffusion and migration making their way through the Balkans and Italy²⁹⁵. » (Trigger, 2018, p. 228)

Dans ce courant, les hyper-diffusionnistes, Grafton Elliott Smith, (1871-1937)²⁹⁶, égyptologue et anthropologue australo-britannique, et William James Perry (1887-1949)²⁹⁷, géographe et anthropologue britannique, poussent la logique jusqu'au bout. Ils constatent que « ce qui caractérise les groupes les moins civilisés, c'est l'absence quasi-totale des traits de civilisation » (Deliège, 2013, p. 60). Ils expliquent les inventions par des « circonstances exceptionnelles » :

« Tant que l'Homme ne produisait pas de nourriture, il n'était pas conduit à produire de la culture. C'est donc l'essor de l'agriculture qui fut, selon Smith, à l'origine du développement de la civilisation. » (Deliège, 2013, p. 62)

Les hyper-diffusionnistes positionnent alors un point origine unique de la civilisation, lequel correspond avec l'avènement de l'agriculture, dans l'Égypte ancienne du IV^e millénaire avec un cheminement de cette diffusion vers toutes les parties du monde, illustrée et détaillée dans la carte de la [figure 1, planche 2.1](#). La contestation de cette théorie est très vive et donne lieu à la sortie d'un petit livre en 1927, *Culture, The Diffusion Controversy* qui oppose Smith G. E. à trois contradicteurs²⁹⁸ qui n'hésitent pas à recourir à un ton virulent :

²⁹⁴ « Presque tous les changements culturels du registre archéologique étaient attribués à la diffusion des idées d'un groupe à un autre ou à des migrations qui avait conduit au remplacement d'un peuple et de sa culture par un autre. »

²⁹⁵ « Montelius pensait que sa chronologie indiquait que dans les temps préhistoriques le développement culturel s'était produit au Moyen-Orient et que ses réalisations avaient été transportées de là vers l'Europe par des vagues de diffusion et de migration cheminant au travers les Balkans et l'Italie. »

²⁹⁶ Auteur notamment de *The Ancient Egyptians and the origin of Civilization* (1911) et *Human History* (1930).

²⁹⁷ Auteur de *The Children of the Sun, A Study in the Early History of Civilization* (1923) et *The Growth of Civilization* (1924).

²⁹⁸ Les trois contradicteurs sont Bronislaw Malinowski, Herbert J. Spinden et Alexandeer Goldenweiser.

« This historical or diffusionist trend is now being advertised as the “revolutionary” or “modern” school of anthropology, though in reality it is as old as the Ten Lost Tribes fallacy²⁹⁹. » (Malinowski, 1927, p. 26)

Cette vision d’un point de départ conduira à une thèse explicative de l’origine de la guerre que nous exposons plus loin.

1.1.1.3 La synthèse de Gordon Childe

La problématique de la civilisation européenne fournit un champ d’études privilégié. Vere Gordon Childe (1892-1957), né en Australie, préhistorien britannique, y tient une place particulière. Il est notamment connu pour ses concepts de « révolution néolithique » et de « révolution urbaine ». Sa production scientifique est marquée par *The Dawn of European Civilization* (1925) (*L’Aube de la civilisation européenne*, 1949), *New Light on the Most Ancient East* (1935) (*L’Orient préhistorique*, 1935) et surtout *What Happened in History* (1942) (*De la Préhistoire à l’histoire*, 1963).

Pour Trigger, Childe combine, dans *The Dawn of European Civilization* (1925), le concept de culture archéologique de Kossinna et la diffusion de Montelius du Moyen-Orient vers l’Europe :

« Childe combined this concept with Montelius’s chronology and Montelius’s belief that in prehistoric times technological skills had diffused to Europe from their place of origin in the Middle East³⁰⁰. » (Trigger, 2018, p. 243)

Childe apporte ainsi une « révolution » méthodologique. Il reproche aux évolutionnistes d’avoir traité les artefacts « as dead fossils rather than as expressions of living societies³⁰¹ » (Trigger, 2018, p. 247) et affirme la nécessité d’adopter les méthodes historiques, qui, pour Trigger, caractérisent la « Culture-Historical Archaeology » :

« *The Dawn of European Civilization* provided a model that was to be applied to the study of archaeology throughout much of Europe into the 1950’s³⁰². » (Trigger, 2018, p. 247)

Influencé par le marxisme, Childe propose une vision des transformations préhistoriques dans une évolution socio-économique qui conduit les sociétés du mode de chasse-collecte à celui de production agricole puis à la cité. Cette vision donne une place importante à la

²⁹⁹ « Ce courant historique ou diffusionniste est maintenant présenté comme l’école “révolutionnaire” ou “moderne”, alors qu’en réalité il est aussi vieux que la fable des Dix Tribus Perdues. »

³⁰⁰ « Childe combina ce concept [de Kossinna] avec la chronologie de Montelius et sa croyance que dans les temps préhistoriques, les savoir-faire techniques avaient diffusé vers l’Europe à partir de leur point d’origine en Orient. »

³⁰¹ « comme des fossiles morts plutôt que des expressions de sociétés vivantes ».

³⁰² « *L’Aube de la civilisation européenne* fournissait un modèle qui va s’appliquer à l’étude de l’archéologie dans la plus grande partie de l’Europe dans les années 1950. »

guerre. Childe consacre en effet, un article à cette question, « War in prehistoric societies », dont la parution (1941) précède d'un an celle de son maître ouvrage, *What Happened in History* (1942). Nous étudions cet article plus précisément dans le sous-chapitre « [Les thèses explicatives](#) ».

Au-delà de Childe, Trigger souligne la place importante de l'approche historico-culturelle qui accompagne la professionnalisation de l'archéologie préhistorique en Europe mais qu'elle est concomitante d'un nationalisme, omniprésent, qui ne peut qu'influencer la pratique de cette dernière (Trigger, 2018, p. 248).

1.1.2. L'approche fonctionnelle

Le courant fonctionnaliste constitue lui aussi une réaction contre l'évolutionnisme, mais également contre le diffusionnisme :

« Les fonctionnalistes vont donc se détourner de l'histoire et surtout de la "pseudo-histoire" des évolutionnistes et des diffusionnistes pour se concentrer sur le fonctionnement des sociétés. Une société, disent-ils, peut être étudiée sans référence à son passé tout comme un cheval peut être étudié en tant qu'organisme, sans faire référence à l'évolution qu'a connue cet animal au cours des siècles. » (Deliège, 2013, p. 183)

La société est comparée à un organisme vivant dans lequel certaines grandes fonctions sont assurées par des organes (la fonction du cœur est de pomper le sang). De ce point de vue, la société est plus que la somme des parties qui la composent. Comme dans un corps vivant, chaque institution (la famille, l'école...) remplit un rôle précis et contribue à la bonne marche du système social. Le contexte est essentiel pour comprendre le fonctionnement d'une société et nécessite pour être appréhendé une méthodologie particulière, l'observation participante³⁰³. Dans cet ensemble, la violence collective est vue comme un des éléments régulateurs des relations sociales internes ou externes. Trois grandes figures incarnent ce mouvement sur cette période, Bronislaw Malinowski, Alfred Reginald Radcliffe-Brown (1881-1955) et Edward Evans-Pritchard (1902-1973).

Malinowski, Polonais né à Cracovie, reçoit d'abord une formation de mathématicien et physicien puis s'oriente vers l'ethnologie. Il s'installe en Grande-Bretagne en 1910. Après une première mission en Nouvelle-Guinée, il passe la presque totalité de la Grande Guerre, de 1915 à 1918, dans l'archipel des Trobriands. Ce séjour lui fournit la matière de son maître ouvrage *Argonauts of the Western Pacific. An Account of Native Enterprise and Adventure*

³⁰³ « En quelques mots, l'observation participante consiste en l'immersion du chercheur dans la société qu'il entend étudier et pendant une période assez longue [...] Il tache alors de s'immiscer, autant que faire se peut, dans la vie de ce groupe afin de rendre sa présence le moins dérangeant possible. » (Deliège, 2013, p. 186)

in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea, dans lequel il développe « les règles fondamentales de ce qu’il appelle “l’observation scientifique des sociétés” » (Deliège, 2013, p. 191). Ses trois dernières publications sont rédigées à la toute fin de sa vie alors qu’il s’est installé aux États-Unis depuis 1938 et en pleine Seconde Guerre mondiale. Elles font une place importante à la guerre : « *An Anthropological Analysis of War* » (1941), *A Scientific Theory of Culture, and other Essays* (1944), et *Freedom and Civilization* (1947), les deux dernières étant publiées après sa mort.

Nous reviendrons sur le premier de ces textes dans le dernier sous-chapitre de ce chapitre. De sa théorie de la culture, nous retenons que la protection constitue la *réponse culturelle* à l’un des sept *besoins élémentaires*, celui de sécurité³⁰⁴ (Malinowski, 1944, p. 91), d’où découle la guerre comme élément de réponse culturelle :

« As regards protection against human enemies or dangerous animals, we have, at this point, the main motive which makes man, however primitive or developed, organize his armed forces of resistance and aggression³⁰⁵. » (Malinowski, 1944, p. 105)

Le deuxième livre permet de situer les interventions de Malinowski dans le contexte mondial. La préface en est rédigée par sa femme, Valetta Malinowska³⁰⁶. Elle y explique que Malinowski fut un opposant au régime hitlérien³⁰⁷ dès la première heure et que c’est donc dans les années 1930³⁰⁸ qu’il commence à s’intéresser au sujet guerre et à s’y impliquer :

« This book is thus the final expression of my husband’s basic beliefs and conclusions regarding war, totalitarianism and the future of humanity³⁰⁹. » (Malinowski, 1947, p. vi)

Il s’agit donc d’un livre testament et engagé. Le chapitre « *War Throughout the Ages* » livre sa vision de la guerre dans l’histoire de l’humanité : à une longue période primitive, pacifique et créative (99 % des inventions) succède une période de conquête constructive à l’aube de la période historique. Mais aujourd’hui cette activité n’est plus fonctionnellement

³⁰⁴ Les termes utilisés par Malinowski sont *basic needs* et *safety*.

³⁰⁵ « En ce qui concerne la protection contre les ennemis ou les animaux dangereux, nous avons là le principal motif qui pousse l’homme, qu’il soit primitif ou développé, à organiser ses forces armées de résistance et d’agression. »

³⁰⁶ Anna Valetta Hayman-Joyce (1904-1973), peintre britannique.

³⁰⁷ Qui interdit ses livres en Allemagne.

³⁰⁸ Il semble que son premier article sur le sujet soit « *The Deadly Issue* » qui paraît dans *Atlantic Monthly* de décembre 1936, qui est cité en référence de sa contribution « *War — Past, Present, and Future* » (Malinowski, 1941b, p. 22). Ce numéro n’est pas disponible dans les archives de ce journal devenu *The Atlantic* (<https://www.theatlantic.com/magazine/backissues/year/1936/>).

³⁰⁹ « Ce livre est ainsi l’expression finale des convictions de mon mari et de ses conclusions sur la guerre, le totalitarisme et le futur de l’humanité. »

constructive car elle est terriblement destructrice et que les bénéfices de la conquête peuvent être obtenus par des moyens pacifiques :

« At present, an international war, like World Wars I and II, is a civil war of mankind divided against itself³¹⁰. » (Malinowski, 1947, p. 293)

Malinowski nous montre le cas d'un anthropologue qui s'intéresse au sujet de la guerre, poussé par les événements contemporains.

Radcliffe-Brown est un anthropologue et ethnographe britannique. Il contribue à la fondation de la tradition britannique de l'anthropologie sociale en opposition à l'ancienne ethnologie évolutionniste. Il théorise dans *Structure and Function in Primitive Society*³¹¹ son fonctionnalisme dont il trouve les racines chez Émile Durkheim (Radcliffe-Brown, 1968, p. 178). La guerre entre, pour lui, dans la catégorie des sanctions sociales, comprises comme la réaction d'une société ou d'une partie de ses membres à l'égard d'un comportement qu'elle désapprouve. Elle fait partie des sanctions secondaires visant la réparation et qui comprennent les actes de vengeance réglementés, les duels ou combats rituels et la guerre (Radcliffe-Brown, 1968, p. 205-211). Cette dernière s'inscrit donc dans une continuité du recours à la violence collective non dépourvue d'ambiguïté :

« It is often difficult to draw a dividing line between such group combats and warfare; in fact they may possibly be regarded as a special kind of warfare characteristic of primitive rather than of civilised societies. Frequently, therefore, war may be regarded as a secondary social sanction similar to the duel³¹². » (Radcliffe-Brown, 1968, p. 210)

Il souligne dans sa conclusion l'importance de la signification de ces sanctions en sociologie car « they are reactions on the part of a community to events affecting its integration³¹³ » (Radcliffe-Brown, 1968, p. 211), confirmant ainsi le rôle régulateur de la violence collective. Radcliffe-Brown est également l'auteur en 1922 de la première étude anthropologique sur les populations de chasseurs-cueilleurs des îles Andamans, réputés pour leur sauvagerie et leur bellicosité³¹⁴.

³¹⁰ « À présent, une guerre internationale comme les Première et Seconde Guerres mondiales n'est qu'une guerre civile de l'humanité divisée contre elle-même. »

³¹¹ Cet ouvrage publié en 1952 et réédité à 7 reprises rassemble des textes écrits entre 1924 et 1941.

³¹² « Il est souvent difficile de tracer une ligne de partage entre ces combats de groupes et la guerre ; en fait, ils peuvent être vus comme une sorte spéciale de guerre caractéristique des sociétés primitives plutôt que des civilisées. En conséquence, la guerre peut être fréquemment regardée comme une sanction secondaire similaire au duel. »

³¹³ « Elles sont des réactions d'une communauté à des événements affectant son intégration. »

³¹⁴ Les îles Andamans sont un groupe d'îles de l'océan Indien, colonisées par les Britanniques au XVIII^e siècle et rattachées aujourd'hui à l'Inde. Les populations indigènes y vivaient de la chasse-cueillette à l'arrivée des Anglais et s'y montrèrent particulièrement hostiles, notamment les *Jarawas* dans la Grande Andaman. L'île Sentinelle est restée totalement isolée et ses habitants s'opposent encore aujourd'hui par les armes à toute arrivée d'étranger. Un Américain y a ainsi trouvé la mort en 2018. L'origine de ces populations, de type

« Quarrels were more likely to occur at the meetings of different local groups that took place in the fine weather, and such quarrels might occasionally end in the murder of some one. In such a case the quarrel would be taken up by the group of the murdered man, and a feud would be set up between them and the local group to which the murderer belonged. Such was one of the common causes of origin of the petty warfare that formerly existed in the Andamans, which will be referred to later in the present chapter³¹⁵. » (Radcliffe-Brown, 1922, p. 49-50)

Radcliffe-Brown décrit plus loin (p. 84-87) certaines pratiques guerrières qui peuvent s'ancrer dans la longue durée :

« An example of a long-continued feud, which, to all appearance, has been in existence for several centuries, is that between the Aka-Bea and the Jarawa of the South Andaman. The Jarawa have the advantage over the Aka-Bea that their camps are situated in the dense forest and are difficult to find, while the camps of the Aka-Bea are mostly along the sea-coast. At the present day, the Jarawa take some precautions against being surprised in their camp by a hostile party. The camp is often placed on the top of a hill and the trees in the neighbourhood are cut down so that they have a good view. The paths leading to the camp are also cleared and made wider than is usual in a native path. At times it would seem that they keep sentries on the look-out³¹⁶. » (Radcliffe-Brown, 1922, p. 86)

Evans-Pritchard est l'élève de Malinowski puis de Radcliffe-Brown³¹⁷. Il effectue de nombreuses missions au Soudan entre 1926 et 1940 et publie son ouvrage principal *The Nuer. A Description of the Modes of Livelihood and Political Institutions of a Nilotic People* (1940)³¹⁸. Il y décrit le fonctionnement d'un système segmentaire³¹⁹ dans une population pastorale où la guerre occupe une place centrale. Dinkas et Nuers sont des ennemis « immémoriaux » :

« War between Dinka and Nuer is not merely a clash of interests, but is also a structural relationship between the two peoples, and, such a relationship requires a certain acknowledgement on both sides that each to some extent partakes of the

Négritos, a fait l'objet de nombreuses hypothèses, que la génétique essaie aujourd'hui de trancher (Aghakhanian F. *et al.*, 2015).

³¹⁵ « Les querelles se déclenchaient plus couramment lors des rencontres des différents groupes locaux à la bonne saison et elles pouvaient se terminer éventuellement par un meurtre. Dans ce cas, la querelle était reprise par le groupe de l'homme assassiné, et une vendetta s'installait avec le groupe local d'appartenance du meurtrier. Telle était l'une des causes ordinaires de l'origine des guerres familiales qui existaient autrefois dans les Andamans, et sur lesquelles nous reviendrons plus loin dans le présent chapitre. »

³¹⁶ « Un exemple d'une longue vendetta qui semble avoir duré plusieurs siècles est celle entre les Aka-Bea et les Jarawa de l'Andaman du Sud. Les Jarawa avaient l'avantage sur les Aka-Bea du fait que leurs camps étaient situés dans la forêt dense et étaient difficiles à trouver alors que les camps des Aka-Bea étaient principalement sur la côte. Aujourd'hui, les Jarawa prennent des précautions pour ne pas être surpris dans leur camp par un parti ennemi. Le camp est souvent placé sur le sommet d'une colline et les arbres alentour sont coupés de sorte qu'ils aient une bonne visibilité. Les chemins conduisant au camp sont également dégagés et élargis plus que nécessaire pour un chemin naturel. Il semblerait qu'ils maintiennent de temps en temps des sentinelles à l'affût. »

³¹⁷ Il succède à ce dernier à la chaire d'anthropologie sociale d'Oxford en 1946.

³¹⁸ La traduction française ne paraît qu'en 1968 (Gallimard).

³¹⁹ Le concept de société segmentaire remonte à Durkheim : « Nous disons de ses sociétés qu'elles sont segmentaires, pour indiquer qu'elles sont formées par la répétition d'agrégats semblables entre eux, analogues aux anneaux de l'anneau, et cet agrégat élémentaire qu'il est un clan, parce que ce mot exprime bien la nature mixte, à la fois familiale et politique. » (Durkheim, 1893, p. 190-191)

feelings and habits of the other. We are led by this reflection to note that political relations are profoundly influenced by the degree of cultural differentiation that exists between the Nuer and their neighbours. The nearer people are to the Nuer in mode of livelihood, language, and customs, the more intimately the Nuer regard them, the more easily they enter into relations of hostility with them, and the more easily they fuse with them³²⁰. » (Evans-Pritchard, 1940, p. 131)

Cette conflictualité constitue donc un élément structurel d'une relation paradoxale entre deux groupes à la forte proximité et qui se considèrent comme tels³²¹ à la différence d'autres groupes étrangers, culturellement plus éloignés et vus comme inférieurs.

Ces deux grandes approches historico-culturelle et fonctionnaliste rompent donc avec l'évolutionnisme. La première fait reposer le changement sur des forces extérieures, les migrations et la diffusion des idées ou inventions alors que la deuxième le fonde sur des forces intérieures (Trigger, 2018, p. 314). Mais les deux présupposent « la notion de système, d'ensemble intégré et fixe des frontières entre les ensembles culturels » (Deliège, 2013, p. 186). L'articulation entre archéologie préhistorique et anthropologie se trouve modifiée. L'anthropologie sociale prend son autonomie. Elle ne prend pas en compte le temps long et ne fait plus nécessairement le lien avec les temps préhistoriques. Pour notre sujet, la place de la guerre ne se situe plus dans l'accompagnement d'un mouvement de progrès global et continu de l'humanité. Elle relève de la composante culturelle de sociétés aux identités bien différenciées et participe au système de relations et d'échanges qu'elles entretiennent. Mais à ce stade, ces discours ne constituent pas pleinement des thèses explicatives car ils n'abordent pas la question de l'origine même de la guerre ni même sa plus ou moins grande ancienneté.

1.2. La documentation de la guerre

La documentation de la guerre préhistorique ou de la guerre primitive évolue-t-elle sur la période ? L'interrogation peut appeler deux formes de réponses, la découverte d'éléments

³²⁰ « La guerre entre les Dinkas et les Nuers n'est pas seulement un affrontement d'intérêts mais est aussi une relation structurelle entre deux peuples, et, une telle relation requiert une certaine reconnaissance des deux côtés que chacun prend part dans une certaine mesure aux sentiments et coutumes de l'autre. Nous sommes conduits à cette réflexion à noter que les relations politiques sont profondément influencées par la différenciation culturelle qui existe entre les Nuers et leurs voisins. Plus ils sont proches des Nuers en termes de modes de vie, de langage et de mœurs, plus les Nuers les regardent intimement et plus les Nuers entrent dans une relation d'hostilité avec eux et plus facilement ils peuvent s'unir avec eux. »

³²¹ Les enfants Dinkas capturés sont d'ailleurs systématiquement adoptés (Evans-Pritchard, 1940, p. 221).

nouveaux ou la réinterprétation de faits connus. Nous examinons dans un premier temps la source archéologique puis la source ethnographique.

1.2.1. L'archéologie préhistorique

Dans la période précédente, armes et blessures sont les principales traces qui sont utilisées comme indices ou preuves d'activités belliqueuses. Childe dans son article « War in prehistoric societies » (1941) nous fournit le point sur ce sujet. Après avoir affirmé qu'il n'existe que deux types de preuves de la guerre à savoir les armes et les constructions défensives (Childe, 1941, p. 127), il souligne que les premières ne constituent pas une preuve avant la spécialisation guerrière de l'armement. Il admet alors deux éléments supplémentaires comme indices ou preuves. Le premier est la trace de cannibalisme, « a motive of war ». La deuxième repose sur les peintures du Levant espagnol qui « seem to depict combats between groups of archers » (Childe, 1941, p. 127)³²². Cette trace archéologique qui n'était qu'évoquée à la fin de la période précédente est donc reconnue sans qu'on ne trouve des développements dédiés à cet aspect particulier de l'art pariétal.

Le registre des armes varie peu. Une seule pièce importante vient enrichir le registre archéologique. En 1911, Samuel H. Warren (1872-1958), géologue, met au jour l'épieu de Clacton-on-Sea (expression utilisée dans le discours préhistorique français) en Grande-Bretagne. Il émet l'hypothèse que ce fragment en bois d'if, long de 387 mm, soit « possibly the point of a palaeolithic spear³²³ » (Oakley *et al.*, 1977, p. 15). Il est daté du Clactonien, nom qui sera donné ultérieurement à une industrie de l'interglaciaire Mindel-Riss (410-370 ka). Le préhistorien Osbert Guy Stanhope Crawford (1886-1957) le réétudie en 1921 et le décrit comme « a palaeolithic spear-head³²⁴ » (Oakley *et al.*, 1977, p. 15). Compte-tenu de son environnement faunique de grands mammifères, l'épieu de Clacton-on-Sea est vu dès le début comme une arme d'ast servant à la chasse au gros gibier. La pièce sera à nouveau étudiée en 1977 sous la direction de Kenneth Oakley (1911-1981)³²⁵ qui conclura à un « thrusting spear »³²⁶. La conclusion est fondée sur un comparatif avec d'autres armes similaires, quelques pièces du registre archéologique (Lehringen, découvert en 1948 ; pièces

³²² En faisant référence à Obermaier et Breuil. Nous reviendrons dans le [chapitre 2](#) sur ces travaux.

³²³ « possiblement la pointe d'une lance paléolithique ».

³²⁴ « une tête de lance paléolithique ».

³²⁵ Préhistorien britannique, connu notamment pour ces travaux sur la datation par le fluor.

³²⁶ Voir [annexe 3](#) sur les armes. *Thrusting-spear* renvoie à une pique ou une lance alors que le *throwing-spear* correspond au javelot. La conclusion de Oakley est fondée sur un comparatif avec d'autres armes similaires du registre archéologique (Lehringen, découvert en 1948) et surtout ethnographique.

égyptiennes) et plusieurs du registre ethnographique. Cet épieu est resté longtemps une pièce unique. La découverte, en son temps, ne semble guère donner lieu à commentaires. Pourtant, elle est la première qui contient deux informations importantes sur l'histoire des armes. La première confirme que l'arme en bois précède l'arme emmanchée d'une pointe lithique ; la deuxième établit que des armes létales et puissantes existent dès le paléolithique inférieur.

L'épieu de Lehringen (Allemagne) fut découvert en 1948 dans les côtes d'un éléphant antique (*hesperoloxodon antiquus*). En bois d'if également, de 240 cm de long, il est daté d'environ 125 000 ans. Sa pointe a été vraisemblablement durcie au feu (Movius, 1950 ; Thieme, 1997). Son usage potentiel est rapproché de celui de la chasse à l'éléphant des pygmées du Cameroun (Movius, 1950, p. 141).

Si les premiers arcs, ou morceaux d'arcs, préhistoriques ont été découverts dès le XIX^e siècle dans des sites palafittes suisses, c'est dans cette période qu'est découvert en 1943, près de Hambourg, le plus ancien arc connu :

« Les fragments d'arc et de flèches les plus anciens ont été découverts en Europe dans la tourbière de Stellmoor... ancien lac glaciaire daté du paléolithique final ($\pm 11\ 000$ av. J.-C. – 11 000 BP). » (Cattelain, 2004 p. 15)

Malheureusement les pièces disparaissent pendant la guerre.

Les découvertes de traces ostéologiques pouvant conduire à des hypothèses de violence guerrière ne sont pas très nombreuses sur la période. On peut citer deux sites de dépôt de têtes coupées dans le sud de l'Allemagne. Le premier, le plus emblématique est celui d'Ofnet (commune de Holheim, Bavière). Il est découvert en 1909 par Robert Rudolf Schmidt (1882-1950) et donne lieu à plusieurs publications du découvreur (1909 et 1912) ou de Theodor Mollison (1874-1952) en 1936. En 1912, Schmidt fait état de crânes de « 14 adultes (4 hommes et 10 femmes), 18 enfants et un juvénile (total : 33) » (Jeunesse, 2012, p. 71). Les hypothèses principales sont qu'il s'agit soit d'une pratique funéraire (Schmidt, Breuil) soit du résultat d'un massacre guerrier (Mollison³²⁷).

Le deuxième dépôt est celui de Hohlenstein-Stadel (commune d'Asselfingen, Bade-Wurtemberg) découvert en 1937 par Robert Wetzel (1898-1962), anthropologue allemand, et contenant trois crânes, un enfant et deux adultes, ces derniers portant des traces de coups ayant pu entraîner la mort (Jeunesse, 2012, p. 70).

La source archéologique fournit ainsi sur la période quelques découvertes pouvant ouvrir vers des réflexions nouvelles, un épieu du paléolithique inférieur, l'art pariétal du Levant espagnol et les premiers sites de traces de violence collective.

³²⁷ Voir [cette partie, chap. 2, § 2.2.1.2.](#)

1.2.2. Le registre ethnographique

Le registre ethnographique s'enrichit largement sur cette période. Il comprend la poursuite des monographies australiennes et nord-américaines mais également un travail d'inventaire comparatif des différentes sociétés dans le monde.

1.2.2.1. La guerre primitive dans les monographies australiennes

Pour les monographies, l'Australie et le continent nord-américain continuent d'être des lieux privilégiés de recherche. William Loyd Warner (1898-1970), sociologue³²⁸ et anthropologue américain, professeur à l'université de Chicago, étudie pendant trois ans (1926-1929) les populations aborigènes de la Terre d'Arnhem (Territoire du Nord). Cela donne lieu à deux publications, la première de 1931 est consacré à « The Murngin warfare », la deuxième de 1937 étant une monographie *A Black Civilization. A Social Study of an Australian Tribe*, laquelle comprend un chapitre intitulé « Warfare » qui reprend presque intégralement l'article de 1931. Ce texte constitue une analyse très complète d'un système guerrier chez un peuple pour qui « warfare is one of the most important social activities of the Murngin people and the surrounding tribes³²⁹ » (Warner, 1931, p. 457). Il analyse notamment les différentes formes que peut prendre cette activité, les causes de guerre, la relation entre magie et guerre, les effets de la guerre sur la population. L'intensité des engagements varie du *Nirimaoui Yolno* (une querelle interne), fréquent mais faisant rarement des victimes, jusqu'au *Gaingar*, qui avec seulement deux occurrences en vingt ans est responsable de 29 morts. La bellicosité est élevée avec 70 affrontements en vingt ans, avec la vengeance pour cause dans 50 cas. Autre observation importante, le niveau de la société segmentaire concerné : *Gaingar* implique de nombreux clans de toute une région. Le niveau le plus fréquent est celui du clan de la même *moiety*, où les hommes sont en compétition pour les femmes. Enfin l'auteur analyse les conséquences de cette bellicosité qui tue régulièrement un nombre significatif d'hommes dans une petite population, qui fait de la guerre le pendant social de la polygamie :

« Warfare, then, is one of the mechanisms on which polygyny is based. If it did not kill a fair proportion of the tribe's young men to create a disproportion in the sex ratio, polygyny, as it is now practiced among these people, could not exist. If war were abolished, the percentage of men would increase, and the pressure would probably be too strong on the social structure by men looking for mates

³²⁸ Dans ses travaux de sociologie, il adopte les méthodes de l'anthropologie culturelle pour étudier les classes sociales de la culture américaine.

³²⁹ « la guerre est l'une des plus importantes activités sociales des Murngin et des tribus voisines. »

for the present form of polygyny, with its attendant mechanisms, the levirate and sororate, to survive³³⁰. » (Warner, 1931, p. 482)

1.2.2.2. La guerre primitive dans les monographies nord-américaines

Les Indiens d'Amérique du Nord continuent d'être l'objet d'études ethnographiques approfondies par l'anthropologie américaine. La thèse de Marian Wesley Smith (1907-1961) soutenue à l'université de Columbia et publiée sous le titre *The War Complex of the Plains Indians* (1938) approfondit le système d'« échelle des honneurs de guerre » (*graded war honors*) (Smith M. W., 1938, p. 426-434) strictement codifiés, allant du simple toucher d'un ennemi en pleine bataille à la prise d'une arme ou d'un trophée. La valeur du « coup » n'était pas liée à son effet dans l'affrontement mais à la prise de risque et au courage montré par son auteur. On peut citer un autre article thématique à la forte notoriété sur la torture pratiquée par les Iroquois, « The Torture of Captives by the Indians of Eastern North America » de Nathaniel Knowles (1940).

Grinnell, dont nous avons déjà dit le travail sur les Indiens des Plaines, publie sur cette période deux ouvrages sur les Cheyennes : *The Fighting Cheyennes* (1915) et *The Cheyenne Indians* en 1923. Le premier constitue la référence reconnue³³¹ en matière de culture et de pratiques guerrières des Indiens des Plaines. L'objet du livre est de raconter l'histoire guerrière des Cheyennes, « a fighting and a fearless people, the tribe was almost constantly at war with neighbors³³² » (Grinnell, 1915, p. v), au travers du regard des Cheyennes. Il commence par les guerres intra-indiennes de la première partie du siècle et se termine en 1879 moment où les Cheyennes sont définitivement vaincus par l'État fédéral et confinés dans deux réserves en Oklahoma et au Montana. Dans un premier chapitre « The ways of warriors », il présente la culture guerrière qui anime ce peuple :

« The fighting spirit was encouraged. In no way could a young man gain so much credit as by exhibition of courage. Boys and youths were trained to feel that the most important thing in life was to be brave; that death was not a thing to be avoided; that, in fact, it was better for a man to be killed while in his full vigor rather than to wait until his prime was past, his powers were failing, and he could

³³⁰ « La guerre est ainsi l'un des mécanismes sur lequel la polygynie est fondée. S'il n'y avait pas une certaine proportion des jeunes hommes de la tribu tués pour créer un déséquilibre dans le sexe-ratio, la polygynie telle qu'elle est pratiquée parmi ces populations, ne pourrait pas exister. Si la guerre était abolie, le pourcentage d'homme augmenterait, et la pression deviendrait probablement trop forte sur la structure sociale du fait des hommes cherchant des femmes, pour que la forme présente de polygynie, avec ses mécanismes annexes de lévirat et sororat, puisse survivre. »

³³¹ L'ouvrage est publié en 1915 par Charles Scribner's Sons et sera repris dans *The Civilization of the American Indian Series*, créée en 1934 par l'University of Oklahoma Press. Il constitue le volume 44 de la série.

³³² « peuple batailleur et courageux, la tribu était presque constamment en guerre avec ses voisins ».

no longer achieve those feats which to all seem so desirable³³³. » (Grinnell, 1915, p. 9)

Il expose ensuite la longue série de combats et d'affrontements qui les opposent à leurs voisins indiens puis à l'avancée des colons. Il rapporte ainsi une succession de batailles, « A Crow Battle » contre les Crows ou « The battle of Wolf Creek » qui voit s'affronter une coalition de Cheyennes et Arapahoes contre une autre regroupant Comanches, Kiowas et Apaches ou encore celles qui les confrontent aux forces fédérales, « The Sand Creek Massacre (1864) » (Grinnell, 1915, p. 159-173) ou « The Custer Battle (1876)³³⁴ » (Grinnell, 1915, p. 333-345). Le récit est détaillé avec de nombreux témoignages directs et des graphiques explicitant le cours des évènements ([planche 2.1, fig. 2](#)).

Les travaux de Grinnell sur les Cheyennes sont complétés par *The Cheyenne Way. Conflict and Case Law in Primitive Jurisprudence* de Karl N. Llewellyn (1893-1962) et E. Adamson Hoebel (1906-1993). Cet ouvrage qui paraît en 1941, également dans la collection « The Civilization of the American Indian Series » s'appuie sur des études de terrain effectuées en 1935 et 1936 et porte sur les institutions des Cheyennes et plus particulièrement la loi primitive. Il décrit le rôle des six sociétés militaires³³⁵ dans le maintien de la discipline au sein de la tribu :

« [...] for the Cheyennes the military societies had truly become an ever-ready arm of a state “towering immeasurably above single individuals”, not only on the particular occasion of the communal hunt, but in internal private and civic affairs as well³³⁶. » (Llewellyn & Hoebel, 1987, p. 130)

1.2.2.3. Le continent africain

Après la phase de conquête qui donne lieu à quelques rapports de l'administration militaire et coloniale, le monde africain commence à être l'objet de travaux ethnographiques :

« Ce début des années trente apparaît comme un moment clé de l'histoire de l'africanisme, en Grande-Bretagne comme en France, où une ethnologie originale se constitue à la suite de la Mission Dakar-Djibouti (1931-1933) dirigée par Griaule [...] » (Bonte et Izard, 2016, p. 9)

³³³ « L'esprit combatif était encouragé. Pour un jeune homme, pas de meilleur moyen de gagner du crédit que de montrer son courage. Les garçons et les jeunes étaient entraînés à sentir que la chose la plus importante était d'être brave ; que la mort n'était pas une chose à éviter ; que, en fait, il était préférable pour un homme d'être tué en plein force de l'âge que d'attendre jusqu'à ce que sa jeunesse passe, sa puissance faiblisse, et qu'il ne puisse plus accomplir ces exploits qui paraissaient à tous si désirables. »

³³⁴ Il s'agit bien sûr de la bataille plus connue sous le nom de *Little Big Horn*.

³³⁵ The Fox Soldiers, Elk Soldiers, Shield Soldiers, Bowtring Soldiers, Dog Men et Northern Crazy Dogs.

³³⁶ « ... pour les Cheyennes, les sociétés militaires étaient vraiment devenues une arme toujours prête de l'État “surplombant les simples individus”, non seulement à l'occasion particulière d'une chasse communale, mais également dans les affaires internes privées et civiles. »

Quelques textes abordent le sujet guerre. Nous avons vu l'ouvrage majeur d'Evans-Pritchard sur les Nuer. Il faut signaler également *African Political Systems*, ouvrage collectif publié en 1940 sous la direction de Meyer Fortes (1906-1983), anthropologue sud-africain, et Evans-Pritchard et préfacé par Radcliffe-Brown. Il compare l'organisation politique de différentes sociétés africaines dont certaines notoirement belliqueuses comme les Zulus, les Tallensis ou les Nuers. Le phénomène guerre y est évoqué comme un élément de ces systèmes politiques Il est parfois un peu plus développé comme pour les Tallensis où « trois guerres à grande échelle » eurent lieu dans les trois dernières générations. L'auteur précise que la cause de guerre n'est pas politique mais un acte de représailles après une grave insulte : « Punishment, not conquest, was its purpose³³⁷ » (Fortes, 1969, p. 242).

1.2.2.4. Murdock et l'inventaire du monde primitif

À côté des monographies, le besoin apparaît de construire ce qui est dénommé aujourd'hui par l'expression de bases de données. La diversité des sociétés primitives est un défi à la science anthropologique et à la démarche comparative qui permet d'en comprendre les mécanismes et l'évolution. L'un des premiers ouvrages du genre est sans doute *The Material Culture and Social Institutions of the Simpler Peoples* (1915), écrit par L. T. Hobhouse (1864-1929)³³⁸, G. C. Wheeler³³⁹ et M. Ginsberg (1889-1970)³⁴⁰. On y trouve le chapitre IV « War and social structure » où sont répertoriés 298 cas de sociétés où guerre et « feud » existent, 9 cas certains de non-guerre et 4 douteux. Les informations récoltées portent sur le traitement des prisonniers et sont classées dans les catégories « prisoners slain » (dont « men only slain »), « prisoners enslaved » (dont « women and children only ») et « prisoners adopted, exchanged or set free³⁴¹ ». Mais c'est dans les années 1930 que la démarche d'inventaire scientifique systématique démarre avec l'anthropologue George Peter Murdock (1897-1985). *Our Primitive Contemporaries* dont l'objectif affiché est de répondre à la question initiale « How does the “savage” actually live³⁴²? » (Murdock, 1969, p. vii). Il connaît un grand succès puisque sa première édition

³³⁷ « La punition, non la conquête, était sa finalité. »

³³⁸ Leonard Tralawny Hobhouse, sociologue britannique promoteur du social-libéralisme.

³³⁹ Voir [1^{re} partie, chap. 1, § 1.2.3.1.](#)

³⁴⁰ Morris Ginsberg, sociologue britannique.

³⁴¹ Respectivement « prisonniers exécutés » dont « hommes exécutés », « prisonniers réduits en esclavage » dont « femmes et enfants seulement » et « prisonniers adoptés, échangés ou libérés ».

³⁴² « Comment le sauvage vit réellement ? »

date 1934 et la vingt-sixième édition paraît en 1969. Il est présenté ainsi par Henri Vallois (1889-1981)³⁴³ :

« faire comprendre à un public cultivé, mais non spécialiste ce qu'est la vie des peuples primitifs actuels. Plutôt que d'une synthèse envisageant les diverses manifestations ethnographiques les unes après les autres, M. Murdock a donc jugé plus simple, et en même temps plus attrayant à la lecture, de présenter tour à tour, et dans leur cadre, une série de peuples judicieusement choisis. » (Vallois, 1934, p. 404)

Cela n'efface toutefois pas la difficulté particulière au phénomène guerre dans ces sociétés. Les récits de combats sont – on le sait – déformés par ceux qui les racontent. L'observation directe demande beaucoup de présence de l'anthropologue pour assister à des évènements violents qui par nature sont courts et épisodiques et où la présence d'un témoin étranger n'est pas forcément bienvenue. La connaissance des pratiques de la guerre primitive reste délicate à acquérir.

1.2.2.5. Une synthèse de la guerre primitive

De cet ensemble vaste, est-il possible de tirer une vision ethnographique de la guerre primitive ? Le *Manuel d'anthropologie culturelle* de Robert Harry Lowie (1883-1957)³⁴⁴ qui paraît dans sa traduction française³⁴⁵ en 1936 nous offre un tel exercice. L'auteur est un anthropologue américain, d'origine autrichienne, professeur à l'université de Berkeley de 1921 à 1950. Élève de Boas, il est rattaché au courant culturaliste. Il travaille notamment sur les Crow et publie plusieurs monographies, par exemple *The Crow Indians* (1935).

L'ouvrage qui vise selon les mots de l'auteur « à présenter systématiquement les faits essentiels » (Lowie, 1936, p. 10) couvre les différents aspects de l'anthropologie culturelle dans une suite de dix-huit chapitres. Le chapitre XII est consacré à « La Guerre » (p. 232-254). Il commence par le sujet des armes avec un rappel historique allant du Paléolithique aux temps contemporains. Il passe sans rupture des hommes du paléolithique aux Indiens, aux Samoans ou aux Polynésiens, les mettant sur le même plan et établissant ainsi le lien entre le préhistorique et le primitif. Il suppose que « les Australiens se séparèrent du reste de l'humanité avant qu'aucun groupe humain n'eût découvert l'arc » (Lowie, 1936, p. 238), ce qui explique que leur armement en soit dépourvu. Il étudie ensuite « les objectifs et tactiques

³⁴³ Médecin, anthropologue et paléoanthropologue qui, après avoir été professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Toulouse (1922-1941), devient professeur au Muséum national WXC d'histoire naturelle. Il occupe de nombreuses places institutionnelles : directeur du musée de l'Homme, directeur de l'Institut de paléontologie humaine, directeur du Laboratoire d'anthropologie de l'École pratique des hautes études, rédacteur en chef de la revue *L'Anthropologie* et secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris.

³⁴⁴ Ethnologue américain, élève de Boas.

³⁴⁵ Cette traduction est d'E. Métraux, attachée au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

militaires » et constate la différence entre modernes et primitifs, pour lesquels « souvent les motifs des belligérants sont insignifiants ou même inexistantes » (Lowie, 1936, p. 243). Il aborde « l'organisation du combat » avec les différentes formes d'affrontement, le « traitement de l'ennemi » avec la torture et les trophées (chasse aux têtes, scalp), les « techniques défensives », l'« entraînement militaire », le « rituel de guerre » et conclut sur l'influence exercée par la guerre » :

« En dépit de ses atrocités, la guerre, il faut le reconnaître, implique certains résultats positifs. Elle crée le même type d'organisation qu'une chasse collective ; en d'autres termes elle favorise la subordination à un but commun et stimule certaines qualités, ainsi la bravoure et la loyauté. La pratique de la guerre est si profondément enracinée dans une société guerrière qu'on ne saurait l'extirper sans introduire le chaos dans toute la collectivité. » (Lowie, 1936, p. 253)

Lowie affirme donc à la fois la continuité du phénomène-guerre dans l'humanité tout en soulignant certaines spécificités des mondes préhistorique, primitif et moderne. Ce bilan ne correspond cependant pas à ce qu'on peut appeler une thèse explicative. Nous allons donc maintenant voir quelles sont les thèses explicatives qui sont avancées sur cette période.

1.3. Les thèses explicatives

Le contexte général de cette période est marqué par la sortie de la Première Guerre mondiale et le basculement dans la Seconde. À l'issue de la première, la guerre apparaît comme une activité moralement bannie alors que le monde politique amorce un processus de marche vers la guerre. On trouve sur cette période diverses thèses explicatives, plus ou moins solidement affirmées, auxquelles succède à l'approche de la Seconde Guerre mondiale un ensemble de réflexions anthropologiques qui va provoquer un retournement des idées sur la guerre préhistorique. À la veille de la Grande Guerre, les thèses explicatives étaient plurielles mais acceptaient l'idée largement dominante d'une grande ancienneté de la guerre. Ce consensus-là va être renversé. Nous regardons successivement les thèses d'inspiration darwinienne, la thèse diffusionniste puis nous analysons comment se construit le retournement des idées.

1.3.1. Franz Boas et la guerre

Le discours de Boas sur le sujet même de la guerre peut se retrouver au travers de quelques-uns de ses textes. Le sujet est quasiment absent d'un ouvrage d'anthropologie

général *The Mind of Primitive Man*, publié en 1911 et réédité en 1939, qui vise à dénoncer le concept de type racial et montrer l'absence de relation entre la race et les caractères des individus. Il n'y aborde que très brièvement la question de la valorisation des faits de guerre (*deeds of war*) chez les Sioux.

En revanche, « An Anthropologist's View of War », publié en 1912, présente une vision complète sur la guerre. Il peut se diviser en deux composantes. La première est une vision générale de l'évolution de la guerre avec une humanité primitive très belliqueuse suivie d'un mouvement d'unification pacificateur :

« Thus the history of mankind shows us the grand spectacle of the grouping of man in units of ever increasing size that live together in peace, and that are ready to go to war only with other groups outside of their own limits³⁴⁶. » (Boas, 1912, p. 94)

La deuxième composante porte sur la cause profonde de la guerre qu'il voit dans le sentiment irrationnel (« not any rational cause ») de différence par rapport à l'autre, c'est-à-dire l'ethnocentrisme³⁴⁷, et qui est instrumentalisé en ce début de XX^e siècle par les nationalismes. Cet article paraît en mars et avril 1912, dans deux revues pacifistes, celle de l'American Association for International Conciliation et *The Advocate of Peace* de l'American Peace Society. L'article apparaît donc comme un acte militant où Boas dénonce « The modern enthusiasm for the superiority of the so-called "Aryan Race", of the "Teutonic Race", the Pan-German and Pan-Slavish ideals³⁴⁸ » (Boas, 1912, p. 95), ce qui renvoie à certains discours bellicistes de cette période qui précède la Grande Guerre³⁴⁹. Mais ce geste est également inspiré par des considérations personnelles et illustre l'influence de l'évènement-guerre sur la réflexion du scientifique :

« Dès avant la déclaration de la guerre, ce dernier [Franz Boas], pro-allemand et pacifiste, s'était déclaré résolument opposé à l'entrée des États-Unis dans le conflit, incriminant les nationalismes se déchaînant de toute part. Franz Boas a deux fils en âge d'être mobilisés, et de nombreux membres de sa famille proche habitent l'Allemagne. Soucieux des répercussions de cette guerre sur les libertés individuelles, sur les piliers de la démocratie américaine, la xénophobie à l'égard de l'Allemagne l'affecte terriblement, et il craint tout autant les conséquences d'une défaite que celles d'une victoire de l'Allemagne sur la société allemande elle-même. Il mesure les terribles répercussions que les destructions vont avoir sur les populations civiles en termes de malnutrition, de pauvreté, mais aussi sur

³⁴⁶ « Ainsi l'histoire de l'humanité nous montre le grand spectacle du regroupement des hommes en unités toujours plus grandes qui vivent en paix, et qui sont prêtes à partir en guerre seulement contre d'autres groupes extérieurs à leurs propres limites. »

³⁴⁷ Boas n'emploie pas ce mot.

³⁴⁸ « L'enthousiasme moderne de la prétendue "Race aryenne", ou "Race Teutonnes", les idéaux pangermaniques ou panslaves ».

³⁴⁹ Voir « Le paradigme du conflit » et notamment Chalmers Mitchell, [1^{re} partie, chap. 1, § 1.3.2.2.](#)

les milieux scientifiques européens, paralysés par le conflit armé » (Laurière, 2008, p. 74).

Le texte de Boas apparaît quelque peu paradoxal avec un discours évolutionniste du phénomène guerre et de son impact sur l'humanité. Nous avons relevé dans les commentaires sur l'article « Boas, Darwin, Science and Anthropology » d'Herbert S. Lewis³⁵⁰ (Lewis, 2001) l'avis de David Price³⁵¹ suivant :

« [...] in the 1912 essay “An Anthropologist’s View of War”, [...] Boas offered a highly speculative and un-Boasian evolutionary history of warfare [...] Boas presented a cosmic overview of cultural history wherein demographic pressure and competition over scarce resources led to armed conflict. » (Lewis, 2001, p. 399)

Enfin dans une contribution « Individual, Family, Population, and Race », qui est lue après sa mort lors du Symposium on post-war problems organisé par l'American Philosophical Society à Philadelphie le 16 août 1943, il s'interroge sur le lien éventuel entre « The hostility between groups³⁵² », un phénomène très ancien, et la notion de race en contestant le bien-fondé même de cette notion :

« I do maintain that every known population, no matter on what principles it is selected, shows a wide degree of variation of forms; that no pure human race exists, and that behavior is much more rigidly controlled by natural and social environment than by descent³⁵³. » (Boas, 1943, p. 164)

La guerre est donc un thème présent chez Boas. Mais le discours sur le phénomène guerrier qui restera attaché au culturalisme proviendra de ses disciples, ce que nous voyons plus loin.

1.3.2. Les thèses d'inspiration darwinienne

Le darwinisme originel subit une crise majeure sur cette période pour renaître sur la fin sous la forme de la théorie synthétique de l'évolution. Dans un premier temps, nous rappelons brièvement le déroulement du débat scientifique. Dans un deuxième, nous voyons les thèses darwiniennes qui ont cependant subsisté concernant la guerre.

³⁵⁰ Professeur d'anthropologie à l'université de Wisconsin-Madison, spécialiste des sociétés de l'Est africain (Éthiopie, Soudan). Il est l'auteur de *In Defense of Anthropology: An Investigation of the Critique of Anthropology* (2014).

³⁵¹ Archéologue et anthropologue, professeur à l'université de Saint-Martin (Washington).

³⁵² Son texte commence par la phrase « HOSTILITY between groups that form closed societies is a very ancient phenomenon, not confined to man, but also present in the animal world » (« L'hostilité entre des groupes qui forment des sociétés est un phénomène très ancien, qui ne se limite pas à l'homme mais se présente également dans le monde animal »).

³⁵³ « Je maintiens que toute population connue, quels que soient les principes de sélection, montre une grande variété de formes ; qu'il n'existe pas de race pure, et que le comportement est plus sévèrement contrôlé par l'environnement social et culturel que par son ascendance. »

Dans *La Preuve par neuf. Les révolutions de la pensée évolutionniste* (2009), Cédric Grimoult³⁵⁴ voit les remises en cause émerger dans la double décennie 1889-1909 avec les progrès de l'hérédité et la redécouverte des lois de Mendel. Il constate la profonde division des courants évolutionnistes en 1909 (Grimoult, 2009, p. 102). Notamment les généticiens, saltationnistes ou mutationnistes, rejettent le darwinisme et son gradualisme. Il voit la réconciliation entre ces deux approches à partir de 1918 sous l'action de trois généticiens, Ronald Fischer (1890-1962), John Haldane (1892-1964) et Sewall Wright (1889-1964). Il attribue « la grande synthèse » (1937-1950) à un quatuor, Theodosius Dobzhansky (1900-1975), généticien des populations, américain d'origine russe, Ernst Mayr (1904-2005), ornithologiste, américain d'origine allemande, George Gaylord Simpson (1902-1984), paléontologue américain et Julian Huxley (1887-1975), zoologiste britannique (Grimoult, 2009, p. 121-132). La date symbolique retenue est celle de 1942, qui correspond à la sortie d'*Evolution, the Modern Synthesis* de J. Huxley^{355,356}.

Ce contexte est peu propice à l'émergence d'une thèse explicative nouvelle qui aurait au contraire besoin d'une théorie solide et stabilisée. Le paradigme du conflit va cependant continuer à avoir des partisans dans un monde où l'eugénisme est largement partagé dans les grandes nations occidentales³⁵⁷ et où le racialisme continue d'exister dans certains discours anthropologiques comme celui de Madison Grant (1865-1937), médecin et chirurgien américain, eugéniste, qui écrit *The Passing of the Great Race or the Racial Basis of European History* (1916), ouvrage d'une grande notoriété³⁵⁸, ou plus tard et de façon plus belliqueuse dans les idéologies politiques.

L'ouvrage *The Evolution of War. A Study of Its Role in Early Societies* publié en 1929³⁵⁹ reprend peu ou prou le discours du paradigme du conflit. L'auteur en est Maurice Rea Davie (1893-1964), un sociologue canadien qui enseigne à l'université de Yale. Son discours est

³⁵⁴ Historien des sciences dont les travaux portent sur l'histoire de la biologie et de l'évolution.

³⁵⁵ Julian Huxley est le frère de l'écrivain Aldous Huxley (*Le Meilleur des mondes*) et le petit-fils de Thomas Huxley, darwinien combatif de la première heure.

³⁵⁶ En fait, la synthèse repose sur une série de livres : *Genetics and the Origin of Species* (1937) de Dobzhansky, *Systematic and the Origin of Species* (1942) de Mayr, *Tempo and Mode of Evolution* (1944) de Simpson.

³⁵⁷ Huxley, Haldane et Dobzhansky signent en 1939 *Le Manifeste des généticiens* qui est un appel à l'amélioration génétique de l'homme. Le texte « Social Biology and Population Improvement » est publié par *NATURE* (Crew, 1939).

³⁵⁸ Publié en français en 1926 chez Payot sous le titre de *Le Déclin de la grande race* et préfacé par Vacher de Lapouge.

³⁵⁹ Le livre paraît en français en 1931 chez Payot sous le titre *La Guerre dans les sociétés primitives* (trad. M. Gerin). Il faut souligner que ce livre est l'une des rares références de Pierre Clastres pour son article sur l'archéologie de la violence (voir [3^e partie, chap. 2, § 2.2.2.3](#)).

proche de celui de William Sumner³⁶⁰. Son modèle d'évolution est celui de Spencer et la guerre n'est qu'une conséquence de la compétition pour la vie :

« It is therefore the competition of life which makes war, and that is why war always has existed and, unless other means of adjustment are found, always will exist³⁶¹. » (Davie, 2003, p. 12)

La première phrase du livre, « From earliest times to the present, man has always fought and has always had weapons, both natural and artificial, with which to decide his conflicts³⁶² » (Davie, 2003, p. 1), affirme sans ambiguïté que la guerre correspond à un universel de l'humanité. Les principes du paradigme du conflit se retrouvent confirmés dans l'affirmation des bienfaits de la sélection :

« Perhaps the greatest influence of war has been its effect in producing societal selection. Evolution, in society as in the organic world, can come about only through the supplanting of inferior adaptations by superior ones, in short, through selection³⁶³. » (Davie, 2003, p. 229)

Cette sélection a le double effet bénéfique de favoriser « a hardy, vigorous energetic race » et de permettre la destruction des groupes les plus faibles.

Cette question des effets sélectifs de la guerre, eugéniques ou dysgéniques, est souvent abordée dans cette période. Vernon Lyman Kellogg (1867-1937), entomologue américain évolutionniste, écrit dans *Military Selection and Race Deterioration* :

« It would seem to be inevitable, in the light of the knowledge of the reality of race-modification by selection, that serious wars should lead to a racial deterioration in the population concerned³⁶⁴. » (Kellogg, 1916, p. 198)

Sir Arthur Keith (1866-1955), médecin, chirurgien et anthropologue, président du Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland donne une place particulière à la guerre dans sa réflexion évolutionnaire. Son œuvre couvre toute cette période depuis *The Antiquity of Man* (1915) à *Essays on Human Evolution* (1946). Il publie dans le numéro de décembre 1915 de la *Saint-Thomas's Hospital Gazette* un article intitulé « La guerre considérée comme un facteur de l'évolution des races ». Marcellin Boule (1841-1942) décide de faire « une traduction abrégée de ce travail, où la guerre est jugée par un anthropologiste et un biologiste » (Boule, 1916, p. 175).

³⁶⁰ Voir [1^{re} partie, chap. 1, § 1.3.2.2.](#)

³⁶¹ « C'est ainsi la compétition de la vie qui fait la guerre, et c'est pourquoi la guerre a toujours existé, et qu'elle existera toujours à moins que d'autres moyens d'ajustement ne soient trouvés. »

³⁶² « Des temps les plus anciens à aujourd'hui, l'homme a toujours combattu et a toujours eu des armes, à la fois naturelles et artificielles, avec lesquelles trancher ses conflits. »

³⁶³ « Peut-être la plus grande influence de la guerre réside dans ses effets de sélection sociale. L'évolution, dans la société comme dans le monde organique, peut simplement provenir par le remplacement d'adaptations inférieures par des supérieures, en résumé via la sélection. »

³⁶⁴ « Il semble inévitable, à la lumière des connaissances sur la réalité de la modification des races par la sélection, que les guerres sérieuses conduisent à une détérioration raciale dans la population concernée. »

Il rappelle l'évolution d'un débat depuis l'essai de Quatrefages sur *La Race prussienne*. « Cette discussion entre savants français et allemands » amène Keith à se « demander ce que la guerre peut avoir affaire avec l'évolution des races humaines. La guerre franco-allemande fut-elle une lutte de races ? » (Boule, 1916, p. 175). Boule croit décerner la conclusion de Keith :

« Donc, en considérant la guerre comme un facteur de l'évolution des races, l'auteur n'envisage pas la perte des meilleurs éléments des populations, car cette perte est facilement réparable, il veut-dire simplement que la guerre est un facteur qui, tout en unissant les éléments d'un peuple, isole celui-ci de ses voisins et réalise ainsi les conditions nécessaires pour amener la transformation d'un assemblage de peuples alliés en une véritable race humaine. » (Boule, 1916, p. 176)

Boule rapporte le texte de Keith sans toutefois y adhérer « car le mot race est employé dans un sens qui n'est pas tout à fait celui des naturalistes, pour lesquels une race est définie, avant tout, par un ensemble de caractères physiques » (Boule, 1916, p. 176).

Dans *Essays on Human Evolution* où Spencer est aussi présent que Darwin, Keith explicite son long cheminement pour remonter aux racines évolutionnaires du plus grand mal du monde moderne et justifie ainsi pourquoi il accorde à ce sujet une grande place (onze essais sur quarante). Il explique comment il en est venu à lier la guerre et l'évolution et affirme sa conviction que « war is indeed a factor, and a very powerful one, in the evolution of mankind » (Keith, 1946, p. 133). Dans le suivant « War, evolution and race », il montre comment sa réflexion puise chez Darwin et tente de remonter à la source des comportements guerriers humains :

« In this essay I have sought to trace war to two “complexes” which are instinctive inmates of every normal human brain. The inward activities of these complexes—the competitive complex and the enmity complex— make their outward manifestations in contest, in struggle, and ultimately in brutal war. These complexes are the essential parts of the machinery which has given the world its surviving tribes and races. War is the instrument of these complexes and is therefore evolutionary in origin and in nature. What I have said of war between tribes is also true of war between nations, for nations are in the scheme of evolution, the lineal successors of tribes³⁶⁵. » (Keith, 1946, p. 146)

Il poursuit sa recherche en faisant référence à la violence des primates puis dans les tribus primitives pour conclure à la continuité d'un long phénomène évolutionnaire :

³⁶⁵ « Dans cet essai, j'ai cherché à rattacher la guerre à deux “instincts” qui sont des composants de chaque cerveau humain. L'activité interne de ces instincts – celui de compétition et celui d'animosité – se manifeste à l'extérieur dans le conflit, la lutte et à la toute fin dans la guerre brutale. Ces comportements sont les éléments essentiels de la machinerie qui a donné au monde les tribus et races qui ont survécu. La guerre est l'instrument de ces instincts et est en conséquence évolutionnaire dans son origine et par nature. Ce que j'ai dit de la guerre entre tribus est également vrai de la guerre entre nations, car les nations sont dans le schéma de l'évolution, les descendants directs des tribus. »

« War has thus a long pedigree, and is part of an evolutionary complex —the enmity complex. Between the manifestations of this complex in a group of gorillas and those we have met with in a group of Australian aborigines are many missing stages—stages we must postulate, for we cannot hope to meet them in life. Between the warlike behaviour of an Australian tribe and that of a Maori tribe there are also many stages, but these we shall meet with when we come to survey the peoples of New Guinea and Melanesia. To pass from the Maori stage to that represented by war between modern nations is not difficult, for all intermediate stages are still to be found in diverse regions of the earth³⁶⁶. » (Keith, 1946, p. 159-160)

Il conclut ce livre par une « interprétation évolutionnaire » de la Seconde Guerre mondiale en comparant cette dernière à la Guerre du Péloponnèse, les deux étant des « evolutionary struggle » (Keith, 1946, p. 208).

Cette revue des thèses d'inspiration darwiniste marque ainsi peu de changement par rapport à la période précédente. Elles reprennent les thèmes de l'effet bénéfique de la sélection (tribu, race, nation), de la continuité de la violence animale, préhistorique et primitive, de l'ancienneté de la guerre. L'adhésion scientifique est faible. C'est la conséquence du prix que le monde a payé en vies humaines, souffrances et destruction, de la remise en cause de l'idée de progrès ainsi que de l'affaiblissement du darwinisme sur la période. En revanche, le questionnement sur le lien entre biologie et guerre demeure présent.

1.3.3. L'âge d'or des diffusionnistes

La vision diffusionniste propose une thèse explicative de la guerre en totale rupture avec toutes les thèses avancées jusque-là. Nous en trouvons l'argumentation dans les ouvrages des deux auteurs britanniques, Smith G. E.) et Perry déjà cités et qui appartiennent au courant extrême, celui qualifié d'hyperdiffusionnisme. Elle repose sur deux piliers qui sont le pacifisme naturel des peuples primitifs et l'invention de la guerre dans l'Égypte ancienne.

Les deux auteurs affirment explicitement l'existence de l'âge d'or, aussi bien Perry (1924, p. 196) que Smith G. E. :

³⁶⁶ « La guerre a ainsi une longue généalogie, et fait partie d'un système évolutionnaire – l'instinct d'animosité. Entre les manifestations de cet instinct dans un groupe de gorilles et celles que nous avons rencontrées dans un groupe d'Aborigènes australiens manquent plusieurs stades, que nous devons postuler, car nous ne pouvons pas espérer les rencontrer dans la vie. Entre le comportement guerrier d'une tribu australienne et celui d'une tribu Maori il y a aussi beaucoup de stades, mais ceux-là nous les trouverons quand nous étudierons les peuples de Nouvelle-Guinée et de Mélanésie. Pour passer du stade Maori à celui représenté par la guerre entre les nations modernes n'est pas difficile, car tous les stades intermédiaires peuvent encore être trouvés dans différentes régions de la terre. »

« Yet anthropologists have provided us with the most definite evidence that such a condition of affairs as the poets describe as the “Golden Age” did, in fact, exist³⁶⁷. » (Smith G. E., 1934, p. 180)

Dès 1917, Perry affirmait dans un article intitulé « The Peaceful Habits of Primitive Communities » que « warfare, immorality, vice, polygyny, slavery, and the subjection of women seem to be absent among hunting peoples in their pure state³⁶⁸ » (Perry, 1917, p. 44). L’argument est ethnographique et s’appuie sur les nombreux exemples de sociétés contemporaines, les Veddas de Ceylan, les Semang de la péninsule malaise, les Punan de Bornéo, les Kubu de Sumatra, les Eskimos, etc. La conclusion est que le chasseur-cueilleur est pacifique :

« The inference is that hunting peoples not only have a standard type of culture, but they possess also an uniform mode of behaviour which is associated with it more or less intimately. And the evidence gives us no reason to believe that hunting peoples, as a whole, have ever been anything but peaceful³⁶⁹. » (Perry, 1917, p. 43)

Le comparatif est établi avec l’état des *food gatherers* préhistoriques en Europe (Perry, 1924, p. 195). Il reste donc à fixer quand et comment l’homme sort de son « original Arcadian manner of living³⁷⁰ » (Smith G. E., 1934, p. 190) :

« warfare has developed as an accidental excrescence. Warfare has grown like a parasitic plant, until it now threatens to destroy the host on which it lives³⁷¹. » (Perry, 1924, p. 3)

Le point origine, en conformité avec la thèse des hyperdiffusionnistes, se trouve en Égypte à un moment bien déterminé :

« When historical times in the Ancient East are considered, it can be shown that mankind underwent a gradual process of education in warfare. The earliest accounts of fighting in Egypt are those connected with the Followers of Horus, who were at the end of the pre-dynastic period the rulers of Egypt, and one of whom founded the united kingdom and began the Dynastic Age, thus producing a lasting enmity between Upper and Lower Egypt³⁷². » (Perry, 1924, p. 196)

³⁶⁷ « Cependant les anthropologues nous ont fourni la preuve la plus absolue que la situation telle que les poètes décrivent comme l’“Âge d’or” a bien existé. »

³⁶⁸ « Les coutumes pacifiques des communautés primitives » ; « la guerre, l’immoralité, le vice, la polygynie, l’esclavage, et la sujétion des femmes semblent être absents parmi les peuples de purs chasseurs ».

³⁶⁹ « L’inférence est que les peuples de chasseurs ont non seulement un type standard de culture, mais possèdent également un mode de comportement uniforme qui lui est associé plus ou moins intimement. Et les preuves ne nous donnent aucune raison de croire que les peuples de chasseurs, dans leur ensemble, ont jamais été autrement que pacifiques. »

³⁷⁰ Son « mode de vie arcadien originel ».

³⁷¹ « La guerre s’est développée comme une excroissance accidentelle. Elle a crû comme une plante parasite, jusqu’à menacer maintenant de détruire l’hôte qui l’héberge. »

³⁷² « Quand les temps historiques de l’Est ancien sont regardés, il peut être montré que l’humanité passa par un processus graduel d’éducation à la guerre. Les plus anciens récits de combat en Égypte sont ceux connectés avec les “Adeptes d’Horus”, qui étaient à la fin de la période prédynastique les maîtres de l’Égypte, et dont

Cette thèse explicative constitue donc un retournement complet par rapport aux idées passées. La guerre n'est plus une activité ancienne ou inhérente à la nature de l'homme. L'âge d'or a existé au Paléolithique. C'est la civilisation, qui commence avec l'agriculture et dont le point et le moment origine sont identifiés dans l'Égypte ancienne, qui fait émerger ce comportement.

1.3.4. Le retournement des idées

Cette thèse diffusionniste va être rejetée massivement, sans doute parce qu'elle apportait une rupture importante en rejetant l'idée d'ancienneté de la guerre mais également par les incohérences mises en évidence dans la doctrine de diffusion de la culture à partir du point unique de l'ancienne Égypte et dénoncées dans *Culture, The Diffusion Controversy*.

Effondrement de l'évolutionnisme, effacement du darwinisme et du paradigme du conflit, faible crédibilité de la thèse diffusionniste laissent un vide idéologique qui va permettre un retournement des idées. Nous regroupons sous cette appellation un ensemble d'articles ou d'ouvrage écrits sur les onze années 1939-1949. Les auteurs sont anglo-saxons. Ils sont historiens militaires, préhistoriens ou anthropologues, culturalistes et fonctionnalistes. Ces textes ne sont pas liés entre eux et ne proposent pas une thèse explicative consensuelle. Mais les idées avancées contestent l'ordre établi, notamment l'idée de l'ancienneté de la guerre et proposent une nouvelle vision de la bellicosité des sociétés primitives. La cristallisation en une thèse explicative se fera dans la période suivante. Nous mettons également en évidence que l'évènement-guerre, la Seconde Guerre mondiale, est la source de cette production. Nous présentons ces textes, non pas dans un ordre chronologique, mais dans celui de l'articulation des idées.

1.3.4.1. La guerre est une invention

Cette première idée est fondatrice. La guerre n'est pas une réponse à une contrainte naturelle, c'est une invention humaine. Le titre de l'article de Margaret Mead en est l'expression la plus explicite : « War is only an invention, not a biological necessity » (Mead, 1940). Mead³⁷³ acquière une grande notoriété par ses études sur les différences entre les

l'un d'entre eux fonda le royaume uni et initia l'Âge dynastique, déclenchant ainsi une inimitié durable entre la Haute et la Basse Égypte. »

³⁷³ Mead fait des études de psychologie et d'anthropologie et est formée par Franz Boas. Elle séjourne aux Samoa en 1925, dans les îles de l'Amirauté en 1928-1929, en Nouvelle-Guinée de 1931 à 1933. Elle épouse Grégory Bateson avec qui elle poursuit ses travaux sur le terrain. Les ouvrages qui la firent connaître sont *Coming of Age in Samoa. A psychological study of primitive youth for Western civilisation* (1927) et *Growing*

sexes, avec notamment *Coming of Age in Samoa* (1928). Elle est proche de son amie Ruth Benedict, auteur de *Patterns of Culture* (1934). Toutes deux sont disciples de F. Boas.

La démonstration de Mead repose sur l'élimination des deux seules autres explications possibles de l'existence de la guerre par des contre-exemples. Ce n'est pas une nécessité biologique puisque certains peuples (les Eskimos) ne connaissent pas la guerre. Ce n'est pas une conséquence des structures sociales puisque certains peuples qui ont un « exceedingly low level of society³⁷⁴ » (Mead, 1940, p. 2), comme les Andamans, connaissent la guerre. Les peuples qui font la guerre sont simplement ceux qui disposent de l'invention, qu'ils l'aient inventée ou qu'ils en aient hérité. De toutes façons, il n'est pas possible de désapprendre l'invention ou alors il faut la remplacer par quelque chose d'autre.

La thèse de la base biologique des comportements est écartée car des peuples biologiquement proches peuvent avoir des cultures différentes. Mead et Benedict rejettent en des termes similaires une origine « biologique » pour la culture, donc pour la guerre : le titre de l'article de Mead conforte l'affirmation répétée de Benedict dans : « Culture is not a biological transmitted complex [...] The human cultural heritage, for better or for worse, is not biologically transmitted³⁷⁵ » (Benedict, 2005, p. 14).

Certains grands thèmes caractérisent les spécificités des cultures comme l'adolescence, la perception de la mort. La guerre est un de ces grands thèmes où la diversité des cultures s'exprime. Parmi les grandes options ouvertes et structurantes, Benedict propose dans *Pattern of Culture* deux grandes visions des civilisations, la vision apollonienne d'un cosmos équilibré (exemple des Pueblos du Mexique) et la vision dionysiaque qui porte vers l'excès et le conflit (exemple des Indiens du Nord-Ouest). Le caractère guerrier se situe dans le deuxième type de culture.

Cette première idée de la guerre résultant d'une invention humaine est décisive. Elle n'est pas totalement nouvelle puisque les diffusionnistes ont avancé une hypothèse similaire. L'hypothèse culturaliste est plus solide car elle repose sur une analyse comparative des peuples primitifs sans affirmer un pacifisme de principe. Elle fournit l'argumentaire antithétique de la guerre-nature, même si elle laisse ouvertes les questions du quand et du comment cette invention a lieu.

up in New Guinea. A comparative study of primitive education (1930). Elle publie également *An Anthropologist at Work. Writings of Ruth Benedict* (1959), recueil de textes de son amie Benedict.

³⁷⁴ Un « niveau de société particulièrement bas ».

³⁷⁵ « La culture n'est pas un complexe biologiquement transmis... L'héritage culturel humain, pour le meilleur ou pour le pire, n'est pas transmis biologiquement. »

1.3.4.2. Un jeu guerrier et une violence supportable

La deuxième idée se décompose en deux éléments. Elle repose sur l'observation que les affrontements des tribus primitives sont peu meurtriers. Ce résultat s'explique par le fait qu'ils relèvent de la pratique rituelle ou du jeu sportif. Par ailleurs, même quand ces jeux provoquent des morts, les pertes restent à un niveau supportable pour des petites sociétés simples et autonomes.

C'est Benedict qui exprime cette idée dans « The natural history of War », un manuscrit de 1939 et publié par Mead dans *Writings of Ruth Benedict. An Anthropologist at Work* (1959). Le sujet de la guerre revient souvent chez Benedict³⁷⁶. Elle constate que rien n'a été fait depuis la Première Guerre mondiale et que « it was better to admit that we were trapped in a world on its way to destruction³⁷⁷ » (Benedict, 1959, p. 369³⁷⁸). Elle appelle à un contrôle de la guerre construit sur « a natural history of war » (Benedict, 1959, p. 370). Sa pensée est une réponse à une urgence anthropologique face à la menace de destruction de l'humanité que fait planer la guerre.

Si elle reconnaît l'existence de comportements meurtriers et cruels chez certains peuples, elle affirme l'existence d'une « socially nonlethal species of war³⁷⁹ » (Benedict, 1959, p. 373). Elle prend l'exemple des tribus indiennes d'Amérique du Nord, qui « like a boy scout to-day³⁸⁰ » (Benedict, 1959, p. 373), pratiquent la chasse aux trophées, sans chercher à soumettre ou conquérir. L'argument de la guerre comme jeu était déjà avancé par Benedict dans *Pattern of Culture* (1934) « Their war was a game in which each individual amassed counts. These counts were for cutting loose a picketed horse, or touching an enemy, or taking a scalp³⁸¹ » (Benedict, 2005, p. 98).

Benedict distingue les guerres qui détruisent des civilisations de celles qui ne conduisent pas à ce résultat (Benedict, 1959, p. 374), lesquelles sont socialement supportables. Elle oppose la guerre moderne de conquête à ce type de guerre qui se rencontre communément chez les peuples primitifs, dont les sociétés se caractérisent par leur indépendance et leur

³⁷⁶ Elle écrit quelques années plus tard en pleine guerre du Pacifique, *Le Chrysanthème et le Sabre*, livre sur la culture japonaise (et notamment leur culture de la guerre), qui répondait à une commande de l'Office of War Information des États-Unis.

³⁷⁷ « Il valait mieux admettre que nous étions piégés dans un monde en marche vers sa destruction. »

³⁷⁸ Le document est écrit en 1939.

³⁷⁹ « des formes de guerre socialement non létales ».

³⁸⁰ « comme un boy-scout aujourd'hui ».

³⁸¹ « Leur guerre était un jeu dans lequel chaque individu cumule des points. Ces points étaient gagnés en relâchant un cheval attaché, en touchant un ennemi ou en prenant un scalp. »

autonomie. En résumé, la guerre socialement non létale ne signifie pas l'absence de violence mais reste compatible avec la survie des sociétés et de leurs modes de vie.

1.3.4.3. La variante Malinowski

Malinowski s'intéresse tardivement, comme nous l'avons vu, au sujet de la guerre avec la montée du nazisme en Allemagne et l'approche de la Seconde Guerre mondiale. Nous regardons ici deux articles de 1941 qui y sont consacrés : « An Anthropological Analysis of War » (1941a) et « War —Past, Present, and Future » (1941b).

Dans le premier, Malinowski renvoie dos à dos les diffusionnistes et leur âge d'or et les partisans d'une origine biologique de la guerre, ces deux approches anthropologiques ayant fait plus de mal que de bien. Fonctionnaliste, il part d'un préalable fondamentalement différent de celui des culturalistes. Il voit la guerre comme une fonction qui répond à un besoin, « such protection against external enemies and dangers, physical, animal, or human ³⁸² » (Malinowski, 1944, p. 37) mais arrive à des résultats proches des culturalistes Benedict et Mead quant à la caractérisation de la guerre.

Tout d'abord, les instincts d'agression étant générés par des sentiments, cela lui permet d'en écarter l'origine biologique et de montrer le fondement purement culturel des actes de violence : « That such culturally defined sentiments can lead, and do lead, to acts of violence, simply means that acts of violence are culturally, not biologically, determined³⁸³ » (Malinowski, 1941a, p. 527). Il enchaîne avec l'absence de lien direct entre agressivité et guerre car c'est la société qui collectivise l'agressivité en guerre avec deux concepts qui distinguent les types d'entités sociétales, celui de *Tribe nation* et *Tribe state*. À cette démonstration par les mécanismes, il ajoute une preuve :

« Especially important in a theoretical discussion of whether war can be controlled and ultimately abolished, is the recognition that war is not biologically founded. The fact that its occurrence cannot be traced to the earliest beginnings of human culture is significant. Obviously, if war were necessary to human evolution; if it were something without which human groups have to decay and by which they advance; then war could not be absent from the earliest stages, in which the actual birth of cultural realities took place under the greatest strains and against the heaviest odds³⁸⁴. » (Malinowski, 1941a, p. 542)

³⁸² « telle protection contre des ennemis extérieurs et des dangers physiques, animaux ou humains ».

³⁸³ « Que des sentiments ainsi culturellement définis peuvent mener, et mènent effectivement, à des actes de violence signifie simplement que les actes de violence sont culturellement, non biologiquement, déterminés. »

³⁸⁴ « Particulièrement importante dans la discussion théorique sur le fait de savoir si la guerre peut être contrôlée et finalement abolie, est la reconnaissance que la guerre n'est pas fondée au plan biologique. Le fait que son occurrence ne peut être retracée jusqu'aux tout débuts de la culture humaine est significatif. Évidemment, si la guerre était nécessaire à l'évolution humaine ; si elle était quelque chose sans laquelle les groupes humains devaient dégénérer et par laquelle ils avancent ; alors la guerre ne pourrait pas être absente des premiers âges,

Il décrit par ailleurs les six formes d'agressions existantes, du comportement criminel jusqu'à la guerre, laquelle peut prendre deux formes, d'une part la guerre nationaliste (rapprochement de la *Tribe nation* et du *Tribe state*) et d'autre part la guerre entre entités culturelles différentes. Il exclut du champ guerrier l'expédition de pillage avec prise de butins et d'esclaves ainsi que ce qu'il qualifie – lui-aussi – de *man-hunting sport*³⁸⁵ recouvrant la chasse aux trophées, le cannibalisme et les sacrifices humains (Malinowski, 1941a, p. 541).

Le deuxième article reprend une partie des éléments du premier mais insiste sur le message politique et la menace que le totalitarisme « black or red, brown or yellow » fait peser sur la culture :

« Thus, the end of totalitarianism, in so far as it gradually saps all the resources of culture and destroys its structure, is diametrically opposed and completely incompatible with the constitution of human societies for the normal, peaceful business of producing, maintaining, and transmitting wealth, solidarity, reason, and conscience, all of which are the real indices and values of civilization³⁸⁶. » (Malinowski, 1941b, p. 30)

Malinowski rejoint donc Benedict et Mead sur les deux points principaux. Tout d'abord la guerre n'a pas d'origine biologique et est une invention humaine. Il distingue lui-aussi entre les différentes pratiques de violence collective avec d'un côté la guerre et de l'autre des formes plus ou moins acceptables. En revanche, la définition de la ligne de partage diffère. Pour Malinowski, la guerre correspond à une activité assez précisément définie, soit la guerre entre entités de cultures différentes soit la guerre nationaliste alors que pour les culturalistes, la frontière est fixée par la destruction de culture. Mais les formes (pillage, trophées) que Malinowski ne classe pas dans le domaine de la guerre peuvent se rapprocher du concept de Benedict de guerre socialement supportable. Les deux anthropologues assument cette expression de jeu sportif, si forte de sens en ce qu'elle minimise le côté meurtrier de ces activités et dédramatise les enjeux.

1.3.4.4. La vraie guerre

De ces discours anthropologiques apparaît donc une dichotomie entre la guerre et d'autres formes de violence collective qui seraient moins graves pour les sociétés qui les pratiquent.

dans lesquels la naissance des réalités culturelles prit place sous la plus forte contrainte et malgré les lourds aléas. »

³⁸⁵ « Chasse à l'homme sportive ».

³⁸⁶ « Ainsi, la fin du totalitarisme, en ce qu'il sape toutes les ressources de la culture et détruit sa structure, est diamétralement opposé et complètement incompatible avec la constitution de sociétés humaines pour l'activité normale et pacifique en vue de produire, maintenir et transmettre richesse, solidarité, raison et conscience, qui, toutes, sont les indices et valeurs réels de la civilisation. »

Le glissement est facile pour opposer une « vraie guerre » à quelque chose qui ne le serait pas, et qui désignerait la violence collective observée dans les sociétés primitives, en bref la guerre primitive.

L'expression est créée par Harry Turney-High. Ce militaire réserviste actif, ayant servi pendant la Seconde Guerre mondiale, est professeur d'anthropologie à l'université de Caroline du Nord où il mène des travaux sur les Indiens du Montana (Keeley, 2009, p. 37). Son ouvrage *Primitive War, its Practice and Concepts* (1949)³⁸⁷ constitue « la seule véritable synthèse anthropologique sur ce sujet » (Keeley, 2009, p. 37). Il établit ce qui distingue la guerre moderne pratiquée par les États civilisés de la violence collective des sociétés primitives. Il qualifie la première de *true war* et introduit le concept « d'horizon militaire » qui délimite la vraie guerre :

« The military horizon depends, then, not upon the adequacy of weapons but the adequacy of team work, organization, and command working along certain simple principles³⁸⁸. » (Turney-High, 1971, p. 23)

Il voit dans l'invention de la tactique le seuil qui sépare « true war from submilitary combat³⁸⁹ » (Turney-High, 1971, p. 30). Les éléments qui caractérisent l'horizon militaire ne tiennent donc pas au niveau des pertes mais sont organisationnels : les opérations tactiques, le commandement et le contrôle, la capacité à conduire une campagne, la clarté des motifs, la logistique. Il constate sans surprise que : « Very few nonliterate tribes have been able to meet these conditions³⁹⁰ » (Turney-High, 1971, p. 30).

Ayant établi cette ligne de démarcation, il décrit la guerre primitive qui se trouve ainsi caractérisée par ce qu'elle n'est pas par rapport à la vraie guerre. Par exemple : « a mark of primivity in war, as has been noted, is a weak command function³⁹¹ » (Turney-High, 1971, p. 75), d'où un guerrier primitif qui refuse la discipline ; ou encore « The Siouan tribes could not comprehend strategy or campaigning³⁹² » (Turney-High, 1971, p. 126).

Enfin Turney-High réaffirme, lui-aussi, la bénignité des affrontements primitifs : exercices athlétiques plus que militaires où les morts sont rares (Turney-High, 1971, p. 167-168). Les motivations des guerriers sont d'ailleurs majoritairement individuelles. Le guerrier primitif recherche d'abord la gloire personnelle, moins l'efficacité et la victoire.

³⁸⁷ Turney-High avait publié en 1942 *The Practice of Primitive War* (Montana State University) qui correspond à la première partie de *Primitive War*. Cf. William N. Fenton, 1950.

³⁸⁸ « L'horizon militaire dépend, alors, non sur l'adéquation des armes mais sur l'adéquation du travail d'équipe, de l'organisation et du commandement fonctionnant selon certains principes simples. »

³⁸⁹ Qui sépare « la vraie guerre du combat sous-militaire ».

³⁹⁰ « Très peu de tribus illettrées ont été capables de satisfaire ces conditions. »

³⁹¹ « Une marque de la primitivité dans la guerre, comme il a été noté, est un commandement faible. »

³⁹² « Les tribus Sioux ne pouvaient pas comprendre la stratégie ou la conduite de campagne. »

On peut reprocher à Turney-High une démonstration un peu circulaire : la vraie guerre repose sur le modèle occidental de la guerre³⁹³ devenu le modèle dominant dans le monde car étant celui des puissances qui se sont imposées par la force depuis cinq siècles. La guerre primitive qu'il définit en négatif, par ce qui lui manque du modèle, s'avère inférieure en efficacité et reflète évidemment l'infériorité organisationnelle et guerrière des peuples primitifs. La guerre étant une confrontation, définir la vraie guerre par une efficacité supérieure entraîne que la vraie guerre d'aujourd'hui risque de ne plus être la vraie guerre de demain si quelqu'un met en œuvre un autre mode encore plus efficace (l'arme nucléaire ou la guerre spatiale par exemple).

Keeley qui déconstruit ce concept de vraie guerre mettra en cause également Quincy Wright. Professeur de droit international à l'université de Chicago, il publie en 1942 *A Study of War*. L'ouvrage s'installe comme un grand classique et est réédité en 1965. Raymond Aron (1905-1983) dans *Paix et Guerre entre les nations* (Calmann-Lévy, huit éditions de 1962 à 1984) y fait référence à de multiples reprises. André Corvisier (1918-2014), dans *La Guerre. Essais historiques* (Perrin, 1995), le classe parmi les « quelques grands noms » aux « ouvrages qui restent, encore aujourd'hui, des références obligées » (Corvisier, 2005, p. 4). Hervé Coutau-Bégarie (1956-2012) parle de « maître-livre » dans son *Traité de stratégie* (Coutau-Bégarie, 2011, p. 47). Dans cette œuvre monumentale de plus de 1 600 pages consacrées à la guerre en général et plus particulièrement à la guerre moderne, l'auteur accorde une place significative à la guerre primitive. Il la distingue de la guerre civilisée tant dans sa finalité que dans ses effets. Il fait un lien direct entre bellicosité et complexité sociétale « Thus, the more primitive the people, the less warlike it tends to be³⁹⁴ » (Wright, 1965, p. 68), mais surtout postule que la guerre prend une toute autre dimension :

« To summarize, it appears that, as general culture advances, the size of the fighting group tends to increase; the warrior class tends to become more specialized; missile weapons tend to be superseded by piercing or striking weapons; discipline and morale tend to increase; and the battle of pounce and retreat tends to give way to the battle of mass attack and maneuver. With these changes, the casualties and destructiveness of war tend to become greater³⁹⁵. » (Wright, 1965, p. 85)

³⁹³ Le modèle occidental de la guerre fera l'objet en 1989 d'un ouvrage de référence, *The Western Way of War. Infantry Battle in Classical Greece*, de Victor Davis Hanson, historien militaire spécialiste du monde grec antique.

³⁹⁴ « Ainsi plus primitifs sont les peuples, moins belliqueux sont-ils. »

³⁹⁵ « Pour résumer, il apparaît que, quand la culture générale avance, la taille du groupe combattant tend à augmenter ; la classe guerrière tend à devenir plus spécialisée ; les armes de jet tendent à être remplacées par des armes de choc et de perforation ; la discipline et le moral tendent à s'accroître ; et la bataille d'assaut et retraite tend à laisser la place à la bataille de manœuvre et d'attaque de masse. Avec ces changements, les blessés et les destructions de la guerre tendent à devenir plus grands. »

Keeley résumera la notion de vraie guerre qui apparaît au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ainsi : « En résumé, la lutte armée dans les sociétés primitives est une activité désordonnée, inefficace, “non professionnelle” et marquée du sceau de l’amateurisme³⁹⁶. » (Keeley, 2002, p. 40). Il extrapole un peu la pensée de Wright, caricature celle de Turney-High et semble ignorer les travaux de Benedict, Mead ou Malinowski qui précédaient le concept de vraie guerre. Mais le constat est bien que l’idée d’une faible bellicosité des peuples primitifs, autrefois considérés comme féroces et bagarreurs, s’installe en une dizaine d’années et devient largement dominante. Par rapport aux diffusionnistes qui soutenaient le pacifisme des collecteurs, l’idée apparaît plus solide. Elle bénéficie de la crédibilité d’anthropologues qui ont vécu dans les sociétés primitives, même si Mead et Benedict seront critiquées sur ce point. Elle rallie des anthropologues de différentes écoles (culturalisme et fonctionnalisme). Elle est de plus renforcée par la connaissance de spécialistes de la guerre moderne (Wright et Turney-High). Elle apparaît ainsi beaucoup plus argumentée au plan théorique et pratique.

1.3.4.5. La guerre comme conséquence de la révolution néolithique

Childe publie l’article « War in prehistoric societies » en 1941, texte qui précède la sortie de son maître ouvrage, *What Happened in History*, lequel reprend les arguments de 1941 sur ce point particulier de la guerre. Childe, lui-aussi, récuse la thèse du bon sauvage avancée par les diffusionnistes qu’il qualifie de « large assumption incapable of scientific demonstration³⁹⁷ » (Childe, 1941, p. 126). Il souligne l’avantage de l’approche archéologique qui s’appuie sur des traces réelles. Il voit d’abord et principalement, les armes (mais comment distinguer une arme de chasse d’une arme de guerre ?) et les fortifications³⁹⁸ (Childe, 1941, p. 127). Il ajoute ensuite le cannibalisme qui constitue un motif de guerre et les scènes de combat des peintures du Levant espagnol (Childe, 1941, p. 130). Il les place à la fin du Paléolithique, en ralliant ainsi une sorte de consensus majoritaire (« most authorities »). Pour expliciter son choix, il renvoie en note à Hugo Obermaier (1877-1946) et Henri Breuil. De ces preuves, il retient que la guerre a pu exister au Paléolithique³⁹⁹ mais de façon marginale et que : « After the neolithic revolution the evidence is rather more explicit, at least in Europe north of the Alps. » (Childe, 1941, p. 130). Son argumentation est

³⁹⁶ Dans la version originale, Keeley utilise le terme « unserious ». Il est traduit dans la version française par « marquée par le sceau de l’amateurisme », ce qui apparaît comme un glissement de sens.

³⁹⁷ « de grande supposition scientifiquement indémontrable ».

³⁹⁸ L’expression anglaise de Childe est « defensive constructions ».

³⁹⁹ Concernant la question de la datation de ces peintures, voir [cette partie, chap. 2, § 2.2.1.3.](#)

donc essentiellement archéologique⁴⁰⁰. C'est la première fois qu'une thèse explicative s'articule ainsi dans le monde anglo-saxon où ce sont généralement les dimensions ethnologique ou évolutionnaire qui sont privilégiées. Plus remarquable, c'est la première fois que les peintures du Levant sont utilisées comme preuve de la guerre.

Il faut revenir à la révolution néolithique de Childe, que nous avons présentée précédemment⁴⁰¹, pour trouver les origines de la guerre. Le fondement en est la nécessité générale de changer de modèle économique :

« The escape of the impasse of savagery was an economic and scientific revolution that made the participants active partner with nature instead of parasite on nature⁴⁰². » (Childe, 1941, p. 48)

La première étape, agricole, qui « permet de distinguer les barbares des sauvages » (Childe, 1963, p. 72), repose sur la terre qui constitue une ressource limitée, ce qui conduit à la compétition entre les deux populations (Childe, 1963, p. 93) de collecteurs et de producteurs. Elle tourne à l'avantage des néolithiques qui s'approprient les terres par la force :

« In practice, of course, food-producers expanded at the expense of the food gatherers. And the latter did not always submit passively to expulsion or extinction. [...] It is no accident that the latest village of Köln-Lindenthal was defended by elaborate fortifications and that weapons were buried in contemporary graves⁴⁰³. » (Childe, 1941, p. 67)

Childe avance donc une thèse proposant causalité, temporalité et modalités pour l'émergence de la guerre. La nécessité économique pour les sociétés paléolithiques fournit la cause ultime, et la rivalité pour la terre, motivation essentielle sinon unique de la guerre, constitue la cause proximale (Childe, 1941, p. 132). Dans le temps, cette émergence commence puis se poursuit au Néolithique. L'Europe et le Moyen-Orient offrent deux théâtres différents de l'application de la théorie. Dans l'Europe agricole, le modèle voit simplement la guerre pour la terre et l'avancée des Néolithiques au détriment des collecteurs (Childe, 1941, p. 130-131). Au Moyen-Orient, une étape intermédiaire, conséquence de la rareté des terres, intervient avec la révolution de la cité puis des empires (Sumer, Akkad), phase qui ne freine nullement la bellicosité (Childe, 1941, p. 135).

⁴⁰⁰ Hormis quelques références à *The Material Culture and Social Institutions of the Simpler Peoples: an Essay in Correlation* (1930) de L. T. Hobhouse, G. C. Wheeler, and M. Ginsberg.

⁴⁰¹ Voir [ce chapitre](#), § 1.1.1.3.

⁴⁰² « La sortie de l'impasse de la sauvagerie était une révolution économique et scientifique qui faisait des participants des partenaires actifs de la nature au lieu de parasites vivant sur la nature. »

⁴⁰³ « En pratique, évidemment, les producteurs s'agrandirent aux dépens des collecteurs. Et ces derniers ne se sont pas toujours soumis passivement à l'expulsion ou l'extinction [...] Ce n'est pas un hasard si le dernier village de Köln-Lindenthal était défendu par des fortifications élaborées et que des armes étaient enterrées dans les tombes. »

Childe est donc le premier à proposer une thèse explicative de l'apparition de la guerre au Néolithique où il décrit les motivations et qu'il illustre d'une chronologie différenciée entre l'Europe et le Moyen-Orient. Dans cette thèse, la guerre ne se réduit pas à une simple conséquence d'une compétition sur les ressources mais constitue une des forces du changement socio-économique qui se déroule dans ces aires culturelles sur des millénaires. Enfin la démonstration s'appuie principalement sur la source archéologique, sans recours à la source ethnographique⁴⁰⁴.

Ce que nous avons appelé le retournement des idées comprend donc un certain nombre de textes rédigés entre 1939 (« a natural history of war » de Benedict) et 1949 (*Primitive War* de Turney-High). Le groupe que constituent ces auteurs est hétérogène : trois anthropologues sociaux (deux culturalistes, un fonctionnaliste), un historien de la guerre, un préhistorien et un anthropologue spécialiste de la guerre primitive. Hors le duo Benedict-Mead, les références mutuelles sont assez rares. Childe ou Malinowski ne citent pas l'article de Mead (qui est antérieur aux leurs). Turney-High le dernier en date, cite brièvement Malinowski, Mead et Childe mais ignore Benedict et Wright. Ce corpus d'idée ne constitue pas encore une thèse en 1949. Il n'en offre pas moins les bases d'une remise en cause des thèses passées sur deux plans. Tout d'abord, la vision de la guerre primitive est renversée. L'interprétation de la documentation a en effet montré que cela correspond à une activité qui a sa rationalité, qu'elle ne peut être réduite à l'expression d'une sauvagerie primaire. Bien plus, elle paraît contrainte dans des limites qui modèrent ses conséquences. Ensuite, la double idée d'une guerre ancienne, parce que conséquence d'un long héritage biologique, laisse la place à celle d'un comportement strictement culturel, résultat d'une invention dont l'homme a la pleine responsabilité. Childe avance une thèse explicative dont les arguments sont archéologiques. La révolution néolithique est ainsi proposée comme « le » moment de l'invention. La synthèse de ces idées, c'est-à-dire la reconnaissance de leur comptabilité et du corpus cohérent qu'elles constituent, va intervenir dans les vingt ans qui suivent et constituer une thèse explicative solide et dominante pendant un demi-siècle.

⁴⁰⁴ Childe n'utilise dans son argumentation qu'à deux reprises les sauvages modernes : une première fois pour dire que les « surviving savages » (Childe, 1941, p. 126) seraient plutôt pacifiques et une deuxième fois pour mentionner le cannibalisme comme un motif de guerre reconnu chez les « modern savages » (Childe, 1941, p. 130).

1.4. Conclusion

Cette période 1914-1949 marque une grande évolution pour l'approche de la guerre préhistorique. Le contexte anthropologique change. Une théorie dominante, l'évolutionnisme, laisse place à plusieurs courants de pensée, culturalisme, fonctionnalisme, diffusionnisme. Les évènements guerriers encadrent la période. La Grande Guerre provoque un rejet massif du phénomène, lequel n'empêche pas son retour.

La documentation de la guerre fournit son lot de connaissances. Le registre archéologique est marqué par la découverte d'armes en bois (arc, épieu) qui repousse la limite chronologique à 400 ka, l'arrivée de la preuve pariétale et quelques traces de violence collective. Mais le lien avec la guerre reste toujours faiblement argumenté.

La source ethnographique continue à être abondante. Les monographies se multiplient en Amérique et en Australie. Le continent africain se découvre. Les travaux de Murdock élargissent le champ des connaissances à l'ensemble du monde exploré.

Les thèses explicatives semblent en panne. L'évolutionnisme est récusé. Le paradigme du conflit a souffert de la crise du darwinisme et se raréfie dans le monde anthropologique. L'âge d'or des diffusionnistes ne convainc pas du fait des invraisemblances de leur théorie générale.

Le paysage général de la réflexion se modifie légèrement ([planche 2.2, fig. 1](#)). La dimension préhistorique contribue faiblement au débat à l'exception notable de Childe qui avance en fin de période une thèse explicative cohérente avec sa vision de la révolution Néolithique. La dimension évolutionnaire s'efface temporairement. La démarche actualiste trouve avec Wright un développement majeur. La dimension ethnologique est presque hégémonique. Les anthropologues sociaux, culturalistes ou fonctionnalistes, s'emparent du sujet guerre, poussés notamment par la crainte que fait peser le phénomène sur l'humanité, et avancent un corpus novateur de réflexions sur la guerre primitive.

CHAPITRE 2.

L'anthropologie française sous le choc de la Grande Guerre se divise entre préhistoire et ethnologie

Sur cette période allant de la Première Guerre mondiale au lendemain de la Seconde, la France anthropologique est d'abord marquée par une réaction émotionnelle vis-à-vis de l'idée de guerre. Puis la science reprend son cours mais un cours profondément modifié. Une nouvelle génération de préhistoriens, avec comme figure de proue l'abbé Breuil, a pris le pouvoir. Une nouvelle ethnologie s'installe. Nous suivons leurs cheminements dans le parcours de la documentation de la guerre préhistorique puis dans l'élaboration des thèses explicatives. Nous mettons en évidence l'écartèlement de l'anthropologie française entre une préhistoire en perte de vitesse et une ethnologie en plein essor, la première qui semble fuir le sujet de la guerre préhistorique et l'autre qui s'empare de celui de la guerre primitive.

2.1. La France anthropologique et préhistorienne sous le choc de la Grande Guerre

Le choc de la Grande Guerre se fait sentir dans tous les domaines de la vie du pays. Nous nous intéressons à son influence sur le secteur scientifique et plus particulièrement l'anthropologie dans ses différentes composantes.

2.1.1. Du patriotisme au pacifisme

L'adhésion et la cohésion de la population française à l'effort de guerre se traduit dans « Le front patriotique » (Hagemann, 2018, p. 157-174). L'engagement des intellectuels dans la Grande Guerre est notable. Il se manifeste dans leurs travaux ou leurs écrits comme le décrit l'ouvrage *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)* :

« Bien plus encore que l'affaire Dreyfus, la Première Guerre mondiale pesa sur les comportements quotidiens des artistes, des écrivains et des universitaires. [...]

La nation en guerre ne devait-elle pas exiger de ses clercs la fin des “fantaisies” d’autrefois ? [...] La fonction productive était désormais toute consacrée à la défense du pays menacé. La fonction spirituelle devait suivre ce bel exemple. » (Prochasson et Rasmussen, 1996, p. 169)

Engagés dans la « tranchée civile⁴⁰⁵ », « les philosophes les plus respectables mirent la philosophie au service de la nation comme les prêtres de part et d’autre, nationalisaient Dieu » (Prochasson et Rasmussen, 1996, p. 192).

Nombreux sont ceux qui affichent leur volonté d’assumer leurs responsabilités de combattants. Émile-Auguste Chartier, dit Alain (1868-1951), par exemple, philosophe et pacifiste, demande à 46 ans une affectation militaire et sert dans les transmissions dans un régiment d’artillerie. Cet engagement collectif a pour conséquence la mort d’écrivains célèbres (Alain Fournier (1886-1914), Charles Péguy (1873-1914), Guillaume Apollinaire⁴⁰⁶ (1880-1918)). D’autres ramènent des ouvrages-témoignages : *Ceux de 14* de Maurice Genevoix (1890-1980), *Le Feu* d’Henri Barbusse (1873-1932), *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès (1885-1973)). La jeunesse universitaire paie un lourd tribut avec par exemple 239 normaliens tués soit 20 % de ceux mobilisés (Chaubet, 2017, p. 680) :

« Incontestablement, il y eut bien un moment privilégié dans la relation entre la guerre et les intellectuels durant la Grande Guerre. À l’avant (en dépit de critiques, parfois, sur la façon de mener la guerre) comme à l’arrière (par l’intermédiaire de brochures, albums, livres articles ou conférences), ceux-ci contribuèrent à la bonne mobilisation des énergies et assurèrent ainsi la réussite du projet de “nationalisation” des esprits mis en œuvre tout au long du siècle précédent » (Chaubet, 2017, p. 681)

Cet état d’esprit ne survit pas à l’épreuve de la Grande Guerre. L’interrogation des intellectuels sur la guerre dans cette période est internationale. Elle peut être symbolisée par la correspondance entre Sigmund Freud (1856-1939) et Albert Einstein (1879-1955). Elle fut initiée en 1932 par l’Institut international de coopération intellectuelle, dépendant du Comité permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations et qui fait appel à « deux génies de premier ordre » (Chemouni, 2018, p. 12). Elle comprend une lettre d’Einstein, pacifiste engagé et déclaré depuis la Première Guerre mondiale, et la réponse du psychanalyste, autrichien patriotique qui a déjà publié *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* (1915)⁴⁰⁷. L’ensemble de ces deux documents est publié sous le titre de *Pourquoi*

⁴⁰⁵ L’expression est de Paul Flat (1864-1918), le directeur de la *Revue bleue*.

⁴⁰⁶ Guillaume Apollinaire meurt de la grippe espagnole le 9 novembre 1918. Il est déclaré « mort pour la France » et fait partie des 560 écrivains dont le nom est inscrit au Panthéon : <http://www.lesecrivainscombattants.org/pantheon.pdf>

⁴⁰⁷ Voir également Benhaïm D., 2007.

la guerre ? en 1933 à Paris en trois langues (allemand, français et anglais), mais la publication en est interdite en Allemagne (Cumin, 2008, p. 411).

En France, « le pacifisme, théorisé ou popularisé d’abord par la plupart des grands intellectuels de l’époque, devint même la passion politique dominante du pays » (Chaubet, 2017, p. 676). Alain rapporte un témoignage sombre de son séjour sous les drapeaux, *Mars ou la Guerre jugée* (1921). C’est un cri de désespoir que la lettre ouverte aux membres de la SDN *J’en appelle au monde civilisé* (1929)⁴⁰⁸, signé G. Espé de Metz⁴⁰⁹, Général X... Ce médecin général revendique cinquante et un mois et demi (c’est la durée la guerre) dans les lignes de l’avant et trois blessures au feu. Il se place dans la lignée du fondateur de la Croix-Rouge, Henry Dunant (1828-1910). Dans un livre enflammé, il dénonce « la faillite de la morale scientifique » (Espé de Metz, 1929, p. 28), dit vouloir « substituer, dans le gouvernement des hommes, l’observation et le moyen scientifique au verbiage et à l’empirisme » et appelle à « humaniser la guerre » si elle ne peut pas être éliminée (Espé de Metz, 1929, p. 239). Cette même École normale supérieure, si patriotique en 1914, devient le lieu d’une rébellion contre l’institution militaire. Face à l’obligation faite aux normaliens de suivre une PMS⁴¹⁰, un tiers des étudiants de la promotion 1927-1928 échouent : parmi ceux-ci, deux futurs grands noms, Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Raymond Aron (1905-1983) (Chaubet, 2017, p. 679)⁴¹¹.

Le conflit est interprété comme l’affrontement entre la civilisation et la barbarie. « C’est au nom des valeurs d’une France héritière de la Révolution française, porteuse de valeurs démocratiques, que les intellectuels les plus visibles se mobilisèrent dans la défense d’une nation menacée par la « barbarie germanique » (Prochasson, 2014, p. 40). L’expression est celle utilisée par le philosophe Henri Bergson (1859-1941) dans le discours *La Signification de la guerre* qu’il prononce à la séance publique annuelle de l’Académie des Sciences morales et politiques le 12 décembre 1914 :

« Telle est l’explication de ce que nous avons sous les yeux. “Barbarie scientifique”, “barbarie systématique”, a-t-on dit. Oui, barbarie qui s’est

⁴⁰⁸ Le titre semble faire écho à l’*Appel au monde civilisé*, publié par 93 intellectuels allemands l’année du déclenchement de la guerre. Cet écrit est diffusé en France par *Le Temps* le 13 octobre 1914 et *La Revue scientifique* le 14 novembre. Cf. A. Hurel, *L’Abbé Breuil, un préhistorien dans le siècle*, p. 227. Toutefois l’ouvrage d’Espé de Metz n’y fait pas explicitement référence.

⁴⁰⁹ Il s’agit d’un pseudonyme pour Georges Saint-Paul (1870-1937), auteur dramatique, poète et essayiste (BNF, Catalogue général, Notice de personne, <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb105242181>). Sous le nom d’auteur de Dr G. Saint-Paul, il a publié en 1919 *Le Médecin au feu* chez F. Alcan.

⁴¹⁰ Préparation militaire supérieure qui permet de faire son service militaire comme officier.

⁴¹¹ La version d’Aron sur cet échec dans ses mémoires paraît quelque peu alambiquée : « Influencé sans être convaincu par Alain, je ne m’étais résolu ni à réussir ni à échouer à cet examen. Mes erreurs dans la lecture des cartes d’état-major, ma maladresse au commandement d’un peloton firent le reste. » (Aron, 1983, p. 50).

renforcée elle-même en captant les forces de la civilisation. » (Bergson, 1914-1915, p. 19)

C'est également la thèse de l'historien Camille Jullian (1859-1933) qui voit dans ce conflit une régression de la civilisation dont la responsabilité incombe au peuple allemand retombé en barbarie (Jullian, 1931, tome II, p. 4).

2.1.2. Le rejet de la guerre des anthropologues

La science est partie prenante de cet élan patriotique :

« La guerre offrit l'occasion aux savants de délaisser leur religion de la science pure au profit d'une vocation utilitariste, moins propre à susciter d'états d'âme que la propagande patriotique. Nombre de savants abandonnèrent sans remords la paillasse pour participer à l'effort national. » (Prochasson et Rasmussen, 1996, p. 214)

C'est également vrai pour le monde de la préhistoire et de l'anthropologie. Joseph Déchelette (1862-1914) représente une nouvelle génération de préhistoriens au début du siècle. Son *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et romaine* produit « la synthèse scientifique souhaitée par les éditions Picard » (Georges, 2017, p. 29)⁴¹². Il a tissé un réseau européen d'échanges scientifiques (Georges, 2017, p. 22-23). À 52 ans, officier de réserve, il est l'exemple même de ces savants qui demandent à faire leur devoir militaire et « trépigne sur place » (Georges, 2017, p. 15). Il trouve la mort le 3 octobre 1914⁴¹³. Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), jésuite et futur paléontologue⁴¹⁴, est caporal brancardier dans un régiment de tirailleurs marocains et fait de nombreux séjours au front⁴¹⁵. Dans les tranchées et au milieu des soldats, il continue à mener sa réflexion dans des lettres qu'il envoie à une cousine. Il affirme notamment sa « nostalgie du front » où « l'individu vivant de la vie quasi collective des hommes, remplissant une fonction bien supérieure à celle de l'individu et prenant conscience de cette situation nouvelle » (Teilhard de Chardin, 1965, p. 202)⁴¹⁶. Elles sont publiées en 1965 dans *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*. Du côté des

⁴¹² Manuel qui sera réédité en 1927. Trigger mentionne son rôle (Trigger, 2018, p. 254).

⁴¹³ Son nom est inscrit au Panthéon sur la liste des 560 écrivains morts au champ d'honneur durant la guerre de 14-18. La stèle est inaugurée le 15 octobre 1927.

⁴¹⁴ Il est ordonné prêtre en 1911 mais contribue à des travaux d'archéologie dès 1905. Il prend contact en 1912 avec Marcellin Boule sous la direction duquel il effectue dix ans plus tard sa thèse de paléontologie.

⁴¹⁵ Où son comportement lui vaut deux citations (à l'ordre de la Division et à l'ordre de l'Armée), la Médaille militaire (« Le 20 mai 1917, est allé spécialement dans une tranchée soumise à un violent tir d'artillerie pour y recueillir un blessé ») et la Légion d'honneur (« Brancardier d'élite qui, pendant quatre ans de campagne, a pris part à toutes les batailles, à tous les combats où le régiment fut engagé »).

⁴¹⁶ Il écrit notamment « le Front m'ensorcelle » (Teilhard de Chardin, 1965, p. 204). Ces pages sur la « nostalgie du front » sont assez étonnantes. Elles révèlent une exaltation qui n'est pas sans faire penser à la notion de guerre transcendante ou divine de Maistre ou Proudhon.

ethnologues, Marcel Mauss se porte volontaire pour un poste militaire à 42 ans (Juan, 2015, p. 147). Les médecins anthropologues, pour leur part, rejoignent généralement le combat comme médecin militaire. Tel est le cas de Paul Rivet (1876-1958), diplômé de l'École du service de santé militaire de Lyon, qui est mobilisé pendant toute la durée du conflit.

Quels discours porte le monde de la préhistoire et de l'anthropologie sur cette guerre ? Le prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922), qui s'est investi dans les sciences de l'homme et plus particulièrement dans les questions anthropologiques a eu un « rôle décisif dans le processus d'institutionnalisation des sciences préhistoriques » (Hurel, 2008, p. 27) et a exercé une forte activité de mécénat. Lors de la 13^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique (1906) qu'il accueille dans la Principauté, il fait lire en son nom un discours sur la paix et les méfaits de la guerre. Il a servi comme officier dans la Marine française pendant la Guerre franco-prussienne de 1870. Pacifiste, il accueille en 1902 le XI^e congrès universel de la paix, organisé par le Bureau international de la paix de Berne et crée l'année suivante l'Institut international de la Paix. Il œuvre auprès de Guillaume II pour un rapprochement franco-allemand⁴¹⁷. Au lendemain de cette guerre qu'il n'a pas réussi à empêcher, il publie un réquisitoire, *La Guerre allemande et la Conscience universelle* (1919), où il laisse éclater son dépit devant l'échec de sa mission de paix et son désespoir devant la barbarie de la nation allemande. Il dit partager « la révolte de tous les peuples contre l'injure que l'Allemagne adresse à la civilisation » (Albert, 1919, p. 17), dénonce « le droit de la force, qui ne tient pas compte de la raison ni de la conscience » et « ne sert que les brutes » (Albert, 1919, p. 24-25), accuse les chefs militaires allemands « car nul d'entre eux n'appartient à une civilisation guidée par l'idéal de la raison, de la science ou de la vérité » (Albert, 1919, p. 93), et reproche à Guillaume II de reprendre « le rôle des chefs primitifs qui ne menaient les hordes humaines qu'au pillage et au meurtre » (Albert, 1919, p. 95).

Médecin de la Marine de formation, Jean-Louis de Lanessan (1843-1919) est membre de la Société d'anthropologie de Paris et de son courant matérialiste. Sa carrière politique le voit ministre et gouverneur de l'Indochine. Il prend la parole à plusieurs reprises avec force, bien que sur la fin de sa vie, dans la *Revue anthropologique* pour dénoncer le militarisme germanique et l'approche social-darwiniste :

« Sont-ce donc, en résumé, les êtres les plus forts qui, dans les diverses formes de lutte pour l'existence, réussissent le mieux et dont les espèces se multiplient le plus facilement ? Pas du tout. » (Lanessan, 1916, p. 138)

⁴¹⁷ Voir à ce propos Jean-Rémy Bézias (2013, 2015) et Christophe Réveillard (2013).

Élargissant sa réflexion dans « L'organisation, la civilisation et la guerre », il affirme qu'« il n'y a de guerre ni chez les animaux, ni chez les préhistoriques, ni chez les primitifs » (Lanessan, 1918, p. 47)⁴¹⁸.

La voix de Marcellin Boule est forte de ses positions officielles et de son magistère scientifique, titulaire de la chaire de Paléontologie du Muséum de 1902 à 1936, et rédacteur en chef de *L'Anthropologie*. Le prince Albert de Monaco lui confie la direction de l'Institut de paléontologie humaine. Deux de ses interventions positionnent l'anthropologie face à cette guerre. Tout d'abord en 1914 sa lettre intitulée « La guerre » et qui paraît dans *L'Anthropologie*. Au-delà de l'indignation patriotique, il place le débat dans une vision anthropologique, qui reste celle du progrès de l'humanité :

« Pour nous, en effet, qui avons appris par quelle série d'efforts lents et continus l'Homme est parvenu à se dégager de l'animalité et à conquérir un à un ses attributs ; pour nous, qui savons que la mesure même de son degré d'évolution doit être donnée par celle de son perfectionnement moral, quelle cruelle désillusion ! » (Boule, 1914, p. 575)

Il avance une explication anthropologique pour l'émergence de ce « monstre germanique » :

« L'évolution allemande présente donc deux aspects : un aspect progressif, d'ordre purement matériel, un aspect régressif, d'ordre spirituel et moral. Ce dernier correspond à un retour, à une chute vers la sauvagerie des origines. La collectivité, qui nous en donne le triste spectacle, doit être mise au ban de tous les peuples vraiment civilisés. Elle ne mérite pas de conserver le beau nom d'*Homo sapiens* ; elle s'est ramenée elle-même au rang des *Homo férus* primitifs. » (Boule, 1914, p. 578)

Il récidive le 19 novembre 1919 lors de la reprise des travaux de l'Institut français d'anthropologie. Après cette chute profonde dans la courbe ascensionnelle de l'Humanité (Boule, 1920, p. 149), il réaffirme sa foi dans le progrès :

« Il ne s'agit pas seulement d'un geste de patriotisme : il s'agit de quelque chose de plus grand encore et plus noble, du progrès intellectuel de l'Humanité. Il s'agit de notre dignité humaine ! Au travail ! » (Boule, 1920, p. 152)

De fait, les attaques des anthropologues français se concentrent sur cette vision social-darwiniste de la guerre prêtée à la culture allemande. René Verneau (1852-1938), directeur du musée d'Ethnographie du Trocadéro, co-directeur de la rédaction avec Boule, commente dans *L'Anthropologie* un mémoire du Dr Émile Houzé (1848-1921) « L'Allemand à travers les âges »⁴¹⁹ qui explique que pour les intellectuels allemands « la guerre est un bienfait pour

⁴¹⁸ Pour Lanessan, au-delà des réactions ponctuelles rapportées ici, voir Bernardini, 1997, p. 333-337 et 384-387.

⁴¹⁹ Texte publié par le Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles en 1919.

l'humanité parce qu'elle offre aux nations le seul moyen de mesurer leurs forces et d'assurer la victoire du plus fort. La guerre est la forme la plus élevée et la plus grandiose de la lutte pour la vie » (Verneau, 1921, p. 143). Verneau répond que leurs « orgueilleuses et stupides déclarations les mettaient au-dessous de tous les peuples policés » (Verneau, 1921, p. 144).

C'est la même attitude qui ressort de la *Revue anthropologique* à l'occasion de la publication en français du livre de Mitchell, *Le Darwinisme et la Guerre* :

« Les Allemands prétendent que la loi naturelle à laquelle toutes les lois de la nature peuvent être réduites, est la loi de la lutte. La guerre serait donc une loi fondamentale de l'évolution [...] Or la loi formulée par Darwin n'est qu'une hypothèse [...] Darwin n'entendait nullement dire que les races favorisées étaient celles qui étaient le mieux armées pour l'extermination violente de leurs semblables [...] Les Allemands forment-ils une race spéciale, une race privilégiée ? [...] La prétention d'appartenir à une race privilégiée n'a donc aucune base scientifique. » (Weisgerber⁴²⁰, 1916, p. 484)

À côté du sujet de la sélection d'une race ou d'une nation, il y a aussi l'interrogation des conséquences eugénistes ou dysgéniques de l'activité guerrière. Le Dr Georges Papillault (1863-1934)⁴²¹ commente l'article du major Léonard Darwin⁴²² « Eugenics during and after the war » (*The Eugenics Review*, July 1915). Il indique que Léonard Darwin « remarque très justement que [dans les temps primitifs] la guerre a sûrement exercé d'excellents effets sur la race. Elle exigeait de l'individu beaucoup d'intelligence, de force et de courage moral ; elle développait en même temps les sentiments de solidarité dans la tribu ». Mais il conclut qu'en France « on est assez rétif » vis-à-vis de ce « point de vue eugénique et sélectif » (Papillault, 1916, p. 482).

2.1.3. La fin de l'internationalisme savant

Cette opposition franco-allemande sur la perception de la guerre se double d'une rupture institutionnelle qui vient briser l'internationalisme savant qui présidait pendant les premières décennies de ce nouveau champ scientifique :

« Ce caractère va accompagner et structurer le développement de la préhistoire. Les frontières nationales s'effacent devant la circulation des pièces, des collections, des idées, des publications. Il n'est que de parcourir le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* de Joseph Déchelette (1862-1914) pour apprécier la nature collective et européenne des sciences pré et

⁴²⁰ Ce compte rendu de lecture est rédigé par Henri Weisgerber (1854-1941), sous-directeur de l'École d'anthropologie, ancien président de la Société d'anthropologie. Rappelons que ce livre que nous avons présenté dans le premier chapitre de cette deuxième partie est une dénonciation du social-darwinisme allemand.

⁴²¹ Directeur adjoint du Laboratoire d'anthropologie de l'École pratique des hautes études, professeur à l'École d'anthropologie.

⁴²² Un des fils de Charles Darwin, militaire, politicien, et président de la Société eugénique.

protohistoriques jusqu'à la Première Guerre mondiale. » (Hurel, 2018, p. 130-131)

Avec la Grande Guerre, les relations scientifiques sont rompues durablement. En France, les sociétés savantes, Société d'anthropologie de Paris ou Société préhistorique française, excluent les allemands et leurs alliés de leurs rangs. Les congrès internationaux sont le théâtre et l'enjeu de rivalités nationales. À côté des CIAAP (Congrès internationaux d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques) qui ont joué un rôle majeur dans l'organisation de l'archéologie préhistorique, apparaissent l'IAA (Institut international d'anthropologie) dominé par les français, puis le CISPP (Congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques) : « les Congrès tenus depuis la guerre ont été des Congrès interalliés et non des Congrès internationaux » (Hurel, 2017, p. 179). L'IPH (Institut de paléontologie humaine) créé par le prince Albert I^{er} de Monaco et à la vocation internationale « va s'incliner devant les réalités nationales » (Hurel, 2017, p. 180). Exemple de conséquences pratiques de cette barrière qui s'instaure entre scientifiques des deux camps, l'abbé Breuil évite l'Allemagne et n'est plus « le bienvenu en Espagne » (Hurel, 2018, p. 138).

Arnaud Hurel conclut de cette situation de rupture des relations officielles entre préhistoriens français et allemands :

« Cette attitude va avoir des répercussions sur le plan scientifique, car l'Allemagne va peu à peu délaisser le Paléolithique pour se tourner un peu plus encore vers le Néolithique et la Protohistoire, la France suivant le chemin inverse. » (Hurel, 2017, p. 182)

Ce ne sera pas sans conséquence pour le sujet de la guerre préhistorique pour lequel l'interrogation principale va progressivement se situer à la frontière du Paléolithique et du Néolithique.

Plus globalement, la préhistoire française pâlit à côté des sciences voisines, britannique et allemande. Vaufrey dénonce une « anémie pernicieuse bientôt mortelle » (Hurel, 2017, p. 152). La comparaison avec l'Allemagne souligne un affaiblissement de la préhistoire française :

« En France, un ensemble de facteurs concourent à séparer les communautés et à isoler la préhistoire (non-reconstitution de son personnel, persistance de l'absence de réelle politique publique de protection du patrimoine archéologique et d'encadrement des travaux de terrain...). Le parcours personnel de Breuil, sa chaire de préhistoire au Collège de France (1929) [...] puis son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1938), ne peuvent masquer une marginalité d'ensemble. » (Hurel, 2017, p. 157)

Après cet examen du contexte général et le constat de l'influence de la Première Guerre mondiale sur le fonctionnement de la discipline ainsi que sur la perception de l'activité guerrière et son rejet dans l'opinion et le monde scientifique, nous étudions comment la documentation de la guerre évolue sur la période.

2.2. La documentation de la guerre

Cette seconde période est assez courte. De plus, les années de guerre ont naturellement limité les travaux de terrain. Nous étudions dans un premier temps la source archéologie-préhistoire puis la source ethnographie.

2.2.1. Les faits avancés par l'archéologie et la préhistoire

En archéologie-préhistoire, nous regardons quelles sont les découvertes sur la période mais aussi l'évolution des méthodes et des interprétations qui sont faites des données archéologiques.

2.2.1.1. La question de l'armement

Sur cette période en France, il n'y a pas de découverte qui propose un objet qui serait nouveau dans la panoplie de l'armement de par son ancienneté ou la nature même de l'objet. Le thème de l'armement est cependant assez présent dans les revues quoique inégalement : 37 fois pour le *BSPF*, 8 pour *L'Anthropologie*, 3 pour la *Revue anthropologique*, 1 pour le *BMSAP*. Mais le lien avec la guerre n'est pas établi. Pour ces 49 entrées collectées, l'usage de guerre n'est qu'évoqué qu'à quatre reprises.

Toutefois, l'armement continue directement et indirectement à occuper une place significative dans les travaux des préhistoriens français. Alors que les deux points importants sont l'emmanchement et les armatures, on constate tout d'abord peu d'évolutions par rapport aux éléments légués par Mortillet. Le *Manuel d'archéologie* de Déchelette réaffirme la règle relative à l'emmanchement. La hache chelléenne est maniée à la main (d'où son nom de coup de poing) (Déchelette, 1908, p. 64-65). Il ne voit l'emmanchement que comme un progrès n'apparaissant qu'au Solutréen où « l'échancrure avait évidemment pour but de faciliter l'emmanchement de l'armature au sommet d'une hampe. » (Déchelette, 1908, p. 141).

Le discours de Louis Capitan (1854-1929)⁴²³ sur le sujet se retrouve dans un long article, publié dans la *Revue anthropologique* en 1917, « Origine et mode de fabrication des principaux types d'armes et outils en pierre ». L'ambition est grande :

« Je me suis efforcé d'analyser les diverses formes industrielles, d'en rechercher les origines, d'en étudier la technologie. Avec l'aide des données ethnographiques actuelles et au moyen de comparaisons archéologiques variées, il est possible d'interpréter beaucoup de points laissés jusqu'ici sans explications. » (Capitan, 1917, p. 1)

L'article est donc centré vers l'évolution industrielle et ignore les usages. S'il souligne le progrès représenté par la pointe moustérienne (« l'obtention d'un véritable fil »), il ne précise pas si elle peut être emmanchée. De fait, il y a selon lui « un abîme » qui sépare cette industrie de l'Aurignacien qui permet d'avoir de « longues lames étroites et minces ». C'est à partir de ce moment-là qu'il utilise le mot arme. Il parle alors de « lance solutréenne », ce qui suppose l'emmanchement. Puis il va plus (trop ?) loin en affirmant l'existence de l'arc dès le Solutréen :

« Mais lorsqu'on est en présence de pointes en silex très petites, on doit conclure qu'il s'agit d'armatures de flèches. Or celles-ci, lorsqu'elles sont petites et légères, ne peuvent se lancer avec un projecteur, et l'on est ainsi amené à admettre l'existence de l'arc dès le solutréen. » (Capitan, 1917, p. 13)

Avancée technique qu'il confirme en supposant que « c'est au solutréen qu'il faut chercher l'origine du pédoncule et de la morphologie de la pointe de flèche néolithique » (Capitan, 1917, p. 14). Pour autant, aucune des 80 figures de son article ne montre un outil ou une arme emmanchée. L'histoire des armes de Capitan réduit le progrès technique de l'emmanchement, qui va de l'arme d'hast à l'arc en passant par le propulseur, sur les deux seules périodes de l'Aurignacien au Solutréen. Capitan reste donc pour les armes dans la continuité des théories de Mortillet.

En revanche Denis Peyrony (1869-1954)⁴²⁴ est en rupture en 1931 quand il voit l'emmanchement au Moustérien voire à l'Acheuléen dans « Les Haches du Paléolithique ancien » :

« Le n° 1, fig. 1, provient du Moustérien typique de La Ferrassie (Dordogne). Il est formé d'un éclat presque quadrangulaire à talon épais et à extrémité opposée en biseau naturel. Ce dernier a été dressé par une série de retouches qui l'ont rendu très coupant. Les côtés portent deux fortes encoches destinées, semble-t-il,

⁴²³ Médecin, professeur au Collège de France. En 1899, il succède à Gabriel de Mortillet dans la chaire d'anthropologie préhistorique de l'École d'anthropologie. Breuil est un de ses élèves et le qualifie de « vieux maître et ami » dans la préface de la réédition posthume de 1931 de son ouvrage *La Préhistoire*, initialement publié en 1922.

⁴²⁴ Archéologue de la vallée de la Vézère, il découvre avec Breuil et Capitan les grottes de Font-de-Gaume et des Combarelles. Il est le fondateur du musée des Eyzies (1918) et une figure majeure aux côtés de Breuil.

à faciliter l'emmanchement de l'outil en fixant solidement la ligature. Le tranchant est oblique par rapport à l'axe de la pièce. » (Peyrony, 1931, p. 37)

Plus loin, il soutient l'emmanchement de grands outils triangulaires (dénommés aussi comme tranchets de grande taille, hachoirs ou hachereaux) et il fait appel au comparatisme ethnographique comme argument :

« On ne conçoit leur emploi pratique qu'emmanchés à l'aide d'un bois fendu embrassant la pièce en travers, le tout fortement ligaturé ensemble et peut-être aussi cimenté par de la gomme ou de la résine. Les aborigènes des îles de l'Océanie ne procèdent pas autrement pour emmancher certaines pièces. » (Peyrony, 1931, p. 37)

André Vayson de Pradenne (1888-1939) nous offre le regard d'un ingénieur sur ce sujet d'anthropologie⁴²⁵ que constituent les outils et les armes. Il y consacre sur près de deux décennies trois articles (1920, 1922, 1937) et pour partie un ouvrage, *La Préhistoire* (1938), ce qui nous donne un état des lieux à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Il réaffirme que « l'idée fondamentale, en Préhistoire, a été de prendre l'industrie humaine comme élément de base pour l'étude de l'Humanité primitive », soulignant ainsi que les démonstrations de la discipline préhistorique se fondent sur les cultures matérielles. Mais il dénonce « des recherches mal conduites, des interprétations abusives et de mauvaises déductions ont donné lieu à tant d'erreurs » (Vayson de Pradenne, 1922, p. 1). Il conteste une interprétation du progrès technique qui aboutit à conclure la contemporanéité de la similarité de forme (Vayson de Pradenne, 1922, p. 8).

À la base de toute interprétation, il y a la « loi des causes actuelles » et « quand on appelle hache ou couteau un instrument de pierre, c'est qu'on le compare à une hache ou à un couteau moderne » (Vayson de Pradenne, 1938, p. 15). Ce raisonnement lui permet de proposer dans « la plus ancienne industrie de Saint Acheul » (1920) les « modes d'emmanchement que la logique industrielle et les comparaisons ethnographiques autorisent à considérer comme ayant pu être appliqués à certains types de bifaces » dans des modes qu'il classe selon leurs probabilités d'application ([planche 2.3, fig. 1](#)).

En 1938, il revient sur ce sujet pour contester « cette vue théorique » d'un outil uniquement saisi à la main et s'appuie sur les outils des primitifs (Esquimaux, Indiens de Californie, Australiens) pour soutenir qu'ils pouvaient être employés avec des « garnitures » ou des « empoignes » (Vayson de Pradenne, 1938, p. 99-100). Il rappelle à nouveau les risques des interprétations « simplistes » et la « science en chambre » pour réaffirmer que

⁴²⁵ Ingénieur des Mines de formation, il est professeur à l'École d'anthropologie de Paris et directeur du Laboratoire d'anthropologie préhistorique à l'École des hautes études. Il assume la présidence de la SPF en 1930.

« l'étude des faits ethnographiques donne une autre idée de la réalité » (Vayson de Pradenne, 1938, p. 103).

L'utilisation de la source ethnographique est récurrente. À côté de Peyrony ou de Vayson de Pradenne, plusieurs références peuvent être citées : « Propulseurs et sagaies préhistoriques des Indiens "Basket-Makers" ; Études d'Archéologie et d'Ethnologie du Sud-Ouest Américain » (Renaud, 1925), « De l'utilisation de quelques outils préhistoriques » (Courty, 1932), « Présentation d'une lance ethnographique à pointe d'obsidienne venant des îles de l'Amirauté (Océanie) » (Givenchy, 1935), sur l'emploi du poison (Stéphen Chauvet, 1937 ; Desmaisons, 1937) ou encore des comparaisons géographiquement localisées (Cameroun⁴²⁶, Polynésie⁴²⁷, Papouasie⁴²⁸, Arctique⁴²⁹).

L'argument ethnographique permet certes d'imaginer des pratiques de production que le registre fossile n'a pas conservées. Mais il prolonge la production en proposant des usages. Ce comparatisme appliqué aux armes est convaincant car il bénéficie d'une proximité de l'outil utilisé dans une activité, la chasse, dont les pratiques physiques (hors symbolique) s'adaptent aux comportements, pérennes, du gibier. Jacques de Morgan (1857-1924)⁴³⁰ tend toutefois à revenir à un comparatisme reprenant la correspondance globale (venant de l'évolutionnisme) entre industrie et mœurs :

« Mais l'étude des peuples primitifs, vivant encore de nos jours, et, par conséquent, appartenant à la préhistoire moderne, est extrêmement utile quant à la compréhension des mœurs des antiques habitants de nos pays ; les mêmes causes produisant les mêmes effets, et ces causes étant simples, nécessitées par les besoins de la vie matérielle, on peut, sans crainte d'erreur, expliquer les usages anciens par ceux encore en vigueur, alors que tous deux ont fait naître des industries analogues. » (Morgan, 1921, p. 27)

Le discours sur l'armement évolue donc quelque peu sur la période en France. Certes, les armes comme les outils sont d'abord des repères de l'industrie et du progrès technique. Mais la comparaison ethnographique est plus souvent utilisée pour les questions liées aux industries et permet ainsi d'alimenter le débat sur l'emmanchement. Le dogme « Mortillet » qui voit cette évolution technique décisive apparaître après le Moustérien commence à être remis en cause. Au-delà de l'histoire de l'armement, cela procure une ouverture vers les usages, même si l'usage guerrier n'est quasiment pas documenté.

⁴²⁶ Buisson É.-M. (Délégué de le SPF pour le Cameroun), 1930 et 1934.

⁴²⁷ Passemard E., 1917 ; et Boutanquoi O., 1930.

⁴²⁸ Baudouin M., 1933.

⁴²⁹ Grunevald de Mortillet S. et Grunevald R., 1939.

⁴³⁰ Morgan est lui aussi ingénieur des Mines. Il a mené de nombreux chantiers archéologiques classiques en Orient (Égypte, Perse).

2.2.1.2. Les traces ostéologiques

Sur cette période, les découvertes de traces de blessures préhistoriques sont peu nombreuses et concernent trois vertèbres mises au jour respectivement à Saint-Lizier (Ariège, 1922), à Saint-Énimie (Lozère, 1928) et à Téviec (Morbihan, 1929)⁴³¹. Les deux premières comprennent une pointe de flèche et sont datées respectivement du Magdalénien et du Néolithique. Elles donnent lieu à peu de publications et aucun lien n'est évoqué avec une blessure d'origine guerrière.

La découverte de Téviec par Marthe et Saint-Just Péquart (1884-1963, 1881-1944) est un évènement archéologique d'importance. Les fouilles s'étalent sur trois années. Elles donnent lieu à trois publications. La première de 1928 dans *L'Anthropologie* est l'annonce de la découverte d'un gisement mésolithique en Bretagne, gisement qui comprend plusieurs sépultures. « La nécropole mésolithique de Téviec (Morbihan) », qui paraît en 1929 dans *L'Anthropologie*, correspond à la présentation détaillée par les découvreurs de ce cimetière mésolithique. Outre l'intérêt exceptionnel de ce site au plan préhistorique, notamment pour les pratiques funéraires, un élément particulier est mis en évidence avec une double blessure sur un des squelettes. Le lien avec une activité guerrière est immédiatement avancé par les découvreurs :

« Or, quelques mois plus tard, alors que l'on procédait, au laboratoire de Paléontologie du Muséum, au nettoyage et à la mise en état du squelette, l'un de nous devait faire une découverte vraiment impressionnante : deux des vertèbres de l'individu en question avaient été perforées par des projectiles en silex et gardaient encore, l'une, un fragment de pointe brisée au ras de l'os, et l'autre un microlithe triangulaire absolument intact et inséré d'un tiers environ dans la blessure qui détermina la mort de notre Mésolithique (fig. 7).

Il s'agissait donc bien, comme nous l'avions pressenti, du corps d'un homme particulièrement honoré pour ses exploits et qui devait se révéler, dans la suite, être celui d'un personnage belliqueux, tué au cours d'un combat. » (Péquart, 1929, p. 387)

Le caractère « batailleur » de l'individu est d'ailleurs confirmé par les auteurs par les traces d'une fracture (guérie) de la mandibule, supposément occasionnée par un violent traumatisme. Les Péquart n'hésitent pas à conclure :

« Au point de vue de l'ethnographie préhistorique, elle apporte une donnée précise sur les mœurs de ces populations primitives : alors que l'on aurait aimé se les représenter comme éminemment pacifiques, préoccupées uniquement de chasse, de pêche..., voici que se présente soudain la décevante révélation de luttes homicides, de meurtres, sinon de guerres ! » (Péquart, 1929, p. 387)

⁴³¹ L'article de Cordier (Cordier, 1990) en contient une quatrième trouvée à Hoenneim-Souffelwersheim (Bas-Rhin), commune sous autorité allemande au moment de la découverte (1918). Elle est datée du Rubané.

On peut s'étonner de l'expression de « décevante révélation » utilisée par les Péquart. Que l'homicide ou la guerre existèrent au Mésolithique ne peut pas constituer une information bouleversant la connaissance en 1929. Il n'existe à ce moment-là que la thèse de l'âge d'or paléolithique des hyperdiffusionnistes pour proposer une vision idyllique d'un homme préhistorique pacifique. Mais cela veut peut-être dire que ces idées trouvaient un écho dans le milieu archéologique et que les Péquart tiennent à souligner ce que signifie ce qu'ils ont mis au jour.

Un ouvrage collectif est élaboré huit ans plus tard avec pour auteurs, outre les Péquart, Marcellin Boule et Henri Vallois dans le cadre des Archives de l'Institut de Paléontologie humaine (Mémoire n° 18). Une première partie « Description-Archéologie » est signée des Péquart qui réaffirment leur interprétation, renforcée par des éléments funéraires qui soulignent le statut du blessé :

« Toujours est-il que le cas de notre Mésolithique, mis à mal une première fois, puis blessé à mort dans un ultime combat, illustre de manière probante la vie sociale des Préhistoriques de Téviec et la nature, parfois inamicale, des rapports que les différents groupements pouvaient avoir entre eux. Leurs mœurs, comme on le voit, n'avaient rien d'idyllique, et cette constatation, pour décevante qu'elle soit, relègue au rang des grandes illusions le pseudo-pacifisme des populations primitives. » (Péquart, Boule, Vallois, 1937, p. 54)

Dans la deuxième partie « Anthropologie », Boule et Vallois reviennent sur l'analyse clinique des différentes pathologies mais portent surtout leur attention sur l'origine anthropologique de ce qu'ils appellent le *type de Téviec*. Ils ignorent la thèse guerrière des Péquart. Devant l'intérêt global du site de Téviec, la double blessure de ce possible guerrier passe nettement au second plan.

La découverte semble déclencher peu de réactions et surtout peu d'interrogations et d'études. Elle est brièvement mentionnée lors du Congrès préhistorique de France de 1931 lors d'une contribution d'Edmond Vignard sur « Les Microburins Tardenoisien du Sêbilien » :

« Cette méthode fournissait des Triangles, des Trapèzes, des Croissants, etc., utilisés comme armes de chasse, mais aussi comme armes de guerre, comme nous le montrent les récentes découvertes de Mme et de M. Saint-Just Péquart, à Téviec, en Bretagne.

Une vertèbre du squelette n° 6 porte encore fixé dans la matière osseuse un triangle en silex qui a occasionné la mort du "Guerrier".

Un autre squelette n° 24 tenait encore dans sa main droite refermée, une poignée de microlithes (20 + 15) en tous points semblables à ceux de Sêbil. » (Vignard, 1933-1934, p. 101)

Vignard voit dans ces microburins et Téviéc la trace du cheminement d'une race africaine partie de Sébil en Haute-Égypte et qui bénéficiait de la « puissance que lui donnaient ces armes légères et peu encombrantes. » (Vignard, 1933-1934, p. 101)⁴³²

Hors l'exception de Téviéc, ce sujet des traces de violence reste marginal. Toutefois, avec « De quoi sont morts les hommes d'Ofnet ? », Vallois rend compte dans *L'Anthropologie* de l'ouvrage de Mollison sur le site d'Ofnet et présente les arguments en faveur d'une violence guerrière :

« M. Mollison admet le processus suivant : un premier coup vertical, sur le front, a jeté bas le sujet ; un deuxième oblique, atteignant également le front, a été porté une fois l'homme à terre ; cinq derniers coups enfin, donnés par quelqu'un se tenant du côté droit du cadavre, ont atteint la voûte, l'occipital et la tempe, et ont des directions en rapport avec la situation de l'assaillant. [...] Toutes ces données éclairent, dit l'auteur, la nature des sujets d'Ofnet, chez lesquels on s'était souvent étonné de trouver une prédominance de femmes et d'enfants de cinq à huit ans : c'est qu'évidemment, s'il y a eu là attaque d'un clan par un autre, les hommes et les enfants un peu âgés étaient plus susceptibles de s'échapper. » (Vallois, 1937, p. 655)

Sur cette période, les découvertes ostéologiques de blessures sont peu nombreuses et sous-interprétées. Toutefois le site de Téviéc offre un cas qui va rester dans le registre archéologique. Sur le moment, seuls les Péquart soutiennent l'hypothèse de violence guerrière. Cette hypothèse est marginalisée par le poids de la découverte préhistorique que représente ce site alors que la blessure apparaît comme un fait anecdotique. Des relectures et remises en cause interviendront ultérieurement.

2.2.1.3. L'art pariétal dans l'administration de la preuve

L'art pariétal du Levant espagnol est regardé aujourd'hui comme une des grandes découvertes archéologiques du début du siècle. Pour notre propos, cette place est d'autant plus importante que des scènes de combat y sont identifiées. La question est donc de savoir si et comment ces scènes sont interprétées en termes de représentations et de signification préhistorique. Des contributions espagnoles sont diffusées dans les revues françaises : « La val del Charco del Agua Amarga y sus estaciones de arte prehistorico » de Cabré Juan et Esteban Carlos dans *L'Anthropologie* (Cabré J. et Esteban C., 1915) ou *Les Peintures préhistoriques d'Espagne* de Eduardo Hernández-Pacheco, professeur à l'université de Madrid dans la *Revue anthropologique* (Pacheco, 1924). Mais ce sont Breuil et son ami, le paléontologue et préhistorien espagnol d'origine allemande, Hugo Obermaier, qui sont les

⁴³² Voir également Vignard, 1928.

intervenants majeurs sur le sujet et qui construisent le discours français. Pour la question de la guerre préhistorique, qu'apportent ces peintures ?

Nous avons montré (Favin Lévêque, 2019, p. 70-71) le peu d'intérêt porté par Breuil au sujet de la guerre. Il fait mention à trois reprises (1920, 1937, 1951) de scènes de guerre et de chasse. Breuil note, par exemple :

« Il y a des scènes de guerre et de chasse et de combat. En un point, deux hommes bien nets semblent menacer d'une arme brandie deux personnages aux hanches plus amples. » (Breuil, 1920, p. 7)

La planche III de cet article est intitulée « Panneau, extrait de la fresque de Minateda, figurant un combat et divers sujets appartenant à d'autres époques antérieures et postérieures ». Dans son ouvrage avec Raymond Lantier (1886-1980), *Les Hommes de la pierre ancienne* (1951), il précise encore ces descriptions :

« Des scènes de batailles ont été également représentées : à Morella la Vella, un groupe d'archers, de dessin très simple, mais très mouvementé, évoluent en tirant avec vivacité les uns sur les autres, dans un espace subcirculaire très restreint. La scène de Minateda est plus artistique : un groupe d'archers, à corps striés et bien découplés, se précipite à vive allure sur un autre groupe, désarmé, et le cible de traits. » (Breuil et Lantier, 1951, p. 231).

Quant à Obermaier, il présente dans son article « Nouvelles études sur l'art rupestre du Levant espagnol » (Obermaier, 1937) une scène qui oppose des archers, complétée par une reproduction (non indexée) très descriptive dans la figuration de l'armement, des coiffures, de la gestuelle et du mouvement des archers ([planche 2.3, fig. 2](#)).

La représentation de ces combats conduit à admettre leur existence. Mais l'analyse ne débouche pas sur un questionnement du phénomène. Le débat à propos de ces peintures comprend principalement deux aspects. Le premier concerne la datation de ces peintures. Breuil et Obermaier les positionnent au Paléolithique supérieur alors que les Espagnols tendent à les voir plus tardives⁴³³. Le deuxième, plus global, porte sur l'interprétation de cet art pariétal et de son éventuelle intégration dans un ensemble franco-cantabrique. Le sujet de la guerre préhistorique est donc marginalisé par rapport à l'intérêt que suscitent ces peintures pour la discipline préhistorique. On peut ajouter que pour les préhistoriens français qui sont convaincus alors – nous le verrons plus loin – de l'ancienneté de la guerre, le fait de son existence au Magdalénien ne peut pas apparaître comme un fait nouveau. Ce qui est nouveau, c'est la représentation dans un art pariétal dont l'étude est par ailleurs encore

⁴³³ Soulignons que cette situation est bien celle de la période étudiée. Ces peintures ne sont dorénavant plus attribuées au Paléolithique. Breuil les placera au « leptolithique » dans l'édition de 1959 dans *Les Hommes de la pierre ancienne* co-écrit avec Raymond Lantier. Aujourd'hui, il reste encore un débat entre ceux qui les positionnent au Mésolithique et ceux (majoritaires) qui les placent encore plus tardivement au Néolithique.

récente. De fait, l'analyse et l'interprétation des scènes de combat des peintures du Levant espagnol en regard de la question de l'apparition du phénomène-guerre et de sa documentation⁴³⁴ n'interviendra qu'à la fin du XX^e siècle⁴³⁵.

2.2.1.4. Les fortifications

La Commission des enceintes de la Société préhistorique française a commencé à publier l'*Inventaire bibliographique des enceintes de France* par région et par commune à la veille de la guerre. Le 74^e rapport de la commission présenté en séance du 23 décembre 1920 clôt cette série de publications. « 3.500 ouvrages fortifiés et plus de 6.000 références bibliographiques » ont été répertoriés. Mais il est fait un nouvel appel aux contributeurs pour mettre leurs travaux en phase avec l'ambition affichée :

« C'est par les fouilles seules que nous pourrons étudier la question très importante de l'origine de la fortification et de ses diverses modalités suivant les temps et les lieux, et établir l'histoire de la fortification à travers les âges. » (BSPF, 1920, p. 118)

Les rapports de la Commission semblent se raréfier (74^e en 1920 et 77^e en 1935). Celui de 1935 correspond davantage aux besoins souvent exprimés. Il donne une analyse détaillée du camp de Cornouin (Vienne). Alors qu'il était traditionnellement daté des Romains, il est désormais attribué aux Celtes (Tène II et III) (Delage, 1935, p. 395).

Le sujet est à l'ordre du jour du congrès préhistorique de France de 1931. Le commandant François-Charles-Ernest Octobon (1881-1969) constate :

« Un grand pas pourrait être fait si nous pouvions arriver à déchiffrer l'énigme des enceintes fortifiées. Toutes sortes d'hypothèses, plus ou moins ingénieuses, ont été émises pour les expliquer, mais, là encore, l'habitude de généraliser est plus à éviter qu'à suivre.

Si nous sommes, grâce à de nombreux chercheurs, qui se sont spécialisés dans ces études et grâce aux efforts de vulgarisation de la Commission des Enceintes créée par la S. P. F., assez bien fixés déjà sur le nombre et la forme de ces camps, nous n'avons que rarement percé le mystère de leur raison d'être et celui des peuples qui les ont élevés. » (Octobon, 1933-1934, p. 216)

Il pousse son interrogation au-delà et avance des hypothèses qui montrent ce qui pourrait être tiré comme informations d'un travail plus approfondi :

« Les invasions proprement dites, celles devant lesquelles les indigènes ont dû fuir, se défendre, ou se réfugier dans des camps et des enceintes, ont-elles précédé ou suivi la venue du métal ?

L'enceinte n'a-t-elle pas été créée autour d'un habitat ?

⁴³⁴ On peut par exemple s'étonner que le rattachement au Magdalénien ne pose pas la question de l'ancienneté de l'arc dont l'apparition est généralement attribuée au Néolithique sur cette période. Cet élément aurait pu contribuer à une approche chronologique différente.

⁴³⁵ Voir López-Montalvo E., 2015 et 2018.

Pour la zone méditerranéenne surtout la question est délicate à traiter, car il n'y a pas de Néolithique comparable en tous points à celui du Centre, du Nord ou de l'Est.

Déterminer l'âge relatif des enceintes et arriver à démontrer que les plus anciennes ont été bâties au Nord ou au Midi, ouvrirait de larges horizons sur la marche des premiers envahisseurs néolithiques. » (Octobon, 1933-1934, p. 217)

Le sujet est brièvement abordé lors du congrès de 1936 par Eugène Pittard (1867-1962)⁴³⁶, dans sa conférence sur le Néolithique, où il fait le lien explicite entre les fortifications et ce moment préhistorique avec la nécessité de défendre des biens :

« La civilisation néolithique va bouleverser de fond en comble les vieilles civilisations. C'est que les hommes nouveaux ont découvert deux choses essentielles qui sont à la base de notre collectivité moderne : la culture des céréales et la domestication des animaux. Ils ont aussi inventé la poterie, la navigation, le tissage. Pour la première fois la famille humaine pourra envisager l'avenir puisque, par la culture et l'élevage, elle sera capable de faire des provisions pour les mauvais jours. À l'existence, toujours précaire, du chasseur et du pêcheur, succédera une existence stable où l'homme sera en face de son champ et de son enclos. Il devient un possesseur réel de biens importants mobiliers et immobiliers, et il saura défendre la terre qu'il aura défrichée et cultivée : il établira pour cela, dans les points les plus menacés, des enceintes fortifiées. » (Pittard, 1936, p. 73)

Pour compléter ce bilan, les fortifications sont peu présentes dans les livres de préhistoire. Capitan y consacre une petite page, « Les oppida », de *La Préhistoire* (Capitan, 1931, p. 209).

Pour conclure sur la documentation de la guerre préhistorique par la source archéologique, le bilan sur la période est pauvre. Il est celui des occasions manquées : deux découvertes importantes (Téviec et l'art pariétal) ne sont pas exploitées comme elles pourraient l'être. L'approche de l'armement évolue mais sans avancée décisive. L'arme n'est pas non plus un point d'entrée du sujet guerre. Pour les fortifications, le travail de la Commission des enceintes préhistoriques ne donne guère de résultats. Le comparatisme se limite à l'armement même si le principe en est souvent rappelé, tel Maurice Exsteens, qui dans son discours d'intronisation à la présidence de la SPF : « Nous retrouvons, en effet, chez les Primitifs, des milieux culturels rappelant par leurs éléments matériels ceux de la Préhistoire. Or, à niveau matériel semblable, correspondent croyances, mœurs et coutumes identiques. » (Exsteens, 1947, p. 10). Cette faible documentation apporte peu à la réflexion sur le sujet de la guerre préhistorique, à moins qu'elle ne soit un indice de la faiblesse de la discipline.

⁴³⁶ Professeur d'anthropologie à l'Université de Genève et directeur du musée d'Ethnographie de Genève.

2.2.2. Ethnologie et ethnographie

L'ethnologie française est marquée sur cette période par la place grandissante prise par l'École française dont le chef de file est le sociologue Émile Durkheim. En 1895, il publie *Règles de la méthode sociologique* et crée l'année suivante *L'Année sociologique*, revue semestrielle de sociologie. Le courant ainsi fondé est en rupture avec l'évolutionnisme linéaire et d'une façon générale avec la biologie. Il fonde le lien entre sociologie et ethnologie en affirmant la nécessité d'étudier les sociétés simples ou primitives (Karady, 1988). Trigger voit en Durkheim celui qui :

« [He] maintained that simpler societies exhibited in embryo many of the basic features of more complex ones and therefore provided an opportunity to study the basic facets of behaviour in a setting uncluttered by the complexities of more evolved societies⁴³⁷. » (Trigger, 2018, p. 321)

L'empreinte de Durkheim s'étend donc bien au-delà de l'anthropologie sociale française. Sa vision organiciste inspire les fonctionnalistes⁴³⁸. Il installe certaines notions essentielles en anthropologie comme celles de société segmentaire ou de solidarité mécanique versus organique. Lowie souligne la particularité d'un mouvement sociologique français « parrainé par trois hommes, les professeurs Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss et Paul Rivet », soit deux philosophes de formation et un seul « ethnographe » (Lowie, 1991, p. 179).

Durkheim confie la direction de *L'Année sociologique* à son neveu Marcel Mauss, agrégé de philosophie, avec lequel il a rédigé *De quelques formes de classification primitives* (1903). Mauss, Rivet et Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) créent en 1925 l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, étape importante dans l'institutionnalisation de l'ethnologie en France.

C'est dans le cadre de cet institut que Mauss dispense de 1926 à 1939 son cours « Instructions d'ethnographie descriptive » qui, sous la direction de Denise Paulme (1909-1998), fera l'objet d'une première publication en 1947 sous le titre de *Manuel d'ethnographie*⁴³⁹ (Bert, 2012, p. 186). Cet ouvrage est important pour notre propos. Il « répond à des questions pratiques » et « doit apprendre à *observer* et à classer les phénomènes sociaux » (Mauss, 2002, p. 19). Il vise ainsi à « constituer scientifiquement les

⁴³⁷ « Il soutenait que les sociétés les plus simples montraient à l'état embryonnaire beaucoup des traits basiques des sociétés plus complexes et fournissaient ainsi une opportunité d'étudier les traits fondamentaux de comportements non encombrés par les complexités des sociétés plus évoluées. »

⁴³⁸ Lowie classe Radcliffe-Brown parmi les durkheimiens dans *The History of Ethnological Theory* (1937) qui paraît chez Payot en 1971 sous le titre *Histoire de l'ethnologie classique*.

⁴³⁹ Ces instructions donnent notamment lieu à deux publications : en 1931 une plaquette *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques* et en 1947 le *Manuel d'ethnographie* publié par Denise Paulme.

archives de ces sociétés plus ou moins archaïques⁴⁴⁰ » (Mauss, 2002, p. 20). Dans le « Plan d'étude d'une société », qui se décompose en « morphologie sociale », « physiologie sociale » et « phénomènes généraux », la guerre est clairement désignée comme faisant partie de la deuxième composante :

« La physiologie sociale étudie les phénomènes en eux-mêmes et dans leurs mouvements, non plus dans la masse matérielle inscrite. J'y classe, selon leur degré de matérialité, les techniques, c'est-à-dire tous les arts et métiers de la production sans exception : la guerre est l'art de détruire, c'est une industrie, une technique. » (Mauss, 2002, p. 30)

La guerre est donc bien présente dans ce manuel (le mot y est utilisé 29 fois) et abordée sous différents angles. Mauss note par exemple que les mouvements de population sont « commandés par la guerre, par la paix, par le peuplement, par la technomorphologie, par les phénomènes naturels, en particulier bio-sociologiques. (Mauss, 2002, p. 46). Il consacre cinq pages aux armes, pour lesquelles il détaille les investigations auxquelles l'enquêteur doit procéder :

« Quelle que soit l'arme étudiée, l'enquête portera successivement sur son nom ; sur sa matière première et les différents moments de sa fabrication ; sur son emploi, la façon dont elle est maniée, son mode d'action, sa portée, son efficacité ; qui a le droit de s'en servir (homme ou femme, ou les deux ; est-ce une arme strictement individuelle ou peut-elle être prêtée, et à qui, etc.) ; enfin sur son idéologie, ses rapports avec la religion et la magie. » (Mauss, 2002, p. 74)

Listant 19 types d'armes, il les classe en Armes de poids (massue...), Armes contondantes (hache, épée...), Armes de jet (javelot, arc...), Armes de protection (bouclier...), Armes de parade et Armes à feu.

À propos de la vengeance de sang, qui s'exerce de clan à clan, il soutient qu'« en fait, ce qui existe, c'est deux collectivités qui peuvent être en état de guerre, qui exercent leur vengeance et reçoivent leurs compensations » (Mauss, 2002, p. 231). Il souligne la forme ambiguë de violence collective que constitue la vendetta qui est à la fois « un mélange de public et de privé difficile à analyser » (Mauss, 2002, p. 268) et « une transaction entre la forme politique du combat et sa forme judiciaire » (Mauss, 2002, p. 275).

Enfin, il porte son attention sur les *captifs* dont le sort peut correspondre à deux situations différentes, celle de prisonnier de guerre ou de prisonnier pour dette, la première débouchant sur l'esclavage.

Lévy-Bruhl, normalien, vient lui-aussi à l'anthropologie par la philosophie. Son œuvre, centrée sur le thème de la primitivité, comprend les ouvrages *La Mentalité primitive* (1922),

⁴⁴⁰ Mauss élimine de son champ d'étude les *primitifs*, soit les Australiens et les Fuégiens.

L'Âme primitive (1927), *Le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive* (1931), *La Mythologie primitive* (1935), *L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs* (1938) :

« Les primitifs ne perçoivent rien comme nous, ne conçoivent rien comme nous, ne tiennent pas compte des principes de contradiction et de causalité. Leur pensée est prélogique, sans pour autant être antilogique par principe, en ceci qu'il est indifférent que le principe de contradiction tienne ou non. En d'autres termes, la mentalité primitive confond totalement les processus logiques et non logiques. » (Lowie, 1991, p. 198)

Lévy-Bruhl dit comment les sociétés primitives vivent la guerre. Il fait appel à des témoignages qui viennent de tous les continents. Il aborde des thèmes aussi différents que le rôle de la magie et des sorciers dans la guerre, les motifs de guerre, la place de la vengeance, le traitement des prisonniers, la prise de trophées les formes de combat. Sur ce dernier point, il cite l'exemple australiens :

« La guerre véritable ne se fait que par surprises et embuscades, le plus souvent par des attaques au point du jour contre un ennemi sans défiance. La mêlée "épouvantable" dont l'évêque Salvado a été témoin était une cérémonie rituelle, jugée indispensable par les deux tribus qui y jouaient un rôle. » (Lévy-Bruhl, 1922, p. 289)

Un long passage (Lévy-Bruhl, 1922, p. 371-383) est consacré à cette activité fréquente. Elle est vue comme un phénomène de la vie quotidienne et est vécue avec les mêmes règles que les autres activités du primitif, la nourriture, la chasse, le mariage, la sexualité, etc. :

« On reconnaît ici la disposition de la mentalité primitive à regarder comme réel et déjà présent un événement futur dont elle est certaine pour des raisons mystiques. Puisque les opérations magiques infaillibles ont été accomplies, le chef ennemi est dès à présent vaincu, son bétail est dès à présent capturé. La victoire n'a pas été seulement préparée et préfigurée : elle a été, à la lettre, gagnée. Le sort de la guerre ne se tranche pas sur le champ de bataille où les guerriers se rencontreront. La décision a déjà eu lieu dans la région de l'invisible. » (Lévy-Bruhl, 1922, p. 374)

Dans les monographies d'expression française, on peut citer *Les Pygmées de la forêt équatoriale* (1932) du père Henri Trilles (1866-1949)⁴⁴¹, qui vise à remplacer l'ouvrage *Les Pygmées* écrit par Armand de Quatrefages en 1887, et qui fait l'objet d'un commentaire dans *L'Anthropologie* (1934). Pour cette population réputée pacifique, l'auteur consacre un court chapitre à la guerre. S'il affirme que « jamais les clans négroïdes ne sont en guerre entre eux » (Trilles, 1932, p. 490), il constate la guerre avec les étrangers. Le motif se situe toujours dans

⁴⁴¹ Henri Trilles, missionnaire du Saint-Esprit, a également publié en 1912 *Chez les Fang ou Quinze années de séjour au Congo français* chez Desclée de Brouwer et Cie.

la réaction des Pygmées face à une intrusion des Bantous. Trilles décrit les coutumes guerrières en soulignant que l'anthropophagie n'en fait pas partie.

Par ailleurs, les éditions Payot lancent une collection dont les titres commencent par *Mœurs et Coutumes de...* Trois titres sont consacrés à des populations primitives. Mais les trois sont des traductions d'auteurs étrangers. Malinowski signe celui sur les Mélanésiens. Le capitaine allemand Herman Detzner (1882-1970), officier colonial, bloqué durant la Grande Guerre en Papouasie, raconte son aventure (1921), traduite en français, *Mœurs et Coutumes des Papous. Quatre ans chez les cannibales de la Nouvelle-Guinée, 1914-1918* (1934). *Les Mœurs et Coutumes des Maoris* (1938), traduit de l'anglais⁴⁴², vient confirmer leur réputation de bellicosité. Deux chapitres consacrés dans ce livre à la guerre et un au traitement des vaincus, lequel conjugue cannibalisme, trophées (têtes) et esclavage, décrivent les traits extrêmes de cette culture guerrière.

En revanche, *État social des peuples sauvages* (1930), écrit par Paul Descamps⁴⁴³ (1872-1946), préfacé par Rivet et publié dans la collection de la « Bibliothèque scientifique » de Payot propose un état des lieux des connaissances. L'auteur rejette l'évolutionnisme linéaire et définit les *sauvages* comme ceux « qui vivent directement des productions spontanées de la nature » (Descamps, 1930, p. 13). Il est organisé en trois parties. La première est consacrée aux Australiens ; les deux suivantes permettent de couvrir le monde divisé en deux, les peuples chasseurs et les peuples pêcheurs. La guerre est souvent mentionnée sans jamais faire l'objet d'une étude approfondie. Ce livre est également important par le constat fait par Rivet d'une certaine faiblesse de l'ethnographie française à ce moment-là :

« L'ouvrage [...] vient combler une lacune, car nous n'avons pas d'œuvre récente spécialement consacrée à la description des populations qui vivent de la chasse, de la pêche et de la cueillette, c'est-à-dire des populations qui offrent les formes économiques les plus primitives. » (Rivet dans Descamps, 1930, p. 5)

Dans les revues, la documentation ethnographique de la guerre ressort principalement au travers de deux thèmes, celui de « guerre primitive » et celui de l'« anthropophagie ». Mais le bilan quantitatif de notre collecte sur la période s'avère faible : sur le premier thème, sept entrées (dont six pour la revue *L'Anthropologie*) ; pour le deuxième, dix entrées (six pour *L'Anthropologie*, deux pour la *Revue anthropologique* et deux pour le *BMSAP*).

En matière de guerre primitive, on relève quelques articles provenant du système colonial français. Alfred Poupon, administrateur des colonies, publie à deux reprises dans *L'Anthropologie*, une « Étude ethnographique des Bayas de la circonscription du

⁴⁴² L'auteur T. E. Donne fut secrétaire à Londres du gouvernement de la Nouvelle-Zélande.

⁴⁴³ Sociologue belge.

M'Bimou » en 1915 et l'« Étude ethnographique de la tribu Kouyou » (1918-19) où il décrit certaines pratiques guerrières :

« Les Bayas mangent les hommes tués à la guerre, les noyés, ceux qui sont morts d'accident ou ont succombé aux poisons d'épreuve. [...] L'homme tué à la guerre et qui n'a pas été mangé n'est pas un ennemi qui a complètement disparu. » (Poupon, 1915, p. 105)

Par ailleurs sont signalés des monographies étrangères sur des populations réputées guerrières. Vallois commente ainsi un ouvrage sur les Jivaros :

« Il décrit leurs méthodes de guerre. Population éminemment belliqueuse, les Jivaros se sont toujours livrés à la chasse aux têtes, et aujourd'hui encore, la guerre constitue pour eux la chose la plus importante. » (Vallois, 1941-46, p. 278)

De même Georges-Henri Luquet (1876-1965)⁴⁴⁴ rend compte d'un ouvrage sur les Indiens des Plaines :

« À côté des guerres proprement dites, offensives ou défensives, auxquelles participe toute la tribu, il y a très fréquemment dans les tribus de la prairie des entreprises belliqueuses de moindre importance, des "coups de main" (warparties) [*sic*], ayant pour objet l'enlèvement de chevaux ou de femmes, mais plus encore peut-être de procurer à leurs auteurs du renom et un rang élevé dans la tribu. Les exploits belliqueux ou "coups" sont rangés, au point de vue de la gloire qu'on y acquiert, dans un ordre d'importance variable selon les tribus. » (Luquet, 1929, p. 330)

Le cannibalisme est toujours présent comme un questionnement important. Il voisine souvent avec la pratique des trophées. Le deuxième, qu'on retrouve dans des comptes rendus d'ouvrages étrangers (Zeltner, 1921 ; Vallois, 1930), est toujours associé à l'activité guerrière. Le cannibalisme est pour sa part l'objet de plusieurs articles⁴⁴⁵. Le plus important, « Le cannibalisme, ses causes et ses modalités⁴⁴⁶ » (1925), est de Descamps. Il se livre à un inventaire des formes d'anthropophagie observées dans le monde. Il les rattache toujours à un besoin alimentaire mais il distingue six variétés de cannibalisme, parmi lesquelles il identifie plus particulièrement deux cas liés à l'activité guerrière :

« dans toute cette troisième série, le cannibalisme prend une forme guerrière, et l'on ne mange que les ennemis tués, mais des expéditions spéciales sont organisées dans ce but ; [...] on a été amené à manger les prisonniers, puis à faire de l'élevage humain (Mangbetu, Babusu, Ababoua, Tring, Batéké, certains Tupi du Brésil, les Caraïbes de la Costa-Rica, Basongo-Meno). » (Descamps, 1925, p. 341)

⁴⁴⁴ Philosophe et anthropologue, élève de Lévy-Bruhl.

⁴⁴⁵ À part les deux articles commentés dans le texte, nous en avons collecté deux autres (Decary, 1928 et Perroud, 1930).

⁴⁴⁶ Cet article fait partie des quelques références d'expression française de l'ouvrage bibliographique déjà cité, *The Anthropology of War. A bibliography* de B. Ferguson et L. Farragher.

Quelques années plus tard, *L'Anthropologie* revient sur ce sujet avec « Cannibalisme et carences alimentaires ». Cet article d'Henri Neuville (1872-1946, anatomiste et secrétaire de l'Institut de paléontologie humaine, rend compte d'études faites sur le cannibalisme chez les mammifères et des observations faites dans les tribus de Nouvelle-Guinée :

« C'est une réelle préférence pour la chair humaine qui détermine leur cannibalisme féroce, et non pas un besoin d'aliments carnés qu'ils sont à même de satisfaire largement et diversement de tout autre façon [...] Les bras et les jambes sont séparés du tronc, comme pièces de choix, et les mains et les mollets sont particulièrement estimés, de même que les seins des femmes. Les testicules sont enlevés, comme le sont généralement aussi le pénis ou la vulve. » (Neuville, 1931, p. 556)

Enfin cette même revue propose « L'anthropophagie rituelle et la chasse aux têtes aux époques actuelle et paléolithique » du géologue et préhistorien Paul Wernert (1889-1972)⁴⁴⁷. Il fait un double rapprochement entre d'une part deux pratiques, le cannibalisme et la chasse aux têtes, « les Indonésiens, les Maoris de la Nouvelle-Zélande, les Dahoméens, boivent le sang de la tête ou absorbaient la cervelle après la décollation de l'ennemi » (Wernert, 1936, p. 35-36), et d'autre part entre deux périodes, le passé préhistorique et les peuples sauvages contemporains. Il fonde le deuxième terme sur quelques exemples préhistoriques telle la grotte du Placard⁴⁴⁸ ou le site de Predmosti :

« On peut conclure de ces faits que si la tête, en plus de quelques os longs, fut mise à part, le tronc du cadavre fut soumis sur place à des procédés cannibalesques. Tout porte à croire qu'il s'agit là de l'accomplissement de deux rites se complétant l'un l'autre. » (Wernert, 1936, p. 42)

Le paysage ethnographique de cette période apparaît contrasté. Deux auteurs majeurs, Mauss et Lévy-Bruhl, tracent un cadre théorique ambitieux. Mais la recherche sur le terrain ne fournit encore que peu de résultats. Il ressort toutefois une violence forte dans les sociétés traditionnelles. Le cannibalisme est considéré comme une pratique fréquente mais son interprétation est loin de faire consensus, notamment son lien avec la guerre. L'ethnographie aborde l'activité guerrière des populations primitives comme un phénomène social et un objet d'étude comme les autres éléments de ces sociétés.

⁴⁴⁷ Voir également l'analyse de cet article de Georges Guille-Escuret, 2012, p. 128-130.

⁴⁴⁸ À propos des crânes de la grotte du Placard, il s'appuie sur l'article de Breuil H. et Obermaier H. (1909). Mais si Breuil et Obermaier validaient dans leur conclusion l'argument comparatiste, ils restaient muets sur le contexte de ce façonnage. Ils n'évoquaient ni la chasse aux têtes ni le cannibalisme dans leur article. Autrement dit, la pratique pourrait être tout aussi bien une stricte pratique funéraire.

2.3. Les thèses explicatives

Quelles thèses explicatives trouvons-nous de 1914 à 1949 sur cette période dans le discours anthropologique français ? Que deviennent les thèses précédentes de l'évolutionnisme et du paradigme du conflit ? Les événements affectent profondément la réflexion théorique sur la guerre. Il est vraisemblable que celle sur la guerre préhistorique va s'en ressentir. Par ailleurs, l'ethnologie durkheimienne se démarque et s'empare du sujet. Avec quel discours explicatif ? Enfin, comment se positionne l'anthropologie française face à la révolution qui émerge dans le monde anglo-saxon ? Tel est le questionnement que nous abordons dans ce dernier moment de notre deuxième partie. Nous regardons tout d'abord comment le darwinisme social et son corollaire guerrier sont condamnés par l'anthropologie française. Nous analysons ensuite la réflexion préhistorique et constatons la faiblesse de son discours. Enfin nous examinons la production théorique du monde ethnologique avec une thèse explicative, promise à un bel avenir.

2.3.1. Le darwinisme social au pilori

Sur cette période, le paradigme du conflit et sa vision apologétique de la guerre sort du discours anthropologique français. Sa place en France tenait dans la période précédente à quelques auteurs, Royer, Le Bon ou Vacher de Lapouge. La première disparaît au début du siècle. Le second meurt en 1931 et son influence s'affaiblit. Vacher de Lapouge décède en 1936, marginalisé dans des idées raciales, eugénistes et aryanistes, voisines de celles que porte le nazisme montant. Au-delà du constat, il est intéressant de voir que ce mouvement repose sur deux rejets, celui du darwinisme social d'une part et celui d'un bellicisme incarné par l'Allemagne.

2.3.1.1. Le rejet du darwinisme social

Le rejet du darwinisme social au plan anthropologique en France précède la Grande Guerre. Bernardini montre comment pendant plusieurs décennies un large débat qui traverse la société civile, l'économie et le monde politique (idéaux républicains, nationalismes, colonialisme). L'auteur fait le constat « d'un intense moment de réfutation de l'anthropologie et du darwinisme sociologique par les anthropologues et les professionnels de la sociologie » (Bernardini, 1997, p. 310). Sur la période 1899-1910, il décompte vingt-quatre ouvrages et articles provenant de la communauté des sociologues et six ouvrages de

celle des anthropologues. Il souligne la pluralité des argumentaires (critique épistémologique, évolutionnisme lamarckien, répudiation des bases biologiques)⁴⁴⁹ (Bernardini, 1997, p. 316) auquel s'ajoute la qualification d'« idéologie étrangère à la France » (Bernardini, 1997, p. 315). Il résume ainsi les positionnements généraux de ces deux communautés, elles-mêmes diversifiées sinon divisées, en constatant d'une part « une rupture de la pensée sociologique avec la biologie » (Bernardini, 1997, p. 316) et d'autre part l'adoption par une majorité des anthropologues (majoritairement néolamarckiens) d'« un profil bas concernant les implications sociologiques de leur discipline » (Bernardini, 1997, p. 325). Hors du milieu scientifique, il constate qu'« on trouve peu trace de débats, de polémiques autour de la question du darwinisme social » (Bernardini, 1997, p. 403).

En revanche, l'eugénisme persiste en France principalement dans le milieu médical et connaît un renouveau entre les deux guerres. L'histoire de l'eugénisme en France est débattue (Léonard, 1983 ; Schneider W. H., 1986 ; Taguieff, 1991 ; Carol, 2015). Nous en rapportons ici quelques éléments. Son introduction en France remonte aux années 1880 selon une voie que Taguieff qualifie d'« eugénique raciale des anthropologues » (Taguieff, 1991, p. 23). Vacher de Lapouge y joue un rôle prépondérant. La Société française d'eugénisme est créée en 1912. Cette eugénisme notamment revendiquée par des médecins comme Adolphe Pinard (1834-1935) ou Charles Richet (1850-1935)⁴⁵⁰ est d'inspiration lamarckienne et se veut nataliste (Taguieff, 1991, p. 23). Il s'agit d'éviter le dépeuplement et d'améliorer qualitativement la population française. William Schneider, historien américain, souligne la modération de cet eugénisme français :

« En général, la France était renommée pour être le centre d'un eugénisme néo-lamarckien qui promouvait des mesures positives, afin que l'amélioration de la population puisse être transmise aux générations suivantes. » (Schneider, 1996, p. 82)

Mais il voit un changement de ton à partir des années 1920 et l'apparition d'un eugénisme d'inspiration mendélienne dans les années 1930 (Schneider, 1996, p. 82). Alexis Carrel (1873-1944)⁴⁵¹ publie en 1935 *L'Homme, cet inconnu*, ouvrage à la forte notoriété et aux solutions radicales (Carol, 2015) :

« Il y a un seul moyen d'empêcher la prédominance désastreuse des faibles. C'est de développer les forts. L'inutilité de nos efforts pour améliorer les individus de mauvaise qualité est devenue évidente. Il vaut beaucoup mieux faire grandir ceux

⁴⁴⁹ En France, la réfutation du darwinisme social sur cette période est sous l'influence de la rivalité idéologico-scientifique entre darwinisme et lamarckisme, sujet que nous ne traitons pas ici.

⁴⁵⁰ Ce prix Nobel de médecine (1913), auteur de *La Sélection humaine* (1919), est également un pacifiste engagé avec *La Guerre et la Paix* (1899).

⁴⁵¹ Médecin et prix Nobel de médecine en 1912.

qui sont de bonne qualité. C'est en fortifiant les forts que l'on apportera une aide effective aux inférieurs. » (Carrel, 1935, p. 359)

Malgré cet exemple d'un retour à un darwinisme social restrictif, Jacques Léonard (1935-1988), historien, spécialiste de l'histoire de la médecine en France, conclut son article « Eugénisme et darwinisme. Espoirs et perplexités chez des médecins français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle » :

« Par rapport à la Grande-Bretagne, aux États-Unis ou à l'Allemagne, les résultats de l'eugénisme en France paraissent minces : une société maigrichonne et un programme tempéré d'humanisme, Si des médecins s'intéressent aux problèmes de population, c'est dans l'exacte mesure où leurs convictions les inclinent au natalisme, et non parce qu'ils ont lus Malthus, Darwin ou Galton. » (Léonard, 1983, p. 200)

2.3.1.2. Le rejet du militarisme allemand

Nous avons vu précédemment quelques réactions venant d'horizons scientifiques divers (Boule, Lanessan, Verneau). Toutefois le réquisitoire le plus abouti est celui de Durkheim, *L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre*⁴⁵², qui paraît en 1915. Son ambition est de « dépeindre l'Allemagne telle que la guerre nous l'a révélée » (Durkheim, 1991, p. 11). Pour cela, il s'appuie pour décrire la mentalité allemande sur l'œuvre de Heinrich von Treitschke (1834-1896)⁴⁵³ dont la pensée est l'expression « moins celle d'un homme que d'une collectivité » (Durkheim, 1991, p. 14). Les têtes de chapitre sont explicites : « L'État au-dessus des lois internationales », « l'État au-dessus de la morale », « l'État au-dessus de la société civile », « Les faits de la guerre expliqués par cette mentalité », « Caractère morbide de cette mentalité ».

Dans cette mentalité allemande que décrit Durkheim, la guerre est au centre de cette réflexion sur la raison d'être de l'État. Elle constitue « l'attribut essentiel de sa souveraineté » et est inévitable « tant qu'il y aura entre les États des compétitions, des rivalités, des antagonismes » (Durkheim, 1991, p. 26). Enfin, elle est célébrée comme « morale et sainte » :

« Elle est sainte, d'abord parce qu'elle est la condition nécessaire à l'existence des États et que, sans État, l'humanité ne peut pas vivre. "En dehors de l'État, l'humanité ne peut pas respirer." Mais elle est sainte aussi parce qu'elle est la source des plus hautes vertus morales. C'est elle qui oblige les hommes à

⁴⁵² Cet ouvrage paraît dans la collection « L'Ancien et le Nouveau », créée à la Librairie Armand Colin en 1915 : « Cette collection *sur le vif* dont les ouvrages étaient traduits et édités simultanément en plusieurs langues, avait pour intitulé : Études et Documents sur la guerre. Les personnalités suivantes en composaient le Comité de publication : Charles Andler, Joseph Bédier, Henri Bergson, Émile Boutroux., Ernest Denis, Émile Durkheim, Jacques Hadamard., Gustave Lanson, Ernest Lavisse, Charles Seignobos et André Weiss. » (Durkheim, 1915, p. 91)

⁴⁵³ Historien allemand, soutien de Bismarck et théoricien de la politique de puissance dans son livre *Politik* (1897). Voir Aron, 1984, p. 573-578.

maitriser leur égoïsme naturel ; c'est elle qui les élève jusqu'à la majesté du sacrifice suprême, du sacrifice de soi. » (Durkheim, 1991, p. 27)

À l'inverse de cette guerre divine, la paix universelle représente un danger, « un scandale moral, une véritable malédiction.⁴⁵⁴ » (Durkheim, 1991, p. 27). Pour conclure, Durkheim, le sociologue, diagnostique dans le pangermanisme une « hypertrophie morbide de la volonté » et une « pathologie sociale ».

Cette vision apologétique de la guerre se perpétue entre les deux guerres dans le discours universitaire allemand. La Wehrmacht trouve dans Edwald Banse (1883-1953), géographe allemand et orientaliste, un nouvel apologiste de la guerre (Carrias, 2010, p. 353⁴⁵⁵). Il dispose d'une chaire de science militaire à l'université de Brunswick et publie deux écrits *Wehrwissenschaft (Science militaire)* et *Raum und Volk im Weltkrieg (Terres et peuples dans la guerre mondiale)* qui font l'objet d'une présentation dans *La Nouvelle Doctrine de guerre allemande* (1934) publiée aux Éditions Berger-Levrault. On y retrouve tous les traits de la guerre comme suite logique du darwinisme social : « Sous la forme biologique de la lutte pour la vie, elle [la guerre] est l'état de choses ordinaires qui règne entre les êtres vivants » (Banse, 1934, p. 6)⁴⁵⁶. La guerre est inévitable pour redonner au peuple « qui possède l'esprit le plus créateur et l'âme la plus profonde du monde la domination mondiale intérieure » et parce que les États forts « ne croissent que sous le chant des épées » (Banse, 1934, p. 115-116). Et pour cela, « le sang de l'idée militaire doit circuler effectivement dans le peuple tout entier, depuis le chef jusqu'au simple soldat » (Banse, 1934, p. 110). Banse est encore plus explicite pour ce qui concerne la France qui est déclarée être l'ennemie de toujours de l'Allemagne. La paix n'est donc pas possible et « il faut que l'un des deux disparaisse. Il serait avantageux pour la paix du monde que le vainqueur fût un pays pacifique comme l'Allemagne⁴⁵⁷ » (Berger-Levrault, 1934, p. 83).

Le social-darwinisme et sa composante belliqueuse sortent donc du discours anthropologique français. C'est la conséquence d'une évolution scientifique qui, d'une part, réfute les bases anthropologiques du social-darwinisme et qui, d'autre part, voit l'émergence

⁴⁵⁴ Ces expressions utilisées par Durkheim sont des traductions de citations de Treitschke.

⁴⁵⁵ L'ouvrage cité reprend une grande partie d'un ouvrage de 1948, rédigé par le colonel Eugène Carrias qui avait été chargé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale d'une étude sur la pensée militaire allemande. Cet officier s'était engagé lors de la Première Guerre mondiale (blessé, il est amputé d'un bras), travaille au 2^e bureau (autrement dit, le renseignement militaire) de 1929 à 1936 et publie en 1938 *L'Armée allemande, son histoire, son organisation, sa tactique*.

⁴⁵⁶ Cet ouvrage est publié sans dénomination d'auteur. Nos références sont signalées comme (Banse, 1934, p. xx) pour les traductions de citations de Banse et comme (Berger-Levrault, 1934, p. xx) pour les citations du texte éditorial de présentation.

⁴⁵⁷ Le discours ne manque pas de contradictions en revendiquant rechercher la paix alors qu'il dénonce ses méfaits et chante les vertus de la guerre.

du courant durkheimien qui affiche une séparation de principe entre social et biologie. Par ailleurs, le social-darwinisme est associé en France avec le pangermanisme et son bellicisme récurrent. Ce rejet restera une constante de l'anthropologie française qui réagira toujours vivement face aux thèses reliant l'origine de la guerre à des sources biologiques. La première phrase de l'ouvrage de Jacques Novicow (1849-1912)⁴⁵⁸ fournit une définition qui peut résumer, en la caricaturant, la pensée française qui verrait dans le darwinisme social « la doctrine qui considère l'homicide collectif comme la cause des progrès du genre humain » (Novicow, 1910, p. 3).

2.3.2. La réflexion préhistorique en panne

Comment évolue la vision de la guerre préhistorique dans le monde des préhistoriens sur cette période 1914-1948 ? La figure de l'abbé Breuil (1877-1961) domine ce moment :

« Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'abbé va totalement personnifier une dynamique de renouveau, une "œuvre qui transforme l'esprit et les méthodes de la préhistoire du XIX^e siècle pour en faire une science moderne", avec pour corollaire de supplanter, d'écraser préhistoriens réticents et idées surannées. » (A. Hurel, 2014, p. 8)

Il s'inscrit dans ce que Trigger appelle l'approche historico-culturelle (Trigger, 2018, p. 254-255). Pour Noël Coye, « les auteurs de la première moitié du XX^e siècle vont opter pour une approche régionale et chercher à mettre en évidence les rapports complexes entre les industries ou civilisations, délaissant un discours purement naturaliste pour s'orienter vers une approche historique et événementielle » (Coye, 1997, p. 254). Breuil substitue « le concept de "culture" à celui d'"époque" » (Bon, 2009, p. 77) et applique un diffusionnisme reposant sur un modèle explicatif offert par la migration des peuples :

« Aux débuts des années 1930, Peyrony propose de refondre la chronologie développée par Breuil en s'appuyant encore davantage sur la thématique des invasions. » (Bon, 2009, p. 79)

Mais comment passe-t-on de la notion de migration à celle de guerre préhistorique ?

2.3.2.1. Un sujet peu traité

D'après notre base de données⁴⁵⁹, cette période est celle du plus faible taux pour les deux thèmes des thèses explicatives et de la guerre primitive, qui sont les plus représentatifs de la

⁴⁵⁸ Sociologue russe d'expression française et pacifiste. Auteur de *La Guerre et ses Prétendus Bienfaits* (1894).

⁴⁵⁹ Voir [annexe 1](#).

présence du sujet. Il est inférieur à une donnée par an alors qu'il était le double sur la période précédente.

Trois Congrès préhistoriques de France se tiennent sur la période, celui de 1931 à Avignon et Nîmes, de 1934 à Périgueux et de 1936 à Toulouse et Foix. Leurs ordres du jour donnent une idée des questions d'actualité de la communauté préhistorienne. Elles sont génériques et centrées sur la région d'accueil :

1931 : Le Paléolithique dans la basse vallée du Rhône ; Les divers faciès du Néolithique méditerranéen ; Dolmens, allées couvertes et grottes artificielles ; Les carrières et tailleries de silex au Néolithique ; Camps et enceintes.

1934 : Le Paléolithique ancien de la région ; Le Mésolithique et le Néolithique en Dordogne ; Grottes artificielles et souterrains-refuges.

1936 : Le Paléolithique ancien de la région ; Les terrasses de la Garonne et leurs quartzites ; L'art préhistorique ; Le Mésolithique et le Néolithique ; Grottes artificielles et souterrains-refuges.

Dans l'ensemble de ces comptes rendus, le sujet « guerre préhistorique » n'apparaît que sous trois formes : de façon exceptionnelle pour évoquer la guerre primitive ; en une occasion à propos de Téviec (comme nous l'avons vu) ; plus régulièrement sur le thème des enceintes.

Ce dernier point revient de façon récurrente. Il est à l'ordre du jour du congrès de 1931 et des contributions sont faites lors des deux autres. Mais le constat fait par le commandant Octobon, que nous avons rapporté précédemment, montre une certaine stérilité de ce travail qui n'arrive pas à dépasser le stade du recensement et de la description pour en faire le point de départ d'une réflexion sur l'activité guerrière.

Cette discrétion vis-à-vis du sujet est quasi générale dans le monde des préhistoriens. Au-delà des revues et des congrès, les ouvrages de préhistoire générale ignorent le plus souvent d'aborder l'activité guerrière : *Les Hommes fossiles* (1921) de Marcellin Boule ou *Le Manuel de préhistoire générale* (1939) de Raymond Furon (1898-1986) (Favin Lévêque, 2019, p. 61). Sur cette période, il est difficile de trouver un discours explicatif sur la guerre préhistorique dans la littérature scientifique française.

2.3.2.2. Une vision de la guerre par défaut

Breuil reste à distance des sujets « guerre » et « guerre préhistorique ». Son engagement patriotique paraît tiède à Boule ou Capitan (Hurel, 2014, p. 232) et ne se réchauffe que lorsque son affectation de mobilisation lui permet de concilier ses activités militaires et

scientifiques comme en Espagne⁴⁶⁰ (Hurel, 2014, p. 244). Quant à la guerre préhistorique, il ne l'aborde que rarement et succinctement (Favin Lévêque, 2019, p. 70-71). Alors même qu'il identifie des scènes de combats dans les peintures du Levant espagnol, il ne relève pas la nouveauté de cet aspect de cette trace archéologique. Des quelques écrits où il parle du sujet, on peut toutefois distinguer la vision d'une violence qui existe dès les temps préhistoriques anciens pour une humanité qui fait face à de multiples menaces :

« Comment, entre les monstres innombrables et dévorants, les nouveaux venus ouvriront la trouée de l'empire humain, quelles armes ils brandissaient, de quelle venaison leur faim s'est assouvie... Fils de ces terribles et rudes aïeux, leur devant le tout de nous-mêmes, nous les évoquons, entourés de l'auréole sinistre des conquérants invaincus ; de leur dur labeur, de leurs âpres combats, de leur triomphe longtemps disputé, nous nous sentons frémir de fierté. » (Breuil, 1944, p. 70-71).

De façon plus explicite, et dans la logique migratoire, il voit au Paléolithique supérieur l'expulsion d'une population par une autre :

« Leur [race du Paléolithique supérieur] arrivée en Europe constitue, au point de vue racial, un événement d'importance, unique dans l'histoire de l'Humanité : la substitution, probablement violente, de l'humanité néanthropique à l'humanité paléolithique, détruite entièrement par les envahisseurs. » (Breuil & Lantier, 1951, p. 161)

Les migrations fournissent le principe d'un mouvement général qui préside à la destinée de l'homme :

« Dans cette conception, l'homme paraît, tout comme l'animal, soumis à un déterminisme du milieu prépondérant. Dès lors les migrations animales fourniront les itinéraires des migrations humaines, ce qui se justifiera par l'économie de migrations des Paléolithiques. » (Coye, 1997, p. 266)

Ce thème des migrations fauniques et humaines se retrouvent chez Capitan ou Peyrony, tous les deux proches de Breuil. C'est chez le deuxième qu'on peut trouver l'expression d'une traduction guerrière des mouvements migratoires avec la migration qui devient invasion :

« Le schéma archéologique d'évolution des industries va alors être traduit en termes ethniques et déboucher sur un vaste scénario diffusionniste : les phénomènes d'interactions et d'influences s'expliqueront par des contacts entre populations et la succession des industries par le résultat de conflits et d'invasions. » (Coye, 1997, Tableau 17, p. 269)

À partir des écrits de Peyrony, Noël Coye met en lumière des scénarios événementiels où les mouvements de populations accompagnent l'évolution des industries. Il voit les populations négroïdes « d'abord refoulées en Sicile [...] arrêtées à Menton par les Cro-

⁴⁶⁰ Il est nommé auprès de l'attaché naval à l'ambassade de France à Madrid où ses déplacements archéologiques lui servent de couverture pour des observations de renseignement.

Magnon » puis envahir « l'Italie et la Gaule, se mêlant aux dernières populations magdaléniennes » (Coye, 1997, tableau 17, p. 270). De fait, le langage de Peyrony prend momentanément des accents de stratégeste napoléonien pour décrire ce que Coye baptise « la victoire des Combe-Capelle » (Coye, 1997, p. 272) :

« L'arrivée des Cro-Magnon envahissant la région obligea les occupants à se regrouper et à se retirer, semble-t-il vers l'Est au "Bos del Ser". Les vainqueurs s'installèrent confortablement au Roc de Combe-Capelle, à La Ferrassie, à La Faurelie, commune de Mauzens-Miremont, dans les abris du Poisson, Lartet, Pasquet, Cro-Magnon, La Combe, commune des Eyzies-de-Tayac. » (Peyrony, 1933, p. 556).

Mais il faut souligner que ce passage sur l'activité guerrière n'est que secondaire dans un article dont le thème principal est « Les industries "aurignaciennes" dans le bassin de la Vézère ». Il n'y emploie pas les expressions de « guerre » ou de « combat ». Le même Peyrony n'emploie ce mot de « guerre » que trois fois dans son ouvrage *Éléments de préhistoire*⁴⁶¹ et n'aborde pas sur le fond la question de ce comportement aux temps préhistoriques⁴⁶². Le même constat vaut pour *La Préhistoire* (1922)⁴⁶³ de Capitan.

On peut donc seulement parler d'une thèse explicative en arrière-plan d'un discours diffusionniste, laquelle ne se compose que de quelques idées simples : des débuts de l'humanité marqués par une vie dure et pleine de dangers et des migrations générant des affrontements de population ce qui revient à affirmer l'idée d'une guerre ancienne (mais sans hypothèse sur un commencement) et reconnaître qu'elle constitue un facteur de l'évolution des sociétés dans un contexte plus large de mouvements migratoires. Il faut souligner que ce discours ne s'appuie pas sur les éléments archéologiques disponibles. Nulle part, il n'y est fait référence aux traces de blessures (Ofnet, Téviec, etc.), aux peintures du Levant espagnol, à l'armement ou aux fortifications. Nulle part, la bellicosité des sauvages n'est utilisée pour argumenter une hypothèse de guerre préhistorique. Cette expression est quasi absente des publications des préhistoriens. L'affrontement guerrier est seulement déduit des frictions résultant des migrations, raisonnement qui repose sur un comparatisme historique implicite.

2.3.2.3. Pourquoi une telle absence ?

La préhistoire française semble avoir abandonné le sujet de la guerre préhistorique. Tant la documentation archéologique que le discours explicatif sont faibles. Quelles sont les

⁴⁶¹ Cet ouvrage est réédité à cinq reprises de 1914 à 1948.

⁴⁶² Il mentionne brièvement que les hommes du Robenhausien (soit le Néolithique) étaient d'humeur belliqueuse, d'où des guerres fréquentes (Peyrony, 1914, p. 137). La formulation est identique dans la cinquième édition de 1948 (p. 167).

⁴⁶³ Ouvrage réédité en 1931 à titre posthume avec une préface de Breuil.

causes de cette discrétion, voire de cet abandon ? La réponse ne se trouve pas explicitement dans les écrits.

Le manque de réactions aux découvertes de Téviec ou des scènes du combat du Levant peut éventuellement s'expliquer. Est-ce qu'elles constituent des « révélations », expression utilisée par les Péquart ? Pas si on les replace dans un contexte où la violence et la guerre préhistorique apparaissent comme une évidence. Elles peuvent être vues comme venant confirmer ou illustrer un fait admis. Elles peuvent alors avoir été regardées comme secondaires par rapport aux sujets considérés comme principaux par les anthropologues, le *type de Téviec* pour Boule et Vallois, la vision globale d'un art pariétal franco-cantabrique paléolithique pour Breuil. Notre regard critique est donc peut-être alimenté par la place que ces deux faits archéologiques ont prise dans le discours actuel sur la guerre préhistorique. Aujourd'hui la blessure de Téviec apporte un indice complémentaire à l'existence de la guerre au Mésolithique alors que les thèses explicatives ont reposé le questionnement en d'autres termes et où l'ancienneté des traces de violence est un argument important dans le débat. La blessure de Téviec pouvait légitimement être vue comme une blessure parmi d'autres cas assez nombreux découverts auparavant par le Dr Prunières ou le baron de Baye. Toutefois cet argument n'est pas avancé. Une comparaison avec ces anciennes blessures n'est pas faite. Révélation ? Sans doute pas. Mais l'absence d'interrogation étonne.

Un questionnement identique peut être formulé à propos de l'art pariétal du Levant. Certes, il pouvait n'être vu que comme une illustration de l'existence d'une guerre qui n'était pas mise en doute. Il constituait pourtant une nouveauté archéologique en étant la première représentation pariétale préhistorique connue de l'affrontement entre humains. Le désintérêt de Breuil pour le sujet de la guerre a pu démotiver des disciples et désarmer la curiosité. Il faudra plusieurs générations de préhistoriens espagnols et français et un cadre épistémologique différent pour que le regard change dans le dernier quart de siècle.

Ces occasions manquées, il reste quand même une absence difficile à comprendre. Le discours historico-culturel est propice à une vision conflictuelle. Des cultures identifiées avec des mouvements migratoires de peuples constituent un environnement favorisant les rencontres, les rivalités, les affrontements. Quelques hypothèses d'explications peuvent être avancées pour cette attitude d'évitement. La première est que le phénomène guerre, dont l'existence est admise, serait regardé comme secondaire dans ses effets et conséquences dans le déroulement du temps long préhistorique et dans l'histoire de l'humanité. Cette hypothèse n'est pas formulée dans les écrits. *A contrario*, ce même phénomène de guerre pourrait apparaître du fait de l'actualité comme un repoussoir. La Grande Guerre lui ferait subir une

sorte de bannissement (mais lequel ne joue pas pour les ethnologues, comme nous allons le voir au paragraphe suivant).

La dernière hypothèse reposerait sur une cause interne à la discipline. Arnaud Hurel voit entre les deux guerres une marginalisation de la préhistoire française malgré l'aura de l'abbé Breuil :

« De fait, elle se cantonne majoritairement dans l'étude de gisements situés sur son sol (métropole et colonies) et dans une forme de conformisme conceptuel qui, par exemple, n'intègre que secondairement un changement d'échelle spatiale, rendu pourtant nécessaire pour prendre en compte les problématiques de dynamiques de peuplement. Cette France préhistorienne conçoit encore sa mission en termes de collecte de pièces et de typologies. » (Hurel, 2018, p. 157)

Elle ne sait pas s'emparer des opportunités offertes par les découvertes archéologiques et les avancées de l'ethnologie ni aborder un sujet anthropologique transverse comme l'est le sujet de la guerre préhistorique.

2.3.2.3. Un renouveau ?

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, une nouvelle thèse explicative est émise. Elle est due à André Leroi-Gourhan (1911-1986). Ce préhistorien, qui va marquer de son empreinte la discipline, n'est pas particulièrement connu pour ses écrits sur la guerre préhistorique. Elle est pourtant présente dans ses travaux. Le sujet est abordé en 1945 dans *Évolutions et Techniques. Milieu et technique*, dans le chapitre VI « Les techniques d'acquisition ». Il sera repris brièvement dans *Le Geste et la Parole I. Technique et langage* en 1964. Le premier de ces deux ouvrages sera publié à nouveau en 1973 quasiment inchangé. L'idée centrale est que la guerre est une des formes d'acquisition violente, c'est-à-dire une activité de même nature que la chasse ou la pêche à la différence que l'objet de l'acquisition est l'homme lui-même, objet qui est l'animal pour la chasse et le poisson pour la pêche. Considérant que l'œuvre de Leroi-Gourhan est traditionnellement rattachée à l'après-Seconde Guerre mondiale et que sa thèse fera partie des débats des années 1960 à 1980, nous présenterons cette thèse explicative dans la troisième partie.

2.3.3. La thèse échangiste

Contrairement à la discipline préhistorique, l'ethnologie s'empare clairement du sujet de la guerre primitive et propose une thèse explicative qui sera désignée ultérieurement par le

qualificatif d'*échangiste*⁴⁶⁴. Nous utilisons l'expression de thèse échangiste dans toute notre thèse. Son principe apparaît initialement dans l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss. Elle est reprise et modifiée par Claude Lévi-Strauss. Elle sera reprise et débattue jusqu'à nos jours en France et dans le monde anglo-saxon.

2.3.3.1. Mauss et l'*Essai sur le don*

L'*Essai sur le don* paraît initialement dans l'*Année sociologique* (Mauss, 1923-1924). Ce texte qui constitue une référence internationale de l'anthropologie sociale⁴⁶⁵ a donné lieu à de multiples lectures. La guerre primitive n'y constitue pas le cœur du sujet. Les bases d'une approche de la guerre primitive comme une composante d'un système d'échanges y sont pourtant établies.

La problématique, et son enjeu guerrier, est posée dès l'introduction :

« Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, des femmes, des enfants, des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat beaucoup plus général et beaucoup plus permanent. Enfin ces prestations et contre-prestations s'engagent sous une forme plutôt volontaire, par des présents, des cadeaux, bien qu'elles soient au fond rigoureusement obligatoires, à peine de guerre privée ou publique. Nous avons proposé d'appeler tout ceci le *système des prestations totales*. » (Mauss, 1923-1924, p. 37)

Le mécanisme d'enclenchement de l'affrontement peut commencer dans le simple refus de l'échange qui « équivaut à déclarer la guerre » et à refuser « l'alliance et la communion » (Mauss, 1923-1924, p. 51). Il en donne plusieurs exemples avec les usages dans l'île de Puhā ou les rituels maoris. Il souligne « l'instabilité entre la fête et la guerre » car :

« Il n'y a pas de milieu : se confier entièrement ou se défier entièrement ; déposer ses armes et renoncer à sa magie, ou donner tout : depuis l'hospitalité fugace jusqu'aux filles et aux biens [...] C'est qu'ils n'avaient pas le choix. Deux groupes d'hommes qui se rencontrent ne peuvent que : ou s'écarter – et, s'ils se marquent une méfiance ou se lancent un défi, se battre – ou bien traiter. » (Mauss, 1923-1924, p. 183-184)

Il faut donc savoir « poser les lances » (Mauss, 1923-1924, p. 185) pour commercer. Ces formulations peuvent être diversement interprétées. Car on voit que pour Mauss, la guerre peut être le résultat d'une méfiance ou d'une incompréhension ou encore d'un échec. Mais la paix dépend aussi d'une volonté, celle d'une recherche d'alliance. Il termine donc sur une note optimiste en voyant la volonté de paix permettre aux peuples de « substituer l'alliance,

⁴⁶⁴ L'expression de *discours échangiste* est de Pierre Clastres dans l'article « Archéologie de la violence » (1977) que nous étudierons dans la [troisième partie](#).

⁴⁶⁵ « Le chef-d'œuvre de Marcel Mauss, son ouvrage le plus justement célèbre et celui dont l'influence a été la plus profonde. » (Lévi-Strauss, 2010, p. xxiv)

le don et le commerce à la guerre et à l'isolement et à la stagnation ». La leçon vaut aussi pour « notre monde civilisé » qui, à l'instar de la tribu primitive, doit savoir « s'opposer sans se massacrer » (Mauss, 1923-1924, p. 185).

La thèse échangiste de Mauss ne dit pas quand et comment l'activité guerrière a commencé dans l'humanité. Elle constate comment les hostilités commencent entre deux groupes et comment les sociétés primitives cherchent à se prémunir contre ce danger omniprésent en pratiquant des gestes, des rituels qui lient tant les individus que les groupes et entretiennent la confiance.

2.3.3.2. La thèse échangiste de Lévi-Strauss

La guerre primitive occupe une place quantitativement faible dans l'œuvre de Lévi-Strauss : *Guerre et Commerce chez les Indiens de l'Amérique du Sud* est publié en 1943 aux États-Unis ; la conclusion principale est reprise brièvement mais légèrement modifiée en 1947 dans son ouvrage fondateur, *Les Structures élémentaires de la parenté*. Enfin, il reprend ce sujet en 1949 dans « La politique étrangère d'une société primitive » publié dans *Politique étrangère*. Nous analysons dans un premier temps ces trois textes qui se situent donc au début de la carrière de l'auteur.

Dans le premier, il affirme en préalable « qu'à une époque ancienne⁴⁶⁶, comme d'ailleurs à l'heure présente, les groupes voisins se traitaient plus volontiers en ennemis qu'en alliés » (Lévi-Strauss, 1943, p. 123). Il rappelle que Jean de Léry⁴⁶⁷ fournit déjà une vision de la guerre chez les Tupinamba de Rio de Janeiro qui correspond non pas à un évènement anarchique mais bien à un projet avec un but de s'approprier des prisonniers destinés au repas anthropophage. Il voit donc dans l'activité guerrière une « activité positive » (Lévi-Strauss, 1943, p. 124) qui fait partie des relations normales entre les groupes et qui a, entre autres résultats, celui des mariages et des alliances :

« De ces relations mi-belliqueuses, mi-amicales, résultent souvent des mariages entre membres de groupes différents... Quand ces inter-mariages sont pratiqués systématiquement entre deux groupes, ils peuvent donner naissance à une nouvelle unité sociale : ainsi le village *Arauiti* composé de couples d'*Auetö* et de *Yaaulapiti*. » (Lévi-Strauss, 1943, p. 127)

Lévi-Strauss apporte quelques témoignages ethnographiques. Il assiste à une réunion de réconciliation chez les Nambikuara et raconte les palabres où un camp proteste de ses intentions pacifiques, l'autre expose ses récriminations, l'ensemble suivi d'un

⁴⁶⁶ Soulignons cette expression d'époque ancienne dont il ne précise pas le sens chronologique.

⁴⁶⁷ Voir [1^{re} partie, chap. 1, § 1.2.1.](#)

rassemblement général avec femmes et enfants pour une fête qui s'organise, non dépourvue de moments de tensions. Mais l'échec peut se produire :

« D'autres guerres vont jusqu'à la réalisation et peuvent être très meurtrières. Les *Nambikuara* attaquent habituellement à l'aube et attendent l'heure de l'assaut dispersés à travers la brousse. Le signal d'attaque est donné par le petit sifflet double que les indigènes portent accroché à une ficelle passée autour du cou, et qui se nomme "grillon" à cause de la ressemblance du son émis avec le cri de cet insecte. Les flèches de guerre sont les mêmes qu'on utilise normalement pour la chasse aux grands animaux ; mais avant de les employer contre l'homme, on découpe en dents de scie les rebords de leur large pointe lancéolée. Les flèches empoisonnées au curare, qui sont d'un usage courant pour la chasse, ne sont jamais employées pour la guerre. » (Lévi-Strauss, 1943, p. 136)

De ce basculement de la relation amicale à l'affrontement puis à la réconciliation et à l'échange de femmes, il conclut :

« Nous avons précisément essayé de montrer, dans cet article que les conflits guerriers et les échanges économiques ne constituent pas seulement, en Amérique du Sud, deux types de relations coexistantes, mais plutôt les deux aspects, opposés et indissolubles, d'un seul et même processus social. » (Lévi-Strauss, 1943, p. 138)

Lévi-Strauss reprend ces éléments sur la guerre dans un bref passage des *Structures élémentaires de la parenté*, qui clôt le chapitre V, « Le principe de réciprocité⁴⁶⁸ ». Ce chapitre part de l'*Essai sur le don* de Mauss et de l'échange de cadeaux, de la réciprocité qu'il implique et du sens symbolique – et non économique – de cet échange, porteur de liens d'amitié. La femme est « le suprême cadeau » et se situe au cœur de la construction du mariage et des liens de parenté. La proximité avec le texte de 1943 est évidente avec parfois une parfaite identité de vocabulaire mais avec des modifications qu'il nous faut analyser :

TEXTE DE 1943 :

« Chez les *Nambikuara*, comme sans doute chez de nombreuses populations de l'Amérique pré-colombienne, la guerre et le commerce constituent des activités qu'il est impossible d'étudier isolément. Les échanges commerciaux représentent des guerres potentielles pacifiquement résolues, et les guerres sont l'issue de transactions malheureuses. » (Lévi-Strauss, 1943, p. 136)

TEXTE DE 1947 :

« Il y a un lien, une continuité, entre les relations hostiles et la fourniture de prestations réciproques : les échanges sont des guerres pacifiquement résolues, les guerres sont l'issue

⁴⁶⁸ En fin de ce chapitre, Lévi-Strauss fait explicitement le lien, en note de bas de page, avec deux de ses articles, celui présenté ici sur la guerre et le commerce chez les Indiens de l'Amérique du Sud et « The social use of kinship terms among Brazilian Indians », (Lévi-Strauss, 1943), qui est sur le système dualiste des *Nambikuara*.

de transactions malheureuses. Ce trait est bien mis en évidence par le fait que le passage de la guerre à la paix, ou tout au moins de l'hostilité à la cordialité, s'opère par l'intermédiaire de gestes rituels, véritable "inspection de réconciliation" : les adversaires se palpent réciproquement, et avec des gestes qui ont encore quelque chose du combat, inspectent les colliers, pendants d'oreilles, bracelets, ornements de plume les uns des autres, avec des murmures admiratifs. » (Lévi-Strauss, 2002, p. 78)

Lévi-Strauss a remplacé les expressions d'« échanges commerciaux » par celle d'« échanges » et celle de « commerce » par « fourniture de prestations réciproques ». Il revient ainsi à la notion première (celle de Mauss)⁴⁶⁹. Il introduit ensuite une précision décisive en proposant comme échange suprême celui des femmes :

« Une transition continue existe, de la guerre aux échanges, et des échanges aux inter-mariages ; et l'échange des fiancées n'est que le terme d'un processus ininterrompu de dons réciproques, qui accomplit le passage de l'hostilité à l'alliance, de l'angoisse à la confiance, de la peur à l'amitié. » (Lévi-Strauss, 2002, p. 79)

Lévi-Strauss revient donc à l'échange de dons. Mais il fait évoluer l'approche de Mauss car il établit un lien quasi direct entre la guerre et l'échange de femmes. Cet échange est une nécessité créée par la règle de l'exogamie :

« La prohibition de l'inceste est moins une règle qui interdit d'épouser mère, sœur ou fille, qu'une règle qui oblige à donner mère, sœur ou fille à autrui. C'est la règle du don par excellence. » (Lévi-Strauss, 2002, p. 552)

Lévi-Strauss introduit l'exogamie comme composant majeur de la thèse échangiste, ce qui la modifie profondément. Il fait de la prohibition de l'inceste, qui ressort de l'univers des règles, donc de la culture, la cause ultime de la guerre. Il fait des femmes l'objet principal des échanges et des différends sur l'échange des femmes la principale cause proximale des conflits. La thèse échangiste de Lévi-Strauss constitue une évolution importante de la théorie initiale de Mauss.

Le troisième texte semble revenir un peu en arrière. Lévi-Strauss insiste tout d'abord sur la réalité d'une politique étrangère des sociétés primitives :

« Il est bien évident que ces sociétés ont une histoire, que leurs représentants ont occupé le globe terrestre depuis une période de temps aussi longue que n'importe quels autres ; que, pour elles aussi, il s'est passé quelque chose. » (Lévi-Strauss, 1949, p. 139)

Il souligne que chez les Nambikuara les échanges sont priorités avec en premier les femmes, puis les semences de haricots et enfin la poterie. Dans une rencontre entre deux

⁴⁶⁹ Clastres relèvera ce point. Voir [3^e partie, chap. 2, § 2.2.2.3.](#)

groupes dont il a été témoin, il constate « une inspection de réconciliation » pour passer soudainement de ce « qui était presque un conflit à des échanges commerciaux » (Lévi-Strauss, 1949, p. 145). Toutefois, il modère cette dernière expression :

« ... je dis “sans marchandage et sans discussion”, car ce sont là des notions étrangères à l’esprit indigène. Il s’agissait de dons réciproques, beaucoup plus que de transactions commerciales ; mais ces dons sont, après coup, soupesés et évalués, si bien qu’un des groupes, généralement, s’aperçoit tardivement qu’il a été, ou du moins considère avoir été, lésé dans ses échanges. » (Lévi-Strauss, 1949, p. 145)

La ligne de séparation entre échanges (de dons) et commerce demeure tenue dans son discours :

« Nous sommes ainsi en présence d’une gamme continue, ou d’une chaîne institutionnelle qui permet de passer de la guerre au commerce, du commerce au mariage, et du mariage à la fusion des groupes. » (Lévi-Strauss, 1949, p. 146)

Ce texte comporte une réflexion importante sur l’absence de différenciation avec l’étranger, laquelle est d’une part liée à la notion d’ethnocentricité souvent avancée⁴⁷⁰ pour expliquer la violence guerrière ou d’autre part utilisée pour marquer la frontière entre vendetta et guerre :

« Le point essentiel c’est que, chez ces indigènes, comme chez tant d’autres, on ne trouve pas cette distinction, si tranchée dans nos esprits, entre les concitoyens et l’étranger : de l’étranger au concitoyen, on passe par toute une série d’intermédiaires. » (Lévi-Strauss, 1949, p. 142)

En fin de notre période, nous disposons ainsi de trois variantes de la thèse échangiste selon le champ de l’échange, échange de dons (Mauss), échange commercial (Lévi-Strauss, 1943), ou échange de femmes (Lévi-Strauss, 1947). Cet apport de Lévi-Strauss a une conséquence importante. Elle implique que l’ancienneté de la guerre, question absente dans la variante originale, serait celle de la mise en place du tabou de l’inceste, lequel remonte, pour Lévi-Strauss, à l’émergence de la culture. Ce moment n’est cependant pas identifié dans le temps préhistorique⁴⁷¹. Le dernier questionnement concernant Lévi-Strauss est celui de l’influence de la Seconde Guerre mondiale sur sa réflexion. Il est exilé aux États-Unis lors de la publication du premier article. Dans le dernier, il semble tirer une leçon pour les sociétés occidentales de ce système de relations primitives :

« [...] si l’aptitude de chaque groupe à se penser comme groupe, par rapport et par opposition à d’autres groupes, ne constitue pas un facteur d’équilibre entre l’idéal d’une paix totale qui relève de l’utopie et la guerre également totale qui

⁴⁷⁰ Voir, par exemple, Boas ([cette partie, chap. 1, § 1.3.1.](#)) ou Sumner ([1^{re} partie, chap. 1, § 1.3.2.2.](#)).

⁴⁷¹ Dans *Le Regard éloigné*, Lévi-Strauss voit la culture ayant « anticipé *Homo sapiens* de plusieurs milliers d’années » (Lévi-Strauss, 1983, p. 53) et l’envisage chez *Homo erectus*.

résulte du système unilatéral où notre civilisation s'est aveuglément engagée. »
(Lévi-Strauss, 1949, p. 152)

La thèse échangiste est le résultat d'une réflexion originale de l'ethnologie française qui émerge à l'issue de la Première Guerre mondiale. La guerre y est une des forces qui s'exercent dans le continuum des relations entre groupes qui va de l'hostilité à l'alliance. Son origine ultime se situe dans le nécessaire échange des femmes, conséquence de l'exogamie. Dans la suite du divorce qu'évoquait Testart, il n'y est jamais établi de lien avec la préhistoire ni recherché de preuve archéologique. Cette thèse est à la base de nombreux débats et de travaux d'ethnologues français ou anglosaxons⁴⁷². Nous les étudierons en troisième partie.

⁴⁷² Voir également Frédéric Ramel, 2008.

2.4. Conclusion

Sur la période en France 1914-1949, l'anthropologie française semblent prendre deux voies différentes avec une ethnologie qui s'affirme sur la guerre primitive et s'éloigne de la préhistoire tandis que celle-ci s'efface sur la guerre préhistorique. Nous rappelons dans un premier temps les principales caractéristiques que nous avons fait ressortir. Puis, nous avons recours à nos outils graphiques sur les échanges entre dimensions et le bilan des contributions pour proposer une synthèse et une mise en perspective par rapport au monde anglo-saxon.

La France préhistorienne est profondément affectée par la Première Guerre mondiale. Elle est désorganisée par la perte au combat de nombreux chercheurs. Elle coupe ses relations avec l'Allemagne. Elle s'isole et perd de son influence au niveau international. Elle s'inscrit dans une approche historico-culturelle avec une forte composante diffusionniste. Elle privilégie les monographies locales plutôt que les grandes synthèses.

Le sujet de la guerre préhistorique occupe peu de place dans ses travaux. La documentation archéologique de la guerre reste stérile. Le comparatisme ethnographique se limite dans ce domaine à celui des armes ou de l'anthropophagie. Au plan explicatif, Breuil et ses proches voient dans les migrations des peuples une source d'affrontements qui accompagnent le peuplement du continent européen, notamment au Paléolithique supérieur. Cela laisse deviner une vision de la guerre préhistorique proche de celle de la période d'avant : une violence originelle de l'humanité, une guerre ancienne dans un monde où le progrès, parfois soumis à des retours en arrière, reste la base d'un projet d'avenir pour l'humanité.

En revanche, l'ethnologie révolutionne l'anthropologie sociale française sous l'impulsion du courant durkheimien. Le sujet guerre primitive est porté par des auteurs à la renommée internationale, comme Lévy-Bruhl ou Mauss, et reprise par Lévi-Strauss. La documentation de la guerre primitive s'organise sous l'impulsion de Mauss. Une thèse explicative originale, la thèse échangiste, est avancée.

L'analyse suivant nos dimensions ([planche 2.2, fig. 2](#)) fait ressortir une présence largement dominante sur les deux dimensions préhistorique et ethnologique. Mais les échanges sont faibles. La dimension évolutionnaire est abandonnée. Le social-darwinisme devient un interdit de la pensée française. Quelques liens restent avec les préhistoriens dans une évolution de l'humanité sur le temps long correspondant aux industries et au travers des mouvements ou remplacements de populations. L'ethnologie écarte la biologie du social et

du culturel et porte un regard statique sur un phénomène guerre, pris comme un élément de culture.

L'influence de la dimension actualiste est d'abord la conséquence du choc moral de la Grande Guerre. Cela conduit au rejet de l'idée de guerre, retournement complet par rapport à l'avant-guerre (Jullian, Boule). Cela provoque une sorte de stérilisation de la réflexion, avec le refus de reconnaître dans la guerre préhistorique les horreurs du temps présent. Un comparatisme implicite alimente certains raisonnements comme le lien qui est fait entre migrations et affrontements.

La dimension ethnologique vit en autarcie. Il n'y est établi quasiment aucun lien avec les trois autres ([planche 2.2, fig. 4](#)). Seul Mauss et Lévi-Strauss voient dans l'étude de la guerre primitive quelques leçons pour le monde moderne. Les préhistoriens puisent avec réserve à la source ethnographique dans un comparatisme à sens unique et restreint à l'armement et au cannibalisme.

L'anthropologie française se divise donc en deux mondes qui s'occupent de deux sujets guerre différents, d'un côté des préhistoriens qui parlent, avec réserve, de guerre préhistorique et de l'autre des ethnologues qui s'empare sans réticence de la guerre primitive. Ces deux mondes produisent des discours explicatifs disjoints. La thèse échangiste ([planche 2.2, fig. 4](#)) repose sur une documentation strictement ethnographique (la guerre primitive, les pratiques d'échanges) et une construction très théorique (le don, l'exogamie). Mais elle ne se saisit pas de la globalité de la question anthropologique de la guerre : même si l'universalité de la cause ultime proposée, l'exogamie, laisse ouverte une possibilité de vision préhistorique, cette hypothèse n'est pas débattue.

Le discours préhistorique semble reposer sur les quatre axes ([planche 2.2, fig. 3](#)). Mais il résulte lui-aussi d'une construction plus théorique qu'argumentée sur des éléments de preuve. L'archéologie ne fournit que des traces d'un mode de vie frugal, des armes primitives et des traces ostéologiques à l'interprétation débattue. Des idées reçues persistent, le statut de survie de l'homme préhistorique, les mouvements de population, la conviction du progrès. L'idée que la guerre remonte à l'antiquité lointaine de l'homme (tout au moins le Paléolithique) est plus le résultat d'une continuité de pensée avec la période précédente et d'une absence de questionnement que d'une démonstration positive.

L'anthropologie française se distingue ainsi nettement du monde anglo-saxon où les contributions s'organisent différemment ([planche 2.2, fig. 1](#)). La dimension évolutionnaire, désertée en France, y est certes marginalisée par la rupture culture/biologie (« not a biological necessity » de Mead) mais continue d'exister (Keith, Davie). L'anthropologie

sociale (Mead, Benedict, Malinowski, Turney-High) domine le débat mais des grandes voix se font entendre en préhistoire (Childe) et en histoire (Wright) et rééquilibrent la réflexion. Le déclencheur du débat d'idées est la prise de conscience du danger porté par la Seconde Guerre mondiale alors qu'en France le choc provenait de la Première Guerre mondiale. Le résultat de cet effet « évènement-guerre » est à l'opposé : en France, il stérilise la réflexion alors qu'il la dynamise dans le monde anglo-saxon. La guerre primitive y devient ainsi le laboratoire d'idées. La documentation ethnographique abonde et sa couverture devient de plus en plus universelle. Elle nourrit une réflexion sur la guerre primitive avec l'apparition d'une idée doublement révolutionnaire, une invention culturelle et qui pourrait être récente. Childe aboutit à une thèse strictement préhistorique compatible, la révolution néolithique. Le monde anglo-saxon offre ainsi un foisonnement d'hypothèses qui permettent une synthèse alors que le paysage français est éclaté entre une préhistoire et une ethnologie qui sont enfermées dans leurs discours propres.

TROISIÈME PARTIE.
L'ORIGINE DE LA GUERRE TROUVE SA
PLACE DANS LA RÉFLEXION
ANTHROPOLOGIQUE
1950-1996

La Seconde Guerre mondiale se termine avec un bilan humain pire que celui de la Grande Guerre, 50 à 60 millions de morts civils et militaires, environ 2,5 % de la population mondiale⁴⁷³. La victoire est obtenue au prix d'une hécatombe et de destructions matérielles incommensurables. Au lendemain, le monde entre dans la Guerre froide et se partage en deux blocs qui vivent désormais sous la menace – modératrice ? – de la terreur nucléaire qui impose une dissuasion mutuelle. Cette situation dure jusqu'au 9 novembre 1989, date historique immortalisée par la chute du Mur de Berlin. Ce demi-siècle coïncide dans le temps avec la domination d'une thèse anthropologique, désignée par l'expression du « bon sauvage ». Pendant ce demi-siècle de face à face du bloc occidental et du bloc soviétique, un quasi-consensus scientifique soutient donc une thèse explicative qui affirme que la lignée

⁴⁷³ Les estimations chiffrées des pertes de la Seconde Guerre mondiale peuvent varier selon les sources. La notice Repères « Bilan de la Seconde Guerre mondiale (en chiffres) » du CERS (Centre européen Robert-Schuman), notice destinée aux enseignants, donne les chiffres par pays avec un total de plus de 64 millions de morts. Cf. REPÈRES, module 1-2-0, notice « Bilan de la Seconde Guerre mondiale » : <http://www.centre-robert-schuman.org/outils-educatifs/enseigner-1-europe/reperes-notices-destinees-aux-enseignants?langue=fr>.

humaine a vécu pacifiquement sur 99,5 % de sa durée⁴⁷⁴. La contestation de ce quasi-paradigme émerge dans les années 1990. Nous avons retenu comme repère de ce tournant l'année 1996, marquée par la sortie de deux livres majeurs, celui de Lawrence Keeley, *War Before Civilization: The Myth of the Peaceful Savage*, d'une part, et celui de Richard Wrangham et Dale Peterson, *Demonic Males: Apes and the Origin of Human Violence*, d'autre part.

Cette troisième partie entend montrer comment cette thèse s'installe dans l'anthropologie internationale, plus particulièrement dans l'anthropologie anglo-saxonne et comment l'anthropologie française, préhistoire et ethnologie, en reprend des éléments tout en gardant une certaine spécificité. Dans un premier chapitre, nous regardons l'évolution du contexte international.

⁴⁷⁴ Ce calcul sommaire correspond à l'hypothèse d'une invention de la guerre 10 000 ans av. J.-C. et un début du genre *Homo* il y a 2,5 Ma.

CHAPITRE 1.

Le contexte anthropologique international : l'âge d'or du Paléolithique face à la multiplication des thèses darwiniennes

Ce chapitre vise à établir le contexte anthropologique international qui se déploie au lendemain de la Seconde Guerre mondiale concernant la guerre préhistorique et la guerre primitive. Ce contexte est très majoritairement anglo-saxon, avec une prédominance américaine. Dans un premier temps, nous étudions l'évolution du contexte anthropologique général. Puis nous regardons comment la documentation de la guerre poursuit son accumulation de connaissances. Enfin nous étudions les thèses explicatives qui voient le jour pendant cette période.

1.1. Le changement de paysage anthropologique international

Sur cette période se développe le courant processualiste. Son origine provient d'un groupe d'anthropologues américains qui lancent « an all-out attack on culture-historical archaeology, which they propose to replace with an approach that was evolutionist, behaviourist, ecological, and positivist in orientation⁴⁷⁵ » (Trigger, 2018, p. 386). Bruce Trigger distingue dans ce mouvement le néo-évolutionnisme et la *New Archaeology*⁴⁷⁶.

1.1.1. Le néo-évolutionnisme

Trigger voit Leslie White (1900-1975) et Julian Steward (1902-1972) comme initiateurs du mouvement. Le premier enseigne à l'université du Michigan. Il revendique une certaine continuité avec Morgan et Tylor et une proximité avec le marxisme. Il publie *The Science of Culture* en 1949 et *The Evolution of Culture* en 1959. Il a pour élève Marshall Sahlins, auteur

⁴⁷⁵ « une attaque totale contre l'archéologie historico-culturelle, qu'ils proposent de remplacer par une approche évolutionniste, behavioriste, écologique et positiviste dans son orientation ».

⁴⁷⁶ Comme nous le verrons plus loin, la *New Archaeology* a été vivement contestée en France dans son principe et dans son appellation. Nous évitons donc le terme de « Nouvelle Archéologie » et continuerons à la désigner par l'expression anglo-saxonne.

qui, comme nous le verrons, joue un rôle important dans ce moment anthropologique anglo-saxon ainsi qu'en France. Le second, qui « va devenir un des maîtres de l'anthropologie d'après guerre et sera considéré comme le leader de cette école » (Testart, 2012, p. 53) est élève de Lowie. Il conduit des travaux d'anthropologie culturelle sur les Shoshones⁴⁷⁷ et des recherches sur la préhistoire du Grand Bassin⁴⁷⁸ et sur les Pueblos. Il exerce son professorat dans plusieurs universités américaines (Columbia University, University of Illinois). Il développe sa théorie de l'écologie culturelle dans son ouvrage *Theory of Culture Change. The Methodology of Multilinear Evolution* en 1955. C'est dans ce dernier ouvrage qu'est exposé l'évolutionnisme multilinéaire qui assume que « [...] certain basic types of culture may develop in similar ways under similar conditions but that few concrete aspects of culture will appear among all groups of mankind in a regular sequence⁴⁷⁹. » (Steward, 1972, p. 4). Cela le conduit, selon Trigger, à une méthode fondée sur la démarche comparative :

« He sought by means of comparative studies to determine the different ways in which cultures had developed in various types of environment, believing that they would tend to acquire the same forms and follow similar developmental trajectories in similar natural settings⁴⁸⁰. » (Trigger, 2018, p. 389)

Cela le conduit à définir des types culturels comme « The Patrilineal Band » ou « The Composite Hunting Band⁴⁸¹ » et des schémas de cheminement qui mènent aux sociétés complexes au travers de plusieurs stades allant de l'ère préagricole à celle du développement régional pour aboutir au « cycle de conquêtes » (Steward, 1972, p. 188-196). La structure étatique, et avec elle la guerre, apparaît avec le développement régional. Le « militarisme de conquête à grande échelle » (Steward, 1972, p. 196) émerge avec les empires. La guerre est donc un phénomène qui s'inscrit dans cette évolution et dont l'importance croît avec la complexité :

« At first, interstate conflict was probably instigated by the ruling groups; for it seems that once a trend toward concentration of wealth and power in any society is initiated it continues under its own momentum. Empire-building meant, therefore, that any local state which intent on conquest was and wished to exact

⁴⁷⁷ Indiens des Plaines.

⁴⁷⁸ Le Grand Bassin (Great Basin) est une région (géographique, hydrologique et ethnographique) de l'Ouest américain, située entre les Grandes Plaines et la Californie.

⁴⁷⁹ « certains types basiques de culture peuvent se développer de façon similaire dans des conditions similaires mais seulement quelques aspects culturels concrets apparaîtront dans tous les groupes de l'humanité dans une séquence régulière. »

⁴⁸⁰ « Grâce à des études comparatives, il cherche à déterminer les différents chemins par lesquels les cultures se sont développées dans des types d'environnements naturels différents, croyant qu'elles tendraient à acquérir les mêmes formes et à suivre des trajectoires similaires de développement dans des contextes naturels similaires. »

⁴⁸¹ Respectivement « la bande patrilinéaire » et « la bande composite de chasseurs ». La première correspond à un groupe multifamilial où règne l'exogamie, alors que cette règle n'existe pas dans la seconde.

goods and services from other states had to subordinate the rulers of those states⁴⁸². » (Steward, 1972, p. 206)

L'ouvrage s'appuie tant sur des données anthropologiques (Bushmen, Negritos, Semang, Shoshones, etc.) qu'archéologiques et historiques. Steward fournit ainsi une chronologie comparative des grandes aires de civilisation du monde. Pour chacune d'entre elles (Mésopotamie, Égypte, Chine, Pérou ou Méso-Amérique), le tableau joint ([planche 3.1, fig. 1](#)) propose la chronologie datée du processus de déroulement des étapes, du stade de « chasseur-cueilleur » à celui de « conquêtes cycliques ».

Testart est très critique vis-à-vis de ce « troisième évolutionnisme ». Il lui reproche la faiblesse de son mode de preuve, son manque de recours à l'archéologie et « un certain déterminisme par le milieu » (Testart, 2012, p. 57). Il y voit un évolutionnisme argumenté sur l'analogie ethnographique et affirme que « l'erreur, c'est qu'il peut exister chez ces peuples actuels certains traits qui ne s'expliquent, précisément, que par leur situation actuelle. » (Testart, 2012, p. 63).

L'approche de Steward est prolongée par les travaux de deux anthropologues, Elman Service (1915-1996) et Morton Fried (1923-1986). Le premier, élève de Steward, connaît la guerre de par son engagement dans la Brigade internationale Abraham Lincoln pendant la guerre d'Espagne puis dans l'armée des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale. *Primitive Social Organization. An Evolutionary Perspective* (1962) propose une classification des sociétés primitives en trois niveaux d'organisation sociale : la bande, la tribu et le royaume. Service affirme que le combat existait dans la bande (patrilocale, composite ou anormale). Dès les stades les plus anciens, les mâles assument la responsabilité collective de la sécurité du groupe (Service, 1967, p. 49-50). Toutefois, les chasseurs-cueilleurs contemporains sont des peuples condamnés à être pacifiques, car vaincus par leurs voisins plus puissants (Service, 1967, p. 49). Avec la tribu, la guerre, qui est non conclusive, devient perpétuelle et constitue un facteur de l'unité des segments tribaux :

« Headhunting, cannibalism, torture of prisoners, rape, massacre, and other forms of atrocious nerve-warfare are probably more effective means to the end at the tribal level than is true combat⁴⁸³. » (Service, 1967, p. 115)

⁴⁸² « Tout d'abord, le conflit interétatique fut probablement provoqué par les groupes dirigeants ; car il semble qu'une fois une tendance à la concentration des richesses et du pouvoir est initiée dans une société, cela se poursuit sur son erre. La construction d'un empire, cependant, nécessitait qu'un État local qui avait des intentions de conquêtes et voulait extorquer des biens et des services d'autres États avait à soumettre les dirigeants de ces États. »

⁴⁸³ « La chasse aux têtes, le cannibalisme, la torture des prisonniers, le viol, le massacre et toutes autres formes d'atrocités guerrières sont probablement des moyens plus efficaces pour en finir au niveau tribal que le combat lui-même. »

Cette bellicosité est peut-être une cause de la montée des premiers royaumes. Ceux-ci voient la guerre devenir un « fait saillant et dramatique » (Service, 1967, p. 151). La guerre devient ainsi un facteur du changement :

« The vanquished may be driven out, exterminated, kept as captives and sacrificial victims, or incorporated as a people within the border of the chiefdom⁴⁸⁴. » (Service, 1967, p. 151)

La guerre est donc présente sur tout le spectre des sociétés primitives mais évolue sensiblement avec la complexification de l'organisation sociale dans ses modes d'action et surtout dans ses conséquences pour les individus, voire les sociétés entières.

Morton Fried, disciple de Steward, proche de Service⁴⁸⁵, est professeur d'anthropologie à la Columbia University de New York. Il a lui-aussi connu la guerre en participant à la Seconde Guerre mondiale dans l'US Army. Dans *The Evolution of Political Society. An Essay in Political Anthropology* (Fried, 1967), il propose une typologie des sociétés organisée également en quatre stades : sociétés égalitaires, sociétés de rang (qui offrent des places de prestige rares) et sociétés stratifiées, où les individus de même âge et sexe n'ont pas le même accès aux ressources vitales, type instable qui constitue un stade intermédiaire vers l'État. La différence entre les deux systèmes se situe d'une part dans les stades intermédiaires où Fried conteste le concept de tribu et d'autre part dans le poids accordé à la stratification sociale. Pour Fried, les conditions d'émergence de la guerre sont créées par les conditions socio-culturelles des sociétés humaines et de leur évolution vers la complexité. La guerre devient une force de structuration des sociétés en route vers l'étatisation :

« Warfare increases in rank society over egalitarian society, increases still more in stratified society over rank society, and crests after the appearance of the state. Furthermore, it seems to me that warfare serves to institutionalize stratification only when the social orders of one or more parties to the warfare are already stratified⁴⁸⁶. » (Fried, 1967, p. 214)

Le néo-évolutionnisme de Steward, Service et Fried établit une grille de lecture des sociétés primitives, de leurs diversités et d'une tendance historique vers l'État. Dans cette évolution socio-culturelle, la guerre commence par être absente ou faiblement présente dans les groupes les plus primitifs puis prend de plus en plus de place au sein des sociétés au fur

⁴⁸⁴ « Les vaincus peuvent être expulsés, exterminés, gardés comme captifs ou victimes sacrificielles, ou incorporés dans la population à l'intérieur des frontières du royaume. »

⁴⁸⁵ Fried a édité *Primitive Social Organization* de Service, et *Origins of the State and Civilization* de Service lui est dédié.

⁴⁸⁶ « La guerre s'accroît dans les sociétés à rang par rapport aux sociétés égalitaires, s'accroît encore plus dans les sociétés stratifiées par rapport aux sociétés à rang et atteint son sommet avec l'apparition de l'État. De plus, il me semble que la guerre sert à institutionnaliser la stratification seulement quand l'ordre social d'une ou plusieurs parties à la guerre est déjà stratifié. »

et à mesure de la complexité croissante. Elle devient un facteur de changement des sociétés, soit par l'élimination de l'adversaire, soit par la conquête, mais aussi en interne en accentuant la stratification. Ce discours fournit une vision globale de l'émergence de la guerre d'un monde pas ou peu belliqueux des chasseurs-cueilleurs vers celui de plus en plus guerrier des premiers États et Empires. Si le cadre général de l'évolution culturelle n'est pas linéaire, l'évolution de la guerre s'inscrit dans une progression liée à la complexification de la structure sociale. Pour le phénomène guerre, le schéma néo-évolutionniste est à rebours du modèle évolutionniste du XIX^e siècle. Dans ce dernier, l'évolution sociétale et son progrès tendent vers une meilleure maîtrise de la violence et l'élimination des pratiques les plus barbares. Dans le premier, l'évolution sociétale et sa complexité croissante conduisent au contraire au développement du phénomène guerre. Ce schéma néoévolutionniste s'inscrit durablement dans la réflexion anthropologique anglo-saxonne.

1.1.2. La *New Archaeology*

Trigger situe le début de ce mouvement dans un article publié en 1959 dans *Science* par l'archéologue et anthropologue Joseph Caldwell (1916-1973) intitulé « The New American Archeology⁴⁸⁷ ». Il annonce un basculement d'intérêt de l'archéologie vers des sujets plus généraux en citant à l'appui l'exemple de Childe. Il explique ce changement par la spécificité de la science américaine :

« This juxtaposition of anthropology and archeology in North American universities came about for the good historical reason that this continent contained living primitive cultures as well as prehistoric ones⁴⁸⁸. » (Caldwell, 1959, p. 303)

Mais la figure de proue de la *New Archaeology* est Lewis Roberts Binford (1931-2011). Jeune archéologue, il publie un article manifeste intitulé « Archaeology as anthropology » (1962). Il se situe dans la suite de Caldwell. Mais la critique de l'archéologie classique y est très sévère et il y proclame ce que doit être le but : « American archaeology is anthropology or it is nothing⁴⁸⁹ » (Binford, 1962, p. 217), formule prise dans *Method and Theory in American Archaeology* (Willey et Phillips, 1958). Sa notoriété croît, entre autres, au travers

⁴⁸⁷ L'article utilise dans le titre et plus généralement dans le texte le mot *archeology* (et ses dérivés *archeologist* et *archeological*). Celui d'*archaeology* (qui est celui dans la citation de Trigger) n'est employé que dans des citations. L'auteur n'explique pas son choix.

⁴⁸⁸ « La juxtaposition de l'anthropologie et l'archéologie dans les universités nord-américaines provient de la bonne raison historique que ce continent contient aussi bien des cultures primitives vivantes que des préhistoriques. »

⁴⁸⁹ « L'archéologie américaine est de l'anthropologie ou elle n'est rien. »

d'un débat transatlantique qui l'oppose à François Bordes (1919-1981), préhistorien français spécialiste du Paléolithique⁴⁹⁰ : « [...] the ensuing controversy with Bordes (1972) attracted widespread interest and epitomized the confrontation between culture-historical and New Archaeology⁴⁹¹... » (Trigger, 2018, p. 403). Nous reviendrons ultérieurement sur l'influence de ce débat sur la préhistoire française.

Trigger présente la *New Archaeology*, qui se veut « l'antithèse de l'archéologie historico-culturelle » (Trigger, 2018, p. 393), en quelques grandes idées. Tout d'abord la vision générale que « all changes were ultimately caused by ecological factors rather than by diffusion and migration⁴⁹² » (Trigger, 2018, p. 395). La culture est ainsi un système adaptatif. Mais pour qu'un archéologue puisse « infer social behavior and ideology reliably from the archaeological record⁴⁹³ » (Trigger, 2018, p. 399), il doit établir des corrélations qui lui demandent d'avoir une formation d'ethnologue. D'autre part, il s'agit d'adopter une démarche hypothético-déductive car « analogies were not explanations but merely a source of hypotheses to be tested⁴⁹⁴ » (Trigger, 2018, p. 400).

Binford souligne plus particulièrement ce point du recours à l'ethnographie et de la méthodologie nécessaire pour le faire. Il consacre *Constructing Frame of Reference* à cette question :

« I cannot emphasize strongly enough that the major problem this book addresses is the development of a method for productively using ethnographic data in the service of archaeological goals⁴⁹⁵. » (Binford, 2001, p. 2)

Il établit donc les règles d'une sorte de nouveau comparatisme ethnographique, associées à un mode d'emploi :

« In principle, from the equations developed in this book, an archaeologist can anticipate many of the properties of hunter-gatherer groups that might be expected to occur at a given location, at an archaeological site, or a series of sites⁴⁹⁶. » (Binford, 2001, p. 3)

⁴⁹⁰ Auteur de la « méthode Bordes » permettant « d'analyser, pour la première fois, l'ensemble d'objets lithiques d'une façon quantitative et qualitative en même temps, en se basant sur une liste typologique préalablement déterminée » (Kozłowski, 2002, p. v).

⁴⁹¹ « La controverse qui s'ensuivit connut un large écho et incarna la confrontation entre l'archéologie historico-culturelle et la *New Archaeology*. »

⁴⁹² « tous les changements trouvaient leurs causes ultimes dans des facteurs écologiques plutôt que dans la diffusion et la migration. »

⁴⁹³ « inférer de façon fiable le comportement social et l'idéologie du registre archéologique ».

⁴⁹⁴ « les analogies ne sont pas des explications mais simplement des sources d'hypothèses à tester ».

⁴⁹⁵ « Je ne soulignerai jamais assez que le principal problème que traite ce livre est le développement d'une méthode pour mettre utilement les données ethnographiques au service des buts archéologiques. »

⁴⁹⁶ « En principe, à partir des équations développées dans ce livre, un archéologue peut anticiper la plupart des propriétés des groupes de chasseurs-cueilleurs qui peuvent être attendues à un endroit donné, dans un site archéologique, ou dans une série de sites. »

Il positionne donc l'étude des chasseurs-cueilleurs au cœur de la réflexion archéologique. Pour le sujet de la guerre, c'est un point essentiel car la source ethnographique est abondamment utilisée pour documenter les pratiques guerrières sans que la méthode comparative soit toujours clairement explicitée. Toutefois, ce dernier ouvrage aborde peu la guerre et se limite à quelques remarques ponctuelles comme par exemple le fait que la guerre est plus présente chez les chasseurs-cueilleurs à rang (Binford, 2001, p. 432). Ce fait s'explique sans doute facilement. L'ouvrage est le résultat d'une vie de réflexion. Sa gestation s'est donc produite dans le temps scientifique où le chasseur-cueilleur, contemporain ou préhistorique, est vu comme pacifique. Le processus guerre n'y existe pas.

La *New Archaeology* s'avère un tournant qui affecte l'anthropologie et l'archéologie américaine. Elle refonde notamment la relation entre ethnologie et archéologie, disciplines qui ont jusque-là été les principales sources de documentation de la guerre et l'utilisation de la source archéologique par la préhistoire.

1.2. La documentation de la guerre

La documentation de la guerre se poursuit et s'enrichit sur la période. Nous faisons le point d'abord sur la source archéologique puis sur la source ethnographique. Par ailleurs, la primatologie met en évidence chez les grands singes des comportements jamais observés auparavant qui portent de nouvelles interrogations sur le phénomène de violence collective chez les hominidés.

1.2.1. La source archéologique

La source archéologique voit se développer de nouvelles approches méthodologiques et fournit des résultats importants tant dans le domaine des traces ostéologiques de violence que de celui de l'armement.

1.2.1.1. Traces ostéologiques de violence

L'exploitation des traces ostéologiques de violence se caractérise sur la période par le progrès des méthodes d'analyse et la découverte de nombreux sites. Cette source prend désormais une place décisive dans le débat.

1.2.1.1.1. Évolution des méthodes d'analyse

Pour les méthodes d'analyse, la datation absolue (radiocarbone, thermoluminescence, etc.) constitue une première technique qui livre plus facilement et rapidement une chronologie fiable, sur la Paléolithique supérieur et le Néolithique. Par ailleurs l'émergence de nouvelles approches (taphonomie, paléopathologie, etc.) permet de comprendre les causes de détériorations/fracturations des ossements et d'identifier ce qui relève d'une blessure due à un acte humain. À titre d'exemple, Jennifer Wakely montre dans « Identification and analysis of violent and non violent head injuries in osteo-archaeological material⁴⁹⁷ », comment établir « objective and repeatable criteria by which we can distinguish human made trauma from taphonomic changes or diseases processes that may cause skull damage⁴⁹⁸ » (Wakely, 1997, p. 24). Elle identifie ainsi trois principaux critères, la localisation et l'apparence des blessures ainsi que l'analyse quantitative sur une population.

La méthodologie générale de recherche de la violence collective sur un site commence à s'organiser autour des quatre questionnements, la population concernée (nombre et composition âge/sexe), les blessures observées (types et localisations, traumatismes crâniens et autres, pointes de flèches), la disposition des corps (sépulture, fosse, abandon) et le traitement des corps (trophées, cannibalisme)⁴⁹⁹.

1.2.1.1.2. Les traces archéologiques de violence

La découverte de sites archéologiques contenant des traces de violence se multiplient. En 1990, le préhistorien français Gérard Cordier (1924-2014) publie « Blessures préhistoriques animales et humaines avec armes ou projectiles conservés » (Cordier, 1990). Son inventaire montre les cumuls suivants par grandes régions du monde pour les blessures humaines :

France	Europe / Moyen-Orient	Asie	Afrique	Amérique
26	11	1	4	17

Nombre de sites présentant des cas de blessures humaines avec pointe conservée (source Cordier, 1990)⁵⁰⁰

⁴⁹⁷ « Identification et analyse des blessures violentes et non-violentes de la tête dans le matériel ostéo-archéologique ».

⁴⁹⁸ « des critères objectifs et répétables grâce auxquels nous pouvons distinguer les traumatismes d'origine humaine des changements taphonomiques ou des maladies qui peuvent provoquer des dommages crâniens ».

⁴⁹⁹ Nous présentons en [annexe 5](#) un aperçu plus détaillé des démarches et méthodes.

⁵⁰⁰ Il s'agit d'une extraction de données faite par l'auteur à partir de l'inventaire fait par Cordier (1990).

Cet inventaire, géographiquement incomplet, décompte donc 59 sites archéologiques présentant des cas de blessures humaines avec pointe conservée. Cela exclut donc les cas de traumatismes, notamment crâniens. Nous examinons maintenant les découvertes principales faites sur la période par continent. Il ne s'agit pas ici d'en faire une liste exhaustive mais de signaler les cas les plus significatifs de violence collective confirmée ou envisagée.

En Afrique, le site le plus important est incontestablement le site 117 qui se situe à Jebel Sahaba dans le Sud Soudan. Il est fouillé par l'archéologue américain Fred Wendorf (1924-2015) en 1965-1966. Daté d'environ 13 000 BP, il contient les corps de 61 individus, hommes, femmes et enfants, 45 % portant des traces de blessures mortelles. Des éclats de silex, restes de pointes, ont été trouvés soit fichés en position dans l'os soit mélangés avec les ossements pour 26 squelettes. La conclusion de Wendorf est celle de la mise en évidence d'un cimetière recevant de façon régulière des individus tués dans des combats, ce qui correspondrait à une situation pérenne de bellicosité élevée :

« Violence must have been a very common event in Nubia at this time, if we are to consider this graveyard as typical. There appears to be no significant distinction between males, females, and children in their exposure to violent death; evidently all members of the group were involved in conflict, not just the adult males [...] The startling conclusion is that almost half the population probably died violently, and the true percentage may have been even higher. It seems likely in the group burials where several of the members obviously had been killed that the same fate befell the other individuals buried at that time also. This assumption would significantly raise the frequency of violent deaths in children⁵⁰¹. » (Wendorf, 1968, p. 993)

L'interprétation de Wendorf donnera lieu à de nombreux débats. L'anthropologue américain Ferguson contestera la datation et la réalité du nombre de blessures (Ferguson, 2013, p. 116-118). Elle sera plus souvent confortée, notamment par les travaux du British Museum (Friedman, 2014).

Le continent américain est le lieu de multiples fouilles archéologiques. Le plus emblématique des sites est celui de Crow Creek (Central South Dakota, États-Unis) qui fut « the scene of the horrendous 14th-century massacre that pitted Indian against Indian⁵⁰² » (Zimmerman & Whitten, 1980, p. 102). Les restes de 486 individus⁵⁰³ pour une population

⁵⁰¹ « La violence devait être très commune en Nubie en ce temps-là, si nous considérons ce cimetière comme typique. Il n'y apparaît pas de différence significative entre hommes, femmes et enfants en regard de leur exposition à une mort violente ; à l'évidence, tous les membres du groupe étaient impliqués dans le conflit, pas seulement les adultes mâles [...] La conclusion saisissante est que la moitié de la population mourait probablement de mort violente, et le vrai pourcentage peut même avoir été supérieur. Il semble probable que dans le groupe de tombes où plusieurs des membres ont été à l'évidence tués, le même sort frappa les autres individus enterrés en même temps. Cette hypothèse augmenterait significativement la fréquence des morts violentes chez les enfants. »

⁵⁰² « qui fut le lieu d'un horrible massacre qui opposa au XIX^e siècle des Indiens à d'autres Indiens ».

⁵⁰³ Le décompte est fait sur le nombre de temporaux droits.

du site estimée à environ 800 ont été retrouvés. Tous les groupes d'âge (de l'enfant au vieillard) des deux sexes sont également représentés à l'exception des femmes entre 15 et 29 ans (hypothèse de prise de captives) (Zimmerman, 1997, p. 83-84). Le taux de blessures à la tête est élevé. Les traces de prises de trophées et de mutilations sont nombreuses (90 % des crânes portent des traces de scalp ; les décapitations sont « relativement communes » ainsi que les démembrements de bras et mains). Le scénario proposé est donc celui de la prise d'un village fortifié (par combat ou par surprise, car il y a peu de projectiles) puis le massacre de la population. Un tiers en réchappe puis revient pour jeter les corps et les recouvrir.

Certaines parties des États-Unis d'Amérique font l'objet de fouilles systématiques. Le livre *Prehistoric Warfare in the American Southwest* de Steven LeBlanc⁵⁰⁴ rend compte de travaux qui commencent dans les années 1970 :

« The Southwest provides an important case study, it being one of the archaeologically best known places in the world. It should provide one of the best examples we can find for why people fight, when they fight and the consequences of their fighting⁵⁰⁵. » (LeBlanc, 1999, p. 3)

Sa recherche met en évidence la variation du phénomène guerrier tout au long du temps préhistorique qui se divise en *Early Period* (jusqu'à 900 de notre ère), *Middle Period* (de 900 à 1250 ap. J.-C.) et *Late Period* (1250-1500 ap. J.-C.). L'explication générale repose sur une thèse de type environnemental, à savoir une compétition pour des ressources qui peuvent se raréfier selon la situation écologique et sociale.

Pour terminer ce rapide point sur le continent américain et remettre les découvertes archéologiques en perspective, il faut en mentionner une qui intervient en 1996 (donc, à la toute fin de notre période), mais qui tient une place symbolique dans la préhistoire du continent américain, à savoir l'homme de Kennewick⁵⁰⁶. Cet individu est découvert près de la ville éponyme, dans l'État de Washington (Nord-Ouest des États-Unis). Âgé d'une cinquantaine d'années, il vécut entre 9 200 et 9 600 BP ce qui en fait l'homme fossile

⁵⁰⁴ Cet archéologue américain fut directeur des collections du Peabody Museum of Archaeology and Ethnology à Harvard. Il est l'auteur de *Constant Battle: The Myth of the Peaceful, Noble Savage* (2003), un ouvrage qui à la suite de Keeley s'attaque au paradigme du « bon sauvage » installé dans l'anthropologie américaine.

⁵⁰⁵ « Le Sud-Ouest, étant archéologiquement l'un des lieux les mieux connus du monde, représente un important cas d'étude. Il devrait fournir l'un des meilleurs exemples qu'on puisse trouver de pourquoi les peuples se battent, quand ils se battent et des conséquences de leurs affrontements. »

⁵⁰⁶ Un très important projet de recherche a été financé par le pouvoir fédéral dans le cadre du NPS (National Park Service) Archaeology Program. Ce projet est l'objet d'un site internet dédié : <https://www.nps.gov/archeology/kennewick/index.htm>. Par ailleurs, une polémique scientifique concernant le rattachement de l'homme de Kennewick aux peuples amérindiens a alimenté une longue bataille juridique opposant chercheurs et minorités amérindiennes qui réclamaient le squelette pour lui donner une sépulture conforme à leurs traditions. Après décision de justice, les restes ont été restitués (2016).

complet le plus ancien du continent. Il porte la trace d'une blessure non mortelle avec une pointe restée fichée dans le pelvis (Powell et Rose, en ligne).

Le registre européen des traces de violence s'enrichit tout particulièrement sur cette période grâce à des découvertes exceptionnelles de deux ordres différents, d'un côté le cas individuel d'Ötzi et de l'autre des sites où l'hypothèse de la violence collective se pose.

Le corps momifié d'Ötzi est découvert par des promeneurs dans les Alpes du Tyrol à 3 210 m d'altitude en 1991. Ce sont ses vêtements et équipements qui alertent sur une possible ancienneté. Des études approfondies sont menées et apportent des informations d'une qualité exceptionnelle. Ötzi se révèle progressivement⁵⁰⁷ comme un guerrier de la fin du Néolithique, lui-même touché « d'une pointe de flèche fichée dans l'épaule gauche », souffrant de deux côtes cassées et ayant subi un choc crânien (Guilaine, 2015, p. 123). Au début du XXI^e siècle, le sang relevé sur le poignard montre qu'Ötzi a vraisemblablement quelques morts sur la conscience. Ötzi est donc un témoignage indiscutable de l'existence d'une violence interhumaine y compris dans des lieux peu fréquentés⁵⁰⁸.

D'une tout autre nature est le site de Talheim (Bade-Wurtemberg, Allemagne) découvert au début des années 1980. Le site est daté du début du Néolithique, de la culture du Rubané⁵⁰⁹. Une fosse contient les restes d'une population de 34 personnes incluant hommes, femmes et enfants. Vingt individus portent des traumatismes crâniens non guéris dont 10 multi traumatismes, concentrés sur l'arrière et le côté droit de la tête. Les armes utilisées sont des flèches, des haches, des herminettes, des massues. La dépose des corps dans la fosse mortuaire a eu lieu en une seule fois (absence de couche intermédiaire) sans ordonnancement notable et avec un ensevelissement rapide (pas de traces de prédateurs ou rongeurs). L'hypothèse est celle d'une attaque surprise et du massacre d'un petit village ou hameau (Wahl and Trautmann, 2012).

Découvert également dans les années 1980, le site de Juan ante Portam Latinam (Laguardia, Alava, Espagne), daté de la fin du Néolithique au Chalcolithique, propose un autre scénario. Il contient les restes d'environ 300 individus. Le taux de blessures par flèches, de fractures ou enfoncements crâniens y paraît anormalement élevé. La population est jeune et majoritairement masculine. Ces éléments laissent avancer l'hypothèse d'une forte bellicosité dans cette région à ce moment-là (Vegas *et al.*, 2012).

⁵⁰⁷ Les études se prolongent d'autant plus que chercheurs autrichiens et italiens se disputent l'appartenance de la momie.

⁵⁰⁸ L'hypothèse a été émise qu'il aurait pu être transporté dans un lieu de sépulture après avoir été tué en plaine.

⁵⁰⁹ La culture du Rubané ou LBK est présente en Europe centrale il y a environ 7 000 ans.

Ces résultats montrent que le statut des traces ostéologiques de violence commence à changer sur cette période. Jusque-là, les blessures préhistoriques, très majoritairement des cas individuels, étaient interprétées comme preuve d'une violence humaine qui ne faisait pas de doute et comme illustration d'une activité guerrière qui semblait probable. Mais le registre de ces traces ostéologiques évolue par le nombre de cas observés, la géographie des sites qui s'élargit, les techniques de datation qui précisent la chronologie, les techniques et méthodes d'interprétation scientifique. Certains sites apportent des éléments de preuve pour soutenir l'hypothèse d'un massacre (Talheim, Crow Creek) ou d'une bellicosité forte (Jebel Sahaba, San Juan⁵¹⁰). En Europe, la découverte ou l'exploitation de sites de violence liés au Rubané va se multiplier dans les décennies qui suivent : Asparn/Schletz (Autriche), Herxheim (Allemagne) sont les plus connus. Le livre *Stick, Stones & Broken Bones. Neolithic Violence in a European Perspective* (2012) rendra compte de cette évolution et d'une nouvelle vision qui s'installe. Le rapprochement géographique de certains sites permet d'avancer des hypothèses explicatives intermédiaires sur des événements historiques longs qui affectent tel ou tel territoire (l'Europe centrale du Rubané, le Sud-Ouest américain préhistorique). Par ailleurs, la chronologie fait ressortir l'accumulation de traces au Néolithique avec une croissance avec le temps mais également leur rareté au Paléolithique, ce qui va soutenir la thèse du bon sauvage.

1.2.1.2. Armement

1.2.1.2.1. Les découvertes

Les découvertes d'armement sont rares sur la période mais significatives. Quatre pièces en bois de sapin sont trouvées sur le site de Schöningen en 1995. Pour le découvreur Hartmut Thieme, il s'agit de trois javelots (throwing spear) d'une longueur de 1,82 m et 2,30 m et d'un bâton de lancer (throwing stick) de 0,78 m de long :

« In all of these respects they resemble modern javelins, and were made as projectile weapons rather than thrusting spears or lance⁵¹¹. » (Thieme, 1997, p. 809)

Ces armes de lancer sont datées d'environ 400 000 ans. Ces javelots viennent compléter la courte collection des armes en bois du registre archéologique du Paléolithique moyen ou ancien (Clacton-on Sea, Lerhingen). Elles constituent donc la preuve de l'ancienneté de

⁵¹⁰ L'hypogée de Roaix (France) que nous regarderons plus loin fait également partie de ces sites européens.

⁵¹¹ « Sous ces réserves, ils ressemblent à des javelots modernes et étaient faits comme des armes à projectile plutôt que comme des lances. »

l'arme de lancer, ce qui apporte une évolution majeure au discours sur l'histoire de l'armement dans la lignée humaine :

« The discovery of spears designed for throwing means that theories of the development of hunting capacities and subsistence strategies of Middle Pleistocene hominids must be revised, as well-balanced, sophisticated hunting weapons were common from an early period of the Middle Pleistocene onwards⁵¹². » (Thieme, 1997, p. 810)

1.2.1.2.2. Nouvelles problématiques de recherche

La recherche sur l'armement préhistorique connaît un renouveau, voire une révolution, sur cette période sous l'influence du développement de l'archéologie expérimentale et des techniques d'analyse des pointes⁵¹³. Dans l'ouvrage *Projectile Technology*, ouvrage collectif sous la direction d'Heidi Knecht, paru en 1997, qui affichait son ambition d'être « la source de référence » (Henry, 1997, p. viii), Knecht retrace dans le premier chapitre l'histoire de la recherche sur les projectiles. Elle distingue trois phases qui succèdent aux travaux initiaux de description puis de typologie qu'elle voit se poursuivre jusqu'aux années 1950. Avec l'analyse morphologique, il s'agit d'aller au-delà du temps et de l'espace pour rendre la typologie moins subjective et la fonder sur des attributs mesurables plus que sur des formes qualitatives :

« In essence, morphological analyses of projectile points are designed to statistically delineate any patterning in metric and geometric variables⁵¹⁴. » (Knecht, 1997, p. 7)

L'analyse des traces d'usure d'usage (*use wear analysis*) se développe dans les décennies 1970-1990 et va de pair avec l'expérimentation des projectiles⁵¹⁵. En 1984, Anders Fischer publie les résultats d'une expérimentation menée avec des pointes lithiques sur des cibles animales. Ceci permet d'établir une méthode d'analyse des traces des pointes lithiques et un référentiel de ces traces d'usage comme projectiles :

« So, we must conclude that the macro and micro methods can be used independently, that their strength is found in different fields, and that, especially

⁵¹² « La découverte de traits conçus pour le lancer signifie que les théories du développement des capacités de chasse et des stratégies de subsistance des hominidés du Pléistocène moyen doivent être revues, puisque des armes de chasse bien équilibrées et sophistiquées étaient courantes dès le début du Pléistocène moyen. »

⁵¹³ Nous donnons en [annexe 3](#) des éléments d'information plus détaillés sur les questions de recherche et d'évolution de l'armement.

⁵¹⁴ « Par essence, l'analyse morphologique des pointes sont destinés à définir statistiquement tout modèle en variable métrique et géométrique. »

⁵¹⁵ Voir également Marreiros J. M., Mazzucco N., Gibaja J. F. and Bicho N. F. (2015) ; et Pétillon J.-M., Plisson H., and Cattelain P. (2016), plus spécifiquement sur les pointes osseuses.

in combination, they are efficient means of establishing whether a flint object served as a projectile tip⁵¹⁶. » (Fischer *et al.*, 1984, p. 44)

Ces méthodes se systématisent à partir des années 1980. Elles ont quatre objectifs : Évaluer la performance des armes, modéliser les dégradations dues à l'usage afin de mieux identifier les pointes de projectiles, modéliser l'effet des armes et les traces d'impact sur le gibier, déterminer les paramètres d'utilisation d'un projectile afin de pouvoir reconstruire un système d'arme à partir de ses composants (Knecht, 1997, p. 12). L'analyse des « traces d'usure d'usage » permet de confirmer la classification de pointes de projectiles faite jusque-là par la typologie en observant les usures observables sur la partie utile (pointe ou tranchant) ou sur le contact avec le manche (Knecht, 1997, p. 8). La phase suivante de « l'analyse technologique » permettra de replacer la pointe dans le fonctionnement du système dont elle fait partie :

« By analyzing projectile points within new and innovative research frameworks, we are beginning to understand not just how the projectile points were used (i. e., how they were manufactured, hafted, projected, broken, rejuvenated, and eventually abandoned), but also the complete technological and organizational framework within which they functioned⁵¹⁷. » (Knecht, 1997, p. 9)

Cette vision d'un fort développement de la recherche sur les pointes de projectile est confortée par des quantifications de publications sur le sujet. L'ouvrage *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, qui fournit un état de l'art à une date récente (2016) se place délibérément dans la continuité de la recherche de Knecht puisqu'issu des travaux d'un atelier intitulé « Twenty Years Since Knecht: New Answers, New Questions and New Approaches to the Study of Stone Age Armatures⁵¹⁸ » (Iovita & Sano, 2016, p. ix). Dans le chapitre 20 « Summary and conclusions », les deux éditeurs Radu Iovita and Katsuhiko Sano reviennent sur l'historique des recherches. Des statistiques sur la présence des mots « weapons » et « projectiles » dans la littérature scientifique leur permettent de proposer une chronologie du second XX^e siècle à nos jours. Ce graphe ([planche 3.1, fig. 2](#)) identifie plusieurs moments (articles clés, débats ou découvertes), positionne la première

⁵¹⁶ « Ainsi, nous devons conclure que les méthodes micro et macro peuvent être utilisées indépendamment, que leur intérêt se retrouve dans des champs différents, et que, spécialement en combinaison, elles constituent des moyens efficaces d'établir si une pointe a servi comme armature de projectile. »

⁵¹⁷ « En analysant les pointes de projectiles dans un cadre de recherche nouveau et innovant, nous commençons à comprendre non seulement comment les pointes de projectile sont utilisées (c'est-à-dire comment elles sont manufacturées, emmanchées, projetées, cassées, rénovées et éventuellement abandonnées), mais aussi le cadre technologique et organisationnel complet dans lequel elles fonctionnent. »

⁵¹⁸ « Vingt ans depuis Knecht : nouvelles réponses, nouvelles questions et nouvelles approches de l'étude des armatures de l'âge de pierre. »

vague expérimentale dans la décennie 1980, laquelle sera poursuivie ultérieurement à partir de 2004, ce qui conforte l'idée qu'il s'agit d'une orientation durable.

Concrètement, ces nouvelles méthodes permettent d'essayer de répondre aux questions suivantes : cette pointe a-t-elle été emmanchée ? a-t-elle fait partie d'une armature d'hast, d'un javelot (ou propulseur) ou d'une flèche ? Pour qu'une pointe puisse constituer une armature, elle doit remplir trois conditions : une forme pénétrante, des traces d'impacts et des traces d'emmanchement, (Villa et Soriano, 2010, p. 13-14). Pour le premier point, les analyses métriques permettent d'évaluer les capacités d'une pointe. Les impacts se traduisent par des macro-traces (fractures : emplacements et fréquences) et des micro-traces (micro-fractures, stries, polis)⁵¹⁹. Pour l'emmanchement, la recherche se concentre sur la base de la pointe, sur la forme (pédoncule, cran, encoche, rétrécissement) et sur les traces d'usure et de résidus de liens (tendons, lanières de peaux, végétaux) ou de colles (résine, bitume, brai de bouleau).

1.2.1.2.3. Nouveaux développements de l'histoire des armes

Qu'est-ce que cette révolution dans la recherche entraîne comme changement de la vision de la science sur l'histoire de l'armement préhistorique ? Les travaux sont dans ce domaine internationalisés, aussi bien anglo-saxon que français, et permettent d'avancer sur les deux questionnements principaux.

Le premier est celui de l'emmanchement. Nous avons vu dans les périodes précédentes, notamment dans la préhistoire française, un débat sur son ancienneté. Dans un article de 1982, « Hafting and Retooling: Effects on the Archaeological Record », Keeley souligne l'importance de cette technique – qu'il voit dès le Paléolithique moyen – pour la compréhension de l'outillage et de l'armement :

« The main point of this paper is that the indifference of archaeologists, especially lithic analysts, to the effects of hafting and retooling on the archaeological record is not only unjustified but also is the potential source of many interpretative errors » (Keeley, 1982, p. 808).

En 1987, Patricia Anderson-Gerfaud et Daniel Helmer publient une étude présentée lors d'une table ronde CNRS de 1984 et intitulée sans ambiguïté « L'emmanchement au Moustérien ». Dans cet article, il s'agit d'emmanchement d'outils et non d'armes. Les travaux effectués sur des objets moustériens de tradition acheuléenne mettent en évidence à partir des microtraces une zone de l'outil enrobée par un manche :

⁵¹⁹ Voir également Fischer (1984) qui fut l'une des premières études expérimentales sur ce sujet.

« En résumé, nous avons déduit quelle partie de l'outil était enrobée par un manche à partir de la localisation des microtraces particulières (esquilles, micropolis, traces linéaires comme les stries et traces d'abrasion) et le système de fixation au manche a été déterminé par l'observation de l'aspect, la distribution et l'orientation (direction) des microtraces formant cette "zone d'enrobage". » (Anderson-Gerfaud et Helmer, 1987, p. 39)

Puis ils définissent les modes d'emmanchement possibles, en pince ou par juxtaposition avant de se livrer à des expérimentations validant la nature des microtraces ainsi que la pertinence technique de ces modes d'emmanchement, lesquels correspondent par ailleurs à des pratiques ethnographiques existantes. Il s'agit d'une étape importante puisque l'hypothèse de l'emmanchement au Moustérien reçoit une première confirmation. Les deux décennies qui suivent verront se multiplier ces preuves validant l'existence de l'emmanchement au Moustérien et au MSA.

John Shea arrive à des conclusions qui modifient profondément la vision en vigueur de la chasse au Paléolithique moyen :

« The evidence of hafted projectile implements from the Levalloiso-Mousterian of Kebara Cave indicates that technologically-assisted hunting was an activity undertaken by archaic *H. sapiens* in the Middle Paleolithic of the Levant 50,000-60,000 years ago^{520,521}. » (Shea, 1988, p. 448)

De l'évidence de cet armement et de sa similarité avec d'autres sites, il généralise l'idée d'une chasse au Paléolithique utilisant un armement emmanché aussi bien chez Néandertal que l'homme moderne :

« This fact, combined with the use-wear data from Kebara, Qafzeh, and Hayonim suggests that the means for technologically-assisted hunting were regular features of Middle Paleolithic industries throughout Africa and much of Eurasia⁵²². » (Shea, 1988, p. 448)

Le deuxième grand débat porte sur le propulseur et l'arc. La vision classique voit le progrès technique avancer et l'arc remplacer le propulseur dans la panoplie de l'armement préhistorique. Le premier apparaît vers le Solutréen et le second le supplante vers la fin du Paléolithique supérieur. L'absence de l'arc en Australie est interprétée comme l'illustration de la primitivité des Aborigènes. Pierre Cattelain⁵²³ publie « Hunting during the Upper

⁵²⁰ La grotte de Kebara se situe au sud du mont Carmel (Israël).

⁵²¹ « La preuve que des instruments avec des armatures à projectiles de la grotte Levalloiso-moustérienne de Kebara indique que la chasse avec des aides technologiques était une activité de *H. sapiens* archaïque dans le Paléolithique moyen du Levant il y a 50 000 à 60 000 ans. »

⁵²² « Ce fait, combiné avec les données d'usure de Kebara, Qafzeh et Hayonim, suggère que les moyens technologiquement assistés de chasse étaient des traits récurrents de l'industrie du Paléolithique moyen depuis l'Afrique jusque dans une bonne partie de l'Eurasie. »

⁵²³ Archéologue de l'Université libre de Bruxelles, spécialiste de la chasse au Paléolithique supérieur. Il est l'auteur de nombreuses publications sur le sujet et d'ouvrages de vulgarisation comme *La Chasse dans la Préhistoire du Paléolithique au Néolithique en Europe... et ailleurs* (2002). En collaboration avec Claire

Paleolithic: Bow, Spearthrower or both⁵²⁴? » dans l'ouvrage de Knecht (1997). Il soutient la coexistence des deux armes, dont la différenciation d'utilisation ne repose pas sur une supériorité de performances techniques (précision, portée) de l'une mais sur une plus ou moins bonne adaptation à l'environnement cynégétique :

« Hunting strategies are also very similar for the two types of weapons. In fact, it seems that the hunting strategy chosen depends not on the weapon being used, but rather on the environment, the game being sought, and the purpose of the hunt. Here, again, we need to be careful of ideas that have become fact, as they have been dictated by common sense. Thus, the dichotomy “collective spearthrower hunting/individual bow hunting”, so often mentioned in the literature, seems to have no basis in reality. Likewise, the dichotomy “collective hunting of large herbivore herds/individual hunting of less gregarious animals” does not hold true in every case⁵²⁵. » (Cattelain, 1997, p. 231)

En cette fin de siècle se substitue à la thèse de la simple succession technologique celle de la coexistence de deux armes dont les domaines d'emploi se recoupent partiellement pendant des millénaires.

Dans cette période, l'ancienneté de l'emmanchement de pointes recule dans le temps. Le débat sur les armes de lancer et de jet évolue dans sa problématique. Là aussi, on sort de la logique du progrès linéaire.

1.2.1.3. L'art pariétal

Les scènes de combat du Levant espagnol sont longtemps restées ignorées des préhistoriens en tant qu'objet d'étude spécifique :

« Prehistoric iconography has been generally dismissed from the debate concerning the characterisation of prehistoric societies, especially in those cases as Spanish Levantine rock art, in which the definition of their authorship and chrono-cultural context is problematic⁵²⁶. » (López-Montalvo, 2018, p. 24)

Bellier et Marcel Otte, il organise en octobre 1990 un colloque international à Treignes sur le thème « La chasse dans la Préhistoire ».

⁵²⁴ « La chasse au paléolithique supérieur, arc ou propulseur ou les deux ? » Il s'agit de la traduction d'un article qui a été publié en français en 1994. Voir [cette partie, 2^e chapitre, § 2.1.1.2.](#)

⁵²⁵ « Les stratégies de chasse sont, elles aussi, dans leur grande variété, très semblables pour les deux types d'armes. En fait, il ne semble pas que la stratégie choisie dépende de l'arme utilisée, mais bien de l'environnement, du gibier recherché, et du but de la chasse. Ici encore, il faut se garder des idées toutes faites, dictées par le “bon sens”. Ainsi, l'opposition “chasse collective au propulseur / chasse individuelle à l'arc”, si souvent mentionnée dans la littérature, ne semble pas avoir de bases réelles. De même, l'opposition “chasse collective aux grands troupeaux d'herbivores / chasse individuelle aux animaux moins grégaires” est loin de toujours se vérifier. » (Cattelain, 1994, p. 20)

⁵²⁶ « L'iconographie préhistorique a généralement été écartée du débat concernant la caractérisation des sociétés préhistoriques, spécialement dans le cas de l'art rupestre du Levant espagnol, dans lequel la détermination des auteurs et du contexte chrono-culturel est problématique. »

Elles le deviennent à la fin de notre période avec l'article de Maria Isabel Molinos Sauras « Representaciones de Carácter Bélico en el Arte Rupestre Levantino⁵²⁷ » (1986-87)⁵²⁸. Les deux décennies suivantes vont voir se multiplier les articles sur le sujet, même s'il reste limité à un cercle d'experts franco-espagnols.

Cet intérêt est renforcé par la découverte de scènes de violence et de combats en Australie, rapportée par Paul Tacon and Christopher Chippindale dans « Australian ancient warriors: changing depictions of fighting in the rock art of Arnhem Land, NT⁵²⁹ » (1994). Ce n'est qu'en 1984 qu'un chercheur note que certaines silhouettes semblent se battre (Tacon & Chippindale, 1994, p. 220). Les études confirment l'existence de scènes de combat allant de l'affrontement individuel à la bataille et identifient trois phases. La première remonte à 10 000 ans. La phase intermédiaire commence il y a 3 000 ans et la plus récente va de 3 000 ans au XX^e siècle. L'évolution sur cette longue durée est particulièrement intéressante :

« We have shown that fighting is depicted in the rock art of western Arnhem Land throughout its sequence. We note a change, however, from small skirmishes to battles between groups of warriors over time. This we argue, is indicative of an increase in the complexity of social organization that began after the end of the last glaciation, between 4000-6000 years ago⁵³⁰. » (Tacon & Chippindale, 1994, p. 227)

Nous avons donc sur la fin de cette période l'ouverture d'un nouveau champ d'investigation qui comprend l'analyse plus approfondie de l'objet guerre dans l'art rupestre et la comparaison entre les différentes régions du monde de ce type de représentations.

1.2.1.4. Conclusion sur la source archéologique

La documentation archéologique de la guerre subit une révolution tant pour la source ostéologique que pour celle de l'armement. Ces deux sources semblaient condamnées jusqu'à présent à un rôle secondaire dans la documentation. Le lien était faible avec le discours explicatif où elles tenaient simplement une place illustrative. La révolution provient des outils méthodologiques qui permettent une analyse des pièces qui conduit à la nécessité de construire des interprétations intermédiaires. Une trace de blessure peut être rattachée à un acte de violence collective. Des hypothèses de scénarios sur « ce qu'il s'est passé »

⁵²⁷ « Représentations à caractère belliqueux dans l'art rupestre Levantin. »

⁵²⁸ Conversation téléphonique avec Esther López-Montalvo, le 27 février 2019.

⁵²⁹ « Les anciens guerriers Australiens : le changement des scènes de combat dans l'art rupestre de la terre d'Arnhem, territoire du Nord. »

⁵³⁰ « Nous avons montré que le combat est représenté dans l'art rupestre de l'ouest de la terre d'Arnhem tout au long de la séquence. Nous observons cependant dans le temps un changement allant de petites escarmouches à des batailles entre groupes de guerriers. Ceci, nous le pensons, indique un accroissement de la complexité de l'organisation sociale qui a débuté à la fin de la dernière glaciation il y a 4 000 à 6 000 ans. »

peuvent être élaborés. L'arme n'est plus seulement une pièce d'une industrie mais un outil au service d'une activité principale, la chasse. La chronologie s'étend dans le temps. Les usages commencent à être documentés dans leurs diversités et leurs transitions. Enfin les peintures pariétales de combat deviennent elles aussi des traces reconnues par le double fait qu'elles ne constituent plus un fait isolé et qu'elles accèdent au statut de sujet d'études.

L'archéologie prend ainsi une place croissante dans le discours sur la guerre. Au tournant du millénaire apparaît une sous-discipline, l'archéologie des conflits. L'un des premiers ouvrages, *Material Harm, Archaeological Studies of War and Violence*, est édité par John Carman⁵³¹ en 1997. Il y fait tout d'abord le constat d'un sujet délibérément ignoré par l'archéologie :

« Archaeologists, however, have in general chosen not to comment on this aspect of humanity [human violence], preferring to leave the subject to other disciplines⁵³². » (Carman, 1997, p. 2)

Mais il observe un revirement qui se produit sur les deux décennies de la fin du siècle :

« Serious anthropological interest in violence as a human phenomenon is clearly very recent —less than fifty years old⁵³³. » (Carman, 1997, p. 11)

L'archéologie des conflits⁵³⁴ est donc une branche émergente de l'archéologie. Elle se spécialise selon les grandes périodes, préhistorique et historique, et parmi cette dernière, les champs de bataille historiques ou les conflits modernes. Elle naît des travaux effectués à partir des années 1980 sur le site de la bataille de Little Big Horn (Joffre, 2018). Carman mentionne l'existence de premiers séminaires, notamment celui tenu en 1986 à la School of American Research et destiné à arriver « at a better understanding of the causes of both war and peace in pre-state societies and the impact of war on the evolution of those societies (Haas, 1990, xi)⁵³⁵ » (Carman, 1997, p. 8). L'archéologie des conflits renouvelle le regard sur la guerre par son ambition de faire de la violence collective un sujet à part entière, d'y déployer des méthodologies spécifiques et transverses aux périodes. À titre d'exemple, deux articles (déjà cités) de cet ouvrage collectif illustrent cette démarche : « Identification and analysis of violent and non violent head injuries in osteo-archaeological material » de Wakely et l'article de Zimmerman sur le massacre de Crow Creek, « The Crow Creek

⁵³¹ Archéologue, professeur à l'Institute of Archaeology and Antiquity de l'Université de Birmingham.

⁵³² « Les archéologues, cependant, ont en général choisi de ne pas commenter sur cet aspect de l'humanité, préférant laisser le sujet à d'autres disciplines. »

⁵³³ « Le sérieux intérêt anthropologique concernant la violence comme phénomène humain est clairement très récent, moins d'une quinzaine d'années. »

⁵³⁴ En anglais, on trouve les termes *war archaeology*, *conflict archaeology* ou *battle field archaeology* (ce dernier plus spécifiquement dédié aux travaux dédiés aux champs de bataille).

⁵³⁵ « à une meilleure compréhension des causes à la fois de la guerre et de la paix dans les sociétés pré-étatiques et l'impact de la guerre sur l'évolution de ces sociétés. »

Massacre: Archaeology and Prehistoric Plains Warfare in Coontemporary Contexts ». Ce livre marque ce tournant de l'archéologie de la violence collective que Patricia Lambert⁵³⁶ souligne quelques années plus tard dans un article « The Archaeology of War: A North American Perspective » :

« Our knowledge of prehistoric warfare has advanced exponentially in the last decade as a result of renewed anthropological interest in war and the development of new methods for identifying and characterizing its practice and prevalence archaeologically⁵³⁷. » (Lambert, 2002, p. 202)

1.2.2. La source ethnographique

La source ethnographique continue à fournir de la documentation dans un contexte nouveau. Ce dernier voit la raréfaction de la source primaire. D'une part, les sociétés traditionnelles et leurs cultures ont tendance à disparaître. D'autre part, pour celles qui sont préservées, leurs pratiques guerrières sont contenues ou interdites par le pouvoir étatique. Dans ce cadre, on observe la poursuite de la démarche d'inventaire lancée par George Murdock (1897-1985), la publication de monographies et enfin un intérêt nouveau porté sur les quelques sociétés réputées pacifiques.

1.2.2.1. Les bases de données et les études culturelles comparatives

Plusieurs initiatives de Murdock prolongent le travail de collecte de données commencé dans l'entre-deux-guerres : the *Human Relations Area Files* (HRAF), fondé à l'Université de Yale en 1949 et l'*Ethnographic Atlas* regroupant les données ethnographiques codées sur 1 264 sociétés (1971) et publiées par le journal *Ethnology*. De ces bases sont extraits des échantillons qui sont dédiés aux travaux d'études comparatives (*cross cultural studies*) des anthropologues : le *Standard Cross-Cultural Sample* (SCCS), sélection de 186 cultures, ou l'*Atlas of World Cultures* (1981) avec 563 sociétés. Ce travail de collecte de données permet d'objectiver et de standardiser les éléments caractérisant les différentes sociétés et de cartographier le monde primitif. Parmi ces éléments de caractérisation, figurent, à titre significatif pour notre sujet, le mode de vie de chasseur-cueilleur (Murdock, 1969, p. 4-5,

⁵³⁶ Anthropologue, archéologue américaine du Department of Sociology, Social Work and Anthropology, Old Main Hill, Utah State University, Logan, Utah. Ses travaux portent plus particulièrement sur la violence et la guerre, et notamment sur les traces ostéologiques.

⁵³⁷ « Notre connaissance de la guerre préhistorique a avancé de façon exponentielle dans la dernière décennie du fait d'un intérêt anthropologique renouvelé porté à la guerre et du développement de nouvelles méthodes pour identifier et caractériser archéologiquement ses pratiques et sa prévalence. »

24-25, 195-200, etc.) et l'éventuelle bellicosité, complétée des pratiques guerrières (Murdock, 1969, p. 2-3, 45, 63-65, etc.).

Cette base de connaissances propose une nouvelle voie de recherche, celle des études comparatives entre sociétés (*cross-cultural studies*). Pour illustrer ce nouveau type de démarches, nous donnons trois exemples. Le premier est l'ouvrage d'Otterbein, *The Evolution of War. A Cross-cultural Study* (1985), publié aux éditions HRAF. Cette étude comparative porte sur un échantillon de 50 sociétés des différents continents sélectionnées dans la base de l'*Ethnographic Atlas* (Otterbein, 1989, p. 9-13). L'objectif est de mettre en évidence des corrélations entre deux types de variables, variables indépendantes (environnement, mode de subsistance, système sociopolitique) et variables dépendantes (organisation militaire, tactiques et buts de guerre) (Otterbein, 1989, p. xxix). Sa principale conclusion en est :

« It became clear that ecological and economic factors had little influence, in comparison with the type of socio-political system, upon the warfare variables. (For example, the empirical relationship between mode of subsistence and fortified villages is not significant; whereas the correlation between type of socio-political system and fortified villages is significant)⁵³⁸. » (Otterbein, 1989, p. xxx)

Le deuxième exemple est l'article de Carol et Melvin Ember⁵³⁹, « Resource Unpredictability, Mistrust, and War: A Cross-Cultural Study⁵⁴⁰ » (1992). La source de leur échantillon est le HRAF et leur conclusion :

« Thus it looks like the people who go to war more or less constantly may be trying not to cover present or regularly recurring shortages, but to protect themselves against future disasters that they cannot predict; they seem to be trying to protect themselves ahead of time by taking resources from enemies. It seems to us then that the main motive for going to war is the fear of future loss, not current deprivation⁵⁴¹. » (Ember et Ember, 1992, p. 257)

Le troisième est l'ouvrage de Andrew Vayda⁵⁴², *War in Ecological Perspective* (1976). L'auteur propose une analyse comparée dans le temps long de trois sociétés océaniques, les

⁵³⁸ « Il devint clair que les facteurs économiques et écologiques avaient peu d'influence, en comparaison du type de système sociopolitique, sur les variables de la guerre. Par exemple, la relation empirique entre mode de subsistance et fortifications villageoises n'est pas significative alors que la relation entre type de système sociopolitique et fortifications est significative. »

⁵³⁹ Ce couple d'anthropologues américains est l'auteur de nombreuses études comparatives et plus particulièrement de travaux sur la guerre primitive. Melvin Ember (1933-2009) fut président du HRAF, sa femme Carol en est l'actuelle présidente.

⁵⁴⁰ « Imprévisibilité de la ressource, méfiance et guerre : étude culturelle comparative ».

⁵⁴¹ « Ainsi il apparaît que les peuples qui vont à la guerre plus ou moins constamment peuvent essayer non de couvrir des pénuries présentes ou récurrentes mais de se protéger contre des désastres futurs qu'ils ne peuvent pas prédire. Ils paraissent se protéger du temps à venir en prenant des ressources chez l'ennemi. Il nous semble que le principal motif pour aller à la guerre est la peur de futures pertes, non la privation actuelle. »

⁵⁴² Anthropologue américain de l'Université du New Jersey.

Maring de Nouvelle-Guinée, les Iban, chasseurs de têtes du Sarawak (île de Bornéo) au XIX^e siècle et les Maoris de Nouvelle-Zélande au moment de l'introduction des mousquets :

« It is my belief that viewing war as not simply something that either does or does not occur, but rather as a process, can lead to important understandings —both about war and, more generally, about how people respond to environmental problems or perturbations⁵⁴³. » (Vayda, 1976, p. 2)

Ce genre d'études tend moins à alimenter le débat sur l'origine de la guerre que de proposer et argumenter ce que nous avons appelé les composants explicatifs intermédiaires, et notamment les facteurs structurels de bellicosité.

1.2.2.2. Les monographies des sociétés belliqueuses

Les tribus belliqueuses se soumettent progressivement à la force supérieure des États dont elles dépendent. Les régions du monde qui peuvent fournir des terrains d'étude de la guerre se réduisent. Ne restent plus que deux grandes zones de recherche, l'Amérique du Sud et l'Océanie avec notamment un monde encore peu exploré, la Nouvelle-Guinée, qui apparaît au lendemain de la Seconde Guerre mondiale comme un nouveau théâtre d'investigations, vierge et particulièrement riche en conflits. Nous regardons ici quelques travaux internationaux (anglo-saxons) de référence alors que les études françaises, qui y sont importantes, seront examinées dans le deuxième chapitre.

Mervyn Meggitt (1924-2004), anthropologue australien, est l'auteur de deux ouvrages majeurs *Desert people. A Study of the Walbiri Aborigines of Central Australia* (1962) et *Blood is Their Argument. Warfare among the Mae Enga Tribesmen of the New Guinea Highlands* (1977). Dans le premier de ces ouvrages, Meggitt rend compte de ses travaux sur une population laissée à l'écart des études très complètes de Spencer et Gillen ou de Warner. Le territoire des Walbiri se situe dans l'Australie centrale dans le Northern Territory. Une population d'environ 1 200 personnes vit de la chasse et de la collecte dans une zone désertique de 300 km de long sur autant de large. La première rencontre avec l'homme occidental date des années 1860 (Meggitt, 1986, p. 16). Dans cette monographie où la guerre n'est pas un sujet central, Meggitt aborde cependant la question des relations des Walbiri avec les tribus avoisinantes qui se divisent en parentes et amies, neutres ou ennemies traditionnelles (Meggitt, 1986, p. 35) comme les Warramunga ou les Walbiri. Les nombreux raids et contre-raids contre les Warramunga se traduisent des deux côtés par de

⁵⁴³ « C'est mon opinion que regarder la guerre pas seulement comme quelque chose qui arrive ou n'arrive pas, mais plutôt comme un processus qui peut mener à une compréhension importante, à la fois sur la guerre mais plus généralement sur comment les peuples répondent à des problèmes ou des perturbations environnementaux. »

nombreux morts et l'enlèvement des femmes. À côté de la vengeance, l'eau peut représenter un motif d'affrontement :

« In a pitched battle for the possession of the water the Walbiri drove the Waringari from the area, which they incorporated into their own territory. By desert standards the engagement was spectacular, the dead on either side numbering a score or more. Such forcible conquest of land (or, rather, water), was, to judge from the published accounts of Aboriginal societies, most uncommon among Australian tribes; but it is possible that it occurred more often than we realize in the desert regions where water is a precious commodity⁵⁴⁴. » (Meggitt, 1986, p. 42)

Le deuxième ouvrage au contraire se focalise sur l'activité guerrière des populations Mae Enga de Nouvelle-Guinée. Il rapporte des études effectuées entre 1955 et 1974 sur ces sociétés à *Big Men*⁵⁴⁵, à clans patrilineaire, horticulteurs regroupant environ 30 000 personnes dans les Highlands de Papouasie-Nouvelle-Guinée⁵⁴⁶. La guerre est motivée par la terre. Elle constitue, selon l'auteur, un mode de redistribution de cette ressource. Elle peut se produire à différents niveaux, entre phratries, entre clans de différentes phratries, entre clans d'une même phratrie, voire à l'intérieur du clan (Meggitt, 1977, p. 16-46). Si chaque affrontement fait peu de morts (en moyenne deux morts de chaque côté), la fréquence des combats entraîne des cumuls de pertes très importants pour des clans de 350 à 400 membres (soit environ 100 hommes) :

« The ratio of male deaths, attributable over time to warfare is substantial —at the least of the order of 25 percent of all male fatalities. In short, the frequency of overt hostilities among Mae groups significantly determines the pattern of male mortality⁵⁴⁷. » (Meggitt, 1977, p. 110)

L'une des conséquences des plus visibles sur l'organisation sociale est bien sûr la polygynie, conséquence d'un ratio sexuel très déséquilibré avec un déficit des mâles (Meggitt, 1977, p. 111).

Un autre travail marque cette période. Il est l'un des résultats d'une expédition organisée par le Peabody Museum pour étudier les Dani, population vivant dans la vallée du Baliem,

⁵⁴⁴ « Dans une bataille rangée pour la possession de l'eau, les Walbiri expulsèrent les Waringari de la zone, qu'ils incorporèrent à leur propre territoire. Au regard des standards du désert, l'engagement fut spectaculaire, avec des morts en grand nombre de chaque côté. Une telle conquête par la force de terres (ou plutôt d'eau) était, à la vue des rapports des Sociétés aborigènes, plutôt rare parmi les tribus australiennes. Mais il est possible que cela se produise plus souvent que nous pensions dans les régions désertiques où l'eau est une ressource précieuse. »

⁵⁴⁵ Pour les notions de sociétés à *Big Men*, à *Grands Hommes* ou à *Leaders*, voir *La Production des Grands Hommes* (Godelier, 1996) et *Guerres et Festins* (Lemonnier, 1990).

⁵⁴⁶ L'île de Nouvelle-Guinée est politiquement divisée en deux : la partie occidentale (autrefois Nouvelle-Guinée néerlandaise) est sous souveraineté indonésienne, alors que la partie orientale (ancien protectorat britannique) constitue l'État souverain de Papouasie-Nouvelle-Guinée.

⁵⁴⁷ « Le ratio de morts mâles attribuables à la guerre dans la durée est substantiel, au moins de l'ordre de 25 % de la mortalité masculine globale. En bref, la fréquence des hostilités ouvertes parmi les groupes Mae détermine de façon significative le modèle de mortalité masculine. »

située dans les Central Highlands de la Nouvelle-Guinée occidentale (Indonésie). Elle est dirigée par Robert Gardner (1925-2014)⁵⁴⁸, qui tourne en 1961 *Dead Birds*, film montrant une bataille rituelle chez les Dani. Membre de l'expédition, Karl Heider, anthropologue, publie en collaboration avec Gardner et avec une introduction de Margaret Mead⁵⁴⁹, un ouvrage majoritairement photographique intitulé *Gardens of War. Life and Death in the New Guinea Stone Age* (1968). Il publie ensuite *The Dugum Dani. A Papuan Culture in the Highlands of West New Guinea* (1970), une monographie sur les Dani qui comprend un chapitre de 34 pages consacré au conflit, élément structurant de la vie de ces groupes :

« In fact, Dani life is shot through with social conflict that keeps the alliance in a state of constant turmoil. But this turmoil is more that of a glacier than of ocean waves. Changes take place over a period of years and decades and are marked by a long period of stress, leading up to a sudden convulsive rearrangement of the political grouping, and then another period of slowly building stress⁵⁵⁰. » (Heider, 1970, p. 99)

Ce film et ces ouvrages sont considérés comme des références dans la description des pratiques guerrières primitives. Heider montre un système complexe de conflictualité où les affrontements peuvent atteindre trois niveaux avec escalades de l'un à l'autre : tout d'abord les rivalités personnelles qui peuvent enchaîner sur *umai'im*, soit la vendetta (*feud*), qui peut dégénérer en *wim*, soit la guerre (*war*). Les sources de conflit sont toujours des questions individuelles : « Among the sources of conflict, pigs and women are primary⁵⁵¹, and land rights run a poor third » (Heider, 1970, p. 100).

Les cycles de bellicosité peuvent être longs avec des épisodes d'affrontements de plusieurs mois. Il cite l'exemple d'un conflit entre les deux alliances Gutelu et Widaia qui commence le 10 avril et se termine le 13 octobre :

« Thus, in one 5^{1/2}-month period there were nine battles, of which two did not develop into full affairs, and nine raids, of which five were made by the Widaia and four by the Gutelu men (one of the battles was not announced in the regular way, but developed out of a raid). Two men died of wounds received in these

⁵⁴⁸ Robert Gardner est directeur du Film Study Center du Peabody Museum de l'Université de Harvard. Le film a reçu de nombreux prix mais a aussi été l'objet de critiques sur l'authenticité de scènes résultant du montage de prises de vues.

⁵⁴⁹ Margaret Mead y défend notamment le principe du film *Dead Birds*.

⁵⁵⁰ « En fait la vie des Dani est traversée par des conflits qui maintiennent l'alliance dans un état d'agitation permanente. Mais le mouvement relève plus du glacier que de la vague de l'océan. Les changements interviennent sur des années ou des décennies et sont marqués par une longue période de tension, conduisant à un réarrangement convulsif soudain des groupes politiques, puis une autre période de tension croissant lentement. »

⁵⁵¹ La formulation peut surprendre. Les cochons tiennent une place très particulière dans la culture des populations de Nouvelle-Guinée. Voir Heider, 1970, p. 48-55 ; Rappaport, 1968 ; ou Lemonnier, 1993.

battles; six men and boys were killed outright in the raids⁵⁵². » (Heider, 1970, p. 107)

Il oppose le mode de guerre rituelle, démonstrative et aux pertes limitées aux raids qui peuvent tourner au massacre :

« The events of June 4, 1966 could only be called a massacre. At dawn that day warriors from the northern part of the Gutelu Alliance crept through the ground fog to launch a well-planned attack on the compounds to the south of the Elogeta River. The attack lasted only an hour or so, but nearly 125 men, women, and children were left dead or dying, and dozens of compounds were in flames. Other alliances had been informed of the attack and joined in, not so much to kill and burn as to plunder pigs⁵⁵³. » (Heider, 1970, p. 119)

Au total, les pertes affectent réellement la vie sociale. 28,5 % des mâles meurent de mort violente (Heider, 1970, p. 128). Le groupe des Aso-Lokobal perd environ 1 % de sa population par an entre 1954 et 1956⁵⁵⁴, la plupart des hommes jeunes entre 16 et 30 ans (Bromley, 1962, p. 23).

Au-delà de cette documentation de la guerre, Heider souligne la difficulté pour un ethnologue d'observer l'activité :

« In my earlier field work I was misled by the events which I saw and the inaccessibility of those which I did not, and so misjudged the nature of Dani Conflict. [...] During my entire field work I had the greatest difficulty eliciting satisfactory information from any Dani informant about events which I had not myself seen or already knew specific details about. It was only when I went back in 1968, just two years after a major split of the Gutelu Alliance, that I could put together a picture of the long term pattern of Dani warfare⁵⁵⁵. » (Heider, 1970, p. 99)

Nous terminons ce passage sur les sociétés belliqueuses par le cas des Yanomamö, population de chasseurs horticulteurs vivant à la frontière du Brésil et du Venezuela. Ce nom est devenu synonyme de tribus guerrières et de polémique scientifique. Nous regardons dans

⁵⁵² « Ainsi sur une période de cinq mois et demi, il y eut neuf batailles, dont deux ne se développèrent pas pleinement, et neuf raids parmi lesquels cinq effectués par les Widaia et quatre par les hommes Gutelu (une de ces batailles ne fut pas annoncée dans les règles et partit d'un raid). Deux hommes moururent de leurs blessures reçues dans ces batailles, six hommes et garçons furent tués net dans les raids. »

⁵⁵³ « Les événements du 4 juin 1966 ne peuvent être qualifiés que de massacres. À l'aube de ce jour, des guerriers de la région nord de l'Alliance Gutelu rampent sous le brouillard de terre pour lancer une attaque bien planifiée sur les habitats au sud de la rivière Elogeta. L'attaque ne dura qu'environ une heure, mais près de 125 hommes, femmes et enfants furent laissés morts ou mourants et des dizaines d'habitations étaient en flammes. Les autres alliances avaient été informées de l'attaque et s'y joignirent, pas tant pour tuer et brûler que pour voler les cochons. »

⁵⁵⁴ C'est comparable aux pertes françaises de la Première Guerre mondiale. Voir sur ce sujet [l'annexe 4](#), « Mesurer la violence et la guerre ».

⁵⁵⁵ « Dans mon précédent travail de terrain, je fus enduit en erreur par les événements que j'avais vus et l'inaccessibilité de ceux que je n'avais pas vus, et ainsi me trompais sur la nature des conflits Dani. Durant tout mon travail sur le terrain, j'ai eu la plus grande difficulté pour obtenir une information satisfaisante de la part de mes informateurs Dani sur les événements que je n'avais pas vus moi-même ou ceux pour lesquels je n'avais pas eu préalablement quelques détails. Ce fut seulement quand je revins en 1968, juste deux ans après une rupture majeure de l'Alliance Gutelu que je pus reconstruire le tableau de la guerre Dani sur le temps long. »

un premier temps la documentation ethnographique. Nous nous intéresserons à la polémique dans la partie sur les thèses explicatives.

Nous disposons de deux types de documents. Tout d'abord un récit, *Yanoama*, histoire d'une jeune brésilienne, Helena Valero, enlevée en 1939 à l'âge de 11 ans, qui vécut vingt-deux ans chez les tribus Yanomamö. Le récit recueilli par Ettore Biocca (1912-2001), anthropologue et médecin italien, est publié en italien en 1965, en français en 1968 et en anglais en 1970. Pierre Clastres commente ainsi les « dons ethnographiques » de la jeune femme :

« [...] pour la première fois sans doute, miraculeusement est-on tenté de dire, une culture primitive se raconte elle-même, le Néolithique expose directement ses prestiges, une société indienne se décrit soi-même du dedans. » (Clastres, 1969, p. 59)

L'insécurité et la violence semblent être des conditions permanentes de la vie quotidienne. Les scènes de combat rapportées sont nombreuses (Biocca, 2012, p. 21-31, 53-58, 241-246, 294-303, etc.). Le récit est à « hauteur d'homme » :

« Une flèche tomba derrière nous. Les ennemis nous avaient suivis et avaient attendu que nous fussions entrées. D'autres flèches commencèrent à tomber : tak, taï, ta... Je vis à côté de moi une flèche qui se plantait dans une grappe de bananes ; elle continua à osciller longtemps. Une petite fille se mit à courir sur la place. Une flèche, tak ! la frappa à la nuque ; l'enfant tomba. Sa mère courut la relever et, pendant qu'elle la relevait, une flèche la frappa au genou. La mère cria ; une autre femme courut relever la petite. Elle était déjà morte ; elle la coucha dans le hamac. À l'intérieur du *chapouno*⁵⁵⁶, on commença à tirer des flèches par ici, par là, à travers les pailles du toit, sans voir où elles tombaient. Les flèches des ennemis traversaient aussi les feuilles du toit et tombaient dans l'espace central. » (Biocca, 2012, p. 54)

Napoleon Chagnon (1938-2019), professeur d'anthropologie à l'université du Michigan, publie en 1968 *Yanomamö, The Fierce People*, première monographie sur les Yanomamö, qu'il a étudié pendant une période de dix-neuf mois. Son livre est l'objet de cinq éditions, largement enrichies au gré du temps, et va déclencher l'une des plus vives et plus longues polémiques sur le sujet de la guerre. Dans un premier temps, nous nous limitons à étudier la monographie de la première édition. Nous examinerons ultérieurement la thèse explicative qu'il propose et qui déclenche une levée de boucliers.

Chagnon estime la population des Yanomamö à environ 10 000 personnes, réparties dans 125 villages allant de 40 à 250 habitants. Son ouvrage décrit leur mode de vie et l'organisation sociale. Mais dès le début, l'auteur souligne que « the thing that impressed me

⁵⁵⁶ Habitation collective Yanoama qui héberge une centaine de personnes (Biocca, 2012, p. 425).

most was the importance of aggression in their culture⁵⁵⁷ » (Chagnon, 1968, p. 2). De fait, il fait la description détaillée d'une société marquée et structurée par les affrontements, dominée par des mâles qui vivent dans une violence permanente. Il existe un état de guerre quasi perpétuelle très éloigné de la guerre primitive supposée rituelle : quinze ans de guerre entre les groupes de Damovä et Kaobawä et les Patanowä-teri (Chagnon, 1968, p. 125) ; 25 raids subis par son groupe, les Patanowä-teri, pendant la durée de son travail initial :

« Meanwhile, the Patanowä-teri, knowing that they would be raided by the Monou-teri and their allies, also began clearing a new garden. They selected a site abandoned by Kaobawä's group many years ago, knowing that the peach-palm were still producing there. By this time the Patanowä-teri were in rather desperate straits. Their old enemies, the several groups on the Orinoco River, began raiding them with even greater frequency, as they had learned that the Monou-teri and Bisaasi-teri were again at war with the Patanowä-teri. A few additional villages began raiding the Patanowä-teri to settle old grudges, realizing that the Patanowä-teri had so many enemies that they could not possibly retaliate against all of them⁵⁵⁸. » (Chagnon, 1968, p. 127)

Les pages 124 à 137 délivrent un récit ininterrompu de ces divers affrontements entre tribus. La cause de ces conflits n'a rien à voir avec le manque de ressources alimentaires. Les Yanomamö sont des chasseurs collecteurs horticulteurs qui n'ont pas de difficultés de subsistance : « The Yanomamö themselves regard fights over women as the primary causes of their wars⁵⁵⁹ » (Chagnon, 1968, p. 190). Au long des éditions, il complète son descriptif, notamment avec des ratios de pertes impressionnants : 25 % des morts adultes mâles dues à la violence et 40 % des adultes mâles ayant participé au meurtre d'un autre Yanomamö (Chagnon, 1997, p. 205).

1.2.2.3. Les monographies des sociétés pacifiques

A contrario de ces publications qui portent le témoignage de la guerre, l'attention se porte également sur les sociétés qui ne font pas la guerre. Parmi celles-ci, les populations de Bushmen ou San⁵⁶⁰ du Kalahari font l'objet de nombreuses études ethnographiques.

⁵⁵⁷ « La chose qui m'a le plus impressionné était l'importance de l'agression dans leur culture. »

⁵⁵⁸ « Pendant ce temps, les Patanowä-teri, sachant qu'ils subiraient un raid des Monou-teri et de leurs alliés, commencèrent à dégager un terrain. Ils choisirent un site abandonné par un groupe de Kaobawa des années auparavant, sachant que les palmiers pêches y étaient encore productifs. À ce moment, les Patanowä-teri, étaient dans une position assez désespérée. Leurs vieux ennemis, plusieurs groupes de la rivière Orinoco, commencèrent à lancer des raids de façon encore plus fréquente car ils avaient appris que les Monou-teri et les Bisaasi-teri étaient encore en guerre avec les Patanowä-teri. Quelques villages supplémentaires commencèrent à attaquer les Patanowä-teri pour régler quelques vieilles querelles, comprenant que les Patanowä-teri avaient tellement d'ennemis qu'ils ne pourraient pas réagir et se venger de tous. »

⁵⁵⁹ « Les Yanomamö eux-mêmes considèrent leurs combats à propos des femmes comme les principales causes de leurs guerres. »

⁵⁶⁰ Ces noms génériques donnés par les Occidentaux recouvrent de nombreux groupes vivant au Bostwana et en Namibie. Voir Bahuchet, 2018, p. 548-549.

L'américaine Elizabeth Marshall Thomas est écrivain avec un engagement marqué pour la nature. Elle prend part à trois expéditions chez les Bushmen entre 1950 et 1956, soit avant que leur culture ne commence à être trop altérée par l'influence de leur voisinage. Elle publie *The Harmless People* en 1958, ouvrage qui sera réédité (1959) puis révisé en 1989. Elle décrit des chasseurs-cueilleurs nomades et organisés en petites bandes familiales inférieures à 20 personnes. Elle affirme le côté pacifique naturel des Bushmen, « l'un des peuples les plus primitifs sur terre⁵⁶¹ » (Thomas, 1989, p. 9) :

« We learned two reasons for the submissiveness of Bushmen. One reason is that it is not in their nature to fight, not in their experience to deal with people other than themselves. They would much rather run, hide, and wait until menace has passed than defend themselves forcefully, quite unlike the Bantus, who in the past have waged great wars. But Bushmen misunderstand confrontational bravery⁵⁶². » (Tomas, 1989, p. 21)

Elle pose correctement le questionnement sur le pacifisme de ces populations. Elle propose les deux réponses qui sont habituellement avancées. La première est que la guerre n'est pas dans la culture⁵⁶³ des Bushmen et qu'ils n'en ont pas le savoir (expérience). La deuxième repose sur le choix de l'évitement, choix qui a pu être imposé par des expériences malheureuses avec des Bantous plus guerriers. La question du pacifisme d'une société est le pendant de celle de la bellicosité des sociétés guerrières. Il n'y a pas cependant parfaite symétrie dans la démarche ethnographique. Tout d'abord, l'absence et l'existence de ce trait ne se montrent pas de la même manière. Ensuite les sociétés belliqueuses sont bien plus nombreuses que les pacifiques⁵⁶⁴.

1.2.2.4. Conclusion sur la source ethnographique

Ces éléments font apparaître deux points importants. Tout d'abord, la disparition de l'observation directe de combats réels par l'anthropologue s'annonce prochaine du fait de l'action pacificatrice par la force conduite par les autorités nationales. Les travaux de Heider, Meggitt et Chagnon sonnent comme un chant du cygne en offrant des monographies de

⁵⁶¹ On peut remarquer l'expression « one of the most primitive peoples living on earth » et la persistance de cette notion d'échelle dans la primitivité en 1989.

⁵⁶² « Nous avons compris les deux raisons de l'attitude de soumission des Bushmen. L'une est que ce n'est pas dans leur nature de se battre, pas dans leur expérience de négocier avec d'autres gens qu'eux-mêmes. Ils préféreraient fuir, se cacher, et attendre jusqu'à ce que la menace soit passée plutôt que se défendre par la force, tout à fait autrement que les Bantous, qui dans le passé ont fait des grandes guerres. Mais les Bushmen ne comprennent pas la bravoure de la confrontation. »

⁵⁶³ Elle emploie le mot « nature ». Mais le contexte nous le fait interpréter comme « culture ».

⁵⁶⁴ Raymond Kelly n'identifie que sept sociétés pacifiques dans son livre *Warless Societies and the Origin of War* (Kelly, 2000, p. 11-39). Il souligne par ailleurs que s'il existe des sociétés sans guerre, il n'en existe pas sans violence.

sociétés particulièrement belliqueuses et étonnamment préservées de contacts avec le monde occidental. En ce dernier moment, les monographies de sociétés pacifiques rééquilibrent, au moins sur le principe sinon sur le nombre, la documentation de la guerre. Là aussi, cette période constitue la dernière occasion de l'observation ethnographique de populations qui semblent ignorer le phénomène guerre. Le deuxième point qu'il faut souligner est l'apparition d'une nouvelle démarche, l'étude comparative appliquée à la guerre. Elle offre un autre regard interprétatif sur le phénomène guerre et génère un discours explicatif intermédiaire qui porte sur les facteurs de bellicosité des sociétés primitives. Nous ne sommes pas sur le niveau explicatif de l'origine de la guerre mais sur la variabilité du phénomène dans le champ d'observation que constitue les sociétés primitives contemporaines.

1.2.3. La source primatologique

La recherche d'analogie de phénomènes guerriers dans le monde animal remonte – comme nous l'avons vu en première partie – au XIX^e siècle. Les travaux ne sont guère allés au-delà de l'observation des affrontements entre insectes sociaux et du principe de l'analogie. C'est le paléanthropologue Louis Leakey (1903-1972) qui a l'idée de faire étudier les grands singes dans leur environnement naturel. L'enfance et la jeunesse de ce fils de missionnaire britannique sont marquées par une vie très proche de la nature en pays Kikuyu, peuple auquel il se sent appartenir: « in language and in the mental outlook I was more Kikuyu than english, and it never occurred to me to act other than as a kikuyu » (Leakey cité par Morell, 1995, p. 23). C'est donc avec la double nationalité anglo-kenyane qu'il commence sa carrière d'archéologue et anthropologue. Il dirige des fouilles dans l'Est africain, notamment dans les gorges d'Olduvai, et met au jour de nombreux fossiles d'hominidés⁵⁶⁵. Sa femme Mary et son fils Richard le secondent et lui succèdent. Malgré ses travaux de fouilles, il porte un intérêt scientifique aux chimpanzés et finit pas le concrétiser à l'occasion de sa rencontre avec Jane Goodall (Morell, 1995, p. 239). Elle débute comme secrétaire du paléontologue. Il lui propose ensuite d'aller étudier un groupe de *Pan troglodytes* en Tanzanie près du lac Tanganyka. Il envoie de façon similaire Dian Fossey (1932-1985) et Biruté Galdikas travailler respectivement sur les gorilles et les orang-outans :

« Louis Leakey was interested in the behaviour of all animals, including the human animal. He was especially curious about chimpanzees, because they are our closest relatives living today [...] Leakey reasoned that knowledge of the way

⁵⁶⁵ Il est notamment le découvreur d'*Homo habilis* en 1961 à Olduvai (Nord de la Tanzanie).

of life of chimpanzees in their natural habitat might provide clues to the behaviour of early man. » (Goodall, 1986, p. 3)

Les travaux de Goodall⁵⁶⁶, relatés dans *The Chimpanzees of Gombe, Patterns of Behavior* (1986), bouleversent la vision scientifique du comportement de cette espèce. Alors que chez les mammifères, la violence individuelle existe et prend les deux formes principales de la prédation et de la lutte des mâles, le comportement de violence collective n'est pas encore reconnu. C'est pourtant ce qu'observe Goodall dans les années 1970 : dans deux communautés de chimpanzés, dénommées Kasakela et Kahama, vivant sur des territoires voisins, les mâles de la seconde, plus petite, sont tués systématiquement par leurs congénères Kasakela au hasard des rencontres :

« There is a special form of attack, level 4, that is typically directed at chimpanzees of neighboring communities. It is a brutal assault on a single victim by two or more (up to six observed) adults, usually males, lasting more than five minutes. Such attacks have been seen on twenty-one occasions. All resulted in extremely severe wounding. Six lasted between fifteen and twenty minutes; these victims were known (once) or presumed (five times) to have died from their injuries⁵⁶⁷. » (Goodall 1986, p. 317)

À la fin, les Kasakela s'emparent des femelles, étendent leur territoire et... se trouvent confrontés à une tierce communauté, celle des Kakande.

Ces observations de Goodall sont reçues avec scepticisme. Elle est même accusée d'avoir été à l'origine de ces rivalités par ses méthodes d'habituation⁵⁶⁸ et d'approvisionnement. Mais des observations similaires sont faites sur plusieurs sites en Afrique, à Mahale en Tanzanie, à Niokola-Koba en Côte d'Ivoire et à Kibale en Ouganda :

« From the four research sites in the wild where chimpanzees live with neighbouring groups, in work comprising altogether some one hundred years of organized field study, scientist have so far witnessed the extinction of two entire ape communities, certainly one and most likely both at the hands of their apes neighbors. In all four places the pattern appears to be the same. The male violence that surrounds and threatens chimpanzee communities is so extreme that to be in the wrong place at the wrong time from the wrong group means death⁵⁶⁹. » (Wranham et Peterson, 1996, p. 21)

⁵⁶⁶ L'institut Jane Goodall promeut aujourd'hui la protection du chimpanzé dans son environnement naturel.

⁵⁶⁷ « Il y a une forme spéciale d'attaque, de niveau 4, qui est typiquement dirigée contre les chimpanzés des communautés voisines. C'est un assaut brutal sur une victime isolée par deux ou plus (jusqu'à six a été observé) adultes, habituellement des mâles, et durant plus de cinq minutes. De telles attaques ont été vues en trente et une occasions. Toutes ont entraîné des blessures sévères. Six ont duré entre quinze et vingt minutes ; la mort des victimes de leurs blessures a été reconnue dans un cas et présumée dans cinq cas. »

⁵⁶⁸ Ce mot désigne le processus qui permet aux animaux observés dans la nature de s'habituer à la présence d'observateurs humains, lesquels ne doivent aucunement perturber leurs activités, ni directement ni indirectement.

⁵⁶⁹ « Des quatre sites de recherche dans la nature où les chimpanzés vivent avec des groupes voisins, dans des travaux accumulant cent années d'études de terrain, les scientifiques peuvent témoigner jusque-là de l'extinction de deux communautés entières de singes, certainement une et très probablement les deux des mains de leurs voisins singes. Dans les quatre endroits le schéma semble être le même. La violence des mâles qui

En complément de ces combats, Goodall observe des patrouilles aux frontières du territoire, des groupes compacts qui se déplacent précautionneusement et silencieusement mais qui laissent éclater leurs cris une fois revenus en zone sécurisée (Goodall, 1986, p. 490-491).

Goodall amorce la comparaison avec l'homme en faisant l'hypothèse d'une identité de groupe chez le chimpanzé permettant une pseudo spéciation. Elle conclut sa réflexion :

« The chimpanzee, as a result of a unique combination of strong affiliative bonds between adult males on the one hand and an unusually hostile and violently aggressive attitude toward nongroup individuals on the other, has clearly reached a stage where he stands at the very threshold of human achievement in destruction, cruelty, and planned intergroup conflict. If ever he develops the power of language—and, as we have seen, he stands close to that threshold, too—might he not push open the door and wage war with the best of us^{570?} » (Goodall, 1986, p. 533-534)

Ces observations chez le chimpanzé commun (*Pan Troglodytes*) est le point de départ de nombreuses études chez les singes vivant en communautés. Un exemple en est *Aggression and Peacefulness in Humans and Other Primates* (Silverberg et Gray, 1992). Cet ouvrage collectif se veut une étude dans la suite du questionnement proposé par la déclaration de Séville⁵⁷¹. Il rapporte les travaux effectués dans une session « The Ethology and Ethnography of Aggression and Nonaggression in Primates » du congrès annuel de l'AAAS⁵⁷². Il s'agit d'un ouvrage collectif où les contributions portent sur les saimiri (singes écureuils ou sapajous), les muriqui (singes araignées), les cercopithèques, mais également des groupes d'enfants préscolaires ou encore une étude comparative entre des Semai et des Waorani⁵⁷³, sociétés respectivement réputées pacifique et belliqueuse. Bien évidemment, la comparaison homme-chimpanzé va devenir plus particulièrement la source de nombreuses thèses explicatives, et notamment *Demonic Males, Apes and the Origin of Human Violence* de Wrangham et Peterson.

entoure et menace les communautés de chimpanzés est si extrême qu'être au mauvais endroit au mauvais moment du mauvais groupe signifie la mort. »

⁵⁷⁰ « Le chimpanzé, comme résultat d'une combinaison unique de forts liens affiliatifs entre mâles adultes d'un côté et une attitude inhabituellement hostile et violemment agressive vis-à-vis des individus n'appartenant pas au groupe de l'autre, a clairement atteint un niveau qui le situe au seuil même des accomplissements humains en termes de destruction, cruauté et conflit intergroupe planifié. Si jamais il développait le pouvoir du langage, et comme nous avons vu il se tient proche de ce seuil également, ne pourrait-il pas ouvrir la porte et faire la guerre avec les meilleurs d'entre nous ? »

⁵⁷¹ Voir [ce chapitre, § 1.3.](#)

⁵⁷² American Association for the Advancement of Science.

⁵⁷³ Les Semai vivent en bandes d'une centaine d'individus de chasse et d'horticulture dans les forêts de la péninsule Malaise. Les Waorani sont également des chasseurs horticulteurs, vivant dans l'ouest du Bassin amazonien.

1.2.4. Conclusion sur la documentation de la guerre

Le registre de la documentation de la guerre s'est profondément modifié et enrichi. Il s'est modifié dans sa composition. Alors que la source ethnographique est restée longtemps dominante, la source archéologique est montée en puissance. Au-delà des découvertes, dont certaines décisives, des révolutions méthodologiques permettent de mieux faire parler les traces préhistoriques. La trace ostéologique s'installe dorénavant comme un indice majeur dans le débat. Elle montre la réalité d'une violence collective préhistorique. Elle peut être utilisée pour argumenter le tournant d'une éventuelle invention. Pour sa part, l'ancienneté de l'armement dilate l'espace-temps possible d'une éventuelle activité guerre. Enfin un nouveau domaine de comparatisme émerge avec la primatologie. Le conflit chez les chimpanzés ouvre grand un questionnement sur la violence et la violence collective dans le passé des hominidés. La documentation de la guerre apporte ainsi beaucoup de matière dans cette période pour la reconfiguration des thèses explicatives.

1.3. Les thèses explicatives

Le succès populaire du livre de Keeley a répandu l'idée que cette période aurait vu le consensus se faire sur une préhistoire pacifique. Cette idée est assez fautive. Elle est partiellement vraie en archéologie. Mais le sujet « guerre » est un sujet d'anthropologie au sens large. En réalité les thèses se multiplient sur la période et proposent un débat plus qu'animé.

On observe la tenue de plusieurs symposiums dédiés au sujet. Un premier se tient dans le cadre du *58th Meeting of the American Anthropological Association* (AAA) en 1959 à Mexico et s'ouvre sur le constat :

« While anthropologists have filled many museum cases with weapons, they have given but scant attention to the organization, causes, concomitants, and consequences of war⁵⁷⁴. » (Vayda et Leeds, 1961, p. 131)

Un deuxième est organisé en 1967 à Washington, également sous l'égide de l'AAA, par Morton Fried, Marvin Harris et Robert Murphy⁵⁷⁵. Il constitue une prise de conscience d'une

⁵⁷⁴ « Alors que les anthropologues ont rempli les armoires de nombreux musées avec des armes, ils n'ont accordé qu'une attention rare à l'organisation, aux causes, aux concomitances et aux conséquences de la guerre. »

⁵⁷⁵ Morton Fried ([ce chapitre, § 1.1.1](#)), Marvin Harris (1923-1986) et Robert Murphy (1894-1978) sont tous trois professeurs à l'université de Columbia (New York).

responsabilité ou d'un rôle à jouer des anthropologues face au phénomène de la guerre. Il a – comme il est affirmé dans la préface de l'ouvrage *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression* (Fried, Harris et Murphy, 1968) – son origine dans la guerre du Vietnam. Cet ouvrage montre que les principaux thèmes de la problématique de cette période sont déjà posés. Dans le premier chapitre, il est discuté des « Effets biologiques de la guerre » ; l'agression humaine est abordée dans le second et l'intervenant C. R. Carpenter (1905-1975)⁵⁷⁶ souligne l'intérêt de « La contribution des études sur les primates pour la compréhension de la guerre » ; le chapitre 4 est consacré à « La guerre moderne et primitive », avec notamment un questionnement sur les fonctions de la guerre et un débat sur la guerre et l'État ; dans le suivant, Chagnon et Service débattent des effets de la guerre sur la structure sociale ; en guise de conclusion, Mead cherche des « Alternatives à la guerre ». On peut seulement noter l'absence de la préhistoire. Mais autrement, le sujet « guerre » est positionné dans sa dimension la plus large depuis le primate jusqu'à l'homme contemporain avec une place importante donnée aux sociétés primitives. Toutefois le livre n'échappe pas à une sévère critique par sa neutralité et son absence d'engagement, exprimée par exemple dans *American Social Review* :

« As it turned out, many radical students and committed anthropologists were disturbed by the detached and unpolemical tone of many of the contributors and they concluded, as the editors tell us, “that the entire performance was nothing but a diversionary tactic intended to occlude the need for more drastic action”⁵⁷⁷. » (Lewis, 1969, p. 266)

Un troisième symposium a lieu en 1986 à l'initiative de la School of American Research et de la Harry Frank Guggenheim Foundation⁵⁷⁸. L'ouvrage qui en est tiré, *The Anthropology of War* et qui paraît en 1990, se place dans la suite des travaux de 1967. Les études sur les sociétés primitives y sont majoritaires (4 sur 9), suivies des thèses explicatives au cœur de trois interventions. La préhistoire est présente avec Jonathan Haas⁵⁷⁹, l'éditeur, et sa

⁵⁷⁶ Primatologue américain qui fut l'un des premiers à filmer et à travailler sur les comportements des primates (notamment les gibbons) dans leur milieu naturel dès les années 1930.

⁵⁷⁷ « Il s'avéra que beaucoup d'étudiants radicaux et d'anthropologues engagés furent perturbés par le ton détaché et non polémique de beaucoup des contributeurs, et ils conclurent, comme les éditeurs nous l'ont dit, que “ toute la prestation n'était rien qu'une tactique de diversion destinée à cacher le besoin d'une action plus drastique”. »

⁵⁷⁸ La SAR est créée en 1907 comme centre de recherche archéologique. Rebaptisée aujourd'hui School of Advanced Research, elle est basée à Santa Fe (Nouveau-Mexique, États-Unis) : <https://sarweb.org/about/history-of-sar/>. La fondation Harry Frank Guggenheim sponsorise des recherches sur la violence, l'agression et la domination : <http://www.hfg.org/>.

⁵⁷⁹ Archéologue américain, auteur notamment de *The Evolution of Prehistoric State* (1982).

contribution « Warfare and the evolution of tribal polities in the prehistoric Southwest⁵⁸⁰ ».

Il conclut ainsi :

« Is then the evolution of a tribal organization in Long House and neighboring valleys a result of the warfare as argued in the traditional model of tribalization, or a result of the environmental stress as argued in a more recent cooperative model of tribalization? The most reasonable answer is that discrete tribal units in the Kayenta are evolved in response to a combination of warfare, high population density and a deteriorating environment.⁵⁸¹ » (Haas, 1990, p. 188)

Nous avons là un exemple de ce que nous avons appelé un discours explicatif intermédiaire qui porte sur la variabilité de la bellicosité et certains causes récurrentes mais pas sur l'origine même du phénomène guerre.

Encore plus significatif de la sensibilité du sujet est le manifeste de Séville. Il est plus qu'un manifeste pacifiste signé par des scientifiques. Il entend apporter des réponses et lutter contre certaines dérives de la science sur le sujet de la guerre. Nous utilisons ici le livre *Aggression and War, Their Biological and Social Bases* qui est publié par les principaux rédacteurs de la déclaration et qui éclaire la démarche. Pour cela, il présente « the main part of the evidence on which it was based » et « an overview of empirical research on aggression and war⁵⁸² ». Le manifeste a été rédigé en 1986 avec l'idée de produire une déclaration similaire à celle de l'UNESCO sur « la race et les préjugés raciaux⁵⁸³ ». Il est signé par 20 scientifiques de 12 pays⁵⁸⁴. Ils déclarent vouloir assumer leurs responsabilités face aux « most dangerous and destructive activities of our species, violence and war⁵⁸⁵ » (Groebel et Hinde, 2001, p. xiii), dénoncent le « Misuse of scientific theories and data to justify violence and war⁵⁸⁶ » (Groebel et Hinde, 2001, p. xiii), la biologie et la théorie de l'évolution étant plus particulièrement visées. La formulation choisie consiste à déclarer cinq propositions comme « scientifiquement incorrectes » : que la guerre animale existe, que la violence est génétiquement programmée chez l'homme, qu'il y a eu au cours de l'évolution humaine la sélection de comportements agressifs, que l'homme a un cerveau violent et enfin que la

⁵⁸⁰ « La guerre et l'évolution de la politique tribale dans le Southwest préhistorique ».

⁵⁸¹ « Est-ce que l'évolution de l'organisation tribale à Long House et les vallées environnantes est un résultat de la guerre comme il est avancé dans les modèles traditionnels de tribalisation, ou un résultat d'un stress environnemental comme argumenté dans un plus récent modèle coopératif de tribalisation ? La réponse la plus raisonnable est que les unités tribales discrètes dans le Kayenta ont évolué en réponse à un combinaison de de guerre, de forte densité démographique et d'une dégradation de l'environnement ».

⁵⁸² « La plus grande partie des preuves sur lesquelles il était fondé » et « Une revue générale de la recherche empirique sur l'agression et la guerre ».

⁵⁸³ UNESCO [en ligne] : http://portal.unesco.org/fr/ev.php-URL_ID=13161&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html.

⁵⁸⁴ Pour l'anthropologie, on note Richard Leakey et l'American Anthropological Association.

⁵⁸⁵ « aux activités les plus dangereuses et les plus destructrices de notre espèce, à savoir la violence et la guerre ».

⁵⁸⁶ « le mauvais usage de faits et théories scientifiques dans le but de légitimer la violence et la guerre ».

guerre a pour cause un instinct chez l'homme (Groebel et Hinde, 2001, p. xiii, xviv et xv). En conclusion, ce manifeste proclame que « biology does not condemn humanity to war⁵⁸⁷ » et que « the same species who invented war is capable of inventing peace⁵⁸⁸ ». En 1989, la Conférence générale de l'UNESCO prend la décision de la diffusion de ce texte.

Ces quelques évènements montrent que la guerre est au cœur des interrogations des scientifiques et plus particulièrement des anthropologues. Sur cette période, la réflexion sur la guerre dans le cours de l'humanité est riche de propositions et de discours explicatifs. Nous regardons maintenant les thèses les plus caractéristiques. Nous voyons tout d'abord le débat sur la relation entre la guerre et l'apparition de l'État. La thèse du bon sauvage est pour sa part conclusive et conduit à l'âge d'or du Paléolithique. Enfin les thèses darwiniennes font l'objet d'ouvrages à succès et déclenchent souvent des controverses.

1.3.1. La guerre et l'État

L'émergence des *États premiers*⁵⁸⁹, la première génération des États, fait l'objet d'une problématique au sein de laquelle la guerre tient une place particulière⁵⁹⁰. Le débat s'ouvre dans les années 1970. Nous présentons ici les éléments principaux de la question du phénomène d'étatisation qui a généré de nombreuses propositions.

Dans les années 1950, Karl Wittfogel (1896-1958), sinologue, avance l'« hydraulic hypothesis » fondée sur le fait que les premières grandes civilisations étaient situées sur des grands fleuves (le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et le fleuve Jaune)⁵⁹¹. En 1970, Robert Carneiro publie dans *Science* « A theory of the origin of the State » où il expose ce qui est dénommée comme la « circumscription theory ». Cet article devient une référence et ouvre un large débat. En 2014, il publiera « The Circumscription Theory: A Clarification, Amplification, and Reformulation, Social Evolution & History », où il fait l'historique et le point du débat tout en apportant quelques amendements à sa thèse première.

Initialement, Carneiro classe les explications sur l'origine de l'État en deux groupes, les « voluntaristic theories » et les « coercive theories » :

« Voluntaristic theories hold that, at some point in their history, certain peoples spontaneously, rationally, and voluntarily gave up their individual sovereignties

⁵⁸⁷ « la biologie ne condamne pas l'humanité à la guerre ».

⁵⁸⁸ « la même espèce qui a inventé la guerre est également capable d'inventer la paix ».

⁵⁸⁹ Traduction de « pristine states ».

⁵⁹⁰ Cette problématique des premiers États ne correspond pas à celle évoquée par la formule classique « La guerre fait l'État et l'État fait la guerre » de Charles Tilly, sociologue américain du XX^e qui s'applique au monde moderne, majoritairement étatisé. Voir Kempf, 2014.

⁵⁹¹ Voir par exemple Testart, 2004, p. 29-33.

and united with other communities to form a larger political unit deserving to be called a state⁵⁹². » (Carneiro, 1970, p. 733)

Dans ces théories volontaristes, il classe le contrat social de Rousseau, les théocraties, mais également en préhistoire la thèse de Childe du surplus agricole ou encore l'« hydraulic hypothesis ». Il rejette toutes ces thèses avec pour argument le fait qu'aucune entité politique n'abandonne volontairement sa souveraineté autrement que par la contrainte.

Les « coercive theories » s'appuient sur l'histoire. Carneiro observe que, s'il lui apparaît suffisamment prouvé que la guerre joue un rôle dans le processus, cela ne constitue pas une explication suffisante :

« Thus, while warfare may be a necessary condition for the rise of the state, it is not a sufficient one. Or, to put it another way, while we can identify war as the mechanism of state formation, we need also to specify the conditions under which it gave rise to the state⁵⁹³. » (Carneiro, 1970, p. 734)

Carneiro trouve le point commun aux premières civilisations dans le fait qu'elles sont toutes des « areas of circumscribed agricultural land⁵⁹⁴ » (Carneiro, 1970, p. 734). Il appuie sa démonstration sur l'exemple des vallées péruviennes au périmètre clos par la géographie entre mer, montagne et désert. La croissance agricole entraîne la multiplication des villages, étalement qui devient contraint par la terre disponible. La guerre tranche les différends et le village vaincu n'a pas d'autre solution que de se soumettre. Dans ces circonstances, les villages deviennent chefferies et les chefferies deviennent royaumes. Carneiro voit deux autres formes de circonscriptions, celle des ressources comme en Amazonie, voire une circonscription sociale comme pour les Yanomamö. En 2012, il résume sa proposition en une phrase :

« A heightened incidence of conquest warfare, due largely to an increase in population pressure, gave rise to the formation of successively larger political units, with autonomous villages being followed by chiefdoms, the process culminating in certain areas with the emergence of the state⁵⁹⁵. » (Carneiro, 2012, p. 27)

⁵⁹² « Les théories volontaristes soutiennent qu'à un certain moment de leur histoire, certains peuples spontanément, volontairement et rationnellement abandonnent leurs souverainetés individuelles et s'unissent avec d'autres communautés pour former une entité politique plus large justifiant l'appellation d'État. »

⁵⁹³ « Ainsi alors que la guerre semble être une condition nécessaire pour l'émergence de l'État, ce n'est pas une condition suffisante. Ou, pour le dire autrement, tandis que nous pouvons identifier la guerre comme le mécanisme de la formation de l'État, nous avons besoin également de spécifier les conditions qui permettent de donner naissance à l'État. »

⁵⁹⁴ « des régions de terre agricole circonscrites ». »

⁵⁹⁵ « Une intensification de la guerre de conquête, largement due à une augmentation de la pression démographique, provoqua la formation d'entités politiques de plus en plus grandes, avec des chefferies qui succèdent aux villages autonomes, le processus culminant dans certaines régions par l'émergence de l'État. »

L'approche de Carneiro se distingue de celle des néoévolutionnistes. Il raisonne dans un monde agricole où le village est la structure de départ de l'évolution qu'il décrit. Elle va du village, à la chefferie ou au royaume et à l'État. Les néoévolutionnistes, pour leur part, cherchent à couvrir une histoire complète de l'humanité, de la bande égalitaire à l'État. Dans cette perspective, Elman Service consacre un ouvrage à la question de l'étatisation, *Origins of the State and Civilization, The Process of Cultural Evolution* (1975). La problématique est bien de comprendre « the evolutionary route from big-man society through chiefdom to civilization » (Service, 1975, p. 305). Il souligne que les six premières civilisations sont des développements de chefferies, qui elles-mêmes émergent de sociétés segmentaires (Service, 1975, p. xii-xiii). Mais il ne voit la guerre jouer un rôle que dans les phases finales de l'histoire des États originaux. D'ailleurs, l'enchaînement stratification-guerre se fait dans cet ordre :

« Rather than war and military roles being the source of stratification, it seems that stratification is a provoker of war, and an enhancer of military status⁵⁹⁶. » (Service, 1975, p. 271)

Il rejette donc les théories de classes de type marxiste, associe le gouvernement à l'État et voit dans l'émergence du gouvernement un pouvoir autojustifié :

« The origins of government lay essentially in the institutionalization of centralized leadership, which in developing its further administrative functions grew into a hereditary aristocracy as well⁵⁹⁷. » (Service, 1975, p. xii)

Pour sa part, Morton Fried voit dans l'État « the power of the society [is] organised on a basis superior to kinship⁵⁹⁸ » (Fried, 1967, p. 229), ce qui implique le monopole de la violence et de la guerre (Fried, 1967, p. 230) pour maintenir l'ordre social. Il voit lui aussi la guerre jouer un rôle dans la phase finale du processus :

« This is the development juncture where conquest theories of the state fit. The state is virtually born, and stratification is well established as a fully functioning system; then warfare can lead to conquest and the emergence of superstratification on the basis of an already well-elaborated system of stratification⁵⁹⁹. » (Fried, 1967, p. 232)

⁵⁹⁶ « Plutôt que de voir le rôle de la guerre et du militaire à la source de la stratification, il semble que la stratification soit un déclencheur de la guerre et renforce le statut militaire. »

⁵⁹⁷ « L'origine du gouvernement repose essentiellement dans l'institutionnalisation d'un pouvoir centralisé, qui en développant plus loin ses fonctions administratives en devient une aristocratie héréditaire. »

⁵⁹⁸ « Le pouvoir de la société organisé sur une base supérieure à la parenté ».

⁵⁹⁹ « C'est dans la conjoncture du développement que les théories de l'État par la conquête conviennent. L'État est virtuellement né, et la stratification est bien établie comme système fonctionnant à plein ; alors la guerre peut conduire à la conquête et à l'émergence d'une super-stratification sur la base d'un système de stratification déjà bien élaboré. »

Jonathan Haas, archéologue américain, fait sa thèse sur l'évolution de l'État préhistorique. Il en tire un livre *The Evolution of the Prehistoric State* (1982). Par ailleurs, il intervient à plusieurs reprises sur le sujet de la guerre avec *The Anthropology of War* (Haas, 1990) et « The Prehistory of Warfare “Misled by Ethnography”⁶⁰⁰ », (Haas et Piscitelli, 2013). Sa thèse sur l'État préhistorique cherche à présenter les travaux qui l'ont précédée, en en effectuant une lecture critique. Puis il avance une sorte de synthèse.

Il voit, comme Carneiro, deux écoles de pensée qui remontent aux Lumières. La première, l'*integration theory*, postule que pour éviter le chaos naturel, les peuples acceptent un contrat pour une société organisée. Les tenants, selon Haas, se nomment Hobbes, Spencer, Sumner, Durkheim et Service. À l'opposé, se trouve la *coercitive theory* (« *conflict theory* ») où c'est la société qui est à l'origine des inégalités et du chaos social. La classe dirigeante impose le contrat. Sont classés dans cette catégorie Rousseau⁶⁰¹, Morgan, Maine, Marx, Engel, White, Childe et Fried.

Il confronte les deux positions. Il regrette tout d'abord que « there is inadequate data from the early states to definitively confirm or refute either one⁶⁰² » (Haas, 1990, p. 127) et plus particulièrement dans les premiers stades de l'émergence des États. C'est une critique que Haas reprendra dans son article « The Prehistory of Warfare “Misled by Ethnography” ». Dans cette confrontation, il constate un double avantage à la *coercitive theory*, une certaine corrélation des données d'une part, un pouvoir explicatif supérieur d'autre part.

Il examine ensuite les différents mécanismes du développement des *États premiers* (*pristine*). Certains composants sont communs :

« [...], it may be concluded on the basis of the other theories that the development of the state involved the specialization of a governing bureaucracy, as argued by service, and the emergence of stratification based on access to basic resources, as argued by Fried⁶⁰³. » (Haas, 1990, p. 151)

Sur cette position de synthèse, il concède en conclusion qu'« empirical support for this position, is not great, but new data are required to provide more conclusive answers about the emergence and development of governmental institutions in state-level societies » (Haas, 1990, p. 217).

⁶⁰⁰ « La préhistoire de la guerre mal orientée par l'ethnographie ».

⁶⁰¹ Il est à remarquer que Rousseau et son contrat social bascule dans la théorie de coercition.

⁶⁰² « Les données des premiers États sont inadéquates pour confirmer ou réfuter l'une ou l'autre ».

⁶⁰³ « Il peut être conclu sur la base des autres théories que le développement de l'État implique la spécialisation d'une bureaucratie de gouvernement, comme argumenté par Service, et l'émergence de stratification basée sur l'accès aux ressources de base, comme avancé par Fried. »

À ce stade, on peut dire qu'un long débat a eu lieu et qu'il n'apparaît pas conclusif. Si l'État semble être un aboutissement d'une évolution et d'une complexification des structures sociétales, les mécanismes (stratification, bureaucratie, pouvoir économique, idéologique ou militaire), leurs interactions et leurs enchaînements ne sont pas établis. Les preuves archéologiques semblent difficiles à définir (caractériser les indices à chercher) et encore plus difficiles à trouver. Le rôle de la guerre paraît incertain. Clair, chez Carneiro, il apparaît comme un élément d'appoint (voire décisif dans les dernières phases) chez Service ou Fried. Il est souvent confondu avec le rôle joué par la conquête qui est l'apanage d'États déjà existants et donc passés préalablement par l'étape d'étatisation.

1.3.2. L'âge d'or du Paléolithique

L'idée d'un âge d'or au Paléolithique est la transposition en préhistoire du concept du bon sauvage. Le cheminement de l'une à l'autre relève pourtant d'une démarche complexe. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le primitif ne correspond plus à l'image de sociétés arriérées et violentes. Dans ce portrait, la guerre continue cependant à occuper une place importante avec une forte bellicosité et des pratiques barbares (traitement des prisonniers et des corps des vaincus). Mais cette violence collective, invention de l'homme et non fatalité biologique, apparaît mesurée, sous contrôle et ne met généralement pas en danger la survie du groupe. On reste donc loin du « bon sauvage », idée que récusait d'ailleurs Malinowski :

« Anthropology has done more harm than good in confusing the issue by optimistic messages from the primeval past, depicting human ancestry as living in the golden age of perpetual peace⁶⁰⁴. » (Malinowski, 1941a, p. 521)

Une étape décisive se produit dans les années 1960. Elle résulte des nombreuses études sur les chasseurs-cueilleurs contemporains. En effet, ce mode de vie va se distinguer dans l'analyse des multiples modes de vie des sociétés communément désignées comme primitives. Le mouvement culmine par un symposium et deux ouvrages, le premier rendant compte du symposium, *Man the Hunter* (1968), et le deuxième de Marshall Sahlins, *Stone Age Economics* (1972).

Peu de temps auparavant, Elman Service publie en 1966 *The Hunters*, un petit livre sur les chasseurs-cueilleurs. Cet ouvrage est significatif sur deux points. Tout d'abord il est publié dans une collection (« Foundations of Modern Anthropology Series ») définie comme

⁶⁰⁴ « L'anthropologie a fait plus de mal que de bien en compliquant la question avec des messages optimistes sur une passé lointain, dépeignant l'humanité ancestrale vivant dans un âge d'or de paix perpétuelle. »

une série sur l'homme « in all his varieties, no matter how primitive how ancient, or how seemingly insignificant⁶⁰⁵ ». Dans cette approche qui ne compartimente pas entre préhistoire et société primitive contemporaine, Service donne une vision assez idyllique du chasseur-cueilleur. Il affirme la vie facile des « most leisured peoples in the world⁶⁰⁶ » (Service, 1966, p. 13). La résolution des conflits (« adjudication ») mène rarement à la guerre qui, de toutes façons, est peu meurtrière :

« There are many reasons why warfare should not be expected to be intense, bloody, or prolonged among hunting-gathering bands of people, but the lack of strong organization must be an important factor⁶⁰⁷. » (Service, 1966, p. 59)

Il souligne par ailleurs la place prépondérante de l'échange, la règle de la réciprocité, et l'importance du mariage exogamique (échanges de femmes) à la base des alliances mais cela sans référence française et sans citer Mauss ou Lévi-Strauss.

Le symposium « Man the Hunter » se tient en avril (6-9) 1966 à l'Université de Chicago et regroupe 75 chercheurs de tous les continents avec un message global : « To date, the hunting way of life has been the most successful and persistent adaptation man has ever achieved⁶⁰⁸ » (Lee et DeVore, 2009, p. 2). Sorte de réhabilitation du chasseur-cueilleur, l'ouvrage, dédié à Claude Lévi-Strauss qui clôt le symposium avec une intervention sur « The concept of primitiveness », est très majoritairement consacré aux chasseurs-cueilleurs contemporains.

Plus qu'un mode de subsistance, le chasseur-cueilleur (désigné ici par le terme de *forager*) pratique un mode de vie où la petite bande nomade égalitaire (50 personnes) vit frugalement mais facilement. L'accès aux ressources ne pose guère de problèmes :

« Since every knows where the food is, in effect the environment itself is the store-house; and since everyone knows the movements of everyone else, there is a lack of concern that food resources will fail or be appropriated by others⁶⁰⁹. » (Lee et DeVore, 2009, p. 2)

⁶⁰⁵ L'homme « dans toute ses variétés, peu importe leur primitivité, leur ancienneté ou leur insignifiance apparente ». L'éditeur en est Marshall Sahlins.

⁶⁰⁶ « Des peuples ayant le plus de temps de loisir au monde ».

⁶⁰⁷ « Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles la guerre ne devait pas être intense, meurtrière ou prolongée parmi les bandes de chasseurs-cueilleurs, mais le manque d'une organisation solide en est un facteur important. »

⁶⁰⁸ « Jusqu'à aujourd'hui, le mode de vie de chasse a été l'adaptation la plus réussie et durable que l'homme n'ait jamais réalisée. »

⁶⁰⁹ « Puisque chacun sait où se trouve la nourriture, l'environnement lui-même est en fait le magasin ; et puisque chacun sait les mouvements de tous les autres, il y a absence d'inquiétude quant au manque de ressources alimentaires ou leur appropriation par les autres. »

Man the Hunter comprend une contribution de Marshall Sahlins⁶¹⁰ qui présente « The Original Affluent Society ». Il y dénonce l'image traditionnelle de la vie préhistorique des chasseurs-cueilleurs réduite à une vie de subsistance. Au contraire, il soutient que c'était le temps de « the original affluent society » dans laquelle « all the people's wants are easily satisfied⁶¹¹ » (Sahlins, 2009, p. 85).

Cette thèse est popularisée par son ouvrage *Stone Age Economics* (1972), publié en langue française en 1976 par Gallimard sous le titre *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*. Nous nous servons de cet ouvrage pour présenter plus avant cette thèse⁶¹². Sahlins commence par rappeler « les sources de l'erreur » (Sahlins, 2011, p. 39) qui a été faite sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs, lesquelles étaient vues comme condamnées à survivre et à subsister :

« Les chasseurs-cueilleurs remis à leur place – au plus bas de l'échelle –, l'anthropologie évolutionniste était libre d'exalter le “grand bond en avant” néolithique : un progrès technologique décisif qui “mit les loisirs à portée de chacun en réduisant l'activité nécessaire à l'obtention de nourriture”. » (Sahlins, 2011, p. 42)

La réalité semble tout autre : « Les Bochimans du Kalahari jouissent “d'une sorte d'abondance matérielle”, tout au moins dans le domaine des besoins usuels, à l'exception de la nourriture et de l'eau » (Sahlins, 2011, p. 47). Sahlins distingue donc d'une part les besoins non alimentaires où il suffit de puiser dans les richesses naturelles qui permettent de les satisfaire facilement et d'autre part l'alimentation. Sur ce dernier point, les études sur les Bochimans ou les aborigènes de la terre d'Arnhem montrent que l'erreur était de surestimer la difficulté réelle :

« La conclusion patente, immédiate, est que les gens ne travaillent pas très dur. Quatre ou cinq heures représentent le temps moyen par personne et par jour consacré à l'acquisition et à la préparation de la nourriture. » (Sahlins, 2011, p. 56)

⁶¹⁰ Anthropologue américain, élève de Leslie White (1900-1975), aux prises de position engagées. Il milite contre la guerre du Vietnam. Il combat la sociobiologie et plus particulièrement Napoleon Chagnon. Son ouvrage *Stone Age Economics* est une référence mondiale. Influencé par le structuralisme de Lévi-Strauss, il a de nombreux liens avec l'anthropologie française.

⁶¹¹ « La société originelle d'abondance » et « tous les besoins individuels sont aisément satisfaits ».

⁶¹² Il existe une difficulté de vocabulaire entre l'anglais et le français. Un premier essai *The Original Affluent Society* est publié sous forme abrégée par *Les Temps modernes* sous le titre « La première société d'abondance » (Sahlins, 1968a). Toutefois, cette traduction est contestable car Sahlins fait la différence entre les deux termes anglais « affluence » et « abundance ». Il écrit par exemple que « a similar case of affluence without abundance can be made for the subsistence sector » (Sahlins, 2009, p. 86). Le terme de « société de suffisance » nous paraît mieux correspondre au sens de Sahlins. Nous avons néanmoins gardé les termes consacrés par les ouvrages en français et fait le choix, pour notre présentation, de l'ouvrage français préfacé par Pierre Clastres, qui a reçu une grande audience.

De même, leur nomadisme ne doit pas être vu comme une fuite permanente causée par des ressources épuisées. Elle se déroule dans l'insouciance et une « bienheureuse nonchalance d'un pique-nique au bord de la Seine » (Sahlins, 2011, p. 70). Ceci se traduit par une grande prodigalité, consistant à consommer sans se soucier de constituer des stocks de nourriture. Mais cette mobilité qui est la condition du maintien de leur production entraîne des contraintes. La première est sur leur équipement réduit au minimum. La deuxième est sur la démographie qui se traduit par « la suppression des vieillards, la pratique de l'infanticide, l'abstinence sexuelle pendant l'allaitement » (Sahlins, 2011, p. 75).

Ces éléments expliquent ce qu'est la société d'abondance des chasseurs-cueilleurs :

« Car il y a deux voies possibles qui procurent l'abondance. On peut "aisément satisfaire" des besoins en produisant beaucoup, ou bien en désirant peu [...] En adoptant une stratégie de type Zen, un peuple peut jouir d'une abondance matérielle sans égale – avec un bas niveau de vie. » (Sahlins, 2011, p. 38)

Robert Kelly, auteur de *The Foraging Spectrum, Diversity in Hunter-Gatherers Lifeways* (2007) résume ainsi *Man the Hunter* :

« *Man the Hunter* created a new model of hunter-gatherer society, the *generalized foraging model* (Isaac 1990). In this model plant food, rather than meat, is the focus of subsistence. Defense and territoriality are unimportant and population is kept in balance with food resources through intentional cultural controls. *Man the Hunter* codified the importance of sharing, bilateral kinship, and bilocal postmarital residence in the hunter-gatherer adaptation. Part of the new model was explicitly set forth in Lee and DeVore's conception of "nomadic life". It consisted of five characteristics : Egalitarianism [...], Low population density [...], Lack of territoriality [...], a minimum of food storage [...], Flux in band composition⁶¹³. » (Kelly, 2007, p. 14-15)

Mais Kelly en fait ensuite une sévère critique et oppose à la vision monolithique de *Man the Hunter* l'existence d'une grande diversité de modes de vie des chasseurs-cueilleurs.

Dans *Man the Hunter*, la vie du chasseur-cueilleur est donc facile et la guerre n'a aucune raison d'exister :

« There have been many contentions that primitive bands own territories or resources and fight to protect them. Although I cannot assert that this is never the case, it is very uncommon [...]. Primary bands did not fight one another, and it is difficult to see how a maximum band could assemble its manpower to defend its

⁶¹³ « *Man the Hunter* créa un nouveau modèle de société de chasseur-cueilleur, le *fourrageur généralisé*. Dans ce modèle, la nourriture végétale, plus que la viande, est le cœur de la subsistance. La sécurité et la territorialité sont sans importance et la population est tenue en équilibre avec les ressources alimentaires via des contrôles culturels intentionnels. *Man the Hunter* codifia l'importance du partage, de la parenté bilatérale, et de la résidence postmariage bilocale dans l'adaptation du chasseur-cueilleur. Une partie du nouveau modèle était mis en avant dans le concept de vie nomade de Lee et DeVore. Il reposait sur cinq caractères : l'égalitarisme [...], une faible densité démographique [...], l'absence de territorialité [...], un minimum de stockage alimentaire [...], des mouvements organisés en bandes. »

territory against another band or why it should do so⁶¹⁴. » (Steward, 2009, p. 333-334)

L'être sauvage, sale brute misérable, dont la vie dans un monde préhistorique hostile et dangereux, était perçue comme se ramenant à une lutte pour de rares ressources, face à de multiples menaces dont la moindre n'était pas le groupe concurrent voisin, se retrouve réhabilité comme un « bon sauvage », qui vit avec sagesse et en parfaite harmonie dans une nature généreuse. Ces chasseurs-cueilleurs contemporains sont bien sûr reconnus comme n'étant pas une simple survivance de populations préhistoriques. Ils fournissent néanmoins le modèle d'un mode de vie parfaitement adapté à un environnement donné, justifiant un comparatisme avec le chasseur-cueilleur préhistorique. La partie VI de *Man the Hunter* fournit plusieurs contributions sur ce thème dont une de Lewis Binford, « Methodological Considerations of the Archaeological Use of Ethnographic Data » (Binford, 2009), ou encore celle de Desmond Clark (1916-2002)⁶¹⁵, « Studies of Hunter-Gatherers as an Aid to the Interpretation of Prehistoric Societies » (Clark, 2009).

Le monde primitif contemporain, celui observé par les ethnologues, se retrouve donc divisé en deux groupes de populations, les vrais chasseurs-cueilleurs nomades qui peuvent aider à construire une certaine image du Paléolithique et les autres, néolithisés. Ces deux groupes se différencient d'abord par leurs modes de subsistance, chasse-collecte ou agropastoralisme mais aussi par leur bellicosité, absente pour les premiers, réelle mais supportable pour les seconds. Dans une inversion des valeurs, le barbare devient moralement inférieur à son prédécesseur. Il découle de cette vision du chasseur-cueilleur que l'homme du Paléolithique est naturellement pacifique. Le corollaire en est que la guerre a été inventée ultérieurement dans l'histoire de l'humanité. La formulation de cette thèse a déjà été faite. Childe a proposé en 1941 ce que nous avons appelé la thèse du Néolithique où le changement de mode de vie et le besoin de terre fait émerger le recours à la violence collective entre groupes.

Ainsi, la fin des années 1960 marque l'aboutissement d'une démarche qui conduit à l'idée que le Paléolithique a constitué un âge d'or pour l'humanité. Elle se situe à la confluence de deux réflexions, celle sur la guerre préhistorique et celle sur la guerre primitive et cela à un moment clé de la guerre moderne. À la veille du second conflit mondial, les anthropologues

⁶¹⁴ « Il y a eu de nombreuses affirmations que les bandes primitives possédaient leurs territoires et leurs ressources et combattaient pour les protéger. Bien que je ne puisse pas affirmer que ce ne fut jamais le cas, c'est probablement très rare [...]. Les bandes primitives ne se combattent pas entre elles, et il est difficile de voir comment une grande bande pouvait rassembler ses troupes pour défendre son territoire contre une autre bande ou pourquoi elle ferait cela. »

⁶¹⁵ Archéologue britannique, spécialiste de la préhistoire africaine.

(culturalistes et fonctionnalistes) ouvrent un large débat sur la guerre. Depuis la guerre primitive contemporaine, ils interpellent la guerre moderne qui menace la survie de l'humanité : ils refusent la fatalité biologique et ils interrogent la guerre préhistorique pour affirmer l'existence d'un moment décisif, celui de l'invention. Pour soutenir leur thèse, ils ont besoin du témoignage ethnographique : ils cartographient la bellicosité du monde et décrivent les structures sociales qui vont de pair avec la guerre.

La guerre moderne contribue au débat de deux manières. Elle est, comme nous l'avons vu, d'abord présente dans les ouvrages de Quincy Wright et de Harry Turney-High. Pour le premier, *A Study of War* est l'analyse de la guerre moderne mais il en cherche les racines (historiques, culturelles) dans la guerre primitive (au double sens de préhistorique et primitive contemporaine). Pour le second, la guerre primitive se définit par comparaison avec la guerre moderne. Par ailleurs, les anthropologues qui participent à cette réflexion ont vécu la guerre et pour certains dans les forces armées (Turney-High, Service, Fried). Ce sont des expériences qui ne peuvent pas ne pas avoir d'influence sur leurs travaux.

La guerre préhistorique constitue un débat dans le débat, celui dans lequel l'interprétation des données relatives à la guerre moderne et à la guerre primitive vont être confrontées à celle des données archéologiques. L'apparition de la guerre dans les temps préhistoriques est située par ces auteurs à un tournant de l'histoire de l'humanité, tournant technologique, économique, social, culturel. La guerre préhistorique s'inscrit dans une vision anthropologique générale d'une rupture décisive, d'une révolution qui fait basculer du monde du chasseur-cueilleur paléolithique, dont la vie frugale, facile et pacifique se déroule dans une période d'équilibre écologique, vers celui de la production, caractérisé par l'agriculture, l'élevage et l'urbanisation, environnement auquel a répondu la complexité croissante des sociétés.

Dans cette élaboration transdisciplinaire, la place de l'anthropologie sociale est prépondérante. C'est elle qui élabore des concepts nouveaux : invention de la guerre (Mead), jeu guerrier (Benedict), vraie guerre (Turney-High), évolution multilinéaire (Steward, Service, Fried). Ils renversent le vieux paradigme de « la guerre depuis toujours ». L'anthropologie propose, la préhistoire dispose : elle fournit le contexte et le moment, celui du grand changement qui intervient avec le Néolithique. Elle propose une théorie explicative satisfaisante avec la lutte pour la terre et la compétition des sociétés. Elle trouve dans la protohistoire du Moyen-Orient et de l'Europe l'exemple qui vient illustrer et valider la théorie.

Cette lente maturation prend trente ans. Elle se produit dans un environnement politique qui n'est pas neutre. Elle commence avec la Seconde Guerre mondiale, évènement qui déclenche une mobilisation des anthropologues pour dénoncer une menace pour l'humanité. Elle se termine avec le symposium de Washington organisé par l'American Anthropological Association, « War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression », qui rend compte des travaux effectués lors d'un symposium à Washington et provoqué par le débat politique sur la guerre au Vietnam :

« But the present period of intense and growing national unrest brought on by our Vietnam involvement has produced a crisis of conscience which has called into question the right of anthropologists to remain aloof from the great issues of our times⁶¹⁶. » (Fried *et al.*, 1968, p. ix)

Entre ces deux bornes, s'inscrit une série de violences et d'affrontements qui accompagnent la décolonisation des empires occidentaux dans un monde divisé par la Guerre froide : guerres d'Indochine, scission Inde-Pakistan, guerre d'Algérie, guerres israélo-arabes, guerres d'indépendance du Congo belge, du Mozambique, de l'Angola. Le désir de paix au présent de l'occident ne peut pas ne pas rejaillir sur le monde de l'anthropologie, sur la vision de l'humanité. Il est vraisemblable que l'émergence de la thèse de l'âge d'or du Paléolithique ainsi que la faiblesse de la contestation est influencée par cet environnement avide de paix.

En cette fin de la décennie 1960, l'anthropologie tient enfin une réponse à la question de l'origine de la guerre. La thèse a les caractères d'une théorie scientifique. Elle a un fort pouvoir explicatif. Elle est archéologiquement réfutable puisque la découverte d'un site de combat (explicite) du Paléolithique serait une preuve suffisante pour montrer que la guerre n'a pas été inventée au Néolithique. Le site de Jebel Sahaba pourrait être un argument pour cette réfutation. Mais la découverte qui se situe à la fin des années 1960 est récente. Son interprétation⁶¹⁷ dans ce débat est encore débattue à ce jour. D'autres critiques portent sur la vision idyllique des chasseurs-cueilleurs et sur la généralisation de leur pacifisme. Toutefois, la thèse a le soutien d'une majorité d'anthropologues et de préhistoriens. Il faut attendre le livre de Keeley (1996) pour qu'elle soit véritablement contestée, ébranlée, sinon réfutée. En revanche, elle est concurrencée par les thèses d'inspiration darwinienne qui placent le débat sur un tout autre plan.

⁶¹⁶ « Mais la période actuelle de troubles nationaux intenses et grandissants suscités par notre engagement au Vietnam a produit une crise de conscience qui a questionné le droit des anthropologues à rester à l'écart des grandes questions de notre temps. »

⁶¹⁷ Voir [ce chapitre, § 1.2.1.1.2.](#)

1.3.3. La vague darwinienne du second XX^e siècle

Les thèses darwiniennes ou d'inspiration darwinienne se succèdent sur cette période avec deux points d'appui scientifiques, d'une part une théorie synthétique de l'évolution (1942) qui sort le darwinisme de sa crise et d'autre part la révolution que constitue pour la biologie la découverte de la structure de l'ADN. La théorie de l'évolution est désormais installée comme théorie reconnue par la communauté scientifique. « Les années 1950 marquent donc l'acmé de la domination théorique de la synthèse évolutionniste dans la plupart des domaines de la biologie » (Grimoult, 2009, p. 125). On est entré dans l'ère où « Nothing in Biology Makes Sense Except in the Light of Evolution⁶¹⁸ » (Dobzhansky, 1973). Il reste de nombreuses zones de débats. Parmi celles-ci, la guerre trouve sa place dans la lignée des thèses controversées que, depuis ses débuts, le darwinisme a suscitées sur la guerre du fait des principes même de lutte pour la vie, de compétition et de sélection. Le second XX^e siècle est particulièrement riche en hypothèses explicatives provenant de cette source. Quatre auteurs de forte notoriété nous permettent d'en mesurer la présence et d'en balayer le spectre, Robert Ardrey (1908-1980), Konrad Lorenz (1903-1989), Edward Osborne Wilson et Napoleon Chagnon.

1.3.3.1. Robert Ardrey et la thèse du singe tueur

Ardrey a un parcours multiple. Après des études de sciences naturelles et une carrière d'auteur dramatique, il revient à la science dans les années 1950. Dans une série de livres à succès, il reprend et popularise la thèse, plus connue sous le nom de « théorie du singe tueur » (*Killer Ape Theory*). L'initiateur en est Raymond Dart (1893-1988), le découvreur de l'enfant de Taung, nouveau genre et nouvelle espèce qu'il baptise *Australopithecus africanus* (1925). Dart la présente comme le chaînon manquant qui assure la transition vers la prédation (Dart, 1953), ce qui explique que l'homme est un prédateur carnivore⁶¹⁹. Dans deux ouvrages, *African Genesis, A Personal Investigation into the Animal Origins and Nature of Man* (1961)⁶²⁰ et *The Hunting Hypothesis, A Personal Conclusion Concerning the Evolutionary Nature of Man* (1976), Ardrey explique comment l'homme passe de la prédation à la guerre. Il se place dans une approche évolutionnaire, en faisant de la capacité de tuer le tournant décisif de la lignée :

⁶¹⁸ « Rien en biologie n'a de sens, sinon à la lumière de l'Évolution » (titre de l'article).

⁶¹⁹ Voir également *The Hunters or the Hunted? An Introduction to African Cave Taphonomy* (Brain, 1981).

⁶²⁰ Cet ouvrage a connu onze éditions. Il est traduit en français en 1977 sous le titre *Les Enfants de Caïn* chez Stock.

« What Dart put forward in his piece [*The predatory transition from ape to man*] was the simple thesis that Man had emerged from the anthropoid background for one reason only: because he was a killer. Long ago, perhaps many millions of years ago, a line of killer apes branched off from the non-aggressive primate background. For reasons of environmental necessity, the line adopted the predatory way. For reasons of predatory necessity, the line advanced⁶²¹. » (Ardrey, 1977, p. 30)

L'arme est un vrai déterminant de cette évolution. C'est moins l'homme qui a inventé l'arme que l'arme qui fait de l'homme un prédateur, territorial, vivant dans des sociétés hiérarchisées comme la plupart des primates, et dont l'instinct est de tuer avec une arme (Ardrey, 1977, p. 353). Arme et prédation tracent la destinée sanglante de la lignée :

« The predatory transition and the weapons fixation explained man's bloody history, his eternal aggression, his irrational, self-destroying inexorable pursuit for death for death's sake⁶²². » (Ardrey, 1977a, p. 32)

Dans une évolution humaine qu'il imagine dans un Pléistocène d'un million d'années, il positionne l'apparition de la « destruction massive, systématique d'un peuple par un autre » (Ardrey, 1976, p. 170) assez tardivement avec l'invasion de l'Europe par *Sapiens* car ce sont les armes à grande distance (l'arc) qui permettent la guerre (« organized warfare ») (Ardrey, 1976, p. 172), activité qu'il relie au langage et à la pensée symbolique.

En résumé, l'homme prédateur et guerrier est le résultat d'une lente évolution qui passe par l'arme, la chasse, la parole et la pensée. La guerre n'est qu'un sous-produit d'un processus naturel de spéciation et d'adaptation à l'environnement. Wiktor Stoczkowski conclut ainsi sa présentation du morceau du livre d'Ardrey, *Les Enfants de Caïn* (1977b), dans son ouvrage *Aux origines de l'humanité* (1996) :

« La conception de l'anthropogénèse que Ardrey a proposée en se faisant le porte-parole de Raymond Dart n'a jamais reçu d'accueil favorable dans les milieux académiques, mais son immense impact sur le grand public fit qu'aucun scientifique ne pouvait plus ni l'ignorer ni la passer sous silence. » (Stoczkowski, 1996, p. 258)

1.3.3.2. Konrad Lorenz et le tabou du meurtre du congénère

Konrad Lorenz, prix Nobel de physiologie (1973), considéré comme le père de l'éthologie, publie en 1963⁶²³ un ouvrage sur « l'agressivité, c'est-à-dire [...] l'instinct de

⁶²¹ « Ce que Dart avançait dans son texte était la simple thèse que l'Homme avait émergé du passé anthropoïde pour une seule raison : parce qu'il était un tueur. Il y a longtemps, peut-être des millions d'années, une lignée de singes tueurs s'est séparée de l'héritage primate non agressif. Pour des raisons de nécessité environnementale, la lignée a adopté la voie de la prédation. Pour des raisons de nécessité prédatrice, la lignée avança. »

⁶²² « La transition prédatrice et l'attraction des armes expliquaient l'histoire sanglante de l'homme, son éternelle agression, sa poursuite autodestructive inexorable et irrationnelle de la mort pour la mort. »

⁶²³ La référence allemande de cet ouvrage est : *Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression*, Borotha-Schoeler, Wien, 1963.

combat de l'animal et de l'homme, dirigé contre son propre congénère » (Lorenz, 2010, p. 5). Il est publié en français en 1969 sous le titre *L'Agression. Une histoire naturelle du mal* (Lorenz, 2010).

Il explique dans ce livre que l'agression intraspécifique est utile à la conservation de l'espèce. Elle a pour fonction de garantir la répartition des individus de la même espèce sur un territoire, la sélection des meilleurs combattants et la défense de la progéniture. Toutefois la nature crée des mécanismes d'inhibition *ad hoc*. Le combat entre animaux de même espèce vise à déterminer le plus fort mais la violence est limitée (cérémonial, délai, combat avec fuite ou soumission et grâce) :

« D'où ce phénomène paradoxal et singulièrement saisissant que les animaux les plus sanguinaires, surtout le loup, appelé par Dante la *bestia senza pace*, font partie des êtres pourvus des inhibitions antimeurtres les plus sûres qui soient dans le monde entier. » (Lorenz, 2010, p. 129)

L'homme naturellement peu armé, donc peu dangereux pour ses congénères, dispose de faibles mécanismes inhibiteurs (Lorenz, 2010, p. 132). L'invention de l'outil rend le meurtre physiquement beaucoup plus facile. Le moment vient où l'homme retourne ses armes contre ses voisins et cela sans retenue :

« Après que l'homme, grâce à ses armes et ses autres outils, sa vêtue et son feu, eut plus ou moins maîtrisé les forces hostiles du milieu extra-spécifique, il régna certainement un état de choses où la contre-pression des hordes hostiles du voisinage était devenue le facteur sélectif principal, déterminant les prochains pas de l'évolution humaine. Rien d'étonnant à ce que ce facteur ait produit un dangereux excès de ce qu'on est convenu d'appeler les "vertus guerrières" de l'homme. » (Lorenz, 2010, p. 234)

La thèse de Lorenz déclenche de vives polémiques. Il est attaqué sur sa personne et son passé sous le régime nazi. Il est attaqué sur le fond où ses adversaires dénoncent cette notion d'instinct qui réduit le comportement de l'homme à celui de l'animal. Cette critique a quelque chose de paradoxale. Car l'homme de Lorenz se libère de la barrière naturelle par l'outil, c'est-à-dire un geste culturel, qui lui rend le meurtre aisé à réaliser. Cette arme lui permet de s'affranchir de sa situation naturelle. L'hypothèse proposée, à savoir que le meurtre du congénère représente une sorte de tabou dans la nature, est réfutable. Elle peut être considérée aujourd'hui comme scientifiquement réfutée car le meurtre du congénère a désormais été observé dans la nature chez de multiples espèces, et notamment chez les plus proches cousins de l'homme (*Pan Troglodytes*) par Jane Goodall à Gombe dans les années 1970⁶²⁴. Toutefois Lorenz ouvre la voie de l'éthologie humaine qui consiste à appliquer la

⁶²⁴ Voir [ce chapitre, § 1.2.3.](#)

méthode de cette discipline d'analyse du comportement animal à l'espèce humaine. Son disciple Irenäus Eibl-Eibesfeldt (1928-2018) prolonge sa thèse dans *Guerre ou Paix dans l'homme* (1976) avec le concept de pseudo-spéciation culturelle où la différenciation culturelle conduit à pouvoir regarder un humain comme relevant d'une autre espèce, ce qui fait tomber les interdits sociaux qui régulent la violence et le meurtre. Il conclut :

« Je pense avoir ainsi marqué bien clairement que je considère le phénomène guerre ni comme le résultat d'une pulsion agressive poussant périodiquement à une décharge, ni à un comportement inné [...]. La disposition agressive de l'homme, phylogénétiquement héritée, peut aussi être utilisée dans la guerre. » (Eibl-Eibesfeldt, 1976, p. 165)

1.3.3.3. Wilson et la sociobiologie

Edward O. Wilson est un biologiste dont les ouvrages sur les insectes sociaux font référence. Mais son œuvre se veut globale⁶²⁵. Elle repose sur ce qu'il appelle une trilogie (Wilson, 2004, p. xix) composée de trois livres : *The Insect Societies* (1971), *Sociobiology*, *The New Synthesis* (1975) et *On Human Nature* (1978, 2004). Il devient le héraut de la sociobiologie, approche qui prend ses racines dans l'éthologie et qu'il définit comme l'étude systématique des bases biologiques des comportements sociaux :

« I argued that the biological principles which now appear to be working reasonably well for animals in general can be extended profitably to the social sciences⁶²⁶. » (Wilson, 2004, p. xix)

Il s'appuie sur deux grands concepts qui émergent à cette période, la sélection génique et la sélection de parentèle⁶²⁷, laquelle constitue à elle seule l'un des débats les plus controversés de la théorie de l'évolution. Ce débat remonte à Darwin et trouve une réponse dans les travaux de William Hamilton (1936-2000) dont la loi fournit une explication au paradoxe apparent de l'altruisme, fondée sur l'apparentement ou la proximité génétique (Hamilton, 1964). Ces concepts fournissent une nouvelle explication du phénomène de violence collective chez les groupes sociaux : la sélection de parentèle (comme la sélection de groupe) pour l'ethnocentrisme, l'altruisme pour le sacrifice individuel au profit du groupe.

Wilson fait une place importante dans ses ouvrages au thème de la compétition, qui engendre agressions, violences collectives et guerres. Dans le premier ouvrage, il en donne

⁶²⁵ Guy Sorman place Wilson parmi *Les Vrais Penseurs de notre temps* à côté de Stephen Jay Gould qui, malgré son estime pour Wilson, combat vivement la sociobiologie (Sorman, 1989, p. 77-97).

⁶²⁶ « J'arguais que les principes de la biologie qui apparaissent aujourd'hui comme fonctionnant raisonnablement bien pour les animaux en général peuvent être étendus de manière profitable aux sciences sociales. »

⁶²⁷ Pour ces deux concepts, voir Huneman, 2009, p. 72-75.

de multiples exemples, notamment chez les fourmis chez lesquelles il observe que « the greatest enemies of ants are other ants, just as the greatest enemies of men are other men⁶²⁸ » (Wilson, 1971, p. 447). Dans le deuxième, il développe longuement la notion d'agression et ses différentes fonctions et en quoi elle contribue à l'adaptation, et notamment chez l'homme (Wilson, 2000, p. 242-255) :

« The aggressive responses vary according to the situation in a genetically programmed manner. It is the total *pattern* of responses that is adaptive and has been selected for in the course of evolution⁶²⁹. » (Wilson, 2000, p. 255)

Dans cet ouvrage, le chapitre 27 « Man: from Sociobiology to Sociology » est consacré à l'homme car « *Homo sapiens* is ecologically a very peculiar species⁶³⁰ » (Wilson, 2000, p. 547). Le système de parentèle qui est particulièrement développé chez les humains a trois avantages : l'alliance, les échanges et l'assistance. Le concept de tribu, groupe qui se perçoit et est perçu comme distinct, génère un double standard de moralité, interne et externe et fait de la xénophobie une vertu (Wilson, 2000, p. 565). Il souligne l'effet de sélection de groupe, évoqué par Darwin dans *The Descent of Man*, en soutenant le renforcement réciproque entre capacités génétique et culturelle, entre ethnocentrisme et altruisme, pour créer un différentiel de *fitness*⁶³¹ entre groupes qui permet dominations, agrandissements, conquêtes, qui mènent des sociétés simples aux structures complexes, de la bande à l'étatisation (Wilson, 2000, p. 572-574).

Il revient sur la question de la nature (innée ou acquise) de l'agressivité humaine dans *On Human Nature* (1978, 2004). Tout d'abord il constate que les comportements d'agression sont très variables selon les espèces et les circonstances. Il en conclut : « There is no evidence that a widespread unitary aggressive instincts exists⁶³² » (Wilson, 2004, p. 103). Il définit la guerre comme :

« the violent rupture of the intricate and powerful fabric of the territorial taboos observed by social groups. The force behind most warlike policies is ethnocentrism, the irrationally exaggerated allegiance of individuals to their kin and fellow tribesmen⁶³³. » (Wilson, 2004, p. 111)

⁶²⁸ « Les plus grands ennemis des fourmis sont les autres fourmis, juste comme les plus grands ennemis de l'homme sont d'autres hommes. »

⁶²⁹ « Les réponses d'agression varient selon la situation d'une manière génétiquement programmée. C'est le modèle complet des réponses qui est adaptatif et qui a été sélectionné dans la course de l'évolution. »

⁶³⁰ « Car *Homo sapiens* est écologiquement une espèce très particulière. »

⁶³¹ Le concept de *fitness* est l'objet de nombreux écrits. Dans son acception première, la *fitness* s'exprime en termes de succès reproductif. Voir « La fitness au-delà des gènes et des organismes » (Bouchard, 2009 p. 285-303).

⁶³² « Il n'y a pas de preuve qu'il existe un instinct d'agression largement répandu. »

⁶³³ « la rupture violente de la production puissante et intégrée des tabous territoriaux observés par des groupes sociaux. La force derrière la plupart des politiques guerrières est l'ethnocentrisme, l'allégeance irrationnellement exagérée des individus à leur parenté et leurs amitiés tribales. »

Il voit cette pratique se construire, s'installer et s'institutionnaliser dans le temps long de la lignée humaine dans un processus évolutionnaire mêlant nature et culture, la deuxième prenant le relais de la première :

« The practice of war is a straightforward example of a hypertrophied biological predisposition. Primitive men cleaved their universe into friends and enemies and responded with quick, deep emotion to even the mildest threats emanating from outside the arbitrary boundary. With the rise of chiefdoms and states, this tendency became institutionalized, war was adopted as an instrument of policy of some of the new societies, and those that employed it best became —tragically— the most successful⁶³⁴. » (Wilson, 2004, p. 116)

Wilson, et sa sociobiologie, sont violemment attaqués⁶³⁵. Le principe même selon lequel « The genes hold culture on a leash⁶³⁶ » (Wilson, 2004, p. 167) est contesté. Il est surtout attaqué sur sa transposition de l'animal à l'homme et sur le déterminisme des comportements humains qu'elle implique. Des grands noms de la théorie de l'évolution (Richard Lewontin, Stephen Gould⁶³⁷) ou de l'anthropologie (Sahlins, 1980) accusent la sociobiologie de réactiver les idées du darwinisme social du XIX^e siècle, synonyme de racialisme et d'eugénisme.

Mais quant au sujet même de la guerre, la sélection de parentèle et la sociobiologie influencent durablement la réflexion sur la guerre. Les ouvrages se multiplient sur la période. Nous en donnons deux exemples. Le premier est *Genetic Seeds of Warfare, Evolution, Nationalism and Patriotism* (Shaw et Wong, 1989) qui soutient que l'ethnocentrisme se renforce dans le « groupe ethnique nucléaire » entre 1 et 2 millions d'années. La thèse croise l'argumentation sur la sélection de parentèle et l'analyse de la politique contemporaine,

⁶³⁴ « La pratique de la guerre est un exemple direct d'une prédisposition biologique hypertrophiée. Les hommes primitifs divisaient leur univers en amis et ennemis et réagissaient avec une rapide et forte sensibilité aux menaces mêmes les plus faibles émanant de l'extérieur de cette frontière arbitraire. Avec la montée des royaumes et des États, cette tendance s'est institutionnalisée, la guerre fut adoptée comme un instrument de la politique de certaines de ces sociétés nouvelles, et celles qui l'employèrent devinrent – tragiquement – celles qui réussirent le mieux. »

⁶³⁵ « Quelques travaux de recension permettent de voir l'ampleur des discussions générées par les sociobiologistes et leurs critiques. Deux ouvrages de recension cumulent près de 90 pages de bibliographie à ce sujet. La controverse a facilement débordé du champ universitaire. Elle s'est retrouvée à la une des grands quotidiens comme le *New York Times*, le *Chicago Tribune*, et a garni les pages des périodiques les plus lus, qu'il s'agisse d'affaires publiques, intellectuelles ou de vulgarisation scientifique : *Nature*, *Science*, *New York Review of Books*, *Scientific American*, *New Scientist*, *Business Week*, *Harper's Magazine*, *Time Magazine* et bien d'autres. » (Lamy, 2014, p. 177)

⁶³⁶ « Les gènes tiennent la culture en laisse. »

⁶³⁷ Lewontin, mathématicien et biologiste américain, est notamment connu pour ses travaux sur la génétique des populations et l'évolution moléculaire. Stephen Jay Gould (1941-2002), paléontologue américain, a proposé une évolution de la théorie synthétique avec sa thèse des équilibres ponctués. Ensemble, ils publient en 1979 un article référence de la théorie de l'évolution dénonçant ce qu'ils appellent l'adaptationisme (Gould et Lewontin, 1979). Gould raconte dans *Le Renard et le Hérisson* l'incident qui s'est produit lors d'un débat sur la sociobiologie qui l'opposait à Wilson, pendant lequel un « idéologue juvénile » verse un verre d'eau sur Wilson (Gould, 2005, p. 269).

coups d'États africains ou pouvoirs nationalistes. Le deuxième exemple est constitué des travaux de Johan Van der Dennen, chercheur à la Section Political Science of the Department of Legal Theory (autrefois le Polemological Peace Research) Institute) de l'Université de Groningen (Pays-Bas), président de l'International Society for Human Ethology (ISHE). Il publie *The Origin of War: The Evolution of a Male-Coalitional Reproductive Strategy* en 1995 et *Human Evolution and the Origin of War. A Darwinian Heritage* en 1999. Voici comment il résume sa thèse :

« [...] warfare evolved as a high-risk/high-gain male-coalitional reproductive (or parental-investment) strategy. This, at least partially, explains why it is universally the males who are the warriors. Warring behavior is confined to typically highly-social and “brainy” species, cognitively capable of establishing relatively long-term polyadic coalitions, mainly Hominidae and Panidae⁶³⁸. » (Dennen, 1995, p. 594)

1.3.3.4. Napoleon Chagnon et la polémique sur les Yanomamö

À la différence des trois auteurs précédents qui proposent directement des thèses explicatives reposant principalement sur une construction intellectuelle, avec peu d'éléments de preuves anthropologiques, Chagnon avance une thèse à partir de son expérience et de ses observations ethnographiques d'une réalité guerrière. Son ouvrage s'est enrichi au fur et à mesure des éditions. La cinquième de 1997 complète le descriptif initial, renforce l'image de bellicosité et présente une thèse explicative.

Chagnon explique pourquoi il rejette certaines thèses environnementales et notamment celle d'une déficience de protéines : d'une part, les Yanomamö sont « l'une des populations les mieux nourries » (Chagnon, 1997, p. 95) ; d'autre part, « much of Yanomamö fighting and conflict arises over sex, infidelity, suspicion of infidelity, failure to deliver a promised wife to a suitor—in a word, women⁶³⁹ » (Chagnon, 1997, p. 97). L'explication proposée repose sur un principe de base du darwinisme, le succès reproductif. Pour Chagnon, les bons guerriers ont un meilleur accès aux femelles et se reproduisent davantage :

« *Unokais* (men who have killed) are more successful at obtaining wives and, as a consequence, have more offspring than men their own age who are not *unokais*⁶⁴⁰. » (Chagnon, 1997, p. 205)

⁶³⁸ « La guerre a évolué comme une stratégie reproductive (ou d'investissement parental) à forts risques/forts gains de coalitions de mâles. Ceci explique, tout au moins partiellement, pourquoi universellement, ce sont les mâles les guerriers. Le comportement guerrier ne se retrouve que chez les espèces hautement sociales et “à gros cerveau”, cognitivement capables d'établir sur un long terme relatif des coalitions polyadiques, principalement les Hominidés et les Panidés. »

⁶³⁹ « Beaucoup des combats et conflits chez les Yanomamö éclatent pour des affaires de sexe, d'infidélité, des soupçons d'infidélité, des manquements à fournir une femme promise à un prétendant, en un mot, les femmes. »

⁶⁴⁰ « Les *Unokais* (les hommes qui ont tués) réussissent davantage à obtenir des femmes et, en conséquence, ont plus de descendance que les hommes de leur âge qui ne sont pas *unokais*. »

Il fait alors un lien entre le culturel et le biologique :

« Thus, “cultural success” leads, in this cultural/historical circumstance, to biological success⁶⁴¹. » (Chagnon, 1997, p. 205)

Chagnon n’hésite pas à comparer la carrière des soldats américains dont les faits glorieux les mènent au Congrès ou à la Présidence, à la récompense des guerriers Yanomamö qui se matérialise dans le nombre de leurs femmes et de leur descendance (Chagnon, 1997, p. 206). L’explication reste toutefois assez sommaire. Elle semble supposer une pression sélective de type culturel qui aboutirait à la sélection d’un caractère guerrier transmissible. Mais son livre ne va pas au-delà de l’hypothèse fondée sur la polygynie.

Chagnon est très violemment attaqué sur deux plans. Le premier est éthique et se traduit par des accusations graves portées sur les méthodes utilisées pour ses études. La polémique est longue et violente⁶⁴². Ce n’est pas le propos de ce travail. Le deuxième est sur le portrait qu’il dessine de la société Yanomamö et de sa thèse guerrière. Nous utilisons ici la critique que lui adresse le français Jacques Lizot, ethnologue, élève de Lévi-Strauss, spécialiste de cette population. En 1974 Lizot rend compte de façon élogieuse de l’ouvrage *Studying the Yanomamö* de son « ami et collègue » Chagnon et souligne sa proximité avec ce travail (Lizot, 1974, p. 163-165). Dans *Les Yanōmami centraux* (1984)⁶⁴³, il se fait l’allié de Chagnon pour critiquer sévèrement la thèse de Marvin Harris soutenant que « leur [des Yanōmami] diète alimentaire est carencée en protéines et que différentes communautés sont en compétition pour l’appropriation de territoires de chasse » (Lizot, 1984, p. 178). Argumentant longuement (et de façon beaucoup plus détaillé que Chagnon) sur l’histoire des Yanōmami, leur mode de vie, leur environnement, il montre que « pour manger correctement il suffit aux Yanōmami de travailler chaque jour entre 2 heures 26 (femmes) et 2 heures 30 (hommes) » (Lizot, 1984, p. 202), dénonce « un invraisemblable tissu de bévues et de sophismes » (Lizot, 1984, p. 194) et affirme que « les Yanōmami font la guerre pour punir des outrages, venger des morts, satisfaire à la dette de sang » (Lizot, 1984, p. 204). Le livre comporte six références bibliographiques de Chagnon, qualifié à nouveau de « collègue » (Lizot, 1984, p. 205, note 2).

Portant Lizot dresse en 1989 un réquisitoire en règle contre ce même Chagnon dans le *Journal de la Société des Américanistes* : « publicité tapageuse », « image grotesque des

⁶⁴¹ « Ainsi le “succès culturel” conduit, dans ces circonstances historico-culturelles, à un succès biologique. »

⁶⁴² Lorsque Chagnon est admis à la National Academy of Sciences en 2013, Sahlins qui avait sévèrement critiqué Chagnon (Sahlins, 2000) en démissionne en signe de protestation. Chagnon publie en 2013 *Noble Savages: My Life among Two Dangerous Tribes, the Yanomamö and the Anthropologists* (Chagnon, 2013).

⁶⁴³ Le chapitre IX est la reprise d’un article publié dans *Libre 77* (2).

Yanomamö », « inexplicables contradictions », critique des données et de la procédure analytique, « information manifestement fausse », « traduction tendancieuse », etc. Qu'est-ce qui provoque ce retournement de Lizot ? Sans doute le passage d'une monographie descriptive à des explications de type darwinien. L'accusation principale porte sur un virage sociobiologique :

« Chagnon s'évertue à réaliser la synthèse de deux théories : l'une provient de l'anthropologie sociale traditionnelle et implique une vision purement fonctionnaliste de la guerre, celle-ci étant le moyen de s'approprier par la force des ressources rares ; l'autre provient de la sociobiologie qui postule que tous les comportements observés dans le règne animal ont un fondement génétique. » (Lizot, 1989, p. 96).

Cette critique dessine sans ambiguïté la ligne de partage entre deux mondes, les thèses d'anthropologie sociale et les thèses darwiniennes. Ces dernières, nombreuses et sans cesse renouvelées, ne manquent pas de déclencher des réactions virulentes. Andrew Brown, journaliste américain, va tirer de ces batailles de scientifiques un livre *The Darwin Wars. How stupid genes became Selfish Gods* (Brown, 1999)

1.3.4. Le regard de l'historien de la guerre

Deux historiens de renom se sont explicitement posé la question de l'origine de la guerre. Arther Ferrill, américain, professeur à l'université de Washington, est un historien du monde méditerranéen antique et spécialiste de l'histoire militaire. Il est l'auteur de *The Fall of the Roman Empire: The Military Explanation* (1998). Nous regardons ici son ouvrage *The Origins of War, From the Stone Age to Alexander the Great* (1985). Le titre pose donc clairement la question de l'origine de la guerre. Le livre n'y répond pas vraiment. Le sous-titre du premier chapitre « Prehistoric Warfare » exprime une interrogation « What is War ? » et laisse planer le doute. Il voit l'émergence du phénomène à l'Épipaléolithique et au Néolithique (Ferrill, 1997, p. 18). Ses arguments sont archéologiques et se fondent sur les peintures du Levant espagnol, le site de Jebel Sahaba et les fortifications (Jéricho et Çatal Hüyük). De fait, la guerre préhistorique n'occupe qu'une place modeste (un premier chapitre d'une vingtaine de pages) et ne semble là que pour positionner le point de départ d'une histoire militaire qui culmine avec Alexandre le Grand, à l'origine de la guerre moderne (Ferrill, 1997, p. 187).

Sir John Desmond Patrick Keegan (1934-2012), historien britannique, « was perhaps the leading exponent of military history as the social history of war⁶⁴⁴ » (*Encyclopaedia Britannica* en ligne). Son œuvre couvre les grands conflits du monde moderne. Il enseigne à la Royal Military Academy de Sandhurst⁶⁴⁵ pendant vingt-cinq ans. Il est plus particulièrement l'auteur de *A History of Warfare* (Keegan, 1993), traduit en français en 1996 sous le titre *Histoire de la guerre, du néolithique à nos jours* (Keegan, 2000). Alors que les historiens font traditionnellement commencer la guerre avec l'histoire, Keegan sort délibérément de cette limite et aborde tant la guerre primitive contemporaine que la guerre préhistorique. Il délivre donc une vision longue et englobante du phénomène. Après un premier chapitre intitulé « War in human history », le deuxième, « Stone », est dédié à ce que nous avons appelé dans cette thèse la guerre primitive au sens large, les suivants (« Flesh », « Iron » et « Fire ») étant consacrés à la guerre classique et moderne de l'antiquité à nos jours. Le premier s'interroge donc sur la guerre dans l'histoire et tout d'abord sur « Qu'est-ce que la guerre ? » et brise dès le départ le préalable historique :

« Yet war antedates the state, diplomacy and strategy many millennia. Warfare is almost as old as man himself, and reaches into the most secret places of human heart, places where self dissolves rational purpose, where pride reigns, where emotion is paramount, where instinct is king⁶⁴⁶. » (Keegan, 1993, p. 3)

Il s'oppose à la formule de Clausewitz⁶⁴⁷ qui entraînerait une lecture erronée de ce qu'est la guerre et propose sa vision en affirmant :

« [...] that war embraces much more than politics : that it is always an expression of culture, often a determinant of cultural forms, in some societies the culture itself⁶⁴⁸. » (Keegan, 1993, p. 12)

Pour illustrer cette idée de la guerre en tant que culture, il analyse ensuite les cas particuliers de l'île de Pâques, des Zoulous, des mamelouks et des samourais. Il conclut ce chapitre en soulignant la démarche qu'il s'est fixé dans cet ouvrage, « Charting the course of human culture through its undoubtedly warlike past⁶⁴⁹ » (Keegan, 1993, p. 60). Le deuxième chapitre « Stone » passe en revue le débat des « anthropologues et la guerre » et aborde trois thèmes de réflexion, le premier consacré à « la guerre chez quelques populations

⁶⁴⁴ « fut peut-être l'interprète majeur de l'histoire militaire vue comme l'histoire sociale de la guerre ».

⁶⁴⁵ Sandhurst est l'équivalent britannique de ce qu'est Saint-Cyr Coëtquidan pour la France.

⁶⁴⁶ « Cependant la guerre précède de nombreux millénaires l'État, la diplomatie et la stratégie. Elle est presque aussi vieille que l'homme lui-même et plonge jusque dans les endroits les plus secrets du cœur humain, endroits où le moi dissout le but rationnel, où l'orgueil règne, où l'émotion est primordiale, où l'instinct est roi. »

⁶⁴⁷ Voir [1^{re} partie, chap. 1, § 1.1.1.](#)

⁶⁴⁸ « [...] que la guerre englobe bien plus que le politique : qu'elle est toujours une expression de la culture, souvent un déterminant de formes culturelles, dans certaines sociétés la culture elle-même. »

⁶⁴⁹ « Tracer la course de la culture humaine au travers de son passé indubitablement guerrier. »

primitives » (les Yanomamö, les Maring, les Maoris et les Aztèques⁶⁵⁰), le deuxième dédié aux « commencements de la guerre » et le troisième à la question de « guerre et civilisation ». On voit donc dans cet ouvrage d'historien l'assemblage de données préhistoriques, ethnographiques et de l'histoire antique. Dans sa conclusion, il revient sur son idée centrale et prend appui sur la guerre orientale :

« Culture is, nevertheless, a prime determinant of the nature of warfare, as the the history of its development in Asia clearly demonstrates. Oriental warmaking, if we may so identify and denominate it as something different and apart from European warfare, is characterised by traits peculiar to itself. Foremost among these are evasion, delay and indirectness⁶⁵¹. » (Keegan, 1993, p. 386)

Ces deux historiens de la guerre se distinguent par cette volonté d'intégrer la guerre préhistorique et/ou primitive dans leurs réflexions. Le premier la voit émerger avec le Néolithique et n'y voit qu'un point de départ d'une histoire militaire. Le second qui renvoie un commencement à une grande ancienneté de l'homme y puise la confirmation de sa thèse sur la culture comme composante principale de la guerre. Mais dans les deux cas, l'impression est qu'au-delà de la prise de conscience que le phénomène guerre est plus ancien que le domaine traditionnel de l'histoire l'admet généralement, les éléments présentés ne sont pas originaux et ne sont que des reprises de ceux les plus communément connus de l'anthropologie. On ressent comme une forme d'un placage ajouté à leur discours sur la guerre, comme s'ils reconnaissaient qu'il y a bien quelque chose qui devrait les précéder.

⁶⁵⁰ On peut s'étonner de voir les Aztèques dans cette catégorie des populations primitives.

⁶⁵¹ « La culture est, néanmoins, un déterminant essentiel de la nature de la guerre, comme l'histoire de son développement en Asie le montre clairement. L'art de la guerre oriental, dans la mesure où nous pouvons l'identifier et le dénommer comme quelque chose de différent et à part de la guerre européenne, est caractérisé par des traits qui lui sont spécifiques. Plus particulièrement parmi ceux-ci, il y a l'évitement, le différé et l'indirect. »

1.4. Conclusion

Ce demi-siècle constitue une vraie révolution dans l'approche scientifique de la guerre préhistorique sur plusieurs plans : la place du sujet dans l'anthropologie, la scientificité des approches, la place respective des quatre dimensions de la réflexion et les thèses explicatives.

La guerre préhistorique est enfin devenue un sujet reconnu de l'anthropologie. La Seconde Guerre mondiale, et sa suite la Guerre froide, ont fait prendre conscience que la guerre menace la survie de l'humanité et que l'anthropologie peut acquérir des connaissances utiles pour lutter contre le fléau. Le nombre de publications sur le sujet – qui a toujours été présent dans la littérature scientifique du monde anglo-saxon – a explosé sur ce demi-siècle. Les thèses explicatives se sont multipliées ([planche B, fig. 5](#)). Des colloques y sont consacrés. Des polémiques surgissent et divisent la communauté scientifique.

L'approche du sujet a gagné en scientificité. C'est la retombée de progrès techniques et méthodologiques de toutes les disciplines qui y concourent. Plus spécifiquement, cela provient de plusieurs champs de la recherche. Le premier est celui de la datation absolue. C'est un truisme de le dire car c'est une révolution pour toute la préhistoire⁶⁵² et donc pour le sujet de la guerre où la question de l'apparition du phénomène est primordiale. En l'occurrence, cela permet de fiabiliser la chronologie des traces de violence. Les techniques d'analyse des armes et le développement de l'archéologie expérimentale ont entraîné une révision de la chronologie de l'armement et des usages. Taphonomie et paléopathologie renouvelle l'interprétation des traces ostéologiques. Les outils de traitement des bases de données rendent possibles les analyses quantitatives. La *New Archaeology* tend vers une approche hypothético-déductive.

L'évolution de la place et du rôle des dimensions de la réflexion dans la démarche scientifique est mise en évidence dans la [fig. 1, planche 3.3](#). L'anthropologie sociale continue à être l'acteur dominant de la réflexion dans le monde anglo-saxon. Du côté de l'ethnographie, des terrains d'exploration nouveaux s'ouvrent aux ethnologues comme la Nouvelle-Guinée-Papouasie. Sont produites les dernières monographies sur les sociétés belliqueuses (Meggitt, Heider, Chagnon). On voit également les premières, et en même

⁶⁵² Colin Renfrew, archéologue britannique, professeur à l'université de Cambridge et auteur avec Paul Bahn, archéologue britannique, d'un livre de référence, *Archaeology. Theories, Methods and Practice*, dont la première édition sort en 1991, voit « a turning point in archaeology » dans les années 1960 dont : « The first and most obvious point concerned the role of dating in archaeology » (Renfrew et Bahn, 1996, p. 36) (« Le premier point et le plus évident concernait le rôle de la datation en archéologie »). Ils font ici référence à la méthode de datation absolue par radiocarbone. Quant au deuxième point de ce tournant, il s'agit de la *New Archaeology*.

temps les dernières, monographies sur les sociétés pacifiques (Thomas). Les données s'accumulent et permettent des approches culturelles comparative (Murdock). Le sauvage n'est plus regardé comme un état primitif, belliqueux et anthropophage mais comme une société humaine, dont l'étude peut apprendre beaucoup sur l'homme, y compris sur le phénomène guerre. Enfin, la *New Archaeology* (Binford) affirme la nécessité du recentrage de l'archéologie préhistorique sur la démarche anthropologique et propose une méthodologie pour la relation entre ethnologie et préhistoire. Le néo-évolutionnisme élabore un cheminement de la bande à l'État qui fournit un modèle de développement du monde paléolithique aux sociétés néolithiques (Steward). De cet ensemble émerge une vision d'un chasseur-cueilleur nomade qui vit en équilibre dans une nature généreuse (Lee et DeVore, Sahlins).

La dimension préhistorique ([planche 3.3, fig. 1](#)) revient dans un débat où elle était jusque-là marginalisée et réduite au rôle d'apport de quelques traces confirmant un discours explicatif fourni par l'anthropologie sociale. Si la thèse du chasseur-cueilleur nomade pacifique est avancée par l'ethnologie, la thèse explicative est donnée par la révolution néolithique (Childe) qui a pour contrepartie un paléolithique pacifique. La découverte de sites où la violence collective peut être solidement argumentée se multiplie (Talheim, Crow Creek, Jebel Sahaba). L'archéologie des conflits (LeBlanc, Carman) consacre l'émergence d'une sous-discipline. C'est elle notamment qui va fournir des résultats archéologiques qui permettront ultérieurement de contester la thèse du Néolithique. Les échanges entre les deux dimensions ethnologique et préhistorique sont particulièrement abondants.

La dimension évolutionnaire, qui avait perdu de son influence, montre un vrai rebond (Ardrey, Lorenz). Mais c'est la sociobiologie de Wilson qui déclenche un mouvement durable de discours explicatifs. Ces thèses aboutissent toutes au fait que la guerre n'est pas une invention, a une origine très lointaine qui renvoie la cause ultime à une évolution biologique et/ou sociétale. Leur pouvoir explicatif, global et simplificateur, est séduisant mais les mécanismes spécifiques au phénomène guerrier ne sont pas explicités et les éléments de preuve faibles. Le plus souvent, elles ne sont pas réfutables. Mais le développement de la génétique et la sélection de parentèle leur apporte énormément de matière scientifique pour argumenter.

La primatologie ouvre un nouveau champ d'investigation tout en ayant une forte proximité avec les thèses darwiniennes. La violence collective qui est mise en évidence chez les mammifères (canidés, hyénidés) est observée et décrite chez les chimpanzés *Pan Troglodytes*. Cela ouvre un champ de recherche immense. Le point de départ de ces travaux

se situe durant cette période, avec tout d'abord les observations de Carpenter et ensuite la piste de recherche portant sur les grands singes, initiée par un paléanthropologue (Leakey) et poursuivie par les primatologues. L'étude de la violence et de la violence collective chez les primates devient un champ de recherche incontournable de l'étude de la guerre chez l'homme.

La dimension actualiste, enfin, voit deux historiens replacer la guerre préhistorique et la guerre primitive dans le champ de leurs réflexions. Cela conforte le retour de la préhistoire dans le débat anthropologique.

La période 1950-1996 est donc riche en travaux scientifiques qui bousculent subséquemment une approche ancienne de l'activité guerre, trop fondée sur des analogies et incapable d'entrer dans la complexité d'un phénomène paradoxal et d'une grande variabilité. Le discours explicatif se démultiplie et se divise avec l'installation d'une thèse dominante. Dans celle-ci, la guerre préhistorique est passée du statut de comportement complexe venant du lointain passé animal de l'homme à un comportement culturellement inventé par l'homme. L'héritage phylogénétique complété par une longue adaptation socio-culturelle (groupe, langage, chasse, etc.) a laissé place à la création d'une activité nouvelle consistant à s'attribuer l'exclusivité du sol par la force. De phénomène très ancien, la guerre est devenue un comportement récent. La cause est identifiée dans la révolution agro-pastorale et le nouvel usage de la terre. Les preuves viennent de deux sources : la source archéologique avec l'absence de traces de violence collective probantes au Paléolithique, d'une part, la source ethnographique d'autre part, avec les chasseurs-cueilleurs nomades contemporains, pacifiques et vivant en harmonie avec leur environnement.

On ne peut pas parler de paradigme scientifique au sens de Thomas Kuhn⁶⁵³ car le consensus n'est pas établi. Diverses approches évolutionnaires contestent la thèse dominante. Elles ne s'y opposent pas de front mais contournent l'argumentation en déplaçant le questionnement dans le temps long de l'humanité et à l'émergence de la lignée, ce qui le positionne hors du champ de connaissances des approches archéologique et ethnologique. Le corpus théorique international de la guerre primitive se présente donc comme deux ensembles disjoints. La thèse dominante bénéficie de plusieurs avantages : un discours explicatif cohérent, des arguments archéologiques convaincants et un préjugé pacifiste en réaction à la violence du XX^e siècle. Le monde scientifique anglo-saxon rallie majoritairement ce choix des colombes, plus conforme au désir de paix.

⁶⁵³ Thomas Kuhn (1922-1996), historien américain des sciences, auteur de *The Structure of Scientific Revolutions* (1962) (*La Structure des révolutions scientifiques*, 1983).

Sur cette période, la guerre préhistorique et primitive prend enfin toute sa place en anthropologie, avec une mobilisation des anthropologues motivés par une prise de conscience du danger que représente la guerre moderne pour l'humanité et l'espoir que leurs études peuvent contribuer à la paix du monde. Mais le sujet, complexe et sensible, divise les communautés scientifiques par sa capacité à projeter des résultats sur la compréhension humaine dans le monde d'aujourd'hui.

CHAPITRE 2.

Le cheminement de l'anthropologie française

La période précédente (1914-1949) a vu l'objet guerre préhistorique quelque peu ignoré. Chez les préhistoriens français, il existe une thèse explicative par défaut, celle de l'ancienneté de la guerre, sans date, ni début, ni cause. Le monde des ethnologues s'est au contraire emparé du sujet de la violence primitive, mais sans faire de lien avec le passé préhistorique. Le demi-siècle 1950-1996 est marqué par une évolution importante avec l'installation d'une thèse explicative construite et argumentée, celle de l'invention de la guerre au Néolithique, thèse consensuelle sur la période dans le monde de l'anthropologie française.

Cependant, la constatation à faire en préalable est que l'anthropologie française continue à accorder peu de place au sujet de la violence préhistorique et implicitement à celui de la guerre. Notre base de données des revues scientifiques françaises ([annexe 1](#)) montre que la fréquence du sujet est la plus basse des trois périodes avec un taux de 2,7 entrées par an par rapport à une moyenne de 3,29 sur les 139 années étudiées. Les trois thèmes « armement », « thèses explicatives » et « guerre primitive » comptent pour les trois quarts des entrées, les deux derniers qui sont les plus représentatifs pour moins d'un tiers. Les thèmes « cannibalisme », « comparatisme », « traces ostéologiques » et « autres archéo » (art rupestre, fortification) sont très peu présents.

Cette faible présence quantitative du sujet va être confortée dans les ouvrages de préhistoire. Nous le voyons dans un premier temps consacré à la voie des préhistoriens. Celle des ethnologues montre au contraire une forte présence de la violence collective primitive dans l'ethnographie française. Dans un troisième temps, nous proposons une analyse critique de la démarche de l'anthropologie française sur le sujet de la guerre préhistorique.

2.1. La voie des préhistoriens

Nous commençons notre étude par le sujet de la guerre préhistorique considéré par les préhistoriens. Nous avons vu sa faible présence dans les revues scientifiques. Il n'existe pas d'ouvrage qui y soit directement consacré. Cela se confirme dans des ouvrages généralistes

ou de vulgarisation qui ont vocation à couvrir le sujet de la préhistoire dans son ensemble et dans lesquels la présence ou l'absence du thème de la guerre est significatif en soi.

En ce sens, les dictionnaires qui portent un projet de recherche globale sont le reflet d'un état des connaissances ainsi que des orientations scientifiques de l'équipe qui le réalise. Le *Dictionnaire de la Préhistoire* (sous la direction de Leroi-Gourhan) voit sa première édition sortir en 1988 alors que son inspirateur vient de disparaître. Les rédacteurs sont ses disciples et sont passés par le « Laboratoire d'ethnologie préhistorique » qu'il avait créé. La rubrique « Guerre », fait une demi-page et souligne que « Les préhistoriens ont beaucoup de peine à apporter la preuve archéologique de rapports de violence entre les hommes » (Leclerc & Tarrête⁶⁵⁴, 2012, p. 477). Elle ne comporte qu'une seule référence française⁶⁵⁵ et donc aucune de langue anglaise. La rubrique « Armes » des mêmes auteurs, est peu développée, sans aucune référence et particulièrement discrète sur leur éventuel usage guerrier. Quant au *Dictionnaire de la Préhistoire* (1969) de Michel Brézillon (1924-1993)⁶⁵⁶ publié par Larousse dans une collection grand public « dictionnaires de l'homme du XX^e », et dont l'ambition, selon la préface de Leroi-Gourhan, est de fournir « les éléments d'une vision universelle de la préhistoire », il ne comporte pas de rubrique « Guerre ». Il n'offre pas plus d'entrée sur la violence (ou blessure), l'anthropophagie (ou cannibalisme) ou encore la chasse (ou la pêche). Si la flèche (et l'arc), le propulseur ou la bola sont traités, la rubrique générale « Arme » n'existe pas.

Les ouvrages de préhistoire générale ne sont en général pas plus riches sur le sujet. La guerre semble oubliée dans *L'Homme avant l'écriture, 500 000 ans de préhistoire* (1959), ouvrage collectif dirigée par André Varagnac (1894-1983), conservateur en chef du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École du Louvre. L'ouvrage comprend une contribution de l'abbé Breuil et une préface de Fernand Braudel (1902-1985)⁶⁵⁷. Le mot « guerre » est absent du glossaire et de l'index. Raymond Aron s'en étonne dans *Paix et Guerre entre les nations* (1962) :

« J'ouvre le livre collectif intitulé *L'Homme avant l'écriture*, récemment publié dans une collection scientifique : le mot guerre ne figure même pas à l'index. Les

⁶⁵⁴ Jean Leclerc du Laboratoire d'ethnologie préhistorique (Paris) et Jacques Tarrête, conservateur général du Patrimoine.

⁶⁵⁵ Un article de Jean Courtin que nous abordons au [§ 2.1.3.3](#).

⁶⁵⁶ Archéologue français proche de Leroi-Gourhan avec lequel il travaille notamment à Arçy-sur-Eure et Pincevent. Il devient inspecteur général de l'Archéologie de 1979 à 1986.

⁶⁵⁷ Historien français, un des fondateurs de l'École des Annales. Il est notamment l'auteur de nombreux ouvrages sur le monde méditerranéen dont *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949).

hommes ne se battaient donc pas avant l'âge néolithique ? » (Aron, 1984, p. 348-349)

Dans *L'Homme avant l'écriture*, la vision de la vie au Paléolithique reste misérabiliste, progressiste et essentiellement européenne :

« Pendant plus d'un demi-million d'années, nos prédécesseurs sur la Terre ne s'étaient distingués du reste de la faune qu'en étant de plus en plus dangereux pour leur entourage animal. Tout au plus, depuis quelque 40 000 ans, l'*Homo sapiens* avait-il affirmé par des œuvres d'art une valeur spirituelle égale à la nôtre. Quant au reste, il continuait d'osciller entre la condition de chasseur et de gibier. De cet abîme de misère, la révolution néolithique l'a tiré en quelques millénaires. » (Varagnac, 1959, p. 4)

Une petite décennie plus tard, *La Préhistoire. Problèmes et tendances* (Éditions du CNRS, 1968) est un livre ambitieux, œuvre collective en hommage au professeur Raymond Vaufrey (1890-1967)⁶⁵⁸ et préfacé par le paléontologue Jean Piveteau (1899-1991). La guerre préhistorique en est absente.

En 1976, la France accueille le IX^e congrès de l'UISPP (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques) à Nice. Cette 9^e session est vue comme un sommet de l'histoire de cette instance. Elle rassemble 3500 chercheurs et mobilise la communauté préhistorique française. L'ouvrage qui en rend compte, *La Préhistoire française*, vise à répondre à l'ambition du Comité d'organisation du Congrès et du Centre national de la recherche scientifique d'un ouvrage « faisant une mise au point de nos connaissances sur la Géologie du Quaternaire et la Préhistoire française » (Lumley, 1976, p. xv). Les civilisations des deux grandes périodes, Paléolithique et Mésolithique d'un côté, Néolithique et Protohistorique de l'autre, sont abordées dans une même démarche comprenant le cadre chronologique et l'environnement, l'homme et ses activités et la culture matérielle. L'ouvrage est préfacé par le Président de la République Valéry Giscard d'Estaing, comprend deux volumes et totalise 2444 pages. Le premier tome, sous la direction d'Henri de Lumley, porte sur *Les Civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*. Il regroupe les contributions de 214 auteurs : « leurs articles sont un reflet de la recherche actuelle » (Lumley, 1976, p. xv). La guerre préhistorique n'y apparaît pas. Même la blessure de Téviec, qui est décrite dans l'article « Les maladies des hommes préhistoriques du Paléolithique et du Mésolithique » par Jean Dastugue et Marie-Antoinette de Lumley et qui souligne l'existence de deux pointes de silex fichées dans les vertèbres thoraciques, n'évoque ni geste de violence ni acte de guerre (Dastugue et Lumley, 1976, t. 1, p. 612-622).

⁶⁵⁸ Paléontologue et préhistorien, disciple de Marcellin Boule. Il travaille au sein du Muséum et de l'IPH. Il dirige la revue *L'Anthropologie* à partir de 1931. Il publie notamment *Préhistoire de l'Afrique (Maghreb)* en 1955.

Le deuxième tome, placé sous la direction de Jean Guilaine, est consacré au Néolithique et au Proto-historique, Il comprend les contributions d'un « pléiade de chercheurs dont la qualité des travaux n'est plus à démontrer » (Guilaine, 1976, p. xi). L'article « Les maladies des hommes préhistoriques » de Jean Dastugue et Marie-Antoinette de Lumley ne consacre qu'une demi-page aux blessures par projectiles, ignorant là encore toute référence à d'éventuels contextes d'affrontements (Dastugue et Lumley, 1976, t. 2, p. 157). Dans les articles par régions de l'âge du bronze, les armes sont très présentes mais leur usage de guerre n'est pas mentionné. Le sujet n'est abordé qu'à l'âge de fer sous l'angle des fortifications :

« À partir du VI^e siècle, et surtout du V^e siècle, on a la preuve de la fortification d'habitats de hauteur (Saint-Blaise, Mont-Garou, Montjean), mais la date d'édification de la majorité des enceintes provençales est encore à préciser. » (Arcelin, 1976, p. 671)

Peu présent, le sujet de la guerre préhistorique est toutefois identifiable dans la littérature scientifique car une thèse émerge, est formulée explicitement et devient largement dominante. Il s'agit de celle de l'invention de la guerre au Néolithique. Nous commençons par faire un bilan de la documentation de la guerre préhistorique. Puis nous voyons la contribution d'un des chefs de file de la discipline, André Leroi-Gourhan, qui avance une thèse qui reste sans suite. Enfin nous analysons le mécanisme d'installation du nouveau paradigme, fondé exclusivement sur la source archéologique.

2.1.1. La documentation de la guerre

2.1.1.1. Les traces ostéologiques

Dans le registre des traces ostéologiques, deux découvertes archéologiques et deux articles sont significatifs sur la période en France⁶⁵⁹. Tout d'abord, Jean Courtin⁶⁶⁰ rend compte, dans son article « Le Néolithique de la Provence », de l'existence d'une « couche de guerre » dans l'hypogée de Roaix (~ 4 000 BP, Vaucluse), fouillée en 1966 :

« Les corps avaient été déposés les uns sur les autres, allongés, parfois les jambes repliées, les bras ramenés sur la poitrine. Cet extraordinaire empilement de squelettes en parfaite connexion anatomique autorise l'hypothèse d'une "couche de guerre", les corps ayant visiblement été déposés en même temps. Cette supposition est étayée par la présence de plusieurs flèches encore fichées dans les

⁶⁵⁹ Sur les douze données collectées, une seule est de niveau 1 et deux de niveau 2.

⁶⁶⁰ Préhistorien et archéologue, élève de Max Escalon de Fonton (1920-2013), sous la direction duquel il fait sa thèse sur le Néolithique en Provence. Il consacre sa vie à l'archéologie provençale avec des recherches sur certains sites célèbres comme Roaix, Fontbregoua ou la grotte Cosquer. De 1982 à 1986, il est directeur des Antiquités préhistoriques de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

os et par la rareté de la parure (12 perles contre plusieurs milliers dans la couche de base). » (Courtin, 1974, p. 181)

La présence d'hommes, femmes et enfants fait penser à un massacre. Par ailleurs, de nouvelles fouilles dans la grotte de Fontbregoua (~ 6 750 BP, Var) mettent en évidence des traces de cannibalisme sur des restes humains appartenant à « un minimum de 6 individus : 3 adultes, 2 enfants et 1 individu d'âge indéterminé » (Villa *et al.*, 1986, p. 148)⁶⁶¹. L'article « Un cas de cannibalisme au Néolithique » parle de cannibalisme alimentaire sans mentionner l'hypothèse guerrière. Guilaine et Zammit l'envisagent dans *Le Sentier de la guerre* sans trancher la question (Guilaine & Zammit, 2001, p. 146).

Le premier article est de Jean Dastugue (1910-1996), chirurgien du squelette et paléopathologiste, « Pathologie des hommes fossiles de l'abri de Cro-Magnon » (1967). Il remet en cause l'étude de Broca qui avait conclu à deux blessures dont celle au frontal de la femme de Cro-Magnon, à un geste de violence volontaire et en déduisait une forte bellicosité du peuple des Eyzies⁶⁶² :

« D'après les auteurs anciens, le crâne porte une perte de substance frontale due à “un coup porté par une petite hache de silex” » (Broca) [...] En fait, le “coup de hache” me paraît hautement improbable et il paraît plus conforme à la réalité d'incriminer ici un accident de fouille à rapprocher des “griffures” fémorales déjà signalées. » (Dastugue, 1967, p. 490-491)

Cet article est important pour trois raisons. La première est qu'il affirme que cette blessure préhistorique qui était la plus ancienne trace de violence d'*Homo sapiens*, de plus remontant au Paléolithique, n'en est pas une. La deuxième raison tient en ce qu'il conteste également l'interprétation belliqueuse qui lui était donnée :

« Tout d'abord, il est légitime de remettre en question l'opinion qui disait que “les habitants des Eyzies se montrent à nous comme une population aux mœurs violentes” (Broca). Elle était fondée sur l'existence des deux “blessures” (coxale et fémorale) du sujet n° 1 et du soi-disant coup de hache asséné au sujet n° 2 par une “main meurtrière” (*id.*). Or nous venons de voir l'in vraisemblance de ces étiologies traumatiques. En fait, rien dans la pathologie de ces Hommes ne permet de les supposer de mœurs violentes. Et, à ce propos, il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'on ne relève chez eux aucun cas de fracture, même parmi les plus courantes. Peut-être cette conception partout accréditée des peuples préhistoriques rudes et brutaux devrait-elle être révisée. Je me permettrais de rappeler que l'étude de la pathologie des Hommes épipaléolithiques de Tavoralt⁶⁶³ m'a conduit à une conclusion analogue. D'ailleurs, si on remarque que l'agressivité et la violence envers ses semblables sont, dans ce monde actuel, bien plus l'apanage de l'*Homo sapiens* que de ses contemporains Primates, on sera

⁶⁶¹ Jean Courtin en est l'un des co-auteurs.

⁶⁶² Voir [1^{re} partie, chap. 2, § 2.1.2.1.](#)

⁶⁶³ Grotte de Tavoralt ou grotte des Pigeons (Maroc). Voir Dastugue J., 1962.

moins porté à rechercher systématiquement les stigmates de la brutalité chez les Hommes “primitifs”. » (Dastugue, 1967, p. 491)

Enfin, ce n'est pas le moins étonnant de voir que cette annonce qui renverse une vérité incontestée pendant un siècle semble être restée peu commentée⁶⁶⁴, voire passe quasiment inaperçue⁶⁶⁵. Deux interprétations peuvent être données. La première confirme que la guerre préhistorique est un sujet secondaire où un évènement important ne provoque que peu de réactions car peu nombreux sont les chercheurs qui s'y intéressent. La deuxième sous-entend que les esprits ne seraient pas surpris par cette annonce parce que le pacifisme du paléolithique serait déjà une notion répandue et admise. Enfin, on peut aussi y voir une remise en cause des auteurs anciens.

Le deuxième article est celui de Cordier, déjà cité, « Blessures préhistoriques animales et humaines avec armes ou projectiles conservés » (1990). Nous avons utilisé précédemment son inventaire de fossiles humains par grandes régions du monde. Il va servir pour *Le Sentier de la guerre* de Guilaine et Zammit. Nous voulons souligner ici une interrogation que ces données soulèvent mais qui n'a guère été abordée. Nous avons mis dans le tableau ci-après les chiffres concernant ces traces de blessures pour les hommes et pour la faune pour la France et l'Europe, régions où les données sont suffisantes pour une comparaison :

Traces de blessures			
	Restes humains	Restes fauniques	Observations
France	26	7	Au Paléolithique : 7 fauniques et 1 humain
Europe	15	18	Au Paléolithique : 4 fauniques et 3 humains
Totaux	41	25	

Comparaison blessures humaines et animales (source Cordier, 1990)

Ces éléments posent toutefois deux questions. En premier lieu celle du comparatif homme/animal : la chasse est une activité quotidienne qui affecte quantité de gibiers ; l'affrontement armé peut être supposé comme épisodique ou rare et ne frapper que quelques individus. On s'attendrait à de nombreux cas de blessures animales pour de rares cas de blessures humaines. Le résultat est clairement inverse. Une explication peut résider dans les

⁶⁶⁴ Brigitte et Gilles Delluc, préhistoriens spécialistes de la Dordogne, reviennent sur ce fait dans « Les squelettes de l'abri de Cro-Magnon. Datation et pathologie. Évolution des idées » (Delluc, 2013).

⁶⁶⁵ La blessure de Cro-Magnon est encore répertoriée comme telle dans un article de Virginia Estabrook, « Violence and warfare in the european Mesolithic and Paleolithic » (2015).

pratiques mortuaires à partir du Mésolithique et surtout au Néolithique, lesquelles assurent une meilleure conservation des blessures humaines. La deuxième question est la rareté des traces de blessures animales au Paléolithique qui reste à expliquer⁶⁶⁶. Le fait que les armes à projectile (propulseur ou arc) n'apparaissent qu'au Paléolithique supérieur fournit une explication insuffisante. En effet, sur la période du Paléolithique supérieur où ces armes sont disponibles, les cas sont également rares : pour la France, on compte 3 blessures animales au Paléolithique supérieur (1 à l'Aurignacien, 1 au Magdalénien et 1 à l'Azilien) et 4 au Moustérien. Sur la zone Europe (hors France), les cas sont majoritairement du Mésolithique sauf un.

2.1.1.2. L'armement

Le thème de l'armement préhistorique est assez riche dans cette période du côté français. Nous avons vu que c'était celui qui fournit le plus d'entrées collectées dans les revues scientifiques, notamment grâce au Bulletin de la SPF qui fait une place importante aux armes. De plus, le sujet des usages se développe avec une attention portée sur les pratiques de chasse. Nous restons donc dans un domaine connexe à celui de la guerre. Le lien est technique à savoir quelles armes sont disponibles pour un éventuel usage guerrier mais également quelles armes sont jugées plus propices que d'autres à l'usage guerrier et peuvent alors être considérées comme un indicateur de la bellicosité.

Dans la première partie de la période, l'approche de l'armement reste dans la continuité. Mais la chronologie des armes s'éloigne de plus en plus franchement du dogme « Mortillet » de l'emmanchement au Paléolithique supérieur et de l'arc à la toute fin de cette période. Breuil, évoque dans son discours de président entrant de la SPF, le 28 janvier 1954, une forme d'emmanchements de lames courtes au Moustérien :

« Puis vient le Paléolithique supérieur, où à côté du gros outillage dérivé du nucléus, la lame et la lamelle prédominent (nous ne parlons pas ici des os travaillés). Le défaut des lames est leur fragilité ; d'où la recherche du microlithe

⁶⁶⁶ Ce sujet semble être resté longtemps ignoré par les préhistoriens. Un article récent confirme la réalité du questionnement sans apporter de réponse définitive : « there is an absence of either clearly identifiable projectile points or impact damage from Middle Palaeolithic contexts, compared to other time periods. Invariably, this has led to the hypothesis that the absence of both recognisable projectile technology and hunting lesions before the late Upper Palaeolithic is simply that these implements were not a regular part of hunting technology. Such a proposal runs counter to many current perspectives on the origins and spread of lithic projectile technology and its evolutionary implications. » (Smith G., 2020, en ligne) « Il y a une absence soit de pointes de projectile soit de dommages d'impact clairement identifiables des contextes du Paléolithique moyen comparés à d'autres périodes. Invariablement ceci a conduit aux hypothèses que l'absence à la fois de technologie de projectile et de lésions de chasse reconnaissables avant le Paléolithique inférieur tardif est simplement que ces outils ne faisaient pas régulièrement partie des technologies de chasse. Une telle proposition va à l'encontre de nombreuses perspectives actuelles sur l'origine et la diffusion des technologies des projectiles lithiques et de leurs implications évolutives. »

destiné à être monté sur bois ou sur ramure. Déjà, selon moi, dès le Moustérien, on a su accommoder des fragments de lames courtes pour les monter sur des outils de bois à tranchant composite. Mais ces fragments n'étaient pas fabriqués directement pour un tel usage ; c'est un des nombreux cas d'utilisation des restes par des gens économes. » (*BSPF*, 1954, t. LI, p. 14)

Le Dr André Cheynier (1893-1968), membre du Conseil de la SPF et président en 1955, établit une séquence complète de la technologie des armes en 1958 allant du Moustérien au Magdalénien. Non seulement, il envisage l'emmanchement au Moustérien mais il y voit des pointes destinées à être lancées :

« Quand nous parlons de POINTES nous entendons des instruments destinés à être projetés de près ou de loin dans la chair des animaux, dans le but de les tuer ou de les capturer [...]

Les Moustériens ont connu les Pointes dites « à main » bien qu'il soit nullement exclu qu'elles aient été emmanchées.

[...] Cet instrument [pointe à base fendue], destiné à être placé au bout d'une hampe pour l'allonger et la rendre plus dure que le bois durci au feu, est un fossile directeur par lequel on reconnaît l'Aurignacien I.

[...] Enfin viennent les pointes à cran typiques (N° 21) du Solutréen supérieur

[...] C'est ici que se place l'usage du propulseur destiné à lancer plus loin les sagaies et les flèches. Cet instrument semble avoir été connu des Périgordiens puisqu'il figure sur leurs dessins [...]

Les Proto-Magdaléniens abandonnent les pointes en silex (sauf quelques lames plus ou moins pointues) au profit des pointes de sagaie en os et bois de renne à base en biseau, d'abord simple et rayé « en épi » (n° 23) puis double.

[...] Au Magdalénien V et VI on voit reparaître d'anciennes formes d'armatures de traits en pierre comme les pointes à cran et même à soie et les pointes de la Gravette, tandis qu'en os ou en bois de renne on a des pointes à base fourchue [...]. » (Cheynier, 1958, p. 190-191)

De même, le Dr Louis Pradel intervient à plusieurs reprises dans le *BSPF* sur le thème des armes moustériennes. Dans un premier article sur « Les pointes moustériennes à extrémité bulbairre enlevée », il évoque la possibilité de l'emmanchement. Puis en 1963, dans un article intitulé « La pointe moustérienne », il affirme clairement que certaines pointes moustériennes étaient destinées à être emmanchées :

« D'après leur forme, les pointes peuvent être rangées en 3 groupes : celles qui étaient tout particulièrement aptes à armer un trait, celles qui étaient encore capables de remplir la même fonction ou d'être employées à la main, enfin celles qui pouvaient servir seulement de pointes à main.

1. Les pointes assez minces et symétriques de belle venue, équilibrée, surtout si elles sont allongées à extrémité proximale amincie ou pédonculée, sont toutes désignées pour faire office d'armatures d'hast, de javelot, ou de flèches, selon leurs dimensions. » (Pradel, 1963, p. 578)

Cette réflexion sur l'emmanchement se poursuit. En 1964, Leroi-Gourhan envisage la sagaie chez *Néandertal* : « On peut imaginer les Paléanthropiens utilisant des sagaies comparables, par exemple, à celles des Australiens » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 148). Mais il n'apportait aucun élément de preuve à l'appui de son hypothèse.

Dans la deuxième partie de la période, il faut d'abord mentionner les travaux de Jean-Georges Rozoy (1922-2019), chercheur « amateur bénévole⁶⁶⁷ » et contributeur régulier du bulletin de la SPF. Sa thèse *Les Derniers Chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique. Essai de synthèse* publiée en 1978 est un ouvrage en 3 volumes qui « constituera pour longtemps une base de référence sur la période et les cultures concernées » (préface d'Escalon de Fonton⁶⁶⁸, 1978, p. 9). Il s'élève contre l'idée que l'Épipaléolithique et le Mésolithique correspondent à un déclin et soutient que « Les archers paléolithiques » marquent « un important progrès » (Rozoy, 1993, p. 266-268). L'un des outils qui contribuent à ce progrès est l'arc, la « première machine inventée par l'homme » (Rozoy, 1992, p. 176). Il voit une succession chronologique entre le propulseur et l'arc. Le premier apparaît au Magdalénien et disparaît à la fin de Magdalénien (Rozoy, 1992, p. 176). Le succès du deuxième, qui entre dans le registre archéologique à partir du Dryas III et n'y cohabite pas avec le propulseur, s'explique par sa supériorité. Il améliore la sécurité, l'efficacité et le rendement de la chasse : « le rabattage n'étant plus aussi nécessaire, on pourra chasser à deux ou trois, la vie devient possible en petits groupes » (Rozoy, 1992, p. 177).

Cette vision de Rozoy va être contestée par les résultats des nouvelles approches méthodologiques qui se développent à partir des années 1980. Elles mettent l'accent sur les usages et leurs expérimentations pratiques. L'article « À quoi ont-ils servi ? L'apport de l'analyse fonctionnelle » (Anderson-Gerfaud P., Moss E., Plisson H., 1987. p. 226-237) en rappelle les principes. L'expérimentation consiste à reproduire une copie techniquement aussi fidèle que possible d'un outil préhistorique donné et à en tester les utilisations. Les traces observées sur l'outil essayé sont comparées à celle restant sur les objets préhistoriques, les gestes et usages essayés à ceux fournis par l'ethnographie.

Ces principes s'appliquent naturellement à l'armement avec des domaines d'observation privilégiés, l'emmanchement, l'impact et ses conséquences sur la pointe et la cible (d'où le recours à des cibles animales), la gestuelle et les trajectoires pour les armes de lancer et de jet.

Pour l'emmanchement, il faut citer la table ronde du CNRS qui se tient du 26 au 29 novembre 1984 sous la direction de Danielle Stordeur⁶⁶⁹ sur le sujet « La main et l'outil.

⁶⁶⁷ Rozoy précise ce point de la sorte : « Cet ouvrage a été réalisé à ses frais par un amateur bénévole que les professionnels n'ont pas jugé opportun d'admettre parmi eux. » (Rozoy, 1978, p. 5)

⁶⁶⁸ Voir ce chapitre, § 2.1.3.2. pour cet auteur.

⁶⁶⁹ Archéologue, directrice de la mission permanente El Kowm-Mureybet (Syrie) du ministère des Affaires étrangères (jusqu'en 2011).

Manches et emmanchements préhistoriques ». Dans un document préliminaire, Stordeur propose une classification qu'elle résume ainsi :

« Il y a deux grandes catégories d'outils emmanchés : ceux qui sont en « harmonie avec le manche », le prolongeant ou se serrant contre lui, obéissant à des actions où tous deux restent intimement liés, en accord l'un avec l'autre et se complétant... et ceux qui, dès la naissance, transgressent cette harmonie en cassant la ligne droite de l'ensemble ; élément actif et manche recèlent alors, dans leur association, une contradiction : grâce à l'angle qui naît de cette "cassure", le manche va jouer un rôle déterminant dans l'efficacité de l'outil ; à cause de lui, la cohésion de l'ensemble sera constamment menacée. » (Stordeur, 1987, p. 30)

La conclusion de la table ronde souligne l'importance de l'expérimentation et du comparatisme ethnographique. Elle avale l'existence de l'emmanchement axial au Paléolithique moyen mais s'interroge sur l'adoption d'autres modalités et notamment l'emmanchement latéral (Cauvin et Stordeur, 1987, p. 333-335).

Pour les armes de lancer ou de jet (javelot, propulseur, arc), ces méthodes fournissent un nouveau départ dans le débat arc-propulseur. Quelques exemples illustrent les avancées ainsi permises.

Patrice Carrère dans « Contribution de la balistique au perfectionnement des études techno-fonctionnelles des pointes de projectiles préhistoriques » (1990) se livre notamment à un examen des performances comparées de l'arc et du propulseur. Le projectile léger et rapide du premier favorise la pénétration alors que le second plus lourd donne un effet de choc. Pour lui, « le progrès net et indiscutable reconnu dans l'apparition soudaine de l'arc au Mésolithique ne peut être que difficilement retenu quand sont analysées les performances des deux catégories d'armes » (Carrère, 1990, p. 170). Mais il conclut plus généralement sur les possibilités offertes par ce type d'expérimentations :

« Le chercheur est désormais capable d'évaluer le potentiel de l'armement des chasseurs de chaque site, de chaque époque. La confrontation aux données climatiques et surtout fauniques peuvent amener des conclusions passionnantes. Tous les grands problèmes chrono-culturels peuvent être réexaminés en conséquence. Des études visant à découvrir les motivations provoquant les choix technologiques (critères fonctionnels ou culturels) peuvent être envisagées. L'évolution de ces choix au cours des temps préhistoriques ainsi que le problème de l'apparition des divers modes de propulsion sont aussi des thèmes de réflexion pouvant bénéficier des avantages d'une telle démarche expérimentale. » (Carrère, 1990, p. 174)

Pierre Cattelain⁶⁷⁰ fait son mémoire de licence sur « Les propulseurs au Paléolithique supérieur en France » en 1977-78. Il crée le Cedarc⁶⁷¹/Musée du Malgré-Tout à Treignes (Belgique) en 1984. Il devient un des grands spécialistes d'expression française des armes de lancer et de jet du Paléolithique supérieur. Son article « La chasse au paléolithique supérieur, arc ou propulseur ou les deux ? » (1994) fait la synthèse des connaissances sur ce sujet à cette date en intégrant les trois composantes, registre archéologique, comparatif ethnographique et expérimentation. Son questionnement remet en cause bien des hypothèses sur les usages :

« Les stratégies de chasse sont, elles-aussi, dans leur grande variété, très semblables pour les deux types d'arme. En fait, il ne semble pas que la stratégie choisie dépende de l'arme utilisée, mais bien de l'environnement, du gibier recherché, et du but de la chasse. Ici encore, il faut se garder des idées toutes faites, dictées par le "bon sens". Ainsi, l'opposition "chasse collective au propulseur / chasse individuelle à l'arc", si souvent mentionnée dans la littérature, ne semble pas avoir de bases réelles. De même, l'opposition "chasse collective aux grands troupeaux d'herbivores / chasse individuelle aux animaux moins grégaires" est loin de toujours se vérifier. » (Cattelain, 1994, p. 20)

La recherche préhistorique sur l'armement en France prend donc l'orientation générale de l'archéologie expérimentale sur les deux dernières décennies du siècle, ce qui se traduit par la confirmation d'une plus grande ancienneté attribuée aux emmanchements (et notamment pour le Moustérien) et relance le débat sur la problématique arc-propulseur. Toutefois le cœur du sujet armement reste la chasse et non la guerre.

2.1.2. Leroi-Gourhan : l'impasse de la guerre comme moyen d'acquisition

À côté de la documentation archéologique de la guerre, la science préhistorique française produit deux discours explicatifs. Le premier est dû à André Leroi-Gourhan, qui est avec François Bordes l'une des deux figures dominantes de la discipline sur la période.

Leroi-Gourhan commence sa carrière à la veille de la Seconde Guerre mondiale pendant laquelle il publie son premier ouvrage, *Évolution et techniques. L'homme et la matière* (1943). Après avoir donné un cours d'« ethnologie coloniale » à la faculté des lettres de Lyon, il devient professeur d'ethnologie générale et de préhistoire à la faculté des lettres de

⁶⁷⁰ Nous associons Pierre Cattelain, préhistorien de l'université de Bruxelles, à la science française. Il a beaucoup écrit dans les revues françaises et publié d'ouvrages en France. Il a également co-publié avec des chercheurs français comme Claire Letourneux ou Jean-Marc Pétillon. Il est examinateur en 2004 de la thèse de Pétillon « Des Magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectiles en bois de cervidé du Magdalénien supérieur de la grotte d'Isturitz, Pyrénées-Atlantiques » et la publie (Pétillon, 2006).

⁶⁷¹ Centre d'études et de documentation archéologique.

l'université de Paris en 1956. Il est élu à la chaire de Préhistoire du Collège de France en 1968 et membre de l'Institut de France. Son histoire personnelle l'amène à participer à la Résistance dans l'Indre en 1944⁶⁷² et avoir une expérience de la guerre. Dans un premier temps, nous présentons ses écrits puis nous en faisons une analyse critique pour expliquer comment et pourquoi cette approche est restée sans suite.

Le sujet est abordé une première fois en 1945, dans le chapitre VI « Les techniques d'acquisition » d'*Évolutions et Techniques. Milieu et techniques*, ouvrage republié en 1973 « pratiquement inchangé » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 8). Près de vingt ans plus tard, *Le Geste et la Parole I. Technique et langage* (1964) propose une formule marquante : « La chasse ou son doublet la guerre ». L'idée centrale est que la guerre est une des formes d'acquisition violente, c'est-à-dire une activité de même nature que la chasse ou la pêche. Ce qui distingue ces trois formes est l'objet de l'acquisition : pour la chasse et pour la pêche, l'objet d'acquisition est l'animal terrestre ou le poisson ; pour la guerre, c'est l'homme lui-même.

Dans les techniques d'acquisition de *Milieu et techniques*, l'auteur distingue dans « les moyens par lesquels on peut capturer ou tuer les êtres vivants » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 14) les pièges et les armes. La rubrique « armes de main » liste le coup de poing, la dague, la massue et casse-tête, les armes tranchantes du poignard à l'épée jusqu'à la pique en passant par les haches. Plus loin, la rubrique des « armes de jet » va de la bola aux armes à feu en passant par la lance, le javelot, le propulseur et l'arc. On voit donc que la description du système d'armement englobe armes préhistoriques, armes ethnographiques et armes modernes.

C'est un peu plus loin dans la partie « La chasse et la pêche » qu'il introduit la notion d'« acquisition violente des êtres vivants : la guerre, la chasse et la pêche. » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 68). Il souligne que cette « triple division des actions meurtrières » vient du monde des ethnologues (Leroi-Gourhan, 1973, p. 69). Dans un tableau explicatif détaillé, il fait correspondre les termes « procédé », « instrument » et « objet » et précise à laquelle des trois activités de guerre, chasse ou pêche, ils contribuent ([planche 3.2, fig. 1](#)). Ainsi à l'instrument *flèche* du procédé *armes* correspondent trois objets possibles d'acquisition, *l'homme* dans le cadre de la guerre, *les animaux terrestres* dans le cadre de la chasse et *les animaux aquatiques* dans le cadre de la pêche. À l'objet *homme* et à l'activité *guerre* répondent différents couples *procédé-instrument*, soit les différentes manières de capturer ou tuer un homme.

⁶⁷² Il est décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze et cité à l'ordre de la brigade. Reconnu comme combattant FFI, il n'obtient cependant pas la médaille de la Résistance (Soulier, 2018, p. 122-123).

Cet inventaire (non exhaustif, précise l'auteur) lui permet de conclure à l'identité ou la forte similarité de ces activités tout en plaidant pour une conservation jugée utile des différents termes de guerre, de chasse et de pêche :

« Toutes les formes possibles de l'acquisition violente des êtres vivants s'appliquent indifféremment à la guerre, à la chasse et à la pêche. [...] Sans que rien s'oppose donc à conserver l'usage commode pour l'ethnologie des divisions de guerre, chasse et pêche, nous confondrons ici les trois activités pour en extraire des procédés qui seront examinés sous le double aspect que l'adaptation au milieu terrestre ou au milieu aquatique a pu leur donner. » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 70)

Dans cet ouvrage de 1945, Leroi-Gourhan range donc la guerre, la chasse et la pêche, qui sont des activités documentées par l'ethnologie, dans un même ensemble, celui de l'acquisition violente des êtres vivants. Près de vingt ans plus tard, Leroi-Gourhan revient brièvement sur le sujet de la guerre dans le premier tome de *Le Geste et la Parole I. Technique et langage*. Cet ouvrage ambitieux lui permet de tracer « une perspective anthropologique globale » (Soulier, 2018, p. 455). Il y fait une place quantitativement modeste à la guerre : le passage intitulé « La guerre » dans le chapitre V « L'organisme social » n'occupe que deux pages (Leroi-Gourhan, 1964, p. 236-237). Mais il introduit plus qu'une nuance par rapport à son analyse précédente et adopte une formule choc.

Il acte que l'agression remonte loin dans la lignée humaine : « Le comportement d'agression appartient à la réalité humaine depuis les Australanthropes⁶⁷³ au moins » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 237). Mais il en vient à distinguer une évolution de l'usage de la violence avec l'apparition des sociétés agricoles. Car si « dans tout le cours du temps, l'agression apparaît comme une technique fondamentalement liée à l'acquisition et chez le primitif son rôle de départ est dans la chasse où l'agression et l'acquisition alimentaire se confondent » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 236), il observe que la violence chez les primitifs se caractérise par l'aspect individuel des mobiles et des acteurs, ces derniers appartenant à « des dispositifs d'alliance ou à des ethnies différentes ». Le passage à la société agricole introduit une distorsion du dispositif social. À l'agression, Leroi-Gourhan substitue la notion de guerre :

« S'il n'y a aucune raison de prêter moins d'agressivité aux primitifs, il y a lieu de constater que l'agression, pour des raisons organiques, revêt chez eux un caractère très différent de celui que prend la guerre à partir de l'existence de fortes unités sédentaires. Elle entre alors dans l'éventail des innovations et jusqu'à l'heure présente reste inséparable du progrès de la société. » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 236)

⁶⁷³ Leroi-Gourhan utilise les expressions d'Australanthropes, de Paléanthropes (dont Néandertal) et de Néanthropes pour *Sapiens*.

L'héritage du chasseur-guerrier se transmet dans le monde agricole et historique et est accentué par le phénomène de classe sociale :

« Entre la chasse et son doublet, la guerre, une subtile assimilation s'établit progressivement, à mesure que l'une et l'autre se concentrent dans une classe qui est née de la nouvelle économie, celle des hommes d'armes. » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 237)

Il conclut ces deux pages ainsi :

« L'homme agricole reste pris dans la même coquille que celui des temps obscurs du carnage des mammouths, mais l'inflexion du dispositif économique qui en fait le producteur des ressources le fait aussi tour à tour chasseur et gibier. » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 237)

Cette formule de « la chasse et son doublet, la guerre » place la thèse de Leroi-Gourhan dans une ancienne lignée de pensée, celle qui voit dans la guerre une simple chasse appliquée à l'homme. Au XIX^e siècle, Letourneau soutenait cette comparaison. Toutefois ces deux comparatifs guerre/chasse utilisés ne se situent pas exactement dans le même registre. Letourneau s'appuie sur le comparatisme évolutionniste et souligne la terrible situation de l'homme aux débuts de l'humanité, marquée par la lutte pour la vie, la violence, l'anthropophagie et la chasse à l'homme, situation proche de l'animalité. La guerre comme chasse à l'homme caractérise le stade de la sauvagerie dont l'homme s'extrait. Le rapprochement proposé par Leroi-Gourhan repose sur une lecture de la longue histoire de l'homme au travers de ses techniques. Dans ce cadre, sa classification des techniques d'acquisition et leur histoire évolutive lui permettent de voir guerre et chasse comme une même technique d'acquisition, la distinction ne se faisant qu'au niveau de l'objet acquis, homme ou animal. La comparaison ne se limite donc pas aux débuts de l'humanité.

Cette thèse appelle une analyse critique. Elle contient deux points faibles. Le premier est lié au principe même de ce qu'est l'acquisition. Leroi-Gourhan semble ne pas aller jusqu'au bout de sa logique qui réduit la guerre à un mode d'acquisition. L'approche par les techniques est systémique et structure sa classification. Parmi les techniques d'acquisition « qui constituent la troisième division des activités matérielles⁶⁷⁴ » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 13), les armes conduisent aux formes indépendantes d'acquisition violente des êtres vivants : la guerre, la chasse et la pêche » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 68). Il y a une unité de mode d'action, l'acquisition violente, avec des techniques dont l'appellation diffère selon les cibles : la chasse pour l'animal, la guerre pour l'homme. Cette approche systémique qui lui fait classer chasse et guerre comme des techniques similaires dissimule pourtant une vraie

⁶⁷⁴ Soit la fabrication, l'acquisition et la consommation.

différence. Car on est bien en peine de trouver chez Leroi-Gourhan quel est le but de l'acquisition de la guerre. La suite de l'acquisition est « la consommation [pour assurer] nourriture et confort » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 13). Pour la chasse, les consommations sont la viande pour l'alimentation, les peaux pour se vêtir, les os pour les outils. Mais pour la guerre, quelle est la suite de l'acquisition ? Leroi-Gourhan rejette le cannibalisme alimentaire :

« C'est, en fait, un phénomène étranger à l'alimentation et les manifestations religieuses peuvent seules revendiquer la majorité des cas... La seule forme réellement alimentaire est le cannibalisme de famine : c'est un accident... Mais on ne peut penser ici à une véritable cuisine. » (Leroi-Gourhan, 1973, p. 172)

Il mentionne certes le *prisonnier* en face du procédé à *la main* mais n'évoque ni l'esclavage ni les sacrifices ni la quête de femmes. À quelle sorte de *consommation* sert donc l'homme « acquis » par la guerre ? Que devient le prisonnier ? Leroi-Gourhan ne le dit pas. Bizarrement, le but de l'acquisition devient plus facile à argumenter au Néolithique, où les réponses s'appellent esclavage, sacrifice ou rapt des femmes.

C'est là que se situe le deuxième point faible de la thèse, le moment du Néolithique. En assimilant guerre et chasse, il opte pour une thèse de guerre très ancienne (les Australanthropes au moins) (Leroi-Gourhan, 1973, p. 237) et incompatible avec la tendance à voir la guerre apparaître au Néolithique. Cela pose alors le questionnement suivant : Si la production fait disparaître la chasse comme moyen d'acquisition, que devient son *alter ego*, la guerre ? En 1964, il introduit une distinction entre les sociétés primitives et les sociétés agricoles. D'un côté il associe les primitifs à l'agression et l'acquisition alimentaire et de l'autre il semble réserver le mot guerre pour les sociétés de production où chasse et acquisition alimentaire se séparent. Le Néolithique semble donc bien introduire une rupture entre chasse et guerre⁶⁷⁵.

L'ouvrage *La Préhistoire* (1966) apporte un éclairage complémentaire sur cette rupture. Il comprend trois contributeurs à côté de l'auteur principal, Leroi-Gourhan. Les chapitres IV et V, signés respectivement d'Annette Laming-Emperaire (1917-1977) et de Gérard Bailloud (1919-2010), offrent une vision de la transition entre les deux mondes, de celui des derniers chasseurs-cueilleurs à celui des agropastoraux. Le chasseur-cueilleur y est décrit comme un prédateur, loin de l'image flatteuse du bon sauvage qui vit en équilibre avec la nature :

⁶⁷⁵ Nous nous sommes tenu dans ce passage à une critique de l'argumentation intrinsèque de la thèse de Leroi-Gourhan. L'analogie guerre-chasse peut être contestée sur une argumentation plus large. Voir Favin Lévêque, 2020.

« Au Mésolithique comme au Paléolithique, l'homme vit de la nature en parasite ; il tue le gibier, il pêche les poissons, il cueille les fruits et récolte les plantes comestibles, sans se préoccuper de leur reproduction ; l'économie est essentiellement destructrice, avec les conséquences que cela comporte. » (Laming-Empeire, 1966, p. 158)

Le Néolithique y est présenté comme un rétablissement de l'équilibre entre l'homme et la nature puisque l'homme arrête de piller pour produire :

« Ce qui caractérise essentiellement le Néolithique est l'établissement de nouvelles relations entre l'homme et le milieu naturel, l'homme cessant d'intervenir uniquement au sein de celui-ci dans un sens destructeur ; il devient un producteur, en modifiant par son intervention le jeu de la sélection naturelle des espèces animales et végétales, et en favorisant la reproduction de celles auxquelles il porte un intérêt alimentaire. » (Bailloud, 1966, p. 158)

Nous sommes là à l'inverse d'un mouvement qui tend à réhabiliter le chasseur-cueilleur. Nous avons présenté précédemment la position de l'anthropologie anglo-saxonne. Nous verrons dans le paragraphe suivant une tendance similaire en France.

Quel accueil et quelle suite reçoit la thèse de Leroi-Gourhan sur la guerre ? Nous allons voir dans la partie suivante que les préhistoriens français se tournent vers une autre thèse et ignorent l'approche de Leroi-Gourhan. Pierre Clastres en parlera mais pour la dénoncer. Pourquoi cette voie sans issue ? Plusieurs explications peuvent être proposées. En premier lieu, cette thèse se situe à contre-courant d'une pensée qui devient dominante et se situe dans la ligne du « bon sauvage ». Par ailleurs, la cohérence de l'argumentation – comme nous l'avons vu – contient des ambiguïtés sinon des failles. Enfin, l'absence du comparatisme ethnographique, traditionnellement très présent sur ce sujet de la guerre, affaiblit sans doute la thèse. La réserve de principe de Leroi-Gourhan pour cette approche est connue⁶⁷⁶. Elle semble d'autant moins compréhensible que le point de départ de sa réflexion sur l'acquisition violente est – comme il l'explique lui-même – ethnologique. Le comparatisme est d'ailleurs implicite dans sa thèse car les connaissances sur la chasse préhistorique intègrent une forte composante de comparatisme ethnographique. On peut aussi penser que Leroi-Gourhan était justement bien armé – compte tenu de sa formation initiale en ethnologie – pour mener ce comparatisme. Le dernier argument, peut-être le plus décisif, est que Leroi-Gourhan semble s'être désintéressé du sujet. Hors ces deux pages plutôt ambiguës de 1964, il n'y revient plus ni dans ses écrits ni dans ses travaux. Interrogé sur la guerre dans *Les Racines du monde* (1982), il ne répond pas sur la guerre préhistorique (Leroi-Gourhan, 1982, p. 232). Des collaborateurs proches comme Françoise Audouze et Philippe Soulier, lequel fut également

⁶⁷⁶ Nous revenons plus longuement sur la question du comparatisme dans [ce chapitre, § 2.3.3.1.](#)

son biographe (Soulie, 2018), n'ont pas caché leur surprise devant nos questions sur ce thème⁶⁷⁷. Pour l'un et l'autre, la guerre préhistorique n'était pas un sujet dont ils avaient entendu Leroi-Gourhan parler. Ils n'avaient pas relevé les passages que nous avons examinés. Françoise Audouze souligne par ailleurs que Leroi-Gourhan « s'intéressait aux processus de longue durée dont ne fait pas partie la guerre » et que la guerre était « un phénomène contingent situé localement dans l'espace et dans le temps et qui n'avait pas à être prise en compte au niveau d'abstraction où il se situait⁶⁷⁸ ». Il faut alors admettre une évolution dans la pensée de Leroi-Gourhan qui l'a conduit à minorer le rôle de la guerre, qu'il avait souligné dans la première partie de son œuvre. Il résulte sans doute de ce silence que la thèse explicative de Leroi-Gourhan ne soit guère présente dans les livres de préhistoire. De fait une autre thèse se met en place : l'apparition de la guerre au Néolithique.

2.1.3. De la thèse néolithique à l'âge d'or

L'objet de cette partie est de montrer l'évolution de la pensée préhistorienne française sur la guerre préhistorique dans la période et de déterminer le moment où émerge le thème du bon sauvage dans le discours français. La thèse de l'invention de la guerre au Néolithique apparaît en trois phases, celle du questionnement dans les années 1950, celle de l'affirmation de l'invention au Néolithique dans les années 1960 et enfin l'évocation du paradis perdu dans les années 1980.

2.1.3.1. Les années 1950 : continuité et premiers questionnements

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la thèse explicative dominante reste dans la continuité des idées de la période précédente. *L'Atlas de préhistoire* (1950) de Henriette Alimen (1900-1996), quaternariste et préhistorienne, professeur à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris et ancienne présidente de la SPF, reprend les schémas anciens. Les débuts de la vie de l'homme qui remonterait peut-être à un million d'années sont difficiles car :

« [L'espèce humaine] est une des moins armées pour la défense contre les conditions mauvaises et la lutte pour la vie. Les premières petites communautés humaines devaient donc vivre dans des conditions fort précaires. » (Alimen, 1950, p. 174)

⁶⁷⁷ Échanges de courriels de l'auteur avec Philippe Soulie (6 et 7 septembre 2019) et avec Françoise Audouze (9 septembre 2019).

⁶⁷⁸ Courriel de Françoise Audouze du 9 septembre 2019.

Le livre ne fait qu'effleurer le sujet des armes : « Celles-ci (bifaces ou éclats) se sont révélées, à l'expérimentation, peu efficaces (O. Profé, 1914⁶⁷⁹). Sans doute l'homme utilisait-il alors des épieux en bois qui n'ont pas été conservés⁶⁸⁰ » (Alimen, 1950, p. 176). De même, « les hommes de l'âge du renne au total peu efficacement armés, se sont vraisemblablement aidés de *battues* destinées à rabattre le gibier vers un dispositif naturel facilitant la capture [...] » (Alimen, 1950, p. 176). Par ailleurs, elle évoque au Néolithique l'apparition de rites nouveaux tels que la décapitation en faisant référence à Ofnet (Alimen, 1950, p. 180).

L'objet « guerre préhistorique » n'est guère traité même si le phénomène est reconnu au travers des peintures du Levant espagnol, qui proposent des « scènes de guerre » (Alimen, 1950, p. 189). La dernière phrase avant la conclusion termine par une constatation pessimiste :

« Les scènes de bataille introduisent une note sombre et assez cruelle dans cet ensemble. Sans doute vient-elle nous donner une juste idée de l'humanité de tous les âges, capable du mieux et capable du pire. » (Alimen, 1950, p. 189)

Alimen souligne en cet endroit le débat sur la datation de ces peintures. À Breuil qui voit cet art franco-cantabrique commencer au Paléolithique supérieur puis se poursuivre au Mésolithique, elle oppose les préhistoriens espagnols qui ne le placent qu'au Mésolithique. Ce livre qui reconnaît l'existence du phénomène guerre reste assez sommaire sur les armes et les méthodes de chasse et porte la vision traditionnelle de la dureté de la vie préhistorique.

Breuil co-écrit avec Raymond Lantier (1886-1980)⁶⁸¹ *Les Hommes de la Pierre ancienne*. L'ouvrage paraît pour la première fois en 1951, puis est réédité en 1959 et 1979. Dans la première version, les peintures du Levant espagnol font l'objet du chapitre intitulé « Les roches peintes paléolithiques de l'Europe occidentale »⁶⁸² (Breuil et Lantier, 1951, p. 228). En 1959, le mot « paléolithique » y est remplacé par « leptolithique ». L'opinion de Breuil est toutefois confirmée en 1951 et 1959, même si la formulation change quelque peu. La phrase :

« Que les peintres de l'Espagne orientale soient paléolithiques, l'art est établi par le genre de vie, figuré sur ces tableaux : peuple de chasseurs, ignorant les animaux domestiques et par la présence, sur ces fresques, de l'élan, du bison et du sanglier. » (Breuil & Lantier, 1951, p. 232)

⁶⁷⁹ Cette référence semble bien ancienne par rapport à un état de connaissance qui a évolué entre temps. Nous avons par ailleurs échoué à identifier cet auteur.

⁶⁸⁰ On peut s'étonner de cette affirmation car les épieux de Clacton-on-Sea et Lerhingen sont connus.

⁶⁸¹ Archéologue, conservateur en chef du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye de 1933 à 1956.

⁶⁸² L'exemplaire de cette version de la bibliothèque du Musée de l'Homme comprend des corrections manuscrites de l'abbé Breuil qui a remplacé « Europe occidentale » par « Espagne orientale ».

devient :

« Que les peintres de l'Espagne orientale soient paléolithiques, *cela* est établi par le genre de vie, figuré sur ces tableaux : peuple de chasseurs, ignorant les animaux domestiques et par la présence, sur ces fresques, de l'élan, du bison et du rhinocéros. » (Breuil & Lantier, 1959, p. 246)

L'existence de la guerre est affirmée sans ambiguïté dans cet ouvrage avec comme preuves les peintures du Levant espagnol qui représentent des « scènes de bataille » et des « groupes d'archers » qui se précipitent les uns contre les autres en se criblant de flèches (Breuil et Lantier, 1951, p. 231). Quant aux causes, elles restent classiquement liées aux migrations dont la violence va jusqu'au remplacement de populations, hypothèse avancée pour la destruction de Néandertal par *Sapiens* :

« Leur arrivée [des races du Paléolithique supérieur] en Europe constitue, au point de vue racial, un événement d'importance, unique dans l'histoire de l'Humanité : la substitution, probablement violente, de l'humanité néanthropique à l'humanité paléanthropique, détruite entièrement par les envahisseurs. » (Breuil et Lantier, 1951, p. 161)

Nous avons là deux ouvrages dans la continuité des travaux d'avant-guerre, qui reprennent les arguments classiques sur les débuts de l'humanité chaotiques et violents, les migrations génératrices de conflits et une guerre présente dans les relations entre groupes humains.

C'est dans ce contexte qu'un débat prend naissance au sein de la SPF sur les éventuelles mœurs guerrières des préhumains. Il s'étale sur quatre séances des années 1950 (26/10 et 28/12) et 1951 (26/04 et 26/07)⁶⁸³. Il nous apparaît utile de rapporter ces échanges dans le détail.

SÉANCE DU 26 OCTOBRE 1950.

Au départ de ce débat se trouve une brève de lecture rapportée dans la séance du 26 octobre 1950 :

« La préhistoire fournit à G. Ravon⁶⁸⁴, dans sa rubrique "En courant", du *Figaro* du 21 juillet 1950, la matière à de spirituelles observations sur l'australopithèque⁶⁸⁵ : "Incapable de mettre deux syllabes l'une devant l'autre, mais capable déjà d'assommer, d'éborgner et de mettre à mal avec un rudiment de technique, je crains, hélas ! que l'australopithèque ne soit vraiment de la famille" (humaine). » (*BSPF*, 1950, p. 418).

SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE 1950.

⁶⁸³ Séance du 26 octobre 1950, dans : *BSPF*, t. 47, n° 9-10, 1950. p. 385-424. Séance du 28 décembre 1950, dans : *BSPF*, t. 47, n° 11-12, 1950, p. 506-532. Séance du 26 avril 1951, dans : *BSPF*, t. 48, n° 3-4, 1951. p. 125-146. Séance du 26 juillet 1951, dans : *BSPF*, t. 48, n° 7-8, 1951. p. 289-304.

⁶⁸⁴ Georges Ravon (1900-1960), comédien et journaliste au *Figaro Humoriste*.

⁶⁸⁵ *Australopithecus africanus*, présenté comme le singe tueur, a été découvert en 1924 par Raymond Dart (voir [cette partie, chap. 1, § 1.3.3.1.](#)).

La séance du 28 décembre voit deux interventions en réaction à cette brève. Tout d'abord, celle d'Alexis Tamisier⁶⁸⁶ :

« C'est aller un peu vite en besogne ; voyons les faits : G. Montandon, dans son savant ouvrage *L'Homme préhistorique et les préhumains* dit (p. 246) : "cet être (l'Australopithèque) était capable d'attaquer et de tuer", mais après avoir précisé (p. 245) que les ossements qui accompagnaient ce fossile représentaient "très vraisemblablement les détritiques de cuisine de cet être". D'ailleurs, si nous nous référons au 2^e volume (1^{re} édition) du *Précis d'archéologie préhistorique* de G. Goury, nous lisons à la page 58, note 2 : "Les tribus paléolithiques semblent avoir vécu dans une paix relative les unes vis-à-vis des autres ; rien dans la disposition des grottes ne témoigne que l'on ait pris des précautions pour se protéger contre un ennemi éventuel"... Morale : n'attribuons pas à nos vieux ancêtres nos propres défauts ! » (*BSPF*, 1950, n° 11-12, p. 516)

Elle est suivie par celle de Guy Gaudron (1891-1965), le secrétaire général de la SPF :

« Comme suite à l'opinion que présente M. Tamisier en l'étayant sur des références de qualité, précise que nous ne savons pas bien si les lointains ancêtres de l'homme étaient paisibles et vivaient en bonne intelligence avec leurs semblables, leurs proches, ou leurs voisins. La théorie de Jean-Jacques Rousseau selon laquelle l'homme serait bon par nature, comme la notion des bons sauvages, chère au XVIII^e siècle, ne sont peut-être que de généreuses illusions... Toujours est-il que pour les sinanthropes de Chou-Kou-Tien, on n'est pas très sûr qu'une partie des ossements d'hominidés découverts dans ce gisement célèbre, ne soient pas les débris de cuisine d'autres préhumains, et les plus hautes autorités de la préhistoire ne se sont pas encore mises d'accord sur ce point, croyons-nous. Il en résulte que l'opinion de G. Ravon n'a rien d'aventurée, et que les premiers hommes ont fort bien pu être anthropophages – ce qui, après tout, peut être considéré comme une manifestation excessive de la philanthropie ! » (*BSPF*, 1950, n° 11-12, p. 516)

SÉANCE DU 26 AVRIL 1951.

Lors de la séance du 26 avril 1951, le débat est relancé :

« G. Pottier, comme suite à diverses notes parues dans le *BSPF*, XLVII, 1950, n° 11-12, p. 516, § 14 et 15, nous écrit : Il convient d'ajouter que plusieurs crânes de Sinanthropes de Chou-Kou-Tien portaient la trace de blessures faites à l'aide d'instruments contondants ou tranchants. D'autre part le gisement de Krapina⁶⁸⁷ (à faune chaude du dernier interglaciaire) a livré un grand nombre d'ossements de type néandertaloïde dont la plupart étaient cassés, fracturés et brûlés. Il est probable que deux hordes de néandertaliens se sont heurtées à cet endroit, et la peuplade victorieuse se sera offert un festin de cannibales aux dépens des morts et des blessés. – L'instinct combatif est très développé chez l'homme, sans doute en raison de son régime omnivore-carnivore. Les jeux de cirque des Romains et l'engouement des foules actuelles pour les spectacles tels que les courses de taureaux, les combats de coqs et même les championnats de boxe, le prouvent suffisamment. – Il est donc à présumer que la bonté naturelle n'était pas plus

⁶⁸⁶ Alexis Tamisier est un ingénieur-chimiste E.C.I.L., docteur ès sciences, de Gargas (Vaucluse). Il est membre de la SPF depuis 1939 et contributeur régulier à ses travaux.

⁶⁸⁷ Krapina (Croatie) est un site découvert en 1895 comprenant au moins quatorze Néandertaliens. La fragmentation des ossements a été immédiatement interprétée comme la trace du cannibalisme. Le site est « à l'origine d'une discussion bientôt centenaire sur l'existence ou non de pratiques anthropophages au Paléolithique moyen. » (Boulestin, 1999, p. 122)

répandue chez les préhominiens que chez leurs successeurs du pléistocène et des temps modernes. » (*BSPF*, 1951, p. 138)

Le journaliste du *Figaro* revient sur le sujet et ironise à nouveau dans un article intitulé « Il y a du mieux » et rapporté dans le *Bulletin* de la SPF :

« Pour les sinanthropes de Chou-Kou-Tien, on n'est pas très sûr qu'une partie des ossements d'hominidés découverts dans ce gisement célèbre ne soient pas les débris de cuisine d'autres préhumains, et les plus hautes autorités de la préhistoire ne se sont pas encore mises d'accord sur ce point. Il en résulte que les premiers hommes ont fort bien pu être anthropophages.

Réjouissons-nous donc : nous avons tout de même progressé depuis l'australopithèque.

Lentement sans doute.

Mais, enfin, nous ne nous mangeons plus. Georges Ravon. » (*BSPF*, 1951, p. 138-139)

SÉANCE DU 26 JUILLET 1951.

Le dernier mot revient à Tamisier lors de la séance du 26 juillet 1951 avec « Les préhistoriques avaient-ils des mœurs guerrières ? » (*BSPF*, 1951, p. 290-291). Il soutient que l'anthropophagie existait bien mais pas la guerre au Paléolithique. En revanche la guerre existait au Néolithique :

« Pour faire le point de la discussion qui s'est instituée à propos de l'article de M. Ravon (*B. S. P. F.*, XVII, 1950, p. 516, § 14 et 15 ; XLVIII, 1951, p. 138-139), je crois utile de préciser ce qui suit : Avec nos collègues MM. Gaudron et Pottier, je pense que les primitifs avaient très probablement des coutumes anthropophagiques. Je partage également leurs avis au sujet de la "bonté" de nos lointains ancêtres. Les observations rappelées par M. Pottier (*B. S. P. F.*, 1951, p. 138), bien qu'intéressantes, me paraissent insuffisantes pour conclure à l'existence de mœurs guerrières pendant le paléolithique ; les blessures observées peuvent parfaitement être le résultat des pratiques ci-dessus indiquées. D'ailleurs la présence à Chou-Kou-Tien d'un seul adulte sur six individus suffit à écarter l'idée formulée par notre Collègue. Enfin, pour Krapina, G. Montandon (*Les préhistoriques et les préhumains*, p. 130) précise "qu'il s'agit là non pas de squelettes enterrés, mais des reliefs de cannibales", après avoir donné des arguments très sérieux.

Au néolithique, par contre, les mœurs guerrières ne font aucun doute ; elles sont définitivement démontrées par les découvertes de très nombreux ossements humains porteurs de pointes de flèches. Dans mon voisinage immédiat, la seule grotte de la Lave, à Saint-Saturnin-les-Apt (Vaucluse) a livré trois blessures occasionnées par des armes en silex (S. Gagnière, *Les populations du département de Vaucluse à l'âge de la pierre polie*. Bull. de l'Assoc. Régionale de Paléont. et de Préhist., n° 6).

Pour le paléolithique aucune observation de ce genre n'a été faite (du moins à ma connaissance), sauf pour des ossements d'animaux [Grotte aurignacienne de Combe-Buisson à Lacoste (Vaucluse), Moirenc, Ch. et J. Cotte, *Rev. Et. Anc.*, t. XXIII, p. 117].

Pour pousser plus loin l'étude de cet important problème, il est bon, me semble-t-il, d'interroger les mœurs des peuplades qui possédaient, il y a peu de temps encore, des coutumes voisines des préhistoriques. Dans l'ouvrage du Pr Ch. Letourneau intitulé "La guerre dans les diverses races humaines" on peut lire cette phrase très concluante à la page 216 : « Chez les Esquimaux les plus

primitifs et les plus dispersés, dans les immenses déserts arctiques, la guerre est chose inconnue... » (*BSPF*, 1951, t. 48, n° 7-8, p. 290)

Ce débat est significatif à plus d'un titre. Le thème de la violence des préhistoriques est abordé directement et l'un des participants envisage l'affrontement de « deux hordes de néandertaliens ». Dans ces échanges, cette violence, considérée comme une évidence des temps préhistoriques depuis un siècle, est contestée par certains.

Les échanges se situent dans l'actualité anthropologique. Que l'australopithèque se trouve en être le déclencheur du débat ne doit pas surprendre. Il a été découvert en 1924 par Dart. Celui-ci avance sa thèse du singe tueur à partir de 1949 (Brain, 1981, p. 4). Par ailleurs, la Mission paléontologique en Chine tient une place importante dans les travaux des années 1930. Elle est organisée à l'initiative du Père Émile Licent s. j. (1876-1952) et reçoit l'appui du Muséum, et de l'Académie des sciences. Marcellin Boule y envoie Pierre Teilhard de Chardin. À la suite de la découverte du crâne du Sinanthrope (décembre 1929), des débats s'installent sur l'interprétation des fossiles de Choukoutien entre les grands noms de l'anthropologie française. Pour l'abbé Breuil, qui fait deux voyages en Chine, « le Sinanthrope ne peut qu'être l'artisan qui a exécuté ces outils et utilisé le feu » (Hurel, 2014, p. 338). Il se heurte tant sur l'interprétation des outils que sur le degré d'évolution du Sinanthrope à Teilhard de Chardin, Boule ou Raymond Vaufrey⁶⁸⁸ (Hurel, 2014, p. 341). Plus tard, en 1946, Boule émet l'idée « d'un sinanthrope cannibalisé par "l'homme véritable" » dans sa troisième édition des *Homme fossiles* (Violet, 2004, p. 19).

En revanche, les références utilisées dans le débat sont assez hétéroclites. Autant celle de Goury est contemporaine, autant celle de Letourneau paraît datée et ne représente pas un état de l'art. On peut considérer que faire appel à cet ouvrage de 1895 affaiblit l'argumentation en soulignant l'absence de sources récentes alors que l'ethnologie a multiplié au XX^e siècle les études sur les sociétés primitives. Quant à celle de Georges Montandon (1879-1944), médecin et anthropologue franco-suisse, on peut s'étonner au lendemain de la guerre du choix d'un homme marqué par son engagement vichyste et ses vues raciales. Enfin, le débat qui part de la violence de l'australopithèque dérive vers celui de l'anthropophagie, qui constitue traditionnellement un marqueur de la brute préhistorique. Ce débat rassemble donc des arguments d'une vision classique de l'homme préhistorique, avec un début de remise en cause et l'éventualité d'un Paléolithique pacifique.

⁶⁸⁸ Voir Vaufrey, 1934.

On retrouve deux indices de ce changement de vision concernant le monde primitif dans *L'Anthropologie* vers la fin de la décennie. Tout d'abord un compte rendu de lecture de Vaufrey sur l'ouvrage de Willcox (A. R.) sur les Boshimans, *Rock Painting of the Drakenberg* :

« Menant la vie des Paléolithiques, dans un pays giboyeux, sous un climat privilégié, leur existence était facile, leur santé excellente ; la satisfaction de leurs besoins vitaux leur laissant un surplus d'énergie employé à mimer, danser, raconter des histoires, graver et peindre sur les parois de leurs abris. » (Vaufrey, 1959, p. 122)

On trouve là le thème de la vie facile du chasseur du Paléolithique. De même, Vallois rend compte dans *L'Anthropologie* du documentaire de Jacques Villemainot, *Paradis primitif* (1959) qui rend compte d'un séjour de plusieurs mois chez les Pitjanjara, tribu australienne de la région centrale (300 km d'Alice Springs), « ... pratiquement intouchés par la civilisation européenne et qui continuent à mener dans la Grande Réserve instituée dans cette région l'existence de chasseurs et de collecteurs de leurs ancêtres d'avant l'arrivée des blancs. On trouvera donc là des données sur l'art, la technique, le boomerang, et le propulseur, la chasse, le totémisme, les cérémonies d'initiation, la guerre, la magie, etc. » (Vallois, 1960, p. 570).

En résumé, ces éléments tendent à mettre en évidence un début de remise en cause de la théorie dominante dans l'anthropologie française, plus particulièrement dans la préhistoire. À la vision d'une humanité dont la violence remonte au plus lointain passé, le questionnement se met en place autour des deux mondes, le Paléolithique et le Néolithique.

2.1.3.2. Les décennies 1960 et 1970 : le retournement de paradigme

Quasiment contemporain de *La Préhistoire* de Leroi-Gourhan⁶⁸⁹ où le chasseur-cueilleur est présenté comme un prédateur et un parasite, l'ouvrage dédié au Magdalénien, *Comment vivait l'homme des cavernes à l'âge du renne* (1965) du Dr André Cheynier (1893-1958), ancien président de la SPF, donne un message décalé. Pour une grande partie, il reste sur l'ordre ancien. Tout d'abord la dangerosité de l'environnement :

« Il est certain qu'il a eu besoin, dès le début de se défendre contre les animaux féroces qui, non seulement étaient ses concurrents dans la chasse au petit gibier à qui ils devaient les disputer, mais qui étaient l'ennemi dangereux puisqu'ils se nourrissaient volontiers de chair humaine, lorsqu'ils étaient affamés. Ils devaient s'attaquer surtout aux enfants et aux débiles, laissés au foyer pendant les expéditions de chasse » (Cheynier, 1965, p. 57).

⁶⁸⁹ Voir [ce chapitre, § 2.1.2.](#)

L'idée de progrès est toujours dominante avec une « ascension de l'humanité par bons successifs (*natura fecit saltus*) » (Cheynier, 1965, p. 224). Mais Cheynier se démarque par un double message. Le premier est celui du bon sauvage dont les rapports avec les animaux se caractérisent par une « coexistence pacifique » (titre du chapitre VI) avec un renne proche de la domestication et l'ours comme auxiliaire de chasse :

« L'ours est essentiellement omnivore comme l'homme. Ce dernier pouvait en échange de nourriture lui demander son aide, par exemple pour la chasse. » (Cheynier, 1965, p. 52)

Le deuxième message porte sur la guerre, phénomène dont l'archéologie ne montrerait pas l'existence :

« Il n'y a guère de preuves que les hommes se soient livrés à la guerre. Pas de silex dans les os, pas de représentations graphiques dans ce sens. Cependant au Peyrat, un homme gravé sur une côte est percé au thorax par une sagaie. » (Cheynier, 1965, p. 208⁶⁹⁰)

La proximité chronologique de ces deux ouvrages, par ailleurs fort différents par le poids de leurs auteurs, fait ressortir l'antagonisme de deux visions. Dans l'une, l'homme paléolithique est un prédateur destructeur auquel succède le producteur néolithique, ce qui réduit son prélèvement sur la nature ; dans l'autre, le chasseur-cueilleur pacifique est au contraire en quasi harmonie avec son environnement.

C'est à ce moment qu'on peut identifier deux marqueurs d'un tournant décisif dans le discours explicatif. Le premier est la publication d'un article de Max Escalon de Fonton, intitulé « Naissance de la guerre en Occident aux temps préhistoriques » (1964). Le titre est explicite puisqu'il contient – fait rarissime – le mot « guerre » et qu'il évoque « la naissance de la guerre ». Escalon de Fonton, homme de terrain, provençal, spécialiste « de l'Épipaléolithique méditerranéen » et de son « fonds industriel commun à plusieurs civilisations plus ou moins synchroniques » (Sacchi, 2014, p. 557), directeur des Antiquités préhistoriques du Languedoc, est le premier auteur français qui place sans ambiguïté l'invention de la guerre au Néolithique :

« La guerre a été inventée vers le III^e millénaire avant J.-C. après l'effondrement du monde paléolithique et mésolithique. » (Escalon, 1964, p. 31)

Affichant un discours écologiste avant l'heure, c'est un adepte naturel de la théorie du bon sauvage :

« Depuis son apparition sur terre jusque vers le VIII^e millénaire, c'est-à-dire pendant 600 000 ans environ, l'homme fut exclusivement chasseur et ramasseur

⁶⁹⁰ On est surpris de lire qu'il n'y pas de silex dans les os et pas de représentations graphiques alors que la présence de pointes de silex dans les ossements humains est démontrée depuis le XIX^e siècle. Quant aux représentations graphiques, il est admis que l'art du Levant est explicite.

de fruits sauvages. Il vivait donc en harmonie avec la nature, se gardant bien de détruire plus qu'il ne fallait afin de ne pas déséquilibrer son "garde-manger" naturel. » (Escalon, 1964, p. 31)

Une rupture se produit – selon lui – au VI^e millénaire avec une invasion venant d'Orient et l'arrivée des agriculteurs avides de terres :

« Les agriculteurs avaient plusieurs raisons d'être belliqueux : lorsqu'ils avaient besoin de nouvelles terres, ils étaient obligés de les conquérir car elles étaient déjà occupées par les pasteurs, les chasseurs et les tribus qui avaient un mode de vie mixte et qui étaient chasseurs-pasteurs. » (Escalon, 1964, p. 32)

Escalon de Fonton utilise ainsi un discours profondément nouveau pour affirmer qu'un monde harmonieux de chasseurs cueilleurs a été renversé par les Néolithiques, d'où émerge le phénomène de guerre. Nous reviendrons sur son argumentation à l'occasion de son deuxième article sur le sujet.

De fait, les années 1960 semblent bien être le point de basculement d'une vision à l'autre pour la France. Le dessin de Pierre Laurent (1928-1986) dans *Heureuse préhistoire*, œuvre préfacée par François Bordes, montre dans sa simplicité graphique, d'une part l'association du Néolithique et de l'invention de la guerre et d'autre part un certain lien implicite entre guerre et civilisation ([planche 3.2, fig. 2](#)).

Escalon de Fonton aborde à nouveau ce sujet dans « La fin du monde des chasseurs et la naissance de la guerre », publié par *Le Courrier du CNRS* en 1977. Son analyse, géographiquement plus ciblée sur la zone méditerranéenne, reprend la même argumentation d'un Paléolithique heureux et voit la période de « déséquilibre et de disharmonie écologique » se produire au Néolithique moyen. Il utilise toutefois une « preuve » archéologique supplémentaire, les traces ostéologiques. Ce n'est que dans les nécropoles néolithiques qu'on trouve « des corps souvent criblés de flèches, [...] fréquemment quatre ou cinq flèches dans le même corps » (Escalon, 1977, p. 31-32). Sa conclusion fournit une explication globale :

« Ainsi naquit la guerre du déséquilibre écologique entre une terre non extensible et l'espèce humaine en débordement démographique.
La cause première de la guerre n'est pas sociologique, elle est écologique. »
(Escalon, 1977, p. 33)

Les références bibliographiques de cet article (le premier n'en a aucune) portent très majoritairement (8/9) sur la Provence ou le Midi méditerranéen, la seule exception étant un article de Jean Dastugue de 1970 sur les ossements de Cro-Magnon. La thèse explicative d'Escalon de Fonton est complète dans son articulation. Une révolution de modes de vie, une expansion démographique qui déclenche une invasion géographique, un mécanisme

d'affrontement entre deux mondes, un moment précis (le Néolithique moyen) et des preuves archéologiques (les tombes et les traces ostéologiques). Nous avons là tous les éléments de base de la thèse classique de l'invention de la guerre au Néolithique.

Ce même Escalon de Fonton préface *Les Derniers Chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique. Essai de synthèse* (1978) de Jean-Georges Rozoy. Le sujet « guerre » y est traité en 9 lignes explicites :

« Ces meurtres (ou accidents) apparaissent comme des faits isolés. On n'a pas trace de guerres proprement dites (si l'on peut ainsi s'exprimer), quoique le meurtre intraspécifique demeure l'apanage presque exclusif de l'Homme (Roper 1969). La vraie guerre n'apparaîtra pas en France avant l'âge du Bronze. D'ailleurs quel sens aurait la guerre dans une société où il n'y a pas de réserves à voler ? Dans une société où le dominé pourrait toujours s'en aller avec son arc, et survivre loin du dominateur dans une forêt non bornée, non jalonnée, non divisée, où le gibier ne manque pas pour qui sait tirer ? C'est d'ailleurs ce que font encore aujourd'hui certains groupes de Pygmées du Congo que les villageois du cru prétendaient commander : ils disparaissent dans la forêt et on ne les revoit pas pendant des années. » (Rozoy, 1978, p. 1111).

Ces quelques lignes stipulent donc l'invention de la « vraie guerre » à l'âge de bronze avec deux arguments, d'une part l'absence de motifs rationnels comme explication et d'autre part celui de traces archéologiques comme preuve. Au passage, il fournit une argumentation ambiguë du pacifisme des chasseurs-cueilleurs : est-il pacifique parce que c'est sa culture (ou sa nature) ? Ou bien son pacifisme réside-t-il dans un évitement du dominant parce qu'il n'a pas d'autre solution⁶⁹¹ ?

2.1.3.3. Les années 1980 et 1990 : paradis perdu et âge d'or

Sur notre période 1950-1996, il existe un troisième article qui affiche le mot « guerre » dans son titre, « La guerre au Néolithique », dans *La Recherche* de 1984. Son auteur est Jean Courtin qui comme nous l'avons vu, est un élève d'Escalon de Fonton. Son article est l'unique référence de l'entrée « guerre » du *Dictionnaire de la Préhistoire*. Courtin y dénonce tout d'abord les lieux communs qui courent au sujet de la guerre préhistorique ; le premier serait celui du « concept d'un état de guerre quasi endémique entre les communautés agricoles du Néolithique » ; le deuxième, celui d'« un certain romantisme naturaliste [qui] a accredité l'image rousseauiste du bon sauvage, chasseur-cueilleur du paléolithique et du mésolithique vivant dans une sage harmonie écologique avec le milieu environnant » (Courtin, 1984, p. 450).

⁶⁹¹ Voir l'argumentation de Service, [3^e partie, chap. 1, § 1.1.1.](#)

La vérité pour Jean Courtin est celle d'une violence collective qui remonte certainement au Paléolithique mais qui ne mérite son nom de guerre qu'avec les premières armes de bronze :

« Il ressort donc que la guerre a existé bien antérieurement à l'apparition de l'agriculture et de l'élevage et, indépendamment de celle-ci, dans la plupart des populations de chasseurs-cueilleurs de l'Ancien et du Nouveau Monde, qu'elles soient mésolithiques, sub-actuelles ou contemporaines. Toutefois ces conflits, nés le plus souvent de l'accumulation des biens de consommation et devenus par conséquent peut-être plus fréquents à partir du Néolithique, sont demeurés à une échelle fort modeste ne justifiant guère le terme de "guerre", jusqu'à l'apparition des armes de métal qui, seules, ont pu donner à la guerre sa véritable dimension et son redoutable visage. Dès lors, telle une plante vénéneuse et maléfique, elle n'a cessé de se répandre et d'empoisonner toute la terre. » (Courtin, 1984, p. 458)

Courtin se positionne donc dans le cadre de l'explication en passe d'être classique d'une apparition de la guerre au Néolithique. Il y ajoute une nuance, celle d'une « vraie » guerre. Il écarte les affrontements plus anciens, réels mais qualifiés de modestes et ne méritant pas la terminologie de guerre, laquelle commence réellement à l'âge de bronze avec l'arrivée des armes métalliques à la redoutable efficacité par rapport aux armes lithiques⁶⁹².

Comme Escalon de Fonton, ses éléments de preuve sont archéologiques. Mais sa base de données est plus complète couvrant largement les traces de fortifications, les peintures pariétales espagnoles et les blessures préhistoriques, incluant notamment le site de Jebel Sahaba.

Sur la dernière partie de la période, deux ouvrages de vulgarisation affichent dans leur titre une vision idyllique du passé préhistorique. *La Préhistoire. À la recherche du paradis perdu* (1982) de Gabriel Camps (1927-2002) confirme que la mue commencée dans les années 1960 est achevée⁶⁹³. L'auteur, préhistorien spécialiste de la Méditerranée, créateur et directeur du Laboratoire d'anthropologie et de préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, a répondu à une sollicitation de Pierre Chaunu (1923-2009), membre de l'Institut, pour la collection « Histoire et décadence » qu'il dirigeait. Ce livre, réédité en 1994 sous le titre *Introduction à la Préhistoire. À la recherche du paradis perdu*, est intéressant à un double titre, pour le point de situation qu'il offre en fin de XX^e siècle et pour le regard d'historien des idées qu'il propose. Son livre se place en effet, d'une part, dans une réflexion sur les mythes d'âge d'or et de décadence à un moment de résurgence du mythe du bon

⁶⁹² Jean Courtin nous a confirmé cela dans une lettre du 29 octobre 2018. L'extrait du passage de cette lettre est fourni à la [planche 3.2, fig. 7](#).

⁶⁹³ Ce livre est référencé dans la liste générale de *The Anthropology of War: A Bibliography* de Brian Ferguson et Leslie Farragher (1988), ouvrage que nous avons mentionné dans la partie méthodologie. Pour rappel, cette bibliographie comprend 1 853 titres, mais seulement 20 auteurs français (dont Claude Lévi-Strauss, Marcel Mauss, Pierre Clastres et René Girard).

sauvage et, d'autre part, avance une lecture critique des périodes antérieures du XX^e pour mieux montrer la rupture qui s'est produite. Après avoir rappelé la vision très belliqueuse de Littré au XIX^e siècle (Camps, 1982, p. 44), il souligne que cette « tradition belliqueuse se retrouve, avec plus de force encore, chez les préhistoriens au début du siècle » (Camps, 1982, p. 45). Il cite d'abord Peyrony et sa « conception nationaliste des tribus préhistoriques » puis l'abbé Breuil et sa vision selon laquelle : « Il doit en résulter forcément que l'évolution paléolithique de notre pays doit être, au même titre que sa faune, durant la fin du pléistocène, une résultante d'impulsions méridionales et d'impulsions orientales » (Breuil cité par Camps, 1982, p. 45). Il regrette cet Orient qui sert d'« explication universelle » et « l'incapacité d'admettre une évolution sur place des cultures qui toutes sont considérées comme venues d'ailleurs ou issues de certains apports ou migrations commandées, croyait-on, par la géographie » (Camps, 1982, p. 45-46). Enfin il dénonce la naïveté d'une croyance en un progrès perpétuel ; « l'autre composante, dans l'idéologie des préhistoriens de la première et de la deuxième génération est la croyance, fermement accrochée au cœur, en un progrès indéfini de l'humanité » (Camps, 1982, p. 47). Il affiche donc une rupture consommée avec les « croyances » passées, diffusionnisme et progrès universel.

Pour la question de la guerre préhistorique elle-même, l'approche est nettement différente. Car la condition misérable de l'homme du paléolithique est « une conception fausse » (Camps, 1982, p. 305) avec à l'appui l'ouvrage de Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, qui montre que les chasseurs-cueilleurs contemporains satisfont facilement à leurs besoins, dans la mesure où ceux-ci se limitent à l'essentiel. Il cite également l'ouvrage de référence sur les chasseurs-cueilleurs *Man the Hunter*, qui installe l'image nouvelle d'un chasseur-cueilleur au mode de vie pacifique et en équilibre dans la nature et bien distinct de celui des sociétés de production agricole ou pastorale⁶⁹⁴. Soulignons ce recours, rare chez les préhistoriens français, à la source ethnographique et anglo-saxonne.

« Dès lors s'enclenche un processus féroce que rien ne peut arrêter » celui de « la richesse et la guerre » (Camps, 1982, p. 309). Accumulation des richesses et croissance démographique pour les causes, enceintes de protection et traces ostéologiques pour les preuves archéologiques, « on peut donc souscrire à la formulation devenue classique de l'apparition de la guerre au Néolithique » (Camps, 1982, p. 311). La conclusion de Camps comporte deux éléments, d'une part le fait scientifique de l'apparition de la guerre au

⁶⁹⁴ Voir supra, [3^e partie, chap. 1, § 1.3.2.](#)

Néolithique, et d'autre part l'affirmation que cette thèse est devenue classique, c'est-à-dire qu'elle fait l'objet d'un consensus scientifique majoritaire.

Le deuxième ouvrage est de Jean Chavaillon (1925-2013), préhistorien, fondateur du Laboratoire de recherche sur l'Afrique orientale, ancien président de la SPF, connu notamment pour ses fouilles dans la vallée de l'Awash en Éthiopie. Le titre de son livre *L'Âge d'or de l'humanité. Chroniques du Paléolithique* le place clairement dans la lignée du bon sauvage. Chavaillon consacre un passage de quelques pages (p. 186-192) à « La guerre ». Il y explicite le titre de l'ouvrage : « C'est pourquoi, on pourrait parler d'un âge d'or des temps paléolithiques, d'une sorte d'Eden où les hommes de la pierre taillée auraient vécu en symbiose avec la nature » (Chavaillon, 1996, p. 187). Il expose sa vision – pessimiste – sur la guerre dans l'histoire de l'humanité et le virage néolithique :

« L'homme paléolithique se nourrissait au jour le jour ; il n'avait à défendre que les charognes et le gibier récemment tué. Par contre, l'homme des temps néolithiques accumula des richesses en nourriture ; céréales entreposées dans des silos, troupeaux parqués dans des enclos. » (Chavaillon, 1996, p. 189)

La guerre est un mal qui est le fruit de la néolithisation :

« La néolithisation n'est pas que progrès techniques et communautaires. Elle apporta aussi la guerre pour l'acquisition de terres, de troupeaux ou de biens matériels. » (Chavaillon, 1996, p. 190)

On peut noter que l'âge d'or de Chavaillon englobe tout le Paléolithique alors que celui de Camps (ou de Sahlins) semble se limiter au Paléolithique supérieur.

Nous terminons cette revue de la discipline par une analyse plus complète de l'ouvrage, *Le Temps de la Préhistoire* qui se situe vers la fin de la période (1989). Cet ouvrage collectif est lancé à la suite du XXIII^e congrès préhistorique de France organisé à Paris du 3 au 6 novembre 1989. Placé sous la direction de Jean-Pierre Mohen (président du XXIII^e congrès) et l'égide de la SPF, il regroupe le travail de 133 scientifiques (124 Français et 9 étrangers) pour le premier tome et 62 pour le deuxième. Ce gros ouvrage de deux tomes (479 et 256 pages au format in-4°), pour lequel Mohen revendique « toute son ampleur d'étude » pour présenter « une vue d'ensemble des connaissances préhistoriques actuelles » (Mohen, 1989, 4^e de couverture). Il est donc représentatif du monde préhistorien français du moment et mérite qu'on s'arrête sur la présence – plus exactement l'absence – de la guerre préhistorique.

Le mot « guerre » est absent des tables des matières des deux tomes. Nous avons donc recherché les contributions où l'activité guerrière pourrait être abordée. Les trois articles sur les archers, « Les outils des archers » (t. 1, p. 168-169), « La société des archers » (t. 1,

p. 342-343) ou « L'arc et la flèche » (t. 2, p. 72-73) sont de Rozoy. Ils n'évoquent pas d'autre usage que la chasse, ce qui est conforme aux idées de l'auteur de ces rubriques. Plus généralement, le sujet des armes de guerre (haches, hallebardes, épées) n'apparaît qu'avec l'âge du bronze, notamment comme objets d'accompagnement des morts dans la tombe. Le thème de traces ostéologiques de violence est ignoré. Parmi les quinze contributions consacrées au « Domaine inaccessible de la mort », nous n'avons pas trouvé de passages mentionnant des blessures préhistoriques. Même le paragraphe sur Téviac (t. 2, p. 208-209) ne mentionne pas la blessure découverte par les Péquart⁶⁹⁵. Alors que les peintures du paléolithique espagnol font l'objet d'un article (p.328-331), celles du Levant espagnol riches en scènes d'affrontements sont absentes. Le sujet guerre n'est brièvement approché qu'au travers des fortifications avec deux articles sur « Les enceintes néolithiques » de Daniel Mordant⁶⁹⁶ et sur « L'habitat fortifié protohistorique » de Jean-Pierre Nicolardot⁶⁹⁷.

Ces deux articles apportent des éléments intéressants et une lecture distanciée. Le premier soutient que « les retranchements néolithiques sont connus dans toute l'Europe ». Un exemple de restitution explicite est fourni avec l'enceinte de Champ-Durant (Vendée) ([planche 3.2, fig. 3](#)). Il souligne que ce champ de recherche se développe tardivement en France à partir des années 1970 et grâce à la photographie aérienne. Toutefois, si des « ensembles à vocation défensive » sont repérés, les usages funéraires ou culturels sont soulignés, l'enceinte devant « être perçue, dans un premier temps, comme l'expression matérielle d'un groupe, d'une collectivité » (Mordant, 1989, p. 132). Dans les deux articles, l'archéologie montre la variabilité dans le temps de ces structures. Alors que ceci est généralement interprété comme un indicateur des périodes de bellicosité, ce n'est pas évoqué ici. Au contraire, les « citadelles de prestige » sont là « pour être vues de loin et afficher ainsi dans un paysage la présence d'un personnage important » (Nicolardot, 1989, p. 138) avec pour exemple l'oppidum de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône) ([planche 3.2, fig. 4](#)).

Enfin aucune thèse explicative n'est proposée pour une violence collective qui ne transparaît qu'avec les fortifications ou les armes métalliques. L'article « Passage des prédateurs aux producteurs dans les Alpes et les régions voisines » de Pierre Bintz⁶⁹⁸ n'évoque pas de conflit, même potentiel, pendant cette phase de transition.

⁶⁹⁵ Voir [2^e partie, chap. 2, § 2.2.1.2](#).

⁶⁹⁶ Chercheur associé, CNRS.

⁶⁹⁷ Chargé de recherche, CNRS.

⁶⁹⁸ Maître de conférences, institut Dolomieu, UFR Géologie et Minéralogie, université Jean-Fournier de Grenoble.

Dans ce livre, tout concourt à la thèse de la guerre qui émerge à la toute fin du Néolithique, celle de la vraie guerre. Tous les indices éventuels, notamment les traces de violence, semblent ne pas exister. La guerre n'est admise qu'au moment où les armes métalliques (épée, bouclier, casque) constituent une preuve incontestable. Le questionnement pour savoir si le début du phénomène coïncide avec cette première preuve archéologique connue n'est pas posé. Comme ce résultat est le fruit d'un travail collectif qui rassemble une bonne part des préhistoriens français, sous l'égide officiel de la SPF, on peut penser qu'il représente le consensus de la communauté préhistorique française en cette fin de siècle.

En un demi-siècle, la pensée dominante en France vient de faire un retournement complet. La vision d'une violence originelle a laissé place à un Paléolithique où il fait bon vivre et où les sociétés ont des relations apaisées. Le Néolithique serait le moment où tout bascule : la guerre permet aux agriculteurs de repousser les chasseurs-cueilleurs et de s'accaparer les terres. La thèse explicative s'appuie essentiellement sur des preuves archéologiques qui positionnent l'émergence du phénomène en Europe très tardivement, avec l'arrivée de l'armement métallique. Cette révolution intellectuelle étant faite, la thèse n'est pas confrontée aux données archéologiques avec une intention de réfutation ou de contestation. Le sujet semble classé et ne plus intéresser les préhistoriens au point qu'il est absent d'un vaste ouvrage collectif de plus de 700 pages visant à présenter le point des connaissances préhistoriques.

2.2. La voie des ethnologues

L'ethnologie française se transforme dans l'après-guerre sous l'impulsion de Lévi-Strauss. Dans « Claude Lévi-Strauss vu par Philippe Descola » (Descola, 2008), l'auteur décrit trois phases dans l'ethnologie française. Avant la guerre, il voit des « anthropologues de cabinet », hommes seuls comme Mauss ou Lévy-Bruhl, auxquels succède une période où les recherches ethnographiques se multiplient malgré « l'absence d'une structure orientée vers un but d'intelligibilité générale » (Descola, 2008, p. 29). La troisième période s'ouvre avec la nouvelle orientation et l'institutionnalisation de la discipline, données par Lévi-Strauss, qui se traduisent par la création de l'École des hautes études en sciences sociales et du Laboratoire d'anthropologie sociale (Descola, 2008, p. 29). Il constate alors que « la France est devenue le pays d'Europe où l'on trouvait le plus d'ethnologues » avec « un grand nombre de jeunes chercheurs [...] partis sur le terrain » (Descola, 2008, p. 30).

Cette richesse se retrouve sur notre sujet de la guerre dans les sociétés primitives. La voie des ethnologues s'annonce bien différente de celle des préhistoriens. Cela se voit dès la lecture de l'entrée guerre du *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (1^{re} édition en 1991) et lorsqu'on la compare avec son homologue du *Dictionnaire de la Préhistoire* (1^{re} édition en 1988). À la seconde un peu squelettique (une demi-page), la première propose un développement de deux pages et demie, avec une bibliographie de seize références dont douze anglo-saxonnes et quatre françaises. À côté de la signature de Michel Izard (1931-2012), l'un des deux directeurs de la publication, l'autre étant Pierre Bonte (1942-2013), la signature de Descola, mondialement connu et reconnu par son séjour chez les Jivaros, donne du poids à la rubrique. Le sujet « guerre » s'affiche en ethnologie comme un sujet important, en rupture avec la discrétion observée dans la préhistoire. C'est ce que nous allons mettre en évidence dans cette partie. Nous voyons tout d'abord comment l'ethnographie française documente la violence collective. Nous étudions ensuite les discours explicatifs.

2.2.1. Une ethnographie qui témoigne de la violence

Le sujet de la guerre primitive tient en effet une place significative dans l'ethnographie française de cette période. Les thèmes sont la bellicosité de certaines sociétés, les modes d'actions (bataille, raid), les armes et le combat, les rites associés, le traitement des prisonniers, les trophées et l'anthropophagie.

Parmi notre sélection de revues, *L'Anthropologie* et *L'Homme* font une certaine place à ces sujets. Plusieurs comptes rendus de lectures portent sur les mœurs guerrières de tribus primitives. On peut citer dans *L'Anthropologie* le livre *Historical and Ethnographical Material on the Jivaros Indians* de Matthew W. Stirling :

« Il décrit leurs méthodes de guerre. Population éminemment belliqueuse, les Jivaros se sont toujours livrés à la chasse aux têtes, et aujourd'hui encore, la guerre constitue pour eux la chose la plus importante. » (H. Vallois, 1941-1946, p. 278)

Autre titre, *Maori Warfare. Polynesian Society Maori Monograph* d'A. P. Vayda est signalé dans cette revue (Bouteiller, 1962, t. 66, p. 628-629).

La revue *L'Homme*, pour sa part, cite *Un peuple de fauves* (Stock, 1973) de Colin Turnbull sur le peuple Iks (Ouganda), exemple parfait du mauvais sauvage (Tornay et Tornay, 1974, t. 14, n° 3-4., p. 157-159), *The Jívaro, People of the Sacred Waterfalls* de M. J. Harner (Lizot, 1976, p. 169-171), *War and Peace in Jalémó. The Management of*

Conflict in Highland New Guinea de K.-F. Koch (Juillerat, 1976, p. 175-176), *Warfare among East African Herders* de K. Fukui & D. Turton, eds (Abélès, 1980, p. 144-146).

Par ailleurs, les ethnologues français produisent de nombreux et importants ouvrages qui portent le discours de la violence guerrière dans les tribus primitives. Pour en témoigner, nous passons en revue quelques œuvres significatives sur des sociétés de Nouvelle-Guinée, d'Afrique et d'Amérique du Sud.

2.2.1.1 Nouvelle-Guinée

Maurice Godelier, dans *La Production des Grands Hommes* paru en 1982, dépeint une société née dans la violence et organisée autour du guerrier. Les Baruyas de Papouasie-Nouvelle-Guinée descendent d'un groupe de réfugiés, provenant d'un village originel, Bravégareubaramandeu, massacré et incendié. Les survivants s'emparent du territoire des Andjé qui les avaient accueillis (Godelier, 1996, p. 22) :

« Le recours à la violence armée était donc un procédé habituel, permanent, de toutes les tribus Anga pour régler leurs conflits collectifs. Vendettas internes et guerres externes éclataient périodiquement et s'alimentaient réciproquement, démantelant d'anciennes tribus encore unies la veille, en recomposant de nouvelles le lendemain avec les débris des premières qui s'associent pour survivre et faire face. » (Godelier, 1996, p. 167)

Le plus grand prestige entoure l'*Aoulatta*, le grand guerrier, « l'homme qui, sur le champ de bataille, s'avance seul vers la ligne ennemie, suivi de quelques aides qu'on appelle ses "chiens", et qui affronte au corps-à-corps les guerriers acceptant de se mesurer à lui » (Godelier, 1996, p. 168). Le but de tout jeune mâle est de se montrer à la hauteur de la mission « prêt(s) à se battre jusqu'à la mort pour défendre les Baruya et leur territoire » (Godelier, 1996, p. 66). Pour cela, il doit souffrir lors d'un apprentissage initiatique particulièrement exigeant :

« Désormais, il va vivre durant au moins cinq ou six ans constamment surveillé, critiqué, réprimandé, encouragé, loué par ses aînés qui prennent le relais de son père et de sa mère pour le former et se forger un jugement sur lui. Ils le regardent chasser, tirer à l'arc dans les concours, réagir à la mort de l'un de ses frères ou de son père tué à la guerre, supporter les brimades physiques et psychologiques des initiations. » (Godelier, 1996, p. 161-162)

Le peuple Baruya, tel que le présente Godelier, est issu de la guerre dans un monde de guerre et sa culture est tournée vers la reproduction du modèle. Godelier préface par ailleurs *Guerres et Festins. Paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée* (1990) de Pierre Lemonnier, membre fondateur de l'équipe « Techniques et culture » (qu'il quitte en 1993), directeur de l'équipe de recherche « Identité et transformations des sociétés

océaniques » (Paris). Il est membre du Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie (CNRS-EHESS-Université de Provence, Marseille). Dans cet ouvrage, dont nous analysons plus loin le discours explicatif, Lemonnier souligne lui-aussi la bellicosité de ces populations des Highlands. Dans un article précédent sur « Le commerce inter-tribal des Anga de Nouvelle-Guinée » (1981), il en fournit certaines composantes, dont une hostilité générale et partagée entre villages voisins (Lemonnier, 1981, p. 46) et des pratiques d'extrême violence totalement revendiquées :

« On lui a coupé la tête, les bras et les jambes, puis on l'a porté chez nous en chantant et on l'a mangé » (Blackwood B. cité par Lemonnier, 1981, p. 45).

Pour compléter cette revue du travail des ethnologues français en Nouvelle-Guinée, il faut également citer celui de Anne-Marie et Pierre Pétrequin⁶⁹⁹. Ils livrent une analyse ethnographique particulièrement intéressante sur l'arc et son usage dans « Flèches de chasse, flèches de guerre, le cas des Danis d'Irian Jaya (Indonésie)⁷⁰⁰ ». Leur étude porte sur la différenciation entre flèches de chasse et flèches de guerre d'une part et sur le contenu des carquois des hommes :

« [...] il y a pourtant bel et bien des différences importantes entre les flèches de chasse et les flèches de guerre. À la chasse, on recherche d'abord l'armature rapide à fabriquer qui provoque des blessures larges et profondes, tandis qu'à la guerre sont préférées les armatures qui permettent un tir précis à longue distance, ou bien celles qui infligent des plaies profondes et complexes, susceptibles de s'infecter, même si l'investissement en temps de fabrication est singulièrement plus élevé pour ces flèches complexes. » (Pétrequin, 1990, p. 492)

Avec cette différenciation entre les projectiles pour un même lanceur, c'est donc le couple arc-flèche qui constitue une arme de chasse ou une arme de guerre. Par ailleurs, les Pétrequin mettent en évidence que le chasseur possède plusieurs carquois selon son âge ou sa spécialisation mais que la palette possible comprend trois types, le carquois de chasse, le carquois de guerre et le carquois mixte. Ainsi ils proposent de voir dans la composition du carquois un indice d'hostilité.

2.2.1.2. Afrique

Le continent africain fournit également à l'ethnologie française matière à observer la violence guerrière. *Guerres de lignages et Guerre d'États en Afrique* (1982), ouvrage collectif dirigé par Jean Bazin et Emmanuel Terray, s'intéresse à la guerre dans la période

⁶⁹⁹ Couple français d'ethnoarchéologues.

⁷⁰⁰ Irian Jaya est le nom de la Nouvelle-Guinée occidentale (anciennement Nouvelle-Guinée néerlandaise) jusqu'à la réorganisation administrative indonésienne qui la divise en deux provinces Papouasie occidentale et Papouasie.

précoloniale de cette partie du monde. Il voit dans la violence guerrière non « l'accoucheuse de l'histoire », mais « le milieu le plus favorable à la reproduction des sociétés considérées » (Bazin et Terray, 1982, 4^e de couverture). Parmi celles-ci, la population des Lobi fait l'objet d'une contribution de Pierre Bonnafé, Michèle Fiéloux et Jeanne-Marie Kambou : « Un vent de folie ? Le conflit armé dans une population sans État : les Lobi de Haute-Volta ». Les Lobi ont une longue réputation belliqueuse. Le Dr Ruelle (médecin des troupes coloniales) disait à leur propos que « La guerre est le passe-temps favori de cette peuplade [...] Tout prisonnier, quel que soit son sexe, est mis à mort. » (Ruelle, 1904, p. 660). Le discours des trois auteurs est plus profond et vise « le phénomène de violence armée [...] dans une société lignagère “sans état” » (Bonnafé *et al.*, 1982, p. 74). Il souligne la grande continuité entre les conflits personnels (notamment à propos des femmes) et collectifs et décrypte les pratiques, les causes de conflit et les deux grandes modes d'action que sont la bataille et la vengeance. Les affrontements peuvent opposer des centaines de combattants provenant de plusieurs villages et se traduisent naturellement par des bilans mortels.

2.2.1.3 Amérique du Sud

Troisième continent, l'Amérique du Sud est un terrain particulièrement riche où des grands noms de l'ethnologie française travaillent et s'interrogent sur la violence guerrière des tribus amazoniennes : Claude Lévi-Strauss, Pierre Clastres, Philippe Descola. Nous regardons dans ce passage les témoignages ethnographiques des deux derniers.

Nous trouvons un discours sur le cannibalisme guerrier dans la description des Indiens Guayaki de Pierre Clastres, philosophe de formation, anthropologue et ethnologue au CNRS puis directeur d'études à la cinquième section de l'École pratique des hautes études, spécialiste des indiens d'Amérique. Il est plus particulièrement connu pour ses travaux d'anthropologie politique, notamment *La Société contre l'État* (1974) et sa monographie des indiens Guaranis du Brésil et Guayakis du Paraguay (1972).

Il mène notamment une enquête sur la réputation de cannibalisme qui a toujours été attribuée aux populations d'Amérique du sud, notamment par les récits des colonisateurs. Clastres remonte donc aux témoignages du XVI^e siècle de l'explorateur français André Thévet, du pasteur calviniste Jean de Léry qui rejoint la colonie française (aujourd'hui Rio) ou de Jean Staden, prisonnier allemand promis au festin anthropophagique des Tupinambas pendant neuf mois avant d'en réchapper⁷⁰¹.

⁷⁰¹ Voir [1^{re} partie, chap. 1, § 1.2.1.](#)

Pour les Guayakis, qui passaient pour être particulièrement farouches et batailleurs, cette réputation fut reprise par les Jésuites. Clastres recueille le récit d'une vieille femme sur la mort de sa fille puis des « aveux » des autres membres du groupe qui reconnaissent mentir pour cacher leurs pratiques sur demande de leur mentor paraguayen. Il décrit et analyse longuement ces pratiques, détaillant les règles et usage des « repas anthropophagiques ». Cela l'amène à distinguer endo-cannibalisme et exo-cannibalisme et à souligner que les deux formes ne se rencontrent pas dans un même groupe. En revanche, il confirme la grande présence de l'exo-cannibalisme guerrier :

« Il convient d'ailleurs de noter que parmi les populations Tupi-Guarani, les Tupinamba brésiliens n'étaient nullement les seuls à pratiquer le cannibalisme rituel sur les prisonniers de guerre ; au contraire il semble bien que l'exocannibalisme cérémoniel ait été un trait culturel fort répandu dans un grand nombre de tribus appartenant à cette famille linguistique. Il est attesté, récemment, chez les Parintintin, chez les Apiaca, chez les Guarani, malgré les dénégations de Bertoni ; il était prodigieusement développé chez les Chiriguano, Guarani émigrés au XV^e siècle du Paraguay en Bolivie, dont on dit que dans le siècle qui suivit leur arrivée dans l'Est bolivien, ils tuèrent et mangèrent environ 60 000 Indiens Chané. » (Clastres, 1968, p. 32)

Philippe Descola apporte avec *Les Lances du crépuscule. Avec les Indiens Jivaros de haute Amazonie* (Descola, 2006) un témoignage marquant sur la vie de populations dont la réputation de réducteurs de têtes inspirait la peur. Issu de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il entreprend son doctorat d'ethnologie à l'École pratique des hautes études (VI^e section), sous la direction de Claude Lévi-Strauss et effectue son travail de terrain chez les Jivaros Achuar en Amazonie équatorienne de 1976 à 1979. La première publication de ce livre a lieu en 1993 chez Plon dans la collection « Terre humaine » ; il est traduit en anglais, espagnol, portugais et allemand.

Son témoignage confirme d'abord la grande violence de ces sociétés, caractérisées par l'insécurité permanente avec « la mort violente [...] au carrefour de tous les destins individuels » et l'ampleur de ces guerres de vendetta : « dans la génération qui vient de disparaître un homme sur deux est mort au combat » (Descola, 2006, p. 80). Il livre un long récit d'affrontements armés. Il s'agit d'un récit indirect : il n'a pas lui-même assisté à ces combats, lequel lui est rapporté par un guerrier qui y a participé. Ces extraits sur une attaque surprise planifiée montrent l'intensité des combats, une grande confusion mais aussi les tactiques utilisées :

« La maison d'Uwa était très grande, mais elle n'avait pas de palissade ; tous ses gens étaient là réunis, prêts à marcher au combat avec leurs lances et leurs rondaches⁷⁰². Nous, nous arrivions en file sans faire de bruit, cachés dans le

⁷⁰² Rondache : bouclier de forme circulaire.

jardin. Mon père Churuwia était le plus *kakaram*⁷⁰³ ; avant de nous déployer autour de la maison, il avait dit : “moi je vais attaquer par devant” ; les autres disaient : “moi je vais attaquer par les côtés, j’ai rêvé que je devais faire ainsi [...]” Churuwia criait : “Choisissez chacun un ennemi ! Ne le laissez pas s’enfuir !” Nous nous battions face à face, essayant de trouver une ouverture pour planter la lance ; mais ils savaient bien esquiver et parer les coups avec leur rondache. Ma lance avait une pointe barbelée et mon père Churuwia m’avait appris comment m’en servir : *Tsak* ! Tu plantes la lance dans le pied et tu renverses ton ennemi en tirant d’un coup sec ; une fois tombé, comment va-t-il se défendre ?

[...] Certains d’entre nous jetaient leurs lances sur les ennemis qui fuyaient, mais ils couraient de grands risques en faisant cela car s’ils rataient leur homme, alors celui-ci revenait et pouvait les tuer facilement. Pour cette raison, mon père Churuwia m’avait recommandé de me battre seulement au corps à corps. » (Descola, 2006, p. 297-298)

Le récit se poursuit à hauteur d’homme :

« Pendant ce temps, le combat se poursuivait en petits groupes dispersés. Et l’on aperçut deux qui se battaient comme des furieux dans le fleuve, c’était Shirmachi et Uweiti que tout le monde avait oubliés dans la confusion. Nous nous disions : “*Chuwa* ! Qui est-ce qui va finir par tuer l’autre ?” Alors commença la mêlée finale et ils tuèrent quatre des nôtres, j’y compte Taasham qui avait disparu ; nous autres, nous tuâmes quatre guerriers, dont Uweiti qui avait souffert en vain, et aussi un jeune homme. Les autres finirent par s’enfuir, leurs rondaches brisées, en traversant le fleuve à la nage. Shirmachi était blessé sur tout le corps, aux jambes, à l’épaule, sur la poitrine et sur le ventre. » (Descola, 2006, p. 300)

Ces quelques passages montrent l’intensité et la violence des affrontements. Ils ne disent pas la durée. Ils disent en revanche des pertes importantes subies des deux côtés. Au plan de l’usage des armes, on constate un savoir dans le maniement et des tactiques simples mais réelles. Par ailleurs, dans « Les Affinités sélectives. Alliance, guerre et prédation dans l’ensemble jivaro » (1993), Descola décrit et interprète les pratiques rituelles complexes du cannibalisme et plus particulièrement de la chasse aux têtes. Enfin il réaffirmera en 2005 la place centrale de la guerre dans ce type de sociétés dans *Par-delà nature et culture* :

« Dans une société où le mot “paix” est inconnu, où les seuls rituels collectifs sont ceux qui annoncent ou concluent l’exercice de la violence collective, la guerre n’est en rien un accident malheureux, mais bien la trame même de la vie sociale. » (Descola, 2005, p. 466)

Les travaux des ethnologues fournissent sur cette période une ethnographie riche en matériaux sur la guerre primitive. Le sujet est abondamment traité et couvert sur trois continents. La bellicosité, difficile à mesurer, est objectivée par des chiffrages de victimes. La réalité des pratiques extrêmes comme l’anthropophagie ou la chasse aux têtes est démystifiée et replacée dans son contexte culturel. Ces sociétés sortent définitivement de leur image terrifiante pour devenir des objets d’étude scientifique de la violence collective.

⁷⁰³ Kakaram : homme valeureux (Descola, 2006, p. 453).

Mais ces données ne peuvent trouver un sens pour la compréhension de l'humanité que dans le cadre de théories explicatives.

2.2.2. Les théories explicatives

Dans cette partie, il s'agit de mettre en évidence les théories explicatives que l'ethnologie française avance. Cette période montre un certain éclatement du discours explicatif de l'ethnologie française. Si la thèse échangiste se poursuit, elle laisse place à une multiplication d'approches particulières. Parmi celles-ci, le discours iconoclaste de Pierre Clastres sur « la société primitive pour la guerre ».

2.2.2.1. La thèse échangiste

La période voit deux contributions majeures à la thèse échangiste. La première est de Sahlins qui propose une lecture politique de l'*Essai sur le don* de Mauss. Nous l'incluons dans ce corpus de la science française pour les raisons que le sujet en est le texte de Mauss, que l'article est publié en français dans la revue *L'Homme* et enfin que Sahlins a une relation particulière avec la France dans cette période. Il reconnaît l'influence de Lévi-Strauss sur ses conceptions (Sahlins, 2010, p. 6). Il est proche de Clastres qui préface son maître livre.

Dans « Philosophie politique de l'*Essai sur le don* » (1968)⁷⁰⁴, il présente l'*Essai sur le don* comme « un *Contrat social* à l'usage des primitifs » (Sahlins, 1968, p. 5) et rapproche le texte de Hobbes et Rousseau :

« si Mauss est dans la lignée spirituelle de Rousseau, en tant que philosophe politique il est frère de Hobbes. » (Sahlins, 1968, p. 7)

En fait, il souligne la proximité Mauss-Hobbes sur le constat de départ. Comme « l'ordre primitif est une absence de loi », « la société demeure en constant danger de mort violente » (Sahlins, 1968, p. 8) :

« Dans la perspective de Mauss comme dans celle de Hobbes, la guerre est la structure sous-jacente de la société. » (Sahlins, 1968, p. 7)

Le don fournit pour les sociétés segmentaires « la souveraine vertu que les philosophes anciens, notamment Hobbes, ont découverte dans l'État » (Sahlins, 1968, p. 5). En lui réside le mécanisme pacificateur :

« Comme dit le Boshiman : Le pire, c'est de ne pas donner de cadeaux. Si les gens ne s'aiment pas et que l'un d'eux donne un cadeau, alors l'autre doit accepter

⁷⁰⁴ Ce texte est repris et constitue la deuxième partie du chapitre 4 « L'esprit du don » du livre *Âge de pierre, âge d'abondance*.

et cela fait une paix entre eux. Nous donnons ce que nous avons : c'est comme cela que nous vivons ensemble. » (Sahlins, 1968, p. 17)

Cette interprétation constitue un retour vers la thèse échangiste première, celle de Mauss. Lévi-Strauss avait mis l'échange de femmes, don suprême, au cœur de la relation entre groupes du fait du tabou de l'inceste et de la nécessité de l'exogamie. Cet échange devenait alors la source des différends et de la guerre. Dans la thèse de Sahlins, la guerre préexiste potentiellement et tous les dons contribuent à entretenir une paix dont la fragilité est intrinsèque aux sociétés primitives :

« [...] les sociétés primitives sont en guerre avec la Guerre, et que toutes leurs transactions sont des traités de paix. Autrement dit, les échanges doivent tous inclure dans leur trame matérielle le fardeau politique de la réconciliation. » (Sahlins, 1968, p. 17)

Guerres et Festins. Paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée (1990) de Pierre Lemonnier se trouve dans cette ligne. L'auteur est proche de Maurice Godelier⁷⁰⁵ et mène des enquêtes d'anthropologie comparée en Papouasie (Nouvelle-Guinée), objet de ses multiples publications (1981, 1993). L'ouvrage *Guerres et Festins* propose une analyse comparative des différents systèmes observables (*Big Man* de Sahlins, *Grands Hommes* de Godelier) en Nouvelle-Guinée. Son point de départ est bien la théorie échangiste de Lévi-Strauss :

« Lévi-Strauss (1943) a montré, pour une autre partie du monde que la guerre peut n'être que la contrepartie de relations économiques. J'avancerai ici l'hypothèse qu'en Nouvelle-Guinée les grands échanges cérémoniels ont pu en fait prendre naissance dans la guerre – en l'occurrence, dans la *paix* – et je m'attacherai désormais à cerner les conditions de cette transformation sociale. » (Lemonnier, 1990, p. 96).

Il met en évidence un réseau non pas de causalité linéaire mais un faisceau complexe d'interactions entre la guerre, la circulation des femmes (échanges, mariages), les échanges (dons, substituts, commerce) et les différents statuts dominants parmi les hommes (*Grands Hommes, Big man, Leaders*) ([planche 3.2, fig. 5](#)). Le schéma a toutefois un axe préférentiel de la gauche vers la droite où la paix progresse alors que les échanges se diversifient avec l'élargissement de la notion de substitut⁷⁰⁶ dans l'échange.

« Autrement dit, l'échange de réalités de nature différente (des richesses contre des femmes, contre des principes de vie, ou à la place de morts potentiels) lors des mariages ou des compensations s'accompagne par ailleurs de la circulation de richesses semblables (porcs et coquillages), susceptibles d'être utilisées à des

⁷⁰⁵ Entretien téléphonique avec Lemonnier le 23 octobre 2018.

⁷⁰⁶ La substitution permet d'échanger des biens de nature différente, ce qui permet par exemple la compensation des morts par des biens matériels. Voir chapitre V de *Guerres et Festins*.

fins de comparaison et de compétition lors des échanges cérémoniels. »
(Lemonnier, 1990, p. 121)

Lemonnier propose donc un système évolutif où « la guerre et les échanges compétitifs intergroupes sont deux formes de rivalité complémentaires ou substituables ». La structure des sociétés de Nouvelle-Guinée évoluerait selon un continuum allant des *Grands Hommes* (de Godelier) aux *Big Man* (de Sahlins) en passant par les *Leaders* (de Lemonnier), phase intermédiaire de guerriers organisateurs. La tendance générale est celle du développement des échanges par l'assouplissement de leurs règles. La notion d'équivalence en nature et/ou quantité (société à *Grands Hommes*) est remplacée par celle de substitution :

« Comme il a déjà été dit (Godelier, 1982, p. 267), au lieu que des réalités de même nature soient échangés – femme contre femme, tué contre tué, porc contre porc –, ce sont désormais des “richesses” qui circulent à la place d'une femme, d'un mort potentiel ou d'un porc. » (Lemonnier, 1990, p. 120)

Le résultat constaté est que les échanges cérémoniels se développent concomitamment avec la diminution des conflits, les deux phénomènes étant une expression différente de la rivalité des groupes.

La théorie échangiste n'est pas une thèse stabilisée. Chaque anthropologue réinterprète le thème du substitut des échanges et du commerce à la guerre. Elle est attractive au sens où elle avance une thèse positive, laissant espérer une marche vers la paix. Elle offre aussi une palette de mécanismes qui expliquent la pérennité de la guerre et la diversité des formes de rivalités et d'affrontement dans les sociétés primitives. Elle propose enfin une vision évolutive plaçant la source de la guerre dans l'échange de femmes, obligation et nécessité vitale des groupes simples et sa projection dans les relations et alliances des sociétés primitives. Elle confirme que l'activité guerre est une composante structurante de la culture de ces sociétés.

2.2.2.2. Quelques francs-tireurs

La thèse échangiste ne fait pas totalement consensus dans le monde de l'ethnologie. Descola nous a déclaré⁷⁰⁷ que cette thèse sur la guerre était « son seul point de désaccord » avec Lévi-Strauss. Pour lui, la guerre en Amazonie relève de la prédation et constitue la négation de l'échange. Sa vision apparaît dans trois documents, d'une part la rubrique « Guerre »⁷⁰⁸ du *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* qu'il co-signe avec Michel Izard, d'autre part l'article « Les Affinités sélectives. Alliance, guerre et prédation

⁷⁰⁷ Entretien du 21 septembre 2018.

⁷⁰⁸ Bonte P. & Izard M., 2016, p. 313-316.

dans l'ensemble jivaro », paru dans *L'Homme* en 1993 et enfin plus brièvement dans l'essai bibliographique des *Lances du crépuscule* (Descola, 2006, p. 471-472).

Tout d'abord il avance une proposition générale qui conditionne son approche : « Phénomène universel, la guerre se présente cependant sous une telle diversité qu'on peut douter qu'elle puisse être légitimement réduite à une catégorie pertinente de l'analyse anthropologique » (Descola et Izard, 2016, p. 313). De même, il refuse « d'appréhender la guerre amérindienne comme une classe homogène de phénomènes assujettie à une détermination générale » (Descola, 1993, p. 172).

C'est sans doute cette incapacité de principe à faire une approche globale de la guerre, phénomène universel, qui le conduit à la catégoriser. Il distingue deux types de guerres conventionnelles dans les sociétés traditionnelles. La première se caractérise par la résolution d'une crise intervenue entre des groupes voisins et généralement pacifiques :

« La guerre exprime alors, sous une forme distincte, des rapports politiques qui se développent en temps de paix à travers notamment le commerce et les échanges matrimoniaux. » (Descola et Izard, 2016, p. 314)

Cette expression semblerait le rapprocher de la variante commerciale de la théorie échangiste. Toutefois, il voit dans le deuxième type « un moyen de reproduction symbolique du corps social ou du cosmos », thèse qu'il développe plus particulièrement dans « Les affinités sélectives » où il décrit un système belliqueux jivaro qui est structuré par le système de parenté organisé autour d'une différenciation forte entre consanguinité et affinité. Il distingue donc les guerres intratribales et intertribales dans les modalités et pratiques (notamment la réduction de têtes réservée au second) mais cette frontière est plus de degré que de nature dans un continuum marqué par la distance entre des ensembles qu'il dénomme « nexus endogames »⁷⁰⁹.

Georges Balandier (1920-2016) dans « An anthropology of violence and war » publié en 1986 dans *International Social Science Journal* se pose principalement la question de la régulation de la violence. Il souligne la diversité de son expression dans le monde. La guerre y est vue comme un moment de rupture nécessaire au retour à une situation stabilisée. Sa lecture passe par une division entre guerres internes et guerres externes. Les modes de régulation possibles sont très variables. Il voit dans le sacrifice et la religion (référence est faite à René Girard⁷¹⁰) un des premiers moyens pour détourner la violence vers le bouc-

⁷⁰⁹ « Un nexus endogame est une collection de maisons-territoires consolidées à un moment donné par le partage de quatre réseaux largement interdépendants : une même aire de mariage, une même aire territoriale, une même aire de solidarité factionnelle et une même aire d'influence d'un "grand homme". » (Descola, 1993, p. 173)

⁷¹⁰ Voir [ce chapitre, § 2.3.1.1.](#)

émissaire. Il analyse le lien entre ordre et violence et les cycles qui s'instaurent entre guerre et paix. Il constate aussi que certaines sociétés choisissent la guerre comme mode opératoire : pour sauvegarder leur indépendance ou tout simplement parce qu'elles y voient un équilibre bénéfique comme les Mawri du Niger où la paix coloniale « dislocated the components of this society⁷¹¹ » (Balandier, 1986, p. 508).

2.2.2.3. La critique de Clastres et la société contre l'État

Pierre Clastres est proche des courants libertaires. Il accorde en 1974 un entretien à la revue *L'Anti-mythes* et publie son article « Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives » dans la revue *Libre* en 1977⁷¹². Son œuvre fait une place importante à la violence et à la guerre dans les pratiques (chasse aux têtes, torture, anthropophagie) et dans le rôle du phénomène guerre dans les sociétés primitives (1968, 1969, 1972, 1973, 1974, 1977).

Son ouvrage *La Société contre l'État*, paru en 1974, est au cœur de son anthropologie politique. Il dénonce tout d'abord les préjugés vis-à-vis des sociétés primitives, des sociétés « sans », sans État, sans écriture, sans histoire (Clastres, 2011, p. 162) et un vieil évolutionnisme qui considère implicitement que l'État est l'aboutissement nécessaire des sociétés. Il montre la contre-vérité d'un prétendu misérabilisme de l'économie de subsistance :

« Les sociétés primitives sont bien, comme l'écrit J. Lizot à propos des Yanomami, des sociétés de refus du travail : "Le mépris des Yanomami pour le travail et leur désintérêt pour un progrès technologique autonome est certain." Premières sociétés du loisir, premières sociétés d'abondance, selon la juste et gaie expression de M. Sahlins. » (Clastres, 2011, p. 167)

De fait, les sociétés primitives sont des sociétés égalitaires où le chef ne dispose « d'aucune autorité, d'aucun pouvoir de coercition, d'aucuns moyens de donner un ordre [...] car le chef est au service de la société, c'est la société en elle-même – lieu véritable du pouvoir – qui exerce comme telle son autorité sur le chef » (Clastres, 2011, p. 175-176).

« Archéologie de la violence » se situe dans la même ligne de pensée que *La Société contre l'État*. Après avoir dénoncé « dans le champ de recherche de l'ethnologie

⁷¹¹ « disloqua les composantes de cette société ».

⁷¹² La revue *L'Anti-mythes* est créée à Caen par d'anciens étudiants de Claude Lefort (1924-2010). Celui-ci, philosophe, élève de Raymond Aron, directeur d'études à l'EHESS est co-fondateur du groupe *Socialisme ou Barbarie*, qui s'oppose au marxisme orthodoxe. Pierre Clastres et Claude Lefort sont membres du comité de rédaction de la revue *Libre* qui affirme en quatrième de couverture « La liberté, il s'agit ici de la retrouver contre la cécité de l'intelligentsia, contre le déni majeur que ses discours faussement subversifs engendrent et reproduisent » et dont la durée de publication se limite de 1977 à 1980.

contemporaine, la quasi-absence d'une réflexion générale sur la violence sous sa forme à la fois la plus brutale et la plus collective, la plus pure et la plus sociale : la guerre » (Clastres, 1977, p. 137), il analyse les thèses existantes pour les récuser une à une. Sa première particularité est qu'en tant qu'ethnologue, il inclut dans son champ d'étude la préhistoire. Il le fait par le mot « archéologie » du titre et par sa première critique qui vise « Le discours naturaliste » de Leroi-Gourhan dans *Le Geste et la Parole*. Ce dernier voit « l'agression comme un comportement », la violence comme un « fait d'espèce irréductible », et un « moyen de subsistance » (Clastres, 1977, p. 142-143), ce qui réduit l'économie primitive à une économie de la prédation. La critique de Clastres repose sur ce qui distingue fondamentalement la guerre de la chasse, l'agressivité : « Même chez les tribus cannibales, le but de la guerre n'est jamais de tuer les ennemis pour les manger » (Clastres, 1977, p. 144).

Clastres critique ensuite « Le discours économiste » (il en donne pour exemple celui de Maurice Davie⁷¹³) qui apparaît dès le XIX^e siècle. L'économie primitive est une économie de subsistance, une économie de la survie et de la misère « Cette lutte pour la vie aboutit au *conflit armé* : il n'y en a pas assez pour tout le monde » (Clastres, 1977, p. 145). Ce discours a été repris, selon Clastres, par l'anthropologie marxiste pour qui l'économie primitive est le point zéro du développement des forces productives (Clastres, 1977, p. 147). Or, cette vision est fautive comme le montrent Sahlins et Lizot qui y voient des « sociétés de loisirs » (Clastres, 1977, p. 148).

Enfin, il présente « Le discours échangiste » de Lévi-Strauss. Il qualifie de banalité ethnologique l'idée d'une conjonction entre guerre et commerce⁷¹⁴. Il souligne et légitime le fait que Lévi-Strauss prend soin d'éliminer dans *Les Structures élémentaires* l'idée de commerce qui était dans son texte de 1943 pour revenir à celle d'échange en 1947 : « Il y a continuité, entre la guerre (“issue de transactions malheureuses”) et l'échange (“guerres pacifiquement résolues”) » (Clastres, 1977, p. 152). Sa critique met en évidence la conséquence de cette articulation entre l'échange et la guerre : « La guerre, dépourvue de positivité par la priorité attribuée à l'échange, y *perd toute dimension institutionnelle* » (Clastres, 1977, p. 152).

Clastres oppose à ces trois discours, et notamment à celui de Lévi-Strauss, le discours de la vraie société primitive qui voit dans la guerre un moyen de préserver son identité. Car « la

⁷¹³ Voir [2^e partie, chap. 1, § 1.3.2.](#)

⁷¹⁴ « Ajoutons enfin que loin d'être nouvelle, l'idée d'une conjonction entre guerre et commerce est en fait une banalité ethnologique, au même titre que la conviction de la rareté comme horizon de l'économie primitive. » (Clastres, 1977, p. 150)

logique de la société primitive est une logique de la différence » (Clastres, 1977, p. 159). Il s'oppose frontalement à la théorie échangiste car selon lui la société primitive cherche à réduire le champ de l'échange. Il retourne la phrase de Lévi-Strauss et affirme :

« Ce n'est pas l'échange qui est premier, c'est la guerre [...] La guerre n'est pas un raté accidentel de l'échange, c'est l'échange qui est un effet tactique de la guerre. » (Clastres, 1977, p. 165)

La guerre est ainsi le moyen de maintenir l'unité de la société primitive. Celle-ci ne peut se penser comme une totalité qu'en excluant l'Autre (de la dimension territoriale, économique, politique) et ne peut lutter contre ses propres tendances à la division qu'en se ressoudant dans le conflit armé. Il rejoint son entretien avec *L'Anti-mythes*⁷¹⁵ :

« Tant que les communautés seront, par le moyen de la guerre, dans un état de séparation, de froideur ou d'hostilité entre elles, tant que chaque communauté est et reste par ce moyen-là dans l'autosuffisance, on pourrait dire dans l'autogestion pratiquement, il ne peut y avoir d'État. La guerre dans les sociétés primitives, c'est d'abord empêcher l'Un ; l'Un c'est d'abord l'unification, c'est-à-dire l'État. » (Clastres, 2012, p. 34)

Le discours de Clastres apparaît original tant par le ton que par la thèse. Le ton est radical et va au-delà du discours ethnologique sur la guerre en proclamant : « La société primitive est *société pour la guerre*, elle est par essence guerrière... » (Clastres, 1977, p. 169). Le prolongement préhistorique est également en rupture en niant la spécificité de la révolution néolithique :

« C'est donc bien la coupure politique qui est décisive, et non le changement économique. La véritable révolution, dans la protohistoire de l'humanité, ce n'est pas celle du néolithique, puisqu'elle peut très bien laisser intacte l'ancienne organisation sociale, c'est la révolution politique, c'est cette apparition mystérieuse, irréversible, mortelle pour les sociétés primitives, ce que nous connaissons sous le nom d'État. » (Clastres, 2011, p. 172)

Clastres voit la société primitive non pas comme une société qui ne serait pas encore arrivée à former un État en son sein, comme le pensait Hobbes, mais une société qui aurait fait un choix politique autre. La guerre est alors un moyen de refuser de grandir et de rejeter l'apparition de l'État lié à l'unification. « L'histoire des peuples sans histoire, c'est, [...] l'histoire de leur lutte contre l'État » (Clastres, 2011, p. 186).

Sa thèse elle-même apparaît inclassable. Elle repose sur une rhétorique efficace mais n'apporte pas d'éléments de preuves. Elle est déconnectée des nombreuses travaux sur l'émergence de l'État (néo-évolutionnisme ; la guerre et l'État ; thèse de la circonscription de Carneiro ; etc.). Elle laisse de nombreuses interrogations en suspens : comment des

⁷¹⁵ Cet entretien avec *L'Anti-mythes* a lieu le 14 décembre 1974 et paraît dans le n° 9. Pour plus de clarté dans la référence, nous utilisons le texte publié par Miguel Abensour (1939-2017), philosophe libertaire, en 2012.

sociétés agiraient-elles pour éviter l'apparition de quelque chose qu'elles ne connaissent pas ? Enfin, l'existence de sociétés primitives pacifiques semble contredire le postulat de l'essence guerrière. Clastres fournit un regard décalé sur les sociétés primitives et leur lien à la guerre et propose une critique efficace des thèses existantes sur la guerre primitive. Elle bénéficie d'une forte notoriété dans le monde anthropologique français : « Archéologie de la guerre » apparaît en référence chez presque tous les auteurs français préhistoriens ou ethnologues (sauf Lemonnier). En revanche, il est absent des bibliographies anglo-saxonnes. Seul le recueil de Ferguson et Farragher, *The Anthropology of War, A Bibliography* (1988), mentionne Clastres pour une version anglaise de *La Société contre l'État* (*Society against the State*), mais « L'archéologie de la violence » n'y est pas référencé. En conclusion, la thèse elle-même reste sans descendance.

2.3. Analyse critique de la démarche de l'anthropologie française

Nous avons jusqu'ici présenté et analysé deux démarches qui apparaissent comme séparées par leurs domaines respectifs, les sources utilisées et leurs résultats. Nous nous proposons dans cette partie de refaire une lecture plus globale du sujet de la guerre préhistorique dans l'anthropologie française. Dans un premier temps, nous complétons le paysage général en présentant deux démarches particulières, celles de Gaston Bouthoul et de René Girard, puis en examinant la réception des thèses darwiniennes en France et enfin en soulignant l'arrivée d'Alain Testart (1945-2013). Dans un deuxième temps, nous confrontons les deux approches principales, pour déterminer leurs compatibilités et incompatibilités. Dans un troisième temps, nous plaçons la science française face à la référence anglo-saxonne dominante pour faire ressortir ses spécificités.

2.3.1. Un paysage dispersé

Les deux voies principales que nous avons décrites ne recouvrent pas l'ensemble de la production de l'anthropologie française sur le sujet de la guerre préhistorique ou primitive. Deux discours à la forte notoriété se situent en marge des voies de la préhistoire ou de l'ethnologie et doivent être considérés eu égard à l'audience générale de leurs promoteurs.

2.3.1.1. Deux discours solitaires : Bouthoul et Girard

Gaston Bouthoul, docteur en droit et sciences économiques, sociologue, professeur à l'École des hautes études en sciences sociales, fonde avec Louise Weiss (1893-1983)⁷¹⁶ l'Institut français de polémologie (1945-1993). Ses travaux de sociologie sur la guerre lui valent le Prix international de la Paix en 1970. Pour cet homme contemporain des deux guerres mondiales et de la Guerre froide, le sujet « guerre » est, pendant trois décennies, le point central de ses travaux, lesquels restent sans descendance.

Son ouvrage central paraît au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. *Traité de Sociologie. Les guerres, éléments de polémologie* (1951) a l'ambition de fonder une discipline nouvelle, la polémologie, dont la raison d'être est l'étude scientifique de la guerre et des formes d'agressivité organisée dans les sociétés, afin de comprendre la place dans l'histoire humaine de ces phénomènes et d'en proposer des substituts. L'approche positive de la guerre doit constituer une alternative efficace au moralisme militant des mouvements pacifistes. Après avoir analysé toutes les formes, causes, variations des guerres, il désigne la source première des guerres qui est la démographie non régulée des populations humaines. Pour lui, le vrai désarmement passe par « le désarmement démographique ».

Dans cette œuvre générale sur la guerre, dont le cœur de sujet se focalise sur la guerre contemporaine et comment agir, quelle est la place de la guerre préhistorique ? Dans son ouvrage de 1951, sa réflexion se veut très englobante. Il propose ainsi un chapitre sur la guerre animale. Il part de la violence animale qui s'exprime dans la compétition entre espèces pour les mêmes ressources, ce qui l'amène à préciser que la guerre est « la lutte sanglante entre groupes formés d'individus *de la même espèce* » (Bouthoul, 1951, p. 112). Ses sources sont peu nombreuses (Darwin, Espinas). Puis il constate que ce sont chez les insectes sociaux que les phénomènes proches de la guerre humaine sont observés. Il détaille plus particulièrement les fourmis en détaillant plusieurs espèces belliqueuses (les fourmis sanguines, noir cendré ou amazones). Il passe alors des animaux à « La guerre chez les primitifs » (Bouthoul, 1951, p. 118-138). Dans un bref passage sur « les vestiges », il voit des traces de la nécessité de défense « aussi loin que remonte l'investigation préhistorique » (Bouthoul, 1951, p. 118), tout en rappelant que « les anthropologistes se sont crus autorisés à penser » que « l'homme à peine sorti de l'animalité comme pouvait l'être le pithécantrophe, ne pratiquait pas la guerre proprement dite » (Bouthoul, 1951, p. 119). Il ne

⁷¹⁶ Femme de lettres, journaliste, féministe, résistante et femme politique française, doyenne du premier Parlement européen.

précise pas ses sources sur ce point⁷¹⁷. Mais le cœur du chapitre est consacré aux « primitifs actuels ». Il rejette les deux thèses de la bête cruelle et du bon sauvage⁷¹⁸ pour avancer que « [les progrès de l'ethnographie] montrent au contraire que la condition originelle de l'humanité est plutôt la guerre » (Bouthoul, 1951, p. 134). Dans sa description, il insiste sur les motifs des guerres, le caractère sexuel et le rapt des femmes, le rôle des mâles, le goût des trophées, et souligne l'existence de la guerre divertissement. Ses sources sont plus nombreuses : des classiques comme Lubbock, Tylor ou Letourneau, des spencériens (Spencer, Davie, Sumner) et quelques ouvrages ethnographiques (Howitt).

Bouthoul propose une bellicosité forte supposée aux débuts de l'Humanité, une bellicosité démontrée au Néolithique, notamment par une préoccupation de sécurité des sites d'implantation détectable dans le choix du lieu (protection naturelle) ou par les traces de fortification (Bouthoul, 1951, p. 118). Il soutient que les sociétés primitives contemporaines sont intéressantes à étudier pour connaître le phénomène-guerre. En revanche, son hypothèse centrale de la cause démographique de la guerre ne se retrouve pas dans son approche de la guerre primitive. Le cœur de son livre est la guerre moderne et la question de comment l'éliminer. Ceci explique sans doute sa faible audience pour le sujet de la guerre préhistorique. De même, son livre est absent du recueil bibliographique de Ferguson.

René Girard constitue un cas atypique. Ce français, membre de l'Académie française (2005), a effectué toute sa carrière universitaire de professeur de littérature française aux États-Unis. Il est connu pour sa théorie du désir mimétique. La rivalité mimétique conduit à la crise mimétique dont le mécanisme victimaire (dont Jésus est l'archétype dans la religion chrétienne) permet de sortir par une violence qui se fond dans le sacré : « L'homme est issu du sacrifice, il est donc fils du religieux » (Girard, 2007, p. 9). Il se veut anthropologue dans son livre *La Violence et le Sacré*, paru en 1972, où il revient sur les mythes, Freud, *Totem et Tabou* ou les interdits de l'inceste et le structuralisme ethnologique de Lévi-Strauss. Ultérieurement *Achever Clausewitz* (2007), dont le titre est un rappel explicite au sujet de la guerre, envisagera « la fin du monde dans son ensemble », rejettera la lecture rationaliste aronienne du « texte de Clausewitz, qui dit tout autre chose que ce que Aron veut lui faire dire » (Girard, 2007, p. 27) et appellera à une interprétation religieuse de cette œuvre. Malgré l'ambition affichée d'expliquer le phénomène d'hominisation, le discours très brillant et

⁷¹⁷ S'appuie-t-il sur le débat que nous avons évoqué au [§ 2.1.3.1 de ce chapitre](#) ? Il s'est déroulé d'octobre 1950 à juillet 1951 alors que le livre de Bouthoul sort en 1951. C'est donc possible mais non certain.

⁷¹⁸ Il parle ici de la « théorie idyllique du bon sauvage qui fut tellement en faveur au dix-huitième siècle » (Bouthoul, 1951, p. 120).

souvent mystique, apparaît plus métaphysique que scientifique et anthropologique. *La Violence et le Sacré* est cependant référencé en France (Guilaine, 2001 ; Patou-Mathis, 2013 ; Lehoërff, 2018) et aux États-Unis (Ferguson, 1988).

2.3.1.2. Le rejet des approches darwiniennes

Le darwinisme et ses avatars nourrissent les thèses explicatives guerrières depuis un siècle. En France, ce fut le cas au XIX^e siècle avec des variantes du darwinisme social et la thèse du paradigme du conflit. Hors quelques exceptions liées à l'eugénisme, l'entre-deux-guerres a vu ces thèses violemment rejetées car associées à la pensée militaire allemande. Qu'en est-il sur la période 1950-1996 ? Nous passons en revue les thèses d'inspiration darwinienne que nous avons présentées précédemment pour voir leur influence dans la réflexion française.

2.3.1.2.1. Des thèses marginalisées

La thèse du singe tueur portée par Robert Ardrey ne semble pas avoir eu beaucoup d'écho scientifique en France. Quatre de ses livres sont publiés chez Stock, *Les Enfants de Caïn*, *Le Territoire*, *La Loi naturelle* et *La chasse créa l'homme*. Ces livres de vulgarisation pénètrent peu le monde scientifique. Nous n'avons trouvé qu'un compte rendu de lecture de Maurice Chabeuf⁷¹⁹ qui, dans *L'Anthropologie*⁷²⁰, qualifie laconiquement le premier de ces ouvrages « de livre vivant, *exciting*... la thèse générale demeure » (Chabeuf, 1963, p. 120).

Konrad Lorenz dispose d'une notoriété supérieure liée à sa réputation scientifique de fondateur de l'éthologie, son prix Nobel et son image d'ami des animaux. Un grand nombre de ses ouvrages sont traduits en français. *L'Agression, une histoire naturelle du mal* est publié en 1969 par Flammarion et réédité à plusieurs reprises. De plus, un ouvrage de son disciple Irenäus Eibl-Eibesfeldt est traduit sous le titre *Guerre ou Paix dans l'homme* chez Stock en 1976.

La violente polémique liée à la thèse de Lorenz⁷²¹ ne semble pas avoir donné lieu à débats en France. On en trouve une trace dans la revue *L'Homme* dans la fiche de lecture de l'ouvrage d'Ashley Montagu, *The Nature of Human Agression* : « Lorenz se retrouve

⁷¹⁹ Maurice Chabeuf (1910-2003), médecin militaire, chirurgien dans l'armée coloniale et la coopération outre-mer, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Dijon (1970-1981), docteur ès sciences de l'Université de Paris.

⁷²⁰ *L'Anthropologie*, 1963, t. 67, p. 119-120.

⁷²¹ Voir [1^{er} chapitre de cette partie, § 1.3.3.2.](#)

souvent au centre des remarques acides de l'auteur sur les saintes écritures de l'agression » (Guillaumin, 1977, p. 120).

Alors que ce livre est devenu une référence quasi obligée de toute publication anthropologique sur le sujet « guerre » dans le monde anglo-saxon, voire une référence systématique pour toute thèse d'inspiration darwinienne, ce n'est pas le cas en France. Sur la période 1950-1996, nous ne trouvons pas cette référence dans les textes que nous avons cités⁷²². Seule exception : *La Violence et le Sacré* de Girard, auteur à la forte culture anglo-saxonne. Si on prolonge la recherche au XXI^e siècle, Lorenz apparaît en orientation bibliographique dans les ouvrages de Jean Guilaine et Marylène Patou-Mathis mais est absent de ceux de Jean-Paul Demoule et Anne Lehoërff.

L'ouvrage de Lorenz, malgré la notoriété scientifique de l'auteur et la place qu'il occupe dans le débat international sur la guerre, n'influence guère la réflexion de l'anthropologie française sur ce sujet.

2.3.1.2.2. Diabolisation de la sociobiologie

La sociobiologie de Wilson, au contraire, ne passe pas inaperçue. La sortie de *Sociobiology, the New Synthesis* en 1975 est saluée par *L'Anthropologie* comme un « indispensable à ceux qui cherchent à comprendre la place de l'homme à la lumière des sciences modernes » (Saban, 1976, p. 541). De même Albert Ducros⁷²³ (1921-2001) soulignait dans *L'Anthropologie* en 1981 :

« Cet ouvrage déclenchait dans les universités, les revues scientifiques, la grande presse [...] une polémique passionnée, aux épisodes parfois mouvementées, entre tenants, critiques et contempteurs des idées rassemblées par Wilson [...] En France, la discussion n'a guère eu d'ampleur malgré les réels problèmes scientifiques posés et les implications idéologiques (dénoncées par les "radical scientists" américains) et leurs attraits sur certaine école de pensée. » (Ducros, 1981, p. 307)

Pourtant les attaques sont virulentes. La voix principale qui se fait entendre est celle de Patrick Tort, philosophe, épistémologue, exégète de la pensée de Darwin, directeur du *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (1996), créateur de l'institut Charles Darwin

⁷²² Nous avons vérifié les ouvrages suivants : *Guerre de lignages et Guerres d'États en Afrique* de J. Bazin et E. Terray, « Archéologie de la violence » et « Ethnographie des Indiens Guayaki de Clastres », *Les Lances du crépuscule*, « Les affinités sélectives » et la rubrique « Guerre » du *Dictionnaire de l'ethnologie*, pour Descola ; *La Production des Grands Hommes* de Godelier, *Guerres et Festins* de Lemonnier, « Flèches de chasse, flèches de guerre » des Pètequin, pour la partie ethnologie ; *L'Âge d'or de l'humanité* de Chavaillon, *La Préhistoire de Camps*, les articles d'Escalon de Fonton et de Courtin.

⁷²³ Directeur de recherche au CNRS, co-responsable du groupement de recherche « Anthropologie, société et culture », directeur de l'équipe de recherche « Anthropologie biologique et évolution », université de Paris-7 (en 1990).

International. Il y consacre deux ouvrages, dont notamment *Misère de la sociobiologie* (1985), ouvrage collectif qui rassemble sept signatures⁷²⁴ dans le combat contre cette théorie.

Le ton est celui du réquisitoire au plan scientifique :

« [...] l'idée centrale de l'actuelle sociobiologie – ainsi nommée depuis une dizaine d'années à la suite des travaux de Wilson aux États-Unis – n'est argumentable sur aucun des terrains scientifiques sur lesquels elle prétend s'appuyer. » (Tort, 1985, p. 7-8)

Mais la critique se situe surtout sur le terrain du clivage politique :

« Tout cela, bien sûr, n'est pas neuf, et il n'y a guère aujourd'hui, dans l'univers des modes intellectuelles, que la "nouvelle droite", fille attardée de Gobineau et de Spencer – et fille ingrate, car inapte par nécessaire cécité historique à se reconnaître de tels ascendants – qui puissent encore prétendre avec un semblant de sérieux à une telle "nouveauité". » (Tort, 1985, p. 7)

Descola présente dans *L'Homme* l'ouvrage de Sahlin *Critique de la sociobiologie* (1980) et ajoute son propre réquisitoire. Il conteste la théorie de la sélection de la parenté (Descola, 1981, p. 114) au cœur de la sociobiologie et prononce une condamnation sans appel :

« La sociobiologie "scientifique" se révèle ainsi pour ce qu'elle est réellement : non pas une discipline "rectrice" pour les sciences humaines mais, bien au contraire, un avatar biologisant de la théorie économique marginaliste. » (Descola, 1981, p. 115)

Lévi Strauss prononce, dans *Le Regard éloigné*, un jugement nuancé sur le fond mais qui vaut sentence :

« C'est surtout cette pensée relâchée qui inquiète de la part des sociobiologistes ; car si leurs réflexions naïves et simplistes ne les entraînaient pas toujours trop loin sur leur lancée : de la considération du langage en général, ou de l'aptitude générale à la culture, à la prétention exorbitante d'expliquer par la génétique les caractères particuliers de telle ou telle culture, on conviendrait aisément avec eux que la recherche des rôles respectifs de l'inné et de l'acquis dans la condition humaine constitue un problème de première importance, et qu'il est possible de l'aborder avec sérieux depuis que l'ancienne anthropologie physique et ses hypothèses raciales ont fait place à la génétique des populations. » (Lévi-Strauss, 1983, p. 57)

Il regrette pourtant une « tournure passionnelle » au « caractère largement factice » du débat en France. À rebours de l'opinion générale, il en attribue la faute au fait :

« [...] qu'en France, ce sont des auteurs à sympathie gauchistes qui, les premiers, se sont laissés séduire par la sociobiologie où ils voyaient un moyen, d'inspiration néo-rousseauiste pour intégrer l'homme dans la nature ; cela au moment où les milieux libéraux des États-Unis dénonçaient la sociobiologie comme une doctrine néo-fasciste et lançaient un véritable interdit sur toute recherche visant à déceler

⁷²⁴ Les sept auteurs sont : Patrick Tort, Pascal Acot (histoire des sciences), Jean-Pierre Gasc (zoologie), Jacques Gervet (éthologie), Jean-Michel Goux (génétique des populations), Georges Guille-Escuret (sociologie) et André Langaney (génétique des populations).

chez l'homme des particularités héréditaires et distinctives. » (Lévi-Strauss, 1983, p. 57)⁷²⁵

Pierre Jaisson, professeur d'éthologie à l'université de Villetaneuse, auteur de *La Fourmi et le Sociobiologiste* (1993), essaie de se faire l'avocat de cette cause perdue. Il fait l'« autopsie d'une polémique », parle de méthodes dignes de l'inquisition pour obtenir « la condamnation d'une science sans avoir besoin d'en instruire le procès. La sociobiologie a, de fait, été interdite » (Jaisson, 1993, p. 267).

Bernard Brun offre un regard rétrospectif quelques années plus tard. Dans sa contribution « La sociobiologie et la question de la culture : entre démarches scientifiques et fantasmes » pour le livre dirigé par Albert Ducros *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture* (1998), il analyse le débat sur le point central de la culture humaine et récuse la métaphore de Wilson d'une culture tenue en laisse. Mais il souligne que la sociobiologie a « fortement évolué depuis l'ouvrage de Wilson » et soutient « qu'on se méprend gravement si on réduit la sociobiologie à un simple avatar du darwinisme social » (Brun, 1998, p. 180). Il y voit au contraire une « invitation à s'interroger sur les conséquences démographiques et génétiques des changements culturels, autant qu'à s'interroger sur les changements génétiques qui ont pu faciliter le développement de certaines formes d'organisation des comportements individuels autant que collectifs » (Brun, 1998, p. 186).

De cette diabolisation et de cette assimilation sociobiologie-darwinisme social, il résulte que les thèses explicatives de la guerre fondées sur la sociobiologie, nombreuses dans le monde anglo-saxon, n'ont pas droit de cité en France. Cela se situe dans la continuité du bannissement qui a été prononcé en France à l'issue de la Première Guerre mondiale, comme nous l'avons montré en deuxième partie.

2.3.1.3. Alain Testart ou l'émergence d'un nouvel évolutionnisme français ?

L'évolutionnisme a toujours tenu une place importante dans les théories sur l'émergence du phénomène guerre. Nous avons vu en première partie que cette approche fut dominante en France à la fin du XIX^e siècle. Après l'effacement de cet évolutionnisme, le néo-évolutionnisme anglo-saxon trouve peu d'échos dans notre pays. Sans doute le structuralisme lui laisse-t-il peu de place. Lévi-Strauss a condamné le « faux

⁷²⁵ Voir également l'analyse de ce débat que fait Pierre-André Taguieff (Taguieff, 1987, p. 68-69).

évolutionnisme » comme une « tentative pour supprimer la diversité des cultures » (Lévi-Strauss, 1987, p. 23⁷²⁶). Alain Testart y voit une condamnation « sans appel » :

« Contre l'évolutionnisme on a beaucoup dit. Mais avec quels arguments ? On cite souvent en France un texte déjà ancien de Lévi-Strauss (1952, p. 14), qui oppose la notion d'évolution biologique à celle d'évolution sociale. À la première est reconnue une valeur scientifique "tandis que la notion d'évolution sociale ou culturelle n'apporte, tout au plus, qu'un procédé séduisant, mais dangereusement commode, de présentation de faits". L'évolutionnisme sociologique est qualifié de "faux évolutionnisme" ; la condamnation est sans appel. » (Testart, 1992, p. 156)

Cet ingénieur des Mines, qui s'ennuie dans l'entreprise, entame rapidement sa reconversion vers les sciences humaines. Ses premiers travaux portent sur l'organisation sociale des Aborigènes australiens et sur les chasseurs-cueilleurs, peuples qui ne pratiquent au moment de la colonisation aucune forme d'agriculture ni d'élevage (Aborigènes australiens, San, Amérindiens de l'arctique et du subarctique, Pygmées, etc.). Son premier livre, *Les Chasseurs-Cueilleurs ou l'Origine des inégalités* (1982), remet en question l'opposition traditionnelle entre les sociétés de chasseurs-cueilleurs et les sociétés agricoles, l'inégalité étant supposée apparaître dans ces dernières avec les richesses.

Testart revendique ainsi l'évolutionnisme dans « La question de l'évolutionnisme dans l'anthropologie sociale » paru dans la *Revue française de sociologie* en 1992. Il assume donc le lien entre ethnologie et préhistoire. Mais ses travaux sur la guerre sont inexistant sur la période 1950-1996 et resteront marginaux dans son œuvre⁷²⁷.

Testart apparaît donc complètement novateur dans le paysage français. Mais il intervient en fin de cette période alors que l'évolutionnisme est absent des thèses explicatives de la guerre en France. Son apport personnel sur le sujet de la guerre restera modeste.

2.3.2. Une société française peu réceptive ?

À ce stade, nous avons un paysage global qui montre un faible intérêt scientifique pour les sujets « guerre » en France. La seule exception est celui de la guerre primitive chez les ethnologues. Pourquoi cette situation ?

⁷²⁶ Texte publié initialement par l'Unesco en 1952.

⁷²⁷ Dans ses travaux, nous n'avons relevé que deux contributions au sujet de la guerre. Dans *L'Origine de l'État. La servitude volontaire II* (2004), il passera toutes les thèses en revue pour les récuser et proposer que le pouvoir étatique repose sur les fidélités personnelles à l'égard du Prince, déjà présentes dans les sociétés non étatiques. Il exclura explicitement la guerre qui « loin d'expliquer la société, c'est plutôt la société qui explique la guerre » (Testart, 2004, p. 14). De même, il mènera avec Valérie Lécrivain une étude menée dans le cadre du projet de recherche ANR Guerpe : « Guerre et violence dans les premières sociétés d'Europe », et qui donnera lieu à un rapport non publié et détenu par la bibliothèque de l'ENS, « Guerre et violence : approche anthropologique » (Testart et Lécrivain, 2009).

Aurore Levasseur, officier supérieur de l'Armée de Terre française, élève de l'École de guerre, soutient dans un mémoire de master (Levasseur, 2016) à l'École pratique des hautes études le constat d'un tabou universitaire qui frappe la violence guerrière préhistorique depuis un demi-siècle. Son mémoire propose une analyse mondialisée. Elle avance notamment comme explication un ensemble contextuel, l'histoire guerrière du XX^e siècle et le pacifisme qui en a résulté sur cette période.

Cette thèse tient-elle pour la France ? Si le lien causal est impossible à établir, certains rapprochements s'imposent. Le rejet des discours darwiniens en France ne peut pas ne pas avoir été influencé par les deux guerres mondiales et la place du darwinisme social dans la pensée allemande. Par ailleurs, la lassitude face à la guerre est évidente. Après le second conflit mondial, le pays connaît quinze années de guerres de décolonisation avec une guerre d'Indochine oubliée par les Français et une guerre d'Algérie qui mène la nation au bord de la guerre civile. En complément, la guerre du Vietnam déclenche un mouvement pacifiste aux États-Unis, qui s'étend à l'ensemble du monde occidental, déjà traumatisé par la Guerre froide et la menace nucléaire. Tout cela constitue un contexte historique et social qui tend à favoriser l'attitude de l'oubli, sinon du déni du sujet.

Le rôle de relais d'influence que jouent les intellectuels est toutefois plus complexe que souvent présenté. Nous nous référons ici à la rubrique « Intellectuels (et la guerre) » de François Chaubet, professeur d'histoire contemporaine à Paris-Nanterre, dans le *Dictionnaire de la guerre et de la paix*. Il rappelle la difficulté générale des intellectuels à penser la guerre et une double particularité française, où l'intellectuel est « un engagé dreyfusard, homme des causes universelles plutôt que des combats particuliers, individu de cabinet plutôt qu'acteur de terrain et de ses rugosités » (Chaubet, 2017, p. 677) et où la discipline des relations internationales souffre d'une « faible institutionnalisation universitaire » et de son « identification durable à une science américaine » (Chaubet, 2017, p. 676).

Chaubet aborde la question du pacifisme dans la France du XX^e siècle. Ce courant connaît une forte poussée entre les deux guerres. Mais ce pacifisme des années 1930 perd ses illusions avec la Seconde Guerre mondiale et laisse place à un « courant dit “neutraliste” (*Esprit*, *L'Observateur*, une partie du journal *Le Monde*) [qui] chercha malgré tout à se démarquer du mot pacifisme d'avant-guerre en affirmant que, parfois, la violence pouvait être utile » (Chaubet, 2017, p. 679). Si la guerre d'Algérie fait apparaître une montée de réactions pacifiques, les intellectuels se divisent sur le fond, parfois à contre-front (Aron à droite pour l'indépendance, Rivet à gauche pour l'Algérie française) et sur la forme avec

Lévi-Strauss qui signe un appel pour la paix en 1955 mais qui refuse de signer le « manifeste des 121 » (septembre 1960), appelant à la désertion (Dosse, 2018, p. 348)⁷²⁸.

Chaubet voit ensuite une phase d'intellectuels révolutionnaires coïncidant avec les guerres de libération ou le maoïsme, illustrée par les cas individuels de Régis Debray et Gérard Chaliand⁷²⁹. Dans le dernier quart de siècle, deux mouvements contraires se produisent. Dans les années 1980, la crise des euromissiles marque un recul du pacifisme qui est considéré comme manipulé par l'URSS. Enfin, l'intervention de l'OTAN en Yougoslavie provoque la dénonciation « d'un alignement de la France sur les États-Unis » (Chaubet, 2017, p. 679) mais sans que cela constitue un engagement majoritaire des intellectuels.

La place des idées pacifistes chez les intellectuels français a donc beaucoup varié. La situation de guerre provoque généralement une poussée du pacifisme mais les menaces internationales entraînent de même une réaction des « neutralistes » ou des partisans de la « guerre parfois utile ». Le parcours d'Aron qui fut pacifiste dans les années 1930, puis engagé à Londres, puis partisan de l'indépendance de l'Algérie pour finalement être le maître penseur d'une France puissance militaire nucléaire, donne une illustration des positionnements, naturellement non réductibles à un choix binaire, des intellectuels face à cette terrible question de la guerre.

Nous avons vu en partie méthodologique la problématique de la corrélation entre conflit, pacifisme et discours scientifique sur la guerre. Il semble encore plus difficile d'établir, celle entre conflit, pacifisme et discours sur la guerre préhistorique ou primitive. Nous avons certes pu montrer l'intérêt de l'anthropologie américaine lors de la Seconde Guerre mondiale et son influence sur l'approche de la guerre primitive. Mais face à la thèse dominante du bon sauvage, les thèses belliqueuses, notamment les thèses darwiniennes, n'ont pas disparu pour autant. La situation française est particulièrement paradoxale avec une ethnologie qui décrit et interprète abondamment la guerre primitive et une préhistoire qui semble fuir le sujet. Il faudrait pouvoir expliquer pourquoi le pacifisme aurait influencé les préhistoriens et pas les ethnologues. Nous n'avons pas trouvé de traces de cela.

⁷²⁸ Voir aussi sur cette question des intellectuels et de la guerre d'Algérie, le chapitre 11, « D'une guerre qui ne dit pas son nom » (p. 328-372), de *La Saga des intellectuels français 1944-1989. 1. À l'épreuve de l'histoire 1944-1968* de François Dosse, Gallimard, 2018.

⁷²⁹ Régis Debray, normalien, écrivain, s'engage dans la rébellion bolivienne. En 1967, il est condamné à trente ans de prison. Gérard Chaliand s'est engagé auprès du FLN en Algérie puis dans un maquis en Guinée. Il est l'auteur d'une *Anthologie mondiale de la stratégie des origines au nucléaire* (1990).

En revanche, il apparaît que l'anthropologie française semble mal à l'aise face à la question de la guerre préhistorique. Elle est en porte-à-faux entre un discours préhistorique squelettique et une ethnographie abondante mais qui ne sort pas du champ ethnographique. Elle ne couvre pas l'ensemble du domaine en s'excluant de champs de recherche, sociobiologie, évolutionnisme ou primatologie. Elle manque d'unité et de cohérence. Il est nécessaire d'approfondir ces difficultés qui semblent propres à la France.

2.3.3. Préhistoire et ethnologie : deux sphères séparées, deux approches incompatibles sur la guerre

Dans cette partie, nous revenons sur le débat entre préhistoire et ethnologie à propos du sujet de la guerre. Si les deux disciplines se distinguent naturellement par leur champ de recherche et leurs pratiques, elles apparaissent en France comme des disciplines disjointes.

2.3.3.1. Deux sphères séparées

L'ethnologie ne parle pas de préhistoire. Dans aucun des ouvrages que nous avons regardés dans ce travail, nous ne trouvons de référence à ce moment de l'humanité. Seul Clastres fait exception dans son article « Archéologie de la violence ». Mais son incursion se limite à la critique de Leroi-Gourhan. Sa thèse n'aborde pas cet aspect. L'absence d'approche évolutionniste, dont nous avons expliqué précédemment l'origine, est une cause du manque de continuité entre anthropologie sociale et préhistoire.

Par ailleurs, le recours au comparatisme est un vieux débat, jamais réglé, pour la discipline préhistorique. Le comparatisme dans son principe même fait l'objet de plaidoiries de la part des présidents de la SPF. En 1947, le discours du président entrant réaffirmait le principe et la légitimité du comparatisme :

« Et comme la foule aime les reconstitutions, efforçons-nous de faire revivre nos civilisations préhistoriques, en empruntant aux sauvages actuels ce que les fouilles ne peuvent nous donner. C'est-à-dire les éléments immatériels tels que les croyances, les mœurs et les coutumes.

Nous retrouvons, en effet, chez les Primitifs, des milieux culturels rappelant par leurs éléments matériels ceux de la Préhistoire.

Or, à niveau matériel semblable, correspondent croyances, mœurs et coutumes identiques. » (Exsteens, 1947, p. 10)

En 1951, le président entrant Guy Gaudron (1891-1965) fait de même dans son discours du 21 janvier 1951 :

« [...] je ne vois que rarement des allusions à tout ce que doit nous apporter l'ethnographie. Ne serait-il pas utile d'avoir plus de contacts avec cette science de l'homme, si précieuse pour nous en raison des arguments qu'elle peut nous

fournir et des témoignages que, seule, elle peut nous apporter ? » (Gaudron, 1951, p. 6)

Mais, concrètement, le champ d'application ne dépasse pas le sujet des armes où les éléments de la comparaison sont matériellement objectivables. Nous avons vu que la démarche se renforce en fin de période en s'appuyant sur l'archéologie expérimentale où les chercheurs français produisent de nombreux travaux de qualité, notamment sur les armes à projectile.

Mais le mot garde mauvaise presse comme le rappellera Testart dans « Comment concevoir une collaboration entre anthropologie sociale et archéologie ? À quel prix ? Et pourquoi ? » (2006). Il met en accusation moins Leroi-Gourhan qu'une lecture incorrecte de ses écrits. Celui-ci fait dans *Les Religions de la Préhistoire* (1964) une critique sévère du comparatisme ethnographique qui consisterait en de « pleines pages d'actuel pour colorer le passé » (Leroi-Gourhan, 2008, p. 65) ou « pour boucher les vides » (Leroi-Gourhan, 2008, p. 77) et le renvoie à un usage scientifique acceptable au XIX^e siècle mais dépassé. Il revendique pourtant sa double vocation de préhistorien et d'ethnologue dans ses entretiens avec Claude-Henri Rocquet⁷³⁰ (Leroi-Gourhan, 1982, p. 116). Il revient sur ce qu'est pour lui « l'ethnologie préhistorique » :

« J'ai essayé de faire une "ethnologie préhistorique" en me fondant sur ce qui avait pu subsister de l'homme dans ses actes matériels et de ce que l'on pouvait aussi ranger dans le domaine de la pensée. » (Leroi-Gourhan, 1982, p. 179)

Mais en même temps il met en garde contre un comparatisme ethnologique qui certes est inévitable mais comporte le risque de « fabriquer un "homme archaïque" à l'aide de morceaux d'Eskimos ou de Cafres » et insiste sur la nécessité de ne pas tomber dans le manteau d'arlequin » (Leroi-Gourhan, 1982, p. 179). On peut penser que la prise de position du chef de file de la discipline, lui-même ethnologue de formation, a pu paralyser la profession sur cette question par une certaine ambivalence. Catherine Perlès⁷³¹ en porte témoignage :

« Restait néanmoins le problème du statut du comparatisme. Là, la réaction de Leroi-Gourhan fut aussi violente que les abus qu'il dénonçait : à partir de la fin des années soixante, il rejette purement et simplement tout appel au comparatisme ethnographique. Loin de résoudre le problème, il le rejette et le nie implicitement. Et se retrouve alors dans une situation paradoxale et bloquée. » (Perlès, 1992, p. 47)

Testart soutient que Leroi-Gourhan a été mal compris et il donne la méthode à suivre :

⁷³⁰ Enseignant, écrivain et journaliste français (1933-2016).

⁷³¹ Préhistorienne, professeure émérite de l'université Paris-Nanterre.

« Mais on en tire à tort, je crois, la conclusion que l'ethnologie serait inutile en archéologie et tout comparatisme mauvais. Il faut étudier le document archéologique. Oui. Et, pour tenter de valider l'hypothèse interprétative que l'on fait à son propos, il convient de ne tenir compte que des particularités de ce document. Oui. Dans son étude des documents, l'archéologie doit oublier l'ethnologie ; elle a ses méthodes propres. Dans la validation de ses hypothèses, elle doit recourir à ses propres critères de validation. Encore oui. Mais pour former des hypothèses, pour avoir cette intuition qui conduit à la formation d'hypothèses, pourquoi se priver du savoir anthropologique ? » (Testart, 2006, p. 386).

Ce plaidoyer pour le recours à l'ethnologie dans le cadre d'une méthode rigoureuse ressemble beaucoup à ce qu'avancait Binford au début des années soixante avec l'émergence de la *New Archaeology* : « Binford argued that in order to establish such correlations [between social behavior or beliefs and material culture] archaeologists must be trained as ethnologists⁷³². » (Trigger, 2006, p. 399). Mais cette réticence de la préhistoire française qui admet le principe mais multiplie les mises en garde sans établir les méthodes de bonnes pratiques du recours à la source ethnographique constitue un frein aux échanges entre les deux disciplines. Pour le sujet guerre, où cette source est abondante et indispensable, c'est un obstacle majeur.

2.3.3.2. Des hommes dans leurs disciplines respectives

Préhistoire et ethnologie se reconnaissent deux chefs de file dans les personnes de Leroi-Gourhan et Lévi-Strauss qui portent « les deux grands projets de l'anthropologie française de la seconde moitié du XX^e siècle » (Joulian, 2015, p. 86). Quel rôle jouent-ils dans cette image de deux disciplines disjointes ?

Leurs carrières respectives les font se côtoyer ou travailler ensemble au comité directeur de l'Institut d'ethnologie ou au Collège de France. L'approche de la peinture pariétale de Leroi-Gourhan a été qualifiée de structuraliste (Trigger, 2018, p. 463). Mais la réalité semble qu'ils sont restés volontairement à distance l'un de l'autre. Tous deux confessent à demi-mots au minimum un manque de proximité. Leroi-Gourhan déclare :

« [...] Nous sommes un peu des antipodes, Lévi-Strauss et moi, mais des antipodes qui ont fini par se rejoindre. Il y a vingt ans encore, nous avions le sentiment d'être différents l'un de l'autre et d'appartenir à deux mondes incompatibles ; cela a duré pendant des années. Peu à peu, j'ai mieux compris ce qu'il voulait, et lui, de son côté, aussi. Et nous nous supportons avec amitié après nous être endurés avec suspicion. » (Leroi-Gourhan, 1982, p. 109)

⁷³² « Binford arguait qu'afin d'établir de telles corrélations les archéologues devaient être formés à l'ethnologie. »

Quant à Lévi-Strauss, il analyse en 1987, après la mort de Leroi-Gourhan, « leurs différentes façons de faire » :

« [...] il y avait probablement entre nous des différences de tempérament qui nous rendaient le contact difficile. Tout au long de ma carrière, j'ai su que j'étais fait pour travailler en solitaire. Lui-même, au contraire, a souvent insisté sur la nécessité, fût-ce pour procéder au décapage d'une couche préhistorique, d'être assisté par une équipe de gens bien préparés et éminemment qualifiés. Et, par mon goût pour l'isolement d'un côté, de l'autre par le fait qu'autour de lui s'étaient constituée une seconde famille, intellectuelle et scientifique, en dehors de laquelle il se sentait probablement mal à l'aise, les rapports entre nous n'ont pas été aussi étroits qu'ils auraient dû l'être, au point qu'on en est venu de temps à autre à nous opposer. » (Lévi-Strauss cité par Jouliau, 2015, p. 87)

On peut sans doute résumer en disant qu'ils se tenaient en respect à distance et cette attitude reflète ou rejaillit sur les relations entre leurs disciplines. Quant au sujet « guerre » sur lesquels ils se sont tous les deux exprimés, aucun dialogue ou débat ne semble avoir laissé de traces.

2.3.3.3. Deux approches incompatibles

Sur le fond, les thèses principales proposées, à savoir celle du Néolithique et la thèse échangiste, diffèrent par les sources et l'argumentation. Cela ne les rend pas automatiquement incompatibles. La plupart des populations dont l'ethnographie française nous apporte le témoignage de bellicosité, géographiquement situées en Amérique du Sud, en Océanie ou en Afrique, sont néolithisées ou en cours de néolithisation avec un mode de vie sédentaire et une subsistance associant chasse, horticulture et petit élevage. Ce statut est compatible avec une invention de la guerre au Néolithique. S'il ne l'est pas avec l'hypothèse d'une invention à la fin du Néolithique, il reste sans aucun doute compatible avec cette invention se produisant au début du Néolithique et du processus d'appropriation de la terre, générateur du conflit avec les voisins qui convoitent la même parcelle. Toutefois, il y a deux divergences de fond entre ces deux thèses.

La première porte sur les motifs de guerre. Pour la thèse préhistorique, c'est l'agriculture qui fait de la lutte pour la terre un motif de guerre. Or, l'ethnographie montre que les motifs de guerre des populations primitives sont rarement l'appropriation des terres. Ceux les plus communément observés sont les femmes et la vengeance, ou certains autres plus culturels comme la chasse aux têtes. La terre vient bien après cette liste prioritaire. Dans certains cas, la conquête est clairement rejetée par la crainte d'un territoire qui appartient autant aux vivants qu'aux morts et aux esprits. Même si la cause origine de la guerre ne doit pas être confondue avec les motifs particuliers d'un conflit, le fait que ce motif de la terre vienne loin

derrière les autres rend peu plausible qu'il coïncide avec la cause origine de l'invention. Cet argument réfute la thèse du Néolithique au sens poppérien de la réfutation : l'ethnographie montre que la cause de cette invention n'est pas la lutte pour la terre, même si elle ne montre pas que la guerre n'a pas été inventée au Néolithique.

L'autre volet de l'argumentation repose sur la différence fondamentale des causes origines et de la temporalité qui en résulte. La cause origine de la guerre est l'agriculture donc la terre pour la première thèse, l'exogamie donc les femmes pour la seconde. La cause territoriale est liée au Néolithique car c'est à ce moment que le besoin de l'agriculture s'exprime et que la rivalité s'installe soit entre paysans et chasseurs-cueilleurs sur le mode d'utilisation de la ressource soit entre paysans entre eux sur la disponibilité de cette ressource. En revanche, dans la thèse échangiste, la cause femme n'est pas reliée au Néolithique puisque le besoin d'échanges s'exprime chez tous les groupes, que leurs modes de vie relèvent de la collecte ou de la production. La thèse échangiste n'est pas positionnée dans le temps de l'histoire de l'homme par Lévi-Strauss. La seule indication qu'il donne sur ce point est de parler « d'une époque ancienne » (Lévi-Strauss, 1943, p. 123). Toutefois, Lévi-Strauss établit que cette règle de l'exogamie est à l'émergence de la culture humaine. La guerre qui est la conséquence de l'échange de femmes qui est la conséquence de l'exogamie remonte donc au Paléolithique. Dans cette thèse, variante Lévi-Strauss, la guerre existe depuis longtemps quand la révolution néolithique intervient.

On peut en conclure que les deux thèses dominantes dans l'anthropologie française de ce second XX^e siècle sont bien incompatibles sur le fond.

Préhistoire et ethnologie françaises restent de fait chacune dans leur sphère. Le dialogue ou l'échange ne trouvent ni les hommes ni les méthodes pour porter des questionnements transdisciplinaires sur le sujet de la guerre. La polémologie se veut englobante mais son objet est la guerre moderne ou la lutte contre la guerre. Elle se contente de prendre la préhistoire et l'ethnographie comme sources. Elle ne les interroge pas en retour avec l'argument du comparatisme avec la guerre moderne. Elle ne conteste pas leurs thèses.

L'ethnologie ne voit dans la préhistoire ni un point de départ, ni un héritage. Seul Clastres aborde la question avec une démarche archéologique. Mais son archéologie reste au niveau des idées et ne l'amène pas à interroger la préhistoire, sinon à contester la thèse de Leroi-Gourhan.

Par ailleurs, la préhistoire ne sait pas utiliser la source ethnographique par peur de tomber dans les travers de l'analogie et faute d'avoir développé ou adopté les méthodes nécessaires.

Enfin, l'absence de néo-évolutionnisme prive la science française de cette approche qui par nature fait le pont entre préhistoire et période contemporaine et analyse une évolution des sociétés qui propose une lecture d'une composante structurante de l'histoire de l'humanité sur le temps long.

Le monde anthropologique français apparaît bien divisé sur le sujet de la guerre avec une vision préhistorique pacifique face à une vision ethnographique belliqueuse. Ne serait-il pas en plus isolé sur la scène internationale ?

2.3.4. Un décalage scientifique avec la science anglo-saxonne ?

Les sujets *guerre préhistorique* et *guerre primitive* paraissent assez largement dominés par la science anglo-saxonne. Peut-on objectiver cette impression générale ? Dans un premier temps, nous essayons d'une part d'évaluer la pénétration anglo-saxonne en estimant la présence de ces auteurs dans les bibliographies des ouvrages français et d'autre part, de mesurer le poids des auteurs français dans la littérature sur la guerre, vu par le côté anglo-saxon. Dans un deuxième temps, nous voyons comment le débat Bordes-Binford fait ressortir certaines spécificités françaises.

2.3.4.1. Comparaisons bibliographiques

Nous revenons maintenant sur l'ouvrage que nous avons déjà évoqué dans la partie méthodologie, *The Anthropology of War: A Bibliography* (1988). Il a pour auteurs Brian Ferguson et Leslie Farragher⁷³³. Cet anthropologue américain a fait le choix d'orienter ses recherches vers la violence et la guerre alors qu'il n'était qu'étudiant pendant la guerre du Vietnam. Outre de nombreux ouvrages et articles, il a proposé une thèse explicative de l'évolution de la guerre primitive avec *War in the Tribal Zone, Expanding States and Indigenous Warfare* (Ferguson et Whitehead, 1992). Son article « The birth of war » (2003) a été traduit et publié en français sous le titre « La naissance de la guerre » par le journal *La Recherche* (Ferguson, 2004)⁷³⁴.

L'introduction de cet ouvrage bibliographique en précise l'origine. Tout d'abord, elle apporte le constat d'un essor récent de l'intérêt anthropologique pour la guerre comme il y

⁷³³ Leslie Farragher, la femme de Brian Ferguson, a été son assistante.

⁷³⁴ *La Recherche* présente cet article comme « Le croisement du regard archéologique sur les plus anciennes traces de conflits et de l'analyse anthropologique [qui] apporte un éclairage nouveau sur les affrontements modernes ». La traduction de l'article de Ferguson, publié originalement dans le numéro de juillet-août 2003 de *Natural History*, est accompagné d'une interview de Jean Guilaine intitulé « Ne négligeons pas les motivations psychiques et idéologiques de la guerre ».

en avait eu un autre au moment de la guerre du Vietnam. L'essor actuel, selon l'auteur, est dû à la perception de la menace que fait peser la guerre sur l'humanité tout entière. Le paradoxe, selon Ferguson, réside dans le fait que cette accumulation de publications ne semble pas avoir fait progresser la compréhension générale du phénomène, les anthropologues eux-mêmes semblant ignorer cette production qui souffre de plusieurs défauts⁷³⁵. Cette bibliographie est née prosaïquement du projet d'un cours sur l'anthropologie de la guerre. Elle est la plus récente des ouvrages, assez rares, de ce type⁷³⁶.

L'analyse bibliographique quantitative de Ferguson couvre le sujet de la guerre « non moderne », soit dans une période qui précède le XV^e siècle européen. Les sources citées comprennent « les articles et les livres qui traitent entièrement ou substantiellement de la guerre ou de phénomènes étroitement liés ». Le critère de sélection a été d'une dizaine de pages sur la guerre ou un point particulièrement pertinent. Elle comprend une liste générale avec toutes les références, redistribuées selon des listes thématiques (« the technology of war », « war and politics », etc.) complétées par 10 listes géographiques (Amérique du Nord, Europe, etc.). La liste générale répertorie 1 376 auteurs et 1 853 publications. Seules 14 de ces références sont antérieures à 1900⁷³⁷. La plus ancienne, un article de John Crawford sur le cannibalisme, est de 1866. L'évolution du graphe se caractérise par un nombre de publications qui stagne en dessous de 10 par an jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La croissance est ensuite continue et forte avec un pic de 75 publications pour la seule année 1968⁷³⁸. La production reste à un sommet pendant dix ans puis se stabilise autour de 40 avant un nouveau pic en 1986⁷³⁹, la dernière année de la courbe ([planche B, fig. 1](#)).

La langue est très majoritairement l'anglais, mais le français, l'espagnol et l'allemand y figurent également. À côté des 14 publications d'expression espagnole et des 4 en allemand, 19 auteurs français sont présents avec 11 références de langue française et 8 publiées en anglais (traduction ou écrite en cette langue). Il faut y ajouter un auteur américain, Jean Herkovits, avec une publication en français.

La composition de la liste des auteurs français appelle commentaires. Elle comprend quelques incontournables comme Lévi-Strauss, Mauss ou encore Girard – à la grande

⁷³⁵ Au nombre de huit dont le provincialisme, des informations peu fiables, le manque de connaissance des principes de base de la guerre, etc.

⁷³⁶ On peut citer également, *Warfare in Primitive Societies: A Bibliography* de William Tulio Divale (1973) ABC Clio Inc.

⁷³⁷ Quelques auteurs du XIX^e siècle se trouvent reportés au XX^e par le fait de l'édition (Pitt Rivers ou Lewis Morgan).

⁷³⁸ Ferguson parle d'un essor lié à la guerre du Vietnam.

⁷³⁹ Ce pic peut éventuellement être lié à la crise des euromissiles des années 1980, qui prit fin en décembre 1987 par un accord États-Unis-URSS.

notoriété aux États-Unis –, des auteurs reconnus comme Clastres, Balandier, Descamps, des spécialistes comme Escalon de Fonton, Rozoy ou Lizot. On note l'absence notable pour le sujet de Letourneau, Lévy-Bruhl, Leroi-Gourhan ou encore du polémologue Bouthoul. Certaines de ces références françaises paraissent de faible pertinence avec quelques auteurs à la notoriété aujourd'hui confidentielle (Brunet, Bugeau⁷⁴⁰), et quelques ouvrages non centrés sur le sujet « guerre »⁷⁴¹.

Pour cette bibliographie, la visibilité de la science française sur le sujet passe plus par l'ethnologie que par la préhistoire. Les premiers y sont plus nombreux et comprennent des figures universelles (Mauss, Lévi-Strauss). Les préhistoriens cités portent la thèse pacifiste de paléolithique et de l'invention de la guerre au Néolithique. Les ethnologues français portent au contraire une vision assez belliqueuse de la société primitive.

Une approche plus réflexive vise à se demander si les auteurs anglo-saxons sont repris dans la littérature scientifique française. Est-ce que la prédominance de la littérature anglo-saxonne se retrouve dans les bibliographies des publications françaises ?

Du côté de l'ethnologie, la rubrique « Guerre » du *Dictionnaire de l'ethnologie* propose 18 références, 5 françaises (dont Clastres et Letourneau, mais pas Lévi-Strauss⁷⁴²) et 13 anglo-saxonnes (dont Davie, Ferguson, Fried, Haas et Wright). Clastres n'est pas prodigue en références mais dans *Archéologie de la violence*, les quelques auteurs cités comptent 6 anglo-saxons (Hobbes, Spencer, Davie, Gross, Harris, Sahlins) et 3 français (Leroi-Gourhan, Lévi-Strauss et Lizot)⁷⁴³. Par ailleurs, il signe la préface de la traduction française *Âge de pierre, âge d'abondance* de l'ouvrage de Sahlins. La revue *L'Homme* publie en 1968 de ce même auteur son article « Philosophie politique de l'*Essai sur le don* ». La « Réponse à Chagnon » de Lizot compte 36 références, 28 anglo-saxonnes et 8 françaises (dont 5 de l'auteur). Dans *Guerres et Festins* de Lemonnier, sur 124 auteurs en bibliographie, 7 seulement sont français (dont Lévi-Strauss, Lemonnier et Godelier). On note l'absence du néo-évolutionnisme (Steward, Service, Fried). La contribution « Vent de folie »⁷⁴⁴ propose une bibliographie peu fournie et très majoritairement française (sept sur dix). L'article de

⁷⁴⁰ A.M. Brunet, *La Guerre dans la Bible*, 1958 ; François Bugeaud, *Les Wakikouyou et la Guerre*, 1943 ; Annali Lateranensi.

⁷⁴¹ Emmanuel Le Roy Ladurie, *The Peasants of Languedoc*, 1976 ; Roland Mousnier, *Peasant Uprisings in Seventeenth-Century France*, 1970 ; Jacques Soustelle, *Daily Life of the Aztecs on the Eve of the Spanish Conquest*, 1962 ; ou encore l'ouvrage du CNRS, *Armée et fiscalité dans le monde antique. Actes du colloque, Paris 14-16 octobre 1976, « Colloques internationaux du CNRS, n° 936 »*, 1977.

⁷⁴² Cette rubrique, comme nous l'avons vu, est signée de Descola et Izard. Descola nous a dit, dans notre entretien, son désaccord avec la thèse échangiste.

⁷⁴³ Nous avons écarté de cette petite statistique Marx, Montaigne et La Boétie.

⁷⁴⁴ Voir [ce chapitre, § 2.2.1.2.](#)

Balandier⁷⁴⁵, qui est publié en anglais, ne compte que 24 références dont seulement 3 étrangères (dont Clausewitz et Evans-Pritchard). De cette revue, l'ethnologie française apparaît comme très ouverte vis-à-vis d'une anthropologie anglo-saxonne qui est dominante sur le sujet de la guerre primitive.

En préhistoire, les références anglo-saxonnes sont assez naturellement minoritaires. À titre d'exemple, *La Préhistoire* de Camps comprend 282 références françaises (70,5 %), 78 anglo-saxonnes (19,5 %) et 40 autres (espagnoles, allemandes, italiennes)⁷⁴⁶ ; il cite notamment Sahlins ou *Man the Hunter*. Cette répartition vient naturellement de l'historique de la préhistoire française ainsi que la place prépondérante qu'y tient le Paléolithique européen. On pourrait penser que les articles dédiés au sujet « guerre » devraient offrir une situation inversée ou plus équilibrée du fait de la prédominance de la recherche anglo-saxonne. Il n'en est rien. La rubrique « Guerre » du *Dictionnaire de la Préhistoire* ne propose qu'une seule référence qui est française (Courtin). Escalon de Fonton est particulièrement avare de références : son premier article n'en fournit aucune ; le deuxième une bibliographie de neuf titres, soit trois de lui-même et six d'autres auteurs, tous français. Il a laissé le souvenir de quelqu'un peu porté vers les Anglo-saxons⁷⁴⁷. Courtin, dans *La Guerre au Néolithique*, propose seize références françaises, deux espagnoles et six anglo-saxonnes, dont le livre déjà cité *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression* qui rend compte des travaux effectués lors du symposium organisé par l'American Anthropological Association à Washington et motivé par le débat sur la guerre du Vietnam⁷⁴⁸. Mais Courtin n'a pas eu de relations avec les auteurs de cet ouvrage qu'il a choisi pour l'intérêt qu'il y a trouvé⁷⁴⁹. La préhistoire reste donc franco-française pour le sujet « guerre ». Mais est-ce une caractéristique de ce sujet ?

2.3.4.2. Archéologie française versus archéologie américaine ?

La période est marquée par un débat d'importance, celui de Bordes et de Binford autour de la *New Archaeology*. Notre propos ici n'est pas d'analyser ce débat sur le fond de son objet mais de faire ressortir des éléments qui caractérisent les disciplines archéologiques de

⁷⁴⁵ Voir [ce chapitre, § 2.2.2.2.](#)

⁷⁴⁶ Compte tenu que le livre ne comporte pas de bibliographie récapitulative, nous avons pris en compte les notes de bas de pages qui renvoient à des références. Cela implique que certains ouvrages sont comptés plusieurs fois.

⁷⁴⁷ Échanges de courriels de l'auteur avec Jean Courtin (27-29 juin 2019) et conversation avec Jean Guilaïne du 16 avril 2019.

⁷⁴⁸ Voir [cette partie, chap. 1, § 1.3.](#)

⁷⁴⁹ Échanges de courriels de l'auteur avec Jean Courtin (27-29 juin 2019).

chaque côté de l'Atlantique et voir si cela a pu influencer sur l'approche du sujet « guerre ». Nous nous appuyons notamment sur la thèse de Melissa Canady Wargo, intitulée *The Bordes-Binford Debate: Transatlantic Interpretative Traditions in Paleolithic Archaeology* (2009). Le cœur de la controverse porte sur l'interprétation de la variabilité des outils moustériens. La classification des industries moustériennes publiée pour la première fois en 1953 par Bordes est contestée dans un article de 1966, « A Preliminary Analysis of Functional Variability in the Mousterian of Levallois Facies » publié par Binford, alors jeune archéologue et figure de proue de la *New Archaeology* :

« Our findings suggest that a great deal of the variability in Mousterian assemblages can be interpreted as *functional variability*. Further, the nature of this functional variability strongly suggests that the social systems represented were culturally based and that the principles of organization of these social systems were similar to those known from contemporary hunters and gatherers⁷⁵⁰. » (Binford, 1966, p. 292)

Bordes est un préhistorien reconnu dans le monde anglo-saxon⁷⁵¹. Les deux scientifiques entretiennent une relation amicale depuis 1959⁷⁵². Le différend scientifique qui illustre l'opposition des approches a été résumé dans l'alternative entre interprétation culturelle (Bordes) et interprétation fonctionnelle (Binford)⁷⁵³. Wargo souligne que ce n'est pas une simple querelle de personnes ou de nationalité. Elle y voit le résultat d'une différence profonde entre deux traditions scientifiques, *The New World Tradition* face à *The Old World Tradition* :

« Often French Paleolithic archaeology is portrayed by American and British scholars simultaneously as normative, historical or culture-historical in its

⁷⁵⁰ « Nos résultats suggèrent qu'une grande partie de la variabilité des assemblages moustériens peut être interprétée comme une variabilité fonctionnelle. De plus, la nature de cette variabilité fonctionnelle suggère fortement que le système social représenté était fondé culturellement et que les principes d'organisation de ces systèmes sociaux étaient similaires à ceux connus des chasseurs-cueilleurs contemporains. »

⁷⁵¹ Il publie une douzaine d'articles et deux livres en anglais, *The Old Stone Age* en 1968 and *The Tale of Two Caves* en 1972, qui se révèlent « the most widely read publications on the Paleolithic in English » (« les publications de langue anglaise sur le paléolithique les plus largement lues ») (Wargo, 2009, p. 75).

⁷⁵² Le dessin dédicacé de Laurent et Bordes à Binford ([planche 3.2, fig. 6](#)) montre que leurs relations n'étaient pas dépourvues d'humour. Par ailleurs, Binford dédie son livre *In Pursuit of the Past* (1983) à Bordes décédé : « This book is dedicated to the memory of François Bordes. It remembers the many hours of our joking, arguing, and enjoying each other's mind. Our field has lost a major contributor and I have lost a very good friend. I deeply regret that I will not hear Bordes' reply to this book. » (« Ce livre est dédié à la mémoire de François Bordes. Il me rappelle les heures nombreuses de nos plaisanteries, nos argumentations et le plaisir partagé de l'esprit de l'autre. Notre discipline a perdu un contributeur majeur et j'ai perdu un très bon ami. Je regrette profondément de ne pas entendre la réplique de Bordes à ce livre. ») Voir également Loiseau, 2014, p. 234.

⁷⁵³ Voir aussi Perlès C., 2016, p. 223.

outlook on the one hand and, on the other, as “atheoretical” or concerned more with methodology than theory⁷⁵⁴. » (Wargo, 2009, p. 110)

Alors que ce débat semble passionner l’archéologie outre-atlantique, où il constitue un passage obligé de la connaissance de la discipline, il reste plus discret en France. Mais il laisse des traces. Guy Célérier (1926-2009), préhistorien et archéologue, élève et collaborateur de Bordes, parle « d’un antiaméricanisme primaire qui régnait à ce moment-là » (Célérier, 2008). Ce sentiment de défiance vis-à-vis des Américains est d’ailleurs partagé par Courtin⁷⁵⁵. Au plan théorique, la *New Archaeology* est facilement écartée d’un revers de main :

« Mais comme l’a montré J. Guichard, en disséquant la démarche suivie [celle de Binford sur les facies moustériens], la méthode proposée ne fait que démontrer ce qu’on veut lui faire dire. On en trouve à l’arrivée que des rapports entre les éléments choisis au départ. » (Camps, 1982, p. 168)

Paul Courbin (1922-1994), archéologue, professeur à l’EHSS et secrétaire général de l’École d’Athènes de 1953 à 1960 fait le procès de la *New Archeology*⁷⁵⁶ dans *Qu’est-ce que l’archéologie ? Essai sur la recherche archéologique* (1982). Son jugement est sévère pour une ambition épistémologique (notamment la méthode hypothético-déductive) et un discours qui, selon lui, sont loin de se retrouver dans la pratique et les résultats affichés. Son ton est acrimonieux pour dénoncer une attitude arrogante de ces nouveaux archéologues, particulièrement celle de Binford et de sa « mafia » (Courbin, 1982, p. 124), mais également celle de David Clarke, de Colin Renfrew, et des épistémologistes Karl Popper (1902-1994) et Thomas Kuhn (1922-1996), lequel est qualifié de « physicien » de façon condescendante (Courbin, 1982, p. 29)⁷⁵⁷. Quant au bilan global qu’il fait de ce mouvement, il est sans appel :

« Pourquoi ce *fiasco* ? La seule explication possible – si l’on ose encore employer ce mot – paraît être qu’il doit y avoir quelque part dans la conception new archéologique une erreur véritablement radicale, c’est-à-dire une erreur portant non sur tel ou tel épisode de procédure logique, ni sur la définition même des objectifs, mais sur la nature même de l’archéologie en tant que telle. Est-ce que les *new archeologists*, malgré leur assurance, leur arrogance, leur terrorisme intellectuel, ne se seraient pas tout bonnement trompés sur ce qu’est, en réalité, l’archéologie, objet de tous leurs soins ? » (Courbin, 1982, p. 156-157)

⁷⁵⁴ « L’archéologie française du Paléolithique est souvent décrite par les universitaires américains et britanniques simultanément comme d’une part normative, historique ou historico-culturelle dans sa perspective et d’autre part comme athéorique ou plus concernée par la méthodologie que par la théorie. »

⁷⁵⁵ Échanges de courriels de l’auteur avec Jean Courtin des 27-29 juin 2019.

⁷⁵⁶ Il utilise l’expression *New Archeology* alors que l’appellation américaine est *New Archaeology*.

⁷⁵⁷ David Clarke (1937-1976), archéologue anglais et promoteur de la *New Archaeology* ; Colin Renfrew, archéologue britannique, professeur à Cambridge ; Karl Popper (1902-1974) philosophe des sciences britannique d’origine autrichienne, connu notamment pour le principe de réfutation ; et Thomas Kuhn (1922-1996), historien américain des sciences.

C'est pourtant un autre ton qu'on trouve dans deux autres articles. Le premier est une analyse enthousiaste de cette nouvelle archéologie et un appel au renouveau. Il est signé de Serge Cleuziou, Annie Schnapp, Jean-Paul Demoule et Alain Schnapp et plaide pour un « Renouveau des méthodes et théorie de l'archéologie » (1973). Dans « France: A Continental Insularity » publié en anglais, Françoise Audouze et Leroi-Gourhan affichent leur pessimisme. Ils décrivent une archéologie française réduite à une science d'observation, restée à l'écart des tendances internationales et en état de crise :

« Two reports (Soustelle 1974; Chapelot *et al.* 1979) have clearly analysed the elements of the crisis and show that, in spite of all the changes performed during the twenty last years, its main causes remain unchanged. They mainly consist of an imbalance between the *cursum studiorum* and recruitment to professional positions, in the existence of two parallel *cursum* leading to different recruitments, and the lack of co-ordination between the universities, the Service des fouilles and the Centre national de la recherche scientifique⁷⁵⁸. » (Audouze et Leroi-Gourhan, 1981, p. 182)

Cet aveu de faiblesse de l'archéologie française semble assez bien correspondre à ce que nous avons mis en évidence à propos du sujet guerre en préhistoire, une discipline limitée à une lecture observatrice des traces archéologiques et peu ouverte sur la production étrangère.

⁷⁵⁸ « Deux rapports (Soustelle 1974 ; Chapelot *et al.* 1979) ont clairement analysés les éléments de la crise et montrent qu'en dépit de tous les changements effectués ces vingt dernières années, ses causes principales restent inchangées. Elles consistent principalement en un déséquilibre entre le *cursum studiorum* et le recrutement aux postes professionnels, dans l'existence de deux *cursum* parallèles conduisant à des recrutements différents et le manque de coordination entre les universités, le Service des fouilles et le CNRS. »

2.4. Conclusion

Nous avons analysé le fonctionnement de l'anthropologie française sur le sujet de la guerre préhistorique avec en arrière-plan la voisine anglo-saxonne où nous avons vu précédemment une forte activité et créativité sur cette période.

Le paysage français sur cette période apparaît au contraire plus restreint et éparpillé ([planche 3.3, fig. 2](#)). Seul le sociologue Bouthoul ose une approche transverse couvrant les quatre thèmes. Mais son sujet est la guerre moderne et comment la faire disparaître. Dans son ouvrage, la guerre préhistorique n'occupe que deux pages, les « primitifs actuels », dix-huit où il se limite à faire un point de connaissances sans en tirer de grands enseignements. Aron, grand stratège de la guerre moderne, s'interroge sur l'origine de la guerre mais reste à l'orée du questionnement.

Dans la dimension ethnologique, la théorie échangeiste avec deux parrains comme Mauss et Lévi-Strauss n'est guère contestée, mais elle est autonome et connectée sur aucune autre dimension ([planche 3.3, fig. 4](#)). Elle reçoit une reconnaissance américaine avec Sahlins. La voix de Clastres est vite oubliée et ses critiques avec lui. Sans doute, le structuralisme occupe tout l'espace de la réflexion et toute la ressource scientifique disponible. C'est aussi un obstacle à l'émergence d'un nouvel évolutionnisme, condamné par avance par Lévi-Strauss.

Les trois interdits de l'anthropologie française qui frappent le comparatisme, la sociobiologie et le néo-évolutionnisme, limitent les champs d'investigation ouverts pour la dimension préhistorique. En panne d'hypothèses anthropologiques par manque d'échanges ([planche 3.3, fig. 2](#) et [fig. 3](#)), elle se replie sur les données archéologiques. Cela permet à la préhistoire du Paléolithique, tradition française, qui attire les ressources humaines, d'évacuer la question par manque de données probantes. La guerre devient un sujet de néolithiciens. En marginalisant quelques faits plus anciens (Téviec, Jebel Sahaba) et avec l'aide de la notion de vraie guerre, l'invention de la guerre est repoussée à la frontière de l'Histoire. La littérature s'en trouve réduite mécaniquement : d'abord parce que le phénomène est déclaré comme absent de la majeure partie du temps préhistorique ; ensuite parce que le fait étant affirmé et considéré comme prouvé, la suite se situe dans un autre monde celui de l'histoire. Le sujet guerre préhistorique est l'orphelin de la préhistoire française. Il sera redécouvert ultérieurement par un nouveau champ disciplinaire, la protohistoire, avec le risque de l'enfermer définitivement dans l'espace-temps de l'Europe néolithique.

Les échanges entre dimensions préhistorique et ethnologique sont rares ([planche 3.3, fig. 2](#)). Les ethnologues, à l'exception de Clastres, ignorent la guerre préhistorique. Les

préhistoriens négligent la source ethnographique par tabou méthodologique vis-à-vis du comparatisme, qui se trouve réduit au domaine technique de l'armement (qui trouve un nouveau souffle avec l'archéologie expérimentale). Testart, seul évolutionniste, arrive trop tard et ne travaille pas sur le sujet de la guerre. La dimension évolutionnaire est oubliée. La guerre moderne et la guerre animale sont hors débat, la guerre primitive est réservée aux ethnologues et la guerre préhistorique à quelques néolithiciens.

Le résultat proposé, l'invention de la guerre au Néolithique, semble toutefois proche de celui du bon sauvage avancé outre-atlantique. Cette convergence, comme nous l'avons vu, n'est pas le fruit d'échanges entre les deux communautés scientifiques. Est-elle réelle ou seulement apparente ? L'approche anglo-saxonne du bon sauvage est multidisciplinaire. La dimension évolutionniste donne une profondeur temporelle qui semble plus compatible avec l'importance du changement qui bouleverse les relations entre sociétés. L'approche française, invention au néolithique, est strictement archéologique, donc monoculture. En la concentrant sur la fin du Néolithique, cela en fait un changement radical. Cela l'expose à une réfutation par une découverte probante (comme celle de Natatruk en 2016) et à deux critiques générales : la première est le classique principe que l'absence de preuve n'est pas preuve d'absence. La deuxième est de négliger la source ethnographique.

Enfin le sujet divise largement les communautés scientifiques mais les lignes de fracture ne sont pas les mêmes. Dans le monde anglo-saxon, le spectre entier du sujet est couvert, ce qui offre une grande diversité de thèses proposées. La division majeure se situe entre deux familles de thèses, celles issues de l'anthropologie sociale et celles provenant de l'univers darwinien, les chercheurs montrant individuellement une certaine indépendance par rapport à leur appartenance disciplinaire. La ligne de partage est l'opposition culture/nature. Pour la science française, qui n'est présente que sur une partie assez restreinte du champ de la recherche, la division se situe entre deux communautés de chercheurs, celle des préhistoriens et celle des ethnologues, qui produisent deux thèses incompatibles. La première s'est focalisée sur le quand (le Néolithique) sans vraiment argumenter le comment, la deuxième sur le comment (l'échange) sans se poser la question du quand.

À la fin de ce second XX^e siècle, la décennie 1990 apparaît comme un moment charnière. Deux ouvrages marquent symboliquement ce changement. *Les Guerres préhistoriques* de Lawrence Keeley déconstruit la logique de la thèse dominante et dénonce l'idéologie sous-jacente du bon sauvage. Dans ce vide, *Demonic Males* de Richard Wrangham et Dale Peterson propose une ouverture vers un nouveau champ de connaissance. Comment réagit

alors le monde anthropologique français à ce choc scientifique ? Ce sera l'objet de la partie conclusive de cette thèse.

CONCLUSION.

DÉCONSTRUCTION ET PERSPECTIVES

La décennie 1990 marque la fin d'un passé scientifique dont le recul autorise un regard d'historien. Nous avons mis en évidence des basculements de longs termes. Après un demi-siècle où la guerre est considérée comme un phénomène naturel de l'humanité, la thèse du bon sauvage se met en place à l'issue des deux guerres mondiales et dans le monde de la Guerre froide. La première période ainsi que la troisième fournissent une thèse dominante, sinon un paradigme. L'entre-deux-guerres constitue une phase de déconstruction-reconstruction. On peut donc dessiner en arrière-plan une dynamique de l'histoire qui influence la dynamique scientifique. La causalité ne peut pas être établie mais la concomitance dans le temps peut être mise en évidence.

Sur ce long parcours autour du sujet de la guerre préhistorique, anthropologies anglo-saxonne et française se sont différenciées moins par les thèses explicatives que par l'approche même du sujet. Les figures [2](#) et [2bis](#), planche 4, illustrent et mettent en parallèle les deux cheminements sur l'ensemble de notre période d'étude. Le parcours français est marqué par la dominante de l'archéologie préhistorique. C'est le point d'entrée de la réflexion et le champ privilégié de recherche. L'ethnologie durkheimienne entre en jeu dans un deuxième temps et monte en puissance. Mais la convergence entre les deux dimensions ne se produit jamais. De plus, quelques interdits paralysent la créativité.

Le monde anglo-saxon semble faire le chemin inverse (planche 4, fig. [2](#) et [2bis](#)). La prédominance de l'ethnologie et la résilience de la pensée darwinienne des deux premières

périodes n'empêchent pas l'émergence d'une archéologie préhistorique dans la troisième période, qui revendique avec Binford une liaison étroite avec la source ethnologique.

Une France archéologique et européenne, plutôt frileuse sur le sujet guerre, affiche son décalage par rapport à un monde anglo-saxon naturellement ouvert aux méthodes transdisciplinaires, acceptant le débat et la polémique, ayant positionné le sujet de l'origine de la guerre comme une priorité anthropologique de l'humanité.

Au tournant du XXI^e siècle, une nouvelle période scientifique s'ouvre : elle coïncide avec la fin de la Guerre froide, un rééquilibrage de la géopolitique mondiale, voire un retour de la guerre comme mode d'action. Elle commence par une déconstruction de la thèse dominante et ouvre grand le champ de recherches.

Les années 1990 apparaissent comme la décennie charnière dans cette histoire des idées sur la guerre. Deux ouvrages dynamitent la thèse dominante du monde anglo-saxon. Le premier de Keeley accuse les anthropologues d'avoir « pacifié » le passé par idéologie. Il réhabilite le sujet. Le deuxième de Wrangham et Peterson signe le grand retour de la guerre animale dans le débat en affirmant sa proximité avec celle de l'homme. Nous sommes donc entrés dans un présent scientifique qui demande un regard prospectif sur l'avenir de la recherche.

Dans cette conclusion, nous analysons les éléments de la déconstruction de Keeley et le contenu de la thèse de Wrangham et Peterson. Nous avançons ensuite les pistes possibles de la prochaine reconstruction. Nous voyons enfin comment réagit le monde anthropologique français à ce choc scientifique. Nous terminons sur une dernière mise en perspective.

1. La déconstruction et l'ouverture du champ de recherches

Le livre de Keeley est un événement. Quasiment aucun ouvrage ou article sur la guerre préhistorique postérieur à cette parution ne manque d'y faire référence. La thèse est polémique : elle dénonce une pacification du passé par les préhistoriens et anthropologues et déconstruit le mythe du bon sauvage paléolithique :

« Au cours des dernières décennies, le concept d'une guerre primitive considérée comme une affaire peu sérieuse et très ritualisée s'est donc métamorphosé – grâce à la minimisation de la notion de violence, entretenue par les archéologues et plus

tard par le discours explicite de certains socio-anthropologues – en mythe néo-rousseauiste de *paix préhistorique*⁷⁵⁹. » (Keeley, 2009, p. 62-63)

L'auteur affirme et démontre que les sociétés primitives sont belliqueuses. Ce terme recouvre trois notions. La première repose sur l'exception que constituent les sociétés qui ne connaissent pas la guerre (Keeley, 2009, p. 72-73). La deuxième caractérise la fréquence des activités guerrières. S'appuyant sur des chiffres de fréquence des guerres en regard de l'organisation politique ou du mode de subsistance, il montre que « les guerres sont en fin de compte plus fréquentes dans les sociétés non-étatiques que dans celles dotées d'un appareil d'État, notamment les nations modernes » (Keeley, 2009, p. 84).

La troisième porte sur l'impact de la guerre sur les sociétés. Il soutient que les affrontements primitifs ne sont pas que des jeux dangereux mais bien des conflits meurtriers. Sa démonstration repose sur une règle de proportionnalité des pertes rapportées à la taille de la population : des chiffres qui peuvent paraître numériquement faibles en valeur absolue peuvent être très lourds à supporter par des petits groupes. Il compare donc des ratios de pertes entre sociétés primitives et sociétés modernes et établit qu'ils sont plus élevés pour les premières. À titre d'exemple, Keeley présente la mortalité annuelle par faits de guerre (en pourcentage de la population⁷⁶⁰) dans différents types de sociétés primitives ou modernes. La France du XIX^e siècle, nation belliqueuse par excellence du monde civilisé, se trouve loin derrière des populations primitives dans le graphique ([planche 4, fig. 1](#)) avec un pourcentage de 0,07 % contre 0,46 % pour les Mangu de Nouvelle-Guinée ou 0,29 % pour les Yanomamö (Keeley, 2009, p. 428-429).

Il montre donc principalement que « la guerre n'est pas moins importante pour les sociétés tribales qu'elle ne l'est pour les nations civilisées » (Keeley, 2009, p. 89). La guerre primitive est bien une vraie guerre par sa fréquence, ses enjeux, ses conséquences. Le concept qu'il ébranle sérieusement est donc celui de la guerre supportable, issu de l'anthropologie américaine des années 1940 :

« La guerre tribale pouvait être et a souvent été une guerre totale dans tous les sens actuels du mot sauf en ce qui concerne l'échelle géographique. » (Keeley, 2009, p. 225)

Sa démonstration repose sur des données très majoritairement ethnographiques. La source préhistorique reste secondaire dans sa démonstration :

⁷⁵⁹ Compte tenu du succès de la version française, nous l'utilisons dans cette analyse. Toutefois, nous montrons plus loin certains de ses défauts.

⁷⁶⁰ Voir [annexe 4](#), « Mesurer la violence et la guerre ».

« Concernant la préhistoire, il n'existe encore aucune étude comparable aux enquêtes historiques et ethnographiques mentionnées plus haut. » (Keeley, 2009, p. 89)

Les éléments de preuve archéologiques qu'il avance sont principalement ostéologiques (Jebel Sahaba, Ofnet, Talheim ou Roaix). Il s'appuie également sur les peintures du Levant espagnol. Mais ses sources fixent ainsi une limite à son ouvrage. Son argumentation porte principalement sur un monde néolithisé ou en cours de néolithisation. Il montre essentiellement deux choses : tout d'abord la guerre existe sur tout le Néolithique et n'a pas été inventée tardivement avec l'apparition de l'arme métallique ; ensuite, cette guerre est bien une vraie guerre, tout aussi destructive et meurtrière pour les sociétés primitives contemporaines ou préhistoriques.

L'ouvrage apparaît donc légèrement surinterprété. En effet, Keeley n'est pas le héraut d'une guerre préhistorique généralisée. Il ne se prononce ni sur sa réelle ancienneté ni sur son origine. Comme le sous-titre anglais le souligne, il déconstruit un mythe élaboré par la science anthropologique du XX^e siècle, celui du bon sauvage et affirme la réelle violence guerrière des sociétés primitives contemporaines, minimisée par le discours dominant.

L'argumentation de Keeley reçoit par ailleurs un double soutien. Le premier vient de ceux qui déconstruisent l'image idéalisée du chasseur-cueilleur contemporain dans *Man the Hunter*. Robert Kelly⁷⁶¹, par exemple, montre la diversité des modes de vie du chasseur-cueilleur qui ne peuvent se résumer à un schéma unique et affirme l'existence d'une forte violence dans ces sociétés :

« Nonegalitarian hunter-gatherers also tends to have high rates of violence and condone violence as legitimate [...]. This is not to say that egalitarian hunter-gatherers do not experience violence. They certainly do; but there are differences in the kinds of violence found in egalitarian and nonegalitarian societies⁷⁶² (Knauff 1987). » (Kelly, 2007, p. 303)

Dans *Violence and Warfare among Hunter-Gatherers* (2015), Mark Allen et Terry Jones viennent directement documenter la bellicosité du chasseur-cueilleur en opposition directe avec son pacifisme présumé.

Le second soutien apporté à Keeley sur le sujet de la guerre préhistorique provient du monde de l'archéologie. Steven A. LeBlanc publie *Prehistoric Warfare in the American*

⁷⁶¹ Robert Laurens Kelly, archéologue et anthropologue américain, professeur à l'Université du Wyoming, président de la Society for American Archaeology en 2001.

⁷⁶² « Les chasseurs-cueilleurs non égalitaires tendent de plus à avoir des taux élevés de violence et regardent la violence comme légitime [...] Cela ne veut pas dire que les chasseurs-cueilleurs égalitaires ne pratiquent pas la violence. Ils le font certainement ; mais il y a des différences dans les formes de violence entre sociétés égalitaires et inégalitaires. »

Southwest (1999) puis *Constant Battles: The Myth of the Peaceful, Noble Savage* (2003) qui reprend le même sous-titre que Keeley pour dénoncer le mythe du bon sauvage. De plus, les ouvrages portant sur la violence et/ou la guerre préhistorique et/ou primitive se multiplient : *Material Harm, Archaeological Studies of War and Violence* (1997) de John Carman, *Ancient Warfare* édité par John Carman et Antony Harding (1999), *Warfare, Violence and Slavery in Prehistory. Proceedings of a Prehistoric Society Conference at Sheffield University* sous la direction de Mike P. Parker et I. J. N. Thorpe (2005). *Warfare and Society* (2006) édité par Ton Otto, Henrik Thrane and Helle Vandkilde, *The Archaeology of Warfare* d'Elizabeth Arkush and Mark Allen (2008), *The Bioarchaeology of Violence* de Debra Martin, Ryan Harrod et Ventura Pérez (2012), *Sticks, Stones & Broken Bones. Neolithic Violence in a European Perspective* (2012) de Rick Schulting et Linda Fibiger, *Archaeologies of Conflict* de John Carman (2013). Cette abondance est remarquable. Elle provient sans aucun doute des fouilles et des découvertes ainsi faites. Mais tous ces ouvrages (à l'exception de celui de 1997) référencent *War before Civilisation* et souligne son rôle : « a major factor in changing the anthropological perception of war » (LeBlanc, 1999) ; « this question received high visibility through the publication of Lawrence Keeley's book » (Otto, Thrane & Vandkilde, 2006, p. 26). Keeley a libéré la parole et ranimé l'intérêt des archéologues et anthropologues pour un sujet considéré – à tort – comme clos.

La deuxième contestation de la thèse dominante provient de la primatologie. Elle ne s'oppose pas aux arguments proposés. Elle déplace le débat sur un tout autre terrain. La violence collective entre communautés de chimpanzés, qui était supposée ne pas exister, est – comme nous l'avons vu – mise en évidence par Jane Goodall dans les années 1970. Elle fait naturellement le rapprochement avec l'homme. Ses observations, d'abord contestées, sont confirmées par plusieurs chercheurs dans différents sites naturels⁷⁶³. Wrangham et Peterson sont les premiers à en tirer une thèse explicative dans *Demonic Males, Apes and the Origins of the Human Violence*. Le point de départ de leur analyse est de constater que chimpanzés et humains partagent « a uniquely violent pattern of lethal intergroup aggression visited by males on neighboring communities⁷⁶⁴ » mais que les bonobos en fournissent « an extraordinary counterpoint » (Wrangham et Peterson, 1996, p. 26). Alors que les trois espèces remontent à un même DAC (dernier ancêtre commun), le bonobo a pris un triple chemin vers la paix :

⁷⁶³ Voir [3^e partie, chap. 1, § 1.2.3.](#)

⁷⁶⁴ « Un modèle unique dans sa violence de l'agression létale intergroupe exercée par les mâles sur les communautés voisines. »

« They have reduced the level of violence between the sexes, in relations among males, and in relations between communities⁷⁶⁵. » (Wrangham et Peterson, 1996, p. 204-205)

Ce qui distinguent les sociétés de bonobos, c'est – selon les auteurs – un rôle équilibré entre mâles et femelles et le fait que « cooperation among females kept the male in his place⁷⁶⁶ » (Wrangham et Peterson, 1996, p. 204-205). Autrement dit, la violence naturelle du mâle reste contenue dans la communauté des bonobos. Celles des chimpanzés et des humains se ressemblent par leur système patrilocal où la coalition des mâles à la forte proximité génétique (« a band of brothers ») impose sa domination par la violence. Cette différenciation repose sur une adaptation à des environnements différents. Le bonobo, isolé, a bénéficié d'un environnement plus riche permettant de subvenir aux besoins de groupes nombreux où les coalitions de femelles ont pu se former alors que chimpanzés et humains ont dû pratiquer la fusion-fission pour trouver suffisamment de nourriture dans un environnement plus pauvre, d'où des groupes plus petits où la domination du mâle s'impose plus facilement. Plusieurs thèses assez proches de celle-ci existent : « Intergroup Agonistic Behaviour⁷⁶⁷ » de Van der Dennen (1995) ou le « Male Warriors Hypothesis⁷⁶⁸ » de Mark Van Vugt (2007) qui ajoute une dimension de psychologie évolutive.

L'ouvrage de Keeley sape le cœur de la thèse du bon sauvage en montrant la réalité de la guerre dans les sociétés primitives. Il légitime la relance de l'archéologie préhistorique de la violence et de la guerre. Celui de Wrangham et Peterson ouvre grand le champ des possibles pour une origine de la guerre qu'il faut dorénavant chercher dans une histoire de l'humanité qui s'étend du Dernier Ancêtre commun (DAC) à *Sapiens*.

2. Les axes de développement du sujet de la guerre préhistorique

Cette partie propose une approche prospective. Le champ de recherche étant devenu pleinement ouvert, quelles sont les pistes qui paraissent porteuses d'avenir ? La première est archéologique et africaine. Elle porte classiquement sur les armes et les traces de violence.

⁷⁶⁵ « Ils ont réduit le niveau de violence entre les sexes, dans les relations parmi les mâles et dans les relations entre communautés. »

⁷⁶⁶ « La coopération entre femelles tient le mâle à sa place. »

⁷⁶⁷ « Comportement agonistique intergroupe ».

⁷⁶⁸ « Hypothèse du guerrier mâle ».

La deuxième est évolutionnaire et porte sur le questionnement ouvert par la violence du chimpanzé.

2.1. L'archéologie : la piste africaine

Les nouvelles méthodes d'étude des armes qui ont été développées vers la fin du siècle révolutionnent le domaine de l'armement préhistorique. Le centre de gravité géographique du registre préhistorique se déplace de l'Europe vers l'Afrique. Celui des armes propose aujourd'hui des traces outrepassant en ancienneté les documents européens. Une pointe lithique de javelot remontant à 279 000 ans semble avoir été trouvée en Éthiopie :

« The evidence for the earliest composite projectile weaponry at Gademotta > 279 ka is significant because it provides direct evidence for a highly advantageous, complex technology that predates the emergence of *H. sapiens*⁷⁶⁹. » (Sahle *et al.*, 2013, p. 6)

De plus, des traces d'emmanchement trouvées à Kathu Pan (Wilkins, 2012 et 2016) indiqueraient – le conditionnel s'impose – que la pointe de silex emmanchée aurait existé il y a 500 000 ans :

« Multiple lines of evidence thus support the hypothesis that the KP1 points were used as spear tips⁷⁷⁰. » (Wilkins *et al.*, 2012a, p. 945)

Cette hypothèse de pointe emmanchée tend à renvoyer l'ancienneté de l'épieu, qui est supposé précéder la pointe lithique, à des dates encore plus lointaines. Autre conséquence, les auteurs envisagent la pointe emmanchée entre les mains d'*Heidelbergensis*, potentiel ancêtre commun de *Néandertal* et de *Sapiens* (Wilkins *et al.*, 2012a, p. 942). Cette hypothèse porte un éclairage en rupture qui conduirait à réévaluer le regard sur l'histoire des armes. Compte tenu de ce qui a été dit sur l'arme d'hast, cela voudrait dire qu'*Heilderbergensis* aurait disposé d'une arme de guerre. *Néandertal* et *Sapiens* auraient simplement « hérité » de cet armement. Soulignons qu'il y a une double réserve à respecter : la première est sur le résultat archéologique lui-même de cette pointe vue comme armature. La deuxième porte sur l'histoire de l'homme puisque le rôle d'*Heidelbergensis* dans la lignée est loin de faire consensus à ce jour. Mais cette hypothèse illustre le lien entre histoire des armes et lignée humaine et que la première ne peut être comprise que replacée dans son cadre anthropologique.

⁷⁶⁹ « La preuve d'un armement composite à projectile à Gademotta antérieur à 279 ka est significatif car cela fournit la preuve directe d'une technologie complexe et hautement avantageuse qui précède l'émergence d'*H. sapiens*. »

⁷⁷⁰ « De multiples lignes de preuves soutiennent ainsi l'hypothèse que les pointes de KP1 furent utilisées comme pointes de lances. »

Ce vieillissement des armes d'hast et de lancer est complété par celui de l'arc. Des pointes de flèches de 70 ka auraient été identifiées à Sidubu Cave (AFS) (Lombard, 2005, 2010, 2016) :

« Considered individually, the results of morphometric analyses, archaeological experiments and micro- and macro-fracture studies may each have interpretative shortfalls for assessing the general presence of bow and arrow technology. However, when the cumulative and contextualised results of such studies are substantiated by micro-residues and other direct use-trace evidence, there is a strong argument for the use of stone-tipped arrows at Sibudu by 64,000 years ago⁷⁷¹. » (Lombard et Phillipson, 2010, p. 645-646)

Cette hypothèse est renforcée par un article de *Nature* du 22 novembre 2012. Brown et son équipe décrivent des microlithes provenant de Pinnacle Point Site (PPS 5-6) sur la côte sud d'Afrique du Sud et datés de $70,6 \pm 2,3$ kyr. Ils constatent, d'une part, que ce type de microlithes était jusque-là réservé au LSA (*later stone age*) ou au Paléolithique supérieur et que, d'autre part, l'analogie ethnographique renvoie à des pointes de flèches ou de propulseurs (Brown *et al.*, 2012).

L'ethnographie fournit d'ailleurs un indice cohérent avec l'hypothèse de l'ancienneté de l'arc. Alors que le contact européen montre la présence du propulseur en Australie (*woomera*) ou en Amérique du Sud et en Alaska (*atlatl*), les groupes de chasseurs-cueilleurs africains (Bushmen, Pygmées, Hadza⁷⁷²), supposés les plus anciens de la planète, sont tous équipés de l'arc, le propulseur ayant disparu de l'équipement du chasseur. De plus, il ne semble pas exister de trace archéologique du propulseur en Afrique (Grund, 2017, p. 106).

Sally McBrearty n'hésite pas, dans « Sharpening the mind », à valider cette ancienneté de l'arc dans la panoplie de *Sapiens* :

« Brown *et al.* report the discovery of minute stone artefacts that indicate that the bow and arrow was used by people in Africa as early as 71,000 years ago. The manufacture and use of this weaponry system strongly suggest that *Homo sapiens* had by this time already attained mastery of complex technology and ideas⁷⁷³. » (McBrearty, 2012, p. 531)

⁷⁷¹ « Considérés individuellement, les résultats des analyses morphométriques, des expérimentations archéologiques et des études des micro- et macro- fractures peuvent chacun avoir des manques interprétatifs pour évaluer la présence générale de la technologie de l'archerie. Cependant, quand les résultats cumulés et contextualisés de telles études sont consolidés par des preuves de micro-résidus et autres traces d'usure, il y a un argument fort pour l'usage de flèches à pointes lithiques à Sidubu il y a 64 000 ans. »

⁷⁷² Les appellations de Bushmen et Pygmées sont exogènes et regroupent des populations très diverses. Voir Serge Bahuchet, « La longue histoire des chasseurs-cueilleurs d'Afrique », 2018.

⁷⁷³ « Brown *et al.* rapportent la découverte de minimes artefacts lithiques qui indiquent que la flèche et l'arc étaient utilisés déjà par des populations en Afrique il y a 71 000 ans. La fabrication et l'usage de ce système d'armement suggèrent fortement que *Homo sapiens* avait dès cette époque atteint la maîtrise d'idées et de technologies complexes. »

Si armement ne signifie pas la guerre, pique et arc sont les deux armes les plus typiquement guerrières de l'histoire de l'humanité. La pique est l'arme de base de l'infanterie, surnommée la reine des batailles. Elle a traversé toute l'histoire de la guerre jusqu'au XX^e siècle où elle survit sous la forme de la baïonnette. Quant à l'arc, c'est l'arme de guerre par excellence, celle qui permet aussi bien l'embuscade que les frappes de loin (tirs d'interdiction, tirs offensifs) dont la cadence de tir est restée supérieure à celle de l'arme à feu jusqu'au XIX^e siècle.

En conséquence, le *Sapiens* africain disposerait d'armements efficaces et mortels pour l'affrontement intergroupe bien longtemps avant sa sortie d'Afrique. Leur invention pourrait être bien antérieure à un schéma de progrès technique intrinsèque à l'Europe.

Dans le registre des traces ostéologiques de violence collective, l'Afrique précède également l'Europe. Les deux sites africains de violences collectives, Jebel Sahaba et Nataruk, sont là-aussi les plus anciens de la planète. Le premier, dont nous avons fourni les éléments dans la troisième partie, est connu depuis la fin des années 1960 et daté d'environ 13 000 BP. Il est interprété comme un cimetière dont le taux de blessures témoigne d'une période de forte bellicosité. Celui de Nataruk, dont la découverte ne remonte qu'à 2012, est situé à l'ouest du lac Turkana. Il est présenté par les découvreurs comme « un cas de violence intergroupe », daté d'environ 9 500-10 500 BP. Y ont été mis au jour les restes de 27 individus dont 12 en connexion *in situ*. Voici les principaux éléments archéologiques conduisant à la conclusion d'un combat-massacre : La population se compose de 21 adultes (8 hommes, 8 femmes, 6 indéterminé) et 6 enfants, plus un fœtus, soit un ensemble représentatif d'un groupe sociétal de type bande. Les traces de violence sont significatives par leur nombre, « ten of the 12 skeletons *in situ* show evidence of major traumatic lesions that would have been lethal in the immediate-to short-term⁷⁷⁴ » et par leur nature (localisation, lésions) :

« These include five, possibly six, cases of sharp-force trauma to the head and/or neck probably associated with arrow wounds, five cases of blunt-force trauma to the head, two cases of possible ante-mortem depressed bilateral fractures of the knees, two cases of multiple fractures to the right hand, and a case of fractured ribs⁷⁷⁵. » (Lahr *et al.*, 2016, p. 395)

⁷⁷⁴ « 10 des 12 squelettes *in situ* portent la preuve de lésions traumatiques majeures qui auraient été létales dans l'immédiat ou le court terme. »

⁷⁷⁵ « Cela inclut cinq, peut-être six, cas de traumatismes contondants à la tête et/ou au cou probablement associés à des blessures par flèches, cinq cas de traumatismes contondants à la tête, deux cas de possibles fractures bilatérales du genou *ante mortem*, deux cas de multiples fractures de la main droite et un cas de fracture des côtes. »

Des armes peuvent être reliées aux blessures : « Three artefacts were found within or embedded in two of the bodies⁷⁷⁶ » (Lahr *et al.*, 2016, p. 396). Enfin, on note une absence de signes de pratiques mortuaires : « no burial pit was identified, and no standardized orientation or position of head, face, or body was observed⁷⁷⁷ », ce qui laisse penser que les corps ont été abandonnés à l'issue de l'affrontement. (Lahr *et al.*, 2016, p. 395). Ce site offre un cas exemplaire d'un combat de chasseurs-cueilleurs suivis du massacre des éléments vaincus du groupe.

Outre l'ancienneté qui place ces violences antérieurement au Néolithique, la géographie peut également être interprétée comme un indice qui peut être interrogé. Les deux sites se positionnent sur l'axe de migration de *Sapiens* dans son mouvement vers la sortie d'Afrique. Ils sont deux fois plus anciens que les sites européens reconnus comme explicitement marqueurs de violence collective, datés du Rubané. Le continent africain offre sur son sol les traces les plus anciennes du registre archéologique des armes et des blessures ostéologiques.

Une « hypothèse africaine » peut légitimement être émise : l'origine de la guerre ne serait-elle pas à chercher sur le continent africain ? Elle consiste à transposer le raisonnement de Sally McBrearty et Allison Brooks dans leur article célèbre « The revolution that was not^{778,779} ». La conclusion de l'article qui conteste l'hypothèse de « la révolution humaine » qui proposait une « reprogrammation du cerveau » pour expliquer le saut qualitatif des comportements humains observés à l'arrivée de l'homme moderne en Europe semble pouvoir être étendue à l'activité guerre :

« This view of events stems from a profound Eurocentric bias and a failure to appreciate the depth and breadth of the African archaeological record. In fact, many of the components of the “human revolution” claimed to appear at 40-50 ka are found in the African Middle Stone Age tens of thousands of years earlier⁷⁸⁰. » (McBrearty et Brooks, 2000, p. 453)

⁷⁷⁶ « Trois artefacts furent trouvés entre ou enchâssés dans deux des corps. »

⁷⁷⁷ « Aucune fosse mortuaire ne fut identifiée, et aucune orientation standard ou de position de tête, de face ou de corps ne fut observée. »

⁷⁷⁸ « La révolution qui n'a jamais existé ».

⁷⁷⁹ Voir également le passage « La révolution symbolique n'a pas eu lieu » (Dortier, 2012, p. 272-277).

⁷⁸⁰ « Cette vue des événements provient d'un biais eurocentriste profond et dans le défaut d'appréciation de la dimension et de la profondeur du registre archéologique africain. En fait, beaucoup des composants de la “révolution humaine” supposée apparaître vers 40-50 ka existent dans le Middle Stone Age africain des dizaines de milliers d'années plus tôt. »

2.2. De la guerre animale à l'hominisation de la violence

La guerre animale a toujours été présente, à des degrés divers, dans les discours anthropologiques sur la guerre. Nous l'avons trouvée chez Letourneau, Wright, Bouthoul et plus généralement dans les thèses darwiniennes. Mais elle est remise sur le devant de la scène par le livre de Wranham et Peterson. Ce questionnement se décline de multiples façons depuis le primate aux hominidés et à l'homme, jusqu'à *Sapiens*.

2.2.1. La violence des primates

La source de la violence humaine peut être recherchée le plus en amont possible dans la lignée générale des primates. *Nature* publie en 2016 deux articles liés. Le premier de Gómez *et al.*, une équipe espagnole, s'intitule de façon explicite « The phylogenetic roots of human lethal violence⁷⁸¹ ». Il quantifie le niveau de violence létale dans 1 024 espèces de mammifères et dans 600 populations humaines pour conclure :

« These results suggest that lethal violence is deeply rooted in the primate lineage⁷⁸². » (Gómez *et al.*, 2016, p. 235)

Dans le même numéro de *Nature*, Mark Pagel commente ces travaux :

« Humans emerged from an evolutionary lineage with a long history of higher-than-average levels of lethal violence towards members of the same species⁷⁸³. » (Pagel, 2016, p. 180)

La phylogénétique semble renvoyer la violence humaine à un très lointain passé évolutif sans toutefois proposer de discours explicatif sur cette violence supérieure de la lignée des primates ou d'hypothèse sur l'origine de ce comportement.

2.2.2. Le comparatisme primatologique

Ces résultats semblent légitimer ce qu'on peut désigner comme un comparatisme primatologique. La démarche de comparaison entre les hommes et les singes n'est pas nouvelle mais la vie sociale d'espèces aussi proche de l'homme que les grands singes⁷⁸⁴ reste longtemps très mal connue. Après les initiatives de Louis Leakey, un premier symposium, organisé par l'American Anthropological Association se tient en 1983 à Chicago sur le thème « Primate Models for the Evolution of Human Behavior » (Kinzey, 1987, p. vii).

⁷⁸¹ « Les racines phylogénétiques de la violence humaine létale ».

⁷⁸² « Ces résultats suggèrent que la violence létale est profondément enracinée dans la lignée des primates. »

⁷⁸³ « Les humains émergent d'une lignée évolutive avec une longue histoire de violence létale supérieure à la moyenne envers les membres de la même espèce. »

⁷⁸⁴ Rappelons que l'appellation de grands singes recouvre un groupe, les Hominoïdes, comprenant les Hominidés (actuellement l'homme, les chimpanzés (chimpanzé et bonobo) et le gorille), les Pongidés (orang-outan) et les Hylobatidés (gibbon) qui ont entre autres caractéristiques l'absence de queue.

Depuis, les travaux sur les primates, notamment ceux vivant en sociétés, se sont multipliés, tant en captivité que dans la nature. Ils conduisent à une « approche comparative phylogénétique » (Chapais, 2017, p. 43) qui porte sur les caractères comportementaux des sociétés de primates et des sociétés humaines. Il est par exemple mis en évidence dès les années 1960 que l'exogamie existe chez les primates.

En 1991, Rodseth *et al.*⁷⁸⁵ intitulent sans ambiguïté leur article « Human Community as a Primate Society⁷⁸⁶ ». Ils cherchent à réconcilier « the approaches of social anthropology and primatology in order to allow an integrated analysis of human and nonhuman primate social organization⁷⁸⁷ » (Rodseth, 1991, p. 222) en répondant à la question de « what is distinctively human about human groups by developing a relatively precise comparison with non-human primates^{788?} » (Rodseth, 1991, p. 240).

Des ouvrages de grande notoriété sur la proximité entre l'homme et les chimpanzés se succèdent : *The Third Chimpanzee. The Evolution and Future of the Human Animal* (1992) de Jared Diamond, professeur de physiologie à l'université de Californie; *Our Inner Ape* (2005), ou *The Bonobo and the Atheist* (2013) de Franz de Waal, primatologue et éthologue à l'université d'Emory à Atlanta.

Dans *Primeval Kinship : How Pair-Bonding Gave Birth to human society* (2008), Bernard Chapais, primatologue et anthropologue de l'Université de Montréal, reprend ce sujet. Il voit le fondement de l'évolution de la société humaine dans « une théorie primatologique de l'évitement de l'inceste » (Chapais, 2017, p. 85).

Il propose une évolution du groupe patrilocal ancestral jusqu'à la naissance de la tribu primitive via l'apparition du « lien reproducteur stable », de la monogamie puis de la parenté patrilinéaire. « La pacification des mâles » est la conséquence de la reconnaissance de la paternité qui fait baisser la compétition des mâles pour les femelles et permet la mise en place d'une parenté affinale qui joue « un rôle primordial dans la pacification des relations intergroupes » (Chapais, 2017, p. 256). La tribu primitive se trouve alors caractérisée par les « liens sociaux suivis unissant des individus vivant dans des groupes distincts [...], des occasions de rencontres pacifiques entre groupes [...], la monogamie [...], le transfert de femelles [...], le népotisme [...], et la reconnaissance des affins » (Chapais, 2017, p. 256).

⁷⁸⁵ Wrangham est co-auteur de cet article.

⁷⁸⁶ « La société humaine comme société de primates ».

⁷⁸⁷ « ... les approches d'anthropologie sociale et de primatologie afin de permettre une analyse intégrée de l'organisation sociale des humains et des non-humains ».

⁷⁸⁸ « Qu'est-ce qui est spécifiquement humain dans les groupes humains en développant une comparaison relativement précise avec les primates non-humains ? »

2.2.3. L'hominisation de la violence collective

Au cœur de cette évolution de la société humaine se trouve donc la question de la violence entre groupes. Nous utilisons cette expression d'hominisation de la violence collective pour rendre compte des approches cherchant à expliquer l'apparition de comportements de violence collective dans les sociétés humaines. Il y a une grande diversité d'approches qui souligne la complexité du questionnement qui est soulevé.

En 1991, dans un article intitulé « Violence and Sociality in Human Evolution », Bruce Knauft, professeur d'anthropologie à l'Université Emory (Atlanta), pose la question :

« what is the overall trajectory of violence and sociality in human evolution⁷⁸⁹? »
(Knauft, 1991, p. 391)

Il part de l'analogie du modèle hiérarchique des sociétés humaines intermédiaires et de celles des grands singes actuels :

« dominance hierarchies in middle-range human societies are more similar to those of great apes (their other huge differences notwithstanding) than to those of simpler human societies⁷⁹⁰. » (Knauft, 1991, p. 397)

Il dénonce cette simple analogie et avance une hypothèse d'une trajectoire en U pour la lignée humaine. Les caractères spécifiques du genre *Homo*, partage, coopération et baisse de compétition des mâles, sont à la source de la société égalitaire originelle dont la complexification ultérieure rétablit la hiérarchisation.

Reprenant cette problématique, Christopher Boehm dans *Hierarchy in the Forest. The Evolution of Egalitarian Behaviour* (1999) part des caractères supposés du DAC et propose une transformation du hiérarchique en égalitarisme qui repose sur des préadaptations politiques – les outils (inutilité du dimorphisme), le progrès cognitif et le langage (qui permettent les grandes coalitions) – et qui se produit vers la fin d'*Erectus*. L'égalitarisme des fourrageurs consiste donc à garder sous contrôle social toute velléité de quiconque de prendre un ascendant sur les autres.

Raymond Kelly, dans *Warless Societies and the Origin of War* (2000), se place au contraire à ce moment de la lignée humaine, celui de la bande égalitaire et pacifique. Il imagine le mécanisme qui la fait sortir de l'équilibre trouvé. Étudiant les quelques rares sociétés sans guerre, il constate que leur organisation non segmentaire limite le recours à la violence à l'exécution capitale et au combat fortuit. La transition vers la vengeance et la guerre est la conséquence de la substitutionnalité, caractère des sociétés segmentaires qui

⁷⁸⁹ « Quelle est la trajectoire globale de la violence et de la socialité dans l'évolution humaine ? »

⁷⁹⁰ « Les hiérarchies dominantes dans les sociétés humaines intermédiaires ressemblent davantage à celle des Grands Singes (nonobstant les autres très grandes différences) qu'à celle des sociétés humaines plus simples. »

n'apparaissent que vers la fin du paléolithique supérieur. Le commencement de la guerre se situe au paléolithique supérieur lors de la transition de la société non segmentaire vers la société segmentaire qui transfère la responsabilité de l'individu vers le groupe et facilite l'engrenage de la violence. Celle-ci jusque-là limitée à la peine capitale du strict coupable et aux combats de rencontre tourne alors à la vengeance de groupe et à la guerre proprement dite. Raymond Kelly complète sa thèse dans « The evolution of lethal intergroup violence » (2005) où il propose deux étapes (dont une pacifique) avant celle du passage à la société segmentaire.

Les réponses apportées dans ces exemples suggèrent d'autres questionnements. Quel est l'avantage de passer d'un système hiérarchique à un système égalitaire ? D'où vient ce besoin d'égalité ? Quelle est la force qui a fait sortir d'un système établi et pérenne ? Les mêmes interrogations valent pour le changement inverse, du système égalitaire au hiérarchique.

Le comparatisme primatologique ouvre ainsi un nouveau débat sur l'existence et l'évolution de la violence dans le temps long de la lignée allant des hominidés à l'homme avec des éléments scientifiques positifs et ne relevant pas d'une simple analogie. L'approche évolutionnaire entre dans un champ de connaissances plus vérifiables que les hypothèses sélectionnistes ou adaptationnistes généralement avancées dans les thèses darwiniennes.

2.3. Quelques résultats qui appellent de nouveaux questionnements

Outre ces pistes de recherche qui apparaissent dans la tendance longue que nous avons mise en évidence, certains résultats obligent à réexaminer certaines problématiques et à les reformuler en des termes nouveaux.

Le comparatisme primatologique rend nécessaire un retour sur notre propre définition de la guerre, celle que nous avons adoptée pour ce travail d'investigation. S'il y a continuité entre guerre animale et guerre humaine, le maintien de la distinction entre les deux définitions se justifie-t-il ? L'hominisation de la violence collective pose, nous l'avons vu, de nouvelles questions. Celles-là renvoient à une, plus générale, de critères anthropologiques qui permettraient d'identifier le commencement d'un phénomène humain. La notion de groupe constitué n'est pas suffisante. L'exemple des chimpanzés nous le prouve. L'intentionnalité pourrait-elle fournir ce critère ? Il n'est à ce stade pas possible de répondre à ce type de question. Nous ne savons sans doute pas caractériser l'intentionnalité collective. Des éléments de réponse viendront peut-être des sciences cognitives.

Par ailleurs, l'archéologie préhistorique propose des résultats paradoxaux. Pendant longtemps, armes, blessures, peintures et fortifications ont moins servi de preuves que d'illustration d'une violence guerrière dont l'ancienneté et l'intensité était considérées comme inhérentes au parcours progressiste de l'humanité. Le retournement se produit dans le second vingtième siècle. La trace ostéologique devient la preuve principale de la violence humaine collective. Le débat principal s'organise autour de la présence ou l'absence de cette trace au Paléolithique et au Néolithique. Les [annexe 4](#) et [annexe 5](#) montrent toutefois combien les outils méthodologiques, pour passer de la blessure à la preuve de l'acte guerrier, restent délicats à mettre en œuvre bien qu'ils reposent sur des expertises reconnues. Le même site avec les mêmes ossements peut donner lieu à des interprétations différentes voire franchement contradictoires (Ofnet). Le diagnostic d'exocannibalisme qui est considéré comme allant avec l'activité guerrière reste toujours très controversé. De même, la comparaison entre des données d'époques ou de régions différentes sont difficiles. Faire progresser les outils de l'archéologue dans ce domaine permettrait de lever bien des ambiguïtés qui durent sur des sites importants et de sortir de la monographie pour entrer réellement dans le domaine des études comparatives. L'objectif est d'avoir un regard suffisamment large sur la violence collective dans l'histoire de l'humanité alors que nous ne disposons que d'une sorte de patchwork assez disparate.

À l'exception notable de Pitt-Rivers, l'arme de guerre n'a jamais été objet d'étude. Un consensus existe selon lequel la dualité de l'arme rend ce travail vain avant l'apparition du métal. Ce critère introduit un biais géographique, comme nous l'avons déjà souligné. Pourtant, certains rares travaux d'ethnologie (par exemple, ceux des Pétrequin) ont mis en évidence des différences intrinsèques. Sont-elles détectables archéologiquement ? L'archéologie expérimentale a fait faire des grands progrès dans la connaissance de l'armement et de son usage. Mais le questionnement est toujours celui de la chasse. Si l'emploi de guerre devient la question, les essais seront construits de façon différente. Dans l'[annexe 3](#), nous nous sommes livrés à imaginer quelques hypothèses de situation de combats préhistoriques qui permettent de reconsidérer l'usage de telle ou telle arme. Nous sommes persuadés que les armes n'ont pas dit grand chose de ce qu'elles peuvent dire du simple fait que cette problématique n'a jamais été abordée sous cet angle.

3. La position de l'anthropologie française

Nous avons montré précédemment que le sujet de la guerre préhistorique était rare dans la littérature scientifique française de la période d'après Seconde Guerre mondiale. La version française du livre de Keeley paraît en 2002 sous le titre *Les Guerres préhistoriques*. Cette traduction du titre de *War before Civilization* constitue un contresens malheureux. Outre l'omission du sous-titre explicatif, *The Myth of the Peaceful Savage*, le titre français a pour effet d'inclure implicitement les populations primitives (traditionnelles) sous le vocable préhistorique. De fait, Keeley englobe effectivement les guerres des populations préhistoriques et celles des sociétés traditionnelles contemporaines comme il est souvent d'usage dans l'approche américaine. Mais il le fait sous l'expression de « guerre avant la civilisation ». La traduction française du titre renvoie au comparatisme du XIX^e siècle.

Cette publication exerce toutefois un réel effet pour ranimer le sujet en France. Jean Guilaine, au moment de son admission au Collège de France, y a vu un sujet nouveau et susceptible d'intéresser un large public⁷⁹¹. Sa première contribution sur le sujet, « De la violence préhistorique » (Guilaine, 2001), a lieu en 1998 lors du colloque au Collège de France, organisé par Yves Coppens et intitulé *Origine de l'homme : réalité, mythe, mode*. Le livre, co-écrit avec Jean Zammit, *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique* (2001) est traduit en plusieurs langues et constitue une référence sur l'approche archéologique de la guerre préhistorique, y compris pour le monde anglo-saxon. Guilaine reprend le sujet à plusieurs reprises en organisant des colloques comme *Violence de guerre, violence de masse. Une approche archéologique* (2016), dirigé avec Jacques Sémelin ou encore au sein d'ouvrages où il donne une place à la violence dans sa vision de la protohistoire, comme *Caïn, Abel, Ötzi. L'héritage néolithique* (2011) ou *La Seconde Naissance de l'homme* (2015) ou encore *La Protohistoire de la France* (2018).

Les titres se multiplient à la suite de Guilaine : *Préhistoire de la violence et de la guerre* (2013) de Marylène Patou-Mathis, *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on invente l'agriculture, la guerre et les chefs* (2017) de Jean-Paul Demoule, *Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre* (2018) d'Anne Lehoërf. Alain Beyneix est l'auteur de multiples publications, articles ou contributions dans des ouvrages collectifs (2001, 2007, 2012, 2018). Les ouvrages de vulgarisation font également une place au sujet de la guerre : *Le Beau Livre de la Préhistoire* (2016), dirigé par Marc Azéma et Laurent Brasier (préfacé

⁷⁹¹ Entretien avec Jean Guilaine du 16 avril 2019.

par Guilaine), accueille le thème de la guerre dans deux rubriques « Conflits », « Guerre et paix dans l'art du Levant espagnol⁷⁹² ». *Une histoire des civilisations. Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances* (2018) accueille la rubrique « Violences préhistoriques » (Patou-Mathis, 2018, p. 231-236). *Pré-Histoires. La conquête des territoires* fait de même avec « Ötzi, l'homme des glaces », « Des nécropoles qui gardent des traces de conflits » sur le site de Jebel Sahaba ou encore « Des traces de violence sur les murs » à propos des peintures du Levant espagnol⁷⁹³. Contrairement à la période précédente, le sujet n'est donc ni ignoré ni esquivé par le monde de la préhistoire en ce début de XXI^e siècle.

Toutefois l'anthropologie française ne change pas de position sur le fond. Elle se limite à l'archéologie préhistorique et se tient à l'écart des autres dimensions de la réflexion. Le paysage français – qui ne fait pas exception sur ce point – est en effet marqué par un tarissement de la source ethnographique du fait de la disparition de la guerre dans les sociétés traditionnelles, sous l'effet combiné de leurs rétrécissements démographiques et surtout de leur pacification forcée par les États de localisation. L'anthropologie évolutionniste renaît avec Alain Testart. Malheureusement, son œuvre laisse le sujet « guerre » de côté. Il est par exemple surprenant qu'il soit absent de *L'Origine de l'État. La servitude volontaire* (2004) mais plus encore de son livre testament *Avant l'histoire* (2012) : le mot « guerre » n'apparaît pas dans le sommaire. Il n'est même pas évoqué dans le chapitre où il aurait pu trouver une place, celui des « causes et mécanismes » qui constitue « le moteur de l'évolution des sociétés ». Testart apparaît toutefois comme l'un des coordinateurs, à côté de Luc Baray et Dominique Henry-Gambier d'un programme de recherche ANR « Guerre et violence dans les premières sociétés d'Europe » (Baray, 2010) qui propose d'associer les apports de « l'archéologie, de l'histoire, de l'anthropologie biologique et sociale ». Il y est affirmé « un constat général d'omniprésence des violences » et les « ambiguïtés du témoignage archéologique ».

Mais ce souhait d'ouverture ne se réalise pas. La remise en cause du mythe de *Man the Hunter* effectuée par l'anthropologie américaine est négligée. Quant à l'approche primatologique, l'accueil est plus que partagée. D'un côté, les ouvrages de vulgarisation rencontrent un grand succès quand ils sont publiés en français : *Le Troisième Chimpanzé, Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain* (2000) de Jared Diamond ; *Le Singe en nous* (2011), ou *Le Bonobo, Dieu et Nous. À la recherche de l'humanisme chez les primates*

⁷⁹² Respectivement p. 240 et 312.

⁷⁹³ Respectivement p. 110-111, 170-171 et 168-169.

(2013) de Franz de Waal. En revanche, ce discours est ignoré, combattu voire tourné en dérision dans le monde de l'anthropologie sociale. Le livre de Bernard Chapais qui paraît sous le titre *Aux origines de la société humaine. Parenté et évolution* (2017) s'attire les foudres de Laurent Barry⁷⁹⁴ dans « Des singes, des hommes et des anthropologues. La prohibition de l'inceste chez les primates » (2019). L'auteur dénonce « la prépotence du biologique » chez Chapais et défend la spécificité anthropologique « qui justifie du fait que, pour quelque temps encore, comprendre ce que signifie le hurlement d'un singe perdu dans la canopée ne nous livrera pas, immédiatement et sans coup férir, les clés de lecture des tragédies d'Eschyle » (Barry, 2019, en ligne).

La dimension de recherche principale, voire unique, reste celle de l'archéologie préhistorique. Le domaine de la documentation de la guerre est très présent avec l'archéologie expérimentale, notamment les travaux (Pétillon, Cattelain, Darmangeat, Dias-Meirhino) sur le propulseur et l'arc ou encore ceux d'Esther López-Montalvo sur l'interprétation des peintures du Levant espagnol. Marie-Hélène Dias-Meirhino ouvre un nouveau questionnement avec l'article « Sur la notion d'armes de guerre au Néolithique » (Dias-Meirhino, 2019).

Au niveau des thèses explicatives, il y a une forme de paradoxe. On peut parler d'un effet Keeley pour la résurgence du sujet. Il est référencé dans les ouvrages français et explicitement cité par Guilaine, Patou-Mathis ou Lehoërff. En revanche, son influence sur le positionnement de la recherche française semble particulièrement faible. La thèse dominante reste une apparition tardive de la guerre dans l'histoire de l'homme avec des variantes sur le début du phénomène et l'enchaînement des causalités (compétition pour la terre, richesses et inégalités, stratification sociale). Dans *Le Sentier de la guerre*, Guilaine et Zammit documentent à partir des traces archéologiques, principalement les blessures ostéologiques et l'art pariétal, la croissance de la violence visible depuis le monde des chasseurs-cueilleurs à celui de l'agriculture, puis du proto-guerrier néolithique et enfin du guerrier héros de l'âge des métaux. Ils ne font pas de cette tendance une preuve d'une invention de la guerre au Néolithique. Tout d'abord, ils reviennent dans leur conclusion sur Jebel Sahaba, qu'ils positionnent clairement à la fin du Paléolithique supérieure. Par ailleurs, ils soulignent certaines « limites de la seule pratique archéologique » et appelle à un recours à « l'analyse ethnologique – avec les bémols qu'implique la variété des cultures – qui pourrait traduire la probabilité d'actes ou d'états de violence » (Guilaine et Zammit, 2001,

⁷⁹⁴ Maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris) et membre du Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France.

p. 326). Dans son intervention, « La genèse de la guerre », le 18 janvier 2013 à l'Académie des sciences morales et politiques, Jean Guilaine conclut pour sa part que, s'il voit la violence humaine comme très ancienne, la confrontation violente n'est archéologiquement attestée que vers la fin du Paléolithique, « ce qui n'exclut pas de plus précoces manifestations » (Guilaine, 2013).

La thèse française la plus commune (Demoule, Beyneix, Lehoërff) repose sur une apparition de la « vraie guerre » à l'âge du Bronze. Cette notion française de « vraie guerre » n'est guère définie. Elle apparaît différer sensiblement de celle de Turney-High. Cette dernière se fonde sur l'idée d'horizon militaire : sa causalité est culturelle ; elle n'est pas chronologiquement marquée ; elle ne marque pas une étape sociétale. L'expression française repose sur une innovation technologique qui fixe un moment identifié dans l'histoire humaine, avec un avant et un après. Avant ce moment, il ne s'agit que d'actes de violence souvent qualifiés d'anecdotiques⁷⁹⁵. Ensuite, l'ampleur et l'efficacité guerrière justifient le mot guerre. Patou-Mathis, pour sa part, propose une synthèse avec un schéma en trois temps, le troisième étant le point de basculement décisif dans le phénomène guerre :

« Si la violence interpersonnelle existe chez les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, les conflits meurtriers n'apparaissent donc qu'au début du Néolithique. Mais ce n'est qu'à partir de l'âge du Bronze, au cours du III^e millénaire – période marquée par apparition de véritables armes de guerre en métal et de trésors (caches d'objets métalliques) –, que la guerre sera institutionnalisée. » (Patou-Mathis, 2018, p. 236)

Cette thèse d'une apparition à la toute fin du Néolithique est pourtant difficilement soutenable. Elle ignore un double argument : celui, archéologique, de la bellicosité démontrée de certaines sociétés préhistoriques (par exemple Nataruk, Crow Creek, Talheim, Asparn/Schletz) antérieure à l'âge du Bronze d'une part, et celui ethnographique des sociétés primitives contemporaines avancé par Keeley.

De même, le monde préhistorique français semble rester en marge de la nouvelle discipline qui émerge sous des vocables divers, qui peuvent se résumer sous celui d'archéologie des conflits, et qui regroupent certains travaux transdisciplinaires. Des huit titres que nous avons cités précédemment en exemple, sept sont des ouvrages collectifs mais un seul contient une contribution française (Beyneix, 2012). Le seul livre français de ce style est *Violences de guerre, violences de masse* sous la direction de Guilaine et Sémelin.

⁷⁹⁵ Demoule parle du site de Talheim (Allemagne, Bade Wurtemberg), daté du Rubané (7000 BP), et de sa fosse commune d'une trentaine de squelettes comme « d'un exemple clair mais sans doute anecdotique » (Demoule, 2017, p. 150).

Nous terminons cette conclusion par une dernière mise en perspective de la préhistoire française vis-à-vis de sa contrepartie anglo-saxonne et les différences que le sujet de la guerre préhistorique a fait ressortir. La prépondérance de la science anglo-saxonne est réelle et peut trouver aisément des explications. Il y a, d'une part, une disproportion des ressources (universités, chercheurs) et, d'autre part, le poids d'une langue devenue scientifiquement hégémonique. Ce monde se suffit à lui-même et tend à marginaliser ce qui n'arrive pas à s'exprimer dans son univers. L'effet est accentué par la place de la seule anthropologie américaine sur ce sujet. Le lien entre la culture des États-Unis et la guerre est étroit. Il repose sur l'histoire de cette nation, née d'une guerre d'Indépendance, qui se déchire dans une guerre de Sécession à la veille du XX^e siècle et qui se confronte pendant près de trois siècles à une grande culture guerrière, celle des Indiens d'Amérique du Nord. Cela se traduit par une connaissance concrète de la guerre moderne et de la guerre primitive sur un territoire où l'archéologie met en évidence une préhistoire récente et guerrière. Les trois dimensions du discours anthropologique sur la guerre se trouvent exprimées et intimement imbriquées dans ce contexte américain. Le thème est ainsi considéré dans l'anthropologie anglo-saxonne comme un grand sujet avec des scientifiques de forte notoriété qui l'abordent sans hésitation : Lewis Morgan, Franz Boas, Bronislaw Malinowski, Gordon Childe, Ruth Benedict, Margaret Mead, Marshall Sahlins. Bien plus, il est regardé comme une responsabilité de la discipline de s'y confronter pour contribuer à conjurer la menace que le phénomène fait peser sur l'humanité. Cette domination se traduit quantitativement et qualitativement. Pour le premier point, cela se traduit par le nombre d'auteurs, d'universités, d'ouvrages et de publications qui surpassent largement toutes les autres origines. Au-delà de cette abondante production, la science anglo-saxonne couvre largement tout le spectre de la recherche. Mais elle fournit majoritairement les idées en rupture (la guerre comme invention, le comparatisme primatologique), les thèses explicatives (qui se multiplient à partir du second XX^e siècle), les débats (sélection de parentèle), les avancées méthodologiques (archéologie expérimentale, archéologie des conflits).

La préhistoire française apparaît sur ce sujet bien isolée dans les sciences humaines en France et dans le monde. Elle l'est dans le monde scientifique français car elle est coupée de la source ethnographique. Cela vient du fait des ethnologues qui esquivent le plus souvent le questionnement de longue durée. Mais elle l'est aussi du fait des préhistoriens qui butent sur une réticence durable vis-à-vis du comparatisme. Par ailleurs, elle s'est éloignée de la préhistoire anglo-saxonne pour des raisons méthodologiques, notamment sur l'approche processuelle.

Tous ces éléments expliquent une réception en France faible et tardive de la production anglo-saxonne. Le livre de Napoleon Chagnon sur les Yanamamö qui déclenche une vive polémique n'est pas traduit en français. De même pour celui de Richard Wrangham et Dale Peterson, *Demonic Males*. Le best-seller de Keeley ne paraît en français que six ans après sa première publication et avec un contresens sur son titre. La liste des ouvrages clés récents non traduits est longue. Nous nous limitons à quelques exemples illustratifs : *Warless Societies and the Origin of War* de Raymond Kelly, *Constant Battles, the Myth of the Peaceful, Noble Savage* de Steven LeBlanc, *How War Began* de Keith Otterbein ou encore *War, Peace, and Human Nature, The Convergence of Evolutionary and Cultural Views* de Douglas Fry. À l'inverse, parmi les auteurs français de ce siècle, seul Guilaine a connu une diffusion et une reconnaissance internationale. Les thèses françaises originales reçoivent peu d'échos. Même la thèse échangiste avec comme promoteurs Mauss et Lévi-Strauss s'exporte peu, hors l'exception de Sahlins. Autrement dit, le débat sur la guerre préhistorique en France et celui du monde anglo-saxon ne sont pas les mêmes.

La préhistoire française s'est interdit ou s'est vu interdire nombre d'approches qui ont émergé à la fin du XX^e siècle. Pour la sociobiologie, Taguieff déconstruit le discours français :

« Telle est la manière polémique ordinaire de délégitimer la sociobiologie, en la criminalisant – l'imputation de "racisme" sous-entendue celle de "génocide" [...] il faudrait montrer tout d'abord, précisément, en quoi la sociobiologie – et laquelle ! – doit nécessairement (logiquement, voire fatalement) "aboutir" au "racisme ségrégationnisme", ce qui n'est nullement fait. » (Taguieff, 1987, p. 68-69)

On peut s'attendre à un tabou similaire vis-à-vis de l'approche génétique. Nombreux sont les ouvrages anglo-saxons sur ce thème. L'article « The phylogenetic roots of human lethal violence » marque un tournant dans l'argumentation qui jusqu'à présent restait dans un adaptationnisme tout théorique (Shaw & Wong, 1989). Un lien phylogénétique est avancé pour relier la violence humaine à un long passé de primates. Nous n'avons pas trouvé de texte français sur cet article. Marylène Patou-Mathis semble la seule à poser la question en des termes directs « La violence est-elle inscrite dans nos gènes ? ». Si elle exclut vigoureusement l'hypothèse, l'argumentation relève de la conviction humaniste, pas de la démonstration.

Quant au comparatisme primatologique qui nourrit tant d'ouvrages, il n'existe dans la littérature française qu'au travers de quelques auteurs anglo-saxons (Waal, 2006 et 2013 ; Diamond, 2000 ; Chapais, 2017) traduits en français. Là encore, les auteurs français sont absents d'un débat très actif outre-Manche et outre-Atlantique.

Si l'anthropologie française marque un intérêt nouveau pour le sujet de la guerre préhistorique, elle se focalise de fait sur la protohistoire européenne. La thèse dominante reste celle de l'apparition de la guerre au Néolithique avec pour contexte général la révolution agropastorale. Elle est alimentée par une source archéologique devenue plus abondante avec notamment la découverte de très nombreux sites de massacres en Europe (Beyneix, 2012). En ce début de XXI^e siècle, l'anthropologie française se replie donc sur un champ d'investigation partiel. Son approche se limite à l'archéologie préhistorique. Elle s'est enfermée géographiquement et temporellement dans un espace-temps délimité par l'Europe néolithique. Son champ d'hypothèses en est restreint d'autant :

« Nos constructions explicatives sont comme des questions que l'on adresse aux données ; si les questions sont rudimentaires et limitées, il y a peu de chances que les réponses le soient moins. Augmenter la variété de nos hypothèses est donc d'une importance cruciale, et la connaissance de l'histoire de la pensée qui les engendre peut y contribuer magistralement. » (Stoczkowski, 2011, p. 231).

Alors que la remise en cause du paradigme dominant ouvre largement le champ des recherches, l'anthropologie française semble passer à côté des nouveaux questionnements qui émergent et qui remettent en avant l'interrogation centrale de l'origine d'un phénomène universel, dont le processus de long terme pourrait être désigné par l'expression d'hominisation de la violence collective. Le message final, et optimiste, est donc un appel à l'ouverture pour ce grand sujet d'anthropologie qu'est la guerre préhistorique.

Résumé et mots clés

Cette thèse a pour objet l'idée de guerre à la préhistoire dans l'anthropologie française des débuts de la discipline préhistorique à nos jours. S'appuyant sur une méthode de structuration des discours scientifiques propres au sujet, elle propose une histoire de cette idée de 1859 à 1996, date qui marque un dernier tournant dans la réflexion. Cette histoire est restituée avec une mise en perspective par rapport à un ensemble scientifique plus large et dominant sur le sujet, celui du monde anglo-saxon. Les résultats qui ressortent de ce travail comprennent tout d'abord une histoire de l'idée de guerre à la préhistoire qui s'organise en quatre grandes périodes avec trois moments clés, la Grande Guerre, le lendemain de la Seconde Guerre mondiale et la décennie 1990. À ces périodes correspond une évolution forte des discours explicatifs sur l'origine de la guerre. Par ailleurs, le sujet de la guerre préhistorique fait ressortir des particularités du monde scientifique français, notamment une différence d'approche marquée entre préhistoire et ethnologie et quelques interdits qui l'amènent à être absent de certains domaines particulièrement dynamiques dans l'anthropologie anglo-saxonne. La conclusion se projette dans le temps présent pour proposer les tendances de la recherche qui se dessinent pour un futur de moyen terme.

MOTS CLÉS : guerre préhistorique, guerre primitive, violence préhistorique, archéologie préhistorique, ethnologie, anthropologie.

Abstract and key words

This thesis is a study on the idea of war during prehistory in the French prehistoric science from the beginning to nowadays. With a method of structuring the scientific discourse on the subject, it proposes a story of this idea from 1859 to 1996, date of the last turning point in the reflexion. This story is put in perspective with a bigger scientific world, the anglo-saxon one, which is largely dominant on the subject. The main results of this work is, at first, a story of the idea of the prehistoric war divided in four periods, divided by three key

moments, the Great War, the afterwards of the Second World War and the 1990's decade. A strong evolution of the explanative theses on the origin of war is correlated with these periods. Moreover, the subject of the prehistoric war underlies specificities of the french scientific world, among which a strong difference of approaches between prehistory and ethnology and a few taboos which forbid to entry fields of research which are particularly dynamic in anglo-saxon anthropology. The conclusion proposes a projection in the present times and the trends of research in a medium-term future.

KEY WORDS: prehistoric war, primitive war, prehistoric violence, anthropology, prehistoric archaeology.

VOLUME 2

~

FIGURES, ANNEXES, BIBLIOGRAPHIE & TABLES

Sommaire du volume 2

Planches	393
Planche A	395
Planche B	396
Planche 1.1	399
Planche 1.2	404
Planche 1.3	409
Planche 1.4	410
Planche 1.5	413
Planche 2.1	415
Planche 2.2	416
Planche 2.3	418
Planche 3.1	419
Planche 3.2	420
Planche 3.3	424
Planche 4	426
Annexes	431
ANNEXE 1. Analyse de la base de données revues scientifiques françaises	433
ANNEXE 2. Les thèses explicatives sur l'origine de la guerre	453
ANNEXE 3. Armement : données et éléments de méthodologie	489
ANNEXE 4. Mesurer la violence et la guerre : questionnements et problématiques	559
ANNEXE 5. Traces ostéologiques de violence et de guerre : questionnements méthodologiques	581
Sources & bibliographie générale	625
Sources	627
Bibliographie	629
Index des auteurs	685
Table des matières	693

PLANCHES

Planche A

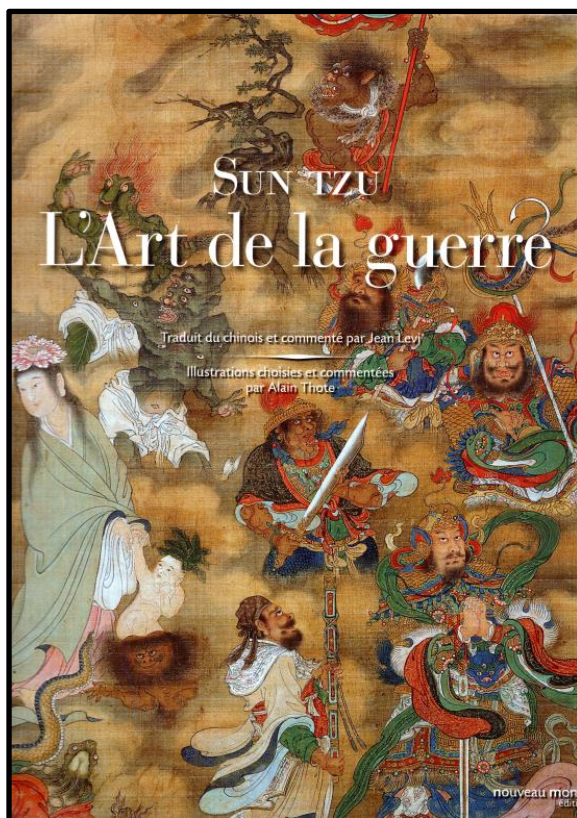


Fig. 1 : Première de couverture de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu (2013)

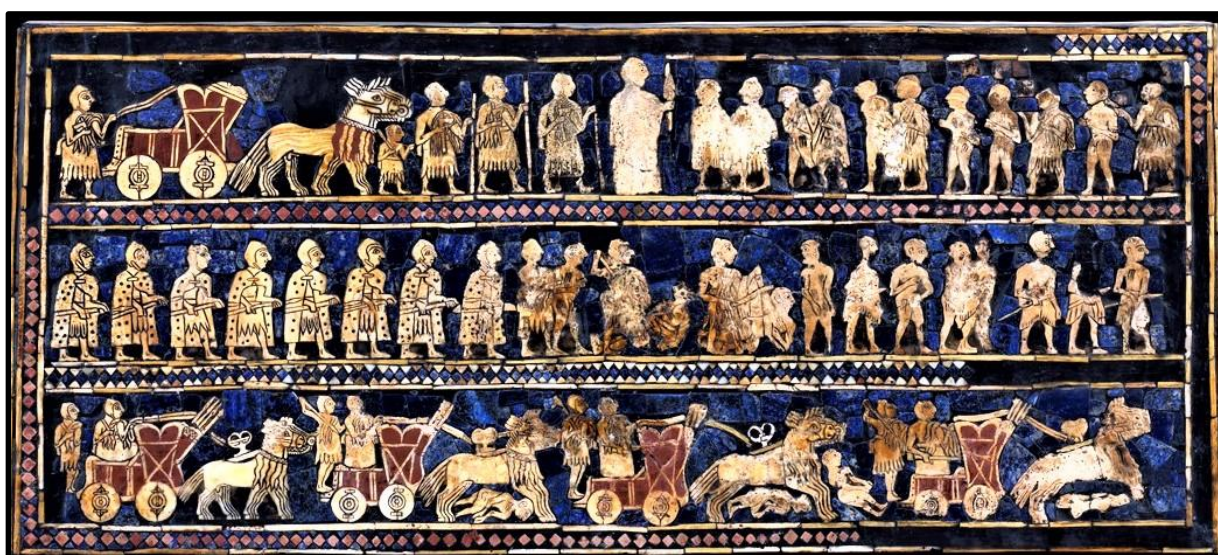


Fig. 2 : L'étendard d'Ur, face de la guerre

Planche B

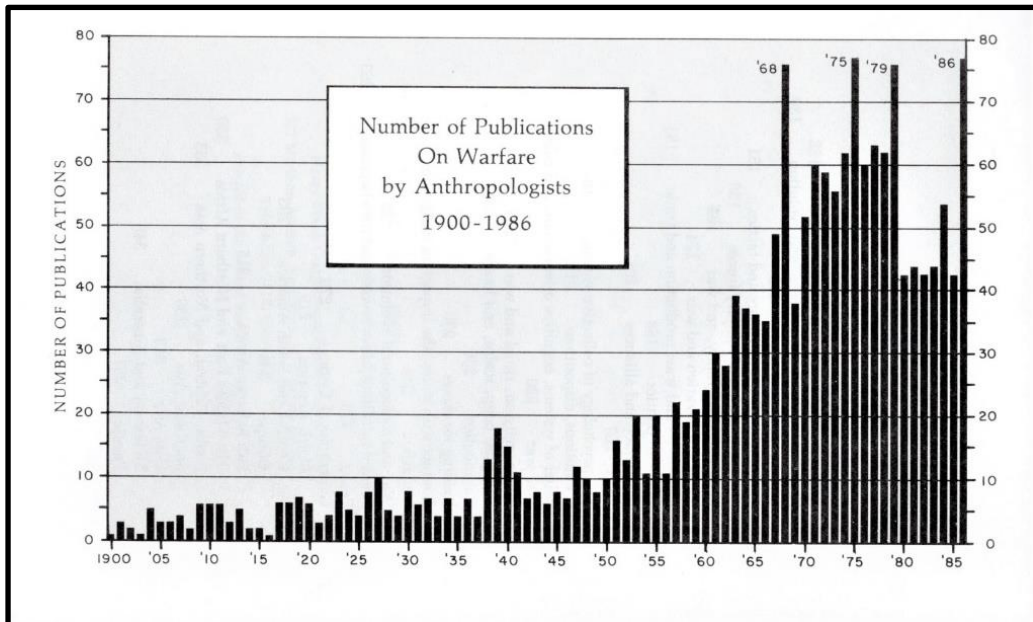


Fig. 1 : Nombre de publications sur la guerre en anthropologie sur la période 1900-1986 (Ferguson & Farragher, 1988)

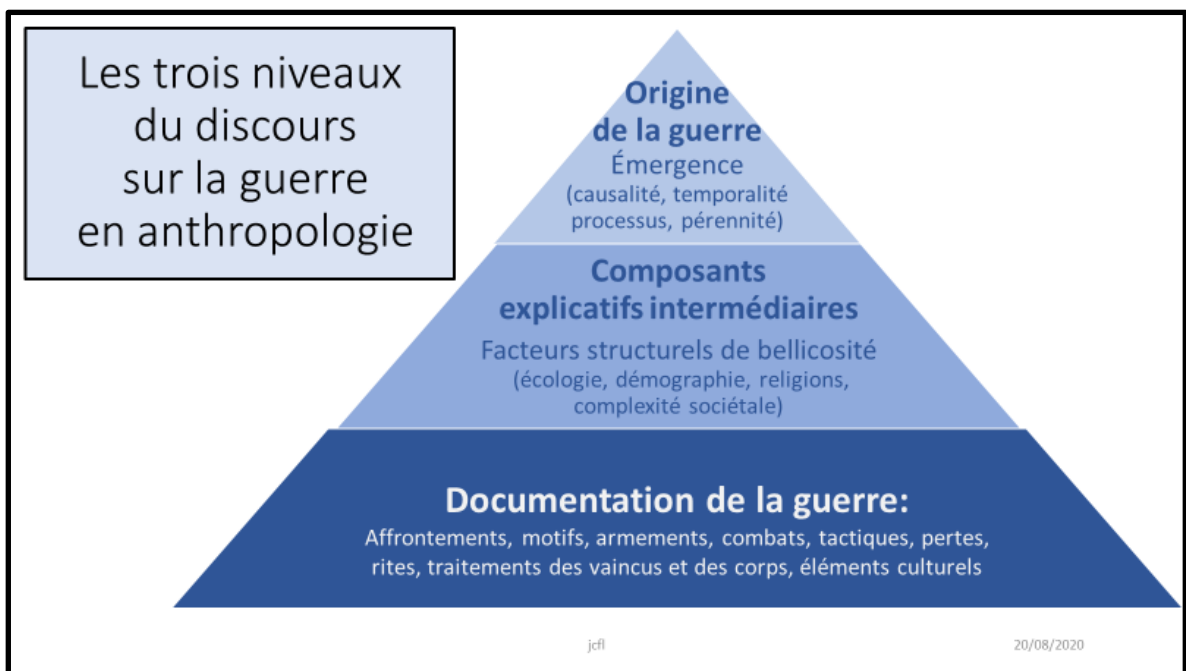


Fig. 2 : Les différents niveaux du discours sur la guerre en anthropologie

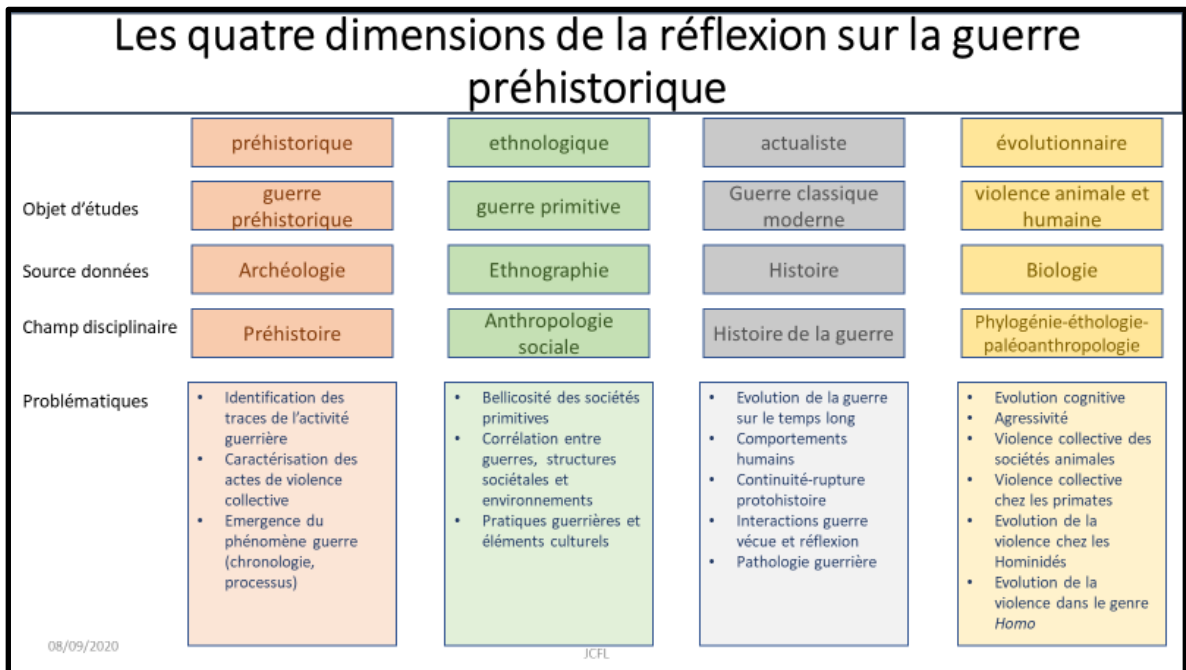


Fig. 3 : Les quatre dimensions de la réflexion sur la guerre préhistorique

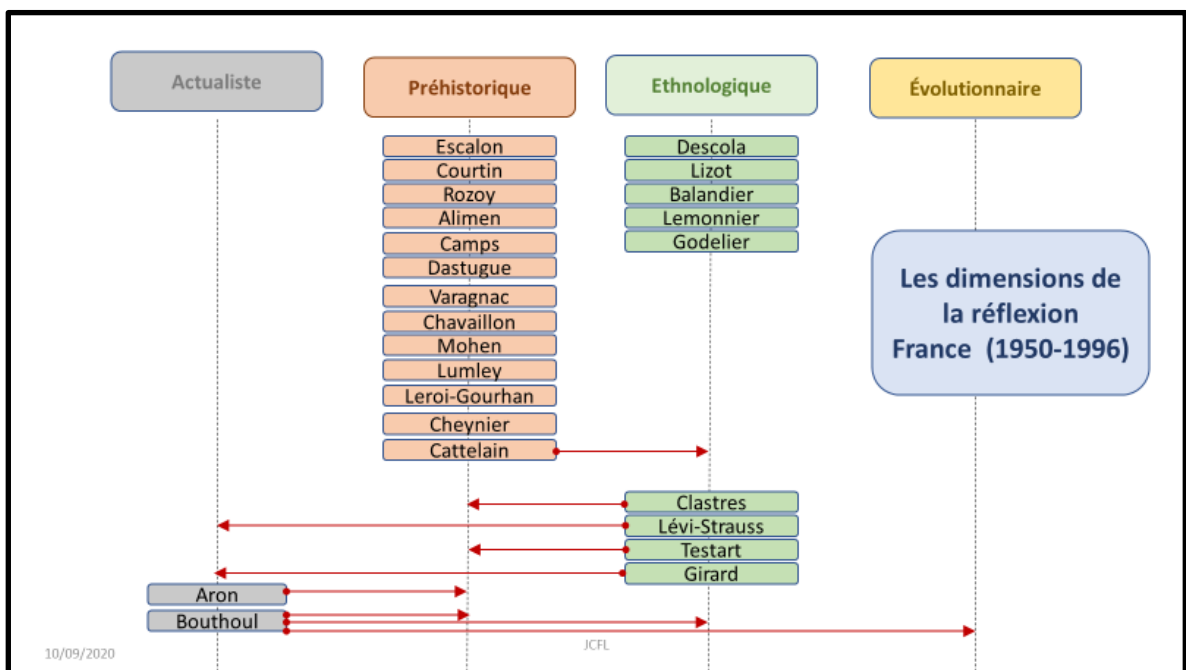


Fig. 4 : Exemple d'échanges entre les dimensions (France, 1950-1996)

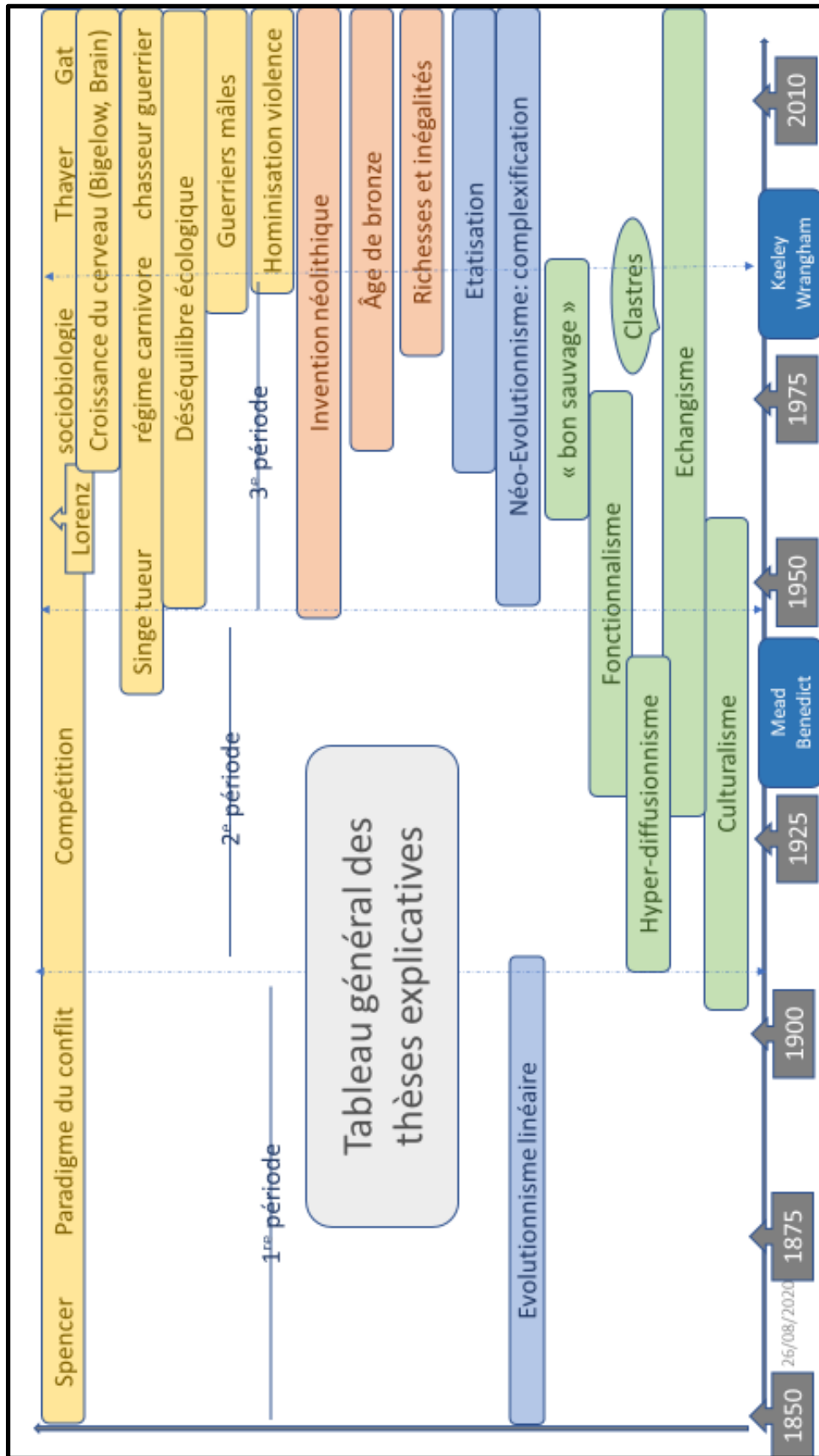


Fig. 5 : Tableau général des thèses explicatives sur les origines de la guerre

Planche 1.1



Fig. 1 : Guerriers Tupinambas (Léry, 1578, p. 231)



Fig. 2 : Scène d'anthropophagie (Staden, 1557, p. 162)



Fig. 3 : *Orang-outan étranglant un sauvage de Bornéo* (Fremiet, 1896, Jardin des Plantes, photo jcfl)

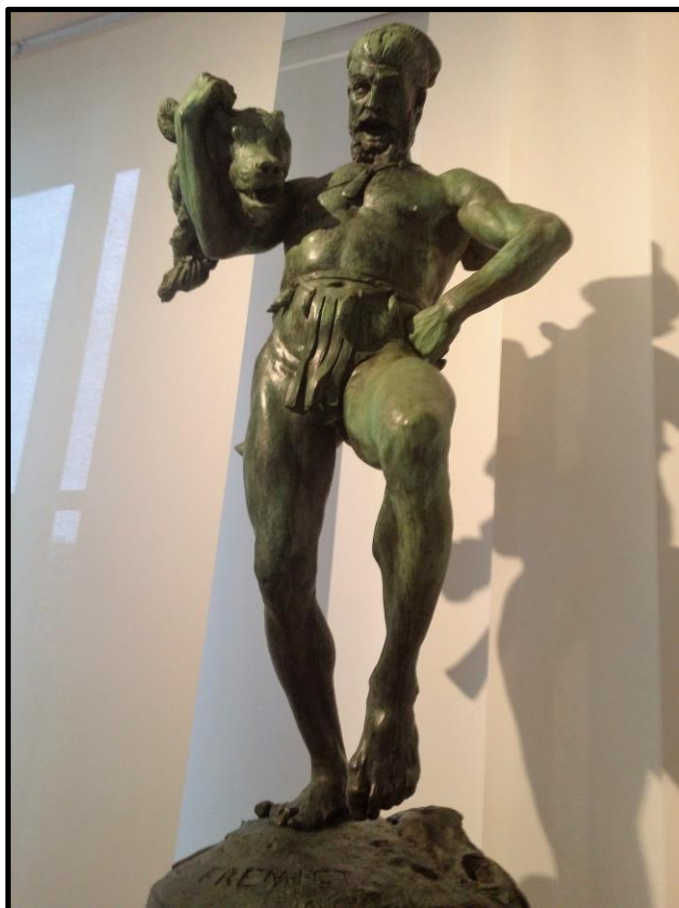


Fig. 4 : *L'Homme de l'âge de pierre* (Fremiet, 1875, Musée de de l'Homme, photo jcfl)

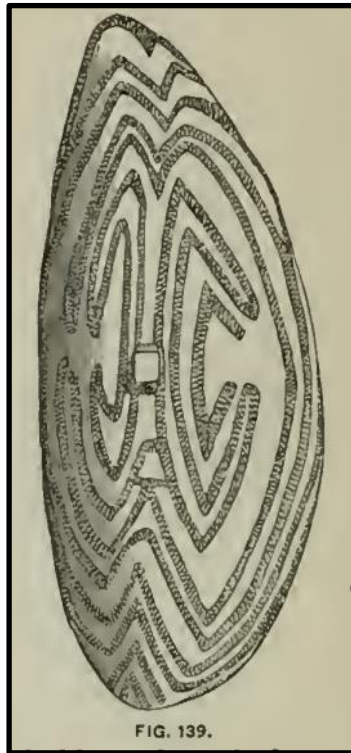


Fig. 5 : Bouclier orné (Smyth, 1878, p. 334)

Peintures de Catlin



Fig. 6 : Buffalo's Back-Fat, Head-Chief of the Blackfoot nation



Fig. 7 : White-Cloud-Head-Chief-Of-The-Iowas



Fig. 8 : Big-Elk (1832)

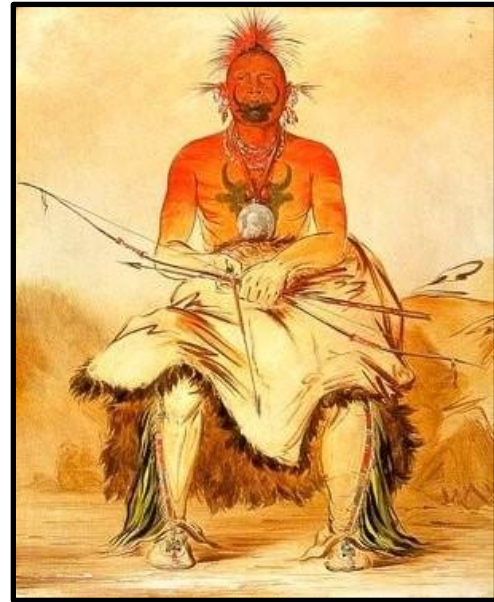


Fig. 9 : Buffalo-Bull-A-Grand-Pawnee-Warrior (1832)

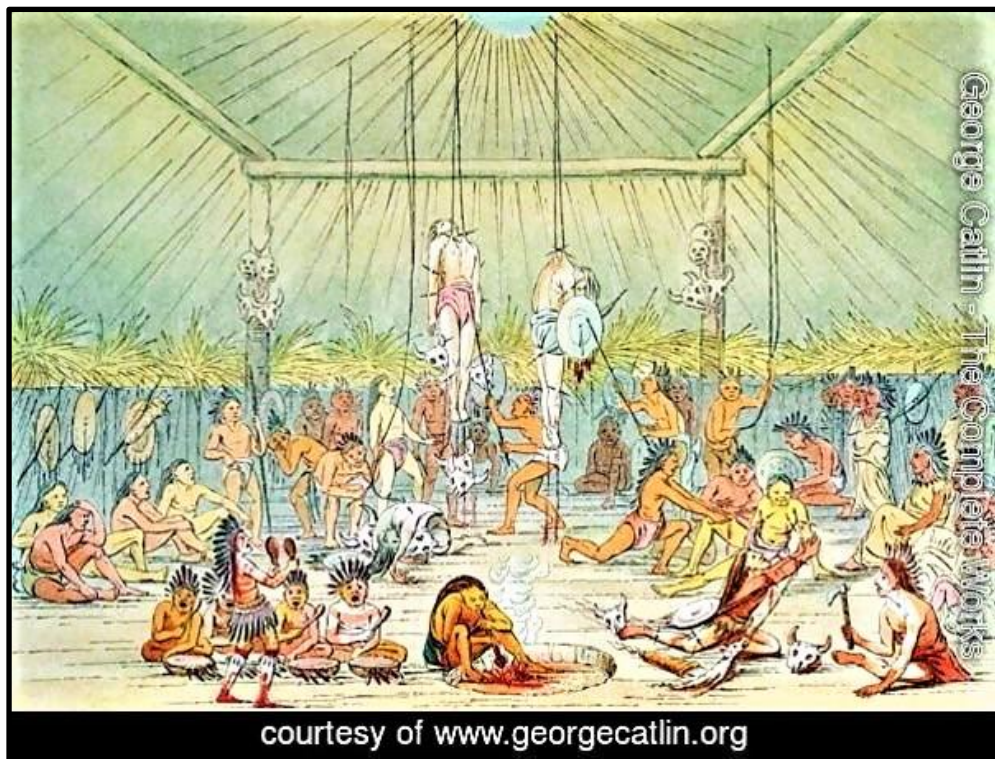


Fig. 10 : Mandan Ceremony

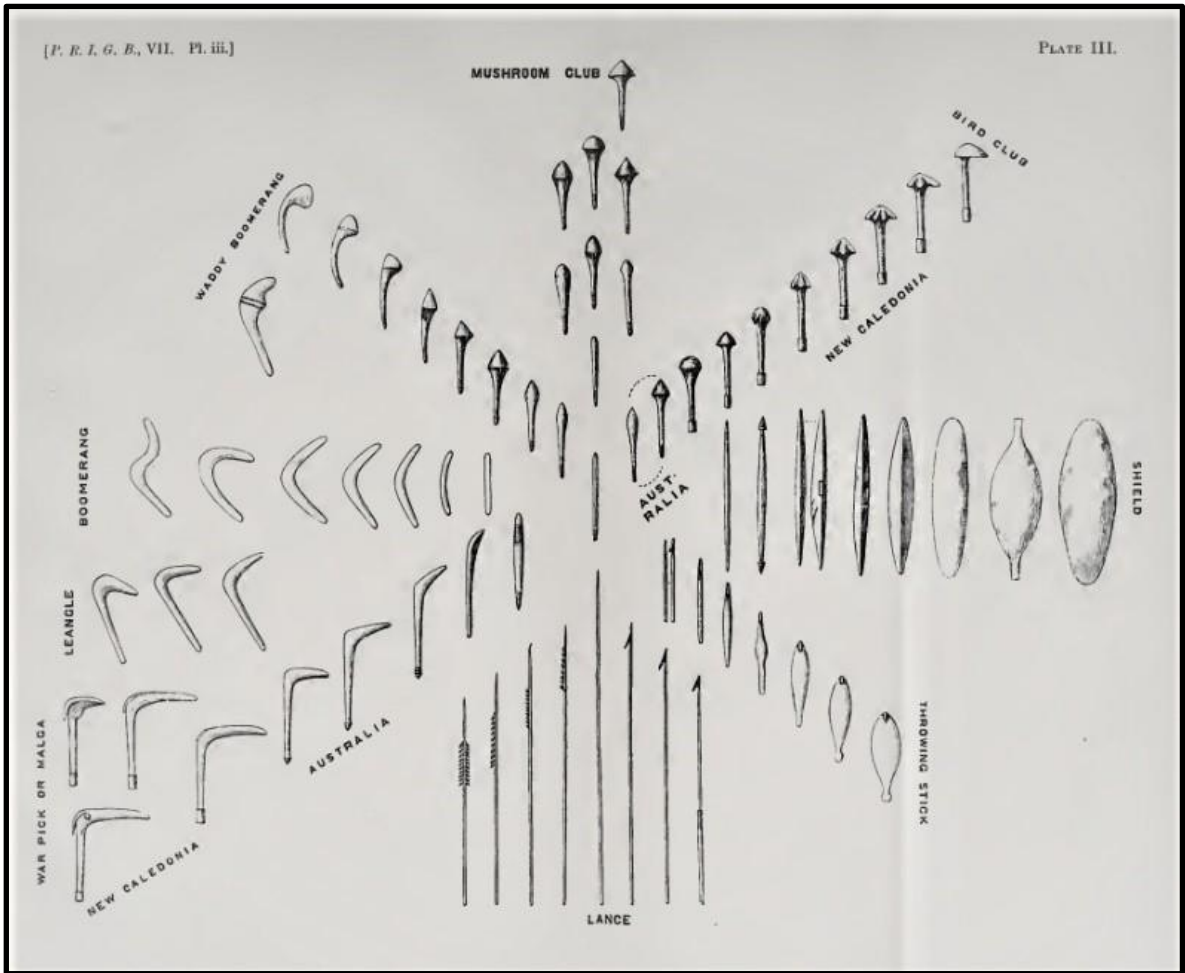


Fig. 11 : *Plate III*, Pitt-Rivers, 1906. La diversification du bâton en différents types d'armes

Planche 1.2

A. Pièces préhistoriques de la collection des Armes antiques

(photos du musée de l'Armée)



Fig. 1 : Pièce A.1, une des « trois haches en silex taillé par éclats »



Fig. 2 : Pièce A.85, « pointe de harpon en os »



Fig. 3 : Pièce A.168, « hache en pierre emmanchée dans un andouiller de cerf »



Fig. 4 : Pièce A.181, « pointe de flèche en silex »

B. Musée préhistorique

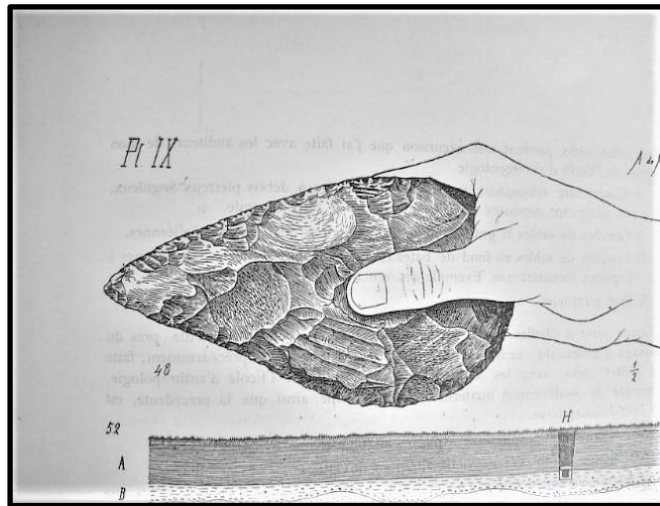


Fig. 5 : Prise du coup de poing chelléen (planche IX)

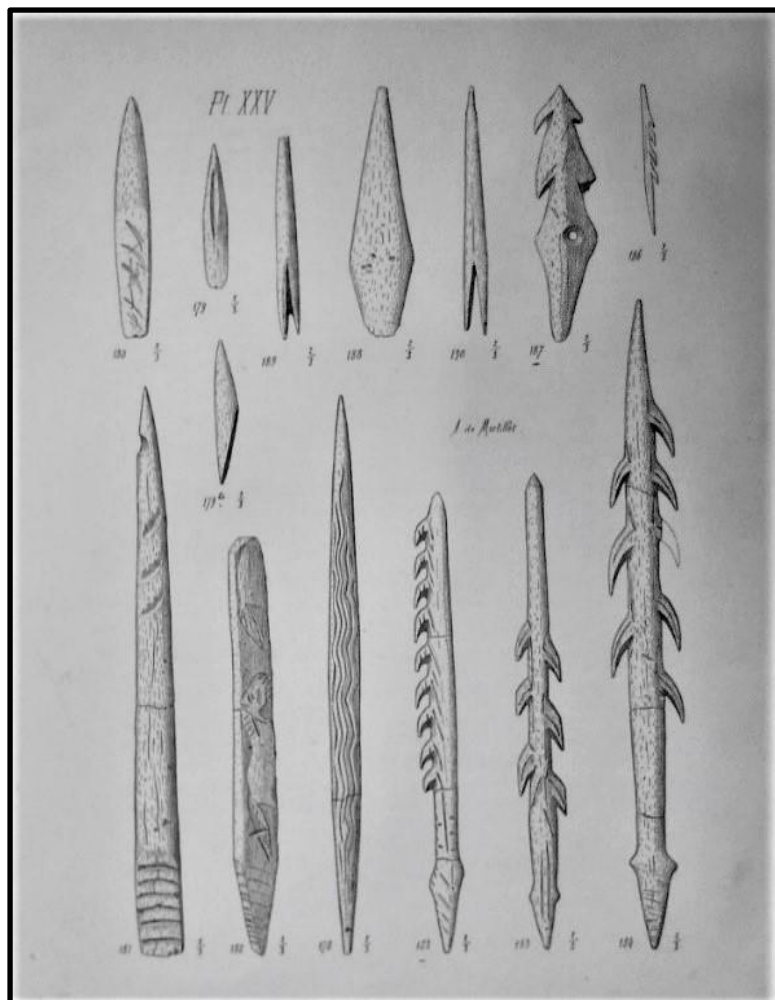


Fig. 6 : Pointes d'armes de jet du magdalénien

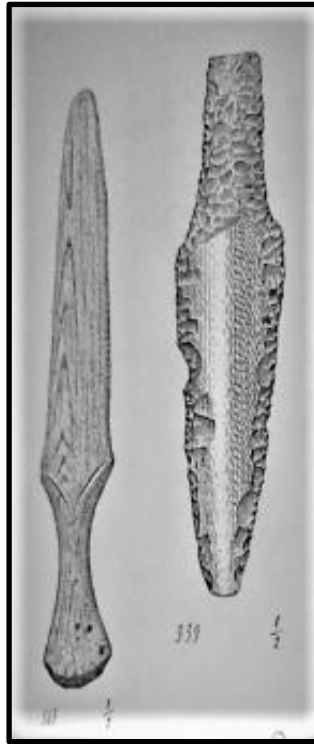


Fig. 7 : Poignards dont 343 en if (planche XL)

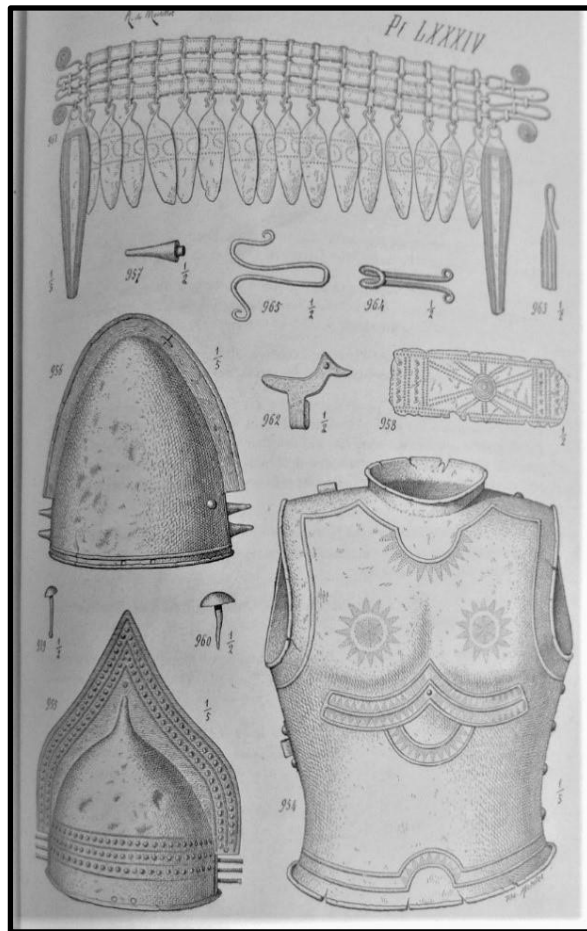


Fig. 8 : Armes défensives (planche LXXXIV)

TABLEAU DE LA CLASSIFICATION

TEMPS.		AGES.	PÉRIODES.	ÉPOQUES.	
ACTUELS.	HISTORIQUES.	DU FER.	Mérovingienne.	WABENNIENNE, Franque, Burgonde, Germanique.	
			Romaine.	CHAMPDOLIENNE, Décadence Romaine. LUGDOMIENNE, Beau-temps Romain.	
			Étrusque, Galatienne.	MARRIENNE, Gauloise, 3 ^e Lacustre. HALSTATTIENNE, des Tumulus, 1 ^{re} du Fer.	
		PROTOHISTORIQUES.	DU BRONZE.	Bohémienne.	LARNAUDIENNE, 2 ^e Lacustre en majeure partie. MORGIENNE, 2 ^e Lacustre partie, des Dolmens partie.
				Néolithique, Pierre polie.	ROBENHAUSIENNE, 1 ^{re} Lacustre, des Dolmens majeure partie de l'Autochs partie.
				PRÉHISTORIQUES.	DE LA PIERRE.
SOLUZIENNE, partie du Renne et du Mammouth.					
MOUSTÉRIENNE, du Mammouth majeure partie.					
CHAUZIENNE, Acheuléenne, du Grand Ours, de l'Éléphant antique.					
GÉOLOGIQUES.	QUATERNAIRES.	DE LA PIERRE.	Éolithique, Pierre éclatée.	OTTAVIENNE, Tortonienne. TILNANSIENNE, Aquitaine.	
	TERTIAIRES.				

Fig. 9 : Classification de Mortillet, *Musée préhistorique*, 1881

Planche 1.3

Traces archéologiques de blessures préhistoriques



Fig. 1 : Moulage du crâne de Cro-Magnon 2, MNHN (photo jcfl)



Fig. 2 : Pointe de flèche dans un os iliaque de la collection Prunières (photo jcfl)

Planche 1.4

Collections du musée d'Artillerie

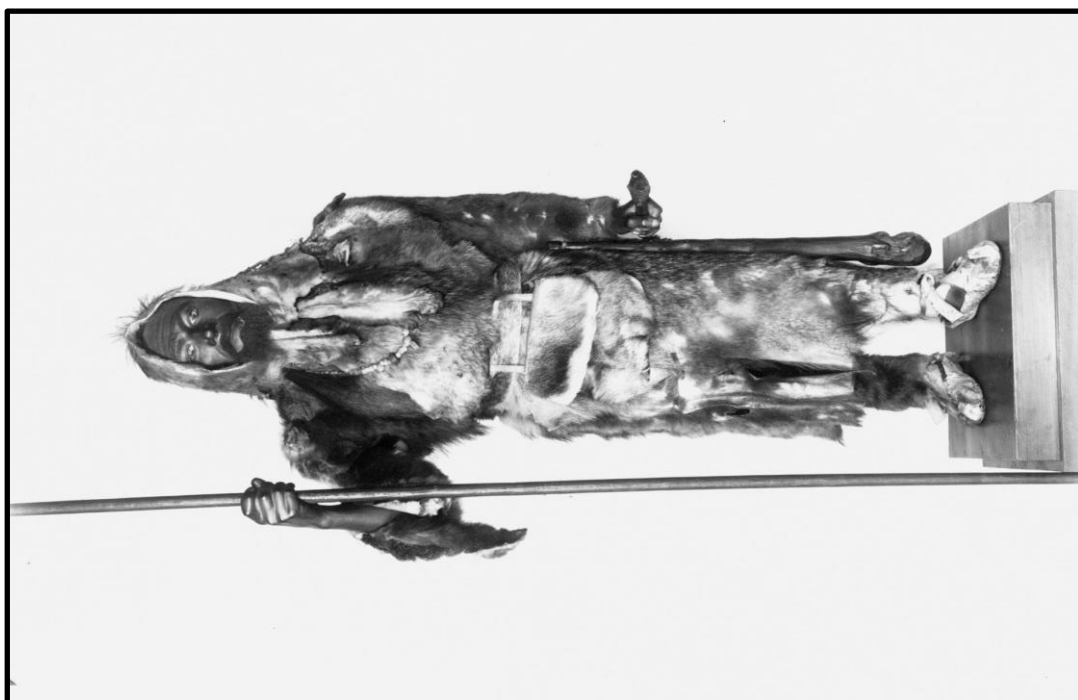
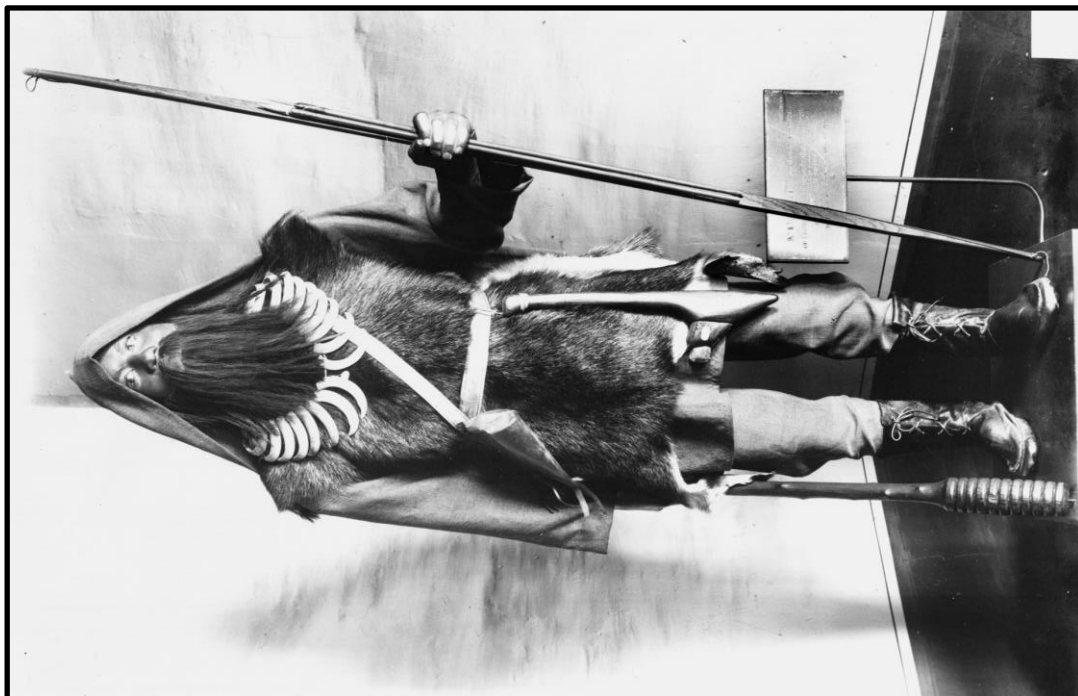


Fig. 1 : Galerie du Costume de guerre ; guerrier du Moustier et Homme des Stations lacustres
(Musée de l' Armée, Dist. RMN-Grand Palais/image musée de l' Armée)

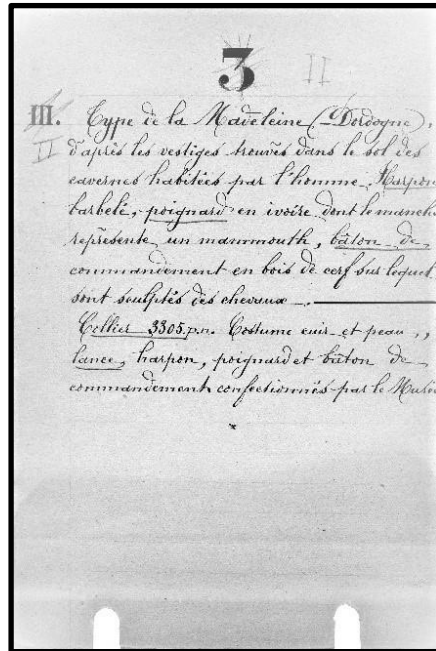


Fig. 2 : Fiche manuscrite du colonel Le Clerc concernant le type de la Madeleine (archive Musée de l'Armée)

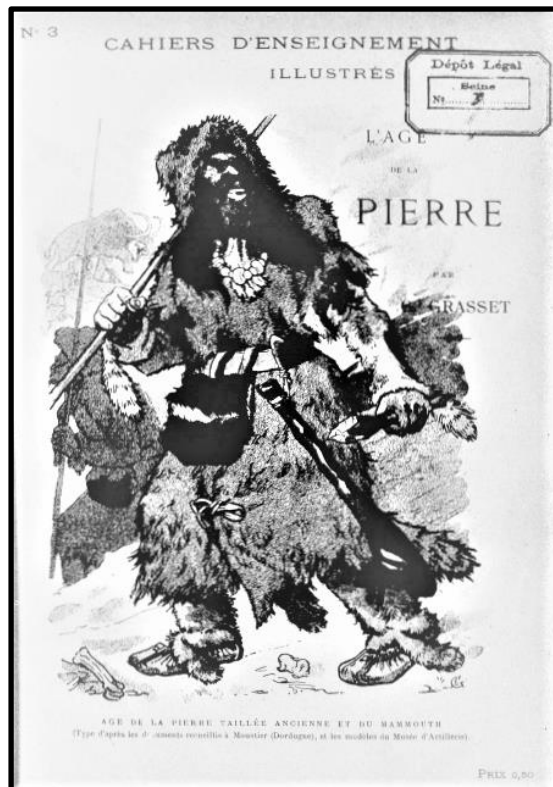


Fig. 3 : Les mannequins du musée d'Artillerie servent de référence à de multiples publications. Ici le n° 3 des Cahiers d'Enseignement illustrés (~ 1880-1890) (source Gallica)



Figure 1

Fig. 4 : Galerie ethnographique. Image du mémoire de Cécile Mouillard, 2005-2007, p. 5

Planche 1.5

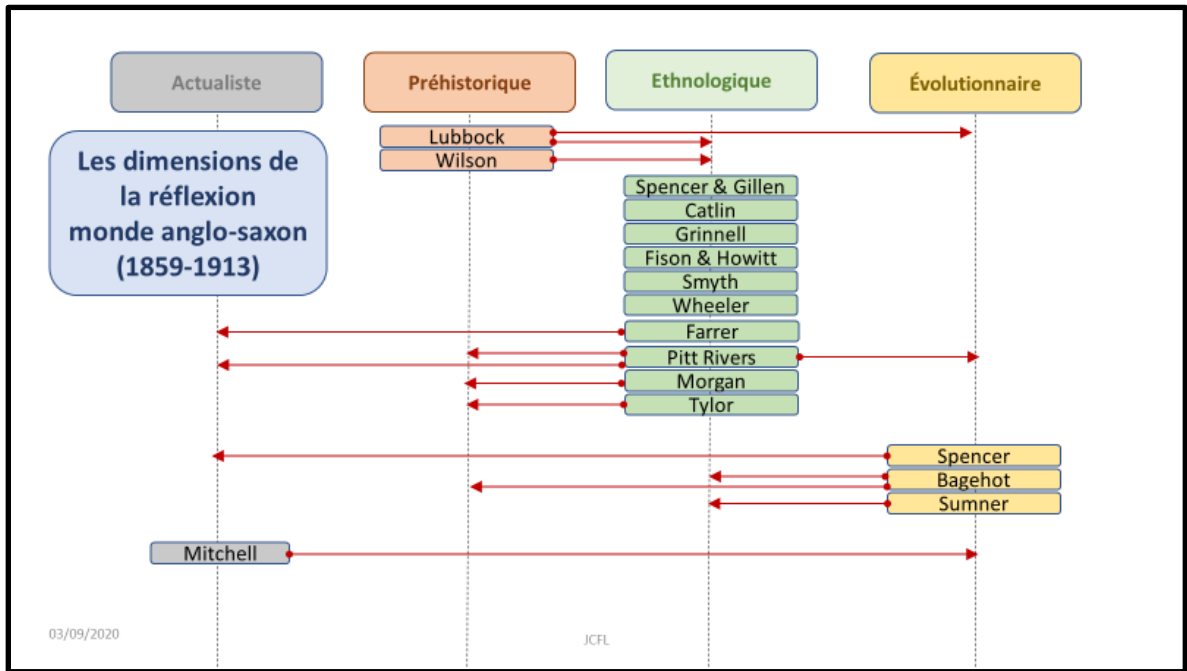


Fig. 1. Les quatre dimensions de la réflexion dans l'anthropologie anglo-saxonne et leurs échanges (1859-1913)

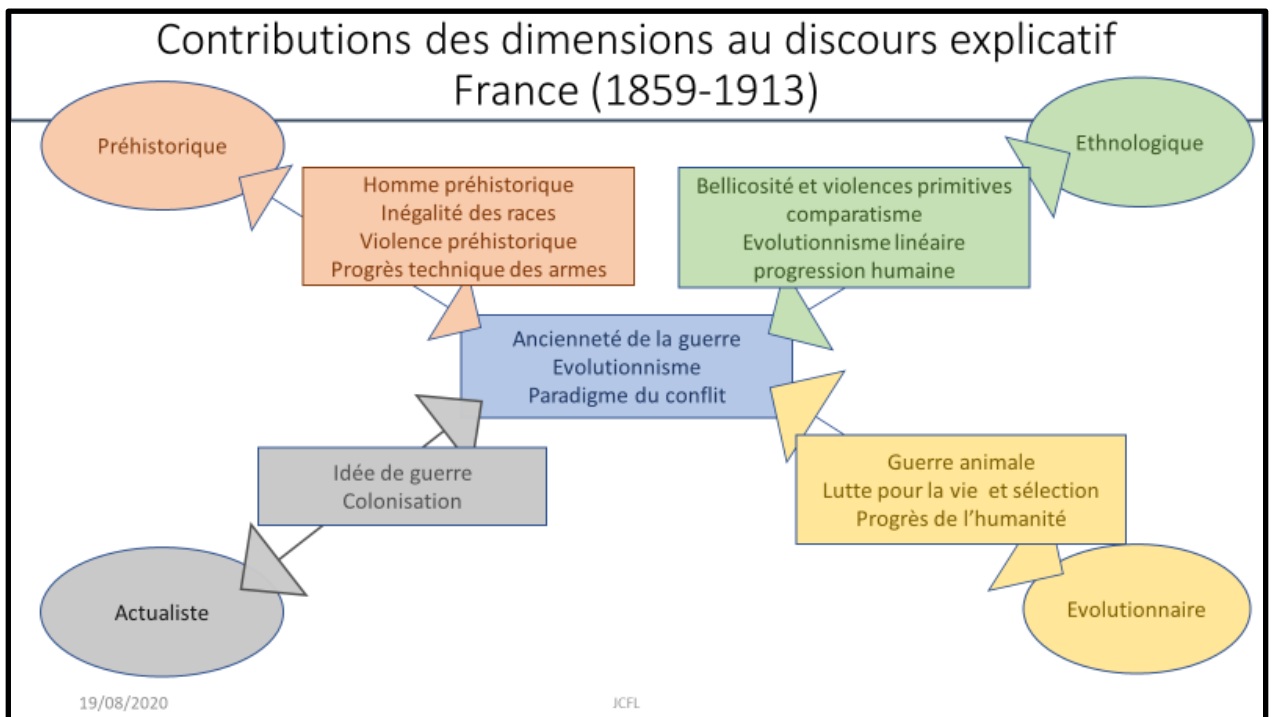


Fig. 2 : Les dimensions et leurs contributions au discours explicatif en France (1859-1913)

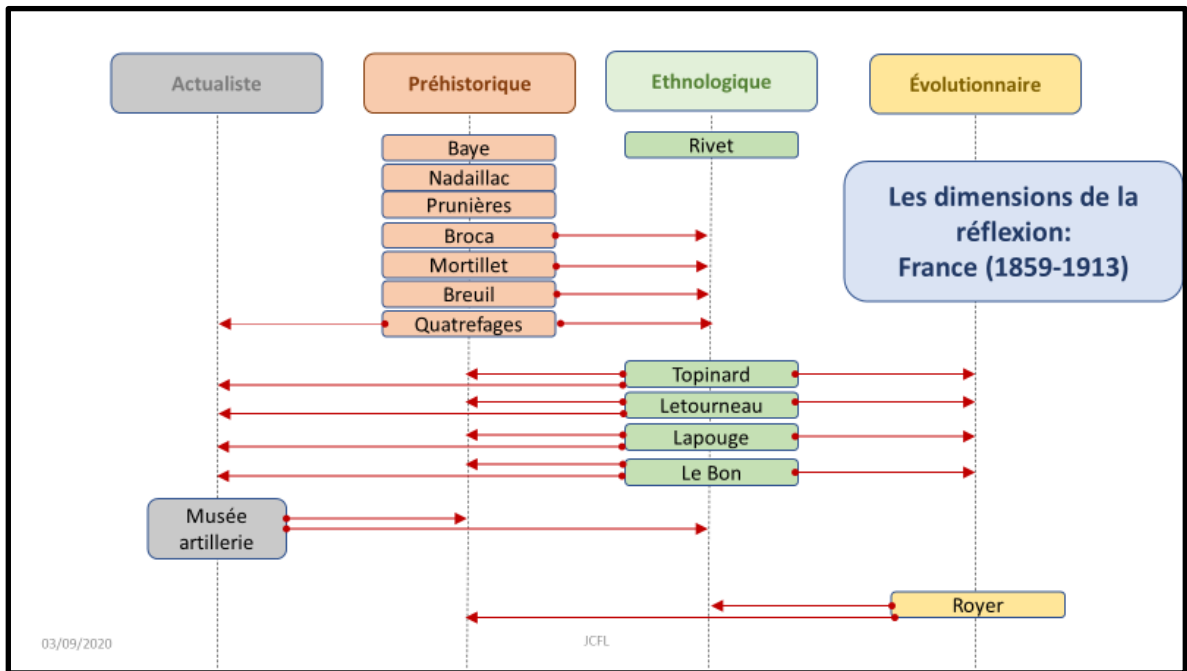


Fig. 3 : Les quatre dimensions de la réflexion dans l'anthropologie française et leurs échanges (1859-1913)

Planche 2.1

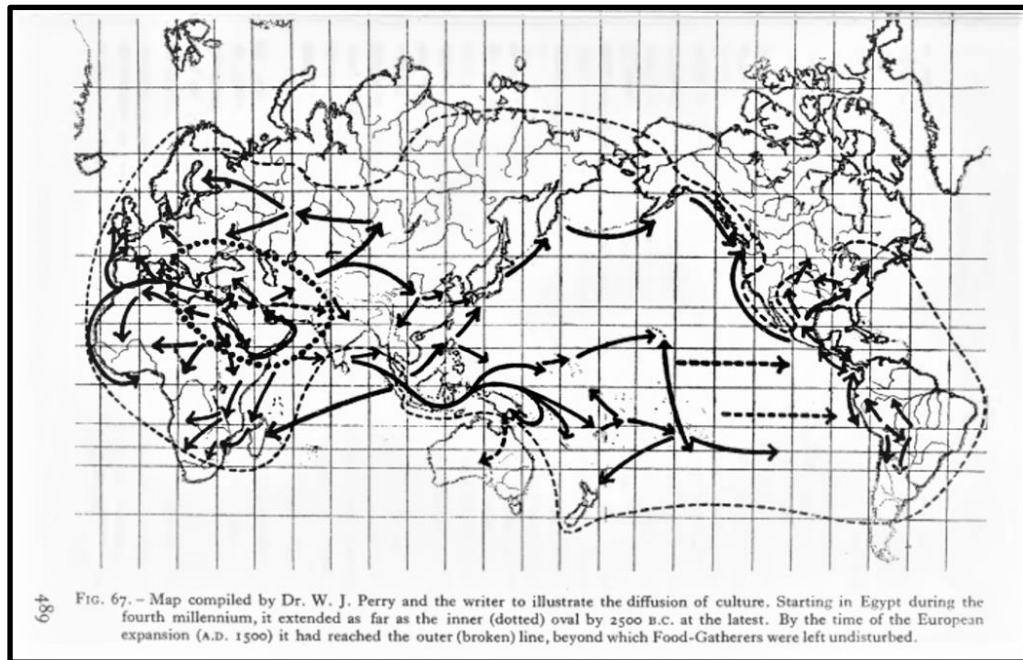


Fig. 1 : Diffusion de la culture à partir de l'Égypte ancienne (Smith G. E., 1934, p. 489)

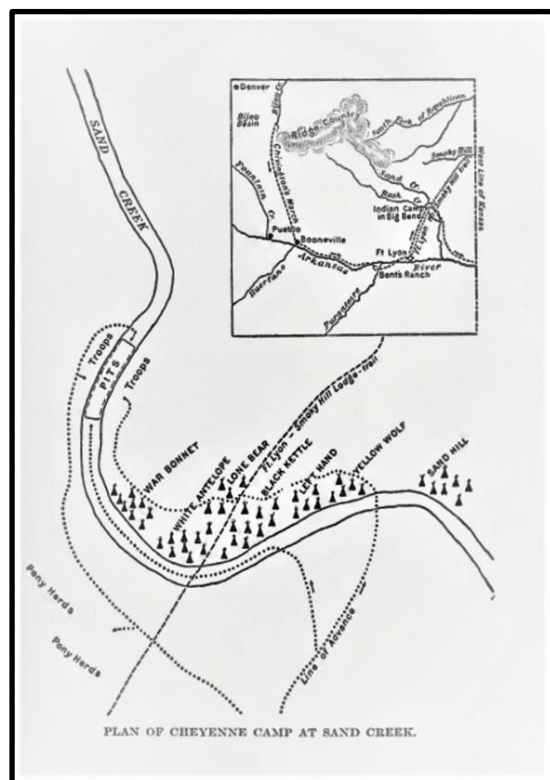


Fig. 2 : Massacre de Sand Creek (Grinnell, 1915, p. 165)

Planche 2.2

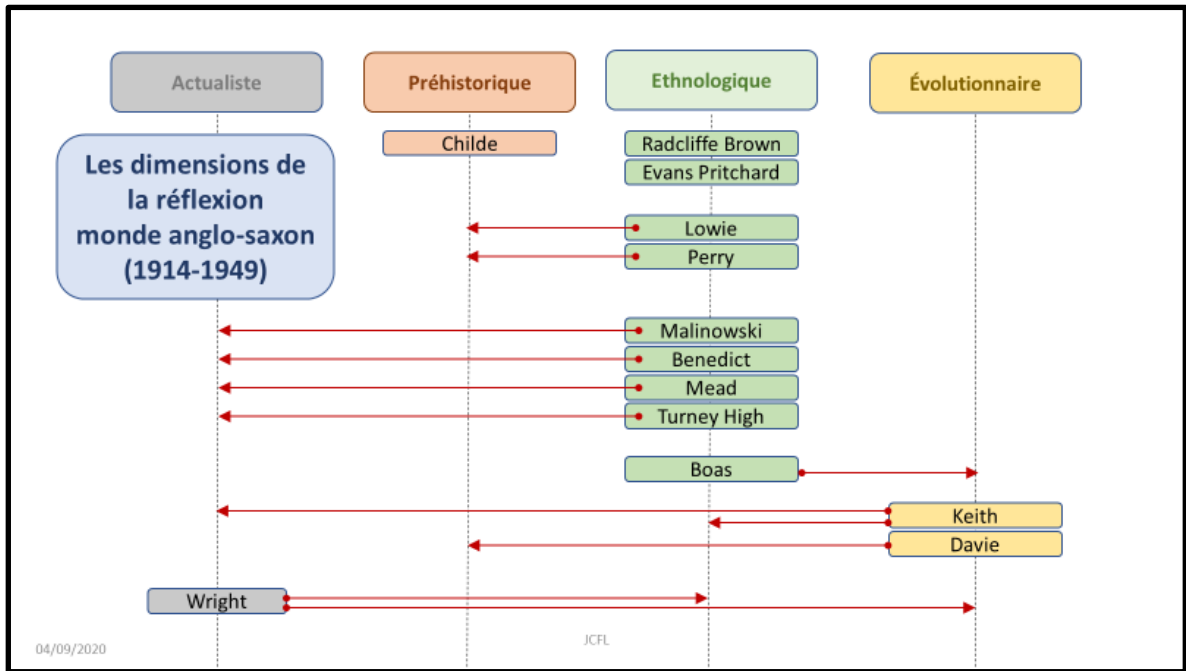


Fig. 1 : Les quatre dimensions de la réflexion dans l'anthropologie anglo-saxonne (1914-1949)

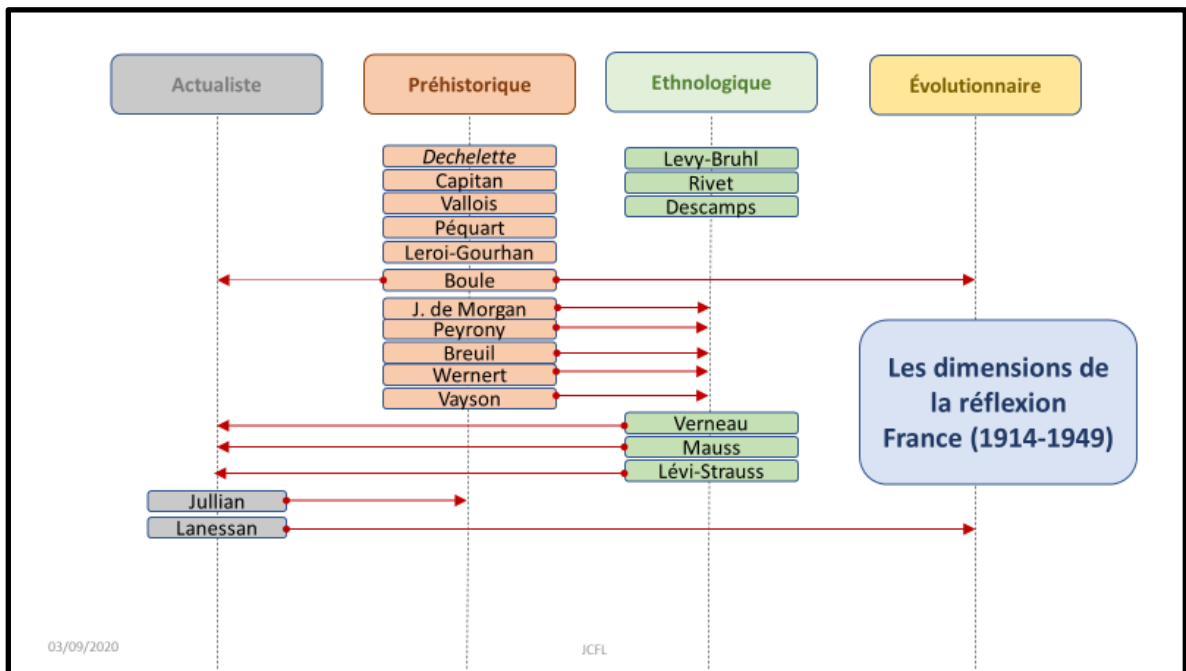


Fig. 2 : Les quatre dimensions de la réflexion dans l'anthropologie française (1914-1949)

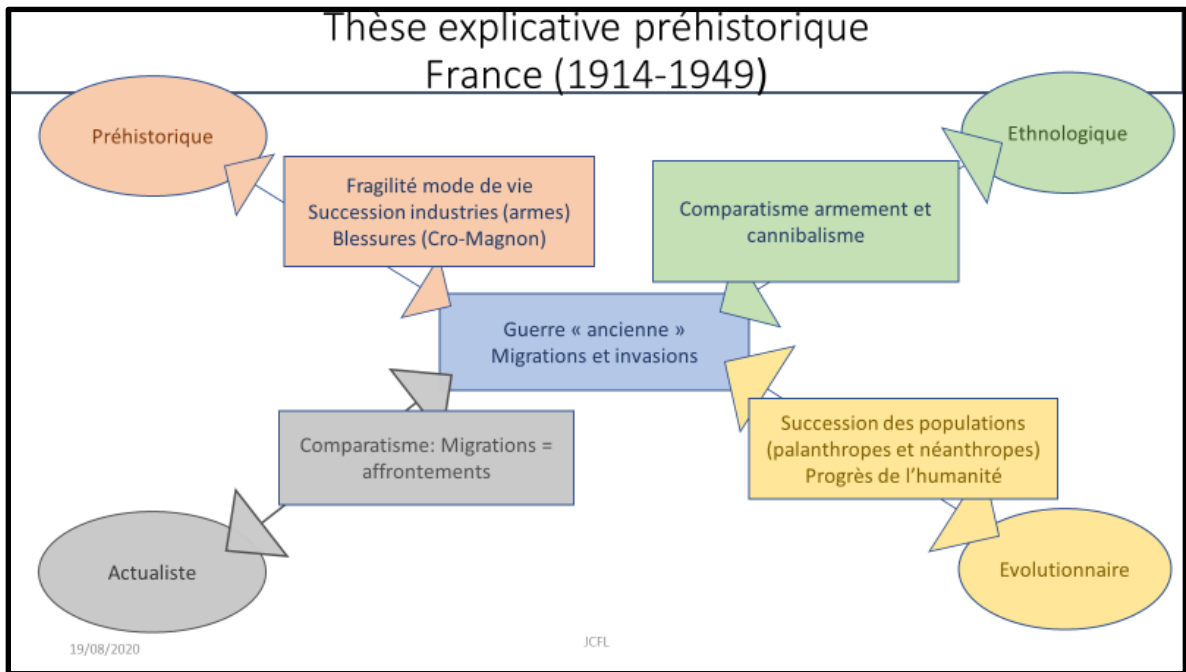


Fig. 3 : Contributions des dimensions à la thèse préhistorique (France, 1914-1949)

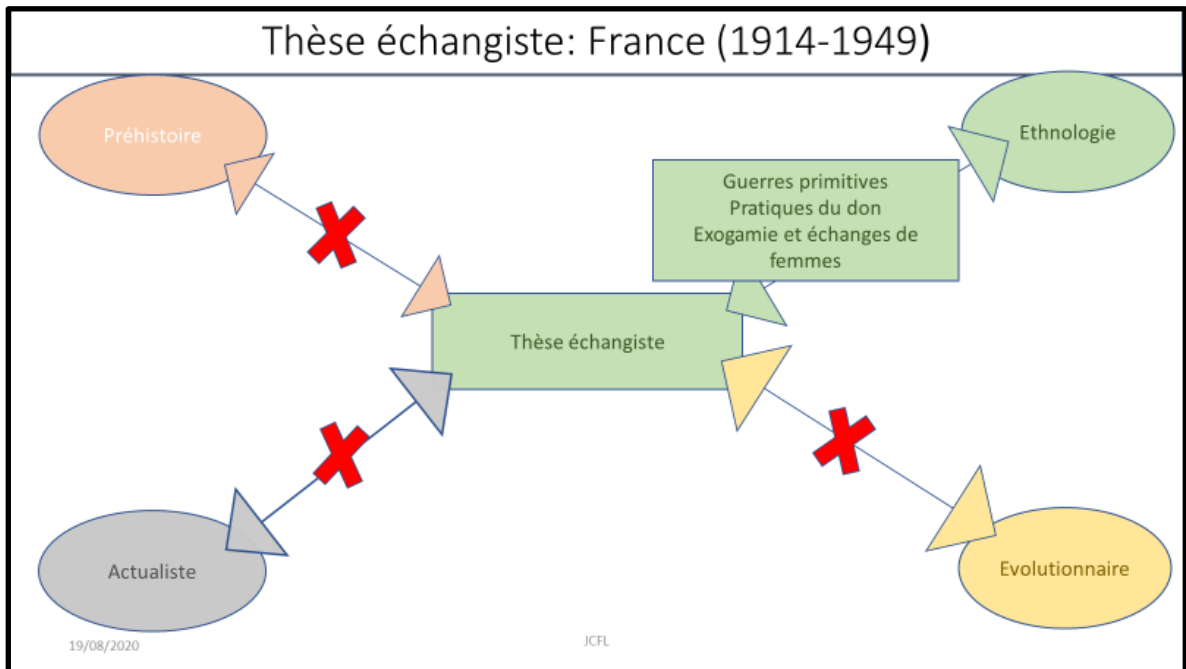


Fig. 4 : Contributions des dimensions à la thèse échangiste (France, 1914-1949)

Planche 2.3

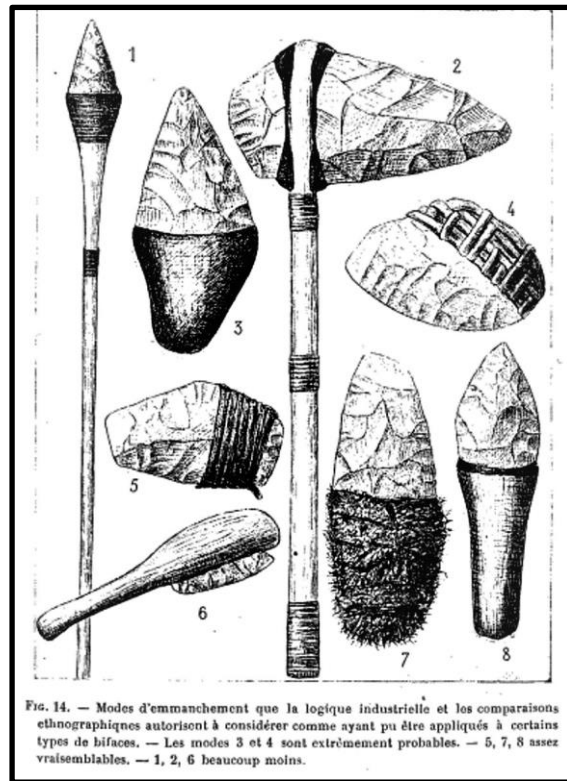


Fig. 1 : Comparatisme ethnographique dans l'armement (Vayson de Pradenne, 1920, p. 479)



Fig. 2 : Combat d'archers, Obermaier, 1937, p. 479

Planche 3.1

Table 3. ABSOLUTE CHRONOLOGY OF MAJOR AREAS*

	Mesopotamia	Egypt	N. China	N. Peru	Meso-America
2000					
1000			Cyclical Conquests	Cyclical Conquests	Cyclical Conquests
A.D.				Regional Florescent	Regional Florescent
B.C.	Cyclical Conquests	Cyclical Conquests	Dark Ages	Formative	Formative
1000		Dark Ages	Initial Empire	Incipient Agriculture	Incipient Agriculture?
2000	Dark Ages		Regional Florescent		
3000	Initial Empire	Initial Empire	Formative		
4000	Regional Florescent	Regional Florescent	Incipient Agriculture	Hunting and Gathering	Hunting and Gathering
5000	Formative	Formative	Hunting and Gathering		
6000	Incipient Agriculture	Hunting and Gathering			
7000	Hunting and Gathering				
8000					
9000					

* These dates have been revised on the basis of Braidwood's estimates for the Near East (*The Near East and the Foundations for Civilization*, Eugene, Oregon, 1952) and of radiocarbon dates for the Near East and America. These new dates place the origin of agriculture about 2,000 years more recent than was formerly believed in the Near East and about 2,000 years earlier in the Andes. Period dates for India and China are revised to fit the Near East dates, but still presumably show a time lag. (New World dates are taken from *Radiocarbon Dating* [Assembled by Frederick Johnson], *Memoirs of the Society for American Archaeology, American Antiquity*, Vol. XVII, No. 1, 1952).

Fig. 1 : Évolution comparative des différentes aires (Steward, 1972, p. 190)

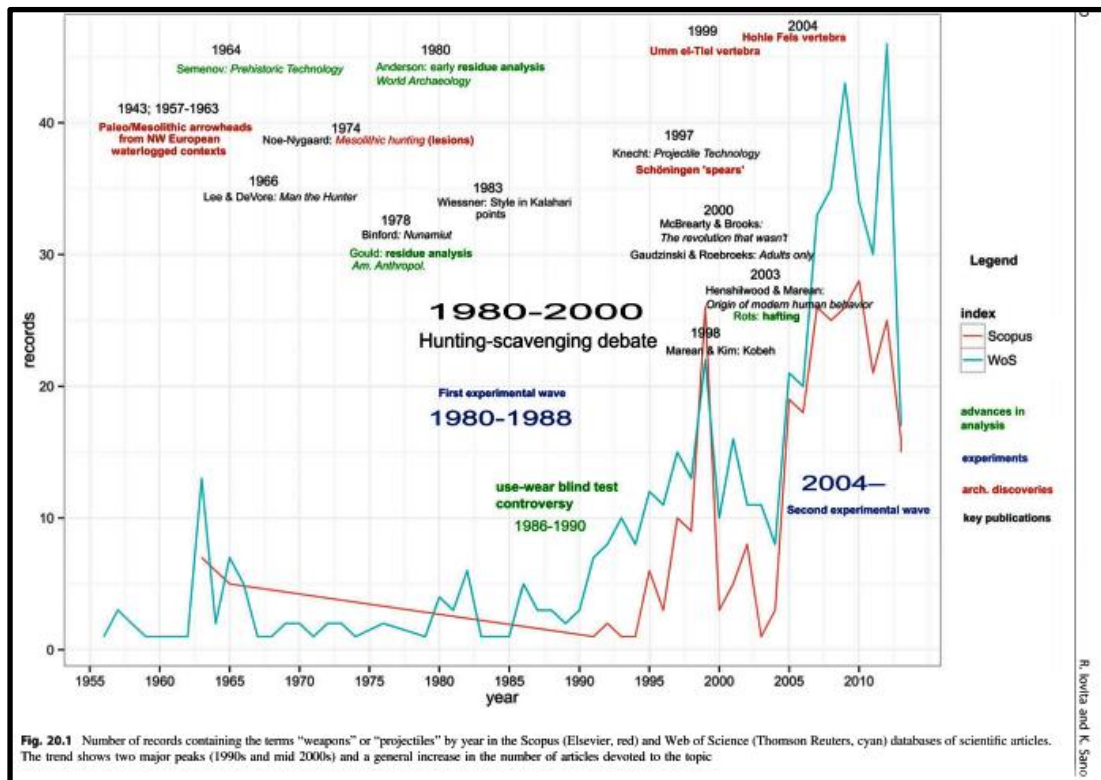


Fig. 2 : Évolution des publications sur l'armement (Iovita and Sano, 2016, p. 290)

Planche 3.2

Les techniques d'acquisition 69

Cette triple division des actions meurtrières s'est très logiquement imposée aux ethnologues qui cherchaient à ordonner l'activité humaine à la fois dans ses procédés et dans ses produits. On a vu que, prenant la même matière du seul point de vue des actes techniques, on peut être conduit à proposer des coupures toutes différentes. Si l'on envisage sous son aspect le plus général l'acte d'atteindre des êtres vivants pour les tuer, on est conduit à la répartition suivante, qui met bien en relief notre méthode d'exploitation des faits.

Procédé	Instrument	Objet
à la main	{ main main main	prisonnier (guerre) animaux terrestres (chasse) animaux aquatiques (pêche)
avec un animal chasseur	{ chien chien cormoran	homme (guerre) gazelle (chasse) truite (pêche)
avec des armes	{ flèche flèche flèche	homme (guerre) animaux terrestres (chasse) animaux aquatiques (pêche)
avec un leurre	{ appel appelant appât	homme (guerre) animaux terrestres (chasse) poissons (pêche)
au lacet	{ lacet collet bague à boucle	homme (guerre) animaux terrestres (chasse) poissons (pêche)
avec un piège à masse	assommoir	animaux terrestres (chasse)
avec un piège à ressort	arc automatique	animaux terrestres (chasse)
dans un récipient	{ fosse nasse	animaux terrestres (chasse) animaux aquatiques (pêche)
dans un filet	{ filet filet	animaux terrestres (chasse) animaux aquat. (pêche) ⁽¹⁾

On constate ainsi que, sauf quelques divisions pour lesquelles on trouverait d'ailleurs des exemples (att-

⁽¹⁾ L'énumération des « Instruments » et des « Objets » n'a pas un caractère exhaustif. Elle est seulement destinée à fournir un exemple pour chaque subdivision des « Procédés ». De même sera-t-il utile de tenir compte des modifications proposées pour les préhensions dans « *L'homme et la matière* », édition 1971, p. 43 et suiv.

Fig. 1 : Les techniques d'acquisition selon Leroi-Gourhan (1973, p. 69)

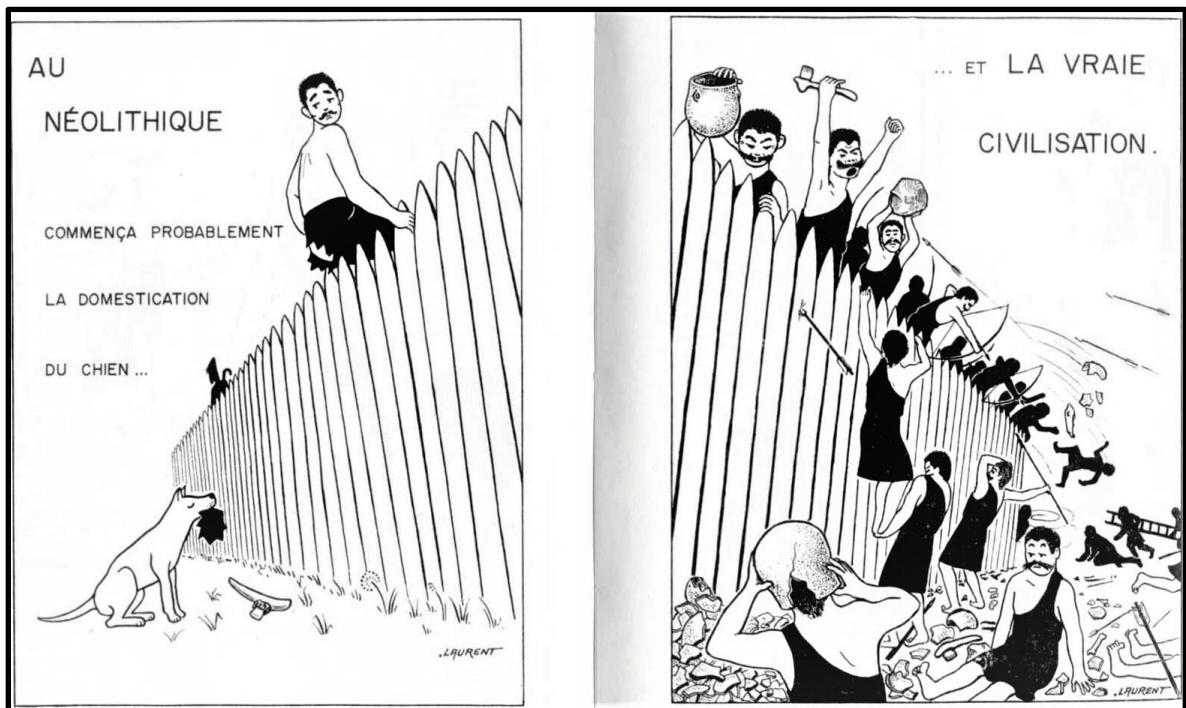


Fig. 2 : *Heureuse Préhistoire* (Laurent, 1965, p. 86-87)

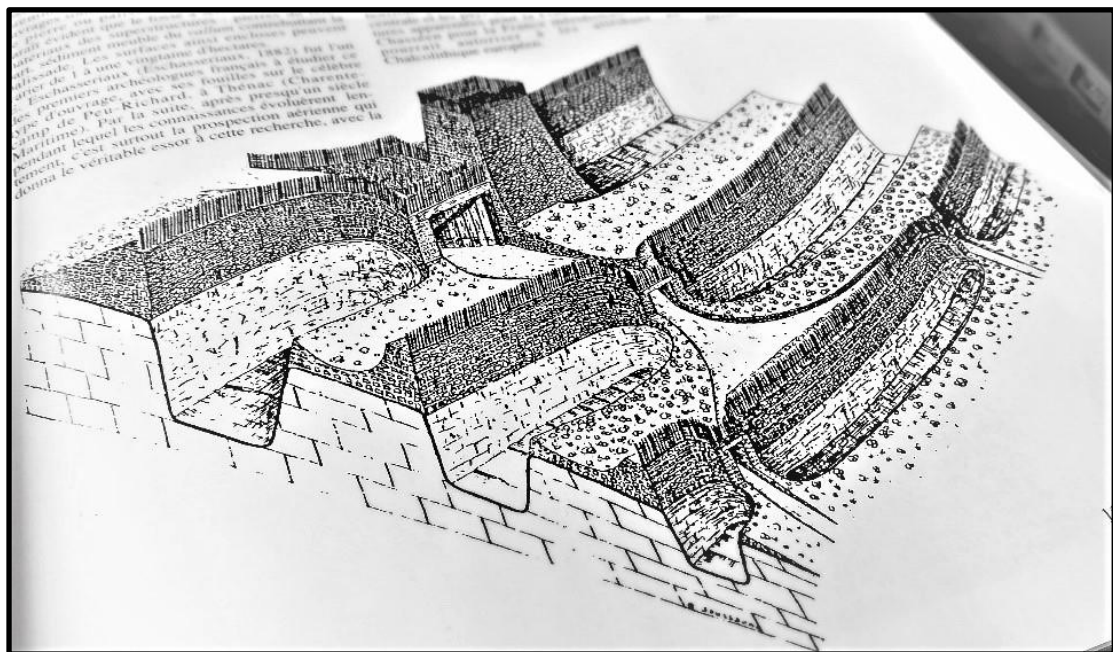


Fig. 3 : Essai de restitution de l'enceinte de Champ-Durand, dessin R. Joussaume (*Le Temps de la Préhistoire*, t. 2, p. 129)

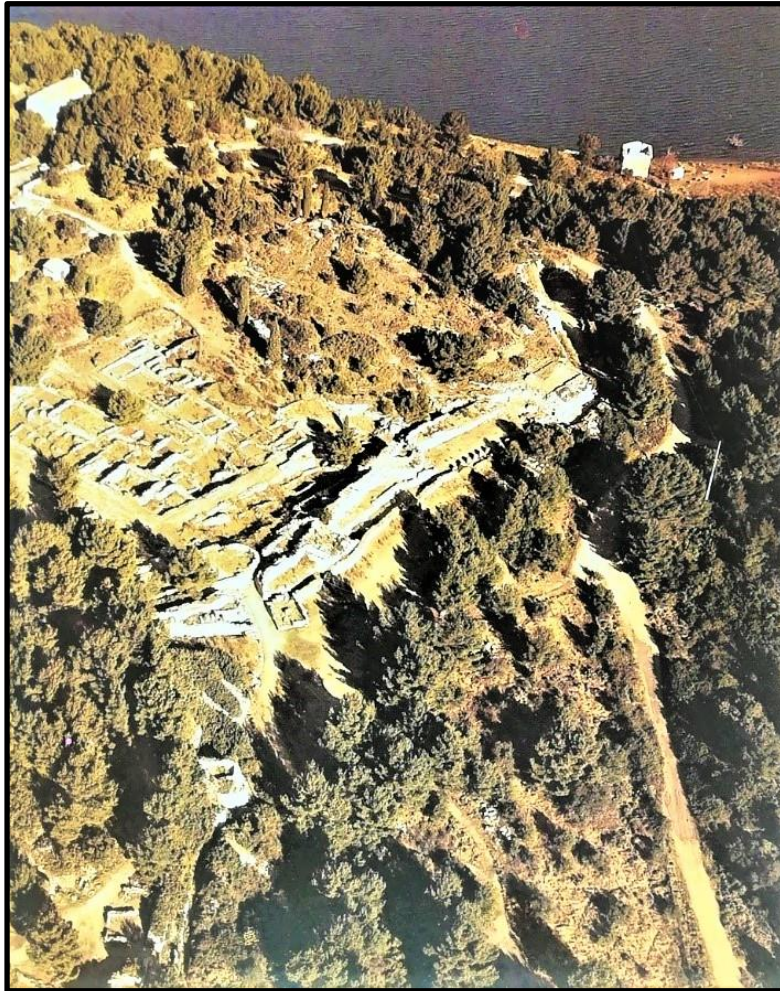


Fig. 4 : Oppidum de Saint-Blaise, fortification du VII^e siècle BC

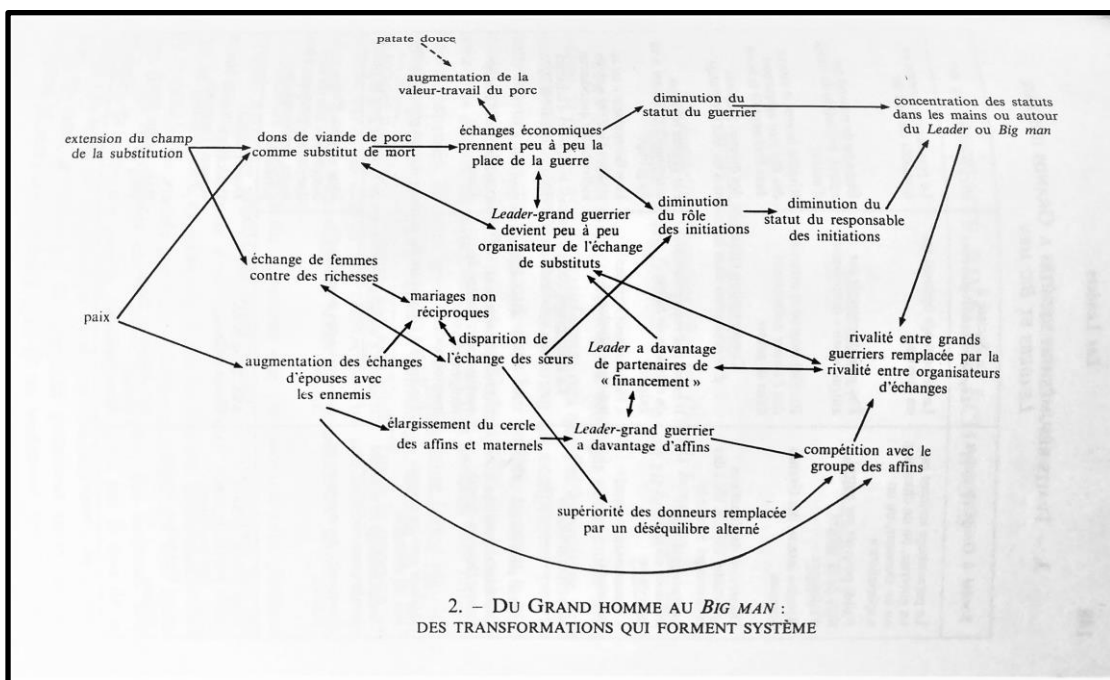


Fig. 5 : Le système échangiste de Lemonnier



Fig. 6 : Dessin dédié de Pierre Laurent et François Bordes à Lewis Binford (Wargo, 2009, p. 90)

Il est certain que la "vraie" grotte a débuté avec le Néolithique, à cause de l'expansion démographique et la sédentarité, l'accumulation des "richesses" aussi : réserves de grain, bétail, etc.

Mais cela semble surtout se développer au Néolithique final, lorsque débute l'Age du Métal - Voir les installations des Campaniformes ds le Sud de la Péninsule ibérique : les Campaniformes, qui exploitaient les mines de cuivre d'Andalousie et du Sud du Portugal, ont édifié de véritables forteresses : Los Millares en Andalousie, Vila Nova de San Pedro et Zambujal au Portugal, par ex.

Les sites perchés, défensifs, renforcés par un rempart, vont se multiplier à l'Age de Cuivre, et à l'Age du Bronze -

Fig. 7 : Extrait du courrier de Jean Courtin du 29 octobre 2018

Planche 3.3

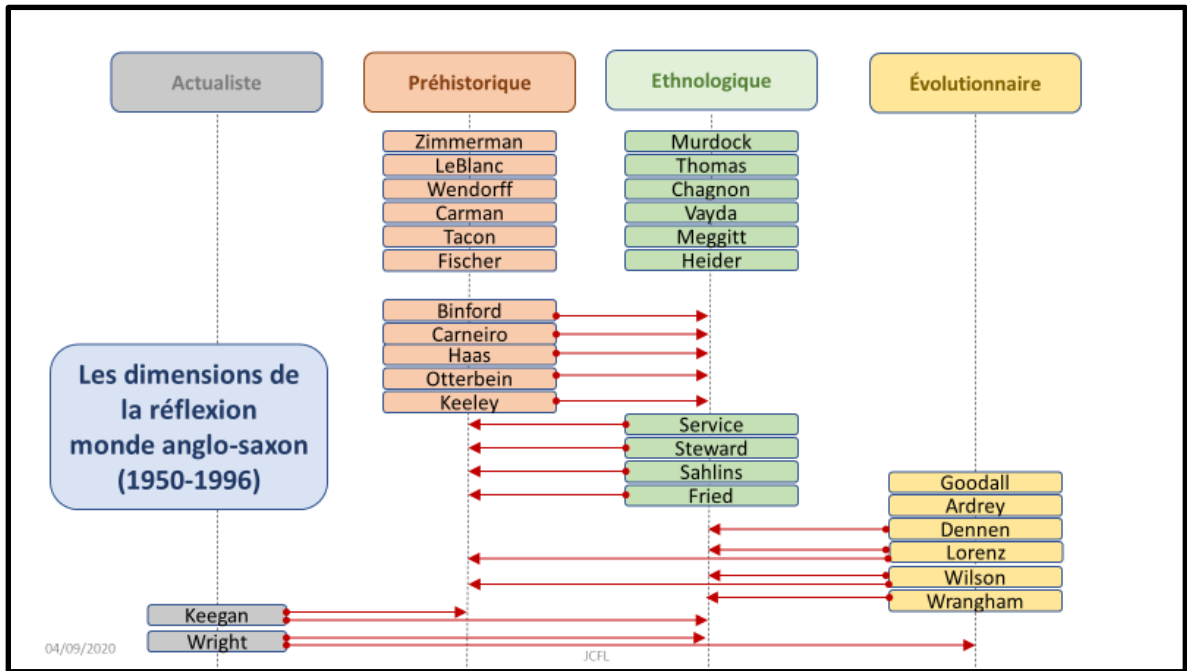


Fig. 1 : Les dimensions de la réflexion du monde anglo-saxon (1950-1996)

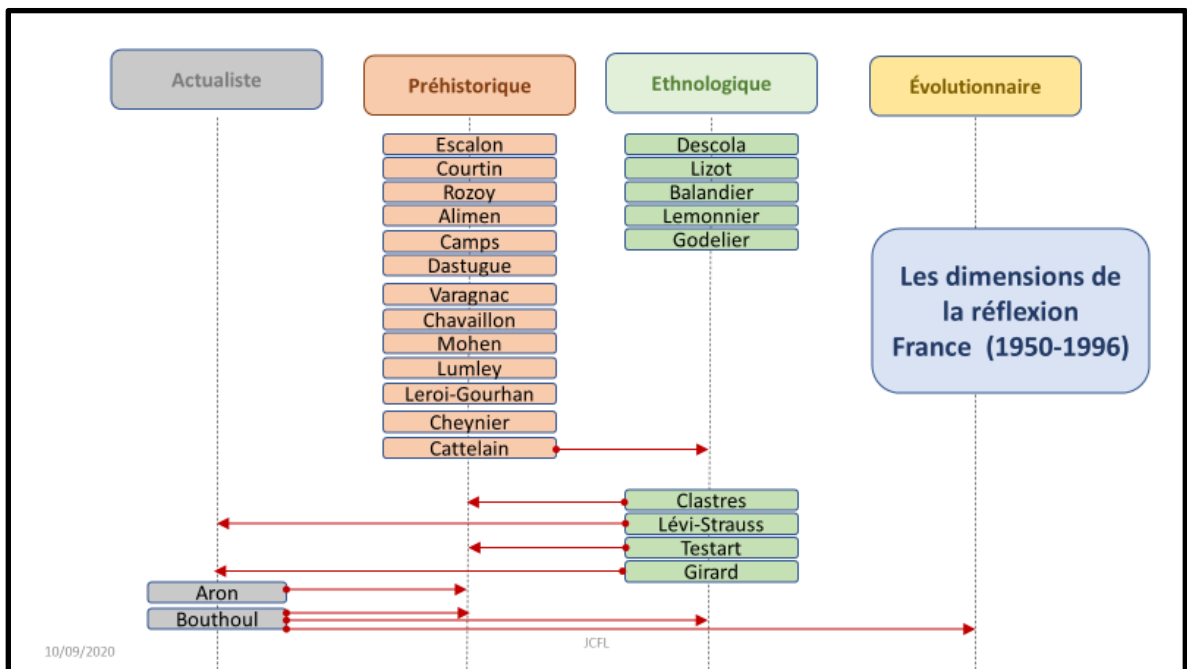


Fig. 2 : Les dimensions de la réflexion dans l'anthropologie française (1950-1996)

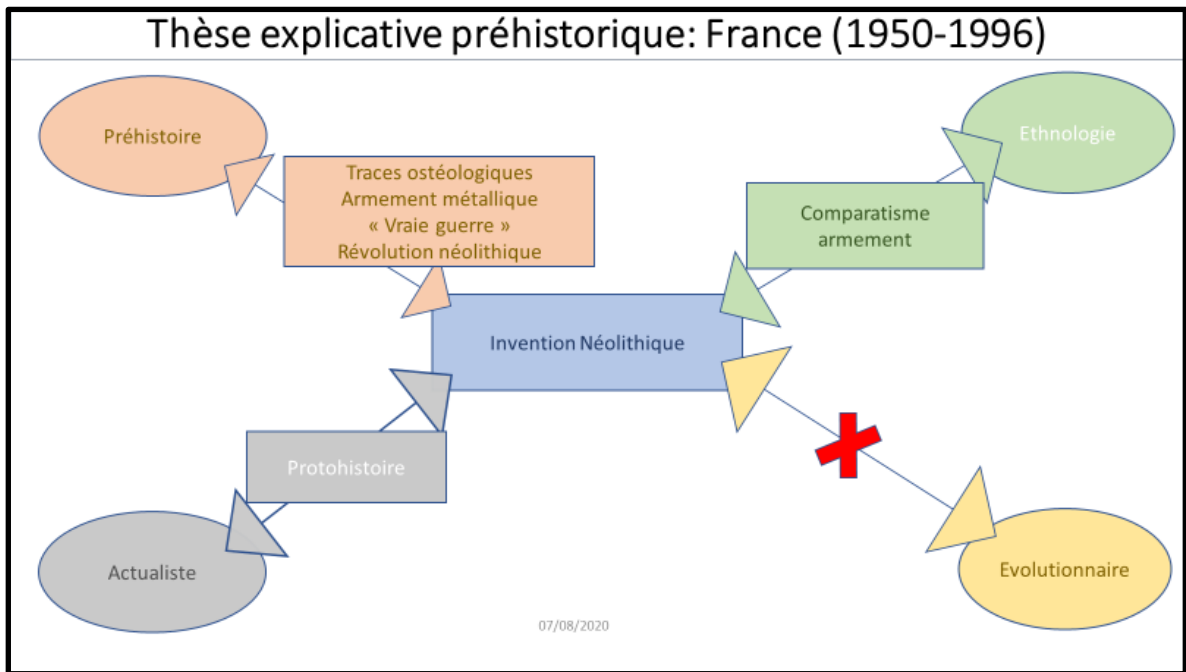


Fig. 3 : Contributions des dimensions à la thèse préhistorique (France, 1950-1996)

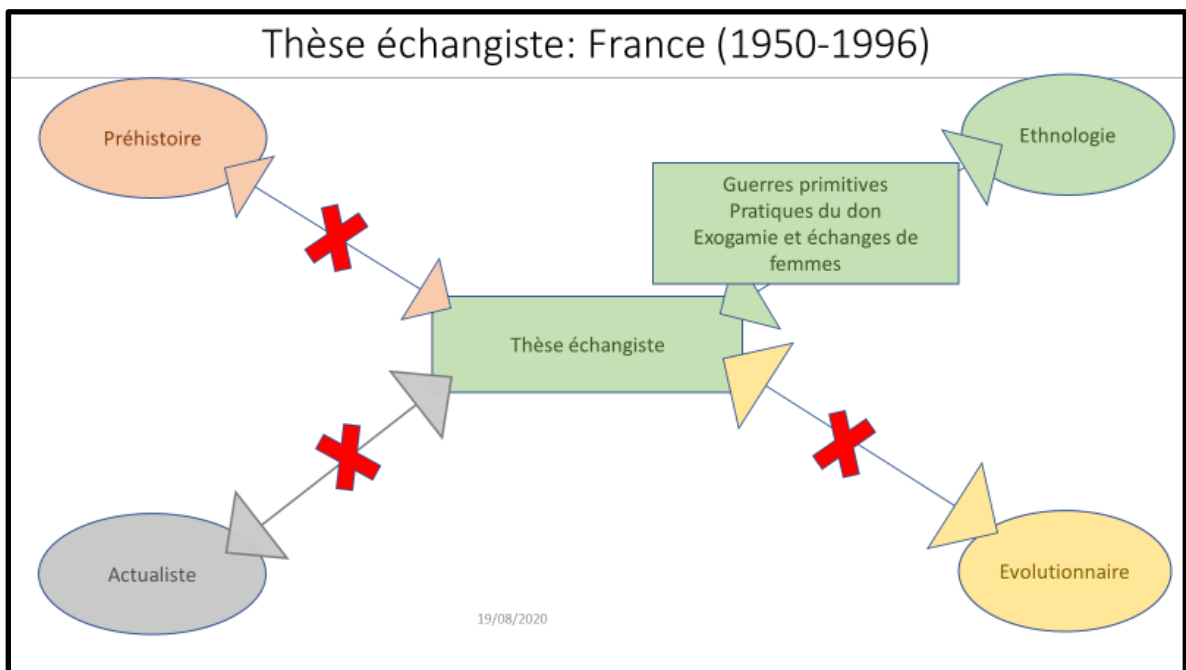


Fig. 4 : Contributions des dimensions à la thèse échangiste (France, 1950-1996)

Planche 4

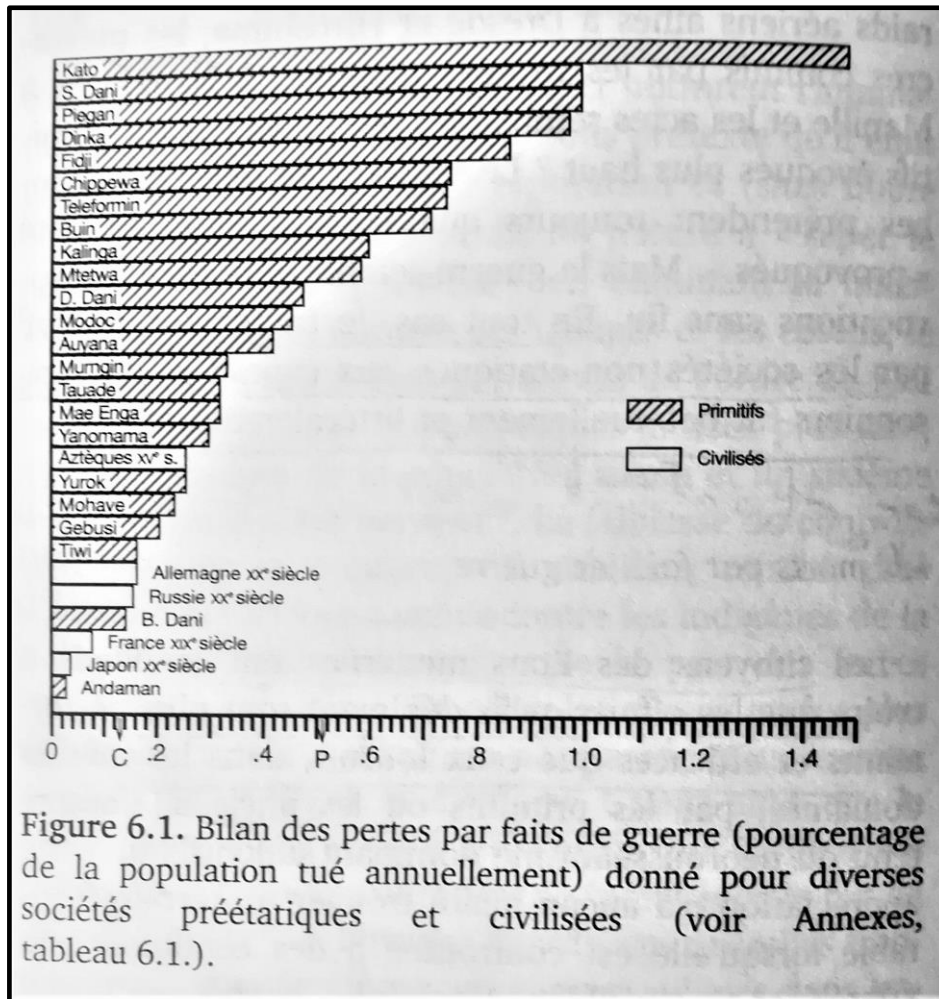


Figure 6.1. Bilan des pertes par faits de guerre (pourcentage de la population tué annuellement) donné pour diverses sociétés préétatiques et civilisées (voir Annexes, tableau 6.1.).

Fig. 1 : Comparatif des pertes pour faits de guerre entre sociétés préhistoriques, primitives et modernes (Keeley, 2009, p. 190)

France

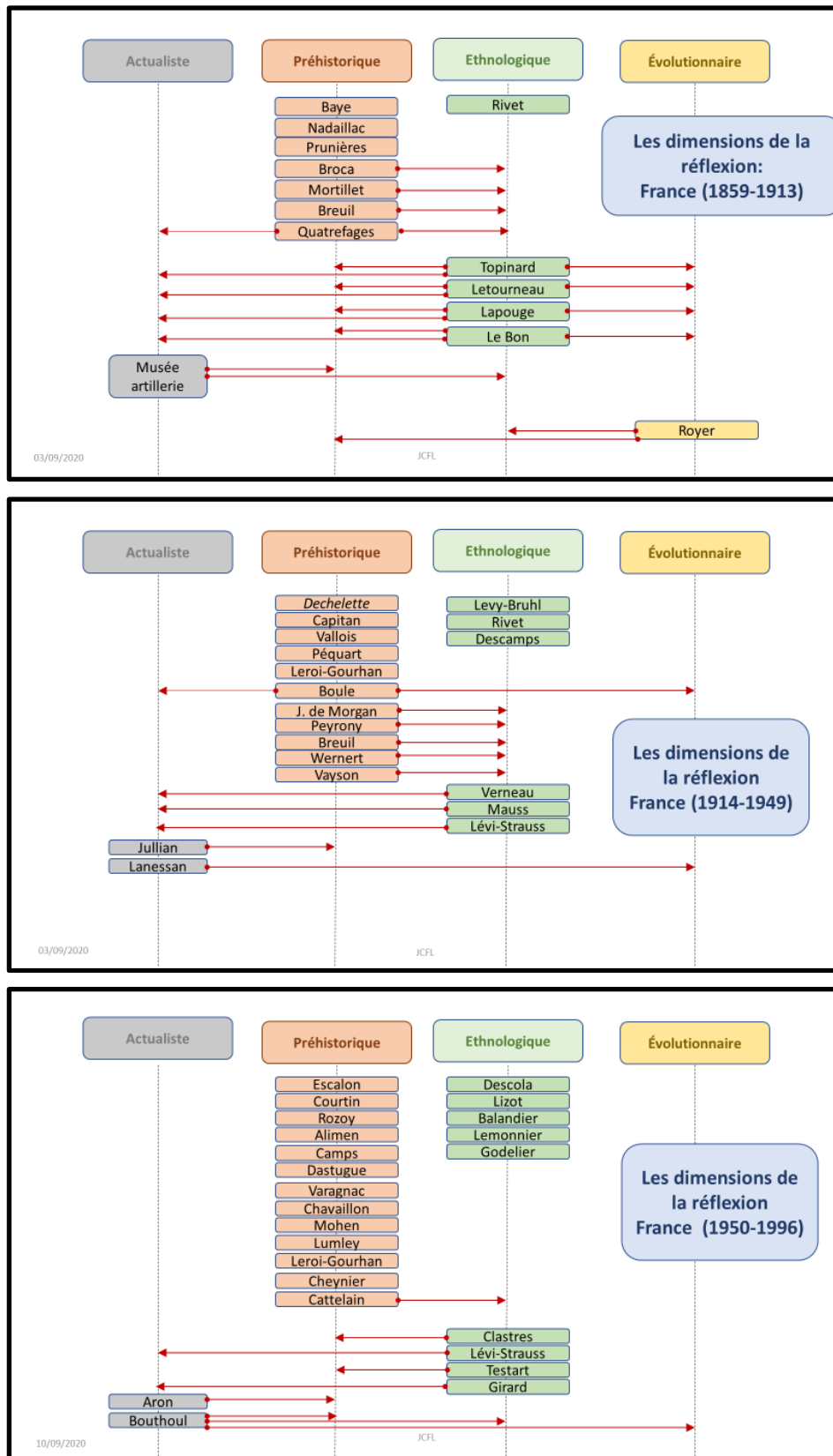


Fig. 2 : Évolution comparée des dimensions de la réflexion en France et dans le monde anglo-saxon sur les trois périodes

Monde anglo-saxon

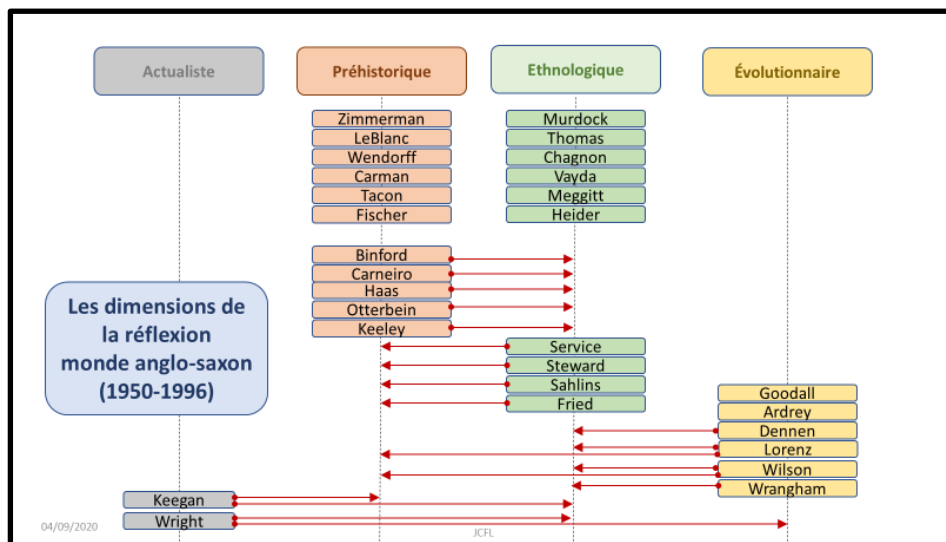
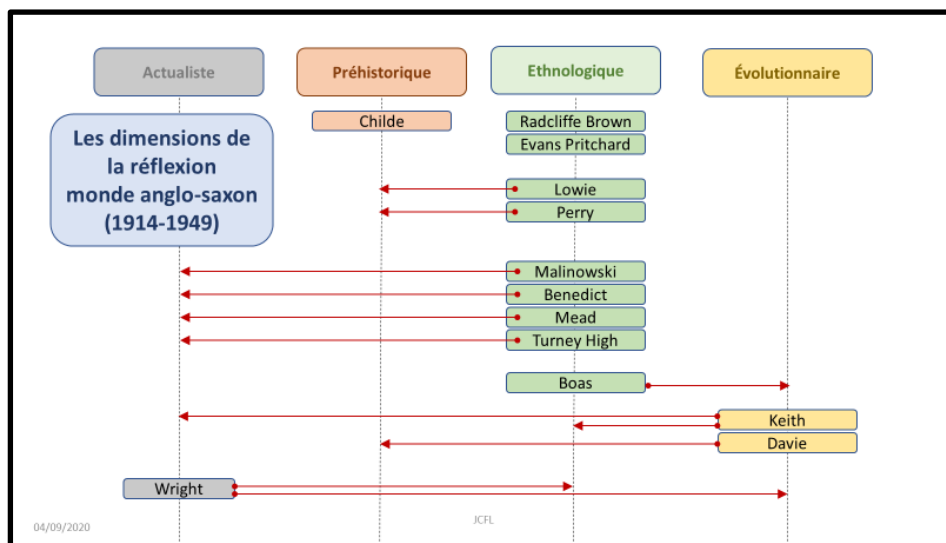
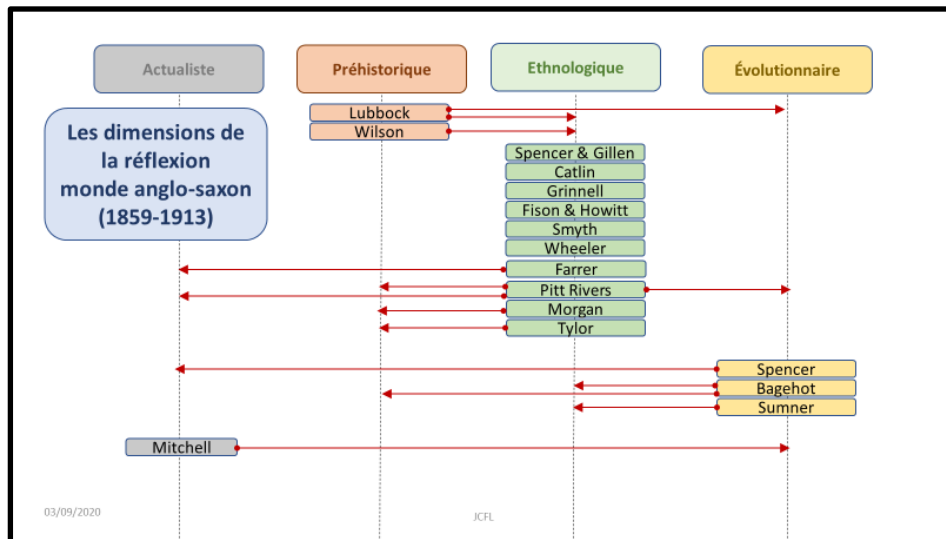


Fig. 2bis : Évolution comparée des dimensions de la réflexion en France et dans le monde anglo-saxon sur les trois périodes

ANNEXES

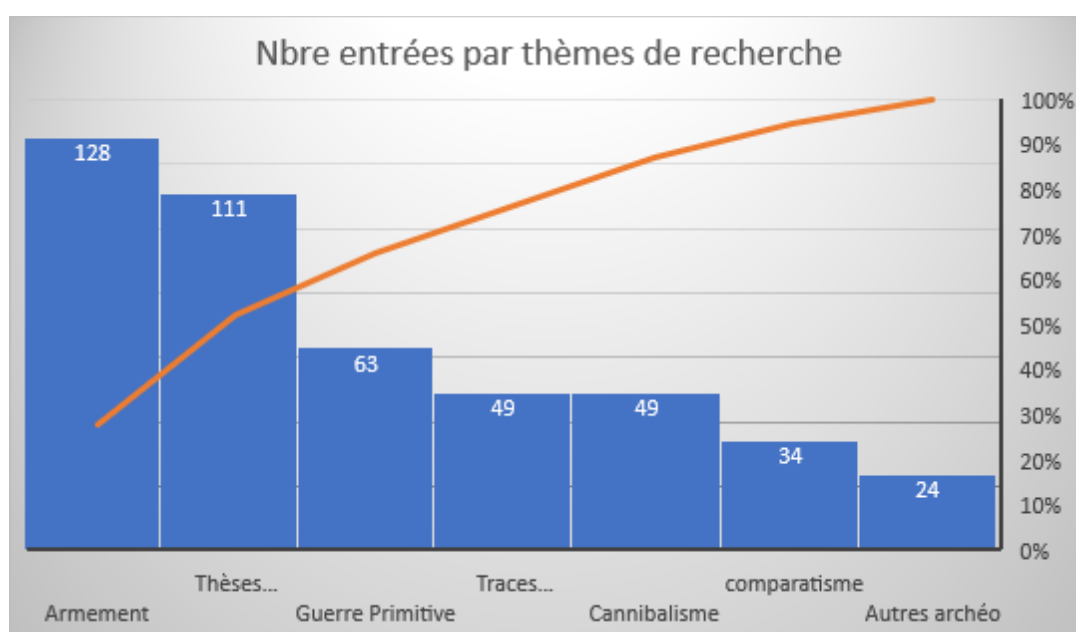
ANNEXE 1.

Analyse de la base de données revues scientifiques françaises

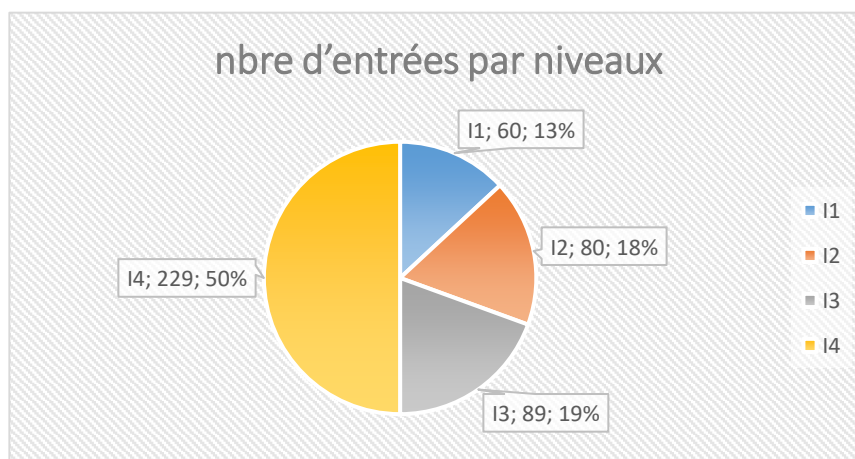
Nous avons collecté sur la période allant de 1859 à 1996 un total de 458 entrées. Notre base de données a l'inconvénient d'une certaine hétérogénéité due à la diversité des revues, au fait que pour certaines, la durée de parution ne couvre que partiellement l'ensemble de la période, voire que l'orientation éditoriale a pu changer sur la durée. En revanche, la quantité de données est significative et la nature des données est cohérente (le même fait est sélectionné de la même manière quelle que soit la revue et la période). Cela nous autorise à en proposer l'analyse suivante.

Les données par thèmes et par niveaux

Selon les thèmes, celui de l'armement est majoritaire devant les thèses explicatives. Ces deux thèmes représentent plus de la moitié de la collecte.

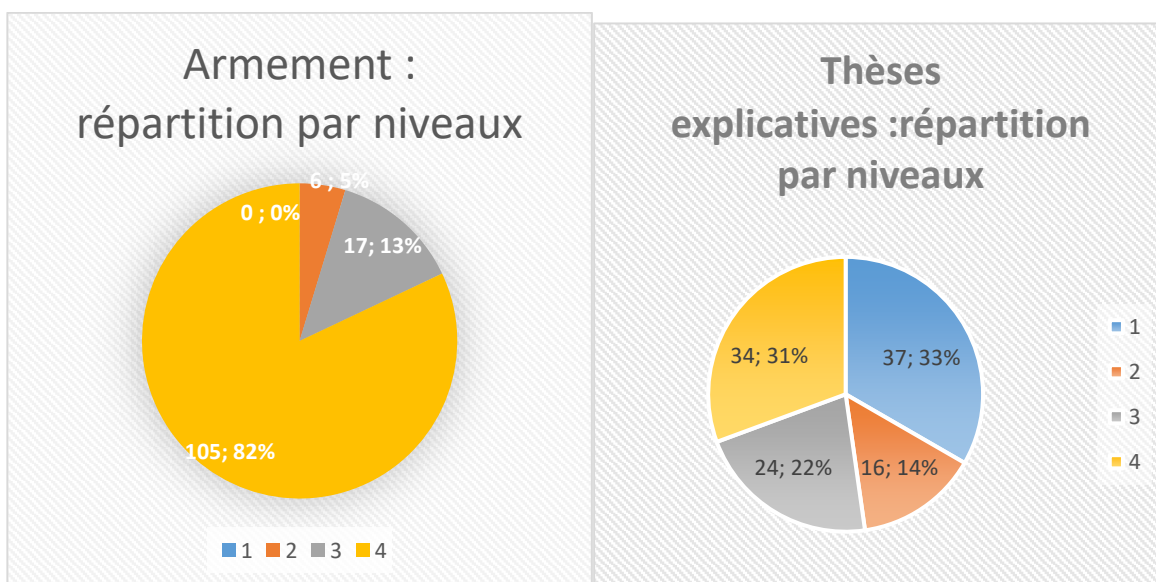


En termes de niveaux, la répartition en pourcentage est fournie par les graphes ci-dessous. Les deux niveaux I1 et I2 qui correspondent aux entrées où le sujet « guerre » est réellement abordé représentent moins d'un tiers du total.

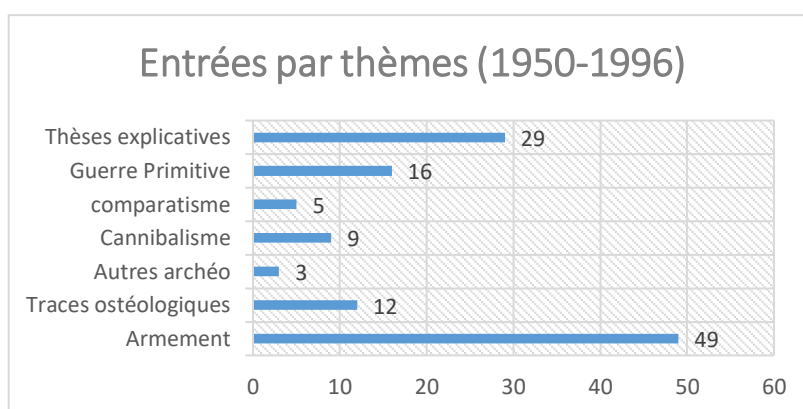
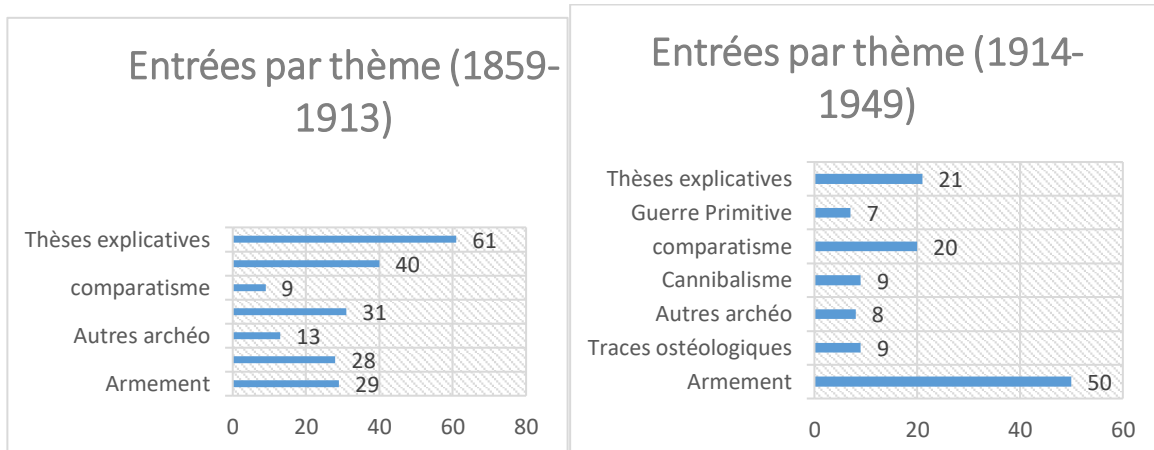


La répartition varie beaucoup d'un thème à l'autre. L'armement est quasi exclusivement (95 %) dans les niveaux 3 et 4. Cela veut dire que l'armement n'est pas un point d'entrée pour le sujet. Cela peut s'expliquer par les arguments suivants : Tout d'abord, l'accent en archéologie est resté longtemps focalisé sur la pièce, l'arme en étant un archétype ; ensuite, une lecture « industrie » des objets a prévalu longtemps par rapport à une approche par l'usage (lequel se renforce avec l'archéologie expérimentale).

Pour les thèses explicatives, les deux premiers niveaux comptent pour près de 50 %. Pour le thème « guerre primitive », ce taux monte à 60 %. En fait, ces deux thèmes rassemblent les deux tiers des niveaux 1 et 2. Ce sont bien ces deux thèmes qui rendent le plus compte de la présence du sujet guerre.



Selon les périodes 1, 2 et 3, les totaux bruts sont de 211, 124 et 123. Par thèmes, les données sont fournies par les graphes ci-après :



Analyses

Quelles conclusions peuvent être tirées de ces chiffres ?

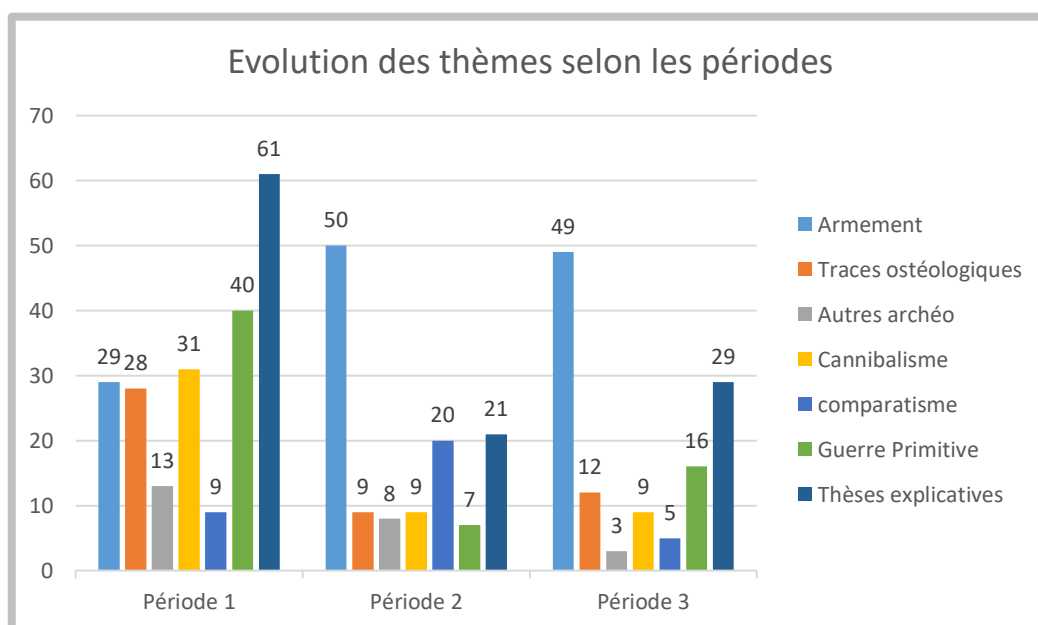
La rareté du sujet

458 entrées sur 139 années correspond à un ratio annuel de 3.29, soit moins d'une entrée par trimestre. Si on réduit la base à sa partie où le sujet guerre est vraiment abordé (niveaux 1 et 2), le chiffre est de 140 entrées, soit une fois par an. Pour les thèses explicatives ou la guerre primitive, le ratio devient respectivement 0.37 et 0.29, soit environ une fois tous les trois ans. Bien que nous ne disposions pas d'une référence comparative, il semble sensé de dire que c'est un sujet rare.

La fréquence selon les périodes

Peut-on mettre en évidence des variations selon les trois périodes étudiées ? Les ratios sont pour la première période 3.83 (211/55), pour la deuxième 3.44 (124/36) et pour la troisième 2.56 (123/48). Cette dernière montre donc un décalage à la baisse. La période la moins pauvre est la deuxième si on tient compte de huit années de guerre mais l'armement y est largement prépondérant.

Les graphiques ci-après donnent les thèmes par période. On peut relever en premier constat que tous les thèmes existent sur les trois périodes.



L'analyse par thème donne les résultats suivants :

Tout d'abord, l'armement semble l'objet d'une présence plus faible sur la première période que sur les deux autres, accentué par le fait que cette période est plus longue. Ceci est le résultat d'un biais. 60 % des entrées « armement » proviennent du *BSPF*, lequel a commencé de paraître en 1904.

Ensuite, le taux annuel des deux thèmes agrégés, « thèses explicatives » et « guerre primitive », qui sont les plus significatifs pour le sujet « guerre », sont respectivement de 1.8, 0.8 et 0.94, soit une première période montrant un intérêt un plus fort que les deux suivantes.

Par ailleurs, la présence du thème cannibalisme semble baisser avec le temps. Il est relativement assez présent sur la première période et diminue ensuite. Le lien avec la guerre (I1 ou I2) n'est fait que dans un quart des cas. L'hypothèse est que cela corresponde soit à une baisse d'intérêt pour la question du cannibalisme soit à un changement du

questionnement, évoluant de l'existence du cannibalisme (comme marqueur de barbarie) à l'acceptation et l'analyse du phénomène socio-culturel.

Enfin, les chiffres sur les traces ostéologiques montrent également une tendance à la baisse. Cela traduit principalement une baisse des découvertes archéologiques en France.

Conclusion

La conclusion de cette analyse tient en trois points. Tout d'abord, le sujet « guerre » sous ses formes préhistorique ou primitive est peu traité sur l'ensemble des trois périodes, et cela sans grande variation même si on peut mettre en évidence un intérêt un peu plus apparent sur la première. Deuxièmement, l'armement n'est pas un point d'entrée pour le sujet « guerre ». Troisièmement, ce sont les thèmes « guerre primitive » et « thèses explicatives » qui portent principalement le sujet.

Appendices à l'annexe 1

Ces appendices présentent un résumé des résultats de la collecte de données pour chacune des revues sélectionnées.

Revue *Les Matériaux*

Période 1864-1888

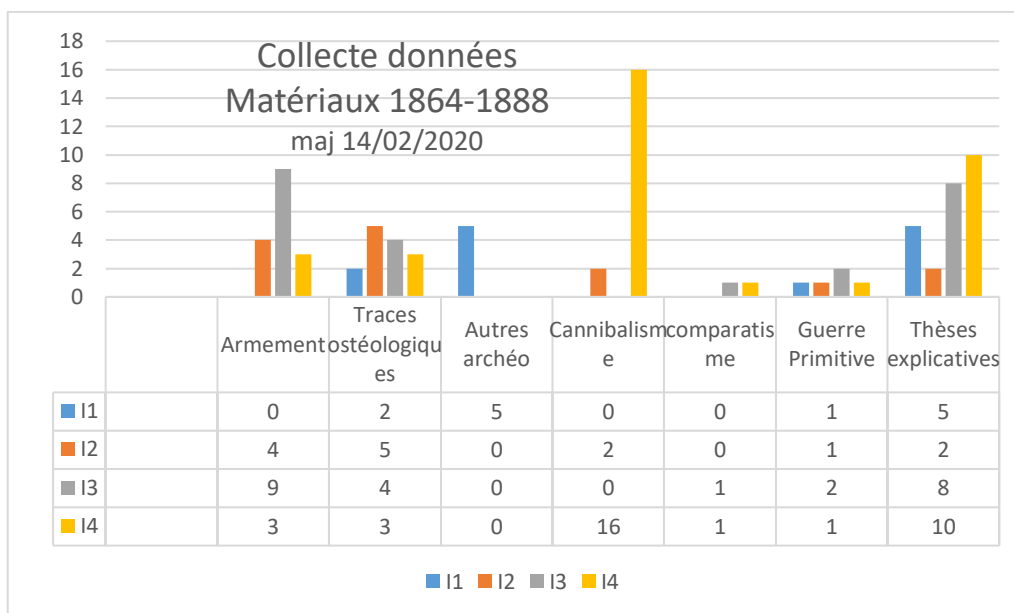
84 entrées sur 22 années (25 moins les années manquantes, 1868, 1870 et 1883) soit près de quatre entrées collectées par année.

La rubrique « Thèses explicatives » est la plus nombreuse. Elle comprend notamment les hypothèses d'invasions et de migrations supposées pouvoir générer des affrontements.

Le cannibalisme est un thème extrêmement présent. Il est l'objet de débats avec d'un côté ceux qui tendent à considérer le cannibalisme comme une pratique régulière et comme un indicateur de la primitivité des populations préhistoriques. Il est fortement contesté par ceux qui considèrent qu'il n'y a pas de preuves que le cannibalisme était une pratique répandue.

Les traces ostéologiques sont interprétées comme des traces de violence collective, y compris dans les cas de blessures isolées.

Le témoignage des populations primitives contemporaines est peu utilisé. De même que l'armement, même si l'expression « armes de guerre » revient fréquemment.



Revue *L'Anthropologie*

Période 1890-1913

75 entrées sur 23 années soit près de 3 par an.

- Un tiers relèvent du thème Guerre primitive avec les pratiques guerrières des peuples primitifs : fréquence des guerres, pratiques « sauvages », exécution des vaincus, cannibalisme, enlèvement des femmes.

- L'autre thème dominant est celui des Thèses explicatives : phénomènes de migrations, d'invasions et de remplacement des populations (Brachycéphales et Dolicocephales) ; ouvrages Pitt-Rivers ; discours du Prince de Monaco sur la Paix ; Esclavage et la guerre (Topinard et Letourneau) ; *La Guerre dans les différentes races humaines* de Letourneau.

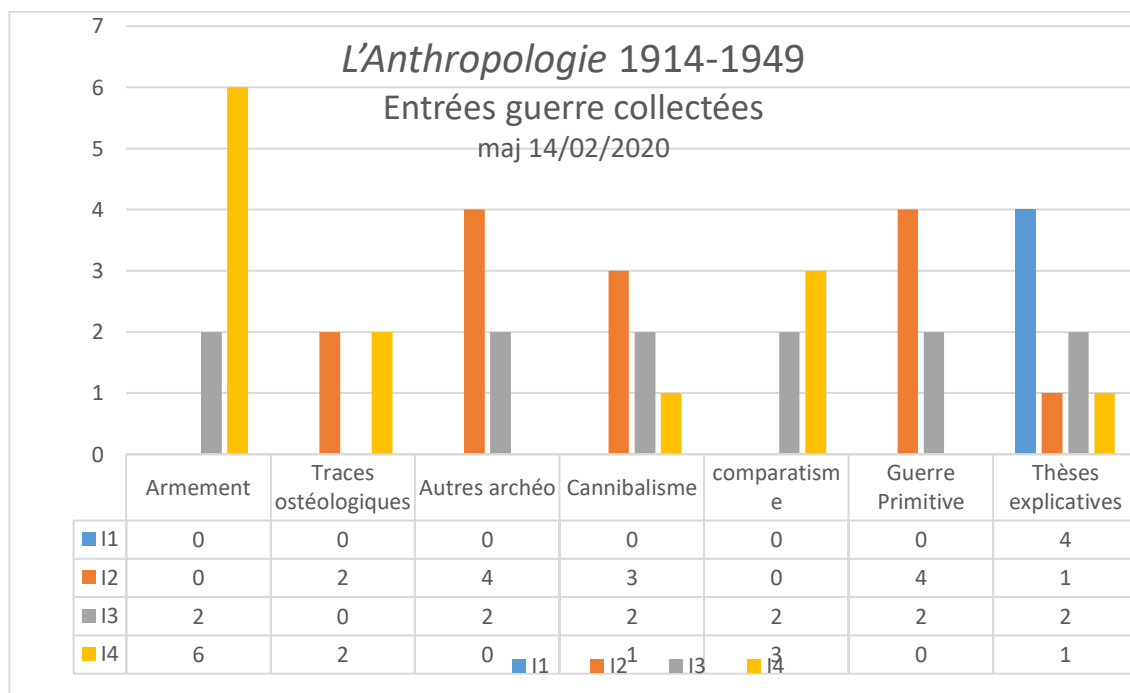
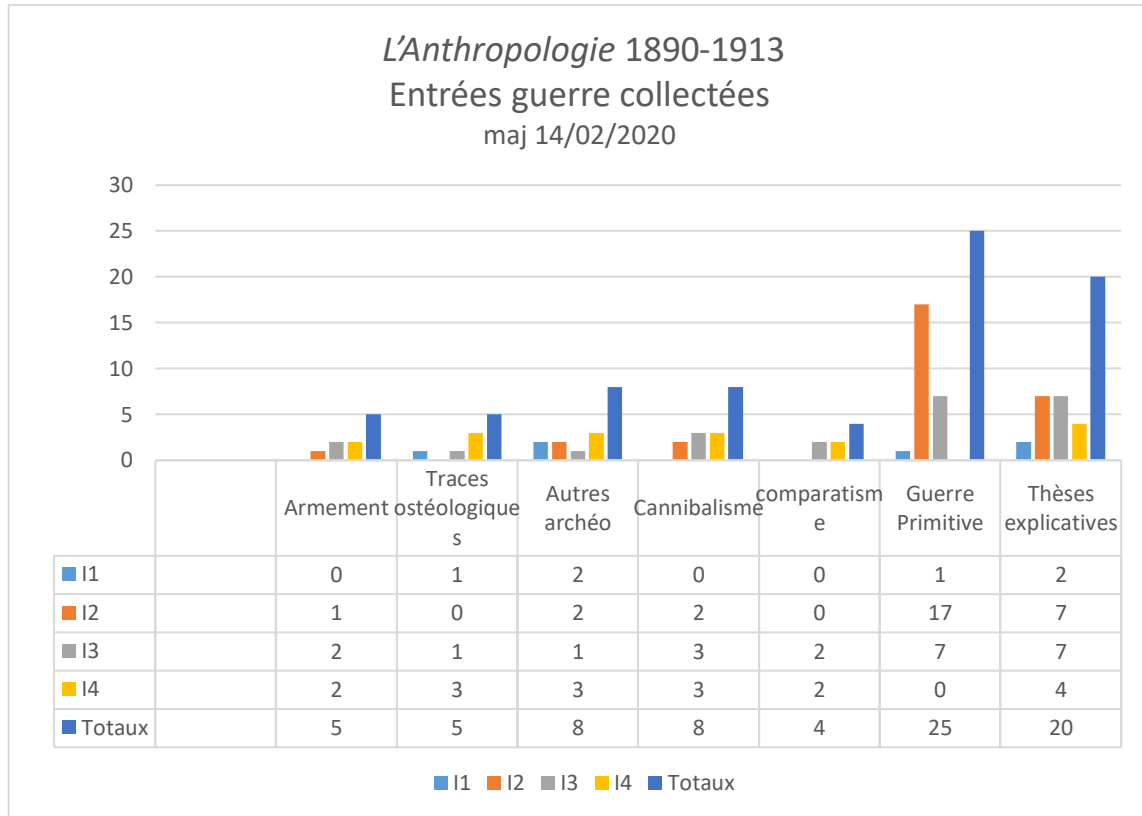
- L'armement est faiblement traité avec aucun texte significatif.

- Quelques blessures avec pointes de flèches.

- Enfin Breuil évoque à propos des peintures rupestres espagnoles (Les abris del Bosque à Alpera) la possibilité de scènes de guerre (1912) : « Mais si, par le caractère artistique et les indications fauniques, les fresques d'Alpera, comme celles de Cogul, d'Albarracin et de Crelas, se rapportent au cycle magdalénien, cependant elles s'en écartent par l'abondance des représentations humaines très semblables, par l'usage de l'arc et même la plupart des

attitudes, aux fresques sud-africaines, et qui sont groupées en scènes de chasse, de campement et peut-être de guerre. » p. 561.

- Nombreux exemples de cannibalisme guerrier en Afrique (Verneau parle de bétail humain).



Période 1914-1949

43 entrées sur 35 ans, soit seulement 1,2 entrée par an. Ce faible taux doit être tempéré par la faible activité scientifique pendant les années de guerre⁷⁹⁶.

Les thèmes :

- les pratiques guerrières des peuples primitifs ;
- le cannibalisme et chasse aux têtes en tant que pratiques culturelles, alimentaires et souvent liées à la guerre ;
- thèses explicatives et visions générales : phénomènes de migrations, la guerre phénomène historique et civilisationnel ;
- les peintures du Levant espagnol, positionnées au Paléolithique final, montrent des scènes de combat ;
- ouvrage sur Ofnet.

Les catégories : 4 I1, 14 I2, 12 I3 et 13 I4.

Les peintures du Levant espagnol font l'objet de plusieurs articles. Des scènes de combat ou de guerre sont identifiées. Par ailleurs, l'ancienneté de ces peintures est débattue. Le consensus scientifique (avec le poids de l'abbé Breuil) les attribue à la fin du Paléolithique (et non au Mésolithique comme aujourd'hui).

478

HUGO OBERMAIER

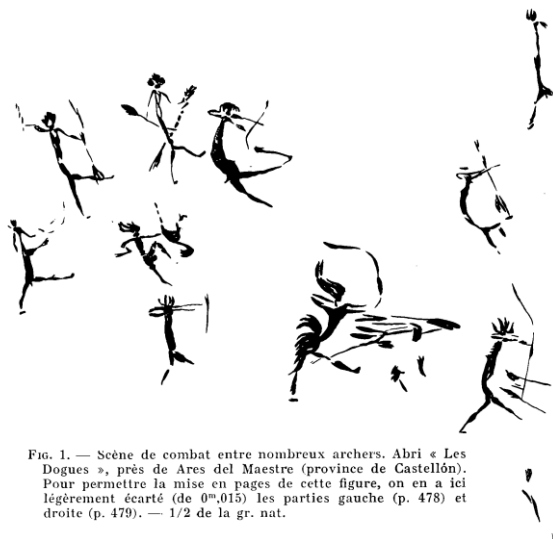


Fig. 1. — Scène de combat entre nombreux archers. Abri « Les Dogues », près de Ares del Maestre (province de Castellón). Pour permettre la mise en pages de cette figure, on en a ici légèrement écarté (de 0^m,015) les parties gauche (p. 478) et droite (p. 479). — 1/2 de la gr. nat.

Hugo Obermaier (professeur à l'Université de Madrid), « Nouvelles études sur l'art rupestre du Levant espagnol », *L'Anthropologie*, 1937, tome XLVII, p. 477-498.

⁷⁹⁶ Un seul exemplaire de *L'Anthropologie*, le n° 50 couvre la période 1941-1946. Un seul article a été collecté dans ce numéro paru en 1946.

Le thème des traces ostéologiques de la violence apparaît faiblement. Toutefois un ouvrage sur Ofnet (site qui a été découvert en 1909) est commenté par Henri Vallois en 1937 qui parle « d'attaque ».

« M. Mollisson admet le processus suivant : un premier coup vertical, sur le front, a jeté bas le sujet ; un deuxième oblique, atteignant également le front, a été porté une fois l'homme à terre ; cinq derniers coups enfin, donnés par quelqu'un se tenant du côté droit du cadavre, ont atteint la voûte, l'occipital et la tempe, et ont des directions en rapport avec la situation de l'assaillant.

.../...

Toutes ces données éclairent, dit l'auteur, la nature des sujets d'Ofnet, chez lesquels on s'était souvent étonné de trouver une prédominance de femmes et d'enfants de cinq à huit ans : c'est qu'évidemment, s'il y a eu là attaque d'un clan par un autre, les Hommes et les enfants un peu âgés étaient plus susceptibles de s'échapper. » p. 655

H. V. V. (Henri Victor Vallois), « De quoi sont morts les hommes d'Ofnet ? » *L'Anthropologie*, 1937, tome XLVII, p. 654-655

Le cannibalisme fait l'objet de plusieurs articles, notamment celui de Paul Descamps sur « Le cannibalisme, ses causes et ses modalités » dans *L'Anthropologie*, 1925, tome XXXV, p. 321-341

Les thèses explicatives proposent des thèmes de réflexion divers : le phénomène de migrations (ou d'invasion), les origines religieuses des guerres, le lien entre guerre et évolution.

En résumé, le sujet guerre reste un sujet plutôt rare dans la revue *L'Anthropologie* sur la période 1914-1949. Il est abordé majoritairement sous l'angle de la guerre primitive. Toutefois deux éléments forts dans le débat apparaissent dans cette période : le site d'Ofnet et ses traces ostéologiques de violence et les peintures du Levant espagnol qui « témoignent » de combats au Paléolithique.

Période 1950-1996

29 entrées sur 47 ans (1950-1996) soit nettement moins d'un article par an en moyenne. Cela représente même une baisse par rapport à la période précédente, de plus pénalisée par les temps de guerre. Donc il s'agit d'une présence très faible d'autant plus que les deux tiers sont de niveau 4 ; Seulement 6 entrées de niveau 1 et 2 (14 sur la période précédente) dans les thèmes « ostéologie », « thèses explicatives » ou « guerre primitive ».

Les thèmes :

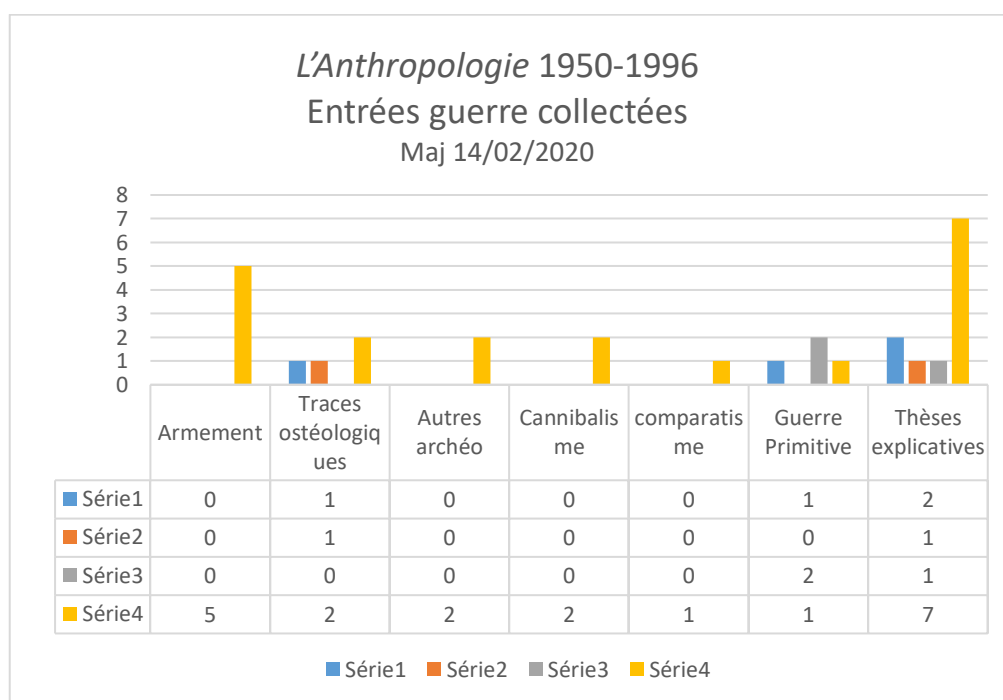
- les articles sur les thèses explicatives sont majoritaires. Mais ils sont assez divers. On trouve la thèse du Bon sauvage, mais aussi celle du Singe tueur (R. Ardrey) ou encore la sociobiologie ;

- pour la guerre primitive, on retrouve des sujets classiques sur les tribus belliqueuses (Jivaros, Maoris) ;

- l'article de Jean Dastugue sur la blessure de Cro-Magnon, montrant qu'il ne s'agit pas d'une blessure mais d'un accident de fouille ;

- pour les autres thèmes, non seulement le nombre est faible mais en plus en catégorie 4, soit des sujets ne traitant pas de guerre mais qui pourraient être reliés.

En résumé un sujet « guerre » qui est clairement peu abordé sur cette période dans la revue qui marque un intérêt encore plus faible pour ce sujet. Toutefois un article « marqueur » sur la blessure de Cro-Magnon.



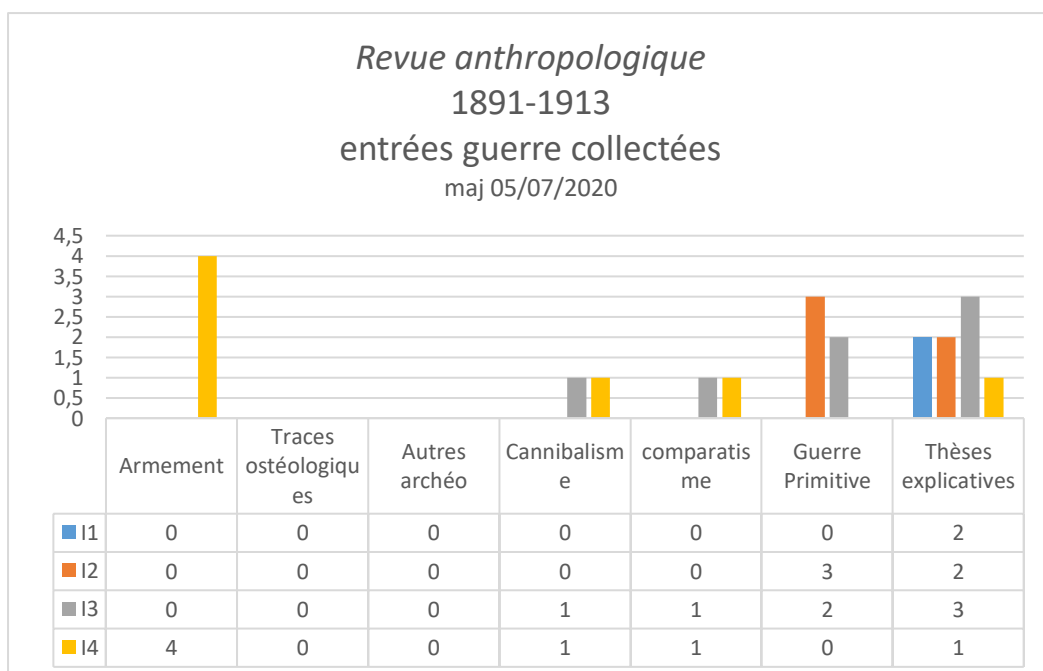
Période 1997-2017

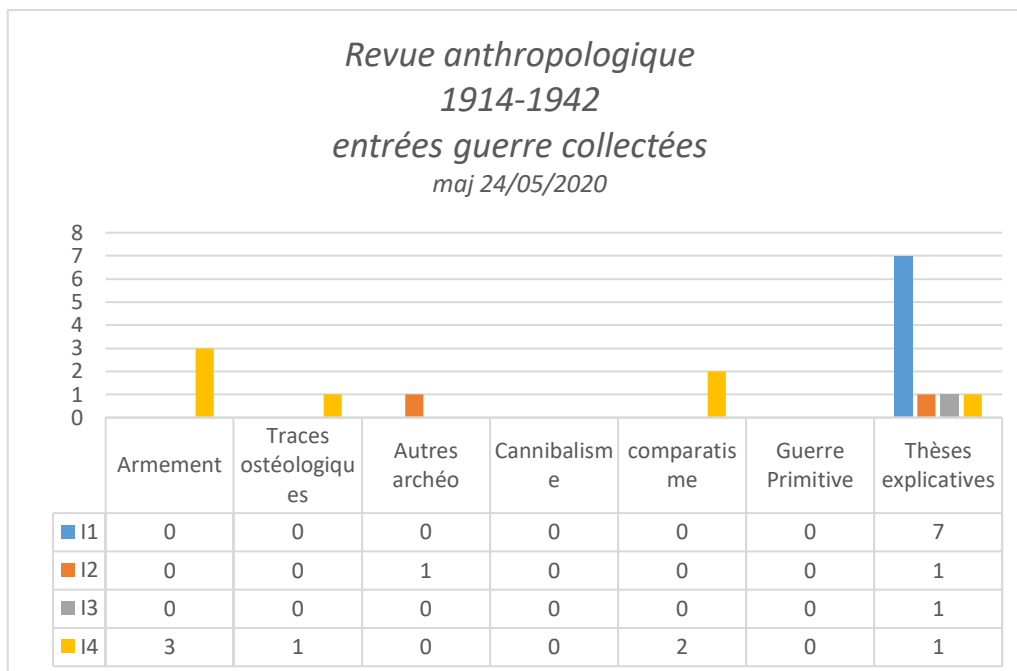
Au total 6 entrées sur 24 années soit un article tous 4 ans. C'est beaucoup moins que sur la période précédente. La moitié de ces entrées sont dues à Alain Beyneix et les deux tiers sont de catégorie 4. La revue a abandonné le sujet de la guerre préhistorique alors que celui-ci a pourtant retrouvé une actualité depuis *Le Sentier de la guerre* de Guilaine et Zammit.

Revue anthropologique

18 entrées sur les 23 premières années et 17 sur les 28 suivantes, 29 entrées soit moins d'une entrée par an. La *Revue anthropologique* montre une nette spécificité dans les thèmes abordés. En effet, la part des thèses explicatives représente la moitié des entrées collectées. On y trouve l'influence du moment : Des articles pacifistes qui dénoncent la guerre en général et le peuple allemand en particulier. Deux auteurs se distinguent, tous deux anciens médecins militaires, J.-L. de Lanessan et G. Espé de Metz. D'autres articles interrogent le lien entre guerre et évolution. Le racialisme (l'ouvrage de Madison Grant est traduit en français sous le titre *Le Déclin de la grande race*) est encore très présent ainsi que l'eugénisme et la question de l'effet dysgénique et eugénique de la guerre. Enfin, l'origine de la guerre est également abordée sous l'angle naturaliste, la guerre humaine n'étant que le perfectionnement de la guerre animale et de la lutte pour la vie. Le Dr Capitan rappelle la condition initiale de l'homme préhistorique : « Vie misérable, errante, consacrée surtout à une seule chose lutter contre la mort, et dont on ne saurait trouver l'analogue que chez les plus grossiers sauvages actuels, identique d'ailleurs à celle de tous les peuples primitifs. »

Deux autres articles méritent l'attention. Le premier de D. Peyrony qui soutient l'hypothèse de l'emmanchement à l'Acheuléen et *a fortiori* au Moustérien, à l'encontre de l'opinion dominante. Enfin la découverte de la vertèbre dans la grotte de Monfort près de Saint-Lizier (Ariège) apporte une trace non ambiguë d'une blessure par arme.





BSPF

Période 1904-1949

54 entrées ont été collectées sur cette durée. Sur la période d'étude 1914-1949, cela fait 51 entrées soit 1,46 par an. Toutefois, aucune entrée n'est de niveau 1 ou 2. Il n'en existe que 4 où le sujet est simplement évoqué.

La répartition par thèmes montre que les articles sur les armes sont prédominants. Dans cette dernière catégorie, les articles sont majoritairement descriptifs. Toutefois le thème de l'emmanchement est traité à plusieurs reprises soit pour l'Acheuléen soit pour le moustérien avec l'article d'Alibert I. Dr et Aymar Alph., 1924, « De l'emploi des pointes à cran latéral », qui fournit un résumé de l'état de la connaissance et de l'hypothèse d'emmanchement au Moustérien.

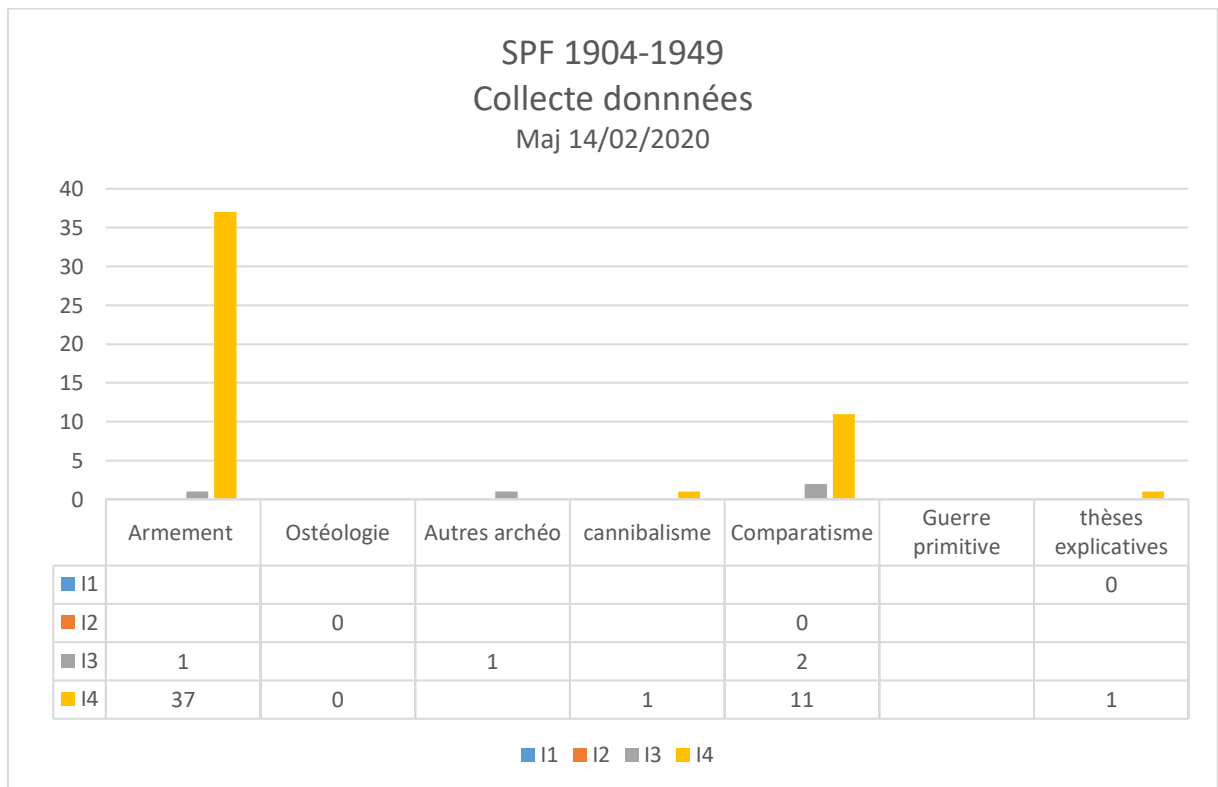
Le comparatisme est utilisé à treize reprises. Il porte là encore sur les armes, soit sur leur fabrication, soit sur leurs usages. Par ailleurs le principe même du comparatisme est affirmé. Il est revendiqué par Paul de Givenchy, ancien président de la SPF dans un article de 1935, « Présentation d'une lance ethnographique à pointe d'obsidienne venant des îles de l'Amirauté (Océanie) » : « Et c'est pourquoi j'insiste une fois de plus, comme l'a fait si souvent ici même, et avec raison, M. le Dr Rivet, pendant son année de présidence en 1933, sur les rapports étroits qui existent entre l'Ethnographie et la Préhistoire. Ce sont deux sœurs qui se tiennent par la main ! En voilà une preuve indéniable, je pense ! » (*Bulletin de la Société préhistorique française*, 1935, tome XXXII, p. 346.) Maurice Exsteens, autre

président, plaide lui aussi pour le comparatisme dans son discours d'intronisation : « Nous retrouvons, en effet, chez les Primitifs, des milieux culturels rappelant par leurs éléments matériels ceux de la Préhistoire. Or, à niveau matériel semblable, correspondent croyances, mœurs et coutumes identiques. » (*BPSF*, 1947, tome XLIV, p. 10.)

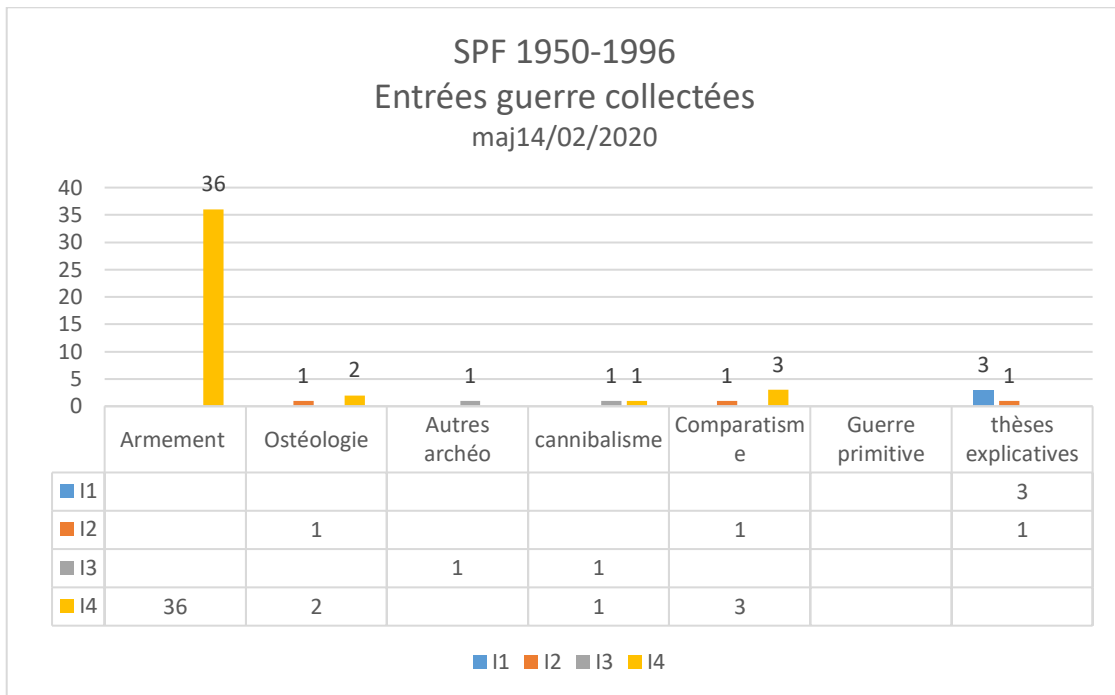
La seule référence du thème « cannibalisme » est un article de M. A. Rutot, « Le cannibalisme à l'époque des cavernes en Belgique » (1907), sans que le lien avec la guerre soit évoqué.

Dans la catégorie « thèses explicatives », l'absence est totale et confirmée par le discours du président sortant de l'abbé Breuil intitulé « Quarante ans de préhistoire » (1937), où les sujets de la chasse et de la guerre ne sont pas évoqués.

On peut conclure que le sujet « guerre » n'est pas traité par la SPF sur cette période.



Période 1950-1996



50 entrées ont été collectées soit environ une par an. Toutefois, 42 de ces entrées ne mentionnent pas le sujet « guerre » ; il n'en existe que 3 où le sujet est abordé plus 3 où il est le cœur du sujet.

La répartition par thèmes montre que les articles sur les armes sont prédominants (84 %). Ces articles sont majoritairement descriptifs, parfois classificatoires. On peut noter quelques auteurs récurrents : Le Dr Cheynier (président de la SPF en 1955) qui propose dans « Impromptu sur la séquence des pointes du Paléolithique supérieur » (*BSPF*, 1958, tome LV, p. 190-205) un état des connaissances sur l'évolution de l'armement préhistorique où il positionne l'emmanchement au Moustérien et le propulseur au Solutréen. La thèse de l'emmanchement au Moustérien est soutenue par le Dr Pradel, auteur de trois articles sur les pointes moustériennes. J.-G. Rozoy est également un auteur récurrent sur le sujet des armes.

La source ethnographique n'est présente que très modérément. Tout d'abord à propos des armes avec notamment cet article des Pétrequin, « Flèches de chasse, flèches de guerre, le cas des Danis d'Irian Jaya (Indonésie) » (1990). Le principe même du comparatisme est rappelé par Guy Gaudron, dans son discours d'entrée à la présidence, qui déclare (le 21/01/1951) : « [...] je ne vois que rarement des allusions à tout ce que doit nous apporter l'ethnographie. Ne serait-il pas utile d'avoir plus de contacts avec cette science de l'homme,

si précieuse pour nous en raison des arguments qu'elle peut nous fournir et des témoignages que, seule, elle peut nous apporter ? » (*BPSF*, 1951, tome XLVIII, p. 6)

Le sujet « guerre » apparaît pleinement dans un débat qui commence par une brève de lecture rapportée dans la séance du 26 octobre 1950 : « La préhistoire fournit à G. Ravon, dans sa rubrique "En courant", du *Figaro* du 21 juillet 1950, la matière à de spirituelles observations sur l'australopithèque : "Incapable de mettre deux syllabes l'une devant l'autre, mais capable déjà d'assommer, d'éborgner et de mettre à mal avec un rudiment de technique, je crains, hélas ! que l'australopithèque ne soit vraiment de la famille" (humaine) » (*BPSF*, 1950, tome XLVII, n° 9-10, p. 418)

Le débat va s'étaler sur quatre séances de la SPF des années 1950 et 1951 et voir quatre intervenants différents (M. Ravon, journaliste du *Figaro*, Alexis Tamisier, contributeur régulier du *Bulletin de la SPF*, Guy Gaudron, le secrétaire général de la SPF et G. Pottier, autre contributeur de la revue) échanger leurs avis contradictoires sur la réalité de la guerre préhistorique, son ancienneté et la place du cannibalisme. Face aux positionnements classiques d'une guerre ancienne (et conforme à la croyance générale dont le *Figaro* se fait l'écho) et génératrice de cannibalisme, Alexis Tamisier reconnaît la pratique de l'anthropophagie, mais ne la lie pas à la guerre, laquelle lui semble peu vraisemblable au Paléolithique alors qu'elle est prouvée au Néolithique. Son argumentation repose sur l'analyse des traces ostéologiques de violence, absente dans le premier cas et nombreuses dans le second.

« Les observations rappelées par M. Pottier (*B. S. P. F.*, 1951, p. 138), bien qu'intéressantes, me paraissent insuffisantes pour conclure à l'existence de mœurs guerrières pendant le paléolithique ;

.../...

Au néolithique, par contre, les mœurs guerrières ne font aucun doute ; elles sont définitivement démontrées par les découvertes de très nombreux ossements humains porteurs de pointes de flèches.

.../...

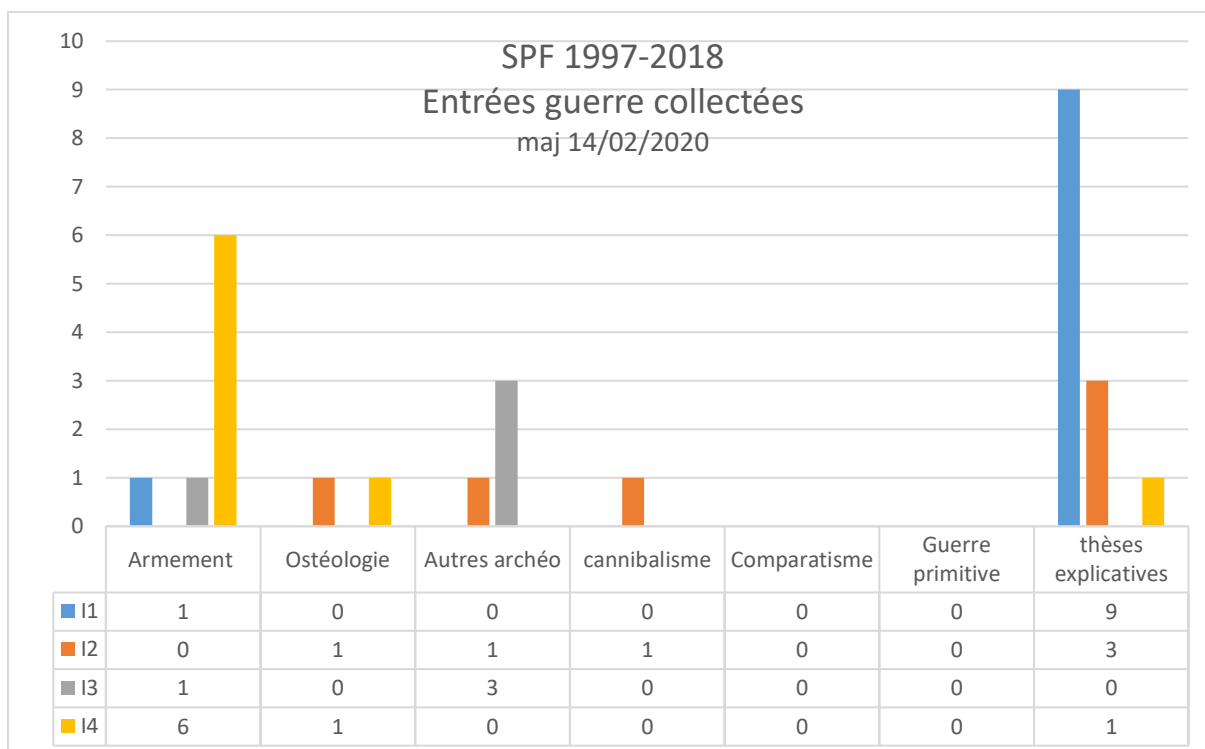
Pour le paléolithique aucune observation de ce genre n'a été faite (du moins à ma connaissance), sauf pour des ossements d'animaux. » (*BPSF*, 1951, p. 290-291)

Nous trouvons affichée pour la première fois l'argumentation de la thèse de l'invention de la guerre au Néolithique, fondée sur la place des traces de violences dans le registre fossile, absentes au Paléolithique, nombreuses au Néolithique.

À noter également sur le thème des traces ostéologiques, l'article de Gérard Cordier (publié en 1990) qui fait l'inventaire des « Blessures préhistoriques animales et humaines avec armes ou projectiles conservés ». Cet article sera pris comme référence à plusieurs

reprises, notamment dans le très connu *Le Sentier de la guerre* de Jean Guilaine et Jean Zammit (2001).

Période 1997- 2018



28 entrées ont été collectées sur 22 ans soit environ 1,3 par an. C'est à peine supérieur à la période précédente. Mais la répartition des thèmes et le niveau change profondément.

La place des thèses explicatives est bien plus importante. Cela tient notamment à la sortie de livres sur la guerre ou des livres où le sujet guerre tient une place importante : En français, *Les Guerres préhistoriques* de L. Keeley ; plusieurs ouvrages de Jean Guilaine, *Le Sentier de la guerre* et *Caïn, Abel, Ötzi. L'héritage néolithique, Violence de guerre, violence de masse* ou encore l'ouvrage de M. Pathou Mathis. Mais aussi des titres en anglais comme *Violence and Warfare among Hunter-Gatherers* de Allen M. W. et Jones T. L. (2016).

Le thème de l'armement recueille plusieurs articles d'archéologie expérimentale (Pétillon, entre autres).

Dans les traces ostéologiques, il faut noter la découverte (des décennies après la découverte archéologique elle-même) de la blessure des « enfants de Grimaldi » ainsi que les travaux de Boulestin sur le cannibalisme avec notamment une tendance à voir dans Ofnet l'indice de cannibalisme guerrier.

Malgré la faible présence du sujet, on y retrouve le débat entre thèse néolithique et sa contestation tant au plan théorique que plus concrètement dans la reconnaissance du cannibalisme comme indice de guerre.

BMSAP

Période 1859-1913

Armement	3	0	1	0	2
Ostéo	7	0	2	1	4
Autres archéo	0	0	0	0	0
Cannibalisme	1	0	1	0	0
Comparatisme	1	0	0	1	0
Guerre primitive	5	4	0	1	0
Thèses explicatives	6	3	0	0	3
Totaux	23	7	4	3	9

En résumé, la guerre n'est pas un sujet majeur dans les *Bulletins et Mémoires de la SAP* sur la période 1859-1999 avec 23 entrées collectées sur 40 ans. Trois grands thèmes s'y rapportent plus ou moins directement :

- la civilisation, ses phases, le rôle des races, les invasions ;
- les blessures par coup ou projectiles (Crânes des Eyzies, Crâne de la grotte de Nogent-les-Vierges et étudié par M. Thurnman, Fossiles de Baumes Chaudes étudiés par Prunières) ;
- l'ethnographie et l'analogie tribus primitives contemporaines / populations préhistoriques : trois questionnaires de sociologie et d'ethnologie de la SAP avec la sous-rubrique *Guerre* de la rubrique *Vie affective. Sensibilité morale. Sentiments affectifs*.

Au total, une vision de la guerre « allant de soi », dès les débuts de l'humanité et particulièrement barbare (dont anthropophagie).

Période 1914-1949

Armement	1	0	0	1	0
Ostéo	1	0	0	0	1
Autres archéo	0	0	0	0	0
Cannibalisme	2	0	0	0	2
Comparatisme	0	0	0	0	0
Guerre primitive	0	0	0	0	0
Thèses explicatives	2	2	0	0	0
Totaux	6	2	0	1	3

Sur ces 35 années du XX^e siècle (mais dont une dizaine d'années de guerre), seulement 6 articles en lien avec le sujet guerre, 1 sur les armes (Georges Courty), 2 sur l'anthropophagie (à Madagascar et au Pérou), 2 de Gaston Gaillard sur les conséquences démographiques des guerres (articles de 1916 et 1917).

Période 1950-1996

Armement	1	0	0	0	1
Ostéo	1	0	0	1	0
Autres archéo	0	0	0	0	0
Cannibalisme	1	0	0	0	1
Comparatisme	0	0	0	0	0
Guerre primitive	0	0	0	0	0
Thèses explicatives	0	0	0	0	0
Totaux	3	0	0	1	2

Depuis 1950 et jusqu'à 1996, la recherche fait ressortir trois articles, un sur les « derniers chasseurs », un sur les Naga, chasseurs de tête de l'Assam et un sur l'hypogée de Roaix.

Revue *L'Homme*

Période 1961-1996

Armement	1	0	0	0	1
Ostéo	3	0	0	0	3
Autres archéo	0	0	0	0	0
Cannibalisme	3	0	2	1	0
Comparatisme	0	0	0	0	0
Guerre primitives	11	4	4	3	0
Thèses explicatives	14	7	1	0	6
Totaux	32	11	7	4	10

32 entrées ont été collectées sur la période 1961 (date de création de la revue) et 1996 soit une entrée par an. Le sujet guerre n'est donc que rarement abordé. Le thème majeur est celui de la guerre primitive avec des articles sur les tribus réputées belliqueuses, Jivaros, Yanomamö et les peuples de Nouvelle-Guinée. On note 14 articles dans la catégorie « thèses explicatives ». Il faut remarquer plusieurs noms importants dans le débat français : Clastres, Godelier, Descola, Lemonnier, Sahlin avec « Philosophie politique de l'«Essai sur le don» » publié en 1968, où l'auteur commente la partie de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss consacrée à la guerre. Enfin Testart soulève la question de l'esclavage chez les chasseurs-cueilleurs en soutenant son existence *a contrario* du consensus général. Il soulève donc en même temps la question de l'inégalité chez les chasseurs-cueilleurs.

Présence faible au plan quantitatif mais qualitativement significative !

Période 1997-2016

Pas de document original sur la guerre. Seulement 4 Comptes rendus d'ouvrages

Revue *PALEO*

Période 1989-2017

Le sujet « guerre » n'est l'objet d'aucun article. Dans les sujets liés :

- celui des armes abordé 6 fois dont 2 de J.-G. Rozoy, 1 de Cattelain et Pétillon ;

- un article sur les pratiques cynégétiques qui ne s'intéresse qu'à l'exploitation de la ressource mais ignore celui des pratiques de chasse ;

- un article de D. Henri-Gambier sur les pratiques funéraires au Gravettien, qui aborde incidemment celui des blessures ;

- deux articles abordant la question de l'évolution cognitive, l'un de Nicole Pigeot (1991) sur le lien entre évolution technique et cognitive, l'autre de Nicolas Teyssandier (2007) qui plaide pour une séparation technique entre outil et armes au Paléo sup.

En résumé, le sujet « guerre » n'est approché qu'au travers de celui de l'armement et jamais sur celui d'une activité humaine.

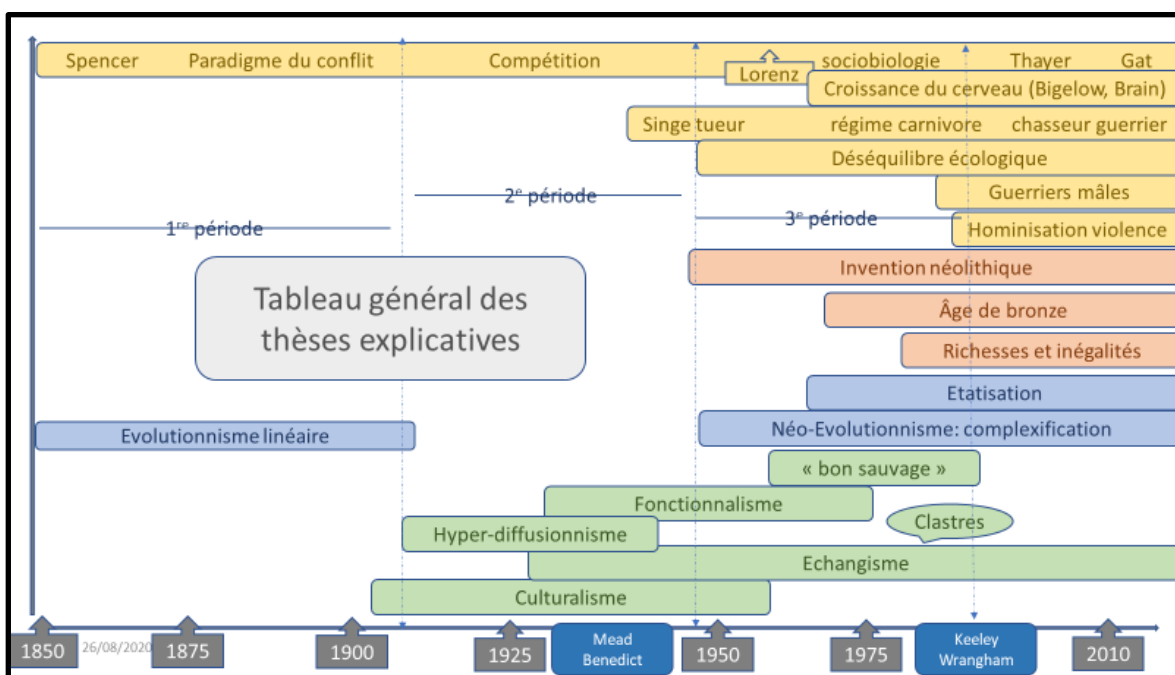
ANNEXE 2.

Les thèses explicatives sur l'origine de la guerre

Les thèses explicatives de la guerre sont très nombreuses. Nous comprenons sous ce vocable toutes les thèses visant à fournir une explication à l'origine de la guerre et à sa généralisation à l'humanité.

Chaque thèse présentée correspond à une thèse bien identifiée par son idée de principe et/ou par un auteur. Pour certaines, il existe plusieurs variantes. Nous présentons ici la thèse type et ses variantes majeures. Parallèlement, la position de certains scientifiques peut osciller entre plusieurs variantes voire plusieurs thèses. Pour chaque thèse, nous donnons l'idée de principe, une description sommaire, les variantes quand il y en a, une conclusion commentaire et une courte bibliographie. Nous proposons une période pendant laquelle cette thèse est repérable dans la littérature, c'est-à-dire correspond à des scientifiques qui s'en réclament, ou continue à avoir une présence dans le discours sur le sujet. Les dates données sont indicatives.

22 thèses ont été retenues et décrites ci-dessous. Leur positionnement dans le temps fournit un paysage général des thèses explicatives sur l'origine de la guerre du XIX^e siècle à aujourd'hui.



Cette approche offre deux résultats outre l'historique général. Le premier est la forte croissance du nombre de thèses à partir de la Seconde Guerre mondiale. Le deuxième est l'absence aujourd'hui de consensus scientifique, démontrée par le nombre de thèses disponibles, leurs diversités et leurs divergences.

1. Les thèses naturalistes : l'homme face à son environnement et aux lois de la nature

1.1. La compétition globale

PRINCIPE

L'usage extensif du concept de lutte transforme la compétition des espèces en un combat généralisé pour la survie de chaque individu face aux prédateurs et à ses concurrents, y compris ses congénères. La guerre est une activité adaptative et un des mécanismes de la sélection naturelle. Elle doit donc être abordée au travers d'une approche évolutionnaire.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Cette thèse remonte à Thomas Hobbes. Mais elle est reprise et argumentée sous différentes formes au XIX^e siècle dans la suite du social-darwinisme de Herbert Spencer et du darwinisme au sens large.

Dans cet ensemble de thèses d'inspiration darwinienne, le processus évolutionnaire est censé expliquer le succès de l'espèce humaine dans la nature et au sein de cette espèce celui des groupes qui s'adaptent le mieux à leur environnement. C'est le principe du plus apte appliqué de façon extensive à l'individu et à son groupe. Cela donne en matière de guerre « le paradigme du conflit ».

VARIANTES

Herbert Spencer

Dans un article sur Spencer comme anthropologue, Carneiro souligne que celui-ci voyait la guerre comme un « déterminant de la société » et plus particulièrement de la consolidation qui mène à l'État :

« we... see that in the struggle for existence among societies, the survival of the fittest is the survival of those in which the power of military cooperation is the greatest; and military cooperation is that primary kind of cooperation which prepares the way for other kinds. So that this formation of larger societies by the

union of smaller ones in war, and this destruction or absorption of the smaller un-united societies by the united larger ones, is an inevitable process through which the varieties of men most adapted for social life, supplant the less adapted varieties. ⁷⁹⁷» (Spencer cité par Carneiro, 1981, p. 182)

Donc Spencer voyait dans la guerre la force d'intégration d'entités plus petites absorbées par des entités plus grandes ou plus fortes. Plus généralement, le darwinisme social donne naissance à ce que Paul Crook dénomme le paradigme du conflit.

La sociobiologie d'Edward Wilson

Le principe général de la sociobiologie repose sur le lien entre biologie et culture :

« **The genes hold culture on a leash.** The leash is very long, but inevitably values will be constrained in accordance with their effects on the human gene pool. ⁷⁹⁸» (Wilson, 2004, p. 167)

La guerre est une réponse adaptative à des besoins naturels qui a été développée chez l'homme par la culture :

« The practice of war is a straightforward example of a hypertrophied biological predisposition. Primitive men cleaved their universe into friends and enemies... With the rise of chiefdoms and states, the tendency became institutionalized, war was adopted as an instrument of policy of some of the new societies, and those that employed it best became —tragically— the most successful. ⁷⁹⁹» (Wilson, 2004, p. 116)

La sociobiologie a été l'objet d'une polémique très violente sur le fond de la théorie. Son interprétation guerrière a été accusée de retour au darwinisme social.

Bradley Thayer : le darwinisme et les relations internationales

La théorie évolutionnaire permet de mieux comprendre pourquoi la guerre est apparue dans l'espèce humaine et s'y est maintenue : la guerre contribuait au fitness et à la survie individuelle ; elle a contribué à l'émergence de la vie sociale ; elle a stimulé les expériences de groupe de chasseurs.

La similitude avec le chimpanzé montre que la sélection naturelle a agi au niveau de notre ancêtre commun

⁷⁹⁷ « Nous voyons que pour la lutte pour l'existence parmi les sociétés, la survie du plus apte est la survie de celles chez qui la puissance de la coopération militaire est la plus grande. Et la coopération militaire est le premier type de coopération qui prépare le terrain pour les autres. Ainsi que la formation de sociétés plus grandes par l'union de plus petites dans la guerre, et l'absorption ou la destruction de petites sociétés désunies par de plus grandes et unies est un processus inévitable par lequel les variétés d'hommes les mieux adaptées à la vie sociale supplantent les variétés les moins adaptées. »

⁷⁹⁸ « Les gènes tiennent la culture en laisse. La laisse est très longue, mais inévitablement les valeurs vont être contraintes par leurs effets sur le pool humain de gènes. »

⁷⁹⁹ « La pratique de la guerre est un exemple remarquable d'une prédisposition biologique hypertrophiée. Les hommes primitifs clivent leur univers en amis et ennemis... Avec la montée des royaumes et des États, la tendance devint institutionnalisée, la guerre fut adoptée comme instrument de politique de certaines nouvelles sociétés, et celles qui l'employèrent le mieux devinrent – tragiquement – celles qui réussirent le plus. »

D'autre part, la théorie évolutionnaire explique également les origines des conflits ethniques au travers des sentiments d'appartenance au groupe, la xénophobie et l'ethnocentrisme.

Azar Gat : la guerre dans la lignée humaine

La guerre correspond à un ensemble de mécanismes sélectionnés dans le temps de l'évolution qui régule le choix et les combinaisons des stratégies comportementales dans la compétition sur les ressources et les femmes. C'est donc une illusion de penser que ces comportements n'étaient pas adaptatifs et n'ont commencé à payer qu'avec l'agriculture et l'État.

CONCLUSION

Les discours sur la guerre et sa valeur sélective peuvent être qualifiés d'*adaptationistes*, défaut dénoncé par S. J. Gould et R. C. Lewontin dans un article célèbre intitulé « The Spandrel of San Marco » : il est insuffisant d'affirmer que ce qui existe a été sélectionné par la sélection naturelle. Dans ces théories, la sélection de caractères guerriers ou favorables à la compétition est affirmée mais les mécanismes de cette sélection ne sont jamais explicités et démontrés. Enfin, cette prétendue sélection n'est jamais positionnée dans l'histoire de la lignée humaine.

En revanche, la violence et la guerre reste un sujet darwinien et fait l'objet d'analyse plus fine par des disciplines telles que l'écologie comportementale ou la psychologie évolutive, lesquelles proposent des expérimentations qui en renforcent la crédibilité.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Carneiro R. L., « Herbert Spencer as an Anthropologist », *The Journal of Libertarian Studies*, vol. 5, n° 2, 1981.
- Crook P., *Darwinism, War and History*, Cambridge University press, New York, 1994, 306 p.
- Gat A., *War in Human Civilization*, Oxford University Press, New York, 2006, 820 p.
- Thayer B. A., *Darwin and International Relations. On the Evolutionary Origins of War and Ethnic Conflict*, The University Press of Kentucky, Lexington, 2004, 425 p.
- Wilson E. O., *Sociobiology, The New Synthesis*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), London, 2000 (1^{re} édition 1975), 697 p.
- Wilson E. O., *On Human Nature*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), London, 2004 (1^{re} édition 1978), 260 p.

PÉRIODE

Cette thèse se maintient sous différentes formes depuis Herbert Spencer à aujourd'hui.

1.2. La fin du tabou du meurtre d'un congénère

PRINCIPE

Notre agressivité naturelle héritée de notre ancêtre commun a été libérée par la levée des inhibitions naturelles sous le double effet de la pseudo-spéciation et de l'outil (armes).

DESCRIPTION SOMMAIRE

Konrad Lorenz, fondateur de l'éthologie voit dans le comportement agressif de l'animal un modèle interprétatif pour l'homme. L'agressivité est innée car biologiquement utile. Mais elle n'est pas sans limite dans la nature : les dispositifs y sont nombreux pour la canaliser. Avec l'outil et les armes, l'homme s'est affranchi de cette limite et peut désormais détruire son congénère.

Eibl-Eibesfeldt, son disciple, souligne par ailleurs le rôle de la pseudo-spéciation dans la levée de l'inhibition naturelle du meurtre et l'évolution culturelle vers la guerre.

« Les cultures se séparent les unes des autres comme s'il s'agissait d'espèces différentes et s'ajustent à des niches différentes. » (1976, p. 161)

On peut rattacher à ce groupe la thèse de Jean-Louis Dessalles qui suggère que le langage a été inventé pour assurer la régulation sociale dans des groupes où l'apparition des armes létales a rendu le meurtre facile :

« L'information a alors remplacé le muscle. » (Dessalles, 2010, p. 166-167)

CONCLUSION

La thèse de Lorenz a déclenché une violente polémique. Il posait correctement la problématique sur la singularité de l'homme concernant la guerre. Mais sa thèse d'éthologue est d'abord anthropologique. Il ne cherche pas à démontrer que l'homme se comporte comme un animal mais que son évolution a conduit à cette spécificité. Et cette évolution est culturelle avec l'outil et la pseudo-spéciation.

Cette thèse a bizarrement un grand point commun avec celle des ennemis de Lorenz. Car elle affirme que c'est l'homme qui a inventé la guerre avec les outils. La guerre est donc éminemment culturelle. En revanche, elle affirme aussi que l'homme a hérité d'une

agressivité naturelle et qu'il a retourné celle-ci contre sa propre espèce, ce qui est évidemment contraire au vrai pacifisme et à la thèse du bon sauvage.

Elle diffère des éthologues et des sociobiologistes de stricte obédience qui ignorent le tabou du meurtre du congénère et voient dans l'homme la continuité génétique des comportements agressifs animaux (les fourmis), continuité renforcée par le rapprochement avec les primates.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Dessalles J.-L., « L'éthologie du langage », p. 125-181, *in* : Victorri B., Dessalles Jean-Louis, Picq P., *Les Origines du langage*, Éditions Le Pommier, Universcience Éditions, Paris, 2010 (1^{re} éd. 2006), 184 p.

Eibl-Eibesfeldt I., *Guerre ou Paix dans l'homme*, trad. Meunier D., coll. « Monde ouvert », Stock, 1976, 316 p.

Lorenz K., *L'Agression. Une histoire naturelle du mal*, trad. Fritsch V., coll. « Champ sciences », Flammarion, 2010 (1^{re} éd. 1969), 286 p.

PÉRIODE

Elle apparaît avec le livre de Lorenz et est prolongée par celui de son disciple Eibl-Eibesfeldt. Mais elle n'a pas de descendance. L'hypothèse du tabou naturel disparaît avec la découverte du meurtre intraspécifique, notamment chez les chimpanzés. La polémique a assuré une forte visibilité à une thèse encore présente dans la littérature.

1.3. L'hypothèse du chasseur

PRINCIPE

La lignée humaine a dû évoluer sous la pression environnementale d'un régime de subsistance frugivore (celui de l'ancêtre commun) vers un régime carné et devenir un chasseur, donc un tueur.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Il existe deux thèses sur l'homme chasseur. La première est celle du « Killer Ape » de Raymond Dart, popularisé par Robert Ardrey, la deuxième celle du chasseur de grand gibier qui est intégré dans de nombreuses thèses :

– *Killer Ape* : la lignée humaine a dû s'adapter à la savane, devenir prédateur et adopter un régime carné et cela dès l'Australopithèque. Il est devenu son propre prédateur dans la compétition pour les ressources.

– *Homme chasseur* : l'activité de chasse d'Erectus a modelé le cerveau et les structures sociales de l'homme. L'activité de chasse préadapte l'homme à la guerre.

CONCLUSION

La première thèse (Dart, Ardrey) relève de la sélection naturelle stricte et de la survie dans un monde où la pression sélective est forte. L'adaptation à la prédation a été précoce et rapide. La deuxième se positionne dans une vision évolutive progressive où la chasse comme mode de vie structure la niche écologique et l'organisation sociale.

La question de la chasse et de sa place dans le régime alimentaire et le mode de vie est au cœur de la problématique de l'évolution de la lignée. Régime carné (charognage/chasse), croissance du cerveau, chasse-cueillette, division sexuelle du travail, organisation sociale sont des éléments qui s'interpénètrent. Les auteurs sont donc nombreux sur l'interaction entre régime carné et évolution du cerveau.

La thèse de Dart est réfutée. Celle d'Ardrey a dérivé vers celle de la chasse. Le débat reste ouvert sur le rôle de la chasse au grand gibier comme porte d'entrée vers la violence collective intergroupe.

BIBLIOGRAPHIE POUR *LE SINGE TUEUR*

Ardrey R., *African Genesis. A Personal Investigation into the Animal Origins and Nature of Man*, Fontana/Collins, Glasgow, 1977a (1^{re} éd. 1961), 416 p.

Ardrey R., *The Hunting Hypothesis. A Personal Conclusion Concerning the Evolutionary Nature of Man*, Collins, Glasgow, 1976, 242 p.

Brain C. K., *The Hunters or the Hunted? An Introduction to African Cave Taphonomy*, The University of Chicago Press, Chicago, 1981, 365 p.

Dart R. A., « The Predatory Transition from Ape to Man », *International Anthropological and Linguistic Review*, vol. 1, n° 4, 1953, p. 201-217.

Pickering T. R., *Rough and Tumble. Aggression, Hunting, and Human Evolution*, University of California Press, Berkeley, 2013, 208 p.

Smith D. L., *The Most Dangerous Animal. Human Nature and the Origin of War*, St. Martin's Griffin, New York, 2007, 263 p.

BIBLIOGRAPHIE POUR *L'HOMME CHASSEUR*

- Domínguez-Rodrigo M., « Hunting and Scavenging by Early Humans, The State of the Debate », *Journal of World Prehistory*, vol. 16, n° 1, 2002, p. 1-54.
- Foley R., Layton R. et Williams E., « The Transition between Hunting and Gathering and the Specialized Husbandry of Resource. A Socio-Ecological Approach », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 3, 1991, p. 255-263.
- Hladik C. M. et Pasquet P., « The Human Adaptations to Meat Eating: a Reappraisal », *The Journal of Human Evolution*, vol. 17, 2002, p. 199-206.
- Lee-Thorp J., Thacker J. F. et van der Merwe N., « The Hunters and the Hunted Revisited », *Journal of Human Evolution*, vol. 39, 2000, p. 565-576.
- Leroi-Gourhan A., *Évolution et Techniques. Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris, 1973 (1^{re} éd. 1945), 475 p.
- Leroi-Gourhan A., *Le Geste et la Parole. I. Technique et langage*, Albin Michel, Paris, 1964, 323 p.
- Pickering T. R., Domínguez-Rodrigo M., Heaton J., Yravedra J., Barba R., Bunn, H. T., Musiba C., Baquedano E., Díez-Martín F., Mabulla A., Brain C. K., « Taphonomy of ungulate ribs and the consumption of meat and bone by 1.2-million-year-old hominins at Olduvai Gorge, Tanzania », *Journal of Archaeological Science*, vol. 40, 2013, p. 1295-1309.
- Hublin J.-J. et Richards M. P. (éds), *The Evolution of Hominin Diets: Integrating Approaches to the Study of Palaeolithic Subsistence*, Springer, Dordrecht, 2009, 264 p.

PÉRIODE

Le Singe tueur : 1950-1980 pour les fondateurs Dart et Ardrey ; jusqu'à nos jours pour quelques thèses affiliées.

L'Homme chasseur : de Leroi-Gourhan à nos jours.

1.4. Croissance du cerveau sélectionnée par la chasse et la guerre

PRINCIPE

La chasse et la guerre ont sélectionné la croissance du cerveau et l'esprit de coopération.

DESCRIPTION SOMMAIRE

La guerre et la chasse sont à l'origine de la croissance du cerveau humain. C'est la coopération qui rend le groupe victorieux. La croissance du cerveau favorise la coopération et la pression sélective sur ce caractère s'est fait par la guerre perpétuelle. Le titre phare est celui de Bigelow, *The Dawn Warriors. Man's Evolution toward Peace*.

CONCLUSIONS

Faisceau de thèses qui s'intercalent entre la compétition globale et l'hypothèse du chasseur. L'accent est seulement mis sur l'effet croissance du cerveau et ses conséquences. L'argumentation ne dépasse guère l'hypothèse généraliste que dans un monde de risques, la sélection naturelle a naturellement agi et explique l'existant. Mais l'enchaînement des causes effets n'est pas exposé. L'histoire de la lignée n'est pas proposée. La sélection de groupe est affirmée mais son mode de fonctionnement n'est pas explicité.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Alexander R. D., *Darwinism and Human Affairs*, Pitman Publishing Limited, London, 1980, 317 p.
- Alexander R. D., « Evolution of the human psyche », p. 455-513, in : Mellars P. et Stringer C. (éds), *The Human Revolution. Behavioural and Biological Perspectives on the Origins of Modern Humans*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1989, 800 p.
- Bigelow R., *The Dawn Warriors. Man's Evolution toward Peace*, Hutchinson & Co LTD, London, 1969, 277 p.
- Brain C. K., *Do We Owe Our Intelligence to a Predatory Past*, Seventieth James Arthur lecture on the evolution of the human brain (2000), American Museum of Natural History, New York, 2001, 32 p.
- Pitt R., « Warfare and hominid brain evolution », *Journal of Theoretical Biology*, vol. 72, n° 3, 1978, p. 551-575.

PÉRIODE

Des années 1960 à nos jours ; une forte résurgence apparaît avec la psychologie évolutive.

1.5. Le déséquilibre écologique

RÉSUMÉ

La guerre est la conséquence d'une compétition pour les ressources alors que la population augmente. Les besoins dus à la croissance de la population ont été résolus par une augmentation de la productivité par la révolution agricole au Néolithique puis la révolution industrielle. L'humanité devrait répondre par un désarmement démographique.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Deux auteurs assez éloignés l'un de l'autre soutiennent cette thèse :

Gaston Bouthoul : l'idée centrale est que la guerre est un phénomène social qui tient une place essentielle dans l'évolution des sociétés et des civilisations. Mais après avoir analysé toutes les formes, causes, variations des guerres, il désigne la source première des guerres qui est la démographie non régulée des populations humaines. Pour lui, le vrai désarmement passe par « le désarmement démographique ».

Steven LeBlanc : contrairement aux mythes, la guerre a existé tout au long de l'histoire de l'humanité. Le cycle guerrier s'amorce par la démographie dépassant les ressources et entraînant la compétition puis le conflit entre les groupes. A chaque révolution sociétale, l'occasion d'en sortir par le bond productif a été réduite à néant par une démographie incontrôlée. Le monde a aujourd'hui une occasion unique de briser le cercle en trouvant l'équilibre écologique accessible grâce à la science.

CONCLUSION

Thèses d'inspiration malthusienne. L'humanité n'a jamais régulé sa démographie alors que les ressources de la planète sont limitées. En fait elle a eu une première occasion de dégager une productivité supérieure au Néolithique avec l'agriculture puis une seconde avec la révolution industrielle. La technologie lui en offrirait une troisième aujourd'hui. La crise environnementale d'aujourd'hui fournit un écho à cette thèse avec notamment les partisans écologiques du désarmement démographique.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Bouthoul G., *Traité de sociologie. Les guerres, éléments de polémologie*, Payot, Paris, 1951, 550 p.

Bouthoul G., « Fonctions sociologiques des guerres », *Revue française de sociologie*, vol. 2, n° 2, « Guerre – Armée – Société », 1961, p. 15-21.

LeBlanc S. A., *Constant Battles. The Myth of the Peaceful, Noble Savage*, Saint Martin's Press, New York, 2003, 271 p.

PÉRIODE

Des années 1950 à nos jours.

2. Le comparatisme primatologique : la violence dans les sociétés de primates

2.1. La thèse du guerrier mâle

PRINCIPE

L'hypothèse du guerrier mâle repose sur l'organisation sociale patrilocale dominante qui favorise les coalitions masculines agressives et les conflits entre mâles pour les ressources reproductives, caractéristiques des sociétés humaines et de chimpanzés.

DESCRIPTION SOMMAIRE

On trouve plusieurs variantes, le modèle du chimpanzé de Richard Wrangham, le Intergroup Agonistic Behaviour de Van der Dennen et le Male Warriors Hypothesis de Mark Van Vugt.

Pour Wrangham, la violence du mâle est le facteur premier qui structure le fonctionnement du groupe et dont l'origine remonte au DAC. Pour Van Vugt, l'approche relève de la psychologie évolutive. C'est la différence de comportement entre les sexes vis-à-vis du groupe qui est le facteur premier. Mais dans les deux cas, le résultat est la coalition des mâles pour la domination et une défense belliqueuse du groupe.

CONCLUSION

Cette thèse boucle avec plusieurs autres thèses ou argumentaires majeurs des approches évolutionnaires : le rapprochement avec le comportement des mâles chimpanzés ; l'esprit de coopération ; le rôle de la chasse dans le développement des comportements ; l'organisation sociale, notamment mâles/femelles. Elle peut se découper en deux parties assez distinctes :

celle de l'origine même de la guerre en amont ou à l'émergence des hominidés et celle de la transformation du modèle primate dans la lignée humaine pour aboutir à la guerre. L'ensemble se trouve conforté par certains travaux récents en primatologie.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Chapais B., *Aux origines de la société humaine. Parenté et évolution*, trad. Juste H., Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2017, 367 p.
- Smuts B. B., « Male aggression against women. An evolutionary perspective », *Human Nature*, vol. 3, n° 1, 1992, p. 1-44.
- Smuts B. B., « The evolutionary origins of patriarchy », *Human Nature*, vol. 6, n° 1, 1995, p. 1-32.
- Van der Dennen J. M. G., *The Origin of War: The Evolution of a Male-Coalitional Reproductive Strategy*, Origin Press, Groningen, 2 vol. , 1995, 843 p. , Van der Dennen [en ligne] : <http://rint.rechten.rug.nl/rth/dennen/dennen.htm>, consultation le 04/04/2020.
- Van Vugt M., De Cremer D. et Janssen D. P., « Gender Differences in Cooperation and Competition, The Male-Warrior Hypothesis », *Psychological Science*, vol. 18, n° 1, 2007, Association for Psychological Science, p. 19-23.
- Van Vugt M. et Spisak B. R., 2008. « Sex Differences in the Emergence of Leadership During Competitions Within and Between Groups », vol. 19, n° 9, Association for Psychological Science, p. 854-858.
- Van Vugt M., McDonald M. et Navarrete C. D., « Evolution and the psychology of intergroup conflict: the male warrior hypothesis », *Philosophical Transactions of Royal Society B*, vol. 367, 2012, p. 670–679.
- Wrangham R. W. et Peterson D., *Demonic Males, Apes and the Origins of Human Violence*, A Mariner Book/Houghton Mifflin Company, New York, 1996, 350 p.
- Wrangham R., « Evolution of Coalitionary Killing », *Yearbook of Physical Anthropology*, vol. 42, n° 1, 1999, p. 1-30.
- Wrangham R. W. et Glowacki L., « Intergroup Aggression in Chimpanzees and War in Nomadic Hunter-Gatherers Evaluating the Chimpanzee Model », *Human Nature*, vol. 23, 2012, p. 5-29.

PÉRIODE

Des années 1970 (découvertes de Goodall) à nos jours.

2.2. La violence collective du primate

PRINCIPE

La comparaison entre les sociétés de primates et les sociétés humaines permet de mettre en évidence des similitudes dans l'évolution des lignées et dans l'émergence des comportements sociaux et plus particulièrement ceux relatifs à la violence.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Deux voies.

La première est phylogénétique et trace la violence dans la lignée des primates :

« These results suggest that lethal violence is deeply rooted in the primate lineage. ⁸⁰⁰ » (Gómez, 2016)

« Humans emerged from an evolutionary lineage with a long history of higher than average levels of lethal violence towards members of the same species⁸⁰¹. » (Pagel, 2016)

La seconde est la recherche des origines de la famille humaine au travers de comportements similaires et notamment l'exogamie

« La clé de la pacification intergroupe réside dans l'évolution de la monogamie, qui a transformé le groupe multiunités polygynes en groupes multiunités principalement monogames. » (Chapais, 2017, p. 250)

Pour Chapais, l'émergence de la bande égalitaire repose donc sur celle de la famille monogame et permet d'échapper à la violence naturelle des primates.

CONCLUSION

Ce comparatisme primatologique commence à proposer des thèses explicatives sur l'évolution de la violence dans la lignée humaine. Il élargit la réflexion sur les chimpanzés (*pan* et *trogloodyte*) et l'homme à l'ensemble des primates.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Chapais B., *Aux origines de la société humaine, Parenté et évolution*, trad. Juste H., Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2017, 367 p.

Gómez J. M., Verdú M., González-Megías A. et Méndez M., « The phylogenetic roots of human lethal violence », *Nature*, vol. 538, 2016, p. 233-237.

Pagel M., « Lethal violence deep in the human lineage », *Nature*, vol. 538, 2016, p. 180-181.

⁸⁰⁰ « Ces résultats suggèrent que la violence létale est profondément enracinée dans la lignée des primates. »

⁸⁰¹ « L'Homme émerge comme une lignée évolutionnaire avec une longue histoire de violence létale à l'égard des membres de la même espèce supérieure à la moyenne. »

Rodseth L., Wrangham R. W., Harrigan A. M. et Smuts B. B., « Human Community as a Primate Society », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 3, 1991, p. 221-254.

Rodseth L., Smuts B. B., Harrigan A. M. et Wrangham R. W., « On the Human Community as a Primate Society: Reply to Comments », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 4, 1991, p. 429-433.

2.3. L’homnisation de la violence collective : l’évolution de la violence collective dans le genre *Homo* conduit à l’émergence de la guerre

2.3.1. Le paradoxe des sociétés simples (Knauft)

PRINCIPE

Il existe dans la lignée humaine une phase intercalaire de sociétés simples, égalitaires et pacifiques

DESCRIPTION SOMMAIRE

Il semblerait y avoir plus d’analogies (hiérarchie et violence) entre les sociétés de primates et les sociétés humaines complexes intermédiaires Il existe un paradoxe des sociétés simples, égalitaires et pacifiques, que l’on considère comme les plus anciennes de la lignée humaine, du fait qu’elles s’intercalent dans une trajectoire évolutionniste entre deux types de sociétés hiérarchiques, celles des primates et celles des sociétés humaines complexes.

CONCLUSION

L’article pose le questionnement et postule l’existence d’une phase intermédiaire.

BIBLIOGRAPHIE

Knauft B. M., « Violence and Sociality in Human Evolution [and Comments and Replies: Thomas S. Abler, Laura Betzig, Christopher Boehm, Robert Knox, Dentan, Thomas M. Kiefer, Keith F. Otterbein, John Paddock and Lars Rodseth] », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 4, 1991, p. 391-428.

2.3.2. La pyramide inversée de Boehm

PRINCIPE

Une hiérarchie inversée permet à la base de contrôler les vellétés de tendances autocratiques au sein du groupe.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Les caractères du DAC : défense des ressources, hiérarchie, leader de groupe pacificateur, coalition restreinte (parenté), grandes coalitions (contre prédateurs, congénères et hiérarchie), ambivalence dominance/soumission.

La transformation du hiérarchique en égalitarisme repose sur des préadaptations politiques notamment les outils (qui rendent inutile le dimorphisme), le progrès cognitif et le langage (qui permettent les grandes coalitions) et se produit vers la fin d'*Erectus*. L'égalitarisme des fourrageurs consiste à garder sous contrôle social toute vellété de quiconque de prendre un ascendant sur les autres. Il repose donc sur un processus conscient et volontaire. Toutefois le mâle, chasseur et fournisseur principal de protéines, garde l'ascendant sur les femmes.

CONCLUSION

La question de fond de l'évolution des sociétés humaines depuis le DAC jusqu'aux fourrageurs nomades est posée et abordée dans une approche évolutionniste. Mais une interrogation importante demeure : quel était l'avantage compétitif du modèle égalitaire et pourquoi a-t-il fini par être éliminé ?

BIBLIOGRAPHIE

Boehm C., *Hierarchy in the Forest. The Evolution of Egalitarian Behavior*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), 2001 (1^{re} éd. 1999), 292 p.

2.3.3. La transition vers la société fragmentaire de Raymond Kelly

PRINCIPE

La violence collective s'institutionnalise quand le groupe prend la responsabilité des différends individuels.

DESCRIPTION SOMMAIRE

L'auteur étudie les sociétés sans guerre et constate que leur organisation non segmentaire limite le recours à la violence à l'exécution capitale et au combat fortuit. La transition vers

la vengeance et la guerre est la conséquence de la substitutionnalité, caractère des sociétés segmentaires qui n'apparaissent que vers la fin du paléolithique supérieur.

Les sociétés non segmentaires fournissent le modèle de la guerre du paléolithique supérieur, guerre qui reste en dessous du seuil de transition que constitue le passage à la vendetta et qui ne comprend que deux formes de violence, la peine capitale et le combat d'opportunité. En même temps, cela permet de voir le passage à la vraie guerre par l'évolution vers les sociétés segmentaires où le concept de responsabilité du groupe crée l'engrenage de la violence.

Le commencement de la guerre se situe au paléolithique supérieur lors de la transition de la société non segmentaire vers la société segmentaire qui transfère la responsabilité de l'individu vers le groupe et facilite l'engrenage de la violence. Celle-ci jusque-là limitée à la peine capitale du strict coupable et aux combats de rencontre tourne alors à la vengeance de groupe et à la guerre proprement dite.

Kelly complète sa thèse en 2005 où il propose deux étapes (dont une pacifique) avant celle du passage à la société segmentaire.

CONCLUSION

Thèse qui propose une explication de l'apparition de la collectivisation de la violence avec une phase décisive au sein de la bande égalitaire de chasseurs-cueilleurs pour aller vers la société segmentaire.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Kelly Raymond C., *Warless Societies and the Origin of War*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2000, 192 p.

Kelly Raymond C., « The evolution of lethal intergroup violence », *PNAS*, vol. 102, n° 43, 2005, p. 15294-15298.

2.3.4. La double invention de Keith Otterbein

PRINCIPE

Dans *How War Began* (2004), Keith Otterbein (1936–2015) soutient que la guerre a été inventée deux fois, la première par les chasseurs cueilleurs dont l'organisation patrilocale des groupes de males apparentés (fraternal interest groups) héritée de l'ancêtre commun aux

chimpanzés et gorilles conduit à la guerre et la deuxième par les agriculteurs après une période de paix nécessaire à l'émergence de l'agriculture.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Les premières sociétés humaines sont des sociétés de type « societies with fraternal interest group » qui sont adaptées à un environnement hostile, ont une culture de la chasse marquée par une forte coopération. En cela, elles ressemblent aux sociétés de chimpanzés et diffèrent de celles des Bonobos.

Cette phase a pu commencer avec *Habilis*.

Dans une deuxième phase, la chasse au grand gibier se met en place. L'armement se développe avec le jet sous différentes formes, javelot, propulseur, arc. Les traces archéologiques deviennent nombreuses avec *Sapiens* : armes, blessures, art pariétal et mobilier. Plus les groupes sont chasseurs dans leur approvisionnement, plus ils sont susceptibles de faire la guerre car leur organisation sociale (hiérarchisée) s'y prête avec notamment les « fraternal interest groups » et leurs éléments facilitant tels que les armes de chasse, les tactiques (encercllement et piégeage), une organisation militaire, un grand rayon d'action favorisant les rencontres

Puis le chasseur-cueilleur devient agriculteur. L'une des raisons vient de la disparition du grand gibier et donc de la baisse des ressources fournies par la chasse. Mais pour faire cela, il doit abandonner la guerre. Cela s'accompagne d'un changement sociétal et de l'abandon du système des groupes d'intérêt fraternel. Si la chasse diminue, la fréquence des guerres baisse. La disparition du grand gibier de par son épuisement conduit vers 10 000 ans BC vers la sédentarisation des cueilleurs, débouche sur l'agriculture et la paix indispensable à cette activité.

La paix des sociétés agricoles leur permet de croître, ce qui entraîne une structuration plus forte et une évolution vers l'étatisation.

« The absence of warfare is a prerequisite for both domestication of plants and, later, for the development of centralized political system... The first state arose in regions where plants were grown and there was no war. ⁸⁰²» (Otterbein, 2004, p. 96)

Les « états premiers » initialisent la cristallisation étatique dans chacune des quatre régions du monde où la révolution néolithique se produit (Mésopotamie, Pérou,

⁸⁰² « L'absence de guerre est un prérequis pour à la fois la domestication des plantes et, plus tard, pour le développement de systèmes politiques centralisés...Le premier État émergea dans les régions où les plantes étaient cultivées et où il n'y avait pas de guerre »

Mésopotamie et Chine du Nord). Puis la guerre, dans ses nouveaux habits, se répand par diffusionnisme à partir de l'état premier : « States make war, war do not make states. » (Otterbein, 2004, p. 118). Le processus amorcé correspond de fait au passage dans l'ère historique, approximativement à la transition du néolithique à l'âge de bronze.

La guerre a été inventée deux fois, la première par les chasseurs cueilleurs dont l'organisation patrilocale des groupes de males apparentés (fraternal interest groups) héritée de l'ancêtre commun aux chimpanzés et gorilles conduit à la guerre et la deuxième par les agriculteurs après une période de paix nécessaire à l'émergence de l'agriculture.

CONCLUSION

Otterbein propose une vision évolutionniste de la guerre originale en ce sens qu'il cherche à embrasser l'histoire complète de l'humanité depuis *Habilis*. Il est proche de la thèse des guerriers mâles avec l'argument des « fraternal interest groups » et des néo-évolutionnistes pour la phase d'étatisation. Il est à rebours des thèses du Néolithique en voyant la paix s'installer pour « permettre » l'émergence l'agriculture, argument téléologique difficile à soutenir.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Otterbein K. F., *How War Began*, Texas A&M University Press, College Station, 2004, 292 p.

Otterbein K. F., *The Evolution of War, a Cross-Cultural Study*, HRAF PRESS, New Haven, Connecticut, 1989, 198 p.

Otterbein K. F., « The Earliest Evidence for Warfare?: A Comment on Carbonell *et al.* », *Current Anthropology*, vol. 52, n° 3, 2011, p. 439.

PÉRIODE

Actuelle.

3. La culture à l'origine de la guerre : la guerre est une invention culturelle de l'homme social

3.1. La thèse du culturalisme de Benedict et Mead

PRINCIPE

La guerre est une invention humaine qui s'intègre dans l'ensemble culturel d'une société et peut en devenir une composante dominante.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Le culturalisme fournit une lecture de la guerre primitive qui propose tout à la fois une théorie explicative de la présence de la guerre dans ces sociétés ainsi qu'une réflexion sur la guerre en général avec une ambition militante de faire disparaître le phénomène de la planète.

Trois auteurs interviennent plus particulièrement sur le sujet. Pour Franz Boas, Le sentiment d'ethnocentricité est le moteur de la bellicosité de l'humanité depuis ses débuts. La guerre a pour effet le regroupement des populations et donc la disparition de certaines d'entre elles.

Le duo Ruth Benedict et Margaret Mead sont à l'origine de deux idées clés, celle de l'invention et celle de la guerre socialement supportable. La guerre n'est qu'un élément d'une culture qui se caractérise par des choix effectués dans un grand ensemble de potentialités : « These different arcs of potential behaviour that different peoples have selected and capitalized in their traditional institutions... » Il en résulte qu'il existe des cultures guerrières et des cultures plus pacifiques.

CONCLUSION

Le culturalisme prépare la thèse du bon sauvage en minimisant l'effet meurtrier des guerres primitives. Il propose non pas une origine de la guerre mais un schéma de son apparition et de sa pérennité.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Benedict R., *Patterns of Culture*, Mariner Books, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 2005 (1^{re} éd. 1934), 291 p.

Benedict R., « *The Natural History of War* », p. 369-385, in : Mead M., *Writings of Ruth Benedict, an anthropologist at work*, Secker and Warburg, London, 1959, 583 p.

Boas F., « An Anthropologist's View of War », *The Advocate of Peace* (1894-1920), vol. 74, n° 4, 1912, p. 93-95.

Mead M., « War is only an invention, not a biological necessity », *Asia*, vol. XL, issue 8, 1940, p. 402-405.

PÉRIODE D'EXISTENCE

Pour le sujet « guerre », de Boas à Mead soit de 1900 à 1980.

3.2. La thèse du fonctionnalisme

RÉSUMÉ

La guerre est une institution qui contribue au fonctionnement et à la régulation de la société.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Trois auteurs apportent des contributions notables :

La pensée de Malinowski sur la guerre est fortement marquée par les événements de son temps et la menace que fait peser sur l'humanité la Seconde Guerre mondiale. La guerre primitive lui fournit les éléments anthropologiques de sa réflexion : l'agressivité naturelle, le groupe culturel et les réponses fonctionnelles du groupe. La guerre, la vraie guerre, est celle qui oppose des unités culturelles différentes. L'histoire de l'humanité montre l'évolution du phénomène qui conduit de l'étatisation civilisatrice à la guerre de pure destruction.

Pour lui, la guerre est un phénomène culturel qui n'a pas d'origine biologique et qui n'a pas de lien direct avec l'agressivité elle-même. C'est la société qui collectivise l'agressivité en guerre avec deux concepts à distinguer : Tribe nation = unité culturelle et Tribe state = Unité politique. Il identifie six formes de violence armée mais seulement deux répondent à sa définition de la guerre qui exclut combats individuels et vendettas.

Il voit dans la guerre certes une invention, mais celle-ci « apparaît tard dans l'évolution humaine ». Enfin si elle a répondu initialement à quelques besoins, « seul subsiste son rôle funeste et destructeur » (Malinowski, 1971, p. 216).

Pour Radcliffe-Brown, la guerre dans les populations primitives est une forme particulière du système de sanctions sociales.

Evans-Pritchard offre un regard détaillé sur un système segmentaire complexe où la violence armée s'est développée à plusieurs niveaux, de la vendetta à la guerre, selon la distance structurale entre les segments concernés.

CONCLUSION

La guerre est surtout dans ses fonctionnalités de règlement de conflits internes, de justice coutumière d'où la prédominance de certaines formes, telle que vendetta et feud (~ hostilité durable). Elle n'a pas de rôle historique, notamment dans le changement. Mais la délimitation ou définition des termes est imprécise ou variable selon les auteurs. Malinowski marque une frontière nette entre vendetta et guerre. Mais il peut y avoir une continuité des formes de violence, s'aggravant avec la distance anthropologique et dont la guerre est la forme la plus extrême.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Evans-Pritchard E., *The Nuer, A Description of the Modes of Livelihood and Political Institutions of a Nilotic People*, Clarendon Press, Oxford, 1940, 271 p.
- Malinowski B., « An Anthropological Analysis of War », *American Journal of Sociology*, vol. 46, n° 4, 1941a, p. 521-550.
- Malinowski B., « War —Past, Present, and Future », p. 21-74, in : Clarkson J. D. and Cochran T. C. (editors), *War as a Social Institution. The Historian's Perspective*, Columbia University Press, New York, 1941b, 333 p.
- Malinowski B., *A Scientific Theory of Culture and Other Essays. A Galaxy Book*, The University of North Carolina Press, 1971 (1^{re} éd. 1944), 228 p.
- Malinowski B., *Freedom and Civilization*, George Allen & Unwin Ltd, London, 1947, 338 p.
- Radcliffe-Brown A. R., *The Andaman Islanders. A Study in Social Anthropology*, Cambridge University Press, Cambridge, 1922, 504 p.
- Radcliffe-Brown A. R., *Structure et fonctions de la société primitive*, trad. F et L. Marin, Éditions de Minuit, Paris, 1968, 316 p.

PÉRIODE

De Malinowski à Evans-Pritchard : ~ 1900-1975.

3.3. La thèse échangiste

RÉSUMÉ

Guerres et échanges sont des modes de relations substituables entre sociétés primitives.

DESCRIPTION SOMMAIRE

La fondation se trouve dans *Essai sur le don* de Marcel Mauss.

« Les sociétés ont progressé dans la mesure où elles-mêmes, leurs sous-groupes et enfin leurs individus, ont su stabiliser leurs rapports, donner, recevoir, et enfin, rendre. Pour commercer, il fallut d'abord savoir poser les lances. C'est alors qu'on a réussi à échanger les biens et les personnes, non plus seulement de clans à clans, mais de tribus à tribus et de nations à nations et – surtout – d'individus à individus. » (Mauss, 2010, p. 278)

Lévi-Strauss reprend la thèse en insistant sur l'échange suprême qui est celui des femmes, source des alliances.

« Il y a un lien, une continuité, entre les relations hostiles et la fourniture de prestations réciproques : les échanges sont des guerres pacifiquement résolues, les guerres sont l'issue de transactions malheureuses. » (Lévi-Strauss, 2002, p. 78)

En France, Pierre Lemonnier prolonge la thèse avec son livre *Guerres et Festins* sur les guerres de Nouvelle-Guinée.

Marshall Sahlins publie un article sur l'*Essai sur le don* dans la revue *L'Homme* en 1968.

CONCLUSION

La guerre est inhérente à la société et est apparue avec la création des relations intergroupes indispensables à la survie des groupes. La thèse varie selon les auteurs et le sens qui est accordé au concept d'échanges. Lévi-Strauss lui donne son sens le plus fort en le réduisant à celui de l'échange de femmes. La guerre est alors une conséquence de la règle de l'exogamie et du tabou de l'inceste.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Lemonnier P., « Le commerce inter-tribal des Anga de Nouvelle-Guinée », *Journal de la Société des océanistes*, n° 70-71, tome 37, 1981, p. 39-75.

Lemonnier P., *Guerres et Festins : paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1990, 189 p.

Lemonnier P., « Le porc comme substitut de vie : formes de compensation et échanges en Nouvelle-Guinée », *Social Anthropology*, 1, 1A, 1993, p. 33-55.

Lévi-Strauss C., « Guerre et commerce chez les Indiens de l'Amérique du Sud », *Renaissance*, vol. 1, fascicule 1 et 2, New York, 1943, p. 122-139.

Lévi-Strauss C., *Les Structures élémentaires de la parenté*, Mouton de Gruyter, New York, 1967 (1^{re} éd. 1947), 591 p.

Lévi-Strauss C., « La politique étrangère d'une société primitive », *Politique étrangère*, n° 2, 1949, p. 139-152.

Mauss M., « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *Année sociologique*, 2^e série, tome 1, 1923-1924, p. 30-186.

Sahlins M., « Philosophie politique de l'*Essai sur le don* », trad. Jolas T., *L'Homme*, tome 8, n° 4, 1968, p. 5-17.

PÉRIODE

De Mauss à nos jours.

3.4. La thèse Clastrienne

RÉSUMÉ

La société primitive trouve dans la guerre le moyen de préserver son autonomie et son identité.

DESCRIPTION SOMMAIRE

La société primitive n'est pas une société sans État, mais une société contre l'État. Elle n'est pas une société qui ne serait pas encore arrivée à former un État en son sein, comme le pensait Hobbes, mais une société qui aurait fait un choix politique autre. La guerre est alors le moyen de maintenir l'unité de la société primitive. Celle-ci ne peut se penser comme une totalité qu'en excluant l'Autre (de la dimension territoriale, économique, politique) et ne peut lutter contre ses propres tendances à la division qu'en se ressoudant dans le conflit armé.

CONCLUSION

Pierre Clastres propose une thèse originale qui englobe la guerre préhistorique et la guerre primitive. Il rejette toutes les théories existantes mais ne fait pas école.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Clastres P., *Chronique des Indiens Guayaki. Les Indiens du Paraguay, une société nomade contre l'État*, coll. « Terre humaine Poche », Plon, Paris, 2016 (1^{ère} éd. 1972), 315 p.
- Clastres P., *Entretien avec l'Anti-mythes [1974]*, Sens & Tonka, Paris, 2012, 59 p.
- Clastres P., *La Société contre l'État*, Éditions de Minuit, Paris, 2011 (1^{re} éd. 1974), 186 p.
- Clastres P., *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, Livre 77-1, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1977, p. 137-173.

PÉRIODE

Thèse « ponctuelle » car sans descendance mais présente dans la littérature par sa forte critique des autres thèses.

4. La révolution néolithique à l'origine de la guerre

4.1. La thèse de l'invention au Néolithique

PRINCIPE

La guerre apparaît avec la néolithisation, c'est-à-dire l'agriculture et l'élevage, soit la sédentarisation, la démographie et l'accumulation de richesses :

« les hommes agissent maintenant sur la nature et ne se bornent plus à la piller pour accumuler des réserves de nourriture » (Childe, 1961, p. 73)

DESCRIPTION SOMMAIRE

Childe fournit assez simplement les éléments de base qui font de la guerre une conséquence naturelle de la révolution néolithique, hypothèse appuyée par les résultats archéologiques :

« The archaeological evidence for war consists in (1) actual weapons and (2) defensive constructions.⁸⁰³ » (Childe, 1941, p. 127)

La guerre a pu exister au paléolithique mais en ce cas a dû être rare et commence donc avec le Néolithique et la compétition pour la terre :

« After the neolithic revolution the evidence is rather more explicit, at least in Europe north of the Alps. The earliest food-producing communities in this area

⁸⁰³ « Les preuves archéologiques de la guerre résident dans (1) les armes réelles et (2) des constructions défensives »

appear already armed with a full neolithic equipment of pots, looms, and polished stone axes; ⁸⁰⁴ » (Childe, 1941, p. 130)

Le moteur des conflits est la compétition pour les terres

« Eu Europe centrale et septentrionale, les guerres se multiplient à mesure que les terres libres et cultivables se raréfient. » (Childe, 1961, p. 93)

CONCLUSION

La thèse première de l'origine néolithique des conflits est donc territoriale avec l'occupation des terres et territoires par les agriculteurs ou les pasteurs, les deux populations repoussant les chasseurs-cueilleurs. Mais la thèse de l'invention au Néolithique va donner naissance à plusieurs variantes dans les mécanismes à l'œuvre et la chronologie suivant la place donnée à l'affrontement chasseurs-cueilleurs versus paysans néolithiques, l'apparition des cités puis des États et enfin le débat richesses-inégalités. Cette thèse est la contrepartie archéologique de celle du bon sauvage.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Childe V. G., « War in prehistoric societies », *Sociological Review*, vol. a33, issue 3-4, 1941, p. 126-138.

Childe V. G., *De la préhistoire à l'histoire*, trad. A. Mansat et J. Bartahlan, coll. « Idées nrf », Gallimard, Paris, 1963 (1^{re} éd. 1961), 379 p.

PÉRIODE

De Childe (1941) à nos jours.

4.2. Les inégalités et la stratification sociale

PRINCIPE

La guerre est la suite de l'apparition des inégalités et de la stratification sociale qui fait émerger des castes, notamment celles des guerriers.

⁸⁰⁴ « Après la révolution néolithique, la preuve est plutôt plus explicite, au moins en Europe du nord des Alpes. Les communautés de production les plus précoces dans cette région apparaissent déjà armées avec un plein équipement néolithiques de pots, métier à tisser et de haches en pierre polie »

DESCRIPTION SOMMAIRE

« On peut conclure de ce panorama que si la violence semble attestée à toutes les époques de la préhistoire et de l'histoire, de par l'agressivité mal contrôlée de certains mâles humains, la guerre telle que nous la connaissons, y compris chez les sociétés traditionnelles, n'est le propre que de sociétés déjà nettement hiérarchisées, à savoir en Europe celles dites de l'âge du bronze, à partir du III^e millénaire au plus tôt. La guerre est indissociable de l'émergence des chefs, et elle s'accompagne de nouvelles représentations idéologiques exaltant en retour les chefs et les armes. » (Demoule, 2017, p. 156-157)

CONCLUSION

L'apparition des inégalités et de la hiérarchisation sociale font l'objet de nombreux débats dont celui de leur chronologie par rapport au Néolithique. Il est généralement admis que le phénomène commence chez certains chasseurs-cueilleurs (voir Testart) mais qu'il prend toute sa signification avec le Néolithique avec l'apparition des éléments suivants et de leurs interactions : les richesses ou le pouvoir, ce dernier pouvant provenir de la maîtrise de ressources (les femmes), la religion ou la force.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Demoule J.-P., *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on invente l'agriculture, la guerre et les chefs*, Fayard, Paris, 2017, 316 p.

Testart A., *Les Chasseurs-Cueilleurs ou l'Origine des inégalités*, Société d'ethnographie, Nanterre, 1982, 254 p.

PÉRIODE D'EXISTENCE

La thèse des inégalités chez les chasseurs-cueilleurs apparaît avec la déconstruction de l'image idéale du chasseur cueilleur proposée par *Man the Hunter*, donc dès les années 1970.

4.3. L'âge de bronze

PRINCIPE

La vraie guerre commence avec les armes métalliques.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Le cœur de l'argumentation repose sur l'apparition dans le registre archéologique des armes de guerre, lesquelles attestent de l'existence du combat. Ces armes sont de deux sortes,

les armes défensives, casques et armures et armes offensives avec l'épée. Leur usage est exclusivement militaire puisqu'elles n'ont pas d'usage direct à la chasse. Ces armes ont pour corollaire l'apparition d'une classe spécialisée dans leur maniement, la caste des guerriers. Cette caste s'en empare du pouvoir politique ou le contrôle.

Au plan des idées, cette thèse est généralement associée avec la notion de « vraie guerre » :

« Il ressort donc que la guerre a existé bien antérieurement à l'apparition de l'agriculture et de l'élevage et, indépendamment de celle-ci, dans la plupart des populations de chasseurs-cueilleurs de l'Ancien et du Nouveau Monde, qu'elles soient mésolithiques, sub-actuelles ou contemporaines. Toutefois ces conflits, nés le plus souvent de l'accumulation des biens de consommation et devenus par conséquent peut-être plus fréquents à partir du Néolithique, sont demeurés à une échelle fort modeste ne justifiant guère en fait le terme de "guerre", jusqu'à l'apparition des armes de métal qui, seules, ont pu donner à la guerre sa véritable dimension et son redoutable visage. Dès lors, telle une plante vénéneuse et maléfique, elle n'a cessé de se répandre et d'empoisonner toute la terre. »
(Courtin, 1984, p. 458)

CONCLUSION

Les armes métalliques du fait de leur efficacité introduisent une rupture dans l'art du combat qui devient beaucoup plus meurtrier. Alors que la guerre primitive a souvent été comparée à un jeu dangereux mais qui ne fait pas beaucoup de pertes, les armes métalliques font apparaître le métier des armes et le début de la professionnalisation de cette activité qui était auparavant l'apanage de tout homme chasseur. Toutefois Turney-High a conceptualisé la différence guerre primitive/vraie guerre sans la lier directement à l'évolution de l'armement.

Cette thèse correspond bien au scénario historique du Moyen-Orient, de l'apparition des premiers empires et de leurs affrontements. Dans ce scénario, écriture, guerre et histoire commencent de concert. Les premières batailles historiques, avec des traces écrites, sont au Moyen-Orient celles de Meggido (XV^e av. J.-C.) et Qadesh (~ 1285 av. J.-C.) et opposent les Pharaons (Thoutmosis III et Ramsès II) respectivement à une coalition cananéenne puis à l'empire Hittite. La première bataille européenne est celle de Tollense (Allemagne, nord de Berlin) vers 1200 av. J.-C.

Par ailleurs cette thèse s'appuie sur des traces archéologiques abondantes et concordantes : équipements du guerrier, traces ostéologiques de blessures et traditions funéraires. En France, cette thèse est dominante depuis les années 1960. Le premier chercheur à la défendre est Max Escalon de Fonton puis son disciple Jean Courtin. Elle reste

au cœur des travaux plus récents d'Alain Beyneix ou Anne Lohërrff. Cette dernière soutient notamment que l'Europe a connu un état de belligérance élevée alors que les structures étatiques n'étaient pas encore en place.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Courtin J., « La guerre au Néolithique », *La Recherche*, vol 15, n° 154, 1984, p. 448-458.
- Beyneix A., « Aux origines de la guerre : actes de violence et massacres dans le Néolithique européen », *Revue des Études anciennes*, vol. 103, n° 3-4, 2001, p. 329-342.
- Beyneix A., « Réflexions sur les débuts de la guerre au Néolithique en Europe occidentale », *L'Anthropologie*, vol. 111, 2007, p. 79-95.
- Beyneix A., « Neolithic violence in France: an overview », p. 121-137, in : Schulting R. et Fibiger L. (éds), *Sticks, Stones & Broken Bones: Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 2012, 392 p.
- Escalon de Fonton M., « Naissance de la guerre en Occident aux temps préhistoriques », *Archeologia*, n° 1, 1964, p. 30-34.
- Escalon de Fonton M., « La fin du monde des chasseurs et la naissance de la guerre », *Courrier du CNRS*, n° 25, 1977, p. 28-33.
- Lehoërrff A., *Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre*, Éditions Belin/Humensis, Paris, 2018, 357 p.
- Lehoërrff A., « Guerres et inégalités sociales à l'âge du Bronze », p. 283-295, in : Guilaine J. et Garcia D. (dir.), *La Protohistoire de la France*, coll. « Histoire et archéologie », Hermann Éditeurs, Paris, 2018, 538 p.

PÉRIODE

Thèse de 1960 à nos jours.

4.4. La thèse de l'étatisation

PRINCIPE

L'État est le stade final de la complexification des structures de la société humaine, processus dans lequel l'interaction État-guerre joue un rôle important. « L'État fait la guerre et la guerre fait l'État » (Charles Tilly, sociologue américain, *The Formation of the Nation State in Western Europe*, 1975).

DESCRIPTION SOMMAIRE

La définition de la structure étatique est toutefois difficile à établir. Elle peut être comprise comme le dernier stade de complexification de l'évolution des sociétés. Mais une approche plus conceptuelle a été proposée par Max Weber qui caractérisait l'État « par le monopole légitime de la violence » (Testart, 2004, p. 10). Cette définition peut s'appliquer aux moments d'émergence des premiers États et donne ainsi aux théories sur l'émergence de l'État une place particulière dans la réflexion à l'apparition de la guerre.

Parmi les nombreux auteurs pouvant être invoqués, nous analysons les positions de Carneiro et Testart.

Dans la théorie de la circonscription, Carneiro fait jouer un rôle important au fait guerrier. La guerre n'est pas suffisante en elle-même mais elle devient un puissant facteur d'intégration des populations croissantes mais prisonnières d'un espace circonscrit (circonscription environnementale), de développement des unités politiques (par absorption et développement interne) et de concentration des ressources. Il prend comme modèle le Pérou.

« Through the recurrence of warfare of this type, we see arising in coastal Peru integrated territorial units transcending the village in size and in degree of organization. Political evolution was attaining the level of the chiefdom.⁸⁰⁵ » (Carneiro, 1970, p. 735)

Dans son ouvrage *L'Origine de l'État. La servitude volontaire II*, Alain Testart passe en revue les hypothèses les plus connues pour toutes les rejeter :

- L'hypothèse de la guerre en général (p. 14-16).
« La guerre est partout, y compris dans les sociétés sans État [...] aucune de ces guerres n'a jamais engendré l'État, ni même la domination permanente d'une strate sociale ou d'un peuple sur un autre. [...] Ce n'est pas la violence en elle-même qui peut expliquer les formes différentes que prend, dans chaque type de société, le déchaînement de cette violence. » (Testart, 2004, p. 15-16)
- Celle de Carneiro (Testart, 2004, p. 33-35) qu'il classe et analyse dans une problématique environnementale.
- Celle de la lutte des classes. « Le marxisme est associé à une des plus célèbres théories sur l'origine de l'État. Elle procède directement de sa philosophie générale qui voit dans l'État un instrument de la classe dominante : l'État a été créé à cette fin, lorsque sont apparues les premières sociétés divisées en classe »

⁸⁰⁵ « Au travers de la récurrence de la guerre de ce type, nous voyons émerger dans le Pérou côtier des unités territoriales intégrées dépassant le village en taille et en degré d'organisation. L'évolution politique était en train d'atteindre le niveau du royaume »

(Testart, 2004, p. 16). L'« objection insurmontable vient du contre-exemple fourni par les sociétés du mode de production asiatique » où les classes au sens marxiste définies par leur place au sein de la production n'existent pas.

Pour lui le pouvoir étatique repose sur les fidélités personnelles à l'égard du Prince, déjà présentes dans les sociétés non étatiques.

CONCLUSION

Le sujet du lien entre État et guerre est largement débattu. Les thèses sont nombreuses. Elles peuvent être incluses dans une approche évolutionniste. La thèse de Testart peine à convaincre que guerre et étatisation ne seraient pas liés.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Carneiro R. L., « A theory of the origin of the State », *Science*, vol. 169, issue 3947, 1970, p. 733-738.

Carneiro R. L., « The Circumscription Theory: A Clarification, Amplification, and Reformulation », *Social Evolution & History*, vol. 11, n° 2, 2012, p. 5-30.

Haas J., *The Evolution of the Prehistoric State*, Columbia University Press, New York, 1982, 251 p.

Testart A., *L'Origine de l'État. La servitude volontaire II*, Éditions Errance, Paris, 2004, 139 p.

PÉRIODE

De Carneiro à nos jours (dans la définition stricte où la guerre est l'élément décisif de la formation de l'État).

5. Les approches évolutionnistes : la guerre accompagne l'évolution des structures sociétales

5.1. L'évolutionnisme du XIX^e siècle

PRINCIPE

Le progrès de la lignée humaine se fait au travers d'un progrès sociétal en trois grandes phases, sauvagerie (chasseurs-cueilleurs), barbarie (agropasteur néolithique) et civilisation (états antiques et modernes).

DESCRIPTION SOMMAIRE

L'évolutionnisme du XIX^e siècle développe peu le sujet de la guerre. Lewis. H. Morgan (1818-1881) l'aborde peu dans *Ancient Society* et n'y consacre pas de chapitre particulier. Il souligne le caractère *incessant, persistant* (Morgan, 1907, p. 110) ou encore « l'état de guerre perpétuelle » (Morgan, 1907, p. 122) chez les Iroquois. La guerre devient plus destructive avec le progrès des armes et la montée des enjeux (Morgan, 1907, p. 460). Nous y retrouvons l'idée de forte bellicosité des peuples primitifs tels qu'observés par l'ethnographie et supposés semblables à leurs lointains ancêtres préhistoriques.

En revanche, Charles Letourneau (1831-1902) est l'auteur de la rubrique *Guerre* du *Dictionnaire des sciences anthropologiques* (1889) puis du seul livre français d'anthropologie de cette fin de siècle consacré au sujet de la guerre, *La Guerre dans les diverses races humaines* (1895). Il associait aux trois stades de la théorie évolutionniste trois stades de la guerre, celui de la guerre animale, celui de la guerre barbare et celui de la guerre civilisée. La première est notamment caractérisée par deux traits, l'anthropophagie, marqueur absolu de l'inhumain et la guerre comme *chasse à l'homme*, laquelle ramène l'homme à l'animalité du gibier. Au stade de la Barbarie, le vainqueur cherche à tirer un bénéfice de sa victoire ; il épargne la vie des prisonniers mais en devient le propriétaire d'où l'esclavage, la rançon, etc. Enfin, le civilisé se distingue par une réglementation des pratiques guerrières et un usage « modéré » de la victoire.

Dans l'évolutionnisme du XIX^e siècle, la guerre accompagne l'évolution sociétale sans en être une force de changement et suit le cours de l'évolution de l'humanité vers la civilisation.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Favin Lévêque J. C., « Quand Anthropologie et Préhistoire rencontraient la guerre : 1859-1914 », *Bulletin du musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, n° 56, 2016, p. 31-48.
- Letourneau C., « Guerre (Sociologie) » p. 554-556, in : Bertillon *et al.*, *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, Marpon et Flammarion, Paris, 1889.
- Letourneau C., *La Guerre dans les diverses races humaines*, L. Bataille et Cie, Paris, 1895, 587 p.
- Lubbock J., *L'Homme avant l'histoire, étudié d'après les monuments et costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe*, suivie d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes, trad. Ed. Barbier, Germer Baillière, Paris, 1867, 513 p.
- Lubbock J., *Les Origines de la civilisation. État primitif de l'homme, et mœurs des sauvages modernes*, trad. Ed. Barbier, Germer Baillière, Paris, 1873, 657 p.
- Morgan L. H., *League Ho-De'-No-Sau-Nee, or Iroquois*, Sage & Brother Publishers, New York, 1851, 477 p.
- Morgan L. H., *Ancient Society or Researches in the Line of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization*, Henry Holt and Company, New York, 1907 (1^{re} éd. 1877), 560 p.

PÉRIODE

Vision de la guerre totalement liée à celle de la théorie évolutionniste : ~ 1860-1910.

5.2. Le néo-évolutionnisme

PRINCIPE

La bellicosité augmente avec la complexité sociétale.

DESCRIPTION SOMMAIRE

L'Écologie culturelle de Julian Steward propose dans les années 1950 une évolution multilinéaire (néo-évolutionnisme) qui analyse les interactions sociales et culturelles à différents niveaux et propose une classification des sociétés selon une complexité croissante.

Il distingue la société de familles (indiens Shoshones), la bande patrilineaire (Bushmen, Afrique du Sud), Negritos ou Pygmées d'Afrique centrale, Semang ou Negritos de Malaisie, Negritos philippins, Australiens, Tasmaniens, Ona de Terre de Feu, Tehuelche de Patagonie,

Californiens du Sud), la bande de chasseurs composite formée de familles non apparentées (ex-Indiens Algonkian (Grands lacs) ou Athabaskan du Canada), les sociétés de lignage ou de clans et enfin les sociétés complexes. Les conflits d'intérêt apparaissent et conduisent à la consolidation impériale. La guerre apparaît donc tardivement.

Elman Service et Morton Fried proposent des classifications plus simples : la bande (patrilocale, composite ou anormale), la tribu (linéaire, cognatique ou composite), les royaumes et les États primitifs pour Service alors que Fried distingue les sociétés égalitaires, les sociétés de rang (qui offrent des places de prestige rares) et les sociétés stratifiées, où les individus de même âge et sexe n'ont pas le même accès aux ressources vitales, type instable qui constitue un stade intermédiaire vers l'État.

« Warfare increases in rank society over egalitarian society, increases still more in stratified society over rank society, and crests after the appearance of the state. Furthermore, it seems to me that warfare serves to institutionalize stratification only when the social orders of one or more parties to the warfare are already stratified.⁸⁰⁶ » (Fried, 1967, p. 214)

CONCLUSION

Les conditions d'émergence de la guerre sont créées par les conditions socio-culturelles des sociétés humaines et de leur évolution vers la complexité. La tendance à la guerre augmente avec la complexité. La classification des sociétés est contestée aujourd'hui mais la relation guerre et complexité société reste un élément très présent dans le débat.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Fried M. H., *The Evolution of Political Society. An Essay in Political Anthropology*, Random House, New York, 1967, 270 p.

Service E. R., *Primitive Social Organization. An Evolutionary Perspective*, Random House, 1967 (1^{re} éd. 1962), New York, 211 p.

Service E. R., *The Hunters. Foundations of Modern Anthropology Series*, Prentice Hall Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, 1966, 118 p.

Service E. R., *Origins of the State and Civilization. The Process of Cultural Evolution*, W. W. Norton & Company Inc., New York, 1975, 361 p.

⁸⁰⁶ « La guerre augmente dans les sociétés de rang par rapport aux sociétés égalitaires, augmente encore plus dans les sociétés stratifiées par rapport aux sociétés de rang et atteint son maximum avec l'apparition de l'État. Bine plus, il me semble que la guerre sert à institutionnaliser seulement quand l'ordre social de l'une ou plus des parties en guerre sont déjà stratifiées »

Steward J. H., *Theory of Culture Change. The Methodology of Multilinear Evolution*, University of Illinois Press, Champaign, Illinois, 1972 (1^{re} éd., 1955), 244 p.

PÉRIODE

Des années 1950 à nos jours.

6. Le diffusionnisme

6.1. La thèse diffusionniste

RÉSUMÉ

La guerre est née dans un ou quelques centres isolés sur la planète et s'est diffusée dans le monde entier.

DESCRIPTION SOMMAIRE

Le principe de base du diffusionnisme repose sur le fait que l'homme est très peu créatif et qu'une invention, qui nécessite des circonstances exceptionnelles pour apparaître, est un phénomène unique qui se diffuse vers d'autres sociétés. Les hyperdiffusionnistes anglais placent le point origine dans l'Égypte prédynastique qui a diffusé partout dans le monde *via* les voyages de sa noblesse qui exporte la civilisation aux latitudes moyennes de la Méditerranée jusqu'en Amérique du Sud.

Ils appliquent ce schéma à la guerre qui est donc une invention récente qui met fin à un âge d'or de l'humanité :

« In its earliest stages human society was peaceful; warfare has developed as an accidental excrescence. Warfare has grown like a parasitic plant, until it now threatens to destroy the host on which it lives.⁸⁰⁷ » (Perry, 1924, p. 3)

CONCLUSION

La thèse hyperdiffusionniste constitue une rupture avec une vision dominante d'une guerre ancienne. Elle lance l'idée d'un âge d'or paléolithique.

⁸⁰⁷ « La société humaine dans ses premiers stades était pacifique ; la guerre s'est développée comme une excroissance accidentelle. La guerre a poussé comme une plante parasite jusqu'à ce que maintenant elle menace de détruire l'hôte sur lequel elle vit. »

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Perry W. J., « The Peaceful Habits of Primitive Communities », *Hibbert Journal*, 1917, p. 28-46.

Perry W. J., *The Children of the Sun. A Study in the Early History of Civilization*, Methuen & Co Ltd, London, 1923, 551 p.

Perry W. J., *The Growth of Civilisation*, Methuen & Co Ltd, London, 1924, 224 p.

Smith G. E., *Human History*, Jonathan Cape Ltd, London, 1934 (1^{re} éd. 1930), 509 p.

PÉRIODE

L'entre-deux-guerres-mondiales.

ANNEXE 3.

Armement : données et éléments de méthodologie

Cette annexe a pour but de rassembler un certain nombre d'éléments de connaissances et de réflexions sur le sujet de l'armement préhistorique et plus particulièrement dans son usage de guerre.

1. Généralités

L'armement est au premier rang des pièces que les archéologues du XIX^e siècle font ressortir et qui alimentent les collections. Boucher de Perthes qualifiait déjà les bifaces acheuléens (appellation d'aujourd'hui) d'armes. Épieux, pointes de javelot ou de flèches, haches sont partout dans les comptes rendus de fouilles et dans les manuels sur la période préhistorique. Malheureusement, l'arme est un outil dual ; elle est construite d'abord pour la chasse et elle peut servir pour tuer son voisin ou son ennemi. L'arme ne se spécialise clairement entre la chasse et la guerre qu'à l'époque des métaux. En revanche, l'arme défensive comme le bouclier ou le casque offre une quasi-preuve de la violence volontaire et organisée puisqu'elle marque l'anticipation d'actes offensifs destinés à tuer. L'épée est pour sa part une arme dédiée à la guerre car elle ne sert pas à la chasse. Par ailleurs, le nombre d'objets ne peut pas être vu comme l'indice d'une situation de bellicosité puisque la chasse faisait de l'arme un outil du quotidien. En résumé, le lien direct entre arme et guerre semble ne pouvoir être établi qu'au moment du néolithique tardif.

Les armes sont une composante importante du registre archéologique tant au plan quantitatif que qualitatif. Au plan quantitatif, elles représentent un nombre important des pièces mises au jour par les fouilles. Cela résulte d'abord d'une grande production, conséquence d'une part du fait qu'il s'agissait d'outils du quotidien et d'autre part que ces objets aux matières lithiques, végétales ou animales se conservent durablement. Mais au plan qualitatif, les armes sur qui reposent l'acquisition des protéines animales, la défense contre les prédateurs et peut-être la sécurité vis-à-vis des voisins, ne peuvent que tenir une place importante dans les sociétés préhistoriques. L'armement préhistorique est donc un élément

majeur de l'histoire des sociétés préhistoriques et est légitimement un objet de recherche à part entière :

« The reason that this particular domain of foraging technology persists as an important focus of research, I think, comes in three parts. A projectile technology was a crucial part of most foragers' strategies for survival, it was functionally specific, and it generally was fabricated from durable materials likely to be detected archaeologically⁸⁰⁸. » (Knecht, 1997, p. vii)

Reconstituer l'évolution de l'armement préhistorique consiste à identifier les armes dont les sociétés disposent pour la chasse et/ou la guerre au cours du déroulement de la lignée humaine. Cela recouvre une triple dimension, chronologique (à quelles périodes), spatiale (sur quels continents ou régions) et culturelle (paléolithique, néolithique, etc.). De cette évolution de l'armement, la science propose à un moment donné un état de la connaissance, lequel a varié dans le temps de l'histoire de la discipline préhistorique. Dans l'approche de l'histoire de l'idée de la guerre préhistorique, il nous faut donc nous intéresser à l'histoire de cette connaissance, c'est-à-dire l'histoire de l'évolution de l'armement préhistorique.

La connaissance de l'armement préhistorique repose sur les découvertes de l'archéologie et sur l'interprétation qui est faite des pièces trouvées. Cette histoire de la connaissance de l'armement s'intègre dans l'histoire de la recherche sur la guerre préhistorique, rythmée d'un côté par les découvertes et les publications scientifiques qui en rendent compte et de l'autre les théories préhistoriques visant à expliquer globalement l'évolution biologique et sociétale de la lignée humaine. Notre démarche se situe donc à plusieurs niveaux de lecture qu'il faudra savoir distinguer clairement : histoire (évolution) de l'armement, histoire de la connaissance, histoire de la recherche.

L'armement préhistorique a plusieurs caractéristiques. La première est que les armes représentent un artefact universel. L'ethnographie montre que le propulseur existe ou a existé dans des environnements et des cultures aussi différents que ceux des Inuits du Grand Nord ou le monde aborigène australien. Les technologies et les usages varient, mais le principe reste le même. L'archéologie a mis en évidence que les mêmes armes semblent avoir été utilisées par les hommes préhistoriques presque partout sur la terre : l'épieu, le javelot, le propulseur, l'arc pour ne citer que les plus connus. La diffusion semble être la principale explication de cette universalité de l'armement et de son évolution. Cela a pour conséquence méthodologique le recours systématique au comparatisme : si telle technologie ou telle

⁸⁰⁸ « La raison pour laquelle ce domaine particulier de la technologie de chasse se maintient comme un point central de la recherche, je pense, se répartit en trois éléments. La technologie des projectiles était un composant crucial de la stratégie des chasseurs-cueilleurs pour leur survie, elle était fonctionnellement spécifique et sa fabrication reposait généralement sur des matériaux durables archéologiquement détectables. »

séquence d'évolution est observée en un endroit, elle peut exister ailleurs ou à un autre moment. Inversement, si elle n'existe pas, pourquoi ?

L'armement préhistorique a une deuxième caractéristique. Sa fonction est multiple. Il répond à trois besoins fondamentaux, la chasse, la défense contre les grands prédateurs et l'affrontement entre groupes ennemis. La première activité vise l'acquisition de nourriture et de matières premières ; c'est une activité quotidienne, individuelle ou de groupe. La deuxième est une activité de survie et constitue une préoccupation permanente pour l'individu et le groupe. La troisième est vue comme une activité collective de sécurité du groupe ; elle est parfois plus que cela (comme dans l'exocannibalisme). C'est une activité intermittente ou sporadique. Toutefois, les mêmes armes sont utilisées pour ces trois activités assez différentes en termes d'usage : dans la chasse, il faut tuer et ramener le gibier ; dans la défense contre les prédateurs, il faut principalement éloigner ou détruire la menace ; pour la troisième, il faut tuer pour écarter ou capturer.

L'armement a donc l'avantage d'être un indice archéologique abondant, plein de sens et qui se conserve longtemps (pour ses composants lithiques). En revanche, l'arme seule n'apporte jamais de réponse définitive sur le sujet même de l'existence de la guerre.

1.1. Définition de l'objet

À ce stade de la réflexion, il faut se poser la question de la définition de l'objet préhistorique dont nous cherchons à tracer l'histoire et l'histoire de l'histoire, à savoir l'arme. L'arme est un outil qui se définit par sa finalité qui est de tuer un animal (gibier ou prédateur) ou un congénère (ennemi ou gibier). L'arme préhistorique est toujours une arme individuelle, mise en œuvre par un chasseur/guerrier qui peut agir seul ou en groupe. La description d'une arme ne se limite pas à la description des propriétés physiques (forme, matériau) d'un simple objet. Elle n'a de sens que positionnée dans son contexte d'emploi. Voici les cinq thèmes d'études que nous avons pu identifier dans les travaux des préhistoriens sur les armes :

- Industrie : la production/fabrication des armes, la technologie disponible, le progrès de cette technologie, les transferts ou phénomènes de diffusion.
- Technique : les caractéristiques techniques intrinsèques (robustesse, portée, précision, limitation).
- Maniement : la manipulation, la gestuelle, la pratique, les capacités nécessaires (physiques et cognitives).

– Tactique : l’emploi de l’arme, c’est-à-dire comment s’en servir et pour quoi, ce qui recouvre la nature des objectifs, les conditions et modalités d’emploi. Pour la chasse : les types de gibier, les comportements individuels (affût, traque) et collectifs (rabattage). Pour la guerre : les techniques de combat et les modes d’affrontement (bataille, raid, embuscade, etc.).

– Culture : les comportements sociaux, culturels et symboliques des groupes dans lesquelles les armes sont utilisées⁸⁰⁹.

Certains de ces thèmes seront abondamment traités par les préhistoriens, d’autres ne le sont que marginalement.

1.2. Classification et vocabulaire

Nous adoptons comme classification de référence la classification et les dénominations de types d’armes suivantes :

– Armes de poings : armes sans manche ou au manche court permettant d’augmenter l’efficacité d’un coup de poing par la masse, la dureté ou le tranchant. Exemple : biface acheuléen, massue, poignard.

– Armes d’hast : constituées d’une longue hampe au bout de laquelle se trouve une pointe perforante et/ou tranchante. Objet robuste qui permet au chasseur/guerrier de toucher le gibier ou l’ennemi pour percer et taillader (estoc et taille) en vue de tuer ou blesser. Les moins lourdes peuvent être lancées à très courte distance. Exemples : épieu, lance, etc.

– Armes de lancer : principalement des pointes (en bois, en pierre ou en matière animale) emmanchées sur un fût suffisamment fin et léger pour qu’elles puissent être lancées à la main ou avec un propulseur. Exemples de projectiles : javelot, sagaie. Autres dispositifs de lancer : bola, bâton de lancer.

– Armes de jet : armes où une énergie mécanique ou cinétique est emmagasinée puis restituée d’un seul coup, ce qui permet des vitesses inatteignables (donc des distances ou des pénétrations) avec la seule détente musculaire. Exemples : l’arc et ses flèches, la fronde.

⁸⁰⁹ Un comparatif peut être facilement établi avec une arme de notre temps. Si nous prenons le fameux FAMAS, pistolet mitrailleur qui a longtemps équipé les forces armées françaises, ces rubriques se déclinent facilement. Point 1 : Il est produit par un industriel, la manufacture d’armes de Saint-Étienne selon l’état de l’art de la technologie. Point 2 : La fiche technique de l’arme en donne les caractéristiques et les performances : calibre, performances, limitations. Point 3 : l’utilisateur apprend à le manipuler, le démonter, l’entretenir, le transporter et enfin à tirer sur des cibles (au stand de tir). Point 4 : un bon tireur ne suffit pas à faire un bon combattant. Ce sont des règles tactiques qui vont fixer le comportement individuel et collectif d’un groupe d’hommes armés du FAMAS.

– Armes défensives : permettent de parer des coups ou des projectiles. Exemples : bouclier, casque, armure en bois et/ou matières animales.

La classification des armes, explicite ou implicite, a varié dans le temps et surtout selon les auteurs. Des invariants existent : le classement par rapport à l’allonge, quelques armes de références comme le biface, l’épieu, le propulseur et l’arc, enfin les armes défensives toujours classées à part.

La classification choisie présente deux avantages. Elle est proche des éléments de classification les plus couramment utilisés par les préhistoriens. Ceci facilite le travail de comparaison historique. Par ailleurs, elle reste simple et intuitivement liée aux formes imaginables de combat primitif. Elle se distingue sur deux points. D’une part, le recours à l’appellation d’armes d’hast : c’est l’expression générique la plus correcte pour désigner ces pointes portées au bout d’un long manche. La lance en est un exemple mais contrairement à son nom, elle n’est pas destinée à être lancée. D’autre part, une distinction est faite entre lancer et jet. Elle est fondée sur une différence de mécanique (l’énergie emmagasinée puis relâchée d’un coup) qui entraîne une différence de performance. Cela permettra de clarifier certains débats, notamment tactiques.

Il est indispensable de préciser la correspondance avec le vocabulaire anglais. L’arme d’hast correspond à l’action de pousser, « to thrust » (ex. : « thrusting spear »). L’expression de « projectile weapons » recouvre les deux catégories 3 (lancer) et 4 (jet). Mais les armes de lancer correspondent au verbe « to throw » comme dans « spearthrower » pour le propulseur. Le mot « dart » qui peut être traduit par « trait » est considéré comme ambigu par Heidi Knecht. Bien que de nombreux archéologues l’associent au propulseur, elle le réserve à la sarbacane (« blowgun ») et désigne le projectile du propulseur par « spear ». Nous associerons les armes désignées par l’expression de « thrusting spear » à l’appellation française de lance (arme qui n’est pas lancée !), celles correspondant à « throwing spear » aux armes telles que sagaie ou javelot, le mot « spear » employé seul gardant une ambiguïté entre lance et javelot selon les auteurs.

Notre étude ne porte pas sur les armes métalliques qui ne sont évoquées qu’occasionnellement en termes de référence de période ou dans des démarches comparatives.

Cette annexe comprend donc une première partie consacrée à la recherche sur les armes, une deuxième sur l’histoire de la connaissance de l’armement. La troisième fournit une réflexion sur ce qu’apportent les armes dans le débat sur la guerre préhistorique.

2. La recherche sur les armes

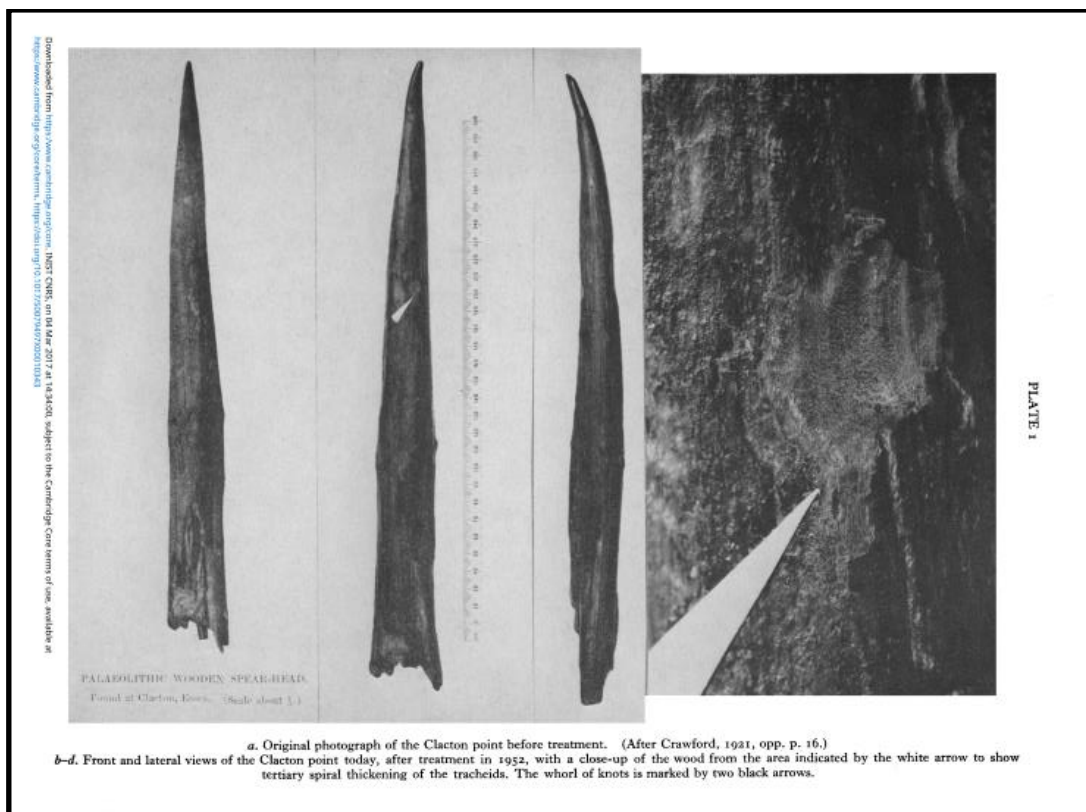
2.1. Les sources

2.1.1. Le registre archéologique

Le registre archéologique se compose de deux types de pièces, celui des armes elles-mêmes et celui des pointes ou armatures. Le premier est très restreint. Il comprend des fossiles d'armes en bois, des propulseurs et des morceaux d'arcs préhistoriques.

Armes en bois

La liste des armes en bois préhistoriques trouvées est courte. En 1911, Samuel H. Warren (1872-1958), géologue, met au jour l'épieu de Clacton-on-Sea en Grande-Bretagne. Il suggère que ce fragment en bois d'if, long de 387 mm, est la pointe d'une lance (« thrusting spear ») en bois, datée du Clactonien, nom qui sera donné ultérieurement à une industrie de l'interglaciaire Mindel-Riss (410-370 ka). Ces conclusions initiales sont confirmées par l'étude de 1977 sous la direction de Kenneth Oakley (Oakley *et al.*, 1977).

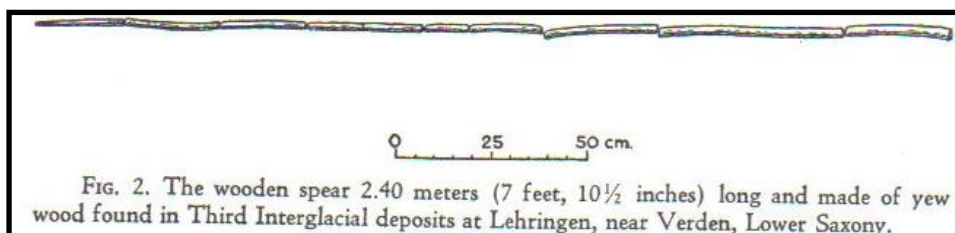


Oakley, 1977, Plate 1

Cette pièce est entrée dans le discours préhistorique français sous l'appellation d'épieu de Clacton-on-Sea. Ce mot d'épieu désigne généralement une arme d'host servant à la chasse au gros gibier. Il vient du mot pieu, pièce de bois pointu. Nous le réserverons ici à l'arme d'host entièrement en bois, la pointe pouvant éventuellement durcie au feu.

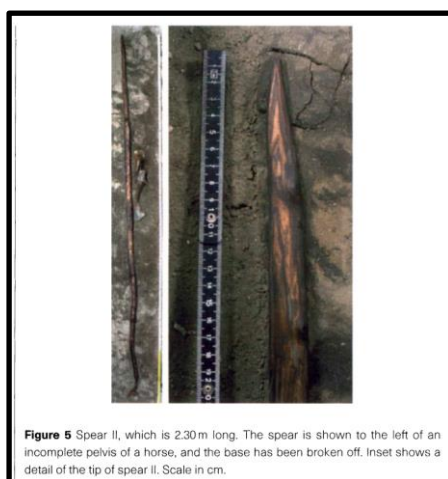
La découverte de Clacton-on-Sea montre donc dès le début du XX^e siècle que l'arme d'host existe bien en amont du moustérien et de ses pointes lithiques. Cela apporte deux éléments au discours sur les armes. Le premier, bien en phase avec le dogme évolutionniste, confirme que l'arme en bois précède l'arme emmanchée d'une pointe lithique. Le deuxième est que des armes létales et puissantes existent au paléolithique inférieur. Que l'homme s'en serve pour la chasse au gros gibier va de soi. Mais il a aussi à sa disposition une arme de guerre, à supposer que le phénomène existe.

La découverte suivante a lieu près de quarante ans plus tard. L'épieu de Lehringen (Allemagne) est découvert en 1948 dans les côtes d'un éléphant antique (*hesperoloxodon antiquus*). En bois d'if également, de 240 cm de long, il est daté d'environ 125 000 ans. Sa pointe avait été vraisemblablement durcie au feu (Movius, 1950)



Movius, 1950, p. 141

Plus récemment, le site de Schöningen délivre en 1995 quatre pièces en bois de sapin, soit trois « spears » entre 1,82 et 2,30 m et un « throwing stick » de 0,78 cm :



Thieme, 1997, p. 810

Pour Thieme, le découvreur, il s'agit principalement de « throwing spear » (Thieme, 1997, p. 809), c'est-à-dire une arme à projectile comme le javelot. Il conclut :

« The discovery of spears designed for throwing means that theories of the development of hunting capacities and subsistence strategies of Middle Pleistocene hominids must be revised, as well-balanced, sophisticated hunting Weapons were common from an early period of the Middle Pleistocene onwards⁸¹⁰. » (Thieme, 1997, p. 810)

Ces trois découvertes consolident le fait que l'arme d'hast et l'arme de lancer existent depuis 400 ka en Europe.

Arcs et propulseurs

Arc et propulseur ont cette caractéristique commune qu'arme et projectile sont distincts. Le registre archéologique contient donc deux types de pièces, d'un côté le lanceur, propulseur ou arc, et de l'autre les traits ou flèches, le plus souvent des pointes de projectiles seules.

Les premiers propulseurs sont découverts par Lartet et Christy à Laugerie-Basse en 1862 (Lansac, 2004, p. 30). Mais cette arme n'est reconnue comme faisant partie de la panoplie du chasseur préhistorique qu'après le rapprochement fait en 1891 par Adrien de Mortillet avec le *woomera* australien (Mortillet, 1891). Le registre archéologique en est bien délimité dans l'espace :

« Nous connaissons actuellement plus d'une centaine d'objets provenant de niveaux solutréens ou magdaléniens du Sud-Ouest de la France, de Suisse, d'Allemagne et d'Espagne, qui peuvent raisonnablement être interprétés comme des parties de propulseurs paléolithiques (Cattelain, 1988 ; Stodiek, 1988). Tous ces objets sont fabriqués en bois de renne, en os ou en ivoire, et sont, pour la plupart, fragmentaires. » (Cattelain, 2000, p. 60)

Mais aussi le temps :

« La période pendant laquelle le propulseur est attesté au Paléolithique supérieur s'étend du Solutréen supérieur jusqu'au début du Magdalénien supérieur, soit entre $\pm 19\ 000$ BP et $\pm 12\ 500$ BP. » (Cattelain, 2000, p. 62)

Le plus ancien propulseur connu, découvert en 1986 à La Combe Saunière, est ainsi daté de 17 000 à 19 000 années BP.

⁸¹⁰ « La découverte de javelot destiné au lancer signifie que les théories du développement des capacités de chasse et des stratégies de subsistance des Hominidés du Pléistocène moyen doivent être revues, puisque des armes de chasse bien équilibrées et sophistiquées étaient communes dès les premières périodes du Pléistocène moyen. »

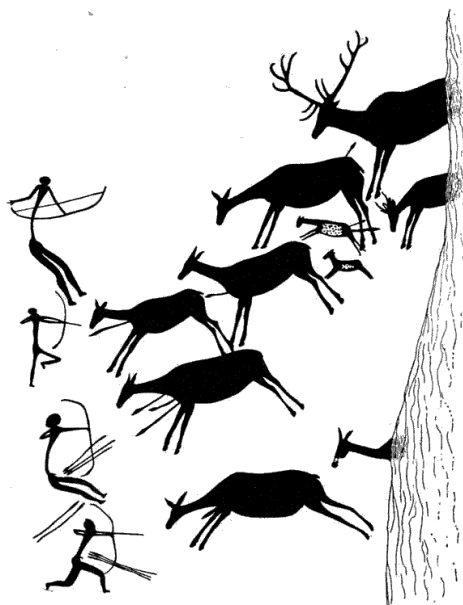
Les premiers arcs, ou morceaux d'arcs, préhistoriques sont découverts dès le XIX^e siècle dans des sites palafittes suisses. Le plus ancien arc connu est trouvé près de Hambourg en 1943 ; Malheureusement les pièces disparaissent pendant la guerre :

« Les fragments d'arc et de flèches les plus anciens ont été découverts en Europe dans la tourbière de Stellmoor... ancien lac glaciaire daté du paléolithique final ($\pm 11\ 000$ av. J.-C., -11 000 BP). » (Cattelain, 2004, p. 15)

Le registre archéologique européen de l'arc est beaucoup moins nombreux que celui du propulseur. Il est très majoritairement daté du Mésolithique ou Néolithique :

« Plus d'une trentaine d'arcs complets ou de fragments d'arcs ont été découverts dans des niveaux mésolithiques au Danemark, dans le sud de la Suède, en Allemagne du Nord et en Russie. » (Cattelain, 2004, p. 16)

Le registre archéologique s'enrichit dès le début du XX^e siècle de peintures rupestres qui illustrent certaines pratiques de l'usage de l'arc à la chasse ou à la guerre (Levant espagnol) :



H. Obermaier y P. Wernert (1919) : « La pinturas rupestres del Barranco de Valltorta (Castellón) ». C. de I. P. y P., Madrid. Scène de chasse de cerfs. Peinture murale de la cave des Chevaux du Barranco de Valltorta, dans la province de Castellón, dans l'est de l'Espagne.

Les armatures

Les morceaux des armes qui se conservent le mieux sont les parties dures des armatures, soit les pointes ou lamelles qui sont assemblées sur un manche. Il en résulte que les plus anciennes traces d'une arme avec armature sont les armatures. En conséquence l'arc ou le propulseur sont des armes plus anciennes que les éléments découverts du lanceur. Le registre archéologique est très abondant et de toutes les époques préhistoriques mais il est difficile à décrypter. La question principale pour l'archéologue est de déterminer si une pointe a été

utilisée ou non comme armature et comment. Pendant longtemps, les critères pris en compte se sont limités à la forme et la taille.

Cette séparation entre l'arme et le projectile a une conséquence fâcheuse. L'approche archéologique tend à classer et analyser séparément l'arme de son projectile, ce qui a pour effet secondaire de laisser à l'écart l'usage et la tactique. Ce défaut a été accentué par l'approche préhistorique par industrie, qui voit dans l'objet d'abord le témoignage d'une culture technique.

2.1.2. La source ethnographique

Le registre ethnographique des armes est particulièrement riche. Il montre tout à la fois l'universalité et la diversité de l'armement selon les continents et les régions. Les collections se sont multipliées dans les musées. L'une des plus célèbres est celle du Pitt-Rivers Museum.

Pour notre propos, ces armes offrent un élément de comparaison pour les pièces archéologiques. C'est ainsi qu'un objet préhistorique indéterminé prit son sens de propulseur quand Adrien de Mortillet perçoit dans le *woomera* australien une forte similarité. La problématique est donc de définir les méthodes de ce comparatisme qui peut couvrir différents domaines, celui des types d'armes, des technologies utilisées (par ex., pour l'emmanchement), et par extension des usages et pratiques de chasse et/ou de guerre.

Sur ce dernier point, la source ethnographique est particulièrement intéressante dans le débat sur le remplacement du propulseur par l'arc car les exemples ethnographiques sont nombreux de l'existence concomitante ou successive de ces deux armes.

Le propulseur s'appelle, entre autres appellations, *woomera* en Australie, *atlatl* en Amérique. Son existence a été observé en Australie, en Amérique du sud et dans le Grand Nord. Il a été supplanté par l'arc, sauf en Australie. Il est supposé avoir existé partout bien qu'en Afrique il n'en existe pas de traces ethnographiques ou archéologiques convaincantes.

« Outre l'Europe occidentale au Paléolithique supérieur, le propulseur a été ou est encore utilisé en Océanie, dans la zone arctique et une grande partie de l'Amérique, et ceci depuis la Préhistoire. » (Cattelain, 1994, p. 8)

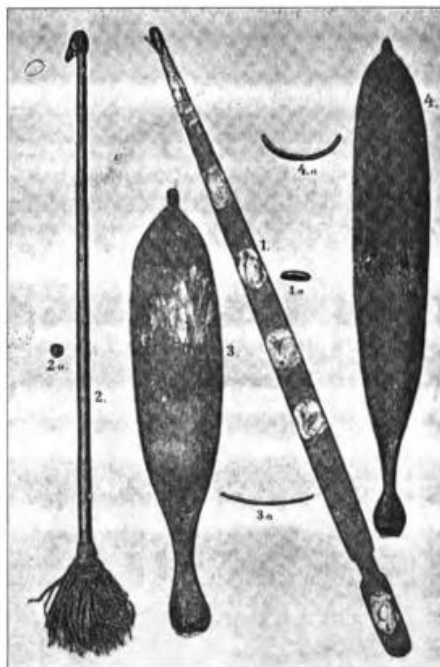


FIG. 111.—SPEAR-THROWERS.
 1, *Woomera*, used by Warramunga and northern tribes; 2, *Nooliga*, used by Wambin tribe; 3 and 4, *Moera* used by Uralenna, Arunta, Luritja, Ilpirra tribes, &c.

Propulseurs australiens (Spencer & Gillen, 1899, p. 579)

L'arc se retrouve sur presque toutes les parties du monde :

« À l'exception notable de l'Australie et peut-être d'une partie de la Polynésie, l'arc a été utilisé partout dans le monde, et dans tous les types de milieux, allant des déserts glacés de l'Arctique et brûlants de Sahara et du Kalahari aux forêts les plus denses de l'Amazonie, en passant par les steppes eurasiatiques et les prairies nord-américaines. » (Cattelain, 1994, p. 13)

Il est encore en usage dans les populations actuelles de chasseurs-cueilleurs ce qui offre un comparatif facile d'accès. À la différence du propulseur dont la technologie est restée stable, l'arc a beaucoup évolué : arc simple, renforcé ou composite. Ce dernier « essentiellement équipement guerrier, ne semble apparaître en Asie qu'à l'aube du deuxième millénaire avant notre ère » (Cattelain, 2004, p. 16).

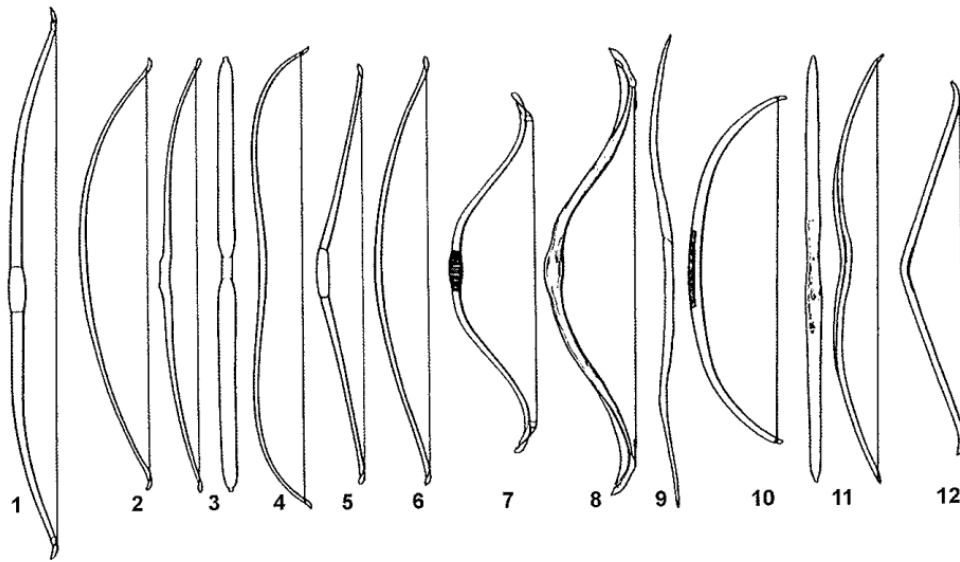


FIG. 2. – Principaux types d'arcs traditionnels. 1–6. Arcs simples : 1. arc droit à section en D; 2. arc droit asymétrique; 3. arc droit de type Holmegaard; 4. arc égyptien à double courbure, réflexe; 5. arc angulaire, réflexe; 6. arc à segment simple, réflexe. 7–12. Arcs composites : 7. arc chinois; 8. arc turc; 9. arc sibérien; 10. arc hurrite; 11. arc hittite; 12. arc angulaire assyrien. D'après Hardy, 1976:12.

Cattelain, 2004

2.1.3. Les armes modernes

Avancer l'idée d'un rapprochement des armes préhistoriques et des armes modernes peut surprendre. Nous voulons simplement souligner une continuité qui n'est peut-être pas évidente. L'arc et l'arme d'hast sont restés en usage depuis leur apparition jusqu'au XIX^e siècle pour le premier et le XX^e pour le second. L'arc qui a été inventé entre 10 et 50 ka (voir ci-après) a affronté des armées modernes et l'arme à feu en Europe à la bataille de Leipzig (15-19 octobre 1813) où des forces napoléoniennes reçurent des volées de flèches des Baskirs, forces irrégulières engagées par les Russes dans la bataille des Nations (*Revue anthropologique*, 1896, p. 96) et surtout en Amérique du Nord lors des guerres indiennes. De fait la cadence de tir de l'arc est resté supérieure à celle de l'arme à feu jusqu'à l'arrivée du rechargement par la culasse (milieu du XIX^e). Quant à l'arme d'hast dont l'existence remonte à 400 voire 500 ka, elle existait encore au XX^e siècle sous la forme de la baïonnette. Cette durabilité souligne le caractère guerrier de ces deux armes.

2.2. Éléments d'histoire de la recherche sur les armes

L'histoire de la recherche est une composante importante de l'histoire de l'histoire des armes. Il ne semble pas exister d'article ou d'ouvrage de référence dédié à la recherche sur

les armes. Elle s'inscrit dans un ensemble plus large, celui de la recherche sur les outils. Il existe deux ouvrages qui nous offrent une certaine vue rétrospective.

L'ouvrage collectif *Use Wear and Residue Analysis in Archaeology*, paru en 2015, se veut « a methodological reference for use-wear analysis researchers, students, and forthcoming specialists⁸¹¹ » (Marreiros *et al.*, 2015, p. 3). Il rappelle les premières étapes de cette discipline de « John Evans (1897) » à « Denis Peyrony (1949) » qui se focalisent principalement « on the analysis of macro-wear traces and fractures identified in the surface of lithic prehistoric tools⁸¹² » (Marreiros, 2015, p. 5). Après les débats qui marquent l'opposition entre approche fonctionnelle et typologique et l'arrivée de la *New Archaeology*, il voit une impulsion décisive qui vient de Keeley et d'une nouvelle génération d'outils d'analyse :

« The high-power approach was introduced by Lawrence Keeley (1980) that initially used a reflected light microscope (10× to 400×). According to Keeley, the high-power method, allows, not only to distinguish the degree of hardness of the worked material, but at the same time identify and classify different types of material (e.g., hide, wood, bone, antler, etc.; Keeley and Newcomer 1977). In the 1970s, the publication of "Technique and methodology in microwear studies: a critical review" (Keeley, 1974), shows that use-wear analysis requires a quantification method of the diversity development and distribution of micro-wear traces, of which one of the most important is the polish formation (Vaughan 1985)⁸¹³. » (Marreiros *et al.*, 2015, p. 9)

L'étude des microtraces sera complétée par celui des fractures :

« Macro wear analysis focuses on the identification and classification of fractures. The origin and formation of fractures is the results of edge retouched or edge damage resultant from a use of a tool in a specific task⁸¹⁴. » (Marreiros *et al.*, 2015, p. 12)

Les auteurs racontent enfin comment cette discipline s'est structurée depuis quarante ans avec la création de l'AWRANA (Association of Archeological Wear and Residue Analysts) lors de l'International Conference on Use Wear Analysis, tenue à Faro (Portugal) en 2012.

⁸¹¹ « une référence méthodologique pour les chercheurs, les étudiants et futurs spécialistes de l'analyse des traces d'usage ».

⁸¹² « sur l'analyse des traces et fractures de macro-usure identifiées à la surface des outils lithiques préhistoriques ».

⁸¹³ « L'approche haute puissance fut introduite par Lawrence Keeley (1980) qui initialement utilisa un microscope à réflexion de lumière (10× to 400×). Selon Keeley, la méthode haute puissance, permet, non seulement de distinguer le degré de dureté du matériau travaillé, mais en même temps d'identifier et de classer les différents types de matériaux (par ex., peau, bois, os, andouiller, etc. Keeley and Newcomer 1977). Dans les années 1970, la publication de "technique et méthodologie dans les études de microtraces : une revue critique" (Keeley, 1974), montre que l'analyse des traces d'usage requiert une méthode de quantification de la diversité de développement et de distribution des micro-traces d'usage, parmi lesquelles l'une de plus importantes est la formation de poli (Vaughan, 1985). »

⁸¹⁴ « L'analyse des macro-usures se focalise sur l'identification et la classification des fractures. L'origine et la formation des fractures est le résultat de bord retouché ou de dommage résultant de l'usage d'un outil dans une tâche spécifique. »

Le deuxième ouvrage, *Projectile Technology*, dirigé par Heidi Knecht, paraît en 1997. Se voulant être « la source de référence », il proposait un état des connaissances en matière des pointes de projectile, c'est-à-dire les pointes d'armes de lancer et de jet :

« Since the inception of archaeology as a discipline, projectile points have served as a cornerstone of archaeological systematics. While throughout the past century of archaeological research, projectile points have served us well as index fossils of various temporally and spatially defined archaeological cultures, work during the past three decades has emphasized the necessity of understanding the cultural context(s) of projectile technology⁸¹⁵. » (Knecht, 1997, p. ix)

Dans cet ouvrage, l'auteure trace une histoire de ce domaine de la recherche qui se structure en trois domaines et quatre périodes. Les trois domaines de recherche sont l'archéologie, l'expérimentation et l'ethnoarchéologie. Dans le premier, elle distingue tout d'abord le travail de fouille, la description et la classification :

« In most cases, the forms and provenience of the objects are described, presented in tabular form, and representative pieces are usually illustrated. Less often, the projectile points are analyzed within a processual framework that allows them to be viewed not simply as isolated items of material culture, but rather as one element of an integrated system of technology as it was implemented by a group of living people⁸¹⁶. » (Knecht, 1997, p. 5)

La typologie vise à décrire la variabilité morphologique et la distribution géographique des armes. Elle commença dès le XIX^e et se poursuit au XX^e principalement jusque vers les années 1950-1960 :

« Projectile point types have been used not only as time markers but also as representatives of particular culture complexes or regionally-bound social groups⁸¹⁷. » (Knecht, 1997, p. 6)

Avec l'analyse morphologique, il s'agit d'aller au-delà du temps et de l'espace pour rendre la typologie moins subjective et la fonder sur des attributs mesurables plus que sur des formes qualitatives :

« For example, studies assessing the significance of morphological standardization and variability have generated hypotheses concerning the

⁸¹⁵ « Depuis le début de l'archéologie comme discipline, les pointes de projectile ont servi de pierre angulaire de la systématique archéologique. Tandis que pendant tout le siècle passé de recherche archéologique, les pointes de projectiles ont servi comme fossiles directeurs des différentes cultures archéologiques définies aux plans temporel et spatial, le travail durant les trois décennies passées a souligné la nécessité de comprendre le contexte culturel de la technologie des projectiles. »

⁸¹⁶ « Dans la plupart des cas, les formes et la provenance des objets sont décrites, présentées sous forme de tableaux, et les pièces représentatives sont généralement illustrées. Moins souvent, les pointes de projectiles sont analysées dans un cadre processuel qui permet de les voir pas seulement comme des items isolés d'une culture matérielle, mais plutôt comme un élément d'un système intégré de technologie mis en oeuvre par un groupe vivant de population. »

⁸¹⁷ « Les pointes de projectiles ont été utilisées non seulement comme des repères temporels mais aussi comme des objets représentatifs d'un complexe culturel particulier ou d'un groupe social régional. »

relationship between neck width or shoulder width and type of projectile (i.e., spear or arrow)⁸¹⁸. » (Knecht, 1997, p. 7)

L'étape suivante est celle de l'analyse des usures d'usage. Il s'agit de confirmer la classification de pointes de projectile faite jusque-là par la typologie en observant les usures observables sur la partie utile (pointe ou tranchant) ou sur le contact avec le manche :

« During the past two decades [l'article parut en 1997], use-wear analysis of elements of projectile technology has proceeded hand in hand with projectile experimentation [...]. In general, the goal of such research has been to ascertain if "projectile points" classified as such on purely typological grounds were actually used to tip projectile weapons⁸¹⁹. » (Knecht, 1997, p. 8)

Enfin la phase de l'analyse technologique permettra de replacer la pointe dans le fonctionnement du système dont elle fait partie :

« During the past decade, much archaeological research concerning projectile technology has focused on coming to an understanding of how the weapons functioned⁸²⁰. » (Knecht, 1997, p. 9)

L'expérimentation a donc longtemps été sporadique au cours du XX^e siècle. Elle s'est systématisée à partir des années 1980. Elle a quatre objectifs : évaluer la performance des armes, modéliser les dégradations dues à l'usage afin de mieux identifier les pointes de projectiles, modéliser l'effet des armes et les traces d'impact sur le gibier, déterminer les paramètres d'utilisation d'un projectile afin de pouvoir reconstruire un système d'arme à partir de ses composants.

Enfin, l'ethnoarchéologie se fonde sur le comparatif entre les armes préhistoriques et celles des populations primitives. Elle a deux composantes. La première est muséographique avec de nombreuses et abondantes collections. Knecht fait observer que dans cette approche les armes et les projectiles sont souvent séparés. La deuxième composante repose sur l'observation de l'existence et des usages des armes dans des populations primitives contemporaines.

Knecht divise le temps en plusieurs périodes caractérisées par la période et les sujets de focalisation. À la fin du XIX^e siècle, la collecte des pièces archéologiques permet des études typologiques et de proposer les distributions dans l'espace et le temps. Des années 1960 au

⁸¹⁸ « Par exemple, les études évaluant la signification de la standardisation et de la variabilité morphologique ont généré des hypothèses concernant la relation entre la largeur du cou et de l'épaule et le type de projectile (par ex., javelot ou flèche). »

⁸¹⁹ « Durant les deux décennies passées, l'analyse des traces d'usage des éléments de la technologie des projectiles a procédé main dans la main avec l'expérimentation des projectiles. [...] En général, le but de ces recherches a été de s'assurer que les pointes de projectile classées comme telles sur des bases purement typologiques avait été réellement utilisées pour équiper la pointe d'une arme à projectile. »

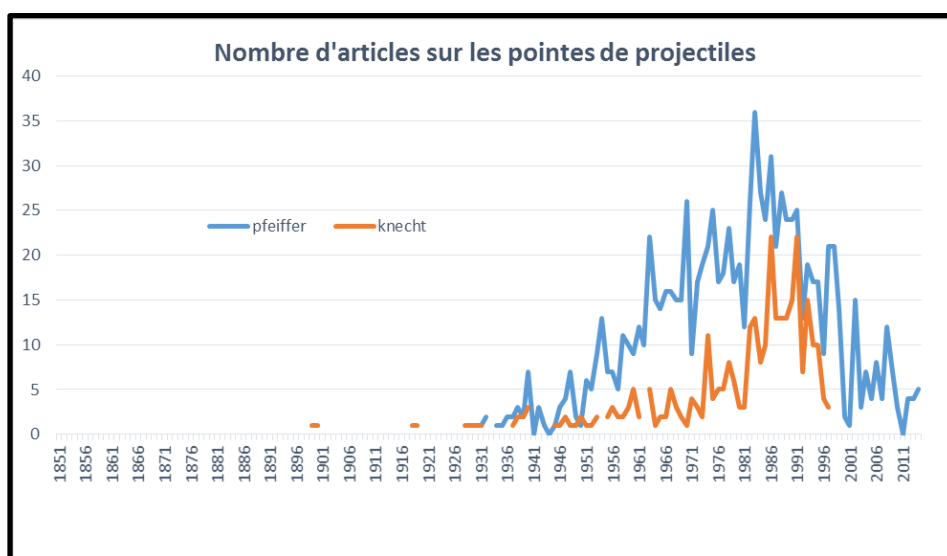
⁸²⁰ « Durant la dernière décennie, la plupart de la recherche concernant la technologie des projectiles s'est focalisé sur la compréhension du fonctionnement des armes. »

début des années 1980, les analyses morphologiques et fonctionnelles dominant. À partir de mi-80, les pointes de projectiles sont repositionnées comme éléments d'un système d'armes opérationnel :

« Researchers began to exert concentrated efforts to view projectile points as elements of working weapons systems⁸²¹. » (Knecht, 1997, p. 20)

Dans « Éclairages actuels sur quelques armatures de projectiles paléo-, méso- et néolithiques » (2009), Jean-Marc Pétillon valide la qualité de cette synthèse historique en y renvoyant le lecteur et la résume en soulignant « comment les préoccupations des préhistoriens, d'abord essentiellement classificatoires (typologie, morphométrie), se sont élargies à partir des années 1980 pour englober également l'ensemble des questions technologiques au sens large : reconstituer les modalités de fabrication, d'utilisation et d'entretien des armatures » (Pétillon *et al.*, 2009, p. 1).

Nous complétons cette présentation de l'article de Knecht par quelques statistiques sur les références d'articles scientifiques. Nous avons procédé à un dénombrement par année des articles référencés dans deux bibliographies, d'une part celle de Knecht qui contient 324 références et d'autre part la bibliographie permanente de Michael « Smoke » Pfeiffer, (Projectile point types Bibliography. 20th Anniversary Edition. Neverending Draft Bibliography) datée d'octobre 2014 et qui contient 966 références. Cela permet de positionner dans le temps cette recherche au cœur de la problématique générale de la recherche sur les armes. L'émergence se fait vers le milieu du siècle et le maximum se situe entre 1980 et 1990 avec une baisse sensible à partir de 2000.



Statistiques sur les articles des bibliographies de Pfeiffer et Knecht (jcf)

⁸²¹ « Les chercheurs commencèrent à concentrer leurs efforts pour voir les pointes de projectiles comme éléments d'un système d'arme. »

Nous pouvons trouver une suite de ces courbes dans l'ouvrage *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, qui fournit un état de l'art à une date récente (2016). Il se place délibérément dans la continuité de la recherche de Knecht puisqu'issu des travaux d'un atelier intitulé « Twenty Years Since Knecht: New Answers, New Questions and New Approaches to the Study of Stone Age Armatures⁸²² » (Iovita & Sano, 2016, p. ix). Dans le chapitre 20 « Summary and conclusions », les deux éditeurs Radu Iovita and Katsuhiko Sano reviennent sur l'historique des recherches. Des statistiques sur la présence des mots « weapons » et « projectiles » dans la littérature scientifique leur permettent de proposer une chronologie de la deuxième moitié du XX^e siècle à nos jours, où ils positionnent les grands thèmes et débats. Ils mettent en évidence une deuxième et forte vague de recherches expérimentales à partir de 2004.

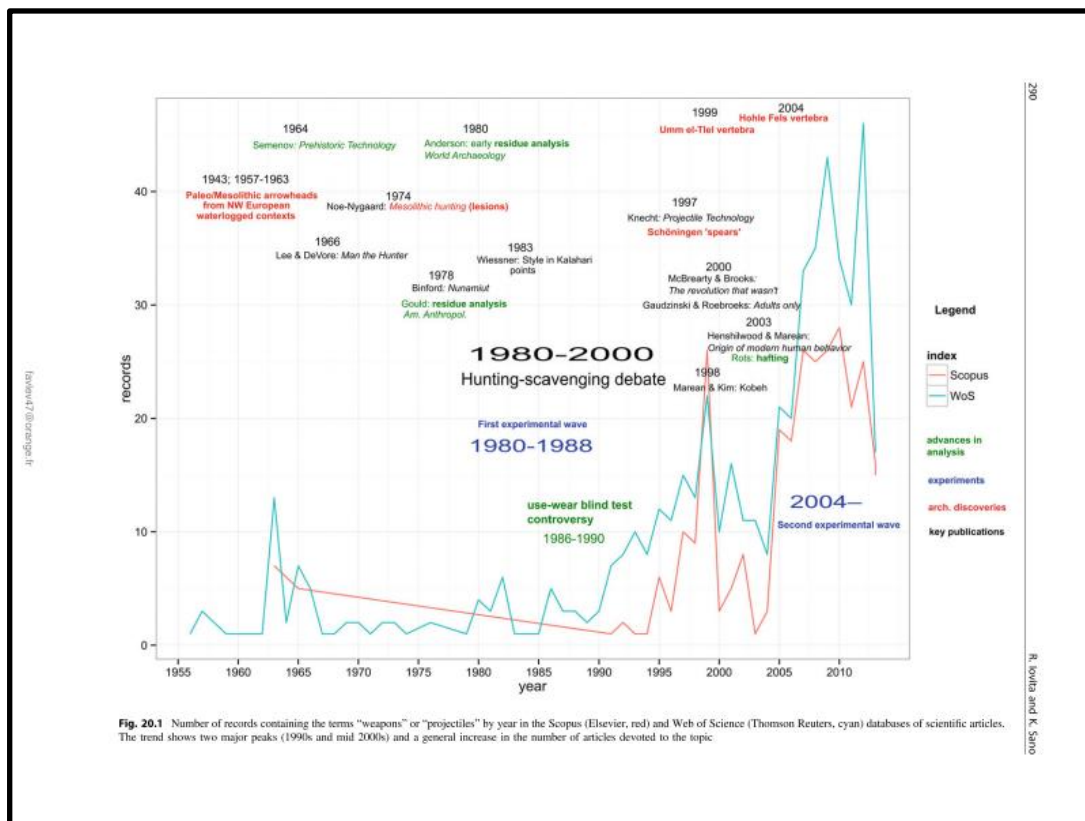


Fig. 20.1 Number of records containing the terms "weapons" or "projectiles" by year in the Scopus (Elsevier, red) and Web of Science (Thomson Reuters, cyan) databases of scientific articles. The trend shows two major peaks (1990s and mid 2000s) and a general increase in the number of articles devoted to the topic.

Radu Iovita and Katsuhiko Sano, p. 290

Pour être complet, il faut également mentionner un nouveau champ de recherche ouvert par les sciences cognitives. Nous en fournissons deux exemples. Au plan méthodique, l'article de Marlize Lombard et Lyn Wadley, « Hunting Technologies During the Howiesons Poort at Sibudu Cave: What They Reveal About Human Cognition in KwaZulu-Natal, South

⁸²² « Vingt ans depuis Knecht : nouvelles questions, nouvelles réponses et nouvelles approches pour l'étude des armatures de l'âge de pierre ».

Africa, Between ~65 and 62 ka », extrait de *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, propose en conclusion :

« ... the cognitive components or concepts that hunting technologies represent can be explored by dealing with well-contextualized archaeological evidence theoretically and using new methodology. Understanding these mental components and concepts is key to the study of how and when humans started to think like us⁸²³. » (Lombard & Wadley, 2016, p. 280) :

Comme deuxième exemple, cet article de Coolidge *et al.* propose une analyse des capacités cognitives requises par la mise en œuvre du « système d'arme » (l'expression moderne pour les armements complexes) que constituait l'arc :

« It appears that the cognitive requirements for bow-and-arrow technology, or those that are operated “out of sight, but not out of mind” such as snares (Wadley 2010), may have required a fully modern episodic memory system: a cognitive system that is capable not only of autobiographical memory retrieval, but also of constructive episodic memory simulations⁸²⁴. » (Coolidge *et al.*, 2016, p. 8)

À ce stade, on ne peut parler que d'émergence d'un champ de recherche, mais il paraît prometteur d'un fort potentiel d'innovation.

Nous verrons dans les parties suivantes comment et jusqu'où les analyses expérimentales et ethnoarchéologiques des technologies de chasse permettent dorénavant d'éclairer les dynamiques de production et d'usage des armes préhistoriques.

2.3. Aperçu sur les méthodes récentes d'analyse des armatures

Ce paragraphe vise à fournir quelques éléments de principe sur les méthodes d'analyse qui émergent dans le dernier quart du XX^e siècle et révolutionnent l'approche de l'armement. Ces nouvelles méthodes sont inséparables des expérimentations qui sont menées à partir des années 1980 avec des armatures préhistoriques reconstituées et tirées sur des cibles animales. L'étude de Fischer *et al.* (1984) est considérée comme celle qui fonde la méthodologie de ce type d'expérimentation. Ceci permettait d'établir une méthode d'analyse et un référentiel des traces d'usage d'un type de projectile dans un matériau sur un type de cible :

« So, we must conclude that the macro and micro methods can be used independently, that their strength is found in different fields, and that, especially

⁸²³ « Les composants ou concepts cognitifs que les technologies de chasse représentent peuvent être explorés au plan théorique avec des preuves archéologiques bien contextualisées et avec des nouvelles méthodologies. Comprendre ces composants et concepts mentaux est la clé pour l'étude de comment et quand les hommes ont commencé à penser comme nous. »

⁸²⁴ « Il apparaît que les capacités cognitives requises par la technologie de l'arc et la flèche, ou celles qui sont opérées “hors visuel mais non hors de l'esprit” telles que les pièges ont pu demander un système de mémoire épisodique pleinement moderne : un système cognitif qui est capable non seulement d'une récupération mémorisée autobiographique, mais aussi de simulations de mémoire épisodique constructive. »

in combination, they are efficient means of establishing whether a flint object served as a projectile tip. » (Fischer *et al.*, 1984, p. 44)

C'est le premier ouvrage avec l'ambition d'en présenter « méthode, théorie et technique ». Ces méthodes, présentées notamment dans l'ouvrage *Use-Wear and Residue Analysis in Archaeology* (2015) s'appuient sur une instrumentation de haute technologie (microscope optique, microscope à balayage électronique, microscope confocal à balayage laser) et s'organise en « two main categories: macroscopic, including edge damage and diagnostic impact fractures, and microscopic traces, referring to striations, polish, hafting traces, and residue remains⁸²⁵ » (Marreiros *et al.*, 2015, p. 9-12).

Pour illustrer ces méthodes, nous prenons pour exemple la question de comment identifier une armature préhistorique. Le principe de base est que des usages différents laissent des traces différentes et reconnaissables. Villa et Soriano définissent trois conditions préalables pour identifier une armature :

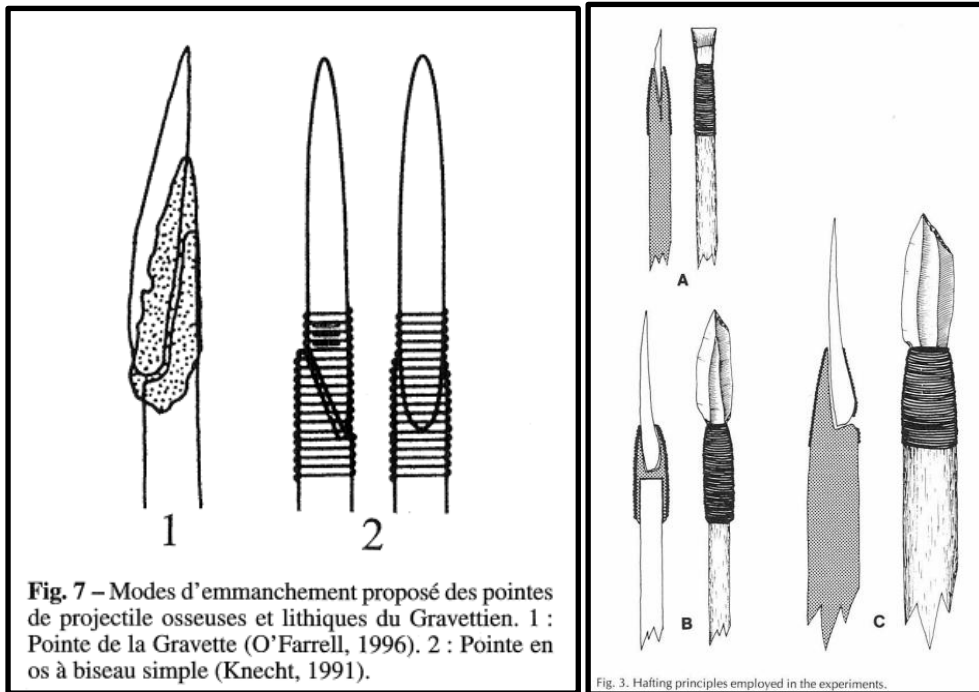
« Three traits are required to identify composite weapon armature. (1) Evidence of hafting. (2) The point must have a sharp tip and thin cross-section to penetrate the hide and open a hole for the remainder of the point and shaft. [...] (3) Evidence on at least some points of impact scars, which generally result from the tip hitting a bone⁸²⁶. » (Villa et Soriano, 2010, p. 13-14)

2.3.1. Des traces d'emmanchement

Les traces d'emmanchement sont multiples. Elles peuvent être identifiées dans les formes qui facilitent l'attachement entre deux pièces et qui peuvent correspondre à des modes d'emmanchement. On peut citer le pédoncule, la pointe à cran, l'encoche, le rétrécissement basal, le bifacial (dont une plate).

⁸²⁵ « en deux grandes catégories : traces macroscopiques, y compris les dommages des tranchants et les diagnostics des fractures d'impact, et les traces microscopiques, soit les stries, le poli, les traces d'emmanchement et les restes de résidus ».

⁸²⁶ « Trois traits sont requis pour identifier une armature d'arme composite. 1) La preuve d'emmanchement. 2) La pointe doit avoir une pointe aiguë et une section transversale fine pour pénétrer la peau et ouvrir un trou pour le reste de la pointe et de la hampe [...] 3) La preuve sur au moins quelques points de traces d'impact qui résultent généralement de la pointe heurtant un os. »



Exemples de modes d'emmanchement (O'Farrell, 2004, p. 131 ; Fischer, 1984, p. 22)

Il y a ensuite les traces d'usure (strie, poli) et des microfractures sur la zone du manche.

Il y a enfin les résidus comprenant des produits de collage (bitume, goudron, résine, écorce de bouleau), des liens (tendons, lanières de peau, fibres végétales) ou des matières du manche (bois, corne).

2.3.2. Une forme pénétrante

La performance de la forme peut être objectivée grâce à des outils d'analyse métrique tels TCSA (Tip Cross Sectional Area) ou TCSP (Tip Cross Sectional Perimeter). Cela remplace l'à-peu-près ancien où la dimension globale de la pointe (grosse, petite et moyenne) désignait la pointe de lance, celle de flèche et celle de javelot :

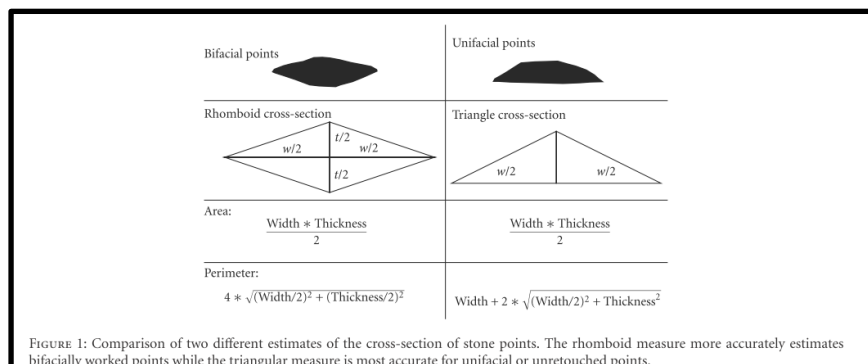
« Entre les véritables pointes de lance et les véritables pointes de flèche existent de nombreux intermédiaires. Ils ne sont pas assez grands pour être rapportés aux lances, pas assez petits pour qu'on les qualifie de flèches. On leur a donné le nom de dards ou de javelots. » (Mortillet, 1881, pl. XLII)

On retrouve la même approximation chez Sir John Evans (1823-1908) dans *Ancient Stone Implements, Weapons and Ornaments of Great Britain*, publié en 1872 et réédité en 1897 :

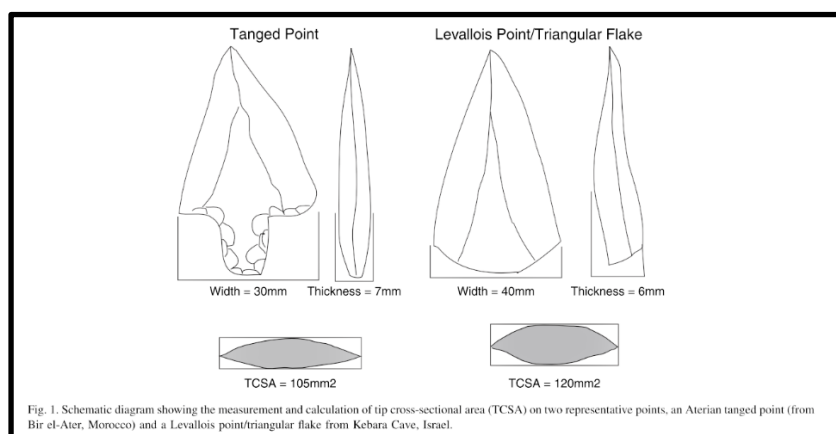
« The variation in size probably arises from some of them having tipped spears to be held in the hand for close encounters, while others may have been attached to lighter shafts, and formed javelins to be thrown at objects at some distance;

and the majority of the smaller kind were, beyond doubt, the heads of arrows discharged from bows⁸²⁷. » (Evans, 1897, p. 360)

Ces outils, bien que discutés, reposent sur un indicateur métrique calculé en combinant certaines des dimensions physiques (l'épaisseur et la largeur) de l'objet, et servent à faire une comparaison chiffrée dans une collection de pointes pour classer pointes d'hast, pointes de javelot ou trait et pointes de flèches :



Sisk et Shea, 2011









Shea, 2006, p. 825

2.3.3. Des traces d'impact

La partie perforante ou coupante de l'armature va être marquée par des traces d'usure (microtraces) et plus particulièrement par des traces de fractures (macrotraces, caractérisées par leurs types et leurs fréquences) due à l'impact. Voici par exemple des données correspondant aux quatre types principaux de fractures :

⁸²⁷ « La variation en taille provient probablement de ce que certaines d'entre elles [des pointes lithiques] ont équipés des lances tenues à la main pour des rencontres de près, tandis d'autres peuvent avoir été attachées à des hampes plus légères, pour former des javelots à lancer sur des objets à une certaine distance ; et la majorité des petites étaient, sans aucun doute, des têtes de flèches projetées avec un arc. »

Table 1
Summary data on the four main impact fracture (IF) types (step terminating bending fractures, unifacial spin-off fractures >6 mm, bifacial spin-off fractures and impact burinations). Summary data on three commonly recorded, non-'diagnostic', impact fractures (feather and hinge terminating bending fractures and snap fractures) are also presented. Illustrations of these fracture types are adopted from Fischer et al. (1984) and data derived from Lombard (2005) and Pargeter (2011a,b).

Fracture	Description	Illustration
Step terminating bending fracture (IF)	A bending fracture terminating in a 90° step.	
Spin-off fracture (bi and unifacial) (IF's)	A secondary fracture type originating from bending fractures such as step terminating or snap fractures. Spin-off fractures tend to have a feather-like termination and are concave in profile. These can be bifacial or unifacial. Only unifacial spin-off fractures >6 mm are considered in final impact fracture counts in this analysis.	
Impact burination (IF)	A bending fracture resembling a burin spall terminating in either a 90° step, feather or hinge on the lateral side(s) of a tool. These are distinguished from intentional burination by a lack of negative bulbs of percussion and crushing near the proximal ends.	
Feather terminating bending fracture	A bending fracture terminating in an acute angle or in a curve less than 90°.	
Hinge terminating bending fracture	A bending fracture terminating in an upturned curve or lip.	
Snap fracture	A bending fracture in which the bending forces act to snap the tool in a clean break.	

Fractures d'impacts (Pargeter, 2013, p. 4058)

Ces nouvelles méthodes d'analyse, dont nous n'avons présenté ici que quelques éléments de principes, sont à la base du renouveau de l'analyse des armes qui se produit depuis quatre décennies et délimitent un domaine nouveau d'expertise. Toutefois le corpus de connaissances est encore en pleine évolution. Pétilion souligne en 2009 :

« Plus de vingt ans après les premières publications de tirs expérimentaux systématiques, accompagnées de la description des traces d'impact, les protocoles de tir expérimental sont encore loin d'être élaborés selon une méthodologie homogène ; la nomenclature des fractures n'est pas toujours uniformisée ; et les référentiels spécifiques à de nombreux types d'armatures lithiques sont encore manquants. Par ailleurs, tous les auteurs sont conscients de la distinction nécessaire entre les fractures d'impact de tir et les autres types de cassures (cassures de piétinement, cassures lors de la fabrication...) ; mais dans ce domaine, de nombreux paramètres taphonomiques sont encore incomplètement maîtrisés. » (Pétilion, 2008, p. 3).

3. Évolution de l'historique de l'armement

L'histoire de l'armement est vu ici comme la réponse à la question de quel armement est disponible dans quelle région du monde à quel moment de la lignée humaine. Cet armement est globalement l'objet d'un progrès technique sur le temps long, marqué par des inventions produisant amélioration ou rupture. L'historique de l'armement consiste donc à

principalement retracer ce progrès technique. Cet historique a évolué significativement depuis les débuts de la discipline préhistorique. Nous fournissons ici les éléments directeurs de cette évolution de la connaissance. Nous présentons d'abord les deux approches qui donnent le cadre général de la réflexion sur les armes. Puis nous abordons les deux débats principaux de l'évolution de la connaissance sur l'armement, celui sur l'emmanchement et celui sur le propulseur et l'arc.

3.1. Les approches initiales

Boucher de Perthes affichait dès 1847 sa certitude quant à la présence d'armes et de la guerre : « Ces couteaux, ces pierres tranchantes, ces os aiguisés, furent-ils les instruments de l'attaque ou ceux de la défense ? » (Boucher de Perthes, 1847, p. 41). De fait les armes tiennent une place importante dans l'archéologie préhistorique dès ses débuts du fait qu'elles fournissent des pièces nombreuses. Deux auteurs majeurs, l'un anglais, Pitt-Rivers (1827-1900), l'autre français, Gabriel de Mortillet (1821-1898), proposent deux approches fondamentalement différentes.

3.1.1. Pitt-Rivers : les armes sont les premiers outils et leur première fonction est le combat

Le lieutenant-général Augustus Henry Lane Fox Pitt-Rivers (1827-1900) fut officier britannique avant de devenir archéologue. Sa réflexion sur l'armement préhistorique intervint précocement dans l'histoire de la discipline. Il propose sa vision de l'armement préhistorique et primitif dans trois conférences, qu'il tint de 1867 à 1869, mais dont les textes sont publiés en 1906 (Pitt-Rivers, 1906). Sa vision générale se fonde sur le fait que la guerre fut la première des activités humaines puisqu'elle était nécessaire à la survie dans un milieu particulièrement hostile. L'arme fut donc le premier des outils. Son inspiration initiale repose sur l'image de la nature, les armements des animaux, cornes, bois, canines. Il élabore une systématique darwinienne sur l'évolution des formes des outils, les armes en fournissant le meilleur des exemples. Son approche des armes est essentiellement déterminée par le combat et non par la chasse, laquelle est quasiment absente de son discours intitulé sans ambiguïté *Primitive Warfare*.

« To better illustrate his argument, Fox turned first to man's earliest technological advances, advances undertaken, he suggested, "to attain proficiency in the art of war". The immediate model was that offered by the "lower animals". Both man and animals, Fox explained, following Bray in particular, were governed by the same basic instincts: alimentiveness, amativeness, and combativeness, the latter

of which also governed the selective propagation of the species. Not surprisingly, he continued, man and animals shared a number of basic defensive and offensive mechanisms. Many of man's weapons derived specifically from examples offered by animals. The use of turtle shells for shields, armadillo scales for armour or the use of deer or antler horns as piercing weapons were suggested as typical examples of man's first steps to obtain weapons of his own⁸²⁸. » (Chapman, 1981, chap. V, § 4)

Pitt-Rivers porte une deuxième idée force, celle de l'unicité de l'armement. Les premières armes furent la pierre et le bâton. Toutes les autres en dérivent :

« His first weapon, as I have already said, was a stone or a stick, and it is from one or other of these, that we must trace all subsequent improvements⁸²⁹. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 135)

Elles évoluent indépendamment de l'artisan par un mécanisme « darwinien » de petites modifications progressives :

« I shall endeavour to show, how in these several localities, which are so remote from one another, the progress of form has been developed upon a similar plan, and, though to all appearance independently, yet that under like conditions like results have been produced; and that the weapons and implements of these races will sometimes be found to bear so close a resemblance to each other, as often to suggest a community of origin, where no such common origin can have existed, unless at the very remotest period⁸³⁰. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 89)

Toutes les armes des différents continents renvoient à une origine et une filiation commune.

« Early African and Australian throwing sticks and boomerangs, for example, were shown to possess a common origin and continuity. The modern shield was shown to have been adapted from the simple throwing stick still employed in East Africa. By that means it was possible, therefore, to reconstruct the origin of the earliest weapons and, also, to establish relationships which had never been considered previously. Moreover, not only did Fox's method provide an indication of man's first technological steps but would eventually provide

⁸²⁸ « Pour mieux illustrer son argument, Fox se tourne d'abord vers les premières avancées technologiques de l'homme, avancées entreprises, suggérait-il, "pour atteindre la compétence dans l'art de la guerre". Le modèle immédiat fut celui offerte par les "animaux inférieurs". À la fois l'homme et les animaux, expliquait Fox, à la suite en particulier de Bray, étaient gouvernés par les mêmes instincts : la faim, l'amitié et la combativité, la dernière gouvernant aussi la propagation sélective des espèces. Sans surprise, continue-t-il, l'homme et les animaux partagent un certain nombre de mécanismes offensifs et défensifs basiques. Beaucoup des armes humaines dérivait des exemples offerts par les animaux. L'usage de carapaces de tortues comme boucliers, d'écailles de tatou pour les armures ou celui de corne de cerf ou de ramure comme armes de perforation étaient suggérés comme des exemples typiques des premiers pas de l'homme pour obtenir un armement qui lui soit propre. »

⁸²⁹ « Ses premières armes, comme je l'ai déjà dit, était une pierre et un bâton, et c'est à partir de l'un ou l'autre qu'on peut tracer toutes les améliorations suivantes. »

⁸³⁰ « J'essaierai de montrer comment en plusieurs localités, qui sont si éloignées l'une de l'autre, que le progrès de la forme s'est développé selon un plan similaire, et, quoique selon toutes apparences indépendamment, que cependant sous des conditions similaires des résultats similaires ont été produits ; et que les armes et instruments de ces races seront parfois trouvées portant une si proche ressemblance les unes des autres, si souvent pour suggérer une origine commune, là où aucune origine commune n'a pu exister, sauf à la période la plus reculée. »

information on “everything connected with the origin of mankind”⁸³¹ »
(Chapman, 1981, chap. V, § 4)

Ses collections d’armes sont d’abord ethnographiques. Dans sa première conférence, il utilise une collection de 96 objets présentés sur des planches numérotées de VI à XI, avec une seule pièce préhistorique (une pointe de flèche lithique) et des armes qui provenaient de toutes les parties du monde, dont 16 qualifiées d’antiquités d’Europe et Moyen-Orient, 4 asiatiques, 10 américaines. Elles constituent un état à un moment donné qui permet de remonter le temps pour imaginer le combat primitif lointain.

La classification de Pitt-Rivers se compose de 3 catégories identiques chez les hommes et les animaux : armes défensives, armes offensives et stratagèmes. « Hides, solid plates, jointed plates, scales⁸³² » (Pitt-Rivers, 1906, p. 59-68) constituent la première liste. La liste des armes offensives comprend « piercing, striking, serrated, poisoned, missiles⁸³³ » (Pitt-Rivers, 1906, p. 68-84). Dans les stratagèmes, il met des éléments plutôt disparates tels que la tactique, les fortifications, les cris de guerre, etc. Sans surprise, sa classification se focalise sur les formes et les effets physiques directs.

Il analyse la distribution des armes dans l’espace et dans le temps, à savoir sur les continents et dans le progrès des civilisations : « people [are] of the lowest grade⁸³⁴ » (Pitt-Rivers, 1906, p. 51), « in the earliest stages of civilisation⁸³⁵ » (p. 75), « The rudest condition of savage⁸³⁶ » (p. 65), « in more advanced communities⁸³⁷ » (p. 61) ou encore « in higher state of civilisation⁸³⁸ » (p. 63). Il renvoie à telle ou telle population qui avait pu être observée :

« It [poisoned weapons] is used by the Negroes, Bushmen, and Hottentots of Africa; in the Indian Archipelago, New Hebrides, and New Caledonia. It appears formerly to have been used in the South Seas. It is employed in Bootan; in Assam; by the Stiens of Cambodia; and formerly by the Moors of Mogadore⁸³⁹. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 78)

⁸³¹ « Les premiers bâtons de lancer et boomerangs africain et australien, par exemple, étaient montrés posséder une origine et une continuité communes. Le bouclier moderne était montré comme ayant été adapté à partir du simple bâton à lancer encore employé en Afrique de l’Est. Par ce moyen, il était possible, ainsi, de reconstruire l’origine des toutes premières armes et, aussi, d’établir des relations qui n’avaient jamais été envisagées jusque-là. Bien plus, non seulement la méthode de Fox fournit une indication des premiers pas technologiques de l’homme, mais finirait par fournir l’information sur “toute chose connectée avec l’origine de l’homme”. »

⁸³² « peaux, plaques solides, plaques jointes, écailles ».

⁸³³ « perforant, frappant, en dents de scie, empoisonné, missiles ».

⁸³⁴ « peuples de plus bas niveau ».

⁸³⁵ « dans les premières phases de la civilisation ».

⁸³⁶ « la rude condition du sauvage ».

⁸³⁷ « dans les communautés les plus avancées ».

⁸³⁸ « l’état le plus élevé de civilisation ».

⁸³⁹ « Il est utilisé par les Nègres, Bushmen et Hottentots d’Afrique ; dans l’Archipel Indien, les Nouvelles-Hébrides, et la Nouvelle-Calédonie. Il apparaît formellement avoir été utilisé dans les Mers du Sud. Il est employé au Bouthan ; en Assam ; par les Stiens du Cambodge ; et récemment par les Maures de Mogador. »

L'exemple animal est au cœur de la démonstration : armures, cuirasses ou cottes de maille, par exemple, auraient trouvé leurs origines directes dans le monde animal, tortue, écrevisse ou pangolin (Pitt-Rivers, 1906, p. 65-66). L'approche était similaire pour les armes offensives où il cite la pointe de l'espadon utilisée comme tête de javelot par les tribus sauvages du Cambodge (Pitt-Rivers, 1906, p. 69), ou encore :

« Perhaps the nearest approach in the animal kingdom to an edged weapon is the fore-arm of the mantis, a kind of cricket, used by the Chines and others in the East for their amusement. Their combats have been compared to that of two soldiers fighting with sabres⁸⁴⁰. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 75)

En revanche, les armes à projectiles marquent la différence entre les hommes et les animaux. Car ces derniers sont rares, hors l'exception du singe, à en user :

« it is this which so essentially distinguishes man from the lower creation⁸⁴¹. » (Pitt-Rivers, 1906, p. 84)

Dans sa deuxième conférence, Pitt-Rivers explicite sa théorie darwinienne d'une sorte de phylogénie propre aux armes en démontrant par l'exemple l'évolution telle qu'elle est censée s'être produite : transition de la glaciation au type celte (Pitt-Rivers, 1906, p. 102-109), transition des formes ovales aux formes rectangulaires (Pitt-Rivers, 1906, p. 111), développement du boomerang (Pitt-Rivers, 1906, p. 121-131), transition du bâton au bouclier (Pitt-Rivers, 1906, p. 135-138).

Pitt-Rivers retrace ainsi une histoire évolutive, mais *à l'envers*, de chaque arme mais sans la positionner réellement dans une histoire de l'humanité, fort mal connue à l'époque. La distribution géographique repose sur l'observation ethnographique. La logique de l'approche permet de remonter aux origines les plus lointaines (animales) et de corrélérer le progrès technique des armes à celui du processus de civilisation.

3.1.2. Mortillet : les armes de chasse, témoins des activités préhistoriques

Les armes occupent une place importante d'un *Musée préhistorique* d'où le mot guerre est absent. L'ouvrage fournit un état des lieux de l'armement aux différentes périodes préhistoriques répertoriées et prend position de façon explicite sur les deux sujets qui vont marquer la vision de l'armement préhistorique jusqu'à nos jours, l'emmanchement et l'arc.

⁸⁴⁰ « Peut-être le plus proche exemple du règne animal pour une arme de taille est la patte avant de la mante [religieuse] une sorte de cricket, utilisée par les Chinois et d'autres en Orient pour leur amusement. Leur combat a été comparé à celui de deux soldats combattant au sabre ».

⁸⁴¹ « C'est cela qui distingue essentiellement l'homme des créatures les plus inférieures. »

Le mot arme, utilisée 26 fois dans l'ouvrage, apparaît pour la première fois dans la planche XII pour dénier aux pointes moustériennes ce qualificatif (d'arme). Pour retrouver le mot dans son sens d'armement, il faut attendre la planche XXV soit le Magdalénien :

« L'arme la plus employée à l'époque magdalénienne était l'arme de jet, sous forme de sagaies, harpons et traits. » (Mortillet, 1881, pl. XXV)

Il faut faire un bond à la planche XLIII sur le Robenhausien (donc le Néolithique) pour retrouver le mot à propos des pointes de flèches. En fait, Mortillet a une vision assez simple de l'évolution de l'armement. Il place tout d'abord le gourdin :

« Le casse-tête en bois a donc dû être l'arme primitive de l'homme » (Mortillet, 1881, pl. LIII).

Il refuse d'envisager l'emmanchement des pointes moustériennes et positionne cette technologie au Magdalénien avec les armes de lancer (qu'il qualifie de jet) à savoir sagaie ou harpon. Enfin il voit la flèche, donc l'arc, au Néolithique. Il ignore l'existence du propulseur⁸⁴².

Sa panoplie comprend le bâton (1883, p. 147), le casse-tête en bois (1881, pl. LIII) ou en pierre (pl. LIV), le poignard (pl. XL et XLI) pour les armes de poing ; la lance en silex pour les armes d'hast (pl. XLI) ; la sagaie (ou trait) en os ou bois de renne (pl. XXV), le javelot en silex, quartzite ou os (pl. XLII) et le harpon en bois de renne ou corne de cerf (pl. XXV) pour le lancer ; l'arc en bois d'if (pl. XLV) pour le jet. Sont absents l'épieu, le propulseur ou le boomerang. Le premier bouclier, en bois, n'apparaît qu'au Larnaudien (pl. LXXXIV), soit l'âge de bronze.

La fonction principale des armes est celle de l'outil et de la chasse, secondairement la défense face aux prédateurs. La guerre se réduit à une activité marginale, qui émerge tardivement et ne se développe qu'à l'époque des métaux (de nombreuses planches sur les armes en bronze). Mortillet imagine une société d'abondance pacifique, bien avant Marshall Sahlins :

« À l'époque magdalénienne [...] d'hommes calmes et tranquilles, jouissant d'une existence facile, grâce à l'abondance du gibier et surtout à la présence du renne, animal des plus utiles pour des populations sauvages. Ces hommes, peu nombreux, n'avaient pas à se combattre entre eux ; la guerre était inconnue. » (Mortillet, 1883, p. 601)

Dans l'homme préhistorique, il voit le travailleur avant le belliqueux :

« La manie de ne voir que des guerriers dans les hommes du passé a fait considérer pendant longtemps les haches polies comme des armes. Il n'en est

⁸⁴² Le propulseur ne sera reconnu qu'en 1891 par son fils Adrien qui fait le rapprochement avec le *woomera* australien. Cela illustre concrètement la distance entre archéologie et ethnographie. Le *woomera* est répertorié et décrit tant chez Pitt-Rivers (1868) que chez Smyth (1878).

rien. Ces haches étaient essentiellement des outils. Nous retrouverons l'arme plus loin dans le casse-tête. » (Mortillet, 1883, p. 536)

La distribution géographique des armes n'est pas réellement abordée et cela pour trois raisons. La première est qu'il ne s'agit que de pièces archéologiques qui sont par nature moins nombreuses que les pièces ethnographiques. La deuxième est que la source principale est le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain : « Sur les 1269 numéros dont se compose notre Musée Préhistorique, 795, soit environ les deux tiers, représentent des pièces originales se trouvant dans ce musée. » (Mortillet, 1881, Introduction). Ce choix restreignait donc les pièces potentielles des autres continents : l'Afrique n'apparaît que quatre fois, l'Asie six fois et l'Amérique neuf fois. Là où Pitt-Rivers peut convoquer toutes les ressources de la planète (y compris le boomerang, par exemple), Mortillet fait avec la collection dont il dispose, à dominante française. Mais le plus important est que l'approche méthodique ne repose pas sur la géographie mais sur l'évolution linéaire des industries. L'ouvrage se déroule selon le tableau de classification, Temps, Âges, Périodes, Époques, tableau positionné dès l'introduction. La « Table des planches » en découlait directement. La région ne fournit pas un point d'entrée pertinent puisque le principe même du processus évolutionniste implique qu'il se reproduit de même manière dans l'avancée du progrès.

Pour Mortillet, l'arme est d'abord une pièce de classification des industries. Le progrès technique scande l'évolution de la société humaine. L'arme est d'abord et essentiellement arme de chasse et moyen d'acquisition de la nourriture ou de matières animales. La panoplie est incomplète et simplifiée par rapport à notre connaissance d'aujourd'hui. À l'arme de poing (bâton) succédait la pointe emmanchée (portée ou lancée) puis l'arc avec une absence notable, celle du propulseur. Hors les armes de poing, l'armement se développe donc à partir du paléolithique supérieur. Si l'arme peut aussi servir à la guerre, le phénomène est considéré comme marginal avant de se développer avec le Néolithique, notamment à l'âge des métaux où les armes abondent et se différencient entre les activités de chasse et de guerre. Mortillet positionne donc très tardivement dans l'histoire humaine les armes qui peuvent donner lieu à usage de guerre, ce qui est cohérent avec une vision d'un paléolithique pacifique, contrairement à une opinion majoritaire de violence et chaos.

3.1.3. La vulgarisation et la vision d'un monde belliqueux

Les ouvrages de vulgarisation rendent généralement compte d'une vision synthétique et simplifiée d'un état de la connaissance. L'ouvrage *Les Armes et les Armures* est écrit par Paul Lacombe (1834-1919), historien et archiviste français. Il paraît dans la collection

« Bibliothèque des Merveilles » chez Hachette, en 1868, puis en 1870 et en 1877 pour la troisième édition. Cette dernière nous permet un point de situation, proche dans le temps du *Musée préhistorique*. Le livre est dédié au sujet spécifique des armes dans le déroulement du temps, Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge et Période moderne. C'est principalement une histoire des armes de guerre, même si la chasse y était évoquée momentanément.

Deux chapitres nous intéressent particulièrement. Le premier est celui des « Armes de l'âge de pierre ». Il nous donne l'origine des armes :

« Il est inutile de se demander si la première arme a été inventée par l'homme pour se défendre contre ses semblables ou contre les grands animaux ; il est certain que l'homme a dû s'armer dès qu'il a paru sur la terre » (Lacombe, 1877, p. 1)

La panoplie de l'homme de l'âge de pierre est simple :

« Le couteau, la flèche lancée avec un arc ou à la main (c'est-à-dire le javelot), la hache, voilà les armes des premiers hommes. » (Lacombe, 1877, p. 2)

L'auteur souligne un point important à savoir que « l'usage des armes en pierre s'est maintenu durant tout l'âge de Bronze » (Lacombe, 1877, p. 2).

Quant à l'histoire ou l'évolution, Lacombe ne distingue que deux périodes, la période antédiluvienne (au sens de Boucher de Perthes) et la période qui succède à la « dernière révolution géologique » mais précède l'Histoire. C'est dans celle-ci qu'apparaissent des pointes qui préfiguraient celles en bronze, des flèches en os, des casse-têtes en bois simple ou en bois de cerf.

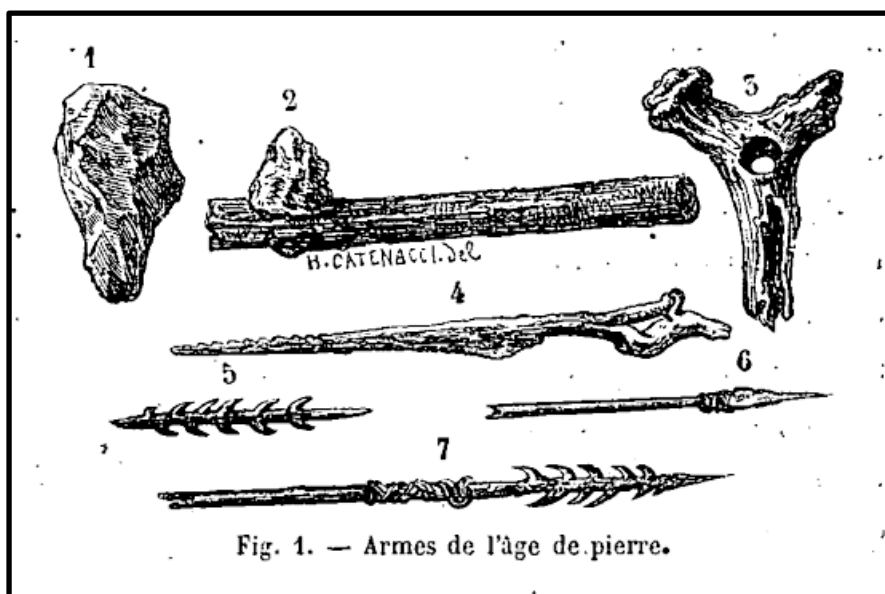


Fig. 1. — Armes de l'âge de pierre.

Lacombe, 1877, p. 7

Dans le chapitre VI, intitulé « Les Sauvages – Les Francs » p. 79, Lacombe réaffirme le principe comparatif de l'évolutionnisme :

« Quand on considérait, il n'y pas bien longtemps, les peuplades sauvages, répandues sur la surface du globe et arrivés à des points différents de la civilisation, on pouvait voir que les unes représentaient l'âge de pierre, d'autres l'âge de bronze, d'autres l'âge de fer, dans sa première période. » (Lacombe, 1877, p. 79)

L'association des Sauvages aux Francs doit être comprise comme explicitant la transition du sauvage au barbare. La panoplie du sauvage évoluait peu par rapport à l'âge de pierre :

« L'arc, la lance ou le javelot, le couteau, le bâton ou la massue, le bouclier composent l'armement commun de presque tous les sauvages. » (Lacombe, 1877, p. 80)

Par rapport au préhistorique, le sauvage ne semble avoir gagné que le bouclier. L'auteur souligne toutefois que les Australiens ne possèdent pas d'arc mais utilisaient le *wummera* (propulseur). Il propose des exemples de performances : des Australiens tirant des pigeons à 30 m selon le capitaine Grey, les Hottentots touchant un lièvre au repos à 30 ou 40 m avec une javeline. À propos des flèches empoisonnées, il précise que l'usage en est restreint à la chasse car « Il semble qu'il y ait parmi ces peuples une convention tacite, une sorte de droit des gens, qui interdise d'employer à la guerre les armes empoisonnées » (Lacombe, 1877, p. 83).

Enfin il décrit des armes particulières, le *boomerang* australien utilisé à la chasse et à la guerre, la *sarbacane* (Malais, Indiens d'Amazonie), les *bola* et *lasso* des Patagons (Lacombe, 1877, p. 84-85).

Dans *L'Homme primitif*, Louis Figuier (1819-1894) donne la vision d'une violence très pesante sur la vie des premiers humains. Dès l'âge de la Pierre, qualifiée d'époque du grand ours et du mammouth, l'homme « se fabriqua quelques armes grossières pour attaquer ses puissants ennemis » (Figuier, 1870, p. 39). Mais pour Figuier, le cheminement qui va du silex taillé à l'arc semble particulièrement rapide :

« Il emmancha ces éclats dans des bâtons fendus et les lia solidement avec des tendons d'animal ou des tiges de plantes desséchées et robustes. Avec cette arme, il put frapper sa proie à distance.
Quand il eut inventé l'arc et taillé avec des silex des pointes de flèches, il eut le pouvoir d'arrêter au milieu de leur fuite les animaux les plus rapides » (Figuier, 1870, p. 44).

Avec l'époque du renne, « Les armes, ustensiles et instruments divers dont faisaient usage les hommes de l'époque du renne, accusent un progrès marqué sur ceux de la période précédente » (Figuier, 1870, p. 114-115). Ce progrès vient principalement des matières animales utilisées, os, bois ou corne :

« Les objets en os et en bois de renne trouvés dans les cavernes du Périgord dénotent une variété plus grande encore et une habileté de main non moins remarquable. » (Figuier, 1870, p. 118)

Et Figuiet de souligner la qualité du travail de l'artisan : « pointes de flèches et de javelot... minces et effilées aux deux bouts... ornées de rayures et de quadrillage » ou encore « des flèches barbelées, désignées sous le nom de harpons... bien effilées au sommet », et le fait que de telles armes sont « ... encore employées chez les esquimaux de nos jours ... » (Figuier, 1870, p. 113).

Figuier nous fournit l'occasion d'aborder ici la curiosité constituée par le *bâton de commandement*. Le nom donné à cet objet en bois ou corne, souvent décoré et troué, venait d'Édouard Lartet. Le *Musée préhistorique* en contient neuf classés dans une planche XXIX intitulée prudemment « os gravés et sculptés ». Cet objet n'est pas considéré comme une arme mais dans le texte de Figuiet, il n'en figure pas loin. L'expression est sans aucun doute inspirée du monde militaire, en le « comparant au sceptre ou au bâton de Maréchal » (Mortillet, 1881, pl. XXVI) et suggère l'existence d'une possible hiérarchie, qui va souvent de pair avec la guerre. Cet instrument qui fera l'objet de nombreuses hypothèses, jamais confirmées, sera tenu à l'écart du monde des armes au XX^e siècle.

Avec l'époque de la Pierre polie, la rubrique « armes et ustensiles » précédente devient « armes et instruments de guerre » (Figuier, 1870, p. 431-432). L'accent est mis là encore sur la perfection du travail et son industrialisation : « Les pointes de lance sont des chefs d'œuvre de goût, de patience et d'adresse » ; « Les poignards (fig. 94) ne sont pas moins admirables » (Figuier, 1870, p. 173 et 174) ; « À l'époque où nous sommes arrivés, certains ateliers – c'est le nom qu'il faut leur donner – ont acquis une importance remarquable, et leurs relations sont des plus étendues », le plus célèbre de ces ateliers étant celui du Grand-Pressigny, rendant compte que l'humanité était entrée « dans une période d'activité impliquant un certain degré de civilisation » (Figuier, 1870, p. 179). Figuiet reste donc dans le thème « industrie ». Le progrès affirmé est qualitatif voire artistique mais ne porte pas sur les performances. De même, le maniement ou la tactique sont ignorés. À noter aucune trace d'un bouclier, le mot est absent de l'ouvrage.

3.1.4. Conclusion partielle

En cette première phase de la discipline préhistorique, les armes préhistoriques sont abondantes et largement documentées. L'approche de Pitt-Rivers se caractérise par sa logique évolutionniste, son recours principal à la source ethnographique et au comparatisme,

son analyse centrée sur la fonctionnalité (exemple du bâton qui devient bouclier) et enfin une place prioritaire donnée à l'usage dans le combat défensif ou offensif. Au contraire celle de Mortillet se distingue par une logique progressiste (le progrès technique), le recours presque exclusif à la source archéologique et se concentre sur la fabrication de l'objet et la typologie industrielle, l'usage directeur se limitant à la chasse. L'exemple du propulseur illustre cet écart méthodologique. Il est répertorié dès les années 1867-68 par Pitt-Rivers (qui parle du *wamera* australien, p. 133-135) ou Smyth (1878). L'archéologie préhistorique découvre l'objet en 1862 mais ne l'identifie comme arme qu'en 1891.

La panoplie d'armement du chasseur ou du guerrier est rapidement établie et fait consensus à quelques détails près. Elle couvre les quatre classes d'armes offensives (poing, hast, lancer, jet), les armes défensives n'étant représentées que par le bouclier (oublié par Figuière). Cette composition ne changera quasiment plus. La vision de l'armement du chasseur préhistorique et de son évolution est assez simple, vision évolutionniste où le progrès conduisait du bâton à l'épieu, à la pointe emmanchée, à la pointe lancée (à la main puis avec un propulseur) et enfin à l'arc. La chronologie n'y est que relative avec deux extrémités clairement identifiées, l'Acheuléen et son biface comme arme de poing et à l'autre bout, l'arc principalement associé au Néolithique. Le registre archéologique est incomplet mais l'image globale est parfaitement renforcée par les tribus primitives et leur armement. Le fait que les aborigènes australiens ne connaissent pas l'arc mais seulement le propulseur est un argument dans l'archaïsme de ces derniers et un exemple de l'évolution de l'humanité. Dans ce schéma, l'arc est l'arme qui vient remplacer le propulseur. Dans cette vision, le progrès avec les inventions de l'emmanchement, du propulseur ou de l'arc, prend évidemment sa source dans le monde le plus avancé, qui ne peut qu'être le continent européen.

Cette vision doit beaucoup au comparatisme du XIX^e, Pitt-Rivers en étant le meilleur exemple. Alors que cette approche sera récusée au siècle suivant, le comparatif spécifique aux armes restera un point d'ancrage de ce sujet. L'ethnographie s'est installée durablement comme une source majeure, « à côté de » ou « face à » l'archéologie.

Cette vision globale va évoluer lentement au fur et à mesure des découvertes et de la démarche scientifique. Le changement s'organise autour de deux débats principaux, celui de l'emmanchement, étape essentielle dans l'élaboration de l'outil et de l'éloignement du combattant et celui de l'apparition des armes de tir à distance, le propulseur et l'arc. Mais l'évolution à venir de la connaissance de l'armement continuera à osciller entre les deux pôles initiaux, l'accent étant mis soit sur la source ethnographique soit la source

archéologique avec une sorte de réconciliation avec le développement de l'archéologie expérimentale dans le second XX^e siècle.

3.2. L'emmanchement : une part essentielle d'une arme de plus en plus ancienne

Emmanchement et armatures sont les deux points clés de l'évolution de l'armement préhistorique. C'est un truisme de dire que le manche est plus qu'une partie d'un outil, un de ses composants essentiels. Cette invention remonte à quelques dizaines ou centaines milliers d'années – ce sera un objectif de cette partie de voir comment l'archéologie y a répondu – et est encore présent partout dans notre vie quotidienne. De même, le manche joue un rôle primordial pour l'arme (du latin *armus*, épaule ou haut du bras) qui est le prolongement du bras. Veerle Rots fait la distinction entre les outils où l'emmanchement améliore seulement l'usage de l'outil et ceux où l'emmanchement est nécessaire à l'outil. L'armature qui consiste à mettre une pointe au bout d'un bâton fait partie de la deuxième catégorie. L'auteur soutient que l'arme est vraisemblablement le premier des outils à avoir été emmanché avec la hache :

« In that case, the first attempts to haft stone tools may have concerned armatures and percussion implements, and only applied to other stone tools later on⁸⁴³. »
(Rots, 2016, p. 167)

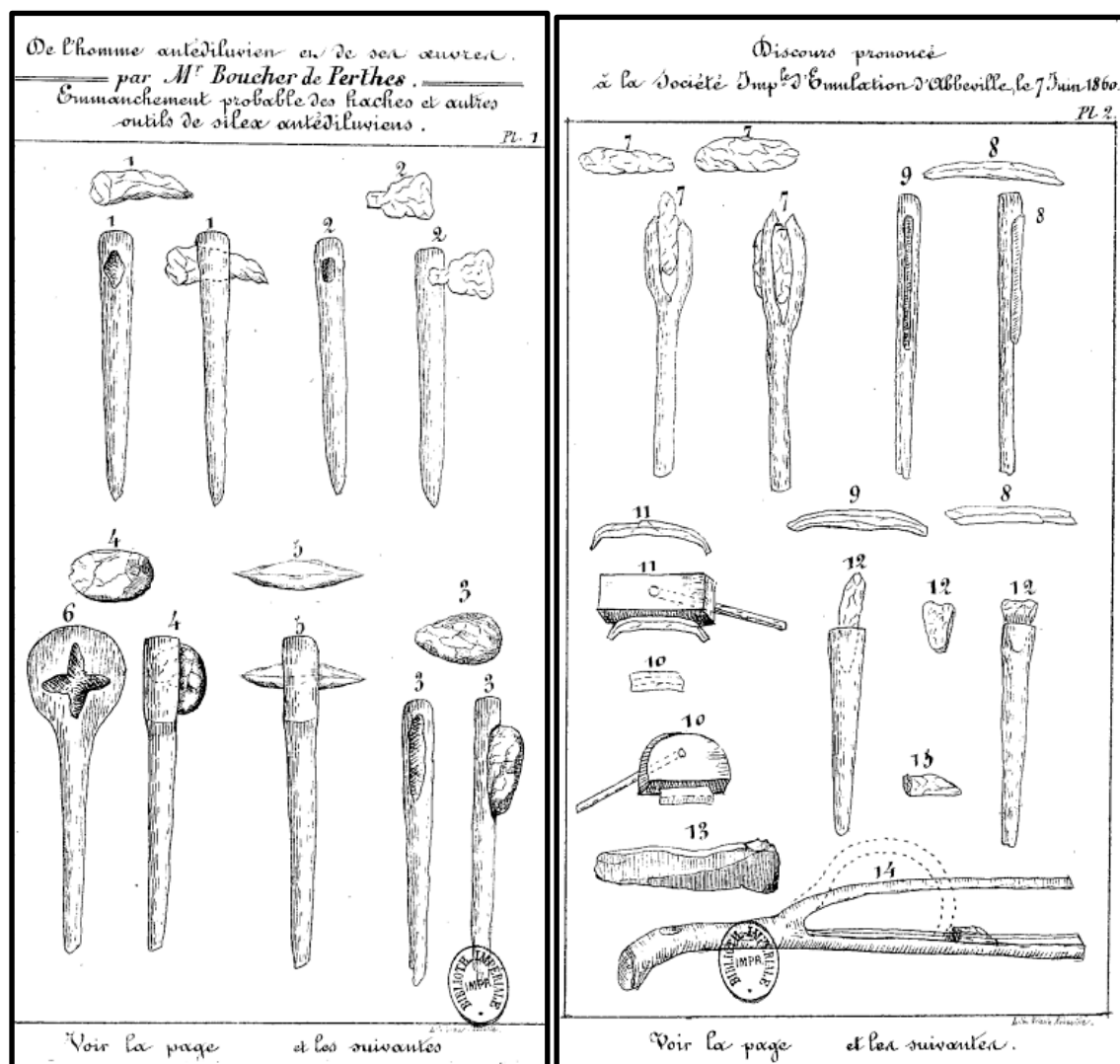
L'emmanchement d'une pointe ou armature doit résoudre deux difficultés techniques. La première est qu'il faut l'y attacher suffisamment solidement pour que l'assemblage résiste à la force mécanique du coup porté. La deuxième concerne le poids et l'équilibre de l'ensemble pour pouvoir le manier facilement et encore plus pour le lancer. En cas de jet, l'aérodynamique est un facteur supplémentaire à prendre en compte.

La technique de l'emmanchement est donc fondatrice dans l'évolution de l'armement. C'est l'étape principale et indispensable pour la plupart des armes qu'elles soient armes portées (poignards, lances), armes de lancer (sagaie, javelot), armes propulsées ou armes de jet (trait, flèche). Nous nous limiterons aux aspects pertinents pour notre sujet, à savoir la chronologie des différentes techniques et l'historique de la connaissance archéologique sur ce point. La première grande étape que nous examinerons est l'emmanchement des armes d'hast.

⁸⁴³ « En ce cas, les premières tentatives pour emmancher des outils en pierre peut avoir concerné les armatures et les instruments de percussion, et ne s'appliquer aux autres outils de pierre qu'ultérieurement. »

3.2.1. Le lancement du débat

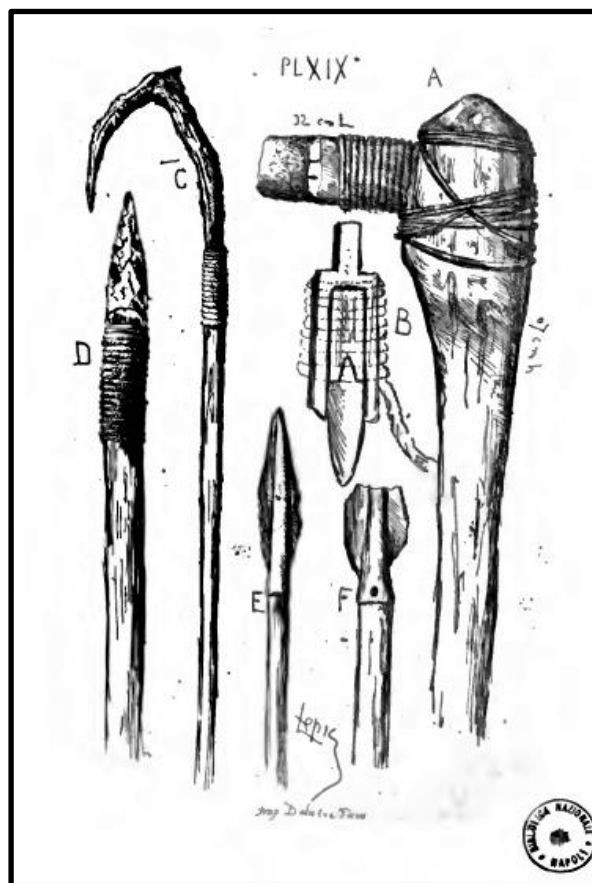
Boucher de Perthes imagine l'« emmanchement probable des haches et autres outils de silex antédiluviens » et propose dès 1860 des croquis très explicites de différents modes d'emmanchement. Il ouvre ainsi un débat archéologique qui se prolongera jusqu'au XXI^e siècle.



Hypothèses d'emmanchements (Boucher de Perthes, 1860, p. non numérotées)

Le vicomte Ludovic Napoléon Lepic (1839-1889), peintre, graveur et membre de la Société d'anthropologie de Paris est sans doute le premier à se lancer dans l'archéologie expérimentale et à tenter « une reconstitution possible et pratique, sinon probable, de ces outils primitifs ». Il en rend compte dans un petit ouvrage, *Les Armes et les Outils préhistoriques reconstitués* (Lepic, 1872). Ces travaux portaient sur l'emmanchement des outils, notamment de haches, et de quelques armes, flèches (pl. XI), harpons (pl. XII), lances (pl. XIV, fig. A). À propos de la lance (fig. D, pl. XIX), il précise :

« Une lance en pierre, emmanchée de la même façon, moins la cheville, et consolidée soit par une corde, soit par un nerf. J'ai fait ces deux modèles pour le musée de Saint-Germain. C'est une arme très-forte, avec laquelle on peut non-seulement tuer un homme, mais blesser de gros animaux tels que le *bos priscus* ou *primigenius* ; il faut pourtant une certaine adresse pour s'en servir, car tout coup porté à faux fait briser la pointe du silex. » (Lepic, 1872, pl. XIX)



Haches et armes diverses, Lepic, 1872, pl. XIX

En revanche, Mortillet avance dans le *Musée préhistorique* que les pointes moustériennes n'étaient pas emmanchées. Il repousse ainsi toutes les pointes lithiques emmanchées vers le paléolithique supérieur :

« Ces pointes moustériennes étaient-elles emmanchées ? La plupart des paléoethnologues prétendent que oui. Je crois que non. À la rigueur, il était possible de les fixer à un manche, soit poignée de poignard, soit hampe de javelot ou de lance. Pourtant l'épaisseur et l'irrégularité de la base, surtout la présence du conchoïde de percussion, rendent l'emmanchure difficile et peu pratique. Je pense qu'au lieu d'être des armes, ces pointes étaient des outils pour percer, couper, scier, racler, etc. » (Mortillet, 1881, planche XII)

Deux ans plus tard fait, il réaffirme sa position dans *Le Préhistorique* en écartant l'hypothèse de l'emmanchement au Moustérien et rejetant la qualification d'armes pour les pointes de cette époque :

« La question de l'emmanchure déjà posée au Chelléen se représente ici.

Les instruments moustériens étaient-ils emmanchés ?

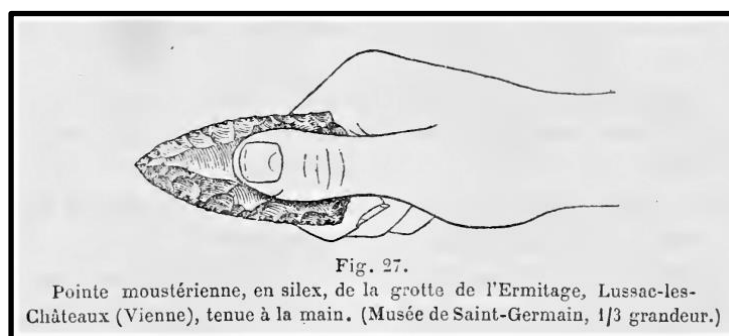
Non.

L'emmanchure est une invention assez complexe qui ne s'est roduite que beaucoup plus tard, à l'époque solutréenne.

..../...

Quant aux pointes moustériennes, elles n'avaient pas non plus d'emmanchures. Ces pointes ne sont pas comme bien des personnes le pensent, des armes : ce sont de simples outils » (Mortillet, 1883, p. 257)

Il s'appuie sur un argument solide, l'impossibilité technique de réaliser un tel emmanchement compte tenu de l'absence de base compatible avec cette fixation. Il illustre ainsi par le dessin la prise manuelle d'un tel objet :



Pointe moustérienne tenue à la main (Mortillet, 1883, p. 258)

3.2.2. Statu quo et remise en cause concernant l'absence d'emmanchement au Moustérien

Les préhistoriens de la première moitié du XX^e siècle restent sur la position définie par Mortillet. En 1908, Joseph Déchelette (1862-1914) en rappelait le principe dans son *Manuel d'Archéologie préhistorique* :

« On s'est demandé si elle [la hache chelléenne] était emmanchée. Le poids d'un grand nombre d'exemplaires rend cette conjecture invraisemblable. Le plus souvent, sinon toujours, elle devait être maniée à la main, ce qui justifie la dénomination de "coup de poing" sous laquelle elle est souvent désignée. » (Déchelette, 1908, p. 64-65)

Mais un peu plus loin, il fait référence à Broca pour rappeler l'hypothèse moustérienne : « Suivant Broca, la pointe moustérienne aurait été fixée comme tête de lance à l'extrémité d'une hampe, par des ligatures » (Déchelette, 1908, p. 100). Mais le mot « emmanchement » apparaît dans son ouvrage pour la première fois au Solutréen : « L'échancrure avait évidemment pour but de faciliter l'emmanchement de l'armature au sommet d'une hampe » (Déchelette, 1908, p. 141) ; puis au Magdalénien :

« Les sagaies (fig. 56) sont des armatures non barbelées, effilées et pénétrantes. La forme de leur talon varie suivant le mode d'emmanchement et détermine des modèles distincts. » (Déchelette, 1908, p. 152)

Louis Capitan (1854-1929) a un discours qui manque parfois de cohérence. Il publie dans *La Revue anthropologique* (1917) un long article reprenant son cours d'anthropologie et consacré aux armes et outils en pierre. Il y est assez peu questions d'armes, le mot ne revenant qu'une fois hors le titre. Son article est démonstratif car il déroule le processus de fabrication de façon comparative dans la succession des industries. Si le maniement du coup de poing se trouve dans son appellation, le sujet d'emmanchement n'est pas évoqué pour la pointe moustérienne ni pour les lames aurignaciennes. En revanche, Capitan voit au Solutréen des armatures qui démontreraient le jet.

« Mais lorsqu'on est en présence de pointes en silex très petites, on doit conclure qu'il s'agit d'armatures de flèches. Or celles-ci, lorsqu'elles sont petites et légères, ne peuvent se lancer avec un projecteur, et l'on est ainsi amené à admettre l'existence de l'arc dès le solutréen. » (p. 13)

On ne peut que s'étonner de ce bond technique de la pointe maniée à la main à la pointe propulsée sans passer par l'étape du manche et du lancer. En revanche, dans *La Préhistoire* (1931), il évoque à l'Aurignacien moyen les sagaies de section ovalaire à pointe en os à base fendue, ce qui ne peut se concevoir sans une technique d'emmanchement.

Denis Peyrony (1869-1954) paraît plus clair. Il publie un court article « Les haches du paléolithique ancien » dans la *Revue anthropologique*. Il envisage clairement l'emmanchement pour ce qu'il baptise tranchets moustériens.

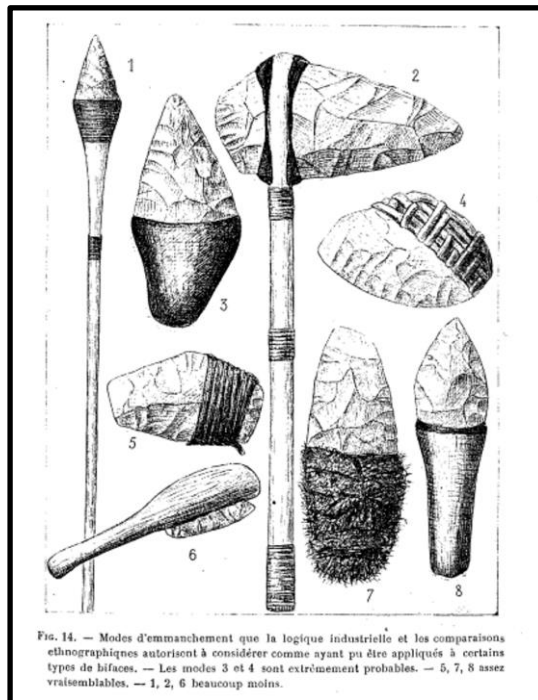
« Le n° 1, fig. 1, provient du Moustérien typique de La Ferrassie (Dordogne). Il est formé d'un éclat presque quadrangulaire à talon épais et à extrémité opposée en biseau naturel. Ce dernier a été dressé par une série de retouches qui l'ont rendu très coupant. Les côtés portent deux fortes encoches destinées, semble-t-il, à faciliter l'emmanchement de l'outil en fixant solidement la ligature. Le tranchant est oblique par rapport à l'axe de la pièce. » (Peyrony, 1931, p. 37)

Encore plus explicite ce passage où il semble envisager l'emmanchement pour de l'acheuléen.

« Ces grands outils triangulaires ou quadrangulaires désignés jusqu'ici sous le nom de « tranchets de grande taille » (Givenchy), de « tranchoirs (Commont), de « hachereaux (Breuil), de « biseaux » (auteurs anglais), avaient pour but d'abattre et probablement de charpenter les bois destinés à l'édification des huttes, à fabriquer diverses armes (lances, casse-tête, etc.) ou des objets à usages domestiques. On ne conçoit leur emploi pratique qu'emmanchés à l'aide d'un bois fendu embrassant la pièce en travers, le tout fortement ligaturé ensemble et peut-être aussi cimenté par de la gomme ou de la résine. Les aborigènes des îles de l'Océanie ne procèdent pas autrement pour emmancher certaines pièces. » (Peyrony, 1931, p. 37)

André Vayson de Pradene (1888-1939), ingénieur devenu anthropologue, consacre trois articles (1920, 1922, 1937) et un ouvrage, *La Préhistoire* (1938), au sujet des armes. Il

justifie plus particulièrement le recours à la source ethnographique. Il soutient notamment que les bifaces ont pu être emmanchées :



Vayson de Pradene, 1920, p. 479

Il s'appuie sur les outils des primitifs (Esquimaux, Indiens de Californie, Australiens) pour soutenir qu'ils pouvaient être employés avec des « garnitures » ou des « empoignures » (Vayson de Pradene, 1938, p. 99-100).

Sur cette période, il semble que se maintient un statu quo fragile et un paradoxe. Le statu quo est celui de l'emmanchement qui apparaît au Solutréen. Le paradoxe est d'accepter un bond technologique inexpliqué, sinon inexplicable. Car cette hypothèse laisse une longue période où l'épieu aurait été disponible sans que n'émergent des armes intermédiaires de poussée ou de lancer de type lance, sagaie ou javelot. Ce hiatus technologique aurait éventuellement pu être expliqué par le remplacement *Néandertal/Sapiens* avec ce dernier arrivant en Europe avec des armes « avancées ». Mais cet argument n'est pas proposé pour un questionnement qui n'est guère soulevé.

3.2.3. L'emmanchement apparaît probable au MSA comme au Moustérien

En 1964, Leroi-Gourhan envisage la sagaie chez *Néandertal* : « On peut imaginer les Paléanthropiens utilisant des sagaies comparables, par exemple, à celles des Australiens » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 148). Mais il n'apporte aucun élément de preuve à l'appui de son hypothèse.

En 1982, Laurence Keeley réaffirme le doute qui entoure le sujet et avance que le sujet de l'emmanchement a été négligé (Keeley, 1982, p. 798) et que cela a des conséquences dommageables sur la recherche :

« As this paper will argue, ignoring the intervention of hafting in making inferences from the archaeological context of stone tools to their original behavioral or “systemic” context will lead to some avoidable errors in interpretation that seriously distort our appreciation of technological strategies, the spatial patterning of activity and interassemblage variability⁸⁴⁴. » (Keeley, 1982, p. 798)

Il envisage alors une hypothèse d'emmanchement « quite probably since the Middle Paleolithic » (Keeley, 1982, p. 798). La révolution technologique des méthodes de recherche (voir ci dessus) apporte en effet une rupture dans la vision générale sur l'emmanchement, donc sur l'histoire des armes préhistoriques. Dans les quatre dernières décennies, l'hypothèse de l'emmanchement recule d'abord vers 70 ka, puis vers 150 ka pour envisager aujourd'hui une hypothèse de 500 ka, invraisemblable il y a peu.

Le débat va osciller du Moustérien au MSA, soit de l'Europe et Moyen-Orient à l'Afrique. Quelques articles permettent d'illustrer l'avancement de la recherche et l'éloignement dans le temps de l'invention de l'emmanchement jusqu'au paléolithique inférieur.

En 1987, Patricia Anderson-Gerfaud et Daniel Helmer publient une étude présentée lors d'une table ronde CNRS de 1984 et intitulée sans ambiguïté « L'emmanchement au Moustérien ». Il s'agit d'emmanchement d'outils et non d'armes. Les travaux effectués sur des objets moustériens de tradition acheuléenne (donc, fin du Moustérien) mettent en évidence à partir des microtraces une zone de l'outil enrobée par un manche. Puis ils définissent les modes d'emmanchement possibles, en pince ou par juxtaposition avant de se livrer à des expérimentations validant la nature des microtraces ainsi que la pertinence technique de ces modes d'emmanchement, lesquels correspondent par ailleurs à des pratiques ethnographiques existantes.

En 2002, les microtraces d'usure détectées sur des pointes découvertes dans l'abri de White Paintings Rock Shelter au Botswana laissent supposer que certaines de ces pointes avaient été utilisées comme pointes de sagaies. La datation par thermoluminescence de sédiments fournit un créneau de 66 à 94 ka :

« Middle Stone Age points found in deposits bracketed by TL dates to between approximately 66,400 ± 6500 and 94,300 ± 9400 B.P. were of special interest

⁸⁴⁴ « Comme ce papier l'argumente, ignorer l'influence de l'emmanchement en faisant des inférences du contexte archéologique des outils de pierre à leur comportement original ou contexte systémique conduit à des erreurs évitables dans l'interprétation qui produit des sérieuses distorsions dans notre interprétation des stratégies technologiques, la modélisation spatiale des activités et la variabilité des assemblages. »

because of the possible association of the Middle Stone Age with the origin of anatomically modern humans and because little, if any, microwear evidence has been published on Middle Stone Age points. Five out of 10 points examined revealed impact damage consistent with their use as projectiles, most likely as spear⁸⁴⁵. » (Donahue *et al.*, 2002, p. 155)

En 2005, Marlize Lombard met en évidence l'emmanchement sur des pointes provenant de Sibudu Cave (KwaZulu-Natal, South Africa). L'échantillon contient 50 pointes ou fragments de pointes du MSA. La datation par OSL les situe entre 51 800 et 61 500 ans :

« The results presented here provide multi-stranded evidence for the use of hafted stone points as hunting spears by the people living at Sibudu Cave 50,000-60,000 years ago⁸⁴⁶. » (Lombard, 2005, p. 295)

Mais fait important, la détermination entre armes de poussée ou de lancer ne peut être réalisée :

« The evidence indicates that the spears from Sibudu Cave were most likely used as thrusting and/or throwing spears. During experimentation and analyses, no difference between the types of diagnostic impact fractures resulting from either thrusting or throwing could be established⁸⁴⁷. » (Lombard, 2005, p. 296)

En 2008, l'usage de bitume ou goudron pour emmancher des pointes moustériennes va être mis en évidence sur des pièces du site d'Umm el Tlel en Syrie dans « New Evidence for Significant Use of Bitumen in Middle Palaeolithic Technical Systems at Umm el Tlel (Syria) around 70,000 BP » (Boëda *et al.*, 2008), article qui fait reculer la technologie de l'emmanchement en Europe et Moyen-Orient de 40 ka à 70 ka.

« These new results extend the oldest known date for the use of natural bitumen by early hominids from 40,000 BP to 71,000 BP and show that older Middle Palaeolithic populations were already acquainted with the use of bitumen as adhesive to attach hafts to flint tools or for other similar uses⁸⁴⁸. » (Boëda *et al.*, 2008, p. 67)

Il tend à généraliser les observations en matière de technologies disponibles et utilisées par Néandertal, voire Sapiens à cette échéance :

⁸⁴⁵ « Les pointes du MSA trouvées dans les dépôts dont la datation par thermoluminescence se situe dans la fourchette $66\,400 \pm 6\,500$ et $94\,300 \pm 9\,400$ BP étaient d'un grand intérêt du fait de la possible association du MSA avec l'origine de l'homme anatomiquement modernes et parce que peu de preuve, sinon aucune, par microtracé d'usure n'a été publiée sur des pointes du MSA. Cinq sur dix pointes examinées révèlent un dommage d'impact compatible avec leur usage comme projectiles, plus vraisemblablement comme javelot. »

⁸⁴⁶ « Les résultats présentés ici fournissent une preuve multiple de l'usage de pointes lithiques emmanchées comme armes de chasse par les populations vivant à Sibudu Cave il y a 50 000 à 60 000 ans. »

⁸⁴⁷ « L'évidence indique que les traits de Sibudu Cave étaient plus probablement utilisés comme pique et/ou comme javelot. Durant l'expérimentation et les analyses, aucune différence entre les types de diagnostics de fractures d'impact résultant soit de poussée soit de lancer n'a pu être établie. »

⁸⁴⁸ « Ces nouveaux résultats repoussent la plus vieille date connue pour l'emploi de bitume naturel par les premiers hommes de 40 000 à 71 000 ans BP et montre que les populations du Paléolithique moyen ancien étaient déjà habituées à l'emploi de bitume comme colle pour attacher un manche à un outil lithique ou pour d'autres usages similaires. »

« More generally, taking into account the data available for this period, we see that hafting and use of other tars, such as birch-bark pitch in Europe were commonly known in different Neanderthal populations and perhaps Anatomically Modern Human ones⁸⁴⁹. » (Boëda *et al.*, 2008, p. 80)

De même, Marie Soressi et Jean-Luc Locht affirme dans « Les armes de chasse de Néandertal » (2010) que les pointes moustériennes d'Angé « confirme l'utilisation de projectiles composites par les néandertaliens d'Europe de l'Ouest, et cela il y a 80 000 ans environ, c'est-à-dire bien avant tout contact possible avec des hommes anatomiquement modernes. » (Soressi et Locht, 2010, p. 11)

3.2.4. L'emmanchement envisagé au-delà de 150 ka et jusqu'à 500 ka

Dans leur contribution à l'ouvrage collectif *The Evolution of Hominid Diet* (2009), sous la direction de Jean-Jacques Hublin et Michael P. Richards, Paola Villa et Michel Lenoir repositionnent les armes dans une vision globale de l'acquisition de viande au paléolithique moyen et inférieur en Europe. Ils affirment tout d'abord la prédominance de la chasse sur le charognage à partir des accumulations fauniques et confirment le statut de grand chasseur de Néandertal :

« Data from many other Middle Paleolithic sites show that Neanderthals hunted a wide range of prey, from dangerous animals such as brown bears, mammoths, and rhinos (Auguste, 1995 ; Bratlund, 1999) to large, medium, and small-size ungulates such as bison, aurochs, horses, red deer, reindeer, roe deer, and wild goats. ⁸⁵⁰» (Villa et Lenoir, 2009, p. 69)

La question devient légitimement celle des armes utilisées. La réponse est sans ambiguïté des armes d'hast et de lancer avec des armatures lithiques :

« Mousterian points were used to tip thrusting or throwing spears already by OIS 6 (i.e. between 186 and 127 ka) before the end of the middle Pleistocene. ⁸⁵¹» (Villa et Lenoir, 2009, p. 80)

Voilà l'emmanchement confirmé dans la technologie moustérienne et bien au-delà des dates envisagées jusqu'alors. Des résultats concordants sont fournis par Talía Lazuén dans une étude fondée sur l'analyse des microtraces et conduite sur cinq sites néandertaliens d'Espagne cantabrique :

⁸⁴⁹ « Plus généralement, en prenant en compte les données disponibles pour cette période, nous voyons que l'emmanchement et l'emploi d'autres goudrons, comme la poix d'écorce de bouleau en Europe était largement connu des différentes populations de Néandertal et peut-être de celles d'hommes anatomiquement modernes. »

⁸⁵⁰ « Les données de beaucoup d'autres sites du Paléolithique moyen montrent que Néandertal chassait un large spectre de gibier, depuis les animaux dangereux comme les ours bruns, les mammoths et les rhinocéros jusqu'aux ongulés de taille grande, petite ou moyenne tels que les bisons, les aurochs, les chevaux, les cerfs élaphe, les rennes, les chevreuils et chèvres sauvages »

⁸⁵¹ « Les pointes moustériennes étaient utilisées pour équiper les armes d'hast ou de lancer déjà au stade isotopie 6 (c'est-à-dire entre 186 et 127 ka) avant la fin du Pléistocène moyen »

« In this southern region of Europe, stone weapon hunting technology appears at an early time (about 150 ka, OIS 6) and is associated with the hunting of large mammals.⁸⁵² » (Lazuén, 2012, p. 2304)

Le registre archéologique inclut de plus en plus de sites africains. Avec l'Éthiopie, la trace d'un javelot de 279 000 ans semble être trouvée :

« The evidence for the earliest composite projectile weaponry at Gademotta > 279 ka is significant because it provides direct evidence for a highly advantageous, complex technology that predates the emergence of *H. sapiens*⁸⁵³. » (Sahle *et al.*, 2013, p. 6)

À ce stade, les chronologies entre armes emmanchées et épieux sont cohérentes. Les épieux, la technologie la plus simple, précèdent les lances ou sagaies d'une technologie plus complexes. L'article suivant bouleverse la donne en envisageant un emmanchement d'une pointe lithique de 500 ka. Jayne Wilkins *et al.* présentent les résultats d'une étude fondée sur les microtraces de pointes du site de Kathu Pan 1 en Afrique du Sud. La conclusion en est :

« Multiple lines of evidence thus support the hypothesis that the KP1 points were used as spear tips⁸⁵⁴. » (Wilkins *et al.*, 2012a, p. 945)

En 2016 paraît l'ouvrage collectif *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry* qui établit l'état de l'art sur ce thème. Les deux auteurs, Jayne Wilkins et Benjamin Schoville y renforcent leur approche méthodologique, notamment en prenant en compte le processus taphonomique, et confirment les résultats de 2012 dans « Edge Damage on 500-Thousand-Year-Old Spear Tips from Kathu Pan 1, South Africa: The Combined Effects of Spear Use and Taphonomic Processes ».

Ces résultats, parfois contestés et donc encore à valider par la communauté scientifique, constitueraient – à ce stade, le conditionnel s'impose – une révolution. Tout d'abord, ils proposent une ancienneté inimaginable il y a peu pour une telle arme. L'âge de la pointe emmanchée tend à renvoyer l'ancienneté de l'épieu à des dates encore plus lointaines. D'autre part, les auteurs envisagent la pointe emmanchée entre les mains d'*Heidelbergensis*, potentiel ancêtre commun de *Néandertal* et *Sapiens* (Wilkins *et al.*, 2012a, p. 942). Cette hypothèse porte un éclairage en rupture qui conduirait à réévaluer le regard sur l'histoire des armes. Compte tenu de ce qui a été dit sur l'arme d'hast, cela voudrait dire qu'*Heidelbergensis* aurait disposé d'une arme de guerre. *Néandertal* et *Sapiens* auraient simplement « hérité »

⁸⁵² « Dans cette région sud de l'Europe, la technologie lithique des armes de chasse apparaît tôt dans le temps (environ 150 ka, stade isotopique 6) et est associé à la chasse au grand gibier.

⁸⁵³ « La preuve d'un armement composite à projectile à Gademotta antérieur à 279 ka est significatif car cela fournit la preuve directe d'une technologie complexe et hautement avantageuse qui précède l'émergence d'*H. sapiens*. »

⁸⁵⁴ « De multiples lignes de preuves soutiennent ainsi l'hypothèse que les pointes de KP1 furent utilisées comme pointes de lances. »

de cet armement. Soulignons qu'il y a une double réserve à respecter : la première est sur le résultat archéologique lui-même. La deuxième porte sur l'histoire de l'homme puisque le rôle d'*Heidelbergensis* dans la lignée est loin de faire consensus à ce jour. Mais cette hypothèse illustre le lien entre histoire des armes et lignée humaine et que la première ne peut être comprise que replacée dans son cadre anthropologique.

3.3. Arc et propulseur : un débat technique et sociétal

L'autre grand débat de l'histoire des armes préhistoriques est celui du propulseur et de l'arc. Ce sont deux armes majeures de l'évolution de l'armement et des pratiques associées. Elles constituent le dernier stade du progrès technologique de l'arme préhistorique de l'âge de pierre. Là encore, la conviction que leur apparition était récente est restée très longtemps dans les schémas archéologiques. Le débat est triple. Le premier est chronologique et strictement archéologique : À quel moment de l'histoire de l'humanité, ces armes apparaissent-elles ? Comment se répandent-elles ? Le deuxième débat est celui du remplacement du propulseur par l'arc. Il est ethnoarchéologique. Le troisième est celui de leur emploi de guerre.

3.3.1. La vision classique

La vision classique est issue du XIX^e siècle. L'arc se situe à la fin du progrès technologique allant de l'arme de poing à l'arme de jet. Il remplace rapidement le propulseur, lequel offrait un progrès par rapport aux armes de lancer strict, telles que javelot ou sagaie en augmentant la portée du projectile.

3.3.2. Les armatures de lancer et de jet vieillissent fortement ces armes

La révolution que nous avons déjà évoquée pour l'emmanchement des armes d'hast va permettre de fournir des éléments essentiels pour fournir une nouvelle chronologie de l'évolution des armes de lancer et de jet. Ces méthodes permettent d'identifier des pointes d'armatures. Mais il s'agit d'aller plus loin dans l'identification que celle présumée par la taille. L'objectif est de distinguer sur des bases scientifiques les trois grandes catégories de pointes, pointes d'hast, pointes de javelot ou sagaie, et enfin pointes de flèche ou de trait de propulseur.

En 2005, John Shea soutient dans un travail sur du matériel provenant d'Europe du Levant ou d'Afrique une apparition des armes à projectiles vers 40-50 ka : »

« the data that are available suggest stone-tipped projectile weapons appeared in Europe, the Levant, and Africa after 40-50 ka, primarily among *Homo sapiens* populations⁸⁵⁵. » (Shea, 2006, p. 842)

Mais assez vite, ces dates vont être repoussées vers 60-70 ka par la découverte et l'analyse de matériels d'Afrique du Sud :

« There is as yet no direct evidence for bows during the African Pleistocene, and the hypothesis that very early, stone points were used to tip darts or arrows remains unsupported by use-trace studies and contextual evidence. Some hypothesised concomitants, such as the use of bow drills, also remain elusive. However, drawing together the results of multiple studies conducted on the stone and organic materials excavated at Sibudu, we offer a robust argument for the presence of bow and arrow technology during this phase in KwaZu-Natal, South Africa.

Considered individually, the results of morphometric analyses, archaeological experiments and micro- and macro-fracture studies may each have interpretative shortfalls for assessing the general presence of bow and arrow technology. However, when the cumulative and contextualised results of such studies are substantiated by micro-residues and other direct use-trace evidence, there is a strong argument for the use of stone-tipped arrows at Sibudu by 64 000 years ago⁸⁵⁶. » (Lombard & Phillipson, 2010, p. 645-646)

L'apparition de l'arc à des dates si anciennes pose une question plus large, celle des capacités cognitives nécessaires pour concevoir et mettre en œuvre des outils complexes. Dans *Nature* du 22 novembre 2012, deux articles abordaient cette question en prenant l'armement comme exemple type d'outil complexe. Dans le premier, Brown et son équipe décrivent des microlithes provenant de Pinnacle Point Site (PPS 5-6) sur la côte sud d'Afrique du Sud et datés de $70,6 \pm 2,3$ kyr. Ils constatent d'une part que ce type de microlithes était jusque-là réservé au LSA ou au Paléolithique supérieur et que d'autre part, l'analogie ethnographique renvoie à des pointes de flèches ou de propulseurs (Brown *et al.*, 2012).

Dans le deuxième (« Sharpening the mind »), Sally McBrearty n'hésite pas à généraliser cette conclusion :

⁸⁵⁵ « Les données qui sont disponibles suggèrent que les armes à projectile à pointes lithiques apparurent en Europe, au Levant et en Afrique à partir de 40-50 ka, premièrement dans les populations d'*Homo sapiens*. »

⁸⁵⁶ « Il n'y pas encore de preuve directe d'arcs durant le Pléistocène Africain, et l'hypothèse que très tôt les pointes lithiques étaient utilisées pour équiper les traits ou les flèches restent non supportée par les traces d'usure ou le contexte. Certaines hypothèses concomitantes, comme l'usage de perceuse à arc, restent aussi inconsistante. Cependant en rassemblant les résultats d'études multiples conduites sur les matériaux lithiques et organiques découverts à Sibudu, nous offrons une argumentation robuste pour la présence de la technologie de l'arc et des flèches durant cette phase à KwaZu-Natal, Afrique du Sud.

Considérés individuellement, les résultats des analyses morphométriques, des expérimentations archéologiques et des études des micro- et macro- fractures peuvent chacun avoir des manques interprétatifs pour évaluer la présence générale de la technologie de l'archerie. Cependant, quand les résultats cumulés et contextualisés de telles études sont consolidés par des preuves de micro-résidus et autres traces d'usure, il y a un argument fort pour l'usage de flèches à pointes lithiques à Sidubu il y a 64 000 ans ».

« Brown *et al.* report the discovery of minute stone artefacts that indicate that the bow and arrow was used by people in Africa as early as 71,000 years ago. The manufacture and use of this weaponry system strongly suggest that *Homo sapiens* had by this time already attained mastery of complex technology and ideas⁸⁵⁷. » (McBrearty, 2012, p. 531)

Cela vient directement en appui de sa thèse sur la révolution qui n'eut pas lieu (« The revolution that was not »), qui déniait l'hypothèse d'une « révolution humaine » vers 50-40 ka, supposée expliquer un bond en avant cognitif :

« This view of events stems from a profound Eurocentric bias and a failure to appreciate the depth and breadth of the African archaeological record. In fact, many of the components of the “human revolution” claimed to appear at 40-50 ka are found in the African Middle Stone Age tens of thousands of years earlier. » (McBrearty, 2000, p. 453)

Ces éléments bouleversent le paysage classique. L'arc ne serait plus une arme récente, inventée à la fin du Paléolithique supérieur mais une arme beaucoup plus ancienne. Inventée par *Sapiens* vers 70 000 ans, elle arriverait en Europe apportée par celui-ci. Cela correspondrait à deux scénarios. Soit les premiers arrivants auraient disposés de l'arc et sa présence en Europe serait plus ancienne que ce qui était admis jusque-là. Soit l'arc arriverait avec les vagues suivantes de migrants à une date ultérieure.

Reste une question, celle de la co-existence de l'arc et du propulseur. Pourquoi l'émergence de deux technologies en rupture dans un espace-temps restreint qui entraîne une succession rapide ?

3.3.3. Le débat sur le propulseur et l'arc

La vision classique est que le propulseur et l'arc ont été inventés successivement par *Sapiens* et que le second a remplacé le premier du fait de sa supériorité, notamment en distance. Le débat naît de l'exception australienne où l'arc n'a pas remplacé le propulseur.

La première réponse à cette exception fut évolutionniste. Les Australiens, considérés comme des populations arriérées, n'avaient pas atteint le stade de développement suffisant. Plus tard, l'isolement maritime de l'île-continent est l'élément qui aurait empêché le phénomène de diffusion de l'arc en Australie. Pour autant, il y eut bien un point de contact avec l'arc en Nouvelle-Guinée. Plus récemment, Alain Testard explique l'absence de l'arc par un complexe technique paradoxal comprenant une partie archaïque – l'exploitation

⁸⁵⁷ « Brown *et al.* rapportent la découverte de minimes artefacts lithiques qui indiquent que la flèche et l'arc étaient utilisés par des populations en Afrique aussi précocement qu'il y a 71 000 ans. La fabrication et l'usage de ce système d'armement suggèrent fortement que *Homo sapiens* avait dès cette époque atteint la maîtrise d'idées et de technologies complexes »

animale – et de l'autre un développement précoce du monde végétal (Testard, 1977). Il reviendra sur le retard australien dans son livre *Avant l'Histoire* où il distinguait chez les chasseurs-cueilleurs des structures sociales de type A et de type B, qui se différencient par leurs régimes et règles matrimoniaux et leurs potentiels évolutifs :

« En bref ni les dominés ni les dominants, d'après ce que l'on voit en Australie aborigène, notre seul exemple actuel de chasseurs-cueilleurs de type A, n'ont de véritable raison de développer ni d'améliorer la production matérielle. » (Testard, 2012, p. 276)

De fait, la question australienne est une clé du débat arc-propulseur et de la transition de l'un à l'autre. Ce sujet comprend trois aspects : le premier consiste à objectiver, voire relativiser, la supériorité technique de l'arc sur le propulseur pour la chasse ; le deuxième vise à mettre en évidence le phénomène de transition du propulseur à l'arc dans sa complexité sociale ; le troisième porte sur l'impact éventuel de cette transition sur la bellicosité.

3.3.4. Quelle est la supériorité de l'arc ?

Au plan technique, l'arc est crédité d'une portée maximum très supérieure à celle du propulseur. Rozoy nous en donne l'explication : alors que le propulseur reste un outil – un simple bâton muni d'un crochet – l'arc est bien plus qu'un outil ; c'est « la première machine inventée par l'homme », « machine avec accumulation d'énergie qui est relâchée d'un seul coup » (Rozoy, 1992, p. 176).

De fait, les performances pratiques sont bien plus importantes que la simple portée. Pour le propulseur, Cattelain donne par exemple une portée maximum de 90 à 125 m et une portée utile de seulement 15 à 30 m (Cattelain, 2000, p. 66). Cette notion renvoie à la recherche d'une distance de tir fournissant une bonne probabilité de toucher une cible, d'autant plus que les données ethnographiques laissent penser que le chasseur cherche à s'approcher au maximum.

Des résultats très probants de précision sont fournis par les compétitions de tir à l'arc et au propulseur. Bettinger se livre à une analyse détaillée des résultats du « 38 th Annual Tournament of the National Archery Association, held in 1916 in Jersey City, New Jersey » (Bettinger, 2013, p. 119), d'une part et d'autre part des scores de 2003 compilés par la « World Archery Association sponsored International Standard Accuracy Contest (ISAC) » (Bettinger, 2013, p. 120). Pour le propulseur, les tirs se font à 15 et 20 m sur cible de 108 cm de diamètre. Pour l'arc (arc simple en bois), les tirs se font à 40, 50 et 60 yards (soit 36,57,

45,72, 54,86 mètres) sur cible de 121,9 cm. L'auteur précise ses méthodes mathématiques pour rapprocher les résultats d'épreuves techniquement différentes :

« To illustrate, at 20 m (d), archers can put half their shots in a circle with a radius of 12.21 cm ($z_{\text{bow}} = 0.611 \text{ cm/m} \times 20 \text{ m} = 12.21 \text{ cm}$), while dart throwers put half theirs in circle with a radius of 18.73 cm ($z_{\text{atlatl}} = 0.936 \text{ cm/m} \times 20 \text{ m} = 18.73 \text{ cm}$), a feat archers can match at 30.67 m ($z_{\text{bow}} = 0.611 \text{ cm/m} \times 30.67 \text{ m} = 18.73 \text{ cm}$). In short, the bow commands an effective field of fire more than twice that of the atlatl ($1.534 = 2.35$), giving the stationary bow hunter that many more opportunities to take game of any given size. The bow thus enjoys major advantages in reliability, which increase as distance increases or target size decreases⁸⁵⁸. » (Bettinger, 2013, p. 120)

Sa conclusion est sans appel en faveur de l'archer sans compter que la cadence de tir de l'arc est très supérieure :

« In plain, one hunter armed with a bow is more than a match for two armed with atlatls if one assumes equal rates of fire. The bow, however, is much faster, Catlin relating that the best Mandan archers could put eight arrows in the air before the first hit the ground. The atlatl is not only slower to reload, its tennis serve launch is almost more certain to frighten prey, precluding a follow up shot; the much quieter bow frequently permits a second and (even third and fourth) shot⁸⁵⁹. » (Bettinger, 2013, p. 121)

Au-delà de ses meilleures performances en portée et précision, l'arc tient une bonne partie de son avantage pratique de son maniement. Le geste du propulseur est visible et demande de l'espace pour l'élan et le lancer. Le geste de l'arc est nettement plus simple physiquement, plus discret et permet une cadence de tir plus élevé. Cela multiplie les chances d'atteindre la cible. Comment expliquer alors la coexistence de l'arc et du propulseur dans une même population, telle qu'elle apparaît dans cette « plus ancienne illustration connue de tir au propulseur, gravée par Frobischer en 1580, Groenland (d'après Houben, 1927) » (Cattelain et Bellier, 2002, p. 54) :

⁸⁵⁸ « Pour illustrer, à 20 mètres, les archers peuvent mettre la moitié de leurs tirs dans un cercle de 12,21 cm de rayon, tandis que les lanceurs avec propulseurs mettent la moitié des leurs dans un cercle de 18,73 cm de rayon, un résultat que les archers peuvent atteindre à 30 mètres. En bref, l'arc produit un champ de tir effectif deux fois plus large que l'atlatl, donnant au chasseur à l'arc immobile beaucoup plus d'opportunités de frapper des gibiers de n'importe quelle taille. L'arc bénéficie ainsi d'avantages en termes de fiabilité qui est supérieure à une distance supérieure ou sur une cible de taille inférieure. »

⁸⁵⁹ « Pour faire simple, un chasseur équipé d'un arc fait mieux que deux avec des propulseurs si on suppose un même rythme de tirs. L'arc est cependant bien plus rapide, Catlin racontant que les meilleurs archers Mandan étaient capables de mettre en l'air huit flèches avant que la première ne touche le sol. L'atlatl n'est pas seulement plus long à recharger, son lancer de type service de tennis est très probablement de nature à effrayer le gibier, entravant un second tir ; l'arc beaucoup plus discret permet fréquemment un second et (même un troisième et quatrième) tir. »



Exemple de coexistence propulseur et arc (Cattelain et Bellier, 2002, p. 55). (On observe un premier pêcheur dans son canoé brandissant un propulseur et un autre pêcheur debout tenant dans sa main gauche un canoé et dans sa main droite un arc avec des flèches sur le sol.)

Quelques éléments de tactiques éclairent le débat. Le trait du propulseur est plus gros et son impact est plus efficace sur le gros gibier. À l'inverse la vitesse de la flèche de l'arc est nécessaire pour le gibier rapide. Certains ont proposé une différenciation des domaines de chasse : au propulseur, les gros mammifères des environnements ouverts, à l'arc les gibiers véloces ou les environnements fermés. Ce schéma semble toutefois réducteur pour Alain Cattelain et Claire Bellier qui répertorient les formes de chasse :

« On peut distinguer cinq grandes stratégies de chasse, qui coexistent fréquemment et peuvent se combiner : la poursuite, qui consiste à forcer la proie à la course, seul ou en groupe ; l'approche, le plus souvent individuelle et qui nécessite des techniques de camouflage, ainsi qu'une excellente connaissance du milieu et du comportement du gibier ; l'affût, qui consiste à attendre le gibier près d'un point d'eau ou de passage, et qui peut faire usage de leurres. Cette technique, comme la précédente, fait souvent appel au camouflage ; le rabattage, chasse collective, au cours de laquelle on exploite généralement les particularités du terrain (pièges et obstacles naturels) ; le piégeage, individuel ou en groupe, qui peut combiner des techniques de poursuite et de rabattage, et faire appel à des moyens très variés, du plus simple (collet) au plus compliqué (longs couloirs bordés de branchages et d'épineux construits, entre autres, par les Aborigènes australiens). » (Cattelain et Bellier, 2002, p. 5-6)

Pour Cattelain, arc et propulseur ont des domaines qui se recouvrent largement :

« Les stratégies de chasse sont, elles-aussi, dans leur grande variété, très semblables pour les deux types d'arme. En fait, il ne semble pas que la stratégie

choisie dépende de l'arme utilisée, mais bien de l'environnement, du gibier recherché, et du but de la chasse. Ici encore, il faut se garder des idées toutes faites, dictées par le "bon sens". Ainsi, l'opposition "chasse collective au propulseur / chasse individuelle à l'arc", si souvent mentionnée dans la littérature, ne semble pas avoir de bases réelles. De même, l'opposition "chasse collective aux grands troupeaux d'herbivores / chasse individuelle aux animaux moins grégaires" est loin de toujours se vérifier. » (Cattelain, 1994, p. 20)

3.3.5. La transition du propulseur à l'arc

Selon la source archéologique, l'arc remplace le propulseur sur tous les continents (vers 17 ka en Europe, 14 ka en Asie et entre 5 et 1,2 ka en Amérique du Nord), sauf en Australie :

« The shift from atlatl to bow as primary terrestrial hunting weapon occurred on nearly all continents at different times throughout prehistory, with few exceptions. Bows never gained widespread importance in Australia, even though the technological system was apparently known in northern portions of the continent (Mason 1928, 292 ; Rausing 1967, 14)⁸⁶⁰. » (Grund, 2017, p. 105)

En revanche, le propulseur n'a pas laissé de traces archéologiques en Afrique :

« Though no ethnographic or archaeological examples of spear throwers are known from any African site (Brooks *et al.*, 2006, p. 251), excepting one dubious ethnographic example (Arkell 1951), there seems to be general consensus that spear thrower use likely predated bow use in Africa⁸⁶¹. » (Grund, 2017, p. 106)

Hors l'exception australienne et le questionnement africain l'arc a bien remplacé le propulseur. Est-il possible de documenter et d'expliquer ce passage de l'un à l'autre ?

La non-transition australienne reste un débat dans le débat arc-propulseur. Face aux thèses de Testart, Christophe Darmangeat et Jean-Marc Pétilion ont soutenu qu'au contraire, le maintien du propulseur correspondait à un choix rationnel sur l'arme :

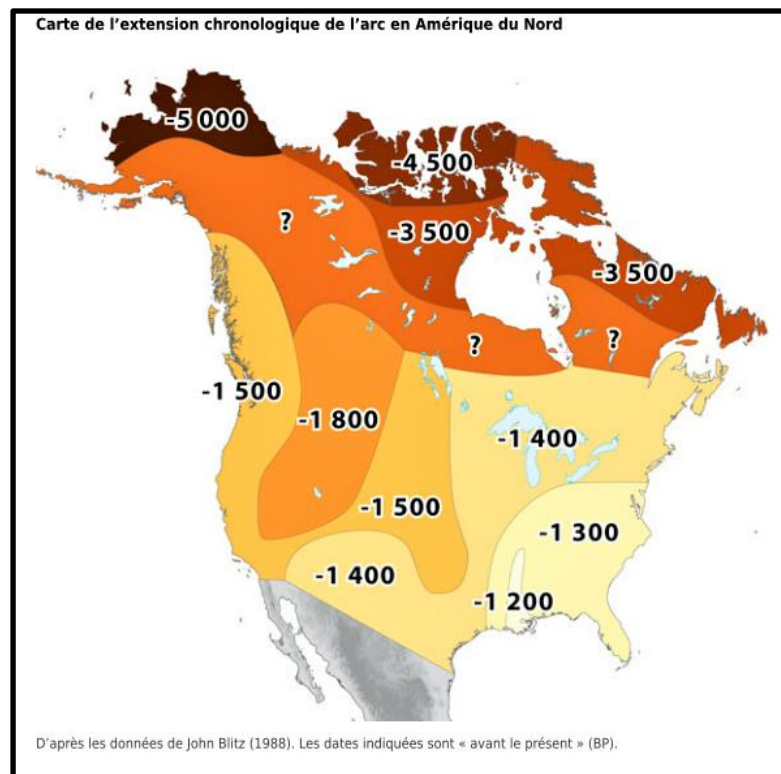
« L'arc n'est pas arrivé au contact de l'Australie comme un progrès qui aurait été rejeté malgré sa supériorité manifeste, mais bien plutôt comme une technologie alternative ne possédant pas, dans les conditions écologiques et politiques de la zone impliquée, d'avantages clairs sur l'armement traditionnel des Aborigènes. Tout au contraire, celui-ci s'est avéré suffisamment convaincant pour que certains des nouveaux venus abandonnent leurs arcs et adoptent le propulseur. » (Darmangeat et Pétilion, 2015, § 35)

Ils soulignent notamment que les îles de l'Ouest du détroit de Torrès (qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Guinée) ont connu le mouvement inverse avec le propulseur remplaçant « partiellement ou totalement » l'arc. En revanche, le continent nord-américain

⁸⁶⁰ « Le passage du propulseur à l'arc comme arme prioritaire de chasse terrestre s'est produit sur presque tous les continents à différents moments de la Préhistoire, avec quelques exceptions. L'arc n'a jamais gagné une grande place en Australie, même si la technologie de ce système était apparemment connue dans les parties nord du continent. »

⁸⁶¹ « Bien que ne soit connu aucun exemple ethnographique ou archéologique de propulseurs de quelque site africain, à l'exception d'un cas ethnographique douteux, il semble y avoir un consensus général que l'usage du propulseur précéda probablement celui de l'arc en Afrique. »

offre un laboratoire de la transition à une époque chronologiquement récente et sur un terrain archéologique bien étudié. L'archéologie fournit les traces d'un phénomène de diffusion progressive :



Darmangeat & Pétillon, 2015, § 35

Un symposium eut lieu en 2012 sur cette transition du propulseur (atlatl) à l'arc et sur l'impact de l'arrivée de l'arc sur la complexité sociétale et la bellicosité intergroupe. Il fit l'objet d'un numéro spécial (n° 22) de la revue *Evolutionary Anthropology* en 2013. Herbert Maschner et Owen K. Mason exposent le cas particulier du Grand Nord américain (Aléoutiennes et Alaska) de 12 ka BP à 1300 ap. J.-C. où *atlatl* et arc ont coexisté, voire alterné, selon l'usage (guerre ou chasse) et le gibier disponible. L'usage de l'arc qui apparaît d'abord vers 12 000 BP a fortement fluctué :

« We will argue that in periods where the primary focal species was caribou, the bow and arrow was present in the north. When the focal species was moose, bison, or sea mammals, the atlatl was the dominant choice of technology⁸⁶². » (Maschner, 2013, p. 133)

⁸⁶² « Nous argumentons que dans les périodes où l'espèce principalement recherchée était le caribou, l'arc et la flèche étaient présents dans le nord. Quand l'espèce recherchée était l'élan, le bison ou les mammifères marins, l'atlatl était le choix technologique dominant. »

L'arc ne s'impose définitivement qu'avec l'arc complexe asiatique, plus performant, à partir de 1300 BP. Plus remarquable encore, la coexistence des deux armes eut lieu dans les îles Aléoutiennes, mais avec l'arc réservé à un usage guerrier.

Mais le fait dominant du symposium est la corrélation entre cette transition et les changements sociétaux, accroissement de la complexité sociale et de la bellicosité. Bingham⁸⁶³ soumet deux théories explicatives à ce résultat de l'observation préhistorique, la « coercion theory » et la « warfare theory ». Dans la première, l'arc permet d'étendre le rayon d'action de la coercition sociale garante de la cohésion et de la coopération. La violence intergroupe intervient dans un deuxième temps après la croissance de la complexité. Pour la seconde, l'augmentation de la violence intergroupe provient de la plus grande efficacité guerrière de l'arc qui déclenche une compétition intergroupe qui entraîne une plus grande complexité sociale. Bingham considère que les faits penchent vers la première. C'est la supériorité guerrière de l'arc qui devient une source de changements sociétaux de grande ampleur :

« These properties have crucial implications regarding use of the bow and atlatl in massed attack of the sort associated with human conflict. An effective hail of arrows can be launched from substantially farther away than can a hail of atlatl bolts. Moreover, this hail will be much denser due to the bow's higher rate of fire. This greater radius of effective fire of the bow means that a much larger number of individuals can fire on a minority target (one or a few individuals, for example) than with the atlatl⁸⁶⁴. » (Bingham *et al.*, 2013, p. 84-85)

Robert Bettinger tend à relativiser ces résultats en proposant que les réponses socio-culturelles à l'arrivée de l'arc seraient multiples et parfois contradictoires selon le contexte environnemental. L'arc comme arme de combat performante peut conduire à une plus grande bellicosité et une croissance des groupes. À l'inverse, sa meilleure efficacité fiabilisant le produit de la chasse peut permettre à des groupes plus petits de survivre là où les aléas amenaient à des stratégies de partage au sein de groupes plus grands.

« California-Great Basin sociopolitical evolution in many places pursued this family level trajectory, toward isolation and anarchy, rather than the alternative competition-fueled trajectory of status building, rigid social ranking, and

⁸⁶³ Paul Bingham et Joanne Souza sont les auteurs de *Death from a Distance and the Birth of a Humane Universe*, 2009, dans lequel ils exposent leur théorie globale sur la spécificité de l'homme consistant à pouvoir coopérer au-delà de la parentèle.

⁸⁶⁴ « Ces propriétés (les meilleures performances de l'arc) ont des implications cruciales concernant l'utilisation de l'arc et du propulseur dans les attaques de masse lors des conflits humains. Une volée efficace de flèches peut être lancée de substantiellement plus loin que ne peut l'être une volée de traits de propulseurs. Bien plus, cette volée sera bien plus dense du fait de la cadence supérieure du tir à l'arc. Cette portée plus grande du tir effectif de l'arc signifie qu'un plus grand nombre d'individus peut tirer sur une cible inférieure (un ou quelques individus, par exemple) qu'avec l'atlatl. »

territorial expansion, such as one sees on the northernmost Northwest Coast, for example⁸⁶⁵. » (Bettinger, 2013, p. 118)

3.3.6. Conclusion partielle

Le débat arc-propulseur n'est pas terminé. L'Australie fournit une exception intrigante. Pourquoi l'arc n'y a-t-il pas été adopté ? Pourquoi n'y a-t-il pas été réinventé ? Ce débat pose la question des interactions culture-technologie-environnement et de la diversité des réponses possibles. L'Amérique du Nord propose un champ d'investigation unique. Mais les leçons qui en sont tirées ne permettent pas encore d'en déduire un schéma sur le passé européen. Quant à l'absence totale d'informations sur ce sujet-là en Afrique, elle laisse un trou béant dans la connaissance. En résumé, la coexistence-concurrence de l'arc et du propulseur a peut-être commencé en Afrique du Sud vers 70 000 ans mais nous n'avons de la documentation archéologique que pour le dernier cinquième de cette histoire. Toutefois nous avons acquis une forte présomption que les armes impactent profondément les sociétés et qu'un lien avec la bellicosité peut être établi.

4. Ce que disent les armes sur la guerre

Le discours sur les armes peut-il générer un discours sur la guerre ? La réponse traditionnelle est négative du fait de la dualité des armes : L'arme est d'abord un outil de chasse et son emploi dans le combat est second. Que la seule existence des armes ne prouve pas leurs usages guerriers fait consensus. Le discours préhistorique sur l'emploi des armes est de fait essentiellement tourné vers l'usage de chasse⁸⁶⁶. Il repose bien sûr sur les traces archéologiques, ossements de gibiers, traces de boucherie et outils en peau et os. Il repose également sur la source ethnographique qui vient conforter la vision de la chasse. La documentation de l'usage guerrier des armes est plus difficile. L'activité, à la différence de la chasse qui relève du quotidien, est épisodique et laisse moins de traces.

⁸⁶⁵ « L'évolution sociopolitique de la Californie et du Grand Bassin poursuit en de nombreux endroits cette trajectoire de niveau familial, vers l'isolement et l'anarchie, plutôt que l'alternative compétitive de construction de statuts, de stratification sociale rigide et d'expansion territoriale, telles celles qu'on voit sur la Côte le plus au nord du Nord-Ouest. »

⁸⁶⁶ Seule exception que nous ayons trouvée l'article « Sur la notion d'armes de guerre au Néolithique » de Dias-Meirhino M.-H., (2009). L'auteure nous paraît toutefois restreindre le sujet à une « problématique resserrée : quels sont les projectiles impliqués dans des situations violentes entre humains ? » alors que le sujet doit pouvoir ouvrir sur la pratique même du combat.

Pour la chasse, la source ethnographique est abondante. Les explorateurs et ethnologues n'ont pas eu de difficultés à observer cette activité des populations de chasseurs cueilleurs. Leurs témoignages nous en décrivent donc les différentes pratiques de façon détaillée : le maniement des armes, les tactiques individuelles ou collectives, les croyances associées, etc.

Pour la guerre, les témoignages de première main sont plus rares. Cela est facile à comprendre. Les combats, même dans des populations belliqueuses, sont des événements graves et à la fréquence variable. L'ethnologue est rarement là au bon moment et le danger direct ou l'éthique serait un obstacle à sa participation. D'autre part, il reste un étranger, donc tenu à l'écart d'une pratique « réservée », marquée par la culture, la magie, etc. C'est une expérience qui ne se partage pas. Et quand elle est racontée, elle est déformée selon que le récit est celui du vainqueur ou du vaincu.

Descola nous livre un tel témoignage *Les Lances du crépuscule* sur son séjour chez les indiens Jivaros. Il s'agit d'un récit indirect : il n'a pas lui-même assisté à ce combat, lequel lui est rapporté par un guerrier qui y a participé. Voici quelques extraits sur une attaque surprise planifiée :

« La maison d'Uwa était très grande, mais elle n'avait pas de palissade ; tous ses gens étaient là réunis, prêts à marcher au combat avec leurs lances et leurs rondaches⁸⁶⁷. Nous, nous arrivions en file sans faire de bruit, cachés dans le jardin. Mon père Churuwia était le plus *kakaram*⁸⁶⁸ ; avant de nous déployer autour de la maison, il avait dit : “moi je vais attaquer par devant” ; les autres disaient “moi je vais attaquer par les côtés”, j'ai rêvé que je devais faire ainsi. » (Descola, 2006, p. 297)

« Churuwia criait : “Choisissez chacun un ennemi ! Ne le laissez pas s'enfuir” Nous nous battions face à face, essayant de trouver une ouverture pour planter la lance ; mais ils savaient bien esquiver et parer les coups avec leur rondache. Ma lance avait une pointe barbelée et mon père Churuwia m'avait appris comment m'en servir : “*Tsak* ! Tu plantes la lance dans le pied et tu renverses ton ennemi en tirant d'un coup sec ; une fois tombé, comment va-t-il se défendre ?” » (Descola, 2006, p. 297)

« Certains d'entre nous jetaient leurs lances sur les ennemis qui fuyaient, mais ils couraient de grands risques en faisant cela car s'ils rataient leur homme, alors celui-ci revenait et pouvait les tuer facilement. Pour cette raison, mon père Churuwia m'avait recommandé de me battre seulement au corps à corps. » (Descola, 2006, p. 298)

Pour notre propos, nous retiendrons de cet exemple quelques éléments. Les performances d'un archer dans le vrai combat n'ont plus grand-chose à voir avec celles d'un tireur d'un concours ou d'un chasseur. Que de flèches manquent (heureusement) leurs cibles ! De plus, le guerrier primitif se prépare à la guerre tant en ce qui regarde la tactique collective que

⁸⁶⁷ Rondache = bouclier de forme circulaire.

⁸⁶⁸ Kakaram = homme valeureux (Descola, p. 453).

dans le maniement de ses armes, qui sont conçues pour la chasse mais qu'il adapte aux nécessités du combat. Ces éléments illustrent le fait que nous allons argumenter maintenant, à savoir que l'usage des armes à la guerre diffère de celui de ces mêmes armes à la chasse.

4.1. La guerre n'est pas la chasse

L'analyse de l'utilisation des armes par les préhistoriques telle qu'elle apparaît dans les textes des préhistoriens est critiquable en ce que les travaux se sont focalisés sur les performances techniques des armes et sur les gestes de maniement, et cela dans la logique de la chasse. Ces travaux sont indispensables mais insuffisants pour répondre au besoin de compréhension du combat entre humains. Cela recouvre une erreur d'analyse, celle qui consiste à croire que l'utilisation d'une arme est la même à la chasse et au combat. Dans la suite de cette erreur, il apparaît un manque d'identification d'un sujet essentiel, la logique du combat, ainsi que l'absence de réflexion sur ce que pouvaient être les situations de combats préhistoriques.

Le point fondamental réside dans la dissymétrie entre le chasseur et le gibier qui diffère radicalement de la situation qui oppose deux guerriers⁸⁶⁹. Le chasseur cherche à tuer le gibier ; le gibier cherche à échapper au chasseur. Le premier espère trouver de la nourriture, le deuxième joue sa survie. Chacun dispose d'une palette de tactiques et de comportements qui lui sont propres. Pour l'animal, la fuite, la dissimulation, l'abri sont diverses solutions face à un adversaire qui lui oppose une violence supérieure. Les risques pour l'homme n'existent que face aux gros gibiers qui, armés et/ou lourds, peuvent charger, donner un coup de corne ou tout bousculer dans la fuite. Pour l'animal, le risque est total, pour lui ou sa progéniture. Dans la chasse, l'homme se met dans une situation de gain fort pour un risque faible.

Le combat entre deux guerriers est fondé sur la symétrie. Ils ont les mêmes armes naturelles et le même cerveau. Chacun cherche à tuer l'autre. Le risque est absolu pour les deux. Élément aggravant, la vengeance vient imprimer une dimension nouvelle : un gibier qui échappe au chasseur ne revient pas pour punir le chasseur ; l'adversaire qui a survécu ne pense plus qu'à prendre sa revanche sur l'ennemi, sa famille, son groupe. Au-delà de leurs capacités naturelles identiques, les adversaires peuvent se doter d'armes artificielles. Mais là encore, ils ont des capacités similaires pour se doter des mêmes outils, aux différences culturelles près. L'art du combat dans la guerre consistera donc à créer des dissymétries pour

⁸⁶⁹ Voir également Favin Lévêque, 2020.

se repositionner dans une situation avantageuse de risque faible et gain élevé : armement, surnombre, surprise, déception et autres tactiques.

Cette dissymétrie se décline aux niveaux des objectifs dans le combat : A la chasse, l'objectif est unique, tuer le gibier avec son arme pour pouvoir le rapporter. Dans le combat, tuer des ennemis reste un objectif principal. Mais d'autres résultats peuvent être jugés satisfaisants comme les blesser, les mettre en fuite, les empêcher d'approcher, les faire prisonnier, etc. Bien plus, tuer des ennemis peut ne pas être un bon résultat si ses propres pertes sont trop importantes à supporter pour son groupe.

4.2. Maniement, tactiques d'emploi et comportements

Comment passer de l'arme à la logique du combat ? Cela suppose comprendre le maniement ou les gestes, le comportement des individus et la compréhension des constructions culturelles nécessaires au fonctionnement d'un collectif dans cette situation génératrice de réactions émotionnelles fortes et perturbatrices. Dans ces contextes si distincts que sont la chasse et de la guerre, le chasseur et le guerrier feront un usage différent de leurs armes, même si ces outils sont physiquement identiques. Un exemple simple suffira à valider cette affirmation : un chasseur armé d'un javelot le lance sur son gibier dès qu'une occasion favorable se présente. S'il manque sa cible, le gibier s'enfuit et il récupère son arme. Il a tenté sa chance, quitte à rater et devoir recommencer. Imaginons la même scène entre deux combattants. Celui qui agirait de même a de bonne chance de se retrouver désarmé face à son adversaire et n'a plus qu'à prendre ses jambes à son cou. Cette évidence tactique n'apparaît guère dans la littérature sauf dans les deux cas relevés suivants : dans *Les Lances du crépuscule*, c'est le conseil que donne *Churuwia* à son fils (voir *supra*). Cet élément apparaît également de façon plus surprenante chez l'abbé Breuil (dont l'œuvre est peu abondante sur le phénomène guerre) qui fait l'observation suivante : « ... l'espèce de sabre large à deux tranchants, arme autrement efficace dans la mêlée, à la sagaie de jet qui laisse l'Homme désarmé après l'avoir jetée. » (Breuil, 1954, p. 54)

Revenons sur notre vocabulaire : le mot maniement correspond aux gestes permettant de se servir de l'arme. Les tactiques d'emploi désignent les manières de faire usage des armes afin d'atteindre les buts du combat. Un exemple illustrera ces expressions : le maniement de l'arc comprend les gestes de base permettant de tirer une flèche sur une cible : placer la flèche, armer, viser, décocher. Tirer à courte, moyenne ou longue distance correspond à un

choix d'emploi tactique qui dépendra de la position de l'ennemi et des objectifs du combat (surprendre, tuer, empêcher, etc.).

Le combat est d'abord une interaction où chaque adversaire agit en fonction de l'autre. Au niveau élémentaire, le combattant évalue d'abord son armement face à celui de son adversaire : celui qui a le plus d'allonge a un avantage, l'épieu sur le bâton, le propulseur sur l'épieu, l'arc sur le propulseur. D'autre part, le nombre de combattants de chaque côté est le deuxième élément décisif. La supériorité numérique, absolue ou momentanée, est la base de toute tactique : elle est déjà évidente chez le chimpanzé (Goodall, 1986). Donc l'homme calcule et ajuste son comportement à la situation.

Ces éléments étant posés, ils sont déclinables selon les grands types d'armes. Concernant l'arme d'hast à la chasse, le geste consiste à placer la pointe en opposition et exercer une poussée dans le corps d'un gibier soit surpris à l'arrêt, le plus souvent dans sa course (fuite, charge). Le coup d'estoc est principalement utilisé. Il est particulièrement efficace face au gros gibier. À défaut, les coups de taille peuvent être utilisés pour le blesser, le faire saigner et l'affaiblir en vue d'une poursuite. À la guerre, le maniement de l'arme d'hast repose sur une autre analyse. L'ennemi représente une cible petite, qui pratique l'esquive, ou pire qui est équipée d'une arme semblable. La gestuelle devient celle d'un duel avec tentatives de coups et parades. Tous les types de coups sont utilisés, estoc, taille, ou choc. La blessure permet d'obtenir un avantage qui peut donner la victoire. Le combat en groupe peut conduire à des tactiques collectives, tel qu'un rideau de pointes dressées pour empêcher un groupe d'ennemis d'avancer.

Pour les armes de lancer, la différence est encore plus grande. À la chasse, javelot ou sagaie sont lancés quand le chasseur se trouve à proximité du gibier dans sa course. Ils permettent d'essayer de blesser un gros gibier ou de tuer un gibier plus petit. Le chasseur cherche à s'approcher pour augmenter sa probabilité de toucher la cible tout en préservant sa sécurité personnelle en cas de gibiers dangereux. La distance de lancer est donc un compromis précision/sécurité fonction de la nature de la cible. Mais un animal donné a un comportement spécifique et connu du chasseur.

À la guerre, le guerrier armé de javelot ou sagaie aura une autre attitude qui sera fonction de l'ennemi. La variabilité des comportements est sans commune mesure plus grande qu'à la chasse et cela d'autant plus que chacun s'adapte à l'autre. Face à un ennemi isolé et non armé de javelot, le javelot risque de devenir une arme d'hast. En tête à tête, pas question de le lancer et de fournir une arme à son adversaire ! Le lancer ne sera utilisé qu'en cas de supériorité numérique de sorte que le guerrier désarmé par son lancer soit protégé par un

éventuel lancer de ses camarades. Javelot et sagaie ne sont pas des armes de guerre très efficaces car le geste est visible, la trajectoire prévisible, lente, facilement esquivée ou parée avec un bouclier. Le javelot ne devient une bonne arme de combat que dans une armée organisée (exemple du pylum romain).

Le chasseur équipé d'un propulseur ou d'un arc cherche à s'approcher du gibier au maximum pour augmenter sa probabilité d'atteindre le gibier tout en restant à une distance lui fournissant une sécurité. Le lancer-propulsé peut améliorer son compromis précision/sécurité par rapport au lancer simple. Son domaine de tir, c'est-à-dire l'espace où il peut tirer avec espérance de toucher la cible, s'accroît face à un gibier rapide.

Pour le guerrier, la situation est bien différente. Le propulseur perd son avantage d'impact qu'il a sur le gros gibier. Pour la cible humaine, la flèche est un trait bien suffisant pour l'arrêter. Par ailleurs, l'arc offre de multiples avantages. Il offre d'abord une cadence de tir très supérieure. Le geste est plus discret et permet de rester camouflé jusqu'au tir lui-même. C'est donc une excellente arme d'embuscade. La vitesse de la flèche la rend plus difficile à esquiver ou parer avec un bouclier. Enfin la portée supérieure qui n'était pas un avantage significatif dans la chasse en devient un élément décisif dans le combat en offrant des choix tactiques variés. Le chasseur vise toujours une cible unique ; le guerrier vise plus généralement un groupe. Le tir à moyenne distance, qui a peu de sens à la chasse, peut être un bon choix soit à l'offensive soit en défensive. À l'offensive face à un groupe d'ennemis, des flèches nombreuses tirées sur le groupe sans viser un individu particulier peuvent faire des victimes. En défensive, des flèches tirées de loin peuvent tenir un ennemi à distance.

De ces éléments, il ressort que le propulseur est une arme de guerre médiocre. L'arc est une excellente arme de combat qui ouvre grand les possibilités tactiques.

4.3. L'histoire des armes dessine les cadres de combats possibles

L'arme dicte ses lois dans le combat comme dans la chasse mais ce ne sont pas les mêmes lois. Il y a quatre situations de base du combat préhistorique : le pugilat avec une arme de poing (biface, couteau, massue, hache), le combat au contact avec des armes d'hast, c'est-à-dire une pointe ou lame au bout d'un long manche (épieu, lance), l'affrontement de proximité (à courte distance) avec des armes de lancer (javelot, propulseur, hache) et le combat à distance avec des armes de jet (arc, fronde).

La première conclusion est que les formes de combat disponibles pour les chasseurs-cueilleurs a varié dans le temps. Le combat individuel a été la forme initiale d'affrontement

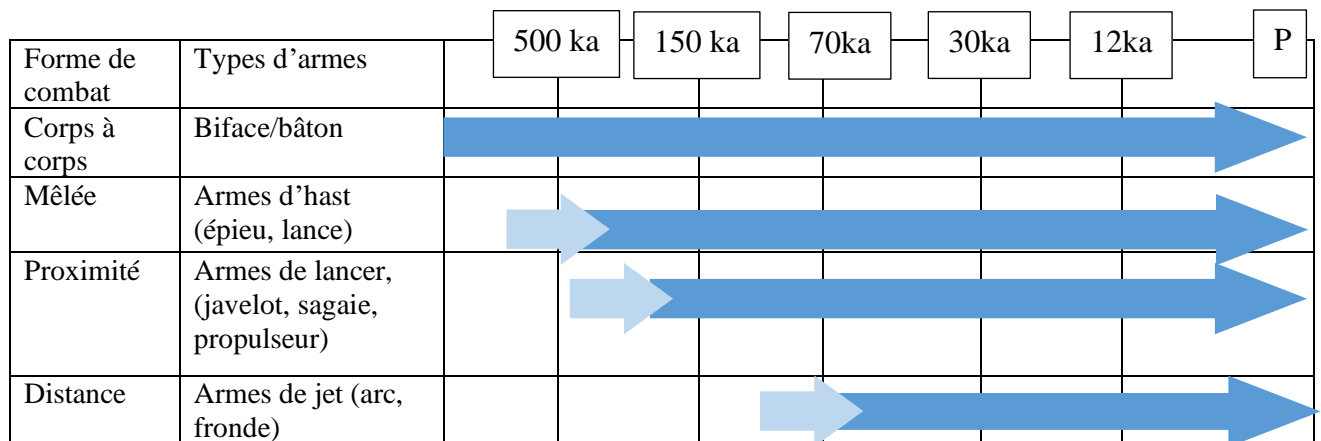
physique, pouvant aller du combat à mains nues jusqu'à l'usage d'armes de poing. Un affrontement de groupes à ce stade devait ressembler à une série de duels où le nombre donnait la victoire.

Dans une deuxième étape, l'épieu ou pointe portée (arme d'hast) a donné un avantage certain à celui qui possédait une telle arme sur celui qui en était dépourvu, grâce à l'allonge fournie par le manche (ou hampe). L'affrontement entre deux individus équipés pareillement suppose un entraînement au maniement de l'arme, l'un des risques majeurs étant de se retrouver désarmé. Enfin, l'arme d'hast favorise le collectif : un mur de pointes brandies est très dissuasif pour un ou des adversaires : lequel se fera transpercer le premier ? Un combat de lances peut évidemment se poursuivre avec des armes de poing. Dans l'histoire de l'humanité, cette forme d'affrontement est donc la deuxième que les armes rendent possibles. La période correspond de la fabrication des épieux à l'emmanchement de pointes lourdes (trop lourdes pour le lancer).

Le lancer naturel et le lancer-propulsé permet de gagner une ou deux dizaines de mètres. Le projectile va du javelot ou la sagaie, le boomerang ou encore la pierre et les dispositifs d'assistance du propulseur. La portée pratique du propulseur est de 20 ou 30 m à la chasse (Béllier, Cattelain, 1998). Cela permet d'atteindre une cible hors de portée tout en se mettant à l'abri d'une charge. Pour le combat, cela permet d'éviter le corps à corps qui est terrifiant. Cela donne une sensation de sécurité. Toutefois, les distances sont assez faibles et le lanceur n'est ni à l'abri d'un autre lanceur ni d'une attaque à pied après son lancer, alors qu'il est désarmé. De plus, la probabilité d'atteindre la cible diminue beaucoup avec la distance. En résumé, ce n'est pas une très bonne arme pour un combattant individuel. Là encore, l'usage de cette arme en combat suppose une tactique collective.

L'arc est une très bonne arme de chasse. Sa portée pratique va de quelques dizaines de mètres en tir direct à 150 à 200 m en distance maximum. Il révolutionne l'art de la guerre par la portée du jet et ses différentes possibilités d'emploi. Un archer peut attaquer « en toute sécurité » un groupe non armé de l'arc car la distance le met à l'abri d'une riposte. Un archer peut rester caché de sa cible jusqu'au moment de son tir. L'arc multiplie les possibilités de surprise, paramètre majeur dans l'art de la guerre. L'arc offre enfin des options tactiques nombreuses (tir en groupe, tir direct ou courbe, etc.) pour un groupe qui attaque (embuscade) ou qui défend (siège). Les possibilités de l'arc en font une arme terriblement efficace dans le combat entre groupes humains : soit il a profondément changé la forme de violence collective existant avant son apparition soit il est l'outil qui l'a rendue possible.

De la chronologie des armes disponibles, une chronologie des combats possibles pour l'homme se dessine en quatre étapes : le corps à corps pour les armes de poing, le combat au contact pour les pointes portées (mêlée), le combat de proximité pour les pointes lancées et enfin le combat à distance pour l'arc. La combinaison de ces armes et des situations tactiques possibles offre une multitude de situations de combats qui peuvent être replacées dans l'histoire de l'humanité selon l'hypothèse chronologique suivante :



Ce schéma général peut également être décliné dans un cadre anthropologique. *Néandertal* dispose d'armes d'hast, épieu et lance (pointe emmanchée), puis des armes de lancer simple, type javelot ou sagaie. Les deuxièmes sont principalement des armes de chasse. Le combat de *Néandertal*, s'il a existé, ne put être qu'un combat rapproché, d'hommes au contact qui échangent des coups de casse-têtes et de pointes emmanchées. Les scénarios sont soit un massacre en cas de supériorité numérique marqué soit un affrontement consistant en une série de duels individuels ; affrontements brefs car le combat de mêlée non organisé génère un stress effrayant et difficile à soutenir pour l'homme.

Sapiens dispose d'abord de cette même panoplie, armes d'hast et de lancer. Il invente le propulseur puis l'arc à des dates encore à confirmer même si le créneau possible pour cette étape se situe à partir de 70 ka. La diffusion de ces armes reste à documenter. Il y eut certainement un décalage temporel marqué entre les deux. Le propulseur arrive-t-il en Australie avec les premiers *Sapiens* ? Le *Sapiens* qui met le pied en Amérique dispose-t-il déjà du propulseur ? Le recul des hypothèses sur l'ancienneté de l'arrivée de *Sapiens* sur ce nouveau continent amène à poser cette question. L'arc diffuse ultérieurement. Les possibilités de combat de *Sapiens* sont donc beaucoup plus diversifiées que celles de *Néandertal*. Elles ont varié dans l'espace et le temps. Les hypothèses de combat chez *Sapiens* ne peuvent être déconnectées de l'armement disponible selon le lieu et le temps.

À partir de ces éléments, on peut même ébaucher les termes d'une problématique d'un hypothétique affrontement *Néandertal-Sapiens*. La première vague de *Sapiens* possède-elle le propulseur ? Si la réponse est négative, l'armement des uns et des autres, composé de gourdins, de lances, d'épieux et de javelots/sagaies ne diffère guère. *Néandertal* passe pour être physiquement plus robuste, soit un avantage dans les duels. *Sapiens* était-il collectivement plus fort par le nombre ou par le collectif ? Les neurosciences pourront peut-être répondre un jour sur les capacités combattives respectives des guerriers des deux espèces.

Avec le propulseur, *Sapiens* gagne un avantage sur *Néandertal* même si ce n'est pas une très bonne arme de combat. Face à un ennemi qui en est dépourvue, elle donne une allonge supplémentaire par rapport au lancer simple. Elle crée aussi une infériorité psychologique : l'un peut approcher davantage que l'autre tout en restant en sécurité. *Néandertal* a-t-il dû affronter l'arc de *Sapiens* ? Si la réponse est positive, cette rencontre déséquilibrée a probablement commencé au Moyen-Orient. Elle renverrait à l'analogie colombienne de deux groupes aux systèmes de combat fondamentalement inégaux.

Cet exemple hypothétique illustre un autre questionnement lié à l'armement. Son évolution d'origine technologique peut-il avoir des conséquences sur la société, ses structures internes et les relations entre groupes. Il est tentant de le soutenir et assez facile de trouver des exemples semblant l'illustrer. Il est tentant et facile d'appliquer cette logique au monde préhistorique dont l'éloignement le pare d'une simplicité apparente, qui le ferait supporter une corrélation entre l'apparition d'une arme décisive et le changement sociétal.

Nous poserons juste la problématique. Pour prouver une causalité arme/changement sociétal, il faudrait pouvoir démontrer un enchaînement ou une interaction à quatre composantes, arme-combat-guerre-société. Une arme nouvelle modifie toujours le combat, les formes de combat ou la manière de combattre. L'évolution des formes de combat peut entraîner des changements dans les modes de guerre, moins sur les composantes culturelles ou les contraintes structurelles comme l'environnement ou la démographie. Un exemple montrera la complexité de ces interactions possibles. Mark Allen a étudié l'évolution de l'art de la guerre Maori depuis la colonisation polynésienne de l'île aux très meurtrières Musket Wars et aux deux guerres mondiales. Il montre « comment les facteurs du paysage social affectent la pratique, la durée et l'intensité de la guerre et comment la guerre elle-même est la cause de ses propres transformations, directement et indirectement » (Allen, 2006, p. 207). L'introduction de l'arme à feu par les Européens eut un effet déstabilisateur dans une situation de bellicosité instituée. Mais « les Maoris s'adaptèrent au combat par armes à feu beaucoup plus rapidement et plus simplement que les forces militaires professionnelles du

monde Occidental » (Allen, 2006, p. 204). L'auteur montre comment les valeurs de la culture guerrière Maori (le *utu*, principe de réciprocité et de revanche) s'est maintenu jusqu'à faire des unités Maori parmi les plus efficaces et redoutées de la Deuxième Guerre mondiale.

La relation arme-changement sociétal n'est donc pas facile à établir. Le propulseur a-t-il pu changer-la guerre ? Nous avons soutenu que ce n'était pas une arme de combat efficace. Le récit de combat juridique (« regulated or jurisdictional fight ») en Australie montre que les victimes de ces combats y étaient faibles (Wheeler, 1910, p. 141).

C'est une toute autre affaire avec l'arc. L'arc peut être une redoutable arme de guerre. L'arme elle-même offre un énorme potentiel d'innovations techniques et de progrès dans les performances avec au bout de plusieurs millénaires un arc composite qui est une arme de guerre spécialisée. « Les véritables arcs composites, essentiellement équipement guerrier, ne semble apparaître en Asie qu'à l'aube du deuxième millénaire avant notre ère » (Cattelain, 2004, p. 16) Par ailleurs, il ouvre le champ possible des tactiques. Associé au cheval, il deviendra une composante d'une force armée.

5. Conclusion générale sur l'armement préhistorique et la vision des préhistoriens

Les armes ont beaucoup évolué au cours du temps préhistorique. La vision que les préhistoriens ont eu sur cette histoire des armes a elle-même beaucoup évolué depuis les débuts de la discipline. La conviction demeure que la dualité des armes et la prépondérance de la fonction cynégétique rend non pertinente toute lecture guerrière des armes seules. Notre conclusion est tout autre. Les armes ne peuvent pas dire si la guerre a existé mais elles peuvent dire quelle guerre a pu exister et à quel moment. Les armes définissent un cadre de contraintes pour les utilisations possibles par d'éventuels combattants.

Si la connaissance de l'histoire des armes préhistoriques demeure sans véritable remise en cause pendant plus d'un siècle, des changements majeurs interviennent dans les trois dernières décennies du XIX^e siècle et dessinent un paysage profondément différent. Le consensus manque encore sur des points essentiels. Mais on est passé d'une vision d'un progrès technologique linéaire de l'armement, lequel se serait déroulé en Europe d'un Moustérien tardif au Néolithique, à un buissonnement des armes (pour reprendre une

expression connue) et une ancienneté qui repousse très loin la possibilité de combats armés entre humains.

L'une des raisons pour laquelle les préhistoriens n'ont pas remis en cause leur chronologie des armes fut probablement leur conviction implicite que les inventions de l'emmanchement, du propulseur et de l'arc avaient eu lieu en Europe. Ce continent, évolutionnisme oblige, était naturellement à l'avant-garde du progrès. Il fournissait de plus des preuves archéologiques nombreuses et fiables. Comment auraient-ils pu imaginer que ces inventions pourraient venir d'Afrique, exemple même d'arriération ? L'idée s'est maintenue même quand l'évolutionnisme fut passé de mode.

Les études récentes bouleversent la vision traditionnelle. Elles n'ont pas établi un nouveau consensus. À ce jour il manque encore trop d'éléments pour construire l'histoire complète des armes avec leurs lieux d'invention puis leurs diffusions. Les scénarios possibles sont multiples. La pointe emmanchée peut avoir été inventée par un ancêtre commun, type heidelbergensis. Mais le positionnement de cette espèce est loin de faire l'unanimité au plan anthropologique. Que la pointe emmanchée ait été inventée à plusieurs reprises en des endroits différents est aussi envisageable de par la continuité logique entre manche et pointe. En revanche, la complexité de l'arc fait davantage penser à une invention unique qui diffuse. Mais il manque un grand pan du parcours de ces deux armes en Afrique puis en Eurasie. Il faut enfin mentionner ce qui reste aujourd'hui une stricte interrogation : l'existence d'armes en matière végétale est-elle sous-estimée, notamment en Asie du Sud-Est ?

Toutefois, notre analyse permet d'avancer une série de propositions et d'interrogations, riches de champs de recherches futures :

La première est que des armes puissantes de combat, épieux et lances, sont à la disposition du chasseur-cueilleur au Paléolithique moyen voire au Paléolithique inférieur final (respectivement Middle Stone Age et Early Stone Age pour l'Afrique). Le combat armé est techniquement possible dès ces époques. Les formes d'un combat armé potentiel peuvent être décrites.

La deuxième est qu'une chronologie linéaire des armes ne peut pas être considérée comme pertinente. L'histoire des armes doit se construire, dans le temps (chronologie), dans l'espace géographique (ex : Afrique, Australie, Europe, Amérique), dans l'espace anthropologique (*Sapiens*, *Néandertal*, *Heidelbergensis*, etc.) et dans l'espace culturel (Aborigènes, Amérindiens). Aujourd'hui, la vision globale disponible n'est que parcellaire.

La troisième est que s'il existe un lien entre les armes et l'émergence de la guerre, les armes proposent deux grandes opportunités : la première à la fin du Paléolithique inférieur avec les premières armes d'hast (épieux ou pointes emmanchées) et la deuxième avec l'arc.

La quatrième est que l'histoire du propulseur et de l'arc en Afrique n'est pas connue. Il serait essentiel de connaître l'histoire de ces armes avant, pendant et après la sortie d'Afrique et de les replacer dans la progression de *Sapiens* dans sa conquête des territoires.

Enfin, l'arc est une arme qui révolutionne la pratique de la guerre. Son arrivée peut avoir des conséquences sur la complexité des sociétés. Mais notre ignorance de son histoire détaillée et du parcours de sa diffusion laisse grand ouvert le champ des hypothèses sur une invention de la guerre (où et quand) ou une diffusion de la guerre (sous quelles formes et où).

La vision des préhistoriens sur les armes a donc été bouleversée dans le temps et l'espace. Dans le temps car l'échelle de temps de l'évolution des armes est passé de quelques dizaines de milliers d'années à quelques centaines de milliers. Dans l'espace, car les sources de changement ne se sont pas limitées au Paléolithique européen et que l'Afrique semble être devenue le continent de l'innovation technologique en matière d'armement. Concernant le sujet de l'usage des armes préhistoriques dans le combat, tout reste à faire. Il s'est heurté à un préjugé et une excuse : préjugé de l'europhéanisme, qui place les inventions technologiques dans un seul continent et *excuse d'incompétence* (Sigaut, 2010, p. 252) qui explique l'absence de l'armement guerrier comme sujet de préhistoire car il est considéré comme hors de portée du préhistorien.

6. Bibliographie

Allen M. W., 2006. « Transformation in Maori warfare: *Toa, Pa* and *Pu* », in : Elisabeth N., Arkush E. N. et Allen M. (editors), *The Archaeology of Warfare. Prehistories of Raiding and Conquest*, University Press of Florida, Gainesville, 549 p.

Anderson-Gerfaud P., Helmer D., 1987. « L'emmanchement au Moustérien », p. 37-54, in : *La Main et l'Outil. Manches et emmanchements préhistoriques*, Table Ronde CNRS tenue à Lyon du 26 au 29 novembre 1984, sous la direction de D. Stordeur, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux, Lyon.

Bettinger R. L., 2013. « Effects of the Bow on Social Organization in Western North America », *Evolutionary Anthropology*, n° 22, p. 118–123.

- Bingham P. M., Souza J., et Blitz J. H., 2013. « Social Complexity and the Bow in the Prehistoric North American Record », *Evolutionary Anthropology*, n° 22, p. 81-88.
- Bioca E., 2012 (1^{re} éd. 1968). *Yanoama. Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*, Bibliothèque Terre Humaine, CNRS Éditions, 471 p.
- Boëda É., Bonilauri S., Connan J., Jarvie D., Mercier N., Tobey M., Valladas H., Al-Sakhel H., 2008. « New Evidence for Significant Use of Bitumen in Middle Palaeolithic Technical Systems at Umm el Tlel (Syria) around 70,000 BP », p. 67-83, *in* : *Paléorient*, vol. 34, n° 2.
- Boucher de Perthes J., 1847. *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, Treuttel et Wurtz, Paris, 628 p.
- Boucher de Perthes J., 1860. *De l'homme antédiluvien et de ses œuvres*, Discours prononcé par le Président de la Société impériale d'émulation dans sa séance du 7 juin 1860, Jung-Treuttel, Paris, 98 p.
- Breuil H., 1954. « Les datations par C14 de Lascaux (Dordogne) et Philip Cave (S. W. Africa) », *BSPF*, tome 51, n° 11-12, p. 544-549.
- Brown K. S., Marean C. W., Jacobs Z., Schoville B. J., Oestmo S., Fisher E. C., Bernatchez J., Karkanas P. et Matthews T., 2012. « An early and enduring advanced technology originating 71,000 years ago in South Africa », *Nature*, vol. 491, p. 590-593.
- Capitan L., 1917. « Cours d'anthropologie préhistorique. Origine et mode de fabrication des principaux types d'armes et outils en pierre », *Revue anthropologique*, 27^e année, p. 1-51.
- Capitan L., 1922. *La Préhistoire*, Payot, Paris, 157 p.
- Cattelain P., 1994. « La chasse au paléolithique supérieur, arc ou propulseur ou les deux ? », *Archéo-Situla*, 21-24, p. 5-26.
- Cattelain P., 2000. « Apport de la comparaison ethnographique à la connaissance et aux tentatives de reconstitution des propulseurs paléolithiques », *Anthropologie et Préhistoire*, n° 111, p. 60-69.
- Cattelain P. et Bellier C., 2002. *La chasse dans la Préhistoire du Paléolithique au Néolithique en Europe... et ailleurs*, Éditions du CEDARC, Treignes, 70 p.
- Cattelain P., 2004. « Apparition et évolution de l'arc et des pointes de flèches dans la préhistoire européenne », *Bulletin des chercheurs de la Wallonie*, XLIII, p. 11-27.
- Chagnon N., 1997 (5^e éd.). *Yanomamö*, Wadsworth Thomson Learning, 280 p.
- Chapman W. R., 1982. « Ethnology in the Museum : A. H. L. F. Pitt-Rivers (1827-1900) and the Institutional Foundations of British Anthropology », University of Oxford, D.

- Phil. Thesis, [en ligne] : <http://web.prm.ox.ac.uk/rpr/index.php/ethnology-in-the-museum.html>, consultation le 19/05/2020.
- Coolidge F. L., Haidle M. N., Lombard M. et Wynn T., 2016. « Bridging theory and bow hunting: human cognitive evolution and archaeology », *Antiquity*, vol. 90, n° 349, p. 219-228.
- Darmangeat C., Pétilion J.-M., 2015. « Structures sociales et blocages techniques dans l’Australie aborigène : quelques éléments critiques », *Techniques & Culture* [en ligne], n° 64, mis en ligne le 24 mars 2016, URL : <http://tc.revues.org/7606>, consulté le 30/05/2020.
- Dawson James, 1881. *Australian Aborigines: The Languages And Customs Of Several Tribes Of Aborigines In The Western District Of Victoria, Australia*, George Robertson, Melbourne, Sydney, and Adelaide.
- Déchelette J., 1908. *Manuel d’archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine, I. Archéologie préhistorique*, Librairie Alphonse Picard et Fils, Paris, 747 p.
- Dennell R., 1997. « The world’s oldest spears », *Nature*, tome 385, n° 27, p. 767-768.
- Descola Ph., 2006 (1^{re} éd. 1993). *Les Lances du crépuscule*, Plon, coll. « Terre Humaine Poche », Paris, 486 p.
- Dias-Meirhino M.-H., 2009. « Sur la notion d’armes au Néolithique », p. 182-191, in : *Recherches sur les armatures de projectiles du Paléolithique supérieur au Néolithique*, Actes du colloque C83, XV^e congrès de l’UISPP, Lisbonne, 4-9 septembre 2006, *Palethnologie*, 2009#1.
- Donahue R. E., Murphy M. L. and Robbins L. H., 2002. « Lithic Microwear Analysis of Middle Stone Age Artifacts from White Paintings Rock Shelter, Botswana », *Journal of Field Archaeology*, vol. 29, n° 1/2, p. 155-163.
- Evans J., 1897 (1^{re} éd. 1872). *The Ancient Stone Implements, Weapons and Ornaments of Great Britain*, Longmans, Green, and Co., London and Bombay, 747 p.
- Favin Lévêque J. C., 2020. « De la guerre animale à la guerre humaine », p. 228-237, in : Förstel, J. & Plouvier M. (dir.), *L’Animal : un objet d’étude*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, [en ligne] consultation le 23/04/2020 : <<http://books.openedition.org/cths/10103>>.
- Figuier L., 1870. *L’Homme primitif*, Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 433 p.
- Fischer A., Vemming H. P. et Rasmussen P., 1984. « Macro and Micro Wear Traces on Lithic Projectile: Points Experimental Results and Prehistoric Examples », *Journal of Danish Archaeology*, 1984, vol. 3, p. 19-46.

- Grund B. S., 2017. « Behavioral Ecology, Technology, and the Organization of Labor: How a Shift from Spear Thrower to Self Bow Exacerbates Social Disparities », *American Anthropologist*, vol. 119, n° 1, p. 104–119.
- Heider K. G., 1970. *The Dugum Dani: A Papuan Culture in the Highlands of West New Guinea*, Aldine Publishing Company, Chicago, 334 p.
- Iovita R. et Sano K., 2016. *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
- Keeley L. H., 1982. « Hafting and Retooling: Effects on the Archaeological Record », *American Antiquity*, vol. 47, n° 4, p. 798-809.
- Knecht H. (éds.), 1997. *Projectile Technology*, New York University, New York, 408 p.
- Knecht H., 1997. « The history and development of projectile technology research », p. 4-34, in : Knecht H. (éds.), *Projectile Technology*, New York University, New York, 408 p.
- Lacombe P., 1877. *Les Armes et les Armures*, Librairie Hachette, coll. « Bibliothèque des Merveilles », Paris, 302 p.
- Lansac P., 2004. « Un cadre chronologique pour l'utilisation du propulseur et de l'arc durant le Paléolithique supérieur européen », *Bulletin des Chercheurs de la Wallonie*, n° 43, p. 29–36.
- Lazuén T., 2012. « European Neanderthal stone hunting weapons reveal complex behaviour long before the appearance of modern humans », *Journal of Archaeological Science*, n° 39, p. 2304-2311.
- Lepic Vicomte L.-N., 1872. *Les Armes et les Outils préhistoriques reconstitués*, C. Reinwald et Cie, Paris, 59 p.
- Leroi-Gourhan A., 1964. *Le Geste et la Parole, I. Technique et langage*, Albin Michel, Paris, 323 p.
- Leroi-Gourhan A., 1964. *Le Geste et la Parole II. La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris, 285 p.
- Leroi-Gourhan A., 1983. *Les Chasseurs de la Préhistoire*, Éditions A.-M. Métailié, Paris, 148 p.
- Lombard M., 2005, « Evidence of hunting and hafting during the Middle Stone Age at Sibidu Cave, KwaZulu-Natal, South Africa: a multianalytical approach », *Journal of Human Evolution*, n° 48, p. 279-300.
- Lombard M. et Phillipson L., 2010. « Indications of bow and stone-tipped arrow use 64 000 years ago in KwaZulu-Natal, South Africa », *Antiquity*, vol. 84, p. 635-648.

- Lombard M. and Wadley L., 2016. « Hunting Technologies During the Howiesons Poort at Sibudu Cave: What They Reveal About Human Cognition in KwaZulu-Natal, South Africa, Between ~ 65 and 62 ka », p. 273-286, in : Iovita R. et Sano K. (dir.), 2016. *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
- Marreiros J. M., Mazzucco N., Gibaja J. F. and Bicho N. F., 2015. « Macro and Micro Evidences from the Past: The State of the Art of Archeological Use-Wear Studies », p. 5-26, in : Marreiros J. M., Gibaja J. F. et Bicho N. F. (éd.), *Use-Wear and Residue Analysis in Archaeology*, Springer, 219 p.
- Maschner H. & Owen K., 2013. « The Bow and Arrow in Northern North America ». *Evolutionary Anthropology*, n° 22, p. 133-138.
- McBrearty S., 2012. « Sharpening the mind », *Nature*, vol. 491, n° 22, p. 531-532.
- McBrearty S. *et al.*, 2000. « The revolution that wasn't: a new interpretation of the origin of modern human behaviour », *Journal of Human Evolution*, n° 39, p. 453-563.
- Morgan J., 1852. *The Life and Adventures of William Buckley, Thirty-Two Years a Wanderer amongst the Aborigines of the Then Unexplored Country Round Port Phillip, Now the Province of Victoria*, Archibald Magdougall, Hobart, 208 p.
- Mortillet G. de, 1883. *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, Bibliothèque des sciences contemporaines, C. Reinwald Libraire-Éditeur, Paris, 642 p.
- Mortillet G. et A. de, 1881. *Musée préhistorique*, C. Reinwald Libraire-Éditeur, Paris, 205 p.
- Mortillet A. de, 1891. « Les propulseurs à crochet modernes et préhistoriques », *Revue de l'École d'anthropologie*, I, p. 241-248.
- Movius H. L. Jr, 1950. « A wooden spear of third interglacial age from Lower Saxony », *Southwestern Journal of Anthropology*, tome 6, n° 2, p. 139-142.
- Oakley K. P., Andrews P., Keeley L. H. & Clark J. D., 1977. « A reappraisal of the Clacton spearpoint », *Proceedings of the Prehistoric Society*, tome 43, p. 13-30.
- O'Farrell M., 2004. « Les pointes de Gravette de Corbiac (Dordogne) et considérations sur la chasse au Paléolithique supérieur ancien », p. 121-138, in : Bodu P. et C. Constantin C. (dir.), *Approches fonctionnelles en Préhistoire*, 25^e congrès préhistorique de France – Nanterre, 24-26 novembre 2000, 462 p.
- Pargeter J., 2013. « Rock type variability and impact fracture formation: working towards a more robust macrofracture method », *Journal of Archaeological Science*, vol. 40, n° 11, p. 4056-4065.
- Pétillon J.-M., Dias-Meirinho M.-H., Cattelain P., Honegger M., Normand C., Valdeyron N., 2009. « Éclairages actuels sur quelques armatures de projectiles paléo-, méso- et

- néolithiques. », p. 1-6, in : *Recherches sur les armatures de projectiles du Paléolithique supérieur au Néolithique*, Actes du colloque C83, XV^e congrès de l'UISPP, Lisbonne, 4-9 septembre 2006 ; *Paethnologie*, n° 1.
- Peyrony D., 1914. *Éléments de Préhistoire*, Eyboullet et Fils, Ussel, 151 p.
- Peyrony D., 1931. « Les Haches du Paléolithique ancien », *Revue anthropologique*, 41^e année, p. 31-37.
- Pitt-Rivers A. H. L. F., 1906. *The Evolution of Culture and Other Essays*, Clarendon Press, Oxford, 232 p.
- Rots V., 2016. « Projectile and hafting technology », p. 167-185, in : Iovita R., et Sano K. (dir.), *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer.
- Rozoy J.-G., 1992. « Le propulseur et l'arc chez les chasseurs préhistoriques. Techniques et démographies comparées », *Paléo*, n° 4, p. 175-193.
- Sahle Y., Hutchings W. K., Braun D. R., Sealy J. C., Morgan L. E. *et al.* (2013). « Earliest Stone-Tipped Projectiles from the Ethiopian Rift Date to 279,000 Years Ago », *PLoS ONE* 8(11) : e78092, [en ligne] : <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0078092>, consulté le 29/05/2020.
- Shea J. J., 1988. « Spear Points from the Middle Paleolithic of the Levant », *Journal of Field Archaeology*, vol. 15, n° 4, p. 441-450.
- Shea J. J., 2006. « The origins of lithic projectile point technology: evidence from Africa, the Levant, and Europe », *Journal of Archaeological Science*, n° 33, p. 823-846.
- Sigaut F., 2010. « Les techniques et l'histoire. D'où vient l'incompatibilité ? », p. 251-260, in : Beaune S. de (dir.), *Écrire le passé. La fabrique de la préhistoire et de l'histoire à travers les siècles*, CNRS Éditions, Paris, 425 p.
- Sisk M. L. and Shea J. J., 2011. « The African origin of complex projectile technology: An analysis using tip cross-sectionnal area and perimeter », *International Journal of Evolutionary Biology*, Hindawi, 8 p. [en ligne] < <https://www.hindawi.com/journals/ijeb/2011/968012/>>, consulté le 02/06/2020.
- Soressi M., Locht J.-L., 2010. « Les armes de chasse de Neandertal. Première analyse des pointes moustériennes d'Angé », *Archéopages*, n° 28, p. 6-11.
- Spencer W. B. et Gillen F. J., 1899. *The Native Tribes of Central Australia*, Macmillan and Co. Limited, London, 657 p.
- Testart A., 1977. « Ethnologie de l'Australie et Préhistoire de l'Asie du Sud-est », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 54-55, tome 33, p. 77-85.

- Testart A., 2012. *Avant l'histoire, L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Gallimard, Paris, 549 p.
- Thieme H., 1997. « Lower Palaeolithic hunting spears from Germany », *Nature*, tome 385, n° 27, p. 807-810.
- Varagnac A. (dir.), 1959. *L'Homme avant l'écriture*, coll. « Destins du monde (Préface de Fernand Braudel), Armand Colin, Paris, 504 p.
- Villa P. et Lenoir M., 2009. « Hunting and Hunting Weapons of the Lower and Middle Paleolithic of Europe », p. 59-85, in : Richards M. P., Hublin J.-J. (éds.), *The Evolution of Hominid Diet, Integrating Approaches to the Study of Palaeolithic Subsistence*, Springer Science + Business Media B.V., Dordrecht, 264 p.
- Wheeler G. C., 1910. *The Tribe and Intertribal Relations in Australia*, John Murray, London, 168 p.
- Wilkins J., Schoville B. J., Brown K. S., et Chazan M., 2012a. « Evidence for early hafted hunting technology », *Science*, vol. 338, p. 942-946.
- Wilkins J., et Chazan M., 2012b. « Blade production ~ 500 thousand years ago at Kathu Pan 1, South Africa: Support for a multiple origins hypothesis for early Middle Pleistocene blade technologies », *Journal of Archaeological Science*, n° 39, p. 1883-1900.
- Wilkins J. et Schoville B. J., 2016. « Edge Damage on 500-Thousand-Year-Old Spear Tips from Kathu Pan 1, South Africa: The Combined Effects of Spear Use and Taphonomic Processes », p. 101-117, in : Iovita R., Sano K. (dir.), *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.

ANNEXE 4.

Mesurer la violence et la guerre : questionnements et problématiques

1. Introduction

Lawrence Keeley a abondamment utilisé les statistiques pour montrer la bellicosité des sociétés primitives. Sa démarche repose en fait sur deux procédés de nature différente. Dans un premier temps, la comparaison des statistiques entre la guerre moderne et la guerre primitive montre que la guerre primitive est aussi meurtrière pour les hommes et aussi destructrice pour les sociétés que la guerre moderne, laquelle est prise comme référence. Dans un deuxième temps, c'est un comparatisme ethnographique entre le monde préhistorique et le monde primitif qui conduit à la conclusion d'un passé préhistorique belliqueux. Ce comparatisme est validé par les quelques traces ostéologiques fournies par l'archéologie.

La question qui est posée ici est celle des chiffres et outils statistiques disponibles pour faire ces comparaisons entre trois mondes, celui de la préhistoire, de l'ethnographie et de l'histoire. Pour y voir plus clair dans la signification des chiffres en matière de guerres, nous pencherons d'abord sur les statistiques des guerres modernes qui ont fait l'objet d'études au XX^e siècle. Puis nous présenterons les problématiques méthodologiques concernant les données ethnographiques et préhistoriques. Nous ferons enfin une lecture critique de la thèse de la baisse tendancielle de la violence.

2. Les statistiques sur les guerres modernes

2.1. Le rapport mondial sur la violence et la santé

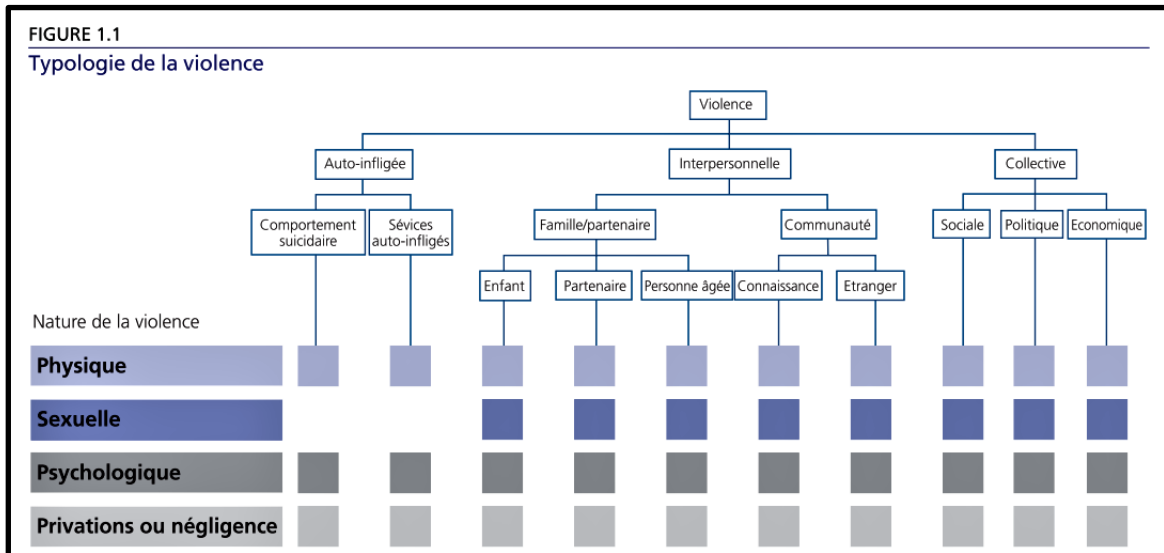
Ce rapport a été élaboré en 2002 sous l'égide de l'Organisation Mondiale de la Santé. Il donne une vision actuelle de ce qui est aujourd'hui perçu comme de la violence, laquelle est appréhendée comme une source de dégradation de la santé des populations. Le but est

double, fournir des données fiables et homogènes d'une part et inciter les pays à mettre en place des politiques de prévention, d'autre part.

La violence y est définie comme :

« La menace ou l'utilisation intentionnelle de la force physique ou du pouvoir contre soi-même, contre autrui ou contre un groupe ou une communauté qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, un décès, des dommages psychologiques, un mal-développement ou des privations. » (Rapport OMS, 2002, p. 5)

Elle se décline selon la typologie ci-dessous.



Rapport OMS, 2002, p. 7

Concernant le sujet de la violence collective, il est à noter que le mot guerre est évité dans les instances internationales :

« Bien que le mot "guerre" soit généralement employé pour décrire un conflit, et qu'on l'entende à son sens historique de violence entre des États, sa définition juridique est controversée. En fait, la controverse tourne autour de questions telles que la quantification (par exemple, combien les combats doivent-ils faire de morts pour que l'on puisse parler de guerre et en combien de temps ?), le fait de savoir si les hostilités ont été ou pas ouvertement déclarées, et leurs limites géographiques (par exemple, si la guerre est nécessaire entre des États ou à l'intérieur d'un État). Pour éviter ces controverses et, en particulier, des failles dans l'applicabilité du droit humanitaire, beaucoup d'instruments internationaux, comme les Conventions de Genève de 1949, emploient l'expression « conflit armé ». » (Rapport OMS, 2002, p. 240)

Ce rapport a le grand intérêt de fournir des chiffres solides qui peuvent servir de références dans les comparatifs. Nous regardons tout d'abord les chiffres globaux et les grandes catégorisations.

TABLEAU 1.2			
Nombre de morts violentes dans le monde en l'an 2000 (estimation)			
Type de violence	Nombre ^a	Taux pour 100 000 habitants ^b	Proportion du total (%)
Homicides	520 000	8,8	31,3
Suicides	815 000	14,5	49,1
Guerres	310 000	5,2	18,6
Total ^c	1 659 000	28,8	100,0
Pays à revenu faible à moyen	1 510 000	32,1	91,1
Pays à revenu élevé	149 000	14,4	8,9

Source : Première version du projet de l'OMS sur le fardeau mondial des maladies en 2000 (voir annexe statistique).

^a Arrondi au 1 000 le plus proche

^b Standardisé selon l'âge

^c Comprend 14 000 décès entraînés par des blessures intentionnelles résultant d'interventions légales.

Rapport OMS, 2002, p. 10 ; chiffres année 2000

Sur les 1 659 000 morts violentes, 310 000 sont dues à la guerre soit un taux de 5,2/100 000 habitants et un peu moins de 20 % de toutes les morts violentes (hors accidents et catastrophes) :

« L'Organisation mondiale de la Santé estime qu'en l'an 2000, environ 310 000 personnes sont décédées des suites de blessures de guerre (voir annexe statistique). Ces décès sont répertoriés selon les codes de la Classification statistique internationale des maladies et des problèmes de santé connexes (CIM) pour les blessures résultant d'opérations de guerre (CIM-9 E990–E999 ou CIM-10 Y36). Les taux de décès imputables à une guerre varient de moins de 1 pour 100 000 habitants dans les pays à revenu élevé à 6,2 pour 100 000 habitants dans les pays à revenu faible et moyen. Dans le monde, les taux les plus élevés en ce qui concerne ces décès sont relevés dans la Région africaine de l'OMS (32,0 pour 100 000). Puis viennent les pays à revenu faible et moyen de la Région OMS de la Méditerranée orientale (8,2 pour 100 000) et de la Région européenne de l'OMS (7,6 pour 100 000). » (Rapport OMS, 2002, p. 242)

« Entre le XVI^e et le XX^e siècle, le nombre total de décès imputables à un conflit par siècle était, respectivement, de 1,6 million, 6,1 millions, 7,0 millions, 19,4 millions et 109,7 millions. Évidemment, ces chiffres ne disent pas dans quelles circonstances ces personnes sont mortes. Ainsi, on estime à six millions sur quatre siècles le nombre des personnes qui ont perdu la vie dans la capture et le transport d'esclaves et à dix millions le nombre des autochtones des Amériques tués par les colons européens. » (Rapport OMS, 2002, p. 242)

Voici un tableau qui récapitule les moyennes qui correspondent à ces 310 000 morts dues à des blessures de guerre :

Intitulé OMS	Hommes	Femmes	Combiné	Obs. jcfl
Nombre absolu en milliers	233	77	310	Nb de morts dues à la guerre
Taux pour 100 000 habitants	7,8	2,6	5,2	Tx pour 10 ⁵ habitants
Proportion du nombre total de décès (%)	0,8	0,3	0,6	% par rapport à la mortalité globale

Estimation de la mortalité imputable à des blessures de guerre
Rapport OMS 2002 ; Chiffres année 2000 ; Tableau A5, p. 310-313

On relève ici les deux indicateurs de base : le premier proratisse les morts par rapport aux vivants, c'est-à-dire par rapport à la population de la société qui subit ces pertes ; il donne une mesure de l'impact sur la société. Le deuxième proratisse les morts par rapport aux morts, c'est-à-dire la part qui est due à la guerre dans la mortalité globale d'une société ; il rend compte de la violence de l'affrontement. L'OMS souligne combien il est difficile dans certains cas d'avoir des données fiables, tant pour des raisons d'absence de structure capable de les relever que de manipulation possible par les pouvoirs politiques. Nous reviendrons ultérieurement sur le sens de ces indicateurs.

2.2. Lewis Richardson : *Statistics of Deadly Quarrels*

La revue *American scientists* consacre en 2002 un article à l'ouvrage *Statistics of Deadly Quarrels*, paru en 1960. L'auteur Lewis Fry Richardson (1881-1953), quaker et mathématicien, y analyse 315 conflits qui eurent lieu de 1820 à 1950. Brian Hayes présente cet ouvrage difficile et ses principaux résultats :

« Richardson's aim was to count all deaths during this interval caused by a deliberate act of another person. Thus he includes individual murders and other lesser episodes of violence in addition to warfare, but he excludes accidents and negligence and natural disasters⁸⁷⁰. » (Hayes, 2002, p. 11)

Richardson a construit une base de données, défini une échelle logarithmique de la magnitude des guerres, fonction des pertes (ex : magnitude 4 = 10 000 morts ; Magnitude 5 = 100 000 morts, etc.) et a abouti à certains résultats déroutants comme le fait que les guerres étaient des accidents à la distribution aléatoire :

⁸⁷⁰ « Le but de Richardson était de compter toutes les morts pendant cet intervalle causées par un acte délibéré d'une autre personne. Ainsi, il inclut les meurtres individuels et autres épisodes moindres de violence en complément de la guerre, mais il exclut les accidents et négligences et les désastres naturels. »

« Thus the data offer no reason to believe that wars are anything other than randomly distributed accidents⁸⁷¹. » (Hayes, 2002, p. 13)

Entre autres, ses résultats semblent confirmer l'hypothèse de Keeley que beaucoup de petits conflits font autant de morts que des grands :

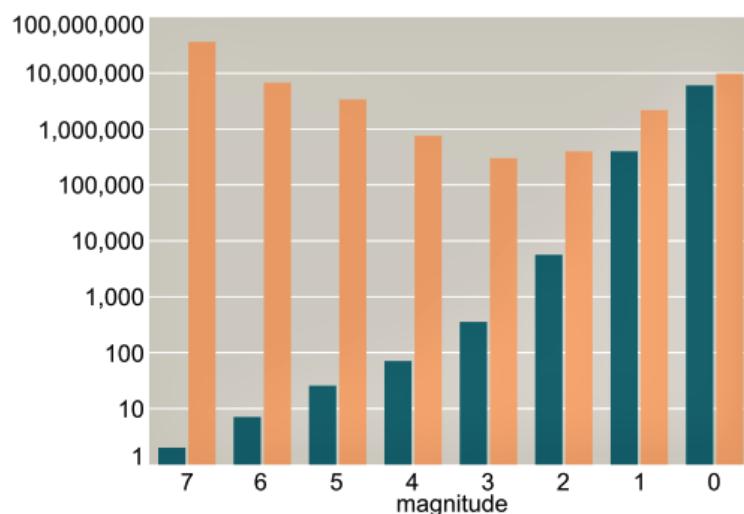


Figure 2. Magnitude of a war, as defined by Lewis Fry Richardson, is the base-10 logarithm of the number of deaths. Blue bars indicate the number of wars in each magnitude range; orange bars are the total deaths from wars of that magnitude. Two magnitude-7 wars account for 60 percent of all deaths.

Magnitudes et pertes des guerres (Hayes, 2002, p. 12)

2.3. Quincy Wright

Quincy Wright, pour sa part, dans son monumental ouvrage *A Study of War*, publié pour la première fois en 1942, analyse 278 guerres, fournissant un répertoire des guerres modernes avec des données caractéristiques (appendices XVI, XIX et XX). Pour mesurer l'intensité des guerres, il propose deux indicateurs : la fréquence des batailles (ou campagnes) et les pertes humaines :

« The intensity of war may be measured by the frequency of battles, of campaigns, or of wars [...] The intensity of war may also be measured by the absolute or relative losses of life attributable to it in the military and civil population during a given time or to the absolute or relative losses of wealth attributable to it⁸⁷². » (Wright, 1965, p. 218)

⁸⁷¹ « Ainsi les données ne fournissaient aucune raison de croire que les guerres étaient autre chose que des accidents distribués de façon aléatoire. »

⁸⁷² « L'intensité de la guerre peut être mesurée par la fréquence des batailles, des campagnes ou des guerres [...] L'intensité de la guerre peut aussi être mesurée par les pertes absolues ou relatives de vies qui lui sont attribuables dans les populations militaire et civile pendant une durée donnée ou les pertes de richesses absolues ou relatives qui lui sont attribuables. »

L'appendice XXI fournit des données sur la durée et l'intensité des guerres modernes, avec en préalable une mise en garde sur la fiabilité des sources illustrée par une comparaison entre deux sources (Sorokin et King) pour les pertes françaises et anglaises de 1625 à 1916 par demi-siècle (table 52, p. 267) : les écarts vont de 1 à 6. Il fournit notamment les chiffres de Sorokin des victimes de guerre en Europe par siècle de l'an mille au XX^e siècle (table 50 et 51) :

656

A STUDY OF WAR

TABLE 50*

SOROKIN'S ESTIMATE OF WAR CASUALTIES IN EUROPE, BY CENTURIES, 1000-1925
(000's omitted)

Country	11th	12th	13th	14th	15th	16th	17th	18th	19th	20th	Average since 1600
France	1	4	11	59	61	107	658	1,055	1,769	3,682	1,791
Austria		8	11	7	100	257	1,560	1,505	226	3,000	1,173
Great Britain	1	7	17	64	86	91	160	310	141	3,095	961
Russia	5	12	20	37	38		119	752	777	6,371	2,005
Germany								360	459	6,060	2,203
Spain						160	559	94	160	44	216
Netherlands						64	290	170	34		124
Italy							17	41	54	1,783	474
Poland and Lithuania						66	91	348	219		219
Total	7	31	68	167	285	863	3,454	4,635	3,845	24,035	
Per 1,000 population		2	5	8	10	15	37	33	15	54	

* Source: Pitirim Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, Vol. III, Tables 6-10. See Table 51 below.

TABLE 51*

SOROKIN'S ESTIMATE OF RELATIVE WAR CASUALTIES, BY CENTURIES, 1100-1925
(Per 1,000 Population)

Country	12th	13th	14th	15th	16th	17th	18th	19th	20th
France						37	48	51	92
Great Britain						20	30	5	67
Germany								13	95
Austria						130	94	6	48
Russia						8	22	11	41
Italy									52
Spain							12	11	2
Netherlands						161	85	6	0
All Europe	2	5	8	10	15	37	33	15	54

* The figures in this table resulted from dividing the estimates for war casualties (killed or wounded) for the century by the average population for the century (Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, III, 240, 245, 349).

Pertes de guerres (Wright, 1965, p. 656)

Ainsi que les pertes françaises de 1630 à 1919 en chiffres bruts et pourcentage de population :

TABLE 53*
NUMBER OF SOLDIERS ENGAGED IN BATTLES, NUMBER OF CASUALTIES, AND
POPULATION OF FRANCE, BY DECADES, 1630-1919
(See Fig. 39)

Decade	No. Engaged	No. Killed or Wounded	Percentage of Those Engaged Killed or Wounded	Population	Percentage of Population Killed or Wounded	Average No. Engaged in Five Largest Engagements	Percentage of Population in Five Largest Engagements
1630-39	132,500	15,350	11.58	17,500,000	0.09	23,600	0.13
1640-49	260,000	59,500	22.88	18,000,000	0.32	20,800	0.11
1650-59	78,000	10,000	12.82	18,500,000	0.05	15,600	0.08
1660-69	15,000	1,000	6.66	19,000,000	0.01	20,000	0.10
1670-79	335,000	40,450	12.07	19,500,000	0.21	44,800	0.23
1680-89	8,000	2,200	27.50	20,000,000	0.01	16,200	0.08
1690-99	512,000	61,050	11.92	20,000,000	0.31	68,200	0.34
1700-09	678,350	104,270	15.37	18,000,000	0.58	42,600	0.24
1710-19	319,000	44,650	13.99	17,500,000	0.26	54,600	0.31
1720-29
1730-39	181,500	20,800	11.33	20,000,000	0.10	43,800	0.22
1740-49	827,500	77,125	9.32	21,500,000	0.36	86,600	0.40
1750-59	241,100	31,142	12.91	22,000,000	0.14	55,000	0.25
1760-69	270,000	17,200	6.37	24,250,000	0.07	39,800	0.16
1770-79	45,000	2,250	5.00	25,000,000	0.01	15,000	0.06
1780-89	118,500	9,100	7.68	26,250,000	0.03	15,200	0.06
1790-99	4,748,000	409,530	8.59	27,500,000	1.48	80,200	0.29
1800-09	3,065,700	327,600	10.69	29,250,000	1.19	101,400	0.35
1810-19	3,782,150	470,950	12.45	30,500,000	1.54	159,200	0.52
1820-29	2,200	200	9.10	32,500,000	0.001	2,200	0.01
1830-39
1840-49
1850-59	301,800	40,150	13.30	37,000,000	0.13	61,800	0.17
1860-69
1870-79	2,349,000	162,250	6.91	37,500,000	0.43	189,600	0.51
1880-89
1890-99
1900-09
1910-19	8,625,000	2,250,000	26.09	40,000,000	5.63

* Source: See Appen. XIX, n. *

† This figure is the total number of men mobilized in the French forces during the entire period of World War I and is not strictly comparable with the foregoing figures in the same column. The other figures were obtained by adding the number of men in all engagements. Hence they are larger than the total number of men in the armed forces for the decade in question, for they count each man as many times as he was engaged in battle. In order to obtain for the decade 1910-19 a figure comparable to the others, the 8,625,000 must be multiplied by a factor equal to the average number of times that the individual soldier took part in an engagement. Such a factor would be very hard to compute accurately. If it were 1—which is surely a very low estimate—the percentage in the fourth column would be 8.70. If the factor were 4, the percentage would be 52. Thus, in spite of the very high number killed and wounded during the decade, it is quite certain that the percentage of those engaged who were killed or seriously wounded was not higher than in the wars of the nineteenth century and was lower than in wars of the seventeenth century. Cf. Tables 54 and 55.

‡ Woytinsky (*The War in Zahlen* [Berlin, 1928], pp. 116-18) gives this figure as 3,919,872 and states that 17.4 per cent of those engaged were killed or died of wounds or disease.

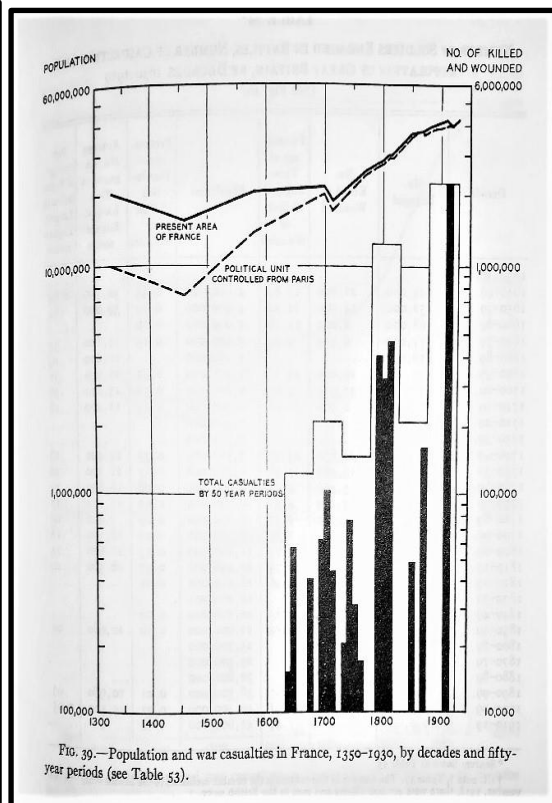


FIG. 39.—Population and war casualties in France, 1350-1930, by decades and fifty-year periods (see Table 53).

Pertes françaises (Wright, 1965, p. 658 et 659)

Il fait de même pour la Grande-Bretagne (sources données p. 625). Enfin il consacre l'appendice XIII aux pertes des populations primitives, sur lesquelles nous reviendrons ci-après.

2.4. Les sites Internet

Plusieurs sites internet hébergent des bases de données sur les guerres :

The Correlates of War Project (<http://www.correlatesofwar.org/>) a été créé par Joel David Singer de l'Université du Michigan en 1963. Le site fournit des données sur les différents types de guerres (Non-State Wars, Intra-State Wars, Inter-State Wars, Extra-State Wars) ayant fait 1 000 morts par an. Joel David Singer publie en 1972 avec Melvin Small *Wages of War: 1816-1965. A statistical handbook*, John Wiley & Sons Inc (septembre 1972)



The Correlates of War Project

Home Data Sets History People Data Hosting News Data Bibliography External Links FAQ Contact Us

Events

Total Civil War Battle Deaths, 1816-2007

1 2 3

News

[Correlates of War meeting at Peace Science 2017](#)
Oct 19, 2017

[Will Moore's Passing](#)
May 03, 2017

[State System Membership \(v2016\) now available.](#)
Feb 27, 2017

[Trade \(v4.0\) now available.](#)
Feb 20, 2017

[Colonial/Dependency Contiguity v3.1 available](#)
Feb 17, 2017

Saisie écran du site The Correlates of War Project

On peut également trouver des données statistiques sur les guerres passées sur les sites suivants :

- http://www.inta.gatech.edu/peter/PSS99_paper.html

Brecke, Peter. 1999. Violent conflicts 1400 A.D. to the present in different regions of the world.

- <http://necrometrics.com/index.htm>

White Matthew, « Selected Death Tolls for Wars, Massacres and Atrocities Before the 20th Century ».

Il comprend une page dédiée à la guerre Primitive :

- <http://necrometrics.com/pre1700b.htm#Primitive>

En conclusion, des statistiques sont disponibles sur les guerres modernes. Peu d'analyses en ont été faites. Elles mettent en évidence la difficulté à fiabiliser de telles données et à les rendre utilisables pour des travaux comparatifs. Que mesure-t-on ? quels types de pertes décompte-on ? quelle fiabilité peut être accordée à des données saisies en pleine guerre par des agents de terrain pour lesquels les statistiques sont secondaires voire même interdites ou manipulées par le pouvoir politique ? Pour le temps présent, les chiffres de pertes pour des conflits contemporains sont du fait même de la guerre sujet à débat. Cette problématique est évidemment aggravée pour les guerres modernes des siècles passés. Deux notions se dégagent pour mesurer la violence guerrière, la fréquence et les pertes. Mais les deux concepts sont eux-mêmes insuffisamment définis pour que des chiffres clairs puissent y être facilement associés (pertes civiles, succession de guerres).

3. Les statistiques, les guerres primitives et les guerres préhistoriques

Les difficultés que nous venons de montrer pour les guerres modernes sont encore plus vraies pour les guerres primitives et préhistoriques. Nous analyserons les données ethnographiques puis les données préhistoriques disponibles. Nous voyons comment elles sont utilisées dans des comparaisons.

3.1. Les données ethnographiques

Quincy Wright consacre l'appendice XIII (p. 569-570) aux effets de la guerre sur la population des sociétés primitives. Ses sources sont peu nombreuses et uniquement ethnographiques : William Lloyd Warner (1898-1970) pour les Murngin (Australie), Richard Thurnwald (1869-1954) pour les Buin des îles Salomon, Fay-Cooper Cole (1881-1961) pour les Tinguians (Philippines) et Alfred Kroeber (1876-1960) pour les Yurok (amérindiens côte Ouest, États-Unis).

L'exemple des Murngin est exposé avec rigueur : 100 tués en 72 engagements sur 20 ans dans une population de 3 000 habitants ; un taux de pertes annuelles évalué à 0,33 % de la population (après correction d'une estimation de cas inconnus).

Wright compare alors les chiffres tirés de ces exemples ethnographiques à ceux de la France du XIX^e siècle :

« It appears that during the nineteenth century France (probably the heaviest sufferer from war among modern nations), with an average population of about thirty-four million, lost from battle casualties about two and a half million men or an annual average of twenty-five thousand, amounting to 0,07 per cent of the population —less than the Murgin, Buin or Yurok losses but more than the Andaman⁸⁷³. » (Wright, 1965, p. 570)

Ceci lui permet d'affirmer :

⁸⁷³ « Il apparaît que durant le XIX^e siècle la France, (probablement la nation qui a souffert le plus de la guerre parmi les nations modernes) avec une population moyenne de 34 millions d'habitants a perdu dans les batailles environ 2,5 millions d'hommes soit une moyenne annuelle de 25 000, l'équivalent de 0,07 % de la population – moins que les pertes Murngin, Buin ou Yurok mais plus que les Andaman. »

« The small amount of statistical data available indicates that war has been a more important population eliminator among primitive than among civilized peoples⁸⁷⁴. » (Wright, 1965, p. 569)

Il affirme donc, bien qu'avec une réserve sur la quantité de données disponibles, que les pertes guerrières des peuples primitifs étaient importantes puisque supérieures à celles des guerres modernes ou celles d'un État moderne (la France) à l'histoire belliqueuse⁸⁷⁵.

Toutes les données ethnographiques ne sont pas toujours exposées avec la rigueur de Wright, surtout dans les témoignages du XIX^e qui sont de nature et d'époque différentes. De nombreux récits insistent sur la fréquence des affrontements, sur les nombreuses victimes, sur les mauvais traitements faits au corps mais sans fournir de données chiffrées fiables (John Morgan dans *The Life and Adventures of William Buckley*, 1852).

L'autre manière de compter les morts de guerre est de les rapporter, non plus à la population, mais par rapport à la mortalité globale⁸⁷⁶. Elle est parfois plus simple à évaluer pour la guerre primitive. Heider nous en donne un premier exemple, dans *The Dugum Dani* :

« 28.5 per cent of the males and 2.4 per cent of the females die bloody rather than natural deaths⁸⁷⁷. » (Heider, 1970, p. 128)

Ce taux de mortalité masculine a pour conséquence et se trouve confirmé par un important déséquilibre du ratio homme/femme qui se traduit par une forte polygamie et l'absence de célibataire mâle de plus de 25 ans (Heider, 1970, p. 129). Descola, pour sa part dans *Les Lances du crépuscule*, parle de mortalité par génération :

« Les généalogies que nous avons commencé à relever témoignent dans leur crudité statistique de l'ampleur de ces guerres de vendetta : dans la génération qui vient de disparaître un homme sur deux est mort au combat. » (Descola, 2006, p. 80)

Ces chiffres sont très élevés si nous les comparons à ceux de l'OMS les plus élevés : en Afrique, la part du nombre total de décès des hommes dus à la guerre est de 2,3 % avec les maximums de 8,3 % pour les 5-14 ans et 6,9 % pour les 15-29 ans (OMS, 2002, p. 312). Ces valeurs sont évidemment des moyennes entre des zones en guerre et d'autres qui ne le sont pas. Les deux exemples illustrent toutefois la spécificité de la population masculine dont la mortalité violente est très élevée, ce qui constitue un marqueur des populations guerrières.

⁸⁷⁴ « La faible quantité des données statistiques disponibles indique que la guerre a détruit plus de populations parmi les peuples primitifs que parmi les peuples civilisés. »

⁸⁷⁵ Contrairement à ce que Keeley soutient (Keeley, 2009, p. 36-40), Wright ne minimise donc pas les effets de la guerre sur les sociétés primitives. Il affirme cela, bien avant Keeley, et bien avant l'émergence de la thèse du Bon Sauvage.

⁸⁷⁶ Dans le premier cas, on décompte les morts par rapport aux vivants et cela pendant un espace de temps et rapporté à une population moyenne. Dans le deuxième cas, on décompte les morts dus à la guerre par rapport à tous les morts pendant un espace de temps.

⁸⁷⁷ « 28,5 % des mâles et 2,4 % des femmes meurent dans le sang plutôt que de mort naturelle. »

Les données ethnographiques présentent en fait plusieurs difficultés pour la démarche comparative. La première est qu'elle repose sur des témoignages oraux. Chaque ethnologue utilise les données qu'il peut obtenir et les présente sous une forme qui lui semble la plus pertinente mais qui lui est personnelle. La deuxième provient d'un espace-temps de référence d'une durée faible et dont l'espace géographique ou populationnelle est parfois mal défini, éléments qui lui sont fixés par son séjour, sa mission et les événements dont il est témoin ou qu'il recueille. Les données correspondent parfois à un événement ou à un épisode alors qu'elles vont être comparées à des périodes longues. La troisième difficulté vient de l'accent mis sur la mortalité des mâles, qui étant très élevée, déforme la vision générale. Ce passage de Heider, particulièrement rigoureux dans son travail sur la guerre, illustre ce qui vient d'être dit :

« The loss of human life is an obvious and striking feature of Dani warfare. The statistics presented earlier are certainly suspect, but they give some idea of the extent of the ritual war death: 0,48 per cent of the population killed yearly in ritual war; 6,5 per cent of three confederations killed in the attack of June 4, 1966; 28,5 per cent of the males and 2,4 per cent of the females die bloody rather than natural deaths.

It may be that war mortality is lower in the Wilihiman-Walalua and Gosi-Alua areas than elsewhere in the Dani region. N. Verheijen O.F.M. has reported (in a personal communication) that in two consecutive days of battle in 1959, 34 of the 434 people living in the twelve compounds of Musatfak, in the Western Grand Valley, were killed. Bromley has estimated that between 1954 and 1956 the Aso-logobal Confederation of the Southern Grand valley lost 1 per cent of its population per year through war⁸⁷⁸. » (Heider, 1970, p. 128-129)

On pourrait parler d'une sorte d'effet « reporter de guerre » qui souligne l'impact de la guerre dans un moment de conflictualité, un peu comme un observateur qui n'aurait connu de la France que les années 14-18.

Ces exemples montrent que la source ethnographique fournit des données statistiques à manier avec précaution. Leur précision et leur domaine de validité (dans le temps et l'espace) sont variables selon les auteurs. Elles fournissent une vision générale fiable d'une mortalité élevée pour les événements ponctuels relatés. Mais elles tendent à augmenter la perception de bellicosité. Leur utilisation dans un travail comparatif entre populations ou entre époques

⁸⁷⁸ « Les pertes en vies humaines sont évidemment un trait frappant de la guerre des Dani. Les statistiques présentées auparavant sont certainement suspectes, mais elles donnent quelque idée de l'importance de la mort dans la guerre rituelle : 0,48 % de la population tuée chaque année ; 6,25 % de trois confédérations tués dans l'attaque du 4 juin 1966 ; 28,5 % des mâles et 2,4 % des femmes meurent dans le sang plutôt que de mort naturelle.

Il se peut que la mortalité guerrière soit inférieure dans les aires Wilihiman-Walalua et Gosi-Alua que partout ailleurs dans la région Dani. N. Verheijen O.F.M. a rapporté (dans une communication personnelle) que en deux jours consécutifs de bataille en 1959, 34 des 434 personnes vivant dans les douze complexes de Musatfak, dans la Grand Vallée de l'Ouest, furent tués. Bromley a estimé qu'entre 1954 et 1956, la confédération Aso-Logobal de la Grande Vallée du Sud perdit un pour cent de sa population par an du fait de la guerre. »

est délicate. Cela l'est encore plus quand la comparaison a l'ambition d'englober monde ethnographique, monde moderne et enfin monde préhistorique.

3.2. Les données préhistoriques

3.2.1. L'indicateur archéologique et les difficultés d'interprétation

Un seul indicateur est accessible avec les données archéologiques : celui de pourcentage de morts supposées violentes parmi la mortalité globale observée. En effet, seul le nombre de squelettes blessés (ou d'os blessés) est mesurable. Il ne peut être rapporté qu'au nombre de squelettes trouvés (ou le nombre d'ossements). Les indicateurs modernes tels que les pourcentages annuels de morts par rapport à la population de la société ou pour 100 000 habitants sont impossibles à déterminer.

Mais il existe plusieurs difficultés pour interpréter le chiffre des tués à la guerre par rapport à la mortalité générale. Dans un article de 2005, Georges Milner nous éclaire sur le sujet. Il s'est livré à des études sur les blessures par flèches et le lien qui peut être établi entre les blessures portées par les squelettes et le fait qu'elles correspondent à des faits de guerre. Deux échantillons de blessures sont utilisés, l'un issu des guerres indiennes du XIX^e et reposant sur les rapports des médecins militaires avec un échantillon de 248 blessures par flèches sur 191 individus ; l'autre provenant de deux hôpitaux de Papouasie-Nouvelle-Guinée portant sur 90 patients blessés par flèches au XX^e siècle. Un troisième échantillon archéologique est composé de 100 blessures de 93 individus du Préhistorique tardif (environ 500 de notre ère⁸⁷⁹) au début de la période historique.

Des guerres contemporaines, il retire que 70 % des combattants survivent à leurs blessures et que seulement 30 % des blessures touchent le squelette. Il relève une certaine similitude entre la distribution des blessures du squelette entre les échantillons préhistorique et médicaux ainsi que le taux de survie avec une pointe fichée dans l'os (~ 11 %). Il en tire deux conclusions très pratiques. Tout d'abord, un faible nombre de blessures doit alerter sur la possibilité du phénomène de violence guerrière :

« Even a small proportion of skeletons showing signs of trauma such as projectile wounds, fractures attributable to stone axes, and mutilations involving the removal of body parts are a sure sign that fighting was pervasive and quite

⁸⁷⁹ Il s'agit de préhistoire américaine et de « skeletons from states bordering the Mississippi River eastward to the Atlantic Ocean, including southern Canada » (Squelettes provenant des États longeant le Mississippi jusqu'à la bordure atlantique, y compris le sud du Canada)

conceivably had a noticeable impact on participating communities⁸⁸⁰. » (Milner, 2005, p. 145)

Par ailleurs, les blessures apparentes sur les squelettes sous-estiment grandement les blessures réellement subies par les individus :

« The data are sufficient to say that arrows often do not strike bones, and wounds can be conservatively estimated as being something on the order of three times the number that left indelible marks on skeletons⁸⁸¹. » (Milner, 2005, p. 153-154)

Nous reviendrons plus loin sur l'utilisation de ce coefficient de majoration proposé par Milner (et que je dénomme coefficient de Milner). Il conteste une solution qui consisterait à fixer une barre à deux chiffres (« double digit »), qui correspondrait à la valeur désignant une activité guerrière. Lui-même considère cette limite trop haute compte tenu de la sous-estimation systématique qu'il démontre mais ne propose pas de valeur discriminante.

Des outils de ce type qui feraient référence et faciliteraient l'interprétation des données préhistoriques manquent malheureusement. Un exemple illustrera ce point. Dans son intervention faite au colloque international sur l'archéologie de la violence, organisé par l'INRAP du 2 au 4 octobre 2014 au Louvre-Lens, Marylène Patou-Mathis avance :

« Quant aux autres marques de violence, l'analyse de plusieurs centaines d'ossements humains datant de plus de 10 000 ans avant notre ère a permis de constater qu'elles sont extrêmement rares. Par exemple, sur les 209 individus découverts dans des sites du sud-ouest de la France, elles n'ont été observées que sur cinq d'entre eux [Brennan, 1991]. » (Patou-Mathis, 2016, p. 25)

Ceci fait un taux de 2,4 %. Comment l'interpréter ? Est-ce peu comme l'affirme l'auteur ou au contraire ce chiffre pourrait-il cacher un phénomène plus important ? Ce taux est en effet supérieur au taux (1,6 %) que l'OMS donne pour le continent africain, soit la région du monde la plus belliqueuse du monde moderne observé dans le rapport OMS. Mais cette comparaison entre le chiffre de Patou-Mathis et celui de l'OMS est-elle pertinente ? Elle consiste à rapprocher un taux de blessures mortelles (par rapport à la mortalité globale) entre d'une part une population préhistorique définie par sa géographie (le sud-ouest de la France) et une période de temps longue mais mal définie (avant 10 000) et d'autre part dans une population moderne définie par sa géographie (le continent africain) pendant une année (2000). Cet exercice, dont le seul but est pédagogique, montre que l'utilisation de chiffres ne peut se résumer à des comparaisons dont on n'a pas posé les termes. En résumé, il semble

⁸⁸⁰ « Même une petite proportion de squelettes montrant des signes de traumatismes tels que des blessures par projectiles, des fractures attribuables à des haches de pierre, et des mutilations impliquant des amputations sont un signe sûr que le combat était majeur et eut très probablement un impact sur les communautés participantes. »

⁸⁸¹ « Les données sont suffisantes pour dire que les flèches souvent ne touchent pas les os, et les blessures peuvent être estimées prudemment comme étant quelque chose de l'ordre de trois fois le nombre de celles qui ont laissé une marque indélébile sur les squelettes. »

contestable de qualifier cette traumatologie, qu'elle soit guerrière ou autre, *d'extrêmement rare* (et encore moins possible d'en déduire un monde pacifique) sans avoir des éléments de comparaison mesurables.

3.3. Réflexion sur d'éventuels outils statistiques

Le besoin d'outils statistiques reconnus se fait donc cruellement sentir. Nous essayons dans ce paragraphe de défricher ce sujet. Plusieurs domaines d'utilisation semblent envisageables.

Si le site étudié correspond à un évènement unique, le taux de blessures permet de répondre à la question de la nature de l'évènement. Un taux élevé permet de faire l'hypothèse d'une bataille ou d'un massacre et de supposer que ceux dont le squelette ne porte pas de traces de blessures sont morts de coups invisibles sur le squelette. Le taux de blessures ne peut pas être interprété comme un taux de bellicosité (fréquence d'évènements guerriers) mais comme l'indicateur qu'il y a eu un fait de guerre. L'exemple type est celui de Nataruk.

Si le site apparaît comme un cimetière ou une sépulture, le taux de blessures peut être rapporté à celui d'une population, ceux des morts enterrés dans le cimetière pendant sa durée d'utilisation. Le taux de blessures par rapport à la population du cimetière peut alors être interprété comme le taux de mortalité due à la guerre par rapport à la mortalité générale représentée par ceux ne portant pas de blessures. Il reste alors une ambiguïté sur ceux ne portant pas de blessure apparente. On ne peut pas supposer qu'ils ont tous participé à la guerre et appliquer un coefficient de Milner. Mais vraisemblablement, une partie est morte de la guerre sans en porter la trace. Le taux de blessures est dans ce cas l'indicateur d'une bellicosité, d'un taux de perte conséquence d'une fréquence récurrente ou de l'intensité d'une violence guerrière. L'exemple type est Jebel Sahaba.

« Thus, cemetery samples with even a few percent of skeletons showing arrow wounds indicate that socially disruptive conflict gripped prehistoric villagers. The relative invisibility of signs of conflict-related trauma, whatever weapon caused it, means that this evidence, when it occurs, should not be dismissed casually⁸⁸². » (Milner, 2005, p. 154)

Cette notion de bellicosité peut être élargie aux statistiques régionales. Mais plus la zone et la durée englobées sont grandes, plus les pertes de guerre sont lissées parce que

⁸⁸² « Ainsi les échantillons de cimetières avec même un faible pourcentage de squelette montrant des blessures par flèches indique qu'un conflit socialement disruptif a frappé des villageois préhistoriques. L'invisibilité relative de signes de traumatisme relié à un conflit, quelle que soit l'arme qui le cause, montre que cette preuve quand elle se présente, ne peut pas être écartée à la légère. »

compensées par les périodes de paix et plus il sera difficile de détecter dans les chiffres une bellicosité passée. Pour illustrer ce fait, analysons le chiffre de 3 % de pertes dues à la guerre, calculé par Wright pour la France pour le XIX^e siècle. Il s'agit de la part des pertes de guerre dans la mortalité globale :

« The average annual death rate of France during the nineteenth century was about 2,5 percent of the population, of which the deaths from battle casualties amounted to about 3 percent⁸⁸³. » (Wright, 1965, p. 570)

Ce calcul montre l'effet de lissage sur le temps. La mortalité moyenne de la France est en effet en moyenne de 2,5 % (Meslé et Vallin, 1989, p. 1123) pour une population de 34 millions d'habitants soit une mortalité totale de 850 000 personnes par an⁸⁸⁴. Les pertes françaises furent de 3 000 000 de 1792 à 1914 (Bodart, 1916, p. 156), soit 24 590 par an. Les pertes dues à la guerre représentent donc 2,9 % de la mortalité annuelle et cela pour la nation « la plus guerrière des temps modernes » (Bodart, 1916, p. 155).

Pour illustrer concrètement, nous proposons une simulation de valeurs repères pour définir un niveau de bellicosité sur un espace-temps déterminé. Comme valeur faible, le chiffre OMS moyen chez les femmes de 0,3 % est retenu ; Comme valeur élevée, le chiffre de 10 %, moyenne des 3 valeurs OMS les plus élevées chez les hommes (qui sont toutefois moyennées sur des espaces continentaux). Comme valeur moyenne, le chiffre de 3 % calculé par Wright pour la France sur la durée du XIX^e siècle est proposé. Cela donne le tableau suivant :

Taux blessures observées sur les ossements	0,3%	3%	10%
Hypothèse bellicosité	faible	moyenne	forte

Indice de bellicosité

La première de ces trois valeurs correspond donc à une hypothèse de bellicosité faible. La deuxième à une bellicosité moyenne sur un temps court ou à une bellicosité forte sur un temps long ; la troisième correspond à une bellicosité élevée, les phases aiguës de conflit pouvant encore dépasser cette dernière valeur. Les données utilisées sont des données archéologiques (taux de blessures/nombre de morts), éventuellement majorées en application du coefficient de Milner. Sa recommandation, dans son expression première, est délicate dans son application pratique, à savoir dans quel contexte l'appliquer et quel coefficient prendre. Le facteur 3 est montré par Milner pour les combats avec arcs. Mais

⁸⁸³ « Le taux de morts annuel moyen de la France durant le XIX^e siècle avoisine 2,5 % de la population, dans lequel le taux de morts dus aux pertes dans les batailles se monte à 3 %. »

⁸⁸⁴ À titre de comparaison, la mortalité en France est actuellement de 600 000 pour 66 millions d'habitants soit un taux de 0,9 %.

d'autres contextes différents : cimetières, combats sans archerie, squelettes incomplets, etc. pour lesquels il faudrait utiliser un coefficient de majoration démontré et dont les valeurs se situent entre 1 et 3.

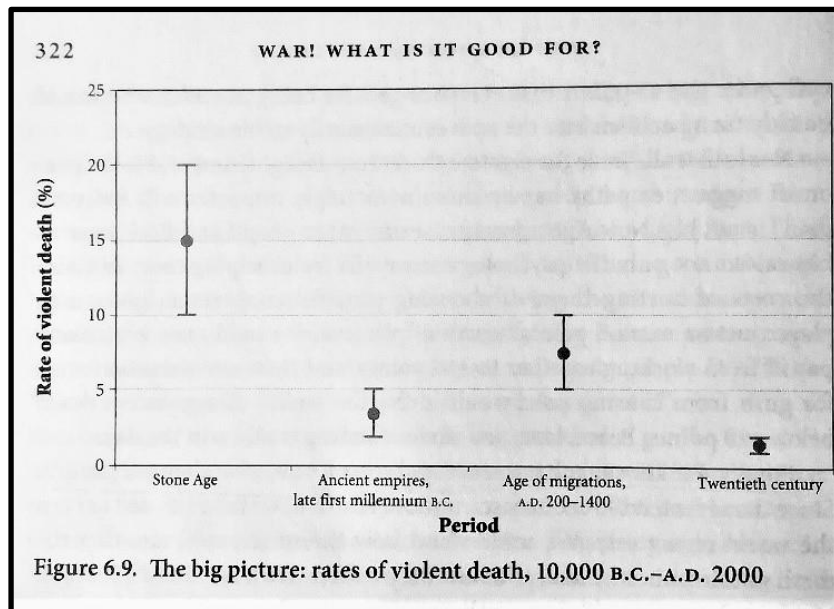
Selon l'échelle de bellicosité proposée, Jebel Sahaba avec un taux de 40 % indiquerait une bellicosité très forte. Le cas de Teviec est plus ambigu avec 1 blessé sur 21 soit 4 %. Avec la correction Milner, le taux monterait à des valeurs de bellicosité « moyenne » à « forte ». Revenons à l'exemple de la population du Sud-Ouest de la France. Avec 5 blessures constatées sur 209 individus, le nombre réel de blessures peut se situer entre 5 et 15 (blessures dans les parties molles, squelettes incomplets). Le taux varie donc entre 2,4 % (pour 5 blessures) à 7 % (15 blessures), ce qui correspondrait à une bellicosité moyenne et non à une situation de sécurité.

En revanche, l'utilité de valeurs repères pour identifier un fait guerrier apparaît peu convaincante face à des cas concrets. En effet, les sites de combats-massacres montrent tous des taux de blessures très élevés : à Nataruk, le taux est proche de 50 % (par rapport au MNI) ; Talheim, 58 % (20/34) ; à Asparn-Schleck, sur 67 individus, 177 blessures sont identifiées sur 33 crânes ! L'idée d'une échelle de taux de blessures semble donc non pertinente quand il y a un massacre d'une population. Dans le monde préhistorique révélé par l'archéologie, le massacre semble être le plus souvent la suite du combat. Est-ce une caractéristique du monde préhistorique ? A ce stade, les éléments de connaissance ne permettent pas de répondre.

3.4. Analyse de la thèse de la baisse tendancielle de la mortalité violente

Dans la suite de ces réflexions, nous nous proposons d'analyser la théorie de la baisse tendancielle de la violence, que soutiennent des ouvrages qui ont eu un fort retentissement. La thèse est que sur l'histoire longue de l'humanité, la violence interhumaine et notamment la violence guerrière baisse. Elle se fonde sur une démarche comparative chiffrée des trois mondes, moderne, ethnographique et préhistorique.

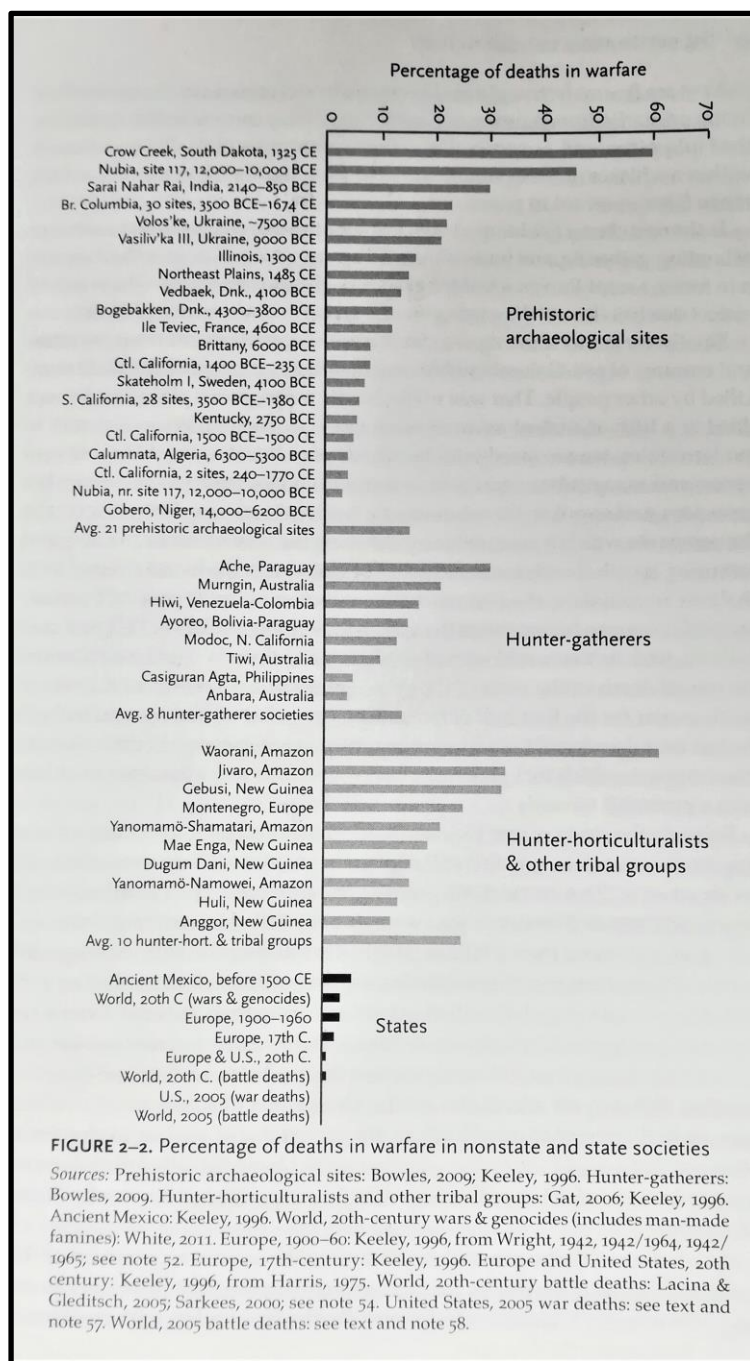
Ian Morris, dans un livre au titre provocateur, *War! What is it good for?* (2014) publie ce schéma d'une violence guerrière qui évolue avec l'existence d'un ordre mondial, imposé par l'existence d'une puissance impériale. Le chaos ou la désorganisation des sociétés préhistoriques et primitives se traduit par une violence guerrière non maîtrisée, donc élevée par rapport au monde civilisé.



Taux de morts violentes selon les périodes (Morris, 2014, p. 322)

Il ne donne guère d'informations sur ses sources de données. Il fait particulièrement référence au travail de Steven Pinker publié en 2011 sous le titre *The Better Angels of Our Nature: Why Violence has Declined* et traduit en français en 2017 par *La Part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*.

Cet ouvrage traite du phénomène général de la violence, dont la guerre n'est qu'une des expressions. Nous nous intéresserons ici seulement au chapitre 2 « The pacification process », où il affirme la baisse de la violence guerrière en s'appuyant notamment sur ce tableau qui fournit le pourcentage de morts dues à la guerre dans quatre catégories de population, la première préhistorique, la deuxième de chasseurs-cueilleurs, la troisième de tribus de chasseurs horticulteurs et la dernière étatique. La présentation de ces quatre groupes les uns au-dessus des autres permet une comparaison particulièrement parlante et conduit à « voir » assez naturellement deux conclusions : tout d'abord une décroissance de la mortalité du préhistorique aux temps modernes et ensuite une proximité entre les préhistoriques et les groupes tribaux de chasseurs-horticulteurs :



Pourcentage de morts dues à la guerre (Pinker, 2011, p. 49)

Pinker réutilise des chiffres provenant de sources diverses. Par exemple, le groupe de chasseurs-cueilleurs est celui sélectionné par Samuel Bowles pour un article intitulé « Did Warfare Among Ancestral Hunter-Gatherers Affect the Evolution of Human Social Behaviors? » (Bowles, 2009, p. 1295). Il en est de même pour 15 des 22 sites archéologiques. Pour les chasseurs cultivateurs, les chiffres proviennent de Keeley⁸⁸⁵ (tableau 6.2) ou *War*

⁸⁸⁵ Keeley cite les références de ses sources ethnographiques.

in *Human Civilization* (Gat, 2006, p. 130). Or les chiffres préhistoriques sont censés donner la part de la mortalité guerrière dans la mortalité globale et le plus souvent sans distinction de sexes alors que les chiffres ethnographiques sont généralement des ratios par rapport à la population du groupe (et souvent sexués pour souligner la mortalité des mâles). De plus, les chiffres préhistoriques mélangent des valeurs d'évènements ponctuels (Crow Creek) à des résultats couvrant un millénaire. Enfin les données étatiques couvrent toutes des larges zones sur des périodes longues ce qui, comme nous l'avons montré, lissent les résultats. Ces remarques étant faites, est-ce que cela a un sens de mettre Téviec⁸⁸⁶ et l'Europe du XX^e siècle dans un même tableau comparatif ?

4. Conclusion

Mesurer la violence guerrière pour comparer son niveau et son évolution dans l'histoire de l'humanité semble une tâche au-delà des capacités statistiques actuelles. La principale faiblesse vient des données disponibles, faibles en quantité, insuffisantes et hétérogènes en contenu. La source archéologique est faible en quantité même si la base de données s'est fortement élargie depuis la deuxième partie du XX^e siècle. La quantité brute de blessures fournit une première réponse. Les traces de violence augmentent avec le Mésolithique puis le Néolithique. Mais comment interpréter cette augmentation ? Il n'existe pas de méthodologie de mesure de la violence guerrière à partir des traces de blessures. Or il apparaît qu'une violence réelle peut se dissimuler derrière de faibles traces. Il nous semble que des outils utiles pourraient être élaborés pour cela. Nous avons proposé un exemple.

La source ethnographique ne peut plus fournir de données nouvelles du fait de la fin de la guerre primitive. Celles existantes sont nombreuses mais extrêmement hétérogènes dans leurs formulations. Elles apportent une réponse qualitative importante qui permet d'affirmer comme Keeley que la guerre primitive est destructrice et qu'elle a des conséquences importantes sur les sociétés. Mais ces données sont difficiles d'emploi pour alimenter une comparaison sur du long terme.

Les données des guerres historiques apparaissent abondantes. Mais la meilleure visibilité que nous avons sur la bellicosité du monde historique relativise la possibilité de trouver une

⁸⁸⁶ On s'interroge comment le ratio de Téviec est d'environ 11 % alors qu'il y a un squelette blessé pour 21 squelettes.

mesure de la violence guerrière en des termes statistiques qui permettent de comparer différentes époques.

5. Bibliographie

- Bodart G., 1916. « Losses of life in modern wars, France 1614-1913 », p. 1-156, in : Bodart G., Kellogg L. V., *Losses of Life in Modern Wars Austria-Hungary; France et Military Selection and Race Deterioration*, Oxford : At the Clarendon Press, Humphrey Milford, 207 p.
- Bowles S., 2009. « Did Warfare Among Ancestral Hunter-Gatherers Affect the Evolution of Human Social Behaviors? », *Science*, vol. 324, p. 1293-1298.
- Gat A., 2006. *War in Human Civilization*, Oxford University Press, New York, 820 p.
- Hayes B., 2002. « Statistics of deadly quarrels », *Computing Science, American Scientist*, vol. 90, p. 10-15.
- Heider K. G., 1970. *The Dugum Dani: A Papuan Culture in the Highlands of West New Guinea*, Aldine Publishing Company, Chicago, 334 p.
- Keeley L. H., 2009 (1^{re} éd. 2002). *Les Guerres préhistoriques*, trad. J. de Pass et J. Bodin, Perrin, coll. « Tempus », Paris, 474 p.
- Krug E. G. et al. (dir.), 2002. *Rapport mondial sur la violence et la santé*, Organisation mondiale de la Santé, Genève, [en ligne] : <https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/42545/9242545619_fre.pdf>, consulté le 12/06/2020.
- Meslé F. et Vallin J., 1989. « Reconstitution de tables annuelles de mortalité pour la France au XIX^e siècle », *Population*, 44^e année, n° 6, p. 1121-1158.
- Milner G. R., Anderson E., Smith V. G. 1991. « Warfare in Late Prehistoric West-Central Illinois », *American Antiquity*, vol. 56, n° 4, p. 581-603.
- Milner G. R., 2005. « Nineteenth-Century Arrow Wounds and Perceptions of Prehistoric Warfare », *American Antiquity*, vol. 70, n° 1, p. 144-156.
- Morris I., 2015. *War! What Was It Good for? Conflict and the Progress of Civilization from Primates to Robots*, Picador Editions, New York, 495 p.
- Pinker S., 2017. *La Part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*, Les Arènes, Paris, 1042 p.
- Pinker S., 2011. *The Better Angels of our Nature: Why Violence has Declined*, Viking Penguin, London, 802 p.

Wright Q., 1965 (1^{re} éd. 1942). *A Study of War*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1637 p.

ANNEXE 5.

Traces ostéologiques de violence et de guerre : questionnements méthodologiques

L'interprétation des traces ostéologiques de violences est difficile voire polémique. Cette annexe vise à donner un aperçu des démarches scientifiques et des méthodes employées par l'archéologie pour un travail qui reste du domaine de l'expertise. Notre présentation repose sur deux niveaux de lecture qui peuvent être utilisés pour analyser les potentielles traces ostéologiques de violence. Cette expression recouvre toutes les traces ostéologiques pour lesquelles la question peut être posée d'une origine violente. De fait, l'archéologue ne relève et n'observe que des traces de blessures sur des ossements. Ces traces peuvent être le résultat d'une action taphonomique, d'un accident, d'une violence individuelle (homme/homme, homme/femme, femme/femme, adulte/enfant), d'une violence collective ou d'une action humaine *post-mortem*. La violence collective comprend elle-même une violence juridictionnelle qui s'applique aux membres d'une même société et une violence dite guerrière au sens large qui vise des individus qui se considèrent comme des ennemis. C'est l'identification de cette dernière qui est au cœur de cette annexe. Il s'agit d'explicitier comment l'analyse scientifique permet de passer de la trace ostéologique de violence à l'hypothèse de violence guerrière.

Cette annexe s'organise autour de deux des trois questions que Lewis Binford (1931-2011) pose dans son livre *In Pursuit of the Past: Decoding the Archaeological Record* (Binford, 2002) : « What was it like ? What does it mean ? », que nous traduisons par « Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que cela signifie ? ». La troisième question, « Why did it happen ? » (Pourquoi est-ce arrivé ?), relève d'une autre approche, celle des thèses explicatives.

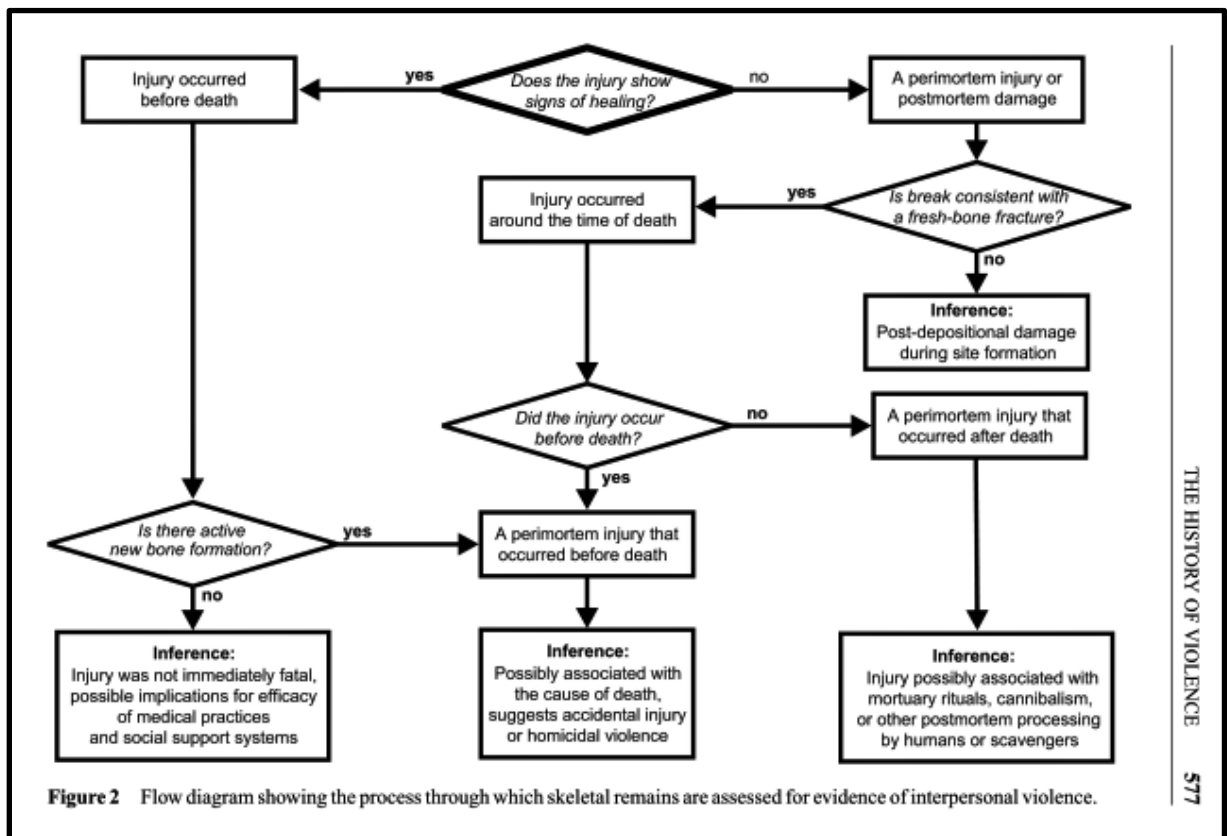
1. Que s'est-il passé ? (*What was it like?*)

Pour Binford, la première étape de l'archéologue est de reconstruire le passé. En matière de violence collective, ce passé comprend les actes de violence qui ont été commis et

l'environnement dans lequel ils ont eu lieu. En quelque sorte, le crime et la scène de crime. Cela se fait en deux étapes, l'approche médico-légale des restes humains et la monographie de site.

1.1. Anthropologie légale

L'approche de l'anthropologie légale⁸⁸⁷ d'une trace ostéologique vise à identifier une lésion qui a été produite par un acte humain : enfoncement, fracture, perforation, lacération, coupure. Mais la spécificité de cette analyse pour des fossiles réside notamment dans le contexte taphonomique et l'histoire des ossements depuis la blessure elle-même jusqu'à leur découverte, éléments qui peuvent modifier profondément les ossements et les blessures qu'ils portent et biaiser l'interprétation qui peut en être faite. Voici la démarche générale proposé en 2001 par Philip Walker dans *Annual Review of Anthropology*. Elle souligne notamment l'importance du tri entre blessures perimortem et postmortem :



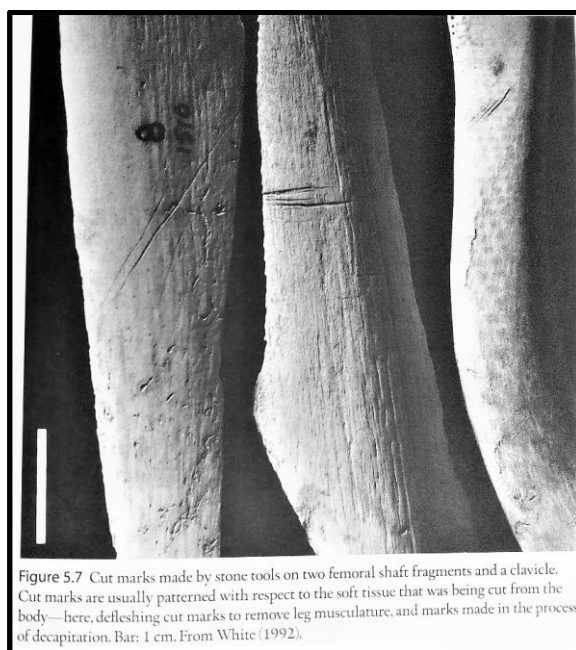
Walker, 2001, p. 577

⁸⁸⁷ Nous utilisons l'expression d'anthropologie légale que défend Bruno Boulestin. Il la distingue de la médecine légale, comme c'est le cas dans le monde anglo-saxon qui parle de *forensic anthropology* (Boulestin, 2016, p. 812)

Nous n'abordons pas ici l'aspect de l'analyse taphonomique pour nous consacrer à la démarche d'analyse des traces ostéologiques issues d'actes de violence. Les progrès de la traumatologie préhistorique sont liés à ceux de la médecine en général, de la médecine légale en particulier et du comparatif qui peut être fait entre des traces ostéologiques préhistoriques et des blessures modernes :

« Although uncritically projecting what we know about modern trauma into the past is potentially misleading, modern trauma patterns do provide a rich source of comparative data that allows ancient injuries to be placed within meaningful behavioral and cultural-historical contexts⁸⁸⁸. » (Walker, 2001, p. 580)

Les deux particularités des blessures préhistoriques sont d'une part leur ancienneté et d'autre part les armes qui ont été utilisées de par leurs matériaux – bois, pierre ou os – et leurs performances, armes de poing, de lancer ou à projectiles. Les informations qui peuvent être retirées de ce travail de médecine légale sont de caractériser la blessure, d'identifier la probabilité d'un geste intentionnel, la nature du geste (percuter, perforer, trancher) effectué sur un corps vivant ou mort ; de caractériser le blessé/tué en termes d'âge et de sexe ; de préciser si la blessure a entraîné la mort ou s'il y a eu guérison (traces de cicatrisation) ; de déterminer le type générique de l'outil soit la masse, le bâton, la hache pour la percussion, les caractéristiques physiques des pointes pour la perforation, les lames et couteaux pour le tranchant.

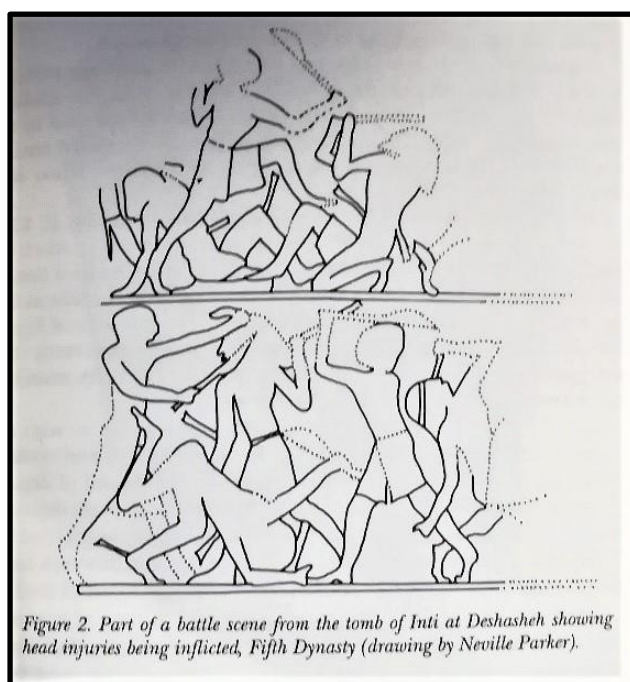


Traces de coupure (White & Folkens, 2005, p. 61)

⁸⁸⁸ « Bien que projeter sans réserve ce que nous savons des traumatismes modernes dans le passé soit potentiellement trompeur, les schémas de traumatismes modernes fournissent à n'en pas douter une source riche de données comparatives et de contextes culturo-historiques. »

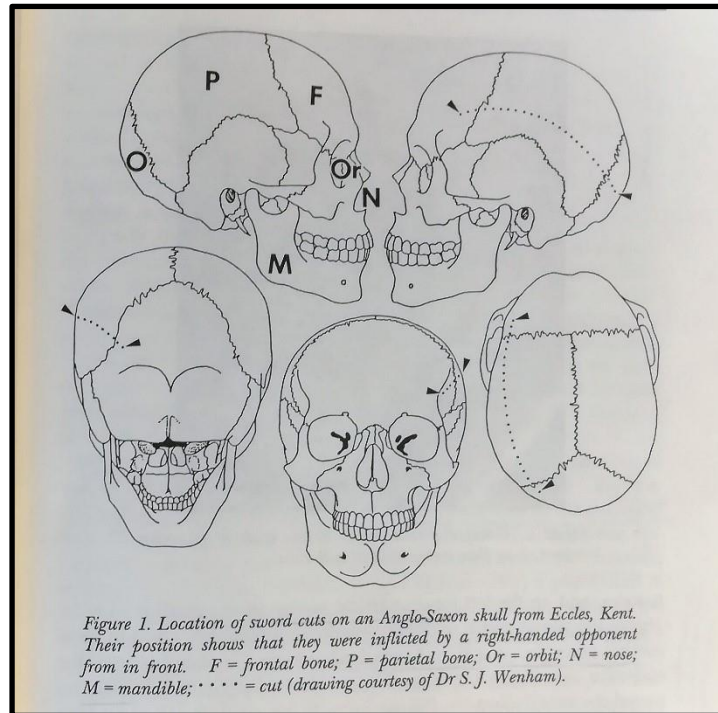
À ce stade de l'analyse, la nature de l'acte de violence ne peut généralement pas être complètement caractérisée. En revanche, certaines traces de lésions sont connues comme pouvant être produites lors de certaines pratiques :

Tout d'abord, les traces crâniennes occupent une place privilégiée pour deux raisons. D'une part, cette pièce osseuse se conserve archéologiquement bien. D'autre part, la tête est une cible prioritaire des gestes intentionnellement meurtriers, notamment avec une arme contondante. Le traumatisme sur la partie gauche du frontal peut être le résultat d'un affrontement face à face et d'un coup porté par un droitier à son adversaire. La situation est illustrée par cette scène de bataille égyptienne :



Filer, 1997, p. 55 (photo jcf1)

Jennifer Wakely explicite le travail d'analyse des blessures à la tête dans le livre collectif, *Material Harm. Archaeological Studies of War and Violence*, édité par John Carman en 1997. Le premier élément d'information est la localisation des blessures. La figure ci-après montre la latéralité de celles-ci dans un combat à l'épée :



Localisation des blessures crâniennes (Wakely, 1997, p. 25)

Elle conclut :

« There can be no disputing that the location of the damage is a strong indicator of deliberate intent in inflicting it. Modern forensic science and ethnography as well as the archaeological record agree that injuries to the left fronto-parietal region of the skull are caused by a fairly “formal” style of fighting, face to face with a right handed opponent⁸⁸⁹. » (Wakely, 1997, p. 27)

Mais elle souligne que toutes les blessures à la tête ne peuvent pas être catégorisées de la même façon. Walker a montré que les nombreuses traces de blessures de ce type observées dans une population de pré-contact en Sud-Californie correspondaient à des combats rituels entre mâles. De même certaines pratiques mortuaires sont connues comme provoquant chez les femmes des blessures à la tête (Wakely, 1997, p. 28).

La deuxième source d’informations est la forme et la nature des impacts qui vont dépendre des instruments utilisés :

« Two broad categories of injury can be recognised; those made with a blunt instrument, producing a crushing blow; and those where the weapon has a sharp cutting edge⁸⁹⁰. » (Wakely, 1997, p. 29)

⁸⁸⁹ « Sans conteste, la localisation du dommage est un indicateur fort de l’intention délibérée de l’infliger. La médecine légale moderne, l’ethnographie et le registre archéologique sont d’accord pour que les blessures de la région crânienne pariéto-frontale gauche sont provoquées par un style de combat plutôt formaté, face à face avec un adversaire droitier. »

⁸⁹⁰ « Deux grandes catégories de blessures peuvent être reconnues ; celles faites avec un objet contondant provoquant un coup écrasant ; et celles où l’arme a un côté tranchant. »

La troisième source d'information concerne la « fraîcheur » de la blessure :

« A cut made into bone that is still “fresh”, i.e. with its organic matrix intact because the victim was alive or recently dead, looks different even to a superficial view from a cut or break in long-dead bone, for example excavation damage⁸⁹¹. » (Wakely, 1997, p. 30)

Pour compléter ce passage, Celia Kremer explicite dans *Journal of Forensic Science* la règle de la « hat brim line ». Une étude sur un échantillon de 72 fractures du crâne provenant de coups hostiles, de chutes dans les escaliers ou de chutes simples lui permet d'établir que :

« an injury located above the hat brim line is more likely the result of a blow, while a fall would generally produce a wound at the level of the hat brim line⁸⁹². » (Kremer, 2008, p. 716).

Elle retient ainsi trois critères désignant avec une bonne probabilité le coup criminel par rapport à la chute :

« In conclusion, this study establishes three criteria in favor of blows: (i) localization of a wound above the hat brim line; (ii) left side lateralization; and (iii) a high number of lacerations⁸⁹³. » (Kremer, 2008, p. 716)

Les pointes de flèches restées en position dans l'os sont les traces pour lesquelles le lien avec la violence est le plus évident et le plus fiable. Il est d'abord visible et incontestable :

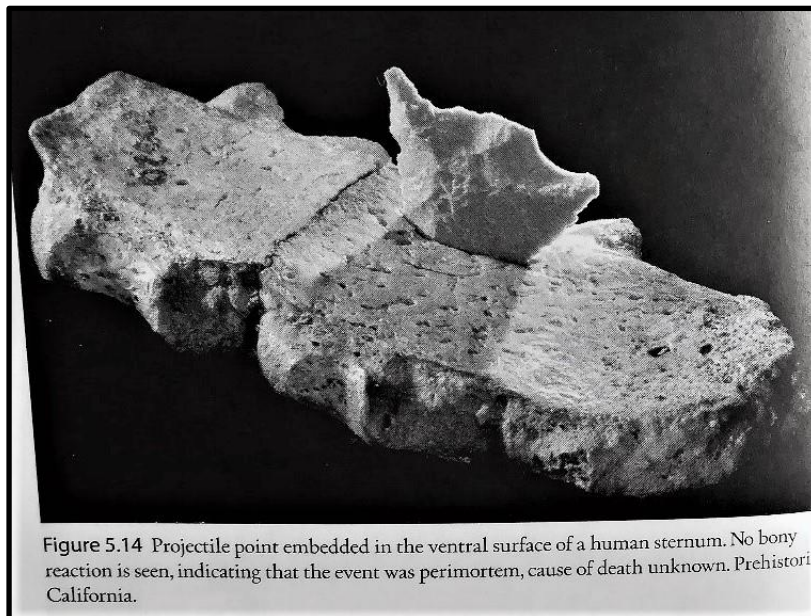


Figure 5.14 Projectile point embedded in the ventral surface of a human sternum. No bony reaction is seen, indicating that the event was perimortem, cause of death unknown. Prehistoric California.

Pointe de flèche dans un sternum (White T.D., 2005, p. 66)

⁸⁹¹ « Une coupure dans un os qui est encore fraîche, c'est-à-dire avec sa matrice organique encore intacte, parce que la victime était vivante ou fraîchement décédée, apparaît différente même pour un œil peu exercé d'une coupure ou d'une fracture dans un os mort depuis longtemps, par exemple un dommage d'excavation. »

⁸⁹² « Une blessure localisée au-dessus de la ligne de bordure du chapeau est plus probablement le résultat d'un coup, tandis qu'une chute produira plus généralement une blessure vers cette ligne de bordure. »

⁸⁹³ « En conclusion, cette étude établit les trois critères désignant les coups : i) localisation au dessus de la ligne de chapeau ; ii) latéralisation du côté gauche ; iii) un nombre élevé de lacérations. »

La marge d'interprétation de l'acte est faible. Certes le tir à distance peut être source d'accident de chasse mais la probabilité est faible car le chasseur – les études ethnographiques le montrent – ne tire qu'à très courte portée par efficacité et ne se trompe donc pas aisément de cible. La pointe de flèche restée en position dans le corps d'un individu correspond à une forte probabilité d'une intention hostile. Le cas d'Ötzi, « homme des glaces », en est le cas le plus célèbre :

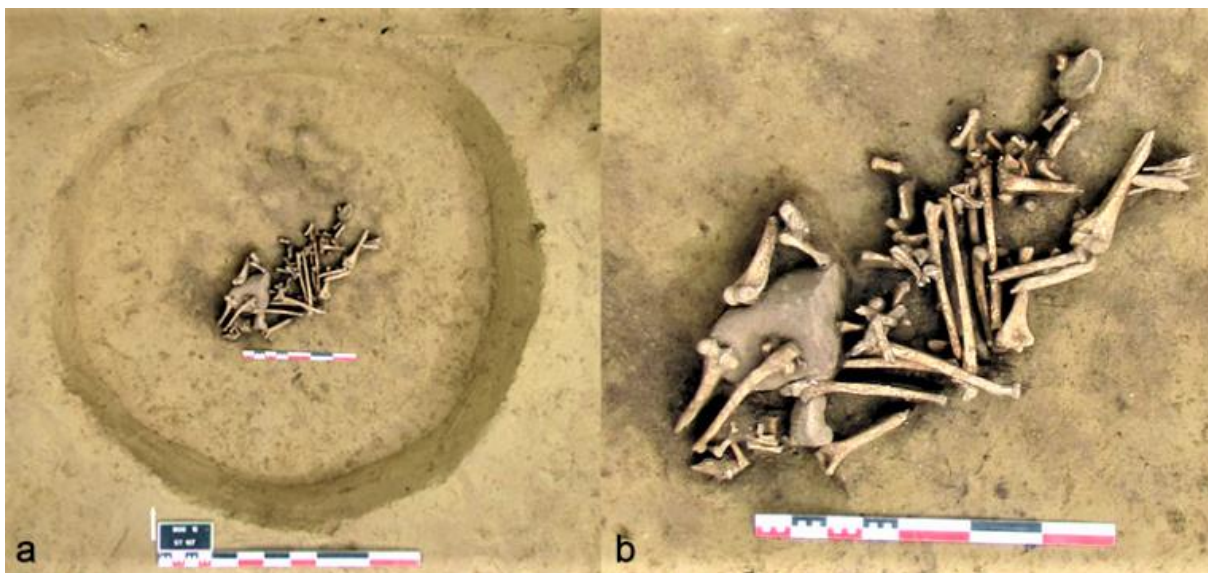


Blessure Ötzi, source *Futura Planète*, © Université de Zurich. (capture jcf1)

Les traumatismes post-crâniens, et notamment ceux sur les membres, sont plus délicats à interpréter car la différenciation entre violence intentionnelle et accident est plus difficile à établir. Toutefois, les traces sur les avant-bras sont potentiellement le résultat d'une parade face à un coup de face :

« Modern clinical research is also of great relevance to the fundamental methodological issue of distinguishing between ancient accidental and intentional injuries. Fortunately, the location of an injury often provides a clue to its cause. For example, anthropologists commonly refer to fractures of the ulnar shaft as “parry fractures” because they frequently occur when an assault victim raises his forearm to deflect a blow to the head. Fractures of the distal radius near the wrist, in contrast, are much less likely to be assault injuries⁸⁹⁴. » (Walker, 2001, p. 582)

Les traces de trophées sont souvent faciles à identifier : traces de scalp, démembrements, objets façonnés en os humains. Des traces de découpe peuvent correspondre à des pratiques anthropophages ou à des mutilations. À Bergheim, le puits 157 contenait à sa base 7 bras gauches (humérus, ulna, radius, os carpiens et phalanges), sous les squelettes de sept individus.



Démembrement de Bergheim (Chenal, 2015, p. 1316)

⁸⁹⁴ « La recherche clinique moderne est d'une grande pertinence dans la question fondamentale au plan méthodologique de la distinction entre un accident ancien et des blessures intentionnelles. Heureusement l'emplacement d'une blessure fournit souvent un indice sur sa cause. Par exemple les archéologues font souvent référence à des fractures de la diaphyse de l'ulna comme des “fractures de parade” parce qu'elles arrivent fréquemment lorsqu'une victime agressée lève ses avant-bras pour dévier un coup à la tête. Des fractures distales du radius proches du poignet, a contrario, sont moins probablement des blessures dues à un assaut ».

Enfin, les traces multiples de blessures (plusieurs blessures sur le même squelette) ne sont pas exceptionnelles. Elles peuvent correspondre à une exécution, un massacre ou un geste de vengeance.

Pour terminer cette approche qui va de l'identification d'une blessure, de sa description et du geste probable qui en est la cause directe aux hypothèses sur la nature de la violence, nous présentons la grille d'analyse que Zollikofer propose dans son article sur le crâne néandertalien de Saint Césaire :

Criterion*	Range of possible alternatives		
Paleopathology, proximate causes			
Incident	<i>In vivo</i>	•	Postmortem
Etiology	Trauma	•	Pathology
Type of trauma	Direct	•	Epigenetic variant
Type of lesion	Penetrating, sharp	•	Indirect
Severity of trauma	Mild	•	Blunt
Post-traumatic	Complete healing	•	Fatal
Object causing lesion	Implement	•	Chronic impairment
Implement type	Stone	•	Natural object
Forensics, ultimate causes		?	Wood
Behavioral context	Intentional	•	Accidental
Motivation	Aggression	•	Ritual
Action	Casual (short-term)	•	Medical
Actor	Opponent	•	Premeditated (long-term)
Social context	Intragroup	•	Self-infliction
Recovery	Autonomous	•	Intergroup (intra-/interspecific)
			Supported (nursing)

The position of the • represents the inferred status of St. Césaire between alternatives.
*Compiled after refs. 8, 9, 16, 18, and 19.

Zollikofer, 2002, p. 6446

De cette revue méthodologique se dégage quelques régularités. D'une part, les traces archéologiques les plus significatives de violence intentionnelle sont les coups portés sur le crâne, les pointes restées en position, les fractures des avant-bras, les trophées et les squelettes multi-blessures. D'autre part, les coups mortels sur des squelettes de femmes et enfants ont une probabilité forte d'être liés à des actes de violence collective. Ces traces ne constituent pas des preuves absolues mais des indices dont l'assemblage conduit le scientifique à des hypothèses plus ou moins solides d'actes de violence identifiés. Bien évidemment un tel travail ne peut relever que d'une expertise confirmée. Nous n'avons cherché qu'à fournir les quelques éléments indispensables à la compréhension de la démarche scientifique. À ce stade de lecture de l'anthropologie légale, les causes de la blessure et/ou de la mort sont déterminées mais la nature même de la violence exercée reste hypothétique même si des pistes apparaissent plus ou moins nettement selon les cas.

1.2. La monographie de site : approche synchronique

La deuxième étape de ce niveau de lecture archéologique de traces de violence collective potentielle se situe dans le contexte de la blessure. Le critère premier est la présence sur un site de plusieurs individus et d'un nombre significatif de blessures par rapport à la population. Une blessure individuelle d'un squelette isolé ne peut pas permettre d'arriver à une conclusion de violence collective. L'analyse doit aboutir à la classification de l'action génératrice. Il faut donc élargir la première approche médico-légale pour répondre à la question générique : Que s'est-il passé ici ? Le principe général est simple :

« It is the multiple occurrence of weapon injuries healed and unhealed, the patterning of these injuries, and the number of individuals involved, as well as their burial context, that permits association with the massed and sustained violence that defines war⁸⁹⁵. » (Knüsel, 2005, p. 51)

Toutefois la littérature scientifique ne fournit pas de démarche méthodologique type. Les hypothèses possibles s'appellent combat, massacre, sacrifice, trophée, anthropophagie. Certains indices désignent immédiatement des pistes : Une population à dominante d'adultes masculins avec un taux de blessures important fait penser à un combat ; une population homologue d'une population vivante en termes d'âge et de sexe, et contenant notamment des enfants, renvoie généralement à un massacre d'un groupe, d'un hameau. Sacrifices, exécutions et meurtres ritualisés sont en revanche difficiles à distinguer selon Knüsel. Il propose les critères suivants : « a mass grave with little formal deposition » ; « evidence for having been hobbled or bound to a structure with ropes » et « multiple wounds [...] delivered from a variety of directions⁸⁹⁶ » (Knüsel, 2005, p. 60).

Les études de sites ne s'appuient pas sur une méthode standard et reconnue permettant de conclure à la nature de l'action à la seule vue des blessures. Elles intègrent le plus souvent des informations de sources différentes. Au travers de quelques cas caractéristiques, nous essayons de faire ressortir les éléments principaux et discriminants qui conduisent à l'hypothèse de l'action génératrice de ce qui s'est passé. L'analyse se limite volontairement au domaine des traces ostéologiques et de leur contexte de situation pour mettre en évidence comment ces seules traces peuvent conduire à des hypothèses ou des conclusions d'actions violentes.

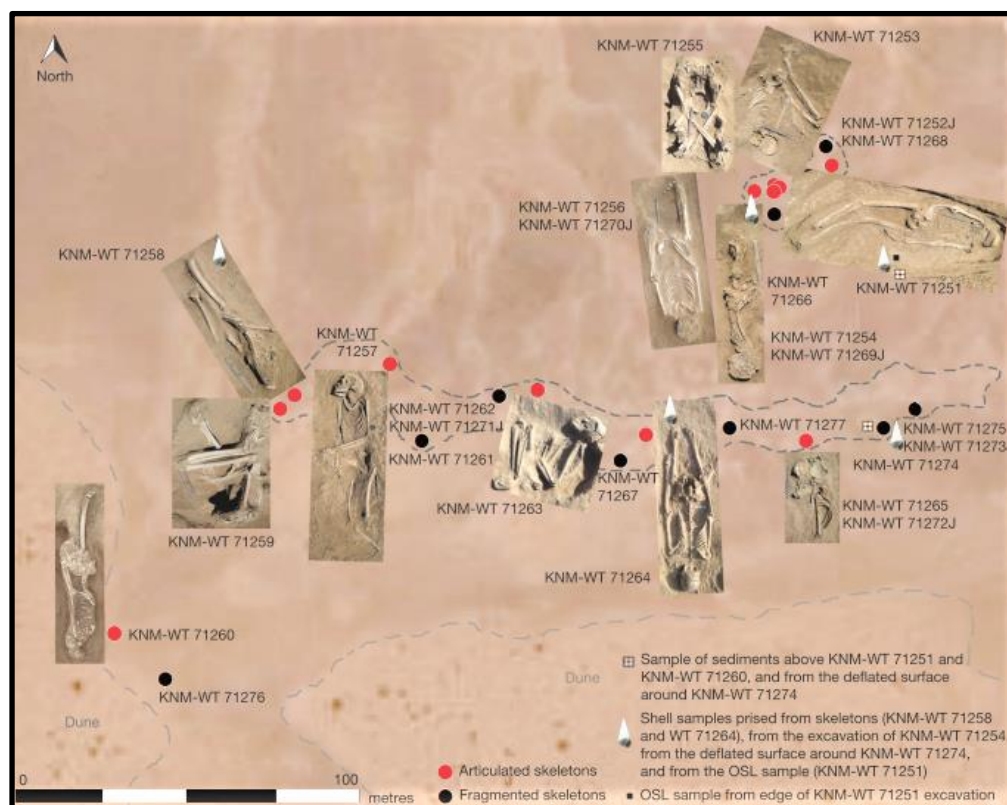
⁸⁹⁵ « C'est l'occurrence multiple de blessures par armes guéries et non guéries, le schéma de ces blessures et le nombre d'individus impliqués aussi bien que le contexte de leur ensevelissement qui permet l'association avec la violence large et soutenue qui définit la guerre. »

⁸⁹⁶ « Une fosse commune avec peu de formalisme de déposition » ; « preuves d'avoir été entravé ou attaché à une structure avec des cordes » ; « des blessures multiples provenant de plusieurs directions ».

La démarche intègre trois types d'information, provenant de la population de victimes, des blessures et des corps : la composition de la population (nombre minimum d'individus, âge/sexe, parentés si ADN) qui vise à caractériser la nature du groupe ; les traces ostéologiques et les blessures pour caractériser les actes de violence péri- et post-mortem ; les corps et leur disposition pour caractériser les traitements post-mortem. Nous proposons une revue de cas pratiques illustrant les situations les plus caractéristiques de la violence préhistorique.

1.2.1. Les sites de combat-massacre

Le site de Nataruk situé à l'ouest du lac Turkana est présenté par les découvreurs comme « un cas de violence intergroupe », daté ~ 9 500-10 500 BP. Y ont été découverts les restes de 27 individus dont 12 en connexion *in situ* :



Disposition des restes humains de Nataruk (Lahr *et al.*, 2016, p. 395)

Voici les principaux éléments archéologiques conduisant à la conclusion d'un combat-massacre :

1. La population se compose de 21 adultes (8 hommes, 8 femmes, 6 indéterminés) et 6 enfants, plus un fœtus, soit un ensemble représentatif d'un groupe sociétal de type bande.

2. Les traces de violence sont significatives par leur nombre : « Ten of the 12 skeletons in situ show evidence of major traumatic lesions that would have been lethal in the immediate- to short-term⁸⁹⁷ » et par leur nature (localisation, lésion) : « These include five, possibly six, cases of sharp-force trauma to the head and/or neck probably associated with arrow wounds, five cases of blunt-force trauma to the head, two cases of possible ante-mortem depressed bilateral fractures of the knees, two cases of multiple fractures to the right hand, and a case of fractured ribs⁸⁹⁸. » (Lahr *et al.*, 2016, p. 395)
3. Des armes peuvent être reliées aux blessures : « Three artefacts were found within or embedded in two of the bodies⁸⁹⁹. » (Lahr *et al.*, 2016, p. 396)
4. Enfin, on note une absence de signes de pratiques mortuaires : « no burial pit was identified, and no standardized orientation or position of head, face, or body was observed⁹⁰⁰ », ce qui laisse penser que les corps ont été abandonnés à l'issue de l'affrontement (Lahr *et al.*, 2016, p. 395).

Sur le continent américain, le massacre de Crow Creek, village préhistorique fortifié (central South Dakota, États-Unis) eut lieu vers 1320 ap. J.-C. (Zimmerman, 1997, p. 75-94). Les éléments déterminants sont dans ce cas :

⁸⁹⁷ « Dix des 12 squelettes *in situ* montrent des preuves de lésions traumatiques majeures qui pourraient avoir été létale sur le coup ou à court terme. »

⁸⁹⁸ « Cela inclut cinq, peut-être six, cas de traumatismes par force tranchante à la tête et/ou cou probablement associés à des blessures par flèches, cinq cas de traumatismes par force contondante à la tête, deux cas de possibles fractures ante-mortem bilatérales des genoux par enfoncement, deux cas de multiples fractures de la main droite, et un cas de fracture des côtes. »

⁸⁹⁹ « Trois artefacts sont trouvés entre ou fichés dans deux des corps. »

⁹⁰⁰ « Aucune fosse d'enfouissement n'a été identifiée et aucune orientation ou position standardisées de tête, de face ou de corps n'ont été observées. »



Massacre de Crow Creek (Zimmerman et Whitten, 1980, p. 101)

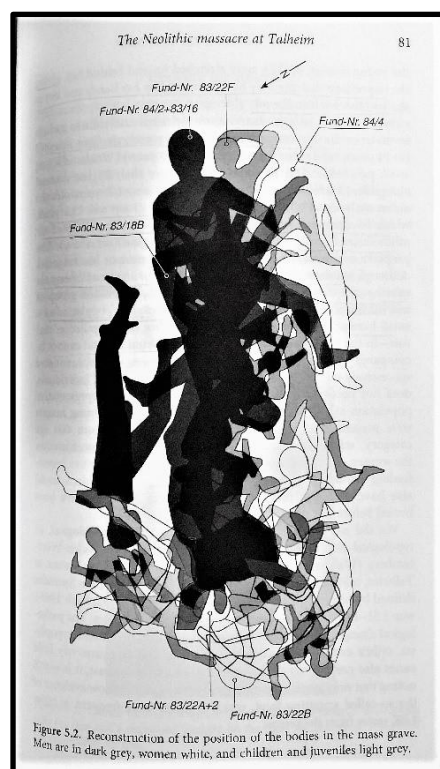
1. Des corps ont été jetés dans un fossé et légèrement recouverts de terre argileuse. Des os de faune et des objets étaient mélangés aux ossements humains.
2. Les restes de 486 individus (décompte fait sur le nombre de temporal droit) pour une population estimée à ~ 800 ont été retrouvés. Tous les groupes d'âge (de l'enfant au vieillard) et des deux sexes sont également représentés, à l'exception des femmes entre 15 et 29 ans (hypothèse de prise de captives) (Zimmerman, 1997, p. 83-84).
3. Le taux de blessures à la tête est élevé : « About 40 % of the skulls show depressed fractures, most with only one but some with as many as five⁹⁰¹ » (Zimmerman, 1997, p. 86).
4. Enfin les traces de prises de trophées et de mutilations sont nombreuses : 90 % des crânes portent des traces de scalp ; les décapitations sont « relativement communes » ainsi que les démembrements (bras et mains).

⁹⁰¹ « Environ 40 % des crânes montrent des fractures enfoncées, la plupart avec seulement une fracture mais jusqu'à cinq pour quelques-uns. »

L'hypothèse émise est celle de l'assaut d'un village fortifié (par combat ou par surprise, car il y a peu de projectiles) puis le massacre de la population. Un tiers en réchappe puis revient pour jeter les corps et les recouvrir. Si les détails de l'action ne peuvent pas être précisés, le combat-massacre est clairement caractérisé.

Le troisième exemple d'attaque massacre est celui de Talheim, site européen qui a été particulièrement étudié. Notre référence est ici l'article de Joachim Wahl et Iris Trautmann dans l'ouvrage collectif *Sticks, Stones & Broken Bones. Neolithic Violence in a European Perspective*, ouvrage de référence édité par Rick Schulting et Linda Fibiger en 2012 :

1. La population comprend 34 personnes incluant hommes femmes et enfants et peut correspondre aux habitants d'un hameau. Une femme est « étrangère » au groupe (ADN).
2. Vingt individus portent des traumatismes crâniens non guéris dont 10 multi-traumas, concentrés sur l'arrière et le côté droit de la tête. Les armes utilisées sont des flèches, des haches, des herminettes et des massues.
3. La dépose des corps dans la fosse mortuaire a eu lieu en une seule fois (absence de couche intermédiaire) sans ordonnancement notable et avec un ensevelissement rapide (pas de traces de prédateurs ou rongeurs).



Fosse de Talheim (Wahl & Trautmann, 2012, p. 80 et 81) (photo jcfli)

La conclusion est celle d'attaque surprise et le massacre d'un petit village afin de prendre la place des anciens occupants (d'où leur enterrement rapide) :

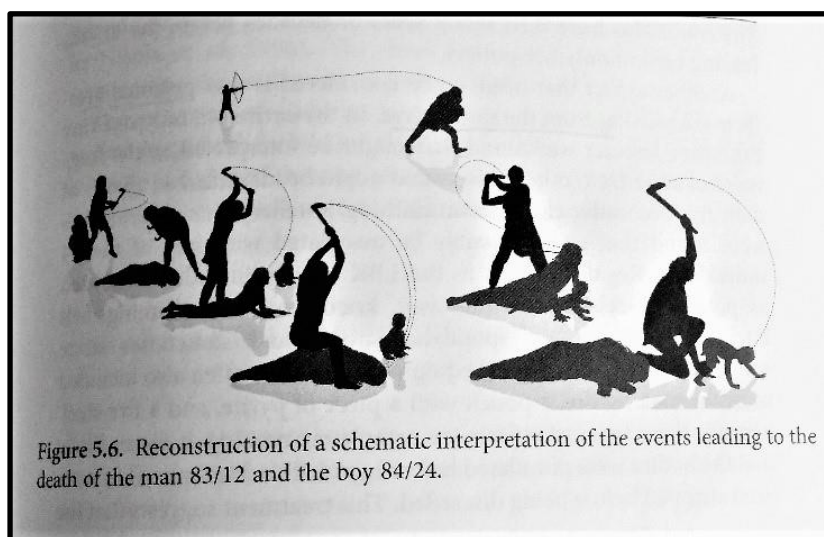


Figure 5.6. Reconstruction of a schematic interpretation of the events leading to the death of the man 83/12 and the boy 84/24.

Wahl & Trautmann, 2012 p. 87 (photo jcf)

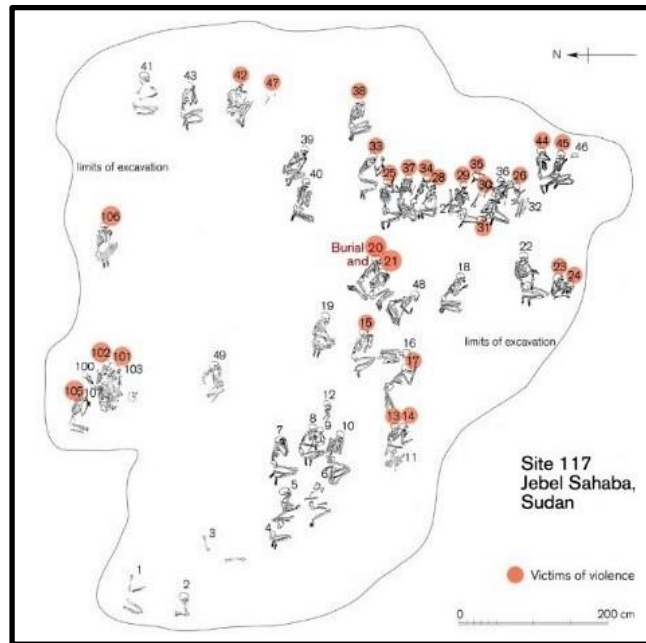
D'autres sites européens fournissent des exemples assez proches, tel celui d'Asparn /Schletz où les restes de 67 individus furent retrouvés dans un fossé de retranchement. L'auteur Maria Teschler-Nicola souligne la ressemblance avec Talheim avec les deux différences notables : un déficit marqué de jeunes femmes (prises comme captives ?) et les traces de séjour extérieur sur les ossements (Teschler-Nicola, 2012, p. 117). Le site de Schöneck-Kilianstädten est le plus récent en termes de découverte. Les restes de 26 individus tués par pointes de flèches et coups de massue ou hache sont enfouis dans une tranchée de 7,5 mètres de long. Ce qui différencie plus particulièrement ce site est la fracturation des membres inférieurs (torture ? mutilation ?) (Meyer, 2015, p. 11220).

1.2.2. Cimetières et sépultures

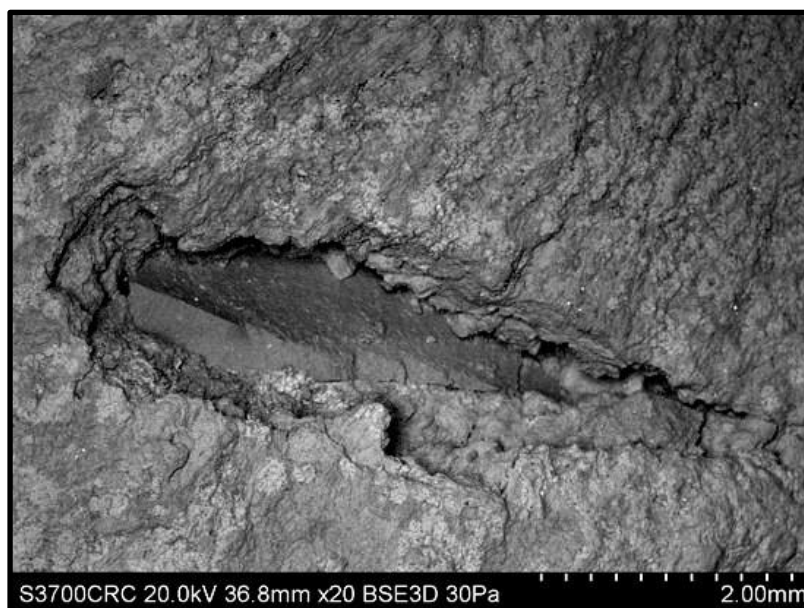
Nous n'aborderons pas ici le débat de la définition d'un cimetière. Ces sites archéologiques ont une spécificité qui nécessite une approche archéologique particulière. Bruno Boulestin expose cette problématique et la méthodologie dans *Les Sépultures mésolithiques de Téviec et Hoedic : révisions bioarchéologiques* (2017). Les cimetières constituent donc un contexte pour des traces de blessures ostéologiques. Ce type de sites se distinguent de la catégorie précédente principalement par le fait qu'ils ne sont généralement pas associés à un événement mais s'inscrivent au contraire dans un temps long. Les squelettes portant des traces de blessures ne sont qu'une partie d'un ensemble de corps aux sorts diversifiés. Il

s'agit donc d'identifier celui de ceux qui portent des indices de violence et de comprendre les actes qui les ont générés.

Le plus connu des cimetières préhistoriques fournissant des traces de violence est le Site 117, Jebel Sahaba, au Soudan, qui est daté ~ 13 000 BP. Il est fouillé par l'archéologue américain Fred Wendorf en 1965-1966. Il fait l'objet d'un blog du British Museum tenu par Renée Friedman d'où sont reproduites les photos ci-dessous :



Map of cemetery 117 at Jebel Sahaba. The red dots indicate those who experienced a violent death. (Friedman, en ligne)



Scanning electron microscope image of a weapon fragment embedded in the pelvis bone of Burial 21, Jebel Sahaba (photo Blog British Museum)

La pratique funéraire est particulièrement visible et identifiable :

« The burial positions and orientations are remarkably uniform. With very exceptions, the prevailing position was on the left side, head to the east, facing south, hands to the face, and the knees flexed so that the heels touched the buttocks⁹⁰². » (Wendorf, 1968, p. 993)

Les traces de violence guerrière sont caractérisées : alors que le cimetière contient les corps de 61 individus, hommes, femmes et enfants, 45 % portent des traces de blessures mortelles. Des éclats de silex, restes de pointes, ont été trouvés soit fichés en position dans l'os soit mélangés avec les ossements pour 26 squelettes. Le taux de traces de violence est anormalement élevé pour un cimetière d'où les conclusions de Wendorf sur la probable bellicosité de la région :

« Violence must have been a very common event in Nubia at this time, if we are to consider this graveyard as typical. There appears to be no significant distinction between males, females, and children in their exposure to violent death; evidently all members of the group were involved in conflict, not just the adult males [...] The startling conclusion is that almost half the population probably died violently, and the true percentage may have been even higher. It seems likely in the group burials where several of the members obviously had been killed that the same fate befell the other individuals buried at that time also. This assumption would significantly raise the frequency of violent deaths in children.⁹⁰³. » p. 993

Le baron de Baye (1853-1931), pour sa part, attribue certaines sépultures à des groupes de guerriers tués dans les combats. Le récit de sa démarche à la station de *La Pierre Michelot* est explicite :

« Vingt-deux squelettes reposaient dans la grotte ; ils avaient été superposés. Parmi cette quantité d'ossements régulièrement rangés et conservant généralement leurs relations anatomiques se trouvait une vertèbre humaine percée d'une flèche à tranchant transversal (fig. 30) [...] Le silex était donc implanté dans la vertèbre au moment où le sujet fut inhumé. [...] Une grande quantité de flèches reposaient sur le sol de la grotte. Elles étaient évidemment tombées des corps où elles avaient été engagées et elles occupaient respectivement leur place sans avoir jamais subi aucun déplacement. [...] Évidemment la grotte ne contenait que des hommes capables par leur stature et leur âge, de soutenir la lutte et d'affronter les dangers d'un combat. Ils avaient

⁹⁰² « Les positions et orientations des tombes sont remarquablement uniformes. Sauf quelques rares exceptions, la position dominante est sur le flanc gauche, la tête vers l'est, regardant le sud, les mains sur la face, les genoux re pliés de sorte que les talons touchent le fessier. »

⁹⁰³ « La violence devait être un évènement très courant en Nubie à ce moment-là si nous regardons ce cimetière comme typique. Il y apparaît qu'il n'y a pas de distinction significative entre hommes, femmes et enfants dans leur exposition à la mort violente. Évidemment, tous les membres du groupe devaient être impliqués dans le conflit, pas seulement les adultes masculins. La conclusion surprenante est que presque la moitié de la population mourut violemment et le vrai pourcentage peut même avoir été supérieur. Il semble probable dans le groupe de tombes où plusieurs des membres avaient été tués que le même sort advint aux autres individus enterrés au même moment. Cette supposition ferait monter significativement la fréquence des morts violentes chez les enfants. »

été inhumés avec les silex lancés contre eux et restés dans les blessures. »
(de Baye, 1880, p. 255-256)

Une pointe dans une vertèbre, des rangs de corps de mâles adultes et des pointes sur le sol lui permettent de conclure à un combat passé. Il renouvelle le raisonnement pour la grotte de Villevenard où il découvre les corps de 30 individus et 73 flèches (dont une sur la face interne de l'os iliaque) (de Baye, 1880, p. 263-264).

Le site de San Juan ante portam Latinum (SJAPL) sur l'Ebre en Espagne est intéressant par le nombre de corps retrouvés et les observations relevées pour trier dans la diversité des traces. Il date d'environ 5 000 BP. Voici les éléments déterminants du diagnostic (Vegas, 2012) :

1. Des restes correspondant à plus de 338 individus sont entassés (« compacted ») dans un espace réduit de 6 x 4 x 0,7 m³. Les corps sont déposés sans ordre déterminé sur 8 couches sans séparation entre elles. Il est difficile de déterminer si cela correspond à un dépôt unique ou multiple.
2. Tous les sexes et toutes les tranches d'âge sont représentés. Toutefois la population est jeune (60 % avant maturité) et contient une majorité de mâles (70 % pour ceux déterminés).
3. Un nombre élevé de blessures par pointes, des traumatismes crâniens et des fractures des avant-bras sont constatés. 13 cas sont reliés de façon certaine à la violence. 61 pointes de flèches ont été trouvées et correspondent vraisemblablement à des blessures dans les parties molles. Certaines blessures montrent des signes de guérison (ce qui peut correspondre à plusieurs épisodes de violence).

SJAPL est considéré comme « atypique ». Il pourrait correspondre à une période de troubles marquée par une série d'évènements violents et une crise démographique :

« This crisis would have developed in a more or less short period, and be characterized by a high death rate or a sudden increase in rate. In prehistoric times, and particularly in historical periods, these demographic crises have been attributed to here causal agents: famine, war, and epidemics, factors which in the end are inter-related. » (Vegas, 2012, p. 301)

Pour terminer cette étude de quelques cas de lieux de sépultures, nous regardons l'Hypogée des Crottes sur la commune de Roaix (France).



Fig. 7. Le niveau de « guerre » de l'hypogée de Roaix (Vaucluse). (Photo J. Courtin).
 Fig. 7. The "level of war" of the artificial cave of Roaix (Vaucluse). (Photo J. Courtin).

Roaix, (Beyneix, 2007, p. 88)

Cette cave artificielle comprend deux niveaux d'inhumation. Seule une moitié de la tombe subsiste : Le niveau supérieur « se composait de squelettes, en parfaite connexion anatomique entassés simultanément les uns sur les autres (fig. 7). La disposition des cadavres apparaissait assez anarchique » (Beyneix, 2007, p. 86). Les restes de 35 individus sont retrouvés ; à l'origine, la totalité de la sépulture devait contenir environ 60 à 70 hommes, femmes, enfants (chiffres Beyneix 2007). Les indices de violence reposent sur une vingtaine d'armatures de flèches dont sept en position. Cette « couche de guerre » est la marque « d'un conflit meurtrier d'une certaine ampleur » (Beyneix, 2007, p. 86).

1.2.3. Violence et cannibalisme

Le cannibalisme préhistorique est un sujet polémique. Il se divise en deux problématiques. Comment prouver le cannibalisme préhistorique ? comment établir le lien éventuel entre cannibalisme et activité guerrière ? Bruno Boulestin propose en 1999 dans « Approche taphonomique des restes humains. Le cas des Mésolithiques de la grotte des Perrats et le problème du cannibalisme en préhistoire récente européenne » une méthodologie pour aborder les deux questions. Il distingue les éléments de *preuve*

(mâchement, cuisson), de *critères majeurs* (anomalie de représentation des parties du corps, fracturation des os) ou *mineurs* (traces de découpe) et enfin d'*indices secondaires* (situation détritique d'os humains) (Boulestin, 1999, p. 230). Il analyse ensuite les différents sites européens pour lesquels l'hypothèse a été posée et dresse une liste de sites classés en probables (Fontbrégoua), possibles (Gough cave, etc.) ou peu probables. Il classe ensuite le cannibalisme, « qui est toujours rituel », en cannibalisme d'exception (ou accidentel) et cannibalisme institué qui se divise lui-même en endocannibalisme et exocannibalisme (Boulestin, 1999, p. 240-241) :

« L'exocannibalisme reste le plus souvent associé à des pratiques guerrières et il s'explique par la possibilité donnée au groupe cannibale de s'approprier des substances ou des vertus qu'il ne possède pas ou par le souci de venger ou d'apaiser les morts du groupe. » (Boulestin, 1999, p. 241)

Dans un travail récent, « les restes humains badegouliens de la Grotte du Placard ; Cannibalisme et guerre il y a 20 000 ans » (2019), Dominique Henri-Gambier et Bruno Boulestin voient dans ce site des éléments permettant de soutenir l'hypothèse d'un cannibalisme guerrier.

Les traces les plus anciennes (à ce jour) de cannibalisme du genre *Homo* se trouvent sur le site très connu de Gran Dolina en Espagne. L'article « Cultural Cannibalism as a Paleoeconomic System in the European Lower Pleistocene Source, The Case of Level TD6 of Gran Dolina (Sierra de Atapuerca, Burgos, Spain) » est publié en 2010 dans *Current Anthropology*. Les signes ostéologiques du cannibalisme observés à Gran Dolina sont de nombreuses traces de découpe sur le crâne, la face et les os longs ainsi que des fracturations des os crâniens et post-crâniens. Ces traces sont semblables à celles observées sur les carcasses de mammifères. D'autre part, la disposition des ossements humains ne les distingue en rien des autres ossements de faune. Ils sont dispersés sans ordre particulier au milieu de restes multiples, osseux ou lithiques.

Quels sont les éléments archéologiques sur lesquels l'analyse s'appuie pour faire le lien avec la violence ? Principalement, la composition de l'échantillon présentant des signes de cannibalisme qui se compose de 11 individus dont 6 enfants, 2 adolescents et 3 jeunes adultes (2 males et 1 femme). La conclusion est que ce cannibalisme est alimentaire :

« The abundant evidence of cannibalism, the number of individuals, their age profile, and the archeostratigraphic distribution suggest that the motive for cannibalism in level TD6 was nutritional⁹⁰⁴. » (Carbonell *et al.*, 2010, p. 547)

⁹⁰⁴ « La large preuve de cannibalisme, le nombre des individus, le profil de leurs âges, et la distribution archéostratigraphique, suggère que le motif du cannibalisme du niveau TD6 était nutritionnel. ».

Ce cannibalisme correspond – selon les auteurs – à une stratégie de long terme qui apparaît il y a un million d’années et qui vise à assurer l’alimentation et la défense d’un territoire :

« In conclusion, about 1 million years ago, the hominids of level TD6 added cannibalism to their set of survival strategies as a way of competing with other human groups for available resources. This practice, accepted and included in their social system, is the oldest example of cultural cannibalism known to date⁹⁰⁵. » (Carbonell *et al.*, 2010, p. 548)

Cette publication amène Keith Otterbein, auteur reconnu sur le sujet de la guerre préhistorique, à y voir la première trace de guerre avec le cannibalisme comme source historique du phénomène guerrier :

« We can conclude that the earliest known evidence for warfare has been found. I further believe that we must now consider the possibility that the origin of war lies in cannibalism, a conjecture that must go back to the earliest speculations about war’s origin⁹⁰⁶. » (Otterbein, 2011, p. 439)

1.2.4. La destruction du corps : trophées, démembrements, sacrifices

Les pratiques sont nombreuses d’une violence extrême qui s’exerce sur le corps vivant ou mort. La finalité ne semble plus seulement de tuer mais de mutiler, démembrer comme pour anéantir l’autre. Les résultats observables sont des traces sur les squelettes ou l’existence de parties prélevées et conservées. Les pratiques les plus connues par l’ethnographie s’appellent la chasse aux têtes, les trophées (scalp), les démembrements ou encore les sacrifices. Les deux sites préhistoriques récemment découverts en France de Bergheim et Acheneim illustrent ces pratiques.

À Bergheim, le silo 157 se distingue des autres silos du site par des éléments de démembrement. Il contient à la base du dépôt sept parties de membres supérieurs. Par-dessus, reposaient les squelettes de 7 individus, 3 adultes (2 hommes, 1 femme) et quatre enfants (entre 2 et 13 ans).

⁹⁰⁵ « En conclusion, il y a un million d’années, les hominidés du niveau TD6 ajoutèrent le cannibalisme à leur panoplie de stratégies de survie comme un moyen dans leur compétition avec les autres groupes humains pour les ressources disponibles. »

⁹⁰⁶ « Nous pouvons conclure que la preuve la plus ancienne de guerre connue à ce jour a été trouvée. Je crois en plus que nous pouvons maintenant envisager la possibilité que l’origine de la guerre réside dans le cannibalisme, une conjecture qui doit remonter aux plus anciennes spéculations sur l’origine de la guerre. »

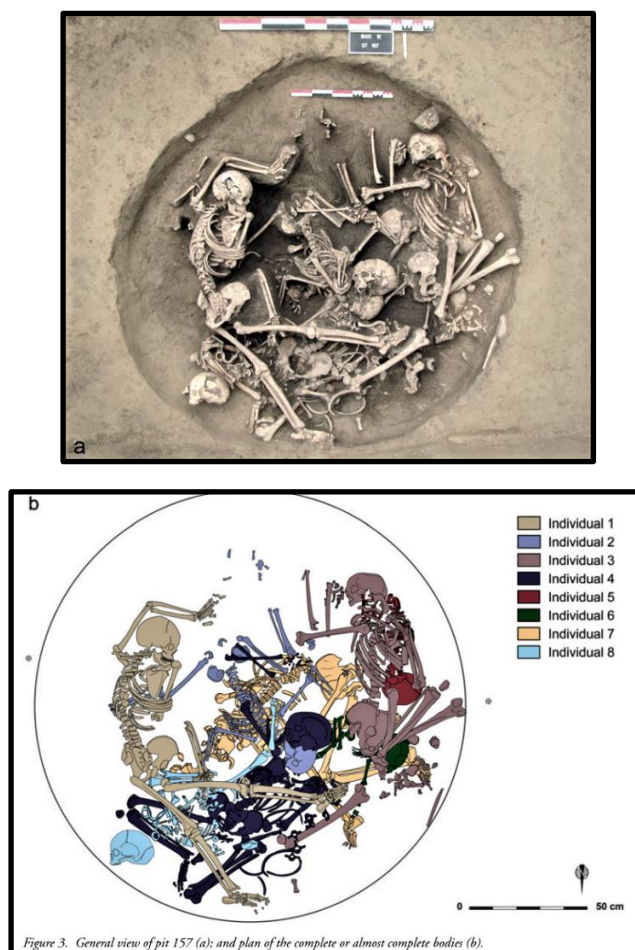


Image et plan du silo 157 de Bergheim (Chenal, 2015, p. 1318)

Le dépôt a été effectué simultanément ou dans un délai court. Les traces de violence sont de deux sortes : celles liées aux amputations effectuées à la hache et celles portées par l'individu 7, sur le neurocrâne et notamment le frontal. La conclusion sur l'action génératrice écarte l'hypothèse envisageable du sacrifice pour privilégier celle de l'acte de guerre :

« War-like practices offer a more convincing interpretation, with three possibilities: the amputations could correspond to post-mortem mutilations (intended either to offend the dead or intimidate the living), torture or the taking of trophies⁹⁰⁷. » (Chenal *et al.*, 2015, p. 1327)

À Achenheim, site découvert en 2016 par l'INRAP en Alsace, les indices orientent davantage vers une exécution. Les 6 squelettes, tous masculins, déposés sans ordre au fond d'un silo se caractérisent par des nombreuses traces de violence : une pointe de flèche, fractures crâniennes et multiples fractures des membres inférieurs. Quatre bras gauches sont

⁹⁰⁷ « Les pratiques quasi guerrières offrent une interprétation plus convaincante, avec trois possibilités : les amputations pourraient correspondre à des mutilations post-mortem (destinées soit à offenser le mort soit intimider le vivant), de la torture ou la prise de trophées. »

par ailleurs trouvés. Cela fait penser à un raid de guerriers qui aurait mal tourné (Morin, 2016).

1.2.5. Rituels funéraires ou maltraitance des corps ?

Certains sites sont en revanche beaucoup plus ambigus sur ce qu'il s'est passé. Ofnet (Bavière) offre le cas d'un site où deux hypothèses franchement différentes s'opposent depuis un siècle. Christian Jeunesse récapitule le débat dans sa présentation faite lors de la table ronde des Eyzies-de-Tayac de 2010 sur le thème « Crânes trophées, crânes d'ancêtres et autres pratiques autour de la tête : problèmes d'interprétation en archéologie » sous la direction de Bruno Boulestin et Dominique Henry-Gambier. Il expose l'historique des recherches, les éléments archéologiques qui font consensus et ceux qui divergent.

La grotte d'Ofnet comprend deux petites fosses distantes d'un mètre environ contenant pour l'une une trentaine de crânes (de 27 à 31 selon les chercheurs) et pour l'autre 6, ces crânes étant déposés « comme des œufs dans un nid » :

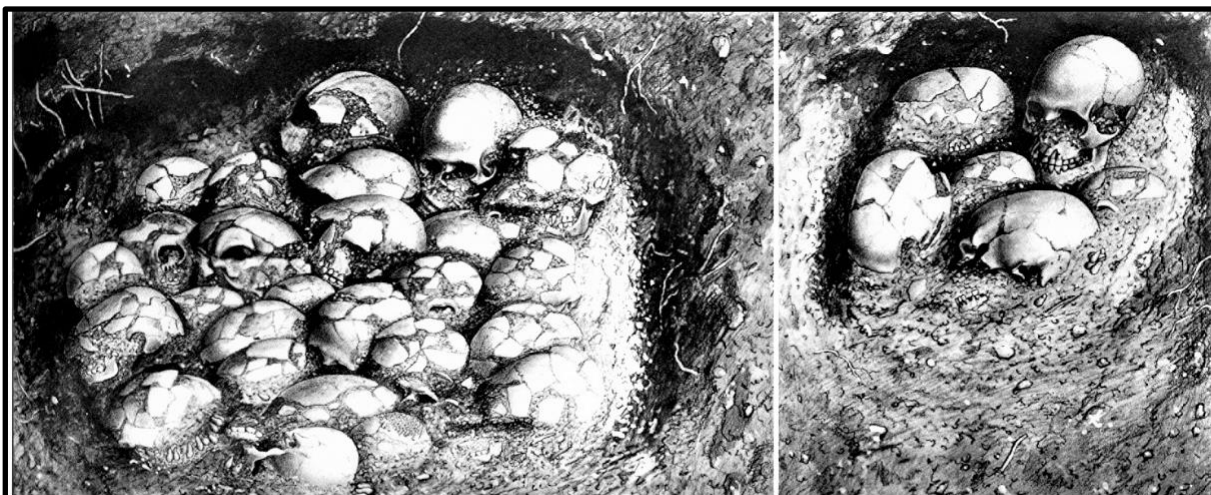
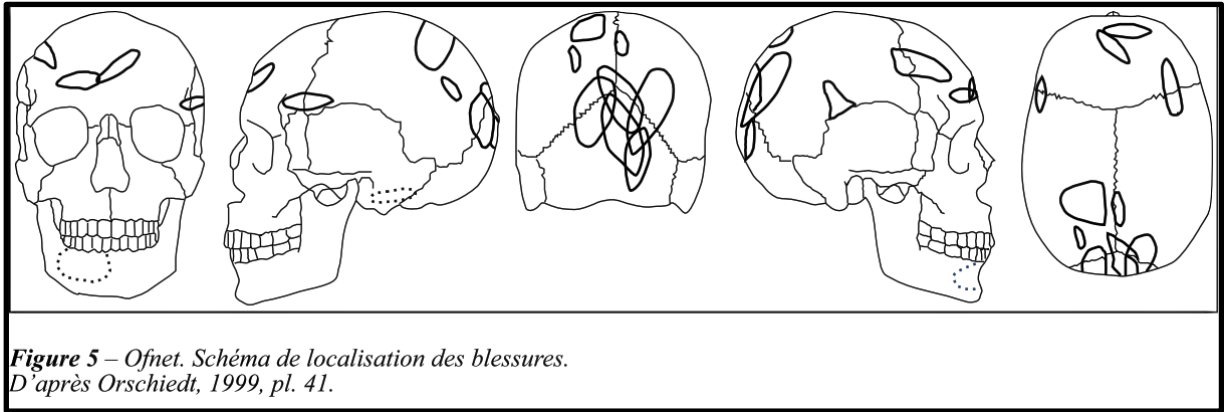


Figure 4 – Les deux dépôts de crânes d'Ofnet, dessins d'après photographies. D'après Schmidt, 1912, pl. 14.

Jeunesse, 2012, p. 71

Cinq datations au C¹⁴ situent ces ossements dans la seconde moitié du VII^e millénaire. La population d'Ofnet comprend 19 enfants et 14 adultes, 8 de sexe masculin, 17 de sexe féminin et 9 indéterminé (selon les résultats de J. Orschiedt) (Jeunesse, 2012, p. 71). Le relevé des traces de traumatismes fait apparaître des blessures caractéristiques d'actes de violence. Un même individu porte 7 traces de coups :



Ofnet, localisation des blessures (Jeunesse, 2012, p. 72)

Mais le nombre même de ces blessures est l'objet d'écarts importants entre les chercheurs :

« D. Frayer a lui aussi répertorié 18 cas de blessures ayant pu entraîner la mort, et constaté que le groupe que forment les crânes concernés englobe 100 % des adultes masculins, 23 % des adultes féminins et 53 % des enfants (Frayer, 1997). Ces chiffres ont cependant été révisés à la baisse par J. Orschiedt (1999), qui ne décèle de pathologies que sur 8 individus (6 certains, soit 18 % de l'échantillon, et deux probables), dont trois enfants et 5 adultes (4 hommes et une femme). » (Jeunesse, 2012, p. 72)

L'autre point de désaccord réside dans le rythme du ou des dépôts. Pour les uns, il a été simultané ; pour les autres, il s'est étalé dans le temps. Ces deux points laissent ouverte la question de la place de la violence. S'est-elle limitée aux blessures constatées ou faut-il supposer que les autres crânes qui ne portent pas de traces de traumatismes sont le résultat d'actes de violence collective ?

En conclusion, si un consensus existe pour dire que des têtes (non des crânes), majoritairement de femmes et d'enfants, décapitées ont été déposées soigneusement recouvertes d'ocre et d'éléments de parures et qu'une partie au moins des individus sont morts de mort violente, l'interprétation sur l'action génératrice aboutit à deux thèses incompatibles :

« Un débat, dont les termes ont été posés dès les premières années qui suivirent, en 1909, la découverte d'Ofnet, tourne principalement autour de deux grandes hypothèses : pour les uns, le dépôt de tête(s) coupée(s) correspond, dans la région concernée, au rite funéraire « normal » et les dépôts multiples peuvent alors être envisagés comme des sépultures collectives de têtes ; pour les autres, qui interprètent les fosses d'Ofnet comme des sortes de "tombes de massacre", les dépôts de têtes coupées ont un lien direct avec la violence guerrière et correspondent chacun à un événement unique. » (Jeunesse, 2012, p. 69)

Autre site célèbre de cette maltraitance énigmatique des corps, Herxheim en Allemagne offre une situation archéologique confuse. 60 000 restes osseux très fragmentés mais bien

conservés, correspondent à un MNI de 32. La démographie est difficile à établir mais elle inclut des individus de tous âges des deux sexes. La dépose s'est étalée sur une certaine durée. Il est constaté une large surreprésentation des calottes crâniennes et des os longs très fragmentés. Pour les traumatismes, 11 individus portent 15 traumatismes presque complètement guéris. Un seul individu présente la trace d'un trauma peri-mortem. Les calottes présentent des traces de découpe dans 56 % des cas et des traces de décarnation pour seulement 14 % des mandibules.

Deux hypothèses s'opposent, la première d'un cannibalisme de masse, soutenue par Bruno Boulestin (Boulestin, 2014) et la deuxième d'un rituel funéraire complexe soutenu par Jörg Orschiedt et Miriam Noël Haidle. (Orschiedt et Haidle, 2012).

1.3. Conclusion sur le « Que s'est-il passé ? »

La reconstruction du crime est parfois difficile en criminologie. En préhistoire, la violence est multiforme et place souvent l'archéologie devant des énigmes. Mais les exemples que nous avons examinés permettent de récapituler la boîte à outils de l'archéologue-criminologue. Trois composantes principales structurent l'analyse des indices. La population avec sa taille, sa répartition en âge, la part respective des deux sexes et l'ADN renseignent sur le groupe qui est resté sur le sol. Les traces de blessures indiquent la violence, son intensité et ses modes d'action. La disposition des restes parle sur le traitement post-mortem qui peut aller de l'abandon, au rite mortuaire, à la maltraitance des corps et jusqu'à la vengeance expiatoire. Ce n'est donc que par un travail d'expertise approfondi qu'un lien éventuel avec l'activité guerrière peut être établi pour expliquer ce qu'il s'est passé sur un site donné. Voici le schéma pratique de principe qui peut être proposé sur le cheminement de l'analyse :

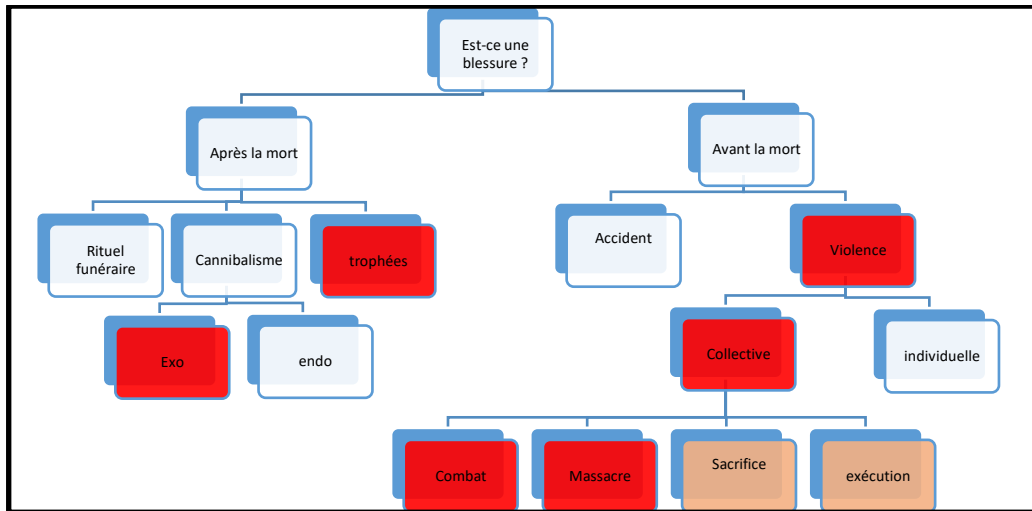


Schéma de principe de l'analyse des indices de violence collective (post analyse taphonomique)
(schéma jcf)

2. Qu'est que cela signifie ? (*What does it means?*)

Christopher Knüsel déplore non seulement que les recherches de la guerre en archéologie s'appuient principalement sur l'armement, les fortifications ou l'iconographie et peu sur les traces de blessures, mais aussi que le champ de ces dernières se limite le plus souvent aux études de sites :

« Far fewer studies have concentrated on weapon-related injuries to human remains and those that do exist tend to be site-specific treatments (see, for example, Novak and Kopp 2003; Fiorato *et al.* 2000; Cunha and Silva 1997; Liston and Baker 1996; Willey and Emerson 1993) rather than periodic-specific or broad diachronic or geographic treatments (Larsen 1997; 119-60, although see Smith 2003; Boylston 2000; Lambery 1997; Walker 1989)⁹⁰⁸. » (Knüsel, 2005, p. 49).

Le niveau de lecture intermédiaire correspond en effet à un stade d'assemblage de données, « the distribution of things, in terms of time and space » (Binford, 2002, p. 77). Cette approche vise la recherche de similitudes, de régularités, de récurrences avec deux grands procédés, le rapprochement d'évènements similaires dans l'espace et l'évolution dans le temps des pratiques pour proposer des discours explicatifs d'un ensemble d'éléments collectés.

⁹⁰⁸ « Beaucoup moins d'études se sont concentrées sur les blessures sur les restes humains faites par des armes et celles qui existent tendent à traiter spécifiquement du site (voir par exemple, Novak and Kopp 2003 ; Fiorato *et al.* 2000 ; Cunha et Silva 1997 ; Liston et Baker 1996 ; Willey et Emerson 1993) plutôt que des approches plus spécifiquement périodiques, largement diachroniques ou géographiques. (Larsen 1997 ; 119-60, voir aussi Smith 2003 ; Boylston 2000 ; Lambery 1997 ; Walker 1989). »

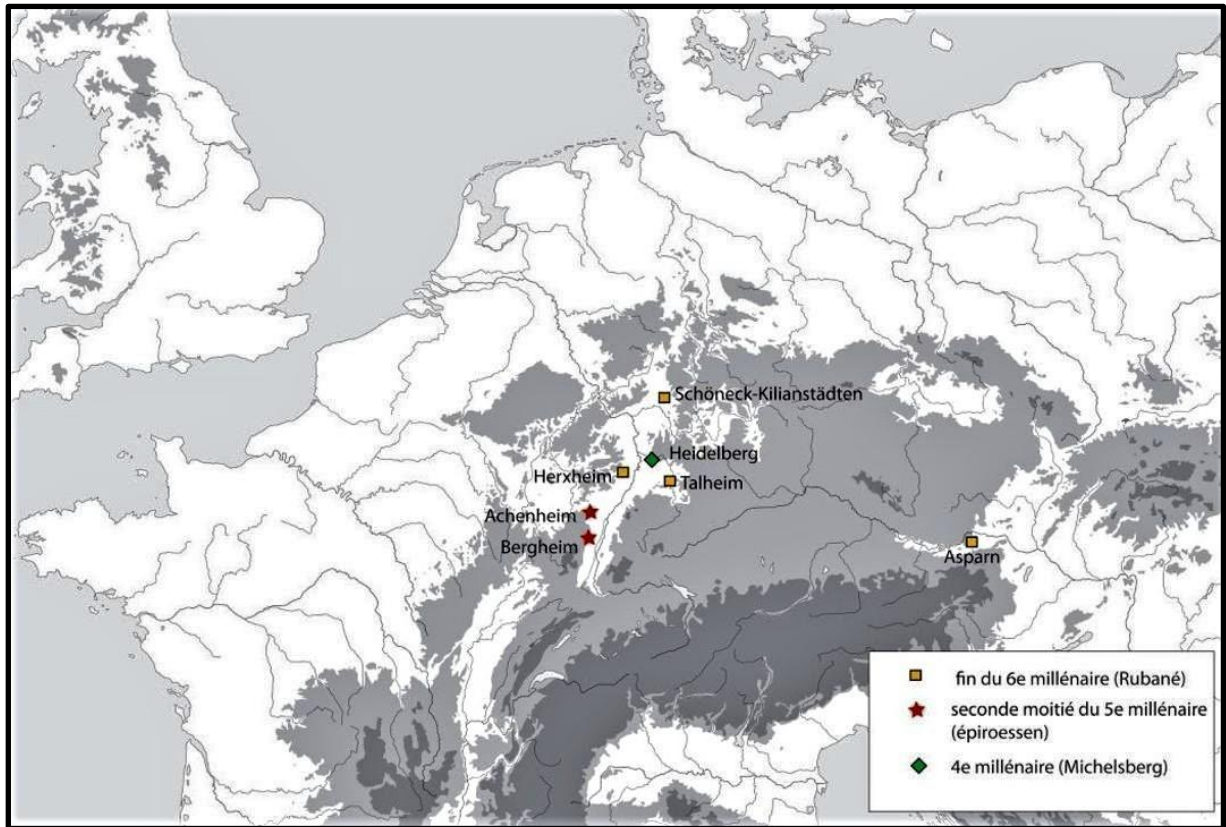
2.1. Rapprochement dans l'espace

Le rapprochement d'évènements similaires ressort de la démarche scientifique classique de classification. Elle est d'autant plus naturelle que le phénomène est caractérisable et peut être discriminé par rapport à d'autres. Tel est le cas d'Ofnet et de sa sépulture de têtes. Le fait qu'Ofnet n'est pas un évènement unique est un signe important de l'existence possible d'un phénomène anthropologique :

« Les dépôts de têtes coupées mésolithiques du sud de l'Allemagne et de l'Alsace (fig. 1) figurent parmi les structures les plus intrigantes de la Préhistoire récente. Ils constituent le cas indiscutable le plus ancien de mise en scène stéréotypée et répétitive faisant intervenir des têtes séparées du corps par décapitation. Quatre sites sont concernés : la grande grotte d'Ofnet à Holheim (Bavière), la grotte du Hohlenstein-Stadel à Asselfingen (Bade-Wurtemberg), l'abri du Mannlefelden à Oberlarg (Haut-Rhin) et, enfin, le site du Kaufertsberg à Lierheim (Bavière). » (Jeunesse, 2012, p. 69)

La lecture n'en est pas pour autant évidente. La géographie de « la région qui s'étend du sud de la plaine du Rhin supérieur au cours supérieur du Danube. » (Jeunesse, 2012, p. 74) n'explique rien en elle-même. C'est un constat, peut-être un cadre. L'explication renvoie soit à une pratique culturelle dont on doit constater l'existence à défaut d'en trouver l'origine, soit à des évènements qui se sont déroulés dans cette zone sans pouvoir savoir lesquels.

De façon plus large, l'Europe offre un cadre géographique pertinent pour ce travail de recherche de sens. Les sites européens les plus emblématiques de la violence du Néolithique délimitent une région et une période, lesquelles désignent la culture du Rubané. En voici une carte schématique :



Morin Hervé, 2016. « Scène de massacre dans l'Alsace préhistorique »,
LE MONDE | 07/06/2016 ; mis à jour le 08/06/2016.

Rapprocher ces faits conduit à rechercher une interprétation explicative dans la géographie et le temporel. Il est souvent évoqué une crise de cette aire culturelle :

« [...] an increase in population density and a related higher population pressure, the overuse of subsistence resources (Lüning 1982) leading to pressure on the best agrarian fields... There is also evidence suggesting climatic changes towards a dry period that was accompanied by a lowering of the ground-water level (Jäger and Kaufmann 1987). » (Maria Teschler-Nicola, 2012, p. 119)

Dans ce genre d'approche, le discours explicatif est souvent matérialiste. Il apporte une objectivation, le plus souvent démographique, alimentaire, territoriale. Un contre-exemple imaginaire montre le risque de ce type de raisonnement : un archéologue (ou le « visiteur planétaire » de Leroi-Gourhan, 2008, p. 1-2) qui mettrait en évidence la guerre de Cent Ans en une période future lointaine, qui aurait perdu les bases historiques, n'aurait-il pas tendance à rechercher une causalité matérialiste pour un conflit si long ? Comment pourrait-il imaginer à partir de sources archéologiques la querelle dynastique qui a déclenché ce qui lui apparaîtrait dans les traces archéologiques comme une longue vague de violence ?

2.2. Une évolution des blessures dans le temps ?

Slavomil Vencl cherche au contraire à faire ressortir les variations dans le temps long de la trace archéologique de la violence. Il distingue trois grandes phases auxquelles correspondent un contexte socio-économique favorisant une typologie de blessures majoritaires :

« Three phases of aggression may be tentatively identified during the Stone Age, each characterized by a different socio-economic background and qualities⁹⁰⁹. »
(Vencl, 2004, p. 70)

Pour ces trois phases, le Paléolithique se caractérise par l'activité de la chasse qui a pour conséquence que : « Injuries on female skeletons predominate (Grimm 1976)⁹¹⁰ ». Au Mésolithique, la distribution des blessures « shows that what is involved is not a local phenomenon, but a widespread trend in social development⁹¹¹ ». Enfin, au Néolithique les blessures masculines dominent (Vencl, 2004, p. 70).

L'argumentation est toutefois critiquable dans son articulation. La distinction entre les trois phases s'appuie sur l'effet (les blessures, soit féminines, soit masculines) pour la première et la troisième phases mais sur le contexte pour la deuxième. Pour autant, il ne justifie pas la pertinence différentielle du critère. Par ailleurs, affirmer la majorité de blessures féminines au Paléolithique est douteux pour deux raisons, le faible nombre de cas et la difficulté à déterminer le sexe pour des squelettes incomplets.

2.3. Guilaine : l'espace et le temps

L'ouvrage de Jean Guilaine et Jean Zammit *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique* est devenu un ouvrage de référence. Son objectif est bien défini dans l'avant-propos :

« On pourrait d'ailleurs ramener le problème à deux interrogations simples. Que sait-on de la violence et des premiers conflits en Méditerranée et en Europe ? Comment interpréter les témoignages disponibles ? » (Guilaine et Zammit, 2001, p. 11)

L'ouvrage interroge donc les traces de guerre en Europe et Méditerranée. Les traces de violence sont le cœur de l'argumentation même si les autres témoignages archéologiques

⁹⁰⁹ « Trois phases d'agression peuvent être possiblement identifiées durant l'âge de pierre, chacune caractérisées par des spécificités et un contexte socio-économique différent ».

⁹¹⁰ « Les blessures des squelettes féminins prédominent »

⁹¹¹ « montre que ce qui est en jeu n'est pas un phénomène local, mais une tendance largement étendue dans le développement social »

Puis, ce tableau s'inscrit dans une chronologie plus large qui répertorie les éléments de violence qui peuvent être attribués au Paléolithique : anthropophagie de Néandertal, site 117 Jebel Sahaba, scènes de peintures pariétales (Cosquer, Paglicci, Pech Merle, etc.) (Guilaine et Zammit, 2001, p. 87-88).

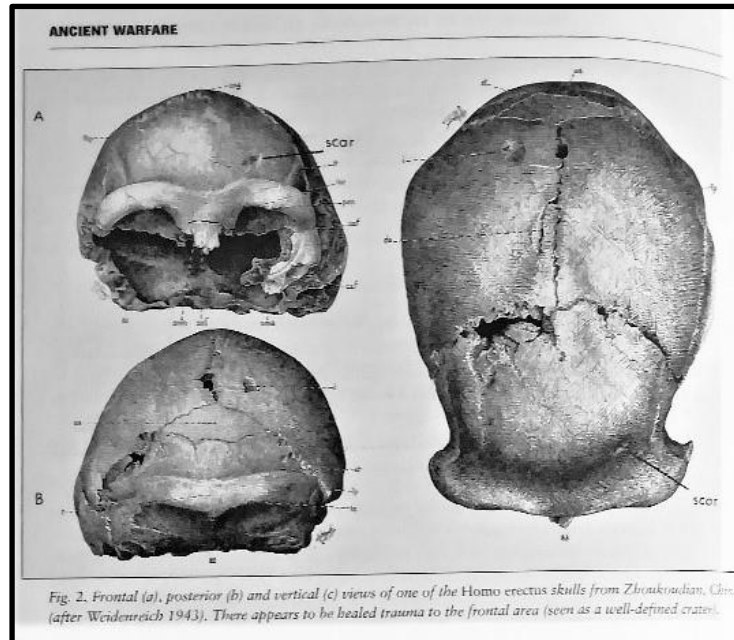
Enfin il propose un constat d'interprétation, celui d'une intensification de la violence au cours du temps, augmentation associée à l'évolution des sociétés humaines : des doutes du Paléolithique à la « violence chez les chasseurs-cueilleurs », les tempêtes des débuts de l'agriculture, « l'intensification des affrontements », pour terminer par « la construction du guerrier » et « l'émergence des héros ».

Pour Jean Guilaine et Jean Zammit, la violence telle que l'archéologie la fait apparaître dans l'espace Europe-Méditerranée du Paléolithique supérieur au Néolithique dessine une tendance de long terme des sociétés humaines de cet espace-temps vers l'activité de violence collective.

2.4. Le Paléolithique : le temps long du Préhistorique

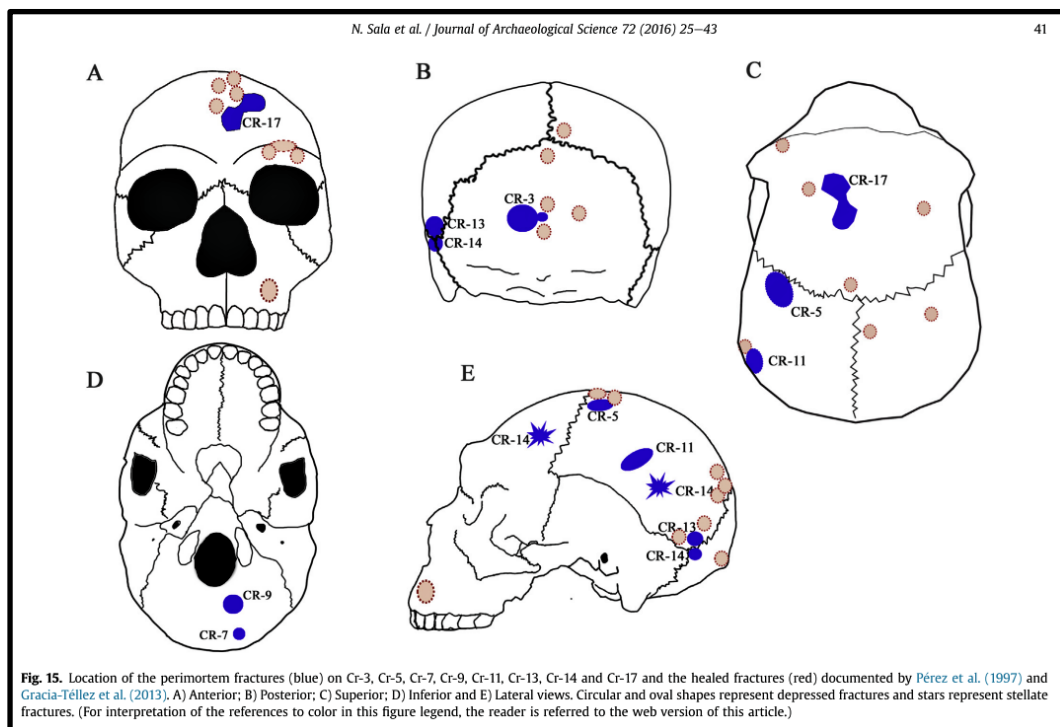
En élargissant encore l'espace-temps, l'analyse du Paléolithique offre une profondeur qui tend à nous le faire apparaître – sans doute à tort – comme homogène. Mais la difficulté principale tient dans la rareté des traces. La liste des traces de blessures répertoriées est courte. La réalité de la blessure est parfois hypothétique. Nous essayons ici d'en dresser un inventaire, lequel n'existe pas dans la littérature scientifique.

Au paléolithique inférieur, 6 cas seulement sont répertoriés. Le plus ancien est celui de Gran Dolina (~ 800 ka) : des traces de découpe sont attribuées à du cannibalisme alimentaire (Carbonell *et al.*, 2010) et interprétées comme le premier cas « avéré » de guerre (Otterbein, 2011). Le crâne de Bodo (600 ka) offre peut-être le premier exemple de trophée avec des traces possibles de scalp (Chacon and Dye, 2007, p. 8). Viennent ensuite des blessures supposées guéries d'*Erectus* asiatiques, celui de Sangiran (Indonésie) avec trois dépressions (Smith M., 2017, p. 36) et de Zhoukoudian (Chine) avec un enfoncement du frontal gauche (Brothwell, 2004) :



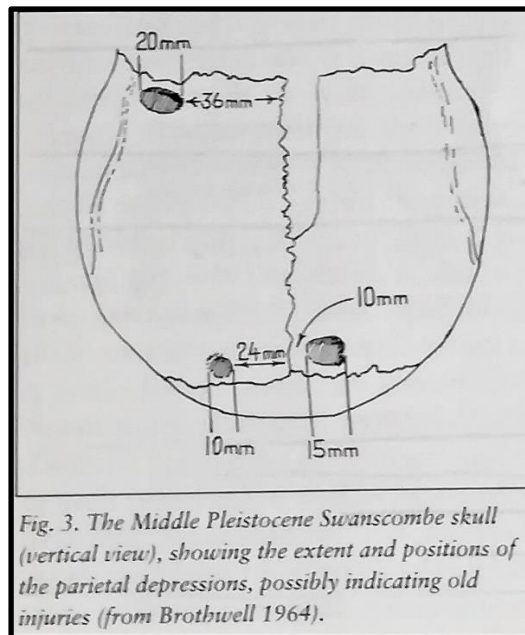
Traumatisme frontal guéri du crâne de Zhoukoudian (Brothwell, 2004, p. 32)

En revanche, le crâne 17 de Sima de los Huesos (Espagne, ~ 430 ka) offre un cas parfaitement caractérisé de violence interpersonnelle avec deux impacts mortels sur la partie gauche du frontal (Sala *et al.*, 2016). C'est en fait 8 crânes qui présentent des traces de fractures sur le site. Parmi celles-ci, les auteurs considèrent l'acte de violence certain pour CR17, probable pour CR5 et CR11, plausible pour le reste (Sala *et al.*, 2016, p. 42)



Blessures perimortem de Sima de Los Huesos (Sala *et al.*, 2016, p. 41)

Enfin il faut citer le crâne de Swanscombe (GB), âgé d'environ 300 ka, montrant trois dépressions pariétales, restes de possibles blessures.

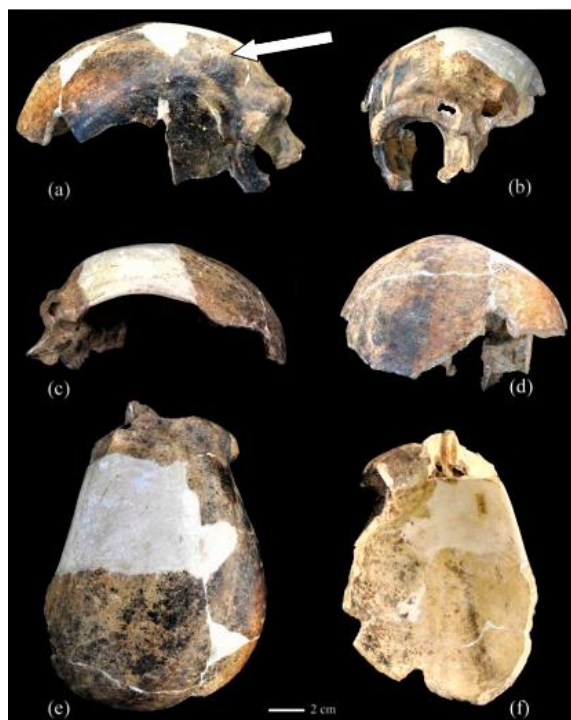


Dépressions sur le crâne de Swanscombe (Brothwell, 2004, p. 32)

Au Paléolithique moyen, sont répertoriés les cas suivants :

Pour la Chine, un *Sapiens archaïque* à Maba (Chine méridionale, 129-135 ka BP) qui subit un coup d'un objet contondant. Il en résulte un « localized blunt force trauma, due to an accident or, more probably, interhuman aggression⁹¹² » (Wu, 2011, p. 19558), le traumatisme étant non mortel.

⁹¹² « Traumatisme localisé de force contondante dû à un accident ou plus probablement à une agression interhumaine ».



Reconstruction du crâne 1 de Maba. La flèche désigne la dépression
(Wu, 2011, supporting information, p. 3)

Pour l’Afrique, le site de Middle Awash (160-154 ka BP) en Ethiopie offrirait un exemple de traitement mortuaire de crâne (Chacon and Dye, 2007, p. 8).

Pour l’Europe et le Moyen-Orient, Néandertal est associé à d’assez nombreux cas de traces ostéologiques. Tout d’abord celles liées au cannibalisme : Krapina (Croatie) avec l’hypothèse contestée par Trinkaus (1985) ; Moula Quercy (France), (White, 1999) ; El Sidron (Espagne), (Rosas *et al.*, 2012) ; Goyet (Belgique) (Rougier *et al.*, 2016). Pour les traces de traumatismes, Berger et Trinkaus en font un inventaire en 1995 :

Table 1. Traumatic lesions by individual for the Neandertal sample

Specimen	Sex	Bone	Lesion	Reference(s)
La Chapelle 1	M	C5-T3 Rib Os coxae	Marked DJD with porosity, eburnation, Schmorl's nodes Anterior fracture Marked unilateral DJD with porosity, eburnation and massive osteophytes	Trinkaus, 1985a
La Ferrassie 1	M	Femur	Fractured greater trochanter	Trinkaus, 1985a
La Ferrassie 2	F	Fibula	Proximal diaphyseal fracture	Heim, 1982
Kebara 2	M	T5 & T6 Metacarpal 2	Fractured spinous processes Fractured proximal epiphysis	Duday & Arensburg, 1991
Krapina 4	M?	Parietal	Exocranial injury	Radović <i>et al.</i> , 1988
Krapina 34.7	??	Parietal	Severe fracture	Radović <i>et al.</i> , 1988
Krapina 149	F?	Clavicle	Distal diaphyseal fracture	Gorjanović-Kramberger, 1908
Krapina 180	??	Ulna	Diaphyseal fracture and pseudoarthrosis	Gorjanović-Kramberger, 1908
Krapina 188.8	??	Ulna	Proximal diaphyseal fracture	Radović <i>et al.</i> , 1988
Neandertal 1	M	Occipital Ulna	Exocranial injury Proximal epiphyseal fracture	Schwalbe, 1901 Schwalbe, 1901; Trinkaus <i>et al.</i> , 1994
La Quina 5	??	Upper limb	Probable injury to the left arm	Martin, 1923; Trinkaus <i>et al.</i> , 1994
Šala 1	F?	Frontal	Supraorbital exocranial injury	Vlček, 1969
Shanidar 1	M	Frontal Zygomatic Humerus Humerus Ankle, hallux Metatarsal 5	Exocranial squamosal injury Crushing lateral fracture Mid-distal diaphyseal fracture Distal epiphyseal pseudoarthrosis Markedly asymmetrical DJD Diaphyseal fracture	Trinkaus, 1983
Shanidar 3	M	Rib Ankle & subtalar joint	Penetrating wound Markedly asymmetrical DJD	Trinkaus, 1983
Shanidar 4	M	Rib	Fracture	Trinkaus, 1983
Shanidar 5	M	Frontal	Exocranial injury	Trinkaus, 1983
Tabun 1	F	Fibula	Distal diaphyseal lesion	

Traumatismes chez Néandertal (Berger et Trinkaus, 1995, p. 843)

Cette liste n'est pas exhaustive. Elle ne contient pas le crâne de Fontéchevade où H. V. Vallois a reconnu « un coup mortel porté de bas en haut sur la partie supérieure de la tête » (Guilaine et Zammit, 2001, p. 72). En 2002, Zollikofer identifie sur le fossile de Saint Césaire (Zollikofer *et al.*, 2002) la trace d'une fracture du crâne, conséquence d'un coup avec un objet contondant mais guérie.

Les sites de Qafzeh et Skhül (~ 90-100 ka BP) en Israël présentent des cas de blessures crâniennes d'hommes anatomiquement modernes sur les fossiles Qafzeh 11 et Skhül 9 (Smith M., 2017, p. 53, 56 et notes p. 252-253). Le premier a fait l'objet d'une étude récente (Coqueugnot *et al.*, 2014) qui confirme la réalité d'un traumatisme subi par un enfant mort ultérieurement vers 12-13 ans, tout en laissant ouvert l'hypothèse sur l'origine :

« As previously mentioned, this fracture type generally results from a blunt force trauma (getting struck or kicked in the head by heavy and blunt material, accidentally or intentionally with weapon). This type of trauma can be interpreted as resulting from interpersonal violence, but as has been demonstrated by

paediatricians, complex cranial fractures like this one can also occur accidentally⁹¹³. » (Coqueugniot, 2014, p. 6)

Enfin pour le paléolithique supérieur, sont répertoriés un cas de cannibalisme à Maszycka (Silésie, Guilaine, p. 83), trois cas de pointes de silex fichées dans le squelette : un enfant à Grimaldi (Henry-Gambier, 2001), un pelvis féminin à San Théodoro (Bachechi *et al.*, 1997) et une vertèbre à Monfort-sur-Lizier (Cordier, 1990). Un cas de cannibalisme guerrier est identifié à la Grotte du Placard (Henri-Gambier et Boulestin, 2019).

L'Afrique offre deux cas de violence collective caractérisée à la limite du paléolithique final avec le cimetière de Jebel Sahaba (Wendorf, 1968) et le site de Nataruk (Lahr, 2016).

L'Amérique du Nord au Paléolithique d'une durée limitée par rapport aux autres continents ne compte que l'Homme de Kennewick (McManamon F. P., 2004).

De cet ensemble, ressortent deux domaines de débats. Le premier porte sur la rareté des traces. Deux explications sont proposées. La première, classique, est l'absence de violence au Paléolithique ; la deuxième est que les traces de violence ont été effacées par le temps ou n'ont pas encore été découvertes. En appui de cette dernière hypothèse, deux arguments : le premier vient de la période historique. John Carman fait remarquer dans *Archaeologies of Conflict* (2013, chapitre « Battlefield archaeology ») que retrouver des champs de bataille que le récit historique décrit sans préciser l'emplacement est un exercice difficile. Il donne en exemple la bataille de Teutoburg (AD 9) dans laquelle le général romain Varus fut anéanti avec 3 légions. Le site fut recherché par les historiens allemands pendant des années et n'a été découvert qu'en 1989, à Kalkriese, 15 km au nord d'Osnabrück. Il souligne d'ailleurs que c'est moins les blessures ou les armes de la bataille elle-même qui laisse des traces repérables que des éléments préparatoires à la bataille. Le lieu de la bataille de Bosworth qui eut lieu en 1485 ne fut finalement identifié qu'en 2009 grâce aux détecteurs de métaux :

« The work at both Kalkriese (AD9) and Fulford (1066) suggest that a key indicator of early battlesites may not be deposits of weapons, such as arrowheads, or of human remains, as at Towton (1461), but evidence of pre-battle metalworking⁹¹⁴. » (Carman, 2013, p. 50)

Même pour des événements guerriers plus récents, la difficulté demeure :

⁹¹³ « Comme mentionné précédemment, ce type de fracture résulte généralement d'un coup contondant, (porté sur la tête avec un objet lourd et contondant, accidentellement ou intentionnellement avec une arme). Ce type de trauma peut être interprété comme résultant de violence interpersonnelle, mais comme l'ont démontré les pédiatres des fractures crâniennes complexes comme celle-ci peuvent également arriver accidentellement. »

⁹¹⁴ « Les travaux à Kalkriese (9 ap. J.-C.) et Fulford (1066) suggèrent qu'un indicateur clé des premières batailles puisse ne pas être des dépôts d'armes, tels que des pointes de flèches, ou des restes humains comme à Towton (1461, mais des preuves du travail du métal d'avant la bataille). »

« Even in Hawaiï, where warfare was endemic, and characterized by brutal reprisals linked to chiefly status and the conquest of land, Earle (1997:134) observes that : “there is virtually no evidence for warfare in the settlement pattern and artefact inventory⁹¹⁵...” » (Knüsel, 2005, p. 50)

Ces exemples soulignent d’autant plus les difficultés propres aux sites préhistoriques : Des armes en pierre non détectables, des combats modestes en nombre par rapport à ceux de l’époque moderne et une ancienneté qui laisse la dégradation naturelle faire son œuvre.

Le deuxième argument provient d’une comparaison entre le nombre de traces ostéologiques de blessures humaines et animales. Pour cela, le domaine de comparaison est celui des blessures squelettiques avec pointes de projectile restées en place. Boëda *et al.* soulignent en 1999 que ce type de traces était exceptionnel pour le Paléolithique moyen, et qu’il était généralement associé à l’usage de l’arc :

« Both macro- and microscopic traces indicating projectile point function have been regularly observed on flint elements in archaeological contexts. However, most such direct evidence of lithic projectile use comes from the Upper Palaeolithic (Geneste & Plisson 1993; Soriano 1995) and Lateglacial periods (Barton & Bergman 1982), and is sometimes attributed to bow use (Bachechi *et al.* 1997)⁹¹⁶. » (Boeda, 1999, p. 399)

Paola Villa confirme en 2010 dans l’article « Hunting Weapons Of Neanderthals And Early Modern Humans In South Africa, Similarities And Differences » la rareté des cas des pointes fichées dans un os animal. L’article n’en dénombre que six :

« Prior to about 13,000 BP, the documented cases of a point embedded in an animal bone number, to our knowledge, only six (Villa *et al.* 2009b), and of those, only two are dated to MP or MSA times. These are (1) the fragment of a Levallois point of flint embedded in the third cervical vertebra of a wild ass from level VI3b (now dated by TL to 70 kya) at the site of Umm-el-Tlel in Syria (Boëda *et al.* 1999, 2008), and (2) the tip of a quartzite point embedded in the cervical vertebra of Pelorovis at the site of Klasies River Cave 1 in South Africa (layer provenience unspecified; Milo 1998)⁹¹⁷. » (Villa, 2010, p. 13)

⁹¹⁵ « Même à Hawaiï où la guerre était endémique et caractérisée par des représailles brutales liées au statut du chef et la conquête de territoire, Earle (1997 :134) observe qu’“il n’y a quasiment aucune preuve de guerre dans le schéma des installations et dans l’inventaire des artefacts...” »

⁹¹⁶ « Tant les traces macro que microscopiques indiquant la fonction des pointes de projectiles ont été régulièrement observées sur les éléments lithiques dans un contexte archéologique. Cependant la plupart de la preuve directe de l’usage d’un projectile lithique provient du Paléolithique supérieur (Geneste & Plisson 1993 ; Soriano 1995) et du dernier épisode glaciaire (Bachechi *et al.* 1997) et est quelquefois attribué à l’usage de l’arc. »

⁹¹⁷ « Avant 13 000 BP, les cas documentés d’une pointe fichée dans un os d’animal se chiffrent, à notre connaissance, à seulement six, et parmi ceux-ci deux sont datés du Paléolithique moyen ou du Middle Stone Age. Ce sont 1) le fragment d’une pointe lithique Levallois fichée dans la troisième vertèbre cervicale d’un âne sauvage du niveau VI3b (maintenant daté par TL de 70 ka) sur le site de Umm-el-Tlel en Syrie (Boëda *et al.* 1999, 2008), et 2) le bout d’une pointe en quartzite fichée dans la vertèbre cervicale d’un Pelorovis sur le site de Klasies River Cave 1 en Afrique du Sud (couche de provenance non spécifiée ; Milo 1998). »

Cette rareté de traces directes de blessures animales est reprise dans *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry* :

« For the entire Lower and Middle Palaeolithic period only three examples for direct evidence of hunting lesions have prominently been published. The most recent discovery originates from the open-air site of Umm el Tlel in Central Syria (Boëda *et al.* 1999)⁹¹⁸. » (Radu Iovita, Katsuhiko Sano, 2016, p. 90)

Pour tester cette hypothèse, nous avons fait une analyse sur la base de données fournie par Gérard Cordier sur les blessures, animales et humaines, où la pointe de l'arme a été conservée. Les cas de blessures animales sont moins nombreux que les cas de blessures humaines. Voici les résultats par grandes régions :

	Humains	Fauniques	Observations
France	26	7	Au Paléolithique : 7 fauniques et 1 humain
Europe / Moyen-Orient	15	18	Absence de pièces du Moyen-Orient ; Au Paléolithique : 4 fauniques et 3 humains
Asie	3		
Afrique	9		
Amérique	23	4	
Totaux	76	29	

Comparaison blessures humaines et animales (source Cordier, 1990)

Quelques réserves peuvent être faites sur la base elle-même. Les résultats sont évidemment affectés par le niveau des fouilles archéologiques par région. Ces éléments posent deux questions différentes. En premier lieu le comparatif homme/animal : la chasse est une activité quotidienne qui affecte quantité de gibiers ; l'affrontement armé peut être supposé comme épisodique et ne frapper que quelques individus. On s'attendrait à de nombreux cas de blessures animales pour de rares cas de blessures humaines. Le résultat est clairement inverse. Une explication peut résider dans les pratiques mortuaires à partir du Mésolithique et surtout au Néolithique, lesquelles assurent une meilleure conservation des blessures humaines. La deuxième question est la rareté des traces de blessures animales au Paléolithique qui reste à expliquer. Le fait que les armes à projectile (propulseur ou arc) n'apparaissent qu'au Paléolithique supérieur fournit une explication insuffisante : sur la période du Paléolithique supérieur où ces armes sont disponibles, les cas sont également rares : pour la France, on compte 3 blessures animales au Paléolithique supérieur (1 à l'Aurignacien, 1 au Magdalénien et 1 à l'Azilien) et 4 au Moustérien. Sur la zone Europe (hors France), les cas sont majoritairement du Mésolithique sauf un.

⁹¹⁸ « Pour toute la période du Paléolithique inférieur et moyen, seulement trois exemples de preuve directe de lésions de chasse ont été clairement publiés. La plus récente découverte provient du site en plein-air d'Umm el Tlel en Syrie centrale (Boëda *et al.* 1999). »

En résumé, les traces ostéologiques de violence au Paléolithique sont numériquement faibles. Est-ce l'indice d'une violence interpersonnelle et intergroupe plus faible ? Ou au contraire, est-ce le résultat d'un effacement par le temps des traces archéologiques ? Les données et leurs analyses laissent le débat encore ouvert.

2.5. Conclusion sur le « Qu'est-ce que cela signifie ? »

La deuxième étape de l'étude de la violence qui consiste à aborder le « what does it mean ? » repose sur un élargissement spatial et temporel et une interprétation des similitudes. L'aire géographique constitue un espace physique avec ses barrières géographiques, ses territoires et ses ressources dans lequel peuvent se déployer des espaces culturels. La dimension temporelle implique la notion de transformation et d'évolution.

Mais les exemples que nous venons d'exposer mettent en évidence plusieurs difficultés. Tout d'abord le domaine spatio-temporel conditionne le type de résultats obtenus. On peut se demander si le cadre étudié est un cadre choisi par l'archéologue ou s'il ne lui pas imposé par les découvertes. L'archéologue ne connaît pas *a priori* le périmètre pertinent pour son étude d'une violence guerrière qu'il postule. La deuxième difficulté est de privilégier les explications matérialistes par défaut parce que les autres explications ne sont pas accessibles.

En conclusion, les traces ostéologiques de violence guerrière permettent rarement de conclure sur le sens qu'il faut leur donner à une échelle de temps et d'espace qui dépasse l'évènement. La question est maintenant de s'interroger sur l'existence d'un niveau de lecture supérieur qui permettrait de donner du sens à cet ensemble et d'aborder le Pourquoi est-ce arrivé ? (Why did-it happen ?). C'est le champ des thèses explicatives qui sont étudiées par ailleurs.

3. Bibliographie

- Bachechi L., Fabbri P.-F. et Mallegni F., 1997. « An Arrow-Caused Lesion in a Late Upper Palaeolithic Human Pelvis », *Current Anthropology*, vol. 38, n° 1, p. 135-140.
- Baye J. de, 1880. *L'Archéologie préhistorique*, Ernest Ledoux Éditeur, Paris, 417 p.
- Berger Th. D. et Trinkaus E., 1995. « Patterns of Trauma among the Neandertals », *Journal of Archaeological Science*, n° 22, p. 841-852.

- Beyneix A., 2007. « Réflexions sur les débuts de la guerre au Néolithique », *L'Anthropologie*, n° 111, p. 79-95.
- Binford L. R., 2002 (1^{re} éd. 1983). *In Pursuit of the Past, Decoding the Archaeological Record*, University of California Press, Berkeley, 260 p.
- Boas F., 1912. « An Anthropologist's View of War », *The Advocate of Peace* (1894-1920), vol. 74, n° 4, p. 93-95.
- Boas F., 2017. *Anthropologie amérindienne*, coll. « Champ Classiques », Flammarion, Paris, 640 p.
- Bodart G. and Kellogg V. L., *Losses of Life in Modern Wars, Austria-Hungary, France and Military Selection and Race Deterioration (1916)*, Oxford : At the Clarendon Press, London, 213 p.
- Boëda *et al.*, 1999. « A Levallois point embedded in the vertebra of a wild ass (*Equus africanus*): hafting, projectiles and Mousterian hunting Weapons », *Antiquity*, n° 73, p. 394-402.
- Bonte P. et Izard M. (dir.), 2016 (1^{re} éd. 1991). *Dictionnaire de l'Ethnologie et de l'Anthropologie*, coll. « Quadrige », PUF, Paris, 842 p.
- Boulestin B., 1999. « Approche taphonomique des restes humains. Le cas des Mésolithiques de la grotte des Perrats et le problème du cannibalisme en préhistoire récente européenne », *BAR International Series 776*, Archaeopress Publishing Ltd, Oxford, 275 p.
- Boulestin B., 2014. « Manger son ennemi : le cannibalisme préhistorique et la “guerre” », *in* : Buschsenschutz O., Dutour O., Mordant C. (dir.), *Archéologie de la violence et de la guerre dans les sociétés pré et protohistoriques*, Édition du CTHS, Paris, [en ligne] : <http://cths.fr/ed/edition.php?id=6100>
- Boulestin B., 2016. « Rites funestes et mythes romanesques : la leçon de la sépulture A de Téviec », *BSPF*, vol. 113, n° 4, p. 811-813.
- Boulestin B., 2017. *Les Sépultures mésolithiques de Téviec et Hoedic : révisions bioarchéologiques*, Archaeopress Publishing Ltd, Oxford, 307 p.
- Broca P., 1868. « Sur les crânes et ossements des Eyzies », *BMSAP*, 2^e série, tome 3, p. 350-392.
- Brothwell D., 2004 (1^{re} éd. 1999). « Biosocial and Bio-archaeological aspects of conflict and Warfare », p. 25-38, *in* : Carman J. et Harding A. (éds), *Ancient Warfare, Archaeological Perspectives*, Sutton Publishing, Phoenix Mill, 279 p.

- Carbonell E. *et al.*, 2019. « Cultural Cannibalism as a Paleoeconomic System in the European Lower Pleistocene Source, The Case of Level TD6 of Gran Dolina (Sierra de Atapuerca, Burgos, Spain) », *Current Anthropology*, vol. 51, n° 4, p. 539-549.
- Chacon R. J. et Dye D. H., 2007. « Introduction to Human Trophy Taking: an Ancient and Widespread Practice », p. 5-31, *in* : Chacon R. J. et Dye D. H. (éds), *The Taking and Displaying of Human Body Parts as Trophies by Amerindians*, Springer Science, 680 p.
- Chavaillon J., 1996. *L'Âge d'or de l'humanité, Chroniques du Paléolithique*, Éditions Odile Jacob, Paris, 264 p.
- Chenal F., Perrin B., Barrand-Emam H. et Boulestin B., 2015. « A farewell to arms: a deposit of human limbs and bodies at Bergheim, France, c. 4000 BC », *Antiquity*, vol. 89, n° 348, p. 1313–1330.
- Childe V. G., 1941. « War in prehistoric societies », *Sociological Review*, vol. a33, issue 3-4, p. 126-138.
- Coqueugniot H. *et al.*, 2014. « Earliest Cranio-Encephalic Trauma from the Levantine Middle Palaeolithic: 3D Reappraisal of the Qafzeh 11 Skull, Consequences of Pediatric Brain Damage on Individual Life Condition and Social Care », *PLOS ONE*, www.plosone.org, vol. 9, n° 7, e102822, [en ligne] <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0102822>, consulté le 16/06/2020.
- Cordier G., 1990. « Blessures préhistoriques animales et humaines avec armes ou projectiles conservés », *BSPF*, tome 87, n° 10-12, p. 462-482.
- Dastugue J., 1967. « Pathologie des hommes fossiles de l'abri de Cro-Magnon » *L'Anthropologie*, tome 71, p. 479-492.
- Étienne J., 2007. « Ötzi, l'homme des glaces est mort assassiné », *Futura Planète*, [en ligne] : <https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/paleontologie-otzi-homme-glaces-mort-assassine-12097/>, consulté le 12/06/2020.
- Filer J. M., 1997. « Ancient Egypt and Nubia as a source of information for cranial injuries », p. 47-74, *in* : Carman J. (éds.), *Material Harm, Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 246 p.
- Friedman R., 2014. « Violence and climate change in prehistoric Egypt and Sudan », British Museum blog, [en ligne] : <http://blog.britishmuseum.org/violence-and-climate-change-in-prehistoric-egypt-and-sudan/>, consulté le 16/06/2020.
- Guilaine J. & Zammit J., 2001. *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Seuil, 377 p.

- Guilaine J. et Sémelin J. (dir.), 2016. *Violences de guerre, Violences de masses. Une approche archéologique*, La Découverte, Paris, 331 p.
- Hayes B., 2002. « Statistics of deadly quarrels », *Computing Science, American Scientist*, vol. 90, p. 10-15.
- Henry-Gambier Dominique, 2001. *La Sépulture des enfants de Grimaldi (Baoussé-Roussé, Italie). Anthropologie et paléontologie funéraires des populations de la fin du Paléolithique Supérieur*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Réunion des musées nationaux, Paris, 181 p.
- Henry-Gambier D. et Boulestin B., 2019. *Les Restes humains badegouliens de la grotte du Placard*, Archaeopress Archaeology, Oxford, 138 p.
- Jeunesse Ch., 2012. « Ofnet et les dépôts de têtes dans le mésolithique du sud-ouest de l'Allemagne », p. 69-75, in : Boulestin B. et Henry-Gambier D. (dir.), *Crânes trophées, crânes d'ancêtres et autres pratiques autour de la tête : problèmes d'interprétation en archéologie*, Actes de la table ronde pluridisciplinaire, Musée national de Préhistoire, Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne, France), 14-16 octobre 2010, *BAR International Series 2415*, Archaeopress, Oxford, 157 p.
- Knüsel Ch. J., 2005. « The physical evidence of warfare —Subtle stigmata? », p. 49-65, in : Pearson M. P. and I. J. N. Thorpe (éds), *Warfare, Violence and Slavery in Prehistory*, *BAR International Series 1374*, Archeopress, Oxford, 223 p.
- Kremer C., Racette S., Dionne Ch.-A. and Sauvageau A., 2008. « Discrimination of Falls and Blows in Blunt Head Trauma: Systematic Study of the Hat Brim Line Rule in Relation to Skull Fractures », *Journal of Forensic Sciences*, vol. 53, n° 3, p. 716-718.
- Lahr M. M. *et al.*, 2016. « Inter-group violence among early Holocene hunter-gatherers of West Turkana, Kenya », *Nature*, vol. 529, p. 394-398.
- Leroi-Gourhan A., 2008 (1^{re} éd. 1964). *Les Religions de la préhistoire*, coll. « Quadriges, Grands textes », PUF, Paris, 156 p.
- McManamon F. P., 2004. « Kennewick Man », *Archaeology Program*, National Park Service, US Department of Interior, [en ligne] : <https://www.nps.gov/archeology/kennewick/index.htm>, consulté le 17/06/2020.
- Meyer Ch., Lohr Ch., Gronenborn D. et Alt Kurt W., 2015. « The massacre mass grave of Schöneck-Kilianstädten reveals new insights into collective violence in Early Neolithic Central Europe », *PNAS*, vol. 112, n° 36, pp. 11217–11222.
- Morin H., 2016. « Scène de massacre dans l'Alsace préhistorique », *Le Monde*, 07 juin 2016.

- Orschiedt J. et Haidle M. N., 2012. « Violence against the living, violence against the dead on the human remains from Herxheim, Germany. Evidence of a crisis and mass cannibalism? », p. 121-137, *in* : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
- Otterbein K. F., 2011. « The Earliest Evidence for Warfare?: A Comment on Carbonell *et al.* », *Current Anthropology*, vol. 52, n° 3, p. 439.
- Iovita R. et Sano K. (dir.), 2016. *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
- Rougier H. *et al.*, 2016. « Neandertal cannibalism and Neandertal bones used as tools in Northern Europe », *Scientific Reports*, vol. 6, n° 29005, [en ligne] : <https://doi.org/10.1038/srep29005>, consulté le 17/06/2020.
- Rosas *et al.*, 2012. « Les Néandertaliens d'El Sidrón (Asturies, Espagne). Actualisation d'un nouvel échantillon », *L'Anthropologie*, vol. 116, n° 1, p. 57-76.
- Sala N., Pantoja-Pérez A., Arsuaga J. L., Pablos A., Martínez I., 2016. « The Sima de los Huesos Crania: Analysis of the cranial breakage patterns », *Journal of Archaeological Science*, vol. 72, p. 25-43.
- Signoli M., 2016. « Les sépultures multiples à recrutement militaire : le regard de l'anthropologue », p. 93-102, *in* : Guilaine J. et Sémelin J. (dir), *Violences de guerre, Violences de masses. Une approche archéologique*, La Découverte, Paris, 331 p.
- Smith M., 2017. *Mortal Wounds. The Human Skeleton as Evidence of Conflict in the Past*, Pen & Sword Military, Barnsley, p. 290.
- Teschler-Nicola M., 2012. « The early Neolithic site Asparn/Schletz (Lower Austria): anthropological evidence of interpersonal violence », p. 101-120, *in* : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
- Trinkaus E., 1985. « Cannibalism and Burial at Krapina », *Journal of Human Evolution*, vol. 14, p. 203-216.
- Vegas J. I., Armendariz A., Etxeberria F., Fernandez M. S. et Herrasti L., 2012. « Prehistoric violence in northern Spain: San Juan ante Portam Latinam », p. 77-100, *in* : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.

- Vencl S., 2004 (1^{re} éd.1999). « Stone age warfare », p. 57-72, *in* : Carman J. et Harding A. (éds), *Ancient Warfare, Archaeological Perspectives*, Sutton Publishing, Phoenix Mill, 279 p.
- Villa P. et Soriano S., 2010. « Hunting weapons of Neanderthals and early modern humans in South Africa, Similarities and Differences », *Journal of Anthropological Research*, vol. 66, p. 5-38.
- Wakely J., 1997. « Identification and analysis of violent and non violent head injuries in osteo-archaeological material », p. 24-46, *in* : Carman J. (éds), 1997. *Material Harm, Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 246 p.
- Wahl J. and Trautmann I., 2012. « The Neolithic massacre at Talheim: a pivotal find in conflict archaeology », p. 77-100, *in* : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
- Walker Ph. L., 2001. « A bio-archaeological perspective on the history of violence », *Annual Review of Anthropology*, vol. 30, p. 573–596.
- Wendorf F., 1968. « Site 117: A Nubian Final Paleolithic Graveyard near Jebel Sahaba, Sudan », p. 954-987, *in* : Wendorf F. (éds.), *The Prehistory of Nubia*, Southern Methodist University, Dallas, 1104 p.
- White T. D. 1999. « Neanderthal cannibalism at Moula-Guercy, Ardèche, France », *SCIENCE*, vol. 286, n° 5437, p. 128-131.
- White T. D. et Folkens P. A. 2005. *Human Bone Manual*, Elsevier Academic Press, 464 p.
- Wu X.-J., Schepartz L. A., Liu W. et Trinkaus E., 2011. « Antemortem trauma and survival in the late Middle Pleistocene human cranium from Maba, South China », *PNAS*, vol. 108, n° 49 p. 19558-19562.
- Zimmerman L. J., 1997. « The Crow Creek Massacre: archaeology and prehistoric plains warfare in contemporary contexts », p. 75-94, *in* : Carman J. (éds), *Material Harm. Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 1997, 246 p.
- Zimmerman L. J. et Whitten R. G., 1980 « Prehistoric bones tell a grim tale of Indian v. Indian », *Smithsonian*, septembre 1980, p. 100-107.
- Zollikofer Ch. P. E., Ponce de Leon Marcia S., Vandermeersch B., and Lévêque F., 2002. « Evidence for interpersonal violence in the St. Césaire Neanderthal », *PNAS*, vol. 99, n° 9, p. 6444-6448.

**SOURCES
& BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

Sources

1. Collections

Musée de l'Armée, Paris (France) : collection des Armes antiques du musée d'Artillerie
Collection préhistorique, dite de l'Âge *de pierre* : Cotes A1 à A181.

Muséum national d'histoire naturelle, Paris (France) : collection « Anthropology (HA) »

Les ossements de Cro-Magnon : pièces n° 4254 et 4325, moulage n° 26772

La collection Prunières : pièces n° 17184, 17185, 17186, 17187, 17189, 17190, 17191, 17213, 17214, 17242.

2. Archives

Bibliothèque Claude-Lévi-Strauss (Collège de France), archives d'Alain Testart.

3. Entretiens et échanges écrits

Audouze Françoise, directeur de recherche honoraire CNRS : deux courriels du 9 septembre 2019

Beyneix Alain, enseignant, membre associé à l'UMR 7194 du CNRS : entretien et courriel du 2 août 2018.

Boulestin Bruno, chercheur associé au Laboratoire d'Anthropologie des Populations du Passé UMR 5199 du CNRS : entretien téléphonique du 19 septembre 2018.

Courtin Jean, directeur de recherche honoraire au CNRS : courriels du 1^{er} novembre 2018, 2 janvier 2019, 27-29 juin 2019 et lettre du 29 octobre 2019.

Darmangeat Christophe, maître de conférences à l'université Paris-Diderot : entretien du 9 octobre 2018.

Demoule Jean-Paul, professeur émérite à l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne et à l'Institut universitaire de France : entretien du 20 novembre 2018.

Descola Philippe, professeur au Collège de France : entretien du 21 septembre 2020.

Forestier Hubert, professeur, UMR 7194, MNHN : entretien du 29 août 2019.

Guilaine Jean, professeur honoraire au Collège de France : entretien téléphonique du 16 avril 2009.

Lemonnier Pierre, directeur de recherche émérite au CNRS : entretien téléphonique le 23 octobre 2018 ; courriels des 25, 26 et 31 octobre 2018.

Le Quellec Jean-Loïc, directeur de recherche CNRS : courriel du 30 juin 2017

López-Montalvo Esther, chargée de recherche CNRS, UMR 5608 TRACES, Université de Toulouse 2-Jean Jaurès : entretien téléphonique du 27 février 2019.

Plutniak Sébastien, maître de conférences, UMR 5608 TRACES : courriel du 13 juillet 2017.

Soulier Philippe, historien, archéologue et préhistorien : courriels des 6 et 7 septembre 2019.

Bibliographie

Abréviations : éd(s). = éditeur(s), éd. = édition, dir. = direction, p. = pages, trad. = traducteur(s), *BSPF* = *Bulletin de la Société préhistorique française*, *BMSAP* = *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, *CRAS* = *Compte rendu de l'Académie des sciences*, *Matériaux* = *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme* ou *Matériaux pour l'Histoire naturelle et primitive de l'Homme*.

1. Bibliographie primaire

1. Abélès M., 1980. « K. Fukui & D. Turton, éd(s)., *Warfare among East African Herders*, National Museum of Ethnology, Osaka, 1979 », *L'Homme*, tome 20, n° 3, p. 144-146.
2. Albert, Prince de Monaco, 1919. *La Guerre allemande et la Conscience universelle*, Payot, Paris, 170 p.
3. Anderson-Gerfaud P., Helmer D., 1987. « L'emmanchement au Moustérien », p. 37-54, in : *La Main et l'Outil. Manches et emmanchements préhistoriques*, Table Ronde C.N.R.S. tenue à Lyon du 26 au 29 novembre 1984, sous la direction de D. Stordeur, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux, Lyon.
4. Anderson-Gerfaud P., Moss E., Plisson H., 1987. « À quoi ont-ils servi ? L'apport de l'analyse fonctionnelle », *BSPF*, tome 84, n° 8, p. 226-237.
5. Alimen H., 1950. *Atlas de Préhistoire*, vol. 1, Éditions N. Boubées et Cie, Paris, 227 p.
6. Arcelin P., 1976. « Les civilisations de l'âge du Fer en Provence », p. 657-675, in : Guilaine J. (dir.), *La Préhistoire française. Tome II : Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, IX^e congrès de l'UISPP (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques), Nice, septembre 1976, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 912 p.
7. Ardrey R., 1977a (1^{re} éd. 1961). *African Genesis, A Personal Investigation into the Animal Origins and Nature of Man*, Fontana/Collins, Glasgow, 416 p.
8. Ardrey R., 1977b. *Les Enfants de Caïn*, trad. Huguet Ph.-V., Stock, Paris, 347 p.
9. Ardrey R., 1976. *The Hunting Hypothesis, A Personal Conclusion Concerning the Evolutionary Nature of Man*, Collins, Glasgow, 242 p.

10. Audouze F. et Leroi-Gourhan A., 1981. « France: A Continental Insularity », *World Archaeology*, vol. 13, n° 2, Regional Traditions of Archaeological Research I, p. 170-189.
11. Bachechi L., Fabbri P.-F. et Mallegni F., 1997. « An Arrow-Caused Lesion in a Late Upper Palaeolithic Human Pelvis », *Current Anthropology*, vol. 38, n° 1, p. 135-140.
12. Bagehot W., 1875. *Lois scientifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité*, Librairie Germer Baillière, Paris, 243 p.
13. Bailloud G., 1966. « Le Néolithique », p. 157-203, in : Leroi-Gourhan *et al.*, *La Préhistoire*, « Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes », PUF, Paris, 366 p.
14. Balandier G., 1986. « An anthropology of violence and war », *International Social Science Journal*, 110, p. 499-511.
15. Baudouin M., 1933. « Les propulseurs à crochet de Papouasie », *BSPF*, tome 30, p. 504-506.
16. Bazin J. et Terray E. (dir.), *Guerres de lignages et guerre d'États en Afrique*, Éditions des Archives contemporaines, Paris, 537 p.
17. Baye J. de, 1880. *L'Archéologie préhistorique*, Ernest Ledoux Éditeur, Paris, 417 p.
18. Benedict R., 2005 (1^{re} éd. 1934). *Patterns of Culture*, Mariner Books, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 291 p.
19. Benedict R., 1959. « The Natural History of War », p. 369-385, in : Mead M., *Writings of Ruth Benedict, an Anthropologist at Work*, Secker and Warburg, London, 583 p.
20. Bellier C., Cattelain P. et Otte M. (éd.), 2000. *La Chasse dans la Préhistoire*, *Hunting in Prehistory*, Actes du Colloque international de Treignes (3-7 octobre 1990), Anthropologie et Préhistoire, Eraul 51 et Artefacts 8, 417 p.
21. Berger Th. D. and Trinkaus E., 1995. « Patterns of Trauma among the Neandertals », *Journal of Archaeological Science*, n° 22, p. 841-852.
22. Berger-Levrault (éd.), 1934. *La Nouvelle Doctrine de guerre allemande. Analyse des ouvrages du professeur Banse*, Berger-Levrault, Paris, 119 p.
23. Bergson H., 1914-1915. *La Signification de la Guerre*, « Pages actuelles », n° 18, Bloud et Gay, Paris, 47 p.
24. Bert J.-F., 2012. *L'Atelier de Marcel Mauss*, CNRS Éditions, Paris, 270 p.
25. Binford L. R., 1962. « Archaeology as Anthropology », *American Antiquity*, vol. 28, n° 2 (oct. 1962), p. 217-225.

26. Binford L. R. and Binford S. R., 1966. « A Preliminary Analysis of Functional Variability in the Mousterian of Levallois Facies », *American Anthropologist*, New Series, vol. 68, n° 2, Part 2: Recent Studies in Paleoanthropology (Apr. 1966), p. 238-295.
27. Binford L. R., 2009 (1^{re} éd. 1968). « Methodological Considerations of the Archaeological Use of Ethnographic Data », p. 268-273, in : Lee R. B. et DeVore I. (éds), *Man the Hunter. The First Intensive Survey of a Single, Crucial Stage of Human Development —Man's Once Universal Hunting Way of Life*, Aldine Transaction, New Brunswick and London, 415 p.
28. Binford L. R., 2002 (1^{re} éd. 1983). *In Pursuit of the Past, Decoding the Archaeological Record*, University of California Press, Berkeley, 260 p.
29. Binford L. R., 2001. *Constructing Frame of Reference, An Analytical Method for Archaeological Theory Building Using Hunter-Gatherer and Environmental Data Sets*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 563 p.
30. Bintz P., 1989. « Passage des prédateurs aux producteurs dans les Alpes et les régions voisines », p. 359-361, in : Mohen J.-P. (dir), *Le Temps de la préhistoire*, Société préhistorique française, Archeologia, Dijon, tome 1, 520 p.
31. Biocca E., 2012 (1^{re} éd. 1968). *Yanoama. Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*, « Bibliothèque Terre Humaine », CNRS Éditions, 471 p.
32. Boas F., 1912. « An Anthropologist's View of War », *The Advocate of Peace (1894-1920)*, vol. 74, n° 4, p. 93-95.
33. Boas F., 2017. *Anthropologie amérindienne*, « Champ Classiques », Flammarion, Paris, 640 p.
34. Boas F., 1943. « Individual, Family, Population, and Race », p. 161-164, in : *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 87, n° 2, Symposium on Post-War Problems (Aug. 16, 1943).
35. Bodart G., 1916. « Losses of life in modern wars, France 1614-1913 », p. 1-156, in : Bodart G., Kellogg L. V., *Losses of Life in Modern Wars Austria-Hungary; France. Military Selection and Race Deterioration*, Oxford: At the Clarendon Press, Humphrey Milford, 207 p.
36. Boëda *et al.*, 1999. « A Levallois point embedded in the vertebra of a wild ass (*Equus africanus*): hafting, projectiles and Mousterian hunting Weapons », *Antiquity*, n° 73, p. 394-402.

37. Bonnafé P., Fiéloux M. et Kambou J.-M., 1982. « Un vent de folie ? Le conflit armé dans une population sans État : les Lobi de Haute-Volta », p. 75-140, *in* : Bazin J. et Terray E. (dir.), *Guerres de lignages et guerre d'États en Afrique*, Éditions des Archives contemporaines, Paris, 537 p.
38. Boucher de Perthes J., 1847. *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, Treuttel et Wurtz, Paris, 628 p.
39. Boucher de Perthes J., 1860. *De l'Homme antédiluvien et de ses œuvres*, Jung-Treuttel, Paris, 98 p.
40. Boule M., 1914. « La guerre », *L'Anthropologie*, tome 25, p. 575-580.
41. Boule M., 1916. « La guerre considérée comme un facteur de l'évolution des races », *L'Anthropologie*, tome 27, p. 172-177.
42. Boule M., 1921. *Les Hommes fossiles. Éléments de paléontologie humaine*, Masson et Cie, Paris, 491 p.
43. Boutanquoi O., 1930. « Herminettes de la Polynésie », *BSPF*, tome 27, p. 190-192.
44. Bouteiller M., 1962. « Vayda (A. P.). *Maori Warfare. Polynesian Society Maori Monograph*. TH Polynesian Society, University of Auckland. Nouvelle-Zélande, 1960 », *L'Anthropologie*, 1962, tome 66, p. 628-629.
45. Bouthoul G., 1951. *Traité de Sociologie. Les guerres, éléments de polémologie*, Payot, Paris, 550 p.
46. Breuil H., 1915. « Cabré Juan et Esteban Carlos, La val del Charco del Agua Amarga y sus estaciones de arte prehistorico, publicado en la memoria primera de la Commision de Investigaciones Paleontologicas y Prehistoricas. Madrid, 1915 », *L'Anthropologie*, tome 26, p. 425-442.
47. Breuil H., 1920. « Les peintures rupestres de la péninsule ibérique. XI. Les roches peintes de Minateda (Albacete) », *L'Anthropologie*, tome 30, p. 1-49.
48. Breuil H., 1937. « Quarante ans de Préhistoire. Discours de l'abbé Breuil, président sortant », *BSPF*, tome 34, n° 1, p. 51-78.
49. Breuil H., 1944. « L'Institut de Paléontologie humaine (Nouvelle Fondation Albert 1^{er}) », *Revue Scientifique (Revue rose)*, 49^e année, n° 1 (7 janvier 1944), p. 70-73.
50. Breuil H. et Cartailhac É., 1903. « Les peintures de la grotte d'Altamira (Espagne) », *CRAS*, p. 1534-1537.
51. Breuil H. et Cartailhac É., 1904. « Les peintures et gravures murales des cavernes Pyrénéennes », *L'Anthropologie*, tome 15, p. 625-644.

52. Breuil H. et Cartailhac É., 1908. « Les peintures et gravures murales des cavernes Pyrénéennes », *L'Anthropologie*, tome 19, p. 625-644.
53. Breuil H., Serrano Gomez P., Cabré Aguilo J., 1912. « Les peintures rupestres d'Espagne IV. Les abris del Bosque à Alpera (Albacete) », *L'Anthropologie*, tome 23, p. 529-561.
54. Breuil H. et Obermaier H., 1909. « Crânes paléolithiques façonnés en coupes », *L'Anthropologie*, tome 20, p. 523-530.
55. Breuil H. et Lantier R., 1951. *Les Hommes de la Pierre ancienne*, Payot, Paris, 334 p.
56. Breuil H. et Lantier R., 1959. *Les Hommes de la Pierre ancienne*, Payot, Paris, 360 p.
57. Breuil H., 1954. « Les datations par C14 de Lascaux (Dordogne) et Philip Cave (S. W. Africa) », *BSPF*, tome 51, n° 11-12, p. 544-549.
58. Broca P., 1868. « Sur les crânes et ossements des Eyzies », *BMSAP*, 2^e série, tome 3, p. 350-392.
59. Broca P., 1872. « Les troglodytes de la Vézère », *La Revue scientifique de la France et de l'étranger : revue des cours scientifiques*, 2^e série, 2^e année, n° 20, p. 457-474.
60. Bromley H. M., 1962. « The function of fighting in Grand Valley Dani Society », *Working papers in Dani Ethnology*, n° 1, Bureau of Native Affairs, Hollandia-Kota Baru, [en ligne]: <http://papuaweb.org/dlib/pbb/dani-1962/03.pdf>, consultation le 28/04/2020.
61. Buisson É.-M., 1930. « Les armes Bamilékés actuelles et les formes préhistoriques », *BSPF*, 1930, tome 27, p. 532-536
62. Buisson É.-M., 1934. « Description d'un casse-tête ou Marteau-Hache du Cameroun », *BSPF*, 1934, tome 30, p. 448-450.
63. Caldwell J. R., 1959. « The New American Archeology », *Science*, 1959, vol. 129, n° 3345, p. 303-307.
64. Camps G., 1982. *La Préhistoire. À la recherche du temps perdu*, Histoire et décadence, Librairie académique Perrin, Paris, 463 p.
65. Capitan L., 1917. « Cours d'anthropologie préhistorique. Origine et mode de fabrication des principaux types d'armes et outils en pierre », *Revue anthropologique*, 27^e année, p. 1-51.
66. Capitan L., 1899. « Étude sur les collections rapportées de Russie par le baron de Baye », *BMSAP*, 4^e série, vol. 10, p. 322-327.
67. Capitan L., 1922. *La Préhistoire*, Payot, Paris, 157 p.

68. Carman J., 1997 (éds). *Material Harm, Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 246 p.
69. Carneiro R. L., 1970. « A theory of the origin of the State », *Science*, vol. 169, issue 3947, p. 733-738.
70. Carneiro R. L., 2012. « The Circumscription Theory: A Clarification, Amplification, and Reformulation », *Social Evolution & History*, vol. 11, n° 2, p. 5-30.
71. Carrère P., 1990. « Contribution de la balistique au perfectionnement des études techno-fonctionnelles des pointes de projectiles préhistoriques », *Paléo*, n° 2, p. 167-176.
72. Cartailhac É., 1885. « L'anthropophagie et les sacrifices humains par le marquis de Nadaillac, p. 405-434, *Revue des deux mondes*, 15 novembre 1885 », *Matériaux*, p. 132-133.
73. Cartailhac É., 1900. « Fréd. Christol. *Au sud de l'Afrique*, Berger-Levrault & Cie, Paris », *L'Anthropologie*, Paris, tome 11, p. 76-81.
74. Cartailhac É. et Breuil H., 1906. *La Caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne)*, Imprimerie de Monaco, Monaco, 287 p.
75. Cartailhac É. et Breuil H., 1908. « Les peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes », *L'Anthropologie*, Paris, tome 19, p. 15-46.
76. Catlin G., 1989. *North American Indians*, Peter Matthiessen (éds), Penguin Books, New York, 522 p.
77. Cattelain P., 1977-1978. « Les propulseurs au Paléolithique supérieur en France. Essai d'un inventaire descriptif et critique », Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licencié en Histoire de l'Art et Archéologie, Université Libre de Bruxelles, Academia.edu [en ligne] (consultation le 20/04/2020) : https://www.academia.edu/31618620/CATTELAINE_P.-1977-1978.
78. Cattelain P., 1994. « La chasse au paléolithique supérieur, arc ou propulseur ou les deux ? », *Archéo-Situla*, 21-24, 1994, p. 5-26.
79. Cattelain P., 1997. « Hunting during the Upper Paleolithic: Bow, Spearthrower or both? » p. 213-240, in : Knecht H. (éd.), *Projectile Technology*, New York University, New York, 408 p.
80. Cauvin J. et Stordeur D., 1987. « Quelques réflexions sur l'évolution préhistorique des emmanchements », p. 331-336, in : *La Main et l'Outil. Manches et emmanchements préhistoriques*, Table Ronde C.N.R.S. tenue à Lyon du 26 au 29 novembre 1984, sous

- la direction de D. Stordeur, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux, Travaux de la Maison de l'Orient, 15.
81. Chagnon N., 1968. *Yanomamö, The Fierce People*, Holt, Rinehart and Winston, New York, 142 p.
 82. Chagnon N., 1997 (5^e éd.). *Yanomamö*, Wadsworth Thomson Learning, 280 p.
 83. Chagnon N., 2013. *Noble Savages: My Life Among Two Dangerous Tribes, The Yanomamö and the Anthropologists*, Simon & Schuster, New York, 544 p.
 84. Chauvet S., 1937. « À propos des poisons utilisés par les primitifs pour les flèches et javelots », *BSPF*, tome 34, p. 496-501.
 85. Chavaillon J., 1996. *L'Âge d'or de l'humanité. Chroniques du Paléolithique*, Odile Jacob, Paris, 264 p.
 86. Cheynier A., 1958. « Impromptu sur la séquence des Pointes du Paléolithique supérieur », *BSPF*, tome 55, n° 3-4, p. 190-205.
 87. Cheynier A., 1965. *Comment vivait l'homme des cavernes à l'âge du renne*, Les Éditions du Scorpion, Paris, 225 p.
 88. Childe V. G., 1941. « War in prehistoric societies », *Sociological Review*, vol. a33, issue 3-4, p. 126-138.
 89. Childe V. G., 1963 (1^{re} éd. 1961). *De la préhistoire à l'histoire*, trad. A. Mansat et J. Bartahlan, Idées *nrf*, Gallimard, Paris, 379 p.
 90. Christol F., 1900 (1^{re} éd. 1897). *Au sud de l'Afrique*, Berger-Levrault & Cie, Paris, 308 p.
 91. Clark J. D., 2009 (1^{re} éd. 1968). « Studies of Hunter-Gatherers as an Aid to the Interpretation of Prehistoric Societies », p. 276-280, in : Lee R. B. et DeVore I. (éds), *Man the Hunter. The First Intensive Survey of a Single, Crucial Stage of Human Development —Man's Once Universal Hunting Way of Life*, Aldine Transaction, New Brunswick and London, 415 p.
 92. Clastres P., 1968. « Ethnographie des Indiens Guayaki (Paraguay - Brésil) », *Journal de la Société des Américanistes*, tome 57, p. 8-61.
 93. Clastres P., 1969. « Une ethnographie sauvage. À propos de Yanoama », in : *L'Homme*, 1969, tome 9, n° 1. p. 58-65.
 94. Clastres P., 2016 (1^{re} éd. 1972). *Chronique des Indiens Guayaki. Les Indiens du Paraguay. Une société nomade contre l'État*, « Terre humaine Poche », Plon, Paris, 315 p.

95. Clastres P., 1973. « De la Torture dans les sociétés primitives », *L'Homme*, tome 13, n° 3, p. 114-120.
96. Clastres P., 2012. *Pierre Clastres, entretien avec l'Anti-mythes [1974]*, sens&tonka, Paris, 59 p.
97. Clastres P., 2011(1^{re} éd. 1974). *La Société contre l'État*, Les Éditions de Minuit, Paris, 186 p.
98. Clastres P., 1974. « De l'Ethnocide », *L'Homme*, tome 14, n° 3-4, p. 101-110.
99. Clastres P., 1977. « Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives », *Libre 77-1*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, p. 137-173.
100. Clausewitz C., 1955. *De la guerre*, trad. Naville D., « Arguments », Les Éditions de Minuit, Paris, 755 p.
101. Cleuziou S., Schnapp An., Demoule J.-P., Schnapp Al., 1973. « Renouveau des méthodes et théorie de l'archéologie (note critique) », *Annales, Économies, sociétés, civilisations*, 28^e année, n° 1, p. 35-51.
102. Commission d'étude des Enceintes préhistoriques et Fortifications anhistoriques, 1919. « 71^e rapport », *BSPF*, tome 16, n° 2, p. 147-156.
103. Constantin A., 1907. *Le Rôle sociologique de la guerre et le sentiment national*, suivi de *La Guerre, moyen de sélection collective du Dr S. R. Steinmetz de La Haye*, trad. Constantin A., Librairies Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 291 p.
104. Courbin P., 1982. *Qu'est-ce que l'archéologie ?*, Payot, Paris, 238 p.
105. Courtin J., 1974. « Le néolithique de la Provence », *Mémoires de la Société préhistorique française*, tome 11, Klincksiek, Paris, 359 p.
106. Courtin J., 1984. « La guerre au Néolithique », *La Recherche*, vol. 15, n° 154, p. 448-458.
107. Crew F., Darlington C., Haldane J. *et al.*, 1939. « Social Biology and Population Improvement », *Nature*, vol. 144, p. 521-522.
108. Crook P., 1994. *Darwinism, War and History*, Cambridge University Press, New York, 306 p.
109. Dart R. A., 1953. « The Predatory Transition from Ape to Man », *International Anthropological and Linguistic Review*, vol. 1, n° 4, p. 201-217.
110. Darwin C., 2008 (1^{re} éd. 1992), *L'Origine des espèces*, trad. Barbier É., GF Flammarion, Paris, 621 p.
111. Darwin C., 2000. *La Filiation de l'homme et la Sélection liée au sexe*, trad. Prum M., Institut Charles Darwin International, Syllepse, Paris, 825 p.

112. Dastugue J., 1967. « Pathologie des hommes fossiles de l'abri de Cro-Magnon », *L'Anthropologie*, tome 71, p. 479-492.
113. Dastugue J. et Lumley M.-A. de, 1976. « Les maladies des hommes préhistoriques du Paléolithique et du Mésolithique », p. 612-622, in : Lumley H. de (dir.), *La Préhistoire française. Tome I : Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, IX^e congrès de l'UISPP (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques), Nice, septembre 1976, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 2 vol., 1532 p.
114. Dastugue J. et Lumley M.-A. de, 1976. « Les maladies des hommes préhistoriques », p. 153-164, in : Guilaine J. (dir.), *La Préhistoire française. Tome II : Les civilisations néolithiques et proto historiques de la France*, IX^e congrès de l'UISPP (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques), Nice, septembre 1976, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 912 p.
115. Davie M. R., 2003 (1^{re} éd. 1929). *The Evolution of War, A Study of its Role in Early Societies*, Dover publications Inc., Mineola, New York, 391 p.
116. Decary M., 1928. « Contribution à l'étude de l'anthropophagie à Madagascar », *BMSAP*, 7^e série, tome 9, fascicule 4-6, p. 116-121.
117. Déchelette J., 1908. *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine, I. Archéologie préhistorique*, Librairie Alphonse Picard et Fils, Paris, 747 p.
118. Déchelette J., 1910. *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine, II. Archéologie celtique ou protohistorique*, Librairie Alphonse Picard et Fils, Paris, 521 p.
119. Delage F., 1935. « Le Camp de Cornouin, (Vienne) (Rapport 77 de la Commission des Enceintes) », *BSPF*, tome 32, n° 7-8, p. 386-397.
120. Dennell R., 1997. « The world's oldest spears », *Nature*, tome 385, n° 27, p. 767-768.
121. Descamps P., 1925. « Le cannibalisme, ses causes et ses modalités », *L'Anthropologie*, tome 35, p. 321-341.
122. Descamps P., 1930. *État social des peuples sauvages : chasseurs-pêcheurs-cueilleurs. Essai de sociologie descriptive et explicative*, Payot, Paris, 288 p.
123. Descola Ph., 1981. « M. Sahlins, Critique de la sociobiologie. Aspects anthropologiques », *L'Homme*, tome 21, n° 4. p. 113-115.

124. Descola Ph. et Izard M., 2016 (1^{re} éd. 1991). « Guerre », p. 313-316, *in* : Bonte P. et Izard M. (dir), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, « Quadrige », PUF, Paris, 842 p.
125. Descola Ph., 1993. « Les Affinités sélectives. Alliance, guerre et prédation dans l'ensemble jivaro », *L'Homme*, 1993, tome 33, n° 126-128, « La remontée de l'Amazone », p. 171-190.
126. Descola Ph., 2006 (1^{re} éd. 1993). *Les Lances du crépuscule*, « Terre Humaine Poche », Plon, Paris, 486 p.
127. Desmaisons H., 1937. « Empoisonnement des Armes primitives », *BSPF*, tome 34, p. 493-496.
128. Dobzhansky Th., 1973. « Nothing in Biology Makes Sense Except in the Light of Evolution », *American Biology Teacher*, vol. 35 (March 1973), p. 125-129.
129. Donne T. E., 1938. *Mœurs et coutumes des Maoris*, trad. M. Fain, Payot, Paris, 298 p.
130. Ducros A., 1981-1982. « Biosociologie et anthropologie », *L'Anthropologie*, tomes 85-86, p. 307-311.
131. Durkheim É., 1893. *De la division du travail social*, Félix Alcan Éditeur, Paris, 471 p.
132. Durkheim É., 1991 (1^{re} éd. 1915). « *L'Allemagne au-dessus de tout* » : la mentalité allemande et la guerre, « L'Ancien et le Nouveau », Armand Colin Éditeur, Paris, 102 p.
133. Ember C. et Ember M., 1992. « Resource Unpredictability, Mistrust, and War: A Cross-Cultural Study », *The Journal of Conflict Resolution*, vol. 36, n° 2, p. 242-262.
134. Eibl-Eibesfeldt I., 1976, *Guerre ou Paix dans l'homme*, trad. Meunier D., « Monde ouvert », Stock, 316 p.
135. Escalon de Fonton M., 1964. « Naissance de la guerre en Occident aux temps préhistoriques », *Archeologia*, n° 1, p. 30-34.
136. Escalon de Fonton M., 1977. « La fin du monde des chasseurs et la naissance de la guerre », *Courrier du CNRS*, n° 25, p. 28-33.
137. Escalon de Fonton M., 1978. « Préface », *in* : Rozoy J.-G., « Les derniers chasseurs. L'épipaléolithique en France et en Belgique, Essai de synthèse », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, n° spécial juin 1978, 3 vol., 1564 p.
138. Espé de Metz G. (Général X...), 1929. *J'en appelle au monde civilisé. Lettre ouverte aux Membres de la S.d.N.*, R. Brumauld Éditeur, Paris, 284 p.
139. Evans J., 1897 (1^{re} éd. 1872). *The Ancient Stone Implements, Weapons and Ornaments of Great Britain*, Longmans, Green, and Co., London and Bombay, 747 p.

140. Evans-Pritchard E., 1940. *The Nuer. A Description of the Modes of Livelihood and Political Institutions of a Nilotic People*, Clarendon Press, Oxford, 271 p.
141. Exsteens M., 1947. « Discours du président entrant », *BSPF*, tome 44, n° 1-2, p. 8-11.
142. Farrer J., 1885. *Military Manners and Customs*, Chatto & Windus Picadilly, London, 266 p.
143. Ferrill A., 1997 (1^{re} éd. 1985). *The Origins of War from the Stone Age to Alexander the Great*, Westview Press, Boulder, 240 p.
144. Figuier L., 1870. *L'Homme primitif*, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, Paris, 433 p.
145. Fischer A., Vemming H. P. et Rasmussen P., 1984. « Macro and Micro Wear Traces on Lithic Projectile: Points Experimental Results and Prehistoric Examples », *Journal of Danish Archaeology*, 1984, vol. 3, p. 19-46.
146. Fison L. et Howitt A. W., 1880. *Kamilaroi and Kurnai*, George Robertson, Melbourne, 372 p.
147. Fortes M. & Evans-Pritchard E. E. (dir.), 1969 (1^{re} éd. 1940). *African Political Systems*, Oxford University Press, London, 302 p.
148. Fried M. H., 1967. *The Evolution of Political Society. An Essay in Political Anthropology*, Random House, New York, 270 p.
149. Fried M. H., Harris M. et Murphy R. (éds.), 1968. *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression*, published for the American Museum of Natural History, The Natural History Press, New York, 262 p.
150. Furon R., 1939. *Manuel de préhistoire générale. Europe, Afrique, Asie, Amérique*, Payot, Paris, 397 p.
151. Galton F., 1883. *Inquiries into Human Falcuty and its Developpement*, Macmillan and Co, London, 387 p.
152. Garner R., 1964. *Dead Birds*, Contemporary Films/McGraw-Hill.
153. Gaudron G., 1951. « Discours du président entrant », *BSPF*, 1951, tome 48, n° 1-2, p. 6-8.
154. Girard R., 2011 (1^{re} éd. 1972). *La Violence et le Sacré*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, Paris, 487 p.
155. Girard R., 2007. *Achever Clausewitz*, Éditions Carnets Nord, Paris, 365 p.
156. Givenchy P. de, 1935. « Présentation d'une lance ethnographique à pointe d'obsidienne venant des îles de l'Amirauté (Océanie) », *BSPF*, tome 37, n° 6, p. 344-346.

157. Grotius H., (1^{re} éd. 1999). *Le Droit de la guerre et de la paix*, trad. Pradier-Fodéré P., « Quadrige », PUF.
158. Godelier M., 1996 (1^{re} éd. 1982). *La Production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, « Champs essais », Librairie Arthème Fayard, Paris, 387 p.
159. Goodall J., 1986. *The Chimpanzees of Gombe, Patterns of Behavior*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts) and London, 673 p.
160. Grinnell G. B., 1915. *The Fighting Cheyennes*, Charles Scribner's Sons, New York, 449 p.
161. Groebel J. & Hinde R. A. (éd.), 2001 (1^{re} éd. 1989). *Aggression and War, Their Biological and Social Bases*, Cambridge University Press, New York, 237 p.
162. Grund B. S., 2017. « Behavioral Ecology, Technology, and the Organization of Labor: How a Shift from Spear Thrower to Self Bow Exacerbates Social Disparities », *American Anthropologist*, vol. 119, n° 1, p. 104-119.
163. Grunevald de Mortillet S. et Grunevald R., 1939. « Un type d'emmanchement de couteau en pierre esquimoïde », *BSPF*, tome 36, p. 199-202.
164. Guilaine J. (dir.), 1976. *La Préhistoire française. Tome II. Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, IX^e congrès de l'UISPP (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques), Nice, septembre 1976, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 912 p.
165. Guilaine J., 2011. *Caïn, Abel, Ötzi. L'héritage néolithique*, Gallimard, Paris, 284 p.
166. Guilaine J., 2015. *La Seconde Naissance de l'homme. Le Néolithique*, Odile Jacob, Paris, 200 p.
167. Guilaine J. et Zammit J., 2001. *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Seuil, Paris, 377 p.
168. Guilaine J. et Sémelin J. (dir.), 2016. *Violence de guerre, violence de masse. Une approche archéologique*, La Découverte, Paris, 331 p.
169. Guilaine J. et Garcia D. (dir.), 2018. *La Protohistoire de la France*, « Histoire et archéologie », Hermann, Paris, 538 p.
170. Haas J., 1982. *The Evolution of the Prehistoric State*, Columbia University Press, New York, 251 p.
171. Haas J. (éd.), 1990. *The Anthropology of War*, School of American Research Advanced Seminar Series, Cambridge University Press, Cambridge, 242 p.

172. Haas J. et Piscitelli Matthew, 2013. « The Prehistory of Warfare “Misled by Ethnography” », p. 168-190, in : Fry D. (éds), *War, Peace and Human Nature*, Oxford University Press, Oxford, 562 p.
173. Hagen A., 1893. « Les indigènes des îles Salomon », *L'Anthropologie*, tome 4, p. 1-10.
174. Hamy E.-T., 1896. « Les races malaiques et américaines, leçon d'ouverture du cours d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle », *L'Anthropologie*, tome 7, p. 129-146.
175. Hardy M., 1880. « Une grotte sépulcrale à Campniac, près Périgueux », *Matériaux*, p. 188-191.
176. Heider K. G., 1970. *The Dugum Dani. A Papuan Culture in the Highlands of West New Guinea*, Aldine Publishing Company, Chicago, 334 p.
177. Henry D. O., 1997. « Foreword » p. vii-viii, in : Knecht H. (d.), *Projectile Technology*, New York University, New York, 408 p.
178. Hobbes Th., 2000. *Léviathan ou Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, trad. Mairet G., « Folio essais », Gallimard, Paris, 1027 p.
179. Hunfalvy P. et Quatrefages A. de, 1872. « Sur le rapport des éléments anthropologiques avec les faits historiques et sur l'antiquité préhistorique des peuples Finnois. Lettre de M. Paul Hunfalvy et Notes de M. A. de Quatrefages », *Matériaux*, p. 153-168.
180. Kant E., 1880. *Essai philosophique sur la paix perpétuelle par Emmanuel Kant avec une préface de Ch. Lemonnier*, G. Fischbacher, Paris, 65 p.
181. Kant E., 2016 (1^{re} éd. 1985). *Pour la paix perpétuelle. Projet philosophique*, trad. Lefebvre J., « Les classiques de la philosophie », Le Livre de Poche, Paris, 188 p.
182. Lumholtz C., 1888. « Réponse au Questionnaire de sociologie et d'ethnographie de la Société d'anthropologie, sur les Australiens de Herbert-River », *BMSAP*, 3^e série, tome 11, p. 648-662.
183. Jaisson P., 1993. *La Fourmi et le Sociobiologiste*, Odile Jacob, Paris, 315 p.
184. James E., 1830. *Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America*, Baldwin & Cradock, London, 426 p.
185. Juillerat B., 1976. « K.-F. Koch, *War and Peace in Jalémó. The Management of Conflict in Highland New Guinea*, Harvard University Press, 1974 », *L'Homme*, vol. 16, n^o 1, p. 175-176.

186. Jullian C., 1930-1931. *Au seuil de notre Histoire*, Boivin & Cie, tomes 1 et 2, Paris, 256 et 292 p.
187. Keegan J., 1993. *A History of Warfare*, Hutchinson, London, 432 p.
188. Keegan J., 2000 (1^{re} éd. 1996). *Histoire de la guerre du néolithique à nos jours*, trad. Lander R., L'Esprit frappeur, Paris, 784 p.
189. Keeley L. H., 1982. « Hafting and Retooling: Effects on the Archaeological Record », *American Antiquity*, vol. 47, n° 4, p. 798-809.
190. Keeley L. H., 1997 (1^{re} éd. 1996). *War before Civilization: The Myth of the Peaceful Savage*, Oxford University Press, Oxford, 245 p.
191. Keeley L. H., 2009 (1^{re} éd. 2002). *Les Guerres préhistoriques*, trad. de Pass J. & Bodin J., « Tempus », Perrin, Paris, 474 p.
192. Keith A. Sir, 1946. *Essays on Human Evolution*, Watts & Co, London, 224 p.
193. Kellogg V. L., 1916. « Military Selection and Race Deterioration », p. 159-202, in : Bodart G. and Kellogg V. L., *Losses of Life in Modern Wars, Austria-Hungary, France and Military Selection and Race Deterioration (1916)*, Oxford: At the Clarendon Press, London, 213 p.
194. Knecht H. (éds.), 1997. *Projectile Technology*, New York University, New York, 408 p.
195. Knecht H., 1997. « The history and development of projectile technology research », p. 4-34, in : Knecht H. (éds.), *Projectile Technology*, New York University, New York, 408 p.
196. Hamilton W. D., 1964. « The Genetical Evolution of Social Behaviour », *Journal of Theoretical Biology*, 1964, n° 7, p. 1-16.
197. Knowles N., 1940. « The Torture of Captives by the Indians of Eastern North America », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 82, n° 2 (Mar. 22, 1940), p. 151-225.
198. Fischer A., Vemming H. P. et Rasmussen P., 1984. « Macro and Micro Wear Traces on Lithic Projectile: Points Experimental Results and Prehistoric Examples », *Journal of Danish Archaeology*, 1984, vol. 3, p. 19-46.
199. Lacombe P., 1877. *Les Armes et les Armures*, « Bibliothèque des Merveilles », Librairie Hachette, Paris, 302 p.
200. Lafitau J.-F., 1724. *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, tomes 1 et 2, Saugrain l'aîné et Charles Estienne Hochereau, Paris, 610 et 490 p.

201. Laming-Empeire A., 1966. « Les chasseurs prédateurs du postglaciaire et le Mésolithique », p. 113-139, in : Leroi-Gourhan *et al.*, *La Préhistoire*, « Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes », PUF, Paris, 366 p.
202. La Noë G. O. de, 1888a. *Principes de la fortification antique depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croisades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de la France a gardé la trace*, Ernest Leroux, Paris, 105 p.
203. La Noë G. O. de, 1888b. « Enceintes préhistoriques », *Matériaux*, p. 324-342.
204. Lanessan J.-L. de, 1916. « Le germanisme et la théorie de la force », *Revue anthropologique*, 26^e année, p. 125-144.
205. Lanessan J.-L., 1918. « L'organisation, la civilisation et la guerre », *Revue anthropologique*, 28^e année, p. 35-63 et 94-116.
206. Lartet L., 1868. « Une sépulture des troglodytes du Périgord (crânes des Eyzies) », *BMSAP*, 2^e série, tome 3, p. 335-349.
207. LeBlanc S. A., 1999. *Prehistoric Warfare in the American Southwest*, The University of Utah Press, Salt Lake City, 400 p.
208. Le Bon G., 1881. *L'Homme et les Sociétés, leurs origines et leur histoire*, « Les Cahiers de Gradhiva », Jean Michel Place, Paris, 2 vol., 520 et 432 p.
209. Leclerc J. & Tarrête, 2012 (1^{re} éd. 1988). « Guerre », p. 477, in : Leroi-Gourhan A. (dir.), *Dictionnaire de la Préhistoire*, « Quadrige Discopoché », PUF, Paris, 1277 p.
210. Lee R. B. et DeVore I. (éds.), 2009 (1^{re} édition 1968). *Man the Hunter. The First Intensive Survey of a Single, Crucial Stage of Human Development —Man's Once Universal Hunting Way of Life*, Aldine Transaction, New Brunswick, London, 415 p.
211. Lemonnier P., 1981. « Le commerce inter-tribal des Anga de Nouvelle-Guinée », *Journal de la Société des océanistes*, n° 70-71, tome 37, p. 39-75.
212. Lemonnier P., 1990. *Guerres et Festins : paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 189 p.
213. Lemonnier P., 1993. « Le porc comme substitut de vie : formes de compensation et échanges en Nouvelle-Guinée », *Social Anthropology*, 1, 1A, p. 33-55.
214. Lepic Vicomte L.-N., 1872. *Les Armes et les Outils préhistoriques reconstitués*, C. Reinwald et Cie, Paris, 59 p.
215. Leroi-Gourhan A., 1971 (1^{re} éd. 1943). *Évolution et techniques. L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris, 348 p.

216. Leroi-Gourhan A., 1973 (1^{re} éd. 1945). *Évolution et techniques. Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris, 475 p.
217. Leroi-Gourhan A., 1964. *Le Geste et la Parole, I. Technique et langage*, Albin Michel, Paris, 323 p.
218. Leroi-Gourhan A., 1964. *Le Geste et la Parole, II. La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris, 285 p.
219. Leroi-Gourhan A., 2008 (1^{re} éd. 1964). *Les Religions de la préhistoire*, « Quadriges, Grands textes », PUF, Paris, 156 p.
220. Leroi-Gourhan A., 1982. *Les Racines du monde*, entretiens avec Claude-Henri Rocquet, Pierre Belfond, Paris, 297 p.
221. Leroi-Gourhan A., 1983. *Les Chasseurs de la Préhistoire*, A.-M. Métailié, Paris, 148 p.
222. Leroi-Gourhan A., Bailloud G., Chavaillon J. et Laming-Empeire A., 1966. *La Préhistoire*, « Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes », PUF, Paris, 366 p.
223. Léry J. de, 1578. *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique*, Antoine Chuppin, 436 p.
224. Letourneau C., 1867. « Sur les phases sociales » in : *BMSAP*, 2^e série, tome 2, p. 378-388.
225. Letourneau C., 1880. *La Sociologie d'après l'ethnographie*, « Bibliothèque des sciences contemporaines », C. Reinwald Libraire-Éditeur, Paris, 581 p.
226. Letourneau C., 1889. « Guerre (Sociologie) » p. 554-556, in : Bertillon *et al.*, *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, Marpon et Flammarion, Paris.
227. Letourneau C., 1895. *La Guerre dans les diverses races humaines*, Paris, L. Bataille et Cie, Paris, 587 p.
228. Letourneau C., 1896. « Le commerce primitif », in : *BMSAP*, 4^e série, tome 7, p. 204-210.
229. Lévi-Strauss C., 1943. « Guerre et commerce chez les Indiens de l'Amérique du Sud », *Renaissance*, vol. 1, fascicule 1 et 2, New York, p. 122-139.
230. Lévi-Strauss C., 1943. « The social use of kinship terms among Brazilian Indians », *American Anthropologist*, vol. 45, p. 398-409.
231. Lévi-Strauss C., 1967 (1^{re} éd. 1947). *Les Structures élémentaires de la parenté*, Mouton de Gruyter, Berlin, New York, 591 p.
232. Lévi-Strauss C., 1949. « La politique étrangère d'une société primitive », *Politique étrangère*, n° 2, p. 139-152.

233. Lévy-Bruhl L., 1922. *La Mentalité primitive*, Librairie Félix Alcan, Paris, 537 p.
234. Lewal J., 1873. « La science de la guerre », *Journal des Sciences Militaires*, série 8, tome 6, p. 5.
235. Liotard M., 1895. « Les races de l'Ogoué, notes anthropologiques », *L'Anthropologie*, tome 6, p. 53-64.
236. Lizot J., 1974 « N. A. Chagnon, Studying the Yanomamö », *L'Homme*, vol. 14, n° 3-4, p. 163-165.
237. Lizot J., 1984. *Les Yanōmami centraux*, « Cahiers de l'homme », Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 265 p.
238. Lizot J., 1976. « M. J. Harner, *The Jívaro. People of the Sacred Waterfalls*, Anchor Press, 1972 », *L'Homme*, vol. 16, n° 2-3, p. 169-171.
239. Lizot J., 1989. « À propos de la guerre [Une réponse à N. A. Chagnon] », *Journal de la Société des Américanistes*, tome 75, p. 91-113.
240. Llewellyn K. N. et Hoebel E. A., 1987 (1^{re} éd. 1941). *The Cheyenne Way, Conflict and Case Law in Primitive Jurisprudence*, « The Civilization of American Indian Series vol. 21 », University of Oklahoma Press, 360 p.
241. Lorenz K., 2010 (1^{re} éd. 1969). *L'Agression. Une histoire naturelle du mal*, trad. Fritsch V., « Champ sciences », Flammarion, 286 p.
242. Lowie R. H., 1936. *Manuel d'anthropologie culturelle*, Payot, Paris, 390 p.
243. Lubbock J., 1865. *Prehistoric Times as Illustrated by Ancient Remains and the Manners and Customs of Modern Savages*, Williams and Norgate, London, 512 p.
244. Lubbock J., 1870. *The Origin of Civilisation and the Primitive Condition of Man. Mental and Social Conditions of Savages*, Longman, Green and Co, London, 426 p.
245. Lumholtz C., 1888. « Réponse au Questionnaire de sociologie et d'ethnographie de la Société d'anthropologie, sur les Australiens de Herbert-River », in : *BMSAP*, 3^e série, tome 11, p. 648-662.
246. Lumley H. de (dir.), 1976. *La Préhistoire française. Tome I : Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, IX^e congrès de l'UISPP (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques), Nice, septembre 1976, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 2 vol., 1532 p.
247. Luquet G.-H., 1929. « Natter (Ernst). Peinture historique et pictographie héraldique des tribus de la prairie de l'Amérique du Nord », *L'Anthropologie*, tome 39, p. 329-331.

248. Maistre J. de, 1821. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, suivies d'un *Traité sur les Sacrifices*, VII^e entretien (1821, posthume).
249. Malinowski B., 1941a. « An Anthropological Analysis of War », *American Journal of Sociology*, vol. 46, n^o 4, p. 521-550.
250. Malinowski B., 1941b. « War —Past, Present, and Future », p. 21-74, in : Clarkson J. D. and Cochran T. C. (editors), *War as a Social Institution, The Historian's Perspective*, Columbia University Press, New York, 333 p.
251. Malinowski B., 1971(1^{re} éd. 1944). *A Scientific Theory of Culture and other essays*, A Galaxy Book, The University of North Carolina Press, 228 p.
252. Malinowski B., 1947. *Freedom and Civilization*, George Allen & Unwin Ltd, London, 338 p.
253. Manouvrier L. et Mortillet A. de, 1893. « Collection préhistorique du Dr Prunières », *BMSAP*, 4^e série, tome 4, p. 352-364.
254. Martin A., 1900. « Les sépultures armoricaines à belles pointes de flèches en silex », *L'Anthropologie*, tome 11, p. 159-178.
255. Massenat É., 1869. « Objets gravés et sculptés de l'Augerie basse (Dordogne) », *Matériaux*, p. 348-356.
256. Mauss M., 1923-1924. « Essai sur le don. Forme et raison de l'échanges dans les sociétés archaïques », *Année sociologique*, 2^e série, tome 1, p. 30-186.
257. Mauss M., 2002 (1^{re} éd. 1947). *Manuel d'ethnographie*, « Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 285 p.
258. McManamon F. P., 2004. « Kennewick Man », *Archaeology Program*, National Park Service. US Department of Interior, [en ligne]: <https://www.nps.gov/archeology/kennewick/index.htm>, consulté le 17/06/2020.
259. Mead M., 1940. « War is only an invention, not a biological necessity », *Asia*, vol. XL, issue 8, p. 402-405.
260. Meggitt M. J., 1986 (1^{re} éd. 1962). *Desert People. A Study of the Walbiri Aborigenes of Central Australia*, Angus & Robertson Publishers, London, 338 p.
261. Meggitt M. J., 1977. *Blood is their Argument. Warfare among the Mae Enga Tribesmen of the New Guinea Highlands*, Explorations in World Ethnology, Mayfield Publishing Company, Palo Alto (California), 223 p.

262. Mitchell C. P., 1896. « A Biological View of English Foreign Policy », *The Saturday Review*, London, [en ligne] : <https://opensiuc.lib.siu.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=2907&context=ocj>, consultation le 21/05/2020.
263. Mitchell C. P., 1915. *Evolution and the War*, E.P. Dutton and Company, New York, 114 p.
264. Mitchell C. P., 1916. *Le Darwinisme et la Guerre*, trad. Solovine M., préface É. Boutroux de l'Académie Française, Félix Alcan, Paris, 168 p.
265. Mohen J.-P. (dir), 1989. *Le Temps de la préhistoire*, Société préhistorique française, Archeologia, Dijon, tomes 1 et 2, 520 p. et 257 p.
266. Molinos Sauras M. I., 1986-1987. « Representaciones de Carácter Bélico en el Arte Rupestre Levantino », *Bajo Aragón, Prehistoria*, n° 7-8, p. 295-316.
267. Morgan J., 1852. *The Life and Adventures of William Buckley, Thirty-two Years a Wanderer amongst the Aborigines of the Then Unexplored Country Round Port Phillip, Now the Province of Victoria*, Archibald Magdougall, Hobart, 208 p.
268. Morgan L. H., 1851. *League Ho-De'-No-Sau-Nee, or Iroquois*, Sage & Brother Publishers, New York, 477 p.
269. Morgan L. H., 1907 (1^{re} éd. 1877). *Ancient Society or Researches in the Line of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization*, Henry Holt and Company, New York, 560 p.
270. Morgan J. de, 1921. *L'Humanité préhistorique, esquisse de préhistoire générale*, Albin Michel, Paris, 338 p.
271. Mordant D., 1989. « Les enceintes néolithiques », p. 129-133, in : Mohen J.-P. (dir), *Le Temps de la préhistoire*, Société préhistorique française, Archeologia, tome 2, 257 p.
272. Morris C., « From brute to man », *The American Naturalist*, vol. 24, n° 280, p. 341-350.
273. Mortillet G. de, 1883. *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, « Bibliothèque des sciences contemporaines », C. Reinwald Libraire-Éditeur, Paris, 642 p.
274. Mortillet A. de, 1891. « Les propulseurs à crochet modernes et préhistoriques », *Revue de l'École d'anthropologie*, I, p. 241-248.
275. Mortillet G. et A. de, 1881. *Musée préhistorique*, C. Reinwald Libraire-Éditeur, Paris, 205 p.
276. Movius H. L. Jr, 1950. « A wooden spear of third interglacial age from Lower Saxony », *Southwestern Journal of Anthropology*, tome 6, n° 2, p. 139-142.

277. Murdock G. P., 1969 (1^{re} éd. 1934). *Our Primitive Contemporaries*, The Macmillan Company, Toronto, 614 p.
278. Murdock G. P., 1981. *Atlas of World Cultures*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 151 p.
279. Nadaillac J.-F. de, 1881. *Les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques*, tome 2, G. Masson, Paris, 528 p.
280. Neuville H., 1931. « Cannibalisme et carences alimentaires », *L'Anthropologie*, tome 61, p. 552-556.
281. Nicolardot J.-P., 1989. « L'habitat fortifié protohistorique », p. 134-139, in : Mohen J.-P. (dir), *Le Temps de la préhistoire*, Société préhistorique française, Archeologia, tome 2, 257 p.
282. *Notice sur les costumes de guerre*, Musée d'Artillerie, Paris, 1885, 21 p.
283. Novicow J., 1910. *La Critique du darwinisme social*, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », Félix Alcan, Paris, 406 p.
284. Oakley K. P., Andrews P., Keeley L. H. & Clark J. D., 1977. « A reappraisal of the Clacton spearpoint », *Proceedings of the Prehistoric Society*, tome 43, p. 13-30.
285. Obermaier H., « Nouvelles études sur l'art rupestre du Levant Espagnol », *L'Anthropologie*, 1937, tome 47, p. 477-498.
286. Octobon François-C.-E., 1933-1934. « Observations sur le Néolithique méridional », p. 213-218, in : « Congrès Préhistoriques de France, compte rendu de la dixième session, Nîmes-Avignon, 1931 », *Bureaux de la Société préhistorique de France*, Paris, 222 p.
287. Otterbein K. F., 1989. *The Evolution of War, A Cross-Cultural Study*, HRAF Press, New Haven, 198 p.
288. Hernández-Pacheco E., 1924. « Les peintures préhistoriques d'Espagne », *Revue anthropologique*, 34^e année, p. 406-418.
289. Papillault G. Dr, 1916. « Major Léonard Darwin, Eugenics during and after the war (The Eugenics review. July, 1915) », *Revue anthropologique*, 26^e année, p. 483.
290. Passemard E., 1917. « Sur les pointes de sagaies fourchues », *BSPF*, tome 14, p. 119-126.
291. Pellarin Ch., 1867. « Ce qu'il faut entendre par le mot civilisation », in : *BMSAP*, 2^e série, tome 2, p. 443-471.
292. Péquart M. et S.-J., 1929. « La nécropole mésolithique de Téviéc (Morbihan) », *L'Anthropologie*, tome 39, p. 373-400.

293. Péquart M. et S.-J., Boule M., Vallois H., 1937. *Téviéc, station nécropole méolithique du Morbihan*, Archives de l'Institut de paléontologie humaine, Mémoire 18, Masson et Cie, Paris, 223 p.
294. Perry W. J., 1917. « The Peaceful Habits of Primitive Communities », *Hibbert Journal*, p. 28-46.
295. Perry W. J., 1923. *The Children of the Sun, A Study in the Early History of Civilization*, Methuen & Co Ltd, London, 551 p.
296. Perry W. J., 1924. *The Growth of Civilisation*, Methuen & Co Ltd, London, 224 p.
297. Pétrequin A.-M. et P., 1990. « Flèches de chasse, flèches de guerre, le cas des Danis d'Irian Jaya (Indonésie) », *BSPF*, tome 87, n° 10-12, Spécial bilan de l'année de l'archéologie, p. 484-511.
298. Peyrony D., 1914. *Éléments de Préhistoire*, Eyboulet et Fils, Ussel, 151 p.
299. Peyrony D., 1931. « Les haches du Paléolithique ancien », *Revue anthropologique*, 41^e année, p. 31-37.
300. Peyrony D., 1933. « Les Industries "aurignaciennes" dans le bassin de la Vézère », *BSPF*, tome 30, n° 10, p. 543-559.
301. Piette É., 1873. « Sur la grotte de Gourdan, sur la lacune que plusieurs auteurs placent entre l'âge de renne et celui de la pierre polie », *BMSAP*, 2^e série, tome 8, séance du 18 avril 1873, p. 384-425.
302. Pittard E., 1937. « La plus grande des Révolutions sociales : le passage à la Civilisation néolithique », p. 72-76, in : « Congrès préhistoriques de France, compte rendu de la onzième session, Toulouse – Foix, 1936 », *Bureaux de la Société préhistorique de France*, Paris, 295 p.
303. Pitt-Rivers A. H. L. F., 1906. *The Evolution of Culture and Other Essays*, Clarendon Press, Oxford, 232 p.
304. Ploix Ch., 1871. « Des origines de la civilisation », *BMSAP*, 2^e série, tome 6, p. 13-74.
305. Poupon A., 1915. « Étude ethnographique des Bayas de la circonscription du M'Bimou », *L'Anthropologie*, tome 26, p. 87-144.
306. Poupon A., 1918-1919. « Étude ethnographique de la tribu Kouyou », *L'Anthropologie*, tome 29, p. 55-88 et 297-335.
307. Powell J. F. et Rose J. C., 2004. « Report on the Osteological Assessment of the Kennewick Man Skeleton », in : McManamon F. P., *Kennewick Man*, chap. 2, CENWW.97. Kennewick, NPS Archaeology Program: Kennewick Man, [en ligne],

- <https://www.nps.gov/archeology/kennewick/powell_rose.htm>, consultation le 19/03/2020.
308. Pradel L., 1963. « La pointe moustérienne », *BSPF*, tome 60, n° 9-10, p. 569-581.
309. Prochasson C., 2014. « Les intellectuels français et la Grande Guerre », *Bulletin des Bibliothèques de France*, octobre 2014, p. 38-45.
310. Prochasson C. et Rasmussen A., 1996. *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, La Découverte, Paris, 303 p.
311. Proudhon P.-J., 2012. *La Guerre et la Paix*, Édition critique par Alain Panero, Nuvis, Paris, 584 p.
312. Prunières P. B., 1878. « Sur les cavernes de Beaumes-Chaudes (Lozère) », *BMSAP*, 3^e série, tome 1, fascicule 2, p. 206-220.
313. Prunières P. B. (Dr), 1882. « Blessures et fractures graves régulièrement guéries sur des os humains de l'époque préhistorique », Communication au Congrès de La Rochelle de l'AFAS, Gallica, [en ligne] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5453452c.texteImage>, consultation le 21/05/2020.
314. Quatrefages A. de, 1877 (2^e éd.). *L'Espèce humaine*, « Bibliothèque scientifique internationale », Librairie Germer Baillière & Cie, Paris, 368 p.
315. Quatrefages A. de, 1880. « Note sur les dernières découvertes effectuées dans la Lozère », *Matériaux*, p. 564-566.
316. Quatrefages A. de, 1884. *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, Librairie Baillière et fils, Paris, 644 p.
317. Quatrefages A. de, 1887. *Histoire générale des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines*, A. Hennuyer Imprimeur-Éditeur, Paris, 618 p.
318. Quinet E., 1870. *La Création*, Librairie internationale, Paris, 2 vol., 374 et 428 p.
319. Radcliffe-Brown A. R., 1922. *The Andaman Islanders. A Study in Social Anthropology*, Cambridge University Press, Cambridge, 504 p.
320. Radcliffe-Brown A. R., 1968 (1^{re} éd. 1952). *Structure and Function in Primitive Society*, Cohen & West Ltd, London, 219 p.
321. Rappaport R. A., 1984 (1^{re} éd. 1968). *Pigs for the Ancestors: Ritual in the Ecology of a New Guinea People*, Yale University Press, New Haven, London, 501 p.
322. Renaud É. B., 1925. « Propulseurs et sagaies préhistoriques des Indiens "Basket-Makers" ; études d'archéologie et d'ethnologie du Sud-Ouest américain », *BSPF*, tome 22, n° 11-12, p. 297-312.

323. Reinach A., 1913. « Les trophées et les origines religieuses de la guerre », *Revue d'ethnographie et de sociologie*, tome 4, p. 212-237.
324. Richet C., 1899. *Les Guerres et la Paix*, Librairie Reinwald, Schleicher Frères, Paris, 192 p.
325. Richet C., 1919. *La Sélection humaine*, Félix Alcan, Paris, 262 p.
326. Rivet P., 1907. « Les Indiens Jibaros, étude géographique, historique et ethnographique », *L'Anthropologie*, tome 18, p. 334-368 et 583-618.
327. Rivet P., 1908. « Les Indiens Jibaros, étude géographique, historique et ethnographique » *L'Anthropologie*, tome 19, p. 70-87 et 235-259.
328. Robert L., 1890. *Catalogue des collections composant LE MUSÉE D'ARTILLERIE en 1889*, tome premier, Imprimerie nationale, Paris, 213 p.
329. Rolleston G., 1877. « General remarks upon the series of prehistoric crania », p. 625-718, in : W. Greenwell (éd.), *British Barrows, A Record of the Examination of Sepulchral Mounds in Various Parts of England*, Clarendon Press, Oxford, 763 p.
330. Rousseau J.-J., 1996. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, « Classiques de la philosophie », Le Livre de Poche, Paris, 159 p.
331. Royer C., 1870. *Origine de l'homme et des sociétés*, Gallimard, Paris, 591 p.
332. Royer C., 1875. « La nation dans l'humanité et dans la série organique », *BMSAP*, 2^e série, tome 10, p. 622-626.
333. Rozoy J.-G., 1978. « Les derniers chasseurs. L'épipaléolithique en France et en Belgique. Essai de synthèse », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, n° spécial juin 1978, 3 vol., 1564 p.
334. Rozoy J.-G., 1992. « Le propulseur et l'arc chez les chasseurs préhistoriques. Techniques et démographies comparées », *Paléo*, n° 4, p. 175-193.
335. Rozoy J.-G., 1993. « Les archers épipaléolithiques : un important progrès », *Paléo*, n° 5, p. 263-279.
336. Ruelle E. Dr, 1904. « Notes anthropiques, ethnographiques et sociologiques sur quelques populations noires du 2^e territoire militaire de l'Afrique occidentale française », *L'Anthropologie*, tome 15, p. 519-561 et 657-703.
337. Saban R., 1976. « Wilson (E. O.) 1975. Sociobiology, the new synthesis. Belknap press of Harvard University Press », *L'Anthropologie*, tome 80, p. 539-541.
338. Sahlins M., 1968a. « La première société d'abondance », *Les Temps modernes*, n° 268, p. 641-680.

339. Sahlins M., 1968b. « Philosophie politique de l'Essai sur le don », trad. Jolas T., *L'Homme*, 1968, tome 8, n° 4, p. 5-17.
340. Sahlins M., 2009 (1^{re} éd. 1968). « Notes on the original affluent society », p. 85-89, in : Lee R. B. et DeVore I. (éds.), *Man the Hunter. The First Intensive Survey of a Single, Crucial Stage of Human Development —Man's Once Universal Hunting Way of Life*, Aldine Transaction, New Brunswick, London, 415 p.
341. Sahlins M., 2011(1^{re} éd. 1972). *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, trad. Jolas T., « Bibliothèque des Sciences humaines », Gallimard, Paris, 410 p.
342. Sahlins M., 1980. *Critique de la sociobiologie. Aspects anthropologiques*, trad. Roberts J.-F., « Bibliothèque des Sciences humaines », Gallimard, Paris, 193 p.
343. Salières A., 1879. *La Guerre*, Librairie militaire de J. Dumaine, Paris, 307 p.
344. Shaw R. P. & Wong Y., 1989. *Genetic Seeds of Warfare. Evolution, Nationalism and Patriotism*, Unwin Hyman, Boston, 274 p.
345. Silverberg J. & Gray J. P. (éds.), 1992. *Aggression and Peacefulness in Humans and Other Primates*, Oxford University Press, New York, Oxford, 310 p.
346. Service E. R., 1967 (1^{re} éd. 1962). *Primitive Social Organization. An Evolutionary Perspective*, Random House, New York, 211 p.
347. Service E. R., 1966. *The Hunters*, Foundations of Modern Anthropology Series, Prentice Hall Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, 118 p.
348. Service E. R., 1975. *Origins of the State and Civilization. The Process of Cultural Evolution*, W. W. Norton & Company Inc., New York, 361 p.
349. Shea J. J., 1988. « Spear Points from the Middle Paleolithic of the Levant », *Journal of Field Archaeology*, vol. 15, n° 4, p. 441-450.
350. Shea J. J., 2006. « The origins of lithic projectile point technology: evidence from Africa, the Levant, and Europe », *Journal of Archaeological Science*, n° 33, p. 823-846.
351. Sisk M. L. et Shea J. J., 2011. « The African origin of complex projectile technology: An analysis using tip cross-sectionnal area and perimeter », *International Journal of Evolutionary Biology*, Hindawi, 8 p. [en ligne] < <https://www.hindawi.com/journals/ijeb/2011/968012/>>, consulté le 02/06/2020.
352. Smith G. E., Malinowski B., Spinden H. J., Goldenweiser A., 1927. *Culture: The Diffusion Controversy*, W.W. Norton & Company, New York, 106 p.
353. Smith G. E., 1934 (1^{re} éd. 1930), *Human History*, Jonathan Cape Ltd, London, 509 p.

354. Smith M. W., 1938. « The war complex of the Plains Indians », Ph. D., Columbia University, *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 78, n° 3, p. 425-464.
355. Smyth R. B., 1878. *The Aborigines of Victoria with Notes Relating to the Habits of the Natives of Other Parts of Australia and Tasmania Compiled from Various Sources for the Government of Victoria*, John Ferres, Government Printer, Melbourne, vol. 1, 483 p.
356. Spencer W. B. and Gillen F. J., 1899. *The Native Tribes of Central Australia*, Macmillan and Co. Limited, London, 657 p.
357. Steward J. H., 1972 (1^{re} éd. 1955). *Theory of Culture Change: The Methodology of Multilinear Evolution*, University of Illinois Press, Champaign, Illinois, 244 p.
358. Steward J. H., 2009 (1^{re} éd. 1968). « Causal factors and processes in the evolution of pre-farming societies » p. 321-334 in : Lee R. B. et DeVore I. (éds), *Man the Hunter. The First Intensive Survey of a Single, Crucial Stage of Human Development — Man's Once Universal Hunting Way of Life*, Aldine Transaction, New Brunswick and London, 415 p.
359. Stordeur D., 1987. « Manches et emmanchements préhistoriques : quelques propositions préliminaires », p. 11-34, in : *La Main et l'Outil. Manches et emmanchements préhistoriques*, Table Ronde C.N.R.S. tenue à Lyon du 26 au 29 novembre 1984, sous la direction de D. Stordeur, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux, Travaux de la Maison de l'Orient, 15.
360. Sumner W. G., 1911. *War and Other Essays*, Yale University Press, New Haven, 381 p.
361. Sun Tzu, 2013 (1^{re} éd. 2010). *L'Art de la guerre*, trad. Levi J., Nouveau Monde Éditions, Paris, 256 p.
362. Tacon P. & Chippindale C., 1994. « Australian ancient warriors: changing depictions of fighting in the rock art of Arnhem Land, NT », *Cambridge Archaeological Journal*, 1994, vol. 4-2, p. 211-248.
363. Testart A., 1977. « Ethnologie de l'Australie et Préhistoire de l'Asie du Sud-Est », *Journal de la Société des océanistes*, n° 54-55, tome 33, p. 77-85.
364. Testart A., 1982. *Les Chasseurs-cueilleurs ou l'Origine des inégalités*, Société d'ethnographie, Nanterre, 254 p.
365. Testart A., 1992. « La question de l'évolutionnisme dans l'anthropologie sociale », *Revue française de sociologie*, vol. 33, n° 2, p. 155-187.

366. Thieme H., 1997. « Lower Palaeolithic hunting spears from Germany », *Nature*, tome 385, n° 27, p. 807-810.
367. Thomas M. E., 1989 (1^{re} éd. 1958). *The Harmless People*, Second Vintage Books Edition, New York, 308 p.
368. Thucydide, 1964. *La Guerre du Péloponnèse*, trad. Roussel D., Le Livre de Poche, Gallimard, Paris, tomes 1 et 2, 512 p. et 510 p.
369. Topinard P., 1872. « Étude sur les races indigènes de l'Australie », *BMSAP*, vol. 7, n° 1, p. 211-327.
370. Topinard P., 1876. *L'Anthropologie*, « Bibliothèque des sciences contemporaines », C. Reinwald et Cie, Paris, 574 p.
371. Topinard P., 1876. « Anthropologie, ethnologie et ethnographie », *BMSAP*, 2^e série, tome 11, p. 199-229.
372. Topinard P., 1900. *Science et foi. L'anthropologie et la science sociale*, Masson et Cie, Paris, 578 p.
373. Tornay S. et Tornay M.-M., 1974. « C. M. Turnbull, *Un Peuple de fauves* », *L'Homme*, tome 14, n° 3-4, p. 157-159.
374. Tort P. *et al.*, 1985. *Misère de la sociobiologie*, PUF, Paris, 191 p.
375. Trilles H., 1932. *Les Pygmées de l'Afrique équatoriale*, Librairie Bloud & Gay, Paris, 530 p.
376. Trinkaus E., 1985. « Cannibalism and Burial at Krapina », *Journal of Human Evolution*, vol. 14, p. 203-216.
377. Turney-High H. H., 1971 (1^{re} éd. 1949). *Primitive War: Its Practice and Concepts*, University of South Carolina Press, Columbia, S.C., 288 p.
378. Tylor E. B., 1865. *Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization*, John Murray, London, 378 p.
379. Tylor E. B., 1871. *Primitive Culture: Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom*, John Murray, London, 2 vol., 453 et 426 p.
380. Tylor E. B., 1881a. *Anthropology: An Introduction to the Study of Man and Civilization*, D. Appleton and Company, New York, 448 p.
381. Tylor E. B., 1881b. « Presidential Address to the Anthropological Institute », *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 10, p. 440-458.
382. Tylor E. B., 1889. « On a Method of Investigating the Development of Institutions; Applied to Laws of Marriage and Descent », *The Journal of the Anthropological*

- Institute of Great Britain and Ireland*, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, vol. 18, p. 245-272.
383. Vacher de Lapouge G., 1896. *Les Sélections sociales. Cours libre de science politique professé à l'université de Montpellier*, Librairie Thorin & fils, Paris, 503 p.
384. Vacher de Lapouge G., 1909. *Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, Librairie Marcel Rivière, Paris, 394 p.
385. Vallois H. V., 1930. « Vignati M. A., Los Craneos trofeo de la sepulturas indigenas de la Quebrada de Humahuaca, provincia de Jujuy. (Les crânes trophées des sépultures indigènes du ravin de Humahuaca...). Archivos del Museo etnografico de Buenos-Ayres, n° 1 », *L'Anthropologie*, tome 40, p. 528-529.
386. Vallois H. V., 1934. « MURDOCK (G.). Our primitive Contemporaries (Nos contemporains primitifs), The McMillan Company, New York, 1934 », *L'Anthropologie*, tome 44, p. 404-405.
387. Vallois H. V., 1937. « De quoi sont morts les hommes d'Ofnet ? », *L'Anthropologie*, tome 47, p. 654-655.
388. Vallois H. V., 1941-1946. « Stirling W. 1938. Historical and ethnographical material on the Jivaros Indians », *L'Anthropologie*, tome 50, p. 278.
389. Vallois H. V., 1960. « Villemot (J), *Paradis primitif*, Connaissance du Monde, 1959 », *L'Anthropologie*, tome 64, p. 570.
390. Van der Dennen J. M. G., 1995. *The Origin of War: The Evolution of a Male-Coalitional Reproductive Strategy*, Origin Press, Groningen, 2 vol., 843 p. , Van der Dennen [en ligne]: <http://rint.rechten.rug.nl/rth/dennen/dennen.htm>, consultation le 04/04/2020.
391. Varagnac A. (dir.), 1959. *L'Homme avant l'écriture* (Préface de Fernand Braudel), « Destins du monde », Armand Colin, Paris, 504 p.
392. Vaufray R., 1934. « Black (Davidson), Teilhard de Chardin (P.), Young (C. C.) et Pei (W. C.), The Choukoutien cave deposits with a synopsis of our present knowledge of the late Cenozoic in China (Les dépôts de la caverne de Choukoutien, avec une mise au point de nos connaissances actuelles sur le Tertiaire supérieur de Chine), *Geological Memoirs*, séries A, n° 11, 1933 », *L'Anthropologie*, vol. 44, p. 121-127.
393. Vaufray R., 1959. « Willcox (A.R.), *Rock Painting of the Drakenberg*, Max Parrish, 1956 », *L'Anthropologie*, tome 63, p. 121-124.

394. Vayda A. P., 1976. *War in Ecological Perspective, Persistence, Change, and Adaptive Processes in Three Oceanian Societies*, Plenum Press, New York and London, 129 p.
395. Vayda A. P. et Leeds A., 1961. « Anthropology and the Study of War », *Anthropologica*, New Series, vol. 3, n° 2, p. 131-133.
396. Vayson de Pradenne A., 1920. « La plus ancienne industrie de Saint-Acheul », *L'Anthropologie*, tome 30, p. 441-496.
397. Vayson de Pradenne A., 1922. « L'étude des outillages en pierre », *L'Anthropologie*, tome 32, p. 1-38.
398. Vayson de Pradenne A., 1937. « Les dénominations de l'outillage du Paléolithique inférieur », *Revue anthropologique*, 47^e année, p. 91-112.
399. Vayson de Pradenne A., 1938. *La Préhistoire*, Armand Colin, Paris, 224 p.
400. Vegas J. I., Armendariz A., Etxeberria F., Fernandez M. S. et Herrasti L., 2012. « Prehistoric violence in northern Spain: San Juan ante Portam Latinam », p. 267-302, in : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
401. Vencl S., 2004 (1^{re} éd. 1999). « Stone age warfare », p. 57-72, in : Carman J. et Harding A. (éds), *Ancient Warfare: Archaeological Perspectives*, Sutton Publishing, Phoenix Mill, 279 p.
402. Verneau R., 1896. « Le cannibalisme au Congo », *L'Anthropologie*, tome 7, p. 119-120.
403. Verneau R., 1921. « HOUZÉ (D'É.). L'Allemand à travers les âges. *Bull. de la Soc. d'anthropologie de Bruxelles*, t. XXXIV, 1919, p. 20-47 », *L'Anthropologie*, tome 31, p. 142-144.
404. Villa P., Courtin J., Helmer D., Shipman P., Bouville C., Mahieu E., Belluomini G., Branca M., 1986. « Un cas de cannibalisme au Néolithique », *Gallia préhistoire*, tome 29, fascicule 1, p. 143-171.
405. Vignard E., 1928. « Une nouvelle industrie lithique : le Sébilien », *BSPF*, vol. 25, n° 4, p. 200-240.
406. Vignard E., 1933-1934. « Les Microburins Tardenoisien du Sébilien », p. 66-106, in : « Congrès préhistoriques de France, compte rendu de la dixième session, Nîmes-Avignon, 1931 », *Bureaux de la Société préhistorique de France*, 1933-1934, Paris, 222 p.

407. Vogt C., 1870. « Sur les résultats des recherches préhistoriques », *Matériaux*, p. 12-24.
408. Zimmerman L. J., 1997. « The Crow Creek Massacre: archaeology and prehistoric plains warfare in contemporary contexts », p. 75-94, in : Carman J. (éds.), *Material Harm: Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 246 p.
409. Zimmerman L. J. & Whitten R. G., 1980. « Prehistoric bones tell a grim tale of Indian v. Indian », *Smithsonian*, sept. 1980, p. 100-107.
410. Wakely J., 1997, « Identification and analysis of violent and non-violent head injuries in osteo-archaeological material », p. 24-46, in : Carman J. (éds), *Material Harm: Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 246 p.
411. Wargo M. C., 2009. « The Bordes-Binford Debate: Transatlantic Interpretative Traditions in Paleolithic Archaeology », PhD Thesis, University of Texas at Arlington, [en ligne]: <<https://rc.library.uta.edu/uta-ir/handle/10106/1766>>, consultation le 02/05/2020.
412. Warner W. L., 1931. « Murngin Warfare », *Oceania*, vol. 1, n° 4, p. 457-494.
413. Warner W. L., 1964 (1^{re} éd. 1937). *A Black Civilization: A Social Study of an Australian Tribe*, Harper & Row Publishers, London, 516 p.
414. Weisgerber H., 1916. « P. Chalmers Mitchell, *Le Darwinisme et la Guerre* », *Revue anthropologique*, 26^e année, p. 483-484.
415. Wendorf F., 1968. « Site 117: A Nubian Final Paleolithic Graveyard near Jebel Sahaba, Sudan », p. 954-987, in : Wendorf F. (éds.), *The Prehistory of Nubia*, Southern Methodist University, Dallas, 1104 p.
416. Wernert P., 1936. « L'anthropophagie rituelle et la chasse aux têtes aux époques actuelle et paléolithique », *L'Anthropologie*, tome 46, p. 33-43.
417. Wheeler G. C., 1910. *The Tribe and Intertribal Relations in Australia*, John Murray, London, 168 p.
418. Willey G. R. et Phillips Ph., 1958. *Method and Theory in American Archaeology*, University of Chicago Press, Chicago, 269 p.
419. Wilson D., 1865 (1^{re} éd.1862). *Prehistoric Man. Researches into the Origin of Civilization in the Old and the New World*, Macmillan and Co, London, 635 p.
420. Wilson E. O., 1971. *The Insect Societies*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), London, 548 p.

421. Wilson E. O., 2000 (1^{re} édition 1975). *Sociobiology: The New Synthesis*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), London, 697 p.
422. Wilson E. O., 2004 (1^{re} édition 1978). *On Human Nature*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), London, 260 p.
423. Zeltner F. de, 1921. « Heine Geldern (Dr Robert v.). Kopffjagd und Menschenopfer in Assam und Birma und ihre Ausstrahlungen nach Vorderindien. (La chasse aux têtes et les sacrifices humains en Assam et en Birmanie : leur extension dans l'Inde antérieure). Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, vol. 47, 1917 », *L'Anthropologie*, tome 31, p. 390.

2. Bibliographie secondaire

424. Aghakhanian F., Yunus Y., Naidu R., Jinam T., Manica A., Peng Hoh B. and Phipps M. E., 2015. « Unravelling the Genetic History of Negritos and Indigenous Populations of Southeast Asia », *Genome Biology and Evolution*, vol. 7, n° 5, p. 1206-1215.
425. Alexander R. D., 1980. *Darwinism and Human Affairs*, Pitman Publishing Limited, London, 317 p.
426. Alexander R. D., 1989. « Evolution of the human psyche », p. 455-513, in : Mellars P. et and Stringer C. (éds), *The Human Revolution, Behavioural and Biological Perspectives on the Origins of Modern Humans*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 800 p.
427. Allen M. W., 2006. « Transformation in Maori warfare: *Toa*, *Pa* and *Pu* », p.184-213, in : Elisabeth N., Arkush E. N. and Allen M. (éds), *The Archaeology of Warfare. Prehistories of Raiding and Conquest*, University Press of Florida, Gainesville, 549 p.
428. Allen M. W. et Jones T. L. (éds), 2015. *Violence and Warfare among Hunter-Gatherers*, Left Coast Press, Walnut Creek, 391 p.
429. Allison G., 2019. *Vers la guerre. L'Amérique et la Chine dans le Piège de Thucydide ?*, trad. Hersant P. et Kleiman-Lafon S., Odile Jacob, Paris, 408 p.
430. Aron R., 1984 (1^{re} éd. 1962). *Paix et Guerre entre les nations*, Calmann-Lévy, Paris, 794 p.
431. Aron R., 1976. *Penser la guerre, Clausewitz. I. L'âge européen*, « Bibliothèque des Sciences humaines », Gallimard, 472 p.

432. Aron R., 1983. *Mémoires*, Julliard, Paris, 778 p.
433. Arkush E. N. et Allen M. W., 2006. *The Archaeology of Warfare: Prehistories of Raiding and Conquest*, University Press of Florida, Gainesville, 549 p.
434. Audoin-Rouzeau S., 2017. « Première Guerre mondiale », p. 1067-1073, in : Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, « Quadrige », PUF, Paris, 1513 p.
435. Bahuchet S., 2018. « La longue histoire des chasseurs-cueilleurs d’Afrique », p. 545-567, in : Fauvelle F.-X. (dir.), *L’Afrique ancienne. De l’Acacus au Zimbabwe, 20 000 avant notre ère-XVII^e siècle*, « Mondes anciens », Belin/Humensis, Paris, 678 p.
436. Baray L., 2010. « Guerre et violences dans les premières sociétés d’Europe », p. 7-13, in : *Guerres, Conflits, Violence. L’état de la recherche*, « Le Mook Autrement », Autrement, 125 p.
437. Baqué J.-F., 1994. *L’Homme qui devinait Napoléon : Jomini*, Perrin, Paris, 293 p.
438. Barry L., 2019. « Des singes, des hommes et des anthropologues. La prohibition de l’inceste chez les primates », *La Vie des idées*, [en ligne] : <<https://laviedesidees.fr/Des-singes-des-hommes-et-des-anthropologues.html>>, consulté le 10/06/2020.
439. Benhaïm D., 2007. « Freud et la question de la guerre », *L’Esprit du temps*, « Topique », 2007/2, n° 99, p. 177-183.
440. Bernardini J.-M., 1997. *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d’une idéologie*, CNRS Éditions, Paris, 459 p.
441. Berns T., 2019. *La Guerre des philosophes*, PUF, Paris, 327 p.
442. Bettinger R. L., 2013. « Effects of the Bow on Social Organization in Western North America », *Evolutionary Anthropology*, n° 22, p. 118-123.
443. Beyneix A., 2001. « Aux origines de la guerre : actes de violence et massacres dans le néolithique européen », *Revue des Études Anciennes*, vol. 103, n° 3-4, p. 329-342.
444. Beyneix A., 2007. « Réflexions sur les débuts de la guerre au Néolithique en Europe occidentale », *L’Anthropologie*, vol. 111, p. 79-95.
445. Beyneix A., 2012. « Neolithic violence in France: an overview », p. 121-137, in : Schulting R. et Fibiger L. (éds), *Sticks, Stones & Broken Bones: Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
446. Beyneix A., 2018. *L’Enfant et la Mort dans l’Occident néolithique*, Errance, Arles, 151 p.
447. Bézias J.-R., 2015. « La principauté de Monaco, la Méditerranée et la paix sous le règne du prince Albert I^{er} (1889-1922) », *Cahiers de la Méditerranée* [en ligne], n° 91,

- mis en ligne le 1^{er} juin 2016, consulté le 19 avril 2019 : <http://journals.openedition.org/cdlm/8071>.
448. Bézias J.-R., 2013. « Albert I^{er} de Monaco et le rapprochement franco-allemand », p. 7-19, *in* : Hurel A., Fouilleron Th., Carpine Lancre J. (dir.), *L'Œuvre de paix du Prince Albert I^{er} de Monaco*, Éd. électronique, Paris/Monaco, Édition du CTHS / Annales monégasques (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques).
449. Bigelow R., 1969. *The Dawn Warriors: Man's Evolution toward Peace*, Hutchinson & Co LTD, London, 277 p.
450. Binford L. R., 2002 (1^{re} éd. 1983). *In Pursuit of the Past: Decoding the Archaeological Record*, University of California Press, Berkeley, 260 p.
451. Bingham P. M., Souza J., et Blitz J. H., 2013. « Social Complexity and the Bow in the Prehistoric North American Record », *Evolutionary Anthropology*, n° 22, p. 81-88.
452. Blanckaert C., 1991. « “Les bas-fonds de la science française”, Clémence Royer, l'origine de l'Homme et le darwinisme social », *BMSAP*, nouvelle série, tome 3, fascicule 1-2, p. 115-130.
453. Blanckaert C., 1998. « La naturalisation de l'homme de Linné à Darwin, archéologie du débat nature/culture », p. 15-24, *in* : Ducros A., Ducros J. et Joulian F., *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*, Errance, 1998, Paris, 238 p.
454. Blanckaert C., 2000. « Avant Adam. Les représentations analogiques de l'homme fossile dans la première moitié du XIX^e siècle, p. 23-61, *in* : Ducros A. et J. (dir.), *L'Homme préhistorique. Images et imaginaires*, « Histoire des sciences humaines », L'Harmattan, Paris, 290 p.
455. Blanckaert C., 2009. *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, L'Harmattan, Paris, 616 p.
456. Blanckaert C., 2010. « Les “Trois Glorieuses de 1859” [Broca, Boucher de Perthes, Darwin] et la genèse du concept de races historiques », *BMSAP*, vol. 22, p. 3-16.
457. Blanckaert C., 2017. « Nommer le préhistorique au XIX^e. Linguistique et transferts lexicaux », *Organon*, vol. 49, p. 57-103.
458. Boëda É., Bonilauri S., Connan J., Jarvie D., Mercier N., Tobey M., Valladas H., Al-Sakhel H., 2008. « New Evidence for Significant Use of Bitumen in Middle Palaeolithic Technical Systems at Umm el Tlel (Syria) around 70,000 BP », p. 67-83, *in* : *Paléorient*, vol. 34, n° 2.

459. Boehm C., 2001 (1^{re} éd. 1999). *Hierarchy in the Forest: The Evolution of Egalitarian Behavior*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), 292 p.
460. Bon F., 2009. *Préhistoire. La fabrique de l'homme*, Le Seuil, Paris, 349 p.
461. Bouchard C., 2017. « Pacifisme », p. 965-968, in : Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, « Quadrige », PUF, Paris, 1513 p.
462. Bouchard C., 2018. « Non à la guerre », p. 175-185, in : Cabannes B. (dir.), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Le Seuil, Paris, 791 p.
463. Bouchard F., 2009. « La fitness au-delà des gènes et des organismes », p. 283-303, in : Heams Th., Huneman Ph., Lecointre G. et Siberstein M. (dir.), *Les Mondes darwiniens. L'évolution de l'évolution*, « Matériologiques », Syllepse, Paris, 1103 p.
464. Bouche D., 1991. *Histoire de la colonisation française. Flux et reflux (1815-1962)*, tome second, Fayard, Paris, 607 p.
465. Boulestin B., 1999. « Approche taphonomique des restes humains. Le cas des Mésolithiques de la grotte des Perrats et le problème du cannibalisme en préhistoire récente européenne », *BAR International Series 776*, Archaeopress Publishing Ltd, Oxford, 275 p.
466. Boulestin B., 2014. « Manger son ennemi : le cannibalisme préhistorique et la "guerre" », p.37-52, in : Buschsenschutz O., Dutour O., Mordant C. (dir.), *Archéologie de la violence et de la guerre dans les sociétés pré et protohistoriques*, Éditions du CTHS, Paris, [en ligne] : <http://cths.fr/ed/edition.php?id=6100>, consulté le 23/09/2020
467. Boulestin B., 2016. « Rites funestes et mythes romanesques : la leçon de la sépulture A de Téviec », *BSPF*, vol. 113, n° 4, p. 811-813.
468. Boulestin B., 2017. *Les Sépultures mésolithiques de Téviec et Hoedic : révisions bioarchéologiques*, Archaeopress Publishing Ltd, Oxford, 307 p.
469. Bowles S., 2009. « Did Warfare Among Ancestral Hunter-Gatherers Affect the Evolution of Human Social Behaviors? », *Science*, vol. 324, p. 1293-1298.
470. Brain C. K., 1981. *The Hunters or the Hunted? An Introduction to African Cave Taphonomy*, The University of Chicago Press, Chicago, 365 p.
471. Brain C. K., 2001. *Do We Owe our Intelligence to a Predatory Past ?*, Seventieth James Arthur lecture on the evolution of the human brain (2000), American Museum of Natural History, New York, 32 p.

472. Brehm A. E., 1891. *Les Mammifères. Caractères, mœurs, chasses, combats, captivité, domesticité, acclimatation, usages et produits*, trad. Z. Gerbe, Librairie J.B. Baillière & fils, Paris, 766 p.
473. Brothwell D., 2004 (1^{re} éd. 1999). « Biosocial and Bio-Archaeological Aspects of Conflict and Warfare », p. 25-38, in : Carman J. et Harding A. (éds), *Ancient Warfare: Archaeological Perspectives*, Sutton Publishing, Phoenix Mill, 279 p.
474. Brown K. S., Marean C. W., Jacobs Z., Schoville B. J., Oestmo S., Fisher E. C., Bernatchez J., Karkanas P. et Matthews T., 2012. « An early and enduring advanced technology originating 71,000 years ago in South Africa », *Nature*, vol. 491, p. 590-593.
475. Brun B., « La sociobiologie et la question de la culture : entre démarches scientifiques et fantasmes », p. 179-188, in : Ducros A., Ducros J. et Joulian F., *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*, Errance, 1998, Paris, 238 p.
476. Büchner L., 1881. *La Vie psychique des bêtes*, trad. Dr Ch. Letourneau, C. Reinwald Libraire-Éditeur, Paris, 500 p.
477. Capitan L., 1899. « Étude sur les collections rapportées de Russie par le baron de Baye », *BMSAP*, vol. 10, p. 322-327.
478. Carbonell E. *et al.*, 2019. « Cultural Cannibalism as a Paleoeconomic System in the European Lower Pleistocene Source, The Case of Level TD6 of Gran Dolina (Sierra de Atapuerca, Burgos, Spain) », *Current Anthropology*, vol. 51, n° 4, p. 539-549.
479. Carman J., 2014 (1^{re} éd. 2013). *Archaeologies of Conflict*, Bloomsbury Publishing Plc., London, 136 p.
480. Cariou J.-Y., 2019. *Histoire des démarches scientifiques. De l'Antiquité au monde contemporain*, « Histoire des sciences et des techniques », Éditions Matériologiques, Paris, 783 p.
481. Carman J. et Harding A. (éds), 2004 (1^{re} éd. 1999). *Ancient Warfare*, Sutton Publishing, Stroud, 279 p.
482. Carneiro R. L., 1981. « Herbert Spencer as an Anthropologist », *The Journal of Libertarian Studies*, vol. 5, n° 2.
483. Carol A., 2015. « Les médecins français et l'eugénisme : un champ de recherche ouvert par Jacques Léonard », p. 39-47, in : Lagrée M. et Lebrun F. (dir.), *Pour l'histoire de la médecine. Autour de l'œuvre de Jacques Léonard*, PUF, Paris [en ligne] : <https://books.openedition.org/pur/16762>, (consulté le 12/07/2020)

484. Caron F., 1997. *Histoire des chemins de fer en France, 1740-1883*, Fayard, Paris, 700 p.
485. Carrel A., 1935. *L'Homme, cet inconnu*, Plon, Paris, 400 p.
486. Carrias E., 2010. *La Pensée militaire allemande*, Économica, Paris, 415 p.
487. Cataldi M., 2019. « Découvrir, comprendre et interpréter des gravures pariétales. Une histoire de la science archéologique à travers l'histoire de l'étude scientifique du mont Bego (1868-1947) », thèse de doctorat sous la direction de Claude Blanckaert, École doctorale de l'EHESS, 496 p.
488. Cattelain P., 2000. « Apport de la comparaison ethnographique à la connaissance et aux tentatives de reconstitution des propulseurs paléolithiques », *Anthropologie et Préhistoire*, n° 111, p. 60-69.
489. Cattelain P. et Bellier C., 2002. *La Chasse dans la Préhistoire du Paléolithique au Néolithique en Europe... et ailleurs*, Éditions du CEDARC, Treignes, 70 p.
490. Cattelain P., 2004. « Apparition et évolution de l'arc et des pointes de flèches dans la Préhistoire européenne (paléolithique, mésolithique, néolithique) », *Bulletin des chercheurs de la Wallonie*, n° 43, p. 11-27.
491. Célérier G., 2008. « Le débat Lewis Binford-François Bordes », Interview par Serge Maury et Jean-Michel Geneste, Centre national de Préhistoire, Périgueux, [en ligne] : <<https://vimeo.com/132002145>>, consultation le 02/05/2020.
492. Chabeuf M., 1963. « Ardrey (R.), *Les Enfants de Caïn*, Stock, 1963 », *L'Anthropologie*, tome 67, p. 119-120.
493. Chacon R. J. et Dye D. H., 2007. « Introduction to Human Trophy Taking: an Ancient and Widespread Practice », p. 5-31, in : Chacon R. J. et Dye D. H. (éds), *The Taking and Displaying of Human Body Parts as Trophies by Amerindians*, Springer Science, 680 p.
494. Chaliand G., 1990. *Anthologie mondiale de la stratégie des origines au nucléaire*, « Bouquins », Robert Laffont, Paris, 1523 p.
495. Chaubet F., 2017. « Intellectuels (et la guerre) », p. 675-682, in : Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, « Quadrige », PUF, Paris, 1513 p.
496. Chapais B., 2017. *Aux origines de la société humaine. Parenté et évolution*, trad. Juste H., « La couleur des idées », Le Seuil, Paris, 367 p.
497. Chapman W. R., 1982. « Ethnology in the Museum: A. H. L. F. Pitt-Rivers (1827-1900) and the Institutional Foundations of British Anthropology », University of

- Oxford, D. Phil. Thesis, [en ligne] : <<http://web.prm.ox.ac.uk/rpr/index.php/ethnology-in-the-museum.html>>, consultation le 19/05/2020.
498. Chemouni J. (éd.), 2018. *Freud-Einstein. Pourquoi la guerre ? Échange de lettres entre Freud et Einstein (1932)*, trad. H. Francoual, « Freud en poche », In Press, Paris, 75 p.
499. Chenal F., Perrin B., Barrand-Emam H. et Boulestin B., 2015. « A farewell to arms: a deposit of human limbs and bodies at Bergheim, France, c. 4000 BC », *Antiquity*, vol. 89, n° 348, p. 1313-1330.
500. Chew H., 2016-2018. « Ludovic-Napoléon Lépici (1839-1889), peintre et archéologue », *Antiquités Nationales*, n° 47, p. 87-116.
501. Cordier G., 1990. « Blessures préhistoriques animales et humaines avec armes ou projectiles conservés », *BSPF*, tome 87, n° 10-12, p. 462-482.
502. Colson B., 1991. « Lire Jomini », *La pensée stratégique*, *Stratégique*, n° 49, 1991/1, [en ligne] : http://www.institut-strategie.fr/strat_049_colsonjomi.html, consultation le 19/05/2020.
503. Colson B., 2016. *Clausewitz*, Perrin, Paris, 517 p.
504. Comte G., 1988, *L'Empire triomphant (1871-1936). I. Afrique occidentale et équatoriale*, « L'aventure coloniale de la France », Denoël, Paris, 390 p.
505. Conry Y., 1974. *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 480 p.
506. Coolidge F. L., Haidle M. N., Lombard M. et Wynn T., 2016. « Bridging theory and bow hunting: human cognitive evolution and archaeology », *Antiquity*, vol. 90, n° 349, p. 219-228.
507. Coqueugniot H. *et al.*, 2014. « Earliest Cranio-Encephalic Trauma from the Levantine Middle Palaeolithic: 3D Reappraisal of the Qafzeh 11 Skull, Consequences of Pediatric Brain Damage on Individual Life Condition and Social Care », *PLOS ONE*, www.plosone.org, vol. 9, n° 7, e102822, [en ligne] : <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0102822>, consulté le 16/06/2020.
508. Corvisier A. et Coutau-Bégarie H., 2005 (1^{re} éd. 1995). *La Guerre. Essais historiques*, « Pour l'histoire », Perrin, Paris, 429 p.
509. Costantini G., 1998. « H. Truman Simanjuntak. Étude de la collection du Dr Prunières. Contribution à l'étude de la Préhistoire et de la Protohistoire de la Lozère et des Grands Causses », *BSPF*, tome 95, n° 2, p. 270-271.

510. Courville X. de, 1935. *Jomini, le devin de Napoléon*, préface de Jacques Bainville, Plon, Paris, 324 p.
511. Courty G., 1932. « L'utilisation de quelques outils préhistoriques », *BMSAP*, 8^e série, tome 3, fascicule 4-6, p. 187-189.
512. Coye N., 1997. *La Préhistoire en paroles et en actes. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1850-1950)*, « Histoire des sciences humaines », L'Harmattan, Paris, 338 p.
513. Cumin D., 2008. « Freud et la guerre », *Philosophiques*, n° 352, p. 393-417.
514. Darmangeat C., Pétilion J.-M., 2015. « Structures sociales et blocages techniques dans l'Australie aborigène : quelques éléments critiques », *Techniques & Culture*, 64 | 2015, mis en ligne le 24 mars 2016, [en ligne] : <http://tc.revues.org/7606>, consulté le 30/05/2020.
515. Dastugue J., 1962. « II. Pathologie osseuse », p. 135-158, in : Ferembach D., Dastugue J., Poitrat-Targowla M.-J., *La Nécropole épipaléolithique de Taforalt (Maroc oriental). Études des squelettes humains*, Edita-Casablanca, Rabat, CNRS, Paris, 175 p.
516. David É., 2017. « Droit des conflits armés », p. 414-418, in : Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, « Quadriga », PUF, Paris, 1513 p.
517. Delluc B. et G., 2013. « Les squelettes de l'abri de Cro-Magnon. Datation et pathologie. Évolution des idées », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXL, p. 243-274.
518. Demoule J.-P., 2017. *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on invente l'agriculture, la guerre et les chefs*, Fayard, Paris, 316 p.
519. Demoule J.-P., Garcia D. et Schnapp A. (dir.), 2018. *Une histoire des civilisations. Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances*, La Découverte/Inrap, Paris, 601 p.
520. Descola Ph., 2005. *Par-delà nature et culture*, « Bibliothèque des Sciences humaines », Gallimard, Paris, 623 p.
521. Dessalles J.-L., 2010 (1^{re} éd. 2006). « L'éthologie du langage », p. 125-181, in : Victorri B., Dessalles J.-L., Picq P., 2010, *Les Origines du langage*, Le Pommier/Universcience, Paris, 184 p.
522. Divale W. T., 1973 (1^{re} éd. 1971). *Warfare in Primitive Societies: A Bibliography*, War/Peace Bibliography Series, ABC-Clío, Santa Barbara, 123 p.

523. Dias-Meirhino M.-H., 2009. « Sur la notion d'armes au Néolithique », p. 182-191, in : *Recherches sur les armatures de projectiles du Paléolithique supérieur au Néolithique*. Actes du colloque C83, XV^e congrès de l'UISPP, Lisbonne, 4-9 septembre 2006, *Palethnologie*, 2009#1.
524. Di Brizio M. B., 2015. « Contextualisation des usages théoriques et heuristiques de la notion de couvade : Edward Burnett Tylor et l'ethnologie évolutionniste des *Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization (1865)* », thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, 724 p.
525. Djindjian F., 2018. « Gustaf Kossinna et Nicolas Marr, les deux anti-héros de l'archéologie européenne », UISPP, *The Journal of the International Union for Prehistoric and Protohistoric Sciences*, vol. 1, issue 1.
526. Domínguez-Rodrigo M., 2002. « Hunting and Scavenging by Early Humans. The State of the Debate », *Journal of World Prehistory*, vol. 16, n° 1, p. 1-5.
527. Donahue R. E., Murphy M. L. and Robbins L. H., 2002. « Lithic Microwear Analysis of Middle Stone Age Artifacts from White Paintings Rock Shelter, Botswana », *Journal of Field Archaeology*, vol. 29, n° 1/2, p. 155-163.
528. Dortier J.-F., 2012. *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage, de la culture et de la pensée*, Éditions Sciences Humaines, Auxerre, 365 p.
529. Dosse F., 2018. *La Saga des intellectuels français 1944-1989. I. À l'épreuve de l'histoire 1944-1968*, Gallimard, Paris, 622 p.
530. Dubois D. et Berger Y., 2007. *Les Indiens des Plaines*, « Nuage rouge », Éditions du Rocher, Paris, 216 p.
531. Duranteau Th. et Porteau X., 2016. *Narcisse Pelletier, la vraie histoire du sauvage blanc*, ELYTIS, Bordeaux, 175 p.
532. Durieux B., 2008. *Clausewitz en France. Deux siècles de réflexion sur la guerre, 1807-2007*, « Bibliothèque stratégique », Economica, Paris, 861 p.
533. Espinas A., 1878. *Des sociétés animales* (2^e éd. augmentée d'une introduction sur l'histoire de la sociologie en général), Librairie Germer Baillière et Cie, Paris, 588 p.
534. Estabrook V. H., 2015 (1^{re} éd. 2014). « Violence and warfare in the European Mesolithic and Paleolithic », p.49-69, in : Allen M W. & Jones T. L. (éds), *Violence and Warfare among Hunter-Gatherers*, Left Coast Press, Walnut Creek, 391 p.
535. Étienne J., 2007. « Ötzi, l'homme des glaces est mort assassiné », *Futura Planète*, [en ligne] : <https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/paleontologie-otzi-homme-glaces-mort-assassine-12097/>, consulté le 12/06/2020.

536. Evans C., 2014. « Soldiering Archaeology: Pitt-Rivers and “Militarism” », *Bulletin of the History of Archaeology*, 24:4, p. 1-20.
537. Fabre D., 2006. « Présentation : Catlin vu d’Europe », *Gradhiva*, n° 3 | 2006, p. 5-15, [en ligne] : <<https://journals.openedition.org/gradhiva/89>>, consultation le 20/05/2020.
538. Favier J., 1980. *La Guerre de Cent Ans*, Fayard, Paris, 678 p.
539. Favin Lévêque J. C., 2012. *La Guerre préhistorique. Réalités archéologiques et représentations chez les préhistoriens français avant la Première Guerre mondiale*, Mémoire de Master « Sciences de la Nature et de l’Homme », MNHN.
540. Favin Lévêque J. C., 2016, « Quand anthropologie et préhistoire rencontraient la guerre : 1859-1914 », *Bulletin du Musée d’anthropologie préhistorique de Monaco*, n° 56, p. 31-48.
541. Favin Lévêque J. C., 2019. « La guerre préhistorique au prisme de la préhistoire française de la Grande Guerre à la Seconde Guerre mondiale (1914-1939) », *ORGANON*, n° 51, p. 45-89.
542. Favin Lévêque J. C., 2020. « De la guerre animale à la guerre humaine », p. 228-237, in : Förstel, J. & Plouvier M. (dir.), *L’Animal : un objet d’étude*, Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, [en ligne] : <http://books.openedition.org/cths/10103>, consultation le 23/04/2020.
543. Fenton W. N., 1950. « Primitive Warfare: Its Practice and Concepts. Harry Holbert Turney-High, University of South Carolina Press, Columbia, S.C., 1949. », *American Anthropologist*, vol. 52, p. 246-247.
544. Ferguson R. B. avec Farragher L. E., 1988. *The Anthropology of War: A Bibliography*, Number One, Occasional Papers of the Harry Frank Guggenheim Foundation, New York, 361 p.
545. Ferguson R. B., 2003. « The birth of war », *NATURAL HISTORY*, 7/03-8/03, p. 27-35.
546. Ferguson R. B., 2008. « Ten points on war », *Social Analysis*, vol. 52, n° 2, p. 32-49.
547. Ferguson R. B., 2013. « Pinker’s list; Exaggerating prehistoric war mortality », p. 112-131, in : Fry D. (éds). *War, Peace and Human Nature*, Oxford University Press, Oxford, 562 p.
548. Ferguson R. B. et Whitehead N. L., 1992. *War in the Tribal Zone: Expanding States and Indigenous Warfare*, School of American Research Press, Santa Fe, 303 p.

549. Filer J. M., 1997. « Ancient Egypt and Nubia as a source of information for cranial injuries », p. 47-74, in : Carman J. éd. *Material Harm: Archaeological Studies of War and Violence*, Cruithne Press, Glasgow, 246 p.
550. Forestier H. et Boëda É., 2018. « Outil préhistorique », p. 401-409, in : Piette A. & Salanskis J.-P. (dir.), *Dictionnaire de l'humain*, Presses universitaires de Paris-Nanterre, Nanterre, 617 p.
551. Friedman R., 2014. « Violence and climate change in prehistoric Egypt and Sudan », British Museum blog, [en ligne] : <<http://blog.britishmuseum.org/violence-and-climate-change-in-prehistoric-egypt-and-sudan/>>, consulté le 16/06/2020.
552. Fry D. P., 2007. *Beyond War: The Human Potential for Peace*, Oxford University Press, New York, 331 p.
553. Fry D. (éd.), 2013. *War, Peace, and Human Nature: The Convergence of Evolutionary and Cultural Views*, Oxford University Press, New York, 562 p.
554. Fuller J. F. C., 1980. *Les Batailles décisives du monde occidental*, trad. Herpe-Volinsky M., « Stratégies », Berger-Levrault, Paris, 2 vol., 292 et 316 p.
555. Gat A., 2006. *War in Human Civilization*, Oxford University Press, New York, 820 p.
556. Georges V., 2017. « Déchelette : L'ombre portée de la guerre sur l'archéologie », p. 15-35, in : Nivet P. et Lewuillon S. (dir.), *La Grande Guerre des archéologues*, « Histoires », Éditions universitaires de Dijon, Dijon, 326 p.
557. Gómez J. M., Verdú M., González-Megías A. et Méndez M., 2016. « The phylogenetic roots of human lethal violence », *Nature*, vol. 538, p. 233-237.
558. Gould S. J., 2005. *Le Renard et le Hérisson. Pour réconcilier la science et les humanités*, trad. Witkowski N., Le Seuil, Paris, 361 p.
559. Gould S. J. and Lewontin R. C., 1979. « The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm: A Critique of the Adaptationist Programme », *Proceedings of the Royal Society of London B*, n° 205, p. 581-598.
560. Grimoult C., 2009. *La Preuve par neuf. Les révolutions de la pensée évolutionniste*, Ellipses, Paris, 192 p.
561. Guillaumin C., 1977. « A. Montagu, The Nature of Human Aggression », *L'Homme*, 1977, tome 17, n° 4. p. 120-122.
562. Guille-Escuret G., 2012. *Les Mangeurs d'autres. Civilisation et cannibalisme*, « Cahiers de l'Homme », Éditions de l'EHESS, Paris, 292 p.
563. Guitton J., 2017. *La Pensée et la Guerre*, Desclée de Brouwer, Paris, 286 p.

564. Hagemann K., 2018. « Le front patriotique », p. 157-174, in : Cabannes B. (dir.), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Le Seuil, Paris, 792 p.
565. Hammond M., 1980. « Anthropology as a Weapon of Social Combat in Late-Nineteenth-Century France », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, n° 16, p. 118-132.
566. Hayes B., 2002. « Statistics of deadly quarrels », *Computing Science, American Scientist*, vol. 90, p. 10-15.
567. Henry-Gambier D., 2001. *La Sépulture des enfants de Grimaldi (Baoussé-Roussé, Italie). Anthropologie et paléontologie funéraires des populations de la fin du Paléolithique supérieur*, Comité des travaux historiques et scientifiques, Réunion des musées nationaux, Paris, 181 p.
568. Henry-Gambier D. et Boulestin B., 2019. *Les Restes humains badegouliens de la grotte du Placard*, Archaeopress Archaeology, Oxford, 138 p.
569. Hladik C. M. et Pasquet P., 2002. « The human adaptations to meat eating: a reappraisal », *The Journal of Human Evolution*, vol. 17, p. 199-206.
570. Hobhouse L. T., Wheeler G. C. and Ginsberg M., 1915. *The Material Culture and Social Institutions of the Simpler Peoples. An essay in correlation*, Chapman & Hall Ltd., London, 299 p.
571. Holeindre J.-V., 2011, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la “Formule” de Clausewitz », *Res Militaris*, vol. 1, n° 3, [en ligne] : http://resmilitaris.net/ressources/10144/29/res_militaris_violence_guerre_et_politique-jean-vincent_holeindre.pdf.
572. Hublin J.-J. et Richards M. P. (éds), 2009. *The Evolution of Hominin Diets: Integrating Approaches to the Study of Palaeolithic Subsistence*, Springer, Dordrecht, 264 p.
573. Huneman Ph., 2009. « Notion : sélection » p. 47-86, in : Heams Th., Huneman Ph., Lecointre G. et Siberstein M. (dir.), *Les Mondes darwiniens. L'évolution de l'évolution*, Collection « Matériologiques », Syllepse, Paris, 1103 p.
574. Hurel A., 2007. *La France préhistorienne de 1789 à 1941*, CNRS Éditions, Paris, 281 p.
575. Hurel A., 2008. « Le Prince Albert I^{er} et la préhistoire », p. 27-35, in : *Histoire et Actualité de l'œuvre scientifique de S.A.S. le Prince Albert I^{er} de Monaco*, Fondation-Institut de paléontologie humaine, Prince Albert I^{er} de Monaco, « Archives de l'IPH », n° 39, Paris, 170 p.

576. Hurel A., 2009. « L'État, l'archéologue et l'archéologie préhistorique dans la seconde moitié du XIX^e siècle » p. 67-78, *in* : Demoule J.-P. et Landes C. (dir.), *La Fabrique de l'archéologie en France*, La Découverte, Paris, 302 p.
577. Hurel A., 2014 (1^{re} éd. 2011). *L'Abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, « Biblis », CNRS Éditions, Paris, 452 p.
578. Hurel A., 2017. « La préhistoire et l'abbé Breuil à l'épreuve de la Première Guerre mondiale », p. 169-185, *in* : Nivet P. et Lewuillon S. (dir.), *La Grande Guerre des archéologues*, Éditions universitaires de Dijon, Dijon, 326 p.
579. Hurel A., 2018. « La fin d'un internationalisme savant. La préhistoire française face à l'Allemagne entre les deux guerres mondiales », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 33, p. 129-162.
580. Hurel A., 2018. « 1868 : Le moment Cro-Magnon », *BMSAP*, nouvelle série, tome 30, p. 111-120.
581. Hurel A. et Coye N., 2011. *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Publications scientifiques du MNHN, Paris, 442 p.
582. Iovita R. et Sano K. (dir.), 2016. *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
583. Jeunesse C., 2012. « Ofnet et les dépôts de têtes dans le mésolithique du Sud-Ouest de l'Allemagne », p. 69-75, *in* : Boulestin B. et Henry-Gambier D. (dir.), *Crânes trophées, crânes d'ancêtres et autres pratiques autour de la tête : problèmes d'interprétation en archéologie*. Actes de la table ronde pluridisciplinaire, Musée national de préhistoire, Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne, France), 14-16 octobre 2010, *BAR International Series 2415*, Archaeopress and the individual authors, 157 p.
584. Joffre E., 2018. « L'archéologie de la guerre, Mémoire bibliographique », Mémoire M1, Muséologie, Sciences, Cultures et Sociétés, année scolaire 2017-2018, MNHN, Paris.
585. Jouliau F., 2015. « André Leroi-Gourhan, Claude Lévi-Strauss, la question de l'unité de l'homme et de l'évolution », p.85-101, *in* : Soulier P. (dir.), *André Leroi-Gourhan, « l'homme, tout simplement »*, Éditions de Boccard, Paris, 186 p.
586. Jouventin P., 2014. *La Face cachée de Darwin. L'animalité de l'homme*, Éditions Libres et Solidaires (MEC), Paris, 230 p.
587. Juan S., 2015. *L'École française de socioanthropologie*, préface de Georges Balandier, Sciences Humaines Éditions, Auxerre, 304 p.

588. Karady V., 1988. « Durkheim et les débuts de l'ethnologie universitaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 74, Recherches sur la recherche, p. 23-32.
589. Kehoe A. B., 1999. « Recognizing the Foundation of Prehistory, Daniel Wilson, Robert Chambers, and John Lubbock », p. 53-68, in : Kehoe A. B. and Emmerichs M. B., *Assembling the Past: Studies in the Professionalization of Archaeology*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 241 p.
590. Kelly Raymond C., 2000. *Warless Societies and the Origin of War*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 192 p.
591. Kelly Raymond C., 2005. « The evolution of lethal intergroup violence », *PNAS*, vol. 102, n° 43, p. 15294-15298.
592. Kelly Robert L., 2007. *The Foraging Spectrum; Diversity in Hunter-Gatherers Lifeways*, Percheron Press, New York, 446 p.
593. Kempf O., 2014. « La guerre et l'État », *Stratégique*, vol. 105, n° 1, p. 191-203, revue *Stratégique* [en ligne] : <https://www.cairn.info/revue-strategique-2014-1-page-191.htm>, consultation le 06/04/2020.
594. Keuren D. K. van, 1984. « Museums and Ideology: Augustus Pitt-Rivers, Anthropological Museums, and Social Change in Later Victorian Britain », *Victorian Studies*, vol. 28, n° 1, p. 171-189.
595. Kinzey W. (éds), 1987. *The Evolution of Human Behavior: Primate Models*, State University of New York Press, Albany, 299 p.
596. Klindt-Jensen Ole, 1975. *A History of Scandinavian Archaeology*, Thames and Hudson, London, 144 p.
597. Knauff B. M., 1991. « Violence and Sociality in Human Evolution [and Comments and Replies: Thomas S. Abler, Laura Betzig, Christopher Boehm, Robert Knox, Dentan, Thomas M. Kiefer, Keith F. Otterbein, John Paddock and Lars Rodseth] », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 4, p. 391-428.
598. Knüsel Ch. J., 2005. « The physical evidence of warfare—Subtle stigmata? », p. 49-65, in : Pearson M. P. et I. J. N. Thorpe (éds), *Warfare, Violence and Slavery in Prehistory*, BAR International Series 1374, Archeopress, Oxford, 223 p.
599. Kozłowski J., 2002. « Préface », p. v-viii, in : Bordes F. *Leçons sur le Paléolithique. II. Paléolithique en Europe*, CNRS Éditions, Paris, 459 p.
600. Kremer C., Racette S., Dionne Ch.-A. and Sauvageau A., 2008. « Discrimination of Falls and Blows in Blunt Head Trauma: Systematic Study of the Hat Brim Line Rule

- in Relation to Skull Fractures », *Journal of Forensic Sciences*, vol. 53, n° 3, p. 716-718.
601. Krug E. G. *et al.* (dir.), 2002. *Rapport mondial sur la violence et la santé*, Organisation mondiale de la Santé, Genève, [en ligne] : https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/42545/9242545619_fre.pdf, consulté le 12/06/2020.
- ~~602.~~ Lambert P., 2002. « The Archaeology of War: A North American Perspective », *Journal of Archaeological Research*, vol. 10, n° 3.
603. Lamy G., 2014. « Dépasser le débat nature-culture : le pari de la sociobiologie d'Edward Wilson. Petite histoire d'une controverse », p. 171-198, in : Coutu B. (dir.), *De la dualité entre nature et culture en sciences sociales*, Éditions libres du Carré Rouge, Montréal, 342 p.
604. Lansac P., 2004. « Un cadre chronologique pour l'utilisation du propulseur et de l'arc durant le Paléolithique supérieur européen », *Bulletin des chercheurs de la Wallonie*, n° 43, p. 29-36.
605. Lahr M. M. *et al.*, 2016. « Inter-group violence among early Holocene hunter-gatherers of West Turkana, Kenya », *Nature*, vol. 529, p. 394-398.
606. Laurent P., 1965. *Heureuse préhistoire*, préface de F. Bordes, P. Fanlac, Périgueux, 91 p.
607. Laurière C., 2008. *Paul Rivet. Le savant et le politique*, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 723 p.
608. Laurière C., 2008. « L'anthropologie et le politique, les prémisses. Les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942) », *L'Homme*, 2008/3-4, n° 187-188, p. 69-92.
609. Layton R., Foley R. and Williams E., 1991. « The Transition between Hunting and Gathering and the Specialized Husbandry of Resources, A Socio-ecological Approach », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 3, p. 255-263.
610. Lazuén T., 2012. « European Neanderthal stone hunting weapons reveal complex behaviour long before the appearance of modern humans », *Journal of Archaeological Science*, 39, p. 2304-2311.
611. LeBlanc S. A., 2003. *Constant Battles. The Myth of the Peaceful, Noble Savage*, Saint Martin's Press, New York, 271 p.
612. Lebrun J. et Pisani-Ferry I., 2014. *Les Grands Débats qui ont fait la France*, Flammarion, Paris, 408 p.

613. Lee-Thorp J., Thackera J. F., van der Merwey N., 2000. « The hunters and the hunted revisited », *Journal of Human Evolution*, vol. 39, p. 565-576.
614. Lehoërff A., 2018. *Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre*, Belin/Humensis, Paris, 357 p.
615. Lehoërff A., 2018. « Guerres et inégalités sociales à l'âge du Bronze » p. 283-295, in : Guilaine J. et Garcia D. (dir.), *La Protohistoire de la France*, « Histoire et archéologie », Hermann, Paris, 2018, 538 p.
616. Léonard J., 1983. « Eugénisme et darwinisme. Espoirs et perplexités chez des médecins français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle », p. 187-207, in : Conry Y. (dir), *De Darwin au darwinisme : science et idéologie*, Vrin, Paris, 284 p.
617. Levasseur A., 2016. « La violence guerrière préhistorique, entre tabou et angélisme. Représentation de la violence guerrière par les préhistoriens depuis cinquante ans », Mémoire Master 2 de recherche « Histoire de l'art et Archéologie », École pratique des hautes études, 2015-2016.
618. Lévi-Strauss C., 1943. « The social use of kinship terms among Brazilian Indians », *American Anthropologist*, vol. 45, p. 398-409.
619. Lévi-Strauss C., 2010 (1^{re} éd. 1950). *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*, p. ix-iii, in : *Marcel Mauss. Sociologie et anthropologie*, « Quadrige. Grands Textes », PUF, Paris, 482 p.
620. Lévi-Strauss C., 1983. *Le Regard éloigné*, Plon, Paris, 398 p.
621. Lévi-Strauss C., 1987 (1^{re} éd. 1952). *Race et Histoire*, « Folio essais », Denoël, Paris, 127 p.
622. Lewis H. S., 1969. « War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression by Morton Fried, Marvin Harris and Robert Murphy », *American Sociological Review*, vol. 34, n° 2, p. 266-267.
623. Lewis H. S., 2001. « Boas, Darwin, Science and Anthropology », *Current Anthropology*, vol. 42, n° 3, p. 381-406.
624. Le Quellec J.-L., Fauvelle-Aymar F.-X., Bon F., 2009. *Vols de vaches à Christol Cave. Histoire critique d'une image rupestre d'Afrique du Sud*, Publications de la Sorbonne, Paris, 175 p.
625. Loiseau J.-P., 2014. « François Bordes (1919-1981) et la construction de la Préhistoire dans la seconde moitié du XX^e siècle », thèse présentée à l'université de Bordeaux, École doctorale sciences et environnement, 5 décembre 2014.

626. Lombard M., 2005, « Evidence of hunting and hafting during the Middle Stone Age at Sibidu Cave, KwaZulu-Natal, South Africa: a multianalytical approach, *Journal of Human Evolution*, n° 48, p. 279-300.
627. Lombard M. et Phillipson L., 2010. « Indications of bow and stone-tipped arrow use 64,000 years ago in KwaZulu-Natal, South Africa », *Antiquity*, vol. 84, p. 635-648.
628. Lombard M. and Wadley L., 2016. « Hunting Technologies During the Howiesons Poort at Sibudu Cave: What They Reveal About Human Cognition in KwaZulu-Natal, South Africa, Between ~65 and 62 ka », p. 273-286, in : Iovita R. et Sano K. (dir.), 2016. *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
629. López-Montalvo E., 2015. « Violence in Neolithic Iberia: new readings of Levantine rock art », *Antiquity*, vol. 89, p. 309-327.
630. López-Montalvo E., 2018. « Spanish Levantine rock art: a graphic trace of violence and warfare in Iberian prehistory », p. 23-33, in : Fernandez-Götz M. et Roymans N. (éd.), *Conflict archaeology: Materialities of Collective Violence from Prehistory to Late Antiquity*, « Themes in Contemporary Archaeology », vol. 5, European Association of Archaeologists, Routledge, New York, 236 p.
631. Lowie R. H., 1991 (1^{re} éd. 1971). *Histoire de l'ethnologie classique*, trad. H. Grémont et H. Sadoul, « Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 264 p.
632. Marreiros J. M., Mazzucco N., Gibaja J. F. and Bicho N. F., 2015. « Macro and Micro Evidences from the Past: The State of the Art of Archeological Use-Wear Studies », p. 5-26, in : Marreiros J. M., Gibaja J. F. et Bicho N. F. (éds.), *Use-Wear and Residue Analysis in Archaeology*, Springer, 219 p.
633. Martin D. L., Harrod R. P., Pérez V. R. (éds), 2012. *The Bioarcheology of Violence*, University Press of Florida, Gainesville, 291 p.
634. Maschner H. et Mason O. K., 2013. « The Bow and Arrow in Northern North America », *Evolutionary Anthropology*, n° 22, p. 133-138.
635. McBrearty S., 2012. « Sharpening the mind », *Nature*, vol. 491, n° 22, p. 531-532.
636. McBrearty S. et Brooks A., 2000. « The revolution that wasn't: a new interpretation of the origin of modern human behaviour », *Journal of Human Evolution*, n° 39, p. 453-563.
637. Meslé F. et Vallin J., 1989. « Reconstitution de tables annuelles de mortalité pour la France au XIX^e siècle », *Population*, 44^e année, n° 6, p. 1121-1158.

638. Meyer Ch., Lohr Ch., Gronenborn D. et Alt Kurt W., 2015. « The massacre mass grave of Schöneck-Kilianstädten reveals new insights into collective violence in Early Neolithic Central Europe », *PNAS*, vol. 112, n° 36, p. 11217-11222.
639. Milner G. R., Anderson E., Smith V. G. 199. « Warfare in Late Prehistoric West-Central Illinois », *American Antiquity*, vol. 56, n° 4, p. 581-603.
640. Milner G. R., 2005. « Nineteenth-Century Arrow Wounds and Perceptions of Prehistoric Warfare », *American Antiquity*, vol. 70, n° 1, p. 144-156.
641. Morell V., 1995. *Ancestral Passions. A Leakey Family and the Quest for Humankind's Beginnings*, Touchstone book, Simon & Schuster, New York, 638 p.
642. Morin H., 2016. « Scène de massacre dans l'Alsace préhistorique », *Le Monde*, 07.06.2016.
643. Morris I., 2015. *War! What is it good for? Conflict and the Progress of Civilization from Primates to Robots*, Picador, New York, 495 p.
644. Mouillard C., 2005-2007 « La galerie ethnographique du musée d'Artillerie », Université Paris-IV Sorbonne, Master de recherche d'Histoire de l'art, Histoire des collections – Patrimoine, sous la direction de Monsieur le Professeur Barthélémy Jobert, 2005-2007.
645. Mucchielli L., 1998. « La dénaturalisation de l'homme : le tournant durkheimien de l'ethnologie française (1890-1914) », p. 41-53, in : Ducros A., Ducros J. et Joulian F. (dir.), *La culture est-elle naturelle ?*, « Les Hespérides », Errance, Paris, 238 p.
646. Nouvel P., 2020. *Avant toutes choses. Enquête sur les discours d'origine*, CNRS Éditions, Paris, 427 p.
647. O'Farrell M., 2004. « Les pointes de Gravette de Corbiac (Dordogne) et considérations sur la chasse au Paléolithique supérieur ancien », p. 121-138, in : Bodu P. et C. Constantin C. (dir.), *Approches fonctionnelles en Préhistoire*, 25^e congrès préhistorique de France – Nanterre 24-26 novembre 2000, 462 p.
648. Orschiedt J. et Haidle M. N., 2012. « Violence against the living, violence against the dead on the human remains from Herxheim, Germany. Evidence of a crisis and mass cannibalism? », p. 121-137, in : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
649. Otterbein K. F., 2004. *How War Began*, Texas A&M University Press, College Station, 292 p.

650. Otterbein K. F., 1999. « A History of Research on Warfare in Anthropology », *American Anthropologist*, vol. 101, n° 4, p. 794-805.
651. Otterbein K. F., 2011. « The Earliest Evidence for Warfare? A Comment on Carbonell *et al.* », *Current Anthropology*, vol. 52, n° 3, p. 439.
652. Otto T., Thrane H., and Vandkilde H., 2006. *Warfare and Society. Archaeological and Social Anthropological Perspectives*, Aarhus University Press, Aarhus, 557 p.
653. Pagel M., 2016. « Lethal violence deep in the human lineage », *Nature*, vol. 538, p. 180-181.
654. Pargeter J., 2013. « Rock type variability and impact fracture formation: working towards a more robust macrofracture method », *Journal of Archaeological Science*, vol. 40, n° 11, p. 4056-4065.
655. Pautrat J.-Y., 2000. « L'homme primitif, la vie, l'histoire », p. 139-157, in : Ducros A. et J. (dir.), *L'Homme préhistorique. Images et imaginaires*, « Histoire des sciences humaines », L'Harmattan, Paris, 290 p.
656. Patou-Mathis M., 2013. *Préhistoire de la violence et de la guerre*, Odile Jacob, Paris, 208 p.
657. Patou-Mathis M., 2016, « La guerre a-t-elle existé au Paléolithique ? », p. 23-36, in : Guilaine J. et Sémelin J. (dir.), *Violences de guerre, violences de masses. Une approche archéologique*, La Découverte, Paris, 331 p.
658. Patou-Mathis M., 2018. « Violences préhistoriques », p. 231-236, in : Demoule J.-P., Garcia D. et Schnapp A. (dir.), 2018. *Une histoire des civilisations. Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances*, La Découverte/Inrap, Paris, 601 p.
659. Pearson M. P. and Thorpe I. J. N., 2005. *Warfare, Violence and Slavery in Prehistory*, Proceedings of a Prehistoric Society conference at Sheffield University, BAR International Series 1374, Archaeopress, Oxford, 233 p.
660. Petch A., 1996. « Weapons and the museum of museums », *Journal of Museum Ethnography*, n° 8, p. 11-22.
661. Perlès C., 1992. « André Leroi-Gourhan et le comparatisme », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 48-49, p. 46-47.
662. Perlès C., 2016. « La technologie lithique, de part et d'autre de l'Atlantique », *BSPF*, tome 113, n° 2, p. 221-240.
663. Perroud A.-P., 1930. « Les Indiens du Pérou. L'Anthropophagie », *BMSAP*, 8^e série, tome 1, fascicule 1-3, p. 16-20.

664. Pétillon J.-M., 2006. *Des magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectile en bois de cervidé du Magdalénien supérieur de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)*, Artefacts 10, Treignes, 302 p.
665. Pétillon J.-M., Dias-Meirinho M.-H., Cattelain P., Honegger M., Normand C., Valdeyron N., 2009. « Éclairages actuels sur quelques armatures de projectiles paléo-, méso- et néolithiques », p. 1-6, in : *Recherches sur les armatures de projectiles du Paléolithique supérieur au Néolithique*. Actes du colloque C83, XV^e congrès de l'UISPP, Lisbonne, 4-9 septembre 2006. *Palethnologie*, n° 1.
666. Pétillon J.-M., Plisson H., and Cattelain P., 2016. « Thirty Years of Experimental Research on the Breakage Patterns of Stone Age Osseous Points. Overview, Methodological Problems and Current Perspectives », p. 47-63, in : Iovita R. et Sano K. (dir.), 2016. *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
667. Pickering T. R., 2013. *Rough and Tumble: Aggression, Hunting, and Human Evolution*, University of California Press, Berkeley, 208 p.
668. Pickering T. R., Domínguez-Rodrigo M., Heaton J., Yravedra J., Barba R., Bunn, H. T., Musiba C., Baquedano E., Diez-Martín F., Mabulla A., Brain C. K., 2013. « Taphonomy of ungulate ribs and the consumption of meat and bone by 1.2-million-year-old hominins at Olduvai Gorge, Tanzania », *Journal of Archaeological Science*, vol. 40, p. 1295-1309.
669. Pinker S., 2017. *La Part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*, Les Arènes, Paris, 1042 p.
670. Pinker S., 2011. *The Better Angels of our Nature: Why Violence has Declined*, Viking Penguin, London, 802 p.
671. Pitt R., 1978. « Warfare and hominid brain evolution », *Journal of Theoretical Biology*, vol. 72, n° 3, p. 551-575.
672. Ramel F., 2008. « Lévi-Strauss et les relations étrangères des tribus primitives », *Klesis – Revue philosophique / Hommage à Lévi-Strauss*, *Klesis*, 2008-10, p. 39-52.
673. Rappaport R. A., 1984 (1^{re} éd. 1968). *Pigs for the Ancestors: Ritual in the Ecology of a New Guinea People*, Yale University Press, New Haven and London, 501 p.
674. Reinach S., 1909. « Inauguration des collections archéologiques de M. le baron Joseph de Baye au Musée de Saint-Germain », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 53^e année, n° 1, p. 90.

675. Réveillard C., 2013. « Albert I^{er} et l'Institut international de la Paix. Une tentative pacifiste et d'arbitrage au cœur de la marche vers la guerre (1903-1914) » p. 21-31, in : Hurel A., Fouilleron Th., Carpine Lancre J. (dir.), *L'Œuvre de paix du Prince Albert I^{er} de Monaco*, Éd. électronique, Paris/Monaco, Édition du CTHS/Annales monégasques (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques).
676. Richard N., 1992. *L'Invention de la préhistoire. Une anthologie*, « Agora. Les Classiques », Presses Pocket, Paris, 352 p.
677. Richard N., 2008. *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en France*, Vuibert, Adapt-Snes, Paris, 235 p.
678. Rodseth L., Wrangham R. W., Harrigan A. M., et Smuts B. B., 1991. « Human Community as a Primate Society », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 3, p. 221-254.
679. Rodseth L., Smuts B. B., Harrigan A. M. et Wrangham R. W., 1991. « On the Human Community as a Primate Society: Reply to Comments », *Current Anthropology*, vol. 32, n° 4, p. 429-433.
680. Rosa F., 1999. *L'Âge d'or du totémisme. Histoire d'un débat anthropologique (1887-1929)*, « Chemins de l'ethnologie », CNRS Éditions, Paris, 364 p.
681. Rougier H. *et al.*, 2016. « Neandertal cannibalism and Neandertal bones used as tools in Northern Europe », *Scientific Reports*, vol. 6, n° 29005, [en ligne] : <https://doi.org/10.1038/srep29005>, consulté le 17/06/2020.
682. Rots V., 2016. « Projectile and hafting technology », p. 167-185, in : Iovita R. et Sano K. (dir.), *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer.
683. Sacchi D., 2014. « Max Escalon de Fonton (5 février 1920-26 juillet 2013) », *BSPF*, tome 111, n° 3, p. 557-560.
684. Sahle Y., Hutchings W. K., Braun D. R., Sealy J. C., Morgan L. E. *et al.*, 2013. « Earliest Stone-Tipped Projectiles from the Ethiopian Rift Date to 279,000 Years Ago », *PLoS ONE* 8(11): e78092, [en ligne] : <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0078092>, consulté le 29/05/2020.
685. Sahlins M., 2000. « Jungle Fever », *The Washington Post*, BOOK WORLD, p. X01, December 10, 2000, AnthroNiche of Douglas W. Hume, [en ligne] : http://anthroniche.com/darkness_documents/0246.htm, consultation le 05/04/2020.

686. Sahlins M., 2010. « L'anthropologie de Lévi-Strauss », *ethnographiques.org*, n° 20, septembre 2010, Aux frontières du sport [en ligne] : <<https://www.ethnographiques.org/2010/Sahlins>>, consultation le 27/04/2020.
687. Sala N., Pantoja-Pérez A., Arsuaga J. L., Pablos A., Martínez I., 2016. « The Sima de los Huesos Crania: Analysis of the cranial breakage patterns », *Journal of Archaeological Science*, vol. 72, p. 25-43.
688. Schlanger N., 2010. « Series in progress: antiquities of nature, numismatics and stone implements in the emergence of prehistoric archaeology », *History of Science.*, n° xlviii, p. 343-369.
689. Schneider W. H., 1986. « L'eugénisme en France : le tournant des années trente », *Sciences sociales et santé*, vol. 4, n° 3-4, Handicap et politique sociale, p. 81-114.
690. Schulting R. et Fibiger L. (éd.), 2012. *Sticks, Stones & Broken Bones: Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
691. Sigaut F., 2010. « Les techniques et l'histoire. D'où vient l'incompatibilité ? », p. 251-260, in : Beaune S. de (dir.), *Écrire le passé. La fabrication de la préhistoire et de l'histoire à travers les siècles*, CNRS Éditions, Paris, 425 p.
692. Signoli M., 2016. « Les sépultures multiples à recrutement militaire : le regard de l'anthropologue », p. 93-102, in : Guilaine J. et Sémelin J. (dir), *Violences de guerre, Violences de masses. Une approche archéologique*, La Découverte, Paris, 331 p.
693. Smith D. L., 2007. *The Most Dangerous Animal: Human Nature and the Origin of War*, St. Martin's Griffin, New York, 263 p.
694. Smith M., 2017. *Mortal Wounds: The Human Skeleton as Evidence of Conflict in the Past*, Pen & Sword Military, Barnsley, p. 290.
695. Smith G. M. *et al.*, 2020. « When Lithics Hit Bones: Evaluating the Potential of a Multifaceted Experimental Protocol to Illuminate », *Journal of Paleolithic Archaeology*, [en ligne] : <https://link.springer.com/article/10.1007/s41982-020-00053-6>, consulté le 19/09/2020.
696. Smuts B. B., 1992. « Male aggression against women. An evolutionary perspective », *Human Nature*, vol. 3, n° 1, p. 1-44.
697. Smuts B. B., 1995. « The evolutionary origins of patriarchy », *Human Nature*, vol. 6, n° 1, p. 1-32.
698. Sorman G., 1989. *Les Vrais Penseurs de notre temps*, Fayard, 410 p.
699. Soressi M., Locht J.-L., 2010. « Les armes de chasse de Néandertal. Première analyse des pointes moustériennes d'Angé », *Archéopages*, n° 28, p. 6-11.

700. Soulier P., 2018. *André Leroi-Gourhan (1911-1986). Une vie*, CNRS Éditions, Paris, 646 p.
701. Stocking G. W. Jr, 1982. « Franz Boas and the Culture Concept in Historical Perspective », p. 195-233, in : Stocking G. W., *Race, Culture and Evolution: Essays in the History of Anthropology*, The University of Chicago Press, Chicago, 380 p.
702. Stoczkowski W., 1996. *Aux origines de l'humanité*, « Agora. Les Classiques », Pocket, 348 p.
703. Stoczkowski W., 2001 (1^{re} éd. 1994). *Anthropologie naïve, Anthropologie savante. De l'origine de l'Homme, de l'imagination et des idées reçues*, « Empreintes de l'Homme », CNRS Éditions, Paris, 266 p.
704. Stoczkowski W., 2011. « L'histoire de l'archéologie peut-elle être utile aux archéologues ? », *Le Genre humain*, Le Seuil, 2011, vol. 50, n° 1, p. 221-234.
705. Taguieff P.-A., 1991. « L'introduction de l'eugénisme en France : du mot à l'idée », *Mots*, n° 26, Médecine, santé et politique, p. 23-45.
706. Taguieff P.-A., 1987. *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, La Découverte, Paris, 645 p.
707. Teilhard de Chardin P., 1965. *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*, Grasset, Paris, 447 p.
708. Teschler-Nicola M., 2012. « The early Neolithic site Asparn/Schletz (Lower Austria): anthropological evidence of interpersonal violence », p. 101-120, in : Schulting R. et Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones: Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
709. Testart A., 2004. *L'Origine de l'État. La servitude volontaire II*, Errance, Paris, 139 p.
710. Testart A., 2006. « Comment concevoir une collaboration entre anthropologie sociale et archéologie ? À quel prix ? Et pourquoi ? », *BSPF*, tome 103, n° 2, p. 385-395.
711. Testart A. et Lécivain V., 2009. « Guerre et violence : approche anthropologique », Rapport rédigé dans le cadre du projet ANR Guerope « Guerre et violence dans les premières sociétés d'Europe, approche intégrée », septembre 2009, [document papier conservé dans les archives d'Alain Testart à la bibliothèque Claude-Lévi-Strauss du Collège de France].
712. Testart A., 2012. *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Gallimard, Paris, 549 p.

713. Teyssandier N. et Thiébault S. (dir.), 2018. *Pré-Histoires. La conquête des territoires*, Cherche Midi, Paris, 183 p.
714. Tixier C., 2017. « Société des Nations », p. 1316-1321, in : Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, « Quadrige », PUF, Paris, 1513 p.
715. Thayer B. A., 2004. *Darwin and International Relations: On the Evolutionary Origins of War and Ethnic Conflict*, The University Press of Kentucky, Lexington, 425 p.
716. Vegas J. I. et al., 2012. « Prehistoric violence in northern Spain: San Juan ante Portam Latinam », p. 265-302, in : Schulting R. et Fibiger L. (éd.). *Sticks, Stones & Broken Bones: Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
717. Vennesson P., 2017. « Bellicisme », p. 156-158, in : Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, « Quadrige », PUF, Paris, 1513 p.
718. Vialet A., 2004. « Des vues à la merci d'un coup de pioche », p. 11-21, in : Teilhard de Chardin en Chine. *Correspondance inédite (1923-1940)*, MNHN, Édisud, 287 p.
719. Vialet A. et al., 2016. « Nouvel examen des ossements humains de Moulin Quignon (Somme, France). Étude anthropologique, taphonomique et première datation par le radiocarbone », *L'Anthropologie*, tome 120, p. 389-427.
720. Villa P. et Lenoir M., 2009. « Hunting and Hunting Weapons of the Lower and Middle Paleolithic of Europe », p. 59-85, in : Richards M. P., Hublin J.-J. (éds.), *The Evolution of Hominid Diet: Integrating Approaches to the Study of Palaeolithic Subsistence*, Springer Science + Business Media B.V., Dordrecht, 264 p.
721. Villa P. et Soriano S., 2010. « Hunting weapons of neanderthals and early modern humans in south Africa, Similarities and Differences », *Journal of Anthropological Research*, vol. 66, p. 5-38.
722. Van Vugt M., De Cremer D. and Janssen D. P., 2007. « Gender Differences in Cooperation and Competition, The Male-Warrior Hypothesis », *Psychological Science*, vol. 18, n° 1, Association for Psychological Science, p. 19-23.
723. Van Vugt M. and Spisak B. R., 2008. « Sex Differences in the Emergence of Leadership During Competitions Within and Between Groups », *Association for Psychological Science*, vol. 19, n° 9, p. 854-858.

724. Van Vugt M., McDonald M., Navarrete C. D., 2012. « Evolution and the psychology of intergroup conflict: the male warrior hypothesis », *Philosophical Transactions of Royal Society B*, vol. 367, p. 670-679.
725. Waal F. de, 2006. *Le Singe en nous*, trad. Paloméra M.-F., « Pluriel », Fayard, Paris, 326 p.
726. Waal F. de, 2013. *Le Bonobo, Dieu et nous. À la recherche de l'humanisme chez les primates*, trad. Chemla F. et P., Les liens qui libèrent, Paris, 363 p.
727. Wahl J. et Trautmann I., 2012. « The Neolithic massacre at Talheim: a pivotal find in conflict archaeology », p. 77-100, in : Schulting R. & Fibiger L. (éd.), *Sticks, Stones & Broken Bones: Neolithic Violence in a European Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 392 p.
728. Wartelle J.-C., 2004. « La Société d'anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 10, p. 125-171.
729. Widemann Th., 2013. « L'émergence de la raison stratégique au XVIII^e siècle », *Res Militaris*, vol. 3, n° 2, [en ligne] : <http://resmilitaris.net/index.php?ID=1017612>, consulté le 25/08/2020.
730. Wilkins J., Schoville B. J., Brown K. S., et Chazan M., 2012a. « Evidence for early hafted hunting technology », *Science*, vol. 338, p. 942-946.
731. Wilkins J., et Chazan M., 2012b. « Blade production ~500 thousand years ago at Kathu Pan 1, South Africa: Support for a multiple origins hypothesis for early Middle Pleistocene blade technologies », *Journal of Archaeological Science*, 39, p. 1883-1900.
732. Wilkins J. et Schoville B. J., 2016. « Edge Damage on 500-Thousand-Year-Old Spear Tips from Kathu Pan 1, South Africa: The Combined Effects of Spear Use and Taphonomic Processes », p. 101-117, in : Iovita R., Sano K. (dir.), *Multidisciplinary Approaches to the Study of Stone Age Weaponry*, Springer, 303 p.
733. Wrangham R. W. et Peterson D., 1996. *Demonic Males: Apes and the Origins of Human Violence*, A Mariner Book/Houghton Mifflin Company, New York, 350 p.

3. Ouvrages généraux

734. Azéma M. et Brasier L., 2016. *Le Beau Livre de la Préhistoire. De Toumaï à Lascaux 4*, préface de Jean Guilaine, Dunod, Malakoff, 420 p.

735. Bonte P. et Izard M. (dir.), 2016 (1^{re} éd. 1991). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, « Quadrige », PUF, Paris, 842 p.
736. Brézillon M., 1972 (1^{re} éd. 1969). *Dictionnaire de la préhistoire*, « Dictionnaires de l'homme du XX^e siècle », Larousse, Paris, 256 p.
737. Coutau-Bégarie H., 2011 (1^{re} éd. 1999). *Traité de stratégie*, ISC, Economica, Paris, 1200 p.
738. Delière R., 2013 (1^{re} éd. 2006). *Une histoire de l'anthropologie*, Le Seuil, Paris, 468 p.
739. Durieux B., Jeangène Vilmer J.-B. et Ramel F. (dir.), 2017. *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Quadrige, PUF, Paris, 1513 p.
740. Gran-Aymerich E., 2007 (1^{re} éd. 1998). *Les Chercheurs de passé. 1798-1945. Aux sources de l'archéologie*, CNRS Éditions, Paris, 1271 p.
741. Hems Th., Huneman Ph., Lecointre G. et Siberstein M. (dir.), 2009. *Les Mondes darwiniens. L'évolution de l'évolution*, « Matériologiques », Syllepse, Paris, 1103 p.
742. Holmes R. (dir), 1989. *Atlas historique de la guerre. Les armes et les batailles qui ont changé le cours de l'histoire*, Jean-Claude Lattès, Paris, 304 p.
743. Kuhn Th. S., 2008 (1^{re} éd. 1983). *La Structure des révolutions scientifiques*, trad. Meyer L., « Champ Sciences », Flammarion, Paris, 285 p.
744. Leroi-Gourhan A. (dir.), 2012 (1^{re} éd. 1988). *Dictionnaire de la Préhistoire*, « Quadrige Dicos poche », PUF, Paris, 1277 p.
745. Philonenko A., 2003. *Essai sur la philosophie de la guerre*, « Problèmes et controverses », Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 319 p.
746. Renfrew C. et Bahn P. G., 1996. *Archaeology: Theories, Methods and Practice*, Thames and Hudson, London, 608 p.
747. Trigger B. G., 2018 (1^{re} éd. 1989). *A History of Archaeological Thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 710 p.
748. Wright Q., 1965 (1^{re} éd. 1942). *A Study of War*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1637 p.

Index des auteurs

- Abélès Marc, 327, 629
- Aghakhanian Farhang, 161, 658
- Alexander Richard D., 461, 658
- Alimen Henriette, 311, 312, 629
- Allen Mark W., 368, 369, 448, 548, 549, 551, 658, 659, 666
- Allison Graham, 46, 658
- Anderson-Gerfaud Patricia, 249, 250, 303, 527, 551, 629
- Arcelin Patrice, 298, 629
- Ardrey Robert, 280, 281, 292, 342, 442, 458, 459, 460, 629, 663
- Arkush Elizabeth N., 369, 551, 658, 659
- Aron Raymond, 5, 48, 53, 184, 191, 215, 296, 297, 336, 341, 347, 348, 361, 658, 659
- Audoin-Rouzeau Stéphane, 151, 659
- Audouze Françoise, 310, 311, 360, 627, 630
- Azéma Marc, 380, 682
- Bachechi L., 616, 617, 619, 630
- Bagehot Walter, 55, 56, 630
- Bahn Paul G., 291, 683
- Bahuchet Serge, 261, 372, 659
- Bailloud Gérard, 309, 310, 630, 644
- Balandier Georges, 335, 336, 356, 357, 630, 670
- Baqué Jean-François, 47, 659
- Baray Luc, 381, 659
- Barry Laurent, 382, 659
- Baudouin Marcel, 200, 630
- Baye Joseph de, 111, 115, 116, 117, 133, 140, 143, 148, 221, 597, 598, 619, 630, 662, 677
- Bazin Jean, 328, 329, 343, 630, 632
- Beaune Sophie de, 82, 556, 679
- Bellier Claire, 251, 535, 536, 552, 630, 663
- Benedict Ruth, 29, 35, 155, 179, 180, 181, 182, 185, 187, 231, 278, 384, 471, 630
- Benhaïm David, 190, 659
- Benoist-Méchin Jacques, 16
- Berger Thomas, 614, 615, 619, 630
- Berger Yves, 73, 666
- Bernardini Jean-Marc, 93, 126, 127, 130, 131, 194, 213, 214, 659
- Berns Thomas, 50, 53, 659
- Bert Jean-François, 207, 630
- Bettinger Robert L., 534, 535, 539, 540, 551, 659
- Beyneix Alain, 380, 383, 386, 442, 480, 599, 620, 627, 659
- Bézias Jean-Rémy, 193, 659, 660
- Bigelow Robert, 461, 660
- Binford Lewis R., 42, 239, 240, 241, 277, 292, 351, 354, 357, 358, 359, 366, 423, 581, 606, 620, 630, 631, 657, 660, 663
- Bingham Paul M., 539, 552, 660
- Bintz Pierre, 324, 631
- Biocca Ettore, 260, 631
- Blanckaert Claude, 22, 33, 59, 60, 61, 111, 127, 128, 129, 133, 134, 135, 145, 660, 663
- Boas Franz, 33, 35, 154, 155, 169, 170, 171, 172, 178, 179, 227, 384, 471, 472, 620, 631, 672, 673, 680
- Bodart Gaston, 573, 578, 620, 631, 642
- Boëda Éric, 37, 528, 529, 552, 617, 618, 620, 631, 660, 668
- Boehm Christopher, 377, 466, 467, 661, 671
- Bon François, 102, 103, 119, 120, 217, 661, 673
- Bonnafé Pierre, 329, 632
- Bonte Pierre, 74, 90, 167, 326, 334, 620, 638, 683
- Bordes François, 240, 305, 319, 354, 357, 358, 359, 423, 657, 663, 671, 672, 673
- Bouchard Carl, 152, 661
- Bouchard Frédéric, 284, 661
- Bouche Denise, 151, 661
- Boucher de Perthes Jacques, 45, 101, 103, 104, 105, 108, 489, 511, 517, 522, 552, 632, 660
- Boule Marcellin, 109, 174, 175, 192, 194, 202, 215, 218, 221, 230, 297, 316, 632, 649
- Boulestin Bruno, 314, 448, 582, 595, 599, 600, 603, 605, 616, 620, 621, 622, 627, 661, 664, 669, 670
- Boutanquoi O., 200, 632
- Bouteiller M., 326, 632
- Bouthoul Gaston, 18, 26, 32, 35, 339, 340, 341, 356, 361, 375, 462, 463, 632
- Bowles Samuel, 576, 578, 661
- Brain Charles K., 280, 316, 459, 460, 461, 661, 677

Brasier Laurent, 380, 682
 Brehm Alfred E., 137, 662
 Breuil Henri, 71, 119, 120, 163, 164, 185, 189, 191,
 196, 198, 203, 204, 212, 217, 218, 219, 220, 221,
 222, 229, 296, 301, 312, 313, 316, 322, 438, 440,
 445, 525, 543, 552, 632, 633, 634, 670
 Brézillon Michel, 296, 683
 Broca Paul, 23, 39, 101, 111, 112, 114, 115, 141, 145,
 299, 524, 620, 633, 660
 Bromley M., 259, 569, 633
 Brooks Allison, 374, 537, 674
 Brothwell Don, 611, 612, 613, 620, 662
 Brown Kyle S., 372, 532, 533, 552, 557, 662, 682
 Brun Bernard, 345, 662
 Büchner Louis, 137, 662
 Buisson Émile-M., 200, 633
 Caldwell Joseph R., 239, 633
 Camps Gabriel, 321, 322, 323, 343, 357, 359, 633
 Capitan Louis, 115, 198, 206, 218, 219, 220, 443, 525,
 552, 633, 662
 Carbonell Eudald, 470, 600, 601, 611, 621, 623, 662,
 676
 Cariou Jean-Yves, 28, 662
 Carman John, 253, 292, 369, 584, 616, 620, 621, 624,
 634, 656, 657, 662, 668
 Carneiro Robert L., 93, 94, 96, 269, 270, 271, 272, 273,
 338, 454, 455, 456, 481, 482, 634, 662
 Carol Anne, 214, 662
 Caron François, 49, 663
 Carrel Alexis, 214, 215, 663
 Carrère Patrice, 304, 634
 Carrias Eugène, 216, 663
 Cartailhac Émile, 71, 119, 120, 122, 632, 633, 634
 Cataldi Maddalena, 71, 663
 Cattelain Pierre, 164, 247, 250, 251, 305, 382, 451,
 496, 497, 498, 499, 500, 534, 535, 536, 537, 546,
 549, 552, 555, 630, 634, 663, 677
 Cauvin Jacques, 304, 634
 Célérier Guy, 359, 663
 Chabeuf Maurice, 342, 663
 Chacon Richard J., 611, 614, 621, 663
 Chagnon Napoleon A., 260, 261, 262, 267, 275, 280,
 286, 287, 288, 291, 356, 385, 552, 635, 645
 Chaliand Gérard, 348, 663
 Chapais Bernard, 376, 385, 464, 465, 663
 Chapman William R., 82, 512, 513, 552, 663
 Chaubet François, 190, 191, 347, 348, 663
 Chauvet Stéphane, 200, 635
 Chavaillon Jean, 323, 343, 621, 635, 644
 Chazan Michael, 557, 682
 Chemouni Jacquy, 190, 664
 Chenal Fanny, 588, 602, 621, 664
 Chew Hélène, 110, 664
 Cheynier André, 302, 317, 318, 446, 635
 Childe Vere Gordon, 157, 158, 163, 185, 186, 187,
 188, 231, 239, 270, 272, 277, 292, 384, 476, 477,
 621, 635
 Chippindale Christopher, 252, 653
 Christol Frédéric, 119, 120, 634, 635, 673
 Clark J. Desmond, 277, 555, 635, 648
 Clastres Pierre, 26, 260, 310, 321, 329, 330, 332, 336,
 337, 338, 339, 349, 353, 356, 361, 451, 475, 476,
 635, 636
 Clausewitz Carl von, 5, 17, 47, 48, 49, 53, 54, 55, 289,
 341, 357, 636, 639, 658, 664, 666, 669
 Cleuziou Serge, 360, 636
 Colson Bruno, 47, 48, 664
 Comte Gilbert, 151, 664
 Conry Yvette, 126, 664, 673
 Constantin André, 131, 132, 636
 Coolidge Frederick L., 506, 553, 664
 Coqueugnot Hélène, 615, 616, 621, 664
 Cordier Gérard, 201, 242, 300, 447, 616, 618, 621, 664
 Corvisier André, 17, 18, 184, 664
 Costantini G., 113, 664
 Courbin Paul, 359, 636
 Courtin Jean, 298, 299, 320, 321, 343, 357, 359, 423,
 479, 480, 627, 636, 656
 Courty Georges, 200, 450, 665
 Courville Xavier de, 47, 665
 Coutau-Bégarie Hervé, 17, 18, 46, 47, 48, 49, 184, 664,
 683
 Coye Noël, 60, 108, 217, 219, 220, 665, 670
 Crook Paul, 93, 95, 96, 97, 455, 456, 636
 Cumin David, 191, 665
 Darmangeat Christophe, 382, 537, 538, 553, 627, 665
 Dart Raymond, 280, 281, 313, 316, 458, 459, 460, 636
 Darwin Charles, 23, 33, 34, 59, 63, 71, 79, 81, 93, 94,
 95, 96, 97, 98, 110, 126, 127, 129, 131, 133, 145,
 146, 150, 170, 172, 173, 175, 176, 178, 188, 193,

194, 195, 213, 214, 215, 216, 217, 229, 235, 269,
 279, 280, 283, 284, 285, 286, 288, 292, 339, 340,
 342, 343, 345, 347, 348, 362, 365, 375, 378, 454,
 455, 456, 461, 511, 512, 514, 636, 647, 648, 657,
 658, 659, 660, 661, 664, 669, 670, 673, 681, 683
 Dastugue Jean, 111, 297, 298, 299, 300, 319, 442, 621,
 637, 665
 David Éric, 51, 665
 Davie Maurice R., 173, 174, 230, 337, 341, 356, 637
 De Cremer David, 464, 681
 Decary Raymond, 211, 637
 Déchelette Joseph, 146, 147, 192, 195, 197, 524, 553,
 637, 668
 Delage Franck, 205, 637
 Delière Robert, 155, 156, 158, 159, 162, 683
 Delluc Brigitte et Gilles, 300, 665
 Demoule Jean-Paul, 383, 636, 665, 670, 676
 Dennell Robin, 553, 637
 Descamps Paul, 210, 211, 356, 441, 637
 Descola Philippe, 325, 326, 329, 330, 331, 334, 335,
 343, 344, 356, 451, 541, 553, 568, 627, 637, 638,
 665
 Desmaisons H., 200, 638
 Dessalles Jean-Louis, 457, 458, 665
 DeVore Irven, 274, 276, 292, 631, 635, 643, 652, 653
 Dias-Meirhino Marie-Hélène, 382, 540, 553, 555, 666,
 677
 Divale William T., 355, 665
 Djindjian François, 155, 666
 Dobzhansky Theodosius, 173, 280, 638
 Domínguez-Rodrigo Manuel, 460, 666, 677
 Donahue Randolph, 528, 553, 666
 Donne T. E., 210, 638
 Dortier Jean-François, 374, 666
 Dosse François, 348, 666
 Dubois Daniel, 73, 666
 Ducros Albert, 343, 345, 638, 660, 662, 675, 676
 Duranteau Thomas, 68, 666
 Durieux Benoît, 47, 49, 54, 659, 661, 663, 665, 666,
 681, 683
 Durkheim Émile, 33, 160, 161, 207, 215, 216, 272,
 638, 671
 Dye David H., 611, 614, 621, 663
 Eibl-Eibesfeldt Irenäus, 283, 342, 457, 458, 638
 Ember Carol R., 255, 638
 Ember Melvin, 255, 638
 Escalon de Fonton Max, 298, 303, 318, 319, 320, 321,
 343, 356, 357, 479, 480, 638, 678
 Espé de Metz G., 191, 443, 638
 Espinas Alfred, 137, 340, 666
 Estabrook Virginia H., 300, 666
 Étienne Jean, 621, 666
 Evans Christopher, 80, 667
 Evans John, 82, 501, 508, 509, 553, 638
 Evans-Pritchard Edward E., 158, 161, 162, 168, 357,
 473, 639
 Exsteens Maurice, 206, 349, 444, 639
 Fabre Daniel, 78, 667
 Farragher Leslie E., 26, 211, 321, 339, 354, 396, 667
 Farrer James A., 83, 84, 639
 Fauvelle-Aymar François-Xavier, 119, 120, 659, 673
 Favier Jean, 16, 667
 Favin Lévêque Jean Claude, 102, 103, 114, 123, 204,
 218, 219, 309, 484, 542, 553, 667
 Fenton William N., 183, 667
 Ferguson R. Brian, 21, 26, 211, 243, 321, 339, 341,
 342, 354, 355, 356, 396, 667
 Ferrill Arther, 288, 639
 Fibiger Linda, 59, 369, 480, 594, 623, 624, 656, 659,
 675, 679, 680, 681, 682
 Fiéloux Michèle, 329, 632
 Figuier Louis, 150, 518, 519, 520, 553, 639
 Filer Joyce M., 584, 621, 668
 Fischer Anders, 247, 248, 249, 506, 507, 508, 553, 639,
 642
 Fison Lorimer, 70, 639
 Foley Robert, 460, 672
 Forestier Hubert, 37, 627, 668
 Fortes Meyer, 168, 639
 Fried Morton H., 36, 237, 238, 266, 267, 271, 272, 273,
 278, 279, 356, 485, 639, 673
 Friedman Renée, 243, 596, 621, 668
 Fry Douglas P., 21, 33, 34, 385, 641, 667, 668
 Fuller John F. C., 16, 668
 Furon Raymond, 218, 639
 Galton Francis, 94, 215, 639
 Garcia Dominique, 480, 640, 665, 673, 676
 Gardner Robert, 258
 Gat Azar, 21, 32, 456, 577, 578, 668
 Gaudron Guy, 314, 315, 349, 350, 446, 447, 639

Georges Vincent, 192, 668
 Gillen Francis James, 71, 72, 256, 499, 556, 653
 Ginsberg Morris, 168, 186, 669
 Girard René, 26, 53, 321, 335, 339, 340, 341, 343, 355, 639
 Givenchy Paul de, 200, 444, 525, 639
 Godelier Maurice, 257, 327, 333, 334, 343, 356, 451, 640
 Gómez José María, 375, 465, 668
 Goodall Jane, 263, 264, 265, 282, 369, 464, 544, 640
 Gould Stephen J., 133, 283, 285, 456, 668
 Gran-Aymerich Eve, 122, 683
 Gray J. Patrick, 265, 652
 Grimoult Cédric, 173, 280, 668
 Grinnell George B., 75, 76, 77, 166, 167, 415, 640
 Groebel Jo, 268, 269, 640
 Grotius Hugo, 16, 17, 26, 640
 Grund Brigid S., 372, 537, 554, 640
 Grunevald de Mortillet Suzanne, 200, 640
 Grunevald R., 200, 640
 Guilaine Jean, 20, 26, 32, 245, 298, 299, 300, 342, 343, 354, 357, 380, 381, 382, 383, 385, 442, 448, 480, 609, 610, 611, 615, 616, 621, 622, 623, 628, 629, 637, 640, 673, 676, 679, 682
 Guillaumin Colette, 343, 668
 Guille-Escuret Georges, 212, 344, 668
 Guitton Jean, 52, 53, 668
 Haas Jonathan, 253, 267, 268, 272, 356, 482, 640, 641
 Hagemann Karen, 189, 669
 Hagen A., 120, 641
 Haidle Miriam N., 553, 605, 623, 664, 675
 Hammond Michael, 133, 669
 Hamy Ernest-Théodore, 110, 120, 121, 123, 140, 641
 Harding Antony, 369, 620, 624, 656, 662
 Hardy Michel, 641
 Harris Marvin, 36, 266, 267, 287, 356, 639, 673
 Hayes Brian, 562, 563, 578, 622, 669
 Hegel Georg W. F., 49, 52, 53, 136
 Heider Karl G., 258, 259, 262, 291, 554, 568, 569, 578, 641
 Helmer Daniel, 249, 250, 527, 551, 629, 656
 Henry Donald O., 247, 641
 Henry-Gambier Dominique, 381, 603, 616, 622, 669, 670
 Hernández-Pacheco Eduardo, 203, 648
 Hinde Robert A., 268, 269, 640
 Hladik Claude Marcel, 460, 669
 Hobbes Thomas, 21, 32, 33, 272, 332, 338, 356, 454, 475, 641
 Hobhouse Leonard T., 168, 186, 669
 Hoebel E. Adamson, 167, 645
 Holeindre Jean-Vincent, 55, 669
 Holmes Richard, 15, 16, 683
 Howitt Alfred W., 67, 70, 71, 341, 639
 Hublin Jean-Jacques, 19, 460, 529, 557, 669, 681
 Huneman Philippe, 283, 661, 669, 683
 Hunfalvy Paul, 144, 641
 Hurel Arnaud, 101, 102, 113, 191, 193, 196, 217, 218, 219, 222, 316, 660, 669, 670, 678
 Iovita Radu, 248, 419, 505, 554, 555, 556, 557, 618, 623, 670, 674, 677, 678, 682
 Izard Michel, 74, 90, 167, 326, 334, 335, 356, 620, 638, 683
 Jaisson Pierre, 345, 641
 James Edwin, 74, 641
 Janssen Dick, 464, 681
 Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, 659, 661, 663, 665, 681, 683
 Jeunesse Christian, 164, 603, 604, 607, 622, 670
 Joffre Emma, 253, 670
 Jones Terry L., 368, 448, 658, 666
 Jouliau Frédéric, 351, 352, 660, 662, 670, 675
 Jouventin Pierre, 670
 Juan Salvador, 193, 670
 Juillerat Bernard, 327, 641
 Jullian Camille, 192, 230, 642
 Kambou Jeanne-Marie, 329, 632
 Kant Emmanuel, 50, 51, 52, 641
 Karady Victor, 207, 671
 Keegan John, 289, 290, 642
 Keeley Lawrence H., 20, 21, 24, 26, 32, 120, 183, 184, 185, 234, 244, 249, 266, 279, 362, 366, 367, 368, 369, 370, 380, 382, 383, 385, 426, 448, 501, 527, 554, 555, 559, 563, 568, 576, 578, 642, 648
 Kehoe Alice B., 62, 671
 Keith Arthur, 174, 175, 176, 230, 642
 Keith Otterbein, 468
 Kellogg Vernon L., 174, 578, 620, 631, 642
 Kelly Raymond C., 262, 377, 378, 385, 467, 468, 671
 Kelly Robert L., 276, 368, 671

Kempf Olivier, 269, 671
 Keuren David K. van, 80, 81, 82, 671
 Kinzey Warren, 375, 671
 Knauff Bruce M., 368, 377, 466, 671
 Knecht Heidi, 247, 248, 251, 490, 493, 502, 503, 504,
 505, 554, 634, 641, 642
 Knowles Nathaniel, 166, 642
 Knüsel Christopher, 590, 606, 617, 622, 671
 Kozłowski Janusz, 240, 671
 Kremer Celia, 586, 622, 671
 Krug Etienne G., 578, 672
 Kuhn Thomas, 293, 359, 683
 La Noë Gaston Ovide de, 118, 643
 Lacombe Paul, 516, 517, 518, 554, 642
 Lafitau Joseph-François, 60, 61, 85, 642
 Lahr Mirazon, 373, 374, 591, 592, 616, 622, 672
 Lambert Patricia, 254, 672
 Laming-Empereire Annette, 309, 310, 643, 644
 Lamy Guillaume, 285, 672
 Lanessan Jean-Louis, 127, 193, 194, 215, 443, 643
 Lansac Pierre, 106, 496, 554, 672
 Lantier Raymond, 204, 219, 312, 313, 633
 Lartet Édouard, 101, 104, 106, 108, 111, 220, 496, 519
 Lartet Louis, 111, 643
 Laurent Pierre, 319, 358, 421, 423, 672
 Laurière Christine, 121, 172, 672
 Layton Robert, 460, 672
 Lazuén Talía, 529, 530, 554, 672
 Le Bon Gustave, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 146,
 150, 213, 643
 Le Quellec Jean-Loïc, 119, 120, 628, 673
 LeBlanc Steven A., 21, 244, 292, 368, 385, 462, 463,
 643, 672
 Lebrun Jean, 56, 672
 Leclerc Jean, 296, 643
 Lee Richard B., 274, 276, 292, 631, 635, 643, 652, 653
 Lee-Thorp Julia, 460, 673
 Lehoërf Anne, 20, 32, 342, 343, 380, 382, 383, 480,
 673
 Lemonnier Pierre, 257, 258, 327, 328, 333, 334, 339,
 343, 356, 422, 451, 474, 628, 643
 Lenoir Michel, 529, 557, 681
 Léonard Jacques, 214, 215, 662, 673
 Lepic Ludovic-Napoléon, 109, 110, 522, 523, 554, 643,
 664
 Leroi-Gourhan André, 222, 296, 298, 302, 305, 306,
 307, 308, 309, 310, 311, 317, 337, 349, 350, 351,
 352, 353, 356, 360, 420, 460, 526, 554, 608, 622,
 630, 643, 644, 670, 676, 680, 683
 Léry Jean de, 58, 224, 329, 399, 644
 Letourneau Charles, 18, 20, 26, 32, 36, 52, 133, 134,
 135, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 145, 149, 150,
 308, 315, 316, 341, 356, 375, 438, 483, 484, 644,
 662
 Levasseur Aurore, 347, 673
 Lévi-Strauss Claude, 26, 39, 90, 223, 224, 225, 226,
 227, 228, 229, 230, 274, 275, 287, 321, 325, 329,
 330, 332, 333, 334, 337, 338, 341, 344, 345, 346,
 348, 351, 352, 353, 355, 356, 361, 385, 474, 475,
 644, 670, 673, 677, 679
 Lévy-Bruhl Lucien, 207, 208, 209, 211, 212, 229, 325,
 356, 645
 Lewal Jules, 49, 645
 Lewis Herbert S., 172, 267, 673
 Lewontin Richard C., 133, 285, 456, 668
 Liotard M., 120, 645
 Lizot Jacques, 287, 288, 326, 336, 337, 356, 645
 Llewellyn Karl N., 167, 645
 Loch Jean-Luc, 529, 556, 679
 Loiseau Jean-Patrick, 358, 673
 Lombard Marlize, 372, 505, 506, 528, 532, 553, 554,
 555, 664, 674
 López-Montalvo Esther, 205, 251, 252, 382, 628, 674
 Lorenz Konrad, 280, 281, 282, 292, 342, 343, 457, 458,
 645
 Lowie Robert H., 90, 169, 170, 207, 209, 645, 674
 Lubbock John, 62, 63, 64, 65, 66, 78, 79, 108, 109,
 116, 142, 143, 341, 484, 645, 671
 Lumholtz Carl Sofus, 121, 641, 645
 Lumley Henri de, 297, 637, 645
 Lumley Marie-Antoinette de, 297, 298, 637
 Luquet Georges-Henri, 211, 645
 Maistre Joseph de, 52, 53, 136, 192, 646
 Malinowski Bronislaw, 18, 35, 156, 157, 158, 159, 160,
 161, 181, 182, 185, 187, 210, 273, 384, 472, 473,
 646, 652
 Manouvrier Léonce, 113, 114, 646
 Marreiros João M., 247, 501, 507, 555, 674
 Martin A., 646
 Maschner Herbert, 538, 555, 674

Mason Owen K., 537, 538, 674
 Massenat Élie, 122, 646
 Mauss Marcel, 26, 33, 193, 207, 208, 212, 223, 224, 225, 226, 227, 229, 230, 274, 321, 325, 332, 333, 355, 356, 361, 385, 451, 474, 475, 630, 646, 673
 McBrearty Sally, 372, 374, 532, 533, 555, 674
 McDonald Melissa, 464, 682
 McManamon Francis P., 616, 622, 646, 649
 Mead Margaret, 35, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 187, 230, 231, 258, 267, 278, 384, 471, 472, 630, 646
 Meggitt Mervin J., 256, 257, 262, 291, 646
 Meslé France, 573, 578, 674
 Meyer Christian, 595, 622, 675
 Milner George R., 571, 572, 573, 574, 578, 675
 Mitchell P. Chalmers, 96, 97, 171, 195, 647, 657
 Mohen Jean-Pierre, 323, 631, 647, 648
 Molinos Sauras M. I., 252, 647
 Mordant Daniel, 324, 647
 Morell Virginia, 263, 675
 Morgan Jacques de, 200, 647
 Morgan John, 67, 555, 568, 647
 Morgan Lewis H., 65, 74, 75, 78, 85, 89, 90, 91, 92, 93, 125, 142, 235, 272, 355, 384, 483, 484, 647
 Morin Hervé, 603, 608, 622, 675
 Morris C., 95, 647
 Morris Ian, 21, 574, 575, 578, 675
 Mortillet Adrien de, 106, 113, 496, 498, 555, 646, 647
 Mortillet Gabriel de, 39, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 114, 116, 122, 141, 197, 198, 200, 301, 408, 508, 511, 514, 515, 516, 519, 520, 523, 524, 555, 647
 Mouillard Cécile, 124, 412, 675
 Movius Hallam L., 164, 495, 555, 647
 Mucchielli Laurent, 33, 675
 Murdock George P., 168, 169, 188, 254, 255, 292, 648
 Murphy Robert, 36, 266, 267, 639, 673
 Nadaillac Jean-François de, 116, 117, 122, 634, 648
 Navarrete Carlos D., 464, 682
 Neuville Henri, 212, 648
 Nicolardot Jean-Pierre, 324, 648
 Nouvel Pascal, 28, 675
 Novicow Jacques, 217, 648
 O'Farrell Magen, 508, 555, 675
 Oakley Kenneth P., 163, 494, 555, 648
 Obermaier Hugo, 163, 185, 203, 204, 212, 418, 440, 497, 633, 648
 Octobon François-C.-E., 205, 206, 218, 648
 Orschiedt Jörg, 603, 604, 605, 623, 675
 Otte Marcel, 251, 630
 Otterbein Keith F., 21, 26, 32, 255, 385, 466, 468, 469, 470, 601, 611, 623, 648, 671, 675, 676
 Otto Ton, 369, 676
 Pagel Mark, 375, 465, 676
 Papillault Georges, 195, 648
 Pargeter Justin, 510, 555, 676
 Pasquet Patrick, 220, 460, 669
 Passemar Emmanuel, 200, 648
 Patou-Mathis Marylène, 20, 32, 342, 343, 380, 381, 382, 383, 385, 571, 676
 Pautrat Jean-Yves, 64, 676
 Pearson Mike P., 622, 671, 676
 Pellarin Charles, 134, 648
 Péquart Marthe et Saint-Just, 201, 202, 203, 221, 324, 648, 649
 Perlès Catherine, 350, 358, 676
 Perroud A.-P., 211, 676
 Perry Williams J., 156, 176, 177, 486, 487, 649
 Petch Alison, 80, 676
 Peterson Dale, 24, 234, 264, 265, 362, 366, 369, 370, 375, 385, 464, 682
 Pétilion Jean-Marc, 247, 305, 382, 448, 451, 504, 510, 537, 538, 553, 555, 665, 677
 Pétrequin Anne-Marie et Pierre, 328, 379, 446, 649
 Peyrony Denis, 198, 199, 200, 217, 219, 220, 322, 443, 501, 525, 556, 649
 Phillips Philip, 239, 657
 Phillipson Laurel, 372, 532, 554, 674
 Philonenko Alexis, 50, 51, 52, 53, 54, 683
 Pickering Travis R., 459, 460, 677
 Piette Édouard, 113, 649
 Pinker Steven, 21, 32, 575, 576, 578, 667, 677
 Pisani-Ferry Isaure, 56, 672
 Piscitelli Matthew, 272, 641
 Pitt Roger, 461, 677
 Pittard Eugène, 206, 649
 Pitt-Rivers Augustus Henry Lane Fox, 23, 66, 79, 80, 81, 82, 83, 88, 99, 125, 136, 379, 403, 438, 498, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 519, 520, 552, 556, 649, 663, 667, 671

Ploix Charles, 134, 649
 Porteau Xavier, 68, 666
 Poupon Alfred, 210, 211, 649
 Powell Joseph F., 245, 649
 Pradel Louis, 302, 446, 650
 Prochasson Christophe, 190, 191, 192, 650
 Proudhon Pierre-Joseph, 52, 53, 54, 136, 192, 650
 Prunières Barthélémy, 111, 113, 114, 115, 116, 117,
 133, 140, 143, 148, 221, 409, 449, 627, 646, 650,
 664
 Quatrefages Armand de, 110, 123, 140, 141, 142, 143,
 144, 175, 209, 641, 650
 Quinet Edgar, 127, 650
 Radcliffe-Brown Alfred R., 158, 160, 161, 168, 207,
 472, 473, 650
 Ramel Frédéric, 228, 659, 661, 663, 665, 677, 681, 683
 Rappaport Roy A., 258, 650, 677
 Rasmussen Anne, 190, 192, 650
 Reinach Adolphe, 147, 651
 Reinach Salomon, 71, 677
 Renaud Étienne B., 200, 650
 Renfrew Colin, 291, 359, 683
 Réveillard Christophe, 193, 678
 Richard Nathalie, 101, 105, 678
 Richards Michael P., 19, 460, 529, 557, 669, 681
 Richardson Lewis Fry, 562
 Richet Charles, 214, 651
 Rivet Paul, 121, 193, 207, 210, 347, 444, 651, 672
 Robert Léon, 103, 104, 651
 Rodseth Lars, 376, 466, 671, 678
 Rolleston George, 59, 651
 Rosa Frederico, 71, 678
 Rose Jerome C., 245, 649
 Rosny Joseph-Henri, 150
 Rots Veerle, 521, 556, 678
 Rougier Hélène, 614, 623, 678
 Rousseau Jean-Jacques, 32, 33, 52, 129, 270, 272, 314,
 320, 332, 344, 367, 651
 Royer Clémence, 127, 128, 129, 132, 150, 213, 651,
 660
 Rozoy Jean-Georges, 303, 320, 324, 356, 446, 451,
 534, 556, 638, 651
 Saban Roger, 343, 651
 Sacchi Dominique, 318, 678
 Sahle Yonatan, 371, 530, 556, 678
 Sahlins Marshall, 235, 273, 274, 275, 276, 285, 287,
 292, 322, 323, 332, 333, 334, 336, 337, 344, 356,
 357, 361, 384, 385, 451, 474, 475, 515, 637, 651,
 652, 678, 679
 Sala Nohemi, 612, 623, 679
 Salières Auguste, 131, 652
 Sano Katsuhiko, 248, 419, 505, 554, 555, 556, 557,
 618, 623, 670, 674, 677, 678, 682
 Schlanger Nathan, 82, 679
 Schnapp Alain, 360, 636, 665, 676
 Schnapp Annie, 360, 636
 Schneider William H., 214, 679
 Schoville Benjamin J., 530, 552, 557, 662, 682
 Schulting Rick, 59, 369, 480, 594, 623, 624, 656, 659,
 675, 679, 680, 681, 682
 Sémelin Jacques, 380, 383, 622, 623, 640, 676, 679
 Service Elman R., 237, 238, 267, 271, 272, 273, 274,
 278, 320, 356, 485, 652
 Shaw R. Paul, 285, 385, 652
 Shea John J., 250, 509, 531, 532, 556, 652
 Sigaut François, 551, 556, 679
 Signoli Michel, 623, 679
 Silverberg James, 265, 652
 Sisk Matthew L., 509, 556, 652
 Smith David L., 459, 679
 Smith Geoff M., 301, 679
 Smith Grafton E., 33, 156, 176, 177, 415, 487, 652
 Smith Marian W., 166, 653
 Smith Martin, 611, 615, 623, 679
 Smuts Barbara B., 464, 466, 678, 679
 Smyth Robert B., 67, 68, 69, 70, 401, 515, 520, 653
 Soressi Marie, 529, 556, 679
 Soriano Sylvain, 249, 507, 617, 624, 681
 Sorman Guy, 283, 679
 Soulier Philippe, 306, 307, 310, 311, 628, 670, 680
 Spencer Herbert, 81, 93, 94, 96, 98, 145, 150, 174, 175,
 272, 341, 344, 356, 454, 455, 456, 457, 662
 Spencer Walter B., 71, 72, 256, 499, 556, 653
 Spisak Brian R., 464, 681
 Steward Julian H., 235, 236, 237, 238, 277, 278, 292,
 356, 419, 484, 486, 653
 Stocking George W., 33, 680
 Stoczkowski Wiktor, 21, 22, 57, 58, 59, 281, 386, 680
 Stordeur Danielle, 303, 304, 551, 629, 634, 635, 653
 Sumner William G., 96, 150, 174, 227, 272, 341, 653

Sun Tzu, 15, 17, 395, 653
 Tacon Paul, 252, 653
 Taguieff Pierre-André, 128, 214, 345, 385, 680
 Tarrête Jacques, 296, 643
 Teilhard de Chardin Pierre, 192, 316, 655, 680, 681
 Terray Emmanuel, 328, 329, 343, 630, 632
 Teschler-Nicola Maria, 595, 608, 623, 680
 Testart Alain, 85, 269, 339, 345, 346, 350, 351, 362, 381, 451, 478, 481, 482, 534, 537, 556, 557, 653, 680
 Teyssandier Nicolas, 452, 681
 Thayer Bradley, 455, 456, 681
 Thiébault Stéphanie, 681
 Thieme Hartmut, 164, 246, 247, 495, 496, 557, 654
 Thomas M. Elizabeth, 262, 292, 654
 Thorpe I. J. Nick, 369, 622, 671, 676
 Thrane Henrik, 369, 676
 Thucydide, 15, 17, 654, 658
 Tixier Caroline, 51, 681
 Topinard Paul, 120, 140, 145, 146, 147, 438, 654
 Tornay Marie-Martine, 326, 654
 Tornay Serge, 326, 654
 Tort Patrick, 343, 344, 654
 Trautmann Iris, 245, 594, 595, 624, 682
 Trigger Bruce G., 60, 61, 62, 63, 85, 86, 153, 154, 156, 157, 158, 162, 192, 207, 217, 235, 236, 239, 240, 351, 683
 Trilles Henri, 209, 210, 654
 Trinkaus Erik, 614, 615, 619, 623, 624, 630, 654
 Turney-High Harry H., 24, 152, 183, 184, 185, 187, 231, 278, 383, 479, 654, 667
 Tylor Edward B., 33, 78, 80, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 142, 235, 341, 654, 666
 Vacher de Lapouge Georges, 127, 128, 130, 131, 132, 133, 146, 150, 173, 213, 214, 655
 Vallin Jacques, 573, 578, 674
 Vallois Henri V., 169, 202, 203, 211, 221, 317, 326, 441, 615, 649, 655
 Van der Dennen Johan M. G., 286, 370, 463, 464, 655
 Van Vugt Mark, 370, 463, 464, 681, 682
 Vandkilde Helle, 369, 676
 Varagnac André, 296, 297, 557, 655
 Vaufrey Raymond, 196, 297, 316, 317, 655
 Vayda Andrew P., 255, 256, 266, 326, 632, 656
 Vayson de Pradenne André, 199, 200, 418, 525, 526, 656
 Vegas José I., 245, 598, 623, 656, 681
 Vencl Slavomil, 609, 624, 656
 Vennesson Pascal, 52, 681
 Verneau René, 123, 194, 195, 215, 439, 656
 Vialet Amélie, 110, 316, 681
 Vignard Edmond, 202, 203, 656
 Villa Paola, 249, 299, 507, 529, 557, 617, 624, 656, 681
 Vogt Carl, 657
 Waal Frans de, 385, 682
 Wadley Lyn, 505, 506, 555, 674
 Wahl Joachim, 245, 594, 595, 624, 682
 Wakely Jennifer, 242, 253, 584, 585, 586, 624, 657
 Wargo Melissa C., 358, 359, 423, 657
 Warner William L., 165, 166, 256, 567, 657
 Wartelle Jean-Claude, 145, 146, 682
 Weisgerber Henri, 195, 657
 Wendorf Fred, 243, 596, 597, 616, 624, 657
 Wernert Paul, 212, 497, 657
 Wheeler Gerald C., 67, 72, 168, 186, 549, 557, 657, 669
 Whitehead Neil L., 354, 667
 Whitten Richard G., 243, 593, 624, 657
 Wilkins Jayne, 371, 530, 557, 682
 Willey Gordon R., 239, 606, 657
 Williams Elizabeth, 460, 672
 Wilson Daniel, 61, 62, 64, 65, 78, 657, 671
 Wilson Edward O., 18, 280, 283, 284, 285, 292, 343, 344, 345, 455, 456, 651, 657, 658, 672
 Wrangham Richard W., 24, 234, 265, 362, 366, 369, 370, 376, 385, 463, 464, 466, 678, 682
 Wright Quincy, 18, 25, 32, 184, 185, 187, 188, 231, 278, 356, 375, 563, 564, 565, 567, 568, 573, 579, 683
 Zammit Jean, 20, 26, 299, 300, 380, 382, 442, 448, 609, 610, 611, 615, 621, 640
 Zeltner Franz de, 211, 658
 Zimmerman Larry J., 243, 244, 253, 592, 593, 624, 657

Table des matières

Avant-propos.....	5
Remerciements.....	7
Sommaire général	9
VOLUME 1 ~ THÈSE	13
INTRODUCTION	15
1. La guerre dans les sciences humaines.....	16
2. L'anthropologie, la guerre, la guerre préhistorique et la guerre primitive	18
3. L'anthropologie française, la guerre et la guerre préhistorique.....	20
4. Les objectifs, la démarche et le plan de l'étude	21
5. Éléments de méthodologie	25
5.1. La recherche anthropologique sur la guerre préhistorique	27
5.2. Les dynamiques de la pensée anthropologique sur la guerre	32
5.3. Modalités pratiques de la collecte de données dans la littérature scientifique française	36
5.4. Présentation des annexes	41
PREMIÈRE PARTIE. La découverte de la guerre préhistorique 1859-1913	43
CHAPITRE 1. La science, l'homme préhistorique et la guerre	45
1.1. Un monde contemporain guerrier	45
1.1.1. La pensée militaire et la rationalisation de la guerre	46
1.1.2. Les philosophes et une guerre contestée mais magnifiée	50
1.1.3. Le discours politique et la guerre justifiée	54
1.2. La préhistoire, l'homme préhistorique, la violence et la guerre	57
1.2.1. Violence originelle ou primitive	57
1.2.2. Le comparatisme ethnographique et la violence	60
1.2.3. La guerre primitive, source de documentation de la guerre	66
1.3. Des thèses explicatives de la guerre	84
1.3.1. L'évolutionnisme ethnologique	84
1.3.2. Le darwinisme social et le paradigme du conflit.....	93
1.4. Conclusion.....	99
CHAPITRE 2. La guerre préhistorique et primitive dans l'anthropologie française	101
2.1. La documentation de la guerre	102
2.1.1. Les armes comme preuves archéologiques d'une activité guerrière potentielle ...	102

2.1.2. Les fossiles humains, preuves de la violence ou témoignages de la guerre ?.....	110
2.1.3. Les autres sources de documentation.....	117
2.1.4. Le comparatisme appliqué ou les guerriers préhistoriques du musée d'Artillerie	123
2.2. Les thèses explicatives de la guerre préhistorique	126
2.2.1. Le paradigme du conflit.....	126
2.2.2. La vision évolutionniste de la guerre	133
2.2.3. Diversité des prises de position sur la guerre	140
2.3. Conclusion.....	148
DEUXIÈME PARTIE. L'effondrement du paradigme évolutionniste permet l'émergence d'un nouveau questionnement 1914-1949.....	151
CHAPITRE 1. Le changement du paysage anthropologique international et ses conséquences sur le sujet de la guerre préhistorique.....	153
1.1. Le changement de paysage anthropologique	154
1.1.1. L'approche historico-culturelle.....	154
1.1.2. L'approche fonctionnelle.....	158
1.2. La documentation de la guerre	162
1.2.1. L'archéologie préhistorique.....	163
1.2.2. Le registre ethnographique	165
1.3. Les thèses explicatives	170
1.3.1. Franz Boas et la guerre	170
1.3.2. Les thèses d'inspiration darwinienne.....	172
1.3.3. L'âge d'or des diffusionnistes.....	176
1.3.4. Le retournement des idées	178
1.4. Conclusion.....	188
CHAPITRE 2. L'anthropologie française sous le choc de la Grande Guerre se divise entre préhistoire et ethnologie.....	189
2.1. La France anthropologique et préhistorienne sous le choc de la Grande Guerre	189
2.1.1. Du patriotisme au pacifisme	189
2.1.2. Le rejet de la guerre des anthropologues.....	192
2.1.3. La fin de l'internationalisme savant.....	195
2.2. La documentation de la guerre	197
2.2.1. Les faits avancés par l'archéologie et la préhistoire.....	197
2.2.2. Ethnologie et ethnographie	207
2.3. Les thèses explicatives	213
2.3.1. Le darwinisme social au pilori.....	213
2.3.2. La réflexion préhistorique en panne.....	217

2.3.3. La thèse échangiste	222
2.4. Conclusion.....	229
TROISIÈME PARTIE. L'origine de la guerre trouve sa place dans la réflexion anthropologique 1950-1996	233
CHAPITRE 1. Le contexte anthropologique international : l'âge d'or du Paléolithique face à la multiplication des thèses darwiniennes	235
1.1. Le changement de paysage anthropologique international	235
1.1.1. Le néo-évolutionnisme	235
1.1.2. La <i>New Archaeology</i>	239
1.2. La documentation de la guerre	241
1.2.1. La source archéologique.....	241
1.2.2. La source ethnographique.....	254
1.2.3. La source primatologique	263
1.2.4. Conclusion sur la documentation de la guerre	266
1.3. Les thèses explicatives	266
1.3.1. La guerre et l'État.....	269
1.3.2. L'âge d'or du Paléolithique	273
1.3.3. La vague darwinienne du second XX ^e siècle	280
1.3.4. Le regard de l'historien de la guerre	288
1.4. Conclusion.....	291
CHAPITRE 2. Le cheminement de l'anthropologie française.....	295
2.1. La voie des préhistoriens	295
2.1.1. La documentation de la guerre.....	298
2.1.2. Leroi-Gourhan : l'impasse de la guerre comme moyen d'acquisition.....	305
2.1.3. De la thèse néolithique à l'âge d'or	311
2.2. La voie des ethnologues	325
2.2.1. Une ethnographie qui témoigne de la violence	326
2.2.2. Les théories explicatives.....	332
2.3. Analyse critique de la démarche de l'anthropologie française.....	339
2.3.1. Un paysage dispersé	339
2.3.2. Une société française peu réceptive ?	346
2.3.3. Préhistoire et ethnologie : deux sphères séparées, deux approches incompatibles sur la guerre.....	349
2.3.4. Un décalage scientifique avec la science anglo-saxonne ?.....	354
2.4. Conclusion.....	361

CONCLUSION. Déconstruction et perspectives.....	365
1. La déconstruction et l'ouverture du champ de recherches	366
2. Les axes de développement du sujet de la guerre préhistorique.....	370
2.1. L'archéologie : la piste africaine	371
2.2. De la guerre animale à l'homnisation de la violence	375
2.3. Quelques résultats qui appellent de nouveaux questionnements	378
3. La position de l'anthropologie française.....	380
Résumé et mots clés	387
Abstract and key words	387
VOLUME 2 ~ FIGURES, ANNEXES, BIBLIOGRAPHIE & TABLES.....	389
Sommaire du volume 2	391
Planches	393
Planche A	395
Planche B	396
Planche 1.1	399
Planche 1.2.....	404
Planche 1.3.....	409
Planche 1.4.....	410
Planche 1.5.....	413
Planche 2.1	415
Planche 2.2.....	416
Planche 2.3.....	418
Planche 3.1	419
Planche 3.2.....	420
Planche 3.3.....	424
Planche 4.....	426
Annexes	431
ANNEXE 1. Analyse de la base de données revues scientifiques françaises	433
Les données par thèmes et par niveaux.....	433
Analyses	435
Conclusion	437
Appendices à l'annexe 1	437
ANNEXE 2. Les thèses explicatives sur l'origine de la guerre.....	453
1. Les thèses naturalistes : l'homme face à son environnement et aux lois de la nature	454
2. Le comparatisme primatologique : la violence dans les sociétés de primates	463

3. La culture à l'origine de la guerre : la guerre est une invention culturelle de l'homme social	471
4. La révolution néolithique à l'origine de la guerre	476
5. Les approches évolutionnistes : la guerre accompagne l'évolution des structures sociétales	483
6. Le diffusionnisme.....	486
ANNEXE 3. Armement : données et éléments de méthodologie.....	489
1. Généralités.....	489
1.1. Définition de l'objet	491
1.2. Classification et vocabulaire.....	492
2. La recherche sur les armes.....	494
2.1. Les sources	494
2.2. Éléments d'histoire de la recherche sur les armes.....	500
2.3. Aperçu sur les méthodes récentes d'analyse des armatures	506
3. Évolution de l'historique de l'armement	510
3.1. Les approches initiales.....	511
3.2. L'emmanchement : une part essentielle d'une arme de plus en plus ancienne.....	521
3.3. Arc et propulseur : un débat technique et sociétal.....	531
4. Ce que disent les armes sur la guerre	540
4.1. La guerre n'est pas la chasse	542
4.2. Maniement, tactiques d'emploi et comportements.....	543
4.3. L'histoire des armes dessine les cadres de combats possibles	545
5. Conclusion générale sur l'armement préhistorique et la vision des préhistoriens	549
6. Bibliographie.....	551
ANNEXE 4. Mesurer la violence et la guerre : questionnements et problématiques	559
1. Introduction	559
2. Les statistiques sur les guerres modernes	559
2.1. Le rapport mondial sur la violence et la santé.....	559
2.2. Lewis Richardson : <i>Statistics of Deadly Quarrels</i>	562
2.3. Quincy Wright.....	563
2.4. Les sites Internet.....	565
3. Les statistiques, les guerres primitives et les guerres préhistoriques.....	567
3.1. Les données ethnographiques	567
3.2. Les données préhistoriques	570
3.3. Réflexion sur d'éventuels outils statistiques	572
3.4. Analyse de la thèse de la baisse tendancielle de la mortalité violente	574

4. Conclusion	577
5. Bibliographie.....	578
ANNEXE 5. Traces ostéologiques de violence et de guerre : questionnements méthodologiques	581
1. Que s'est-il passé ? (<i>What was it like?</i>)	581
1.1. Anthropologie légale	582
1.2. La monographie de site : approche synchronique	590
1.3. Conclusion sur le « Que s'est-il passé ? ».....	605
2. Qu'est que cela signifie ? (<i>What does it means?</i>)	606
2.1. Rapprochement dans l'espace.....	607
2.2. Une évolution des blessures dans le temps ?	609
2.3. Guilaine : l'espace et le temps	609
2.4. Le Paléolithique : le temps long du Préhistorique.....	611
2.5. Conclusion sur le « Qu'est-ce que cela signifie ? »	619
3. Bibliographie.....	619
Sources & bibliographie générale	625
Sources.....	627
1. Collections	627
2. Archives	627
3. Entretiens et échanges écrits.....	627
Bibliographie.....	629
1. Bibliographie primaire.....	629
2. Bibliographie secondaire	658
3. Ouvrages généraux	682
Index des auteurs.....	685
Table des matières.....	693